00081497

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from
Bharat Shantaram Dahanukar
on 29 July, 2018

LA
MYTHOLOGIE
ET
LES FABLES
EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE.

TOME PREMIER.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE

Par M. l'Abbé BANIER *de l'Academie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME PREMIER.

A PARIS;

Chez BRIASSON, Libraire, ruë S. Jâques à la Science.

M. DCC. XXXVIII.

APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

00081497

PRÉFACE.

QUOIQUE nous ne ſoyons plus dans ces ſiécles malheureux, où l'Univers preſqu'entier étoit plongé dans les tenebres de l'Idolatrie, on ne peut guéres ſe diſpenſer de ſçavoir l'hiſtoire des Dieux & les Fables du Paganiſme; & la Mythologie, qui apprend à connoître ces Fables & ces Dieux, fait une partie trop conſiderable des Belles-Lettres, pour qu'on puiſſe la négliger. En effet, nous liſons chaque jour les Ouvrages des Grecs & des Romains, ceux de leurs Poëtes ſurtout, qu'il ſeroit ſouvent très-difficile d'entendre ſi on ne connoiſſoit les Fables auſquelles ils font d'éternelles alluſions.

D'ailleurs tout conſpire à nous rappeller le ſouvenir de ces anciennes fictions, Statues, Bas-Reliefs, Monumens de toute eſpece; & de quoi en effet ſont remplis les Livres des Antiquaires, & les Cabinets des Curieux, que de Figures de Divinités, d'Inſtrumens de Sacrifices, & de tout ce qui nous reſte de

l'ancien Paganiſme ? Nos Galleries, nos Plafonds, nos Peintures, nos Statues nous repréſentent ſans ceſſe les mêmes objets ; & comme ſi l'Hiſtoire ſainte & profane ne fourniſſoient pas aſſez de faits intéreſſants, & capables de nous inſpirer des ſentimens vertueux, nous empruntons nos ſujets de la Fable, ſurtout dans notre Poëſie dramatique.

Nos Theatres retentiſſent tous les jours des plaintes d'Iphigenie & d'Andromaque, des fureurs d'Oreſte, & des emportemens d'Achille & de Clytemneſtre ; &, ne rougiſſons pas de l'avoüer, nous voyons toujours ſur notre Scene ces Héros & ces Héroïnes avec un nouveau plaiſir, pendant que nous avons ſouvent de la peine à y ſupporter d'autres perſonnages plus propres à exciter en nous une noble émulation.

Il eſt donc utile, & même en quelque ſorte néceſſaire de ſçavoir la Mythologie ; auſſi voyons nous que ceux qui l'ignorent, paſſent pour être dépourvus d'éducation, & des lumieres les plus néceſſaires à un Homme de Lettres. Mais lorſqu'on vient à conſiderer que les Fables ne ſont pas de pures fictions, comme je le prouve au commencement de cet Ouvrage ; qu'elles ont un rapport réel avec l'Hiſtoire des premiers ſiécles, qu'elles en contiennent des événemens conſiderables, & que la plûpart des Dieux ont été des hommes, dont l'Hiſtoire fait partie de celle des Peuples qui les adoroient : alors la Mythologie devient un objet plus important, & en même-temps plus digne de notre curioſité.

C'eſt ce fond d'Hiſtoire caché ſous l'enveloppe

de la Fable, qui fut le principal objet de mes recherches, lorſque je commençai à m'appliquer à l'étude de la Mythologie, & le Public reçut favorablement l'Explication Hiſtorique des Fables, qui fut le premier Eſſai que je donnai ſur cette matiere (1); mais en même-tems il parut ſouhaiter une Mythologie plus étenduë & plus approfondie. Cet Ouvrage, m'ont dit ſouvent des Perſonnes éclairées, manque à notre Langue, puiſque ſans parler du ſtyle ſurанné de ceux que nous avons en François ſur ce ſujet, on n'y trouve rien de ſyſtématique; les Fables n'y ſont rapportées à aucune ſource, à aucun temps déterminé: l'origine des Dieux n'y eſt point développée; on n'y diſtingue point ces Dieux, qui ſouvent étoient les mêmes ſous differens noms: enfin ſi on y trouve quelques traits d'Hiſtoire, ils ſont noyés dans un amas d'Allegories & de Moralités arbitraires (2). D'ailleurs les Auteurs de ces Mythologies, privés des découvertes des Sçavans qui ſont venus depuis, avoient ſuivi des Guides peu ſûrs; & nous ſommes aujourd'hui plus en état qu'ils ne l'étoient, de traiter cette matiere. Quelles lumieres en effet n'y ont pas répanduës les Meziriac, les Bochart, *les Voſſius*, & pluſieurs autres; & ſi ces ſçavans Hommes avoient expliqué toutes les Fables, comme ils ont expliqué celles qui ſe ſont trouvées avoir quelque liaiſon avec les matieres qu'ils avoient entrepris d'éclaircir, nous n'aurions pas beſoin d'une nouvelle Mythologie.

Pour ſatisfaire à ce qu'on attendoit de moi, je formai le deſſein de l'Ouvrage que je donne au-

(1) En deux Volumes in 12. en 1710. augmentée d'un troiſiéme Tome en 1715. On en donnera inceſſamment une nouvelle Edition, chez Briaſſon, en faveur des jeunes gens auſquels cet abregé ſera très utile.

(2) Voyez dans le Chap. 1. le jugement que je porte des Mythologies qui ont précedé celle-ci.

jourd'hui. Mes Diſſertations ſur differents ſujets de la Fable, qui ſont imprimées dans les Mémoires de l'Academie des Belles-Lettres, & les Explications que j'ai jointes à la Traduction des Metamorphoſes d'Ovide, prouvent que je ne l'ai jamais perdu de vûe.

J'avois déjà beaucoup profité dans mon Explication Hiſtorique, des découvertes des Sçavans du dernier Siécle; & il ſera aiſé de voir dans cette Mythologie que je les ai encore relûs avec un nouveau ſoin; & que j'ai fait le même uſage de quelques autres Livres qui ont rapport à mon ſujet, & qui ont paru depuis; ſur tout des *Reflexions Critiques ſur les anciens Peuples*, Ouvrage profond, où l'Auteur (*) pour qui les Langues ſçavantes n'ont rien de caché, fait paroître partout autant de ſagacité que de ſçavoir. En effet, ſoit qu'il entreprenne de prouver l'autenticité d'un precieux fragment de maniere à ne pouvoir plus deſormais la conteſter; ou qu'il developpe l'origine des anciens Peûples; ou enfin qu'il raméne la plûpart des Fables à leur premiere ſource, c'eſt toûjours avec une érudition peu commune, & ſouvent par des découvertes qui avoient échapé aux autres Sçavans.

(*) M. Fourmont l'aîné.

Guidé d'ailleurs dans mes recherches par les lumieres d'une Compagnie dans laquelle l'érudition la plus profonde ſe trouve réunie à la Critique la plus judicieuſe, j'ai également profité du precieux Recueil de ſes travaux, & des ſçavantes converſations qui rempliſſent quelques momens de ſes Aſſemblées.

Avec ces ſecours, & par une étude continuée, pendant plusieurs années, j'ai cru enfin être en état de donner cette Mythologie; & pour la mettre à la portée de tout le monde, j'ai évité, autant que je l'ai pû, ces diſcuſſions épineuſes, qui rebutent ordinairement le plus grand nombre des Lecteurs, pour ne dire ſur chaque ſujet que ce qu'il y a de plus utile & de plus intereſſant; & on verra bien que ſouvent mes égards pour eux m'ont été plus chers que ma reputation; car il ne faut pas compter pour rien, qu'un Auteur ſupprime des traits d'érudition qu'il a ſous ſa main, & qu'il ne lui coûteroit que la peine de tranſcrire.

Voici donc la methode que j'ai ſuivie. Lorſque je me ſers du témoignage d'un Auteur, j'en rapporte ordinairement les paroles, & j'en donne la traduction; & lorſque cette traduction manque, le diſcours qui precede ou qui ſuit la citation, en fait aſſez connoître le ſens. J'obſerve, autant qu'il eſt poſſible, de citer les plus anciens, avant ceux qui ne ſont venus qu'après; ainſi Homere & Heſiode parmi les Poëtes, Herodote & quelques autres parmi les Hiſtoriens, ſont toûjours préferés à ceux qui les ont ſuivis. Ce n'eſt pas que je neglige ces derniers: ils ont pû conſulter des Traditions, ou des Ouvrages qui ſubſiſtoient de leur temps; & les premiers ſans doute n'avoient pas tout dit: il n'eſt ici queſtion que de la préference que je donne aux uns ſur les autres. Les Poëtes, qui nous ont tranſmis tant de fictions, ſont pour-

rtant, quoiqu'on en dise, les premiers dépositaires des Traditions anciennes de la Grece & ses premiers Historiens, puisqu'on ne commença que fort tard à y écrire en Prose.

Aux Poëtes & aux Historiens j'ai quelquefois joint les Medailles & les Inscriptions, parce que ce sont autant de Monumens qui attestent l'ancienne Tradition.

A l'égard des Modernes qui ont travaillé sur cette matiere, je me contente de rapporter leur sentiment en general, & celles de leurs preuves qui m'ont paru les plus concluantes. Lorsqu'ils ont fait des Dissertations particulieres sur ces mêmes sujets, j'en prends la substance, & je renvoye aux Dissertations mêmes, ceux qui pourroient avoir la curiosité de les lire.

Je ne crois pas, au reste, que j'aie à me reprocher de m'être servi des découvertes des autres, sans leur rendre du moins la justice de les nommer. Le crime de Plagiat m'a toûjours paru un crime odieux: & qui seroit plus Plagiaire que moi, si je n'avois indiqué avec soin les sources où j'ai puisé, & où doit nécessairement puiser tout Auteur qui donne un Ouvrage semblable au mien? Ouvrage, qui à la verité fait moins d'honneur qu'un Systéme nouveau; mais qui en même temps est presque toûjours plus utile au Public. Ceux qui se donneront la peine de lire le premier Chapitre de cette Mythologie, qui est une suite de cette Préface, verront à combien de suppositions gratuites se sont

exposés ceux qui ont voulu ramener les Fables à un Systéme general. Car enfin si chaque Peuple a eu ses fictions, elles sont plûtôt le fruit de l'esprit de l'Homme toûjours porté pour le merveilleux, que la suite d'un projet concerté.

Mon dessein dans cet Ouvrage est de prouver que malgré tous les ornemens qui accompagnent les Fables, il n'est pas difficile de voir qu'elles renferment une partie de l'Histoire des premiers temps, & que l'Allegorie & la Morale n'ont pas été le premier objet de ceux qui les ont inventées; & bien loin d'avoir changé de sentiment, je m'y suis encore confirmé par de nouvelles études. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelques fictions particulieres où l'on chercheroit vainement quelques traits d'Histoire (*); mais en general elles y ont presque toutes quelque rapport, ou se trouvent liées à des évenemens qu'autorise tout ce que l'Antiquité a de plus respectable.

(*) Voyez le 1. Chap.

Autrefois les Mythologues croyoient avoir penetré le sens d'une Fable, lorsqu'ils avoient sçu en tirer quelque allegorie ou quelque moralité; & c'est à quoi se réduisent presque toutes leurs explications. Aujourd'hui les Sçavans, persuadés que les Fables cachent sous d'ingenieuses enveloppes l'Histoire des temps qui suivirent le Deluge, se sont appliqués à lever le voile mysterieux qui deroboit à des yeux peu clair voyants les verités qu'elles renferment. Il est des temps favorables à certaines opinions, & celle de la verité des Fables a telle-

ment pris le deſſus, qu'il faut deſormais renoncer de bonne grace à y trouver aucun ſens raiſonnable, ou les rapporter à l'Hiſtoire.

Cependant on peut former contre cette opinion une difficulté qui d'abord paroît très-ſolide. Comment ramener à l'Hiſtoire ce que les Grecs, par exemple, diſent de leurs Dieux, puiſque ces Dieux vivoient dans les temps qu'ils appellent eux-mêmes, inconnus? Quelle Hiſtoire peut-on tirer d'un temps inconnu, & qui ne le ſeroit plus ſi on en avoit quelque connoiſſance?

Pour être mieux au fait de cette difficulté, il faut ſe rappeller la celebre diviſion de Varron, qui partageoit les temps, en temps inconnus, en temps fabuleux, & en temps hiſtoriques. Les premiers renfermoient tout ce qui étoit arrivé dans le monde juſqu'à Ogygès; & c'étoit dans cet intervalle qu'avoient vêcu les Dieux. Les ſeconds s'étendoient depuis Ogygès juſqu'au retabliſſement des Olympiades; & c'étoit dans ce ſecond eſpace qu'avoient paru les Heros & les demi-Dieux. Enfin aux Olympiades commençoient les temps hiſtoriques.

Pour répondre à cette difficulté je dis, 1°. que cette diviſion ne regardoit que les Grecs; car ces temps qu'ils appelloient inconnus, ne l'étoient pas pour l'Aſie ni pour l'Egypte, où il y avoit de puiſſantes Monarchies, & un Syſtême de Religion établi dès les ſiécles les plus reculés. Les Grecs n'étoient pas encore, ou du moins c'étoit un Peuple groſſier, & vagabond, ſans Loix, ſans politeſſe

& presque sans Religion, dans le temps que les Peuples d'Orient jouissoient de tous les avantages que procurent les Arts & les Sciences.

2°. Pour que cette objection eût quelque force, il faudroit que ces Dieux, dont on entreprend de donner l'Histoire, fussent Grecs d'origine; car on pourroit dire alors que les Grecs, qui ne sçavoient rien de certain des temps où ils pretendoient qu'ils avoient vécu, ne pouvoient pas en avoir transmis l'Histoire à la posterité: mais ces Dieux leur étoient étrangers. Les Colonies qui vinrent en differens temps d'Egypte & de Phenicie s'établir dans la Grece, y porterent la Religion & les Dieux de leur Pays. C'est une verité qu'on ne sçauroit nier, & Herodote, instruit de la Religion des Egyptiens par leurs Prêtres mêmes, le dit positivement. Les Dieux des Grecs étoient donc originaires d'Egypte & de Phenicie, & avoient été l'objet d'un Culte religieux dans ces deux Pays, long-temps avant que les Colonies dont je parle, fussent arrivées dans la Grece. Les Pheniciens & les Egyptiens, qui avoient cultivé depuis les premiers Siécles les Arts & les Sciences, avoient écrit l'Histoire de leur Religion, & rien n'est plus celebre dans l'Antiquité que les Livres que Mercure Trismegiste avoit composés sur cette matiere. Il est vray que la Langue dans laquelle ils étoient écrits, étoit une Langue sacrée, & qui n'étoit entendue que des Prêtres; mais ne peut-on pas supposer que les Chefs des Colonies qui allerent chercher des établissemens dans les Isles de la Me-

diterranée, de l'Archipel, & dans la Grece, emmenerent avec eux quelques-uns de ces Prêtres, pour avoir ſoin des choſes qui concernoient la Religion; & que ces Prêtres en inſtruiſirent les Grecs, lorſqu'ils reçurent le Culte des Dieux que ces Etrangers étoient venus établir dans leur Pays?

On ne niera pas cette ſuppoſition, puiſqu'on convient qu'Inachus, qui conduiſit dans la Grece la premiere Colonie, y communiqua l'uſage de cette Langue ſacrée, c'eſt-à-dire, les Hieroglyphes qui ſervoient à l'exprimer. Long-temps même avant l'arrivée de cette Colonie, les Egyptiens avoient commencé à inſtruire les Grecs ſur les matieres de la Religion. « Les Pelaſges qu'on doit mettre au nom» bre des plus anciens Habitans de la Grece, hono» roient, dit Herodote, des Dieux dont ils n'avoient » aucune connoiſſance, leur offrant en general leurs » Prieres & leurs Sacrifices. Comme ils voulurent en» fin ſçavoir leurs noms, ils conſulterent l'Oracle de » Dodone, le ſeul qui fût alors dans la Grece, où » ils les apprirent des Etrangers qui le deſſervoient. Or l'Oracle de Dodone, ſelon le même Auteur, avoit été établi par une femme Egyptienne, & ces Etrangers qui inſtruiſirent les Pelaſges, ne pouvoient être que des Egyptiens.

Mais quand même quelques-uns des Dieux auroient tiré leur origine de la Grece, ou qu'ils l'auroient conquiſe, comme Jupiter & les Princes Titans; & qu'à l'occaſion de cette Conquête on auroit fait leur Apotheoſe dans des temps où les Grecs igno-

roient l'usage des lettres, n'y a-t'il pas plusieurs manieres de transmettre à la posterité les faits éclatans ? Des Fêtes, des Jeux, des Hymnes, des Cantiques, des Colomnes, des Monceaux de terre, un amas de pierres, ou enfin une tradition transmise de pere en fils: tout cela étoit capable de faire connoître ces Hommes celebres qui avoient merité les honneurs divins: & dès-là il n'est donc pas impossible de sçavoir leur histoire, & les explications historiques qu'on donne des Fables qu'on y a mêlées, ne sont pas sans fondement.

Il arrive quelquefois dans le monde des évenemens si celebres, qu'on ne les oublie point. Tels ont été dans l'Antiquité les Conquêtes des Princes Titans, que l'Ecriture sainte dit avoir dominé sur la terre; & celles de Bacchus, ou Osiris: & de quelque maniere que le souvenir en soit passé à la posterité, il est sûr qu'on ne les a pas ignorées, & que Diodore de Sicile & les autres Anciens qui en ont écrit l'Histoire, ne l'avoient pas inventée.

Que les Dieux du Paganisme ayent été les Patriarches des Hebreux, comme le prétendent plusieurs Sçavans; ou qu'ils ayent été d'anciens Rois d'Egypte & de Phenicie, & des autres Peuples voisins, c'est ce que je n'examine pas présentement; mais toûjours est-il certain qu'on connoissoit leur Histoire, & qu'on avoit des traditions sur lesquelles on pouvoit compter.

S'il est vrai après ce que je viens de dire, qu'on peut ramener à l'Histoire les Fables des Dieux, personne, je crois, ne doutera qu'on ne puisse en faire du

moins autant de celle des Heros & des Demi-Dieux, puiſque les Grecs ont été en état de nous la tranſmettre. Il eſt inutile de rechercher préſentement juſqu'à quel temps ils demeurerent ſans avoir l'uſage des Lettres : perſonne ne doute au moins qu'ils ne l'ayent reçu de Cadmus qui leur apporta l'Alphabet Phenicien, comme je le prouverai en ſon lieu. Or les Heros de la Grece & les évenemens qui donnerent lieu à leur Heroïſme, ſont poſterieurs à l'établiſſement de la Colonie qui vint ſous la conduite de ce Chef s'établir dans la Béotie ; par conſequent dans un temps où les Grecs ne manquoient pas de ſecours pour écrire leur Hiſtoire. Le nom de temps fabuleux que Varron donne aux ſiécles, où les Heros parurent, & qui (ſelon Scaliger) auroient dû être nommés les temps heroïques, ne porte nullement à croire qu'on n'en ſçavoit rien de certain, puiſque la Conquête des Argonautes, la Guerre des Centaures & des Lapithes, les Travaux d'Hercule, les deux Guerres de Thebes & celles de Troye, ſont des évenemens qu'on ne ſçauroit revoquer en doute : ce ſçavant Romain ne leur a donc donné le nom de temps fabuleux, qu'à cauſe que l'Hiſtoire de ces évenemens ſe trouve mêlée d'une infinité de fictions, ce qui ne doit pas paroître étonnant : car ſi l'on a reproché tant de fois aux Grecs d'avoir ſacrifié la verité au panchant qu'ils avoient pour le merveilleux, dans des Hiſtoires plus connues & plus récentes, comment l'auroient-ils reſpectée quand il s'agiſſoit de ces temps éloignés,

éloignés, sur lesquels il n'étoit pas aisé de les démentir?

Donnons encore un nouveau jour à cette réponse. Les Grecs ont été instruits par les Peuples de l'Orient, & en particulier par les Egyptiens, de l'Histoire des Dieux qui avoient vêcu dans l'espace de temps que Varron nommoit les temps inconnus. Cadmus leur apprit l'usage des Lettres, & les mit en état d'écrire eux-mêmes l'Histoire de leurs Heros, c'est-à-dire celle des temps fabuleux. Les Ouvrages qui la contenoient, subsistoient apparemment du temps d'Hesiode & d'Homere, qui en tirerent le fond de leurs Poëmes, ou le puiserent du moins dans une tradition encore assez recente. Je suis persuadé que ces Poëmes causerent la perte de la plûpart des autres Ouvrages plus anciens; car il est arrivé plus d'une fois, qu'un bon livre a fait oublier & enfin disparoître ceux qui l'avoient précedé. Mais comme Homere & Hesiode n'avoient pas employé toutes les traditions qui étoient reçues de leur temps, les autres Poëtes qui sont venus après eux, s'en sont servis; & c'est pour cela qu'on en trouve de si differentes dans Sophocle, dans Euripide, & dans les autres Tragiques. Pour les Auteurs qui dans la suite ont recueilli en Prose l'Histoire de ces anciens évenemens, tels qu'Apollodore, Diodore, & quelques autres, ils ont tiré ce qu'ils en racontent, ou de cette même tradition, ou des Ouvrages qui subsistoient encore de leur

temps, & qui avoient eux-mêmes été composés sur d'autres encore plus anciens.

C'est ainsi que s'est conservée d'âge en âge l'Histoire des Dieux & des Heros, & c'est en même temps le fondement des Explications Historiques des Fables. Mais supposons pour un moment que les Grecs n'écrivirent que fort tard; qu'Homere fut leur premier Auteur, & que leur Poësie commença par un Chef-d'œuvre, ce qui seroit assûrément fort extraordinaire; je soutiens encore que ce Poëte auroit eu assez de secours pour le fond de ses deux Poëmes. La Grece n'avoit rien de plus sacré que les Fables, qui faisoient partie de sa Religion; & elles ne pouvoient pas perir, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi. Les Peintures, les Statues, les Jeux & les Fêtes, en rappelloient sans cesse le souvenir; & Athenes qui, selon Pausanias, avoit de ces Statues & de ces Peintures dans tous les quartiers de la Ville, & dans tous les Temples, auroit pû seule en conserver la tradition.

Ajoûtons encore que quelques Sages de la Grece peu contens des connoissances que leur avoient communiquées les Colonies qui étoient arrivées en differens temps dans leur Pays, allerent eux-mêmes en Egypte pour y en puiser de nouvelles; qu'il y en eut même quelques-uns qui firent ce voyage avant la Guerre de Troye, c'est-à-dire, dans le temps même que Varron nomme le temps fabuleux. Diodore, qui avoit voyagé aussi dans ce Pays, l'assûre posi-

tivement, & entre dans le détail des connoiſſances que ces Sages y avoient puiſées, & qu'ils avoient enſuite communiquées aux Grecs. « Les Prêtres liſent» dans leurs Annales, dit cet Auteur (*a*), « qu'on avoit » vû chez eux Orphée, Muſée, Mélampe & De» dale, (car je ne parle pas d'Homere ni des autres » qui avoient fait le même voyage dans des temps » poſterieurs à la Guerre de Troye) & il n'en eſt » aucun d'eux, du paſſage ou du ſejour duquel on » ne montre quelque marque; comme, leur Por» trait, ou quelque Ouvrage, ou même quelque lieu » qui porte leur nom. Ils donnent auſſi diverſes » preuves, qui font voir que tous ces Sages ont ti» ré de l'Egypte ce qu'il y a eu de plus merveil» leux dans les Sciences qu'ils ont profeſſées: Or» phée, diſent les Egyptiens, a rapporté de ſon » voyage ſes Myſteres, ſes Orgies, & toute la Fable » de l'Enfer.

» On dit que c'eſt Mélampe, qui a apporté du » même Pays les Fêtes de Bacchus en Grece, la Fa» ble de Saturne, le Combat des Titans, les pe» rils & les malheurs des Dieux, &c.

Il eſt inutile de ſuivre préſentement cet Auteur dans les autres détails où il entre à ce ſujet; j'en ai parlé ailleurs; mais toûjours eſt-il certain que ces Sages puiſerent en Egypte pluſieurs connoiſſances concernant ſa Religion & ſes myſteres

Herodote (*b*) convient que ce même Mélampe, Homme Sage & éclairé, avoit appris des Egyptiens,

(*b*) L. 2. c. 49.

& enseigné ensuite aux Grecs, ce qui regardoit le culte & les mysteres de Bacchus, à quelques changements près qu'il avoit introduits de son chef. Il est vrai qu'il y a cette difference entre ces deux Auteurs, que Diodore de Sicile assûre que Melampe avoit puisé ces connoissances en Egypte, où il avoit voyagé, au lieu qu'Herodote dit qu'il les tenoit de Cadmus; mais cela revient au même pour mon dessein.

Les Grecs ont donc eu assez de secours, pour connoître & nous transmettre l'Histoire des Dieux, & de plus grands encore pour celle des Heros; & dès-là tombe l'objection que j'ai proposée.

Comme une Mythologie doit renfermer non seulement tout ce qui regarde les Dieux & les Heros, en expliquer les Fables, les ramener à leurs sources; mais qu'elle doit contenir encore le Systême de l'Idolatrie, son origine, ses progrès, & tout ce qui concerne le Culte & les Ceremonies du Paganisme, j'ai fait entrer dans celle que je donne aujourd'hui, toutes ces differentes matieres; & voici l'ordre dans lequel j'ai cru devoir les arranger.

Après avoir examiné dans le premier Chapitre quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue, & exposé ce que je pense des differens Ouvrages que nous avons sur la Mythologie, je tâche de prouver dans les suivants, la verité des Fables: j'en rapporte les differentes sources, les divisions,

&c. & c'est la matiere du premier Livre, qui est une espece d'Introduction nécessaire à l'intelligence de l'Ouvrage. Le second contient les differentes Theogonies des Peuples connus; des Chaldéens, des Pheniciens, des Egyptiens, des Atlantides, des Grecs, des Indiens, des Chinois, & des Sauvages de l'Amerique; & c'est-là qu'on verra ce qu'ils ont pensé de la formation du monde, & de l'origine de leurs Dieux. Je traite dans le troisiéme de l'origine & du progrès de l'Idolatrie: j'y fais voir à quel excès elle fut portée, & le nombre infini de Dieux qu'elle adopta. Passant ensuite au Culte de ces Dieux, je parle des Victimes, des Sacrifices, & des Instruments dont on se servoit dans cet acte de Religion; des Prêtres, des Temples, des Autels, des Bois-Sacrés, des Asyles, des Fêtes, &c. Dans la quatriéme, qui est une suite du troisiéme, je traite des Superstitions que l'Idolatrie autorisoit; ce qui me donne lieu de parler des Oracles, des Sibylles, des differentes sortes de Divination, des Auspices, des Aruspices, des Augures, de l'Astrologie judiciaire, de la Magie, des Présages, des Prodiges, des Expiations, des Dévouemens, des Evocations, &c. J'expose dans le cinquiéme les sentimens des Philosophes, des Historiens & des Poëtes, sur la nature des Dieux & des Genies, que le Paganisme avoit introduits; & après avoir divisé ces Dieux & ces Genies en differentes Classes, je finis ce Traité de l'Idolatrie par des Reflexions generales, égale-

ment propres à en faire voir l'absurdité, & l'excès où elle fut portée.

Mais comme ce n'est pas assez d'avoir fait connoître ces Dieux en general, & que je dois en donner une idée plus précise & une Histoire plus détaillée, je parle d'abord de ceux des Egyptiens, des Arabes leurs voisins, & de ceux des Ethiopiens. De-là je passe à ceux des Carthaginois & des autres Peuples de l'Afrique, dont la Religion nous est connue; & c'est-là la matiere du sixiéme Livre. Je traite dans le septiéme, de ceux des Chaldéens, des Syriens, des Pheniciens, des Perses, des Cappadociens, & des autres Peuples d'Asie; & je pousse ces recherches jusqu'à ceux des Scythes, des Sarmates, & des autres Peuples du Nord de l'Asie, & c'est par l'Histoire de ces Dieux que finit le premier Volume.

Le second contient l'Histoire des Dieux de l'Europe; c'est-à-dire, de ceux des Grecs, des Romains, des Gaulois, des Germains, des Espagnols, &c. matiere immense que j'ai divisée en plusieurs Livres.

Enfin dans le troisiéme je parle des Heros & des Demi-Dieux: & pour en donner une connoissance plus particuliere, j'entre dans le fond de l'Histoire ancienne de la Grece, de celles des Peuples qui l'habitoient, & de tous les évenemens qui la rendirent celebre; & j'ai terminé ce Volume par l'explication des Fables, qui n'ont aucune liaison avec les faits rapportés dans les trois Volumes.

On trouve à la tête de chaque Volume une Table des Chapitres, qui fait connoître avec plus de détail tous les ſujets que je traite, & à la fin du troiſiéme, une Table generale, que j'ai tâché de rendre la plus utile qu'il a été poſſible.

Quelques Perſonnes auroient ſouhaité que j'euſſe mis dans cette Ouvrageles Figures des Dieux, & j'avoue qu'elles en auroient facilité l'intelligence, & m'auroient épargné ſouvent des détails; mais outre qu'elles en auroient beaucoup augmenté le prix, jai crû qu'il ſuffiſoit d'indiquer les Livres où elles ſe trouvent; Livres aujourd'hui aſſez répandus & aſſez connus.

TABLE
DES LIVRES ET DES CHAPITRES, qui composent ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

QUi contient les *Questions préliminaires, dont l'intelligence est nécessaire pour l'étude de la Mythologie,* pag. 1.
CHAP. I. *Reflexions generales sur la Mythologie.* Ibidem.
ART. I. *Quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue.* 3.
ART. II. *Quels écueils il doit éviter.* 8.
ART. III. *De quelle maniere on doit se conduire dans l'Explication des Fables.* 16.
CHAP. II. *Où l'on prouve que les Fables ne sont point de pures Allegories, & qu'elles renferment d'anciens évenemens.* 19.
CHAP. III. *Division des Fables.* 28.
CHAP. IV. *Conjectures sur l'Origine des Fables.* 31.
CHAP. V. *Où l'on continue de rechercher l'Origine des Fables.* 45.
CHAP. VI. *Continuation de la même matiere.* 60.
CHAP. VII. *Dans lequel on recherche l'Origine des Metamorphoses d'Ovide, & de quelques autres Poëtes.* 70.

LIVRE II.

Des differentes Theogonies dont l'Antiquité nous a conservé la connoissance, ou Sentiment des Anciens sur l'Origine du Monde & des Dieux. 73.
CHAP. I. *Tradition des Chaldéens.* 75.

CHAP. II. *Theogonie des Pheniciens.* 82.
CHAP. III. *La Theogonie des Egyptiens.* 95.
CHAP. IV. *Theogonie des Atlantides.* 99.
CHAP. V. *Theogonie des Grecs.* 102.
CHAP. VI. *Cosmogonie & Theogonie d'Ovide.* 116.
CHAP. VII. *La Theogonie des Chinois & des Indiens.* 121.
CHAP. VIII. *Theogonie des Bramines des Indes* 128.
CHAP. IX. *Theogonie des Ameriquains.* 130.
CHAP. X. *De la Theologie Payenne, & en particulier de celle des Poëtes.* 138.

LIVRE II.

Où il est traité de l'Idolâtri

Avant-Propos 149.
CHAP. I. *De l'Origine & du progrès de l'Idolâtrie.* 151.
CHAP. II. *En quel temps commença l'Idolâtrie.* 161.
CHAP. III. *Où l'on prouve que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Astres.* 170.
CHAP. IV. *Du progrès de l'Idolatrie.* 180.
CHAP. V. *Des Temples des Payens.* 196.
CHAP. VI. *Des Autels.* 218.
CHAP. VII. *Des Bois sacrés.* 223.
CHAP. VIII. *Des Asyles.* 226.
CHAP. IX. *Des Statuës des Dieux, & de quelle maniere on les représentoit* 30.
CHAP. X. *Des Sacrifices & des Victimes.* 238.
CHAP. XI. *Des Instrumens dont on se servoit dans les Sacrifices & dans les Ceremonies Religieuses.* 258.
CHAP. XII. *Des Prêtres & des autres Ministres des Sacrifices.* 261.
CHAP. XIII. *Des Fêtes des Grecs & des Romains.* 277.
CHAP. XIV. *Des Supplications publiques, des Lectisternes, des Evocations, & des Devouemens.* 293.
CHAP. XV. *Des Ceremonies Religieuses pratiquées à la fondation des Villes.* 300.

LIVRE IV.

Où l'on traite des Superstitions que l'Idolâtrie autorisoit. 301.
CHAP. I. *Des Oracles.* 302.
ART. I. *L'Oracle de Dodone.* 306.
ART. II. *L'Oracle d'Ammon.* 309.
ART. III. *L'Oracle de Delphes.* 311.
ART. IV. *L'Oracle de Trophonius.* 316.
ART. V. *Des autres Oracles.* 320.
CHAP. II. *Histoire des Sibylles.* 334.
ART. I. *S'il y a eu des Sibylles.* 335.
ART. II. *Du nombre des Sibylles* 337.
ART. III. *Sur quel fondement on a cru que les Sibylles avoient le don de prédire l'avenir* 342.
ART. IV. *Du Recueil des Vers Sibyllins.* 345.
ART. V. *De quelle maniere les Sibylles rendoient leurs Oracles, & ce qu'on doit penser de la longue vie qu'on leur attribuoit.* 355.
ART. VI. *Du Culte rendu aux Sibylles.* 359.
CHAP. III. *De la Divination.* 363.
CHAP. IV. *Des Augures, des Auspices, & des Aruspices.* 368.
CHAP. V. *Des Présages & des Prodiges.* 380.
CHAP. VI. *Des Expiations.* 387.
CHAP. VII. *De la Magie.* 394.
CHAP. VIII. *De l'Astrologie.* 402.

LIVRE V.

De la Nature des Dieux; de leur division en plusieurs Classes. 406.
CHAP. I. *De la Nature des Dieux.* 407.
CHAP. II. *Où l'on examine plus particulierement la Nature des Dieux du Paganisme.* 411.
CHAP. III. *Où l'on répond aux Objections qu'on peut faire contre l'opinion que plusieurs Dieux des Payens ont été des hommes; avec de nouvelles preuves qui la confirment.* 417.
CHAP. IV. *Des Enfans des Dieux.* 425.
CHAP. V. *Division des Dieux du Paganisme en plusieurs Classes.* 428.

CHAP. VI. *De la Nature des Genies & des Démons.* 434.
CHAP. VII. *Reflexions generales sur l'Idolâtrie.* 440.

LIVRE VI.

Des Dieux adorés dans les Pays de l'Orient. 450.
CHAP. I. *Des Dieux des Egyptiens.* 452.
ART. I. *Histoire d'Osiris & d'Isis.* 459.
ART. II. *Histoire de Typhon.* 468
ART. III. *Histoire du culte rendu à Isis & à Osiris.* 480.
CHAP. II. *Des autres Dieux de l'Egypte.* 487.
ART. I. *Serapis, ou Sarapis.* Ibidem.
ART. II. *Orus* 490.
ART. III. *Harpocrate.* 492.
ART. IV. *Macedo, Anubis.* 494.
ART. V. *Canope.* 497.
ART. VI. *Pan.* 498.
CHAP. III. *Du Culte rendu aux Animaux par les Egyptiens.* 503.
CHAP. IV. *De quelle nature étoit le culte que les Egyptiens rendoient aux Animaux.* 508.
CHAP. V. *De quelques autres Dieux des Egyptiens.* 516.
CHAP. VI. *Des Pompes & des Ceremonies publiques des Egyptiens & de quelques autres Peuples.* 517.
CHAP. VII. *Explication de la Table Isiaque.* 521.
CHAP. VIII. *Des Dieux des Arabes* 527.
CHAP. IX. *Des Dieux des Ethiopiens.* 531.
CHAP. X. *Des Dieux des Carthaginois & de quelques autres Peuples d'Afrique.* 533.

LIVRE VII.

Des Dieux des Chaldéens, des Syriens, & des Pheniciens. 542.
CHAP. I. *Des Dieux des Chaldéens & des Babyloniens.* 543.
CHAP. II. *Astarté ou Astaroth; Thammus ou Adonis.* 546.
CHAP. III. *Derceto ou Atergatis, & Semiramis.* 567.
CHAP. IV. *Dagon.* 572.
CHAP. V. *Marnas.* 574.
CHAP. VI. *De quelques autres Dieux Syriens & Pheniciens, qu'on ne connoît que par l'Ecriture Sainte.* 575.
ART. I. *Des Theraphims.* Ibid.

ART. II. *Moloch, Dieu des Ammonites.* 583.
ART. III. *Baal ou Bel, Baal-Pehor, ou Baal-Phegor.* 586.
ART. IV. *Chamos.* [redacted]
ART. V. *Beel-Zebut.* 591.
ART. VI. *Berit ou Baal-Berith.* 592.
ART. VII. *Kiun ou Rempham.* 593.
ART. VIII. *Des autres Dieux moins connus, dont il est aussi parlé dans l'Ecriture Sainte.* 594.
CHAP. VII. *Des Dieux de Tadmor ou de Palmyre.* 598.
CHAP. VIII. *Des Dieux Cabires.* 602.
Des Dieux Anaces ou Anactes. 614.
CHAP. IX. *Des Dieux Pataïques.* 617.
CHAP. X. *Des Dieux Palices.* 619.
CHAP. XI. *Des Dieux des Perses.* 623.
ART. I. *Mithras.* 630.
ART. II. *De quelques autres Dieux des Perses; de ceux des Parthes, des Cappadociens, & des Armeniens.* 653.
CHAP. XII. *Des Dieux des Scythes, & de quelques autres Peuples du Nord.* 659.

ERRATA

Page 32. *ligne derniere de la note*, Epitres, *lisez*, Epitaphes. *Pag.* 39. *lig.* 5. les troupes des deux Aloïdes, *lis.* les deux Aloïdes. *Pag.* 57. *lig.* 21. 1600. *lis.* 1800. *Pag.* 111. *lig.* 33. Hecatombires, *lis.* Hecatonchires. *Pag.* 171. *lig.* 20. surnaturelles, *lis.* si naturelles. *Pag.* 277. *lig.* 6. Fesuldus, *lis.* Fasoldus. *Pag.* 279. *lig.* 10. & 16. *Anthesteries*, lis. *Anthisteries*, & *Anthisterion.* *Pag.* 282 *lig.* 16. Galexies, *lis.* Galaxies. *Pag.* 283. *lig.* 36. Dionysus, *lis.* Dionysius. *Pag.* 284. *Nemisées*, lis. *Nemesées.* *Pag.* 286. *lig.* 7. Heria, *lis* Herea. *Pag.* 303. *lig.* 7. avoit, *lis.* avoit-il. *Pag.* 333. s'ils en, *ôtez* en. *Pag.* 373. *lig.* 14. continué, *lis.* confirmé. *Pag.* 382. *lig.* 36. qu'on peut, *lis.* qu'on ne peut. *Pag.* 410. *lig.* 34. voudroit, *lis.* voudroient. *Pag.* 417. *lig.* 20. & 418. *lig.* 3. Cassender, *lis.* Cassander. *Pag.* 431. *lig.* 22. Alboïcus, *lis.* Albricus. *Pag.* 458. *lig.* 5. Harpocrote, *lis.* Harpocrate. *Pag.* 471. *lig.* 18. des noms deux, *lis.* noms de ces deux. *Pag.* 476. *lig.* 4. s'éleverent, *lis.* s'élevent. *Pag.* 598. *lig.* 15. ses *lis.* les. *Pag.* 609. *lig.* 4. Jason, *lis.* Jasion. *Pag.* 625. *lig.* 15. n'est pas, *ôtez* pas. *Pag.* 666. *lig.* 1. il vient de se dire, *lis.* on vient de le dire.

LA MYTHOLOGIE.

LA MYTHOLOGIE
ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE.

LIVRE PREMIER,

Qui contient les Questions préliminaires, dont l'intelligence est nécessaire pour l'étude de la Mythologie.

AVANT que d'entrer dans le détail de la Mythologie, & dans l'explication des Fables qui la composent, j'ai cru qu'il étoit nécessaire d'examiner auparavant plusieurs questions generales, dont l'intelligence sera très-utile à ceux qui liront cet Ouvrage.

CHAPITRE I.

Reflexions generales sur la Mythologie.

LA connoissance de la Mythologie n'est pas sans doute aujourd'hui si nécessaire, qu'elle le parut aux premiers Peres de l'Eglise, qui avoient entrepris d'établir la Religion Chrétienne sur la ruine de l'Idolatrie, ou de venger par de

ſçavantes apologies cette même Religion des calomnies qu'on publioit contre elle. Ils devoient pénetrer les myſteres les plus cachés du Paganiſme, pour en faire connoître toutes les horreurs ; & ils avoient à répondre à des Philoſophes ſubtils, qui pour diminuer l'abſurdité du culte qu'on leur reprochoit, avoient recours à des explications allégoriques, qui ſembloient donner un ſens raiſonnable aux pratiques les plus impies. De là les Ouvrages de Porphyre, de Jamblique, de Proclus, de Photin, & de pluſieurs autres Philoſophes Platoniciens. De là les Apologies des Peres des premiers ſiécles, S. Juſtin, Arnobe, Theodoret, Lactance, Clement d'Alexandrie, Tertullien, S. Auguſtin, &c.

La verité a enfin triomphé de l'erreur ; & s'il ſe trouve encore parmi des Nations groſſieres & ignorantes quelques reſtes des anciennes ſuperſtitions, ce n'eſt pas la Religion qui les autoriſe, elles ont même diſparu à meſure que le monde eſt devenu plus éclairé.

J'oſe cependant aſſûrer que la connoiſſance de cette même Mythologie eſt encore très-utile. Elle fait une partie des Belles-Lettres, & elle ſert infiniment à l'intelligence des Poëtes & de quelques Hiſtoriens qui racontent les anciennes Fables, ou qui y font d'éternelles alluſions. On les trouve partout, ces Fables, & elles font encore le ſujet de la plûpart de nos Piéces dramatiques ou lyriques, & de nos peintures. Or, on doit convenir. 1°. Que lors qu'on lit les Poëtes, & qu'on trouve ces anciennes fictions qu'ils ont ſçû employer avec tant d'art, on a une vive curioſité d'en vouloir pénetrer le ſens. 2°. Que des explications heureuſes & dégagées de ce fatras d'allégories & de mortalités, qui faiſoient tout le fond de nos premiers Mythologues, jettent une grande lumiere ſur ces anciens Auteurs, & ſervent à les entendre avec plus de facilité. Voilà les juſtes bornes dans leſquelles je renferme l'utilité de la Mythologie.

Je n'ignore pas que nous poſſedons ſur cette matiere un grand nombre d'ouvrages tant anciens que modernes ; j'ai cru cependant qu'il étoit encore néceſſaire d'en donner un qui fût & plus méthodique & plus complet que ceux que nous avons. Ce que je vais dire de ceux que je connois, prouvera

ce

ce que je viens d'avancer; après que j'aurai exhorté de bonne foi ceux qui ont quelque talent pour cette matiere, à y travailler serieusement. Car on se tromperoit si on s'imaginoit que je croye l'avoir épuisée, & on me connoîtroit mal, si on me jugeoit capable de cette basse jalousie qu'on a contre ceux qui portent la faulx dans une moisson qu'on semble s'être réservée : le champ que je cultive depuis tant d'années est assez vaste pour recevoir plusieurs ouvriers.

Comme ces réfléxions pourroient être trop étenduës, je me bornerai à examiner dans ce chapitre quelques chefs principaux. Le premier, quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue, & quels livres il doit avoir lûs. Le second, quelle utilité il peut tirer des systêmes déja imaginés pour l'explication des Fables. Le troisiéme enfin, comment il doit se conduire dans l'explication qu'il veut en donner lui-même.

Article Premier.

Quelles doivent être les connoissances d'un Mythologue.

J'entends par la Mythologie la connoissance de la Fable, & en même tems de la Religion Payenne, de ses mystéres, de ses cérémonies & du culte dont elle honoroit ses fausses Divinités.

On conçoit aisément que pour bien sçavoir la Fable, il faut avoir lû avec soin les Poëtes, Homere & Hesiode, sur tout les Tragiques qui en ont tiré les sujets de leurs Poëmes, & ceux qui en ont fait des Recueils, en vers, comme Ovide; en prose, comme Antoninus Liberalis, Diodore de Sicile, Apollodore, Hygin, & quelques autres.

Sçavoir à fond la Fable, n'est à proprement parler, que la premiere démarche du Mythologue. Comme les Fables renferment plusieurs sens, & qu'elles sont comme autant d'enveloppes sous lesquelles les Anciens ont caché plusieurs vérités; ceux qui se sont mis en état de les expliquer, se sont jettés dans differens partis, & chacun a cru y découvrir ce que le tour de son esprit, ou le plan de ses études l'ont porté à y

vouloir trouver. Le Phyſicien y a apperçû les myſtéres de la nature ; le Politique, des régles pour la conduite des Etats ; le Philoſophe, la morale ; le Chimiſte, les ſecrets de ſon art ; ainſi des autres. De là tant de ſyſtêmes differens, dont il n'y en a pas un ſeul qui puiſſe ſatisfaire à toutes les difficultés qui ſe rencontrent ſur cette matiere, comme on le verra dans la ſuite de ces Réfléxions.

Les Fables ſont de pluſieurs ſortes. Il y en a d'Hiſtoriques, de Phyſiques, d'Allégoriques, de Morales, & d'autres qui ne ſont que de ſimples Apologues. Les premieres ſont d'anciennes hiſtoires mêlées de pluſieurs fictions : ſelon moi, elles ſont le plus grand nombre. Les Fables Phyſiques, ſont celles que quelques Poëtes Philoſophes inventérent, comme quand on a dit que l'Océan étoit le pere des Fleuves ; que la Lune épouſa l'air & devint mere de la roſée, & preſque toutes les Coſmogonies des anciens Peuples, que je rapporterai dans la ſuite. Les Allégoriques étoient une eſpéce de parabole qui cachoit quelque ſens myſtique, comme celle qui ſe trouve dans Platon, de Porus & de Penie, ou des richeſſes & de la pauvreté, d'où nâquit l'Amour. Les Fables morales ſont celles qu'on a inventées pour envelopper quelques vérités propres à régler les mœurs ; comme celle de Narciſſe, dont le but eſt de rendre ridicule l'amour propre, quand il eſt pouſſé trop loin. Je mets dans le genre des Fables morales tous les apologues, où l'on fait preſque toûjours parler les bêtes, pour apprendre aux hommes leurs devoirs, ou pour critiquer leurs défauts. Il y a des Fables inventées à plaiſir, qui paroiſſent n'avoir d'autre fin que de divertir, comme les Fables Miléſiennes & les Sybaritides. Enfin il y en a de mixtes, qui avec un fond hiſtorique, ſont cependant des alluſions manifeſtes ou à la morale, ou à la Phyſique.

Le Mythologue doit avoir une extréme attention à démêler & à pénétrer tous ces ſens, & ne pas croire qu'une Fable eſt purement phyſique ou morale, parce qu'elle fait alluſion ou à la morale ou à la phyſique ; ou qu'elle eſt entierement hiſtorique, parce qu'on y découvre quelque évenement ; & c'eſt un écueil que n'ont pas évité la plûpart de ceux qui ont voulu expliquer les Fables.

Pour ce qui regarde l'intelligence de la Religion payenne & de ses mysteres, dont les Fables faisoient le fond principal, quelles connoissances ne doit pas avoir acquises un Mythologue? Outre tous les Poëtes & les Historiens, il doit avoir lû principalement les Ouvrages des Philosophes qui vécurent au commencement du Christianisme; & ceux des Peres & des Apologistes de la Religion Chrétienne, qui les attaquoient, ou qui se défendoient de leurs calomnies: j'entends, S. Justin Martyr, Eusebe, Clement d'Alexandrie, Lactance, Theodoret, Arnobe, sur-tout les Livres de la Cité de Dieu de S. Augustin.

Pour n'avoir indiqué au Mythologue que ces anciens Auteurs, je ne le dispense pas pour cela, de la lecture d'une infinité d'autres Ouvrages: car, comme une bonne Mythologie, telle que je conçois qu'elle devroit être, doit contenir tout ce qui regarde, outre les dogmes de la Religion payenne & les cerémonies religieuses, toutes les autres branches de cette Théologie; les Prêtres & leurs vêtemens, les Temples, les marques symboliques de leurs Dieux, les Sacrifices, les Victimes differentes, les Mysteres, les Augures & Aruspices, les Oracles, les Sorts, les Jeux, les Fêtes, les Autels, &c. je dois lui indiquer les Auteurs qu'il doit consulter, sans prétendre néanmoins lui en donner une liste complette. Sur les Temples, les Devins & les Oracles, il doit lire Van-Dale, & le Traité de Jules-Cesar Boulenger; sur les Fêtes, Fasoldus, Castellanus, Jean Jonston, & Meursius; pour les Jeux, parmi lesquels la Religion étoit mêlée, le même Meursius; pour les Autels, le Traité qu'en a fait le Pere Berthold; pour les Mysteres de Cerès & de *Bacchus*, Jean-Henri Eggelin, & pour les Bacchanales en particulier, Jean-Nicolas; pour ceux de Cerès ou Eléusiniens, Meursius, & M. le Clerc qui l'a rendu plus méthodique & plus net; pour ceux de Mithras, M. della Torre Evêque d'Hadria; pour ceux d'Atys & de Cybele, Laurent Pignorius; pour ceux d'Isis & d'Osiris, le Traité de Plutarque sur ce sujet, & le même Pignorius; pour l'Oracle de Dodone en particulier, Herodote, le Fragment d'Etienne de Bizanne le Grammairien, avec les Notes de

Jacques Triglandius, & ce que M. l'Abbé Sallier en a donné dans nos Memoires ; pour les Asyles, Jean Osiander, & feu M. l'Abbé de Boissi (1) ; pour les Sorts, les Augures, & les autres Prestiges, Jules-Cesar Boulenger : en general pour plusieurs cerémonies & coutumes religieuses, Pitiscus & Rosin ; bien entendu, comme l'a remarqué Reinesius, qu'il ne faut ajoûter foi à ce dernier, que quand il rapporte les passages des Anciens. Pour les vœux & les Tables votives, le Traité de Jacques-Philippe Thomasinus ; sur ce qui regarde les sermens toûjours liés avec la Religion, le petit Traité de J. B. Hansenius, & la Dissertation de M. l'Abbé Massieu (2) ; pour les Sacrifices & les Prêtres, Merula. Enfin on peut lire ce que Dom Bernard de Montfaucon a tiré de ces Auteurs, & de plusieurs autres, dans son Antiquité expliquée par les figures ; & un grand nombre d'autres répandus dans le Trésor de Græyius & de Gronovius, & dans les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres.

(1) I. vol. des Mém. de l'Academ. des Belles - Lettres.

(2) Mém. de l'Academ. des Belles-

On m'objectera sans doute que nous avons déja des Mythologies toutes faites & un grand nombre d'Auteurs qui ont travaillé sur les Fables. Je le sçais, & c'est par un court examen de ces ouvrages, que je vais tâcher d'en faire connoître le merite & les défauts. Je ne parlerai point de Diodore de Sicile, ni d'Apollodore, ni d'Hygin, parce qu'ils n'ont fait que recueillir les Fables, comme Ovide, Antoninus Liberalis, & quelques autres, sans les ramener à aucun sens raisonnable. Palephate qui a voulu les expliquer, est un guide peu sûr. Les cinquante Narrations de Conon ne sont gueres d'une plus grande utilité. Heraclide & un Auteur anonyme, dont nous avons deux Traités des choses incroyables, ont à la verité ramené à l'Histoire les Fables qu'ils rapportent ; mais ces ouvrages, ou peut-être ces fragmens, sont trop courts, & ne rapportent aucune autorité pour prouver les faits qu'ils contiennent. Les Catasterismes d'Eratosthene le Cyrénéen, ouvrage beaucoup moins étendu que celui d'Hygin, contiennent l'histoire des Constellations & de quelques étoiles ; & pour bien connoître le ciel Poëtique & Astronomique, il faut les avoir lûs, aussi bien que le Traité de Cœsius ou Blaeu, sans négliger même ce qu'a fait sur le même sujet l'Abbé l'Artigaut.

Le livre de Phurnutus ſur la Nature des Dieux n'eſt rempli que d'allégories, & n'eſt preſque d'aucun uſage pour un Mythologue. L'ouvrage du Philoſophe Salluſte, eſt un Traité très-ſuccinct, mêlé de Morale & de Phyſique, qui ne contient rien ni d'inſtructif, ni de ſingulier. On peut juger ſur le ſeul titre du livre d'Heraclide de Pont, intitulé *Les Allégories d'Homere*, du cas que l'on doit faire de cet ouvrage. Les trois premiers Livres de Planciade Fulgence, Mythologue latin, peuvent être lûs avec utilité. L'ouvrage de Lactance Placide ne contient que les Argumens abrégés des Métamorphoſes d'Ovide, & celui du Philoſophe Albricus la maniere de repréſenter les Dieux avec leurs ſymboles. Ce que nous avons de Ptolomée Epheſtion n'eſt que le ſommaire des ſept livres qu'il avoit compoſés ſur la Mythologie, & par ce qui nous en reſte, nous devons regretter la perte de cet ouvrage. Celui de Parthenius de Nice a cela de bon qu'il tire d'anciens Auteurs les hiſtoires fabuleuſes qu'il raconte, mais il n'en contient pas un grand nombre. Les Métamorphoſes d'Antoninus Liberalis ſont d'un mérite bien inférieur à celles d'Ovide, mais il en rapporte quelques unes dont le Poëte latin ne parle pas.

Pour venir maintenant aux Mythologues modernes, je vais dire ce que je penſe de ceux que j'ai lûs. Je mets à leur tête Natalis Comes, Auteur ſçavant, & qui nous diſpenſeroit peut-être de travailler ſur le même ſujet, ſi trop prévenu pour les ſens allégoriques & moraux des Fables, il s'étoit un peu plus appliqué à n'en pénétrer que l'hiſtoire. Il manquoit d'ailleurs des ſecours que les Bochart, les Voſſius, & tant d'autres nous ont fournis depuis par leurs ſçavantes découvertes. La Mythologie de Cartari, continuée par du Verdier, n'a rien de bien inſtructif, ni de bien digéré. La Généalogie des Dieux par Bocace, a cela de particulier, que l'Auteur a connu & cité des livres qui ne ſe trouvent plus aujourd'hui. L'ouvrage de Lylio Gyraldi eſt très-bon pour ce qu'il contient; mais outre qu'on n'y trouve pas tous les ſujets qui doivent entrer dans une Mythologie, il a négligé l'hiſtoire renfermée dans ſes anciennes fictions; ce qu'il a de meilleur eſt la liſte des ſurnoms des Dieux dont

il parle, & qui paroît faite avec beaucoup de ſoin, quoiqu'il ait ſouvent négligé de donner l'explication de ces noms. Le Commentaire de Vigenere ſur les Tableaux de Philoſtrate eſt très-ſçavant, mais trop mêlé de Phyſique & de Morale, & dans un langage qu'on ne parle plus.

ARTICLE II.

Quels écueils il doit éviter.

APRES avoir traité des connoiſſance préliminaires que doit acquérir un Mythologue, je vais lui montrer les écuils qu'il doit éviter, par rapport aux ſyſtêmes qu'on a inventés pour expliquer les Fables; car comme il n'y en a aucun qui ſatisfaſſe à toutes les difficultés; point de régles générales qui puiſſent ſervir dans toutes les occaſions; on peut aſſûrer cependant qu'il n'y a aucun de ces ſyſtêmes dont on ne puiſſe tirer quelque utilité.

Examen des Syſtêmes qu'ont propoſés les Sçavans, pour expliquer les Fables.

Un des premiers & des plus anciens eſt celui des Philoſophes Platoniciens, qui preſſés par les objections des Apologiſtes de la Religion Chrétienne, dont l'objet étoit de leur prouver l'abſurdité du Paganiſme par celle des Fables qui en faiſoient le fond, prétendirent que ces Fables n'étoient que des allégories qui cachoient de grands myſtêres, & ſur tout celui des productions differentes des cauſes ſecondes, animées par le même eſprit qui les avoit développées & tirées du cahos où elles étoient confonduës: que ce grand nombre de Dieux, dont on leur reprochoit le culte, n'étoient que des Génies d'un ordre inférieur au premier moteur, qui leur avoit confié le ſoin de gouverner le monde; & qu'enfin des choſes qui paroiſſoient ou abſurdes ou obſcénes, cachoient ſeulement le myſtére de la génération des plantes & des animaux.

Mon objet n'eſt point de rapporter ici les réponſes des Peres, qui prouvoient à ces Philoſophes que les Fables étoient de véritables hiſtoires de leurs Dieux, dont on s'aviſoit trop tard de couvrir les crimes par d'ingénieuſes allégories; ni ce qu'ils répliquoient aux Stoïciens, qui n'abandonnoient la

Religion

Religion établie, qu'en se jettant dans l'athéïsme, & ne reconnoissant d'autre divinité qu'un Esprit universel, étendu comme la matiere qu'il animoit : ce que Virgile (1) a exprimé dans ces deux vers.

(1) *Æneid. l.*

Spiritus intùs alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Tel étoit en effet le sentiment favori des Stoïciens (2), de Straton, de Protagoras, de Pline, renouvellé depuis par Spinosa. Mais le systême que je viens d'exposer, quoique faux en général, parce que les Fables n'ont jamais été un ouvrage médité, ni composé pour faire un tout, explique cependant d'une maniere très-ingénieuse, les allégories qu'elles renferment quelquefois ; & Platon lui-même, le maître des Philosophes qui formerent ce systême, en avoit expliqué quelques unes sur ce principe.

(2) Cic. L. 1. *De Nat. Deor.*

Quelques Sçavans du dernier siécle ont pris une autre route pour pénétrer le sens des Fables. Le Pere Kirker a prétendu en trouver le dénoûement dans l'explication des Hiéroglyfes, ou de la langue sacrée des Egyptiens ; & cette prétention est fausse en général, & nullement sûre, par le peu de connoissance que nous avons de ce langage mystérieux, & parce qu'en effet toutes les Fables ne sont pas originaires d'Egypte. Cependant, comme ce pays a été peuplé des premiers, & peu de temps après la dispersion des fils de Noë, & que les Fables paroissent aussi anciennes que cette premiere séparation, puisque l'Idolatrie avec laquelle elles sont liées, commença alors, rien n'est plus utile pour leur intelligence, & pour mettre le Mythologue en état de les expliquer, que la connoissance de la Religion & des Cérémonies de cet ancien Peuple ; & pour cela l'*Œdipus Ægyptiacus* de ce sçavant Jésuite peut être lû avec utilité.

Le célébre Bochart a cru trouver l'explication de la plûpart des Fables dans les équivoques de l'ancienne langue des Phéniciens ; mais son systême seroit insoutenable si on l'étendoit trop. Toutes les Fables n'ont pas été inventées par les Phéniciens, & nous ne pouvons pas nous assûrer d'entendre assez leur langue, pour réüssir à expliquer celles qu'ils inventerent.

Cependant il eſt certain que les Phéniciens ſont les premiers Peuples qui ont exercé le commerce & la navigation. D'ailleurs on ne ſçauroit douter qu'on n'ait trouvé dans preſque toutes les Iſles de la Méditerranée, ſur les côtes de l'Aſie mineure, dans la Gréce, & juſqu'au fond même de l'Eſpagne, des marques de leur ſéjour dans ces différens Pays, & des veſtiges de leur Religion: & dès là quelles lumieres la connoiſſance des Langues ne peut-elle pas répandre ſur les Fables, & quels ſecours ne peut-on pas tirer des ouvrages de ce ſçavant homme ? Que d'explications heureuſes n'a-t'il pas données lui-même, ou n'a-t'il pas fournies à M. le Clerc en particulier, & à tant d'autres ?

Le ſyſtême de ceux qui rapportent toutes les Fables à l'Ecriture Sainte mal entendue, & à des traditions corrompues, eſt certainement faux, lorſqu'il eſt pris dans ſa généralité. Il y a dans les Fables une infinité de choſes qui n'ont aucun rapport avec les faits qu'on trouve dans les Livres Saints; leſquels d'ailleurs étoient conſervés par un Peuple jaloux de ſa Religion, nullement communicatif, fort mépriſé, & peu connu avant les conquêtes d'Alexandre. Cependant il eſt aiſé de ſe convaincre par la lecture des ouvrages du P. Thomaſſin, de M. Huet, de l'Auteur de l'Homere Ebraïzant, dans le livre intitulé *Theologia Gentilis*, de Daniel Claſenius, dans la Conférence de la Fable avec l'Ecriture Sainte, & plus encore dans les Réfléxions de M. Fourmont l'aîné ſur les anciens Peuples, qu'on peut réüſſir à découvrir dans les anciennes fictions, quelques reſtes des traditions des Hébreux. Mais, pour dire ici ce que je penſe ſur ce ſujet, il n'y a aucun des Auteurs que je viens de nommer, qui ne ſoit allé trop loin. Il eſt dangereux de ſe laiſſer éblouir par les premieres lueurs de reſſemblance qui nous frappent, & c'eſt un écueil contre lequel de ſçavans hommes ont échoué. Si feu M. l'Evêque d'Avranches s'étoit contenté de dire qu'il n'étoit pas difficile de trouver quelques rapports entre Moïſe & le Mercure des Grecs; rapports d'ailleurs qui pouvoient fort naturellement ſe trouver entre deux perſonnes, ſoit dans le caractére, ſoit dans quelques unes de leurs actions, il ſeroit louable d'en avoir fait le parallele; mais que charmé de cette

découverte, il l'ait poussée jusqu'à croire que le Législateur des Hébreux avoit été le modéle de presque tous les Dieux des Payens, comme Marie sa sœur, ou Sephora sa femme, celui de toutes leurs Déesses ; c'est un de ces écarts où une trop grande érudition jette quelquefois. (*a*)

Que les voyages d'Abraham & ceux du même Moïse ayent été connus des Payens, c'est un fait qu'il ne seroit peut-être pas difficile de prouver ; mais que ces voyages & les prodiges qui y furent opérés, ayent été l'objet des anciens Poëtes dans l'histoire de Jason, & de l'expédition des Argonautes, c'est une prétention que tous les efforts d'un Auteur moderne n'ont pu rendre probable. (1)

(1) Confér. de la Fable avec l'Ecrit. Sainte. T. 2.

De même, quoiqu'il soit certain que ce n'est point du sein de l'erreur qu'est sortie la vérité, mais que c'est la vérité elle-même mal entenduë, qui a produit ce grand nombre de Fables qui ont séduit pendant plusieurs siécles l'univers presque entier ; & que par conséquent ceux qui ont cherché à découvrir cette ancienne vérité dans le fond même de l'erreur, soient dignes de louanges, on ne sçauroit s'empêcher de les blâmer d'avoir voulu porter trop loin leurs conjectures : comme d'avoir avancé, par exemple, qu'on trouvoit des vestiges du mystére de la Trinité, ou dans les ouvrages de Platon, ainsi que S. Justin, Eusebe, Clement d'Alexandrie, & quelques autres se le sont imaginé ; ou dans les figures hyeroglyfiques de la Table Isiaque, comme d'autres l'ont cru ; ou dans les Divinités des anciens Germains, ainsi que l'a avancé Cluvier ; ou dans les trois principaux Dieux des Indes Orientales, Bruma, Vichnou & Routren ; ou dans l'Idole à trois têtes du Japon ; ou dans celle du Perou, nommée Tanga-Tanga, nom qui, selon Acosta, signifie *un en trois*, ou *trois en un* ; c'est vouloir se distinguer par de sçavantes singularités, aux dépens de cette même vérité qu'on se fait honneur de chercher. Dieu auroit-il révelé à ces Peuples cet ineffable mystére, d'une maniere plus claire qu'il ne l'avoit révelé aux Hebreux ?

Que tous les hommes qui habitent la terre, soient fortis

(*a*) Voyez la quatorziéme source des Fables C. 5. où l'on développe plus au long cette pensée.

d'une même tige, c'est une vérité que la Religion nous oblige de croire : que quelques uns d'eux ayent conservé, même après une longue séparation, le souvenir de ces sortes d'évenemens, qui ne sont pas de nature à être oubliés, comme le Déluge, c'est une autre vérité qu'on ne sçauroit gueres contester, malgré la maniere différente dont les Peuples les plus éloignés de nous, en ont raconté l'histoire à ceux qui les ont découverts ; mais vouloir trouver parmi eux des restes de nos mystéres ; une conformité marquée entre leurs moeurs & celles de nos premiers Patriarches ; leur supposer une notion, même assez exacte, des Orgyes de Bacchus, des mystéres d'Isis & d'Osiris, de la Fable de Jason & de Medée, &c. c'est un de ces excès où ne manquent gueres de tomber ceux qui, frappés d'abord par quelques traits de vraisemblance, commencent par former un systême, qu'ils cherchent ensuite à justifier par des paralleles forcés.

Le systême de ceux qui rapportent les Fables à l'Histoire ancienne, mais défigurée par les Poëtes, qui ont été les premiers Historiens ; systême qui paroît aujourd'hui le plus goûté, & que j'ai suivi, encouragé par le succès de quelques Sçavans du dernier siécle, qui ont si heureusement expliqué quelques Fables particulieres, auroit aussi ses inconveniens, si on vouloit généralement tout rapporter à l'Histoire ; puisqu'il est sûr qu'il y a des Fables qui ne sont que de pures allégories, ou à quelque vertu, ou à quelque vice, ou enfin aux productions de la nature ; d'autres dont le fond est historique, quoique pour nous les débiter, on se soit servi de l'allégorie : comme dans la Fable des enfans de Niobé, qui périrent dans la contagion qui affligea la ville de Thebes, & qu'on dit poëtiquement avoir été tués par Apollon & par Diane, parce qu'on attribuoit les morts subites & celles que causoit la peste, à Apollon pour les hommes, & à Diane pour les femmes, ainsi qu'on le voit en cent endroits d'Homere ; & cela parce qu'on croyoit que la contagion étoit l'effet des influences du Soleil & de la Lune, marquées par les fléches de ces deux Divinités.

Ce systême pris avec ces modifications & quelques autres encore, est le plus raisonnable ; & celui qui satisfait le mieux

dans les détails : bien entendu qu'on ne doit point entreprendre d'expliquer toutes les circonſtances de chaque Fable, & que pour bien réüſſir à les expliquer, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens, dans Homere, par exemple, & dans Heſiode, où elles ſont beaucoup plus ſimples, & annoncent plus naturellement les faits auſquels elles ſe rapportent ; & cela quelquefois, ſans tous ces ornemens qu'on y a mêlés dans la ſuite, ou pour les rendre plus reſpectables, parce qu'elles faiſoient partie de la Religion, ou plus ſurprenantes, parce que l'homme aime naturellement le merveilleux. Je pourrois en rapporter pluſieurs exemples, mais je me contente de celui de Bellerophon, dont l'hiſtoire eſt racontée fort au long dans l'Iliade, ſans qu'il ſoit fait mention du Cheval Pegaſe, qu'on dit dans la ſuite que Minerve avoit dompté pour le donner à ce Heros. Cet ancien Poëte ne parle pas auſſi des Centaures, ſelon l'idée qu'on en a eu dans la ſuite : il les repréſente comme des gens feroces & brutaux, & nullement comme des monſtres demi-hommes, demi-chevaux ; & je crois que c'eſt Pindare qui le premier les a peints de la ſorte.

Je ne dis pas qu'une Fable n'étoit pas inventée du temps de ces anciens Poëtes, parce qu'ils n'en parlent pas. Ils n'ont pas eu occaſion ni le deſſein de faire mention de toutes : voici comme je l'entends. Lorſqu'ils racontent une Fable, ce qu'ils n'en rapportent pas, paroît n'avoir été inventé qu'après eux : ainſi, par exemple, Heſiode dit que Jaſon eut de Medée, Medus ; & ne dit rien de plus ; d'où je conclus que ce n'eſt qu'après lui qu'on a ajoûté à cette Fable, que ce Medus étoit pere des Medes. Heſiode n'avoit garde de le dire, puiſque les Medes, qui n'ont commencé à paroître qu'environ 750. ans avant Jeſus-Chriſt, ne pouvoient pas être connus d'un Poëte qui vivoit près de 900. ans avant cette époque. Quand le même Poëte parle de Maïa, une des Pléïades, & mere de Mercure, il ne dit rien de ſes ſix autres ſœurs, qui avec elle avoient formé la Conſtellation des Pléïades ; encore moins de la ſeptiéme de ces filles, nommée Meropé, qui ſe cache, diſent les Poëtes poſtérieurs, parce qu'elle avoit été la ſeule qui eût épouſé un homme mortel, ſes ſœurs

ayant été mariées avec des Dieux. Cette Fable physique qui nous apprend que depuis long-temps cette étoile s'enfonce dans la profondeur immense du ciel, & qui est rapportée dans Ovide & dans Hygin, n'étoit pas connue sans doute, ni d'Homere ni d'Hesiode.

Une autre régle qu'il faut suivre lorsqu'on veut adopter le systême historique, c'est qu'il faut bien se convaincre que les Fables sont un tout mal assorti, qui ne fut jamais un ouvrage médité, ni inventé dans un même pays, ni dans un même temps, ni par les mêmes personnes. J'avois fait cette réfléxion dans la Préface de ma traduction des Métamorphoses d'Ovide. J'avois prouvé même dans l'Explication des Fables, que l'Egypte & la Phenicie ne les avoient pas vû naître toutes, quoique le plus grand nombre en fût sorti; que la Grece & l'Italie en avoient inventé plusieurs, & qu'il y en avoit d'assez modernes: telle étoit celle des Vaisseaux d'Enée, changés par Cybele en Nymphes de la mer; Fable qu'Ovide a copiée de Virgile, sans que sur cette tradition on puisse remonter plus haut que le temps d'Auguste.

J'ajoûte qu'il est aisé de se méprendre; que quelquefois on regarde une Fable comme nouvelle, quoiqu'elle soit fort ancienne, & que pour ne point s'exposer à y être trompé, il faut en l'examinant, voir s'il ne seroit pas possible d'en découvrir l'origine; & sur cela, je crois qu'on peut avancer que les noms des Personnages de ces Fables, sont très-propres à marquer le pays où elles ont pris naissance. Lorsque ces noms font allusion aux Langues de l'Orient, comme par exemple, celui de Cadmus, on peut assûrer qu'ils tirent leur origine de Phenicie ou d'Egypte. Quand ces noms sont Grecs, comme ceux de Daphné, des Eliades, des Myrmidons, d'Alopis, de Galanthis, &c. on doit croire que les Fables qui regardent ces personnages, sont d'origine Grecque; & enfin lorsque ces noms sont Latins, tels que ceux de Carmente, de Flore & d'Anna Perenna, on peut penser que les Fables qu'on en débite, ont été inventées en Italie. Ce qui sert à confirmer cette régle, c'est qu'on ne trouve point ces dernieres fictions hors du pays Latin, ni les autres hors de la Grece.

Mais cette régle a encore son inconvenient; car si, parce que les noms de Matuta & de Portumnus sont Latins, on vouloit assûrer que leur Fable a pris naissance en Italie, on se tromperoit, puisque nous la trouvons dans la Grece sous les noms de Leucothoé & de Palémon, & que ce Palémon lui-même, ainsi que l'a très-bien prouvé Selden (1), est le Melicerte des Pheniciens. C'est ainsi qu'on peut découvrir quelquefois l'origine des Fables, & leur transport de l'Egypte ou de la Phenicie, dans la Grece & l'Italie, & dans d'autres pays encore; car il n'y en a peut-être aucun, où l'on n'en ait trouvé.

(1) Sint. *De Diis Syriis.*

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Peuples que je viens de nommer, les ayent toutes inventées: l'Asie mineure, les Isles, la Grece, les Gaules & l'Espagne, étoient sans doute habitées par les descendans de Japhet, dès les premiers temps, & ces Peuples avoient comme les autres Nations leur Religion & leurs Fables, lorsque les premieres Colonies d'Egypte & de Phenicie y arriverent; & si elles apporterent dans ces différens pays leurs Dieux & leur culte, ceux qui retournerent en Egypte & en Phenicie, & ceux de ces Peuples que je viens de nommer qui y voyagerent, ne manquerent pas à leur tour d'y communiquer la connoissance des Divinités qu'ils honoroient avant que des étrangers arrivassent chez eux. Hammon & Belus, par exemple, étoient les deux premieres Divinités de l'Egypte & de la Phenicie, comme Jupiter étoit le plus grand des Dieux des Grecs. Cependant nous trouvons dans l'Antiquité la plus reculée, que Belus & Hammon étoient aussi appellés Jupiter; ce qui ne peut être que l'effet de ce commerce de Religion dont je viens de parler.

Les Peuples qui recevoient les Divinités étrangeres, faisoient dans la suite des temps de si grands changemens dans le culte qu'ils leur rendoient, & même dans leurs noms, que souvent on n'en pouvoit plus reconnoître la véritable origine; & les Colonies qui arrivoient dans les pays, où le culte de leurs Dieux avoit été apporté par celles qui les avoient précédées, n'y connoissoient plus rien, ou croyoient qu'on y adoroit des Dieux différens des leurs: ce qui sans

doute a dû porter beaucoup de confusion dans l'ancienne Mythologie. Quelques Sçavans des derniers siécles (1), ont eu assez de sagacité pour éclaircir en partie un article si essentiel. Ils ont reconnu, par exemple, que le Theutat des Gaulois, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Latins, étoient les mêmes que Thot ou Thaut des Egyptiens; que le Belenus des Celtes, l'Apollon des Grecs, & le Mythras des Perses, étoient l'Osiris & l'Orus de ces mêmes Egyptiens; que Diane & Lucine, étoient Isis; & que l'Alilat des Arabes, l'Astarté des Syriens, & la Venus céleste des Grecs, étoient la Planette que nous appellons la belle étoile ou *Vesper*. Quelques Sçavans même, parmi lesquels on peut nommer Bochart, le Pere Thomassin, Cumberland, Vossius, M. Huet, M. Fourmont, & plusieurs autres, ont cru trouver ces anciens Dieux dans les premiers Patriarches; Saturne dans Noé ou dans Abraham; Jupiter, Neptune & Pluton dans Sem, Cham & Japhet, ainsi des autres; mais cet article mérite encore de nouvelles réfléxions, & peut-être qu'il ne nous sera pas impossible de trouver dans la suite de cet ouvrage, la ressemblance, ou plûtot l'identité des huit ou des douze grands Dieux, dont parle Herodote, avec les Dieux des Grecs & des autres Peuples.

(1) Bochart, Selden, M. le Clerc, Perizonius, & plusieurs autres.

ARTICLE III.

De quelle maniere on doit se conduire dans l'explication des Fables.

AVANT que de finir ces réfléxions, je crois devoir montrer à ceux à qui elles pourront être de quelque utilité, de quelle maniere ils doivent se conduire dans l'explication des Fables. Pour les bien entendre, il faut d'abord voir par la maniere dont une Fable est composée, si elle présente l'idée de quelque fait historique, ou si elle ne fait qu'allusion à quelque effet de la nature, ou à quelque vertu; & souvent la plus simple réfléxion suffit pour en pénétrer le mystére. Lorsque la Fable paroît historique, il faut en écarter le surnaturel qui l'accompagne: un Poëte qui a des événemens à décrire, ne les

raconte

raconte pas simplement en & Historien, mais il y mêle des machines, *ambages Deorumque ministeria*, comme dit Petrone. Il faut donc ôter cette intervention des Dieux, donner ou à la valeur, ou à la prudence, ou à l'adresse, ce que le Poëte donne à Mars, ou à Minerve, ou à Mercure. Il faut examiner encore en quelle langue la Fable qu'on veut expliquer, a été écrite, & on trouve souvent que c'est une simple équivoque de cette langue, qui a donné lieu à la fiction; Bochart en fournit un très-grand nombre d'exemples. Il est inutile & impossible en même temps d'expliquer toutes les circonstançes des Fables, dont la plûpart n'ont été inventées que longtemps après, par les Poëtes qui ont eu occasion de les employer; ainsi il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens, où ordinairement elles sont plus simples, comme je l'ai déja remarqué. Il est nécessaire aussi d'avoir lû les Anciens, pour voir si le fait contenu dans la Fable, est lié avec quelque autre événement historique; car alors il est aisé de le débarrasser du merveilleux qui l'accompagne. Le voyage des Argonautes, par exemple, & les travaux d'Hercule, sont des vérités historiques : de combien de fictions ne les a-t'on pas embellies? Le plus grand embarras que rencontre un Mythologue, consiste à débrouiller le cahos des opinions différentes sur une même Fable, qui se trouve racontée en tant de manieres, & si différentes l'une de l'autre, qu'il est impossible de les concilier toutes.

Supposons qu'on veuille examiner, par exemple, le partage du monde entre les trois enfans de Saturne; d'abord on sera effrayé de la diversité des sentimens des Sçavans sur ce sujet. On trouvera dans les Historens (1) des traditions très-opposées, quoique également anciennes. Pendant que le plus grand nombre supposera le partage comme une chose sûre, d'autres montreront des faits qui le détruisent. On dira, par exemple, que Neptune étoit sorti de la Libye, & Minerve des bords du lac Triton dans le même pays, & qu'ainsi ils n'avoient rien de commun avec Jupiter, dont ils ne pouvoient pas même être parens. Il faut d'abord examiner ces différentes traditions, abandonner celles qui paroissent se contredire, & qui détruisent des faits, qu'on sçait par des Auteurs dignes de foi,

(1) Voyez Diod. de Sic.

C'est ce qu'ont fait nos meilleurs Mythologues, & je n'en connois point qui ait adopté cette Fable, sans avoir recherché auparavant ce qui a pû y donner lieu. Les plus sensés, tels que Girard Vossius, Marsham, Bochart & le Pere Thomassin, ont cru que le partage du monde entre les enfans de Noé, Sem, Châm & Japhet, étoit l'origine de la tradition du même partage, entre Jupiter, Neptune & Pluton; & sur cette idée, ils n'ont pas manqué de faire des paralleles fort recherchés, entre les trois Princes fabuleux, & les trois fils du Patriarche. Cependant ces mêmes Auteurs varient encore sur les traits de ressemblance qu'ils trouvent entre les uns & les autres, & ce ne sont pas les mêmes personnes qui entrent dans le même parallele. Dans le fond, quelle ressemblance peut-on trouver entre Sem & Jupiter, entre Cham & Pluton? Tout ce qu'on pourroit conclure de plus raisonnable de l'opinion de ces grands hommes, est, non que les deux familles, qu'on ne sçauroit confondre sans s'écarter de tous les Anciens, n'en fassent qu'une; mais seulement la vérité de cette proposition, que les Grecs ont souvent embelli l'histoire de leurs temps fabuleux, de celle des Peuples de l'Orient, dont ils tiroient leur origine.

L'empire des Titans, suivant les Anciens, étoit extrêmement étendu. Ces Princes possédoient la Phrygie, la Thrace, une partie de la Grece, l'Isle de Créte & plusieurs autres Provinces, jusqu'au fond de l'Espagne. Sanchoniathon (1) semble y joindre la Syrie, & Diodore (2) y ajoûte une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Je n'entre point dans les preuves de ce fait, qu'on trouvera fort détaillé dans l'ouvrage que le Pere Dom Pezron a composé sur l'origine & l'antiquité de la Langue des Celtes. Il suffit de dire ici, que ce sçavant homme prétend que le partage qui fut fait de ce vaste Empire, fut regardé dans la suite comme le partage du monde : que l'Asie demeurée à Jupiter, le plus puissant des trois freres, l'avoit fait regarder comme le Dieu de l'Olympe, montagne célébre où il faisoit sa résidence, & qui fut dans la suite prise pour le ciel même : que la mer & les Isles, qui avoient été le lot de Neptune, lui avoient fait donner le titre de Dieu de la mer : & que l'Espagne, le bout du monde

(1) Dans Eusebe Prep. Evang.
(2) L. 3.

connu, pays considéré comme très-bas, par rapport à l'Asie, célébre d'ailleurs par ses excellentes mines d'or & d'argent, devenues le partage de Pluton, l'avoit fait prendre pour le Dieu des Enfers.

Un Mythologue doit proposer & examiner avec soin ces différentes opinions, pour mettre le Lecteur en état d'en juger; & il peut se déterminer lui-même en faveur de celle qui lui aura paru la plus vraisemblable, & l'appuyer, s'il peut, de nouvelles preuves, sans trop s'embarrasser des difficultés qu'on pourroit lui faire; car on ose assurer ici, qu'on n'opposera jamais rien contre la fraternité des trois Princes Titans, qui soit plus fort que ce qu'on aura pû dire pour l'établir.

CHAPITRE II.

Où l'on prouve que les Fables ne sont point de pures Allégories, & qu'elles renferment d'anciens événemens.

LES Fables ne doivent être regardées que comme de belles enveloppes, qui nous cachent les vérités de l'Histoire ancienne; & quelque défigurées qu'elles soient par le grand nombre d'ornemens qu'on y a mêlés, il n'est pas absolument impossible d'y découvrir les faits historiques qu'elles renferment. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait dans les Fables des circonstances qui étoient de l'invention des Poëtes; mais il y a bien de l'apparence que le fond en étoit vrai (*a*) : & si on ne doit pas prendre à la lettre tout ce qu'ils ont dit de leurs Dieux & de leurs Heros, on auroit tort de le rejetter entierement, d'autant plus qu'ils parlent souvent de personnes, dont les Historiens nous ont raconté les actions; ce qui fait dire à Pausanias (1), » de tout temps les » événemens extraordinaires & singuliers, en s'éloignant de » la mémoire des hommes, ont cessé de paroître vrais, par

(1) In Att. C. 2.

(*a*) *Non enim res ipsas gestas finxerunt Poëtæ, sed gestis addiderunt quemdam colorem rebus.* Lact. de falsa Rel. Lib. 1. C. 12.

la faute de ceux qui ont bâti des Fables sur le fondement de la vérité. »

Je sçais que les Poëtes ont quelquefois inventé jusques aux personnages mêmes dont ils parlent ; mais il est aisé de les reconnoître, ces personnages feints, & assûrément les gens raisonnables ne jugent pas de Saturne ou de Neptune, comme de la Fortune & du Destin. Il n'est pas impossible de distinguer parmi tous ces personnages poëtiques, ceux qui étoient réels, d'avec ceux qui n'étoient que métaphoriques ou allégoriques. De sçavans hommes l'ont fait avant moi, & S. Augustin, Lactance & Arnobe n'avoient pas jugé cet article indigne de leur application, & avoient crû rendre un grand service à la Religion, en découvrant à tout le monde que les anciennes Divinités des Payens, n'avoient été que des hommes. J'avoue que s'il n'y avoit dans les Fables des Poëtes que quelques allégories, je ne vois pas qu'on dût faire beaucoup de cas de leurs ouvrages : je ne trouverois rien de si froid. Au lieu que s'il est vrai qu'elles renferment d'anciens événemens, on n'est pas surpris qu'ils en ayent employé un si grand nombre ; on a même meilleure opinion du génie des Grecs, puisqu'on voit que malgré le penchant infini qu'ils avoient pour les fictions, ils ne se repaissoient pourtant pas de contes purement inventés (*a*) ; & que s'ils ont embelli leurs narrations, on sçait du moins qu'elles renferment plusieurs vérités interessantes. Aussi est-il certain que les plus grands hommes de l'Antiquité, ont toûjours eu une haute idée des Poëtes, qu'ils regardoient comme les premiers Historiens. Strabon dit (1), que les Historiens approchoient d'autant plus du caractére d'Homere, qu'ils étoient plus anciens : ce qui fait dire à Casaubon (*b*), que lorsqu'il lisoit Herodote, il lui sembloit lire Homere lui-même. Croira-t'on de bonne foi, qu'Alexandre eût tant fait de cas de ce Poëte, s'il ne l'avoit regardé que comme un conteur de Fables ? Et auroit-il envié le sort d'Achille d'avoir eu un tel panégyriste ? Y auroit-il eu du sens à souhaiter un Historien qui, au

(1) Lib. 2.

(*a*) Voyez M. le Clerc, Bibl. Ch. Tom. II.

(*b*) Notæ in Strabon. Lib. 1. *Ac mihi quidem persæpè Herodotum cum lego, Homerum aliquem videor legere.*

lieu de raconter les véritables actions de ce Prince, n'en auroit écrit que de fabuleuſes ? Il ſçavoit bien, que parmi ces fictions que le Poëte employoit pour enluminer le fond de ſes Hiſtoires, il conſervoit parfaitement le caractére de ſon Heros. Pauſanias eſt de même avis que Strabon, ainſi que Polybe, Herodote & tant d'autres. On ſçait comment Denys d'Halicarnaſſe, cet Auteur ſi grave & ſi judicieux, explique les avantures d'Enée & des autres Troyens. On n'ignore pas auſſi que Tite-Live humaniſe les Fables qui regardent les antiquités de Rome, comme la naiſſance de Romulus, ſon éducation, &c. Ne rapporte-t'il pas à l'Hiſtoire les voyages d'Anténor & d'Enée, les guerres & les victoires de ce dernier, & ſon Apotheoſe ? Ne regarde-t'il pas le ſujet de l'Eneïde, comme Polybe & Strabon avoient regardé l'Iliade & l'Odyſſée ? Ciceron ne met-il pas au nombre des Sages, Ulyſſe & Neſtor (*a*) ? Y auroit-il placé des Phantômes ? N'explique-t'il pas les Fables d'Atlas, de Cephée & de Promethée ? Ne nous apprend-il pas que ce qui a donné occaſion de débiter que l'un ſoutenoit le ciel ſur ſes épaules, & que l'autre étoit attaché au mont Caucaſe, c'étoit leur application infatigable à la contemplation des choſes céleſtes ? Je pourrois joindre ici l'autorité de la plûpart des Anciens : j'y ajoûterois celle des premiers Peres de l'Egliſe, des Arnobes, des Lactances & de pluſieurs autres, qui ont regardé le fond des Fables comme de véritables Hiſtoires ; & je finirois cette liſte par les noms de nos plus illuſtres Modernes, qui ont découvert dans les anciennes fictions, tant de reſtes de la tradition des premiers temps.

Mais, dira-t'on, ne ſeroit-ce pas aſſez accorder ſi l'on diſoit que les Fables renferment la Philoſophie & la Religion des Anciens ? Il eſt vrai qu'on y a mêlé quelques allégories qui y ont rapport ; mais le premier objet des Poëtes a été d'y renfermer l'hiſtoire de leurs Heros ; & on s'éloigne de leur véritable but, lorſqu'on ne s'attache qu'aux allégories. Croit-on de bonne foi, que lorſqu'ils ont dit que Bacchus

(*a*) *Nec verò cœlum Atlas ſuſtinere, nec Prometheus affixus Caucaſo, nec Cepheus ſtellatus ..... niſi cœleſtium divina cognitio nomen eorum ad errorem fabulæ conduxiſſet.* Tuſc. Quæſt. L. 5.

fut mis dans la cuisse de Jupiter, ils ayent voulu ne nous apprendre autre chose, sinon que le vin dont ce Dieu est le symbole, doit avoir pour meurir une chaleur modérée, comme l'est celle de cette partie du corps ? Que le combat des Dieux dans Homere, ne signifie que le combat de nos passions, ou la conjonction des Planettes dans le même point du Zodiaque, comme l'ont rêvé quelques Scoliastes ? Que Vulcain n'est boiteux que parce que le feu sans bois, s'éteint, *deficit*, *claudicat* (*a*) ? Peut-on penser que lorsqu'ils ont dit que Pluton aïant enlevé Proserpine, Jupiter avoit ordonné qu'elle seroit six mois en enfer, & six mois chez sa mere Cerès, ils n'ayent voulu nous apprendre autre chose, sinon que le grain demeuroit six mois en terre & six mois dehors (*b*) ? Qu'ils n'ont marié Jupiter avec Junon, que parce que Jupiter est l'air & Junon la terre, & que Jupiter envoyant des pluyes sur la terre la rendoit féconde ? Que le mauvais ménage de ces deux époux, & les jalousies de Junon nous apprennent seulement que l'air agité excite les tempêtes qui causent tant de ravages sur la terre (*c*) ? Pour moi je ne sçaurois me le persuader, & je crois qu'Homere seroit bien surpris s'il venoit au monde, & qu'il apprît tout ce qu'on lui fait dire ; sans mentir, s'écrieroit-il, comme le fait parler l'ingénieux Auteur des Dialogues des Morts (*d*), je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient pas d'entendre finesse, où je n'en avois point entendu : comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des Fables en attendant l'allégorie. Et si on lui demandoit, s'il étoit vrai qu'il n'eût point caché de grands mystéres dans ses ouvrages, il avouëroit ingénûment qu'il n'y avoit pas pensé ; mais que comme il sçavoit que le vrai & le faux sympathisent extrêmement, & que l'esprit humain ne cherche pas toûjours le vrai, il avoit crû devoir emprunter la figure du faux, pour le faire recevoir agréablement.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on fait dire aux Auteurs des

(*a*) S. Augustin, après les anciens Poëtes.

(*b*) Sallusté L. *de Diis & Mundo.*

(*c*) Eusebe après Plutarque l'explique ainsi.

(*d*) Dialogue d'Homere & d'E(

choses ausquelles ils n'ont jamais pensé ; & s'il faut recourir aux allégories, on verra seulement, comme le remarque un Sçavant moderne (1), que les premiers habitans de la Grece firent consister toute leur sagesse à dire fort obscurement des choses triviales. Qui ne sçait que la pluye rend la terre féconde, cependant selon les Allégoristes, il a fallu pour nous l'apprendre, faire de l'air & de la terre, leur Jupiter & leur Junon, qu'ils auroient ensuite adorés. Les Anciens y alloient de bonne foi : comme ils n'avoient pas beaucoup d'idée du vice & de la vertu, quand ils eurent mis leurs premiers Rois au rang des Dieux, ils en raconterent les actions, bonnes & mauvaises, comme auparavant ; & après nous avoir representé Jupiter foudroyant les Titans, ils le changent en Bouc ou en Satyre, pour séduire de simples Bergeres.

(1) M. le Clerc.

Mais, dira-t'on, ne trouvons-nous pas dans les Poëtes des choses qui ne peuvent s'entendre que d'une maniere allégorique ? Ne prennent-ils pas à tous momens Jupiter pour l'air, Cerès pour le bled, & Bacchus pour le vin ? *Sine Cerere & Baccho, friget Venus. Manet sub Jove frigido Venator*, &c. De même quand on lit dans un vers de Nævius, *Coquus dedit Neptunum, Venerem, Cererem*, cela ne veut-il pas dire que le Cuisinier avoit fourni le poisson, les herbes & le pain ? comme l'interprete Juste Lipse (2). Quand ils disent que l'Ocean est le pere des Fleuves, que les Sirenes sont filles d'Acheloüs, &c. ne font-ils pas des allégories évidentes à la Physique ? Je l'avoue ; mais ce n'est pas là l'ancien état des Fables : Bacchus y est regardé comme un Prince conquerant ; Jupiter comme un Roi de Créte, fameux par ses conquêtes ; Cerès comme une Reine de Sicile, qui enseigna l'Agriculture à son peuple ; & ainsi des autres : & ce n'est que dans la suite qu'on a attaché à ces Fables anciennes, l'idée des Elémens & de toute la nature ; ce qui prouve seulement qu'il s'y est mêlé beaucoup d'allégories, ce qu'on ne nie pas ; & c'est sans doute ce qui les rend si difficiles à expliquer, les Poëtes passant tout d'un coup de l'Histoire à la Physique. Ainsi l'on doit regarder ces allégories, comme des métaphores & des expressions figurées, qui ont été ajoutées pour marquer le caracteres des personnes dont on veut parler. L'arrivée, par exemple, de

(2) Nat. Lat. L. 2. C. 1.

Cecrops dans la Greçe, les loix qu'il y porta, & le soin qu'il prit de polir les habitans de l'Attique, sont des évenemens historiques, qu'on pouvoit raconter naturellement, & peut-être que ceux qui les écrivirent les premiers, n'y mêlerent aucune fiction; cependant on publia dans la suite, que Cecrops étoit composé de deux natures (*a*), qu'il avoit la partie supérieure du corps d'un homme, & l'autre d'un serpent; allégorie qui nous apprend que ce Prince commandoit à deux Nations; aux Egyptiens, peuple dont les mœurs douces & polies les rendoient dignes d'être véritablement appellés des hommes; & aux Grecs, dont la férocité & l'impolitesse les rendoient semblables aux serpens, qui habitoient comme eux dans les antres & dans les forêts. Ainsi presque toutes les Fables ont deux parties, l'une historique, & l'autre métaphorique. Atlas, par exemple, étoit un Prince Astronome, qui se servoit de la Sphére pour étudier le mouvement des astres; voilà l'histoire; on exprime cela en disant, qu'il portoit le ciel sur ses épaules; voilà la parabole. Protée, étoit un Prince sage & prévoyant, éloquent & artificieux; c'étoit son caractere: on l'annonce heureusement, en disant qu'il prenoit plusieurs figures. Dédale inventa l'usage des voiles au lieu des rames dont on se servoit; & il se sauva heureusement des mains de Minos; voilà le fait: pour nous l'apprendre, on nous dit d'une maniere figurée, qu'il avoit fait des ailes avec lesquelles il s'étoit envolé; expression vive & qui marque bien la légereté des Vaisseaux à voile. Les Poëtes pour s'attirer des admirateurs, ont mêlé ces fictions amusantes aux histoires qu'ils vouloient raconter. Tel a toûjours été le génie des hommes, sur-tout des Orientaux, d'où nous sont venuës la plûpart des Fables; cet esprit régne encore parmi eux; & l'on voit dans leurs Livres remplis de paraboles, qu'ils sont encore aujourd'hui ce qu'étoient les Grecs dans les temps les plus fabuleux.

Mais si d'un côté les Poëtes se croyoient obligés pour divertir les Lecteurs, d'inventer des Fables, ils sçavoient fort bien cependant qu'on n'aimoit pas à se repaître purement de chiméres; ainsi il falloit chercher quelque fondement à ces

(*a*) *Gemino de corpore*, comme l'exprime Ovide.

fictions;

fictions, & l'Histoire du monde leur offrant des événemens extraordinaires & merveilleux, qui avec de petits ornemens avoient le même agrément que la Fable, pourquoi ne vouloir pas qu'ils les ayent choisis, pour en faire le fondement de leurs ouvrages, plûtôt que d'avoir inventé des contes, dont on se seroit certainement bientôt lassé?

La judicieuse remarque de Strabon, au sujet des voyages d'Ulysse, où Homere a mêlé tant de Fables, confirme bien ce qu'on vient de dire. » En se remettant, dit cet Auteur, » l'Histoire ancienne devant les yeux, il faut examiner sur ce » pied, ce que disent ceux qui soutiennent qu'Ulysse a été » porté dans les mers d'Italie & de Sicile, comme Homere » l'a dit; & ceux qui le nient : car ces deux opinions ont » chacune leur bon & leur mauvais, & l'on peut avoir raison » & se tromper des deux côtés. On a raison si l'on croit » qu'Homere, persuadé qu'Ulysse avoit été porté dans tous » ces lieux, a pris pour le fond de sa Fable ce sujet très-vrai; » mais qu'il l'a traité en Poëte, c'est-à-dire, en y mêlant la » fiction; car on trouve dans ces mers des vestiges de ses » voyages : & on se trompe si on prend pour une Histoire » circonstantiée tout le reste de la fiction, comme son Ocean, » ses Enfers, ses Métamorphoses, la figure horrible de Scyl- » la, celle du Cyclope, & le reste. Celui qui soutiendroit » tous ces points, comme autant de vérités historiques, ne » mériteroit pas plus d'être refuté, que celui qui assûreroit, » qu'Ulysse est véritablement arrivé à Ithaque, de la maniere » qu'Homere l'a raconté. « L'une & l'autre opinion sont ridicules, il faut tenir le milieu, & démêler ce qui est historique d'avec les ornemens de la fiction. Ainsi pour deviner juste sur ce sujet, il faut s'éloigner des deux extrémités; il faut regarder le fond des Fables comme quelque chose de vrai & d'historique, & croire que tous les ornemens sont faux. Il faut se mettre bien avant dans la tête ce principe, que les Fables ne sont point tout-à-fait des fictions; que ce sont des Histoires des temps reculés, qui ont été défigurées ou par l'ignorance des Peuples, ou par l'artifice des Prêtres, ou par le génie des Poëtes, qui ont toûjours préferé le brillant au solide. Mais comment développer tout cela? On ira prendre

pour la vérité ce qui n'eſt qu'une fiction, & on traitera peut-être de Fable, la ſeule circonſtance qui renferme la vérité. A-t'on quelques régles pour en faire un juſte diſcernement? Oui ſans doute: il faut d'abord écarter d'une Fable tout ce qui y paroît ſurnaturel, tout ce pompeux attirail de fictions qui ſautent aux yeux. De tous les combats dont parle Homere, par exemple, ôtez-en d'abord les Dieux qu'il y mêle; donnez à la prudence & à la bonne conduite des Chefs, ce qu'il attribue à Minerve; à la valeur d'Hector, ce qu'il met ſur le compte de Mars; dites que le haſard, plûtôt que Pallas, fit rencontrer Ulyſſe par Nauſicaa fille d'Alcinoüs, & que le nuage myſtérieux dont la Déeſſe le couvrit, marquoit les ténebres de la nuit, à la faveur deſquelles le Roi d'Ithaque entra ſans être reconnu dans la Ville des Phéaciens. Ne croyez pas que Mercure conduiſit Priam à la tente d'Achille, comme le raconte Homere; mais dites que ce Roi étant parti la nuit pour aller retirer le corps de ſon fils des mains des Grecs, déclara en arrivant qu'il venoit avec des préſents, fléchir le vainqueur de ſon fils. Si vous voyez qu'une Déeſſe a enlevé un Heros du combat, figurez-vous que c'eſt une enveloppe qui nous cache ſa fuite. Si les Poëtes parlent de Géants dont la tête touchoit les cieux, mettez-vous dans l'eſprit qu'ils étoient plus monſtrueux par leurs déſordres, que par la grandeur énorme de leur taille. Si on dit qu'Hercule ſépara avec ſes deux mains deux montagnes, nommées Calpé & Abyla, qui étant ſituées entre l'Afrique & l'Eſpagne arrêtoient l'Océan, & qu'auſſi-tôt la mer entra avec violence dans les terres, & fit ce grand Golfe, qu'on appelle la Méditerranée; vous pourrez croire que du temps de quelque Hercule, car il y en a eu pluſieurs, l'Océan ſe fit un paſſage, à l'aide peut-être d'un tremblement de terre, & ſe jetta entre l'Europe & l'Afrique; & alors vous approcherez beaucoup de la vérité, & vous pourrez vous vanter d'avoir la premiere clef des Fables.

Mais, direz-vous, quand on les a miſes ſur le pied des choſes naturelles, tout le reſte eſt-il vrai? Non; & avant que d'en juger, il faut ſi l'on peut, conſulter les anciens Hiſtoriens; & à leur défaut, (car ils ne rapportent pas toûjours

ces sortes d'événemens) il faut avoir recours aux Médailles, aux Inscriptions, & autres Monumens antiques ; & lorsque tout cela manque, il faut se jetter dans les étymologies, & chercher dans les anciennes Langues le dénouëment de la plûpart de ces anciennes fictions. Il faut examiner avec attention ce qui peut y avoir donné lieu : quelquefois un mot équivoque d'une langue que le Poëte n'entendoit pas, l'a porté à débiter une Fable, en préférant suivant son goût, la signification qui tenoit du merveilleux, à celle qui n'offroit rien que de naturel. Il est vrai qu'on diminue beaucoup de la beauté de ces fictions en les expliquant : dès qu'elles viennent à être dépoüillées des ornemens qui les accompagnent, elles ne sont plus si éblouissantes. Les Fables font le même effet qu'une perspective dans une décoration ; il ne faut pas les voir de trop près. On est fâché d'apprendre que les Dragons qui jettoient du feu par la bouche, les Taureaux aux cornes d'airain qui gardoient la Toison d'or, n'étoient qu'une fausse clef que Médée donna à Jason pour enlever les trésors de son pere, qu'une bonne muraille avec des doubles portes, rendoient inaccessibles. Accoutumés à nous former l'idée d'un grand Heros, lorsqu'on entend parler d'Hercule, on est surpris de voir partager tant de belles actions entre quelques Marchands qui trafiquent en divers pays, où ils conduisent quelques colonies : de ne voir dans Ganimede enlevé par Jupiter, & dans Hyacinthe tué par Apollon, que deux jeunes Princes, l'un enlevé par un Roi de Lydie & l'autre tué par un accident imprévu : dans les ailes de Dédale & d'Icare, un Vaisseau à voile ; dans tous les changemens d'Acheloüs, des inondations fréquentes, & dans le combat d'Hercule avec le Dieu de ce Fleuve, une digue qui fut élevée pour en arrêter les débordemens. Je ferai voir que le Minotaure, avec Pasiphaé & toute la suite de la Fable, ne renferme autre chose que les amours de la Reine de Créte avec un Capitaine nommé Taurus ; & l'artifice de Dédale, qu'un confident habile : que Scylla & Charybde, ces deux monstres redoutables qui dévoroient les passans, n'étoient que deux rochers près de l'Isle de Sicile, où les vaisseaux couroient quelque danger : que le monstre affreux

qui ravageoit les champs de Troye, n'étoit que les inondations de la mer; & qu'on ne lui a exposé la belle Hesione, que parce qu'elle devoit être la récompense de celui qui en arrêteroit le cours : que Jupiter ne se changea pas véritablement en pluie d'or, mais que Prétus corrompit la fidélité des Gardes, pour entrer dans la Tour où Danaé étoit enfermée: que la Fable de Bellerophon qui combat la Chimere, nous apprend seulement que ce Prince défit quelques troupes de Lyciens. Au lieu de représenter Hercule combattant l'Hydre de Lerne, on fera voir un homme qui desseiche des marais: que Jupiter foudroiant les Géants, est un Prince qui réprime une sédition : Atlas portant le ciel sur ses épaules, un Roi Astronome avec une sphére à la main : les pommes d'or du Jardin délicieux des Hespérides & leur Dragon, des Oranges que quelques dogues gardoient. La vérité doit paroître plus aimable, quelque simple qu'elle soit, & faire plus de plaisir sans ornemens, que parée de tout le merveilleux qui l'accompagne dans les Poëtes. (*a*)

(*a*) *Melius est quodcumque verum, quam omne quod ex arbitrio fingi potest.* Aug. de verâ Religione.

CHAPITRE III.

Division des Fables.

JE trouve dans les Poëtes six sortes de Fables (*a*); des Fables Historiques, Philosophiques, Allégoriques, Morales, Mixtes, & inventées à plaisir.

Les premieres sont d'anciennes Histoires, mêlées avec plusieurs fictions; telles sont celles qui parlent d'Hercule, de Jason, &c. au lieu de dire simplement que ce dernier alla redemander les trésors que Phrixus avoit emportés dans la Colchide, on a débité la Fable de la Toison d'or.

Les Fables Philosophiques sont celles que les Anciens ont inventées, comme des paraboles propres à envelopper les

(*a*) Le mot de Fable en Grec est μῦθος, comme qui diroit, discours par excellence,

mystéres de leur Philosophie ; comme quand on dit que l'Océan est le pere des fleuves, que la Lune épousa l'air, & devint mere de la rosée.

Les Allégoriques étoient aussi des paraboles où ils cachoient quelque sens mystique, comme celle qui est dans Platon, de Porus ou de Penie, ou des richesses & de la pauvreté, d'où nâquit le plaisir.

Les Fables Morales sont celles que l'on a inventées pour débiter quelques préceptes propres à régler les mœurs, comme celle qui dit (1), que Jupiter envoye pendant le jour les étoiles sur la terre, pour s'informer des actions des hommes; ainsi que les Fables d'Esope, & en général tous les Apologues.

(1) Plaut. *Prol. de Rud.*

Il y a aussi des Fables Mixtes, mêlées d'allégorie & de morale, & qui n'ont rien d'historique. Telle est celle d'Até, rapportée par Homere. (2) Selon ce Poëte, Até étoit fille de Jupiter; son nom marque son caractére & ses inclinations. Elle ne pensoit en effet qu'à faire du mal. Odieuse aux Dieux & aux hommes, Jupiter la saisit par les cheveux, la précipita du haut des Cieux, & fit serment qu'elle n'y rentreroit jamais.

(2) *Iliade.* 19.

On voit bien en effet que ce Poëte a voulu representer sous cette Fable le penchant que nous avons au mal, ou le mal même, sous une figure allégorique; car après avoir fait le portrait de cette mauvaise fille, qui parcourt, selon lui, toute la terre avec une célérité incroyable, & fait tout le mal qu'elle peut, il ajoûte que ses sœurs, filles de Jupiter comme elle, qu'il nomme λιταὶ, c'est-à-dire les Prieres, vont toûjours après elle, pour corriger autant qu'il est en leur pouvoir, le mal qu'elle fait ; mais qu'étant boiteuses, elles vont beaucoup plus lentement que leur sœur; c'est-à-dire, que le mal est toûjours plus prompt & plus réel, que la reparation & le repentir.

Les Fables inventées à plaisir, sont celles qui n'ont d'autre but que de divertir, comme celle de Psyché (1), & celles qu'on nommoit Milésiennes & Sybaritides.

(1) Voyez l'Asne d'or d'Apulée.

Les Fables Historiques sont aisées à distinguer, parce qu'il y est parlé de gens qu'on connoît d'ailleurs. Celles qui sont

inventées à plaisir, se découvrent aussi fort aisément par les contes ridicules qu'elles font de personnes inconnuës : le sens des Fables Morales & Allégoriques saute aux yeux pour les Philosophiques, elles sont remplies de Prosopopées qui animent la nature : l'air & la terre y sont souvent enveloppés sous les noms de Jupiter & de Junon.

Généralement parlant, il y a très-peu de Fables dans les anciens Poëtes, qui ne renferment quelques traits d'Histoire; ce ne sont que ceux qui sont venus après, qui y ont ajoûté des circonstances purement inventées. Quand Homere, par exemple, dit (2) qu'Eole avoit donné les vents à Ulysse enfermés dans une peau, d'où ses compagnons les laisserent échapper, c'est un trait d'Histoire enveloppé, qui nous apprend que ce Prince avoit prédit à Ulysse le vent qui devoit souffler pendant quelques jours, & qu'il ne fit naufrage que pour n'avoir pas voulu suivre ses conseils ; mais quand Virgile ajoûte (3) que le même Eole, à la priere de Junon, excita une terrible tempête qui jetta la flote d'Enée sur les côtes d'Afrique, c'est une pure Fable, fondée sur ce qu'Eole étoit regardé comme le Dieu des Vents. Les Fables même que nous avons appellées Philosophiques, étoient d'abord Historiques, & ce n'est qu'après coup qu'on y a attaché l'idée des choses naturelles : de là ces Fables mixtes, pour ainsi parler, qui renferment un fait Historique & un trait de Physique, comme celle de Myrrha & de Leucothoé changées en l'arbre qui porte l'encens, & celle de Clytie en Tournesol.

Mais avant que d'entreprendre d'expliquer les Fables, il est à propos d'en découvrir les sources, & d'en rechercher l'origine ; ce qui sera la matiere du chapitre suivant.

(2) Odyss. l. 10.

(3) Eneid. l. 1.

CHAPITRE IV.

Conjectures sur l'origine des Fables.

LA vanité a été sans doute la premiere source des Fables : la vérité n'ayant pas toûjours paru assez belle ni assez amusante, les hommes ont crû qu'elle avoit besoin pour paroître, d'être parée d'ornemens étrangers (*a*) ; ainsi ceux qui ont raconté les premiers les actions de leurs Heros, y ont mêlé mille fictions, soit qu'ils ayent voulu les rendre par là plus recommandables, ou porter à la vertu ceux qui les écoutoient, en leur proposant de grands exemples. Mais ils sçavoient bien peu ce que c'étoit que la véritable vertu, puisque pour la rendre aimable, il faut la faire paroître dans des modéles qu'on puisse imiter, & que ceux qu'ils proposoient, étoient inimitables. J'ajoûterai qu'il s'entendoient bien mal en belle gloire, puisqu'ils mêlent, sans y penser, dans l'Histoire de ces prétenduës belles actions, des circonstances de rabais qui ôtent à leurs Heros tout le mérite qui pourroit rejaillir sur eux. Si Persée tuë Meduse, il la surprend dans le sommeil : s'il délivre Andromede, il a les ailes de Mercure. Si Bellerophon devient le vainqueur de la Chimere, il est monté sur le cheval Pégase. Achille est couvert des armes que Vulcain lui avoit faites, & il est invulnérable. Jason ne tuë le Dragon, que lorsque Medée lui a donné un breuvage pour endormir ce monstre ; & Thesée a besoin du fil d'Ariadne, pour sortir du labyrinthe. Concluons avec M. Despreaux, que

Premiere source des Fables. La Vanité.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable ;
Il doit régner par tout, & même dans la Fable.

Venons à la seconde source.

Avant que l'usage des Lettres eût été introduit, les grands

(*a*) Voyez le Projet du Livre sur ce sujet, publié par le P. Tournemine dans les Journaux de Trevoux, en 1702.

Seconde source. Le défaut de Lettres

événemens & les belles actions n'avoient d'autres monumens que la mémoire des hommes, ou tout au plus quelques hieroglyfes obscurs, & dont le sens toûjours ambigu, pouvoit signifier tout ce qu'on vouloit (*a*); de sorte que pour perpétuer le souvenir des faits éclatans, les peres les racontoient aux enfans, & suivant la coutume de ne dire jamais les choses simplement aux jeunes gens, ils mêloient dans leurs recits quelques circonstances propres à les en faire ressouvenir. On gardoit même cette méthode à l'égard des Etrangers. Ainsi se remplissoit d'idées sublimes la mémoire & l'imagination des enfans, qui venants dans la suite à raconter les mêmes choses, y ajoûtoient encore quelques autres circonstances. Lorsqu'on est venu dans la suite à écrire ces Histoires pour en remplir les Annales, ou en faire le sujet des Poëmes, & qu'on n'a trouvé d'autres monumens & d'autres mémoires que cette tradition confuse & défigurée, on a été obligé de s'en servir, & on a ainsi rendu les Fables éternelles, en les faisant passer de la mémoire des hommes, qui en étoit la dépositaire, dans les monumens qui devoient durer tant de siécles: & plût à Dieu que ce mal n'eût régné que dans les premiers temps, où faute de Lettres & de Chronologie, on sçavoit si peu de choses avec exactitude; mais il se communiqua par une espéce de contagion aux Historiens mêmes les plus fameux, lesquels en écrivant l'Histoire des grands hommes, y ont souvent mêlé les Fables les plus absurdes, sans se donner la peine de les expliquer; voici peut-être ce qui les a trompés, & ce sera la troisiéme source.

Troisiéme source. La fausse éloquence des Orateurs, & la vanité des Historiens.

On avoit anciennement accoûtumé de loüer les Heros après leur mort & les jours de leurs Fêtes, dans des Panégyriques étudiés, où de jeunes Rhéteurs, dont on vouloit

(*a*) Il y avoit encore quelques autres moyens de conserver l'Histoire; comme les Fêtes établies pour perpétuer le souvenir de quelque grand événement. On en voit plusieurs exemples parmi les Hébreux. Les masses de pierres élevées pour le même sujet, ainsi qu'en usa Josué après avoir passé le Jourdain: les Colomnes, comme celles d'Hercule, de Bacchus, de Sesostris: les Cantiques & les Hymnes, comme il paroît non-seulement dans les livres de Moïse, mais aussi dans ce qu'on dit de ceux d'Orphée, de Linus, & d'Homere: les Cachets, les Pierres gravées, comme sont la plûpart de nos Antiques. Enfin après l'invention des Lettres, les Inscriptions, les Epîtres, les Mémoires, &c.

éprouver le génie par ces coups d'essai, se donnoient une entiére liberté de feindre & d'inventer, croyant par là se donner la réputation de bel esprit. Ainsi ils s'étudioient à faire voir les Heros, non tels qu'ils avoient été, mais tels qu'ils auroient dû être, suivant l'idée chimérique de grandeur qu'ils s'étoient formée. Ils ne manquoient pas sur-tout de les élever jusqu'au ciel & de leur donner de la divinité sans aucun ménagement; c'étoit le titre de noblesse le plus recherché dans les premiers temps. Bien loin de blâmer ces Orateurs, on les loüoit d'avoir l'esprit inventif; on gardoit leurs meilleures Piéces, on les apprenoit souvent par cœur; & si c'étoient des Vers ou des Cantiques, on les chantoit publiquement. Dans la suite on a travaillé sur ces Mémoires : l'Historien lui-même n'étoit pas fâché d'avoir de belles choses à débiter, dont il n'étoit garant que sur la foy de ces Relations. Diodore (1) raconte quelque chose de semblable des Egyptiens, à l'égard de leurs Rois morts : il dit que tout le Royaume étoit en deuil, & qu'on chantoit en vers les loüanges du défunt; sans doute que les Prêtres gardoient ces Piéces funébres, & s'en servoient pour écrire l'Histoire de ces Princes. Les Grecs, grands imitateurs des Egyptiens, usérent de cette méthode, à l'égard, non-seulement de leurs Rois, mais de ceux aussi qui avoient ou conduit chez eux des Colonies, ou perfectionné quelques Arts. Il n'est pas difficile de comprendre que cet usage a servi à introduire dans l'Histoire un grand nombre de Fables; car dequoi n'est pas capable une imagination vive & pétulante, à qui on donne la permission de s'égarer à son choix dans le Pays des belles idées?

(1) Liv. II.

Si on entreprenoit encore aujourd'hui de composer l'histoire de nos Heros sur la plûpart de leurs panégyriques, ou de leurs Oraisons funébres, elle seroit du moins aussi fabuleuse, à la divinité près, que celles des Heros de l'antiquité. Je ne suis pas surpris que l'ancienne Histoire soit si remplie de Fables, puisqu'elle a été écrite sur des Mémoires si peu sûrs; mais ce qui m'étonne, c'est la sotte vanité des Historiens Romains, qui ont donné si souvent dans le fabuleux, soit pour flatter leurs Empereurs, soit pour ne pas céder en merveilleux aux Grecs, soit pour faire voir la protection sensible des Dieux

ſur leurs grands hommes. De-là ces fréquentes apothéoſes, cette multitude de prodiges qu'ils racontent ſi gravement, & tout le ſurnaturel dont ils ont rempli leurs Hiſtoires. Je pardonne au crédule Valere Maxime, & même, ſi vous voulez, à Dion Caſſius, d'autoriſer preſque toûjours les prodiges qu'ils rapportent; mais je ne ſçaurois le pardonner à Tite-Live, & encore moins à Pline, qui tout incrédule qu'il étoit, n'a pas toûjours oſé deſapprouver des choſes qui méritoient la cenſure d'un homme même plus religieux que lui. Encore ſont-ils en quelque façon excuſables; ils vivoient dans une Religion qui autoriſoit ces faits fabuleux, & dans un temps où il étoit dangereux d'attaquer de quelque maniere que ce fût, les opinions populaires. Mais un Sandoval & les autres Hiſtoriens de Charles-Quint, Mezerai même, & M. de Perefixe, ſans compter les Hiſtoriens des Croiſades, me font pitié lorſque je les vois rapporter avec une eſpéce de conſentement, des prodiges que le peuple même ne croyoit pas. Je ſçais bien que c'eſt le rolle de l'Hiſtorien, pour me ſervir des termes de Montagne, de *coucher* par écrit ce qu'il trouve dans les Mémoires dont il ſe ſert; mais je ſçais bien auſſi qu'il devroit y mettre ſon attache: car en vérité, ce qui eſt fabuleux n'augmente pas la gloire des grands hommes; il ne ſert tout au plus qu'à diminuer la créance que l'on doit aux faits véritables. Ces grands hommes, dont ceux que nous venons de nommer ont écrit les actions, n'avoient-ils pas aſſez de mérite, ſans prétendre que la nature ſe fût miſe en nouveaux frais, pour les honorer par des évenemens extraordinaires?

Quatriéme ſource. Les Relations des Voyageurs.

Les Voyageurs & les Marchands ont auſſi beaucoup gâté l'Hiſtoire, en introduiſant un grand nombre de Fables par leurs relations. Ces ſortes de gens ſont ſouvent ignorans, & preſque toûjours menteurs; ainſi il leur a été facile de tromper les autres, après avoir été trompés eux-mêmes. Quand on revient d'un pays éloigné, il faut avoir de belles choſes à en dire; on croiroit avoir perdu ſon temps, ſi on n'en rapportoit que de communes, & les autres en jugeroient ainſi. Pourquoi, diroit-on, eſſuyer tant de dangers, aller chercher ſi loin des gens faits comme nous? Ce n'étoit pas la peine de ſortir de ſa maiſon. Ainſi on ne ſe croyoit dédommagé de la fatigue des Voyages,

que par l'opinion qui se répandoit, qu'on y avoit vû des choses étonnantes; & trompés par les habitans du Pays où ils étoient allé, qui pour faire honneur à leur Patrie, ne manquoient jamais d'en embellir l'Histoire, ils trompoient ensuite les autres par des narrations fabuleuses. Quand on sçait qu'on sera crû, il est bien difficile de résister au charme de dire des choses extraordinaires. Les Egyptiens sur tout, dont la Théologie étoit fort mystérieuse & la Langue équivoque, trompoient souvent ceux qui voyageoient chez eux.

C'est un usage reçû dans tous les Pays: il n'y a qu'à voir combien de Fables ont débité les peuples de l'Amerique & des Indes, à ceux qui les ont découverts. Les Marchands menoient avec eux des gens pour les escorter & pour les défendre dans les lieux où ils alloient établir ou des colonies, ou des correspondances; ils avoient besoin sur-tout de leur secours contre les bêtes feroces, dont les bois étoient remplis: ceux-ci se distinguoient souvent par leur bravoure, & c'est sans doute de-là que sont venus les Hercules, & les autres *dompteurs* de monstres & redresseurs de torts, dont l'Histoire fabuleuse est remplie. C'est sans doute sur ces rélations de Marchands & de Voyageurs, que les Poëtes établirent les Champs-Elisées dans le charmant Pays de la Betique, ou dans les Isles Canaries; c'est delà aussi que nous sont venuës ces Fables qui placent des monstres dans certains Pays, des Harpyes dans d'autres; qui portent qu'il y avoit des Peuples couverts d'éternelles ténébres, qu'il y en avoit d'autres qui habitoient sous terre, d'autres qui n'avoient qu'un œil, ou qui étoient semblables à des Géants; que le Soleil & les autres Astres, alloient tous les soirs se coucher dans l'Ocean, & tant d'autres fictions fondées sur des Relations amplifiées. (*a*)

Passons à la cinquiéme source.

Cinquiéme source. Les Poëtes, les Peintres, & le Théatre.

Les Poëtes & les Peintres sont sans contredit ceux qui ont le plus produit de Fables dans le monde:

. . . . *Pictoribus atque Poëtis*
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas. (1)

(1) Hor. Art. Poet.

Comme ils ont toûjours cherché à plaire, plûtôt qu'à instruire, ils ont préferé une ingénieuse fausseté, à une vérité

(*a*) Consultez ce que dit Strabon à ce sujet. L. 15. p. 1033. & 1038.

commune. S'il a fallu flatter ou consoler quelque Prince désolé de la perte d'un enfant, le Poëte le plaçoit, ou parmi les Astres, ou parmi les Dieux, comme le dit Lactance (*a*) : ceux qui avoient aimé les belles lettres, étoient regardés ou comme les enfans, ou comme les favoris d'Apollon. Hyacinthe passa par cette raison pour être le favori de ce Dieu ; & parcequ'il fut tué d'un coup de palet que le vent détourna malheureusement, on feignit que Borée, jaloux de cette amitié, avoit causé cet accident. Le succès justifia l'heureuse témérité des Poëtes ; on lut leurs Ouvrages avec plaisir, & rien n'y plut tant que la fiction : aussi prirent-ils pour une régle de la poëtique de ne jamais rien dire naturellement. Les Bergeres furent des Nymphes ou des Naïades ; les Vaisseaux devinrent tantôt un Cheval ailé, comme dans l'Histoire de Bellerophon ; & tantôt des Dragons, comme dans celle de Medée : les Bergers, des Satyres ou des Faunes : les hommes à Cheval, des Centaures : ceux qui aimoient la Musique, des Apollons : les Medecins, des Esculapes : les belles voix, des Muses : les belles femmes, des Venus ; les débauchées, des Sirenes ou des Harpyes : celles qui aimoient la chasse, des Dianes : les Oranges, des Pommes d'or : les fléches & les dards, des foudres & des carreaux. Ils firent plus ; car se voyant les Maîtres des peintures & des caracteres qu'ils donnoient aux personnes & aux choses qu'ils représentoient, pour faire voir que leur Art consistoit principalement dans la fiction, ils s'attacherent (1) particuliérement à contredire la vérité, & de peur de se rencontrer avec les Historiens, ils changerent les caracteres des personnes dont ils parloient. Homere a fait d'une femme infidelle & prostituée, la sage & vertueuse Penelope ; & Virgile, d'un traître à sa Patrie, un Heros plein de piété, & d'un bandit fugitif, qui perdit la bataille & la vie contre Mezence, un Conquérant & un demi-Dieu. Le même Poëte n'a point fait de difficulté de deshonorer une Princesse très-vertueuse (2), & de lui ôter la caractére de sa chasteté & de son courage, pour lui donner

(1) Jugement des Sçavants, tom. 4. p. 1.

(2) Didon.

(a) *Accesserunt autem Poetæ, ut compositis ad voluptatem carminibus, ad cœlum eos, id est Heroas, sustulerunt ; sicut faciunt qui apud Reges non malos panegyricis mendacibus adulantur.* Inst. l. 1.

celui d'une paſſion honteuſe, & d'une lâcheté capable de deſeſpoir. Ils ont tous conſpiré à faire paſſer Tantale pour un avare, & l'ont mis de leur chef au milieu du Tartare, où il ſouffre une peine cruelle proportionnée à ſon avarice; lui qui a été un Prince très-religieux & fort honnête homme, comme le dit Pindare.

Mais ce n'eſt pas ſeulement l'envie de plaire & de flatter, qui mit les Poëtes dans la néceſſité de feindre & d'inventer, ils y furent ſouvent obligés par la médiocrité de leurs ſujets. Ce qu'ils avoient à dire auroit été ſouvent très-commun, ſans le ſurnaturel & la fiction qu'ils ont eu l'adreſſe d'y mêler. Si on vouloit faire l'analyſe de leurs Poëmes, on les reduiroit à peu de choſes: il y a une infinité de Marchands & de Soldats qui ont eſſuyé plus de dangers, & fait paroître plus de courage dans les occaſions, qu'Enée, Ulyſſe & Achille. Que ſeroient, je vous prie, l'Eneïde, l'Iliade & l'Odyſſée, ſans le ſecours éternel des Dieux, ſans le mélange perpétuel de vérités peu intéreſſantes, avec des fictions qui attachent? Un homme (1) échappé à la ruine de ſa Patrie, conſtruit avec d'autres fugitifs quelques vaiſſeaux, s'embarque, arrive en Thrace, en Macedoine, & dans quelques Iſles de l'Archipel; il s'arrête dans l'Iſle de Créte, va en Sicile, d'où après avoir paſſé le Phare de Meſſine, il arrive enfin par l'embouchure du Tibre en Italie, où il ſe maria après avoir tué ſon Rival. Un autre (2) eſt abſent de chez lui pendant pluſieurs années; cependant tout eſt en deſordre dans ſa famille, ſon bien eſt diſſipé, ſa femme & ſon fils ſont perſécutés; il revient enfin après avoir eſſuyé quelques dangers, il reconnoît quelques-uns des ſiens qui lui étoient demeurés fideles, & avec leur ſecours il rétablit toutes choſes en perdant ſes ennemis. Celui-ci (3) s'étant brouillé avec Agamemnon, ſe retire dans ſa Tente: les Troyens profitent de la meſintelligence des chefs, deviennent ſupérieurs, battent les Grecs, forcent leurs retranchemens, mettent le feu dans leurs Vaiſſeaux; Patrocle emprunte les armes d'Achille, & tuë Sarpedon: Hector venge la mort de ſon ami, & ôte la vie à Patrocle; alors Achille ſort de ſa Tente, pouſſe les Troyens juſques ſous leurs murailles; & les ayant obligés d'entrer dans leur Ville,

(1) Enée.

(2) Ulyſſe.

(3) Achille.

trouve Hector seul qu'il tuë, & traîne son cadavre autour du tombeau de son ami, à qui il fait de magnifiques funerailles. Voilà les trois plus beaux Poëmes de ceux qui nous restent, fondés sur des Histoires assez communes, & soutenus par des Heros d'un mérite assez borné; ainsi leurs Auteurs ont été obligés de fournir une infinité de Fables pour les soutenir, & pour embellir les vérités qu'ils y ont mêlées. Pour dire, par exemple, qu'Ulysse arriva *incognito* chez Alcinoüs, (1) Homere le fait conduire par Minerve qui le couvre d'un nuage. Virgile fidele imitateur du Poëte Grec, fait arriver de la même maniere Enée chez Didon, sous la conduite de Venus (2). Si les délices du pays des Lotophages retiennent trop les compagnons d'Ulysse, on dit que les fruits de cette Isle font oublier leur pays à ceux qui en mangent. (3) S'arrêtent-ils là a Cour de Circé pour s'y livrer à la débauche; on publie que cette prétenduë Magicienne les avoit changés en pourceaux. On ne dira pas simplement qu'Ulysse essuya beaucoup de tempêtes, il faut y mêler la colére de Neptune, qui venge ainsi son fils Polypheme. Que de mystéres, que de préparatifs avant qu'Achille tuë Hector! Sa mere lui porte des armes de la fabrique de Vulcain, elle l'avoit trempé dans le Styx pour le rendre invulnerable. Minerve prend la figure de Deïphobe, pour tromper Hector par le prétendu secours de son frere. Jupiter (4) prend des balances, pese les destins de ces deux Héros; & voyant que celui d'Hector descend jusqu'aux Enfers, il l'abandonne, & Achille lui ôte la vie. Rien ne se fait parmi eux que par machine, ils employent à tout propos le ministére de quelque Divinité.

(1) Odyss. l. 16.

(2) Eneid. l. 1.

(3) Odyss. l. 9.

(4) Iliad. l. 22.

(5) *Là pour nous enchanter tout est mis en usage*
Tout prend un corps, une ame, un esprit, un visage:
Chaque vertu devient une Divinité,
Minerve est la prudence, & Venus la beauté.
Ce n'est plus la vapeur qui produit le Tonnerre,
C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.
Un orage terrible aux yeux des Matelots,
C'est Neptune en courroux qui gourmande les flots.

(5) Despreaux, Art Poëtique.

Echo n'est plus un son qui dans l'air retentisse,
C'est une Nymphe en pleurs qui se plaint de Narcisse.

C'est ainsi que les Poëtes ornent leurs sujets, & les remplissent de figures vives & ingénieuses. N'apprehendez pas qu'ils disent simplement que les troupes des deux Aloïdes, ces fiers Géants qui faisoient la guerre à Jupiter, augmentoient leurs forces par la jonction de quelque secours ; ils diront que ces Géants eux-mêmes croissoient chaque jour d'une coudée (1). Homere, au lieu de raconter qu'après le sanglant combat qui fut donné sur les rives du Xante, le lit de ce Fleuve s'étant trouvé rempli de corps morts, l'eau se déborda & inonda toute la campagne, jusqu'à ce que ces corps étant retirés de l'eau, on alluma un bûcher dont la flame les reduisit en cendres ; le Poëte feint (2) que ce fleuve se sentant oppressé dans son lit, en fit ses plaintes à Achille, & que ce Heros ne l'ayant pas satisfait, il se déborda contre lui, & le poursuivant avec rapidité, il l'auroit noyé dans ses eaux, si Neptune & Minerve envoyés par Jupiter, ne lui eussent promis une prompte satisfaction. Le même Poëte ayant à nous apprendre que les inondations de la mer, ruinérent quelque temps après la retraite des Grecs, cette fameuse muraille qu'ils avoient élevée pendant le siége de Troye, pour se mettre à couvert des insultes de leurs ennemis, dit (3) que Neptune irrité de l'entreprise des Grecs, étoit allé prier Jupiter de lui permettre de l'abattre avec son trident ; & qu'ayant interessé Apollon dans sa vengeance, ils avoient travaillé de concert à renverser cet ouvrage. Si le Navire des Phéaciens qui avoit conduit Ulysse à Itaque, fait naufrage à son retour, on ne manque pas de dire que Neptune irrité de ce qu'il avoit servi à porter Ulysse, l'avoit changé en rocher (4). Si Turnus fait brûler la Flotte d'Enée, Virgile fait paroître Cybele qui change ces Vaisseaux en Nymphes de la mer.

(1) Hom. Odyss. l. 11.

(2) Iliad. l. 21.

(3) Iliad. l. 12.

(4) Odyss. l. 14.

Quand on voyoit un bel Ouvrage, comme les murailles de Troye, les Tours d'Argos, & quelques autres, c'étoient toûjours les Dieux qui en avoient été les Architectes ;

. . . . *Cerno Cyclopum sacras*
Turres, labore majus humano decus. Senec. in Thiest. Act. 3.

On ne dit pas simplement qu'Ulysse étoit prudent, on a soin de lui donner Minerve pour guide.

Au lieu de raconter comment Enée s'étant trouvé au commencement du Printemps sur la mer de Sicile, il s'éleva une tempête qui l'écarta de cette Isle, on fait venir sur la scéne Junon irritée, Eole, les Vents, Neptune, &c. Un Historien raconteroit sans figure, que Beroé excita les Dames Troyennes à brûler leur Flotte, de peur de se voir exposées à de nouveaux dangers : un Poëte fera jouer la scéne par la Déesse Iris, sous la figure de cette Dame Phrygienne (1). Si un Prince dans l'Histoire est habile & politique, chez les Poëtes on lui donne plusieurs têtes ; s'il est brave, on lui donne plusieurs bras ; s'il est fin & rusé, on lui fait prendre plusieurs figures. Au lieu de dire que Nauplius ayant appris que la Flotte des Grecs approchoit, fit allumer des feux pour l'attirer près des rochers dont son Isle étoit environnée, où il la fit périr ; un Poëte fait intervenir la Deesse Minerve, qui venge ainsi sur Ajax, l'affront qu'il fit à Cassandre dans son Temple. Si on veut nous apprendre qu'un Heros pour s'éclaircir de sa destinée, fit quelque évocation, suivant l'usage de ce temps-là, le Poëte le fait descendre aux Enfers; & laissant prendre à son imagination un libre essor, il débite mille Fables. Enfin on remarque par tout dans leurs Ouvrages un renversement prémédité des droits de la vérité ; & au lieu de cet air de simplicité qu'elle demande, ils ont adopté les emportemens & la fureur, suivant le caractére que Petrone leur donne, de dire les choses en hommes possedés par un enthousiasme prophétique, & remplis de la fureur du Dieu qui les agite. (*a*)

(1) Eneid. l. 5.

Les Théatres.

On peut ajoûter que les Théatres ont servi à introduire beaucoup de Fables : c'est sur la Scéne que triomphe la liberté de déguiser la vérité : l'imagination & les sens sont bien plus

(a) *Non enim res gestæ versibus comprehendendæ sunt, quod longè melius Historici faciunt ; sed per ambages, Deorumque ministeria, & fabulosum sententiarum tormentum præcipitandus est liber spiritus, ut potius furentis animi vaticinatio appareat, quàm religiosæ orationis sub testibus fides.* Petr. Sat.

vivement

vivement frappés quand un Auteur ſçait ménager une intrigue aux dépens de la vérité, que s'il la repreſentoit telle qu'elle eſt arrivée. Paſiphaé amoureuſe d'un Capitaine nommé Taurus, n'auroit pas fait ſur les Théatres de la Grece, où elle étoit haïe mortellement à cauſe de Minos, la même impreſſion qu'elle fit lorſqu'on la repreſenta amoureuſe d'un Taureau que Neptune avoit fait ſortir de la mer. On eſt bien plus touché de voir Andromede ou Heſione expoſées à des monſtres, qu'à des Corſaires; & Didon qui deſeſperée de la perte d'un Amant ſe perce le ſein, nous frappe bien plus vivement, que ſi elle ſe tuoit pour la mort d'un Mari, comme l'Hiſtoire nous l'apprend. C'eſt ainſi qu'on s'eſt fait un merite de mentir avec art, d'inventer ſelon certaines regles, de feindre des actions, des converſations, des ſentimens; & la Fable eſt montée ſur le Théatre comme ſur ſon Trône.

Les Peintres & les Sculpteurs.

Enfin on peut dire que les Peintres travaillant d'après les imaginations Poëtiques, ont auſſi donné cours à quelques Fables; & c'eſt peut-être à eux, du moins en partie, que nous devons l'exiſtence des Centaures, des Sirennes, des Harpyes, des Nymphes, des Satyres & des Faunes, qu'ils ont peints ſur les Portraits qu'en faiſoient les Poëtes, ou ſur quelques Relations de Voyageurs & de Peſcheurs; ils ont même ſouvent donné cours aux Hiſtoires fabuleuſes, en les repreſentant avec art; ce qui eſt ſi vrai, comme je le remarquerai dans la ſuite, que les Payens devoient l'exiſtence de pluſieurs de leurs Dieux, à quelques belles Statuës, ou à des Tableaux bien faits.

Sixiéme ſource. La pluralité, ou l'unité des noms.

Comme il eſt ſouvent arrivé qu'une même perſonne a eu pluſieurs noms, ce qui étoit fort commun parmi les peuples Orientaux, on a crû dans la ſuite des temps, en liſant des Hiſtoires mal digerées & des avantures aſſez incompatibles, qu'il s'agiſſoit de differentes perſonnes; delà la multiplication des Heros: on a partagé entre pluſieurs, les actions & les voyages d'un ſeul. Mercure, par exemple, s'appelloit *Thaut* en Egypte, *Teutat* chez nos anciens Gaulois, *Hermès* chez les Grecs. Pluton, *Dis* chez les Celtes, *Adès* chez les Grecs, *Sumanus* chez les Latins, *Soranus* chez les Sabins; & comme on ne connoiſſoit quelquefois dans un pays le Heros ou

le Dieu que ſous un ſeul nom, & qu'on ne ſçavoit pas trop ce qu'il avoit fait hors delà; quand on venoit à lire d'autres avantures que celles dont on avoit oui parler, d'autres noms ou d'autres qualités, on ne doutoit point qu'il ne s'agît de différentes perſonnes; delà ce prodigieux nombre de Jupiters, de Mercures, &c. On a quelquefois fait tout le contraire; & quand il eſt arrivé que pluſieurs perſonnes ont porté le même nom, on a attribué à un ſeul, ce qui devoit être partagé entre pluſieurs, & l'Hiſtoire du plus connu, a été chargée des avantures de tous les autres: Telle eſt l'Hiſtoire d'Hercule de Thebes, dans laquelle on a mêlé les actions & les Voyages d'Hercule Phénicien, & de pluſieurs autres Heros du même nom: telle eſt encore l'Hiſtoire de Jupiter fils de Saturne, dans laquelle on a raſſemblé les avantures de pluſieurs Rois de Crete, qui ont porté le même nom, qui étoit commun parmi les anciens Rois, comme celui de Pharaon ou de Ptolemée l'étoit en Egypte, ou celui de Ceſar parmi les Empereurs Romains.

Septiéme ſource. L'ignorance de la Philoſophie.

L'ignorance de la Philoſophie, & ſur-tout de la Phyſique, a auſſi donné lieu à beaucoup de Fables: la curioſité ſi naturelle aux hommes, les a toûjours portés à chercher la cauſe des évenemens qui ſurprennent (*a*); & dans les ſiécles barbares, où l'on étoit ſi peu avancé dans la connoiſſance de la nature, on avoit recours à des choſes ſenſibles & groſſieres: on animoit tout, les fleuves, les fontaines, les aſtres. C'étoit un excellent abregé des recherches; rien de plus aiſé que de rapporter à des cauſes animées, des effets dont on ignoroit les principes. On donna enſuite de la Divinité aux choſes qu'on n'avoit fait qu'humaniſer; le Soleil fut adoré ſous le nom d'Apollon, la Lune ſous celui de Diane. La crainte de leurs influences, & la part qu'on leur donne à tout ce qui ſe paſſe ici-bas, furent ſans doute la cauſe de leur apotheoſe, & du culte qu'on établit pour les appaiſer lorſqu'on les croyoit irrités. Les Prêtres établis pour cela, inventerent des Hiſtoires, & publierent des apparitions de leurs prétenduës Divinités, pour perpétuer par là un culte lucratif. Ils dirent, par exemple, que Diane étoit devenuë amoureuſe d'Endymion, &

(*a*) Voyez le projet du P. Tournemine. l. cit.

que la cause de ses éclipses devoit se rapporter aux visites qu'elle rendoit à son Amant, dans les montagnes de la Carie; mais comme ses amours ne durerent pas toûjours, il fallut chercher une autre cause de ses éclipses. On publia que les Sorcieres, sur-tout celles de Thessalie, où les herbes venimeuses étoient plus communes, par l'écume que Cerbere tiré des Enfers y avoit laissé tomber, suivant une autre Fable, avoient le pouvoir par leurs enchantemens, d'attirer la Lune sur la terre (*a*). De même, comme on ne connoissoit pas la cause des vents, on crut que c'étoient des Divinités fougueuses, qui causoient des ravages sur terre & sur mer; & pour reprimer leur audace, on leur donna une Divinité superieure; Eole, pour les raisons que nous dirons dans son Histoire, fut établi leur Roi (1). Chaque Fleuve & chaque Fontaine, eurent aussi leur Divinité tutelaire; & soit qu'on eût donné aux Fleuves les noms des premiers Rois qui avoient habité le Pays où ils couloient, soit que les Rois en eussent pris le leur, comme nous le dirons plus bas; on les confondit dans la suite, & on divinisa le Prince en faveur du Fleuve. Fallut-il parler de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel, dont ils ignoroient la nature, ils en forgerent une Divinité; sa beauté la fit passer pour la fille de Thaumas, personnage poëtique, dont le nom veut dire *merveilleux*: & parce que la tradition du Déluge leur avoit apparemment appris que Dieu avoit fait paroître l'Arc-en-ciel comme un signe de reconciliation, ils regarde-

(1) Virg. I. Eneid.

(*a*) L'Origine de cette Fable venoit d'une certaine Aganice fille d'Hegetor Thessalien, qui ayant appris la cause & le temps des Eclipses, quand il en devoit arriver publioit que par ses enchantemens elle alloit attirer la Lune sur la terre, exhortant en même temps les femmes Thessaliennes à faire avec elle un grand bruit, pour la faire remonter à sa place. Lorsqu'on voyoit dans la suite le commencement d'une Eclipse, on faisoit un grand bruit de chaudrons & d'autres instrumens, pour empêcher d'entendre les cris & les prieres des Magiciennes.

Cantus & è curru Lunam deducere tentat,
Et faceret, si non æra repulsa forent;

Comme dit Tibulle, l. 1. Eleg. 9. Les peuples des Indes & de la Chine croyent encore aujourd'hui que la cause des Eclipses vient de ce qu'un Dragon veut devorer la Lune, & quelques-uns d'entr'eux font un grand bruit pour lui faire lâcher prise, pendant que les autres se mettent dans l'eau jusqu'au col, pour le supplier de ne la pas devorer entiérement. Si l'on vouloit remonter à la source de cette Coûtume, on trouveroit qu'elle vient d'Egypte, où Isis, qui étoit le symbole de la Lune, étoit honorée avec un bruit pareil de chaudrons, de tymbales, de tambours, &c. Voyez Nic. Frischlin, l. 3. Astr. p. 454.

rent depuis leur Iris comme la Meſſagere des Dieux, & ſur-tout de Junon, parce qu'elle annonce la diſpoſition de l'air, repreſenté par cette Deeſſe. Le nom même d'Iris lui fut donné, ſi nous en croyons Platon (*a*), pour marquer ſon employ.

Ainſi furent formées pluſieurs Divinités Phyſiques, & tant de Fables Aſtronomiques, comme nous le dirons dans la ſuite. C'étoit-là une pitoyable Philoſophie; mais on n'avoit rien de meilleur, & les Poëtes étant venus dans la ſuite à embellir ces idées ſenſibles, de tous les ornemens que leurs Muſes, fécondes en fictions, purent leur fournir, on ſe plut tellement à ne conſiderer la nature que ſous ces agréables images, qu'on ne ſongea pas même pendant un aſſez long-temps, à pouſſer plus loin les découvertes. Le plus grand mal, c'eſt que la Religion ſe trouva intereſſée dans ce ſyſtême: elle augmenta ſes ceremonies à l'invention de chaque Divinité, & l'on regarda comme des impies, ceux qui voulurent voir un peu plus clair. Ainſi l'infortuné Anaxagore fut puni de mort, pour avoir enſeigné que le Soleil n'étoit point animé, & qu'il n'étoit qu'une lame d'acier de la grandeur du Peloponneſe. On peut conclure de tout ce que nous venons de dire, qu'on a eu raiſon de croire qu'une partie de la Philoſophie des Anciens, étoit renfermée dans leurs Fables, pourvû qu'on veuille avoüer que c'étoit une Philoſophie fort groſſiere, & un ſyſtême fondé ſur le rapport des ſens, & tel qu'un Payſan pourroit l'imaginer.

(*a*) Il fait venir ce nom de εἴρειν, *nunciare*. Le Sçavant Voſſius le derive de *ir* ou *hir*, Ange ou Meſſager. Pauſanias dit qu'il vient de ἔρις, *diſcorde*, parce que les meſſages d'Iris tendoient à la diſcorde & à la guerre, comme ceux de Mercure à la paix & au repos.

CHAPITRE V.

Où l'on continue à rechercher l'origine des Fables.

Tous les hommes s'étant trouvés submergés par les eaux du Déluge, excepté Noé & sa famille, le monde ne put être repeuplé que très long-temps après : on ne peut pas douter aussi, comme nous le dirons bien-tôt, que les Pays les plus voisins du lieu où l'Arche s'arrêta, n'ayent été peuplés les premiers ; ainsi la Syrie, la Palestine, l'Arabie, & l'Egypte, furent habitées long-temps avant les Climats d'Occident. Ceux qui arriverent les premiers dans la Grece, y vêcurent dans une ignorance & dans une grossiereté étonnantes, sans arts, sans coûtumes, sans loix, se couvrant de feuilles, & broutant l'herbe des Champs ; les Rochers & les Cavernes leur servoient de demeure, & tout leur soin étoit de se défendre des bêtes feroces, dont les bois étoient remplis : ils n'avoient gueres d'autre commodités que celles qu'ils se procuroient par la guerre qu'ils faisoient aux animaux. Pour peu qu'on sçache l'Antiquité & qu'on ait lû les Poëtes, on reconnoit aisément à cette peinture les premiers habitans de la Grece (1).

Huitiéme source. L'établissement des Colonies & l'invention des Arts.

Quand les étrangers, Egyptiens ou Pheniciens, gens polis & sçavans eu égard à ces temps-là, y arrivoient, ils tâchoient d'adoucir l'humeur feroce de ce peuple barbare, soit pour découvrir par ce moyen les richesses de leur pays, soit pour les obliger à souffrir qu'ils y laissassent quelques Colonies pour entretenir le Commerce. Ensuite ils leur firent part de leurs Coûtumes, de leur maniere de s'habiller & de se nourrir ; ils leur apprirent à manger des châtaignes sauvages & d'autres fruits, au lieu de l'herbe dont ils se nourrissoient, souvent avec beaucoup de danger pour leur vie ; voilà, pour le dire en passant, l'origine de la Fable, qui portoit qu'on leur avoit appris à manger du gland ; ce qui est faux, le gland n'étant en aucune maniere propre à nourrir l'homme ; cependant cette fiction se trouve dans toutes les anciennes traditions

(1) Voyez Diod. de Sicil. l. 2.

Ces mêmes peuples leur apprirent ensuite à se couvrir de la peau des animaux qu'ils tuoient : ils leur faisoient voir que la terre pouvoit porter, si elle étoit cultivée, des fruits plus propres à les nourrir, que ceux qu'elle portoit sans qu'on en prît soin; ainsi ils les accoûtumerent peu à peu à labourer, & à semer du bled. Aux maisons répanduës dans la campagne, succederent les Villages, & ensuite les Villes: on renonça à la brutale coûtume de vivre sans Loix dans le mariage, & l'on regla les devoirs de cet état; la nécessité de reconnoître ses champs, en fixa les limites; la maniere de se vétir de peaux parut trop grossiere, on en détacha la laine pour la mettre en œuvre. Cette réforme parut si admirable, qu'on crut ne pouvoir porter trop loin la reconnoissance à l'égard de ceux qui avoient contribué à l'établir : on les prit pour des hommes envoyés du Ciel; & on les regarda comme des Dieux.

Tels furent sans doute les premiers Dieux des Grecs : delà sont venuës toutes les Fables des Lycaons, des Phoronées, des Cecrops, & de tant d'autres, comme nous le dirons quand il sera temps de les expliquer; & pour en donner dès à present quelques exemples, c'est ce qui a donné lieu à celle qui dit que Promethée avoit formé l'homme en détrempant de la boue, parce que veritablement il cultiva & donna des Loix à un peuple barbare & grossier; hyperbole permise en cette occasion, puisque c'étoit veritablement avoir fait l'homme, que de l'avoir rendu raisonnable. De même, parce qu'Apollon excella dans la Musique & dans la Medecine, il fut regardé comme le Dieu de ces deux Arts. Mercure fut celui de l'éloquence, Cerès la Deesse du bled, Minerve, des Manufactures de laine, ainsi des autres.

Comme on s'étoit fait un systéme de Religion accommodé aux inclinations & à tous les penchans du cœur, on ne se faisoit pas une grande affaire d'y changer, d'y ajouter, & d'y retrancher. Les Ceremonies nouvelles ne coûtoient rien à établir, & les raisons qu'on en rendoit étoient toutes fabuleuses. Des Histoires forgées par les Prêtres, donnoient lieu de changer un culte sterile, en un autre qui fût plus lucratif, & on n'a jamais été trop scrupuleux sur cet article. Dès qu'on

découvroit quelque nouvelle Divinité, c'étoit à qui lui éleveroit plus d'Autels, & qui en même temps en publieroit plus de merveilles; & comme un Dieu compatriote donnoit beaucoup de crédit au lieu de sa naissance, chacun le faisoit naître chez soi : on supposoit des Mémoires remplis de Fables; des Imposteurs appuyoient des apparitions prétendues que les Prêtres avoient inventées, & que les Poëtes inseroient dans leurs Ouvrages : delà ce systéme monstrueux & si rempli de Fables, que nous offre la Theologie Payenne.

Ajoutez à cela que la manie la plus ordinaire des grands hommes de ce temps-là, étoit de vouloir descendre des Dieux : il falloit absolument pour être Heros, avoir Jupiter ou Apollon pour ancêtres; & comme apparemment il n'étoit pas difficile de trouver alors des Genéalogistes aussi complaisants qu'ils le sont à present, on n'avoit pas beaucoup de peine à faire dresser des titres, où la souche étoit quelque Dieu : aussi presque toutes les Genéalogies anciennes étoient à peu près de la sorte; le chef étoit Jupiter, après lui venoit Hercule, &c.

Neuviéme source. L'envie d'avoir des Dieux pour Ancêtres.

Un grand nombre de Sçavans du dernier siecle, & quelques-uns de celui-ci, ont prétendu que la plufpart des Fables tiroient leur origine de l'Ecriture Sainte mal entenduë, & que les traditions du Peuple de Dieu conservées dans la Phenicie, l'Egypte, & les autres pays voisins, alterées dans la suite, avoient donné lieu à un grand nombre de Fables. Ces Sçavans ajoutent que les Colonies sorties des pays voisins de la Palestine, pour aller s'établir dans les Isles de la Mediterranée & dans la Grece, y avoient porté ces traditions ainsi défigurées, & que les Poëtes avoient encore plus corrompues dans la suite, par les nouvelles fictions qu'ils y avoient ajoutées; enfin que les Patriarches, sur-tout ceux qui vécurent après le Déluge, Abraham, Jacob, Esaü, Moïse & quelques autres, étoient les premiers Dieux du monde payen; & que leurs belles actions, leurs conquêtes & leurs Loix, avoient engagé les Peuples à les déifier. Parmi ces Sçavans on peut compter le célebre Bochart, Gerard Vossius, M. Huet, le Pere Thomassin, &c.

Dixiéme source. L'Ecriture Sainte mal entenduë.

Il est constant que Moïse & Josué furent très-connus non

seulement en Egypte & en Phenicie; mais aussi dans plusieurs autres pays; que le dernier sur-tout, ayant poussé ses conquêtes bien avant dans la Palestine, porta si fort l'épouvante sur les côtes de Syrie, que l'on croit qu'il y eut plusieurs personnes, qui pour éviter de tomber sous sa domination, s'embarquerent avec leurs richesses pour aller s'établir dans des pays éloignés : qu'il y en eut même qui allerent sur le bord de l'Ocean, où l'on assure qu'ils firent élever des Colonnes avec cette Inscription (*a*). *Nos hi sumus qui fugerunt à facie Josue filii Navæ prædonis; C'est nous qui sommes venus ici pour nous mettre à couvert des poursuites de Josué le voleur, fils de Navé.* (*b*) Il est sûr aussi qu'Inachus, Cecrops, Danaüs, Cadmus, & quelques autres, étoient sortis d'Egypte & de Phenicie, pour aller conduire leurs Colonies dans la Grece & dans les Isles voisines; & il y a apparence que remplis du souvenir des belles actions de ces grands hommes, ils les raconterent aux habitans du Pays, & que les Grecs grands amateurs du sublime & du surnaturel, ne manquerent pas d'en embellir dans la suite l'Histoire de leurs Heros; que celles d'Hercule, sur-tout & de Bacchus, laissent entrevoir beaucoup de ressemblance avec ces fameux Israëlites. On ne manque pas de faire des paralléles fort recherchés : un célebre Prélat est même allé si loin, qu'il confond tous les Heros de la Fable avec ceux de la Bible, & qu'il trouve dans le seul Moïse l'original d'Apollon, de Priape, d'Esculape, de Promethée, de Tiresias, de Typhon, de Persée, d'Orphée, de Janus, d'Adonis, & d'une infinité d'autres; & dans Sephora, femme de Moïse, ou dans Marie sa sœur, presque toutes les Déesses, comme Astarté, Venus, Cybele, Cerès, Diane, les Muses, les Parques, &c. (1) & un autre Sçavant, prétend même qu'Homere dans ses Poëmes, a fait l'Histoire des Heros de l'Ecriture, sous des noms supposés (2).

Enfin depuis quelques années ce sentiment, d'ailleurs très-ancien, a été renouvellé par deux Auteurs qui l'ont encore plus

(1) Lisez la Prop. 4. de la Demonst. Evang. de M. Huet.

(2) Voyez le Livre intitulé, *Homere Hebraïsant.*

(*a*) Procope *in Vandal.* Les Critiques trouvent dans cette Inscription, plusieurs marques de supposition.

(*b*) Voyez 1. Bochart *Geogr. Sacra.* 2. Voss. *de Idolol* 3. Huet *Demonst.* 4. le P. Thomassin, *Lect. des Poëtes.*

étendu

étendu que ceux que je viens de nommer. Le premier est M. de Lavaux, dans un Ouvrage, qui a pour titre *Conference de la Fable avec l'Histoire Sainte;* lequel pour donner plus de poids à son opinion, cite ceux des Peres, & des Ecrivains Ecclesiastiques, qui l'avoient soutenu avant lui : Tels sont, S. Justin, Origene, Tertullien, Minutius Felix, S. Cyrille, Arnobe, Lactance, S. Augustin, Theodoret, S. Athanase, Philon, Josephe, & quelques autres. Le second est M. Fourmont, de l'Academie des Belles-Lettres, dans ses Reflexions Critiques sur les Histoires des anciens Peuples. Comme ce sçavant Academicien possede à fond les Langues anciennes, il est celui de tous qui s'est le plus étendu sur cette matiere : & il a appliqué avec tant de justesse aux Patriarches les idées que Sanchoniathon nous a données des premiers hommes; il trouve dans leurs noms tant de rapports avec ceux que l'Ecriture leur donne, & dans leur caractere & leurs actions tant de ressemblance, avec ce que Moyse en a écrit, qu'il est souvent bien difficile de ne pas se rendre à ses raisons. D'ailleurs pourroit-on, comme il le dit dans sa Preface, faire un crime à quelqu'un, de suivre une foule d'Auteurs tous recommandables, ou par leur science, ou par leur pieté; & de vouloir trouver dans les Patriarches, les Dieux que le Paganisme a respectés, Saturne dans Noé, Pluton dans Sem, Jupiter Hammon dans Cham, Neptune dans Japhet, ainsi que l'a prouvé Bochart; Belus & Jupiter dans Nemrod, comme d'autres l'ont soutenu; Minerve dans les idées de la Trinité, comme l'a pensé le Pere Tournemine, Jesuite; Apollon dans Jubal, avec le Pere Thomassin, & ainsi des autres? De plus, ajoute-t'il, il n'y a rien de plus avantageux pour la Religion, que ce sentiment. C'est ainsi qu'en parle M. Huet (*a*).

Quelque estime que j'aye pour ces grands hommes, je ne sçaurois croire que l'abus que les Poëtes ont pu faire de l'ancien Testament, ait donné lieu à un si grand nombre de Fables, qu'ils le prétendent. Car, premierement, les Juifs

(a) *Quo argumento vix validius ullum aut splendidius, ex genere eorum quæ ratio suppeditat, ad sanciendam Scripturæ Sacræ dignitatem reperio, quæ,* &c. Demonst. Evang. P. 4. c. 3.

étoient une Nation fort meprisée de ses voisins, peu connuë des Peuples éloignés, & extrémement jalouse de sa Loy & de ses ceremonies, qu'elle cachoit aux Etrangers, comme à des profanes, même dans le temps qu'elle a été obligée de vivre parmi eux. Quoiqu'on ne puisse nier de même, que les miracles que Dieu fit en Egypte du temps de Moyse, n'ayent été publics, il n'y a nulle apparence que ceux qui les raconterent aux Grecs, ayent fait beaucoup de cas d'un homme qui leur devoit être si odieux; & je ne doute pas même qu'ils n'ayent donné la preference à leurs Magiciens : ou plûtót ne firent-ils pas tout ce qu'ils purent, pour abolir le souvenir d'une personne qui leur avoit tant fait de mal ? D'ailleurs démentira-t'on toute l'Histoire ancienne, & les monumens les plus authentiques qui parlent des Heros de la Grece, qui nous apprennent leurs noms, leurs parens, & le lieu de leur naissance, pour croire sur quelques foibles Etymologies, ou sur quelques legeres ressemblances, qu'ils ne sont copiés que d'après Moyse ? Ne peut-il pas être arrivé en differens lieux des choses assez semblables ? Agamemnon ne peut-il pas avoir voulu immoler sa fille Iphigenie dans la crainte de perdre le commandement d'une belle Armée, sans qu'il soit besoin de confondre cet évenement avec le sacrifice de Jephté, quelque ressemblance qu'on trouve dans le temps, (*a*) & dans le nom des deux Princesses ? (*b*) On doit dire la même chose du Déluge de Deucalion, de Minerve sortie du cerveau de Jupiter, & des autres Fables qui semblent avoir quelque rapport avec les verités de l'Ecriture. Est-il impossible de voir revenir sur la scéne du monde les mêmes évenemens ? Ne fera-t'on pas toujours des sacrifices à l'ambition ? Ne verra-t'on pas toujours des meurtres, des parricides ? &c. Cela est si vrai, que qui sçauroit parfaitement l'Histoire des siecles passés, verroit revenir bien des choses qui sont déja arrivées plus d'une fois. Après tout, s'il se trouve quelque rapport entre les Fables & l'Histoire de Moyse ou de Samson, on doit penser seulement que c'est un reste de Tradition,

(*a*) Le Sacrifice d'Iphigenie arriva vers le temps de Jephté.

(*b*) La fille de Jephté s'appelloit Iphianasse, nom qu'Homere donne à la fille d'Agamemnon.

que rien n'a été capable d'effacer. On ne sçauroit nier, par exemple, que le souvenir du Deluge universel, conservé chez tous les Peuples, n'ait contribué à embellir celui de Deucalion ; qu'on ne se soit servi de quelques circonstances de l'Histoire de Noé, dans celle de Saturne & de ses enfans, qui vivoient peu de temps après ; sur-tout pour ce qui regarde le partage du monde, ainsi que de quelques autres ; mais de vouloir tirer le denoüement de presque toutes les Fables, de l'abus prétendu des Livres de Moyse, c'est vouloir s'aveugler.

En effet croira-t'on aisément que les métamorphoses de Protée, n'ont été inventées que sur ce que l'Ecriture dit de la Verge de Moyse (1) ? Que Mercure n'a passé pour être le Messager des Dieux & le confident de leurs amours, que parce que la curiosité de Chanaan lui attira la malediction de Noé (2) ? Que l'Histoire des Muses n'a d'autre fondement que la corruption du nom de Moyse ; & qu'on ne leur attribua l'invention de la Danse & de la Musique, que parce que Marie, que les Grecs appellerent peut-être *Mousa*, chanta un Cantique en dansant (3) ? Que la Fable qui dit que Mercure conduisoit les ames en enfer, est fondée sur ce que Moyse fit engloutir Dathan & Abiron (4) ? Qu'Euristhée persécutant Hercule, c'est Moyse faisant agir Josué ? Que Vulcain tombant du ciel, c'est Moïse descendant de la montagne ? Que le combat d'Hercule avec Acheloüs, est le passage du Jourdain ? Que Promethée detaché du Mont-Caucase par Hercule, c'est Moyse priant sur la montagne pendant que Josué defait les Amalecites (5) ? S'il étoit permis de profiter des moindres ressemblances, je dirois aussi que le chien qui reconnut Ulysse à son retour en Ithaque (6), est le même que celui de Tobie qui caressa son jeune Maître à son retour de la maison de Raguel (7) : Que le discours que tint Achille à son Cheval (8), est une imitation de la conversation de Balaam, avec son ânesse (9). Que l'expedition des Argonautes, est une Relation bigarrée des voyages d'Abraham, & de ceux des Israelites dans le desert (10) : Que l'histoire de Philemon & de Baucis, est celle d'Abraham & de Sara ; ou de Lot & de sa femme (11) : Que la Fable de

(1) Voyez M. Huet. *loc. cit.*

(2) Boch. Phaleg. l. 1.

(3) Huet. *loc. cit.*

(4) Id. *Ibid.*

(5) Id. *Ibid.*

(6) Odyss. l. 7.

(7) Tobie. ch.

(8) Iliad. l. 19.

(9) *Num.* 24.

(10) Conf. de la Fable T. 1. p. 155.

(11) Idem. T. 2. p. 47.

Niobé, est la copie des malheurs de Job (1) : Celle de Laomedon, & des Dieux qui bâtissent Troye, l'histoire de Laban & de Jacob (2) : Que l'histoire d'Orion, est tirée de celle de Jacob & de Sara ; ainsi qu'une infinité d'autres que je pourrois citer ; c'est ce qui est bien difficile à prouver.

(1) Id. T. 2. p. 59.

(2) Id. T. 2. p. 151.

D'ailleurs si le rapport est si parfait entre les Heros de la Bible & ceux de la Fable, pourquoi nos plus célebres Auteurs sont-ils si differents entre eux ? Pourquoi, selon Bochart, Mercure est-il le même que Chanaan, & selon M. Huet, le même que Moyse ? Pourquoi l'un dit-il, qu'Hercule est Samson, & l'autre que c'est Josué ? L'un que Noé est Saturne, & l'autre que c'est Abraham ? Cette varieté d'opinions n'est pas une petite preuve contre le sentiment de ces Sçavans modernes : aussi faut-il avouer que quelque étudiés que soient les paralleles dont leurs Livres sont remplis, il s'y trouve toujours des choses bien gratuites, pour ne rien dire de plus. Je voudrois bien voir un Sçavant qui, en examinant les Annales de la Chine, trouveroit beaucoup de ressemblance dans le nom, dans l'humeur & dans les actions d'un de leurs Empereurs, avec un de nos Rois de France, s'il seroit bien reçu à dire que ce Roi de France a été Empereur de la Chine, ou que le Prince Chinois a été Roi de France.

Il n'est rien de si arbitraire que les Etymologies des noms qu'on peut souvent lire, & qu'on peut toujours interpreter à sa fantaisie. Je veux croire qu'Orphée & quelques autres ont fait des voyages en Egypte, du temps même que les Israëlites y habitoient ; mais je sçais bien aussi qu'ils s'y instruisirent bien plus dans la funeste science de la Magie, ou du moins dans les vaines superstitions de ce Peuple idolatre, que dans la connoissance du vrai Dieu, quoi qu'en ayent pensé plusieurs Sçavans après S. Justin (3) ; & d'ailleurs, il ne nous reste rien de cet Orphée, quel qu'il soit. De quoi s'instruisent, je vous prie, ceux qui voyagent dans quelque pays, si ce n'est de sa Religion, de ses Loix, & de ses Coûtumes ? Ne consultent-ils pas plutôt leurs Prêtres & leurs Docteurs, que ceux d'un peuple captif, haï, persecuté, & d'ailleurs peu porté à reveler ses mysteres aux Etrangers ? Je ne nie pas à la verité, que ces anciens Poëtes n'ayent connu plusieurs verités, comme,

(3) *Cohort. ad Græcos.*

l'unité de Dieu, l'immortalité de l'ame, les peines de l'Enfer, les recompenses du Paradis; verités qui malgré l'attirail de fictions dont ils les ont ornées, brillent dans plusieurs endroits de leurs Ouvrages : mais croira-t-on qu'ils les ayent puisées dans nos divines Ecritures ? Ne sont-ce pas plutôt ces précieux restes de la Tradition, que rien ne peut effacer; des étincelles de la raison & de la lumiere naturelle, & qui sont, comme dit Tertullien, le témoignage d'une ame naturellement Chrétienne? *Testimonium animæ naturaliter Christianæ* (1). En un mot c'étoient ces divines semences des verités éternelles, qui étoient restées dans le fond du cœur de l'homme, de son ancien état d'innocence, & dont Dieu étoit l'auteur aussi bien que des Livres saints. *Non multum refert an à Deo formata sit animæ conscientia, an litteris Dei?* (2)

(1) Tert. *de test. animæ.*

(2) Idem, *Ibid.*

On peut ajouter que les Fables ayant pris naissance peu de siecles après le Déluge, temps auquel les Traditions des choses même arrivées avant Noé, étoient encore assez recentes, il y a bien de l'apparence que ceux qui les suivirent ne manquerent pas d'adopter quelques traits de ces anciennes verités; ainsi le Chaos, le Siecle d'or, & tant d'autres Fables, sont copiées d'après ce que raconte Moyse de la création, de l'état d'innocence, & de cette communauté où vivoient les premiers hommes. Mais pour ce qui est de ces rapports infinis que le Pere Thomassin (3), & après lui l'Auteur de l'*Homere Hebraïsant*, trouvent à chaque page entre les Livres de Moyse & ceux de cet ancien Poëte, je crois qu'il n'en ont vû un si grand nombre, que par la disposition favorable où ils étoient de les y appercevoir. Laissons donc à la Grece ses Heros & son Heroïsme, & contentons-nous de dire que s'il y a quelques Fables qui doivent leur origine à l'abus que les Payens ont fait de l'Ecriture Sainte & de la Tradition, le nombre n'en est pas si grand qu'on le croit communément.

(3) Lect. des Poetes.

On ne sçauroit nier à la verité que Sanchoniathon n'ait fait allusion à l'Histoire des premiers hommes, quoiqu'il l'ait entiérement defigurée, comme j'espere de le faire voir lors qu'il sera question du Fragment de cet Autheur qu'Eusebe nous en a conservé; mais cet Ecrivain qui vivoit avant, ou peu après

la guerre de Troye, & qui n'a été connu dans la Grece que par la traduction de Philon de Byblos, faite au temps d'Hadrien, a-t'il été le Precepteur d'Hesiode & d'Homere, dans lesquels on trouve tout le fond de la Mythologie Grecque ? Il est vrai encore que les Grecs ont tiré la connoissance de leurs Dieux, des Pheniciens & des Egyptiens, par les Colonies qui leur arriverent de ces deux Pays ; mais l'Histoire des Patriarches devoit être bien obscurcie du temps d'Inachus, de Cecrops & de Cadmus, l'Idolatrie étant alors repandue dans l'Orient depuis plusieurs siecles. Disons cependant qu'on ne manquera pas dans l'occasion, de rapporter le sentiment de ces Sçavans, afin que le Lecteur, qu'on cherche à instruire dans cet Ouvrage, sans vouloir le contraindre de suivre un sentiment plutôt qu'un autre, puisse être en état de juger lui même quel parti il doit prendre.

Onziéme source. L'ignorance de l'Histoire ancienne.

Une source plus feconde & plus favorable à l'introduction des Fables, c'est l'ignorance de l'Histoire ancienne, & de la Chronologie. Comme on ne commença que fort tard, surtout dans la Grece, à avoir l'usage des Lettres, il se passa plusieurs siecles, pendant lesquels le souvenir des évenemens remarquables, ne fut conservé que par Tradition, ou tout au plus par quelques Monumens qui devenoient dans la suite fort équivoques. Lors même qu'on commença à se servir de l'Ecriture, on n'écrivit pas d'abord des Histoires suivies ; on composa des Eloges, des Cantiques, & quelques Genealogies remplies de Fables, qui furent dressées par les soins des Prêtres, ainsi qu'on l'a déja insinué (1) ; en sorte qu'on ne trouvoit par tout que confusion ; & même quand on vouloit un peu approfondir ces Histoires anciennes, après qu'on étoit remonté jusqu'à trois ou quatre generations, on se trouvoit dans le labyrinthe de l'Histoire des Dieux, où l'on rencontroit toujours Jupiter, Saturne, le Ciel, & la Terre. Les Grecs sur-tout, ne sçavoient rien de plus sur leur origine ; c'étoit-là qu'aboutissoit toute leur Tradition, même parmi les plus raisonnables : car les autres publioient bonnement que leurs Ancêtres étoient sortis de terre comme des champignons, ou des fourmis de la forêt d'Egine (*a*), ou des dents

(1) Voyez le premier Chapitre.

(a) . . . . *Qui rupto robore nati, compositique luto, nullos habuere parentes*, Juven. Sat. 6.

du Dragon de Cadmus. Cependant comme ils vouloient passer pour anciens, ainsi que la plusspart des autres peuples, ils se forgeoient une Histoire fabuleuse, des Rois imaginaires, des Dieux, & des Heros qui ne furent jamais : & lors qu'ils vouloient parler des premiers temps dont il avoient reçû quelque connoissance des Colonies qui étoient venuës s'établir dans leur pays, ils ne faisoient que substituer des Fables à la verité. S'il étoit question de la création du monde, ils debitoient celle du Cahos : s'agissoit il des premiers inventeurs des Arts, au lieu d'Adam & de Caïn, qui ont les premiers cultivé la terre, ils en donnoient tout l'honneur à Cerès & à Triptoléme. Pan, selon eux, au lieu d'Abel, étoit le premier qui avoit mené la vie pastorale : Apollon étoit l'inventeur de la Musique, qu'on doit attribuer à Jubal : Vulcain avec ses Cyclopes, passa pour celui qui avoit appris à forger le fer & les métaux, au lieu de Tubulcaïn : Bacchus fut chez eux le Dieu de la Vigne, que Noé cultiva : substituant ainsi à tous propos leurs Divinités modernes, à la place des anciens Patriarches, que l'Ecriture Sainte nous apprend avoir été les premiers & les veritables inventeurs des Arts. Ils étoient de vrais enfans, comme le leur reproche Aristote, lors qu'il s'agissoit de parler des temps éloignés. Ils avoient même la folie de croire que c'étoient leurs colonies qui avoient peuplé tous les autres pays, & ils tiroient les noms des differents pays qu'ils connoissoient, de ceux de leurs Heros. Ainsi l'Europe prenoit le sien d'Europe, sœur de Cadmus; l'Asie, de la mere de Promethée; la Libye, de la fille d'Epaphe; l'Arménie, d'Arménus; la Medie, de Medus; les Perses, de Persée; ainsi des autres, ne sçachant pas que les premiers noms étoient donnés aux lieux où l'on venoit habiter, conformément aux qualités du pays, ou aux mœurs & coûtumes de ceux qui y arrivoient, comme le prouve le sçavant Bochart (1). Ainsi l'Europe, prit ce nom de la blancheur de ses habitans; les Celtes, furent ainsi nommés à cause de leur cheveux blonds; les Latins, parce qu'ils étoient adonnés à la magie; les Lestrigons, à cause de leur ferocité; les Cretois, par leur adresse à tirer de l'Arc; les Thraces, par leur noblesse. Quelquefois aussi le grand nombre

(1) Dans son Chan.

d'animaux qu'on trouvoit dans un pays, lui faisoit donner un nom qui y faisoit allusion. Ainsi l'Espagne prit le sien des lapins dont elle étoit remplie ; l'Isle de Rhodes, des serpens ; la ville de Lyon, des corbeaux ; l'Isle d'Icare, des poissons : quelquefois aussi ces noms provenoient des bois & des forêts dont un pays étoit couvert, comme les Pyrenées ; ou des pâturages, comme le Parnasse : enfin des fruits qu'on y trouvoit, comme Saïs en Egypte, des oliviers qui y venoient en abondance : le Portugal, de son grand nombre d'amandiers ; ou quelque fois des Volcans qui sortoient des montagnes, comme le Mont-Etna ; ainsi des autres.

Les moindres équivoques donnoient lieu à une Fable. Plutarque dans la vie de Licurgue, dit sur la foi d'un Ancien, qu'Apollon ayant donné à quelques Cretois un Dauphin pour conducteur, ils allerent dans la Phocide, où ils bâtirent la ville de Cyrrha : on voit bien qu'ils y furent conduits sur un Vaisseau nommé *le Dauphin*. Ce n'est donc pas parmi les Ecrivains Grecs, qu'il faut chercher l'origine des anciens Peuples, ni des autres monumens de l'Antiquité ; ils n'ont fait que copier les Egyptiens & les autres peuples d'Orient, qui eux mêmes avoient rempli de Fables leur ancienne Histoire.

Lorsqu'il s'agissoit de chercher l'origine des Villes & de leurs Fondateurs, c'étoit toûjours quelque Heros, quelque fils de leurs Dieux qui les avoit bâties. La ville de Cyparisse dans la Phocide, étoit environnée de cyprès qui lui avoient fait donner ce nom ; & celle de Daulis dans le même Pays, étoit entourée d'arbres (1), dont elle avoit pris le sien. Ces origines étoient trop simples, ils aimoient mieux avoir recours à un certain Cyparissus, & au prétendu Tyran Daulis, qui donnerent leur nom à ces deux Villes. Lycoreus avoit bâti celle de Lycorée sur le Parnasse, qui avoit pris son nom de la quantité de loups qui y étoient. On pourroit joindre ici un nombre infini d'autres exemples, mais ceux-là suffisent pour prouver ce que je viens d'avancer.

(1) Eusth. sur le deuxiéme Livre de l'Iliade.

C'est donc dans l'Ecriture Sainte qu'il faut chercher la veritable Antiquité : les Historiens profanes ne commencent

qu'au

qu'au temps d'Esdras, c'est-à-dire, du dernier Historien sacré, si vous exceptez l'Auteur des Machabées : Homere même & Hesiode, leurs plus anciens Poëtes & leurs plus grands Theologiens, n'ont vécu que long-temps après la guerre de Troye. Pour ce qui regarde Darès Phrygien, Dictys de Crete & quelques autres, quand même ils ne seroient pas des Auteurs supposés, comme ils le sont en effet, ils n'auroient vécu que vers le temps de la guerre de Troye, époque qui répond au temps des Juges ; & seroient toûjours bien posterieurs aux évenemens dont parle Moyse. Les Grecs n'étoient donc nullement instruits des temps un peu reculés, & leur Histoire ne commença à devenir raisonnable, que du temps des Olympiades, avant lequel Varron avoüe qu'on n'y voyoit que confusion & que chimere.

Mais pour bien éclaircir tout ceci, & sçavoir en quel temps les Fables ont pris naissance, il faut distinguer trois sortes de temps; les temps inconnus, les temps fabuleux, & les temps historiques (1). Les premiers, qui sont comme l'enfance & le berceau du monde, comprennent ce qui s'est passé depuis le Chaos, ou plutôt depuis la création, jusqu'au Déluge d'Ogygès, arrivé vers l'an 1600. avant J. C. Les temps fabuleux renferment ceux qui se sont écoulés depuis ce Deluge, jusqu'à la premiere Olympiade, où commencent les temps historiques. Il est bon de remarquer que cette celebre division de Varrou, ne regarde que l'Histoire Grecque; car non-seulement les Israëlites, mais les Egyptiens même, & les Pheniciens, avoient connoissance des temps les plus reculés, par la Tradition & par des Annales, quoique souvent mêlées de Fables; mais il ne s'agit ici que des Grecs, qui n'avoient qu'une connoissance très-confuse des premiers siecles du monde; & c'est dans l'espace du second intervalle qu'on doit placer l'origine de ce nombre prodigieux de Fables qu'on trouve repanduës dans leurs Poëtes. Il faut avouer cependant, que tous les siecles des temps fabuleux, n'ont pas été également feconds en Fables & en Heroïsme : celui sans doute d'où nous en est venu la plus grande quantité, a été celui de la prise de Troye.

(1) Ἄδηλον, Μυθικὸν, ἱστορικὸν, Voyez Censorin.

Cette celebre Ville fut prise deux fois ; la premiere fois

par Hercule, & 30. ou 35. ans après, c'est-à-dire, l'an avant Jesus-Christ 1282. par l'Armée des Grecs sous la conduite d'Agamemnon. Au temps de la premiere prise, on voit paroître Telamon, Hercule, Thesée, Jason, Orphée, Castor & Pollux, & tous ces autres Heros de la Toison d'Or. A la seconde prise, paroissent les fils ou les petits fils des premiers, Agamemnon, Menelaüs, Achille, Diomede, Ajax, Hector, Paris, Enée, &c. & dans le temps qui s'écoula entre ces deux époques, arriverent les deux guerres de Thebes où parurent, Adraste, OEdipe, Eteocle, Polynice, Capanée, & tant d'autres Heros, sujets éternels des Fables des Poëtes. Heureux siecle pour les Poëmes & les Tragédies! Aussi les Théatres de la Grece, ont ils retenti mille fois de ces noms illustres. On peut ajoûter que ceux de la France en retentissent encore tous les jours; ensorte que les Heros de notre siecle, souvent plus Heros que ceux de l'Antiquité, n'osent y paroître que sous des noms empruntés. Ce n'est pas là ce qui surprend le plus; c'est de voir qu'on y fait paroître tous les jours les Divinités usées du Paganisme, & que dans une Ville Chrétienne on voye ces Divinités déplorables y donner l'affreux spectacle de leurs débauches: ensorte qu'on est également scandalisé de voir l'ancienne idolatrie paroître avec autant de pompe & d'appareil, qu'on la voyoit autrefois à Rome & à Athenes, comme des leçons dangereuses qu'une morale toute payenne inspire à la jeunesse. Mais revenons à notre sujet.

Enfin l'Histoire Grecque, jusques-là si fabuleuse, prit une nouvelle forme par le retablissement des Olympiades : l'on commença alors à placer les évenemens sous leurs époques.

On ne convient pas trop du temps où les Jeux Olympiques, qui y donnerent lieu, furent institués. Leur origine se trouve cachée dans la plus profonde obscurité : Diodore de Sicile dit seulement que ce fut Hercule de Crete qui les institua, sans nous apprendre ni en quel temps, ni à quelle occasion; mais l'opinion la plus commune parmi les Sçavans, (1) est que Pelops en fut l'Auteur, & que la premiere célebration en fut faite dans l'Elide, la vingt-neuviéme année

(1) Voyez Scaliger après Eusebe.

du regne d'Acrise, la trente-quatriéme du regne de Sicyon, dix-neuviéme Roy de Sicyone; & pour concilier les époques profanes avec la Chronologie de l'Ecriture Sainte, ce fut l'année vingt-troisiéme de la Judicature de Debbora. Atrée, fils de Pelops, les renouvella, & en ordonna la seconde célebration, l'an avant JESUS-CHRIST 1418. Enfin Hercule, au retour de la conquête de la Toison d'Or, assembla les Argonautes sur les bords du Fleuve Alphée près de la ville de Pise dans l'Elide, pour y celebrer ces mêmes Jeux, en action de grace de l'heureux succès de leur voyage; & l'on promit de s'y rassembler au bout de quatre ans pour le même sujet. Cependant ces Jeux furent discontinués, jusqu'à ce que Iphitus Roi d'Elide les rétablit 442. ans après, l'an avant l'Ere chrétienne 777. La Grece en fit son époque, & on ne compta plus que par Olympiades; & depuis ce temps-là l'Histoire Grecque n'est plus si remplie de Fables.

Cette division, comme je l'ai déja remarqué, nous vient des Grecs qui ignoroient les Antiquités; & ces mêmes temps qu'ils appellent ou inconnus ou fabuleux, sont des temps fort connus lorsqu'on les concilie avec l'Histoire Sainte, & même avec celle d'Egypte, & de plusieurs autres peuples de l'Asie, ce que les Sçavans n'ont pas negligé; & c'est ce qui fait que Scaliger (1) se plaint souvent, & même avec des sentimens de douleur, de ceux qui leur ont donné le nom de Fabuleux, au lieu de celui d'*Heroïques*, qui leur conviendroit mieux. Diodore de Sicile avoit dit avant lui, que quoiqu'on ne puisse pas ajouter la même foi à ce qu'on nous raconte de ces anciens temps, qu'à ce qui se passe de nos jours, on ne doit pas pourtant regarder comme des Fables, tout ce qu'on en raconte, puisqu'on y trouve les actions de ces Heros qui sont devenus si celebres.

(1) Can. Isag. l. 3.

Quoiqu'il en soit, les Olympiades ont repandu une grande clarté sur le Chaos de l'Histoire. Aussi les Sçavants leur ont des obligations infinies; mais personne, que je sçache, ne leur a témoigné sa reconnoissance avec plus d'affection que le même Scaliger, que nous venons de citer. Il leur fait le plus joli compliment, qu'un Sçavant puisse faire: » Je vous » salue, dit-il, divines Olympiades, sacrées dépositaires de

» la verité ; vous servez à reprimer l'audacieuse témerité des » Chronologues ; c'est par vous que la lumiere s'est repan- » duë dans l'Histoire ; sans vous, que de verités seroient en- » sevelies dans les tenebres de l'ignorance ! Enfin c'est par » votre moyen que nous sçavons avec certitude, les choses » mêmes qui se sont passées dans des temps si éloignés (1) ;

(1) *Animad. in Euf. Chron.*

Mais en voilà assez pour cet article ; venons à la treiziéme source, qui est tirée de l'ignorance des langues.

CHAPITRE VI.

Continuation de la même matiere.

Treiziéme source. L'ignorance des Langues.

L'IGNORANCE des Langues, sur tout de la Phenicienne, a été aussi la source d'une infinité de Fables. Il est sûr que les Colonies sorties de Phenicie, allerent peupler plusieurs contrées de la Grece. Sans doute que leur Langue se mêloit avec celle des pays où ils alloient (*a*) : & comme la Langue Phenicienne a plusieurs mots équivoques, les Grecs qui dans la suite lurent leur ancienne Histoire, qui étoit remplie de phrases Pheniciennes, y ayant trouvé ces mots équivoques, ne manquerent pas de les expliquer dans le sens qui étoit le plus selon leur goût. Il ne faut pas douter même, que lorsqu'ils consultoient les Pheniciens, qui connoissoient le penchant qu'ils avoient pour les fictions, ceux-ci ne leur en ayent souvent imposé. De là ont pris naissance une infinité de Fables : en voici plusieurs exemples, tirés pour la plûpart de Bochart.

Le mot *alpha*, ou *ilpha*, dans la Langue Phenicienne, signifie également un Taureau, ou un navire : les Grecs, au lieu de dire qu'Europe avoit été emmenée sur un vaisseau dans l'Isle de Crete, publierent que Jupiter changé en Taureau l'avoit enlevée. Dans la même Langue, les Pheniciens s'appelloient *Hevéens*, ou *Achiviens* ; & comme le mot *Chiva* signifie un serpent, les Grecs l'ayant trouvé dans les Annales

(*a*) Bochard & Vossius ont prouvé sans replique, que l'alphabet que Cadmus porta en Grece, étoit Phenicien ; celui dont on s'y servoit étoit Pelasgien, & il se forma une Langue des deux.

de Cadmus, débiterent que ce Prince avoit été changé en ſerpent. De même encore, du mot *Sir*, qui veut dire un Cantique, ils ont fait la Fable des *Sirenes*. Eole n'a paſſé parmi eux pour le Dieu des vents & des tempêtes, que parce que le mot *Eol*, ou *Chol*, ſignifie tempête. La Fable qui dit que le Vaiſſeau des Argonautes parloit, & que Minerve avoit employé au gouvernail un des chênes de la Forêt de Dodone qui rendoient des Oracles, tire auſſi ſon origine d'une équivoque de la Langue Phenicienne, dans laquelle le même mot ſignifie parler, & gouverner un vaiſſeau. (1) Du mot *Moun*, ou *Mon*, qui veut dire, *vice*, on a fait le Dieu Momus, cenſeur des defauts des hommes. (2) La Fable de la fameuſe Fontaine Caſtalie, en Béotie, tire auſſi ſon origine d'une équivoque : comme elle couloit avec un murmure qui paroiſſoit avoir quelque choſe de ſingulier (*a*), & que ſon eau troubloit l'eſprit de ceux qui en buvoient, on s'imagina d'abord qu'elle communiquoit le don de prophetie; & quand il fut queſtion de ſçavoir d'où lui venoit cette vertu, on inventa une Fable. Une Nymphe, dit-on, fut aimée d'Apollon ; (3) comme ce Dieu la pourſuivoit un jour, elle ſe jetta dans cette Fontaine : Apollon pour ſe conſoler de la perte de ſa Maîtreſſe, communiqua à l'eau de cette Fontaine le don de prophetie. Si les Grecs avoient entendu la Langue Hebraïque, ils auroient bien vû que le mot Caſtalie, vient de *Caſtala*, qui veut dire *bruit*; (4) & ils ne ſe feroient pas jettés dans des Fables ridicules, reſſource ordinaire de leur ignorance. On doit dire à peu près la même choſe de l'origine de la fontaine Hippocrene qu'on dit que le cheval Pegaſe fit ſortir d'un coup de pied ſur le mont Helicon, parce que le mot *Pigran* dont on fit *Hippigrana* & enſuite *Hippocrene*, veut dire ſortir de terre. (*b*) La Fable de la fontaine Arethuſe & d'Alphée ſon Amant, qu'Ovide décrit ſi bien, n'eſt fondée que ſur une pareille équivoque. Les Pheniciens étant arrivés en Sicile, voyant cette fontaine environnée de Saules, la nommerent peut-être *Alphaga*, qui

(1) Voyez la Fable des Argonautes. T. 3.

(2) Le Clerc ſur Heſiode.

(3) *Lutatius.*

(4) Bochart. Chan l. 1. c. 16

(*a*) *Caſtaliæque ſonans liquido pede labitur unda* Virg. in Culice.

(*b*) Voyez Bochart. Chan. l. 1. c. 16. & M. le Clerc ſur Heſiode. De *Pigran* les Grecs ont fait *ἱπποκρήνη tanquam ab equo deductâ voce; ideò Perſio fons caballinus; hinc nata Fabula de fonte è terra edito equi ungulâ percuſſa.*

veut dire, la fontaine des Saules. (1) Les Grecs qui aborderent ensuite dans le même lieu, n'entendant pas la signification de ce mot, & se souvenant de leur fleuve Alphée (2) s'imaginerent que puisque la fontaine & le fleuve avoient à peu près le même nom, il falloit qu'ils eussent la même origine, & là dessus, quelque bel esprit composa le Roman des Amours du Dieu du Fleuve, avec la Nymphe Arethuse. Presque tous les Historiens ensuite furent la dupe de cette Fable, & dirent que l'Alphée traversoit la mer, & alloit ressortir dans l'Isle de Sicile, près de la fontaine d'Arethuse (*a*). Une même racine Phenicienne du mot *nahhasch* pouvoit signifier également, ou un Gardien, ou un Dragon : dès qu'on lisoit une Histoire où ce mot se rencontroit, pour marquer le gardien de quelque chose précieuse, on ne manquoit pas de dire que c'étoit un Dragon. De là toutes ces Fables de ces fameux Dragons, par lesquels on fait garder le Jardin des Hesperides, la Toison d'or, l'antre de Delphes, & la fameuse fontaine de Thebes : au lieu d'y mettre des hommes, on y a mis des monstres ; & ce qui a autorisé la liberté qu'on se donnoit de prendre dans cette signification le mot Phenicien, c'est que pour être le gardien d'une chose précieuse, & veiller à sa conservation, il faut être vigilant & clair-voyant ; ce que les mots Grecs ὄφις & δράκων signifient (*b*). Voila ce qui a trompé souvent Palephate, Diodore, & quelques autres, qui pour expliquer ces Fables, en ont substitué d'autres à leur place, & ont introduit des personnages à qui ils ont donné le nom de Draco. De même quand les Poëtes disent que les Dieux épouvantés par les menaces des Géants, se revêtirent en Egypte de la figure de plusieurs animaux (3), cela n'est fondé que sur des allusions aux noms Pheniciens ou Hebreux, qui donnerent occasion à ces Fables. C'est ainsi, pour me servir d'exemples, qu'on ne sçauroit contester que le Dieu Anubis fut changé en chien, parce que *nobeach* signifie aboyer : Apis en bœuf, parce que *abir*

(1) Bochart, Chan. l. 1. c. 18.

(2) Il coule dans l'Elide.

(3) Ovid. Met. l. 5.

(*a*) Bochard croit que le mot Arethuse vient du mot Phenicien *Arith*, qui veut dire ruisseau.

(*b*) Le Clerc sur Hes. p. 63. ces mots, dit cet *Auteur*, viennent d'ὄψομαι & δέρκομαι *videre. Igitur credibile est eamdem vocem Phenicia lingua & serpentem & custodem significasse.*

veut dire un bœuf: Venus en poisson: Junon en vache, parce qu'*Astarot* qui étoit le nom de Junon, signifie des troupeaux: & *Dag*, qui étoit celui de Venus, ou Astarté, veut dire un poisson. Je pourrois rapporter ici une infinité d'autres exemples; mais j'espere dans la suite en donner tant de preuves, que je convaincrai les plus incrédules.

Il me reste à prouver maintenant, que non seulement les équivoques des Langues Orientales ont donné lieu à une infinité de Fables, mais aussi celles des autres Langues.

Les mots équivoques de la Grecque, par exemple, en ont produit un grand nombre. De *crios* (1), qui étoit le nom du Gouverneur des enfans d'Athamas, & qui signifioit un belier, ils ont composé la Fable du Belier à la Toison d'or, comme nous le dirons plus au long en l'expliquant. Ils ont changé de même Lycaon en loup, parce que son nom est le même que celui de cet animal. Ils ont publié que Cyrus avoit été nourri par une chienne, parce que la femme du Bouvier d'Astyage, qui le nourrit, s'appelloit en grec *Cyno*, (2) & dans la Langue des Medes *Spaco*, noms qui veulent dire chienne. (3) Que Venus étoit sortie de l'écume de la mer, parce que *Aphrodite*, qui étoit le nom qu'ils donnoient à cette Déesse, signifioit de l'écume. Que le Temple de Delphes avoit été construit avec de la cire, & les ailes des abeilles qu'Apollon avoit fait venir des pays Hyperboréens, parce que Pteras (4) dont le nom veut dire une plume, en avoit été l'Architecte: On doit dire la même chose des autres Fables, où l'on trouve que quelques enfans ont été nourris par des Chevres, comme Ægiste, ou par une Biche, comme Telephe, fils d'Hercule, parce que leurs noms répondent à ceux de ces animaux.

(1) ὁ κριὸς.

(2) ἀπὸ τῆς κυνός.

(3) Herodot. l. 1.

(4) τὸ πτερὸν penna.

Quatorziéme source.

Mais pour donner plus de vrai-semblance à toutes ces origines, il est bon de faire voir en peu de mots, & par des exemples incontestables que la plûpart des Fables des Grecs venoient d'Egypte & de Phenicie.

Les Grecs ne sont pas à beaucoup près si anciens que les autres peuples d'Orient. Les Arts & la politesse regnoient en Egypte, lorsque les peuples d'Occident vivoient encore dans une brutale grossiereté: c'étoit par les Colonies qui sor-

toient d'Orient, qu'ils apprenoient à bâtir des Villes, à vivre en societé, & à s'habiller. C'est de là que venoient les ceremonies de la Religion, le culte des Dieux, & les sacrifices. On n'en sçauroit douter après le témoignage formel des plus anciens Auteurs. Les Fables étoient mêlées avec la Religion, elles en étoient le fondement : c'étoit la Fable qui avoit introduit ce grand nombre de Dieux qu'on avoit substitué à la place du veritable; ainsi en apprenant la Religion des Egyptiens, les Grecs apprenoient aussi leurs Fables. Il est certain, par exemple, que le culte de Bacchus étoit formé sur celui
(1) L. 1. d'Osiris ; Diodore le dit en plus d'un endroit (1). Les représentations obscenes de leur Hermès & de leur Priape, n'étoient-elles pas les mêmes que le *Phallus* des Egyptiens ?
(2) L. 2. Herodote (2) a beau dire que c'étoient les Pelasges qui leur avoient appris ces mystérieuses infamies : les Pelasges, tout anciens qu'ils étoient dans la Grece, étoient modernes en comparaison des Egyptiens; & comme ils étoient vagabonds, quelqu'un d'eux pouvoit être sorti d'Arcadie, qui étoit leur premiere habitation, & avoir voyagé en Egypte. Cadmus & Melampe avoient apporté ce culte dans la Grece; & le premier ne souffrit tant de persecution, jusqu'à être chassé de son Royaume, que pour s'être opposé aux innovations qu'on avoit introduites dans les Fêtes de cette ancienne Divinité. Tel étoit le genie des Grecs; ils changeoient & les noms & les ceremonies des Dieux d'Orient, pour faire croire dans la suite qu'ils étoient nés dans leurs pays ; comme nous le voyons dans cet exemple, dans celui d'Isis qu'ils appelloient Diane, & dans une infinité d'autres. La Fable de Derceto, ou d'Atergatis, n'est-elle pas la même que celle de Dagon ? Les Grecs n'ont-ils pas composé ce nom de ceux d'*Adir* & d'*Agon*, grand poisson ? comme Selden le démon-
(3) *de Diis Syriis*, Synt 2. c. 3. tre (3) : & n'est-ce pas pour cela qu'Ovide dit que Derceto fut changée en poisson ? La Fable de Venus & d'Adonis n'étoit-elle pas originaire de Syrie ? Et si l'on publia que cette Déesse étoit sortie de la mer, c'est que son culte étoit passé des côtes de Syrie en Chypre, de là à Cythere, & ensuite dans la Grece. Io changée en vache, n'est-elle pas la même qu'Isis adorée par les Egyptiens sous la figure de cet animal ?

Et

Et si, selon Plutarque (1), il y avoit une ancienne Tradition qui portoit que cette Déesse avoit été métamorphosée en Hirondelle, n'est-ce pas, comme le remarque Bochart (2), parce que dans les Langues d'Orient, *Sis* signifie une Hirondelle ? La Fable d'Arachné changée en Araignée, ne vient-elle pas de l'Hebreu *Arag*, qui veut dire filer ? terme que l'Ecriture employe pour les toiles mêmes que les Araignées filent. Celle d'Esculape, nourri par une Chienne, ne vient-elle pas de Phenicie ? Et quand Sanchoniathon ne le diroit pas expressément, ne verroit-on pas qu'on a composé ce nom & cette Fable de deux mots Hebreux, *Is Calibi*, *Vir Caninus*, d'où les Grecs ont fait leur *Asclepios*, & les Latins leur Esculape ? Pourquoi, je vous prie, disoit-on que Diane avoit été changée en chat, sinon parce que cette Déesse, selon Herodote (3), étoit appellée en Egypte *Bubaste*, qui veut dire un chat dans la Langue du pays, comme nous l'apprend Stephanus (4). Le Mercure des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Teutat des Gaulois n'étoit-il pas la copie de l'ancien Thot des Egyptiens ? Tout l'attirail des Fables que les Poëtes mêlerent dans leur *Adès*, en un mot tout leur systême Poëtique de l'Enfer, ne venoit-il pas des Egyptiens ? Diodore de Sicile (5) & Porphyre (6) le disent formellement, & nous le prouverons fort au long dans la suite. Pythagore n'avoit-il pas puisé chez ce même peuple les rêveries de la Métempsycose, & Homere la Fable des Métamorphoses de Protée ? J'en pourrois rapporter encore plusieurs autres ; mais en voilà plus qu'il n'en faut pour prouver que le plus grand nombre des Fables des Grecs & des Latins venoient d'Egypte & de Phenicie : que Bochart & quelques autres ont eu raison d'en chercher souvent le dénouëment dans les Langues Orientales ; & que si on a de la peine à les reconnoître, c'est que les Grecs qui avoient un penchant infini pour les fictions, & qui d'un autre côté vouloient passer pour anciens, aimant mieux rapporter leur origine aux fourmis de la forêt d'Egine, ou aux dents du Dragon de Cadmus, que de reconnoître qu'ils descendoient des Peuples étrangers, changeoient tout dans les Fables, les noms, les avantures, & les ceremonies de la Religion ; voulant faire

(1) *in Iside.*

(2) *De animal.* p. 2. l. 10.

(3) L. 2. c. 156.

(4) *in voce Bubastis.*

(5) Lib. 1.

(6) Lib. 5. *de Abst.*

voir par là, que tout avoit commencé parmi eux, & qu'ils n'étoient redevables à aucun Peuple, ni de leurs Dieux, ni de leurs Heros. C'est pour cette raison sans doute, que l'on trouve dans les Poëtes Grecs les Fables Egyptiennes si défigurées, qu'il seroit difficile sans le secours des Langues, d'en pouvoir découvrir l'origine ; & qu'il y a tant de difference entre ce que Diodore & Plutarque disent d'Isis & d'Osiris après les Prêtres d'Egypte, & ce que les Poëtes disent d'Io, de Bacchus & de Diane, qu'on seroit tenté de croire que ce ne sont pas les mêmes Divinités.

On a donné dans le premier Chapitre des regles & des exemples pour connoître en general, les Fables Orientales, les Grecques & les Latines. Ce seroit ici le lieu de dire en quel temps ont commencé les Fables ; mais il est impossible d'en fixer au juste l'époque : on sçait seulement qu'elles sont très-anciennes, puisque nous les trouvons dans ce qui nous reste de plus ancien dans l'Antiquité profane ; à quoi on peut ajoûter que la maniere differente dont les racontent les premiers Poëtes, est une preuve incontestable qu'elles étoient répanduës avant leur temps, parmi les peuples dont apparemment elles contenoient l'ancienne Tradition. Mais pour dire quelque chose de plus précis, je crois que si avant le Deluge, les Fables n'ont pas corrompu la Religion de Caïn & de sa famille, ainsi que l'idolatrie avec laquelle elles paroissent si naturellement liées, elles ont du moins pris naissance peu de temps après, dans la famille de Cham, & de Chanaam son fils, premiers auteurs de l'idolatrie. Ainsi on doit regarder la Phenicie & l'Egypte comme le premier Theâtre des Fables, d'où elles passerent avec les Colonies en occident, & dans la Grece sur tout, où elles multiplierent infiniment, les Grecs ayant un genie porté aux fictions. De la Grece elles passerent en Italie, & dans les autres pays.

Il est constant qu'en suivant un peu l'ancienne Tradition, on découvre aisément que c'est là le chemin de l'idolatrie & des Fables, qui ont toûjours marché ensemble. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'Homere & Hesiode sont les inventeurs de ces Fables : l'idolatrie étoit plus ancienne que ces deux

Poëtes, & par consequent les Fables, qui y sont nécessairement enchaînées, l'étoient aussi. Les Poëtes qui avoient précédé ceux que je viens de nommer, en avoient apparemment rempli leurs Ouvrages, & je ne doute pas qu'Homere n'ait eu des modeles qu'il a imité. La Poësie Grecque auroit-elle commencé par des Chefs-d'œuvres ? Il y avoit eu sans doute avant lui des Poëtes, qui avoient traité le sujet de la guerre de Troye, & qui avoient fait des Iliades, où apparemment le commerce des Dieux avec les hommes, & les autres Fables, regnoient comme dans l'Iliade & l'Odyssée; car il ne faut pas croire que les Dieux de la Grece doivent leur origine aux Poëmes d'Homere & d'Hesiode. Ces deux Poëtes, & ceux qui les ont precedés, avoient suivi dans leurs Ouvrages les principes de la Theologie de leur pays, dont le systême avoit été formé dès le temps de Cecrops qui établit dans la Grece le culte des Divinités d'Egypte & de Phenicie, comme il paroît par le témoignage des Anciens, ainsi qu'on peut le voir dans Saint Epiphane (1). Les autres Chefs de Colonies, tels que Cadmus, qui porta en Grece les mysteres de Bacchus & d'Osiris, suivirent la même méthode; or ces Chefs de Colonies étoient tous anterieurs de plusieurs siecles à ces deux Poëtes. Mais pour tout dire en un mot, la Poësie Grecque n'est qu'une copie de cette ancienne Poësie si connuë en Orient, & que Moyse a si heureusement employée dans ces admirables Cantiques, où il celebre avec tant de majesté les victoires du Dieu des Armées sur les ennemis des Hebreux; & peut-être même que c'est ce commerce sacré du Dieu d'Israel avec son peuple, que fait si souvent sentir ce saint Legislateur, qui a donné lieu dans la suite aux Poëtes, de mêler à tous propos leurs Dieux avec les hommes, n'ayant pas sçu expliquer autrement cette divine Providence qui regle les évenemens, & qui paroît dans ces divins Cantiques si remplie de soin & de sollicitude. Ainsi les premieres verités ont donné occasion aux Fables les plus anciennes, qui se sont ensuite multipliées au gré du genie des peuples qui les ont adoptées.

(1) Dans le Liv. 1. de ses heresies, §. 7.

Il est bon de remarquer encore, que les Fables qui sortirent de la Phenicie & de l'Egypte, ne prirent pas toutes la

route d'Occident, je veux dire de la Grece & de l'Italie; il y en eut beaucoup qui passerent dans les Indes avec les Colonies qui allerent s'y établir; & c'est ce qui fait qu'il y a peu de pays où l'on n'ait trouvé une Tradition du combat des Géants, & de la Guerre qu'ils firent aux Dieux, comme on le peut voir dans plusieurs Relations (*a*). On trouve encore dans les pays les plus éloignés plusieurs vestiges des anciennes Fables, où elles ne sont pas même assez défigurées, pour n'être pas reconnuës; ce qu'on doit penser aussi de l'idolatrie de ces Peuples, qu'on voit bien, malgré les changemens qu'on y a faits, être la suite de l'ancienne, qui fut portée dans les climats éloignés avec les Colonies. Sur quoi on peut consulter l'Ouvrage du P. Laffiteau, pour ce qui regarde les Sauvages de l'Amerique, dont les mœurs, selon lui ressemblent à celles des premiers hommes. Mais il est temps de passer à une autre source.

Quinziéme source. L'ignorance de la Geographie.

Comme dans ces premiers temps l'art de la Navigation étoit peu perfectionné, & qu'on ne sçavoit guere bien la Geographie, les voyages de mer étoient fort dangereux. Lorsqu'on vint ensuite à faire des Relations des ces voyages, on y mêla plusieurs Fables: on ne parla, par exemple, de l'Ocean que comme d'un lieu couvert de tenebres, où le soleil alloit se coucher tous les soirs dans le Palais de Tethys (*b*).

Les Rochers qui composent le Détroit de Scylla & de Charybde, passerent pour deux monstres qui engloutissoient les vaisseaux. On publioit que les Symplegades ou les Cyanées, qui sont à l'entrée du Pont-Euxin, s'entreheurtoient pour engloutir les navires qui y passoient. On regardoit les Cimmeriens, comme un Peuple enseveli dans des tenebres éternelles: les Arimaspes & les Issedons, comme des hommes qui n'avoient qu'un œil: les Hyperboréens, comme des gens qui vivoient mille ans sans chagrin, sans maladie, & sans ressentir aucune des incommodités de la vie. Ici, il y

(*a*) Voyez ce que M. Dellon en a écrit dans son troisiéme tome des Divinités qu'adorent les peuples des Indes, sur tout sur les côtes de Malabar, & des pays voisins: & ce que le Pere Laffiteau en a dit dans ses Mœurs des Sauvages. T. 2.

(*b*) . . . . *Tartessos stabulanti conscia Phœbo* (1).

. . . .
Presserat occiduus Tartessia littora Phœbus (2).

(1) Sil. ital. L. 3.

(2) Ovid. Met. L. 14.

avoit un peuple couvert de plumes ; là, des hommes ſans tête, ou Acephales ; des Cynocephales, ou hommes à tête de chien ; d'autres, dont les oreilles pendoient juſqu'aux talons ; d'autres enfin qui n'avoient qu'un pied, car c'eſt ce que contenoient les Relations des Indes & du Nord : partout des monſtres effroyables qu'il falloit dompter. Si quelqu'un alloit dans le Golphe de Perſe, on publioit qu'il étoit allé juſqu'au fond de l'Orient, & au pays où l'*Aurore ouvre la barriere du jour*. Parce que Perſée eut la hardieſſe de ſortir du détroit de Gibraltar pour aller juſqu'aux Iſles Orcades, on lui donna le Cheval Pegaſe, avec l'équipage de Pluton & de Mercure, comme s'il avoit été impoſſible de faire un ſi long voyage, ſans quelque ſecours ſurnaturel.

Que de Fables ridicules, que de fictions pueriles ne trouve-t'on pas dans le faux Orphée, dans Apollonius de Rhodes, au ſujet du retour des Argonautes ; Combien de Pays & de Peuples inconnus, ne leur font-ils pas rencontrer dans ce voyage chimerique ? Qui eſt-ce qui peut dire où étoient les Cimmeriens d'Homere, & l'Iſle de Calypſo ?

On peut ajoûter à toutes ces ſources, le ſoin qu'on a pris ſouvent de ſauver l'honneur de pluſieurs femmes. Lorſque quelque Princeſſe avoit eu de la foibleſſe pour ſon Amant, les flatteurs ne manquoient pas d'appeller au ſecours de ſa réputation quelque Divinité favorable : il falloit que ce fût un Dieu métamorphoſé, qui eût triomphé de l'inſenſibilité de la Belle ; on ſauvoit par là ſa réputation, & ces ſortes de galanteries, bien loin d'être diffamantes, étoient très-honorables. Il n'y avoit pas juſqu'aux époux trop faciles, qui ne les favoriſaſſent ; & l'hiſtoire de Pauline & de Mundus, n'eſt pas le ſeul monument qui nous reſte de la ſotte crédulité des maris. Mundus, jeune Chevalier Romain, étoit devenu amoureux de Pauline, & ayant employé inutilement tous les moyens de la rendre ſenſible, il s'aviſa de gagner les Prêtres d'Anubis, qui firent ſçavoir à Pauline que ce Dieu étoit amoureux d'elle ; Pauline fut le même ſoir conduite dans le Temple par ſon mari. Quelques jours après, Mundus qu'elle rencontra par haſard, lui déclara le ſecret. Pauline au déſeſpoir s'en plaignit à Tibere, qui tout Tibere qu'il étoit,

ce. Les prétendus commerces des Dieux.

fit brûler les Prêtres d'Anubis, trainer sa Statue dans le Tybre, & fit exiler Mundus (1).

Il est sûr qu'une infinité de Fables tirent leur origine de cette source. Celle de Rhea Silvia, mere de Remus & Romulus, en est une preuve (2). Amulius son oncle entra dans sa cellule, & Numitor son pere, fit courir le bruit que les deux enfans qu'elle mit au monde avoient pour pere le Dieu de la Guerre. Souvent même les Prêtres étant amoureux de quelque femme, lui annonçoient qu'elle étoit aimée du Dieu qu'ils servoient, & elle se préparoit à aller coucher dans le Temple, où les parens la conduisoient avec ceremonie (3). A Babylone une femme, de celles que Jupiter-Belus avoit fait choisir par son Prêtre, alloit coucher dans son Temple. De là ce grand nombre d'enfans qu'on donne aux Dieux.

(1) Joseph. Ant. l. 18.

(2) Den. d'Halicarn. Ant. Rom. L. 1. Tite-Live. L. 1.

(3) Herodot. L. 1. C. 181.

CHAPITRE VII.

Dans lequel on recherche l'origine des Metamorphoses d'Ovide, & de quelques autres Poëtes.

POUR ne rien laisser à desirer sur l'origine des Fables; il faut ajoûter à ce que nous avons dit dans les Chapitres precedens, que presque toutes celles qui se trouvent dans les Metamorphoses d'Ovide, d'Hyginus, & d'Antoninus Liberalis, ne sont fondées que sur des manieres de s'exprimer figurées & metaphoriques : ce sont ordinairement de veritables faits, ausquels on a ajoûté quelque circonstance surnaturelle pour les embellir. La vie retirée, par exemple, que menerent en Illyrie Cadmus & Hermione, après avoir été chassés du Trône de Thebes, donna sans doute lieu à les faire changer en Serpens; surtout à l'aide des équivoques, dont nous parlerons dans leur histoire. La cruauté de Lycaon, qui immoloit des victimes humaines à Jupiter Lycæus, l'a fait metamorphoser en loup. Céyx & Alcyone ont été changés en Alcyons, pour nous donner une idée d'un amour parfait entre deux époux. Quand quelque Princesse mouroit de douleur de la perte de son mari ou de ses enfans,

le dénouëment de l'Elegie qui étoit compoſée à ce ſujet, étoit de la changer en Fontaine ou en Rocher. L'adreſſe & l'agilité de Periclymene, frere de Neſtor, qui fut tué par Hercule, ont fait dire que ce jeune Prince prenoit toutes ſortes de figures, & qu'il ſe changea en Aigle. On doit penſer de même de Protée, de Thetis, & de Metra fille d'Ereſiſton. Si quelqu'un ſe rendoit haïſſable, comme Aſcalaphe, on le changeoit en Hibou. La ſtupidité de Mydas, ou peut-être l'excellence de ſon oüie, lui ont fait donner des oreilles d'âne. On dit qu'Amphion bâtit les murailles de Thebes au ſon de ſa Lyre, parce qu'il fut aſſez éloquent pour perſuader à un peuple barbare, de bâtir une ville pour y vivre en ſocieté : qu'Orphée charma les Tygres & les Lions, & rendit les arbres & les rochers ſenſibles à ſes accords, parce qu'il étoit ſi inſinuant & perſuaſif, que rien ne pouvoit réſiſter à la force de ſon éloquence. Au lieu de dire que quelqu'un étoit gueri d'une maladie deſeſperée, comme Hypolite, on publioit qu'il étoit reſſuſcité ; & le Medecin qui en avoit pris ſoin, étoit toûjours Eſculape,

Quelquefois la reſſemblance des noms donnoit lieu à la metamorphoſe : ainſi furent changés Picus en Pivert, Cygnus en Cygne, Hierax en Epervier, Alopis en Renard, les Cercopes en Singes. Enfin on trouve des Fables, dont le fondement eſt le fruit de l'imagination des Poëtes : ainſi pour nous apprendre que Cephale ſe levoit de grand matin pour aller à la chaſſe, on publia que l'Aurore, qui en étoit amoureuſe, venoit l'enlever : qu'Hebé, Deeſſe de la jeuneſſe, avoit rajeuni Iolas compagnon d'Hercule, parce qu'il vécut très-long-temps, & qu'il conſerva ſa vigueur juſqu'à une extrême vieilleſſe : que Cerès avoit aimé Jaſion, parce qu'il avoit perfectionné l'Agriculture, dont cette Deeſſe avoit appris l'uſage à la Grece : que Diane venoit viſiter Endymion dans les montagnes de la Carie, parce que ce Berger s'y appliquoit à conſidérer le cours de la Lune ; ainſi des autres.

On en trouve qui ne ſont que des deſcriptions métaphoriques de quelques effets naturels ; ainſi les amours d'Apollon & de Daphné, marquent la verdure perpetuelle du Laurier, appellé *Daphné* par les Grecs. Enfin on doit penſer que tou-

tes les metamorphoses qu'on attribue à Jupiter & aux autres Dieux, n'étoient que des symboles qui nous marquoient les moyens dont les Princes qui portoient ces noms, s'étoient servis pour seduire leurs Maîtresses. Ainsi l'or dont se servit Pretus pour tromper Danaé, fit dire qu'il s'étoit changé en pluye d'or, ou bien, comme le remarque Eustathe (1), ces pretendues metamorphoses n'étoient que des Medailles d'or, sur lesquelles on les voyoit gravées, & que les Amans donnoient à leurs Maîtresses; presens plus propres par la rareté du métal & la finesse de la gravure, à rendre sensibles les femmes, que de veritables metamorphoses.

(1) Sur le liv. 1. de l'Iliade.

Il est necessaire de remarquer avant que de finir cet article, qu'il n'y eut jamais de Pays plus ferrile en Fables, que la Grece. Peu contente de celles qu'elle avoit reçues d'Orient, elle en inventa un nombre infini de nouvelles. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner l'immense Recueil qu'Ovide en a fait, & on verra que de XV. Livres que comprend son Ouvrage des Metamorphoses, il y en a près de XIII. qui ne sont composés que de Fables Grecques. J'ai donné dans le premier Chapitre des regles & des exemples pour les distinguer. La Langue dans laquelle elles paroissent avoir été composées, est la plus sûre. Si les noms sont tirés des Langues de l'Orient, elles sont étrangeres à la Grece; & s'ils sont Latins, elles doivent être regardées comme originaires d'Italie. Or sur ce principe, il y en a peu dans les Metamorphoses d'Ovide, qui ne soient Grecques d'origine; car si vous exceptez celles du Chaos, de la formation de l'homme; des compagnons de Cadmus, sortis des dents du Serpent; celles de Derceto changée en poisson, de Semiramis en colombe, de Pyrame & de Thisbé, d'Ino & de Melicerte, de Cadmus & d'Hermione, de Meduse, d'Atlas, d'Andromede, de Cerès, d'Ascalaphe, des Dieux cachés en Egypte, de Minerve, de Protée, de Byblis, de Memnon, des Cabbires, & peu d'autres; & celles enfin qui comprennent la moitié du XIV^e^. Livre & le XV^e^. qui sont visiblement composés de Fables purement Latines, toutes les autres sont Grecques d'origine, comme il est aisé de s'en convaincre.

Telle eſt l'origine de la plûpart des fables ; & quand on n'en trouve pas le denouement dans les ſources que j'ai rapportées, on le trouve aiſément dans ces metaphores.

Mais après avoir decouvert les ſources de tant de fables particulieres, il faut remonter encore à une ſource plus éloignée, & donner l'Hiſtoire des Coſmogonies & des Theogonies des anciens Peuples ; c'eſt-à-dire, la maniere dont ils ont conçu l'origine & la formation du Monde, & les generations de leurs Dieux : c'eſt là principalement qu'on verra à combien d'erreurs l'homme eſt livré, lorſqu'il n'a pour guide que ſes ſeules lumieres.

LIVRE SECOND,

Des differentes Theogonies dont l'Antiquité nous a conservé la connoissance, ou Sentiment des Anciens, sur l'origine du Monde & des Dieux.

COMME l'opinion des Anciens sur l'origine des Dieux, étoit toûjours mêlée avec celle de l'origine du Monde, ainsi qu'un Sçavant Anglois l'a fort bien observé (1), & comme il est aisé de le juger par le fragment celebre de Sanchoniathon, je me vois obligé d'expliquer également dans ce Livre, leurs Cosmogonies & leurs Theogonies.

(1) Cudword. Syst. intell. p. 342.

Ceux qui ne connoissent la Mythologie que par les Ouvrages des Grecs & des Latins, soit en vers ou en prose; s'imaginent que le premier des deux Peuples que je viens de nommer, est l'auteur & l'inventeur de ces erreurs monstrueuses qui composoient leur Religion, & de tous les Dieux qu'ils adoroient. Mais il est certain que les Grecs étoient modernes, eu égard aux Peuples d'Orient; que leur Pays a été peuplé tard, & que ce sont les Colonies venues de Phenicie & d'Egypte, qui y apporterent leur Religion, leurs ceremonies & leurs mysteres. Ainsi c'est parmi les Peuples de l'Asie qu'il faut chercher l'origine de l'idolatrie. Je commencerai par la Tradition des Chaldéens, comme le plus ancien Peuple que nous connoissions, & ensuite je p sserai aux autres.

CHAPITRE I.

Tradition des Chaldéens.

On ne peut disputer aux Chaldéens l'avantage d'être un des plus anciens Peuples de la terre. Nembrot qui en fut le premier Roi, vivoit du temps même de Phaleg, & il est regardé comme l'auteur du dessein insensé de la Tour de Babel. Ce Peuple, au rapport de Joseph (1), avoit eu soin dès les temps les plus reculés, de conserver par des Inscriptions publiques, & par d'autres monumens, le souvenir de ce qui s'étoit passé, & de faire écrire ses Annales par les plus sages de la Nation; mais rien ne prouve mieux l'antiquité des Chaldéens, que le rapport de leur opinion sur l'origine du monde, sur les dix générations qui précederent le Deluge, & sur les dix autres qui suivirent cet évenement, avec ce qu'en a dit Moyse.

(1) L. contre Apion.

Quatre Auteurs anciens avoient écrit l'histoire des Chaldéens, Berose, Abydene, Apollodore, & Alexandre Polyhistor: leurs Ouvrages sont perdus, mais il nous en reste quelques fragmens dans Joseph, dans Eusebe, & dans Syncelle. C'est dans ce dernier (2) qu'on trouve le morceau de Berose qui regarde leur Theogonie. Un homme, ou plûtôt un monstre moitié homme & moitié poisson, sorti de la mer Erythréenne, parut, disoit cet Auteur, près d'un lieu voisin de Babylone. Il avoit deux têtes; celle d'homme étoit sous celle de poisson. A sa queuë de poisson étoient joints des pieds d'homme, & il en avoit la voix & la parole; on conserve encore aujourd'hui son image peinte. Berose dit de lui que c'étoit ζῶον ἄφρενον, ce que Goar traduit, *animal ratione destitutum*; mais comme il paroît que ce n'étoit point là l'idée qu'en avoit l'Auteur Chaldéen, & que le mot *aphrenon* n'est pas grec, il faut qu'il y ait faute dans le texte de Syncelle, & il doit y avoir ἄρρενον, *strenuus*, comme l'a conjecturé un Sçavant moderne. Quoiqu'il en soit, ce monstre, selon l'Auteur Chaldéen, demeuroit le jour avec les hommes,

(2) p. 28. & 29.

ſans manger ; & il leur donnoit la connoiſſance des Lettres & des Sciences, & leur enſeignoit la pratique des Arts, à bâtir des Villes & des Temples, à établir des Loix, à s'appliquer à la Géometrie, à ſemer & à recueillir les grains & les fruits ; en un mot, tout ce qui pouvoit contribuer à adoucir leurs mœurs. Au ſoleil couchant, il ſe retiroit dans la mer, & paſſoit la nuit dans les eaux. Il en parut dans la ſuite d'autres ſemblables à lui, & Beroſe avoit promis de reveler ces myſteres, dans les Hiſtoires des Rois, mais il ne nous en eſt rien reſté. Le même Auteur ajoute qu'Oannès avoit laiſſé quelque Ecrit ſur les origines, dans lequel il enſeignoit qu'il y avoit eu un temps où tout n'étoit que tenebres & eau, & que cette eau & les tenebres renfermoient des animaux monſtrueux ; des hommes avec deux ailes, d'autres qui en avoient quatre, avec deux têtes dans un même corps, l'une d'homme & l'autre de femme, avec les deux ſexes. Qu'on en voyoit avec des jambes & des cornes de chévre ; que d'autres avoient ou la partie antérieure, ou la poſtérieure du cheval, comme les Hippocentaures. D'autres naiſſoient avec la tête d'un homme & le corps d'un Taureau ; que les chiens avoient quatre queuës, ayant les parties de derriere comme les poiſſons. Enfin, que tous les animaux étoient d'une figure monſtrueuſe & irréguliere, & tels qu'on en voyoit les repreſentations dans le Temple de Bel. Cet Auteur ajoutoit encore, qu'une femme nommée Omorca (*a*), étoit la maîtreſſe de l'Univers, & que Bel la diviſa en deux : que d'une de ſes parties il avoit formé la terre, & de l'autre le ciel, & avoit donné la mort à tous ces monſtres. Ce Dieu partagea enſuite les tenebres, ſepara la terre d'avec le ciel, & arrangea l'Univers ; & après avoir détruit les animaux qui ne pouvoient ſoutenir l'éclat de la lumiere, & voyant le monde deſert, il ordonna à un des Dieux de lui couper la tête à lui-même, de mêler avec de la terre le ſang qui cou-

(*a*) Les Sçavans ont cherché pluſieurs étymologies du nom de cette Omorca. Je m'en tiens au Syncelle qui le dérive de Thaleth, nom, dit-il, que les Grecs donnent à la mer, ce qui a rapport à une des plus anciennes opinions, celle-là même qu'avoit adopté Thalés de Milet, que l'eau étoit le principe de toutes choſes ; ou pour dire la même choſe poëtiquement avec Homere, que l'Ocean étoit le pere des Dieux.

leroit de la playe, & d'en former les hommes & les animaux : après quoi il forma les astres & les planetes, & acheva ainsi la production de tous les êtres.

Voilà, selon Alexandre Polyhistor, ce que renfermoit le premier Livre de Berose ; c'est-à-dire, une Physique grossiere, & une Theogonie qui ne l'est pas moins. Il est vrai que cet Auteur a pensé que tout ce systême étoit allegorique ; mais quelles allegories pourroient le rendre supportable? Disons cependant que quelque monstrueux qu'il soit, il paroît n'être qu'une tradition defigurée de l'Histoire de la création, tirée des écrits de Moyse, ou puisée dans une tradition encore plus ancienne. Il est incontestable que l'endroit où il est parlé des tenebres qui couvroient la terre, mêlée alors avec l'eau, *& tenebræ erant super faciem abyssi* (1), est le fondement de toute cette Cosmogonie, dans laquelle les Chaldéens avoient imaginé les monstres dont on vient de voir l'Histoire, pour décrire d'une maniere plus sensible & plus effrayante, cet état de confusion qui regna dans le monde immédiatement après la création.

(1) Gen. C. 1. v.

Pour ce qui regarde la formation de l'homme, on voit bien que l'Histoire en est prise aussi de la description de Moyse, qui dit que Dieu, après s'être comme exhorté lui-même à la production de ce chef-d'œuvre, prit de la terre qu'il détrempa avec de l'eau, & lui souffla un esprit de vie. Ces dernieres paroles ont apparemment donné occasion à l'Auteur du systême Chaldéen, de dire que Bel s'étoit fait couper la tête; ou, suivant une autre tradition, qu'il avoit coupé lui même celle d'Omorga, d'où Berose conclut que c'est pour cela que l'homme fut doué d'intelligence.

Pour ces hommes monstrueux. qui avoient deux têtes, quatre bras, & les deux sexes, on peut penser que l'idée en étoit prise aussi dans ces paroles de Moyse, où cet Historien faisant au Chapitre II. une recapitulation de ce qu'il avoit dit dans le premier, ajoute en parlant d'Adam & d'Eve, *masculum & feminam creavit illos* : & c'est cette idée des Chaldéens, pour le dire en passant, qui a donné lieu à la fable des Androgynes, si celebres dans le Dialogue de Platon, intitulé *le Banquet*; fable que ce Philosophe fait debiter à Aris-

(1) Platon dans le Banquet. tophane, un des interlocuteurs. Les Dieux, dit-il (1), avoient d'abord formé l'homme d'une figure ronde, avec deux corps, deux visages, quatre jambes, quatre pieds, & les deux sexes. Ces hommes étoient d'une force si extraordinaire qu'ils resolurent de faire la guerre aux Dieux. Jupiter que cette entreprise irrita, alloit les faire perir, comme les Géants qui avoient voulu escalader le Ciel; mais voyant qu'il faudroit entiérement détruire le genre humain, il se contenta de les partager en deux, afin qu'ainsi separés en deux parties, ils n'eussent plus desormais ni tant de force, ni tant d'audace. Il donna en même temps ordre à Apollon d'ajuster ces deux demi-corps, & d'étendre sur la poitrine & sur le reste, cette peau qui y est encore, & qui porte dans le nombril la marque qu'elle y a été arrêtée, & nouée, comme lorsqu'on ferme un sac ou une poche : ces deux parties d'un corps ainsi separées cherchent à [illegible] réunir, & voilà l'origine de l'amour.

Il est aisé de juger que la fiction de ces hommes partagés en deux, est tirée de l'Histoire que raconte Moyse de la formation de la femme qui fut tirée d'une des côtes d'Adam, &
(2) Gen. 2. qui étoit *os de ses os, & chair de sa chair* (2). L'esprit humain fait en vain tous ses efforts pour corrompre la verité; elle laisse toûjours quelque trace lumineuse qui la fait reconnoître.

Il y a eu quelques Rabbins qui ne se sont pas fort éloignés de l'opinion des Chaldéens, en disant que le corps d'Adam avoit été créé double, mâle & femelle, & que ces corps étant joints ensemble par les épaules, Dieu les avoit separés. (3)

(3) Voyez Heiseg. Hist. des Patr. T. 1. p. 35.

Pour dire maintenant ce que je pense d'Oannès & du fragment de Berose, il est bon d'observer que cet Auteur, après avoir fait la description du pays de Babylone, 1°. ajoute immédiatement après, que la premiere année parut cet homme extraordinaire, sans que cette année soit relative à aucune autre; ainsi on ne peut rien conclure pour le temps où il parut. 2°. Le nom d'Oannès, ou Oès, comme le nomme Helladius, paroît être formé du mot Syriaque *Onedo*, qui signifie un Voyageur ou un Etranger. Ainsi tout se reduit à dire, que dans un temps qu'on ne sçauroit determiner, il arriva par mer

un homme qui donna aux Chaldéens quelques principes de Philoſophie, & quelque connoiſſance des anciennes traditions, & leur laiſſa des memoires ſur ce ſujet. On ne l'a repreſenté comme une eſpece de monſtre, moitié homme, moitié poiſſon, que parce qu'il étoit couvert d'écailles : on n'a dit qu'il ſe retiroit la nuit dans la mer, que parce qu'il rentroit tous les ſoirs dans ſon vaiſſeau : qu'il ne mangeoit point, parce qu'il prenoit ſes repas dans ſon bord ; ainſi du reſte. Ce que dit Helladius, dont nous avons un fragment que Photius nous a conſervé (1), d'Oès, ou Oen, confirme l'explication que je viens de donner de cette fable : car cet Auteur, dont le recit convient aſſez avec ce qu'en a rapporté Beroſe, ajoute qu'Oen, qui avoit des mains, des pieds, & une tête d'homme, étoit reellement un homme, & n'avoit été pris pour un poiſſon, que parce qu'il étoit couvert depuis la tête juſques aux pieds, de peaux de poiſſon, Ce qu'il dit enſuite, qu'on publioit qu'il étoit ſorti de l'œuf primitif, d'où tous les autres êtres avoient été tirés, n'eſt fondé que ſur la reſſemblance de ſon nom, avec le mot grec *Oon*, qui ſignifie un Oeuf ; ou plutôt ſur l'ancienne fable qui ſuppoſoit que tout étoit ſorti d'un œuf. Remarquons en paſſant qu'Hygin dit auſſi, apparemment d'après ces deux Auteurs, qu'Eauhannés, ou comme portent les Imprimés, Euhadnés, dont le nom eſt une corruption de celui d'Oannès, étoit venu par mer en Chaldée, & y avoit enſeigné l'Aſtrologie.

(1) 2. Bibl. Cod. 279.

George Syncelle qui nous a conſervé les fragmens de pluſieurs Anciens, dit que ſelon Abydene, un ſecond Annedotus ou un animal reſſemblant à Oannès, étoit ſorti auſſi de la mer ſous le regne d'Amillarus, qui habitoit dans la ville de Pantibibla (*a*), vingt & ſix *Sares* après le commencement de la Monarchie des Chaldéens : mais Apollodore le Chronographe diſoit, ſuivant la même Syncelle, qu'il n'avoit paru

(*a*) Scaliger ſur Euſebe, p. 406. remarque très-bien que les Anciens n'ont rien dit de la ville nommée Pantibibla. Seroit-elle la Sipphara de Ptolomée, dans laquelle Xixutrus, qui eſt le même que Noé, depoſa les Mémoires qu'il avoit compoſés avant le Deluge ? puiſque ce nom peut être derivé du mot Chaldéen *Sepher*, ou *Spher*, Livre, Recueil ; & c'eſt là le ſens qu'a en Grec le mot Pantibibla. Le Chevalier Newton, dans ſa Chronologie, prend cette ville pour la Sepharvaïm dont il eſt parlé au ſecond Livre des Rois, *Chap.* 19. *v.* 13.

que sous le regne suivant, c'est-à-dire, du temps d'Amenon. En quoi on blâmoit Polyhistor, d'avoir introduit après Berose, son Oannès à la premiere année; c'est-à-dire, vraisemblablement, au commencement de cette même Monarchie. Le même Apollodore parle d'un quatriéme Annedotus, qui étoit aussi sorti de la mer, sous le regne de Daonus; & Abydene nomme quatre personnes qui vinrent alors par mer, pour enseigner plus en détail ce qu'Oannès n'avoit appris aux Chaldéens, que d'une maniere abbregée; il nomme ces quatre Docteurs, *Euhedochus*, *Eneugamus*, *Eneubalus*, & *Anembotus*.

Telle étoit la Tradition des Chaldéens sur l'origine du monde, dans laquelle il paroît qu'on suppose les Dieux antérieurs à la formation du monde. On voit qu'il n'y est nullement parlé de leur naissance, comme dans celle des Pheniciens & des autres Peuples dont je parlerai dans le chapitre suivant. Quoiqu'il en soit, voici les dix premieres generations, suivant l'opinion des Chaldéens, & la durée de leurs regnes par Sares (*a*).

Suivant Africanus.	*Suivant Abydene dans le même Auteur.*	*Suivant Apollodore dans le même Auteur.*
1 Alorus regna 10. Sares.	1 Alorus, . . 10	1 Alorus, . . 10
2 Alasparus, . . 3	2 Alaparus, . . 3	2 Alaparus, . . .
3 Amelon, . . 13	3 Amillarus, . . 13	3 Amelon, ...
4 Amenon, . . 12	4 Amenon, . . 12	4 Amenon, . . .
5 Metalarus, . 18	5 Megalarus, . 18	5 Megalarus, . 18
6 Daonus, . . 29	6 Daos, . . 10	6 Daonus, . . 10
7 Evedorachus, 18	7 Evedorescus	7 Evedoriscus, 18
8 Amphis, . . 10	8 Anedaphus, . .	8 Amenpsinus, 10
9 Otiartes, . . 8	9.	9 Otiartes, . . 8
10 Xixutrus. . . 18	10 Sisuthrus, . . .	10 Xixutrus, . . 18

(*a*) Les Anciens divisoient le temps en Sares, en Neres, & en Soses. Le Sare, suivant Syncelle, marquoit trois mille six cens ans; le Nere, six cens, & le Sose, soixante; ce qui donnoit à la durée des premiers regnes, un nombre infini d'années, chaque Roi ayant regné plusieurs Sares; mais lorsqu'on ne regarde les Sares que comme des années de jours, le calcul de ces anciens Auteurs se rapporte assez exactement aux années données par Moyse aux premiers Patriarches. Voyez sur cela Scaliger, Petau, & les autres Chronographes, & en particulier l'Histoire universelle donnée par une Societé d'Anglois.

Il n'est pas douteux que comme Alorus dans le systême des Chaldéens, est inconteſtablement Adam, Xixutrus ne ſoit Noé. Auſſi racontent-ils que ce fut de ſon temps qu'arriva le Deluge; en quoi, pour le dire en paſſant, les Auteurs Chaldéens ſont plus fidelles que Sanconiathon, dont je parlerai dans la ſuite, lequel rapportant les dix premieres generations du monde naiſſant, & les dix qui les ſuivirent, par une prévarication inexcuſable ne fait aucune mention de ce celebre évenement. Voici ce qu'en rapportent les Auteurs que je viens de citer (1).

(1) Voyez Syncel. loc. cit.

Cronus ou Saturne étant apparu en ſonge à Xixutrus, l'avertit que le quinziéme du mois Dœſius le genre humain ſeroit détruit par un Deluge, & lui ordonna de mettre par écrit l'origine, l'hiſtoire, & la fin de toutes choſes; & de cacher ſous terre ſes Mémoires, dans la Ville du ſoleil, nommée Sippara; de conſtruire enſuite un Vaiſſeau, d'y mettre les proviſions neceſſaires, & d'y entrer, lui, ſes parens & ſes amis, & d'y enfermer les oiſeaux & les animaux à quatre pieds. Xixutrus exécuta ponctuellement ſes ordres, & fit un Navire qui avoit deux ſtades de largeur, & cinq de longueur; & il n'y fut pas plûtôt entré que la terre fut inondée.

Quelque temps après voyant les eaux diminuées, il lâcha quelques oiſeaux, qui ne trouvant ni nourriture, ni lieu où ſe repoſer, retournerent au Vaiſſeau. Quelques jours après il en lâcha d'autres, qui revinrent avec un peu de bouë aux pattes. La troiſiéme fois qu'il les laiſſa envoler, ils ne parurent plus; ce qui lui fit juger que la terre commençoit à être ſuffiſamment découverte. Il fit alors une ouverture au Vaiſſeau, & voyant qu'il s'étoit arrêté ſur une montagne, il en ſortit avec ſa femme, ſa fille, & le Pilote; & ayant adoré la Terre, élevé un Autel & ſacrifié aux Dieux, lui & ceux qui l'avoient accompagné diſparurent. Ceux qui étoient demeurés dans le Vaiſſeau ne les voyant point revenir, ſortirent & les chercherent vainement: ſeulement une voix ſe fit entendre, & leur annonça que la pieté de Xixutrus lui avoit merité d'être enlevé dans le ciel, & d'être mis au nombre des Dieux, avec ceux qui l'accompagnoient. La même voix,

les exhorta à être religieux, & à se transporter à Babylone, après avoir déterré à Sippara les Memoires qui y avoient été déposés. La voix ayant cessé de se faire entendre, ils allerent rebâtir la Ville qu'on vient de nommer, & quelques autres.

CHAPITRE II.

Theogonie des Pheniciens.

SANCONIATHON, Prêtre de Beryte, qui vivoit à ce qu'on prétend, avant la guerre de Troye, avoit écrit sur la Cosmogonie, & sur la Theogonie des Pheniciens. Eusebe qui nous a conservé un long Fragment de ce Traité (1), rapporte en faveur de cet Auteur un passage qui ne doit pas être suspect, puisqu'il est tiré de Porphyre, le plus grand ennemi que les Chrétiens ayent jamais eu. Cet Auteur raconte que Sanconiathon avoit écrit sur les Juifs, *des choses très-veritables ; qu'il étoit conforme à leurs Ecrivains, & qu'il avoit appris plusieurs des circonstances qu'il rapporte, de Jerombaal, Prêtre de Jevo ; qu'il avoit dedié son Ouvrage à Abibaïl Roi de Phenicie : que non seulement ce Prince, mais ceux qui avoient ordre d'examiner les Livres, étoient convenus de la verité de l'Histoire de cet Auteur ..... Enfin qu'il avoit tiré ce qu'il avançoit, partie des Actes des villes particulieres, & partie des Archives qui se conservoient avec soin dans les Temples.*

(1) Prep. Evang. L. I.

Le temps nous a enlevé l'Ouvrage de cet ancien Auteur ; il subsistoit encore dans les premiers siecles du Christianisme, puisque c'est vers ce temps-là, c'est-à-dire vers le regne des Antonins, que Philon de Byblos le traduisit en Grec, & le divisa en neuf Livres (2). Dans les Préfaces qu'il y avoit ajoûtées, il disoit, » que Sanconiathon, homme sçavant & » de grande experience, souhaitant avec passion de connoître » les Histoires de tous les Peuples, & les connoître dès leur » origine, avoit fait une perquisition exacte des Ecrits de » Taaut, persuadé que comme il avoit inventé les Let- » tres, il étoit aussi le premier des Historiens. » C'étoit donc dans les Ouvrages de ce chef des Sçavans, du celebre

(2) Voyez Eusebe. *Ibid.*

Mercure, que l'auteur Phenicien avoit puisé le fond de son Histoire. Après cela il blâme les Grecs d'avoir tourné en froides allegories, ou en explications physiques, des faits très-réels ; & de ce qu'ayant voulu allegoriser l'histoire des Dieux, ils l'avoient entierement renversée, en introduisant à la place de la verité, des idées chimeriques, & des mysteres qui n'avoient pas plus de réalité.

Cette traduction, quoique visiblement interpolée par Philon, & accommodée aux idées des Grecs de son temps, comme il paroît par ce qui nous en est resté, ne subsiste plus présentement ; mais Eusebe nous en a conservé un long fragment, & c'est tout ce que nous en avons.

Malheureusement encore, car il est bon de donner une idée nette & exacte de ce fragment ; outre qu'il est interpolé par Philon, ainsi qu'on vient de le dire, Eusebe en le rapportant, au lieu de l'avoir copié tel qu'il étoit, y a mêlé, comme on jugera aisément en le lisant avec attention, non seulement les reflexions du Traducteur Grec, mais aussi les siennes propres ; ce qui diminue beaucoup l'autorité de ce précieux reste des antiquités Pheniciennes : n'étant pas toûjours aisé de distinguer ce qui est de Sanconiathon, d'avec ce qui n'est que de Philon ou d'Eusebe. Il est bien clair, par exemple, que lorsqu'il est parlé des Grecs, comme quand il dit que, trompés par des mots équivoques, ils ont pris une chose pour une autre ; ou lorsqu'en parlant de Thot ou Thaut, on ajoûte que c'est le même que les Grecs nomment Hermès ; il est clair, dis-je, que ces reflexions sont de Philon ou d'Eusebe ; car, si Sanconiathon est aussi ancien qu'on le prétend, les Grecs n'étoient guere connus des Pheniciens du temps de cet Auteur ; ou du moins leur Religion, qu'ils avoient reçue des Pheniciens eux-mêmes par les Colonies qui étoient venues s'établir parmi eux, n'étoit pas encore changée au point qu'elle l'étoit du temps d'Hesiode & d'Homere, qui n'ont vêcu que plus de quatre cens ans après Sanconiathon.

Quoiqu'il en soit, voici le fragment, qui peut être divisé en trois parties. Ceux qui en voudront voir la traduction entiere, n'ont qu'à lire les Reflexions de M. Fourmont sur les

anciens Peuples (1). La premiere contient la Cosmogonie des Pheniciens; la seconde, l'Histoire des premiers hommes avant le Deluge, quoique cet Auteur ne dise pas un mot de ce celebre évenement; & la troisiéme parle de ceux qui ont vêcu après, & qui sont descendus des premiers.

(1) Tom. 1. p. 4. & suiv.

1°. Selon cet ancien Auteur, » le premier principe de » l'univers a été un air tenebreux & spiritueux; un chaos plein » de confusion & sans clarté; éternel, & d'une durée sans » fin. L'esprit devenu amoureux de ses principes, il s'en fit » une conjonction, & cette conjonction fut appellée l'amour. » De là sortit *Mot*, ou *Mod*, c'est-à-dire, ou un limon, ou » plûtôt un mêlange aqueux, qui fut le principe & la semence » de toutes les créatures, & la generation de l'univers. Il y » eut d'abord des animaux qui n'avoient aucun sentiment, » lesquels en engendrerent d'intelligens, qui furent nommés » *Zophezemin*, c'est-à-dire, contemplateurs des cieux. Im» médiatement après *Mot*, le soleil, la lune, les étoiles, » & les autres Astres commencerent à paroître & à luire. » L'air étant fortement illuminé par le violent degré de cha» leur, communiqué à la terre & à la mer, des vents furent » produits, avec des nuées qui tomberent en pluyes; & les » eaux dont la terre venoit d'être inondée, attirées par l'ar» deur du soleil, furent de nouveau réunies dans l'air, où » poussées les unes contre les autres, elles formerent les » éclairs & le tonnerre, dont le bruit réveilla les animaux » intelligens, & les effraya tellement qu'ils commencerent à » se mouvoir dans la terre & dans la mer. »

Ce premier morceau du Fragment, ne regarde, comme on voit, que la formation des êtres, & mon objet n'est pas de m'étendre sur cette matiere. Il suffit d'observer que ce systeme des Pheniciens conduisoit à l'athéisme, Dieu n'ayant aucune part dans la formation de l'univers. Sanconiathon dit même que l'esprit, tel qu'il le concevoit, ne connoissoit pas sa propre production.

» 2°. L'Auteur Phenicien, après cette Cosmogonie, com» mence l'Histoire du genre humain, par la production du » premier homme & de la premiere femme, que Philon son » Traducteur nomme *Protogone* & *Æon*, & ajoûte que celle-ci

» trouva que les fruits des arbres pouvoient ſervir de nourriture.
» Les enfans de ces premiers parens du genre humain, qui
» furent *Genus* & *Genea*, habiterent dans la Phenicie. Une
» grande ſechereſſe étant ſurvenue, ils étendirent les mains
» vers le ſoleil, qu'ils regarderent comme le ſeul Dieu & le
» maître des cieux, & lui donnerent le nom de *Beelzemen*,
» lequel en Phenicien ſignifie, Seigneur des cieux. *Genus*
» dans la ſuite engendra d'autres hommes, qui furent nom-
» més *Phos*, *Pur*, *Phlox*, c'eſt-à-dire, *lumiere*, *feu*, & *flame* :
» ce furent eux qui en frottant deux pieces de bois l'une
» contre l'autre, trouverent l'uſage du feu. Leurs enfans qui
» furent d'une grandeur demeſurée, donnerent leurs noms
» aux montagnes qu'ils poſſedoient; de là les noms du mont
» Caſſius, du Liban & Antiliban, du Brathys, &c. »

» Les enfans de ces Geants furent *Memrumus*. & *Hypſu-*
» *ranius*. Ce dernier habita à Tyr, & inventa l'art de conſ-
» truire des cabanes de roſeaux & de jonc, & le *papyrus*;
» & ſon frere, avec qui il ſe brouilla, apprit aux hommes à
» ſe couvrir de peaux de bêtes. Il fit plus encore, car un vent
» impetueux ayant enflamé une forêt qui étoit près de Tyr, il
» prit un arbre, en coupa les branches, & l'ayant lancé dans
» la mer il le fit ſervir de vaiſſeau. Il rendit auſſi un hommage
» religieux, & repandit le ſang de quelques animaux en l'hon-
» neur de deux pierres qu'il avoit conſacrées au vent & au feu;
& voilà, pour le dire en paſſant, le ſecond exemple d'un culte rendu à des êtres créés, le ſoleil, comme on l'a vû, ayant été le premier objet de l'idolatrie.

» Après la mort de Memrumus & d'Hypſuranius, continue
» Sanconiathon, leurs enfans leur conſacrerent des morceaux
» informes de bois & de pierre, qu'ils adorerent, & établirent
» des fêtes annuelles à leur honneur ». C'eſt ici la premiere fois qu'on rendit un culte religieux à des hommes morts.

» Pluſieurs années après cette generation, qui eſt la ſixié-
» me, vinrent *Agreus* & *Halieus*, inventeurs de la pêche &
» de la chaſſe, comme leurs noms le ſignifient. Ceux-ci eu-
» rent pour enfans deux freres qui inventerent l'art de faire
» des inſtrumens de fer. Celui des deux qui porta le nom de
» Chryſor, & qui eſt le même que Hepheſtus ou Vulcain,

» s'adonna à la funeste science des enchantemens & des sor-
» tileges ; inventa l'hameçon, l'amorce & la ligne à pêcher,
» l'usage des barques utiles à ce sujet, & même les voiles.
» Tant de découvertes lui meriterent après sa mort les hon-
» neurs divins, sous le nom de *Zeumichius*, ou Jupiter le
» machiniste. On croit encore que ces deux habiles freres
» inventerent l'art de faire des murailles de brique. Ils eurent
» pour enfans *Technites*, ou l'artiste, & *Geinus Autocthone*,
» c'est-à-dire, né dans la terre même, lesquels ayant trouvé
» le secret de mêler la paille avec la brique, en formerent
» des thuiles qu'ils firent seicher au soleil. Leurs deux fils
» nommés *Agraï*, le champetre, & *Agrotes*, le laboureur,
» s'adonnerent à la vie rustique, & à la chasse. On les nom-
» ma aussi *Aletæ* & Titans. Enfin Amynus & Magus, le
» *contre-sorcier* & *l'enchanteur*, furent les derniers de cette
» premiere race, & ils enseignerent aux hommes l'art de
» bâtir des villages, & d'y rassembler leurs troupeaux. Il y
» avoit aussi de leur temps aux environs de Byblos, un cer-
» tain Elion, nom qu'on peut rendre en Grec par celui
» d'*Hypsistus*, *le plus haut*, qui avoit pour femme *Beruth*. Ils
» eurent un fils nommé *Epigée*, qui fut dans la suite appellé
» Uranus, & une fille qui porta le nom de *Gé*, & c'est le
» nom de ces deux enfans que les Grecs ont donné au ciel
» & à la terre.

» Hypsistus étant mort à la chasse, on l'honora comme un
» Dieu, & on lui fit des libations & des sacrifices. Uranus
» s'empara du Royaume de son pere, & ayant épousé Gé sa
» sœur, il en eut plusieurs enfans, Ilus, qui fut appellé *Cronos*
» ou Saturne, Betylus, Dagon, & Atlas. »

Telles furent, selon l'Auteur Phenicien, les dix premieres generations, lesquelles, si on en excepte celle d'Elion ou Hypsistus, sont celles de la branche de Caïn : surquoi il est bon de faire quatre remarques. La premiere, que cet ancien Ecrivain, qui vouloit favoriser l'idolatrie, a affecté de ne parler que des descendans de Caïn, qu'on croit avec raison en avoir été les premiers auteurs. La seconde, qu'il ne fait aucune mention du Deluge, lequel selon les Peres de l'Eglise, fut la punition des crimes de cette race, dont le plus grand étoit

le culte ſacrilege qu'ils avoient rendu aux créatures. La troiſiéme, eſt que Sanconiathon compte dix generations dans la branche de Caïn, quoique Moyſe n'en mette que huit, paſſant de la troiſiéme, ou d'Henoc, à la ſixiéme, ou à Irad. Mais, on peut dire que Moyſe, dont le but étoit de parler principalement de la race de Seth, ou de celle des Juſtes, n'a pas ſuivi de même celle de Caïn, ſur tout la quatriéme & la cinquiéme, parce que peut-être c'étoient des hommes qui ne meritoient pas d'être nommés; car il n'y a pas d'apparence que les huit generations de Caïn ayent duré auſſi long-temps que les dix de Seth, dont Moyſe fait mention. La quatriéme enfin, que l'Auteur Phenicien attribue à ces deſcendans de Caïn la plûpart des inventions utiles, ainſi que Moyſe, quoique ces deux Auteurs ne ſoient pas toûjours d'accord ſur le temps de ces découvertes, ni ſur les perſonnes qui les ont faites, Sanconiathon donnant à une race ce que Moyſe donne à une autre, comme on pourra s'en convaincre en liſant les premiers Chapitres de la Geneſe.

J'ai dit que ces dix generations regardoient les deſcendans de Caïn, ſi on en exceptoit Hypſiſtus, parce que les Sçavants, après Cumberland qui a expliqué dans un grand détail ce fragment de l'Auteur Phenicien, prétendent que cet Hypſiſtus étoit le pere de Noé, & qu'il n'en eſt parlé que comme en paſſant, parcequ'il étoit ennemi des Idolatres dont Sanconiathon plaide la cauſe.

Pour la ſatisfaction des Lecteurs, je vais metttre ici les deux Tables des deſcendans de Caïn.

Selon Moyſe.	*Suivant Sanconiathon*
1. Adam, Eve,	1. Protogonus, Æon,
2. Caïn,	2. Genus, Genea,
3. Henoch,	3. Phos, Pur, Phlox,
4.	4. Caſſius, Libanus,
5.	5. Memrumus, Uſous,
6. Irad,	6. Agreus, Halieus,
7. Mehuiael,	7. Chryſor ou Hepheſtus
8. Mathuſael,	8. Technites, Geinus,
9. Lameth,	9. Agrus, Agrotes,
10. Jubal, Jubal-Tubulcaïn.	10. Amynus, Magus,

Dans Moyse, comme on le voit, la race de Caïn finit aux derniers hommes que je viens de nommer, parce qu'eux-mêmes, ou leurs descendans, furent engloutis dans les eaux du Deluge; sans qu'il s'en fût sauvé aucun. Comment, dira-t'on, a-t'elle donc été continuée par Sanconiathon dans la troisiéme partie de son extrait que je vais rapporter? Il est aisé de répondre à cette difficulté, en disant qu'il a pris dans les descendans de Noé, les personnages de cette seconde decade. La chose paroîtra évidente par les reflexions qu'on trouvera dans la suite.

» 3°. De ceux-ci, dit Sanconiathon, c'est-à-dire, d'Amy-» nus & de Magus, n'aquirent *Misor* & *Sydic*, le *Libre*, & » le *Juste*, qui trouverent l'usage du sel. Le premier fut pere » de Thaautus, l'inventeur des premieres Lettres; c'est le » Thoot des Egyptiens, le Thogit des Alexandrins, & l'Her-» mès des Grecs: & Sydic eut pour enfans les Dioscures » ou Cabires, nommés dans la suite Corybantes ou Samo-» thraces. Ceux-ci perfectionnerent la navigation, en faisant » un vaisseau; & parmi leurs enfans, il y en eut qui trou-» verent l'usage des simples, des remedes contre la mor-» sure des animaux, & enfin l'art des enchantemens, ou » la maniere de guerir ces morsures par des paroles.

» Uranus, dont les enfans vivoient du temps de ceux dont » on vient de parler, ayant succedé à son pere *Elion*, eut » de Gé sa sœur, les quatre enfans qu'on a déja nommés, » Cronus, Betylus, Atlas, & Dagon ou Siton, qui fut sur-» nommé *Zeus Arotrius*, ou Jupiter le laboureur, lorsqu'il » eut inventé l'art de semer le blé; il eut aussi plusieurs au-» tres enfans de differentes Concubines. Gé mécontente » des galanteries de son époux, lui en fit des plaintes ame-» res; ce que l'obligea à la repudier. Mais comme il l'ai-» moit, il la reprit & en eut plusieurs enfans, qu'il chercha » dans la suite à faire perir. Cronus ayant atteint l'âge viril, » épousa le ressentiment de sa mere, mit à la tête de son » Conseil Hermès Trismegiste qui étoit son Secretaire, s'op-» posa vivement aux desseins d'Uranus, le chassa du Royau-» me, succeda à son pouvoir; & ayant pris dans le combat » une Concubine que son pere aimoit tendrement, il la don-

» na, quoique déja grosse, en mariage à Dagon, chez qui elle
» accoucha peu après d'un enfant mâle, qui fut nommé
» *Demaroon.*

» Pour se mettre en sûreté, Chronos bâtit une muraille au-
» tour de sa maison, & fonda Byblos, la premiere Ville
» de Phenicie (*a*). Comme il conçut quelque temps après
» un violent soupçon contre son frere Atlas, il le fit jetter,
» par le conseil de Trismegiste, dans une fosse où il perit.
» Chronos avoit alors deux filles, *Persephoné* ou Proserpine,
» & *Athené* ou Minerve, dont la premiere mourut vierge;
» & un fils, nommé Sadid, qu'il fit mourir. Il coupa même
» la tête à sa fille; actions dont les Dieux, c'est-à-dire, ceux
» de son parti, qu'on nommoit Eloim (*b*), furent fort étonnés.
» Vers ce temps-là, continue l'Auteur Phenicien, les des-
» cendans des Dioscurès ayant construit des Vaisseaux, se
» mirent en mer, & furent jettés par le vent, près du Mont-
» Casius, où ils bâtirent un Temple.

» Cependant Uranus, quoiqu'exilé, songeoit toûjours à
» dresser des embûches à son fils Chronos, & il lui envoya,
» dans le dessein de le faire tuer, trois de ses filles, Astar-
té, Rhée & Dione; mais celui-ci s'étant saisi d'elles, les mit au nombre de ses concubines, aussi bien qu'*Eimarmené* & *Hora* qui lui furent envoyées dans le même dessein. Il eut sept filles d'Astarté, qui furent nommées les Titanides ou Artemides, & deux fils, sçavoir Pothos & Eros, desir & amour. De Rhée, il eut sept fils, dont le plus jeune, que l'Auteur ne nomme pas, fut mis au nombre des Dieux au moment même de sa naissance; c'est-à-dire, fut consacré aux Dieux, & au service divin; il eut aussi quelques filles de Dione, qui ne sont point nommées. Le même Chronos ou Saturne eut dans la Perée, trois fils, Chronos, qui porte le même nom que son pere, Zeus Belus, & Apollon. (*c*)

(*a*) L'Auteur Phenicien avoit déja parlé de Tyr, comme la premiere Ville de ce pays-là : peut-être qu'elle n'étoit composée que de quelques cabanes, & que Byblos fut une Ville plus reguliere.

(*b*) Eloïm est le plurief d'Eloah, & signifie les Dieux. Cumberland interprete ce mot par Chroniens, c'est-à-dire, les gens du parti de Chronos.

(*c*) M. Fourmond dans la traduction de cet endroit du Fragment paroît s'être trompé, à moins qu'il n'y ait une faute d'impression, car au lieu des trois enfans

Sydic, ou le Juſte, ayant épouſé une de ces Titanides dont on vient de parler, en eut un fils nommé Aſclepius. Surquoi il eſt bon de remarquer avant que de paſſer plus avant, que Sydic étant, ſelon quelques Auteurs, Sem, fils de Noé ou Uranus, il faut ſelon Sanchoniathon, qu'il ait paſſé dans la terre de Chanaan, & y ait épouſé une fille de Cham, qui eſt le Chronos de cet Auteur. Aſclepius ſon fils, eſt le ſeul des enfans de Sydic, dont cet Auteur ait fait mention; car il ne prenoit interêt qu'à ſon pays, qui étoit la Phenicie, peuplée par Cham & ſes deſcendans.

Quoiqu'il en ſoit, l'Auteur ajoute que ceux-ci furent contemporains de Pontus, de Nereus (*a*), ſon fils, & de Typhon. Pontus eut deux enfans, un fils nommé *Poſéidon*, ou Neptune; & une fille appellée Sidon, laquelle ayant une voix admirable, fut la premiere qui compoſa des Odes. Demaroon fut pere de *Melicertus*, appellé autrement Hercule (*b*). Ce fût alors qu'Uranus entreprit une nouvelle guerre contre Pontus; il ſe ſepara de lui & ſe joignit à Demaroon. Celui-ci tombe ſur Pontus qui le met en ſuite, de ſorte qu'il eſt contraint de faire un vœu aux Dieux pour ſa propre vie. Ilus, c'eſt-à-dire, Chronos ou Saturne, la trente-deuxiéme année de ſon regne, s'étant mis en embuſcade dans un bocage arroſé de fontaines & de ruiſſeaux, pour ſurprendre ſon pere Uranus, il lui coupa les parties d'un coup de ſabre; & ce fut en cet endroit là même qu'Uranus fût deifié. Il y avoit rendu l'eſprit, & ſon ſang ſorti par ſa playe, s'y voit mêlé avec les eaux: on montre encore l'endroit où cela eſt arrivé.

Voilà donc, (& c'eſt une reflexion qu'Euſebe joint au recit de l'Auteur Phenicien) voilà l'Hiſtoire de Chronos ou

que Sanchoniathon donne à Chronos τρεῖς παῖδες, il en nomme quatre, Chronos, Zeus ou Jupiter, Belus & Apollon, pendant qu'il faut lire Ζεὺς Βῆλος, καὶ Ἀπόλλων. *Ref. Crit. T.* 1. *p.* 16.

(*a*) Cumberland ne doute pas que Nereus ne ſoit Japhet, & il eſt difficile de ne pas ſe rendre à ſes raiſons, que l'on peut voir dans ſon Ouvrage, & dans une Note des Auteurs Anglois qui ont donné un premier volume de l'Hiſtoire univerſelle p. 247.

(*b*) C'eſt l'Hercule Phenicien le plus ancien de tous, lequel avoit un Temple à Gadira ou Gadis, qui ſubſiſtoit encore du temps de Silius Italicus, qui en parle dans ſon ſecond livre.

Saturne, & ce qu'il y a de veritable sur le regne d'un Prince que les Grecs ont regardé comme si heureux, qu'ils en ont fait le siecle d'or.

Après quelques autres choses, l'Auteur continue ainsi (*a*). » Astarté la Grande, Jupiter Demaroon, & Adod le Roi » des *Dieux*, regnoient dans le pays, suivant les conseils de » Chronos ou Saturne. Astarté pour marque de sa Royauté, » mit sur sa tête celle d'un taureau. Parcourant la terre, elle » trouva un astre tombé du ciel (*b*); elle le prit & le consa- » cra dans Tyr, l'Isle sainte. Astarté, suivant les Pheniciens, » est Aphrodite ou Venus. Chronos faisant aussi son tour de » la terre donna à Athene sa fille, le Royaume de l'Attique. » Cependant la peste & la famine s'étant fait sentir, Chronos » offre à son pere Uranus, son fils Sadic, & se circoncit, » ordonnant à tous les soldats de son armée d'en faire au- » tant. Quelque temps après, un fils qu'il avoit eu de Rhea, » appellé Mouth, fut mis au rang des Dieux. Le nom que » les Grecs donnent à ce fils, peut se rendre en Grec par » Θάνατος, ou Pluton. Chronos après cela donna deux de ses » villes, sçavoir, Byblos à la Déesse Baaltis ou Dioné, Beryt » à Neptune & aux Cabires, aux Agrotès ou Laboureurs, » & aux Pêcheurs, c'est-à-dire, aux Dieux appellés Αλιεῖς.

» Mais avant ces choses le Dieu Taaut fit aussi le portrait » des autres Dieux, de Saturne ou Chronos, de Dagon, &c. » pour en former les caracteres sacrés des Lettres. Pour signe » de Royauté, il donna à Chronos quatre yeux, deux de- » vant & deux derriere. De ces quatre yeux, deux se fer- » moient pendant que les deux autres veilloient (1). De mê- » me sur ses épaules il mettoit quatre ailes, dont deux étoient » étenduës, les deux autres demeurant dans un état de repos; » son idée étant de faire entendre, par les yeux, que Chronos » couché veilloit, & qu'éveillé il demeuroit couché & se » reposoit; par les ailes, que se reposant il ne cessoit pas de » voler, & qu'avec ce mouvement il demeuroit tranquille. » Aux autres Dieux il ne donnoit que deux ailes, une sur » chaque épaule, pour montrer que leur vol étoit seulement

(1) Voila l'origine de Janus qui étoit le Saturne des Latins.

(*a*) Ce dernier article paroît fort mêlé des reflexions de Philon.
(*b*) Un Aigle, comme on le dira dans les remarques sur ce Fragment.

» pour accompagner Chronos. Il avoit même ajouté au por-
» trait de Chronos deux autres ailes au haut de la tête; une
» pour marquer la ſuperiorité de ſon eſprit dans l'art de re-
» gner, l'autre pour deſigner la delicateſſe de ſes ſenſations.

» Chronos étant allé dans le pays du midi, donna toute
» l'Egypte au Dieu Taaut, pour en former un Royaume,
» qui lui appartînt en propre. »

Après avoir traduit ce Fragment, Philon de Byblos ajoute, que cette hiſtoire avoit été laiſſée aux deſcendans de Sydik, & que le fils de Thabion, c'eſt-à-dire, Sanchoniathon lui-même, après l'avoir enveloppée, & y avoir mêlé quelques idées phyſiques ſur l'origine du monde, en avoit tranſmis le ſyſteme aux Prophetes des Orgies.

» Les Grecs, dit encore le même Traducteur, qui par
» la beauté de leur genie l'ont emporté ſur toutes les autres
» Nations, ſe ſont approprié toutes les anciennes Hiſtoires,
» les ont ornées & exagerées, n'ayant cherché qu'à divertir
» par leurs recits; & dès-là, ils ont infiniment changé ces
» mêmes Hiſtoires. C'eſt de là qu'Heſiode & les autres Poë-
» tes Cycliques ont forgé des Theogonies, des Gigantoma-
» chies, des Titanomachies, & d'autres morceaux par leſquels
» ils ont comme étouffé la verité. Nos oreilles accoutumées
» dès l'enfance à leurs fictions, prévenuës d'opinions accre-
» ditées depuis pluſieurs ſiecles, conſervent comme un de-
» pôt ſacré la vanité de ces fables. Et parce que le temps a
» donné inſenſiblement à ces contes frivoles, la force de
» s'emparer de nos eſprits, ils en ſont tellement en poſſeſſion,
» qu'il eſt très-difficile de les rejetter. Il eſt même arrivé par
» là que la verité, lorſqu'on la decouvre aux hommes, pa-
» roît avoir l'air du menſonge, pendant que les narrations
» fabuleuſes, quelqu'inſenſées qu'elles ſoient, paſſent pour les
» faits les plus authentiques. »

Tel eſt le Fragment de Sanchoniathon. Comme j'aurai occaſion dans la ſuite de cet Ouvrage, de parler de tous les perſonnages dont l'Auteur fait mention, je ne joindrai ici que peu de reflexions.

1°. Les Auteurs ſont fort partagés ſur l'authenticité de ce morceau; & s'il y en a quelques-uns qui ayent ſoutenu qu'il

est veritablement de l'Auteur Phenicien, quoiqu'interpolé par Philon son Traducteur, & mêlé de plusieurs reflexions qui ne sont pas de Sanchoniathon, le plus grand nombre l'a toujours regardé comme un ouvrage supposé. Le celebre Cumberland & M. Fourmont l'aîné, sont les deux qui en ont soutenu la verité avec le plus de force & d'érudition. On peut voir dans ce dernier sur tout (1), l'histoire des sentimens des Sçavans sur ce sujet, & les raisons qu'il a eues de les réfuter.

2°. Il n'est pas douteux que Sanchoniathon n'ait pris les idées de sa Theogonie dans des traditions très-anciennes, mais déja corrompues chez les Pheniciens, par les fictions qu'on y avoit mêlées : mais il est évident en même temps, que l'Auteur dans le dessein d'accrediter l'Idolatrie, n'a parlé pour les Genealogies d'avant le Deluge, que de la branche de Caïn, sans faire aucune mention de celle de Seth.

3°. L'Auteur est plus clair & moins interpolé pour ces dix premieres Genealogies, dont nous avons donné la Table, que pour celles qui ont suivi le Deluge, sur lesquelles on trouve plus de confusion, & moins de liaison ; quoiqu'on voye bien qu'il a voulu les conduire jusqu'à la famille d'Abraham, & à quelques-uns de ses descendans (2).

4°. Il paroît que le but de l'Auteur, après celui du crédit qu'il vouloit donner à l'Idolatrie, a été de faire connoître les inventeurs des arts ; en quoi il est quelquefois d'accord avec Moyse ; & en même temps l'histoire des Apotheoses, ne manquant jamais d'indiquer ceux qui par des inventions utiles, avoient été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte public.

D'où il suit, 5°. qu'ayant donné peu ou point de part au souverain Etre, dans la formation du monde, sa Cosmogonie est un athéisme (3) ; & par une contradiction des plus grossieres, sa Theogonie est une imagination extravagante.

6°. Dans les desseins que nous venons de donner à cet Auteur, & qu'il est évident qu'il a eu, il n'a dû faire aucune mention du Deluge, qu'il avoit sans doute connu aussi bien que les Chaldéens & les Egyptiens qui en ont parlé.

7°. Quand il ne seroit pas aussi évident qu'il l'est, que c'est dans cette Histoire Phenicienne que les Grecs ont puisé leur

(1) Refl. crit. sur les anciens Peuples. L. 1.

(2) Voyez la Table qu'en a donnée M. Fourmont, L. 1. p. 86.

(3) V. Eusebe loc. cit. Cumberland & M. Fourmont.

Theogonie, ainsi qu'on le verra dans la suite, la reflexion de Philon de Byblos, qu'on vient de voir à la fin du fragment, ne laisseroit aucun lieu d'en douter.

8°. Eusebe, à qui nous devons ce fragment, a soutenu que la Cosmogonie des Pheniciens, introduit directement l'athéisme, comme nous l'avons remarqué dans la cinquiéme reflexion, & il a été suivi en cela par le celebre Cumberland, qui regardoit avec raison ce systeme touchant l'origine du monde, comme uniquement destiné à faire l'apologie du culte idolatre rendu à differentes parties de l'univers & à des hommes mortels; Thaut ayant plongé Sanchoniathon son copiste, dans les tenebres du plus grossier paganisme, qui est l'oubli de l'Etre Souverain dans la formation & dans le gouvernement du monde, & ayant tâché d'introduire la religion des Egyptiens & des Pheniciens, qui honoroient la creature au lieu du Créateur. Cependant un celebre Moderne (1) prétend qu'en donnant une interprétation favorable aux expressions de Sanchoniathon, il paroît que les Pheniciens supposoient deux principes, dont l'un étoit un chaos obscur & tenebreux, & l'autre un vent, πνεῦμα, ou plutôt une intelligence, douée de bonté, qui a arrangé le monde dans l'état où il est : & si l'Auteur Phenicien dit que cette intelligence ne connoissoit pas sa propre production, c'est qu'elle étoit éternelle, & n'avoit jamais été produite. Mais cette Cosmogonie Phenicienne étant tirée des livres de Thaut, il est bon de suspendre notre jugement jusqu'à ce que nous ayons donné la Cosmogonie & la Theogonie Egyptienne, qui vont faire la matiere du Chapitre suivant.

(1) Cudword, Syst. intell.

CHAPITRE III.

La Theogonie des Egyptiens.

LES Apologistes du Christianisme ont été obligés de chercher dans l'antiquité la plus reculée, l'origine des autres Religions, & personne n'y a travaillé avec plus de succès qu'Eusebe de Cesarée. Que de morceaux précieux ne nous a-t'il pas conservés, que l'injure des temps auroit fait perir, sans les soins qu'il a pris de les rassembler dans son ouvrage? Outre le celebre fragment, dont nous avons parlé dans le chapitre précedent, nous lui devons une infinité d'autres morceaux sur l'ancienne Religion des Egyptiens, des Grecs, & de plusieurs autres Peuples. C'est dans ses Ouvrages qu'on remarque de quelle maniere l'Idolatrie s'est accruë; quelle a été l'incertitude & quelles ont été les variations des Philosophes sur les principes Physiques, & sur l'origine du Monde en particulier. Le fragment que nous venons de rapporter, ne regarde proprement que les Pheniciens; mais quels étoient les Dieux de la Phenicie, sinon les Dieux de l'Egypte (*a*); & d'où la Grece tenoit-elle les siens, suivant Herodote, Platon, Plutarque, & tant d'autres, que de l'Egypte & de la Phenicie? Sanchoniathon paroît avoir copié Thot, ou Thaut: or Thot étoit Egyptien, & l'homme le plus sçavant de son temps. Il faut donc s'attendre à trouver parmi les Egyptiens les mêmes idées à peu près, sur l'origine du monde & des Dieux, que celles des Pheniciens, dont on vient de parler. Diodore de Sicile nous les a développées dans l'endroit que je vais rapporter, sans cependant avoir nommé les Egyptiens en particulier; & Eusebe semble l'avoir copié (1), quoique le chapitre où il en parle, soit intitulé, *De la Cosmogonie des Grecs.* Mais on sçait que ceux-ci l'avoient reçuë des Egyptiens.

(1) Euf. Prep. Evang.

(*a*) On n'examine point ici si les Egyptiens ont reçû les Dieux des Pheniciens, comme le prétendent de sçavans hommes, ou si l'idolatrie passa de l'Egypte dans la Phenicie, parce qu'il est impossible de le découvrir, & assez inutile de le sçavoir.

(1) Diod. L. 1. c. 7.

Au commencement, dit Diodore de Sicile (1), le ciel & la terre n'avoient qu'une forme, étant mêlés ensemble par leur nature ; mais ensuite ayant été separés, le monde commença à prendre l'arrangement que nous y observons. Par le mouvement de l'air les parties ignées s'éleverent, & donnerent au Soleil, à la Lune & aux autres astres leur mouvement circulaire. La matiere solide tomba en bas, & forma la mer & la terre, d'où sortirent les poissons & les animaux, à peu près comme on voit encore en Egypte sortir de la terre détrempée des eaux du Nil, une infinité d'insectes & d'autres animaux.

(2) In Proemio.

Eusebe a fort bien observé que ce systême, non plus que celui des Pheniciens, pris dans la même source, ne donne au Créateur aucune part dans la formation de l'Univers. Pour confirmer son jugement, il rapporte un passage de Porphyre, lequel, dans son Epître à Anebo Prêtre Egyptien, écrit que Chæremon & d'autres encore, avoient crû qu'il n'y avoit rien d'antérieur à ce monde visible; que les Planétes & les Etoiles étoient les vrais Dieux des Egyptiens, & que le Soleil devoit être regardé comme l'artisan de l'Univers : & il est bon de remarquer que c'est à cela que revient l'Abregé de la Theologie Egyptienne, donné par Diogene Laërce (2), qu'il avoit tiré lui-même de Manethon, & d'Hecatée, qui avoient dit avant lui, que la matiere étoit le premier principe, & que le Soleil & la Lune étoient les premieres Divinités de cet ancien Peuple, connuës & adorées sous les noms d'Osiris & d'Isis.

(3) Cudword. Syst. intell. p. 317.

Il est bon de remarquer cependant qu'un habile Moderne (3) a rendu plus de justice aux Egyptiens, prouvant par Eusebe lui-même, qu'ils avoient crû qu'un Etre intelligent, qu'ils nommoient *Cneph*, avoit présidé à la formation du monde. Ils representoient cet Etre, suivant Porphyre, sous la figure d'un homme tenant une Ceinture & un Sceptre, avec des plumes magnifiques sur la tête, & de sa bouche sortoit un œuf, duquel à son tour sortoit un autre Dieu qu'ils nommoient *Phta*, & les Grecs Vulcain. Ils donnoient eux-mêmes l'explication de cette figure mysterieuse. Les plumes dont sa tête étoit ombragée, marquoient la nature cachée & invisible

invisible de cette intelligence, le pouvoir qu'elle avoit de donner la vie, sa souveraineté sur toutes choses, & la spiritualité de ses mouvemens. L'œuf qui sort de sa bouche, designoit le monde, dont il étoit l'artisan. Les mêmes Peuples representoient aussi quelquefois la Divinité, sous le symbole d'un Serpent, avec une tête d'Epervier, lequel en ouvrant les yeux remplit le monde de lumiere, & en les fermant les couvre de tenebres. On peut confirmer le sentiment de l'Auteur moderne, par le témoignage de Jamblique, qui du temps d'Eusebe, s'étoit fort appliqué à étudier l'ancienne Theologie des Egyptiens, & qui tâche de prouver comme Chæremon l'avoit avancé, qu'ils ne croyoient pas generalement, qu'une nature inanimée étoit l'origine de toutes choses; mais que dans le monde, aussi bien que dans nous-mêmes, ils reconnoissoient l'ame superieure à la nature, & l'intelligence qui a créé le monde, superieure à l'ame.

Quelques idées qu'on prête aux anciens Philosophes Egyptiens, & à Thaut qui en a été le Maître, il est sûr que leur Theogonie est une Idolatrie grossiere, qui a été l'origine & la source de celle des Grecs & de plusieurs autres Nations, comme on le verra dans la suite. En effet, selon Socrate, dont le témoignage est rapporté par Eusebe (1), les Egyptiens frappés à la vûë du Soleil & des autres astres, s'imaginoient que ces corps lumineux étoient les Maîtres du monde, & les premiers Dieux qui le gouvernoient. Ils nommerent le Soleil, Osiris, & la Lune Isis. Osiris, disoient-ils, signifie *plein d'yeux, ou très clair-voyant.* Isis est la même chose que Παλαία l'*Antique* ou la *vieille*, & ce nom a été donné à la Lune, à cause de sa naissance éternelle.

(1) Prep. Ev. L. 1. p. 17.

Mais on ne s'en tint pas là : dès qu'on a fait le premier pas dans les tenebres, on s'égare à mesure qu'on avance. Diodore de Sicile, qui avoit recueilli avec soin les traditions Egyptiennes, dit que leurs grands Dieux étoient Ἥλιος, le Soleil, Χρόνος, Saturne. Rhea, Ζεύς, Jupiter, Ἥρα, Junon, Ἥφαιστος, Vulcain, Ἑστία Vesta, Ἑρμῆς, Mercure; qu'on regardoit celui-ci comme le dernier, mais qu'on ne convenoit pas lequel du Soleil, ou de Vulcain, avoit regné le premier. Voilà, pour le dire en passant, les huit grands Dieux des

Egyptiens, dont parle plusieurs fois Herodote, sans toutefois les nommer.

Chronos, continue toûjours Diodore de Sicile, ayant épousé Rhea, devint, suivant quelques-uns, pere d'Osiris & d'Isis, & suivant d'autres, de Jupiter & de Junon. De Jupiter, selon ces derniers, étoient sortis cinq autres Dieux, Osiris, Isis, Typhon, Apollon, & Aphrodité ou Venus. Osiris, ajoutoient-ils, étoit le même que Bacchus, Isis, la même que Cerès. Anubis & Macedo étoient sortis d'Apollon, lequel accompagna Osiris dans ses conquêtes. Osiris partant pour ses expeditions, avoit laissé en sa place son frere Busiris : à son retour des Indes Typhon l'assassina, & on le mit au rang des Dieux, à cause de ses belles actions, & les bœufs Apis & Mnevis qui lui avoient été consacrés, furent eux-mêmes honorés comme des Divinités. Mais comme dans les Apotheoses on changeoit souvent les noms des personnes deïfiées, Osiris fut appellé Serapis, Dionysius, Pluton, Jupiter, Pan, &c. Isis sa femme, fut mise aussi au rang des Déesses, & honorée sous les noms de Thesmophoros, de *Selené* ou la Lune, d'*Hera*, ou Junon, &c. Orus, fils d'Isis & le dernier des Dieux, après s'être derobé aux embûches des Titans, regna sur l'Egypte, & après sa mort fut mis au nombre des Dieux, & c'est celui que les Grecs nommoient Apollon.

Telle est, selon Diodiore de Sicile, la Cosmogonie & la Theogonie des Egyptiens, & il est aisé de voir que les Grecs l'avoient corrompuë & ajustée à leur maniere. Ce qu'on en peut conclure de plus certain, est que cet ancien Peuple reconnoissoit deux sortes de Dieux. Les astres, sur tout le Soleil & la Lune; & les hommes illustres, ausquels pour leurs bienfaits, ils avoient rendu un culte religieux. Mais soit que cette Theologie ait été tirée des Livres de Thaut, ou Thot, ou de quelque tradition conservée par les Prêtres Egyptiens, il est sûr que les Grecs en ont formé leur systême, comme on le verra dans la suite.

CHAPITRE IV.

Theogonie des Atlantides.

Diodore de Sicile (1) eſt le ſeul des anciens qui nous ait conſervé la Theogonie des Peuples de la partie Occidentale de l'Afrique, qu'on appelloit les Atlantides: *Comme ces Peuples*, dit-il, *racontent ſur l'origine & la naiſſance des Dieux, des choſes qui reſſemblent aſſez à ce que les Grecs en diſent eux-mêmes, il n'eſt pas hors de propos de les rapporter.* Ils ſe glorifioient, continue notre Hiſtorien, de poſſeder un pays où les Dieux avoient pris naiſſance, & citoient pour le prouver, l'endroit où Homere fait dire à Junon, qu'elle alloit aux extremités de la terre, voir l'Ocean & Tethys, le pere & la mere des Dieux.

(1) Liv. 3. C. 4.

Uranus, ou le Ciel, ſuivant ces Peuples, avoit été leur premier Roi : ce Prince obligea ſes ſujets, alors errants & vagabonds, à vivre en ſociété, à cultiver la terre, & à jouir des biens qu'elle leur preſentoit. Appliqué à l'Aſtronomie, Uranus regla l'année ſur le cours du Soleil, & les mois ſur celui de la Lune ; & fit par rapport au cours des aſtres, des Predictions, dont l'accompliſſement frappa tellement les Atlantides, qu'ils crurent qu'il y avoit quelque choſe de divin dans le Prince qui les gouvernoit, & après ſa mort ils le mirent au rang des Dieux. Uranus avoit eu de pluſieurs femmes quarante-cinq enfans ; Titée ſeule lui en avoit donné dix-huit. Quoique ces derniers euſſent chacun leur nom, ils furent en general nommés Titans, de celui de leur mere. Cette Princeſſe étant morte, reçut auſſi les honneurs divins, & ſon nom fut donné à la terre, comme celui de ſon mari avoit été donné au ciel.

Parmi les filles d'Uranus & de Titée, les deux aînées ſe diſtinguerent par leur merite & par leurs vertus. La premiere, qui fut nommée la Reine par excellence, & qu'on croit être la même que Rhea ou Pandore, prit grand ſoin de l'éducation de ſes freres & de ſes ſœurs ; & voilà, remarque Diodore,

la raison pour laquelle on l'appella la Grande-Mere. Cette Princesse qui avoit toujours fait profession d'une grande chasteté, voulant enfin donner des heritiers à son pere, se maria avec Hyperion son frere, & en eut deux enfans, *Helion* & *Selené*, qui se distinguerent autant par leur prudence & par leur sagesse, qu'ils étoient remarquables par leur beauté. Leurs Oncles jaloux de voir dans Helion un Prince si parfait, & dans Selené la fille du monde la plus belle & la plus sage, craignant que l'Empire ne leur fût destiné, massacrerent Hyperion, & jetterent Helion dans l'Eridan : Selené qui aimoit tendrement son frere, se précipita du haut du Palais. La Reine cherchant son fils sur les bords du fleuve, s'assoupit de fatigue & de douleur; & vit pendant son sommeil, Helion qui lui prédit que les Titans seroient punis de leur cruauté, & qu'elle & ses enfans seroient mis au rang des Dieux ; que le feu celeste qui nous éclaire, porteroit desormais le nom d'Helion, & que la Planette qui se nommoit auparavant *Mené*, prendroit le nom de *Selené* (1). Rhea s'étant reveillée, raconta son rêve, ordonna qu'on rendît à ses enfans les honneurs divins, défendit qu'on touchât jamais son corps, & étant entrée tout d'un coup dans une grande fureur, se mit à courir les champs, ayant les cheveux épars, & tenant à la main des Cymbales, dont le bruit mêlé avec ses hurlemens, répandoit l'épouvante partout où elle passoit. Ses sujets qui virent leur Reine dans un état si deplorable, voulurent l'arrêter; mais lorsqu'une main temeraire l'eut touchée, le ciel se declara pour elle, & parut tout en feu. Il tomba au bruit du tonnere une grande pluie, & ce fut pour la derniere fois qu'on vit la Reine, qui disparut tout d'un coup. Après cet évenement les Atlantides rendirent les honneurs divins à leur Reine, qu'ils nommerent la Grande-Mere des Dieux, & honorerent les deux astres qui nous éclairent, sous les noms d'Helion & de Selené.

(1) C'est le nom Grec de la Lune.

Cependant les Princes Titans, principalement Saturne & Atlas, après la mort de leur pere Uranus, diviserent son Empire. Les parties occidentales de l'Afrique échurent au dernier, qui donna son nom à cette celebre montagne qui depuis a été appellée le Mont Atlas : & comme ce Prince s'étoit

entierement addonné à l'astronomie & à la connoissance de la sphere, on publia que cette montagne soutenoit le ciel. Hesperus fut celui de ses fils qui se distingua le plus par sa pieté & par ses autres vertus; mais un jour qu'il étoit monté sur l'Atlas pour étudier le ciel, il fut enlevé dans un nuage, & on ne manqua pas de le placer dans l'étoile qui porte son nom, & de lui decerner les honneurs qu'on rend aux autres Dieux.

Atlas avoit eu sept filles qu'on nomma les Atlantides, sçavoir, Maia, Electre, Taygete, Asterope, Merope, Halcyone & Celéno. Elles furent toutes mariées à des Heros ou à des Dieux; & comme plusieurs Peuples se vantoient d'en tirer leur origine, on les plaça après leur mort dans le ciel, où elles forment la constellation des Pleïades.

Les Atlantides ne faisoient pas le même éloge de Saturne, qui partagea l'Empire avec son frere Atlas: il étoit cruel, & d'une extrème avarice. Ce Prince ayant épousé Rhea sa sœur, en eut Jupiter, qui fut surnommé Olympien. Ils reconnoissoient à la verité un autre Jupiter, frere d'Uranus & Roi de Crete, mais beaucoup moins celebre que son neveu, qui après avoir fait la conquête du monde, & avoir comblé les hommes de ses bienfaits, devint le plus grand de tous les Dieux.

Telle est, selon Diodore de Sicile, la Theogonie des Atlantides, qui est assez semblable à celle des Grecs; sans qu'on puisse sçavoir si ceux-ci l'ont reçue de ces Peuples d'Afrique, ou si eux-mêmes l'ont apprise des Grecs. Je n'ajouterai au recit de cet Historien que peu de remarques, parce que j'expliquerai au long toute cette Mythologie, dans l'Histoire des Dieux de la Grece (1). J'observe donc qu'il est surprenant, 1°. que Diodore ne fasse aucune mention de Neptune, dont la connoissance & le culte passerent, selon Herodote (2), dans la Grece, de la Libye où il étoit connu & adoré de temps immemorial. 2°. Qu'il ne parle pas non plus de Minerve Tritonienne, que les Anciens croyoient être née sur les bords du Lac Triton en Afrique, & qui devoit aussi être connue des Atlantides. Enfin je remarque en troisiéme lieu qu'il paroît par tout ce qu'on vient de rapporter, que le

(1) Tom. III.

(2) Liv. 2.

81497

culte des Astres, & en particulier du Soleil & de la Lune, a été la premiere & la plus ancienne Religion de ces Peuples, comme de tous les autres.

CHAPITRE V.

La Theogonie des Grecs.

LA Grece n'eut jamais qu'une idée très-confuse de l'Histoire de sa Religion. Devouée sans reserve, sur un article si important, à ses anciens Poëtes, elle les regardoit comme ses premiers Theologiens; & cependant ces Poëtes, ainsi que le remarque judicieusement Strabon (1), soit par l'ignorance de l'antiquité, soit par flatterie pour les Princes Grecs, avoient ajusté en leur faveur toutes les Genéalogies de leurs Dieux, pour faire croire qu'ils en descendoient. Aussi quand il s'agit dans leurs ouvrages de quelqu'un de leurs Heros, il ne faut gueres remonter pour trouver à la tête de leurs Genéalogies, Hercule, Jupiter, ou quelque autre Dieu. La folle pretention de vouloir passer pour très-anciens, est remarquable dans presque tous les Peuples; & les Grecs en ont été les plus entêtés. Ainsi nous voyons avec surprise qu'eux, qui ne pouvoient ignorer qu'ils avoient reçu plusieurs colonies d'Egypte & de Phenicie, & que ces colonies leur avoient apporté leurs Dieux, & les ceremonies du culte qu'on devoit leur rendre, ont toujours prétendu que ces mêmes Dieux étoient originaires, ou de la Grece, ou de la Thrace, ou de la Phrygie; car c'est là où se reduit tout le systême de leurs Poëtes. Deux mots d'Herodote, qui dit que les Dieux des Grecs venoient de l'Egypte, sont preférables à tout ce que leurs Poëtes ont debité sur ce sujet.

(1) L. 10.

Quoiqu'il en soit, rapportons leur Theogonie. C'est d'Orphée & d'Hesiode que nous la tirerons; car il est visible que les autres Poëtes qui les ont suivis, n'ont fait que les copier. Il est vrai qu'il ne nous reste aucun ouvrage d'Orphée; mais on peut puiser ses sentimens, 1°. dans les Philosophes Pythagoriciens qui renouvellerent sa doctrine; 2°. dans un Manus-

crit de Damascius, intitulé περὶ ἀρχῶν, cité par Cumberland(1), & par Cudword (2) ; 3°. dans l'Abregé de la Cosmogonie Orphique, fait par Timothée le Chronographe. C'est de ces sources que nous deduirons le système de cet ancien Poëte.

On parle bien diversement de la Theologie d'Orphée. Comme il a été le premier qui a introduit parmi les Grecs les rites religieux du Paganisme, on l'a accusé d'avoir inventé les noms des Dieux, & forgé leurs Genéalogies ; en quoi ajoûte-t-on, il a été imité par Homere & par Hesiode. Damascius même dans le MS. que je viens de citer, dit qu'il representoit un des principes du monde, sous la figure d'un Dragon, avec une tête de Taureau & une de Lion (3), avec la face d'un Dieu au milieu, & des ailes dorées à ses épaules. Cependant malgré cette extravagante assertion, on le regardoit comme un profond Philosophe, & comme un homme inspiré ; & par le secours de l'Allegorie on trouvoit dans cette bizarre imagination, les mysteres les plus sublimes. Quoiqu'il paroisse par ce que les Anciens ont cité de ce Poëte, qu'on doit le regarder comme l'Apotre du Polythéisme, cependant plusieurs sçavans hommes sont persuadés qu'il reconnoissoit un Dieu suprême & increé, comme auteur de toutes choses ; & ils fondent leur prétention, non-seulement sur la grande estime qu'avoient conçu de lui les Sectes des Philosophes qui se piquoient le plus de Religion ; sçavoir, les Pythagoriciens & les Platoniciens, mais aussi parcequ'il y a bien de l'apparence que c'est dans ses Ecrits que ces deux Sectes ont puisé leurs idées Philosophiques & Theologiques. Cette opinion avantageuse d'Orphée sera encore mieux fondée, si on ajoûte foi à l'Abregé de Timothée ; car cet Auteur nous apprend que cet ancien Poëte, en racontant la generation des Dieux, la création du monde, & la formation de l'homme, n'avoit rien avancé d'aussi extravagant, que ce que quelques Auteurs lui ont reproché. Suivant cet Abregé, la Theogonie d'Orphée revient à peu près à ceci.

Au commencement Dieu forma l'Æther, ou les Cieux, & de chaque côté de l'Æther étoit le Chaos, & la nuit qui couvroit tout ce qui étoit sous l'Æther ; voulant signifier par là, que la nuit étoit avant la création ; que la terre étoit invisi-

(1) Dans son Ouvr. sur Sanchoniathon p. 180.

(2) Syst. intell.

(3) V. Cumberl. p. 128.

ble à cause de l'obscurité qui la couvroit ; mais que la lumiere perçant à travers de l'Æther avoit éclairé tout le monde. C'est cette lumiere qu'il appelle le plus ancien de tous les Etres, auquel un Oracle avoit donné les noms de *Conseil*, de *Lumiere*, de *Source de vie*. Timothée ajoûte que selon la doctrine d'Orphée, c'étoit par le pouvoir de cet Etre, qu'avoient été produits tous les autres Etres immateriels, aussi bien que le Soleil, la Lune, &c. Que le genre humain avoit été formé de la terre par la même Divinité, & que l'homme avoit reçu d'elle une ame raisonnable. Enfin le même auteur assûre qu'Orphée avoit publié un autre ouvrage, dans lequel il enseignoit que toutes choses avoient été produites par un seul Dieu, qui avoit trois noms, & que ce Dieu étoit lui-même toutes choses.

Quoiqu'il en soit; car il est bien aisé de prêter des idées à un Auteur si ancien, & dont les écrits étoient peut-être perdus depuis long-temps, lorsque Timothée écrivoit en sa faveur ; il est sûr que les premiers Peres de l'Eglise ont preferé la Theologie d'Orphée, à celles des autres Payens, & dès-là il y a apparence que si cet ancien Poëte a introduit le Polythéisme, il l'a fait plûtôt pour se prêter à la grossiereté de ceux qu'il vouloit civiliser, que parce qu'il en étoit convaincu. Mais ce qu'il y a de plus particulier à observer sur la doctrine de cet ancien Poëte, c'est qu'il est le premier qui ait enseigné aux Grecs la doctrine de l'œuf primitif, d'où sortirent tous les autres êtres (1) ; opinion très ancienne, qu'il avoit apprise sans doute des Egyptiens, lesquels, ainsi que plusieurs autres Peuples, représentoient le monde par ce symbole. Les Pheniciens donnoient à leurs *Sophasemim*, la forme d'un œuf, & se servoient de cette représentation dans leurs Orgies. Le même symbole étoit employé par les Chaldéens, les Persans, les Indiens, & les Chinois même ; & il y a bien de l'apparence que telle a été la premiere opinion de tous ceux qui ont entrepris d'expliquer la formation de l'Univers.

(1) Plut. in Symp. Macrob. Sat. L. 7. c. 16.

Les Orphiques, c'est-à-dire, les mysteres établis par Orphée, du moins entendus suivant le systeme de Proclus, Philosophe Platonicien, forment aussi une autre espece de

Theogonie.

Theogonie. Suivant ces Philosophes, Orphée croyoit que le gouvernement du monde n'avoit pas toujours appartenu au même Dieu, & qu'il y en avoit eu six qui se l'étoient disputé & arraché successivement. Phanès avoit obtenu ce titre à son tour ; & ce Phanès n'étoit autre que le Bacchus Egyptien, c'est-à-dire, *Osiris*.

Voici maintenant *la* Theogonie d'Hesiode, dont je vais donner l'Abregé.

Au commencement étoit le Cahos, ensuite la Terre, puis l'Amour, le plus beau des Dieux immortels. Le Cahos engendra l'Erebe & la Nuit, du mêlange desquels nâquit l'Æther & le Jour. La Terre forma ensuite le ciel & les étoiles, sejour des Dieux immortels. Elle forma aussi les montagnes, & par son mariage avec le Ciel, elle produisit l'Ocean, & avec lui Cœus, Creius, Hyperion, Japet, Thea, Rhea, Themis, Mnemosyne, Phœbé, Tethys & Saturne. Elle engendra aussi les Cyclopes, Brontès, Steropès & Argès, qui forgerent la foudre dont fut armé Jupiter. Ces Cyclopes ressembloient en tout aux autres Dieux, à cela près, qu'ils n'avoient qu'un œil au milieu du front. Le Ciel & la Terre eurent encore d'autres enfans, les superbes Titans, Cottus, Briarée & Gygès, qui avoient cent mains & cinquante têtes. Cependant le Ciel tenoit ses enfans enfermés, & ne leur permettoit pas de voir le jour ; ce qui affligeoit si fort la Terre leur mere, qu'ayant fabriqué une faulx, Saturne s'en saisit, & s'étant mis en embuscade, surprit le Ciel qui venoit coucher avec la Terre, & lui coupa les parties. Du sang qui sortit de la playe furent formés les Géants, les Furies, & les Nymphes ; & ces mêmes parties jettées dans la mer & mêlées avec l'écume de l'eau, donnerent naissance à la belle Venus, qui alla habiter Cythere. On la nomme Aphrodite, parce qu'elle étoit née de l'écume de la mer ; Cyprine, parce que ce fut près de l'Isle de Cypre qu'elle prit naissance ; & Cytherée, parce qu'elle alla d'abord dans l'Isle de ce nom. L'Amour & Cupidon furent ses compagnons inseparables, & cette Deesse fit les delices des hommes & des Dieux. Cependant le Ciel étoit toujours en querelle avec les Titans ses enfans, & menaçoit de les punir.

Outre cela, la Nuit toute seule, & sans le commerce d'aucun autre Dieu, engendra l'odieux Destin & la noire Parque la Mort, le Sommeil & tous les Songes; puis Momus Ærumna, ou l'Inquietude, que le chagrin & la douleur accompagnent; les Hesperides, qui ont la garde des pommes d'or & des arbres qui les portent, au delà de l'Ocean; les trois Parques, Clotho, Lachesis & Atropos, Déesses severes qui filent nos jours, toujours prêtes à venger les crimes des hommes & des Dieux; Nemesis, toujours funeste aux hommes; la fraude & l'amitié; la vieillesse & la contention, laquelle mit au monde le fâcheux travail, l'oubli, la famine & les tristes douleurs, les combats, les carnages, les défaites & tout ce qui détruit les hommes; les querelles, les dissentions, les discours fourbes & trompeurs, le mepris des loix, la fourberie, le serment qui sert si souvent à seduire les hommes lorsqu'on se parjure.

Pontus de son commerce avec la Terre, eut le juste Nerée, Thaumas, Phorcys, la belle Ceto & Eurybie. De Nerée & de Doris fille de l'Ocean vinrent les Neréides (1), au nombre de cinquante. Thaumas épousa Electra fille de l'Ocean, qui fut mere d'Iris, & des Harpyes, Aëllo & Ocypete (2). Phorcys eut de Ceto Pephredo & Enyo, ausquelles on donna le nom de *Grées*, parce qu'en venant au monde, elles avoient déja les cheveux blancs; il eut aussi de la même alliance les trois Gorgones, Stheno, Euryale & Meduse, du sang de laquelle, lorsque Persée lui eut coupé la tête, sortirent le Cheval Pegase, & Chrysaor; lequel ayant épousé Callirhoé, fille de l'Ocean, en eut Geryon à trois têtes. La même Callirhoé mit au monde un Monstre qui ne ressembloit ni aux Dieux ni aux hommes, Echidna, ayant la moitié du corps d'une belle Nymphe, l'autre moitié d'un serpent affreux & terrible. Quoique les Dieux la tinssent enfermée dans un antre de la Syrie, cependant elle eut de Typhon, Orcus, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, la Chimere que tua Bellephon, le Sphynx, qui causa tant de ravages à Thebes, le Lion de Nemée auquel Hercule ôta la vie. Ceto eut de Phorcys, le Dragon gardien du jardin des Hesperides. Tethys eut de l'Ocean tous les Fleuves, le Nil, Alphée, &c. & un grand

(1) On donnera leurs noms ailleurs.

(2) Virgile y ajoute Celeno.

nombre de Nymphes qui habitent les eaux & les fontaines. Ici le Poëte en nomme plusieurs, & dit qu'il y en avoit trois mille, ainsi que trois mille Fleuves, tous enfans de l'Ocean & de Tethys. Thea eut d'Hyperion, le Soleil, la Lune, & la belle Aurore ; & Creius de son mariage avec Eurybée, Astreus, Persé & Pallas. Persé s'étant uni à l'Aurore, eut pour enfans les Vents, Lucifer, cette belle étoile du matin, & les Astres qui ornent le ciel. Du commerce de Pallas avec Styx, fille de l'Ocean & de Tethys, nâquirent Zelus, la belle Nicé, la Force & la Violence, compagnes inséparables de Jupiter : car lorsque ce Dieu voulut se venger des Titans, & qu'il appella tous les Dieux à son secours, Styx arriva la premiere à l'Olympe avec ses enfans ; ce qui causa tant de joye à Jupiter, qu'il rendit de grands honneurs à cette Déesse, la combla de presens, voulut que son nom fût employé dans le serment inviolable des Dieux, & garda avec lui ses enfans.

Phœbé eut de Ceus l'aimable Latone, & Asterie qui fut mariée depuis avec Persé, & devint mere d'Hecate, que Jupiter honora plus qu'aucune autre Déesse, lui donnant un pouvoir absolu sur la terre, sur la mer & sur le ciel, en sorte qu'on n'offre jamais aux Dieux de sacrifices ou de prieres, sans l'invoquer. Elle preside à la guerre, aux conseils des Rois, & procure la victoire dans les combats.

Rhea s'étant unie à Saturne, en eut d'illustres enfans ; Vesta, Cerès, Junon, Pluton, Neptune & Jupiter, le pere des Dieux & des hommes ; mais ce Dieu ayant appris d'un oracle rendu par le Ciel & par la Terre, qu'un de ses enfans le detrôneroit, il les devoroit à mesure que Rhea les mettoit au monde ; ce qui la jettoit dans une extrême affliction. C'est pourquoi lorsqu'elle fut prête d'accoucher de Jupiter, elle consulta ses parens pour sçavoir de quelle maniere elle pourroit le derober à la cruauté de son pere, & par leur conseil elle alla accoucher secretement dans l'Isle de Crete, & presenta une pierre environnée de langes à Saturne, qui l'avala. Jupiter devenu grand, delivra Cœlus que Saturne avoit chargé de chaînes. Celui-ci pour le recompenser, lui donna la foudre, qui le rendit le maître des Dieux & des hommes.

Cependant Japet ayant épousé Clymene fille de l'Ocean, elle mit au monde Atlas, Menetius, le rusé Promethée, & l'insensé Epimethée : Jupiter écrasa d'un coup de foudre & precipita dans les enfers Menetius, qui s'étoit souillé de plusieurs crimes ; il chargea Atlas du soin de soutenir le ciel sur ses épaules, dans le pays des Hesperides aux extremités de la terre ; & attacha à une colonne avec de fortes chaînes Promethée, dont un Aigle devoroit sans cesse le foye, qui renaissoit chaque nuit, pour le punir de ce qu'il l'avoit trompé dans un sacrifice qu'il lui offroit.

Hesiode raconte ensuite la guerre de Jupiter contre son pere Saturne & contre les Titans, sur lesquels le pere des Dieux ayant remporté la victoire, il les chassa de l'Olympe, & relegua dans le fond du Tartare, aux extremités de la terre, Cottus, Gygès, & Briarée. Neptune prit ce dernier pour son gendre, & lui donna en mariage sa fille Cymopolie.

Cependant la Terre, mariée avec le Tartare, mit au monde le dernier de ses enfans, Typhon, des épaules duquel naissoient cent têtes de serpens. Le feu sortoit de ses yeux, & d'horribles voix se faisoient entendre de toutes ses bouches. Le ciel étoit en danger, & Jupiter lui-même risquoit de perdre son empire ; mais ce Dieu avec le secours de sa foudre terrassa le superbe Geant, & le precipita au fond du Tartare. C'est à ce Typhon que les Vents doivent leur origine, si on excepte Notus, Borée, & le Zephire, qui sont enfans des Dieux (*a*).

Jupiter, possesseur paisible de l'Olympe & maître des Dieux, épousa Metis (1), Déesse dont les connoissances étoient superieures à celle de tous les Dieux & de tous les hommes. Mais dans le temps qu'elle étoit prête d'accoucher de Minerve, Jupiter instruit qu'elle étoit destinée à être mere d'un fils qui deviendroit le Souverain de l'univers, avala la mere & l'enfant, afin qu'il pût apprendre d'elle le bien & le mal. Après cela il épousa Themis qui enfanta les Saisons, Eunomie, Dice, Irene, & les trois Parques Clotho, Lachesis, & Atropos. Il eut aussi d'Eurynone, fille de l'Ocean, les trois Graces Aglaïa, Euphrosyne, & Thalie ; & de Cerès,

(1) La Prudence.

(*a*) Le vent de midi, celui de nord, & celui du couchant.

Proserpine que Pluton enleva. Devenu amoureux de Mnemosyne, il la rendit mere des neuf Muses ; Latone lui donna pour enfans Apollon & Diane. Enfin sa derniere femme fut Junon, qui le rendit pere d'Hebé, de Mars, & de Lucine. Elle mit aussi au monde Vulcain, mais au moment de la naissance de ce dernier elle se brouilla avec son époux, qui de son côté eut seul la sage Minerve, l'ayant fait sortir de son cerveau.

Neptune eut d'Amphytrite Triton, & Venus eut de Mars, la terreur & la crainte, qui accompagnent ce Dieu dans les combats, & la belle Harmonie que Cadmus épousa. Maïa fille d'Atlas devint mere de Mercure qu'elle eut de Jupiter, lequel eut aussi Bacchus, de Semelé fille de Cadmus, & Hercule d'Alcmene. Vulcain épousa Aglaïa la plus jeune des Graces ; Bacchus, Ariadne fille de Minos ; & Hercule après son Apothéose, la jeune Hebé, fille de Jupiter & de Junon. La belle Perséis donna pour enfans au Soleil, Circé & Æetès, lequel épousa par le conseil des Dieux la charmante Idyia, fille de l'Ocean, dont il eut Medée.

Après avoir ainsi rapporté les Genealogies des Dieux, Hesiode parle des enfans que les Déesses eurent des hommes mortels, & qui furent mis au nombre des Dieux. Cerès devint mere de Plutus, le Dieu des richesses. Harmonie, fille de Venus, eut de Cadmus, Ino, Semelé, Agavé, & Autonoë qui épousa Aristée, & Polydore. Chrysaor eut de la belle Callirhoé, fille de l'Ocean, le robuste Geryon, qui succomba sous les efforts d'Hercule. L'Aurore donna pour enfans à Tithon, Memnon Roi d'Egypte, & Hemathion ; & à Cephale, Phaëthon (*a*), qui fut si cher à Venus. Jason ayant épousé Medée fille d'Æetès, en eut Medus. Psamathé, une des Neréides, mariée à Æaque, fut mere de Phocus. Thetis, épouse de Pelée, lui donna pour fils Achille ; & Anchise eut de Venus le pieux Enée, dans les forêts du mont Ida. Circé, fille du Soleil, eut d'Ulysse Agrius & Latinus. Enfin Calypso donna au même Ulysse deux enfans, Nausithoüs, & Nausinoüs.

(*a*) Il n'est pas le même que celui dont parle Ovide, *Metam.* L. 2. & qui étoit fils du Soleil & de Clymene.

Telle est la Theogonie des Grecs, composé monstrueux d'histoire & de fables, dans lequel on remarque à tous momens une physique grossiere, confonduë avec des traditions defigurées; des generations naturelles, mêlées avec des generations metaphoriques; des noms visiblement allegoriques, à côté de noms veritables: le tout recueilli par Hesiode, dans une espece de Poëme sans art, sans invention, & sans autre agrément que celui de quelques épithetes brillantes, dont il l'a orné. J'ai cru cependant qu'il étoit nécessaire de la rapporter, parce qu'elle est le fondement des fables Grecques, que j'explique dans la suite de cet ouvrage.

Aristophane, le même à qui Platon dans son Banquet, comme nous l'avons remarqué (1), fait debiter la fable des Androgynes, a aussi jetté dans sa Comedie des Oiseaux, un abregé de la Theogonie & de la Cosmogonie des Grecs, avec plus de methode & plus de clarté qu'Hesiode. Au commencement, fait-il dire à un de ses Acteurs, étoient le Cahos, le noir Erebe, & le vaste Tartare; mais il n'y avoit encore ni terre, ni air, ni cieux. La Nuit avec des ailes noires, mit le premier œuf dans le vaste sein de l'Erebe, d'où sortit après quelque temps l'Amour bienfaisant, revêtu d'ailes dorées. De l'union de l'Amour & du Cahos, vinrent les hommes & les animaux. Au reste il n'y avoit point de Dieux avant que l'Amour eût mêlé toutes choses; mais de ce mélange furent engendrés les Cieux & la Terre, aussi bien que la race des Dieux immortels.

(1) Chap. I.

Cette Theogonie, mise par derision dans une Comedie, faisoit sans doute partie de quelque ancien systeme, dont on ignore l'Auteur. Quoiqu'il en soit, pour revenir à Hesiode, il paroît par ses autres ouvrages que les hommes du siecle d'or, sont devenus Demons, δαίμονες, ou bons Genies: ce sont, selon lui, ceux qui veillent sur les hommes, & la terre est leur partage. Ceux de l'age d'argent ont été changés en *Manes*, ou Genies souterrains, heureux mais mortels, comme s'il pouvoit y avoir de bonheur sans l'immortalité. Ceux du siecle d'airain sont descendus aux enfers. Enfin ceux de l'age Heroïque sont allés habiter les Isles fortunées, ou les Champs Elysées, situés aux extremités du monde.

On peut tirer encore une quatriéme Theogonie Grecque d'un Auteur très-ancien, s'il est vrai qu'elle ait été suivie par Pronapidès, Precepteur d'Homere, ainsi que le pretend Bocace (1), sur un fragment de Theodontius, qui existoit apparemment de son temps. Suivant cette ancienne Theogonie, la plus raisonnable de toutes, il n'y avoit qu'un Dieu seul qui fût éternel, duquel tous les autres Dieux avoient été produits. Il n'étoit pas permis de donner aucun nom à ce premier Etre (*a*), & on ne sçauroit dire ce qu'il est. Anaxagore croyoit l'avoir defini en disant qu'il est l'entendement (2). Cependant comme les idées les plus simples ont été alterées dans la suite, Lactance Scholiaste de Stace nomme cet Etre Souverain, *Daimogorgon*, ainsi que fait après Theodontius l'Auteur que je viens de citer; nom qui veut dire le Genie de la terre, & qui par la description qu'on fait de ce Dieu, ainsi qu'on le verra en son lieu, ne repond gueres à l'idée que les premiers Philosophes s'en étoient formée. Car enfin, & il est bon de le remarquer, les Poëtes, qui ont été les premiers Theologiens de la Grece, ont pour ainsi dire, personifié leurs idées, & fait chacun à leur mode des Theogonies; mais ils semblent toujours supposer un Etre veritablement independant. Ils conviennent même la plûpart d'une éternité, d'une *Ontogonie*, ou generation des Etres, dont les uns sont celestes, les autres terrestres ou infernaux; mais *Daimogorgon* & *Achlys*, sont, dans leur systeme, avant le monde, avant même le Cahos. Leur Acmon, leur Hypsistus existent avant le Ciel, que les Latins nomment *Cœlus*, & les Grecs *Ouranos*. Selon eux encore la Terre, le Tartare, & l'Amour, avoient precedé *Cœlus*, puisqu'on trouve dans Hesiode que celui-ci est lui-même fils de la Terre. Phornutus, Hesychius, & Simmias de Rhodes son Scholiaste, regardent Acmon comme le pere de Cœlus; & ce même Acmon est fils de Manès, dans Polyhistor & dans Stephanus. Cœlus a été premierement pere des Hecatonbires, ensuite des Cyclopes, puis des Titans, & de Saturne, qui à son tour est devenu le pere des autres Dieux. Les Geants, enfans de la Terre, vinrent ensuite, & Typhon est

(1) Geneal. des Dieux. L. 1. C. 3.

(2) Νοῦς.

(a) *Et triplicis mundi summum, quem scire nefastum est; Illum sed taceo*, dit Stace (3).

(3) Theb. L. 4. v. 316.

le dernier de tous. Après les Dieux & les Geants, bien differens, comme on voit, des Titans, qui étoient les Dieux de la race de Cœlus, sont venus les Demi-Dieux, du commerce des Dieux avec des mortelles, ou des Déesses avec les hommes.

En un mot, les Grecs regardoient comme des Dieux, ceux qui avoient vêcû depuis le commencement du monde, jusqu'au partage qu'ils font faire de l'univers entre Jupiter, Neptune & Pluton ; c'est-à-dire, si on veut concilier les fables avec l'histoire, jusqu'au temps de Phaleg & de Nemrod. Ils n'ont connu que très-confusément les premiers temps ; ce qui leur a été commun avec tous le Peuples qui ont conservé d'anciennes Annales, comme les Egyptiens, les Chinois, &c. Il est bien aisé de voir qu'ils n'ont fait qu'alterer l'ancienne & veritable tradition, que Moyse seul a conservée, & qu'ils sont tombés par là dans les erreurs les plus monstrueuses. En voici un exemple bien autentique, qui suffira pour le present.

On trouve dans le texte des Septante, que les Geants sont sortis du commerce des Anges avec les filles des hommes. Cette opinion a même été suivie par les plus anciens Interprétes de l'Ecriture Sainte ; de même que par Philon, Josephe, S. Justin, Athenagore, Clement d'Alexandrie, &c. Plusieurs Sçavans Rabbins l'ont adoptée, & elle est encore generalement reçue par tous les Mahometans. En a t'il fallu davantage à ceux qui ont connu cette tradition, pour leur faire dire que les Dieux avoient été amoureux des femmes mortelles, & en avoient eu des enfans ? Les Anges dans l'Ecriture sont nommés fils de Dieu ; ainsi il est vraisemblable que les Dieux des Grecs ont été imaginés sur l'idée des Anges, bons & mauvais : de là sont venus les *Egregores* des Hebreux, les *Annedots* des Chaldéens, les *Ginnes* enfin, les *Genies*, les *Eons*, les *Archontes*, les *Titans*, les *Geants*, & tous les Dieux ou Demi-Dieux du Paganisme.

Le Livre d'Henoc a sans doute beaucoup contribué à faire adopter l'opinion du commerce des Anges avec les filles des hommes. Cet ouvrage est certainement supposé ; mais il est très-ancien, puisqu'il a été connu des Apôtres qui l'ont cité.

Ainsi

Ainsi Dodwel, & le Pere Dom Pezron, ont tort de douter de son antiquité, sur ce que les Grecs ne l'avoient pas connu; comme s'ils avoient eu connoissance de tous les Livres anciens, avant qu'ils eussent été traduits en leur langue.

Mais puisque nous sommes tombés sur l'article de ce Livre, il est bon d'en donner une idée abregée, & de découvrir ensuite l'origine de la Fable qu'il contient, & que Philastrius met au nombre des Heresies. Lorsque les hommes se furent multipliés, dit l'Auteur de cet Ouvrage, ils avoient des filles d'une grande beauté, & si aimables que les Egregores, ou les Anges gardiens, conçurent pour elles une violente passion. Ils descendirent du Ciel, allerent sur le Mont Hermon, se liguerent ensemble, & s'engagerent par serment de se soutenir l'un l'autre. Ayant après cela eu commerce avec ces filles, elles conçurent les Geants, les *Nephilim*, fils des Geants, & de ceux-ci vinrent les *Eliud*.

L'Auteur nomme vingt de ces chefs des Anges, qui apprirent aux hommes plusieurs Arts, sur-tout l'art funeste de la Magie, & l'usage des Armes. Il ajoute ensuite que Dieu, voyant les désordres affreux où les Geants, & leurs enfans, étoient tombés, envoya sur la terre Michel, Gabriel, Raphael & Uriel. L'Archange Michel se saisit de Semixas, le chef de ces Anges rebelles, le lia avec ses Compagnons, & les relegua dans les lieux les plus bas de la terre, où ils doivent demeurer jusqu'au jour de leur jugement. Il sema ensuite la discorde entre leurs enfans, qui s'exterminerent les uns les autres.

J'explique cette Fable dans l'article des Geants. (1) Elle n'est fondée que sur un mot de l'Ecriture mal entendu, & sur une équivoque. Les premiers Interpretes ayant vû dans Job le nom de *Fils de Dieu* donné aux Anges, l'ont aussi interpreté des Anges dans le passage de la Genese, où il ne s'agit que des enfans de Seth, qui par opposition aux descendans de Caïn, sont appellés fils de Dieu: *Videntes filii Dei filias hominum, &c.* (2) Ceux-ci ayant été frappés de la beauté des filles de la race de Caïn, se marierent avec elles, en eurent des enfans, qui se rendirent redoutables, plus par leurs désordres que pour l'énormité de leur taille: car le mot de *Nephilim*, dont se sert la Genese pour désigner ces enfans,

(1) Voyez l'Hist. de Jupiter. T. 2.

(b) Genes. c. 6. v. 2.

signifie également des Geants, & des gens tombés dans les plus grands désordres par le déreglement de leur vie.

Quoiqu'il en soit, j'adopte ici la reflexion de M. Fourmont, qu'on doit consulter sur cet article, (1) dans lequel il rapporte d'après le faux Henoc, les noms des vingt Anges rebelles, & les explique sçavamment. Cette reflexion est, que l'Auteur de ce Livre introduit cinq sortes de personnages. 1. Les hommes nés d'Adam. 2. Les Egregores, ou Anges du Ciel. 3. Les Geants sortis des Egregores. 4. Les Nephelim, enfans des Geants. 5. Les Eliud, fils des Nephelim. En quoi cet Auteur paroît conforme à Hesiode, dans la Theogonie duquel on trouve aussi, à peu près, ces cinq classes, comme je l'ai déja remarqué.

(1) Refl. crit. Liv. 2. Sect. 2.

On me blâmeroit sans doute, si après avoir parlé dans ce Chapitre, d'Orphée, d'Hesiode, & de quelques autres Poëtes Grecs, je ne disois rien d'Homere, qui dans son Iliade & dans son Odissée, a employé avec tant d'appareil les mêmes Dieux qu'Hesiode & Orphée; mais il est bon de remarquer que ce grand Poëte n'a pas entrepris comme les deux autres, de donner un Systême sur ces mêmes Dieux, & n'a fait que se servir de la Theologie établie de son temps. Homere comme l'a judicieusement remarqué M. l'Abbé Fraguier, (2) n'est qu'un Poëte; s'il est Theologien, comme il l'est en effet, puisqu'il parle à tout propos, & qu'il employe le ministere des Dieux, il ne l'est que par occasion, & nullement par systême. Or qu'est-ce qu'un Poëte ? C'est un Peintre, un Imitateur : il ne produit pas son objet, mais il l'imite & le peint. Quelque idée qu'il ait lui-même sur ses Dieux, comme il en parle pour plaire, & pour être entendu, il ne sort point du Systême reçû de son temps. Dès-là Homere, né dans le sein du Paganisme, n'a pas dû representer les Dieux autrement qu'il ne les a representés. Il n'a pas inventé la Theologie qu'il suit, il l'a reçûë; mais comme le temps qui détruit les erreurs, a respecté ses Ouvrages, & que ce grand Poëte avoit sçû y mettre en œuvre tout ce qu'une fausse Religion lui fournissoit, on a cru dans la suite qu'il étoit le pere & l'inventeur de tant de choses extraordinaires & bizarres, dont en effet il n'a été que le Poëte & le Peintre.

(2) Differt. sur les Dieux d'Homere. Mem. de l'Acad. des Belles Lettres. T. 3. p. 1.

Ciceron ſe plaint qu'Homere a abbaiſſé les Dieux juſqu'aux hommes, au lieu d'élever les hommes juſqu'à la perfection des Dieux. Ce reproche eſt injuſte. La plûpart des Dieux d'Homere avoient été des hommes, qui par des actions déclat, & par l'invention des Arts, avoient merité les honneurs divins; mais ces actions, quelques brillantes qu'elles fuſſent, n'étoient pas toujours ſuivant les regles d'une exacte probité. La Morale n'a pas toujours eu la pureté, à laquelle Pythagore & Platon l'ont reſtrainte dans la ſuite. La force, les talens, & les dons de la nature, ont long-temps tenu la place du vrai merite; & parce que c'étoit-là ce qui avoit conſacré ces grands hommes, on croyoit ces choſes dignes d'eux après leur conſecration.

En un mot, des hommes déïfiés tenoient & de la perfection divine, & de la foibleſſe humaine; ainſi le Poëte a dû les repréſenter ſuivant ces deux idées, & dès-là on doit voir en lui un mêlange de grandeur & de petiteſſe, de force & de foibleſſe, de majeſté & d'abbaiſſement, de vertus éclatantes & de vices honteux.

On voit par ce que je viens de dire, que les Grecs avoient pluſieurs Theogonies, & qu'ils avoient réduite en ſyſtême la Theologie qu'ils avoient reçue des peuples de l'Orient. Les Romains n'ont rien eu de ſemblable. Contents de la Religion des Grecs & des autres Peuples qu'ils avoienr vaincus, ils prirent leurs Divinités, le culte, les ceremonies, les ſacrifices, les Prêtres, les Fêtes, en un mot tout l'appareil que l'Idolatrie entraînoit avec elle, ſans avoir jamais ſongé à réduire en ſyſtême une Religion ſi bigarrée; & la Ville du monde la plus Idolâtre, fut celle de toutes qui négligea le plus l'Hiſtoire de ſes Dieux. Ciceron à la verité donne dans ſon Traité de la nature des Dieux quelques Genealogies; mais comme il ſe ſert le plus ſouvent des idées qu'il avoit puiſées dans les Livres des Grecs, & qu'il diſpute ſur cette matiere en Académicien, on ne peut pas regarder ſon Ouvrage comme un ſyſtême de Theologie.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des differens ſentimens des Philoſophes Platoniciens, au ſujet de leurs Dieux, & ſur ce qu'en avoient penſé les Anciens; mais outre que cette diſcution

m'écarteroit trop de mon objet, les reflexions que je fais sur cet Article à la fin du Traité de l'Idolatrie, suffisent pour en donner une idée exacte. Après tout, que peut-on conclure des differents partis où se jetterent les Celses, les Jambliques, les Porphyres, & quelques autres, sinon que ces Philosophes, pour diminuer l'absurdité & la grossiereté de l'Idolâtrie dominante, & se débarrasser en même-temps des objections triomphantes des premiers Peres de l'Eglise, avoient cherché à allégoriser un Systême monstrueux ; mais ces allégories, qui n'avoient d'autre fondement que leur imagination, n'avoient pas même été entrevues par ceux qui les premiers avoient parlé des Dieux, & de leurs generations.

CHAPITRE VI.

Cosmogonie & Theogonie d'Ovide.

ENFIN Ovide fidele imitateur des Poëtes qui l'avoient précedé, est le dernier qui nous ait donné une Cosmogonie, au commencement de ses Métamorphoses. « Avant » que la Mer, la Terre, & le Ciel qui les enveloppe, dit-il, » fussent formés, l'Univers entier ne présentoit qu'une seule » face. Cet amas confus, ce vain & inutile poids, dans lequel » les principes de tous les Etres étoient confondus ; c'est ce » qu'on a appellé le Chaos. Le Soleil ne prêtoit point encore » sa lumiere au monde, la Lune n'étoit point sujette à ses vicissitudes ; la Terre ne se trouvoit point suspenduë au milieu » des airs, où elle se soutient par son propre poids ; la Mer » n'avoit point de rivages ; l'eau & l'air se trouvoient mêlés » avec la terre, qui étoit sans solidité. L'eau n'étoit point » fluide, & l'air manquoit de lumiere. Tout étoit confondu. Nul corps n'avoit la forme qu'il devoit avoir ; & tous » se faisoient obstacle les uns les autres. Le froid combattoit contre le chaud, le sec avec l'humide. Les corps » durs attaquoient ceux qui ne faisoient point de résistance, » & les pesants disputoient avec ceux qui sont legers. Dieu, » ou la Nature elle-même, termina tous ces différends, en

» séparant le Ciel d'avec la Terre, la Terre d'avec les eaux,
» & l'Æther, ou l'air le plus pur, d'avec celui qui est plus
» grossier. Le Chaos ainsi débrouillé, chaque corps fut placé
» dans le lieu qu'il devoit occuper, & Dieu établit les
» Loix qui devoient en former l'union. Le feu, qui est des
» Elemens le plus leger, occupa la region la plus élevée.
» L'air prit au-dessous du feu la place qui convenoit à sa
» legereté; la terre, malgré sa pesanteur, trouva son équili-
» bre, & l'eau fut placée dans le lieu le plus bas.

« Aprés cette premiere division, ce Dieu, quel qu'il ait
» été, arrondit la surface de la terre, & repandit les mers
» par-dessus. Il permit aux vents d'agiter les eaux, sans permet-
» tre toutefois que les vagues pussent passer les bornes qui leur
» furent prescrites. Il forma ensuite les Fontaines, les Etangs,
» les Lacs, & les Fleuves, qui renfermés dans leurs rives,
» coulent sur la terre...... Il commanda aussi aux campagnes
» de s'étendre, aux arbres de se couvrir de feuilles, aux
» montagnes de s'élever, & aux vallées de s'abaisser. »

Ovide, après avoir décrit cet arrangement, parle des cinq Zones, deux froides, deux temperées, & une brûlante, qui est la Zone Torride. Il traite aussi des vents, & marque les lieux d'où ils soufflent; ensuite, après avoir fait mention de la région des airs, où se forment la grêle, les éclairs & le tonnere, il poursuit ainsi;

« Dès que les limites, qui devoient servir de barriere aux
» différents corps qui composent l'Univers, furent reglées,
» les Astres renfermés jusques-là dans la masse informe du
» Chaos, commencerent à briller; & afin que chaque ré-
» gion fût peuplée d'êtres animés, les Etoiles, image des
» Dieux, furent placées dans le Ciel; les poissons habite-
» rent les eaux, les bêtes à quatre pieds eurent la terre pour
» demeure, & l'air devint le séjour des Dieux.

« Il manquoit encore au monde un Etre plus parfait. Il
» en falloit un qui fût doué d'un esprit plus élevé, & qui
» par-là fût en état de dominer sur les autres. L'homme fut
» formé; soit que l'Auteur de la Nature l'eût composé de
» cette semence divine qui lui est propre, ou de ce germe
» céleste, que la terre, toute nouvelle, & qui ne venoit que

» d'être séparée du ciel, renfermoit encore dans son sein.
» Promethée ayant détrempé de cette terre avec de l'eau, en
» forma l'homme à la ressemblance des Dieux ; & pendant
» que tous les autres Animaux portent la tête penchée vers
» la terre, l'homme seul la leve vers le ciel, & porte ses
» regards jusqu'aux Astres. C'est ainsi qu'un morceau de terre,
» qui n'étoit auparavant qu'une masse informe, parut sous la
» figure d'un Etre, jusqu'alors inconnu à l'Univers.

Reflexions sur les différentes Theogonies des Grecs.

Telles sont les différentes Cosmogonies & Theogonies des Grecs, sur lesquelles je vais faire les reflexions suivantes.

Nous ne connoissons pas assez le Systême d'Orphée, pour sçavoir quelle part il avoit donné à Dieu dans la formation du monde ; & si nous n'avons pas de preuves suffisantes, pour croire qu'il a pensé comme les autres Poëtes & les Philosophes les plus éclairés qui ont paru long-temps après lui, tels que les Pythagoriciens & les Platoniciens, nous n'avons aussi aucun droit de confondre son opinion avec celle de Sanchoniathon, encore moins avec le Systême de Diodore de Sicile, qui fait naître les premiers hommes à peu-près comme les Egyptiens croyoient, quoique faussement, que naissoient les Insectes, après que les eaux du Nil se sont retirées.

Tous ces Systêmes supposent que l'Amour unit les principes différens, dont le Chaos étoit formé, & que de cette union sortirent tous les Etres. Mais qu'est-ce que cet Amour, si ce n'est l'union naturelle des Corps homogenes? Et si les Auteurs de ces opinions extravagantes l'ont personifié, on voit bien que ce n'est qu'un personnage métaphorique, qui n'exista jamais que dans leur imagination. La création est un mystere inconnu à la raison humaine. Les Philosophes, qui ne comprirent jamais que de rien on pût faire quelque chose, avoient tous generalement adopté cet Axiome : *Ex nihilo nihil, & in nihilum nil posse reverti.* Ainsi voyant la forme admirable de l'Univers, qu'ils attribuoient ou à un Etre superieur à la nature, ou plus souvent encore à la nature même, ils ont toujours supposé une matiere préexistante,

mais confuse & informe, qui fut débrouillée dans la suite; & ne sachant à qui donner la gloire d'avoir mis dans le monde l'ordre qui y regne, ils imaginerent leur Amour, qui n'est que l'union causée par le seul mouvement des corps.

Ovide, qui n'est venu au monde que huit cens ans, ou environ, après Hesiode, a commencé comme lui son grand Ouvrage des Métamorphoses par le Chaos; mais il ne l'a imité qu'en cela; car pour la maniere de débrouiller ce même Chaos, il différe totalement du Poëte Grec. On ne voit point qu'il fasse intervenir l'Amour dans cette operation. Cependant, comme il lui faut un Agent, il ne sçait pas trop à quoi se déterminer, & son incertitude paroît dans ce vers. (1)

Hanc Deus, & melior litem natura diremit.

Comme dans cet autre:

(2) *Sic ubi dispositam, quisquis fuit ille deorum,*
Congeriem secuit, &c.

(1) Metamorph. L. 1. v. 21.

(2) *Ibid.* v. 32.

Voilà donc ce Chaos & cet Erébe tant chantés par les Poëtes, dont la premiere idée semble prise dans Sanchoniathon, qui lui-même l'avoit sans doute empruntée, ou de ces paroles de Moyse: (3) *Terra autem erat inanis & vacua, & tenebræ erant super faciem Abyssi*; ou plutôt des Traditions repanduës dans le pays où vivoit cet Auteur Phénicien, & plus anciennes que les Ecrits du saint Législateur des Hebreux.

(3) Gen. C. 1. v. 2.

Je suis bien éloigné de trouver, comme quelques Sçavans, une gainde conformité entre cette tradition de la création du monde, & ce qu'en ont écrit, Sanchoniathon, Hesiode, & Ovide; mais je ne suis pas assez prévenu pour ne pas croire que c'est dans elle qu'ils ont puisé l'idée de leur Chaos. Pour le reste, rien de plus différent. Ce sont des esprits vifs, qui sur une simple lueur, ont donné carriere à leur imagination, qui ayant perdu un guide fidéle, s'est égarée un instant après dans le vaste pays des fictions. Mais un court parallele du commencement de la Genese, & de

la Theogonie d'Hesiode, va mettre sous les yeux du Lecteur ce qui peut s'y trouver de ressemblance, ou de différence.

Je ne dis rien de la création; ni Hesiode, ni aucun Auteur profane ne l'ont reconnuë. Moyse commence par dire, que la *Terre étoit vuide, & que les tenebres éteient repanduës sur la face de l'Abysme.* Hesiode dit : le Chaos fut avant toutes choses ; ensuite la terre spacieuse, demeure des Immortels, & le Tartare qui en étoit fort éloigné. Moyse ajoute, & *l'esprit étoit porté sur les eaux ; & spiritus ferebatur super aquas.* Hesiode au contraire parle immédiatement après ce que j'en ai rapporté, de l'Amour, le plus beau & le plus aimable des Dieux, qui ôte les soucis & les chasse du cœur des hommes, & des Immortels. Moyse raconte ensuite, que Dieu avoit dit, *fiat lux, & lux facta est; que la lumiere soit faite, & la lumiere fut faite :* paroles qu'un Auteur profane a trouvées si sublimes. (1) Hesiode dit aussi que de la Nuit sortit l'Æther & le Jour. Le Législateur des Hebreux dit ensuite que Dieu fit le firmament, *& fecit Deus firmamentum*, & qu'il divisa les eaux qui étoient au-dessus du firmament, d'avec celles qui étoient au-dessous. Il ajoute immédiatement après, que Dieu avoit ordonné que les eaux qui étoient sous le Ciel se rassemblassent en un lieu, & qu'il appella cet assemblage d'eaux, la Mer; & la partie de la Terre, qui par-là se trouvoit dessechée, fut appellée, *Aride* : *& vocavit Deus aridam terram, congregationesque aquarum appellavit maria.* L'Auteur de la Theogonie lui est encore assez semblable en cela. La Terre, dit-il, engendra d'abord le Ciel avec les Etoiles, & de son union avec le Ciel, elle eut l'Ocean. Mais ici l'Auteur profane s'égare, & quelque entêté qu'on soit en sa faveur, je ne crois pas qu'on puisse lui trouver aucune ressemblance avec Moyse.

(1) Longin.

Ovide arrange autrement la formation du monde, & sa description ne ressemble nullement à celle d'Hesiode, ainsi qu'on a déja observé. Mais une chose digne de remarque, c'est qu'il regarde l'homme comme la derniere production de l'Auteur de la nature. En quoi il ressemble plus à Moyse qu'aucun autre Auteur Payen. Un autre grand trait de ressemblance, c'est qu'il dit que l'homme fut formé avec de la

bouë detrempée dans de l'eau; mais quel étoit ce Promethée qu'il donne pour l'auteur d'un si bel ouvrage ? c'est ce qu'on ne sçauroit deviner. Jusques-là le Poëte attribuë l'arrangement de l'univers ou à Dieu ou à la nature ; & lorsqu'il s'agit de former l'homme, il fait paroître un Promethée, sans qu'il en ait rien dit auparavant. (*a*) Hesiode parle à la verité de Promethée, mais il ne lui donne pas, comme Ovide, la gloire d'avoir formé l'homme. Cet esprit de vie, au reste, que les Poëtes disent que Minerve inspira à l'ouvrage de Promethée, est visiblement imité des paroles de Moyse, qui dit que Dieu ayant formé l'homme avec de la bouë, *lui souffla un esprit de vie* (1); *inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ.* (1) Gen. 2.

(*a*) Voyez ce qu'on dira de ce Promethée, dans l'Histoire de Jupiter.

CHAPITRE VII.

La Theogonie des Chinois & des Indiens.

LES Chinois ont commencé à cultiver les Lettres dès les premiers temps de leur Monarchie, du moins depuis les regnes d'Yaò & de Chum, qui vivoient plus de deux mille deux cens ans avant Jesus-Christ. C'est une opinion commune & universellement reçue par ceux qui ont cherché à approfondir l'origine d'un Peuple si incontestablement ancien, que les fils de Noé se repandirent dans l'Asie Orientale, & qu'il y en eut parmi eux qui penetrerent dans la Chine, peu de siécles après le Deluge, & y jetterent les premiers fondemens de la plus ancienne Monarchie qu'on connoisse dans le monde. On ne sçauroit disconvenir que ces premiers Fondateurs, instruits par une tradition peu éloignée de sa source, de la grandeur & de la puissance du premier Etre, n'ayent appris à leurs descendans à honorer ce souverain Maître de l'Univers, & à vivre suivant les principes de la loi naturelle qu'il avoit gravée dans leurs cœurs. Leurs Livres classiques, dont quelques-uns sont du temps même des deux Empereurs que j'ai nommés, ne laissent aucun lieu d'en douter.

Les Chinois ont cinq de ces Livres, qu'ils nomment les Kink, pour lesquels ils ont une extrême veneration. Quoique ces Livres qui contiennent les Loix fondamentales de l'Etat, ne soient pas des Traités de Religion, & que le but que leurs Auteurs s'étoient proposé, fût de maintenir la paix & la tranquillité de l'Empire; ils sont cependant très-propres à nous apprendre quelle étoit la Religion de cet ancien Peuple, puisqu'on y trouve à chaque page, que pour parvenir à cette tranquillité & à cette paix, il y avoit deux choses necessaires à observer, les devoirs de la Religion, & les regles d'un bon gouvernement. Il paroît partout que leur culte avoit pour premier objet un Etre Suprême, Seigneur & souverain Principe de toutes choses, qu'ils honoroient sous le nom de *Changti*, c'est-à-dire, Suprême Empereur, ou de *Tien*, qui dans leur Langue signifie la même chose. *Tien*, disent les Interpretes de ces Livres, c'est l'Esprit qui preside au ciel. Il est vrai que souvent chez les Chinois, ce mot signifie aussi le ciel materiel, & que depuis quelques siecles que l'athéïsme s'est introduit parmi les Lettrés de la Chine, il ne signifie que celà; mais dans leurs anciens Livres, on entendoit par ce mot, le Maître du ciel, le Souverain du monde. On y parle à tout propos de la providence du *Tien*, des châtimens qu'il exerce sur les mauvais Empereurs, des recompenses qu'il envoye aux bons. Il y est marqué qu'il se laisse flechir aux vœux & aux prieres, que par les sacrifices on l'appaise, & qu'on detourne les fleaux dont l'Empire est menacé, & mille autres choses qui ne sçauroient convenir qu'à un Etre intelligent. On n'a pour s'en convaincre, qu'à lire les extraits que le Pere du Halde a faits de ces anciens Livres, dans le second volume de sa grande Histoire de la Chine, & ce qu'il en dit encore au commencement du troisiéme.

La crainte d'être trop long & de m'écarter de mon but, doit me dispenser de le copier; mais on ne sçauroit après le long détail où il entre, ne pas conclure avec lui, qu'il paroît par la doctrine des Livres classiques des Chinois, que depuis la fondation de l'Empire par Fo-hi, & pendant une longue suite de siecles, l'Etre suprême connu chez eux sous

le nom de *Changti* ou de *Tien*, étoit l'objet du culte public, & qu'on le regardoit comme l'ame & le premier mobile du gouvernement de la Nation; que ce premier Etre étoit craint, honoré, respecté; & que non seulement les Empereurs, qui de tout temps ont été les Chefs & les Pontifes de la Religion, mais les Grands de l'Empire & le peuple connoissoient qu'ils avoient au-dessus d'eux un Maître & un Juge, qui sçait recompenser ceux qui lui obeissent, & punir ceux qui l'offencent.

Il est certain que si l'on trouve dans ces anciens Livres, des preuves de la connoissance que les premiers Chinois ont eu de l'Etre suprême, & du culte religieux qu'ils lui ont rendu pendant une longue suite de siecles, il n'est pas moins sûr qu'on n'y voit nul vestige d'un culte idolatrique. Mais cela paroîtra moins surprenant, lorsqu'on sera attention, 1°. que l'Idolatrie ne s'est repanduë dans le monde, que lentement, & de proche en proche; & qu'ayant vraisemblablement commencé ou dans l'Assyrie, comme le prétend Eusebe, où il ne parut même des Idoles que long-temps après Belus; ou dans la Phenicie, ou dans l'Egypte, comme d'autres le prétendent, elle n'a pas dû penetrer si-tôt jusqu'à la Chine, Peuple de tout temps sequestré des autres, & separé par les grandes Indes du centre de l'Idolatrie.

2°. Qu'il y a toujours eu à la Chine un Tribunal suprême (1), pour avoir soin des affaires de la Religion, & qu'il a toujours veillé avec la derniere exactitude à son objet principal. Ainsi il a été bien difficile d'introduire de nouvelles loix & de nouvelles ceremonies chez un Peuple si attaché à ses anciennes traditions. D'ailleurs comme les Chinois ont toujours écrit leur Histoire avec un grand soin, & qu'ils ont des Historiens contemporains de tous les faits qu'ils rapportent, on n'auroient pas manqué d'avertir des changemens qui seroient arrivés en matiere de Religion, comme ils l'ont fait dans un grand détail, lorsque l'Idole de Fo & son culte y ont été introduits.

(1) Le Tribunal des Rites.

Telle fut la Religion dominante de la Chine dans les premiers temps de leur Empire: je dis la Religion dominante, parce que le peuple ne laissoit pas de reconnoître des Esprits subalternes qui veilloient sur les villes & sur les campagnes,

& il les honoroit d'un culte superstitieux, pour leur demander la santé, la réussite dans les affaires, & d'abondantes recoltes. Il s'étoit mêlé dans ce culte plusieurs pratiques superstitieuses qui tenoient de la magie, à laquelle ce Peuple a été toujours fort addonné; mais ce n'étoit pas la Religion de l'Etat; & le Tribunal des Rites a toujours condamné ces sortes de pratiques, quoique souvent quelques-uns des Mandarins qui le composoient, les eussent eux-mêmes goûtées.

Ainsi, à parler exactement, les Chinois n'ont point ce que nous appellons Theogonie ou Cosmogonie. Leurs Philosophes, uniquement attachés à la morale, à la politique & à l'histoire, ont toujours negligé la physique, & on ne trouve point dans leurs Ecrits, je parle des anciens, ces systêmes si connus en Europe, en Egypte, & dans quelques parties de l'Asie, sur la formation du monde & des corps qui le composent, & sur les Dieux, dont on a fait tant de Genealogies (*a*). J'ai dit, leurs Philosophes anciens, parce que les modernes, qui ont voulu donner des especes de Cosmogonies, sont tombés dans un athéisme semblable à celui de Straton & de Spinosa.

On ne trouve pas non plus qu'ils ayent parlé nettement de l'ame, & il paroît qu'ils n'en avoient pas une idée exacte. Neanmoins on ne peut douter qu'ils ne crussent qu'elle subsistoit après la mort, non seulement par les histoires d'apparitions, qu'on trouve même dans les Livres de Confucius, le plus sage & le plus éclairé de leurs Philosophes, mais par l'opinion de la Metempsycose, qu'ils ont reçue depuis plusieurs siecles.

Cependant comme l'homme privé de la revelation, & livré aux penchans de son cœur, a toujours été en proye à l'erreur, je suis bien éloigné de croire que les Chinois en ayent été exempts; & c'est avoir une idée bien favorable d'eux, que de penser qu'ils se livrerent peut-être un peu plus tard que les autres peuples, aux pratiques idolatres. Regardons les, si on veut, comme les Philosophes dont parle l'Apôtre,

(*a*) On peut lire les Extraits que le P. du Halde a faits de ces anciens Livres, sur-tout des Kink, qui sont les plus anciens, dans le II. Volume de son Histoire de la Chine.

qui par les lumieres naturelles s'éleverent jusqu'à la connoissance du premier Etre ; ne sont ils pas aussi coupables qu'eux de l'avoir connu, sans l'avoir glorifié ? Enfin la Secte des Tao-sé parut dans la Chine, près de six cens ans avant Jesus-Christ. Lao-Kiun est le Philosophe qui en fut l'Auteur. La naissance de cet homme, à en croire ses Disciples, fut des plus extraordinaires : porté quatre-vingts ans dans les flancs de sa mere, il s'ouvrit un passage par le côté gauche, & causa la mort à celle qui l'avoit conçu.

La morale de ce Philosophe, approche fort de celle d'Epicure, & il couvrit sa physique d'une obscurité impenetrable : je n'en prends que ce qui regarde la Cosmogonie. *Le Tao*, disoit-il, ou *la Raison a produit Un, Un a produit Deux, Deux ont produit Trois, & Trois ont produit toutes choses.* Toute la felicité de l'homme, selon ce Philosophe, consistoit dans cet état de l'ame, que les Grecs appelloient *Apathie*, état où l'homme sans crainte & sans chagrin, doit être exempt de toute inquietude ; & comme il est bien difficile de se delivrer de celle de la mort & de l'avenir, ceux qui faisoient profession de cette Secte, s'addonnoient à la Magie & à la Chimie, pour trouver le secret de devenir immortels ; se persuadant que par le ministere des Esprits qu'ils invoquoient, ils pourroient enfin le trouver. Il y en a eu quelques-uns qui se sont flattés de cette decouverte, par le moyen de certains breuvages qu'ils composoient ; & plus d'un Empereur en a fait inutilement l'essai.

Lorsqu'on connoît l'esprit de l'homme, on juge bien qu'une Secte qui donnoit de si flatteuses esperances, fit bien-tôt fortune ; & en effet il y eut plusieurs Mandarins qui l'embrasserent, & qui s'addonnerent entierement aux pratiques magiques qu'elle prescrivoit ; mais elle fit de plus grands progrès encore parmi les femmes, naturellement curieuses & extrêmement attachées à la vie. Enfin l'Auteur de la Secte fut mis lui-même au rang des Dieux ; on lui éleva un Temple superbe, & l'Empereur Hium-Tsong fit porter dans son Palais la Statue de ce nouveau Dieu. On donna à ses Disciples le nom de Docteurs celestes, & ses descendans sont encore honorés de la dignité de Mandarins. Ce sont eux qui ont

introduit cette multitude infinie d'Esprits subordonnés au Souverain Etre, qu'ils honorent dans des Temples & dans des Chapelles particulieres, & ausquels ils sacrifient trois sortes de victimes, un cochon, un poisson, une piece de volaille. Ils ont porté même la superstition jusqu'à élever plusieurs Empereurs au rang des Dieux ; & on voit par là que les Chinois, gens d'ailleurs très spirituels, ne le cedent en rien du côté de la superstition & de l'idolatrie, aux autres Peuples, qu'ils se sont toujours fait honneur de mepriser. Cette Secte a rempli la Chine de Devins & d'imposteurs qui imposent au peuple, & quelquefois aux Grands, par des prestiges & des ceremonies magiques, qui ne sont que trop capables de les aveugler.

Enfin vers la soixante-cinquiéme année depuis Jesus-Christ, l'Empereur Ming-ti donna lieu par une vaine curiosité, à l'introduction d'une Secte encore plus dangereuse : l'histoire que je vais en faire en peu de mots, remplira la seconde partie de ce Chapitre, sur la Theogonie des Indes.

Cet Empereur frappé de quelques paroles que Confucius avoit souvent repetées, sçavoir, que *c'etoit dans l'Occident qu'on trouveroit le Saint*, envoya dans les Indes des Ambassadeurs pour le chercher, & pour apprendre la Loi qu'il enseignoit. Ces Envoyés crurent enfin l'avoir trouvé parmi les adorateurs d'une Idole nommée Fo, ou Foé. Ils transporterent à la Chine l'Idole, & avec elle les fables dont les Livres Indiens étoient remplis, leurs superstitions, la Metempsycose, & enfin l'atheisme. Ils rapporterent que dans cette partie de l'Inde que les Chinois appellent *Chun-tien-cho*, Moyé, femme du Roi, songea qu'elle avaloit un Elephant. Lorsque le temps de ses couches fut arrivé, l'enfant lui dechira le côté droit, & dès qu'il fut sorti du sein de sa mere, il se tint debout, fit six pas, montrant d'une main le ciel, & de l'autre la terre, & prononça ces mots : *Il n'y a que moi dans le ciel & sur la terre, qui merite d'être honoré* ; on lui donna le nom de *Che-Kia*, ou *Cha-Ka*. A l'âge de dix-neuf ans il abandonna ses femmes, son fils, & tous les soins terrestres, pour se retirer dans la solitude, & se mettre sous la conduite de quatre Philosophes. A trente ans il fut tout-à-fait penetré de

la divinité, & devint *Fo*, ou Pagode, comme s'expriment les Indiens, & ne songea plus qu'à repandre sa doctrine de tous côtés. Ses prestiges surprirent tout le monde, lui attirerent la veneration de tout le pays, & un nombre infini de Disciples, qui lui servirent à infecter l'Orient de ses dogmes impies. Les Chinois nomment ces Disciples, *Ho-Chang*; les Tartares, *Lamas*, les Siamois *Talapoins*, & les Japonois *Bonzes*; car cette Secte s'est repandue chez tous les peuples que je viens de nommer.

Cependant *Fo* parvenu à l'âge de 79. ans, assembla quelques-uns de ses Disciples, & après leur avoir expliqué sa doctrine, il mourut; & ils publierent cent fables sur cette mort. Comme la Metempsycose faisoit le principal article de cette doctrine, ils dirent que leur Maître étoit né huit mille fois, & qu'il avoit paru dans le monde, tantôt sous la figure d'un Singe, tantôt sous celle d'un Dragon, d'un Elephant, &c. C'étoit apparemment pour établir le culte de cette pretenduë Divinité, sous le symbole de ces differens animaux, qui veritablement devinrent l'objet du culte des Indiens.

Les Chinois ayant reçu cette Idole, lui éleverent une infinité de Temples, & sa Secte, quoique toujours proscrite par le Tribunal des Rites, a fait dans le pays des progrès infinis, sous la direction des Bonzes, les gens du monde les plus meprisables, les plus superstitieux, & les plus ignorans.

Enfin pour abbreger ce qu'on trouve très au long au commencement du troisiéme Tome de l'Histoire de la Chine, par le P. du Halde, la doctrine de Fo se divise en exterieure & en interieure : la premiere, remplie de superstitions grossieres, est enseignée par le plus grand nombre des Bonzes. La seconde est reservée aux plus sçavans, & elle consiste à dire que le vuide est le principe & la fin de toutes choses; que c'est du néant que nos premiers Peres ont tiré leur origine, & qu'ils y sont retournés après leur mort; que le vuide est ce qui constitue notre être & notre substance, & que c'est de ce néant, & du mêlange des élemens, que sont sorties toutes les productions, qui y retournent dans la suite : enfin que tous les êtres ne different les uns des autres, que par leurs figures & leurs qualités; & ils prétendent

que c'est ainsi que leur Maître mourant, expliqua sa doctrine, c'est-à-dire, son athéisme, à ses Disciples favoris.

Je dirai peu de choses des Theogonies des autres peuples, parce qu'elles paroissent peu systêmatiques. Par exemple, dans les Indes Orientales les Brachmanes ont une Tradition de leur Dieu *Vichnou*, metamorphosé en Tortue, & ils disent pour l'expliquer, que par la chute d'une montagne le monde commençoit à s'ébranler, & à s'enfoncer peu à peu vers l'abysme, où il auroit peri si leur Dieu bienfaisant ne se fût metamorphosé en Tortue pour le soutenir.

Les Chinois, dont nous venons de parler, ont reçu cette Tradition, & ils l'appliquent, ainsi que le remarque le Pere Kirker (1), à leur Dragon volant, qu'ils disent être né d'une Tortue, & être devenu le soutien de l'univers appuyé sur lui. Les Troglodytes avoient apparemment parmi eux la même fable, puisqu'ils avoient un grand respect pour la Tortue, & qu'ils avoient en horreur les *Helinophages* leur voisins, ainsi nommés parce qu'ils se nourrissoient de la chair de Tortue.

(1) Ch. Illust. p. 187.

CHAPITRE VIII.

Theogonie des Bramines des Indes.

JE ne dois pas oublier la Theogonie de ces Prêtres des Indes que nous nommons Bramines ou Brachmanes (*a*). Ils ont pris ce nom de *Brahma*, qui selon la doctrine des Indiens, est le premier des trois Etres que Dieu a créés, & par le moyen duquel ensuite il a formé le monde. Ce Brahma composa & laissa aux Indiens, disent leurs Bramines, les quatre Livres qu'ils appellent *Beth* ou *Bed* (2), dans lesquels toutes les sciences & toutes les ceremonies religieuses sont comprises; & voilà pourquoi les Indiens representent ce Dieu avec quatre têtes.

(2) Voyez Herb. Bibliot. Or. p. 212.

Le mot *Brahma*, dans la Langue Indienne, signifie *celui*

(*a*) Ce sont les mêmes que les Grecs nommoient Gymnosophistes. Pythagore avoit étudié leur doctrine & leurs mœurs.

qui penetre toutes choses. Les Bramines composent la premiere & la plus respectable Tribu des Indiens, & sont uniquement destinés au culte de leur Dieu, & aux ceremonies de la Religion. Un celebre Bramine, nommé Behergir, communiqua aux Mahometans, dont il embrassa la Religion, l'*Amberthkend*, Livre qui contient les Dogmes des Indiens.

Le Pere Kirker qui a fait graver la figure du Dieu Brahma, s'est assez étendu sur la Mythologie des Indiens à ce sujet (1). Les Dieux des Bramines, dit ce sçavant Jesuite, sont Brahma, Vesne ou Vichnou, & Butzen, & ils sont les Chefs de tous les autres Dieux, dont le nombre va jusqu'à trente-trois millions; mais tous les hommes sont sortis de Brahma, & ce Dieu a produit autant de mondes qu'il y a de parties dans son corps. Le premier de ces mondes, qui est au-dessus du ciel, est sorti de son cerveau; le second, de ses yeux; le troisiéme, de sa bouche; le quatriéme de l'oreille gauche; le cinquiéme, du palais & de la langue; le sixiéme, du cœur; le septiéme, du ventre; le huitiéme, des parties que la pudeur empêche de nommer; le neuviéme, de la cuisse gauche; le dixiéme, des genoux; l'onziéme, du talon; le douziéme, des doigts du pied droit; le treiziéme, de la plante du pied gauche; & le quatorziéme enfin, de l'air qui l'environnoit dans le temps de ces productions. Si on demande aux Bramines les raisons d'une Theologie si impertinente, ils répondent que les differentes qualités des hommes y ont donné lieu. Les Sages & les Sçavans, designent le monde sorti du cerveau de Brahma; les gourmands, viennent de son ventre; ainsi des autres. De-là, l'attention que ces Prêtres ont à la physionomie & aux qualités personnelles, prétendant par-là deviner à quel monde chacun appartient.

(1) Ch. Illust.

Lorsqu'on est une fois livré à la superstition, il n'y a point d'égarément où l'on ne puisse tomber. Ces mêmes Bramines ont imaginé sept mers; une d'eau, une de lait, une de fromage caillé, une quatriéme de beurre, une cinquiéme de sel, une sixiéme de sucre, & enfin une septiéme de vin; & chacune de ces mers a ses Paradis particuliers, dont les uns sont pour les sages & les gens d'esprit, & les autres pour les sensuels & les voluptueux; avec cette différence que le

premier de ces Paradis, qui nous unit intimement à la Divinité, n'a besoin d'aucune autre sorte de délices; au lieu que les autres sont remplis de tous les plaisirs que l'on peut imaginer.

Il paroît par ce que je viens de dire, que ces Indiens suivent l'ancienne doctrine des Egyptiens, que l'Auteur que je viens de citer nomme θεομορφωσις, ou Métamorphose Divine. (1)

(1) Voyez Oedip. Egypt. du même Auteur.

On ne parle pas ici des autres reveries des Indiens sur la formation du monde, qu'ils croient être un Ouvrage filé par une araignée, & qui sera détruit lorsque l'ouvrage rentrera dans le ventre de cet insecte; parce que cela regarde plus la Cosmogonie que la Theogonie, qui doit être le principal objet de ce Chapitre.

CHAPITRE IX.

Theogonie des Ameriquains.

ON ne doit pas s'imaginer que les Sauvages de l'Amerique, peuples errants & vagabons, se soient jamais appliqués à former un systême de Religion. On trouve cependant parmi quelques-uns d'eux des traditions, qui peuvent former une espece de Theogonie. Voici, sélon le Pere Laffiteau, (2) comment les Iroquois, qui sont parmi ces Sauvages une des plus considerables Nations, racontent l'origine du monde. Dans le commencement, il y avoit, disent-ils, six hommes (les Peuples du Perou & du Bresil conviennent d'un pareil nombre:) comme il n'y avoit point alors de terre, ces hommes étoient portés dans les airs au gré des vents. N'ayant point de femmes, ils voyoient bien que leur espece alloit finir; mais ayant appris qu'il y en avoit une dans le Ciel, il fut resolu que l'un d'eux, nommé le *Loup*, s'y transporteroit. L'entreprise étoit difficile & dangereuse; mais les oiseaux l'y éleverent sur leurs ailes. Lorsqu'il y fut arrivé, il attendit que cette femme sortît à son ordinaire, pour aller puiser de l'eau. L'ayant apperçuë, il lui fit quelque présent & la séduisit. Le Maître du Ciel s'en étant apperçu, la chassa; &

(2) Mœurs des Sauvages, T. 1. pag. 43. de l'Edition *in quarto*.

une Tortuë la reçut sur son dos. La Loutre & les Poissons puisant de la bouë dans le fond de l'eau, formerent du corps de la Tortuë une petite Isle, qui s'agrandit peu-à-peu ; & voilà, selon ces Sauvages, quelle est l'origine de notre terre.

Cette femme eut d'abord deux enfans, dont l'un qui avoit des armes offensives, tua son frere qui n'en avoit point. Dans la suite elle accoucha de plusieurs enfans, dont les autres hommes sont sortis.

Cette tradition, si elle est exactement rapportée, est sans doute un reste de la premiere Histoire du monde, d'Eve chassée du Paradis terrestre, & du meurtre d'Abel par Caïn. Car enfin, il se peut que ces Sauvages, venus des autres hommes, ayent conservé un souvenir, qu'ils ont bien pu alterer, mais non pas effacer totalement de leur memoire.

Quoique nous ne connoissions pas les traditions des autres peuples de l'Amerique, il y a bien de l'apparence qu'ils pensoient la plûpart comme les Iroquois, puisque les peuples du Perou & du Bresil dans l'Amerique meridionale conviennent du nombre d'hommes qu'il y avoit dès le commencement, ainsi qu'on vient de le dire. Mais ce n'est pas seulement par leur Theogonie que les Ameriquains ont égalé les Grecs & les autres peuples de notre continent, dans le bizarre sistême qu'ils ont imaginé touchant leur origine; ils leur ressemblent encore assez souvent par leurs fables. Ils croyent, par exemple, que la pluye venoit de ce qu'une jeune fille qui étoit dans les nuës, jouant avec son petit frere, il lui cassoit sa cruche pleine d'eau. Cela ne ressemble-t-il pas fort à ces Nymphes des Fontaines, & à ces Dieux des Fleuves qui versent de l'eau de dedans leurs Urnes ? Ils étoient persuadés aussi comme les Grecs, qu'il y avoit des Dieux qui habitoient dans les Fleuves & les autres amas d'eau, puisqu'en une de leurs fêtes, les Peuples du Mexique noyoient solemnellement un petit garçon, pour tenir compagnie à ces Dieux. Selon les traditions du Perou, l'Ynca Manco-Guina-Capac, fils du Soleil, trouva moyen par son éloquence de retirer du fond des forêts les habitans du pays, qui y vivoient à la maniere des bêtes, & il les fit vivre sous des Loix raisonnables. Orphée en fit autant pour les Grecs,

& il passoit aussi pour être fils du Soleil. Il est singulier que les imaginations de ces deux Peuples, si éloignés les uns des autres, se soient accordées à croire fils du Soleil, ceux qui avoient des talens extraordinaires. Si les Grecs, & à leur imitation nos anciens Gaulois, avoient un respect religieux pour les arbres, & croyoient qu'ils étoient le sejour des Dryades & des Hamadryades, les Abenaquis, ainsi que le rapporte le P. Laffiteau, (*a*) avoient un arbre célebre dont ils racontoient plusieurs merveilles, & qui étoit toujours chargé d'offrandes; & ils ne doutoient pas qu'il n'eût quelque chose de divin. On trouve même parmi eux qu'ils avoient des Bois sacrés, à peu-près comme tout le reste du monde idolâtre.

Pour ce qui regarde les Sortileges, les Evocations, les Devins, les Enchantemens, ces Peuples du nouveau monde ne ressemblent que trop à ceux de l'ancien : même croyance partout sur ces Génies bienfaisans ou malfaisans, dont on s'imaginoit que l'Univers étoit rempli, ausquels présidoit, comme le Maître & le souverain des autres Dieux, le *Manitou* des nations Algonquines, le *Chemien* des Caraïbes, l'*Okki* ou l'*Ares - Koui* des Hurons. Pour les fêtes & les mysteres, qu'on lise l'Auteur que je viens de citer, & on trouvera que celles des Ameriquains avoient beaucoup de rapport avec les Orgies des Grecs. Sur l'immortalité de l'ame, & son état après la mort, les Sauvages ont pensé à peu-près comme les Grecs, dans le temps même qu'ils ont été le plus civilisés. Les Ameriquains ne croyoient-ils pas que les ames de ceux qui avoient mal vêcu, alloient habiter certains Lacs bourbeux & désagréables, comme les Grecs les envoyoient sur les bords du Styx & de l'Acheron? Ne pensoient-ils pas aussi que les ames de ceux qui avoient mené une vie réguliere, avoient pour sejour des lieux agréables, assez ressemblants aux Champs Elysées? Ils ont comme les Romains leurs pleureuses à gages, font comme eux les festins pour les morts; & ce qui est encore plus frappant, ils distinguent comme les Grecs, l'ame de son ombre & de son simulachre, (1) & croyent que pendant que l'ame est dans un sejour délicieux,

(1) Voyez ce qu'on dira là-dessus dans la troisiéme Section du Livre VI.

(*a*) Mœurs des Sauvages, Tome I. page 149. Comme j'ai tiré de cet Ouvrage la plûpart des exemples dont je me sers, il suffit de l'avoir cité une fois.

l'ombre erre autour du lieu de la sépulture.

Le feu sacré, conservé par presque toutes les Nations du monde, comme je le dirai dans l'Article de Vesta, étoit aussi l'objet du culte superstitieux des habitans de l'Amerique. Les Nations les plus voisines de l'Asie, ont des Temples, où le feu sacré est entretenu avec soin; & ces Temples sont la plûpart faits en rotonde, comme l'étoient ceux de Vesta. Dans la Louïsiane, les Natchez en ont un où une garde veille sans cesse à la conservation du feu qu'on ne laisse jamais éteindre. Personne n'ignore combien ces Temples étoient célebres sous le regne des Yncas; mais ce qui parut bien surprenant, c'étoient ces Communautés de filles destinées au service du Soleil, dont les Loix étoient encore plus severes que celles des Vestales Romaines, (1) & les châtimens, lorsqu'elles manquoient à leurs vœux, précisément les mêmes, puisqu'on les enterroit toutes vives. Ceux qui les avoient séduites étoient punis bien plus rigoureusement qu'à Rome, puisque la peine s'étendoit non-seulement sur toute la famille, mais encore sur le lieu où ils étoient nés; on en faisoit périr absolument tous les habitans, & on n'y laissoit pas pierre sur pierre. Le feu sacré étoit également respecté dans le Mexique, & confié à des Vestales qui menoient une vie très-reguliere; & si les Sauvages de ce vaste continent n'avoient pas tous des Temples pour l'y entretenir, les salles de leur Conseil, faites à peu-près comme les Prytanes des Grecs, étoient employées à cet usage, principalement chez les Iroquois & les Hurons.

(1) Garcilasso, L. 4. ch. 1.

Les Idoles, souvent monstrueuses, comme dans notre continent, ou chargées de symboles, comme celles que nous nommons Panthées, ou quelquefois même semblables à celles de Priape; prouvent que les Peuples dont je parle, ne le cedoient en rien à ceux du pays que nous habitons, par l'extravagance de leur Idolâtrie & de leurs Fables. La corruption du cœur humain pouvoit-elle manquer de placer sur les Autels, tout ce qui flattoit le crime & le déreglement des mœurs?

La coutume de sacrifier dans les lieux élevés, coutume si ancienne & tant de fois reprochée par les Prophetes aux

Peuples idolâtres, étoit aussi connuë chez les Ameriquains. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, la Relation du Sieur de Rochefort, (1) dans l'endroit où il parle de la montagne d'Olaïmi, sur laquelle les Apalachites, Peuples de la Floride, vont tous les ans sacrifier au Soleil, dans une Caverne qui sert de Temple à cette Divinité. Leur respect pour des Idoles, qui ne sont que des pierres informes, ou quelquefois d'une figure conique, prouve encore que leur Idolâtrie ressembloit à celle des Anciens, qui avant l'art de la Sculpture, honoroient de semblables pierres, ou de simples colonnes, comme nous le dirons ailleurs.

(1) Histoire Mer. des Isles Antilles.

Les Sacrifices de ces Sauvages étoient d'abord très-simples, comme ils l'étoient parmi les premiers Idolâtres de notre monde; & cette simplicité dure encore parmi quelques-unes de leurs Nations, où l'on se contente d'offrir aux Dieux les fruits de la terre, ou de leur faire des libations avec de l'eau. D'autres attachent à des arbres ou à des colonnes les peaux des animaux qu'ils ont tués à la chasse : il y en a qui jettent dans le feu quelques feuilles de Tabac, en l'honneur du Soleil, & dans les fleuves & les rivieres, pour appaiser les Génies qui y président. Les Caraïbes offrent la *Cassave* & l'*Oüicou*, c'est-à-dire, leur pain & leur boisson, aux Dieux qui veillent à la conservation de ces plantes, comme les Grecs & les autres Peuples offroient leurs sacrifices à Bacchus & à Cerés. Qu'importe que les noms de ces Dieux ne soient pas les mêmes dans les deux continents; ce sont toujours les mêmes idées, & précisément la même sorte d'Idolâtrie.

Mais comme dans l'Amerique, ainsi que parmi nous, ces mœurs antiques ne subsisterent pas toujours dans cette premiere simplicité, qui fait le caractere des premiers temps parmi tous les peuples du monde; ceux dont nous parlons porterent, comme les Payens de notre continent, la superstition envers leurs Dieux, jusqu'à leur immoler des Victimes humaines. Ces sortes de sacrifices étoient en usage sur-tout dans le Mexique, & s'ils étoient moins connus parmi les autres Sauvages, il y en avoit cependant qui dans une saison de l'année, offroient leurs enfans aux Dieux qui veilloient à la conservation des fruits de la terre. La Relation du Sieur le Moyne

de Mourgues nous apprend que dans cette partie de la Floride, qui est proche de la Virginie, les Peuples de cette contrée qui regardent leurs Chefs comme les fils du Soleil, offrent à cet astre, leur grande Divinité, leurs enfans en sacrifice, comme les Chananéens les immoloient à leur Moloch, qui étoit aussi le Soleil; avec cette différence seulement, que ceux-ci les faisoient brûler dans le fourneau qui étoit pratiqué dans leur Idole, comme je le dirai en parlant de ce Dieu, au lieu que ceux-là les assommoient au milieu de l'assemblée du peuple, & en présence du Chef, qui représentoit lui-même le Dieu dont on le croyoit le fils.

Les Sacrifices dans le nouveau monde comme dans l'ancien, étoient accompagnés d'instrumens, de danses, & de toutes les marques d'une allegresse publique; mais je ne pousserai pas plus loin ce parallele, pour lequel il faudroit copier l'Ouvrage que j'ai cité, où le sçavant Auteur entre dans des détails très-singuliers: ce que je viens de dire suffit pour faire connoître que l'esprit de l'homme, abandonné à ses propres lumieres, n'est porté qu'à l'erreur & à l'illusion, & que malgré le rafinement des Nations les plus policées, on a pensé à peu-près de même dans tous les Lieux du monde où la veritable Religion n'a pas été connuë.

Enfin il y a peu de Pays où l'on n'ait trouvé des Fables à peu-près semblables. Partout des idées prodigieuses, des hommes extraordinaires, qui se disoient les enfans du Ciel, ou des Etoiles, ou des Fleuves, &c. Partout des fourbes qui ont voulu imposer par l'histoire d'une naissance extraordinaire & singuliere. Les Egyptiens, les Phéniciens, desquels les Grecs & les Romains ont tiré leurs Fables, ne sont pas les seuls qui en ont inventé: on en trouve de semblables aux leurs, chez des Peuples qu'on ne soupçonne pas les avoir apprises d'eux. *Kai-Souven* se vantoit d'être né du Dieu d'un Fleuve, pour séduire plus aisément les Peuples de la Corée par l'éclat de cette naissance imaginaire. Il falloit bien que les Coréens attribuassent la Divinité aux Fleuves & aux Montagnes, comme les Grecs & les Romains, puisque lorsqu'ils furent devenus tributaires de la Chine, l'Empereur confirma leur Roi dans le privilege dont il jouissoit de sacri-

fier ſeul aux montagnes & aux fleuves.

L'origine d'un Peuple de Tartares Orientaux, nommés Kao-Kiuli, de la race des Fou-Ya, reſſemble aſſez pour les Fables dont elle eſt mêlée, à nos fictions d'Occident; & l'Hiſtoire Romaine, toute grave & ſérieuſe qu'elle eſt, nous préſente des idées ſemblables à celle que je vais rapporter de ces Peuples. Le Prince des Kao-Kiuli avoit en ſa puiſſance une fille du Dieu *Hohang-Ho*, qu'il tenoit renfermée dans une priſon. Un jour qu'elle fut frappée de la reverberation du Soleil, elle conçut; & elle accoucha d'un Oeuf, qu'on rompit, & dans lequel on trouva un enfant mâle. Lorſqu'il fut grand, on lui donna le nom de *Tchu-Mong*, qui ſignifie *un bon Nocher*. Le Roi du Pays, qui le prit en affection, le mena un jour à la chaſſe, & ayant vû ſon adreſſe, il conçut de la jalouſie contre lui. Tchu-Mong s'en étant apperçu, prit la fuite, & prêt à tomber entre les mains de ceux qui le pourſuivoient, au paſſage d'une Riviere il adreſſa ſa priere au Soleil ſon pere. Alors les poiſſons de la Riviere ayant paru ſur la ſurface de l'eau, lui fournirent un pont ſur lequel il la traverſa. Les Fables de la naiſſance de Perſée, & de celle des enfans de Leda, ſont-elles moins extravagantes? (*a*)

Si nous connoiſſons des Peuples qui ſacrifioient leurs enfans à leurs fauſſes Divinités, & ſi les Grecs immolerent Iphigenie pour obtenir un vent favorable, le Pere Du Halde ne rapporte-t-il pas qu'on lit dans les Hiſtoires les plus anciennes, qu'il y a des Inſulaires dans la mer Orientale, qui vont tous les ans pendant la ſeptiéme Lune, noyer ſolemnellement une jeune Vierge?

Si les Romains publierent que leur Janus avoit deux, & même quatre faces, comme on le voit ſur des monumens anciens, les Indiens n'ont-ils pas leur Idole Menipe, qui a pluſieurs têtes de différentes figures? Ces mêmes Indiens ne publient-ils pas qu'il y a un Pays, où les hommes ont deux viſages, qu'ils ſont d'ailleurs très-farouches, qu'ils n'ont aucun langage, & ſe laiſſent mourir de faim quand on les a pris? Ils ajoutent qu'on en avoit pris un vêtu de toile, qui ſortoit

(*a*) Voyez le quatriéme Volume de l'Hiſtoire de la Chine du Pere Du Halde, pag. 343.

de la mer : hiſtoire à peu près ſemblable à celle d'Oannès, dont on a parlé plus haut.

Si les Egyptiens, & Pythagore après eux, ont enſeigné la Metempſycoſe, cette doctrine n'eſt-elle pas repandue dans toutes les Indes, & ne fait-elle pas le fond de l'idolâtrie de Foé ? Ce qui eſt ſi vrai que le grand Lama, qui ſe dit un *Fo* vivant, publie qu'il eſt né pluſieurs fois, & qu'il renaîtra encore ; enſorte que quand il meurt, on cherche avec ſoin l'enfant ſous la figure duquel il reparoît, pour le mettre à ſa place : & quoiqu'on voye bien que c'eſt un enfant qu'il a ſçu diſpoſer à lui ſucceder, & dont les autres Lamas ſes confidens ſçavent le myſtêre, cependant ce jeu dure depuis pluſieurs ſiecles, ſans que le peuple ait là-deſſus la moindre méfiance.

On a dit dans l'origine des fables qu'une Philoſophie groſſiere avoit donné lieu à en introduire un grand nombre : peut-être n'y en eut-il jamais une auſſi extraordinaire dans la Grece, que l'étoit celle des Philoſophes Chinois au ſujet du flux & reflux de la mer. Une Princeſſe, diſoient-ils, eut cent enfans ; cinquante habiterent les rivages de la mer, & les cinquante autres les montagnes. De-là vinrent deux grands Peuples, qui ont ſouvent guerre enſemble. Quand ceux qui habitent les rivages ont l'avantage ſur ceux des montagnes, & les pouſſent devant eux, c'eſt le flux ; quand ils en ſont repouſſez & qu'ils fuyent des montagnes vers les rivages, c'eſt le reflux. Cette maniere de philoſopher, dit Monſieur de Fontenelle de qui j'ai emprunté ce trait, reſſemble aſſez aux Metamorphoſes d'Ovide : tant il eſt vrai que la même ignorance a produit à peu près les mêmes effets chez tous les Peuples.

Telles ſont les Coſmogonies & les Theogonies des Peuples les plus anciens. Les autres dont la Religion & les fables entreront dans la ſuite de cet ouvrage, quoique livrés aux tenebres de l'Idolâtrie la plus groſſiere, n'avoient pas l'eſprit aſſez Philoſophique pour rien imaginer ſur la formation du monde, ou ſur l'origine des Dieux, qu'ils ſe contentoient d'honorer ſuivant la tradition de leur pays.

CHAPITRE IX.

De la Theologie Payenne, & en particulier de celle des Poëtes.

APRES avoir exposé les differentes Theogonies des Anciens, c'est-à-dire, les Theologies particulieres à chaque nation, il ne sera pas inutile de faire connoître plus en particulier la Theologie generale du Paganisme, sur-tout celle des Grecs & de leurs Poëtes. Mon dessein n'est pas d'en developper toutes les horreurs, la chose seroit aujourd'hui inutile. Les premiers Peres de l'Eglise, & les Apologistes de la Religion Chrétienne, qui s'y trouvoient obligés, puisqu'il étoit necessaire de sapper les fondemens du Paganisme, qui étoit la Religion dominante de leur temps, ont dû le faire, & ils s'en acquitterent avec tant d'érudition & tant de force, qu'ils obligerent enfin les Philosophes les plus éclairés, à expliquer par des allegories, souvent ingenieuses, un systême dont l'exposition seule faisoit horreur. Ce fut là où les reduisirent Saint Justin, Arnobe, Athenagore, Lactance, Clement d'Alexandrie, Minucius Felix; mais sur-tout Tertullien par son Apologetique, l'une des plus excellentes pieces que l'antiquité nous ait conservée, & S. Augustin, dans sa Cité de Dieu; ouvrage qu'on peut regarder indépendament des autres vûës de son Auteur, comme un trésor de Litterature profane.

A parler exactement, les Philosophes n'attendirent pas le temps des grands hommes que je viens de nommer, pour appercevoir le ridicule de leur Theologie. L'allegorie avoit commencé à venir au secours des fables monstrueuses, mêlées avec la Religion, plus de 400. ans avant l'Ere chrétienne. Platon l'avoit mise en usage, & ses Disciples la firent valoir. Pythagore même, long-temps avant Platon, avoit exposé la Religion dominante de son temps, d'une maniere qui en faisoit disparoître une partie des absurdités; mais ce que j'ai voulu dire, c'est que cette même allegorie, ne fut

jamais plus en vogue, que du temps de Jamblique & de Porphyre, qui vivoient l'un & l'autre dans les premiers ſiecles du Chriſtianiſme. J'examinerai, dans les reflexions que je ferai ſur l'Idolâtrie, le peu de ſuccès qu'eut la maniere allegorique d'expliquer les fables & les myſteres de la Religion; & je ferai voir que malgré les ſubtilités des Philoſophes qui l'employoient, cette même Religion & les fables, ſur leſquelles elle étoit fondée, ſubſiſterent toujours, juſqu'à la deſtruction entiere du Paganiſme. Entrons maintenant en matiere.

Varron diſtinguoit trois ſortes de Theologies, la Fabuleuſe, μυθικὴ, la Phyſique φυσικὴ, & la Politique, πολιτικὴ, ce que S. Auguſtin traduit par ces mots, *fabularis, naturalis, vel philoſophica, civilis.* La premiere étoit la Theologie des Poëtes; la ſeconde, celle des Philoſophes; & la troiſiéme, celle des Miniſtres de la Religion. Varron a tâché de faire valoir cette diſtinction, dont on croit auteur Quintus Scevola, ſouverain Pontife, celui-là-même qui fut tué par un de ces meurtriers qu'employoit Marius.

La Theologie des Poëtes étoit rejettée par les ſages du Paganiſme. Varron, ainſi que le rapporte S. Auguſtin (1), avouoit qu'elle mettoit ſur le compte des Dieux, des actions qu'on auroit honte d'attribuer au dernier des hommes. *Denique, in hac omnia Diis attribuuntur, quæ non modo in hominem, ſed etiam in contemptiſſimum hominem cadere non poſſunt.* Varron ne deſaprouvoit pas la ſeconde eſpece de Theologie, qui étoit celle des Philoſophes; mais il croyoit qu'elle devoit être renfermée dans l'Ecole, parce qu'elle diſcouroit librement de la nature des Dieux, ce qui, ſelon lui, étoit dangereux.

La troiſiéme eſpece de Theologie formoit le ſyſtême de la Religion, & étoit le fondement du culte qu'on rendoit aux Dieux; & ſi elle n'étoit pas la plus eſtimée par les habiles gens, elle étoit du moins la plus reſpectée, & la ſeule qui fût ſuivie dans la pratique. La Theologie Poëtique, étoit donc proſcrite, comme on vient de le voir; cependant elle a trouvé des partiſans dans ces derniers temps. Pluſieurs Auteurs modernes charmés des beaux traits qu'on trouve de temps en temps dans les ouvrages des Poëtes, touchant les

verités les plus sublimes, en ont parlé avec tant d'éloges; qu'il semble qu'on doive les regarder comme d'excellens Theologiens. Le Pere Thomassin, Prêtre de l'Oratoire, a recueilli avec un grand soin (1) tout ce qu'ils ont dit sur la Divinité & sur la morale, & il a crû y appercevoir plusieurs traits conformes à l'Ecriture sainte & à la lumiere naturelle. L'Auteur du Livre intitulé *Homere Hebraizant*, ne s'est pas contenté de regarder les Poëtes comme de grands Theologiens, il a entrepris de prouver qu'Homere, dans ses deux Poëmes, avoit copié en plusieurs endroits, Moyse & les Prophetes. Un celebre Anglois (2), après avoir fait l'éloge de la Theologie des Poëtes, sur-tout de celle d'Orphée, rapporte ce qu'ils ont dit de plus beau sur la Divinité. Enfin un Auteur moderne, à qui ses ouvrages ont attiré plus d'une disgrace, est allé encore plus loin que ceux que je viens de nommer, puisque dans ses remarques sur Virgile, il ne fait point difficulté de préferer ce Poëte à la plûpart de nos Theologiens : prétendant qu'il a eu sur la Divinité & sur la Providence, les idées les plus ortodoxes. Il a eu même la temerité de comparer la conduite de Jupiter à l'égard d'Enée, à celle de Dieu sur David.

(1) Lect. des Poëtes.

(2) Cudwort. Syst. intell.

A entendre ces Auteurs, presque toutes les verités les plus essentielles se trouvent dans les ouvrages des Poëtes. La pieté, & le culte du vrai Dieu y sont enseignés d'une maniere sublime, quoiqu'enveloppés d'images sensibles. Telles sont parmi ces verités, l'unité d'un Dieu, sa toute-puissance, sa bonté infinie, son immensité, son éternité. Le Conseil des Dieux, dont parle Homere, & où Jupiter préside toûjours; est selon eux, une imitation de ces conseils mysterieux que Dieu tient, dans le Livre de Job, avec les Anges. Lorsqu'ils ont dit que tous les biens & tous les maux partoient de la main de Dieu, par le ministere des Dieux subalternes, c'est une copie de ce que l'Ecriture dit des Anges, qui sont ses ministres. Quand ils donnent à Jupiter une prééminence si marquée, il est évident, que sous ce nom ils ont entendu le vrai Dieu, & non Jupiter fils de Saturne, & Roi de Crete. Enfin, lorsqu'Aratus dit que tout est plein de Dieu, la terre, la mer, les campagnes, l'homme même, ou comme

s'exprime S. Paul, suivant les paroles mêmes de ce Poëte, *sumus genus Dei, in ipso vivimus, movemur, & sumus* (1), n'est-il pas évident qu'il a voulu parler de l'immensité de Dieu ? (1) Act. 17.

A ces verités speculatives, les Auteurs dont je parle, joignent celles qui sont de pratique ; & trouvent établis dans les Poëtes, non seulement les devoirs envers Dieu, mais ceux des hommes entre eux, ainsi que les autres préceptes d'une morale pure. Leur Enfer, & leurs Champs Elysées, sont propres à reprimer la cupidité, & porter à la pratique de la vertu. Ces Juges, qui examinent avec tant de severité les actions des hommes ; & les Furies, qui châtient si rigoureusement les coupables, tout cela peut-il avoir été imaginé sans un grand fond de morale ? Enfin, pour exposer le sentiment de ces Auteurs en peu de mots, il suffit de dire, qu'ils font à tout propos des paralleles recherchés entre les verités qu'ils trouvent dans les Poëtes, avec celles de l'Ecriture Sainte.

J'avoue, pour moi, que la lecture des Poëtes m'a donné une toute autre idée de leur Theologie. Il est vrai qu'ils parlent quelquefois de la Divinité d'une maniere sublime, mais ils ne se soutiennent nullement sur ce sujet ; & après avoir donné à leurs Dieux les épithetes magnifiques d'Immortels, de Tout-puissants, &c. ils les représentent avec des foiblesses, qui ne conviennent, comme nous venons de le dire, qu'aux derniers des hommes, & aux plus corrompus. Ensorte que je suis étonné que de sçavans hommes ayent si fort exalté leur Theologie, pendant que Platon, pour cette même Theologie qui lui paroissoit si monstrueuse : les bannissoit de sa République. Ciceron ne pensoit pas aussi favorablement des Poëtes que les Auteurs dont je parle, il les blâme au-contraire de nous avoir appris les débauches des Dieux, leurs querelles, leurs combats, leurs dissentions : *Nec multò absurdiora sunt ea quæ Poëtarum vocibus fusa, ipsâ suavitate nocuerunt, qui & irâ inflammatos, & libidine furentes induxerunt Deos, feceruntque ut eorum bella, pugnas, prælia, vulnera videremus, odia præterea, dissidia, discordias, ortus, interitus, querelas, &c.* (2) Ce même Auteur dit ailleurs, que (2) De Nat. Deor. L. 1.

ces mêmes Poëtes avoient décrit les débauches des Dieux; leurs adulteres, &c.

Il eſt vrai qu'ils les nomment Immortels, ces Dieux fabuleux, mais en même temps il n'y en a pas un dont ils ne nous apprennent la genealogie ; ils nomment leurs peres, leurs meres, le lieu de leur naiſſance, & toutes les circonſtances de leur vie, depuis leur enfance. Ce ſont eux qui nous apprennent que Jupiter, le plus grand des Dieux, étoit fils de Saturne, & que Saturne étoit fils d'Uranus, ainſi des autres. Ils parlent même quelquefois de leurs tombeaux. Dans Homere, le plus grand de leurs Poëtes, on voit les Dieux ſe quereller, ſe battre, être bleſſés par des hommes, & pouſſer des cris & des plaintes en voyant couler leur ſang. Ils ſe diſent à tout propos des injures groſſieres. Jupiter & Junon y paroiſſent toujours dans une meſintelligence ſcandaleuſe entre deux époux. Euripide voulant excuſer Phedre, qui avoit conçu pour le fils de ſon mari une violente paſſion, en met la faute ſur le compte de Venus, qui vouloit ſe venger du mepris qu'Hyppolite faiſoit de ſon culte & de ſes adorateurs. Une autre tradition, celle qu'a ſuivi Racine (1), non moins deshonorable pour Venus, portoit qu'elle ſe vengeoit ainſi de ce que le Soleil, biſayeul de Phedre, avoit découvert ſon intrigue avec le Dieu Mars ; & c'eſt par le même motif de vengence, que cette Déeſſe avoit inſpiré à Paſiphaé, mere de Phedre, cette paſſion honteuſe qui fit tant de bruit.

(1) Tragedie de Phedre.

Dans la même piece, Euripide fait intervenir Diane, & cette Déeſſe pour conſoler Hyppolite mourant, lui dit qu'elle ne ſçauroit à la verité changer l'ordre du Deſtin, mais que pour le venger, elle tuera de ſa propre main un des Amans de Venus. Voilà donc ces Dieux ſi puiſſans, ſoumis au Deſtin, & qui ne pouvant faire tout le mal qu'ils ſouhaiteroient, font celui qu'ils peuvent faire. Que peut-on penſer d'une Theologie, dont le but a été d'élever l'homme juſqu'aux Dieux, & d'abaiſſer ces mêmes Dieux, je ne dis pas ſeulement à la condition des hommes, mais juſqu'à leurs plus grandes foibleſſes.

Peut-on concevoir rien de plus bizarre que l'idée que les

Poëtes donnent de leurs Dieux ? Que dire de ce mêlange de puissance & de foiblesse, d'éternité & de mort, de felicité & de douleur, de tranquillité & de trouble ? Que penserons-nous des railleries que fait de ces Dieux Aristophane, dans quelques-unes de ses Comedies, & des blasphêmes que vomit contre eux Eschyle, dans son Promethée ?

Mais, dit-on, les Poëtes parlent souvent de la providence des Dieux, & du soin qu'ils prennent des hommes ? Quelle providence ! Choisissons un des évenemens de la fable, où elle brille davantage, & celui que les plus grands Poëtes ont décrit avec plus de soin ; je veux dire la guerre de Troye. Cette guerre fit perir une infinité de gens, & ruina un beau Royaume : elle fut suivie de miseres sans nombre, de tempêtes, d'incendies, & de tout ce qui accompagne les grandes désolations. Tous les Dieux y prirent parti, l'Olympe se trouva divisé en deux factions : il n'y eut point d'intrigue, de ressorts, de finesses que chacun des Dieux n'employât ; on ne peut pas assurément les accuser de negligence pendant toute cette guerre ; leur providence ne manqua pas d'emploi. Homere décrit tous leurs mouvemens avec des détails infinis ; les autres Poëtes ont suivi son exemple. C'est donc-là un point de vûë très-propre pour nous convaincre de leur sentiment Theologique sur la providence : voyons donc quel fut le motif de cette guerre ; remontons à la source.

S'agissoit-il de châtier une nation impie, de venger l'innocent opprimé, ou les Dieux eux-mêmes méprisés ; ou de donner à l'univers un exemple signalé de justice & d'équité ? Rien moins que cela. Il s'agissoit de venger une Déesse du mépris qu'on avoit fait de sa beauté.

Au mariage de Thetis & de Pelée, la Discorde jette une pomme pour la plus belle de la compagnie. Les Dieux qui n'osent se rendre arbitres du differend qui naît à ce sujet entre trois Déesses, les envoyent en Phrygie subir le jugement d'un jeune Berger qui étoit en réputation d'équité. Le Berger, que chacune des trois Déesses veut seduire par des promesses magnifiques, juge en faveur de Venus ; elle étoit effectivement la plus belle, ainsi il n'y avoit rien à dire à ce jugement. Cependant en voilà assez pour irriter les deux

autres. Junon, la ſage Junon reſout dans ce moment la perte, non pas de Paris, ce qui auroit même été une vengeance fort injuſte; mais celle de tout l'Empire de Priam ſon pere, & de toute la Phrygie. L'enlevement d'Helene, femme promiſe à Paris, devint le ſignal d'une ſanglante guerre. La Grece arme de toutes parts, pendant que Junon par toutes ſortes de moyens tâche de mettre la troupe celeſte dans ſon parti. Elle uſe de mille ſtratagêmes pour gagner les autres Dieux, & leur fait les promeſſes les plus touchantes; elle parcourt toutes les Villes de la Grece pour les animer à la guerre. On aſſiege la Ville de Troye, & pendant dix ans la Reine des Dieux fait le manége d'une femme forcenée, tâche d'endormir ſon mari pour l'empêcher de voir la deroute des Troyens, & le reſte. Minerve donne l'invention du Cheval de bois: Junon paroît armée, & ouvre ellemême les portes de la Ville, appellant les Grecs, trop lents pour la vengeance:

. . . . . Hic Juno Scæas ſæviſſima portas
Prima tenet, ſociumque furens à navibus agmen,
(1) En. L. 2. *Ferro accincta vocat* (1),

pendant que Neptune ſon allié abbat les murailles à coups de Trident. Les Grecs entrent dans la ville, on y commet mille deſordres, qu'il n'eſt pas néceſſaire de décrire; mais il ne faut pas oublier que Virgile a grand ſoin de nous faire remarquer qu'il faut les attribuer à la colere & à la vengeance des Dieux.

Verum inclementia Divûm
(2) Id. Ib. *Has evertit opes, ſternitque à culmine Trojam* (2).

La ville de Troye eſt donc réduite en cendres; Paris, Priam & ſes autres enfans maſſacrés ou faits eſclaves; ainſi la colere de Junon devoit être appaiſée.

Mais chez les Poëtes une Déeſſe outragée au ſujet de ſa beauté, ne s'appaiſe pas ſi facilement. On la repréſente pourſuivant avec une rage extrême le reſte des Troyens fugitifs; elle veut les empêcher de chercher dans l'Italie la retraite que les Deſtins leur promettoient.

Troas

Troas relliquias Danaûm.... arcebat longè Latio, &c. (1) (1) *Id. ib.*

Ici elle supplie d'une maniere indigne Eole, Divinité subalterne, pour le porter à exciter une tempête contre les ordres de Neptune qui avoit changé de parti, & dont la Providence s'interessoit alors pour les Troyens. Tantôt elle tâche d'arrêter Enée en Afrique par les charmes de la volupté. Là elle fait paroître Iris sous la figure de Beroé, pour obliger les Dames Troyennes à brûler leur Flotte. Lorsqu'Enée est arrivé en Italie, elle envoye les Furies chez Turnus & Amate, pour les exciter à le chasser de son pays, & allume une guerre sanglante; & ne pouvant pas absolument empêcher l'execution des ordres du Destin, elle tâche du moins de la retarder par toutes sortes de moyens. Comme l'arrêt du Destin portoit que Lavinie seroit la femme du Heros Troyen, elle veut que le sang d'une infinité de Phrygiens soit la dot avec laquelle ce Prince achette cette alliance.

Non dabitur regnis, esto, prohibere Latinis;
At trahere, atque moras tantis licet addere rebus:
At licet amborum populos exscindere Regum.
Hâc Gener atque Socer coëant mercede suorum.
Sanguine Trojano & Rutulo dotabere, Virgo. (2)

(2) Eneid. L. 7.

Personne n'ignore tout ce que fit cette Déesse pour favoriser le parti de Turnus, & tout le manége que Virgile lui fait jouer pendant toute cette guerre. Enfin voyant que le Destin étoit le maître, elle tâche pour dernier trait de vengeance, d'obtenir de Jupiter que les Latins ne prendront point le nom des Troyens leurs vainqueurs, afin que Troye & sa memoire fussent plus facilement abolies:

Ne vetus Indigenas nomen mutare Latinos,
Neu Troas fieri jubeas, Teucrosque vocari.
Occidit, occideritque sinas cum nomine Troja. (3)

(3) Eneid. L. 12.

Peut-on concevoir une vengeange plus complette? & a-t-on jamais poussé plus loin le ressentiment? Peut-on en avoir un sujet plus frivole?

—— . . . . . Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis, spretæque injuria formæ.
. . . . Et rapti Ganimedis honores. (1).

(1) Eneid. L. 1.

Vantez après cela la Theologie des Poëtes sur la Providence de leurs Dieux, & le soin qu'ils prennent des évenemens les plus éclatans. Voilà les motifs qui les font agir, selon eux : eh ! que pouvoit-on apprendre de plus impie ? Quel modele de ressentiment & de vengeange pouvoient-ils donner, aux femmes sur-tout, idolâtres de leur beauté ?

S'il m'étoit permis de parcourir les autres exemples dont les Poëtes sont remplis, on verroit que c'est toujours la vengeance, l'amour, ou quelqu'autre passion qui fait agir leurs Dieux : que le veritable motif des voyages de Jupiter sur la terre, n'étoit que pour suborner quelque Maitresse; que pendant que le prétexte étoit de venir reparer les maux que *fit* le Deluge, ou l'incendie de Phaëton, Calisto & Europe étoient les vrais sujets de ses pelerinages; que si Diane envoye un Sanglier ravager les champs de Calydon, c'est qu'Œnée l'avoit oubliée dans un sacrifice;

Oeteos spreta per agros
Misit aprum. (2)

(2) Ovid. Metam. L. 8.

Enfin que Venus jetta dans le désordre les filles de Tyndare par la même raison. (3) Si Niobé voit ses quatorze enfans assassinés sous ses yeux par des fléches invisibles, c'est qu'elle a eu la témerité de s'égaler à Latone. Si Cadmus voit sa maison remplie de désordre & de carnage, Acteon son petit-fils, déchiré par ses chiens, Penthée mis en pieces par les Bacchantes, & lui-même changé en serpent, c'est qu'il avoit une sœur & une fille dont la beauté avoit charmé Jupiter, & excité la jalousie de Junon. Ino pour avoir nourri Bacchus, devient furieuse, ainsi que son mari Athamas : celui-ci écrase son fils contre un rocher, & cette malheureuse Reine de Thebes se précipite dans la mer avec Melicerte. Si Andromede se voit exposée à la fureur d'un Monstre marin, c'est parce que sa mere avoit égalé sa beauté à celle des Neréides. (3)

(3) Sthesic. apud Schol. Eurip. in Orest.

(3) Metam. L. 4.

Venus pour se venger de Diomede qui l'avoit blessée au siége da Troye, jetta sa femme dans la prostitution.

Qu'on ait recours tant qu'on voudra à l'allegorie, que pouvoit-on penser en voyant Cybele, cette grande mere des Dieux, *Læta Deûm partu, centum complexa nepotes*, courir après le jeune Athis, faire tant d'avances pour le rendre amoureux, & le punir si séverement de son indifférence?

Tels sont les sujets de la vengeance des Dieux, selon les Poëtes; & le plus souvent, ce n'est pas sur les coupables que tombent de si horribles châtimens; ou si cela arrive quelquefois, ce n'est pas pour les corriger, c'est pour les rendre plus criminels. Clio reproche à Venus sa trop grande tendresse pour Adonis; au lieu de profiter d'un avis si salutaire, la Déesse s'en venge en la rendant amoureuse d'un jeune homme, dont elle eût Hyacinthe. Cyanippe oublie Bacchus dans un sacrifice; celui-ci le fait enyvrer, & il tombe dans un inceste. Les filles de Prœtus préferent leur beauté à celle de Junon; la Déesse les rend furieuses, & les jette dans la prostitution. Une des filles de Danaüs étant allée puiser de l'eau pour un sacrifice, se vit attaquée par un Satyre qui vouloit lui faire violence; elle appella Neptune à son secours, qui après l'avoir délivrée des poursuites du Satyre, lui fit la même insulte qu'elle venoit d'éviter: quel secours!

Voilà ce que nous enseignent les Poëtes au sujet de la Providence de leurs Dieux, & de leurs vengeances: une Providence inquiéte, troublée: des vengeances horribles pour des sujets fort legers: des châtimens, non pour punir le vice & animer la vertu, ce qui seroit une bonne Theologie; mais exercés exprès pour venger quelque mépris, non sur les coupables, mais sur les innocens; ou si les coupables eux-mêmes y sont enveloppés, ce n'est que pour en faire des scelerats. Vous ne verrez pas ces Dieux empressés à châtier l'impieté ou l'injustice; ils ne s'acharnent que sur ceux qui les oublient dans quelque sacrifice, ou qui comparent leurs cheveux ou leur teint à celui de quelque Déesse: semblables à ces petits Seineurs de Province, qui se soucient fort peu que leurs Vassaux soient des scelerats & des libertins, pourvû qu'ils ne chassent point sur leurs terres, & qu'ils fassent de temps en temps

des presens à leurs femmes. Y avoit-il rien de plus capable d'inspirer l'ambition, & les projets les plus injustes, que l'Histoire de Saturne qui avoit si maltraité Uranus son pere, & celle de Jupiter qui en avoit usé de même à l'égard du sien, & l'avoit détrôné ?

Ce seroit ici le lieu d'expliquer la Theologie des Poëtes au sujet des mœurs de leurs Dieux ; mais je craindrois de faire rougir le Lecteur, au récit des infamies qu'ils en racontent. Quel Dieu que leur Jupiter ! Il n'y avoit point sur la terre de chasteté à l'épreuve de ses violences ; point de figure de bêtes qu'il n'ait prises pour séduire tantôt de vertueuses Princesses, tantôt d'innocentes Bergeres. Tous les autres Dieux avoient les mêmes foiblesses. Arnobe, Lactance, & les autres Peres rapportent de ces Dieux, suivant les Ecrits de ces Poëtes, mille choses qui font rougir. (*a*) Point de crimes, de désordres, d'ordures dont ils ne fussent coupables ; & les Poëtes, ces prétendus sublimes Theologiens, sont ceux qui ont pris le plus de soin de nous en conserver le souvenir. Homere, & après lui Ovide, racontent comment le Soleil surprit Mars & Vénus en adultere ; ce dernier y ajoute des reflexions très-libertines. En un mot, toutes les métamorphoses dont il parle, sont plutôt des monumens de la foiblesse des Dieux & de leurs débauches, que de leur providence & de leur pouvoir. Ces considérations doivent donc porter toute personne raisonnable à se défaire une bonne fois de cette estime que font tant de gens de la Theologie des Poëtes ; & faire connoître à ceux qui voudront prendre leur défense, qu'excepté quelques expressions vagues qu'ils laissent échapper sur l'essence immortelle de leurs Dieux, sur leur vigilance, sur cet esprit universel qui vivifie toutes choses, ce qui n'est point soutenu dans le reste de leurs Ouvrages, tout leur Systême consiste à nous représenter des Dieux inquiets & interessés dans leur providence, passionnés & emportés dans leur vengeance, débauchés & infames dans leurs mœurs.

Après tous ces préliminaires, que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue, il est temps d'entrer dans l'Histoire de l'Idolâtrie dont je vais examiner l'origine & les progrès.

(*a*) Ils en usoient ainsi pour confondre les Partisans de l'Idolâtrie.

LIVRE TROISIE'ME,

Où il est traité de l'Idolâtrie.

AVANT PROPOS.

QUOIQU'à proprement parler, toute cette Mythologie, du moins ce qui en composé les deux premiers Volumes, regarde l'Idolâtrie, puisqu'il n'y sera parlé que des Dieux & du culte qu'on leur rendoit; cependant j'ai crû qu'il étoit à propos d'en rechercher dans ce Livre l'origine & le progrès; d'y examiner quels furent les premiers Dieux du monde Payen; de nommer la plûpart de ces Dieux, de les diviser en differentes classes, & de parler de leur nature & des rangs qu'ils tenoient dans la Theologie des differens Peuples, qui les adoroient; car il s'en faut bien qu'ils fussent tous égaux, & que les fonctions qu'on leur attribuoit, fussent également nobles. Enfin, d'y enfermer tout ce qui regarde l'Idolâtrie en general, Temples, Autels, Sacrifices, Victimes, Fêtes, Supplications, Prêtres, Instrumens des Sacrifices, Voeux, Oracles, &c. me reservant à donner dans les Livres suivans, l'Histoire particuliere des Dieux, & du Culte qui leur fut rendu.

Il est necessaire, avant que d'entrer en matiere, de donner

une notion des mots Idolâtrie & Idoles. Le mot Idolâtrie eſt grec & composé de deux autres, qui ſignifient *culte*, & *repréſentation*, ſoit en ſtatuë, ſoit de quelques autres manieres. Le terme εἴδωλον, comme l'a fort bien remarqué Tertullien (1), eſt un diminutif de celui d'εἶδος, qui veut dire image: *Ad hoc neceſſaria eſt vocabuli interpretatio, εἶδος græcè formam ſonat; ab eo per diminutionem εἴδωλον deductum, atque apud nos formulam fecit; igitur omnis formula, vel forma, Idolum ſe dici expoſcit.* Cependant le ſçavant Rainoldus (2) ne veut pas convenir de cette étymologie, & ſoutient que le mot εἴδωλον, n'eſt pas un diminutif de celui d'εἴδω, qu'il ſignifie toutes ſortes de formes & de figures, même les plus grandes; en quoi tout le monde ſera d'accord avec lui; mais il n'a pas voulu remarquer que le mot εἴδως ſignifie la forme eſſentielle, interne, & veritable d'une choſe, & que celui d'Idole deſigne la forme externe, ou repréſentée de cette même choſe, grande ou petite. En un mot, la forme & l'étenduë réelle du corps humain, conſiſtant dans l'aſſemblage de ſa chair, de ſes os & de ſa peau, s'appelle εἶδος; mais la repréſentation de ce même corps, ſoit peinte, ſoit en relief, ſe nommoit εἴδωλον, *petite forme*, forme fauſſe & ſeulement apparente.

(1) Lib. de. Idol. c. 3.

(2) Tract. de Idol.

Il y a des Sçavans qui tirent l'étymologie du nom d'Idole de deux mots Grecs, dont l'un ſignifie *image*, l'autre *douleur*, conformément au mot Hebreu *Hatſabbim*, qui veut dire la même choſe; pour faire comprendre par-là que les Idoles ſont la ſource de la douleur, & en même temps des châtimens, dont Dieu puniſſoit ceux qui s'abandonnoient à leur culte.

Cela poſé, par le mot d'Idolâtrie on doit entendre le culte qu'on rendoit aux Statuës & autres repréſentations des Dieux, & par celui d'Idoles, tout ce qui les repréſentoit.

CHAPITRE I.

De l'origine & du progrès de l'Idolâtrie.

ON pourroit se persuader peut-être que ce que je viens de rapporter des Theogonies de divers Peuples, suffiroit pour connoître l'origine de l'Idolâtrie; & certainement cette origine s'y trouve renfermée. Mais il y a tant d'autres choses à dire sur cette matiere, que j'ai cru la devoir traiter separément.

S. Epiphane (1) distingue les anciennes Religions en quatre. Le Barbarisme, qui dure depuis Adam jusqu'à Noé; le Scythisme, depuis Noé jusquà Sarug; l'Hellenisme, & le Judaisme, qui commença sous Abraham. D'autres Auteurs divisent seulement les Religions de ces premiers temps, en Sabisme & Hellenisme: la division de Saint Epiphane est plus juste, & elle a pour elle l'Histoire du monde. En effet, d'Adam à Noé tout est inconnu, si on excepte ce qu'en rapporte Moyse; ainsi S. Epiphane a pu nommer ce temps, le Barbarisme. Les Nations Sçythes ont eu une Religion particuliere, & differente de celle des Grecs & des autres Peuples; d'ailleurs la dispersion de ces Peuples est très-ancienne: on a donc du mettre leur Religion avant l'Hellenisme, puisqu'une partie des Grecs & leur Religion venoient de Phenicie. L'Hellenisme a dû être mis aussi avant le Judaisme, puisque cette sainte Religion dont Abraham fut le pere & le fondateur, est la reforme des autres, & la barriere la plus ferme contre l'Idolâtrie, qui inondoit la terre du temps de ce saint Patriarche.

Cependant la division de S. Epiphane n'a pas été reçue de tous les Sçavans. Le P. Petau dit, qu'elle n'a aucun fondement; & à dire vrai, elle est imparfaite, puisqu'elle ne dit rien du Sabisme, Religion des anciens Perses, qui adoroient le feu, ainsi qu'on peut le voir dans le sçavant Ouvrage de Thomas Hide (2), & dans Owen (3); dailleurs elle ne renferme pas totalement l'Egyptianisme, dont parle l'Ecriture Sainte.

(1) Adv. hær. L. 1.

(2) De Rel. vet. Pers.

(3) De ortu & progr. Idol. p. 193.

Si l'Idolâtrie a commencé avant le Deluge.

Au commencement, les hommes ne connoissoient & ne servoient qu'un seul Dieu, Createur, Eternel, Tout-puissant. Adam sorti immediatement des mains de Dieu, en conserva dans sa famille l'idée la plus pure, & on ne sçauroit douter qu'elle n'ait duré dans la branche de Seth jusqu'au Deluge. Dieu s'étoit trop manifesté à nos premiers parens, pour qu'ils pussent le méconnoître. Il ne s'étoit pas contenté de se peindre dans l'ouvrage du monde, & de leur éclairer l'esprit par les lumieres de sa grace, il avoit conversé avec eux, & les avoit instruits par lui-même, ou du moins par le ministere de ses Anges; ainsi ils eurent du souverain Etre l'idée la plus nette & la plus saine, que l'homme puisse avoir; & dès-là le culte qu'ils lui rendoient, & que Dieu leur avoit prescrit lui-même, fut pur & sans tache. On ne doit pas penser de même de la famille de Caïn: ses descendans tomberent non seulement dans l'Idolâtrie, mais dans tous les autres crimes qui attirerent le Deluge, dont sans doute l'Idolâtrie, que l'Ecriture nomme souvent ou un adultere, ou une fornication, fut une des principales causes. Les enfans des hommes, c'est-à-dire, selon les Interpretes, les descendans de Caïn, furent addonnés aux passions les plus infames: l'idée pure d'un Etre très-parfait, commença insensiblement à s'obscurcir, & parmi des hommes charnels elle prit commerce avec les sens: ainsi on l'attacha bien-tôt à des choses sensibles; & ce qui parut le plus utile & le plus parfait à leurs yeux, fut adoré comme leur plus grand Dieu.

Le sçavant Maimonides, dans son Traité sur l'origine de l'Idolâtrie, qu'on trouve traduit en Latin dans l'ouvrage que Vossius a fait sur le même sujet, s'explique ainsi. » La premiere » origine de l'Idolâtrie doit être rapportée au temps d'Enos, » quand les hommes commencerent à étudier le mouvement » des étoiles, & des spheres celestes, & reconnurent que » Dieu les avoit créées pour gouverner le monde. Ils imagi- » nerent que Dieu les avoit placées dans le ciel pour les » faire entrer en partage de sa gloire, & pour lui servir » comme de ministres; & conclurent que dès-là il étoit de » leur devoir de les honorer. Sur ce fondement, ils com- » mencerent à bâtir des Temples aux Etoiles, à leur offrir

» des

» des sacrifices, & à se prosterner devant elles, pour obtenir » des faveurs de celui qui les avoit créées; & ce fut là la » premiere origine de l'Idolâtrie. Ce n'est pas qu'ils crussent » qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que les Astres; mais ils » étoient persuadés qu'en les adorant, ils accomplissoient la » volonté du Createur. Avec le temps certains faux Pro- » phétes s'éleverent, prétendant être envoyés de Dieu, & » disant qu'ils avoient des revelations pour faire adorer tel » ou tel Astre, même pour faire offrir des sacrifices à toute » l'armée des cieux; & ils en firent des figures, qu'ils expo- » serent au culte public. Là-dessus on commença à placer » leurs représentations dans les Temples, sous les arbres, » & sur le sommet des montagnes. On s'assembla en foule » pour venir les adorer, & on rapportoit la prosperité dont on » jouissoit, au culte qu'on leur rendoit..... De-là vint, con- » clud Maimonides, que le nom de Dieu fut entierement » banni de la bouche & du cœur des hommes. »

Tertullien, sans parler des autres, qui a cru aussi que l'Idolâtrie avoit commencé avant le Deluge, (1) appuyoit son opinion sur le Livre d'Henoc; mais on a fait voir que cet ouvrage, quoique très-ancien, portoit toutes les marques d'un livre apocriphe.

(1) Liv. de Idol. c. 3.

C'est aussi le sentiment de la plûpart des plus sçavans Rabbins; (2) ils se fondent sur un passage de la Genese (3), où il est dit d'Enos, *Iste cœpit invocare nomen Domini*; ce qu'une autre version exprime ainsi: *Tunc profanatum est in invocando nomine Domini*; & cette difference vient du mot *chalal*, qui veut dire également, commencer, & profaner. L'idée que les Livres saints, ainsi que les auteurs profanes, nous donnent des anciens Geants, qu'ils représentent comme des hommes d'une insolence outrée & d'une corruption infinie, confirme assez le sentiment de ces Rabbins: l'entreprise de ces hommes temeraires contre le ciel, ne designe-t'elle pas qu'ils vouloient lui disputer la Souveraineté? Mais il ne faut pas appuïer davantage sur le temps qui preceda le Deluge; temps sur lequel Moyse s'est peu étendu, & de ce qu'il en dit, on ne peut rien conclure touchant l'Idolâtrie. Car enfin le passage sur lequel seul on se fonde, est très-difficile à entendre, &

(2) Voyez Maimon. *de Idolo.* R Jarsy, &c.

(3) C. 4. v. ult.

demanderoit des discussions qui m'éloigneroient trop de mon sujet. On peut consulter la sçavante Dissertation du P. Souciet, & les Reflexions de M. Fourmont, lequel, quoiqu'il convienne qu'on n'en peut rien conclure pour l'Idolâtrie d'avant le Deluge, ne laisse pas pour cela de croire qu'elle commença dans ce temps-là, & en assigne cinq causes, qui ont subsisté également après Noé : l'admiration; de-là le culte des Astres, sur tout du Soleil & de la Lune, objets si frappans, si utiles, & dès-là si propres à attirer le culte des hommes. La tendresse; une mere n'a qu'un fils qu'elle cherit, elle le perd, en fait faire une Statue, & cette image devient la Divinité tutelaire de la famille; ainsi qu'on le voit dans le Livre de la Sagesse: cet exemple rapporté dans l'Ecriture, n'est pas le seul qu'on puisse citer. La crainte; tout le monde sçait cet ancien vers,

Primus in orbe Deos fecit timor;

& personne n'a jamais mieux connu cette foiblesse des hommes que nos Missionnaires de l'Amerique, qui entendoient dire à tout propos; si Dieu est bon, il n'a pas besoin de notre culte, les Demons seuls, ou les Genies malfaisants, le meritent, pour les empêcher de nous nuire. De la même source sont sans doute sortis parmi les Romains les Dieux *Averrunci*, c'est-à-dire, qui éloignoient le mal: de-là encore la Déesse Angerona; la fiévre, les maladies déifiées, & la crainte elle-même, qui devint chez ce Peuple une Divinité. L'esperance; c'est à elle qu'on doit l'origine des Dieux Salutaires, tels qu'Apollon, Esculape, & tant d'autres, sur le secours desquels on fondoit l'esperance de la guerison. Enfin la flatterie, & il n'est pas necessaire de citer des exemples des Dieux qui lui doivent leur origine.

A ces cinq causes on doit en ajouter une sixiéme, la corruption du cœur : un cœur corrompu adore ses defauts & ses excès; ses crimes sont ses premieres Divinités.

Un Auteur moderne, persuadé que l'Idolâtrie ne commença qu'après le Deluge, rapporte une cause bien singuliere de son origine; selon lui, l'athéisme s'étoit répandu dans le monde. » Cette disposition d'esprit à l'égard de Dieu, dit-

» il, est le souverain crime; car les Athées sont beaucoup
» plus odieux à la Divinité que les Idolâtres. De plus ce
» sentiment est plus propre à porter les hommes à cette
» excessive corruption, dans laquelle le monde tomba avant
» le Deluge. La connoissance d'un Dieu, continue-t'il, de
» quelque nature qu'on le conçoive, & le culte de la Di-
» vinité est de soi propre à servir de bride aux hommes;
» c'est pourquoi l'Idolâtrie n'a pas été inutile au monde pour
» en arrêter la corruption. Il y a donc apparence que les
» vices horribles, où tomboient les hommes avant le De-
» luge, ne venoient que de ce qu'ils ne connoissoient point
» Dieu, & ne le servoient pas. Je crois même que l'Idola-
» trie & le Polythéisme, après le Deluge, tira son origine
» de l'impieté & de l'athéisme qui avoit regné avant. C'est-
» là l'esprit des hommes: quand ils ont été severement punis
» pour quelque crime, ils se jettent dans un autre extremité.
» C'est en effet, dit-il, ce qui arriva aux Juifs: comme ils
» furent châtiés très-vigoureusement pour s'être abandonnés à
» l'Idolâtrie, & avoir négligé la célébration du Sabbat, de re-
» tour de la Captivité de Babylone ils conçurent tant d'hor-
» reur pour les Idoles, qu'ils se porterent plus d'une fois à la
» revolte, plûtôt que de souffrir que leurs Gouverneurs por-
» tassent les Enseignes où étoient peintes les Aigles Romai-
» nes; & qu'ils se laisserent battre dans différentes occasions,
» pour ne pas violer la célébration du Sabbat. Je conjecture,
» conclut le même Auteur, qu'il est arrivé quelque chose
» de semblable aux hommes après le Deluge. Comme ils
» jugerent que cet horrible châtiment, qui portoit des mar-
» ques si évidentes de la colere de Dieu, étoit arrivé pour
» punir l'Atheïsme, ils se jetterent dans l'extrémité oppo-
» sée; ils adorerent tout ce qui parut meriter leur culte. »
On convient aisément avec cet Auteur que l'Atheisme est le plus grand de tous les crimes, & que l'Idolâtrie, malgré tout ce que M. Bayle a dit pour détruire cette prétention, peut fournir contre le dereglement des mœurs, un frein que l'Atheisme ne donne pas; mais où a-t-il pris que les hommes d'avant le Deluge se fussent portés à cet excès d'impieté? Il devoit du moins en excepter la race choisie, les descen-

dans de Seth. Moyse dit bien à la verité, (*a*) que du commerce des Anges, c'est-à-dire, des successeurs de Seth, avec les filles des hommes, par où l'on doit entendre celles qui descendoient de Caïn, nâquirent les *Nephilim*, qui tomberent dans les plus grands désordres, comme leur nom même le signifie; mais il ne dit nulle part qu'ils devinrent des Athées. Or que peut-on sçavoir de ces premiers hommes, que ce que ce saint Ecrivain en a raconté?

Quoiqu'il en soit des commencemens de l'Idolâtrie, il est sûr que la connoissance & le culte du vrai Dieu furent réunis dans la famille de Noé, qui resta seule sur la terre après le Deluge. Ce saint Patriarche pour rendre graces à Dieu de l'avoir conservé, lui offrit des sacrifices solemnels de tous les animaux purs qui étoient sortis de l'Arche; & sans doute qu'il ne manqua pas de recommander à ses enfans & à ses petits-fils, de conserver avec respect le culte que Dieu lui avoit prescrit lui-même. Ainsi avant la division des langues, & pendant que les fils & les petits-fils de ce Patriarche ne composoient qu'une famille, & qu'un peuple, il y a toute apparence que la pureté de ce culte ne fut point alterée. Noé vivoit encore, il étoit le chef de ce peuple. Sem, Cham, & Japhet, témoins eux-mêmes de la vengeance de Dieu sur leurs contemporains, vivant au milieu de leurs familles, auroient-ils souffert que leurs enfans eussent abandonné ce même culte? On ne lit rien dans l'antiquité qui puisse nous porter à le croire. Il y a donc toute sorte d'apparence que ce ne fut qu'après la dispersion de ce peuple, que commença l'Idolâtrie; & pendant que dans quelques familles, surtout dans celle d'où sortit Abraham, on conserva plus long-tems la veritable Religion, les autres l'abandonnerent pour adorer de vaines Idoles, que leur ignorance, ou plûtôt la corruption de leur cœur, avoit formées.

Cependant Noé survêcut à l'introduction de ce désordre, & ne put étouffer entierement le fatal penchant qu'avoit l'homme, à chercher des objets sensibles pour leur rendre ses hommages; & de son vivant même (car il ne mourut

(*a*) Voyez ce qui a été dit sur ce sujet dans le Livre précedent, pag. 113. & suivantes.

qu'environ le temps de la naiſſance d'Abraham) l'Idolâtrie étoit fort répanduë ſur la terre.

Il n'eſt pas aiſé de dire préciſément ni par qui, ni en quel temps, ni par quel objet elle commença ; l'Ecriture Sainte n'en parle qu'en paſſant, & par occaſion. La premiere fois qu'elle en fait mention, c'eſt au ſujet du fils de Zelpha, Servante de Lia. D'abord que cet enfant fut né, Lia prononça ces deux mots, *Ba-Gad*, & elle lui donna le nom de Gad. Selden dit (1) que les Hebreux interprétoient ce mot par celui d'Aſtre favorable, (2) & que Gad en Arabe ſignifie la bonne fortune. Saint Auguſtin prétend que Lia parla en cette occaſion à la maniere des Idolâtres, & qu'elle invoqua l'Aſtre favorable à la naiſſance de ſon fils. *Certe tunc Lia propterea locuta eſt, quod adhuc Gentilitatis conſuetudinem retinebat.* (3) Le même terme de Gad ſe trouve dans Iſaïe ; la Vulgate le traduit par celui de fortune : *Qui ponitis fortunæ menſam*, (4) & les Septante par celui de *Démon*, δαιμονίῳ, qui peut ſignifier tous les Dieux en general.

(1) *De Diis Syris.*
(2) Mazal. Tob.
(3) *In* Gen. Q. 91.
(4) Pſ. 65. 10.

La ſeconde fois qu'il eſt parlé d'Idolâtrie dans la Geneſe, c'eſt lorſque Jacob ſortit de la maiſon de Laban, & que Rachel enleva ſecrettement les *Theraphims* de ſon pere. La Vulgate a traduit ce mot par celui d'*Idoles* : *Rachel furata eſt Idola patris ſui* : (5) & cette Verſion ſe juſtifie par les paroles mêmes de Laban, qui ſe plaignant à Jacob, lui dit : *Pourquoi avez-vous dérobé mes Dieux ? Cur furatus es Deos meos ?* (6) Ces paſſages marquent bien à la verité que l'Idolâtrie regnoit du temps de Jacob, ce qu'on ne ſçauroit conteſter. Elle étoit de même beaucoup plus ancienne que lui, puiſque la Ville de Ur en Chaldée, où demeuroient ſes Ancêtres, étoit une Ville idolâtre, qu'Abraham ſon pere abandonna ; mais ils ne nous apprennent pas l'époque de ſon établiſſement dans le monde.

(5) Gen. 31.
(6) *Ibid.*

L'Auteur du Livre de la Sageſſe nous propoſe deux ou trois ſources de l'Idolâtrie. La premiere eſt le regret & l'amour d'un pere qui a perdu ſon fils dans un âge peu avancé. Pour ſe conſoler de ſa mort, il fait faire la figure de cet enfant, & lui rend dans ſa famille les honneurs divins. De ſa famille ce culte ſe repand dans la Ville, & d'un Dieu parti-

(1) Sap. C. 13. v. 13. culier, on en fait bien-tôt une Divinité publique. (a) La seconde fut la beauté de l'Ouvrage d'un Sculpteur; on crut que
(2) Id. C. 15. v. 8. la Divinité habitoit dans des Statues si bien faites. (2) La troisiéme, qui revient au même, est lorsqu'un Ouvrier en argille, a fait une Statuë bien proportionnée, & l'a consacrée comme une Divinité: *Et cum labore vano Deum fingit de eodem luto, &c.*
(3) Calvin. Inst. L. 1. C. 11. (3) Calvin, pour s'autoriser à rejetter le Livre de la Sagesse, a prétendu que l'Auteur s'étoit grossierement trompé sur l'origine de l'Idolâtrie; mais c'est qu'il n'a pas voulu voir que celui qui a composé ce Livre, n'a jamais eu dessein de traiter dogmatiquement de l'origine du culte des faux Dieux, & qu'il n'a voulu que donner en passant quelques exemples de cette espece d'Idolâtrie, qui porta les Anciens à adorer des Statuës, & à rendre à des hommes morts, les honneurs divins.

Ce n'est donc point dans les Livres Saints, que nous pourrons apprendre la veritable époque de l'établissement de l'Idolâtrie, & nous n'avons dans l'Antiquité aucun Auteur qui merite d'être suivi sur cette matiere. Voici ce qu'il en faut penser.

Dieu s'étoit trop manifesté aux Patriarches, comme on l'a déja dit, pour qu'ils pussent le méconnoître, & le laisser ignorer à leur posterité. Ainsi les premiers descendans de Noé conserverent la pureté du culte, dont Dieu leur avoit lui-même dicté les Loix. Ce culte se perpetua non-seulement dans la branche d'Abraham, il se trouva même quelquefois dans les pays les plus addonnés à l'idolâtrie des hommes qui adoroient Dieu en esprit & en verité. Melchisedech Roi de Salem, Jethro beau-pere de Moyse, & Job, ne sont peut-être pas les seuls qui conserverent la connoissance du vrai Dieu.

Cette Religion, pure dans ses commencemens, souffrit de grandes altérations dans la suite, mais il n'est pas possible de marquer les veritables époques des changements qui y furent faits. On sçait seulement en general, que l'ignorance, & encore plus les passions y causerent un mélange qui

(a) *Acerbo enim luctu dolens pater, cito sibi rapti filii fecit imaginem, & illum qui tunc quasi homo mortuus fuerat, nunc tanquam Deum colere cœpit . . . . Deinde interveniente tempore . . . . his error tanquam lex custoditus est, &c.* Sap. 15. v. 15. & 16.

corrompit tout. Dès-lors l'idée de Dieu s'obscurcit : on fit entrer ses Ouvrages en concurrence avec lui ; & par un renversement bien étrange, mais trop réel, au lieu que la beauté des Créatures devoit élever l'homme à la connoissance du Créateur, elle fit oublier celui qui les avoit formées, & leur attira le culte qui lui étoit dû.

Une chose bien digne de remarque, c'est que quelque altération qu'ait souffert le culte primitif, le fond en a toujours été le même. Parcourez toutes les Religions du monde, & vous trouverez que ce sont presque par tout les mêmes Ministres des Autels, le même caractere de Sacrifices, les mêmes observations légales, ainsi qu'on le verra lorsque je parlerai du Sacerdoce & des Victimes : en sorte qu'il semble qu'on peut dire du culte en general, ce que Procope de Gaze dit des Purifications en particulier, lorsqu'il compare celles qui étoient prescrites par la Loy de Moyse, avec celles qui étoient pratiquées dans le Paganisme. Car la seule différence qu'il y trouve, c'est que les purifications Judaïques étoient plus parfaites, & sans aucun mélange de superstition, pendant que celles des Payens en étoient infectées.

La dépendance qu'a l'ame de l'homme, avec les sens & l'imagination, ne lui permettant pas de voir Dieu autrement qu'en énigme, comme dit saint Paul, (1) fait qu'on n'a pû nous le faire connoître que sous des images sensibles ; images qui étoient autant de symboles capables de nous élever jusqu'à lui, du moins autant que le comporte l'état de l'homme, comme le Portrait nous remet celui dont il est la peinture. Ces Symboles furent multipliés dans la suite à l'infini, & jetterent sur la Religion une obscurité impénetrable.

(1) I. Cor. C. 13. v. 12.

Les Egyptiens porterent plus loin que les autres Nations cette science Symbolique & Hieroglyphique ; mais on n'oseroit assurer qu'ils en furent les inventeurs. Il est sûr du moins que dans toutes les Religions que nous connoissons dans les Indes Orientales & Occidentales, il n'y en a pas une dont la Theologie ne soit remplie de pareils Symboles. Si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, (2) les Cretois qui se vantoient que la plûpart des Dieux étoient nés chez-eux, se glorifioient en même-temps d'être les premiers qui leur

(2) Liv. 5.

avoient établi un culte, des sacrifices, des mysteres, lesquels s'étoient repandus de chez eux, chez tous les autres Peuples.

Quoiqu'il en soit, les Philosophes, sur-tout les Platoniciens tâchoient d'établir, au sujet de l'origine de l'Idolâtrie, un Systême particulier, qui seroit très-capable, s'il étoit bien prouvé, d'en diminuer l'absurdité. Ils soutenoient que l'idée que les Sages de l'antiquité s'étoient formée de Dieu, étoit celle d'un Etre superieur à tout ce qui existe; d'un Esprit repandu dans l'Univers, qui anime tout, qui est le principe de toute generation, & qui donne la fécondité à tous les Etres; d'une flame vive, pure, & toujours active; d'une intelligence infiniment sage, dont la Providence veille sans cesse à tout & s'étend sur tout; en un mot, d'un Etre auquel, à raison de sa superiorité, ils avoient donné des noms différents; mais qui portoient toujours le caractere de ce domaine Souverain, qui ne convient qu'au Maître absolu, & à celui de qui tout émane.

Sentimens des Payens sur l'origine de l'Idolâtrie.

Porphyre, après Theophraste, s'efforça même de prouver que la Religon dans ses commencemens, étoit fondée sur des pratiques très-pures, & sur des idées bien différentes de celles qui regnoient de son temps. Il prétend que dans les commencemens on n'adoroit aucune figure sensible; qu'on n'offroit aucun sacrifice sanglant, & que les noms, & les genealogies de cette foule de Dieux qu'on connoissoit de son temps, n'étoient pas même alors inventés. On rendoit, disoit-il, au premier Principe de toutes choses des hommages purs, on lui présentoit des herbes & des fruits, & on faisoit des libations de liqueurs, pour reconnoître par-là son souverain domaine.

Tel étoit, selon lui, le Paganisme, & la Religion des Sçavans; celle que l'on combattoit avec tant de succès, n'étoit que celle du peuple & des ignorans. Ainsi cet habile Philosophe prétendoit par un systême rafiné, excuser l'Idolâtrie; mais on ne prit pas le change. On lui soutint qu'on n'avoit jamais trouvé nulle part, excepté parmi les Patriarches, & chez les Juifs, une Religion telle qu'il la dépeignoit, & que l'Idolâtrie la plus grossiere, étoit le systême dominant. Il faut

pour

pour se conduire dans la recherche de l'origine de l'Idolâtrie, des guides plus sûrs que des Philosophes payens.

Les Peres ont pris la chose du côté de la morale, & ils ont dit avec beaucoup de raison, que l'Idolâtrie n'est venuë dans le monde, que par la corruption du cœur de l'homme. L'orgueil, l'amour de l'indépendance, le penchant aux plaisirs des sens, sont les veritables causes de son etablissement, & on ne sçauroit en disconvenir.

CHAPITRE II.

En quel temps commença l'Idolâtrie.

MAis en quel temps commença ce désordre, & par quels degrés arriva-t-il à ce comble d'horreur, qui fera toujours rougir de honte l'humanité? Saint Epiphane croit (1) que Sarug, ayeul de Tharé pere d'Abraham, en fut le premier Auteur; mais l'Ecriture insinue seulement (2) que les ayeuls de ce Patriarche étoient engagés dans le culte des Idoles, sans dire qu'ils en avoient été les inventeurs. Joseph (3) avance même que ce mal étoit alors si general, que ce Patriarche fut le premier qui osa dire qu'il n'y avoit qu'un Dieu, & que tout l'Univers étoit l'ouvrage de ses mains; & il y a des Peres qui n'ont pas même fait difficulté de dire que ce Patriarche lui-même avoit été Idolâtre; & quoique je sois du sentiment de Joseph, & des plus sçavans Rabbins qui le nient, (*a*) il est toujours sûr que l'Idolâtrie étoit repandue de son vivant, & que Dieu le préserva de cette contagion, ou du moins l'en retira, en le faisant sortir de la Chaldée où il demeuroit.

(1) Liv. 1. *de hæres.*

(2) Josué 24.

(3) Ant. L. 1. ch. 7.

Il faut donc remonter plus haut. Nemrot est celui à qui on attribue ordinairement l'origine de l'Idolâtrie: on prétend que c'est lui qui introduisit le culte du feu, qui a duré si long-temps. (4) La Ville d'Ur étoit ainsi appellée à cause qu'on y adoroit le feu, & c'est ce qui a donné lieu à la fable,

(4) Hugo Victor. *in Gen.* C. 10.

(a) Rabbi Maimonides croit cependant qu'il fut Idolâtre jusqu'à l'âge de quarante-huit ans.

qui dit que le Roi qui regnoit du temps d'Abraham, l'avoit fait jetter dans le feu, parce qu'il s'oppofoit à cette fuperftition, & que Dieu l'en avoit retiré miraculeufement; fable Rabbinique, fondée fur ce qu'il eft dit dans l'Ecriture, que ce Patriarche fortit de *Ur* des Chaldéens, (*a*) Mais quelqu'idée que l'Ecriture nous donne de l'infolence de Nemrot, qui fut l'auteur du deffein de la Tour de Babel, deffein qu'on peut regarder comme une efpece de revolte contre le Ciel, il n'eft dit nulle part qu'il ait porté les Chaldéens à adorer des Etres fenfibles.

On n'eft pas mieux fondé à dire que Ninus fut le premier auteur de l'Idolâtrie: elle eft plus ancienne que lui, puifqu'il ne vivoit que vers le temps des premiers Juges, comme Ufferius le prouve (*b*) fans replique, & que l'Ecriture Sainte reproche long-temps auparavant à Tharé & à Nachor le culte des Idoles. On peut dire feulement, pour ne pas s'éloigner du fentiment de faint Jerôme & de faint Cyrille, que ce Fondateur de l'Empire des Affyriens, fut un des premiers qui introduifit cette efpece d'Idolâtrie, qui eût pour objet le culte des grands Hommes, ayant fait bâtir un Temple à l'honneur de fon pere Belus: mais il y avoit une Idolâtrie bien plus ancienne, comme nous le dirons dans un moment.

ARTICLE PREMIER.

Que c'eft dans l'Egypte & dans la Phenicie qu'elle commença.

C'EST fans doute dans la famille de Cham qu'il faut chercher la veritable origine de l'Idolâtrie. Les enfans infortunés d'un pere maudit, oublierent les premiers les fages confeils de Noé; & fuivant le penchant de leur cœur, & s'abandonnant à leurs paffions, ils chercherent des objets fenfibles, pour leur offrir un culte fuperftitieux. Comme les deux fils de Cham, Chanaan & Mifraïm, s'établirent, l'un dans la Phenicie, & l'autre dans l'Egypte, c'eft dans ces deux Royaumes que l'Idolâtrie prit naiffance. Je crois qu'elle commença

(*a*) Voyez S. Jerôme, Queft. Hebraiques fur la Genefe.

(*b*) Cet Auteur place le regne de Belus l'an du monde 2682, & celui de Ninus en 2687.

plus tard dans les pays peuplés par les descendans de Sem & de Japhet.

L'Egypte & la Phenicie sont donc les premiers berceaux de l'Idolâtrie ; c'est le sentiment d'Eusebe, (1) qui avoit fort examiné cette matiere ; de Lactance, (2) & de Cassian, (3) dont le premier en rapporte l'origine à Chanaam, & le second à Cham son pere ; c'est ce qu'ont pensé sur ce sujet plusieurs Rabbins, qui croyent même que ces deux Patriarches étoient Idolâtres avant le Deluge. Vossius (*a*) dit qu'il est hors de doute que l'Idolâtrie a commencé dans la famille de Cham, & par conséquent dans l'Egypte. Ce Auteur ajoute que tous les Anciens en conviennent ; & sans parler de Diodore, & de plusieurs autres, il suffit de citer Lucien, (4) qui dit formellement que les Egyptiens sont les premiers qui ont honoré les Dieux, & leur ont rendu un culte solemnel. Herodote, au commencement de son Histoire, (5) n'est pas aussi précis là-dessus que Lucien, mais ce qu'il en dit, revient à peu-près au même. *Les Egyptiens*, au rapport de ce sçavant Historien, *sont les premiers qui connurent les noms des douze grands Dieux, & c'est d'eux que les Grecs les ont appris.* Ce même Auteur assure la même chose en plusieurs endroits, & particulierement dans le cinquantiéme chapitre du second Livre, ainsi qu'on le verra dans la suite.

(1) Prepar. Evang. ch. 6. & 9.

(2) *De Falsa. Rel.* liv. 2.

(3) Collat. 8. C. 21.

(4) *De Dea Syria.*

(5) Chap. 4.

L'Egypte a toujours été regardée comme le centre de l'Idolâtrie ; c'est l'idée que l'Ecriture en donne en plusieurs endroits. Là regnoient la Magie, la Divination, les Augures, l'Interprétation des songes, malheureux fruits d'un culte superstitieux. Dès le temps même de Moyse, l'Idolâtrie y étoit à son plus haut point, ce qui suppose une grande ancienneté ; car enfin un systême complet de Religion ne s'établit qu'avec beaucoup de temps. Moyse même ne semble avoir donné un si grand nombre de préceptes aux Juifs, que pour les opposer en tout aux ceremonies Egyptiennes. Ce qui regarde les Sacrifices, l'usage des viandes, & la Police, ne fut établi que pour les éloigner des pratiques de ce Peuple idolâtre.

Voilà sans doute le pays où commença l'Idolâtrie : de-là elle passa dans la Phenicie, si même elle n'y commença pas

(*a*) Remarques sur le Traité de Maimonides, touchant l'Idolâtrie.

en même temps (*a*) ; & de la Phenicie elle se répandit en Orient, dans les lieux où habitoient les descendans de Sem, dans la Chaldée, la Mesopotamie, & les lieux voisins ; & dans l'Occident où s'étoit établie la posterité de Japhet, c'est-à-dire, dans l'Asie mineure, dans la Grece & dans les Isles. C'est le chemin qu'Eusebe & les autres anciens Peres lui font prendre ; & il ne faut pas écouter les Grecs, quand ils disent que l'Idolâtrie commença, ou dans l'Isle de Crete sous le regne de Melissus, ou à Athenes sous Cecrops, ou en Phrygie, puisqu'ils ne connoissoient pas les veritables Antiquités, & qu'il est sûr que leur Religion & leurs ceremonies étoient venues d'Egypte & de Phenicie avec les Colonies qui leur arriverent de ces anciens Royaumes, comme tous les Sçavans en conviennent, & comme Herodote le dit formellement.

L'Egypte & la Phenicie sont donc les deux pays où l'Idolâtrie a pris naissance. Je n'oserois décider si elle commença du vivant même de Cham, mais il est sûr du moins qu'elle fut fort répandue sour le regne de Misraïm son fils.

ARTICLE II.

Quel fut le premier objet de l'Idolâtrie.

SI après avoir trouvé l'époque la plus probable de l'Idolâtrie, & découvert les lieux où elle a commencé, nous voulons maintenant sçavoir quel en fut le premier objet, il faut observer la même méthode, & rapporter les differentes opinions des Sçavans. Si nous en croyons le celebre Vossius (1), la plus ancienne Idolâtrie a été celle des deux Principes. Les hommes ayant vû le monde rempli de biens & de maux, & ne pouvant s'imaginer qu'un Etre qui est essentiellement bon, pût être l'auteur du mal, inventerent deux Divinités égales en puissance & éternelles. Ils crurent que tout le bien venoit du bon Principe, & que le mauvais faisoit tout

(1) L. 1. de origine Idol.

(*a*) Plusieurs Sçavans soutiennent que l'Idolâtrie commença dans la Phenicie, & que de là elle se repandit en Egypte. Il est bien difficile de contester un fait si ancien. On accorde tout, en disant comme je le fais, qu'elle commença peut être en même temps dans ces deux pays, peuplés l'un & l'autre par la même famille.

le mal qu'il pouvoit faire ; que celui-ci voyant que le bon Principe vouloit créer un monde, avoit traversé son dessein autant qu'il avoit pû ; qu'il y avoit eu à ce sujet une guerre très-vive entre ces deux Etres, & que c'est ce qui avoit retardé cette création, jusques-au moment où le bon Principe avoit eu le dessus : que le mauvais pour s'en venger, y avoit répandu toutes sortes de maux & de miseres. Ce sçavant Auteur ajoûte qu'on ne peut pas fixer au juste l'époque de cette erreur, ni dire quel en fut le premier auteur ; mais il pense avec raison qu'elle est très ancienne.

Plutarque (1) fait une longue énumeration de ceux qui l'ont enseignée, non seulement parmi les Grecs, mais chez les Barbares même ; & certes cette opinion étoit bien ancienne chez les Perses, continue Vossius, puisque le fameux Zoroastre l'y trouva établie. Car quoiqu'on ne sçache pas qui étoit ce Zoroastre, ni le temps auquel il a vêcu, on sçait bien qu'il est très-ancien, & il y a apparence que c'est Misraïm lui-même, fils de Cham, qui fut appellé après sa mort Zoroastre, comme qui diroit *Astre-vivant*, parce qu'il avoit porté les Egyptiens à rendre aux Astres un culte religieux.

(1) *In Iside.*

On peut remarquer ici en passant qu'un sçavant Anglois (2), qui connoissoit mieux que Vossius la Religion des anciens Perses, a bien éclairci ce qui regarde Zoroastre ; il s'appelloit *Zeratucht* ou *Zerducht*, & vivoit du temps de Darius, fils d'Hystaspès. Ce grand homme, bien loin d'avoir introduit l'Idolâtrie chez cet ancien Peuple, employa tous ses soins pour la detruire, & ramena les plus raisonnables à la connoissance d'un seul Principe, Créateur du ciel & de la terre, ainsi que Sem & Abraham leurs premiers Patriarches, le leur avoient enseigné. Mais parce que le *Sabisme* (*a*), c'est-à-dire, le culte des Astres & des Planetes, étoit la Religion dominante, il fut obligé d'user de quelque temperament ; & pour ne pas effaroucher les esprits, il prescrivit à l'égard du Soleil & du feu, qui est le principe de la fecondité, une espece de culte subordonné, & quelques ceremonies purement civiles, telles qu'elles se pratiquent encore.

(2) Thomas Hyde, Religion des anciens Perses, c. 1. 2. &c.

(*a*) Ce mot veut dire *Copia*, & *Sabaïte*, *Copiarius*, comme qui diroit celui qui adore la milice. Voyez Hyde, *loc. cit.*

aujourd'hui dans les Indes, sur-tout aux environs de Surate; par les Mages descendans de ces anciens Perses, qui selon cet Auteur, ne sont nullement Idolâtres, quoiqu'en disent les Mahometans, qui voudroient les attirer à leur Religion; puisqu'il est vrai, à ce qu'il prétend, qu'ils n'adorent qu'un seul Dieu, premier principe de tous les êtres, & qu'ils n'adressent qu'à lui leurs vœux & leurs prieres : & s'ils honorent le feu & le soleil, c'est qu'ils le regardent comme l'image la plus pure du Créateur, & le Temple où il a établi son Trône (*a*).

Mais pour revenir à l'Idolâtrie des deux Principes, Vossius soûtient qu'elle se repandit en peu de temps dans toute l'Egypte, si vous en exceptez la Thebaïde, où le culte du vrai Dieu s'étoit conservé; & il prétend que tout ce que les Egyptiens publierent d'Osiris & de Typhon, & des persecutions de ce dernier contre son frere, devoit s'entendre de ces deux Principes, & de leur guerre éternelle : & c'est sans doute ce que cet ancien Peuple, dont la Theologie étoit toute remplie de symboles, vouloit nous apprendre par la fable mysterieuse, qui disoit qu'Osiris avoit enfermé dans un œuf douze figures pyramidales blanches, pour marquer les biens infinis dont il vouloit combler les hommes; mais que Typhon son frere ayant trouvé le moyen d'ouvrir cet œuf, y avoit introduit secretement douze autres Pyramides noires, & que par ce moyen le mal se trouvoit toujours mêlé avec le bien (*b*).

On peut ajoûter que tout ce que les Philosophes ont dit touchant ce bon & ce mauvais Principe; tout ce que les Perses ont publié de leurs deux Divinités, Oromase & Ariman; les Chaldéens, de leurs Planetes bienfaisantes ou nuisibles; les Grecs, de leurs Génies ou salutaires ou pernicieux; tout cela, dis-je, tire son origine de cette ancienne Theologie des Egyptiens, enveloppée sous les fables d'Osiris & de Typhon. Cette opinion, si nous voulons remonter à sa veritable source, venoit de la peine qu'on avoit eu de tout temps à accorder comment le mal pouvoit s'être intro-

(*a*) Voyez l'Histoire du Culte de Mithras, *Liv.* 4. C. 6.
(*b*) Voyez l'Histoire d'Osiris, *Liv.* 4. *Chap.* 1. *art.* 1.

duit dans le monde, qui étoit l'ouvrage d'un Dieu infiniment bon & bien-faisant. Pour ce qui regarde les autres fables qu'on y mêla, elles prenoient sans doute leur origine dans la tradition du combat des bons & des mauvais Anges.

Quoiqu'il en soit, cette opinion fit des progrès infinis. Pythagore alla la puiser en Egypte, pour la répandre ensuite dans toute l'Italie. Le fameux Manès, sans parler des autres progrès de cetre erreur, la repandit dans le Christianisme au quatriéme siécle, où il eut plusieurs disciples. Saint Augustin lui-même la suivit pendant quelque temps, mais en ayant connu le ridicule, il l'a combattit dans la suite avec tant de succès, qu'on la regardoit depuis comme une cause tout-à-fait désesperée, lorsque M. Bayle (*a*) résolut de la relever, & de se rendre l'Avocat des Manichéens; soit, comme il est très-vraisemblable, pour donner de l'exercice aux Theologiens de tous les partis; soit pour faire voir que les causes les plus desesperées, si elles tombent en de bonnes mains, peuvent fournir de quoi embarrasser les plus beaux esprits; soit pour quelqu'autre raison qu'on ne veut pas penetrer : & s'étant vu attaqué de toutes parts par d'illustres adversaires (*b*), il a employé tous les artifices d'un esprit fin & délicat, pour donner quelque credit à une si mauvaise cause. Volsius croit que cette erreur prit naissance chez les Chaldéens, d'où elle passa chez les Perses & les Indiens, & presque chez tous les Peuples de la terre; ce qui est vrai, pourvû qu'on ne regarde pas le Manichéisme tel que Manès l'a enseigné, & qu'on le considere sous les differentes formes qu'il eut.

De l'Idolâtrie des deux Principes, Vossius passe à celle des Esprits; & il cherche les causes qui porterent les hommes *à les adorer. Il en trouve deux*; la connoissance qu'on avoit *de l'excellence de leur être*, & les effets surprenans qu'on *croyoit qu'ils produisoient*; & sans doute que les Oracles, *les Spectres*, & *les effets magiques ne contribuerent pas peu à faire reconnoître leur puissance* & *leur souveraineté*. Leur culte s'établit presque par-tout, principalement à l'égard des

(*a*) Voyez dans son Dictionaire les articles des Manichéens & des Pauliciens.
(*b*) Messieurs Bing, le Clerc, Bernard, & Jaquelot.

mauvais Anges, & c'est sans doute ce que veut dire l'Ecriture sainte, quand elle appelle tous les Dieux des Gentils, des Demons (1). On trouve encore cette sorte d'Idolâtrie dans tous les Pays où l'Evangile n'a pas été reçû, comme les Relations de tous nos Missionnaires en font foi. Mais il faut appliquer ici la remarque judicieuse de M. le Clerc (2), qu'on se trompe si l'on croit que ces Idolâtres qui adorent deux Etres, l'un bienfaisant, & l'autre mauvais, entendent par-là les bons & les mauvais Anges, comme s'ils sçavoient le systême de la chute des uns, & de la fidelité des autres; au lieu qu'ils entendent par les Genies, certaines Puissances repandues dans le monde, qui y font le bien & le mal.

(1) *Dii Gentium Dæmonia.*

(2) Art. crit.

Au culte des Genies, Vossius joint celui des ames, qui s'établit en plusieurs pays, si nous en croyons Mela, Herodote, & Tertullien; sur-tout en Afrique où l'on avoit beaucoup de veneration pour celles des grands hommes. Mais comme c'est ici l'espece d'Idolâtrie qui a fait dans le monde le plus de progrès, puisque, comme nous le ferons voir, la plûpart des Dieux des Payens n'ont été que les grands hommes qui se sont distingués parmi eux, donnons plus d'étendue à cette pensée, & proposons les conjectures d'un habile homme (*a*) sur l'origine de cette espece d'Idolâtrie.

Il croit que deux choses l'ont introduite dans le monde; la reconnoissance, & la crainte; ou le culte qu'on rendit aux illustres morts, & l'appréhension des maux qui pouvoient nous arriver. Le respect qu'on portoit aux Ancêtres fit établir la coûtume des Pompes funebres; l'envie qu'on eut de plaire aux vivans, fit louer avec excès les actions des morts: on chantoit à leurs funerailles des Cantiques, on les élevoit jusqu'au ciel; & comme avant l'introduction de l'Enfer Poëtique & des Champs Elysées, on croyoit que les ames erroient dans les maisons & dans les lieux qu'elles avoient fréquentés pendant leur union avec leur corps, on éleva dans l'endroit le plus respectable de la maison des especes d'Autels, où l'on gardoit leurs portraits avec respect, & on y brûloit des pastilles & de l'encens. On établissoit quelqu'un pour avoir soin du culte qu'on leur rendoit, & c'est là où l'on

(*a*) Le Pere de Tournemine, voyez le Journal de Trevoux, Année 1702.

alloit

alloit dans les besoins pressans, pour implorer leur secours. L'envie de faire durer un ministere lucratif, faisoit inventer à ces Prêtres des Histoires, où ils mêloient beaucoup de surnaturel & des miracles, tantôt pour épouvanter les incrédules, tantôt pour animer les devots. Ces Ministres composoient aussi des Romans sur la vie de ces grands Hommes, qu'ils cachoient pendant long-temps, & qu'ils faisoient passer dans la suite pour de veritables histoires: & quoique les contemporains n'y fussent pas trompés, ceux qui vinrent long-tems après, ne purent apprendre l'Histoire de ces grands Hommes que de la bouche de leurs Prêtres; & comme tout ce qu'on voyoit ressentoit la divinité, & qu'à des Chapelles particulieres avoient succedé des Temples publics, (*a*) on s'accoutuma tout de bon à honorer ces premiers hommes comme des Dieux. Il étoit même dangereux de vouloir pénétrer la source du culte établi; il pensa en coûter la vie à Eschyle, parce qu'on crut que dans une de ses pieces, il avoit revelé quelque chose des mysteres de Cerès. Aussi voyoit-on dans les Temples, sur-tout dans ceux d'Osiris, une statue d'Harpocrate tenant un doigt sur sa bouche, pour marquer, comme le dit Varron, qu'il étoit défendu de reveler le mystere de sa vie & de sa mort; & c'est aussi ce que signifioient dans le même pays les Sphinx, placés à l'entrée des Temples comme des symboles du silence.

La seconde cause de l'Idolâtrie, selon le même Auteur, est la crainte des maux qui peuvent nous arriver: on s'imaginoit, par exemple, que les Astres causoient plusieurs maux par leurs influences: on les croyoit animés & immortels, parce qu'on les voyoit sans aucune altération; ainsi on imagina que le moyen le plus sûr pour se les rendre favorables, étoit de les appaiser lorsqu'on les croyoit irrités; & dès-lors on commença à se prosterner devant la Lune & le Soleil, & toute la Milice du Ciel, comme le reprochent si souvent les Prophétes aux Nations. Ainsi, pour le dire en deux mots, le

(*a*) Ou plutôt les Tombeaux qu'on leur avoit élevés, étoient si superbes, qu'ils furent dans la suite regardés comme des Temples, ainsi que le remarque S. Clement d'Alexandrie, *Superstitio Templa condere persuasit, quæ cùm prius hominum sepulchra fuerunt magnificentiùs condita, Templorum appellatione vocatu sunt, &c.* & c'est là sans doute une des principales sources de l'Idolâtrie.

culte religieux fut reglé selon les besoins des hommes : les besoins de la société, firent naître le culte des hommes illustres ; ceux de la nature donnerent lieu à celui des choses inanimées.

Monsieur le Clerc (*a*) prétend que la plus ancienne espece d'Idolâtrie, est celle qui rendoit aux Anges un culte religieux. L'opinion où l'on étoit sur leur mediation entre Dieu & les hommes, leur fit rendre par reconnoissance & par crainte quelques respects, proportionnés aux biens qu'on croyoit en recevoir. Ensuite on leur rendit un culte subordonné à celui du premier Etre ; enfin on les adora, & on n'épargna ni encens, ni sacrifices pour les appaiser lorsqu'on les crut irrités :
(1) Deut. C. 32. *Sacrificaverunt Dæmoniis, & non Deo.* (1) Du culte des Anges, suivant cet Auteur, on passa à celui des ames des hommes illustres : ensuite, comme on s'avisa de dire que ces ames séparées des corps, étoient attachées à certains Astres, & qu'elles les animoient, on en vint enfin à adorer ces Astres mêmes.

Sans vouloir entrer ici dans la critique de ces différentes opinions, qui ne manquent pas de vraisemblance, j'explique dans le Chapitre suivant quel est mon sentiment sur une matiere si obscure.

(a) *Index Philolog. ad Histor. Philosoph. Orient. in voce* Angelus.

CHAPITRE III.

Où l'on prouve que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Astres.

JE suis persuadé que l'Idolâtrie a commencé par le culte des Astres, & sur-tout du Soleil. Comme on n'abandonna le vrai Dieu, que parce que l'idée d'un Etre purement spirituel s'étoit effacée dans le cœur des hommes devenus charnels, (*a*) il n'y a pas d'apparence qu'ils aient pris d'abord pour

(*a*) *Homines inbecillis intellectûs non valentes corporalia transcendere, non crediderunt aliquid esse ultra naturam sensibilem, & ideo inter corporalia posuerunt præeminere & disponere mundum, quæ pulchriora & digniora eo videbantur, & eis impendebant di-*

objet de leur adoration, des hommes ſemblables à eux. Il eſt bien plus vraiſemblable qu'ils chercherent des êtres ſenſibles, qui portaſſent le caractere de la Divinité, dont ils n'avoient pas entierement perdu l'idée, & qui en fût le ſymbole plus expreſſif. Or rien n'étoit plus capable de les ſéduire que les Aſtres, & le Soleil ſur-tout : ſa beauté, le vif éclat de ſa lumiere, la rapidité de ſa courſe, *exultavit ut gigas ad currendam viam* ; (1) ſa regula- (1) Pſ. 18. v. 6.
rité à éclairer tour à tour toute la terre, & à porter partout la lumiere & la fécondité, caracteres eſſentiels de la Divinité, qui eſt elle-même la lumiere & la ſource de tout ce qui eſt ; tout cela n'étoit que trop capable de faire croire à des hommes groſſiers, qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que le Soleil, & que cet Aſtre brillant étoit le trône de la Divinité, *In Sole poſuit Tabernaculum ſuum.* (2) Dieu avoit établi ſa de- (2) Ib. v. 5.
meure dans le Ciel ; *Cœlum Cœli Domino*, (3) & ils ne voyoient rien qui portât plus de marques de la Divinité que le Soleil.

On ne ſçauroit donc douter de l'antiquité du culte du Soleil & des autres Aſtres ; & s'il falloit joindre l'autorité à des raiſons ſurnaturelles, j'aurois pour moi non-ſeulement pluſieurs grands Hommes qui ont été de ce ſentiment, mais auſſi preſque tous les Rabbins, & ſur-tout le ſçavant Maimonides, qui dans ſon Traité ſur l'origine de l'Idolâtrie, croit que c'eſt par-là qu'elle commença, même avant le Deluge.

Dans l'ignorance où étoient les hommes ſur la nature du vrai Dieu, dit ce ſçavant Rabbin, rien n'a du les frapper davantage que la vuë du Soleil & des autres Aſtres. Les hommes n'ont jamais perdu ce principe, que la Divinité renferme eſſentiellement le beau ; & n'ayant pas aſſez de lumieres pour s'élever juſqu'à l'idée d'une ſubſtance immaterielle & inviſible, ils ne trouverent rien de plus admirable dans la nature que le Soleil & les Aſtres. La reconnoiſſance aſſez naturelle aux hommes, lorſqu'ils reçoivent quelque bien, les fortifia encore dans la même penſée. Ils ne pouvoient douter que le

vinum cultum, & ejuſmodi ſunt corpora cœleſtia, ſcilicet Sol & Luna, & Stellæ. Divus Thomas, Opuſc. de Symbolo Apoſt.

(3) Heſiode dit preſque mot à mot la même choſe, ὃς ὑπέρτατα δώματα ναίει *qui ſupremas habuitat domos* : & Ariſtote, *l.* 1. *De Cœlo*, ch. 3. dit que tous les Peuples conviennent que les Dieux habitent dans le Ciel.

Soleil ne fût la source de la fécondité ; que c'étoit à sa chaleur que devoit se rapporter la fertilité de la terre, qui sans ses rayons qui l'échauffent, ne seroit qu'une masse sterile, sans arbres & sans fruits. Les revolutions & les mouvemens reguliers des Spheres célestes, les persuaderent bien-tôt que les Astres étoient animés ; & cette erreur n'a eu que trop de partisans. Cette opinion devint même celle des Sçavans & des Philosophes, sur-tout des Platoniciens & de Platon leur maître. Ce fut dans cette philosophie que Philon Juif prit ce dogme, *que les Astres sont des ames incorruptibles & immortelles.* (1) C'est sur les principes de cette même doctrine, qu'Origene s'éforça d'établir la même opinion. (2) Saint Augustin semble balancer sur ce sujet; mais il se retracte dans la suite. (3) Il y a bien de l'apparence que c'étoit aussi le sentiment d'Aristote ; car si quelques-uns de ses Commentateurs disent qu'il donnoit seulement aux Astres des Intelligences pour les conduire, il y en a qui prétendent qu'il regardoit ces Intelligences, comme les formes internes & essentielles de ces mêmes Astres.

Eusebe (4) est celui qui s'explique le plus clairement sur cet article. « Que les premiers & les plus anciens des hommes, » dit-il, ne songeassent à élever ni Temples, ni Idoles, n'y » ayant alors ni peinture, ni art de poterie, ni sculpture » même, ni maçonnerie où architecture, je crois que tout » homme qui pense, l'apperçoit très-clairement : mais que » par-dessus tout cela, on ne parlât pas même de ces Dieux » & de ces Heros si renommés depuis, & qu'il n'y eût alors » ni Jupiter, ni Saturne, ni Neptune, ni Junon, ni Minerve, ni Bacchus, ni aucun autre Dieu mâle ou femelle, » tels qu'il s'en est trouvé dans la suite par milliers, & chez » les Grecs, & chez les Barbares ; bien plus, qu'il n'y ait » eu aucun Demon, ni bon ni mauvais, que les hommes » reverassent ; mais que l'on n'adora seulement les Astres, » appellés θεοὶ, de θέω, *courir*, comme les Grecs le disent » eux-mêmes : enfin, que les Astres ne fussent pas honorés alors

(1) Lib. *De Somniis.*
(2) Dans ses Livres intitulés, περὶ Ἀρχῶν.
(3) Retract. C. 7. (4) Prep. Evang. l. 2. c. 9.

» comme ils le sont, par des sacrifices d'animaux, ni par les » cultes depuis inventés, ce n'est point un fait attesté par » nous seuls, mais un témoignage que nous rendent les » Payens eux-mêmes.

Je pourrois joindre ici l'autorité des Auteurs profanes, qui ont été de même avis; mais je me contente, 1°. du témoignage de Diodore de Sicile, (1) qui dit que : « Les pre- (1) Liv. I. » miers hommes frappés de la beauté de l'Univers, de l'éclat » & de l'ordre qui y brillent de toutes parts, ne douterent » point qu'il n'y eût quelque Divinité qui y présidât; & ils » adorerent le Soleil & la Lune, sous les noms d'Osiris & » d'Isis. » Par où ce sçavant Auteur fait entendre que le culte des Astres fut le premier objet de l'Idolâtrie, & que ce fut en Egypte qu'elle commença.

2°. De celui de Platon, si toutefois il est l'Auteur du Dialogue intitulé, *Epinomis*, où il est dit : *Les premiers hommes qui habiterent la Grece, selon ma conjecture, ne reconnoissoient point d'autres Dieux, que ceux qui sont encore aujourd'hui les Dieux des Barbares, sçavoir le Soleil, la Lune, la Terre, les Astres & le Ciel.* Je pourrois ajouter que c'est aussi le sentiment de Sanchoniathon, comme on l'a vû dans le fragment que j'en ai raporté.

Mais rien ne prouve tant l'antiquité de cette espece d'Idolâtrie, que le soin que prenoit Moyse de la proscrire : « Prenez garde, disoit-il aux Israëlites, qu'élevant vos yeux » au Ciel, & y voyant le Soleil & la Lune, & tous les » Astres, vous ne tombiez dans l'illusion & dans l'erreur, » & que vous ne rendiez un culte d'adoration à des créatu- » res que le Seigneur votre Dieu a faites pour le service de » toutes les Nations qui sont sous le Ciel : *Ne fortè eleves oculos tuos in Cœlos, & videns Solem, & Lunam, & Stellas..... & impulsus adores atque colas ea.* (2) Surquoi R. Levi Ben (2) Deut. Gerson remarque, que Moyse parle du Soleil avant les au- c. 4. v. 10. tres Astres, parce que sa beauté & son utilité sont plus propres à séduire, que celle de la Lune & des Etoiles.

Comme c'étoit après la sortie d'Egypte, & pendant que le Peuple Juif étoit dans le Desert, que Dieu dicta ce Précepte de la Loi aux Juifs, il y a tout lieu de croire que

c'étoit pour leur faire oublier les superstitions Egyptiennes sur ce sujet, & les empêcher de se laisser surprendre à celles des autres Peuples, parmi lesquels ils alloient bien-tôt se trouver; car ce culte étoit dès-lors repandu partout, comme nous le ferons voir dans un moment: & c'est pour cela que Job pour marquer son innocence, dit: « Si j'ai regardé le So-
» leil dans son éclat, & la Lune lorsqu'elle étoit la plus
» claire; si mon cœur a ressenti une secrette joye, & si j'ai
» porté ma main à la bouche pour la baiser; ce qui est le
» comble de l'iniquité, & le renoncement du Dieu très-
» haut: *Si vidi Solem cùm fulgeret, & Lunam incedentem clarè, & lætatum est in abscondito cor meum, quæ est iniquitas maxima, & negatio contra Deum altissimum.* (1)

(1) Job. 31. 26. 27. &c.

Surquoi il est bon de faire ici quatre remarques. La premiere, que c'étoit donc là l'Idolâtrie de son siécle, & en même temps la seule; car certainement s'il y en avoit eu d'autres, il s'en seroit également justifié.

La seconde, qu'adorer le Soleil, c'étoit absolument le reconnoître pour le souverain Dieu, sans en reconnoître d'autre, *abnegassem Deum desuper;* ou, comme dit la Vulgate, *negatio contra Deum altissimum.*

La troisiéme, que nous apprenons par ce passage, non-seulement l'antiquité du culte du Soleil, puisque Job vivoit avant Moyse, (*a*) mais aussi qu'on reconnoissoit la divinité de cet Astre en portant sa main à sa bouche; & cette coutume se pratiquoit même à l'égard des autres Dieux, comme nous l'apprennent plusieurs Auteurs. Minucius Felix se mocquoit de Cecilius, qui baisoit sa main en passant devant la Statue de Serapis: *Cœcilius simulachro Serapidis denotato, ut vulgus superstitiosus solet, manum ori admovens, osculum labiis impressit.* (2) Apulée au contraire reproche à un impie, qu'il n'avoit aucun respect pour les Dieux, & qu'il passoit devant leurs Temples sans porter sa main à sa bouche pour les saluer: *Nulli Deo ad hoc ævi supplicavit, nullum Templum frequentavit: Si Fanum aliquod prætereat, nefas habet adorandi gratia, manum labiis admovere.* (3)

(2) Dial. Int. Octavius.

(3) Apul. L. 1.

(*a*) C'est le sentiment de Bede. Voyez là-dessus les Interpretes; car il n'est pas nécessaire d'entrer ici dans cette discution.

La quatriéme enfin, que c'étoit dans la vûe de reconnoître la divinité du Soleil, que les Payens pour prier, se tournoient vers le lever de cet Astre, & que leurs Temples étoient tous dirigés du côté de l'Orient, pendant que les Juifs, pour ne pas les imiter, avoient toujours leur Sanctuaire du côté de l'Occident. Les premiers Chrétiens avoient aussi accoutumé de tourner leurs Eglises vers le Levant, non pour adorer l'Astre qui nous éclaire, mais pour rendre leurs hommages au Soleil de Justice, qui repand la lumiere sur l'esprit, & échauffe par sa grace le cœur de ceux qui l'adorent. (*a*)

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le lieu où a commencé le culte du Soleil: il y en a qui prétendent que c'est en Chaldée, fondés sur ce que cet ancien Peuple s'est addonné de tout temps à l'Astronomie, & qu'il avoit le premier observé le mouvement des Astres; comme s'il falloit pour admirer le Soleil & connoître ses vertus, des Observations astronomiques, & qu'il ne suffit pas d'ouvrir les yeux, pour être frappé de son éclat & de sa beauté. Il y a bien plus d'apparence que c'est dans l'Egypte, que j'ai prouvé, il y a un moment, avoir été le berceau de l'Idolâtrie, que l'on commença à adorer le Soleil sous le nom d'Osiris.

De l'Epgypte le culte du Soleil se repandit dans les pays voisins, ou pour mieux dire, dans tout le monde, puisque cet Astre a été la Divinité de toutes les Nations, même les plus barbares. Je n'entreprends pas de prouver ici en détail une verité si connue; je ne dirois rien qu'on ne puisse lire dans Vossius, dans le Pere Thomassin, qui n'a fait que le copier, & dans plusieurs autres. Il suffit de dire que les Ammonites l'adorerent sous le nom de Moloch, à qui ils sacrifioient des enfans; les Pheniciens, sous celui d'Adonis, ou de Thammus; les Chaldéens, sous ceux de Belus, ou de Baal, ou de Baal-Semen, qui veut dire, le Seigneur du Ciel; les Arabes leurs voisins, qui au rapport de Strabon (1) & de Stephanus, (2) lui offroient chaque jour de l'encens & d'autres parfums, l'appelloient Adonée. Les Moabites, Beelphegor;

(1) Liv. 10.
(2) Liv. 9.

(*a*) Voyez saint Clement d'Alexandrie, *Strom.* 70. *contra Valent.* Chapitre 3. &c.

les Perses, Mithras. Il étoit nommé Asabinus par les Ethiopiens; *Liber* ou *Dionysius*, par les Indiens; Apollon, ou Phoebus par les Grecs & les Romains. (1) Enfin d'autres l'appelloient Hercule, Belenus, &c. En un mot, il n'y eut point de Peuple qui ne rendît un culte superstitieux à cet Astre. Cesar nous l'apprend en particulier des anciens Germains, qui au rapport de cet Auteur, n'avoient d'autres Dieux que ceux dont ils recevoient quelque bien, comme le Soleil, le Feu, & la Lune : *Deorum numero eos solùm ducunt, quorum opibus apertè juvantur, Solem, Vulcanum, & Lunam.* Herodote en dit autant des Massagetes, qui selon cet Historien, lui sacrifioient des chevaux, pour marquer par la legereté de cet animal, la rapidité du cours du Soleil. (2) Enfin tous les Voyageurs, même les plus modernes, disent la même chose de presque tous les Peuples, dont ils nous ont laissé des Relations, sur-tout des Peruviens & des Mexiquains. Si nous en croyons un Auteur qui a donné un sçavant Ouvrage sur les mœurs des Sauvages, (3) il n'y a dans le vaste continent de l'Amerique aucun Peuple connu, qui n'adore le Soleil. Les Yncas même du Perou, & aujourd'hui leurs descendans, ainsi que les Natchez de la Louisiane, semblables aux anciens Rois ou Heros, qui se vantoient d'être les fils de Jupiter ou d'Hercule, se disent les enfans du Soleil, comme nous l'avons déja remarqué en parlant de leur Theogonie. Les Juifs eux-mêmes se laisserent aller quelquefois à cette superstition, puisque l'Ecriture nous enseigne que Josias tua les chevaux & brûla les chariots qu'on avoit consacrés au Soleil : *Et abolevit equos quos dederant Reges Juda..... Et currus Solis combussit igni.* (4)

Dans l'Obelisque que Sixte V. fit élever auprès de saint Jean de Latran, qui est celui là-même dont Hermapion avoit traduit en Grec les caracteres Egyptiens qui y étoient représentés, & dont Ammian Marcellin nous a conservé quelque fragment, le Soleil est appellé le Maître du Ciel, le Créateur du monde, le Mars, le Dieu de la Guerre. Les Ethiopiens non-seulement reconnoissoient le même Astre pour leur Divinité, comme nous l'avons déja dit, mais leurs Princes se vantoient aussi d'en descendre, puisque Heliodore (5) fait ainsi

(1) Voyez sur tout cela Vossius, *de Idol.* liv. 2.

(2) Herod. liv. 1. ch. 216.

(3) Le Pere Laffiteau, Mœurs des Sauv. T. 1. p. 131.

(4) 4. *Reg.*

(5) Hist. d'Ethiop.

ainsi parler Chariclée ; *Soleil, auteur de l'origine de mes Ancêtres.* Rhamesses, Roi d'Egypte prend la même qualité dans l'Obelisque dont je viens de parler. Semiramis la porte aussi, sur quelques monumens dont les Anciens ont parlé. Adad & Benadad, noms dont le premier signifie le Soleil, & le second, fils du Soleil, étoient des noms communs aux Rois de Syrie, ainsi que le remarque Marsham. Les Rois de Perse prenoient de semblables qualités, ainsi que plusieurs autres Princes de l'Orient. Æëtes Roi de Colchide se glorifioit de descendre du même Astre, ainsi que Medée, Pasiphaé, & plusieurs autres, dont je n'ai pas dessein de donner une liste complette, ni de parler de toutes les villes qui portoient son nom, ou qui lui étoient consacrées. J'en ay assez dit pour faire connoître l'universalité de son culte.

On peut même assurer en general qu'on ne trouve aucun Peuple, dont la Religion nous est connuë, ni dans nôtre continent, ni dans celui de l'Amerique, si on excepte quelques habitans de la Zone torride, qui brûlés par les rayons de cet Astre le maudissent sans cesse, qui ne lui ait rendu un culte religieux.

Personne n'ignore que Macrobe (1) avoit entrepris de prouver que tous les Dieux du Paganisme pouvoient se réduire au Soleil. Cet Auteur donne aux Poëtes la gloire d'avoir souvent suivi les sentimens des Philosophes, sur-tout dans la réunion qu'ils ont faite de toutes les Divinités au Soleil, qui étant le dominateur des autres Astres, dont les influences agissent sur ce bas monde, doit être par conséquent l'auteur de l'univers. Il entre ensuite dans le détail de tous les Dieux qui peuvent se réduire au Soleil, & il y trouve non seulement tous ceux que nous avons nommés, mais encore Cœlus, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Mercure, Ammon, Bacchus, Serapis, Adonis, Esculape, Hercule, Atys, Pan, & plusieurs autres.

(1) Sat. L. 1. c. 7.

Ce même Auteur, & Vossius après lui, réduisent à la Lune presque toutes les Divinités du sexe feminin, comme Cerès, Diane, Lucine, Venus, Uranie, la Déesse de Syrie, Cybele, Isis, Vesta, Astarte, Junon, Minerve, Libitine Proserpine, Hecate, & plusieurs autres, qui n'étoient for-

mées que d'après la Déesse Isis des Egyptiens, dont le nom veut dire *ancienne*, & qui étoit parmi ce Peuple le symbole de la Lune ; & voilà sans doute les deux premiers objets de l'Idolâtrie, & le fondement de toute la Theologie payenne (1).

(1) Voyez Vossius *loc. cit.*

De l'adoration du Soleil & de la Lune, on passa à celle des autres Astres, sur-tout des Planetes, dont les influences étoient plus sensibles; en un mot on adora toute la milice du ciel.

On nomme *Sabisme* cette sorte d'Idolâtrie qui a pour objet de son culte les Astres & les Planetes. Les Sçavans ne conviennent pas entre eux de ce qui peut avoir donné lieu à cette dénomination, la chose est dans le fond assez inutile; mais ce qu'il est plus essentiel de sçavoir, c'est que cette Secte est la plus ancienne de toutes, comme on n'en sçauroit douter : elle a été la plus generale, & elle dure encore aujourd'hui, principalement en Asie, parmi ceux qu'on appelle Pharsis, Mendaiens, ou les Chrétiens de Saint Jean. Ceux qui croyent que c'est à Zoroastre qu'on doit rapporter l'origine de cette sorte d'Idolâtrie, se trompent certainement; car soit que cet homme, si celebre dans les Ecrits des Anciens, ait vêcu seulement du temps de Darius, fils d'Hystaspe, comme le prouvent Thomas Hyde (2) & Monsieur Prideaux (3), ou qu'il ait été beaucoup plus ancien, ainsi que paroît le démontrer M. Moyle, (*a*) on ne peut pas le regarder comme l'auteur de cette Secte, beaucoup plus ancienne que lui, puisqu'elle subsistoit du temps d'Abraham, & que la ville de Charan, où ce Patriarche se retira en sortant de *Ur*, ou de *Our* de Chaldée, a toujours été regardée comme la Metropole du Sabisme. Je croirois même que ce ne fut pas tant le Sabisme qui fut rétabli par Zoroastre, que le Magisme, autre Secte très-ancienne, dont le principal dogme étoit l'adoration du feu. Celle-ci tiroit aussi son origine de Chaldée, & regnoit principalement dans la ville de *Our*, où avoient demeuré les ancêtres d'Abraham, & qu'il abandonna lui-même dans la suite. Cette Secte, qu'il faut bien distinguer du Sabisme,

(2) *De Rel. vet. Pers.*
(3) Hist. des Juifs T. 2. p. 5. & suiv.

(*a*) Voyez les Lettres sur ce sujet, dans le T. 6. de l'Histoire de M. Prideaux.

quoique l'une & l'autre eussent en partie les mêmes dogmes (1), dure encore aujourd'hui, si nous en croyons Thomas Hyde; parmi les Gaures, ou les Guebres, qui habitent aux extrêmités méridionales de la Perse, près des frontieres du Mogol.

(1) Voyez M. Prideaux dans l'endroit que j'ai cité.

Il y a des Sçavans qui croyent que les anciens Philosophes, sur-tout ceux de Chaldée, avoient donné lieu au Sabisme. Il est vrai en effet, qu'ils raisonnerent beaucoup sur les Astres, sur leurs influences, & sur leur beauté; peut-être même qu'ils crurent que c'étoit des êtres éternels, & dès-là autant de Divinités, ou que du moins il y avoit des Dieux qui les habitoient, & qui en regloient le cours & les influences. Ils débitoient même, & cette opinion est très-ancienne, que le corps de l'Astre n'étoit que sa voiture, ou une espece d'esquif qui servoit à porter les Dieux qui les conduisoient; mais falloit-il tant de raisonnemens à des hommes charnels & grossiers, pour les engager à addresser leurs premiers vœux à ces corps brillans & lumineux? Ne leur suffisoit-il pas de tourner leurs yeux vers le Soleil, de voir comment, outre la maniere dont il éclaire le monde, il lui procure la chaleur & la fecondité, pour juger qu'il étoit comme le pere de la Nature, qu'il la vivifioit, & que sans lui elle ne seroit qu'une étenduë sans vie, sans lumiere & sans aucune production, ainsi qu'on l'a déja remarqué? Tous les Peuples qui ont adoré le Soleil, les Mexiquains, les Peruviens & les autres Sauvages du nouveau continent, ont-ils attendu les décisions des Philosophes pour addresser leurs vœux & leurs prieres à cet Astre lumineux? Quoiqu'il en soit, le Sabisme doit être regardé comme la plus ancienne Secte du monde payen. Elle a commencé peu de temps après le Deluge, puisqu'elle étoit connue des Ancêtres d'Abraham, de Tharé, & de Sarug, & peut-être même avant eux. Elle est celle qui a fait le plus de progrès: j'ai parlé des differens Peuples qui l'avoient adoptée; & si on en croit les plus sçavans Rabbins, & les Auteurs Orientaux, elle a infecté presque le monde entier. Enfin, c'est de toutes les Sectes celle qui a duré le plus long-temps, puisqu'il y a encore un grand nombre d'Idolâtres qui la suivent.

CHAPITRE IV.

Du Progrès de l'Idolâtrie.

LES premiers hommes, quelque temps après leur séparation, étoient extrêmement grossiers; & les Grecs qui devinrent si polis dans la suite, ne le furent pas moins d'abord, si nous croyons Diodore de Sicile, que ceux qu'ils s'accoutumerent à appeller barbares. Ainsi, il ne faut pas s'imaginer que dans les commencemens l'Idolâtrie fût un systême raisonné; que la Theologie se trouva alors chargée de cet attirail de ceremonies qu'on y ajoûta dans la suite. Rien de plus simple, ni en même temps de plus grossier que la Religion des premiers Idolâtres. On ne faisoit guere de dépense ni pour représenter les Dieux, ni pour leur rendre un culte religieux. Pausanias nous apprend que les Atheniens, du temps de Cecrops, n'offroient à Jupiter celeste, que de simples gâteaux; & comme ils les nommoient *Bous*, on a cru mal-à propos qu'ils lui immoloient des bœufs. Les Scythes, selon Saint Clement d'Alexandrie (1), adoroient dans les anciens temps un Cimeterre; les Arabes, une pierre brute & informe; & parmi les autres Nations on se contentoit d'élever un tronc d'arbre, ou quelque colonne sans ornement. On nommoit ces Cippes, *Zoara*, parce qu'on les peloit, s'ils étoient de bois, & qu'on les lissoit un peu, s'ils étoient de pierre. Dans l'Isle Orcade, l'image de Diane étoit un morceau de bois non travaillé, & à Cytheron la Junon *Thespia*, n'étoit qu'un tronc d'arbre coupé; celle de Samos, qu'une simple planche, ainsi des autres.

(1) Orat. ad Gentes.

Ce qui commença à donner un grand cours à l'Idolâtrie, & qu'on doit mettre par conséquent parmi les principales causes de ses progrès, fut l'invention des Arts, sur-tout de la Peinture & de la Sculpture. Des Statues bienfaites attirerent plus de respect, & on eut moins de peine à croire que les Dieux qu'elles représentoient, y habitoient. Souvent même ces Statues augmentoient le nombre des Dieux, comme

S. Augustin le remarque à l'occasion des Muses, qui originairement n'étoient que trois, comme on le dira dans leur histoire ; mais ayant été représentées par trois Sculpteurs differens, leurs Statues parurent si belles, qu'on les consacra toutes neuf ; & on augmenta ainsi le nombre de ces Déesses.

Du culte des Astres que nous venons de prouver dans le Chapitre précédant avoir été les premiers Dieux du Paganisme, on passa à celui des autres choses materielles ; surtout du Ciel, des Elemens, des Fleuves & des Montagnes : enfin au culte des Hommes qu'on plaça au rang des Dieux.

J'ai dit les raisons qui porterent les hommes à adorer leurs semblables. La reconnoissance, l'amour d'une épouse pour un époux cheri, ou d'une mere pour son fils bien aimé ; la beauté de l'ouvrage d'un Sculpteur, les belles actions, l'invention des Arts necessaires ; tout cela fit honorer la memoire de quelques grands hommes, obligea à garder leurs Portraits, à distinguer leurs Tombeaux qui devinrent enfin des Temples publics, comme le prouvent Eusebe (1) & saint Clement d'Alexandrie : tels étoient les Tombeaux d'Acrise, de Cecrops, d'Erichtonius, d'Ismarus, de Cleomaque, de Cyniras, & de plusieurs autres. On prouvera plus au long dans un article separé, par l'autorité des Peres & des Auteurs profanes, que la plûpart des Dieux des Payens avoient été des hommes.

(1) Prepar. Evang. L. 2. c. 6.

Je sçais que l'ordre que je viens de mettre dans le progrès de l'Idolâtrie, ne s'accorde pas avec Sanchoniathon, qui place l'Apotheose des hommes dans les premiers temps ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'on ne se porta pas d'abord à cet excès de folie, & qu'on adora les Astres, & les differentes parties de l'univers, avant que de rendre aucun culte à ses semblables.

Enfin, si le progrès de l'Idolâtrie n'est pas précisément tel que je viens de le décrire, il est du moins très-vraisemblable que la chose arriva comme je le dis ; car enfin si l'Auteur que je viens de nommer, dit que Cœlus ou Uranus, qui est un des premiers hommes dont il parle, fut mis après sa mort au rang des Dieux, il reconnoît pourtant qu'il y avoit auparavant une autre sorte d'Idolâtrie. » Les Pheniciens, dit-il, & les

» Egyptiens sont les plus anciens d'entre les Barbares, & » ceux de qui tous les autres Peuples ont ensuite pris la » coutume de mettre au nombre des grands Dieux, tous » ceux qui avoient inventé des choses utiles à la vie, & ils » ont appliqué à cet usage *les Temples qui étoient bâtis au-* » *paravant.* »

Quoiqu'il en soit, il paroît par cet Auteur que ce fut encore dans la Phenicie & dans l'Egypte que commença cette sorte d'Idolâtrie; & il y a apparence que ce fut, pour l'Egypte, peu de temps après la mort d'Osiris & d'Isis. Comme ils s'étoient distingués l'un & l'autre par leurs belles actions (1); qu'ils avoient enseigné l'Agriculture, & appris à leur Peuple plusieurs autres Arts nécessaires à la vie, on crut ne pouvoir reconnoître les obligations immortelles qu'on leur avoit, qu'en les honorant comme des Divinités. Mais parce qu'on auroit été choqué de voir qu'on rendoit des honneurs divins à des personnes qui venoient de mourir, on publia apparemment que leurs ames s'étoient réunies aux Astres, dont elles étoient sorties auparavant pour venir animer leurs corps. On les prit dès-lors pour le Soleil & la Lune, & leur culte fut confondu avec celui de ces deux Astres, comme je l'ai déjà dit.

(1) Voyez l'Hist. d'Osir.

Cette coutume de déïfier les hommes, passa d'Egypte chez les autres Peuples, & nous voyons que les Chaldéens mirent presque dans le même temps leur Belus au rang des Dieux. Les Syriens, les Pheniciens, les Grecs enfin & les Romains imiterent les Egyptiens & les Chaldéens, & le ciel se trouva bien-tôt peuplé de mortels déïfiés, comme le remarque Ciceron : ce qui étoit encore vrai dans un autre sens, puisqu'en faisant leurs apothéoses, on publioit que leurs ames étoient attachées à quelques étoiles, qu'elles choisissoient pour leur séjour. Ainsi Andromede, Cephée, Persée, & Cassiopée, composerent les constellations qui portent leurs noms ; Hippolite, le signe du Chartier ; Esculape, les Serpens ; Ganimede, le Verseau ; Phaëton, le Charriot ; Castor & Pollux, les Gemeaux ; Erigone & Astrée, la Vierge ; Atergatis, ou plûtôt, Venus & Cupidon, les poissons ; ainsi des autres. Cette coutume passa dans presque tous les pays ;

& penetra même jusqu'à la Chine, où les Astronomes donnerent aux vingt-huit Constellations, qui dans leur systême renferment toutes les étoiles, le nom d'autant de leurs Heros, qu'ils assûrent avoir été changés en Astres. Il n'y eut que les Egyptiens qui donnerent aux Constellations des noms d'animaux, & c'est ce qui fut cause du culte que ce Peuple leur rendit dans la suite (*a*).

Tel est le progrès de l'Idolâtrie, qui fut portée enfin aux excès que je vais décrire.

On n'adora d'abord, comme on l'a dit, que les Astres, le Soleil & la Lune; ensuite on regarda la nature elle-même, ou le monde, comme une Divinité. Les Assyriens l'adorerent sous le nom de Belus ; les Pheniciens, sous celui de Moloch ; les Egyptiens, sous celui d'Hammon ; les Arcadiens, sous celui de Pan; les Romains, sous celui de Jupiter: & comme si le monde avoit été trop grand pour être gouverné par une seule Divinité, on en assigna chaque partie à un Dieu particulier, afin qu'il eût plus de loisir & moins de peine à la gouverner ; ou pour mieux dire, on voulut adorer la nature en détail, & on fit présider une Divinité à chacune de ses parties. On adora la terre, sous le nom de Rhea, de Tellus, d'Ops, de Cybele, de Proserpine, de Maïa, de Flore, de Faune, de Palès, & de Vertumne : le feu, sous ceux de Vulcain & de Vesta: l'eau de la mer & des fleuves, sous ceux de l'Ocean, de Neptune, de Nerée, des Nereïdes, des Nymphes & des Naïades ; l'air & les vents, sous ceux de Jupiter & d'Eole; le Soleil, sous ceux d'Apollon, de Titan, d'Osiris, &c. La Lune, sous ceux de Diane, d'Isis, &c. Bacchus fut le Dieu du vin; Cerès, la Déesse du bled ; chaque fleuve & chaque fontaine eut sa Divinité tutelaire; l'Enfer, son Pluton ; la mer, Neptune & Tethys ; les bois & les montagnes, leurs Nymphes & leurs Satyres.

Les Colonies de l'Egypte & de la Phenicie qui vinrent s'établir dans la Grece, y porterent leur culte religieux, & ce culte se repandit peu-à-peu dans les differentes Provinces qui la composoient. C'étoit même une des plus grandes

(*a*) Voyez ce qui est dit sur ce sujet dans le Livre quatriéme.

marques de considération qu'une ville pût donner à ses voisins, d'adopter leur culte religieux & leurs ceremonies ; car chacune avoit des Prêtres & d'autres Ministres qui regloient les choses divines, ajoutoient & retranchoient au culte primitif. De tout cela il se faisoit un mêlange confus, qui rendoit la Religion des Grecs, de toutes les Religions la plus monstrueuse & la plus superstitieuse. Lisez les Voyages de Pausanias, vous trouvez à chaque pas des Temples, des Autels, des Statues des Dieux de different metail, de differentes formes, & avec des noms particuliers, que, ou le lieu, ou quelque prétendu prodige, ou quelque vœu public, leur avoient fait donner.

On assigna aussi des Divinités aux affections & aux passions : Venus & Priape présiderent à la generation ; Morphée au sommeil ; Hebé & Horta à la jeunesse ; Juturne chez les Latins, & Hygieia chez les Grecs, furent les Déesses de la santé ; & Jaso, de la maladie (*a*). On établit une Bellone pour la guerre, une Pomone pour les Jardins, des Furies pour les enfers. Toutes ces Divinités eurent des Temples, des Autels & des Sacrifices ; & comme les passions ne s'oublient jamais, il n'y eut point de crime qui n'eût un Dieu Patron. Les adulteres reconnurent Jupiter ; les Dames galantes, Venus ; les femmes jalouses, Junon ; & les filoux, Mercure & la Déesse Laverne. Ce n'est pas tout : il y avoit des Parques pour regler toutes les actions de la vie. Au mariage présidoient Junon, Hymenée, Thalassius, Lucine, Jugatinus, Domiducus, & plusieurs autres, dont les emplois infames font rougir les honnêtes gens (1). Les femmes grosses ou en couche, invoquoient la bonne Déesse, Junon, Lucine, Hecate, *Sospita*, Mena, *Nixii Dei*, *Intercidona*, *Mater Matuta*, *Deverra*, *Egeria*, *Fluonia*, *Pertunda*, *Prorsa*, *Postverta*, *Rumilia*, Divinités dont les noms, ainsi que ceux des autres Dieux qui présidoient à toutes les actions de la vie, désignoient les emplois. Pour les enfans, on invoquoit la Déesse *Nascio*, ou *Natio*, *Opis*, *Rumina*,

(1) S. Aug. *De Civ. Dei.*

(*a*) On ne fera que nommer présentement tous ces Dieux, ils seront dans le second Tome partie de l'Histoire des Divinités Romaines.

Potina,

Potina, *Cunina*, *Levana*, *Paventia*, *Carnea*, *Edula*, *Offilago*, *Statilinus*, *Vagitanus*, *Fabulinus*, *Juventa*, *Nondina*, *Orbona* ; & cette derniere Déesse étoit pour les orphelins, ou pour consoler les peres & les meres de la perte de leurs enfans. Lorsqu'on posoit l'enfant à terre, on le recommandoit aux Dieux *Pilumnus* & *Picumnus* : de peur même que le Dieu Sylvain ne lui nuisît, il y avoit trois autres Dieux qui veilloient aux portes, *Intercido*, *Pilumnus*, & *Deverra*. Car il est bon de sçavoir qu'à la naissance d'un enfant, on frappoit à la porte avec une hache, ou avec un maillet, & ensuite on balayoit le vestibule, & on croyoit que Sylvain voyant ces trois marques, n'osoit entreprendre de nuire aux enfans, qu'il jugeoit par-là être sous la protection de ces trois Divinités. Statilinus présidoit à l'éducation de ces mêmes enfans ; Fabulinus leur apprenoit à parler ; Paventia en éloignoit les objets de crainte & de frayeur ; Nondina présidoit aux noms qu'on leur donnoit ; Cunina avoit soin du berceau ; enfin Rumia conservoit le lait à leurs meres. Les Dieux *Epidotes* présidoient à la croissance des enfans, comme leur nom le prouve. (*a*)

S'il y avoit tant de Dieux pour veiller à la naissance & à la conservation des enfans, il n'y en avoit pas moins pour les fruits & les moissons. Saint Augustin, qui dans ses Livres de la Cité de Dieu nous a conservé les noms de plusieurs Dieux, qu'on chercheroit vainement ailleurs, en compte seize qui veilloient aux semailles & aux moissons. Une *Scia* pour les bleds nouvellement semés : *Segetia*, quand ils commençoient à pousser ; *Tutilina*, pour les conserver dans le grenier ; Proserpine, quand ils germoient ; *Patelina*, quand ils étoient prêts de pousser l'épi ; *Nodotus*, quand ils commençoient à nouer, *Patilena*, *Flora*, *Hostilina*, *Lacturtia*, *Matuta*, *Rumina* & *Robigus*, & plusieurs autres, à qui on offroit des sacrifices dans les différentes saisons de l'année. On avoit encore Venus Libitina, pour présider à la mort ; Plutus & Ops, pour les richesses ; *Janus*, *Forculus*, *Cardea* & *Limentina*, pour avoir soin des portes ; *Clusius* & *Patuleius* étoient les Dieux qu'on invoquoit en les ouvrant ou en les fermant ; (*b*) Laterculus &

(a) ἐπιδίδω, *super addo*, *augeo*, j'augmente.

(*b*) Forculus, *quasi à Foribus* ; Cardea, à *Cardinibus* ; Limentina, à *limine*. Tous

les Penates, pour les foyers; Jupiter Erceus pour les murailles (1); les Déesses Flore, Pomone, & les Dieux Vertumne & Priape veilloient à la conservation des vergers, des fleurs, & des fruits, comme *Deverrona*, à la recolte. Le Dieu Terme prenoit soin des champs & des bornes. On avoit aussi une Hippone pour les chevaux, Bubone pour les bœufs, Mellone pour les abeilles. *Murcea* étoit la Déesse de la paresse; *Ossilago*, étoit invoquée lorsqu'il s'agissoit de remettre les entorses & les ruptures des os. *Agenoria*, l'étoit pour donner du courage. Hebé présidoit à la jeunesse, *Senuius* à la vieillesse; Momus à la raillerie, à la joye; *Vetula*, aux plaisirs, *Volupta*, à la pauvreté *Penia*. Les grands parleurs invoquoient *Aius Locutius:* Harpocrate & Sigalion étoient les Dieux du silence. *Pellonia* étoit établie pour éloigner les ennuis; *Populonia*, pour détourner toutes sortes de ravages. On avoit divinisé la vie sous le nom de *Vitulus*, & la Fiévre avoit aussi ses Autels. On avoit un Dieu de l'ordure, nommé *Stercutius*, un pour d'autres besoins, *Crepitus*; une Déesse pour les Cloaques, *Cloacina*.

(1) ἕρκος septem.

A la Justice présidoient Astrée, Themis & Dicé. A la fabrique des monnoyes de cuivre, *Æs*, *Æsculanus*, & *Æres*; à toutes sortes d'especes, *Juno-Moneta*, ou simplement *Moneta*. Aristée & Mellonia étoient les Dieux des moûches à miel; *Salacia*, la Déesse des tempêtes; Eole le Dieu des vents. *Vallonia* & *Epunda* avoient soin des choses exposées à l'air. *Myagrus*, *Muyodes* & *Achor*, étoient les Dieux des moûches. *Pavor*, *Timor*, *Pallor*, étoient ceux que la crainte, l'effroi, & la pâleur qui les accompagne, avoient fait inventer. L'imprudence elle-même avoit sa divinité tutelaire, qu'on nommoit *Coalemus*: *Catius* rendoit spirituel, & *Comus* le Dieu des festins, gai & content. Enfin, il n'y avoit rien d'essentiel à la vie & aux plaisirs, qui n'eût une Divinité favorable. Les Romains en avoient deux pour l'amour; l'une pour les amours mutuels, l'autre pour venger les amours méprisées, (*a*)

les autres Dieux avoient des noms conformes à leurs emplois, tant chez les Grecs que chez les Romains.

Voyez saint Augustin, *de Civitate Dei*, l. 4. 5. & 6. Lactance, après Pausanias, Pline, &c.

(*a*) Ovide l'appelle un amour d'oubli; *Letheus amor*, l. 2. *de Remed. amoris*.

& cette passion étoit la Divinité la plus ancienne & la plus universellement adorée. Ce même Peuple avoit aussi deux Temples de la Pudeur, un dédié à la pudicité des Nobles, & l'autre à celle du peuple: enfin, on en voyoit partout d'élevés à la Paix, à la Victoire, à la Pauvreté, à la Foi, à la Clemence, à la Pieté, à la Justice, à la Liberté, à la Concorde, à la Fortune, à la Discorde, à l'Ambition. On appréhendoit le mal, on souhaitoit le bien, on vouloit suivre ses penchans sans remords ; & voilà l'origine de toutes ces Divinités naturelles & metaphoriques, dont les noms répondent aux emplois, & qu'on regardoit comme autant de Génies répandus dans le monde, qu'on croyoit en regler les mouvemens, & qu'on tâcha de se rendre favorables par les vœux & les sacrifices, parce qu'on les croyoit malfaisants. Les Poëtes invoquoient Apollon, Minerve, & les Muses; les Orateurs, *Suada & Pitho ;* les Medecins, Esculape, Meditrina, *Consus*, Hygieia & Telesphore; les Valets & les Servantes, les Dieux nommés *Anculi* & *Anculæ*; les Bergers, le Dieu Pan; les Bouviers, la Déesse *Bubona*; les Cavaliers, Castor & *Hippona.*

Comme chaque profession avoit ses Dieux, chaque action de la vie avoit aussi les siens : ainsi présidoient aux différentes actions, *Volumnus*, *Volupia*, *Libentia*, *Horsa*, *Horsilia*, *Stimula*, *Strenua*, *Stata*, *Adeona*, *Ageronia*, *Agonis*, *Abeona*, *Fessoria*, *Fugia*, *Pellonia*, *Catius*, *Fidius*, ou *Sanctus-Fidius*, *Sanctus*, ou *Dius*, *Murcia*, *Nonia*, *Numerica*, *Vacuna*, *Vertumnus*, *Victus*, *Vestitus*, *Vibilia*. (*a*) On avoit inventé aussi des Dieux pour chaque partie du corps; le Soleil présidoit au cœur, Jupiter à la tête & au foye, Mars aux entrailles, Minerve aux yeux & aux doigts, Junon aux sourcils, Pluton au dos, Venus aux reins, Saturne à la rate, Mercure à la langue, Tethys aux pieds, la Lune à l'estomach, le Génie & la Pudeur au front, la Memoire aux oreilles, la bonne Foi à la main droite, la Misericorde aux genoux. On avoit, comme nous l'avons dit ci-devant, divinisé chaque Vertu; la Clemen-

(a) On ne cite point d'Auteurs pour tout ceci : il n'y a qu'à lire les Histoires Grecques & Romaines, sur-tout Pausanias, Strabon, Tite-Live, &c. & Saint Augustin.

ce, la Concorde, la Justice, la Misericorde, la Pieté, la Pudeur, la Prudence, la Sagesse, l'Honneur, la Verité, la Paix, la Liberté, & plusieurs autres.

On ne s'attend pas que je donne une notion plus étendue de ces Divinités subalternes; leurs noms désignent assez leurs emplois, & il suffit de les avoir nommées, pour être au fait des Poëtes & des Mythologues qui en parlent. Je remarquequerai seulement, 1°. Que presque toutes ces Divinités étoient de l'invention des Romains, comme leurs noms le font assez connoître; & l'on voit par-là combien ces Maîtres du monde, qui avoient adopté presque tous les Dieux des Peuples qu'ils avoient vaincus, en avoient encore introduit d'inconnus à ces mêmes Peuples : 2°. Que la plupart de ces Divinités étoient de l'invention des Peintres & des Sculpteurs : 3°. Qu'il y en avoit qui étoient particuliers à quelques familles, & même quelquefois à de simples particuliers. 4°. Que toutes ces vertus divinisées n'étoient que des symboles, qui les représentoient ou sur des Medailles, où l'on en trouve un grand nombre, ou sur d'autres Monumens & dans les Inscriptions. 5°. Que leur culte n'étoit ni aussi celebre ni aussi étendu que celui des grands Dieux; que cependant il y en avoit un grand nombre qui avoient des Autels & des Chapelles, & qu'on invoquoit en certains temps; comme, avant la récolte, aux vendanges, lorsqu'on cueilloit les fruits, dans les maladies des hommes ou des bestiaux, &c.

Outre ces Dieux, dont le nombre est déja immense, il y en avoit de particuliers à chaque Nation; d'autres qui étoient affectés à certaines Villes: & cela particulierement chez les Grecs & chez les Romains; soit qu'on crût qu'ils étoient nés dans ces Villes, ou qu'ils leur accordassent une protection particuliere. En un mot, presque toute la terre avoit été partagée entre plusieurs Divinités, & à l'exception des grands Dieux, qui étoient reconnus partout, quoiqu'honorés plus particulierement en certains lieux, les autres n'étoient adorés que chez quelques Peuples, & dans de certaines contrées. C'est de-là que ces Dieux étoient nommés *Topiques*, ou Populaires, & qu'ils ont tiré la plûpart de leurs noms, comme on le verra dans leur Histoire, des différents lieux où ils étoient honorés.

Ainsi Jupiter l'étoit spécialement dans l'Isle de Crete, où l'on croyoit qu'il avoit été nourri, à Dicte, au mont Ida, au mont Olympe, au Pirée, dans l'Epire, à Dodone. Junon, à Argos, à Mycenes, à Phalisque, à Samos, à Carthage. Cerès, en Sicile, & à Eléusis. Vesta ou Cybele, dans toute la Phrygie, sur-tout à Berecynthe, & à Pessinunte. Minerve, à Alalcomene, à Athenes, & à Argos. Apollon, à Chrysa, Ville de Phrygie, à Delphes, à Cylla, à Claros, une des Cyclades, à Cynthe, montagne de Delos, à Grynée, à Lesbos, à Milet, à Patare, à Phaselis, montagne de Lycie, à Smynthe, à Rhodes, à Tenedos, à Cyrrha, chez les Hypperboréens, & ailleurs. Diane à Ephese, à Delos, à Mycenes, à Brauron dans l'Attique, à Magnesie, sur le mont Ménale, à Segeste, &c. Venus à Amathonte en Chypre, à Cythere, à Gnide, à Paphos, à Idalie, sur le mont Eryx dans la Sicile, sur l'Ida dans la Phrygie. Mars, à Rome, chez les Getes, & d'autres peuples du Nord, comme les Scythes & les Thraces. Vulcain, dans les Isles Eoliennes, à Lemnos, auprès du mont Etna; & plus anciennement en Egypte, dont suivant les meilleurs Auteurs, il étoit la premiere Divinité. Mercure, sur l'Helicon, sur les monts Cylleniens, à Nonacrie, & generalement dans toute l'Arcadie. Neptune, dans l'Isthme de Corinthe, au Tenare, & sur toutes les Mers. Nerée, sur les côtes des Mers, & par les gens de marine. Saturne, dans plusieurs lieux d'Italie. Pluton, dans tous les sacrifices qu'on offroit aux morts. Bacchus, à Thebes, à Nysa, à Naxos, &c. Esculape, à Epidaure, à Rome & ailleurs. Pan, sur le Ménale en Arcadie, &c. La Fortune à Antium, Eole, dans les Isles qui portoient son nom. Tels étoient les lieux principaux de la Grece, de l'Asie mineure, & de l'Italie, où l'on honoroit les Dieux d'un culte particulier.

Enfin, pour comble d'absurdité, on adora les animaux & les reptiles; & ce n'étoient pas seulement les particuliers qui leur offroient de l'encens & des sacrifices, mais les Villes entieres où leur culte fut établi: ainsi Memphis & Heliopolis adoroient le bœuf; Saïs & Thebes, les brebis; Cynopolis, les chiens; Mendès, les chevres & les boucs. (*a*) Les Assyriens,

(*a*) On expliquera dans le Liv. 4. ce qu'on doit penser du culte rendu aux animaux.

les colombes. Dans quelques Villes on adoroit les ſinges; dans d'autres les crocodiles & les lezars, les corbeaux, les cigognes, l'aigle, le lion; & ces Villes portoient même ſouvent le nom des animaux qui étoient l'objet de leur culte, comme Cynopolis, Leontopolis, Mendès, &c. Les poiſſons devinrent auſſi l'objet d'un culte ſuperſtitieux, non-ſeulement parmi les Syriens, qui n'oſoient pas même en manger; mais auſſi dans pluſieurs Villes d'Egypte, de Lydie, & dans d'autres pays. Les uns plaçoient ſur leurs Autels des anguilles, d'autres des tortues, & d'autres des brochets. (*a*)

On n'en demeura pas là: les inſectes, les ſerpens furent auſſi adorés en Egypte & dans pluſieurs autres pays. Epidaure & Rome avoient élevé des Temples à la coleuvre, qu'ils croyoient repréſenter Eſculape. Il n'y eut pas juſqu'aux moindres inſectes qui ne devinrent l'objet de cette folle ſuperſtition. Les Theſſaliens honoroient les fourmis, dont ils croyoient tirer leur origine: les Acarnaniens, les moûches; & ſi les habitans d'Accaron ne les adoroient pas, ils offroient du moins de l'encens au Génie qui les chaſſoit, & Béelzebut étoit leur grande Divinité. Enfin, les pierres elles-mêmes furent l'objet d'un culte public; comme celle que Saturne avoit avalée au lieu de Jupiter, & celle qui repréſentoit parmi les Phrygiens la mere des Dieux; & le Dieu Terme, qui étoit une eſpece de borne ou de rocher.

Que ſi nous voulons parler maintenant des Heros ou des demi-Dieux, quel prodigieux nombre n'en trouverons-nous pas? leurs Temples étoient repandus dans toute la terre, & leur culte, quoique moins ſolemnel que celui des Dieux, faiſoit une partie conſiderable de la Religion payenne. Enée, ſurnommé Jupiter-Indigete, avoit une Chapelle érigée en ſon honneur ſur les bords du fleuve Numicus; Janus, Faunus, Picus, Evandre, Fatua ou Carmenta, Acca-Laurentia, ou Flore, Matuta, Portumnus, Mania, Anna Perenna, Vertumne, Romulus, & pluſieurs autres, étoient honorés dans le pays Latin. Hercule (*b*), Theſée, Caſtor & Pollux, Hele-

(*a*) Conſultez ſur tout cela Voſſius, *de Idol.* qui en traite fort au long.

(*b*) Il n'y pas de Dieu Indigete dont le culte fût plus repandu que celui d'Hercule. La Grece, l'Italie, la Gaule, l'Eſpagne, l'Afrique, la Libye, l'Egypte, & la Phenicie, lui avoient élevé des Temples & des Autels.

ne, Agamemnon, & la plûpart des Heros de la Toiſon d'or ou du ſiege de Troye, eurent des Temples & des Autels dans la plûpart des Villes de la Grece. La Laconie honoroit Hyacinthe, & Timomarchus qui combattit pour les Lacedemoniens contre le Peuple d'Amycles, ſans parler d'Agamemnon, de Menelas, de Paris & de Déiphobe. Les Meſſeniens offroient de l'encens & des ſacrifices à Polycaon, à ſa femme Meſſene, à leur fils Triopas, & au celebre Machaon fils d'Eſculape. Les Arcadiens accorderent les honneurs divins à Caliſto, à ſon fils Arcas, à Ariſtée qui avoit quitté l'Iſle de Cos où il étoit né, pour venir en Arcadie apprendre à ce peuple l'art d'élever les abeilles. Le peuple d'Argos honoroit Perſée, Lyncée, Hypermneſtre, Io, Apis. Les Acarnaniens reveroient Amphiloque, & conſultoient ſes Oracles. Le peuple d'Athenes avoit rempli cette celebre Ville des Temples de Cecrops, de ſes filles, Agraule, Herſe & Pandroſe; de Celeus & de Triptoleme ſon fils, d'Erechteus & de ſes filles. On y trouvoit auſſi les Temples d'Egée, de Theſée, de Dedale, de Perdix ſon neveu, d'Androgée, d'Alcmene, d'Eaque, d'Iolaüs, ce fameux compagnon des travaux d'Hercule, de Codrus, & d'une infinité d'autres. A Delphes on voyoit celui de Neoptoleme; à Megare, celui d'Alcathoüs; chez les Oropiens celui d'Amphiaraüs; Thebes étoit celebre, non-ſeulement par le culte de Bacchus, de Semelé, de Cadmus, d'Hermione, mais auſſi de toute cette illuſtre famille: ainſi Ino & Melicerte y eurent leurs Temples & leurs Autels, auſſi bien qu'Hercule, Iolaüs & Amphiaraüs. Dans l'Elide les femmes ſacrifioient une fois par an à Hippodamie, fille de Pelops. Teleſphore étoit honoré à Pergame, *Damia* ou *Lamia* l'étoit à Epidaure, Nemeſis à Rhamnus, *Sanctus*, ou *Sangus* chez les Sabins, *Adramus* & *Palicus* en Sicile, Coronis à Sicyone, Théagene chez les Thaſiens, Borée en Thrace, *Pater-Curis* chez les Volſques, Tellenus à Aquilée, Tanaïs en Armenie, Ferentina à Ferentum, Tagès en Etrurie, aujourd'hui la Toſcane; Feronia, dans pluſieurs lieux d'Italie, *Marica* à Minturne, les Graces, à Orchomene, les Muſes, dans la Piérie & à Lesbos, & Amphiloque à Oropos. La Theſſalie ſacrifioit à Pelée, à Chi-

ron, à Achille. L'Isle de Tenedos à Tenès, celle de Chios à Aristée & à Drimachus, celle de Samos à Lysandre, celle de Naxe à Ariadne, les Eginetes à Eaque, ceux de Salamine au fameux Ajax, fils de Telamon, l'Isle de Crete, à Europe, à Idomenée, à Molon, & à Minos. On voyoit en Afrique les Temples de plusieurs Rois. Les Maures honoroient Juba; ceux de Cyrene, Battus; les Carthaginois, Didon, Amilcar, &c. Les Thraces, Orphée, & leur Législateur Zamolxis.

On ne finiroit pas si l'on vouloit parcourir tous les autres lieux celebres par le culte de quelque Divinité particuliere, puisque toute la terre étoit remplie de Temples & d'Autels, élevés non-seulement aux grands Dieux, mais aussi aux Indigetes, (*a*) & que chaque Peuple & chaque Ville, generalement parlant, avoit mis au rang des Dieux ou des Heros, ses Fondateurs & ses Conquerans. Si l'on croit avoir besoin de preuves, pour tout ce que je viens dire dans ce dernier article, on n'a qu'à lire Pausanias, qui parle des Temples consacrés à tous ces Heros, Strabon, & parmi les modernes, Meursius dans son excellent Traité des Fêtes de la Grece; le premier Livre de Vossius, & Rosin. (1)

(1) Liv. 2. & 3.

Enfin, si l'on joint à tant de Dieux, les Génies & les Junons qui étoient comme les anges gardiens de chaque homme & de chaque femme, on n'aura pas de peine à croire ce que dit Pline, que le nombre des Dieux excedoit celui des hommes (*b*), ni ce que rapporte Varron, qui fait monter ce nombre à trente mille.

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait eu de tout temps dans presque tous les pays du monde, quelqu'un qui ait rejetté dans le fond du cœur ces Divinités ridicules, du moins pour la plûpart. Je sçais que Dieu se conserva quelques serviteurs parmi les Nations les plus Idolâtres; que Salem eut son Melchisedech, les Iduméens leur Job, les Chaldéens leur Abraham; mais à cela près, on doit croire que toute la terre étoit couverte des tenebres de l'Idolâtrie; qu'il n'y eut que le peuple

(*a*) Consultez pour tous ces Indigetes & leur culte, Pausanias, & Strabon, & parmi les modernes Meursius, *Græcia Feriata*, & Vossius, *de Idol.* Liv. I.

(b) *Major cœlitum populus etiam quam hominum intelligi potest, cum singuli quoque ex semetipsis totidem Deos faciant, Junones, Geniosque adaptando sibi.* Pline, Liv. 2.

Juif

Juif dans un coin du monde, qui conserva l'idée & le culte du vrai Dieu ; encore ce même Peuple trop ingrat & toujours charnel, malgré les bienfaits visibles qu'il recevoit de son Dieu, & les défenses continuelles des Prophétes, ne se laissa que trop souvent entraîner au fatal penchant qu'il avoit pour l'Idolâtrie.

On pourroit opposer à ce que je viens de rapporter des progrès de l'Idolâtrie, que toutes les fausses Divinités des Payens, n'étoient que differens attributs du vrai Dieu; qu'ils adoroient, par exemple, sa justice dans Themis, sa puissance souveraine dans Jupiter, son éloquence dans Mercure, sa sagesse dans Pallas, ainsi des autres; mais ils n'en seroient pas pour cela plus excusables, ayant ainsi distribué & partagé entre plusieurs Dieux, les perfections d'un Etre qui est un par essence. On peut penser la même chose des Poëtes & des Philosophes, qui croyoient que Dieu étoit l'ame de ce vaste univers, qui lui donnoit le mouvement & la vie.

Spiritus intus alit, totamque infusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.
. . . . *Deum namque ire per omnes*
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profondum (1).

(1) Eneid. L. 6.

C'étoit le sentiment favori des Stoïciens, au rapport de Ciceron (2): chacun donna à cette ame universelle du monde, le nom de quelque Divinité. Strabon disoit que c'étoit Jupiter; selon Denys d'Halicarnasse, c'étoit Saturne; Macrobe vouloit que ce fût le Soleil; Apulée, la Lune: d'autres, Pan, ou Junon, ou Minerve; ou plûtôt selon le sentiment de Zenon (3), c'étoit cette même ame du monde, qui prenoit tous ces differens noms, suivant les differens rapports de sa puissance: qu'elle s'appelloit *Dios*, parce que c'est par elle que tout se fait; *Athena*, parce que son empire est dans les Cieux; *Hera*, ou Junon, parce qu'elle préside à l'air; Poseidon ou Neptune, parce qu'elle réside dans l'eau; Vulcain, parce qu'elle habite dans le feu (4). Reconnoître & adorer, comme une Divinité, cette ame universelle, qui est une portion du monde, étendue comme le corps qu'elle

(2) Quest. Acad. L. 4.

(3) Voyez Diog. Laerce.

(4) C'étoit aussi le sentiment de Varron. Voyez S. Aug. *De Civ. Dei.* L. 27. C. 23.

animé, c'est à la verité une espece d'Idolâtrie plus rafinée que celle du peuple ; mais c'est toujours rendre à une chose materielle les hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu ; ou plutôt c'étoit un athéisme semblable à celui de Straton, de Pline, de Spinosa, & de la plûpart des Lettrés Chinois.

Mais après avoir prouvé que l'Idolâtrie n'étoit parvenue que par degrés au point d'absurdité où on vient de la voir, il faut dire en peu de mots de quelle maniere le culte qu'on rendoit aux faux Dieux, monta jusqu'au comble de l'abomination.

Comme dans les premiers temps, la plûpart des Peuples ne connoissoient ni villes ni maisons, & n'habitoient que dans des huttes, ou sous des tentes portatives, & qu'ils erroient dans differens endroits, pour chercher des établissemens solides, il ne leur étoit ni facile ni convenable de construire des Temples & de faire des Idoles ; & c'est ce qui les obligea d'abord à choisir pour l'exercice de leur Religion, les cavernes, les bois, & les montagnes, les Prêtres & les Legislateurs ayant regardé ces lieux retirés, comme très-propres à rendre les mysteres de la Religion plus respectables. Pline s'explique clairement sur cette matiere. Les arbres, dit-il, & les champs furent autrefois les Temples des Dieux. *Arbores fuere Numinum Templa, priscoque ritu simplicia rura.* Voila ce qui donna lieu à la consecration des bois, dont l'usage n'a cessé qu'avec l'Idolâtrie.

Il faut remarquer, en premier lieu, que lorsqu'on vint à bâtir des Temples, on n'abolit pas l'usage des bois sacrés, & qu'on en planta souvent autour. Secondement, que ces premiers Temples n'avoient point d'Idoles. L'Architecture fut inventée avant que l'art de faire des figures fût connu. Herodote (1) & Lucien (2) nous l'apprennent des Egyptiens & des Scythes. Si nous en croyons Plutarque après Varron (3), les Romains furent 170. ans sans Statues ni Idoles, & même Numa Pompilius les avoit proscrites par une Loy également sage & judicieuse : aussi quand on trouva les Livres de ce Prince, qui avoient été long-temps perdus, on les fit brûler, parce qu'ils condamnoient apparemment une coutume trop universelle alors, pour être abolie ; à moins

(1) L. 1.
(2) *De Dea Syria.*
(3) Voyez S. Aug. *De Civ.* L. 4. c. 31.

qu'on ne veuille dire qu'on les fit brûler comme des Livres apocryphes & supposés. Silius Italicus dit de même, que le Temple de Jupiter Ammon étoit sans aucune Idole, & que le feu éternel qu'on y conservoit, représentoit la Divinité qui y étoit adorée. Enfin, pour ne pas ennuyer par un trop grand nombre de citations, Tertullien nous apprend que de son temps même il y avoit plusieurs Temples sans aucune Statue; & c'est ce que veut dire l'Auteur du Livre de la Sagesse en parlant des Idoles: *Neque enim erant ab initio, neque erunt in perpetuum.*

Il faut remarquer en troisiéme lieu, qu'avant que l'art de faire des Statues fût inventé, on rendit un culte religieux à des pierres informes, à des colomnes, & autres choses de cette nature; c'est ce que nous apprenons de plusieurs Auteurs. Sanchoniathon dit que les plus anciennes Statues n'étoient que des pierres brutes, qu'il appelle *Bætilia*; & ce mot vient apparemment de Bethel, nom que Jacob donna à la pierre qu'il éleva comme un Autel après son combat avec l'Ange (1). Pausanias parle des Statues d'Hercule & de Cupidon, qui n'étoient que deux masses de pierre. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit en un même endroit trente pierres quarrées, ausquelles on donnoit les noms d'autant de Divinités. Les Scythes, au rapport d'Herodote (2), adoroient une épée qui représentoit le Dieu Mars. D'autres Peuples, selon Justin, rendoient leur culte à une lance; & c'est de-là qu'est venue la coutume de donner des lances aux Statues des Dieux. *Ab origine rerum pro Diis immortalibus hastas coluerunt; ob cujus Religionis memoriam, adhuc Deorum simulachris hastæ adduntur.* L. 43. Le fameux Sceptre d'Agamemnon dont parle Homere, fut adoré par le Peuple de Cheronée, comme un symbole de Jupiter. Enfin Arnobe nous apprend, que les Perses adoroient le feu & les fleuves; les Arabes, une pierre informe; les Thespiens, un rameau; les Cariens, du bois; ceux de Pessinunte, un caillou; les Romains, la lance de Romulus; & les Samiens, un puits. *Videtis temporibus priscis Persas fluvios coluisse, memoralia ut indicant scripta; informem Arabas lapidem, acinacem Scythiæ nationes, ramum pro Cynthia Thespios: lignum Cariis*

(1) Gen. 28.

(2) L. 4.

pro Diana colebatur ; Pessinuntios silicem pro Deûm matre, pro Marte Romanos hastam, puteum Samios pro Junone (1). Lorsque l'art de faire des Statues, dont on donne la gloire à Promethée, fut inventé, & que Dedale l'eut perfectionné, on rejetta toutes ces Divinités informes, & dès-lors l'Idolâtrie commença à faire beaucoup de progrès : on porta même la superstition jusqu'à croire que les Divinités elles-mêmes venoient habiter dans les Statues qui les représentoient ; & ce sentiment étoit reçu si universellement, que le Philosophe Stilpon ayant entrepris de prouver que la Minerve de Phidias n'étoit pas un Dieu, fut deferé à l'Areopage, où il fut obligé, pour se justifier, de chercher une pitoyable défaite, & de dire qu'il avoit avancé que cette Statue n'étoit pas un Dieu, puisque c'étoit une Déesse ; ce qui n'empêcha pas toutefois qu'il ne fût banni.

(1) Arnobe *Ad Gentes* l. 6.

Comme toute Religion demande nécessairement un culte, après avoir traité de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie, & des Dieux qu'elle avoit introduits, il est necessaire de parler du culte qu'on rendoit à ces differentes Divinités ; des Autels, des Temples, des Prêtres, des Sacrifices, des Victimes, des Instrumens des Sacrifices, des Oracles, des Fêtes, &c. ce qui fera la matiere d'autant de Chapitres.

CHAPITRE V.

Des Temples des Payens, de leur Forme, de leur Ancienneté, &c.

L'ANTIQUITE' des Temples est aussi incontestable, que le temps auquel on a commencé d'en avoir, est incertain. Comme c'est dans la Phenicie & dans l'Egypte que l'Idolâtrie a commencé peu de temps après le Deluge, il n'est pas douteux que c'est dans ces deux Pays qu'il faut chercher l'origine de tout ce qui concerne le culte des faux Dieux, & l'usage des Temples qui a commencé chez eux. Herodote & Lucien le disent formellement des Egyptiens ;

mais auſſi il faut obſerver en même temps, que le ſyſteme de cette fauſſe Religion n'a pas été établi tout d'un coup, & que les ceremonies ne l'ont été que peu-à-peu. D'abord on n'honora les Dieux, que d'une maniere groſſiere : de ſimples Autels de pierre brute ou de gazon, élevés au milieu de la campagne, étoient les ſeuls préparatifs des Sacrifices qu'on leur offroit. Les Chapelles, c'eſt-à-dire, des lieux fermés, & enfin les Temples ne ſont venus que dans la ſuite ; & on ne voit pas en effet, que les Egyptiens en euſſent du temps de Moyſe : il en auroit parlé, puiſqu'il en a eu ſouvent occaſion. Ainſi j'oſe décider que le Tabernacle qu'il fit dans le deſert, & qui étoit un Temple portatif, eſt le premier Temple qu'on connoiſſe, & peut-être le modele de tous les autres. Le Tabernacle avoit un lieu ſacré, *Sancta Sanctorum*, qui répond aux lieux ſaints & cachées des Temples des Payens, & qu'ils nommoient *Adyta*. Ce Temple, expoſé à la vuë des Nations voiſines des lieux que parcoururent les Iſraëlites pendant quarante ans, a pû donner occaſion à ces Peuples Idolâtres d'en conſtruire de ſemblables, ſans être portatifs ; du moins eſt-il certain qu'ils en avoient avant la conſtruction du Temple de Jeruſalem. Le premier dont il eſt fait mention dans l'Ecriture, eſt celui de Dagon chez les Philiſtins. Quoiqu'il en ſoit, la coutume de bâtir des Temples en l'honneur des Dieux, venue d'Egypte, paſſa chez les autres Peuples. Lucien (1) dit que ce fut de ce pays qu'elle fut portée chez les Aſſyriens, & par-là il doit comprendre tous les Pays d'alentour, la Phenicie, la Syrie, & d'autres encore. De l'Egypte & de la Phenicie, elle paſſa dans la Grece avec les Colonies, & de la Grece à Rome ; c'eſt le chemin des Fables & de l'Idolâtrie, comme nous le diſons tant de fois dans cet Ouvrage ; & cette opinion eſt fondée ſur Herodote, & ſur tout ce que l'Antiquité a de plus certain. On donne à Deucalion pour la Grece, & à Janus pour l'Italie, la gloire d'y avoir bâti les premiers Temples ; d'autres aſſûrent que pour l'Italie, l'honneur en eſt dû à Faunus, d'où eſt venu le nom de *Fanum*, qui parmi les Latins ſignifie un Temple ; mais toutes ces recherches ſont auſſi frivoles qu'incertaines. Ce qu'il y a de plus aſſûré, c'eſt

(1) *de Deâ Syria.*

qu'à de petites Chapelles, élevées la plûpart par de simples particuliers, & au milieu des champs, succederent bientôt des bâtimens reguliers, & enfin des Chefs-d'œuvres d'Architecture. On peut voir dans Herodote, & dans d'autres Auteurs, quelle étoit la magnificence du Temple de Vulcain en Egypte, que tant de Rois eurent bien de la peine à achever : c'étoit une grande gloire si dans un long regne un Prince avoit pû en construire un portique. Vous verrez dans Pausanias la description du Temple de Jupiter Olympien (1), que je donnerai à la fin de ce Chapitre, avec celle des autres Temples que je nomme ici. Celui de Delphes, aussi celebre par ses Oracles que par les présens immenses dont il étoit rempli, merite d'être connu. Celui de la Diane d'Ephese, ce chef-d'œuvre de l'art, & si renommé qu'un insensé (2) crut se rendre immortel en le brûlant, étoit aussi riche que magnifique. Le Pantheon, ouvrage de la magnificence d'Agrippa, gendre d'Auguste, subsiste encore, & est dédié à tous les Saints, comme il l'étoit auparavant à tous les Dieux. Enfin celui de Belus, ou plûtôt cette grande & magnifique Tour, composée de sept étages, dont le plus élevé renfermoit la Statue de ce Dieu, avec les autres choses dont parle Herodote, comme il étoit le plus ancien de tous ceux dont je viens de parler, il étoit aussi le plus singulier & le plus magnifique.

Voila les Temples les plus superbes des Payens, dont l'Histoire nous ait conservé la memoire. Les autres, moins celebres, sont en si grand nombre, qu'il faudroit des Volumes pour les décrire, & la chose seroit fort inutile : on croit qu'il y en avoit plus de mille, grands ou petits, dans la seule ville de Rome. Les Antiquaires ont fait dessiner le plan & l'élevation de quelqus-uns de ces Temples, sur-tout le P. de Montfaucon (3), que l'on peut consulter.

Comme les Latins expriment le mot de Temple de plusieurs manieres, *Templum*, *Fanum*, *Ædes*, *Sacrarium*, *Delubrum*, &c. les Grammairiens & les Commentateurs ont cherché l'étymologie de chacune de ces dénominations ; mais tout bien examiné, il paroît que ces noms signifioient des lieux consacrés aux Dieux, differens entre eux plus par la

(1) *in Elia.*

(2) Erostrate.

(3) Anti. Exp. T. 2. p. 54. & suiv.

grandeur que par la forme ; quoique de très-bons Auteurs y ayent mis quelquefois d'autres differences. Il paroît que dans les premiers temps, *Fanum* signifioit la place destinée à un Temple, & que le même mot fut employé dans la suite, pour marquer un petit Temple, de même que le mot *Sacrarium.* Ciceron en effet (1), employe deux fois ces deux mots, pour decrire un petit Temple que Cerès avoit à Catane en Sicile. Cet Orateur employe ailleurs le mot de *Sacrarium*, pour les Chapelles particulieres que chacun avoit dans sa maison ; mais ces Chapelles étoient plus souvent exprimées par le mot *Lararium. Ædes*, si nous en croyons Varron, dont le témoignage est rapporté par Aulu-Gelle, marquoit que le Temple étoit établi par les Augures ; d'où il conclut que tout ce qu'on appelloit *Ædes*, n'étoit pas un Temple ; mais cette distinction est sans fondement, car les Auteurs se servent également des deux expressions, pour les bâtimens consacrés aux Dieux. Il n'en est pas de même du mot *Delubrum*, qui signifioit proprement, selon Asconius, un Temple consacré à plusieurs Divinités, & dans lequel il y avoit plusieurs Chapelles, comme le Pantheon étoit un Temple consacré à tous les Dieux. Le mot *Templum*, ne marquoit pas même toujours un bâtiment, puisque les Augures l'employoient pour les enceintes fermées de palissades ou de toiles, qu'ils formoient avec le bâton Augural, pour tirer les Augures.

(1) Dans sa quatriéme Verrine.

Les Temples des Anciens étoient partagés en plusieurs parties qu'il est bon de distinguer, pour entendre les descriptions qu'ils en font. La premiere étoit le Vestibule, où étoit la Piscine, dans laquelle les Prêtres, *Æditui*, puisoient l'eau lustrale pour expier ceux qui vouloient entrer dans les Temples ; la Nef, ναὸς ; & le lieu Saint, appellé *penetrale*, *sacrarium*, *adytum*, dans lequel il n'étoit pas permis aux particuliers d'entrer ; & enfin l'artiere-Temple ἐπισθόδομος ; mais tous n'avoient pas cette partie. Les Temples avoient souvent des Portiques, & toujours des marches pour y monter. Il y en avoit aussi avec des galeries autour ; ces galeries étoient formées d'un rang de colonnes, posées à un certain espace du mur, couvertes de grandes pierres : ces Temples étoient

nommés *Peripteres*, c'est-à-dire, ailes ; & *Dipteres*, quand la galerie avoit deux rangs de colonnes ; *Prostyles*, lorsque les colonnes formoient le Portique sans galerie ; & enfin *Hypethres*, quand ils avoient en dehors deux rangs de colonnes, & autant en dedans, tout le milieu étant dé couvert, à peu près comme nos Cloîtres. Vitruve remarqu encore d'autres particularités, qu'on peut voir dans son Ou vrage.

L'interieur des Temples étoit souvent très-orné, car ou tre les Statues des Dieux, qui étoient quelquefois d'or d'yvoire, d'ébene, ou de quelque autre matiere précieuse & celles des grands hommes qui y étoient quelquefois en grand nombre (*a*), il étoit ordinaire d'y voir des peintures des dorures, & d'autres embellissemens, parmi lesquels il n faut pas oublier les offrandes, ou les *Ex voto* ; c'est-à-dire, de Proües de Vaisseau, lorsqu'on croyoit avoir été garanti d naufrage par le secours de quelque Dieu ; des Tableaux *Tabellas*, pour la guérison d'une maladie ; les Armes prise sur les ennemis, les Drapeaux, des Trepieds, & les Bouclier votifs, tels que sont les deux qui se trouvent dans le Cabine des Medailles du Roi, & dont l'histoire est dans le neuvié me Volume des Memoires de l'Académie des Belles-Let tres (*b*). Il y avoit sur-tout dans le Temple de Delphes, & dans plusieurs Temples de Rome, des richesses immense de ce genre. Outre ces sortes d'ornemens, on ne manquoi gueres au jour de Fêtes de parer les Temples de branche de laurier, d'olivier, & de lierre.

Lorsqu'on vouloit bâtir un Temple, les Haruspices étoien employés à choisir le lieu, & le temps auquel on devoit e commencer la construction. Ce lieu étoit purifié avec gran soin ; on l'environnoit même de rubans & de couronnes (1) Les Vestales accompagnées de jeunes garçons & de jeune filles, lavoient cet espace avec de l'eau pure & nette, & l Pontife l'expioit par un Sacrifice solemnel. Ensuite il touchoi la pierre qui devoit servir la premiere à former le fondement & qui étoit liée d'un ruban ; & le peuple animé d'un gran

(1) Voyez Tacite Hist. L. 4.

(*a*) Voyez la description des Temples les plus celebres, à la fin de ce Chapitre.
(*b*) Voyez le Traité *de Donariis*, par Thomasinus.

zele

zele, l'y jettoit, avec quelques pieces de monnoye, ou de métal qui n'avoit pas encore passé par le creuset. Lorsque l'édifice étoit achevé, la consécration s'en faisoit aussi avec de grandes ceremonies, & c'étoit le Pontife, ou en son absence, quelqu'un de son College, qui y présidoit.

Tacite (1) parlant du rétablissement du Capitole, nous a conservé la formule, & les autres ceremonies de la consécration du lieu destiné à bâtir un Temple. Vespasien, dit-il, ayant chargé L. Vestinus du soin de rétablir le Capitole, ce Chevalier Romain consulta les Aruspices, & il apprit d'eux qu'il falloit commencer par transporter dans des marais les restes du vieux Temple, & en bâtir un nouveau sur les mêmes fondemens. L'onziéme jour avant les Kalendes de Juillet, le Ciel étant serain, tout l'espace destiné pour l'édifice fut ceint de rubans & de couronnes. Ceux des Soldats dont le nom étoit de bon augure, entrerent dans cette enceinte avec des rameaux à la main; puis vinrent les Vestales, accompagnées de jeunes garçons, & de jeunes filles, dont les peres & meres vivoient encore, qui laverent tout ce lieu avec de l'eau de fontaine, de lac, ou de fleuve. Alors Helvidius Priscus Préteur, précedé de Plaute Elien Pontife, acheva d'expier l'enceinte par le sacrifice d'une vache, & de quelques taureaux, qu'il offroit à Jupiter, à Junon, à Minerve, & aux Dieux Patrons de l'Empire; & les pria de faire en sorte que le Bâtiment que la pieté des hommes avoit commencé pour leur demeure, fût heusement achevé. Les autres Magistrats, qui assistoient à cette ceremonie, les Prêtres, le Sénat, les Chevaliers, & le Peuple, pleins d'ardeur & de joye, se mirent à remuer une pierre d'une grosseur énorme, pour la traîner au lieu où elle devoit être mise en œuvre. Enfin, on jetta dans les fondemens plusieurs petites monnoyes d'or, & d'autres pieces de métal, comme nous venons de le dire.

(1) Hist. L. 2.

De ces Temples, il y en avoit quelques-uns qui ne devoient pas être bâtis dans l'enceinte des Villes, mais hors les murs; comme ceux de Mars, de Vulcain, & de Venus, pour les raisons qu'en apporte Vitruve. (2) « Quand on veut, dit cet » Auteur, bâtir des Temples aux Dieux, sur-tout à ceux qui » sont les Patrons de la Ville, si c'est à Jupiter, à Junon,

(2) Liv. 2. C. 2.

» ou à Minerve, il faut les placer aux lieux les plus élevés, » d'où l'on puisse voir la plus grande partie des murs de la » Ville. Si c'est à Mercure, on doit les mettre à l'endroit » où se tient le marché, ou la foire, ainsi qu'on l'observe » pour ceux d'Isis & de Serapis. Ceux d'Apollon, ou de » Bacchus doivent être près du Theatre. Ceux d'Hercule, » lorsqu'il n'y a ni Gymnase, ni Amphitheatre, doivent être » placés près du Cirque. Ceux de Mars hors de la Ville, & » dans les champs; comme ceux de Venus, aux portes de » la Ville. On trouve, c'est toujours le même Auteur qui » parle, dans les écrits des Aruspices Etrusques, qu'on a » coutume de mettre les Temples de Venus, de Vulcain, » & de Mars, hors des murs, de peur que si Venus étoit » dans l'interieur de la Ville-même, cela ne fût une occa- » sion de débauche pour les jeunes gens, & pour les meres » de famille. Vulcain devoit être aussi en dehors, pour éloi- » gner des maisons la crainte des incendies. Mars étant hors » des murs, il n'y aura point de dessention entre le peuple; » & de plus, il sera là comme un rampart pour garantir les » murailles de la Ville des périls de la guerre. Les Temples » de Cerès étoient aussi hors des Villes, en des lieux où on » n'alloit guere que pour lui offrir des sacrifices, afin que la » pureté n'en fût point souillée ». Cependant ces distinctions ne furent pas toujours observées exactement.

On ne peut rien ajouter au respect que les Idolâtres avoient pour leurs Temples. Si nous en croyons Arien, il étoit défendu de s'y moucher & d'y cracher; & Dion ajoute que quelquefois on y montoit à genoux. Ils étoient un lieu d'asyle pour les coupables & pour les débiteurs, comme nous le dirons dans le Chapitre suivant. Enfin, dans les calamités publiques, les femmes se prosternoient dans les lieux sacrés, & en balayoient le pavé avec leurs cheveux. Il est arrivé cependant quelquefois, que les malheurs publics ne cessant pas, le peuple perdoit tout le respect dû aux Temples, & s'emportoit jusqu'à jetter des pierres contre les murailles, comme pour les lapider; ainsi qu'on le voit dans Suetone. (1)

(1) *In Calig.*

Quoique communément les hommes & les femmes entrassent dans les Temples, il y en avoit dont l'entrée étoit

défendue aux hommes, comme celui de Diane à Rome, dans la rue nommée *Vicus Patricius*, ainsi que Plutarque nous l'apprend, quoiqu'ils pussent entrer dans les autres Temples de cette Déesse; on croit que la raison de cette défense venoit de ce qu'une femme qui prioit dans ce Temple, y avoit reçu le plus sanglant affront.

Après avoir donné une idée abregée des Temples des Payens, je crois qu'il ne sera pas hors de propos de faire une description particuliere de quelques-uns des plus célebres. On jugera par-là à quel point on avoit porté la magnificence & la profusion.

Temple de Belus.

Si ce Temple étoit le plus ancien de tous ceux du Paganisme, comme on n'en sçauroit douter, il étoit aussi le plus singulier par sa structure. Berose, au rapport de Joseph (1), en attribue la construction à Belus, qui y fut lui-même adoré après sa mort. Mais il est certain que si le Belus de cet Historien est le même que Nemrod, comme il est bien vrai-semblable, son dessein ne fut pas de bâtir un Temple, mais d'élever une tour, qui pût le mettre à couvert lui & son peuple, des inondations, s'il en arrivoit de semblables au Deluge. On sçait de quelle maniere Dieu arrêta ce dessein insensé. L'ouvrage demeura en l'état où il étoit au moment de la confusion des langues, & fut destiné dans la suite à servir de Temple à Belus, qui après sa mort merita les honneurs divins. Cette fameuse tour, qu'on appelle vulgairement la Tour de Babel, formoit dans sa base un quarré, dont chaque côté contenoit un stade de longueur, (a) ce qui lui donnoit un demi-mille de circuit. Tout l'ouvrage étoit composé de huit tours bâties l'une sur l'autre, & qui alloient toujours en diminuant. Quelques Auteurs, comme le remarque M. Prideaux, (2) trompés par la Version Latine d'Herodote, prétendent que chacune de ces tours ait été haute d'un stade, ce qui monteroit à un mille de hauteur pour le tout; mais le texte Grec ne porte rien de semblable, & il n'y est fait

(1) Ant. liv. 10.

(2) Hist. des Juifs, tom. 1. p. 181.

(a) Le stade étoit une espace de six vingt toises.

aucune mention de la hauteur de cet édifice. (*a*) Strabon qui a fait auſſi la deſcription de ce Temple, ne lui donne qu'un ſtade de haut, & un de chaque côté. Le ſçavant Editeur de l'impreſſion de l'Ouvrage de M. Prideaux faite à Trevoux, dit qu'en ſuivant la meſure des ſtades qui étoient en uſage du temps d'Herodote, le ſeul des Anciens qui parle pour avoir vû cet édifice, il ne devoit avoir que *69*. toiſes de haut, ou environ, c'eſt-à-dire un peu plus d'une fois la hauteur des tours de l'Egliſe de Paris; ce qui n'eſt pas ſi exceſſif, vû la magnificence de quelques bâtimens de l'Europe. Le même Editeur remarque encore, que comme cet ouvrage n'étoit fait que de briques, que des hommes portoient ſur leur dos, comme nous l'apprenons des anciens, (1) ainſi que l'Ecriture-Sainte le dit de la tour de Babel, ſa conſtruction n'a rien qui doive ſurprendre; & quoiqu'il fût plus haut de cent dix-neuf pieds que la grande Pyramide, comme elle étoit bâtie, ou du moins couverte de pierres d'une longueur exceſſive, qu'il falloit guinder à une ſi prodigieuſe hauteur, elle doit avoir été infiniment plus difficile à conſtruire. Quoi qu'il en ſoit, nous apprenons d'Herodote qu'on montoit au haut de ce bâtiment par un degré qui alloit en tournant, & qui étoit en dehors. Ces huit tours compoſoient comme autant d'étages, dont chacun avoit ſoixante & quinze pieds de haut, & on y avoit pratiqué pluſieurs grandes chambres ſoutenues par des pilliers, & de plus petites, où ſe repoſoient ceux qui y montoient. La plus élevée étoit la plus ornée, & celle en même-temps pour laquelle on avoit le plus de veneration. C'eſt dans cette chambre qu'étoient, ſelon Herodote, un lit ſuperbe, & une table d'or maſſif, ſans aucune ſtatuë.

(1) Herod. liv. 1. Strab. liv. 16. Diod de Sic. liv. 2. Arri. liv. 7.

Juſqu'au temps de Nabuchodonoſor ce Temple ne contenoit que la tour, & les chambres dont on vient de parler, & qui étoient autant de chapelles particulieres; mais ce Monarque, au rapport de Beroſe, (2) lui donna beaucoup plus d'étendue par les édifices qu'il fit bâtir tout autour, avec un mur qui les enfermoit, & des portes d'airain, à la conſtruction deſquelles la mer du même métal, & les autres uſten-

(2) Apud Joſ. Ant. liv. 10.

(*a*) Herodote dit ſeulement que ce bâtiment avoit un ſtade de longueur, ſur un ſtade de largeur.

ciles du Temple de Jerusalem avoient été employés. Ce Temple subsistoit encore du temps de Xerxès, (1) qui au retour de sa malheureuse expédition dans la Grece, le fit démolir, après en avoir pillé les immenses richesses, parmi lesquelles étoient des statues d'or massif, dont il y en avoit une, au rapport de Diodore de Sicile, (2) qui étoit de quarante pieds de haut, & qui pouvoit bien être celle que Nabuchodonosor avoit consacrée dans la plaine de Dura. L'Ecriture, à la verité, donne à ce Colosse 90. pieds de haut; mais on doit l'entendre de la statue & de son pied-d'estal pris ensemble.

(1) Herod. l. 1. Arrien l. 7.

(2) Liv. 2.

Il y avoit aussi dans le même Temple plusieurs Idoles d'or massif, & un grand nombre de vases sacrés du même métal, dont le poids, selon le même Diodore, alloit à 5030. talens; ce qui joint à la statue, montoit à des sommes immenses. C'étoit au reste, du Temple aggrandi par Nabuchodonosor, qu'Herodote, qui l'avoit vû, fait la description dans son premier Livre; (3) & son autorité doit l'emporter sur celle de Diodore de Sicile, qui n'en parloit que sur quelques relations. Herodote dit à la verité que dans une Chapelle basse de ce Temple, étoit une grande statue d'or de Jupiter, c'est-à-dire de Belus; mais il n'en donne ni le poids ni la mesure, se contentant de dire que la statue, avec une table d'or, un trône, & un marche-pied, étoient tous ensemble estimés par les Babyloniens, huit cens talens. Le même Auteur ajoute que hors de cette Chapelle étoit aussi un Autel d'or, & un autre plus grand sur lequel on immoloit des animaux d'un âge parfait, parce qu'il n'étoit pas permis d'en offrir de pareils sur l'Autel d'or, mais seulement de ceux qui tettoient encore; & qu'on brûloit sur le grand Autel chaque année le poids de cent mille talens d'encens. Enfin, il fait mention d'une autre statue d'or massif, qu'il n'avoit pas vûe, & qu'on lui dit être haute de douze coudées, c'est-à-dire, de dix-huit pieds. C'est sans doute de la même que parle Diodore, quoiqu'il lui donne 40. pieds de hauteur, en quoi il est plus croyable, si c'étoit celle de Nabuchodonosor, comme il y a toute sorte d'apparence.

(3) Pag. 81. & suiv.

Quoiqu'il en soit, j'ai dit d'après Herodote, que dans la plus haute tour il y avoit un lit magnifique, & cet Auteur

ajoute qu'il n'étoit permis à personne d'y coucher, excepté une femme de la Ville que le Prêtre de Belus choisissoit chaque jour, lui faisant accroire qu'elle y étoit honorée de la présence du Dieu.

Temple de Vulcain à Memphis.

Les Egyptiens, suivant Herodote, sont les premiers de tous les Peuples, qui ont construit des Temples en l'honneur des Dieux. Je n'ai pas dessein de parler de tous ceux qui étoient dans ce pays; mais celui de Vulcain & quelques autres, meritent à cause de leur ancienneté, que nous entrions dans quelque détail à leur sujet.

Quoique nous n'ayons aucune description bien détaillée du Temple de Vulcain, on peut juger par ce qu'en dit Herodote (1) en differens endroits de son Histoire, qu'il devoit être de la derniere magnificence. Son antiquité d'abord ne doit pas paroître douteuse, puisque cet Historien dit qu'il fut bâti par Menès, le premier qui regna en Egypte après les Dieux & les demi-Dieux. Ce ne fut pas apparemment ce Prince qui donna à cet ouvrage toute la beauté qu'on y admira dans la suite, quoique Herodote dise que dès-lors il étoit grand & très-renommé, puisque les premiers bâtimens n'annonçoient qu'une noble simplicité. Mais les successeurs de Menès se firent gloire d'embellir à l'envi les uns des autres l'ouvrage du fondateur de leur Monarchie, & d'y mettre les statues dont nous allons parler; car suivant les meilleurs Historiens, il n'y en avoit aucune dans les anciens Temples d'Egypte. Mœris, Prince puissant & extrémement riche, ajouta à ce premier Temple, le superbe Vestibule qui étoit du côté du septentrion. Rhamsinite successeur de Protée, fit, selon le même Auteur, élever celui qui regardoit l'Occident, & poser vis-à-vis du Vestibule, deux statues colossales chacune de vingt-cinq coudées, c'est-à-dire, de trente-sept ou trente-huit pieds de hauteur. L'une, que les Egyptiens adoroient, étoit appellée par eux l'Eté, parce qu'elle regardoit le Septentrion; l'autre pour laquelle ils n'avoient aucun respect, étoit nommée l'Hiver, & regardoit le Midi. Enfin, Amasis fit placer devant le même Temple une statue ren-

(1) Liv. 2. C. 99.

versée qui étoit haute de 75. pieds, & sur ce colosse qui servoit de fondement, ou plûtôt de pied-d'estal, il fit élever deux autres statues, chacune de 20. pieds de hauteur, & du même marbre que la grande.

Il est aisé de juger par le récit d'Herodote, de la magnificence & de l'étendue de ce Temple. Cependant l'interieur de cet édifice, bien loin de meriter l'admiration de ceux qui y entroient, ne fit qu'exciter les mepris & les railleries de Cambyse, qui se mit à éclater de rire, en voyant la statue de Vulcain & celle des autres Dieux, semblables à des Pygmées, (1) lesquelles veritablement devoient faire un contraste bien ridicule avec les colosses qui étoient dans les Vestibules dont on vient de parler. Peut-être étoit-ce le même Temple qu'avoit fait bâtir Menès. Car les ouvrages des Egyptiens étoient faits pour durer long-temps.

(1) Voyez l'art. des Cabires, liv. 6.

L'Egypte avoit encore un grand nombre de Temples plus riches les uns que les autres ; tels que celui de Jupiter à Thebes ou Diospolis, & à Hermunthis, celui d'Andera, celui de Protée à Memphis, dont Herodote fait mention, & celui de Minerve à Saïs, que le même Auteur dit avoir été embelli par les soins d'Amasis, d'un Vestibule qui surpassoit de beaucoup en grandeur & en magnificence, tous les monumens que les Rois ses prédecesseurs avoient laissés. Ce même Prince y ajouta des statues d'une grandeur prodigieuse ; car les Egyptiens aimoient les figures colossales, sans parler des pierres immenses pour leur énorme grosseur, & qui venoient la plûpart d'Elephantine, Ville eloignée de Saïs de vingt journées de navigation. Les détails où il faudroit entrer pour faire connoître tant de beaux Ouvrages me meneroient trop loin ; mais je ne sçaurois m'empêcher de parler d'une espece de Temple unique en son genre, je veux dire, de cette Chapelle d'une seule pierre, que le même Amasis avoit fait tailler dans les carrieres de la haute Egypte, & fait venir avec des soins & des peines incroyables jusqu'à Saïs, où elle devoit être placée dans le Temple de Minerve. Voici ce qu'en rapporte Herodote : « Mais ce » que j'admire pardessus tous les autres ouvrages faits par « les ordres d'Amasis, dit cet Auteur, il fit apporter d'Ele-

» phantine une maison faite d'une seule pierre; que deux
» mille hommes, tous Pilotes & Marins, ne purent amener
» qu'en trois ans. Cette maison avoit de face vingt-une cou-
» dées, (1) sur quatorze de largeur, & huit de hauteur, &
» dans œuvre cinq coudées de haut, & dix-huit de long.

(1) Trente-un pieds & demi.

Cette maison n'entra jamais dans le Temple de Minerve, & fut laissée à la porte, soit qu'Amasis fût piqué d'avoir vû l'Architecte qui la conduisoit se plaindre par ses soupirs de la fatigue que lui avoit causé cet Ouvrage, ou parce qu'un de ceux qui aidoit à la conduire sur le Nil, avoit été écrasé, ainsi que le dit le même Historien.

Le Temple de Diane à Ephese.

Ce Temple qui a passé pour une des sept Merveilles du monde, étoit très-ancien; mais il n'étoit pas d'abord aussi magnifique qu'il le devint dans la suite, puisque, selon Pline, (1) toute l'Asie concourut pendant deux cent vingt ans, ou comme il le dit dans un autre endroit, durant quatre cens ans, à l'orner & à l'embellir. Pindare, dans une de ses Odes, dit que les Amazones l'avoient bâti lorsqu'elles allerent faire la guerre aux Atheniens & à Thesée; mais Pausanias assûre que ce grand Poëte ne connoissoit pas l'antiquité de ce Temple, puisque ces mêmes Amazones étoient venues des bords du Thermodon pour sacrifier à la Diane d'Ephese dans son Temple, dont elles avoient connoissance, parce que quelque temps auparavant, défaites par Hercule, & précedemment encore par Bacchus, elles s'y étoient refugiées comme dans un asyle.

(1) Liv. 36. ch. 14.

Denys le Géographe nous apprend qu'il y en avoit encore un plus ancien, bâti par les mêmes Amazones, qui annonçoit bien la simplicité des premiers temps, puisqu'il ne consistoit que dans une niche creusée dans un orme, où étoit apparemment la statue de Diane. Celui dont je vais parler étoit moins ancien: voici la description que fait Pline de ce magnifique Ouvrage. Il fut bâti, dit-il, dans un lieu marécageux pour le garantir des tremblemens de terre, & des ouvertures qui s'y font quelquefois; & afin que les fondemens d'un

si pesant édifice eussent de la solidité dans cette terre molle & détrempée par les eaux, on y mit du charbon pilé, & par-dessus des peaux de mouton avec leur laine. Ce Temple, continue le même Auteur, avoit quatre cens ving-cinq pieds de long sur deux cens de large. Les cent vingt-sept colonnes qui soûtenoient l'édifice, avoient été données par autant de Rois, & avoient chacune soixante pieds de haut. De ces colonnes il y en avoit trente-six de ciselées, & une de la main du célebre Scopas. L'Architecte qui conduisit ce grand Ouvrage, fut Chersiphron, ou Ctesiphon; & c'est une merveille qu'on ait pû mettre en usage des Architraves d'un si grand poids. L'artifice dont se servit cet habile Ouvrier pour en venir à bout est singulier; il étendit sur le haut des colonnes de grands sacs pleins de sable, puis laissant couler doucement ce sable, les Architraves prirent insensiblement leur assiette. Chersiphron eut encore plus de peine à poser une pierre d'un bien plus grand poids, au-dessus de la porte du Temple: on croiroit que Pline avoit, faute de relation, imaginé de quelle maniere on avoit pû réussir à placer cette masse énorme; mais au lieu de cela il rapporte froidement une vision de l'Architecte auquel Diane apparut, l'exhortant à prendre courage, & dit que le lendemain matin on vit la pierre descendre d'elle-même & se placer où elle devoit être: *Atque ita postridie apparuit, lapis, pondereque ipso correctus videbatur.* On pourra bien croire que le toit du Temple étoit fait de planches de cedre, comme le dit le même Auteur; mais je ne sçais si on ajoûtera-foi à ce qu'il dit de l'escalier par lequel on montoit jusqu'au faîte, qui étoit fait d'un seul cep de vigne. Chersiphron, ni son fils Metagene, n'acheverent pas un ouvrage si grand & si magnifique: d'autres Architectes y travaillerent, & ce ne fut qu'après un espace de 220. ans qu'il fut entierement fini.

Les richesses de ce Temple devoient être immenses, puisque tant de Rois avoient contribué à l'embellir, & qu'il n'y avoit rien de plus fameux en Asie que cet édifice, tant par la dévotion, que par le concours infini de monde qui abordoit à Ephese. Ce que raconte S. Paul (1) de la sédition tramée par les Orfévres de cette ville, qui gagnoient leur vie à faire (1) Act. 19.

de petites Statues d'argent de Diane, est bien propre à nous prouver la célébrité du culte de cette Déesse.

Il y a apparence au-reste, que la description que fait Pline, regarde le Temple qui fut brûlé par Erostrate, de la maniere que chacun sçait. Car celui qui subsistoit de son temps avoit été construit par Cheiromocrate, le même qui bâtit la ville d'Alexandrie, & qui du Mont Athos vouloit faire une Statue d'Alexandre. Ce dernier Temple que Strabon avoit vû, étoit aussi beau & aussi riche que le premier, & on y voyoit des ouvrages des plus habiles Sculpteurs de la Grece. L'Autel étoit presque tout de la main de Praxitele. Xenophon parle d'une Statue d'or massif, dont Herodote qui avoit visité ce Temple ne dit rien. Strabon assure aussi que les Ephesiens, par reconnoissance, avoient placé dans le même lieu une Statue d'or, en l'honneur d'Artemidore. Vitruve dit que ce Temple, d'ordre Ionique, étoit Dipterique, c'est-à-dire, qu'il regnoit tout à l'entour deux rangs de colonnes, en forme d'un double portique; qu'il avoit 71. toises de longueur, sur plus de 36. de largeur, & qu'on y comptoit 127. colonnes de 60. pieds de haut.

Ce Temple étoit un asyle des plus celebres, qui, selon le dernier Auteur que je viens de citer, s'étendit à 125. pieds aux environs. Mithridate l'avoit borné à l'espace d'un trait de fleche. Marc-Antoine doubla cette étendue; mais Tibere, pour éviter les abus qui se commettoient à l'occasion de ces sortes de droits, abolit cet asyle.

Aujourd'hui on ne trouve plus d'un si superbe édifice que quelques ruines, dont on peut voir la relation dans le voyage de Spon. Les Médailles nous représentent souvent ce Temple, avec la figure de Diane; mais le frontispice, à cause du peu d'espace que laissent ces sortes de Monumens, n'y est chargé au plus que de huit colonnes, quelquefois de six, de quatre, ou de deux seulement.

Temple de Jupiter Olympien.

La Grece avoit un si grand nombre de Temples, de Chapelles & d'Autels, qu'on en trouvoit à chaque pas, dans les villes, dans les bourgades, & dans les campagnes. Pour

s'en convaincre il n'y a qu'à lire les Anciens, & sur-tout Pausanias, qui s'est particulierement attaché à les décrire, & qui en parle presque à chaque page de son Voyage de la Grece.

Parmi tant de Temples, Vitruve en admiroit sur-tout quatre, qui étoient bâtis de marbre, & enrichis de si beaux ornemens, qu'ils faisoient l'admiration des plus habiles connoisseurs, & étoient devenus la regle & le modele des bâtimens dans les trois ordres d'Architecture, le Dorien, l'Ionien, & le Corinthien. Le premier de ces beaux ouvrages étoit le Temple de Diane à Ephese, dont on vient de voir la description. Le second celui d'Apollon dans la ville de Milet, l'un & l'autre d'ordre Ionique. Ce celebre Architecte mettoit dans le troisiéme rang le Temple d'Eleusis, bâti en l'honneur de Cerès & de Proserpine, qu'Ictinus fit d'ordre Dorique, d'une si vaste étendue qu'il étoit capable de contenir trente mille personnes; car il s'en trouvoit du moins autant, & souvent plus, à la célébration des Mysteres de ces deux Déesses (1). D'abord, remarque Vitruve, ce Temple étoit sans colonnes au dehors, pour laisser plus de place & de liberté aux cérémonies religieuses qui se pratiquoient dans les Sacrifices; mais Philon dans la suite y ajoûta un Portique magnifique. Le quatriéme étoit le Temple de Jupiter Olympien à Athenes, d'ordre Corinthien. Il avoit été commencé d'abord par les soins de Pisistrate; mais les troubles qui suivirent sa mort, laisserent pendant près de trois cens ans l'ouvrage imparfait, jusqu'à ce qu'enfin Antiochus Epiphane Roi de Syrie, se chargea de faire la dépense nécessaire pour achever la Nef, qui étoit fort vaste, & pour les colonnes du Portique. Cossutius, Citoyen Romain, habile Architecte, fut choisi pour exécuter ce grand ouvrage; & il y réussit si bien, qu'il y eut peu d'édifices qui l'égalassent en grandeur & en magnificence.

Herod. L. 8. c. 65. & Strab. L. 9. p. 365.

Pour suivre le dessein que je me suis proposé, je choisis deux de ces Temples, celui de Jupiter Olympien, & celui d'Apollon à Delphes, qui étoient les deux plus magnifiques. Le premier, selon Pausanias (2), & la Statue de Jupiter qu'on y admiroit, étoient le fruit des dépouilles que les

(2) In Eliac.

Eléens avoient remportées sur les Pisans & leurs Alliés, lorsqu'ils saccagerent la ville de Pise. Ce Temple, dont Libon originaire du pays avoit été l'Architecte, étoit d'ordre Dorique, & tout environné de colonnes par dehors, ensorte que la place où il étoit bâti formoit un superbe Peristyle. On avoit employé à cet édifice des pierres du pays, mais qui étoient d'une nature & d'une beauté singuliere. La hauteur de ce Temple, depuis le rez de chaussée jusqu'à sa couverture, étoit de soixante & huit pieds, sa largeur de quatre-vingt quinze, & sa longueur de deux cens trente. La couverture étoit non de tuiles, mais d'un beau marbre tiré du Mont Pentelique, & taillé en tuiles. Du milieu de la voute pendoit une Victoire de bronze doré, & au-dessous de cette Statue étoit un bouclier d'or, sur lequel on voyoit la tête de Meduse; & aux deux extremités de la même voûte étoient aussi suspenduës deux chaudieres dorées. Par dehors, au-dessus des colonnes, regnoit autour du Temple un cordon, auquel étoient attachés vingt & un boucliers dorés, consacrés à Jupiter par Mummius, après le sac de Corinthe. Sur le fronton de devant étoit représenté avec un art infini, le combat de Pelops avec Œnomaüs, & Jupiter au milieu. Œnomaüs & sa femme Sterope, une des filles d'Atlas, le char à quatre chevaux, & Myrtil l'Ecuyer de ce Prince, étoient à la droite du Dieu; Pelops, Hippodamie, & l'Ecuyer avec ses chevaux, occupoient la gauche. Toutes ces figures étoient d'un Peonien, originaire de Thrace. Le fronton de derriere, ouvrage d'Alcamene, le meilleur Statuaire de son temps, après Phidias, représentoit le combat des Centaures, & des Lapithes, à l'occasion des nôces de Pirithoüs. Une grande partie des travaux d'Hercule étoit sculptée dans l'interieur de cet édifice; & sur les portes qui étoient toutes d'airain, on remarquoit entre autres choses, la chasse du Sanglier d'Erymanthe, & les explois du même Hercule contre Diomede Roi de Thrace, contre Geryon, &c. Enfin, car on ne peut pas tout détailler, il y avoit deux rangs de colonnes qui soutenoient deux galeries fort exhaussées, sous lesquelles on passoit pour arriver au Trône de Jupiter.

Ce Trône & la Statue du Dieu étoient le chef-d'œuvre

de Phidias, & l'Antiquité n'offroit rien de si magnifique, ni d'aussi parfait. La Statue d'une immense hauteur, étoit d'or & d'yvoire, si artistement mêlés qu'on ne pouvoit la regarder sans être frappé d'étonnement. Ce Dieu portoit sur sa tête une couronne qui imitoit parfaitement la feuille d'olivier, & tenoit à sa main droite une Victoire, aussi d'or & d'yvoire, & de la gauche un Sceptre d'une extrême délicatesse, & où reluisoient toutes sortes de métaux, qui soûtenoit une Aigle. La chaussure & le manteau du Dieu étoient d'or, & sur le manteau étoient gravés toutes sortes d'animaux & de fleurs. Le Trône étoit tout brillant d'or & de pierres précieuses. L'yvoire & l'ébene, les animaux qui y étoient représentés, & plusieurs autres ornemens y faisoient par leur mêlange, une agréable varieté. Aux quatre coins de ce Trône étoient quatre Victoires, qui sembloient se donner la main pour danser, sans parler de deux autres qui étoient aux pieds de Jupiter. Les pieds du Trône, du côté du devant, étoient ornés de Sphinx, qui arrachoient de tendres enfans du sein des Thebaïdes; & au-dessous on voyoit Apollon & Diane qui tuoient à coups de fleches les enfans de Niobé. Quatre traverses qui étoient aux pieds du même Trône, & qui alloient d'un bout à l'autre, étoient ornées d'une infinité de figures d'une extrême beauté; sur une étoient représentés sept vainqueurs aux jeux Olympiques; on voyoit sur une autre Hercule prêt à combattre contre les Amazones, & le nombre des combattans de part & d'autre étoit de vingt-neuf. Outre les pieds du Trône, il y avoit encore des colonnes qui le soutenoient. Enfin une grande balustrade, peinte & ornée de figures, enfermoit tout l'ouvrage. Panenus, habile Peintre de ce temps-là, y avoit représenté avec un art infini, Atlas qui soutient le ciel sur ses épaules, & Hercule qui semble prêt à se charger de ce fardeau, Thesée & Pirithoüs, le combat d'Hercule contre le Lion de Nemée, l'attentat d'Ajax sur Cassandre, Hippodamie avec sa mere, Promethée enchaîné, & mille autres sujets de l'Histoire fabuleuse. A l'endroit le plus élevé du Trône, au-dessus de la tête du Dieu, étoient les Graces & les Heures, les unes & les autres au nombre de trois. Le pied-d'estal, qui soutenoit toute cette masse,

étoit aussi orné que le reste. Phidias y avoit gravé sur or, d'un côté le Soleil conduisant son char; de l'autre Jupiter & Junon, les Graces, Mercure, & Vesta. Venus y paroissoit sortir du sein de la mer, & être reçuë par l'Amour, pendant que Pitho, ou la Déesse de la persuasion, lui présentoit une couronne. Apollon & Diane n'avoient pas été oubliés sur ce bas-relief, non-plus que Minerve & Hercule. On remarquoit au bas de ce pied-d'estal Amphitrite & Neptune, & Diane ou la Lune qui paroissoit galoper sur un cheval. Enfin un voile de laine, teint en pourpre & brodé magnifiquement, présent du Roi Antiochus, pendoit du haut jusqu'en bas. Je ne dis rien des autres ornemens de ce superbe édifice, ni du pavé qui étoit du plus beau marbre, ni des présens que plusieurs Princes y avoient consacrés, ni du nombre infini de Statues qui y étoient, ainsi qu'aux environs. On peut sur tout cela consulter Pausanias, qui m'a fourni cette description. J'ajoûte seulement que pour juger de la grandeur de la Statue de Jupiter, sur laquelle les Anciens ne sont pas d'accord, il suffit d'observer que le Trône & la Statue alloient depuis le pavé jusqu'à la voûte, dont j'ai marqué l'élevation. On n'aura pas de peine à avouer qu'un pareil ouvrage, d'une si vaste étenduë, d'une élevation si considerable, où l'or mêlé avec l'ébene & l'yvoire jettoit un grand éclat, où l'on voyoit tant de figures, de bas-reliefs & de peintures, le tout de la main des plus grands Maîtres, devoit faire un effet bien agréable sur ceux qui entroient dans le Temple. N'oublions pas de dire que cet édifice étoit d'ordre Dorique, le plus ancien de tous les ordres d'Architecture, & celui en même temps qui convient le mieux aux grands ouvrages.

Temple d'Apollon à Delphes.

Si le Temple d'Apollon à Delphes n'étoit pas aussi magnifique, pour sa structure, que celui que je viens de décrire, il étoit beaucoup plus riche par les présens immenses qu'on y avoit envoyés de toutes parts. Je dis plus riche, si toutefois on peut estimer le chef-d'œuvre de Phidias. D'abord le Temple de Delphes fut très-peu considérable. Une caverne, d'où sortoient quelques exhalaisons, qui donnoient de la vivacité

& de l'enthousiasme à ceux qui s'en approchoient, ayant fait croire qu'il y avoit quelque chose de divin, on établit un Oracle en cet endroit, comme je l'expliquerai dans un plus grand détail, en parlant des Oracles (1). Le concours qu'attira cette prétendue merveille, obligea les habitans du voisinage à consacrer ce lieu, & on y bâtit d'abord une Chapelle, ou plûtôt une Cabane faite de branches de laurier. On dit, ajoûte Pausanias (2), que des abeilles y éleverent une seconde Chapelle qui étoit de cire, & qu'Apollon l'envoya aux Hyperboréens. On voit bien que ce n'est qu'une fable, que j'expliquerai dans le Chapitre des Oracles, & Pausanias en a jugé de même. Le troisiéme Temple de Delphes fut bâti de cuivre ; ce qui ne doit pas paroître fort étonnant, comme le remarque l'Auteur que je viens de citer, & que je copie presque mot-à-mot ; puisqu'Acrisius Roi d'Argos avoit fait faire une chambre de cuivre pour y enfermer sa fille Danaé ; & que l'on voyoit encore de son temps à Sparte le Temple de Minerve *Chalciœcos*, ainsi appellé parce qu'il étoit tout de cuivre. Mais que ce Temple, dit Pausanias, ait été bâti par Vulcain, c'est ce qu'il ne croyoit pas, ni qu'il y eût au lambris des Vierges d'or qui avoient une voix charmante, comme Pindare l'avoit imaginé, sans doute d'après les Sirenes d'Homere. Les Anciens n'étoient pas d'accord sur la maniere dont ce Temple avoit été détruit. Les uns disoient que la terre s'étoit entr'ouverte, & l'avoit englouti ; les autres, que le feu y ayant pris, le cuivre dont il étoit fait se fondit. Quoiqu'il en soit, ce Temple fut bâti une quatriéme fois, & il eut pour Architectes Agamede & Trophonius : pour lors on n'y employa que de la pierre. Cet édifice fut consumé par les flames, la premiere année de la cinquante-huitiéme Olympiade. Le dernier enfin, qui subsistoit du temps de Pausanias, & qui étoit le plus grand & le plus riche, avoit été construit par les soins des Amphictyons, des deniers que les Peuples avoient consacrés à cet usage.

(1) Voyez le Chap. 16.

(2) In Phoc.

Quoique nous n'ayons pas de description détaillée de ce dernier Temple, il est aisé de juger de son étendue, & des richesses immenses qu'il renfermoit, par le soin qu'eurent tant de Rois, & des Peuples entiers, d'y envoyer des présens

On n'alloit gueres consulter l'Oracle d'Apollon, (& qui est-ce qui n'y alloit pas ; ou qui n'y envoyoit pas ?) sans y apporter quelque offrande ; & il falloit que le nombre en fût infini, puisque quoique ce Temple eût été pillé plusieurs fois, comme on peut le voir dans l'Auteur que je copie, Neron en enleva cinq cens Statues toutes de bronze, tant des Hommes illustres, que des Dieux.

Le Pantheon de Rome.

Rome & l'Italie n'avoient pas moins de Temples que la Grece. On en trouvoit par-tout, & plusieurs étoient remarquables ou par leur singularité, ou par leur magnificence. On doit mettre au nombre des plus beaux celui de Jupiter, sur le Capitole, & celui de la Paix, qui selon Pline étoient deux des plus beaux ornemens de Rome. Mais comme je n'en connois pas de plus superbe, ni de plus solidement bâti que le grand Pantheon, nommé vulgairement la Rotonde, puisqu'il subsiste encore aujourd'hui dans son entier, sous le nom de l'Eglise de tous les Saints, ausquels il est consacré, comme il l'étoit dans le Paganisme à tous les Dieux, je le choisis préferablement aux autres, pour en donner la description. On en peut voir le dessein dans le Tome II. de l'Ant. *Exp.* par le P. de Montfaucon, qui l'a pris pour le plan dans Serlio, & pour le profil dans Lafreri.

L'opinion la plus commune est qu'il fut bâti par les soins & aux frais d'Agrippa gendre d'Auguste ; il y a cependant des Auteurs qui soûtiennent qu'il étoit plus ancien que lui, & qu'il ne fit que le reparer, & y ajoûter le beau Portique qu'on y voit encore. Quoiqu'il en soit, ce superbe édifice, qui ne prend jour que par un trou qui est au milieu de la voûte, & qui est si ingénieusement ménagé qu'il en est éclairé suffisamment, est de figure ronde, & il semble que l'Architecte ait voulu, comme on le remarque dans un grand nombre d'autres Temples de la premiere antiquité, imiter en cela la figure du monde. C'est du moins le sentiment de Pline : *Quod forma ejus convexa fastigiatam cœli similitudinem ostenderet.*

Le Portique, ouvrage d'Agrippa, plus beau & plus surprenant

vant que le Temple même, est composé de seize colonnes de marbre Granite, chacune d'une seule pierre. Ces colonnes ont cinq pieds de diametre, & plus de trente-sept pieds de hauteur, sans y comprendre la bâse & le chapiteau. De ces seize colonnes il y en a huit de face, & huit derriere : le tout d'ordre Corinthien. Comme on trouva du temps du Pape Eugene, près de cet Edifice, une partie de la tête d'Agrippa en bronze, un pied de cheval, & un morceau de rouë du même metal, il y a apparence que ce grand Homme étoit représenté lui-même en bronze sur ce Portique, monté sur un char à quatre chevaux.

Quand j'ai dit que ce Temple subsistoit aujourd'hui en entier, on doit l'entendre du corps de l'ouvrage, posé sur de si solides fondemens, que rien n'a été capable de les ébranler. Aussi selon un Architecte Romain, dont le Manuscrit est entre les mains du Pere Montfaucon, ces fondemens étoient une masse qui non-seulement s'étendoit sous tout l'édifice, mais encore bien avant au-delà de ses murailles. Pour les ouvrages superbes, les statues, & aures choses précieuses dont il étoit rempli, tout a été dissipé. Les plaques de bronze doré qui couvroient toute la voûte, furent enlevées par l'Empereur Constance III. Le Pape Urbain VIII. se servit des poutres du même métal pour faire le Baldaquin de saint Pierre, & les grosses pieces d'artillerie qui sont au Château Saint-Ange. Les statues des Dieux, qui étoient dans les niches qu'on voit encore dans l'interieur du Temple, ont été ou pillées, ou enfouies, & il n'y a pas bien long-temps encore, qu'en creusant près de cet Edifice, on trouva un lion de Bisalte, qui est un beau marbre d'Egypte, & puis un autre, qui servirent à orner la Fontaine de Sixte V. sans parler d'un beau & grand vase de porphire, qu'on placa près du portique. En general cet Edifice étoit très-magnifique, parfaitement bien bâti, dans de justes proportions, & il fait encore un des beaux ornemens de la Ville de Rome.

CHAPITRE VI.

Des Autels.

APRES avoir traité sommairement de ce qui regarde les Temples, il est necessaire de parler des Autels. Mais comme nous suivons toujours la même methode, en ne rapportant que ce qu'il y a d'essentiel sur chaque sujet, & que nous renvoyons aux meilleurs Traités ceux qui veulent entrer dans de plus longs détails, nous avertissons d'abord que le P. Berthaud, de l'Oratoire, en a composé un sur les Autels, qui laisse peu de choses à désirer (1); nous allons en donner l'abregé, renvoyant aux Antiquaires pour les figures.

(1) *Tract. singularis de Ara*, imprimé à Nantes en 1636. *in* 12.

Sans nous arrêter à l'étymologie d'*Altare*, nom qu'on croit communement avoir été donné aux Autels, parce qu'ils sont élevés, nous dirons avec Servius, que les Anciens mettoient quelque difference entre *Altare* & *Ara* : car quoique le dernier fût employé également lorsqu'il étoit question des Dieux du Ciel & de l'Enfer, cependant le mot *Altare* étoit spécialement consacré pour marquer les Autels des Dieux céleстes: *Novimus, inquit, aras Diis esse superis & inferis consecratas, altaria verò esse superorum tantùm Deorum* (2). Telle étoit la distinction de Servius, quoique d'autres Auteurs en mettent une autre, & disent, qu'on sacrifioit aux Dieux célestes sur des Autels, & aux Dieux terrestres sur la terre même, & dans des fosses aux Dieux infernaux. Le P. Berthaud ajoute, qu'on immoloit les victimes aux Nymples dans des antres & des cavernes.

(2) Serv. sur la 5. Egl. de Virg.

L'antiquité des Autels n'est pas douteuse : elle a précedé sans doute, comme nous l'avons déja insinué, la construction des Temples, non-seulement parmi les Patriarches, mais aussi chez les Payens. Et comme le culte superstitieux du Paganisme a commencé en Egypte, ainsi que nous l'avons dit, il y a apparence que c'est dans ce pays que furent construits les premiers Autels. C'est aussi le sentiment d'Herodote, & de Cœlius Rhodiginus qui l'a copié (3). La simplicité ayant toujours fait l'appanage des usages nouvellement in-

(3) Var. Lect. liv. 16.

ventés, il eſt clair que les premiers Autels n'ont été que de ſimples monceaux de terre ou de gazon, qui s'appelloient *Aræ ceſpititiæ* ou *gramineæ ;* ou de pierres brutes, &c. & les Idolâtres imiterent d'abord cette maniere ſimple d'élever des Autels, pratiquée par Noé & les autres premiers Patriarches; mais dans la ſuite la matiere & la forme des Autels changerent tout-à-fait. Le Paganiſme en effet en avoit de differentes formes ; de quarrés, de quarrés-longs, de ronds, de triangulaires ; comme de differente matiere; de pierre, de marbre, de bronze, & d'or même, du moins Herodote (1) le dit de la Table qui étoit dans le Temple de Belus à Babylone. Pauſanias remarque qu'il y en avoit auſſi de bois, mais qu'il étoit rare d'en trouver de cette eſpece. Celui de Jupiter Olympien n'étoit qu'un tas de cendres; d'autres n'étoient, qu'un ſimple amas de cornes de differens animaux : *innumeris ſtructam de cornibus aram*, comme le dit Ovide. Euſtathe, qui fait mention de cet Autel (2), dit qu'il étoit à Epheſe, & qu'Apollon l'avoit conſtruit des cornes des chevreuils que Diane avoit tués à la chaſſe. Moyſe parle ſouvent des cornes des Autels, mais dans un autre ſens, n'ayant entendu par-là que leurs angles.

(1) Liv. 1.

(2) Sur le Liv. 8. de l'Iliade.

Les Autels ne differoient pas moins par le plus ou le moins d'élevation, que par leur matiere & par leur forme. Il y en avoit qui n'alloient pas à la hauteur du genou, d'autres alloient juſques à la ceinture ; quelques-uns étoient encore plus élevés, ſur-tout ceux de Jupiter & des autres Dieux céleſtes (3), pendant que ceux de Veſta, & des autres Divinités terreſtres, étoient les plus bas. Parmi ces Autels, il y en avoit de maſſifs, d'autres étoient creux par le haut, pour recevoir les libations & le ſang des Victimes ; d'autres enfin, étoient portatifs, pour s'en ſervir dans les voyages, & dans d'autres occaſions. Les Autels n'étoient pas tous dans les Temples; il y en avoit dans les Bois ſacrés, & en plein air au milieu des champs ; comme ceux du Dieu Terme, de Sylvain, de Pan, de Vertumne, & ceux qu'Epimedes obligea les Atheniens affligés par la peſte, d'élever dans les lieux où des Victimes lâchées au hazard, s'arrêteroient. Ce ſont les mêmes dont parle ſaint Paul, & qui étoient dédiés aux Dieux

(3) Vitruve liv. 1. ch. 7.

inconnus. Mais il étoit encore plus ordinaire d'élever les Autels sur les montagnes, où étoient aussi souvent les Bois sacrés; & cette coutume d'aller sacrifier sur les lieux hauts, étoit si ancienne & si universelle, que l'Ecriture Sainte (1) la reproche sans cesse aux Israëlites, & blâme même les meilleurs Rois de ne l'avoir pas abolie: *attamen excelsa non tulit.*

(1) Dans les Livres des Rois.

Comme les Grecs appelloient l'Autel βωμὸς, ils nommoient τρίβωμος, un triple Autel. Il y en avoit un de cette sorte dans le Temple d'Esculape à Rome, suivant une Inscription rapportée par les Antiquaires. Une autre Inscription qui se trouve dans Fabretti, prouve, selon cet habile homme, que le *Tribomos* se trouvoit dans plusieurs autres Temples; & il y a apparence que c'étoient trois Autels adossés l'un contre l'autre destinés à trois Divinités. Herodote dit (2) qu'en Egypte, dans un grand Temple d'Apollon, il y avoit βωμοὶ τριφάσιοι, ces trois Autels étoient pour Latone, pour Apollon, & pour Diane.

(2) In Eut.

Parmi les Autels que le temps nous a conservés, & dont on trouve la représentation dans les Antiquaires, il y en a de simples & sans aucune figure, d'autres sur lesquels sont des bas-reliefs de plusieurs Divinités, de Génies, de Joueurs de flûtes, & d'autres figures. La plûpart ont aux quatre coins des têtes d'animaux, de bœufs, de beliers, &c. Enfin, chaque particulier avoit dans son Laraire, c'est-à-dire dans le lieu destiné à honorer les Dieux Lares, ou les Dieux Penates, les Génies, & les Junons qui étoient les Génies des femmes, de petits Autels sur lesquels il leur sacrifioit.

On avoit grand soin, avant que de sacrifier, d'orner les Autels, & on ne manquoit pas d'employer pour cela les choses qu'on croyoit agréables à chaque Divinité. Comme nous aurons occasion dans le Chapitre suivant de parler des plantes & des arbres qu'on croyoit être particulierement consacrés à chaque Dieu; il suffit de dire ici que c'étoient des branches de ces arbres qu'on ornoit les Autels.

Il faudroit un volume pour décrire tous les Autels dont parlent les Anciens; le nombre en étoit infini. Athenes & Rome, ainsi que toutes les autres Villes payennes, en étoient remplies. Virgile remarque qu'Hiarbas en avoit élevé cent, & autant de Temples, au seul Jupiter (3). On en trouvoit

(3) Eneid. Liv. 4.

partout, dans les campagnes, sur les montagnes, dans les carrefours des villes, & des grands chemins; dans les Cirques, dans les Hippodromes, dans le Stade d'Olympie, & dans mille autres endroits: en un mot, on en avoit élevé non-seulement à tous les Dieux, mais à des Villes-même & à des hommes vivans. Ainsi Auguste, sans parler des autres Empereurs, avoit ses Autels en plusieurs endroits. On peut consulter pour tous ces détails le P. Berthaud, que j'ai cité au commencement de cet article: mais comme parmi ces Autels il y en avoit de singuliers, il est à propos d'en dire un mot.

Nous trouvons dans l'Antiquité deux Autels, ausquels on avoit donné le nom d'*Ara maxima*: le premier, dans la Grece, étoit élevé en l'honneur de Jupiter Olympien, comme nous l'apprend Pausanias; le second, en Italie, avoit été construit pour Hercule, après la défaite de Cacus, ainsi que le raconte élégamment Virgile (1), en faisant parler Evandre de la sorte:

> *Ex illo celebratur honos, lætique minores*
> *Servavere diem; primusque Potitius author,*
> *Et domus Herculei custos Pinaria sacri,*
> *Hanc aram luco statuit, quæ maxima semper*
> *Dicetur nobis, & erit quæ maxima semper.*

Cet Autel élevé dans la campagne, au lieu même où depuis fut bâtie la ville de Rome, étoit dans le Marché aux bœufs, près de la Porte Carmentale; les Potitiens seuls & les Pinariens pouvoient y sacrifier. Après l'extinction de ces deux familles, le soin de cet Autel fut donné aux Esclaves, ainsi qu'on l'apprend de Tite-Live (2) & de Valere Maxime (3), qui dit que ce fut Appius Claudius Censeur, qui fit ce changement. Il n'étoit point permis aux femmes d'approcher de cet Autel, ni d'assister aux sacrifices qu'on y offroit, selon *Alexander ab Alexandro*, lequel ajoute qu'on en éloignoit avec soin les Esclaves, les Affranchis, les chiens & les mouches (4).

Il y avoit un autre Autel encore plus singulier. C'étoit celui qui étoit dans le ciel, sous le nom de la Constellation

(1) Eneid. liv. 8. Sil. Ital. liv. 7. Ovid. Fast. l. 1. Tacite, l. 15. l'appelle seulement *Ara magna*.

(2) Decad. 1. liv. 9.

(3) Liv. 1. ch. 2.

(4) *Gen. Dier.* liv. 2. ch. 14.

de l'Autel. Hygin dit que cet Autel étoit celui ſur lequel les Dieux prêts à combattre les Geants, avoient ſacrifié, & avoient juré une ligue offenſive & défenſive, contre ces redoutables ennemis.

Comme les Payens croyoient que les Dieux habitoient dans les Temples, dans leurs Statues, & dans les Autels, on ne doit pas être ſurpris du grand reſpect qu'ils avoient pour toutes ces choſes; mais parce que leur vengeance éclatoit, à ce qu'ils s'étoient imaginé, d'une maniere plus ſenſible dans certains endroits que dans d'autres, leur veneration augmentoit pour ces lieux-là. Ainſi rien n'étoit plus reſpectable, ni en même-temps plus redouté, que les Autels des Dieux Palices, où les parjures étoient punis par ces deux Divinités, & précipités dans le Lac près duquel ils avoient juré, comme nous le dirons dans leur Hiſtoire. Tel étoit auſſi le célebre Autel de Lyon, ſi redoutable aux Orateurs.

Ce grand reſpect pour les Autels avoit fait établir la coutume d'y avoir recours dans toutes les occaſions. On y faiſoit les Alliances, les Traités de paix, les réconciliations, les mariages, &c. Virgile, ſi ſçavant dans les uſages de ſon pays, ſera notre premier garant, pour ce qui regarde les Traités de paix.

Poſt iidem, inter ſe poſito certamine, Reges
Armati Jovis ante aras, pateraſque tenentes,
(1) En. l. 8. *Stabant, & cæſâ firmabant fœdera porcâ.* (1)

Ce même Auteur fait ainſi parler Enée qui ſe plaint de l'infraction des Rutules :

Multa Jovem, & læſi teſtatur fœderis aras.

Silius Italicus reprochant aux Carthaginois leur infidelité, au ſujet des Traités faits avec les Romains, parle du même uſage :

Sed pacis faciem, & pollutas fœderis aras, &c

Dans l'occaſion dont je parle, lorſqu'on juroit la paix, on embraſſoit l'Autel, ou on le touchoit ſeulement; ce que Virgile a très-bien expliqué au ſujet du Traité fait entre Enée & Latinus.

Tango aras, mediosque ignes, & numina testor,
Nulla dies pacem hanc Italis, nec fœdera rumpet,
Quo res cumque cadent (1).

(1) En. I. 12.

Et Juvenal :

Atque adeo intrepidi quæcumque altaria tangunt (2).

(2) Sat. 13.

Comme les hommes ont toujours cherché à se tromper les uns les autres, peu rassurés par des Traités de paix & d'alliance faits à la face des Autels, on y ajoutoit encore la religion du serment, qui se prêtoit en touchant l'Autel (3), comme nous aujourd'hui dans de pareilles occasions, nous employons les Livres sacrés de l'Evangile. Les Magistrats avant que d'entrer dans les charges de la Judicature, prêtoient aussi serment auprès de l'Autel de Themis. Saint Ambroise nous apprend cet usage (4) dans cette belle Epitre où il exhorte l'Empereur Valentinien à ne point faire rétablir un des Autels de cette Déesse qui étoit ruiné.

(3) Voyez Lucien, *in Jove Tragœdo.* Tite-Live, liv. 21. Polyb. l. 3.

(4) Ep. 31.

Pour les mariages qu'on célebroit à la face des Autels, sur-tout de Junon, ou de Lucine, on peut consulter le Pere Berthaud, qui rapporte plusieurs autorités pour le prouver, & quelques exemples qui le confirment. Enfin, c'étoit près des Autels qu'on faisoit des repas publics ; ainsi qu'on peut le voir dans plusieurs endroits de Virgile (5) & ailleurs.

(5) Georg. liv. 4. Eneid. liv. 8. &c.

CHAPITRE VII.

Des Bois sacrés.

Outre les Temples, les Chapelles, les Laraires, les Autels, le Paganisme avoit encore d'autres lieux destinés au culte des Dieux. C'étoient les Bois sacrés, dont l'établissement est si ancien, qu'on croit qu'il précede même celui des Temples & des Autels. Comme les Romains nommoient ces Bois, *Luci*, Servius croit qu'ils prirent ce nom, parce qu'on y allumoit du feu pour éclairer les mysteres qu'on y celebroit, *Luci*, *à lucendo.* Car soit qu'on eût choisi pour

cela des Bois que la nature fournissoit anciennement dans tous les lieux, comme il y a bien de l'apparence qu'on le pratiqua d'abord; soit qu'on en plantât exprès, comme on fit dans la suite; c'étoient toujours des Bois des plus épais, des lieux obscurs, impénetrables mêmes aux rayons du Soleil.

Ce fut dans ces lieux tenebreux, propres à inspirer je ne sçais quelle horreur, que furent célebrés les premiers mysteres du Paganisme. C'étoit là que s'assembloient nos anciens Druides, qui prirent leurs noms mêmes des chênes de leurs forêts.

Cependant il paroît que les Anciens ont cru que ces Bois d'abord consacrés à Lucine, qui étoit la même que Diane & Hecate, avoient été ainsi appellés du nom de cette Déesse (*a*).

Quoi qu'il en soit, l'usage des Bois sacrés pour y célebrer les mysteres, est très-ancien, & peut-être celui de tous qui fut le plus universel. D'abord il n'y avoit dans ces Bois ni Temples, ni Autels: c'étoient de simples retraites impénétrables aux profanes; c'est-à-dire, à ceux qui n'étoient pas destinés au culte des Dieux. Dans la suite on y bâtit des Chapelles & des Temples; & pour conserver même un usage si ancien, on ne manquoit pas, lorsqu'on le pouvoit, de planter des Bois autour des Temples & des Autels, de les environner de murailles, de hayes, ou de fossés; & ces Bois étoient non-seulement consacrés aux Dieux en l'honneur desquels avoient été construits les Temples, qui étoient au milieu de ces Bois, mais ils étoient eux-mêmes un lieu d'asyle pour les coupables qui s'y retiroient.

Moyse pour empêcher les Hebreux, trop enclins aux pratiques idolâtres des peuples qui les environnoient, de suivre ce pernicieux usage, leur défend de planter des Bois autour des Autels du vrai Dieu: *Ne conserito tibi lucum ullis arboribus secundum altare Jehovæ Dei tui, quod feceris tibi* (1). Toutes les fois même que ce saint Législateur prescrit aux Juifs de détruire les Idoles, il leur ordonne en même-temps de couper les Bois sacrés: *Aras eorum destrue, & confringe statuas, lucosque succide* (2), & ailleurs: *Lucos igne comburite* (3) Ce même

(1) Deut. 16. 21.

(2) Exod. 34. & ailleurs.

(3) Deut. 12.

(*a*) Voyez le Schol. de Stace, sur le quatriéme Livre de la Thebaïde. Horace, art Poët. Virgile, En. liv. 6. & Servius son Commentateur.

me ordre fut renouvellé à Gedeon, & les Prophetes parlent toujours avec indignation des Rois de Juda & d'Israël, qui avoient coûtume de sacrifier dans les Bois sacrés. Les Juifs étoient si portés à imiter en cela les peuples idolâtres, qu'un de leurs Rois poussa l'impieté jusqu'à faire planter à Jerusalem un de ces Bois, que Josias fit couper & brûler dans la vallée de Cedron (1). Les Rabbins ajoutent qu'il n'étoit pas permis aux Juifs de passer dans ces Bois, d'en couper aucun arbre pour leur usage, de s'y reposer à l'ombre, de manger les œufs ou les petits des oiseaux qui y nichoient, ni de prendre le bois mort, ni de manger même du pain qui auroit été cuit au feu de ce bois; surquoi les curieux pourront consulter Selden (2).

(1) 4. Reg. c. 23.

(2) *de Jure Nat. & Gent.* L. 2. c. 6.

Les Bois sacrés devinrent dans la suite extrêmement fréquentés : on s'y assembloit aux jours de fêtes, & après la célebration des mysteres, on y faisoit des repas publics accompagnés de danses, & de toutes les autres marques de la joye la plus vive. Tibulle décrit ces Fêtes & ces repas, d'une maniere très-spirituelle.

Rusticus è lucoque vehit, male sobrius ipse,
Uxorem plaustro, progeniemque domum (3).

(3) L. 1. El. 11. v. 51.

On ornoit ces bois avec soin, de fleurs, de couronnes, de guirlandes & de bouquets; & on y suspendoit les dons & les offrandes, avec tant de profusion, que quand ils auroient été moins épais & touffus, ils en auroient été totalement obscurcis, & impenetrables à la lumiere du jour; ce qui fait dire à Stace :

. . . *Hic arcus & fessa reponere tela,*
Armaque curva suum & vacuorum terga leonum
Figere, & ingentes æquantia cornua sylvas.
Vix ramis locus, &c. (4)

(4) Theb. L. 9. n. 588.

& Ovide dit :

. . . . . . *Equidem pendentia vidi*
Serta super ramos (5).

(5) Met. L. 8.

Couper des Bois sacrés, ou les dégrader, étoit un sacrilege,

& peut-être celui qu'on croyoit le plus irrémissible. Lucain parlant des arbres que Cesar fit abbattre près de Marseille, pour en faire des machines de guerre, peint bien la consternation des Soldats qui refusoient de se prêter à cet ouvrage, jusqu'à ce que ce Prince prenant une coignée, en abbatit un lui-même. *Saisis d'un respect religieux pour la sainteté de ce Bois, ils croyoient que s'ils avoient la temerité d'en vouloir couper quelque arbre, la coignée rebrousseroit sur eux.*

Sed fortes tepuere manus, motique verendâ
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra lituras.

Cependant il étoit permis de les élaguer, de les éclaircir, & de couper les arbres qu'on croyoit attirer le tonnerre. Les Anciens nous ont conservé l'histoire de quelques-uns de ces Bois sacrés, comme de ceux de Lucine, de la Déesse Feronie, d'Auguste, & de quelques autres. Ils se ressembloient tous, & étoient tous en une égale veneration.

CHAPITRE VIII.

Des Asyles.

LES Temples, les Autels, & les Bois sacrés ayant été parmi les Payens des lieux d'asyle pour les criminels, il faut expliquer en quoi consistoit le droit d'asyle, quels en étoient les privileges, & découvrir quelle en fut l'origine.

Dès-que les hommes ont commencé à destiner des lieux au culte des Dieux (1), pour les reconnoître dans ces endroits d'une maniere authentique & solemnelle, comme leurs Maîtres & les arbitres de leur destinée, & qu'ils ont esperé d'en obtenir du secours, ils ont cru qu'ils y étoient présens d'une maniere particuliere; & dès-là pour ne pas paroître inflexibles à l'égard des autres, lorsqu'ils cherchoient à flechir les Dieux en leur faveur, il est très-croyable qu'ils regardoient ces lieux sacrés où les coupables se retiroient comme des asyles inviolables.

(1) Voyez l'Extrait de la Differt. de M. Simon sur les Asyles. Mem. de l'Ac. des Bel. Lettr. T. 3. p. 37.

Le Tabernacle, & le Temple de Jerusalem étoient des lieux d'Asyle (1), & sans doute que les premiers Autels élevés par les Patriarches l'étoient aussi, puisque Moyse exclut les assassins, qui se refugioient auprès de ceux qu'il avoit élevés lui-même. Les Villes de refuge designées par Moyse, & établies par Josué, étoient aussi des asyles (2). Le Paganisme qui avoit imité plusieurs usages du Peuple de Dieu, en avoit aussi sans doute pris celui du droit d'asyle; ainsi l'époque de la fondation des premiers Temples & des Autels parmi eux, seroit, si on la sçavoit, celle de l'origine de ce droit. Tout ce qu'on peut assûrer c'est qu'il est très-ancien, sans qu'on puisse déterminer au juste le temps où il a commencé. Nous sçavons par Pausanias (3), que Cadmus l'accorda à la Ville, ou à la Citadelle qu'il fit construire en Beocie; & il y a apparence, comme le remarque M. Simon, que ce Prince, originaire de Phenicie, & voisin de la Palestine, ayant appris combien le concours des Coupables & des Debiteurs dans les Villes de refuge parmi les Juifs, avoit servi à les peupler, employa le même moyen, pour attirer des habitans dans la sienne. Thesée pour Athenes, & Romulus pour sa nouvelle ville (*a*), userent de la même politique, si nous en croyons Plutarque (4). Diodore de Sicile (5) assûre que Cybele avoit fondé le droit d'asyle dans la Samothrace. Hercule l'Egyptien passoit pour l'auteur de celui de Canope: celui de Diane *Stratonia* à Smyrne, & celui de Neptune Tenéen devoient leur institution à la réponse des Oracles.

(1) Mach. L. 2. c. 40.

(2) Num. 35. Deut. 4. Josué. 20.

(3) in Beot.

(4) in Thes. (5) in Rom. L. 3.

Mais comme ce droit accordé aux Coupables, non seulement dans les Temples & près des Autels, mais dans les Villes mêmes qui prétendoient l'avoir, & en jouissoient veritablement depuis un temps immemorial, auroit pû avoir des suites fâcheuses, & autoriser le crime par l'esperance de l'impunité, l'asyle n'étoit que pour des delits involontaires. C'est ce que repondoient les Atheniens, suivant Thucydide (6), aux reproches des Beociens, en leur faisant entendre que leurs Autels n'étoient des asyles, que pour ces sortes de crimes. Nous sçavons par Tite-Live (7) que le meur-

(6) Hist. L. 4.

(7) Dec. 5. L. 9.

(*a*) Cet asyle de Romulus étoit entre deux Bois sacrés, & fut nommé pour cela, *Inter duos lucos.*

trier du Roi Eumenès, fut obligé d'abandonner le Temple de Samothrace, où il s'étoit refugié.

Ainsi les asyles étoient proprement pour les fautes involontaires, pour ceux qui étoient opprimés par une puissance injuste, pour des esclaves outragés par des maîtres cruels, & pour des débiteurs traités indignement. Mais comme l'abus se mêle toujours parmi les usages les plus sagement établis, les criminels même condamnés à mort, trouvoient un asyle assûré dans le Temple de Pallas à Lacedemone; les banqueroutiers dans celui de Calydon en Etolie; les esclaves fugitifs dans celui de la Déesse Hebé, à Phlius; & dans celui de Diane à Ephese (1).

(1) Pol. L. 4. Pauf. in Cor. Cicer. 6. in Verrem.

Ce n'étoient pas seulement les Villes & les Temples qui servoient d'asyle; les Bois sacrés, les Autels en quelque lieu qu'ils fussent, les Statues des Dieux, celles des Empereurs, & les Tombeaux des Heros, avoient le même privilege; & il suffisoit qu'un coupable fût dans l'enceinte de ces Bois, ou qu'il eût embrassé un Autel, ou la Statue de quelque Dieu, pour être en sûreté. Le droit d'asyle une fois saisi, le criminel demeuroit aux pieds de l'Autel ou de la Statue, & s'y faisoit apporter à manger, jusqu'à ce qu'il pût se sauver commodement, ou appaiser ses Parties.

L'asyle ne fut pas toujours inviolable; ou on en arrachoit quelquefois de force le coupable, ou on l'y laissoit mourir de faim, soit en lui coupant les vivres, ou en murant le lieu où il s'étoit refugié, comme firent les Ephores à l'égard de Pausanias, ainsi que nous l'apprenons de Cornelius Nepos (2). La sainteté des asyles auroit sans doute été violée plus souvent qu'elle ne l'a été, sans les châtimens que les Dieux & les hommes avoient établis contre les profanateurs. J'ai dit les Dieux, parce que les calamités qui suivoient quelquefois la profanation de ces lieux, étoient regardées comme l'effet de la vengeance divine. Ce fut en effet le jugement que l'on porta au sujet des maux qui desolerent l'Epire, après le meurtre de Laodamie, qui fut tuée dans le Temple de Diane. Voici comme Justin raconte cette histoire. Il ne restoit dans toute l'Epire, du sang royal, que Neréis & Laodamie sa sœur. La premiere épousa le fils de Gelon Roi de Sicile,

(2) In Pauf.

& Laodamie qui s'étoit refugiée à l'Autel de Diane, y fut assommée par le peuple : mais les Dieux vengerent ce sacrilege par des fleaux & des calamités, qui firent perir presque toute la Nation. A la sterilité, à la famine, à la guerre civile, succederent d'autres guerres qui acheverent de tout perdre ; & Milon, celui-là même qui avoit porté le coup mortel à cette malheureuse Princesse, devint furieux jusqu'au point de se dechirer les entrailles, & expira dans les douleurs le douziéme jour après le meurtre (1).

(1) Justin Liv. 28.

On porta le même jugement, à l'occasion de la maladie honteuse qui termina les jours de Sylla, qui avoit violé le droit des asyles. Les Oracles consultés après de pareilles profanations, prescrivoient, non seulement pour les coupables, mais pour des villes entieres, des expiations solemnelles, ou des reparations publiques ; & c'est ainsi que les Lacedemoniens furent obligés d'élever deux Statues d'airain au malheureux Pausanias, dans le lieu même où il étoit mort.

Quoique M. Simon, dont je viens d'abreger la Dissertation, semble croire que tous les Temples, les Bois sacrés, les Autels, &c. fussent des asyles, il y a cependant beaucoup d'apparence que tous ces lieux ne jouissoient pas de ce droit ; car les exceptions que font les Anciens, en l'attribuant à certains lieux, sans rien dire des autres, en font, selon moi, une preuve convaincante. Ainsi, suivant Servius, le Temple de la Misericorde étoit un lieu d'asyle à Athenes, & apparemment à Rome où l'on en bâtit un à la même Divinité. De même, le Temple de Diane d'Ephese, jouissoit du même droit, suivant Ciceron (2) ; aussi bien que celui qui étoit bâti en l'honneur de la même Déesse en Epire, comme nous l'apprenons de Justin (3).

(2) in Verrem.

(3) L. 28.

Quoiqu'il en soit, les asyles causerent plus de maux, par l'impunité qu'ils procurerent aux coupables, qu'ils ne firent de bien en sauvant quelques innocens, & Tibere, comme nous l'avons dit, fut obligé de les abolir.

CHAPITRE IX.

Des Statues des Dieux, & de quelle maniere on les representoit.

APRES avoir parlé des Temples & des Autels, il est necessaire de dire quelque chose des Statues des Dieux, des lieux où on les plaçoit, & de la maniere dont ces mêmes Dieux étoient representés. Pour renfermer dans quelques bornes une matiere qui d'elle-même est très-étendue, j'examinerai 1°. ce qu'étoient les figures des Dieux avant que l'art de la Sculpture fût inventé. 2°. Ce qu'elles furent, lorsque cet art étoit encore grossier & imparfait. 3°. Le point de perfection où la Statuaire fut portée dans la suite. 4°. La matiere qu'on employoit aux Statues des Dieux. 5°. L'extrême grandeur, & l'extrême petitesse de quelques-unes de ces figures. 6°. Les lieux où on les plaçoit le plus ordinairement. 7°. Enfin, par quels symboles les Dieux y étoient distingués.

Pour le premier article, il suffit de se rappeller ce que nous avons dit dans le Chapitre IV. sur la maniere grossiere dont on representoit les Dieux, avant que l'art de la Sculpture fût en usage. Il est impossible, & en même temps inutile de rechercher en quel temps, & par qui cet art fut inventé. Son origine se perd dans la plus profonde antiquité. Il suffit de sçavoir que les Egyptiens le possedoient du temps de Moyse, & peut-être long-temps auparavant. Les Statues de leurs Dieux, dont il est parlé dans les Livres de ce saint Legislateur, & celles de leur Dieu Apis, trop fidelement imitées par les Israëlites, qui l'adorerent dans le desert, sous la forme d'un bœuf ou d'un veau, le prouvent sans replique; & je ne doute pas que dans le temps même que les Peuples encore barbares & grossiers adoroient ou des masses informes, ou de simples troncs d'arbres, la Sculpture ne fût alors connuë non seulement en Egypte, mais encore dans la Syrie & les Pays voisins. Car les arts originaires des Pays que je viens de nommer, ne penetrerent que peu-à-peu dans l'Occident

D'abord même la Sculpture fut très-grossiere, & ne monta que lentement à ce haut point de perfection où elle se fit admirer, sur-tout dans la Grece ; par les chef-d'œuvres qu'elle forma. Dès-là on doit supposer que les premieres Statues des Dieux, quoique dirigées par ce nouvel art, étoient encore très-grossieres. Les jambes, ni les bras n'étoient point separés, mais joints avec le reste de la matiere dont on s'étoit servi pour en former la figure. Elles avoient les yeux fermés, & tout au plus les bras pendans, & comme collés le long du corps, & les pieds joints ; rien d'animé, nulle attitude, nul geste. C'étoient pour la plûpart des figures quarrées & informes, qui se terminoient en guaîne. Les cabinets des curieux fournissent plusieurs modeles de ces Statues ; on en déterre encore tous les jours, sur-tout en Egypte, & la marque la moins équivoque de leur antiquité est lorsqu'elles sont comme je viens de les décrire.

Elles demeurerent dans cet état, du moins dans l'Occident, jusqu'à Dedale, c'est-à-dire, jusqu'au temps de Minos second, & de Thesée. Ce n'est pas ici le lieu de parler de ce celebre Ouvrier, son article se trouvera à sa place ; mais je dois dire qu'il sçut donner à ses Statues des yeux, des pieds & des mains. Il y mit en quelque façon de l'ame & de la vie, & on fut si surpris de ce changement, que la renommée publia qu'il les animoit, les faisoit marcher, &c. Les Statues des Dieux y gagnerent, ce fut à les perfectionner que s'appliquerent sur-tout les Ouvriers les plus habiles ; & avec le temps on vit paroître les chef-d'œuvres des Phidias, des Praxiteles, des Myrons, qui firent le principal ornement de la Grece, & attirerent, comme font encore aujourd'hui celles qui nous restent, la juste admiration des connoisseurs. Telles sont entr'autres la Venus de Medicis, l'Antinoüs, l'Hercule, & le beau Jupiter qu'on voit encore à Versailles.

Cependant, par je ne sçais quel respect pour l'antiquité, on conserva encore l'ancien goût dans ces Statues, qu'on nommoit *Hermes*.

On appelloit de ce nom celles des Statues de Mercure [illegible] étoient d'une figure quarrée, ordinairement sans bras &

ſans pieds, & qu'on plaçoit dans les carre-fours, ſur les grands chemins, devant les Temples, & devant les maiſons. Ciceron remarque à cette occaſion, qu'il n'étoit pas permis d'en mettre ſur les ſepulcres, mais il n'en rend pas la raiſon. Il ſembleroit au contraire, que c'étoient les lieux où elles convenoient le mieux, puiſque ce Dieu avoit ſoin des ames, & que c'étoit lui qui les conduiſoit dans les Enfers, & qui les en ramenoit.

Quoique les Hermès ne duſſent être que pour les Statues de Mercure, puiſqu'elles portent ſon nom, on le donnoit cependant à toutes celles qui en imitoient la forme. Ainſi quand c'étoit Apollon qu'elles repréſentoient, on les nommoit *Hermapollons.* Si c'étoit une tête de Minerve, en Grec *Athené*, on les appelloit *Hermathenes*; & *Hermeros*, celles qui repréſentoient la tête de Cupidon, dont le nom Grec étoit *Eros*, ainſi des autres. Enfin cette maniere antique fut encore conſervée dans les Statues du Dieu Terme, qui n'étoient que des pierres informes.

Les Villes de la Grece, malgré le progrès de la Sculpture, étoient remplies de ces ſortes de Statues; & Thucydide nous apprend qu'une nuit on avoit coupé les têtes de toutes celles qui étoient à Athenes. On ſçait qu'Alcibiade fut ſoupçonné de cet attentat, & qu'il fut banni pour cela. Il n'y avoit rien de preſcrit touchant la matiere dont devoient être les Statues des Dieux. Comme la Sculpture eſt un art qui par le moyen du deſſein, & de la matiere ſolide imite la nature, elle a pour matiere le bois, la pierre, le marbre, l'yvoire, differens metaux, comme l'or, l'argent, le cuivre, les pierres précieuſes, &c. qu'elle comprend auſſi la fonte, qu'on ſubdiviſe, en l'art de faire des figures en cire, & en celui de jetter en fonte toutes ſortes de metaux. Les Statuaires avoient la liberté d'uſer de toutes ces matieres, & de toutes ces formes pour les Statues des Dieux. L'hiſtoire nous apprend qu'il y en avoit de toutes ces ſortes, on en faiſoit des bois les plus précieux, & les moins ſujets à ſe corrompre. Celle de Jupiter à Sicyone étoit de buis; & à Epheſe, celle de Diane étoit de cedre. Ailleurs on en trouvoit de citronnier, de palmier, d'olivier, d'ébene, & de cyprès. No-
avo-

avons déja parlé de celles d'or qui étoient dans le Temple de Belus à Babylone, & d'Apollon à Delphes. Nous avons fait la description de celle de Jupiter Olympien, où l'or étoit habilement mêlé avec l'yvoire, l'ébene, & les pierres précieuses; chef-d'œuvre que personne, selon Pline n'osa imiter : *præter Jovem Olympium, quem nemo æmulatur* (1). Il seroit inutile de s'étendre sur celles de marbre ou de pierre, dont le nombre étoit infini; j'ai nommé les principaux Ouvriers qui de ces differentes matieres avoient sçû faire des chef-d'œuvres. Si on a la curiosité de trouver des Statues de Dieux, de toutes les formes, & de toutes les matieres dont j'ai parlé, on n'a qu'à lire Pausanias, qui en décrit de toutes les sortes.

(1) Pline L. 34. c. 8.

Generalement parlant les Statues des Dieux, après l'invention de la Sculpture, n'étoient que de terre moûlée, & fragiles comme de simples vases. Cet art de jetter la terre ou l'argile en moûle, est nommé *fictilis*, & les ouvrages qui en sortent, *fictilia*. L'Ecriture Sainte, les Prophetes sur-tout reprochent sans cesse aux Payens d'adorer de ces sortes d'Idoles. Dans la suite on chargea ces Statues de differentes couleurs, & enfin on les dora. Les Romains dont la Religion annonça long-temps la simplicité de leurs mœurs, ne commencerent que fort tard à avoir de ces Statues dorées; les leurs n'avoient eu jusques-là que la couleur de la terre dont elles étoient faites. Pline louë cette premiere simplicité Romaine. *Des hommes*, dit-il, *qui honoroient sincerement de tels Dieux, ne doivent pas nous faire honte. Hæ tum effigies Deorum erant laudatissimæ, nec pœnitet nos illorum qui tales Deos coluere.* Ils ne faisoient cas de l'or, continuë cet Auteur, ni pour eux, ni pour leurs Dieux. Juvenal parlant de la Statue de terre que Tarquin l'ancien fit mettre dans le Temple de Jupiter, l'appelle le Jupiter de terre, que l'or n'avoit point gâté, ni souillé.

Fictilis, & nullo violatus Jupiter auro.

Tite-Live nous a appris l'époque de l'introduction des Statues dorées, dans Rome, & ce fut, selon lui, sous le Consulat de P. Cornelius Cethegus, l'an de la fondation de cette Ville 71, ou 572.

Comme il n'y avoit rien de prescrit sur la matiere des Sta-

tuës des Dieux, il n'y avoit rien non plus d'établi sur la grandeur qu'on leur devoit donner, & il dépendoit du caprice des Ouvriers, ou de la volonté de ceux qui les employoient, de les faire grandes ou petites. Ainsi pendant que les Egyptiens se faisoient honneur de ces Statues colossales, qu'on voyoit dans les vestibules de leurs Temples, on ne trouvoit souvent dans l'interieur de ces édifices que des Marmouzets, de petits Pygmées, qui attiroient le mepris & les railleries de ceux à qui il étoit permis de les voir, comme il arriva à Cambyse, lorsqu'il fut introduit dans le Temple de Vulcain à Memphis, ainsi que nous l'avons dit.

La Grece voulut quelquefois imiter la maniere Egyptienne dans ces Colosses, & elle avoit plusieurs Statues de ses Dieux d'une énorme grandeur. Celle de Jupiter à Olympie, dont j'ai donné la description, & plusieurs autres encore, étoient beaucoup plus grandes que nature; mais le plus extraordinaire de tous ces Colosses, étoit celui de Rhodes, qui représentoit Apollon, & qui fut regardé comme une des sept merveilles du monde. Cette Statue, ouvrage de Charès, qui fut douze ans à la faire, avoit soixante & dix coudées de haut; & comme elle étoit placée de maniere que les deux pieds posoient sur deux môles, qui formoient le Port de la ville de Rhodes, les vaisseaux passoient à pleine voile entre ses jambes. Pour juger de l'énorme grandeur de ce Colosse, il suffit de dire qu'il y avoit peu de personnes qui pussent embrasser un de ses pouces. Malgré la pesanteur de cette prodigieuse masse, malgré les dangers de la mer, & les temps ausquels elle étoit exposée, elle demeura cependant sur pied l'espace de 1360. ans, & ne tomba que par un tremblement de terre. Un Marchand Juif l'acheta des Sarasins, & l'ayant fait mettre en pieces, en chargea neuf cens chameaux.

Ce n'étoient pas seulement les Egyptiens & les Grecs, qui avoient de ces figures colossales, les Romains voulurent les imiter en cela, & on comptoit à Rome cinq de ces colosses, deux d'Apollon, deux de Jupiter, & un du Soleil, car le Soleil étoit souvent distingué d'Apollon; sans parler de deux autres, dont l'un représentoit Domitien, l'autre Ner
mais comme si ces sortes de Statues n'avoient du appart

qu'aux Dieux, on fit mettre sur cette derniere une tête d'Apollon.

C'étoient-là des ouvrages singuliers ; mais ordinairement les Statues des Dieux imitoient la belle nature, sur-tout quand elles devoient être posées à portée de la vuë. Ainsi celles des Dieux étoient un peu plus grandes & plus fortes que celles des Déesses, au sujet desquelles les Ouvriers habiles s'attachoient sur-tout à imiter la delicatesse & la mollesse du sexe.

Il y avoit cependant des Dieux dont les Statues étoient ordinairement petites, & peut-être qu'elles devoient l'être. Celles des Pataïques, ou Patæques, qu'on mettoit sur la pouppe des vaisseaux, étoient de ce genre, si nous en croyons Herodote (1), ainsi que celles des Dieux Lares, des Cabires, & quelques autres. Il y en avoit dont les Statues étoient monstrueuses, & qui representoient des têtes de chien, de chat, de bouc, de singes, de lion, &c. comme nous le dirons en parlant des Dieux d'Egypte.

(1) Liv. 2.

Le nombre des Statues des Dieux étoit immense, non seulement dans la Grece & dans l'Italie, mais aussi dans les pays Orientaux ; & rien n'est plus propre à le faire connoître que l'expression de l'Ecriture Sainte, qui nomme la Chaldée une terre d'Idoles. Ainsi on en trouvoit par-tout, dans les Temples, où elles étoient sur des pieds-d'estaux, ou placées dans des niches, dans les places publiques, aux portes des maisons ; & hors des villes, dans les grands chemins, & dans les champs. On ne peut rien ajouter au respect qu'on avoit pour elles : lorsqu'on passoit auprès, on se prosternoit, ou on portoit la main à la bouche, pour marquer qu'on les adoroit. C'étoit en elles qu'on mettoit toute sa confiance. On leur faisoit des vœux, on leur offroit des sacrifices, on leur adressoit les prieres : c'étoit d'elles qu'on attendoit la santé & les autres biens, comme la délivrance des maux, & des calamités publiques. Ce respect & cette confiance étoient fondés non seulement sur ce qu'elles representoient les Dieux, mais parce qu'on croyoit aussi qu'ils y habitoient eux-mêmes, & écoutoient de-là les vœux & les prieres. Au jour des Fêtes de chacun de ces Dieux, on avoit soin de parer leurs Statues, de

tout ce qui paroissoit devoir les embellir, rubans, bandelettes, rameaux; tout étoit employé. On les oignoit avec de l'huile, ou on les frottoit avec de la cire pour les rendre plus luisantes; & cet usage étoit sur-tout pratiqué à l'égard des Dieux Lares & des Penates. Quoique la maniere de representer les Dieux ne fût pas uniforme, il y avoit cependant des usages assez generalement observés. Ainsi on donnoit à Jupiter un air noble & majestueux, qui annonçoit le Maître du monde, & il paroît toujours avec de la barbe. Apollon qui est peint en jeune homme, n'en porte point; Bacchus en a quelquefois, & alors on l'appelle le Barbu, plus souvent il n'en a point. Junon paroît avec un air digne de l'épouse de Jupiter, & de la Reine des Dieux. Minerve a une beauté mâle & douce, telle qu'il convenoit à la plus sage & à la plus chaste des Déesses. Celle de Venus au contraire presente je ne sçai quoi de mol & d'effeminé, qui annonce la mere d'Amour. Mars a l'air guerrier, Neptune a de la fierté, &c.

Les Dieux portoient ordinairement sur leurs Statues, les symboles qui leur étoient consacrés. Ainsi paroissent Jupiter avec sa foudre, Apollon avec sa lyre, Neptune avec son trident, Pluton avec le même sceptre, mais seulement à deux fourches. Bacchus y tient à la main des grappes de raisin; Cerès, des épis de bled; Hercule, sa massue, & Diane porte ses fleches & son carquois. Le chien paroît dans les Statues de Mercure, la choüette dans celles de Minerve, & le serpent entortillé autour d'un cippe, dans celles d'Esculape. Le char de Neptune est attelé à des chevaux marins, celui de Venus à des colombes, celui de Junon à des Paons, & celui de Cybele à des lions. Quelquefois ces symboles sont uniques, quelquefois ils sont multipliés; & quand il paroît qu'ils sont propres à plusieurs Dieux, on nomme *Panthées* les Statues qui les portent, telles que sont ordinairement celles d'Harpocrate, & quelques autres. Les Statues Egyptiennes étoient plus chargées de ces symboles que celles des Grecs & des Romains, comme on peut le voir dans les Antiquaires. Ces symboles étoient pris ou des arbres, ou des plantes, ou des animaux qui par des raisons particulieres étoient chers aux Dieux, ainsi que nous le dirons en parlant des Sacrifices

des Offrandes & des Victimes, qu'on prenoit ordinairement parmi les choses qu'on croyoit leur être agréables.

Les raisons de cette prédilection des Dieux étoient quelquefois mysterieuses, & les Anciens n'ont pas osé les rapporter, souvent aussi elles sont connuës. Ainsi, pour en donner seulement quelques exemples, le laurier étoit cher à Apollon, à cause de Daphné; le pin à Cybele, à cause d'Atys; & le peuplier à Hercule, parce qu'il en avoit apporté un du Pays des Hyperboréens, &c.

Presque toujours les Statues des Dieux étoient simples & ne presentoient qu'une seule figure, quelquefois elles étoient grouppées, & en contenoient plusieurs. Le Philosophe Albricus qui nous a laissé un petit Traité latin sur la maniere de représenter les Dieux, semble s'être attaché particulierement à ces dernieres figures, comme il est aisé de s'en convaincre en lisant ce petit Ouvrage, & par l'exemple de Saturne que je vais raporter.

Saturne, dit-il, le premier des Dieux, étoit peint sous la figure d'un viellard, les cheveux blancs, la barbe longue, courbé, l'air triste, la tête voilée, & la couleur blême, tenant de la main gauche une faulx, & un serpent qui se mordoit la gueuë, & de la droite un jeune enfant qu'il portoit à la bouche pour le devorer. Il avoit près de lui Jupiter, Neptune, Pluton, Junon & Ops sa femme, dont une main étoit étendue, pour marquer qu'elle étoit prête de secourir tout le monde, pendant que de l'autre elle presentoit du pain à ceux qui pouvoient en avoir besoin.

On rapportera dans l'histoire particuliere de chaque Dieu, la maniere dont on avoit coutume de le representer.

CHAPITRE X.

Des Sacrifices & des Victimes.

LE Sacrifice eſt un acte de Religion, par lequel l'homme reconnoît la Divinité de celui à qui il l'offre, prétend l'honorer de la maniere la plus authentique, le remercier des biens qu'il croit en avoir reçus, & lui en demander de nouveaux. Dans les premiers temps du Paganiſme, le culte qu'on rendoit aux Dieux étoit très-ſimple : les Egyptiens, ſi nous en croyons Theophraſte, cité par Porphyre (1), offroient anciennement à leurs Dieux, non de l'encens & des parfums, mais de l'herbe verte qu'ils cueilloient avec les mains, & qu'ils leur preſentoient comme les premieres productions de la nature. Ovide peint très-bien la ſimplicité de ces premiers Sacrifices : *L'encens*, dit-il, *n'étoit point encore venu des bords de l'Euphrate, ni le coſtus de l'extrémité de l'Inde. On ne connoiſſoit pas encore le ſafran, & on ſe contentoit de mettre ſur l'autel de l'herbe ou du laurier.*

(1) Lib. de Abſt. ap. Euſ. Præp. Ev. liv. 1. ch. 9.

Thura nec Euphrates, nec miſerat India coſtum,
Nec fuerant rubri cognita fila croci.

. . . .

. . . .

Ara dabat fumos herbis contenta Sabinis,
Et non exiguo laurus aduſta foco (2).

(2) Faſt. liv. 1.

Le même Theophraſte ajoute qu'on joignoit la libation à ces anciens Sacrifices ; c'étoit de l'eau ſans doute qu'on répandoit à l'honneur des Dieux, car les Egyptiens dont il parle, ne ſe ſervoient point d'autre liqueur, comme nous le dirons dans la ſuite. Pline, Macrobe, Plutarque, Denys d'Halicarnaſſe, & Thucydide, parlent ſouvent de la ſimplicité des Fêtes & des Sacrifices des anciens Egyptiens, des Grecs & des Romains, comme on peut le voir dans Voſſius, qui les a cités pour prouver cette verité (3).

(3) De Orig. & progreſſ. Idol.

Cette premiere ſimplicité dura très-long-temps, & il y

des lieux où elle subsista toujours. Pausanias (1) parlant d'un autel d'Athenes, consacré à Jupiter le Grand, dit qu'on n'y offroit rien d'animé, & qu'on se contentoit d'y faire de simples offrandes, sans se servir même de vin dans les libations. Cette coutume venoit de Cecrops, lequel en reglant le culte des Dieux & les ceremonies qu'il avoit apportées d'Egypte dans la Grece, avoit ordonné qu'on ne sacrifiât rien qui eût vie, & qu'on se contentât d'offrir de simples Gâteaux, ainsi que nous l'apprenons du même Auteur (2).

(1) In Att.

(2) In Arc.

Comme l'on sacrifioit les mêmes choses dont on se nourrissoit, lorsqu'aux herbes on commença à substituer le pain, on employa dans les Sacrifices de la farine & des gâteaux qu'on pétrissoit avec un peu de sel. Horace fait allusion à cette coutume :

Non sumptuosa blandior hostia
Mollibit aversos Penates
Farre pio, & saliente micâ (3).

On joignoit à ces Sacrifices les fruits de la terre, le miel, l'huile, le vin ; mais lorsqu'on vint dans la suite à se nourrir de la chair des animaux, on commença aussi à en immoler en l'honneur des Dieux : car il y a toujours eu un rapport marqué, entre la nourriture des hommes & la matiere des Sacrifices, puisque la Loi ordonnoit qu'on en mangeât une partie, & qu'ils étoient toujours suivis du festin, comme on le verra dans la suite.

Od. 23.

Il seroit difficile de décider en quel temps commença parmi les Payens, l'usage des Sacrifices sanglans. On ne prendra pas pour garant de cette découverte Ovide, qui prétend que la truye fut la premiere Victime animée qu'on offrit à Cerès, à cause des ravages que cet animal fait dans les champs. *Cerès fut la premiere qui prit plaisir à voir couler le sang d'une truye, pour venger par la mort de cet animal, les ravages qu'il fait dans les champs :*

Prima Ceres avidæ gavisa est sanguine porcæ,
Ulta suas meritæ cæde nocentis opes (4)

(4) Fast. l. 2.

Homere nous apprendra du moins que l'usage de ces sortes

de Sacrifices étoit commun du temps de la guerre de Troye, & je ne crois pas que nous ayons d'exemples plus anciens. Je sçais que Pausanias parle de la Victime humaine que Lycaon offrit à Jupiter Lycæus (1); que les Auteurs des Argonautiques disent que les Heros de la Toison d'or avoient mis dans leur Navire une Hecatombe, pour l'offrir à Apollon: qu'ils parlent d'un Sacrifice de bêtes fauves prises à la chasse, que ces mêmes Heros immolerent à la place des autres animaux; mais ces autorités sont moins respectables qu'Homere, le plus ancien des Poëtes, & dès-là, plus proche des événemens qu'il racontoit.

(1) Voyez Pausanias, *in Arc.*

Quoi qu'il en soit, on ne sçauroit douter que l'usage des Sacrifices sanglans ne soit très-ancien dans le Paganisme, s'il est vrai, comme l'ont avancé quelques Peres de l'Eglise, que Dieu n'agréa ces sortes de Sacrifices, & que Moyse ne les ordonna aux Israëlites que pour les empêcher d'en offrir aux Dieux, comme le pratiquoient les Nations voisines. Mais cette idée n'est nullement exacte, & il est certain que dans la vraie Religion, ces Sacrifices sont aussi anciens que le monde, puisque pendant que Caïn offroit à Dieu les fruits de la terre, Abel lui sacrifioit des Victimes prises dans ses troupeaux : *Factum est autem .... ut offerret Cain de fructibus terræ munera Domino. Abel quoque obtulit de primogenitis gregis sui, & de adipibus eorum* (2). Noé au sortir de l'Arche, offrit à Dieu un Sacrifice de tous les animaux purs : *Et tollens de cunctis pecoribus & volantibus mundis obtulit holocaustum super altare* (3). Or comme l'Idolâtrie n'est qu'une corruption de la vraie Religion, il n'est pas douteux qu'elle en ait pris les pratiques, & en particulier l'usage des Sacrifices sanglans; & cela, dès les premiers siécles. Cependant il n'en est pas moins vrai qu'il y eut des Pays où cet usage ne fut pratiqué que fort tard, & qu'on ne l'y recut qu'avec une repugnance, que le fait que je vais raconter, marquoit assez. Parmi les Atheniens le Victimaire, après avoir frappé l'animal qui devoit être immolé, étoit obligé de s'enfuir de toutes ses forces: on le suivoit, & pour n'être pas arrêté, il jettoit la hache dont il s'étoit servi, comme étant seule coupable de la mort de l'animal qu'on alloit immoler. Ceux qui le suivoient, se saisissoient de cette hache

(2) Gen. 4. v. 3. & 4.

(3) Gen. 8. v. 20.

& lui intentoient un procès. Celui qui en prenoit la défense, alleguoit qu'elle étoit moins coupable, que le Remouleur qui l'avoit aiguisée; le Remouleur pris à partie, jettoit la faute sur la pierre qui avoit servi à l'aiguiser, ainsi de suite; ensorte que le procès ne finissoit jamais; ceremonie ridicule à la verité, mais qui prouvoit l'aversion que les Atheniens avoient pour les Sacrifices sanglans.

Mais il est bon de remarquer, que dans le temps même qu'on immoloit des Victimes vivantes, on n'avoit pas oublié l'ancienne forme des Sacrifices, qui ne consistoient qu'en herbes, en sel, & en farine, & on l'employoit toujours comme la plus propre à appaiser les Dieux; ce qui fait dire à Horace:

> *Te nihil attinet*
> *Tentare multâ cæde bidentium* (1).

Ainsi, au rapport de Festus & de Servius, on jettoit toujours de la farine & du sel sur les Victimes, sur le feu, & sur les couteaux sacrés. *Sal & far, quod dicitur mola salsa, quâ & frons victimæ, foci, & cultri asperguntur* (2). Numa Pompilius, selon Pline, avoit même interdit aux Romains les Victimes sanglantes, & leur avoit défendu tout autre sacrifice, que ceux où l'on employoit les fruits, le sel, & la farine (3). Denys d'Halicarnasse (4) semble attribuer à Romulus, ce que nous venons de dire de Numa, & il ajoute, que cet usage duroit encore de son temps, quoiqu'on y eût joint celui des Sacrifices sanglans. Plutarque nous fait remarquer qu'il y avoit des Dieux parmi les Romains, entre-autres le Dieu Terme, à l'égard desquels on conservoit toujours l'usage ancien, de ne leur rien offrir d'animé.

Enfin, on porta dans la suite la superstition, jusqu'à immoler des Victimes humaines. On ne sçait pas qui a été le premier auteur de ces Sacrifices barbares; mais que ce soit Chronos, ou Saturne, comme on le trouve dans le Fragment de Sanchoniathon, ou Lycaon, comme Pausanias semble l'insinuer, ou quelqu'autre, il est sûr que cette barbare coutume passa chez presque tous les Peuples connus. Les peres eux-mêmes, poussés par une aveugle fureur, immoloient leurs enfans, & les brûloient au lieu d'encens. Ces horribles sacri-

(1) Liv. 3. Od. 23.

(2) Servius, in 2. En.

(3) Plin. l. 18. ch. 7.

(4) Liv. 2.

fices, prescrits même par les Oracles des Dieux, étoient connus dès le temps de Moyse, & faisoient partie de ces abominations que ce saint Législateur reproche aux Amorrhéens. Les Moabites immoloient leurs enfans à Moloch, & les faisoient brûler dans le creux de la Statue de ce Dieu (1). Selon Denys d'Halicarnasse (2) on sacrifioit des hommes à Saturne, non-seulement à Tyr & à Carthage, mais dans la Grece même & dans l'Italie. Les Gaulois, si nous en croyons Diodore de Sicile (3), immoloient à leurs Dieux leurs prisonniers de guerre; ceux de la Tauride, tous les étrangers qui y abordoient. Les habitans de Pella, sacrifioient un homme à Pelée. Ceux de Tenuse, ainsi que le raconte Pausanias, offroient tous les ans une fille vierge au Génie d'un des Compagnons d'Ulisse qu'ils avoient lapidé; & Aristomene Messenien, immola pour une seule fois, trois cens hommes. Strabon (4) parle de ces Sacrifices abominables, offerts par les anciens Germains. Saint Athanase (5) dit la même chose des Pheniciens & des Crétois, & Tertullien, des Scythes & des Afriquains. On voit dans l'Iliade d'Homere, douze Troyens immolés par Achille, aux manes de Patrocle. Enfin, Porphyre fait un long dénombrement de tous les lieux où l'on immoloit autrefois des hommes, entre lesquels il met Rhodes, l'Isle de Chypre, l'Arabie, Athenes, &c.

(1) Levit. ch. 20.

(2) Liv. 5.

(3) Liv. 3.

(4) Geogr. liv. 1.

(5) *Orat. contra Gentes.*

De tous ces témoignages joints ensemble, & de plusieurs autres qu'il est inutile de rapporter, il resulte que les Pheniciens, les Egyptiens, les Arabes, les Chananéens, les habitans de Tyr & de Carthage; ceux d'Athenes & de Lacedemone, les Ioniens, toute la Grece, les Romains & les Scythes; les Albanois, les Allemans, les Anglois, les Espagnols, & les Gaulois, étoient également plongés dans cette horrible superstition.

Feu M. l'Abbé de Boissi, dans une Dissertation qu'il lut à l'Académie des Belles Lettres, & dont l'extrait est imprimé, (6) rapporte l'origine de la barbare coutume d'immoler des hommes, à une connoissance imparfaite du Sacrifice d'Abraham. Les Chananéens, dit-il, les Amorrhéens & les autres Peuples voisins des lieux où ce saint Patriarche avoit passé vie, entendirent sans doute vanter le zele & la fermeté

(6) Mem. de l'Acad. des Belles Lettres, tom. 1. p. 47.

ce ſaint Homme, qui n'écouta pas un moment les ſentimens de ſa tendreſſe pour un fils unique; ils ſçurent apparemment quelque choſe des récompenſes que Dieu promit à ſa fidélité; & ignorant que le Sacrifice n'avoit pas été accompli à l'égard de ce fils bien aimé, ils prirent la choſe à la lettre, & crurent en imitant une action ſi heroïque, s'attirer les mêmes bénédictions du Ciel. En effet, dit-il, ce fut Saturne, ſelon les Poëtes & les Hiſtoriens, qui introduiſit la déteſtable coutume de ſacrifier des hommes. Or Saturne, au jugement des meilleurs Auteurs, eſt le même qu'Abraham. Les preuves en ſont claires, mais je ne dois les rapporter que dans l'Article de ce Dieu.

Les Anciens ouvrirent enfin les yeux ſur ces Sacrifices inhumains, & les évenemens que je vais raconter, les firent enfin ceſſer peu à peu. Un Oracle, dit Plutarque, ayant ordonné aux Lacedemoniens affligés de la peſte, d'immoler une Vierge; & le ſort étant tombé ſur une jeune fille nommée Helene, un Aigle enleva le couteau ſacré, & le poſa ſur la tête d'une Geniſſe, qui fut ſacrifiée à ſa place. Le même Plutarque raconte que Pelopidas, chef des Atheniens, ayant été averti en ſonge, la veille d'une bataille, d'immoler une Vierge blonde aux mânes des filles de Scedaſus qui avoient été violées & maſſacrées dans le même lieu, ce Général effrayé, tint conſeil ſur l'inhumanité de cette ſorte de Sacrifice, qu'il croyoit déplaire aux Dieux; & ayant vû une Cavalle rouſſe, il l'immola par le conſeil du Devin Theocrite, & remporta la victoire. En Egypte, Amaſis ordonna qu'au lieu d'hommes, on offrît ſeulement des figures humaines. Diphilus ſubſtitua dans l'Iſle de Chypre, des Sacrifices de bœufs à ceux des hommes; & Hercule étant en Italie, des têtes de cire, nommées *Oſcillæ*, à de veritables hommes.

Anciennement les chefs de famille en étoient également les Rois & les Pontifes, & c'étoient eux qui offroient les Sacrifices; mais dans la ſuite on eut dans chaque état des Prêtres & d'autres Miniſtres pour cette fonction, comme nous le dirons dans le Chapitre ſuivant: cependant dans le temps même qu'il y avoit des Prêtres établis, ces chefs de famille conſerverent toujours le même droit. Ainſi on peut diſtinguer

deux sortes de Sacrifices ; les particuliers, que chacun pouvoit offrir chez soi à ses Dieux Lares, ou Penates (*a*), & les Sacrifices publics, établis par les Loix, & pour lesquels il y avoit des Ministres autorisés, & un Pontife qui y présidoit. Ces sortes de Sacrifices s'offroient à Rome & dans la Grece, selon certaines regles, qu'on étoit obligé d'observer exactement. Ciceron s'en explique ainsi. « Nos Ancêtres, dit-il, ont » donné des regles pour les choses divines ; ensorte que pour » les ceremonies établies aux grandes solemnités, on ait re- » cours aux Pontifes qui en sont bien instruits ; que pour gerer » les affaires de la Republique, on s'adresse aux Augures, &c. »

Le principal soin de ces Ministres consistoit à bien choisir les Victimes ; car elles devoient avoir pour être agréables aux Dieux, certaines qualités, dont je parlerai dans un moment. On leur donnoit aussi plusieurs noms. On appelloit *Præcidaneæ hostiæ*, celles qu'on immoloit le jour d'avant la solemnité, comme on nommoit *præcidanea porca*, la truye qu'on sacrifioit à Cerès avant la moisson. On nommoit *Succidaneæ hostiæ*, celles qu'on sacrifioit lorsqu'on avoit manqué d'immoler les premieres, qui devoient préceder ; & c'est ainsi qu'on expioit l'omission. Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *Eximiæ hostiæ* ; ce mot qui signifie *excellent*, n'étant pas pris dans sa propre signification, mais pour marquer qu'on retiroit ces Victimes du troupeau, pour être immolées, *eximebantur grege*. Les brebis qui avoient deux agneaux, qu'on immoloit avec la mere, étoient nommées *Ambiguæ oves*, & les Victimes dont les entrailles étoient adherentes, *Harungæ*, ou *Harugæ* (1), celles qui étoient consumées, *Prodigiæ*, celles qui avoient les dents plus élevées que les autres, *Bidentes* (2).

(1) Fastes.

(2) Hygin.

De quelque nature que fussent les Victimes, il en falloit faire un grand choix ; & les mêmes défauts, qui parmi les Juifs les excluoient des Sacrifices (3), les rendoient aussi défectueuses parmi les Payens, qui paroissoient par-là avoir emprunté plusieurs usages des Hebreux. Vossius, dans son sçavant Traité de l'Idolâtrie, est entré sur ce sujet dans des détails Philologiques extrêmement recherchés, ausquels je renvoye les

(3) Voyez le Levit.

(*a*) Voyez Virgile, Eneid. liv. 3. qui parle du Sacrifice qu'Enée offrit le à ses Dieux Penates, qui lui avoient apparu en songe.

Sçavans. Il suffit de dire ici avec Jul. Pollux (1), que la Victime devoit être pure, non mutilée, sans tache, sans défaut, saine, ni boiteuse ni contrefaite ; blanche & en nombre impair pour les Dieux célestes, noire & en nombre pair pour les Dieux infernaux. Enfin, choisie parmi les animaux, les plantes, ou les fruits, agréables aux Dieux ausquels on les offroit; car on n'immoloit pas toutes sortes de Victimes indifferemment à chaque Divinité. Ordinairement c'étoit une truye pleine qu'on offroit à Cybele & à la Déesse *Tellus*; le taureau à Jupiter; à Junon, des génisses, des agneaux femelles, des brebis, & à Corinthe on lui sacrifioit une chevre. A Neptune, un taureau & des agneaux, comme il paroît par Homere. A Pluton, aussi un taureau noir, & à Proserpine une vache noire; & lorsqu'on prenoit cette Déesse pour Hecate, on lui immoloit un chien, animal qu'on croyoit éloigner en aboyant les spectres qu'envoyoit cette Déesse. La Victime la plus agréable à Cerès, étoient le verrat & la truye. On lui offroit aussi du miel & du lait. A Venus, la colombe, le bouc, la genisse, une chevre blanche, &c. A Bacchus, un bouc. On immoloit la vache & le taureau à Hermione, comme nous l'apprenons d'Elien (2), qui ajoute, que dans ces Sacrifices un taureau, qu'à peine dix hommes avoient pu dompter, suivoit de lui-même une vieille Prêtresse jusqu'à l'autel. Au Soleil, quelquefois du miel, mais les Armeniens & les Massagetes lui immoloient des chevaux. A Apollon, car souvent il étoit distingué du Soleil, on offroit le belier, la chevre, la brebis, & le bouc; & quand on le confondoit avec le Soleil, un jeune taureau aux cornes dorées, pour marquer ses rayons: on lui offroit aussi un corbeau. A Mars, le cheval, le taureau, le verrat, & le belier: les Lusitaniens lui immoloient des boucs, des chevres, & quelquefois leurs ennemis. Les Scythes lui offroient des ânes, & les Cariens des chiens. Homere nous apprend que les Victimes les plus agréables à Minerve, étoient le taureau & l'agneau, ou, selon Fulgence Planciadès, des boeufs qui n'avoient point encore été sous le joug. A Diane, des cerfs, des chevres, sur-tout parmi les Atheniens, & en quelques endroits, des vaches. Aux Dieux

un jeune taureau, ou un agneau femelle, selon les

(1) Liv. I. ch. 29.

(2) De Anim.

facultés de ceux qui sacrifioient. On leur immoloit aussi des cocqs & des hirondelles, & le cochon, d'où ils prirent le nom de *Grundiles*.

Enfin, chaque Dieu avoit son animal, ou son arbre, ou sa plante favorite. Parmi les animaux le lion étoit consacré à Vulcain; le loup à Apollon & à Mars; le chien, aux Dieux Lares & à Mars; le dragon, à Bacchus & à Minerve; les griffons à Apollon; les serpens à Esculape; le cerf à Hercule; l'agneau à Junon; le cheval à Mars; la genisse à Isis. Parmi les oiseaux, l'aigle l'étoit à Jupiter; le paon à Junon; la chouette à Minerve; le vautour & le pivert à Mars; le cocq, au même Mars, à Esculape, à Apollon & à Minerve; la colombe & le moineau à Venus; les alcyons à Tethys; le phenix au Soleil, & la cigale, espece d'insecte qui vole, à Apollon. Parmi les poissons, qui appartenoient tous à Neptune, la conque marine, & le petit poisson nommé *Apua*, que Festus dit être produit par la pluie, étoient chers à Venus, & le barbeau, à Diane. Parmi les arbres & les plantes, le pin étoit consacré à Cybele, à cause d'Atys; le hêtre à Jupiter; le chêne & ses differentes especes, à Rhea; l'olivier, à Minerve; le laurier, à Apollon, après l'avanture de Daphné; le roseau, à Pan, après celle de Syrinx; le lotus, & le Myrte, étoient aussi consacrés à Apolon & à Venus; le cyprès, à Pluton; le narcisse & l'adiante, qu'on nomme aussi le clou de Venus, à Proserpine; le frêne & le chiendent, à Mars; le pourpier, à Mercure; le myrte & le pavot, à Cerès; la vigne & le pampre, à Bacchus; le peuplier à Hercule; le dyctime & le pavot, à Lucine; l'ail, aux Dieux Penates; l'aune, le cedre, le narcisse & le geniévre, aux Eumenides; le palmier, aux Muses; le platane, aux Génies; l'aulne, au Dieu Sylvain; le pin, à Pan, &c.

Si vous exceptez quelques raisons symboliques qu'on a rapportées en passant, de ces sortes de consécrations, il n'est pas possible de deviner les autres: il y a apparence que, comme anciennement, & dès les premiers temps, l'Idolâtrie ne connoissoit pas toutes ces distinctions, ni de Victimes, ni d'êtres spécialement consacrés à quelque Divinité, à l'exclusion d autres, tout ce raffinement fut imaginé par les Prêtres, q

se proposoient d'imprimer par-là plus de veneration pour les Dieux.

La Victime étant choisie de la maniere que j'ai dit, on la paroit de rubans & de bandelettes; on lui doroit les cornes, on mettoit sur sa tête des gâteaux, du fruit & de l'encens mâle (1); c'est ce qu'on appelloit l'immolation, *immolatio.* Ensuite venoit la libation; c'étoit du vin qu'on prenoit soi-même, & qu'on faisoit goûter aux assistans. Puis *litabatur*; c'est-à-dire, que le Prêtre prenoit quelques poils entre les cornes de la Victime, les jettoit dans le feu, & enfin après s'être tourné du côté de l'Orient, ordonnoit au Victimaire d'égorger la Victime. A peine étoit-elle morte, que le Prêtre lui enfonçoit dans les entrailles le couteau sacré, pour voir si le Sacrifice étoit heureux, *an perlitatum foret*; & l'Haruspice les examinoit, pour en tirer un augure favorable. Ensuite on coupoit la Victime en pieces, on les faisoit cuire, & on les distribuoit pour le festin. Ceux qui l'égorgeoient, étoient nommés *Victimarii, Popæ, Cultrarii.* Le Prêtre, outre les habits destinés à ses fonctions, ne manquoit pas de porter sur sa tête une couronne de branches ou de feuilles de l'arbre qui étoit spécialement consacré au Dieu pour qui étoit le Sacrifice; comme, de chêne pour Jupiter, de laurier pour Apollon, de peuplier blanc pour Hercule, de pampre pour Bacchus, de cyprès pour Pluton; ainsi des autres.

(1) Tout cela n'étoit point general pour tous les Sacrifices.

Mais comme il y avoit differentes sortes de Sacrifices, l'holocauste, le Sacrifice expiatoire, le Sacrifice d'actions de graces, & plusieurs autres, on agissoit differemment par rapport à la Victime. Dans l'holocauste, elle étoit entierement consumée par le feu, sans qu'il en restât rien. Quelquefois on repandoit seulement le sang autour de l'autel; on brûloit dessus les graisses qui entouroient les visceres, & on emportoit le reste, ou on le mangeoit près du lieu-même de l'immolation. Il y avoit des portions ausquelles le Prêtre seul avoit droit de toucher, les autres étoient distribuées ou emportées. Il paroît même que parmi les Gentils, tout ce qui étoit pour l'usage de la nourriture ordinaire, sur-tout la chair des animaux, avoit été offert auparavant en Sacrifice; & de-là vint l'attention qu'avoient les premiers fidéles, lorsqu'ils vivoient au milieu

des Payens, de prendre garde de ne point manger de viandes qui eussent été offertes aux Idoles. Si cette idée, qui a été suivie par quelques Auteurs, & qui paroît fondée sur l'Antiquité, n'est pas exactement juste, du moins est-il vrai que tous les festins publics étoient précedés de Sacrifices, dont on mangeoit les viandes, ainsi que le dit formellement Athenée(1): pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire Homere, Virgile, & d'autres Anciens.

(1) Liv. 5. p. 192.

On peut conclure de ce qu'on vient de dire, qu'il devoit y avoir dans les Temples, & dans les autres lieux où on sacrifioit, differentes places marquées; les unes pour preparer la Victime, d'autres pour l'égorger, d'autres pour en faire cuire la chair, d'autres enfin pour célebrer le festin; lequel, quoiqu'un acte de Religion, étoit fort gai, & toujours accompagné de danse, de musique, & d'hymnes chantés en l'honneur des Dieux. Les Devins, chez les Grecs, comme Calchas, Mopsus, Amphiarée, & plusieurs autres; & les Haruspices chez les Romains, assistoient aux Sacrifices, pour consulter les entrailles de la Victime, & en dire leur sentiment. C'étoient eux qui ordonnoient le temps, la forme, & la matiere des Sacrifices, sur-tout dans les occasions importantes; & on ne manquoit guere alors de les consulter, & de suivre leurs décisions.

Il n'étoit pas toujours necessaire de conduire la Victime vivante auprès des Autels, puisque faute d'autres animaux, on en alloit tuer à la chasse, comme nous l'avons dit, pour les immoler ensuite. L'animal même n'étoit pas offert entier aux Dieux; les cuisses étoient le morceau qui leur étoit destiné, ainsi que Pausanias (2) l'a remarqué en general pour les Sacrifices des Grecs; & on faisoit brûler cette partie de la Victime sur un feu clair, de bois coupé par éclats. Apollonius de Rhodes (3) dit la même chose : *Ils égorgent*, dit-il, *deux bœufs, les coupent par quartiers, & ensuite par morceaux, ils en separent les cuisses votives; & après les avoir couvertes de la graisse, ou de l'*omentum *qui est gras, il les font griller sur des éclats de bois.*

(2) In Att. p. 22. & in Arc. p. 269.

(3) Liv. 1. v. 432.

Les libations accompagnoient toujours les Sacrifices : c'étoit une liqueur qu'on repandoit en l'honneur du Dieu à qu-

on offroit le Sacrifice, & souvent le Sacrifice même n'étoit qu'une simple libation. Anciennement ce n'étoit que de l'eau qu'on repandoit, lorsque l'usage du vin n'étoit pas établi, ou ne l'étoit qu'en quelques endroits; & ce qui paroîtra surprenant, c'est que plusieurs Peuples qui celebroient les Orgies, ou les *Bacchanales*, ignoroient, ou du moins ne faisoient aucun usage du vin. Les Perses, au rapport d'Herodote (1), ne beuvoient que de l'eau. On doit dire la même chose des Nations du Pont, des Cappadociens, & des Scythes. Comment les Arcadiens, qui anciennement ne vivoient que de glands, ou plûtôt de quelques châtaignes sauvages; comment les Troglodytes, les Icthyophages, & une infinité de Peuples errants, qui vivoient au milieu des bois ou dans des grottes, auroient-ils connu l'usage du vin? Ils avoient cependant une Religion, des Sacrifices & des Libations. Des Peuples même plus polis, & qui en connoissoient l'usage, tels que les Egyptiens, n'osoient, si nous en croyons Plutarque (2), en porter dans les Temples. En effet avant Psammeticus, les Egyptiens n'en usoient point du tout, & n'en offroient point à leurs Dieux, croyant qu'il ne leur étoit pas agréable, puisqu'ils le regardoient comme le sang des Titans, qui mêlé avec la terre, après que Jupiter les eut foudroyés, avoit produit la vigne.

Quoiqu'il n'y eût point de temps marqué pour les Sacrifices particuliers, on observoit cependant très-religieusement dans les Sacrifices publics, de prendre le matin pour les Dieux celestes, & le soir ou la nuit, pour les Dieux terrestres ou infernaux. Les Sacrifices faits en l'honneur de ces derniers, exigeoient des ceremonies qui leur étoient particulieres. On ne leur immoloit que des victimes noires; on faisoit une fosse pour en recevoir le sang, & on y jettoit le vin de la libation On brûloit la victime entiere comme dans les holocaustes, sans en reserver rien pour le festin; car il n'étoit pas permis de manger les viandes qui étoient offertes aux Dieux infernaux & aux Manes (3).

Enfin il est bon de remarquer après Lucien (4), que les Sacrifices étoient differens selon la qualité des personnes. *Le Laboureur*, dit-il, *immole un bœuf; le Berger, un agneau; le*

(1) Liv. 1.

(2) De Isid. & Osir.

(3) Voyez Isidore.

(4) Des Sacr.

Chevrier, une chevre : il y en a qui n'offrent que de ſimples gâteaux ou de l'encens ; & le pauvre fait ſon ſacrifice en baiſant ſa main droite.

Remarquons encore que les Sacrifices étoient devenus ſi communs, qu'on en offroit dans preſque toutes les occaſions de la vie ; puiſqu'outre ceux qui étoient preſcrits par les Rituels, les Generaux d'armée en offroient avant la bataille, ainſi qu'on le voit dans les anciens Auteurs, particulierement dans Pauſanias (1) : ceux qui vouloient fonder quelque ville, comme il paroît par le même Auteur (2) : lorſqu'on vouloit entreprendre quelque voyage : dans les maladies, dans les affaires, après quelque ſonge ; enfin on n'entreprenoit rien de conſiderable, ſans avoir auparavant imploré le ſecours des Dieux par cet acte de Religion.

(1) in Meſſ.

(2) Ibid.

Euſebe rapporte (3) un paſſage de Porphyre au ſujet d'un Oracle d'Apollon, qui preſcrivoit la forme des Sacrifices. » Il y a, diſoit Porphyre, d'après un Oracle, des Dieux de la » terre & des Dieux des enfers. On leur offre des victimes à » quatre pieds, de couleur noire ; mais avec cette difference, » que pour les Dieux terreſtres, on preſente les victimes ſur » des Autels, & pour les Dieux infernaux dans des foſſes, » & dans des lieux creux. Aux Dieux de l'air on immole des » oiſeaux, dont on brûle tout le corps en holocauſte, & » dont on répand le ſang autour de l'Autel. On offre auſſi des » volatiles aux Dieux marins, mais il faut qu'on jette la libation » dans les flots, & que les oiſeaux ſoient de couleur noire ». D'ou l'on peut conclure qu'on offroit aux Dieux celeſtes des oiſeaux blancs, ainſi que des victimes blanches, comme je l'ai déja remarqué. Mais il faut obſerver encore, 1°. qu'à Rome, lorſque la victime avoit quelques taches, on la blanchiſſoit avec de la craye, & cette ſorte de victime s'appelloit, *bos cretatus*. 2°. qu'on offroit aux Dieux terreſtres des bêtes à quatre pieds, pourvû qu'elles fuſſent noires ; comme devoit être le cochon qu'on immoloit à Cerès, parce que, comme le remarque le même Porphyre, la terre eſt de couleur brune. 3°. enfin que comme les bandelettes dont on ornoit la tête des victimes offertes aux Dieux du ciel, devoient être blanches, celles dont on paroit les animaux deſtinés

(3) Prep. Evang. l. 3.

aux Sacrifices qu'on faisoit aux Dieux terrestres & infernaux devoient être noires (*a*).

Les Sacrifices ne se faisoient pas toujours, comme on l'a remarqué, en immolant des animaux : souvent on ne presentoit aux Dieux que des fruits & des plantes, comme à Pomone & à d'autres Divinités ; souvent de la farine cuite, ou des gâteaux de farine de bled, ou d'orge. Les Grecs en offroient dans tous leurs Sacrifices, de quelque nature qu'ils fussent. Homere nomme ces gâteaux ἐυχιχύτας ; d'autres s'appelloient *popana* & *prothymata*, & ceux-ci étoient principalement offerts à Esculape. Une autre sorte de gâteau étoit nommé *bos*, le bœuf, parce qu'on y figuroit des cornes, & il étoit destiné à Jupiter celeste, à Apollon, à Diane, à Hecate & à la Lune. Il y en avoit d'autres qu'on nommoit *melyta*, parce qu'ils étoient pêtris avec du miel, & ceux-ci étoient offerts à Trophonius. Enfin, pour tout dire, il y avoit une autre sorte de gâteau, qui se nommoit *Arisca*, une autre appellée *Hygica*, qu'on offroit à la Déesse de la santé.

A Rome c'étoit avec de la farine de bled & du sel, que se faisoient ces gâteaux, qu'on nommoit *Ador*, & les Sacrifices qu'on en faisoit *Adorea Sacrificia*. Suivant la Loy de Romulus, ces gâteaux devoient être cuits au four ; & il institua pour cela la Fête appellée *Fornacalia* ; d'où vint dans la suite la Déesse Fornax.

Après que la victime étoit égorgée, il y avoit des Ministres qui tenoient des vases prêts pour en recevoir le sang, d'autres qui avoient à la main des instrumens, ou pour l'écorcher, ou pour la couper en plusieurs morceaux. J'ai dit que l'Haruspice, le Flamine, ou le Prêtre examinoit les entrailles de la victime, *Exta*, pour en tirer des Augures favorables, il faut ajouter ici, 1°. que le cœur, le foye, le poulmon & la rate, étoient le principal sujet de leur attention : 2°. que c'étoit de l'inspection des entrailles, qu'étoit venue la maniere de deviner, qu'on nommoit *Extispicium* : 3°. qu'on observoit aussi le mouvement de la queue, au moment que la victime

(*a*) Le mot latin *cæruleus*, dont on se sert pour exprimer la couleur de ces bandelettes, est souvent pris par les meilleurs Auteurs, pour marquer le noir, quoiqu'il s'entende ordinairement du bleu foncé.

expiroit. Si elle se tordoit, cela marquoit une entreprise difficile : lorsqu'elle se tournoit en bas, on en auguroit une défaite ; & si elle s'élevoit en haut, c'étoit la marque d'un triomphe complet : 4°. qu'on tiroit encore des presages sur la maniere dont l'encens petilloit en brûlant, ainsi que de la fumée & de ses differens mouvemens ou contours.

Lorsque le Sacrifice étoit fini, si l'augure en étoit favorable, c'étoit alors un Sacrifice parfait, ce qu'on exprimoit par le seul mot *Litare* ; car tous n'étoient pas agréables à la Divinité à laquelle on les offroit, comme le dit Martial (1),

(1) Liv. 10. Ep. 73.

Non quacumque manu victima cæsa litat.

(2) In Pœn.

Plaute dit aussi (2)

Si Hercule istuc unquam factum est, tum me
Jupiter faciat, ut semper sacrificem, nunquam litem.

Si je suis coupable de ce dont vous m'accusez, je consens que Jupiter ne reçoive favorablement aucun des Sacrifices que je lui offrirai.

Ainsi il n'y avoit point de veritable Sacrifice sans la *Litation*, s'il est permis de rendre ce mot françois.

Tous les Assistans étoient obligés de garder le silence pendant qu'on égorgeoit la victime, & qu'elle brûloit sur l'Autel : dans l'intervalle de ces deux operations, on pouvoit s'entretenir les uns avec les autres ; d'où étoit venu le proverbe, *inter cæsa & porrecta.*

Lorsque le Prêtre alloit sacrifier, un Heraut crioit devant lui, *hoc age*, soyez uniquement attentif à ce que vous allez faire. Et en Grece, lorsqu'il approchoit de l'Autel il demandoit ; *Qui est ici ?* & les Assistans répondoient : *Plusieurs gens de bien.* Alors le Prêtre prononçoit la formule, *Loin d'ici tout scelerat*, que les Romains rendoient par ces mots : *procul este profani.* On avoit sur-tout grand soin d'en chasser les voleurs, les meurtriers, & tous les gens de mauvaise vie : mais cela n'étoit pas general, du moins dans la Grece, pour tous les Sacrifices.

Les Prêtres qui sacrifioient avoient ordinairement la tête voilée ; je dis ordinairement, parce qu'il y avoit des Sacrifices où ils devoient être tête nue. On n'est pas trop d'accord sur cette distinction ; cependant Fabretti (1) croit qu'on se voiloit la tête pour sacrifier aux douze grands Dieux, & qu'on sacrifioit aux autres la tête découverte. Plutarque semble insinuer que le Prêtre ne se couvroit la tête que lorsqu'il sacrifioit aux Dieux celestes, puisqu'il dit que celui qui offroit le Sacrifice à Saturne, avoit la tête nue, parce que c'étoit un des Dieux infernaux. Les bas-reliefs antiques qui representent les Sacrifices, tels qu'on peut les voir dans le P. de Montfaucon (2) & ailleurs, n'autorisent gueres ces distinctions. On sçait seulement qu'en Grece, le Sacrificateur étoit toujours tête nue.

(1) Col. Traj. p. 169.

(2) Ant. Expl. T. 2.

Le Prêtre, avant que de sacrifier, devoit s'y préparer surtout par la continence, durant la nuit qui le précedoit, & par l'ablution ; & c'est pour cela qu'à l'entrée du Temple il y avoit ordinairement de l'eau, où il se purifioit. Il paroît qu'anciennement on alloit se laver dans quelque fleuve ; du moins Virgile (3) fait dire à Enée prêt à offrir un Sacrifice, qu'il ne sacrifiera point avant que de s'être purifié dans l'eau d'un fleuve :

(3) En. L. 2.

. . . . *Donec me flumine vivo*
Abluero.

Mais il est bon de remarquer que cette ablution n'étoit requise que dans les Sacrifices qu'on offroit aux Dieux celestes ; l'aspersion étant suffisante pour les Dieux terrestres & infernaux. On ne sacrifioit jamais à Rome, qu'on n'eût commencé par adresser une priere à Janus, par la raison, dit Ovide, qu'il étoit gardien de la porte qui conduisoit aux autres Dieux. Cette priere étant finie, on en faisoit une seconde à Jupiter, puis une troisiéme à Junon, ou selon d'autres, à Vesta. Le Prêtre faisoit ensuite plusieurs fois le tour de l'Autel, & portoit la main à la bouche ; puis il versoit du vin sur le même Autel avec la patere : enfin il ordonnoit au Victimaire de frapper la victime ; ce qu'il faisoit, ou avec le couteau nommé *Secespita*, ou il l'assommoit d'un coup de maillet.

(1) loc. cit. Le P. de Montfaucon (1) explique la plûpart des Sacrifices qu'on trouve encore representés sur des marbres, & sur des bas-relifs; ce qui me dispense d'en parler ici, d'autant plus que ses explications supposent les figures qu'on doit avoir devant les yeux; mais comme parmi le grand nombre de ces Sacrifices, il y en avoit de plus solemnels que les autres, tels que sont l'Hecatombe, le Taurobole, le Criobole, & quelques autres, je crois qu'on attend de moi que j'en donne ici un détail abregé.

Hecatombes Dans les grandes victoires, ou dans le temps de quelque calamité publique, on immoloit quelquefois dans le même Sacrifice, jusqu'à cent bœufs, ou cent autres animaux; c'est ce qu'on appelloit *Hecatombe* : quelquefois jusqu'à mille, ce qui étoit très-rare, & c'est ce qu'on nommoit *Chiliombe*.

(2) in Balb. Capitolin (2) parlant de l'Hecatombe qui fut offerte par l'Empereur Balbin, après la defaite de Maximin, nous apprend en même temps de quelle maniere s'offroit cette sorte de Sacrifice. » On dresse en un lieu marqué cent Autels de » gazon, & on immole cent moutons & cent cochons; si » le Sacrifice est Imperial, on immole cent lions, cent ai- » gles, & cent autres animaux. Les Grecs, ajoute cet Au- » teur, faisoient la même chose lorsqu'ils étoient affligés de » la peste. » Athenée ajoûte qu'on en usoit de même après des victoires signalées, & cite pour cela l'exemple de Conon, Capitaine Lacedemonien, qui offrit, dit-il, *une vraie Hecatombe*. Par ce mot de vraie Hecatombe, l'Auteur nous fait entendre que ce General fit immoler veritablement cent boucs, car quelquefois on donnoit ce nom à des Sacrifices, où les cent animaux étoient d'une autre espece. Par le passage de Capitolin, on peut refuter l'erreur de ceux qui soutiennent que l'Hecatombe étoit ainsi nommée, à cause des cent bœufs ou taureaux qu'on y immoloit. Hesychius & plusieurs autres Auteurs, confirment ce que dit Capitolin, qu'on sacrifioit dans les Hecatombes, d'autres animaux que des bœufs. Au reste ce Sacrifice étoit très-ancien, puisqu'il en est fait men-
(3) Od. L. 1. tion dans Homere (3), qui dit que Neptune alla en Ethyopie recevoir le Sacrifice des Hecatombes de taureaux & d'agneaux. On sçait que Pythagore offrit une Hecatombe, pour

avoir trouvé la démonſtration de la quarante-ſeptiéme propoſition du premier Livre d'Euclide.

Nous ne devons pas oublier le Sacrifice d'*Agrotere*, où l'on immoloit cinq cens chevres tous les ans à Athenes, en l'honneur de Diane, ſurnommée *Agrotere*, ſoit de la ville Agros dans l'Attique, ſoit d'un ſurnom de cette Déeſſe, qui lui fut donné, ſelon Rhodiginus, parce qu'elle étoit toujours dans les champs. Xenophon rapporte l'inſtitution de ce Sacrifice, au vœu que firent les Atheniens d'immoler à cette Déeſſe autant de chevres, qu'ils auroient tué de Perſes; mais ils en firent un tel carnage, qu'il fut impoſſible d'accomplir ce vœu à la lettre, ce qui les obligea à faire un Decret, par lequel ils s'engageoient d'immoler tous les ans cinq cens chevres en ſon honneur; ce qu'ils continuoient encore du temps de cet Hiſtorien.

Taurobole.

Le Taurobole étoit un Sacrifice offert à la mere des Dieux. Ce Sacrifice ne paroît pas avoir été connu dans les premiers temps du Paganiſme, puiſque la plus ancienne Inſcription qui en faſſe mention, & qui eſt celle qui fut trouvée à Lyon en 1704. dans la Montagne de Fourviere, nous apprend que ce Taurobole fut offert ſous le regne de l'Empereur Antonin, l'an de Jeſus-Chriſt 160. Il ne finit auſſi que fort tard; la derniere Inſcription qu'on en connoiſſe, eſt de l'Empire de Valentinien III.

Comme perſonne n'a mieux expliqué les céremonies du Taurobole que M. de Boſe, dans la Diſſertation qu'il fit ſur l'Inſcription de Lyon (1), j'y renvoye les Curieux, me contentant, pour en donner quelqu'idée, d'obſerver que ce n'eſt gueres que par les Inſcriptions qu'on connoît cette ſorte de Sacrifices, les Anciens, du moins ceux qui nous reſtent, gardant ſur cet article un profond ſilence; ſi on en excepte Julius Firmicus, Auteur chrétien, Prudence, & peut-être Lampridius, qui parlant d'Heliogabale, dit qu'il étoit ſi dévot à Cybele, qu'il recevoit le ſang des taureaux qu'on immoloit à cette Déeſſe. Ce Sacrifice étoit offert à Cybele pour la conſecration du Grand Prêtre, pour l'expiation des pechés, ou pour la ſanté du Prince, ou de ceux qui l'offroient. C'étoit une eſpece de baptême de ſang, dans lequel on croyoit

(1) Mem. de l'Ac. des Bel. Lettr. T. 3.

trouver une renaissance spirituelle, & dont le rit & les cérémonies étoient differentes des autres Sacrifices. Mais comme le Poëte Prudence fait une description détaillée du Taurobole, nous allons donner, pour mettre nos Lecteurs au fait, une traduction de ses vers.

» Pour consacrer le Grand Prêtre, dit-il, c'est-à-dire, pour » l'initier au Taurobole, on faisoit une grande fosse, dans laquelle il entroit, paré d'un habit extraordinaire, & portant une couronne d'or, avec une Toge de soye, ceinte à » la maniere des Sabins. Au dessus de la fosse, il y avoit une » espece de plancher, dont les planches mal jointes laissoient » plusieurs fentes, & outre cela, on les perçoit de plusieurs » trous .... On amenoit ensuite un grand Taureau couronné de festons, portant sur les épaules des bandelettes » couvertes de fleurs, & ayant le front doré. On égorgeoit » cette victime, ensorte que le sang tout chaud, & à grands » flots, couloit sur le plancher, lequel étant criblé de trous, » laissoit tomber dans la fosse comme une pluye de sang, que le » Prêtre recevoit sur sa tête, sur son corps, & sur ses habits. » Non content de cela, il renversoit aussi la tête pour recevoir ce sang sur son visage, il en faisoit tomber sur l'une » & l'autre joue, sur ses oreilles, sur ses lévres, sur ses narines : il ouvroit même la bouche, pour en arroser sa langue » & en avaler. Lorsque la victime avoit rendu tout son sang, » on la retiroit, & le Grand Prêtre sortoit de la fosse. C'étoit » un spectacle horrible que de le voir ainsi la tête couverte » de sang, la barbe chargée de grumeaux, & tous ses habits » souillés. Cependant lorsqu'il paroissoit, tout le monde le saluoit, & l'adoroit même sans oser en approcher, le regardant comme un homme purifié & sanctifié ».

Ceux qui avoient ainsi reçu le sang du Taurobole, portoient le plus long-temps qu'ils pouvoient leurs habits ainsi souillés, comme une marque sensible de leur regeneration.

2°. Ce n'étoit pas toujours pour les particuliers que se faisoit le Taurobole : on en faisoit la ceremonie pour les Corps de Ville, pour des Provinces entieres, pour la prosperité de l'Empereur, &c. Quelquefois ces regenerations étoient pour vingt-ans ; quelquefois enfin l'Archigalle, ou le Grand

Prêtre

Prêtre de Cybele, l'ordonnoit dans certaines occasions (*a*).

3°. Ce Sacrifice de regeneration n'exigeoit pas toujours qu'on immolât un Taureau : la victime étoit quelquefois un belier, & alors il se nommoit *Criobole*. Quelquefois une chévre, & alors il portoit le nom d'*Egibole*, ou *Ægobole*. Plusieurs Sçavans ne conviennent pas que cette derniere victime ait été employée dans les Tauroboles, mais seulement le taureau, & quelquefois le belier, lorsqu'on vouloit honorer Atys, favori de Cybele, à laquelle le Taurobole étoit uniquement consacré ; quoique Duchoul, Cambden, Selden & quelques autres ayent cru qu'il s'offroit aussi à l'honneur de Diane.

Finissons ce Chapitre par quelques observations generales au sujet des formules de prieres qu'on y faisoit. Comme on croyoit que les Dieux eux-mêmes avoient dicté ces formules, on les regardoit comme quelque chose de si essentiel, que si celui qui étoit chargé de les prononcer, en oublioit ou transposoit seulement quelque mot, on étoit persuadé que le Sacrifice devenoit inutile. Aussi quand le Consul Decius se devoua aux Dieux infernaux, & avec lui les Troupes ennemies, il avertit le Pontife Valere Maxime de prononcer exactement la formule prescrite en cette occasion. Il y avoit même des hommes préposés pour prendre garde qu'on n'oubliât rien du Formulaire ; & pour qu'ils pussent entendre celui qui le prononçoit, sans en perdre aucune parole, ils imposoient silence aux Assistans. La plûpart de ces formules, si nous en croyons Jamblique (1), comme celle de la Theurgie, espece de magie, dont on parlera dans la suite, avoient d'abord été composées en Langue Egyptienne, ou en Langue Chaldaïque. Les Grecs & les Romains en les traduisant y avoient laissé beaucoup de mots de ces Langues étrangeres, ce qui les rendit souvent un langage barbare & inintelligible, mais toujours d'autant plus respectable qu'il étoit plus inintelligible & plus barbare.

(1) Des Myst.

(*a*) Tout cela est tiré des Inscriptions, & de la Dissertation de Monsieur de Bose.

CHAPITRE XI.

Des Instrumens dont on se servoit dans les Sacrifices & dans d'autres Cerémonies religieuses.

APRE'S avoir traité des Sacrifices & des Victimes, je dois parler des Instrumens sacrés ; mais comme il est difficile d'en faire bien entendre la description sans figures, les Lecteurs auront recours aux Antiquaires qui les ont fait graver.

Celui qu'on nommoit *Acerra*, étoit un coffret dans lequel on mettoit l'encens, à peu près comme nous en avons dans nos Eglises; car ceux des Anciens, que le temps nous a conservés, & qu'on voit dans les cabinets des curieux, n'étoient pas tous faits sur le même modéle, ni de même metal. Ce coffret ou cette boëte de parfums, se voit souvent sur les Monumens anciens, entre les mains des Camilles, quelquefois entre celles des Vestales.

L'Encensoir, ou *Thuribulum*, étoit connu des Anciens, mais on n'en voit aucune representation dans les Monumens. Les Grecs nommoient cet Instrument *Thymiaterion*, & on voit bien quel en devoit être l'usage.

Le *Prefericule* étoit un vase qui contenoit la liqueur dont on se servoit dans les Libations. Le Disque, un bassin où l'on mettoit les viandes des victimes. L'Aspersoir, qui étoit à peu près comme les notres, de crin de cheval, ou de quelqu'autre animal, avec un manche, servoit pour les aspersions d'eau lustrale, qui étoit contenue dans un vase, dont les monumens nous ont conservé quelque representation.

La Patere, étoit un instrument ordinairement rond, un peu creux, & avec un manche. Elle servoit à recevoir la liqueur qu'on y versoit du vase, & à la repandre sur la victime ; ce que Virgile explique très-nettement :

Ipsa tenens dextrâ pateram pulcherrima Dido
Candentis vaccæ media inter cornua fudit (1).

(1) En. L. 4.

La belle Didon tenant la patere de la main droite, la versa entre les cornes de la Genisse blanche. Cet instrument, fait de differens metaux, avec quelques varietés pour sa forme, est celui que le temps a le plus respecté, & il y a peu d'Antiquaires qui n'en ayent plusieurs.

Le *Simpulum*, qui approchoit assez par sa forme de la Patere, étoit une espece de cueiller, dont, selon Festus, on se servoit dans les Sacrifices pour faire les Libations du vin. Pline (1) nomme cet instrument *Simpuvium*, & dit qu'il y en avoit de terre cuite. (1) L. 35. c. 12.

Le Bâton augural, qu'on appelloit *Lituus*, ainsi qu'une sorte de trompette, étoit un peu recourbé par le bout, & les Augures, qui vouloient examiner le vol des oiseaux pour en tirer quelque présage, le tenoient à la main: on le trouve communément sur les Monumens & sur les Medailles.

Le Maillet, *malleus*, servoit pour assommer la victime, ainsi que la Hache; car on voit ces deux sortes d'instrumens sur les bas-reliefs indifferemment entre les mains des Victimaires.

Le *Secespita*, étoit un Coutelas qui servoit à égorger la victime: il y en avoit de differentes formes, & même à guaîne. La definition qu'en donne Festus est juste: c'étoit, dit-il, un couteau de fer, long, à manche rond & d'yvoire, orné au pommeau de bandes d'or & d'argent, dont les Flamines & les Pontifes se servoient pour sacrifier.

Le *Ligula*, ou *Lingula*, étoit une espece d'Espatule dont se servoient les Haruspices pour fouiller dans les entrailles des victimes.

Le Candelabre étoit un chandelier à plusieurs branches, sur lequel on mettoit les torches qui brûloient pendant le Sacrifice.

Le *Dolabre*, un grand couteau qui servoit à découper la victime (*a*).

L'*Enclabrès*, dont parle Misson dans son Voyage d'Italie, étoit la Table sur laquelle on posoit la victime, pour en considerer plus commodément les entrailles, & en tirer les augures.

(*a*) On en trouve la representation dans le cinquiéme Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres.

L'*Offa*, étoit la Marmite dans laquelle les Prêtres faisoient cuire la portion de la victime, qui leur avoit été destinée.

La Trompette étoit une espece de Cor ou de Clairon, dont on sonnoit dans la ceremonie des Hecatombes ; mais dans tous les Sacrifices c'étoit toujours un joueur de flûte, qui accompagnoit la victime, lorsqu'on la conduisoit dans le lieu où on devoit l'immoler, & qui jouoit de ses deux flûtes pendant le Sacrifice, comme on le voit dans presque tous les monumens qui nous restent sur ce sujet.

L'*Urceolus*, étoit un petit vase, de bronze, d'argent, de terre, ou de quelque autre matiere, qui avoit un col retressi, & l'ouverture large, à peu près comme nos burettes, que portoient les Ministres subalternes, pour laver les mains des Prêtres. On en trouve souvent, sur les monumens antiques, entre les mains de ces sortes de Ministres.

Quoiqu'on ne doive pas mettre les Trepieds au nombre des Instrumens dont on se servoit dans les Sacrifices, cependant comme il y en avoit souvent dans les Temples, sur-tout dans ceux d'Apollon, & qu'ils servoient quelquefois à soutenir des vases sacrés, il est necessaire d'en dire ici quelque chose. Sans m'arrêter à la distinction d'Athenée qui n'en admet que de deux sortes, qui se reduisent aux grands & aux petits Trepieds, je les divise en trois especes. Je mets dans la premiere, ceux qui servoient à la Pythie lorsqu'elle rendoit les Oracles d'Apollon dans le Temple de Delphes. Comme l'exhalaison qui lui inspiroit l'avenir sortoit d'une caverne, ainsi que nous le dirons dans l'Histoire des Oracles, & qu'on pouvoit y tomber en s'en approchant de trop près, ce qui étoit arrivé quelquefois, on inventa une machine soutenuë sur trois pieds qui posoient sur le roc, & la Prêtresse s'y asseioit, pour recevoir commodément & sans danger l'exhalaison de la caverne. C'est cette sorte de Trepieds dont il est tant parlé dans l'Histoire ancienne. La seconde espece comprend tout ce qui étoit appuyé sur trois pieds, vases, tables, ou quelque autre chose que ce fût ; & de ceux-ci il y en avoit un grand nombre. Je mets dans la troisiéme les Trepieds votifs, que des Princes ou des Particuliers consa-

croient dans les Temples d'Apollon. Herodote (1) parle d'un Trepied d'or, que les Grecs victorieux des Perses envoyerent à Delphes : *Dans le partage qu'ils firent des dépouilles des ennemis*, dit cet Auteur, *ils mirent l'argent à part, en prirent un dixiéme, pour le Dieu qu'on honoroit à Delphes ; & ils firent de cette portion un Trepied d'or qu'ils lui consacrerent, & qu'on voit encore sur un Serpent d'airain à trois têtes.* Il paroît par ces dernieres paroles, que ce Trepied d'or étoit soutenu sur un autre espece de Trepied representé par les trois têtes d'un serpent ; ce qui est confirmé par Pausanias, qui dit (2), que le Trepied d'or donné par les Grecs, après la bataille de Platée, étoit soutenu par un dragon d'airain.

(1) Liv. 9.

(2) in Phoc.

On ne s'attend pas que je mette dans aucune de ces especes de Trepieds, ceux dont parle Homere, qui alloient tous seuls à l'assemblée des Dieux : fiction poëtique par laquelle il a voulu nous faire comprendre l'excellence des ouvrages de Vulcain.

Rien n'est plus commun dans les cabinets des Curieux, & dans les ouvrages des Antiquaires que les Trepieds, on y en trouve de toutes sortes de figures, & même d'assez singuliers. La plûpart sont d'airain ou de bronze.

CHAPITRE XII.

Des Prêtres, & des autres Ministres des Sacrifices

APRE'S avoir parlé des Sacrifices, des Victimes, & des Instrumens dont on se servoit pour les immoler, il faut maintenant dire quelque chose des Prêtres & des Ministres. Comme il n'y a point de Nation, quelque sauvage qu'elle soit, qui n'ait quelque Religion, il n'en est aucune aussi qui n'ait des Ministres pour y presider ; mais nous ne parlerons gueres dans ce Chapitre, que de ceux des Grecs & des Romains. Le nom general que les premiers de ces deux Peuples donnoient à leurs Prêtres, étoit celui de ἱερεὺς, quoiqu'ils differassent entre eux par des noms & par des fonctions particulieres. Pour en parler avec quelqu'ordre, nous prendrons

pour guide l'illustre M. Potter qui a fait un excellent Ouvrage sur l'Archeologie Grecque.

Je crois d'abord, comme je l'ai déja insinué, qu'anciennement le Sacerdoce appartenoit aux Chefs de famille ; du moins avoient-ils la liberté de sacrifier, quoiqu'il y eût des Prêrres d'office : c'est ainsi qu'au siege de Troye, pendant que Chrysès & d'autres encore étoient Prêtres, nous voyons dans Homere que les Rois, les Princes, & les Chefs de l'armée, ne laissoient pas d'offrir des Sacrifices.

Lorsqu'il s'agissoit de choisir un Prêtre, on examinoit sa vie, ses mœurs, & même ses qualités corporelles, & il falloit qu'il fût exempt des défauts qui choquent ; à peu près comme nous voyons que dans l'Ecriture Sainte les borgnes, les boiteux, les bossus, &c. étoient exclus du Sacerdoce. Les Atheniens demandoient même dans les Ministres de la Religion, une vie chaste & pure, & on sçait que leurs Hierophantes se servoient de quelques herbes froides, comme de la cigue, pour devenir continens. Generalement il étoit permis aux Prêtres de se marier ; souvent les secondes noces leur étoient interdites, quoique l'Histoire nous apprenne que cette regle n'a pas toujours été exactement observée.

Prêtres des Grecs.

Les Grecs & les Romains avoient une Hierarchie ; des Souverains Pontifes, des Prêtres, & des Ministres subalternes qui les servoient dans leurs fonctions ; mais comme les Grecs étoient divisés en plusieurs Etats independants les uns des autres, cetre Herarchie n'étoit pas par-tout uniforme. Il y avoit même des Villes, comme Argos & quelques autres, où les femmes presidoient à la Religion. Rien n'est plus celebre que ces Prêtresses d'Argos, puisque leur Sacerdoce servoit d'époque dans les evenemens publics. Les noms de la plûpart de ces Prêtresses n'étoient plus connus, lorsque M. Fourmont le jeune trouva, pendant son voyage de la Grece, une Inscription fort étendue qui en contient un ample catalogue, & dont il se dispose à donner l'histoire. Minerve Poliade, la Patrone d'Athenes, avoit une Prêtresse pour presider à son culte, & Plutarque, dans ses morales, nomme une Lysimaque qui exerçoit cette fonction. Les Pedasiens, selon Herodote (1), avoient aussi pour leur Minerve une

(1) In Clio.

Prêtresse. Il y en avoit aussi une à Catane pour Cerès, à Clazomene pour Pallas, &c.

A Delphes il y avoit cinq Princes des Prêtres, & avec eux des Prophetes qui prononçoient les Oracles. A Opunte deux Souverains Pontifes seulement, dont l'un presidoit aux culte des Dieux celestes, qu'on nommoit *Ouranius*; l'autre aux Dieux terrestres & infernaux, & ce dernier étoit appellé *Catacthonien.*

Le Sacerdoce de Syracuse, lequel, selon Ciceron (1), étoit d'une très-grande considération, ne duroit qu'un an. Les Hierophantes étoient des Prêtres très-celebres à Athenes: leur nom vient de deux mots Grecs ἱερός, sacré, & φαίνω, je parois. Selon Apollodore, c'étoit lui qui étoit préposé pour enseigner les choses sacrées & les mysteres à ceux qui vouloient être initiés; ce qui, avec le nom d'Hierophante, lui avoit aussi fait donner le nom de Prophete. Ce Ministre avoit sous lui d'autres Officiers qui l'aidoient dans cette fonction & dans les autres; on les nommoit *Exegetes*, & quelquefois, Prophetes. Il ornoit aussi les Statues des Dieux, & les portoit dans les ceremonies publiques. Leurs femmes se mêloient aussi du culte divin, & étoient nommées *Hierophantides.* Ce Prêtre avoit encore le soin du culte de Cerès & de ses mysteres. On peut consulter pour tous ces articles les Notes de Saumaise sur Solin.

(1) in Verr. 4.

Comme les Hierophantes & leurs femmes étoient destinés au culte de la Déesse Hecate & de Cerès, les Orgiophantes, & les femmes nommées *Orgiastes*, presidoient aux Orgies; & le *Daduque* ou Lampadophore aux Fêtes nommées *Daduquies*, dont nous parlerons dans l'article des Fêtes des Grecs.

Si nous en croyons Pollux (2), il y avoit seize sortes de Ministres des Temples; les Prêtres; les Garde-Temples ou Bedeaux; ceux qui avoient soin des choses sacrées; les Prophetes, les Hypoprophetes, ou les Subdelegués des Prophetes, qui publioient l'Oracle; les Sacrificateurs, ceux qui initioient, les Administrateurs des choses sacrées, les Purificateurs, les Devins ou Inspirés, les Sortilegues, ceux qui rassembloient les discours de bonne avanture, les *Chresmothetes*,

(2) Ch. 1. art. 16.

c'est-à-dire, ceux qui donnoient les Sorts à tirer, les Saints ou Dévots, les Thuriferaires ou porte-encens, les *Hyparetes*, & les Serviteurs (*a*) ou Camilles.

(1) Ch. 1. art. 17. Le même Auteur remarque ensuite (1) que les mêmes noms étoient donnés aux differens Ordres de Prêtresses, dans les lieux où les femmes étoient les Ministres des Temples, & que la Prêtresse d'Apollon à Delphes, portoit par excellence le nom de *Pythia*. Il pouvoit ajoûter encore, qu'à Clazomene la Prêtresse de Pallas étoit nommée *Hesychia*, celle de Bacchus *Thyas*, & en Crete celle de Cybéle, *Melisse*. Il pouvoit remarquer aussi que parmi les Atheniens, les Ministres subalternes s'appelloient *Parasites*; ce nom n'étant pas alors une injure, comme il l'est à present. L'acception de ce mot dans le sens que je l'ai prise, se tire d'une Inscription d'Athenes, où il est dit, que des deux Taureaux immolés, une partie seroit retenue pour les Jeux, l'autre partagée entre les Prêtres & les Parasites. La fonction principale de ces Parasites, qui avoient séance entre les premiers Magistrats, étoit de choisir le froment destiné aux Sacrifices.

Il y avoit encore une autre espece de gens destinés à servir dans les Sacrifices; c'étoient les *Ceryces*, ou les Crieurs, dont la fonction étoit d'annoncer publiquement les choses, tant civiles que sacrées. Aussi, selon Athenée, on devoit en élire deux, & on trouve en effet ce nombre de deux Ceryces, dans la belle Inscription d'Athenes, expliquée dans la
(2) p. 148. Paleographie (2), l'un pour l'Areopage, l'autre pour l'Archonte. Ils devoient être tirés de la famille Athenienne, laquelle, selon Isocrate, portoit le nom de Ceryce, d'un certain Ceryx, fils de Mercure, & de Pandrose, fille de Cecrops.

Surquoi nous remarquerons en passant, qu'il y avoit des familles Sacerdotales, desquelles devoient être tirés les Prêtres; comme, à Athenes celles des Eumolpides, pour le culte de Cerès & les mysteres Eléusiniens, & à Rome celles des Pinariens & des Potitiens, pour celui d'Hercule.

A Athenes l'Archonte se faisoit honneur de la qualité de Prêtre: tel étoit entre autres Xenon, qui fut Archonte sous

(*a*) Cette liste n'est pas complette, comme on le verra dans la suite de ce Chapitre.

le Consulat de Drusus, la seconde année de Tibere, & qui prend la qualité de Prêtre dans l'Inscription dont nous venons de parler; & si nous en croyons Spon, le même Drusus étoit en même-temps Consul, Archonte & Prêtre. L'origine du Sacerdoce des Archontes, selon Demosthene (1), vint de ce qu'anciennement les Rois & les Reines d'Athenes étoient les Souverains Pontifes. La Royauté ayant été abolie, on continua de choisir un Roi & une Reine, pour présider aux choses sacrées, ce qui ensuite passa aux Archontes, & à leurs femmes. Les *Epimeletes* servoient le Roi dans les choses sacrées, & des femmes nommées *Gereres*, assistoient la Reine, au nombre de quatorze. Le Ceryce la servoit aussi dans les mysteres les plus secrets de la Religion.

(1) Orat. ad Neæram.

Independamment de tous ces Ministres, il y avoit aussi un Pontife, ou plutôt un Archiprêtre ἀρχιερεὺς, qui présidoit aux choses sacrées. Quelquefois il ne l'étoit que d'une ville; quelquefois de toute une Province. Il avoit aussi souvent cette qualité, à vie; quelquefois pour cinq ans. Comme il y avoit des Archiprêtres, on trouve aussi des Archiprêtresses; car parmi les Grecs, les femmes étoient aussi souvent que les hommes, admises aux Ministeres sacrés. Ces Archiprêtresses étoient les Superieures des Prêtresses, & étoient choisies dans les meilleures maisons. De toutes les Prêtresses des Payens, la plus célebre étoit la Pythie, mais nous en parlerons ailleurs.

Les *Neocores* avoient des emplois qui répondoient à ceux de nos Sacristains : ils devoient en effet avoir soin d'orner les Temples, & de tenir propres les vases & les ustenciles qui servoient dans les ceremonies de Religion. Theodoret (2) est le seul qui parle de deux autres fonctions des Neocores. L'une de se tenir à la porte des Temples pour jetter de l'eau lustrale sur ceux qui y venoient, afin de les purifier. L'autre de jetter de la même eau sur les viandes servies à la table des Empereurs. Julien l'Apostat, dit cet Auteur, alloit dans le Temple du Génie public de la Ville d'Antioche; & *les Neocores, debout des deux côtés de la porte du Temple, jettoient de l'eau lustrale sur ceux qui entroient, prétendant par-là les justifier.*

(2) Liv. 3. c. 16.

Le même Auteur nous apprend la seconde fonction dont

on a parlé, dans l'histoire que je vais raconter : c'est à l'occasion d'un jeune Neocore qui se faisoit instruire dans la Religion Chrétienne, mais qui ne put refuser d'accompagner le même Empereur dans un festin, où il devoit faire la fonction de benir avec l'eau lustrale les viandes qu'on servoit dans le repas. Sur quoi Theodoret remarque, que quoique la fête que donnoit Julien dans le Faubourg de Daphné, aux habitans d'Antioche, dura plusieurs jours, le jeune Neocore, qui étoit debout auprès de cet Empereur, aprés avoir jetté l'eau lustrale sur les viandes, se retira secretement, & ne parut plus aux festins des jours suivans. Cet office devint très-considerable ; car les Neocores, qui d'abord n'étoient chargés que d'emplois serviles, furent dans la suite des Ministres superieurs, des souverains Pontifes, qui sacrifioient pour le salut de l'Empereur. On trouve sur les medailles, où le nom de Neocore est souvent employé, celui de *Prytane* qui leur étoit accordé quelquefois, avec celui d'*Asgonothete*, ou Distributeur des prix dans les Jeux publics. Les Villes mêmes, & celle d'Ephese fut la premiere, selon Van-Dale, prirent le nom de Neocores ; surquoi on peut consulter Vaillant, & les autres Antiquaires.

Avant que de parler du Sacerdoce des Romains, je dois dire quelque chose des trois sortes de Prêtres, qui leur étoient communs avec les Grecs. Les premiers étoient ceux de Cybele, les seconds ceux de Mithras, les troisiémes ceux des Orgies, ou des mysteres de Bacchus.

Rien n'est plus célebre dans l'Antiquité, & en même-temps plus méprisable que les Prêtres de Cybele, qu'on nommoit *Galles*, ou *Archigalles*, d'un fleuve de Phrygie, appellé *Gallus*. Van-Dale regarde ces Galles, & avec raison, comme des coureurs, des bandits & des charlatans, qui alloient de ville en ville, jouant des cymbales & des crotales, portant sur leur sein de petites images de la mere des Dieux, pour ramasser quelques aumônes ; gens de la lie du peuple, selon Apulée ; des fanatiques, des furieux, & d'une débauche infame. On convient avec ce sçavant Auteur, du portrait qu'il fait de ces Ministres ; mais on ne sçauroit être de son avis, lorsqu'il dit que quoiqu'ils fussent consacrés au service de Cybele, ils n'avoient pas la qualité de Prêtres, puisque leur Sacerdoce est

une chose incontestable. Pline, Apulée & Suidas, disent formellement qu'ils étoient Prêtres, & leur donnent ce titre; & Lucien (1) qui décrit la ceremonie de leur initiation, ne laisse aucun lieu d'en douter. (1) De Dea Syria.

On ne sera pas étonné de voir dans Clement d'Alexandrie, dans Lactance, dans S. Jean Chrysostome & dans S. Augustin, le portrait qu'ils font de ces malheureux Prêtres, puisque les Auteurs profanes ont eu un égal mépris pour eux. Cependant la Loi avoit pourvû à leur subsistance, puisque selon Ciceron (2), elle marquoit les jours où il leur étoit permis de demander l'aumône, & pendant lesquels il étoit défendu à toute autre personne de mendier: *Præter Ideæ matris famulos, eosque justis diebus, ne quis stipem cogito.* Cette quête, autorisée par la Loi, se faisoit apparemment chaque mois, puisqu'on avoit donné à ces Prêtres le nom de *Menagyrtes* & *Metragyrtes*; parce que c'étoit pour la mere des Dieux qu'ils recueilloient ces aumônes. On avoit ajouté à ces noms, par derision, celui d'*Agidies*, comme qui diroit, faiseurs de tours de passe-passe, pour avoir de l'argent, joueurs de gobelets. Clement d'Alexandie ajoute aux qualifications qu'il donne à ces Galles, celle de Prestigiateur & de Devin, parce qu'ils se mêloient en effet de prédire l'avenir. Ils étoient toujours accompagnés de vieilles femmes qui passoient pour des sorcieres. Plutarque (3) qui parle des vers qu'ils chantoient, dit qu'ils avoient rendu la Poësie des Oracles si méprisable, qu'ils avoient fait tomber les vrais Oracles du Trepié; c'est-à-dire, de Delphes. Ce même Auteur ajoute qu'ils rendoient leurs Oracles sur le champ, ou qu'ils les tiroient au sort dans certains Livres qu'ils portoient avec eux, & vendoient leurs miserables prédictions à des femmelettes, qui étoient charmées de la cadence de leurs vers.

(2) Liv. 2. de Leg.

(3) Dans ses morales. 407.

A ce portrait des Galles nous devons ajouter ce que Lucien (4) nous apprend de la grande fête qui se celebroit en Syrie, & de la fureur où jettoit l'initiation de ces miserables Ministres. A cette fête, dit-il, se rendent quantité de Galles, qui celebrent leurs mysteres. Ils se tailladent les coudes, & se donnent mutuellement des coups de fouet sur le dos. La troupe qui les environne, joue de la flûte & du tympanon, pendant que d'autres saisis d'un enthousiasme divin, chantent

(4) loco cit.

des chansons qu'ils font sur le champ. C'est ce jour-là, ajoute Lucien, qu'on fait des Galles. Comme le son de la flûte inspire aux assistans une espece de fureur, le jeune homme qui doit être initié, jette ses habits, & faisant de grands cris, vient au milieu de la troupe, qui est hors du Temple, degaîne son épée, & se fait Eunuque lui-même; puis courant par la ville, tenant à la main les marques de sa mutilation, il les jette dans une maison, où il prend l'habit de femme. Cette mutilation se faisoit ailleurs, selon Pline, avec les fragmens d'un pot de terre de Samos, & étoit par conséquent, & plus longue & plus douloureuse.

On sçait que c'étoit en l'honneur d'Atys, favori de Cybele, que se commettoit cette barbarie, dont il avoit lui-même donné l'exemple : mais tirons le rideau sur ces infamies, & disons un mot seulement du Grand-Prêtre de cette miserable troupe. Ce Chef se nommoit l'Archigalle, & étoit ordinairement d'une famille considerable; du moins lisons-nous dans Gruter une Inscription de l'Archigalle Camerius Crescens, qui avoit à sa suite un grand nombre d'Esclaves & d'Affranchis. On trouve dans le premier Tome de l'Antiquité expliquée, la figure d'un Archigalle avec une longue tunique qui descend jusqu'à terre, & pardessus, un grand manteau retroussé, avec un collier qui lui descend sur la poitrine, sur laquelle sont représentées, dans deux Medaillons, deux têtes d'Atys, sans barbe, avec le bonnet Phrygien : plus bas se voit le frontispice d'un Temple, à l'entrée duquel paroît la Déesse Cybele, reconnoissable aux tours & aux creneaux qu'elle porte sur la tête. Jupiter & Mercure qui sont à côté d'elle, marquent qu'elle étoit la mere des Dieux. Cette figure, à laquelle il manque la tête, & qui appartenoit autrefois à M. Baudelot, est, je crois, presentement en Angleterre.

Outre ces Galles & ces Archigalles, Cybele avoit encore d'autres Prêtres qui n'étoient pas mutilés, & des Prêtresses, dont on trouve les noms dans Gruter. On connoît parmi ces Prêtresses une Dame, nommée *Laberia Falicla*, qui étoit la souveraine Prêtresse de la mere des Dieux; c'est-à-dire, qui présidoit aux autres, comme l'Archigalle presidoit aux Galles.

Nous devons remarquer, que tous les Prêtres & Prêtresses

de la mere des Dieux, établis d'abord dans la Phrygie, s'étoient ensuite repandus dans la Grece, & dans l'Empire Romain, dès le temps-même de la Republique.

Je dirai peu de choses des Prêtres de Mithras, dont le culte fut porté à Rome, si nous en croyons Plutarque, du temps de Pompée, & plus tard, selon Van-Dale, parce que j'en parlerai au long dans l'histoire de ce Dieu (*a*). Il suffit de sçavoir pour le present, que Mithras avoit un Ministre qui se nommoit le Pere des mysteres sacrés; *Pater sacrorum*, & des Prêtresses qu'on appelloit, *Matres sacrorum*; que ces Prêtres étoient surnommés *Lions*, & les Prêtresses *Hyenes*, selon Porphyre: de-là étoient appellés *Leontiques*, les mysteres Mithriaques, & *Patriques*, à cause des Peres qui y présidoient; que d'autres Ministres de ce Dieu étoient nommés *Coraces*, les corbeaux, ou *Hierocoraces*, corbeaux sacrés; ou *Heliaques*, à cause du Soleil que Mithras représentoit. Enfin, que ceux qui vouloient être initiés aux mysteres de ce Dieu, devoient passer par des expiations aussi longues, que douloureuses, comme nous le dirons en son lieu.

Enfin, comme les Grecs & les Romains célebroient également les grands mysteres de Bacchus, ou les Orgies, je dois mettre dans cette classe commune, les Prêtres & les Prêtresses qui y présidoient; mais comme il en sera question dans l'histoire de ces mysteres, je me contenterai de dire ici que ces Ministres portoient differens noms, puisqu'on trouve dans les Anciens, que les Bacchantes étoient appellées *Bacchæ*, *Menades*, *Bassarides*, *Thyades*, *Mimallonides*, *Edonides*, *Elyades*, *Eviades*; tous noms tirés ou de leur maniere de crier, ou de leur fureur. Mais il est temps de parler des Prêtres des Romains.

La Ville de Rome n'ayant été d'abord qu'un assemblage de bandits & de fugitifs, que Romulus avoit ramassés, ce Prince songea peu à la Religion; & cette Religion, empruntée des Albains & de quelques autres Peuples voisins, fut dans ces premiers temps très-simple & très-unie. Des Temples & des Chapelles sans ornemens & sans Statues; car selon Plutarque il se passa 171. ans sans qu'on y en vît aucune; des Sacrifices Prêtres des Romains.

(*a*) Voyez l'Article des Divinités des Perses.

offerts sans appareil, faisoient tout le ceremonial de cette Ville naissante. Nous trouvons cependant dans Denys d'Halicarnasse (1), que Romulus ayant divisé Rome en trente Curies, il avoit établi deux Prêtres pour chacune; ce qui faisoit en tout, soixante.

(1) Liv. 2.

Numa Pompilius, plus appliqué aux affaires de la Religion qu'à celles de la guerre, fit plusieurs changemens dans la Hierarchie Romaine, ainsi que quelques-uns de ses Successeurs; comme on peut le voir dans Tite-Live, dans Denys d'Halicarnasse, & dans Dion. Voici ce qu'on en peut dire de plus assûré. Les Prêtres établis par Romulus, devoient avoir au moins 50. ans, être distingués par leurs mœurs, par leur naissance, & avoir de quoi s'entretenir honorablement, & être sans aucun défaut corporel : tant il est vrai que même dans les Religions les plus grossieres, on a toujours observé de n'admettre pour Ministres, & de n'offrir pour Victimes, que ce qu'il y avoit de plus parfait, & de plus propre à honorer la Divinité. Comme dans le ministere de ces Prêtres, il y avoit des choses qui ne pouvoient être exercées que par des personnes du sexe, & d'autres où il falloit en être aidé, c'étoient les femmes mêmes & les enfans de ces Prêtres, qui étoient chargés de ces fonctions. D'abord les seuls Patrices exerçoient le Sacerdoce, mais le Peuple piqué de cette preference, eut le credit de partager le Sacerdoce avec le Senat, & même de se faire transferer, sous le Tribunat de Cn. Domitius, le privilege qui étoit auparavant reservé au College des Patrices, d'élire les Prêtres; ce qui fut encore changé une fois, & il fut établi que le College éliroit, & que le Peuple confirmeroit l'élection. Enfin, après quelques autres variations, qu'il seroit inutile de rapporter, les Empereurs s'arrogerent le droit d'élire les Prêtres, & devinrent eux-mêmes les Souverains Pontifes; ce qui commença à Jules Cesar. Lorsque l'élection des Prêtres, faite par le College qui avoit ce droit, étoit confirmée par le Peuple, on procedoit à l'inauguration, qui étoit comme une prise de possession, faite avec ceremonie, & qui se terminoit par un repas que donnoient les nouveaux Prêtres. Dès ce moment ils prenoient la Toge, qui se nommoit *Toga pretexta*, & l'ornement de tête, appellé

Apex, *Galerus*, *Albo-Galerus*, & qui consistoit en une espece de bonnet blanc, surmonté souvent d'une couronne.

Les Prêtres dans Rome jouissoient de plusieurs privileges, & ils pouvoient assister au Senat ; mais ce droit leur fut ôté dans la suite (1). Ils étoient exempts des Charges onereuses de l'Etat, & dispensés d'aller à la guerre. On portoit ordinairement devant eux un flambeau & une branche de laurier; & il leur étoit permis de monter au Capitole sur un char, qu'on appelloit *Carpentum*. Il y avoit des Prêtres dont le Sacerdoce étoit à vie, d'autres qu'on destituoit; mais les Augures ne pouvoient l'être, pour quelque cause que ce fût. Chaqu'ordre de Prêtre avoit son College particulier, & des appointemens pour les Sacrifices. Comme dans les Provinces les Prêtres étoient obligés de fournir à la dépense des Jeux publics, & que dès-là le Sacerdoce leur étoit souvent à charge, on ne contraignoit personne à l'accepter.

(1) Tite-Live Dec. 3. l. 7.

Dans l'ordre de la Hierarchie Romaine, les Pontifes étoient les premiers. D'abord il n'y en eut que quatre; mais ce nombre ayant été augmenté dans la suite, on les distingua en Pontifes majeurs, & en Pontifes mineurs; les uns & les autres soumis au Souverain Pontife, dont l'autorité étoit si grande, que les Empereurs ne crurent pas cette charge indigne d'eux, comme je viens de le dire. Maître de toutes les ceremonies de la Religion, & du premier College, le Souverain Pontife étoit extrêmement respecté : son chariot, nommé *Thensa*, étoit different de celui des autres Prêtres, ainsi que son habillement & le reste de son équipage. Il ne lui étoit pas permis de sortir d'Italie; comme c'étoit une espece de profanation pour lui de voir un corps mort, lorsqu'il assistoit aux funerailles on mettoit un voile entre lui & le cercueil du défunt : c'est Seneque qui nous apprend cette particularité, plus instruit en cela que Dion, lequel parlant de la Pompe funebre d'Agrippa, à laquelle Auguste, Souverain Pontife, assista, dit qu'il ne sçait pas la raison pour laquelle on avoit mis un voile entre cet Empereur & le cercueil, & que c'est une erreur de croire qu'il n'est pas permis au Souverain Pontife de voir un mort.

On m'objectera peut-être que Cesar étant Souverain Pontife, alla faire la guerre dans les Gaules, & qu'ainsi j'ai tort de dire

qu'il n'étoit pas permis à celui qui possedoit cette Charge de sortir d'Italie. Mais on peut répondre 1°. qu'il y a des occasions, où les Loix, qui n'ont pas tout prévû, ne sont point observées. 2°. Que l'exemple de Cesar ne prouve rien, puisqu'il ne les respectoit, qu'autant qu'elles flattoient son ambition.

Après le Souverain Pontife venoient les Flamines, qui n'étoient d'abord que trois, établis, selon Plutarque, par Romulus, ou plûtôt suivant Tite-Live, par Numa Pompilius; le *Flamen Dialis*, ou de Jupiter, le *Martialis*, de Mars, & le *Quirinalis*, de Quirinus. C'étoit le Peuple qui les élisoit, & le Souverain Pontife en confirmoit l'élection. Comme ces trois Flamines étoient en une grande consideration, & qu'ils jouissoient de plusieurs privileges, quoiqu'ils ne fussent pas de l'ordre des Pontifes, ils prenoient place parmi eux dans les affaires de consequence. Cet ordre fut augmenté dans la suite, & il y eut jusqu'à quinze Flamines, dont trois étoient tirés du rang des Senateurs, & étoient nommés Flamines majeurs, & les douze autres, appellés Flamines mineurs, étoient pris parmi le Peuple. Chaque Flamine étoit destiné au culte particulier d'une Divinité, & son Sacerdoce étoit à vie; quoiqu'il pût en être déposé pour des choses graves, ce qui s'exprimoit par ces mots, *Flaminio abire, quitter le Sacerdoce.*

Comme Jupiter étoit parmi les Romains le plus grand des Dieux, son Prêtre étoit aussi le plus consideré; mais en même temps il étoit soumis à des pratiques assez gênantes: suivant Aulu-Gelle (1), il ne lui étoit pas permis d'aller à cheval; de voir une Armée hors de la ville, rangée en bataille; de jurer; & il ne pouvoit porter qu'une sorte d'anneau, percé d'une certaine maniere. Il étoit défendu d'emporter du feu de chez lui, hors le feu sacré; & il falloit un homme de condition libre, pour lui couper les cheveux. Assis à la premiere place dans les festins, il ne la cedoit qu'à celui qui étoit nommé *le Roi Sacrificateur.* Il lui étoit défendu de faire divorce avec sa femme, de sortir sans son Bonnet Sacerdotal, d'entrer dans une maison où il y avoit un mort, encore plus de toucher un cadavre, &c. Varron ajoûte que le *Flamen Dialis* étoit le seul qui pût porter le Bonnet blanc, l'*Albo-Galerus*, dont nous avons parlé. Les privileges des deux autres Flamines majeurs étoient

(1) Noc. Att. L. 10. c. 15.

étoient aussi fort étendus, quoique moindres, & il falloit surtout qu'ils fussent de famille Patricienne.

Les Flamines mineurs, pris parmi le Peuple, étoient moins considerés, & le nombre n'en a pas toujours été fixé à douze. Il suffit de les nommer pour connoître leurs fonctions. Le Flamine *Carmentalis* étoit Prêtre de la Déesse Carmenta. Le *Falace* étoit ainsi appellé d'un ancien Dieu de ce nom. *Floralis*, de la Déesse Flora; *Furinalis*, de Furina, de laquelle Varron fait mention. *Laurentalis*, d'*Acca Laurentia*; *Lucinalis*, de Lucine; *Palatinalis*, de la Déesse *Palatina*, la protectrice du *Palatium*; *Pomonalis*, de Pomone; *Virbialis*, de *Virbius*, ou Hippolite; *Volcanalis*, de Vulcain; *Volturnalis*, du Dieu du fleuve Vulturne. Les Empereurs dont on avoit fait l'Apotheose, avoient aussi leurs Flamines. Ainsi on trouve dans les Inscriptions un Prêtre d'Auguste, *Flamen Augustalis*; un Prêtre de Cesar, *Flamen Cæsaris*; & Marc-Antoine voulut bien par flaterie prendre cette dignité; un Prêtre de l'Empereur Claude, *Flamen Claudii*; un d'Hadrien, *Flamen Hadrianalis*. Enfin il y avoit un Flamine qui apparemment se mêloit du culte de tous les Dieux, & qui étoit nommé *Flamen Divorum omnium*, le Prêtre de tous les Dieux; ce qui étoit pourtant contre les anciennes constitutions (*a*). Festus prétend que les femmes des Flamines *Diales*, ou de Jupiter, étoient des Prêtresses & se nommoient *Flaminiques*, & selon Aulu-Gelle, elles jouissoient des mêmes privileges que leurs maris, & les mêmes choses leur étoient défenduës (*b*).

Le Roi Sacrificateur, nommé *Rex Sacrificulus*, fut établi après qu'on eut chassé les Rois de Rome, pour conserver, dit Denys d'Halicarnasse (1), le souvenir des grands biens (1) Liv. 1.
qu'avoient fait à Rome quelques-uns de leurs Rois. On ordonna que les Pontifes & les Augures designeroient un des plus anciens, pour avoir soin du culte divin; mais de peur que le nom de Roi ne fût encore suspect, on établit en même temps que le Roi Sacrificateur seroit soumis au Souverain Pontife,

(*a*) Tous ces noms sont tirés de Festus & de plusieurs autres Anciens, ou des Inscriptions dont la plûpart se trouvent dans Gruter.

(*b*) *Eædem ferme ceremoniæ sunt, quas Flaminicas Diales seorsim aiunt observitare.* Aulu-G. L. cit.

On lui donnoit aussi le nom de *Rex Sacrorum*, & à sa femme celui de *Regina Sacrorum.* Macrobe (1), qui l'appelle le Pontife mineur, dit qu'il sacrifioit à Junon dans la Curie *Calabra*, ainsi que sa femme qui immoloit à cette Déesse une Truye ou un Agneau femelle.

(1) Satur. l. 1.

J'ai dit qu'il y avoit à Rome, comme en Grece, des familles Sacerdotales : telle étoit dans cette Ville la famille des Potitiens & celle des Pinariens, pour le culte d'Hercule, & ce Sacerdoce y dura long-temps. L'origine en remontoit au temps d'Evandre, & en voici l'histoire. Hercule étant chez ce Prince, Arcadien d'origine, mais établi en Italie, lui prescrivit la maniere dont il vouloit être honoré, & chargea de ce soin deux vieillards, dont l'un se nommoit Potitius, & l'autre Pinarius. Dans le premier Sacrifice qui lui fut offert le soir, (Denys d'Halicarnasse dit que cela arriva au Sacrifice du matin) Potitius arriva le premier, & Pinarius ne vint que lorsque la ceremonie étoit presque achevée ; ce qui engagea Hercule à le punir de sa lenteur, en ordonnant que dans la suite les Pinariens ne seroient que les Ministres des Potitiens : ce qui fut exactement observé jusqu'à l'an 461. de Rome, que ce Sacerdoce fut aboli.

On voit bien que cette fable est fondée sur ce que le culte d'Hercule ayant été porté en Italie par Evandre, on établit les Potitiens & les Pinariens pour en avoir soin, avec la dependance dont nous venons de parler.

A toutes ces sortes de Ministres on doit joindre encore les Epulons (2), qui exerçoient le Sacerdoce parmi les Romains. Les Pontifes ne pouvant vaquer à tous les Sacrifices qui se faisoient à Rome, pour le nombre infini de Dieux qui y étoient honorés, instituerent trois Ministres qu'ils appellerent Epulons, *Triumviri Epulonum*, parce que leur fonction consistoit à préparer les festins sacrés dans les Jeux solemnels, comme nous l'apprenons de Festus (*a*), & à dresser les lits sur lesquels on se plaçoit pour manger. Ces festins qui n'étoient que pour les Dieux, & sur-tout pour Jupiter, s'appelloient les *Lectisternes* (3), comme nous le dirons dans l'article des Fêtes. Les

(2) Epulones.

(3) Liv. 33.

(*a*) *Epulonos dicebant Antiqui, quos nunc Epulones dicimus, datum autem est his nomen, quod epulas indicendi Jovi, cœterisque Diis potestatem haberent.*

Epulons avoient le privilege de porter la Robe bordée de pourpre, comme les Pontifes, ainsi que le dit Tite-Live. Le nombre de ces Ministres fut augmenté d'abord de deux, puis encore de deux autres, & enfin jusqu'à dix dans le temps que Jules Cesar étoit Pontife. Voila les *Triumviri*, les *Quintumviri*, les *Septemviri*, & les *Decemviri Epulonum*, dont il est parlé dans l'Histoire Romaine.

Parmi les autres privileges accordés aux Epulons, le plus considerable étoit de n'être point obligés de donner leurs filles pour être Vestales, & ils avoient cela de commun avec d'autres Ministres, ainsi que nous l'apprenons d'Aulu-Gelle (1). Cet (1) L. 1. c. 12.
Auteur parlant des filles Romaines qui pouvoient s'exempter d'être Vestales, dit : *Sed eam, cujus soror ad id Sacrificium lecta sit, excusationem mereri aiunt. Item cujus pater Flamen, aut Augur, aut Quindecimvir Sacris faciendis, aut qui Septemvir Epulonum*, &c.

On connoît par Tite-Live la date de la premiere institution des Epulons, ce fut l'an 558. de la fondation de Rome, sous le Consulat de Lucius Furius Purpureo, & de M. Claudius Marcellus (*a*) ; ensorte qu'on est justement surpris que Pomponius Lætus dise qu'on ne peut pas découvrir l'époque de cette premiere institution (*b*).

Je dirai peu de chose presentement des Prêtres établis pour la garde des Livres Sybillins, me reservant à en parler dans l'article des Sybilles. Tarquin le Superbe ayant acheté ces Livres, institua deux Ministres pour les garder soigneusement : l'an de Rome trois cens quatre-vingt-huit, on en créa huit autres : & enfin on y en ajoûta encore cinq du temps de Sylla, ce qui fit quinze. Ce Ministere, fort respecté à Rome, dura jusqu'au temps de Theodose, à l'an de l'Ere Chrétienne 388.

Les Romains avoient encore d'autres ordres de Prêtres & de Prêtresses ; comme, les Vestales, dont nous parlerons au long dans l'histoire de la Déesse de laquelle elles avoient pris leur nom : les Sibylles, dont nous ferons un article séparé : les Saliens, Prêtres de Mars, dont il sera parlé dans l'histoire

(a) *Romæ eo primum anno Triumviri Epulones facti, Caius Licinius Lucullus, T. Romuleius, qui Legem de creandis his tulerat, & P. Porcius Lecca.*

(*b*) Voyez Vigenere sur le premier Livre de Tite-Live, *p.* 810. & 811.

de ce Dieu : les Prêtres *Arvales*, qui sacrifioient pour la fertilité des champs, *Arva* : les *Feciales*, qui alloient declarer la guerre, ou resoudre la paix : les *Phœbades*, qui avoient soin du culte d'Apollon ; & les *Bassarides*, pour celui de Bacchus : les *Luperces*, pour le Dieu Pan, & quelques autres encore qui étoient destinés au culte de quelques Divinités particulieres ; sans parler de plusieurs Ministres subalternes, qui servoient les Prêtres dans leurs fonctions ; comme les Camilles, qui étoient ainsi appellés d'un nom donné à Mercure, parce que ce Dieu étoit le Ministre, ou plûtôt le Serviteur de Jupiter (a).

Independamment de ces Ministres, les Grecs & les Romains en avoient d'autres, qui étoient aussi destinés au culte des Dieux, tels que les Augures & les Aruspices, dont je parlerai dans l'article de la Divination.

Pour ce qui concerne les habillemens des differens Prêtres & des autres Ministres dont il a été parlé dans ce Chapitre, je renvoye aux Antiquaires qui les ont fait dessiner sur les monumens. La simple inspection des figures supplée à de longues & souvent inintelligibles explications.

Disons avant que de finir cet article, que chaque ordre de Prêtres, consacrés à quelque Divinité, avoit un College particulier, qui étoit comme la Communauté de laquelle il relevoit, & dans laquelle se faisoient les élections. Ces Colleges portoient le même nom que ces Prêtres : de-là le College des *Arvales*, pour les Dieux des champs ; de Sylvain, pour ceux de ce Dieu ; des Saliens, pour ceux de M[illegible] celui des Feciales ; celui des Luperces, & tant d'autres, dont les noms se trouvent souvent dans les Histoires, & sur les anciennes Inscriptions.

(a) Voyez l'histoire de Mercure Tome second.

CHAPITRE XIII.

Des Fêtes des Grecs & des Romains.

LES Grecs & les Romains, sans parler des Egyptiens & des autres Peuples, avoient un si grand nombre de Fêtes, qu'il seroit bien difficile d'en donner un détail exact; & comme nous avons plusieurs Traités sur cette matiere, il faut commencer par les indiquer. Meursius en a composé un sur les Fêtes des Grecs (1), qui contient six livres: Fesuldus & Castellanus (2), ont travaillé sur le même sujet, ainsi que le celebre M. Potter, dans son Archeologie Grecque, Beger, & d'autres encore. Ovide dans ses Fastes, & Rosin dans ses Antiquités Romaines, nous instruisent suffisamment sur les Fêtes des Romains, & ceux qui veulent étudier ce sujet à fond, peuvent les consulter. Cependant pour ne pas laisser ma Mythologie incomplette, & soulager ceux, ou qui n'ont pas ces Ouvrages, ou qui n'ont pas le temps de les consulter, je vais donner une idée abregée de la plûpart de ces Solemnités. Les plus grandes de toutes étoient les Mysteres; mais j'en parlerai ailleurs.

(1) Græc. Feri.

(2) De Festis Græc.

Les Romains avoient emprunté des Grecs plusieurs de leurs Fêtes, comme ceux-ci en avoient emprunté des Egyptiens & des Pheniciens. Ils en avoient aussi de particulieres; c'est ce que nous aurons soin de remarquer : entrons dans quelque détail. J'espere qu'on me pardonnera la sécheresse de ce Calendrier en faveur de quelques traits d'Histoire, qui ont donné lieu à l'institution de ces Fêtes.

Fêtes des Grecs.

Celles des Grecs étoient en très-grand nombre; parlons des principales. Les Achillées étoient en l'honneur d'Achille. Pausanias qui dit (3) qu'elles se celebroient à Braseis, où ce Heros avoit un Temple, ne nous en apprend aucun détail. Les *Actiaques*, qu'on celebroit en l'honneur d'Apollon, avoient pris leur nom du Promontoire d'Actium, où étoit un Temple de ce Dieu. On dansoit pendant la celebration de cette Fête, & on tuoit un bœuf pour les mouches, qui s'étant rassa-

(1) In Lac.

siées de son sang, s'envoloient & ne revenoient plus.

Les *Agranies*, ou *Agrianies*, étoient une Fête instituée à Argos en faveur d'une fille de Prœtus. Les *Agraulies* étoient ainsi nommées parce qu'elles devoient leur institution aux Agraules, Peuples de l'Attique, de la Tribu Erectheïde, laquelle avoit pris son nom d'Aglaure, fille de Cecrops, Prêtresse de Minerve, en l'honneur de laquelle la Fête étoit celebrée.

(1) In Symp.

Plutarque decrit ainsi la Fête des *Agrionies* (1). Les femmes, dit-il, y cherchent Bacchus; & ne le trouvant pas, elles cessent leur poursuite, disant qu'il s'est retiré près des Muses. Elles soupent ensemble, & après le repas elles se proposent des enigmes; mystere qui signifioit que l'érudition & les Muses doivent accompagner la bonne chere: & si l'yvresse y survient, sa fureur est cachée par les Muses qui la retiennent chez elles, c'est-à-dire, qui en répriment l'excès.

Nous ne dirons rien ici des *Agroteres*, Fête de Diane, où on immoloit cinq cens chevres, parce que nous en avons suffisamment parlé dans le Chapitre des Sacrifices.

Dans les *Ematuries*, celebrées en l'honneur de Pelops, les jeunes garçons se fouëttoient jusqu'au sang. Les *Ajaxties*, Fête de Salamine, étoient celebrées en l'honneur d'Ajax, fils de Telamon. Les *Eories*, Fête d'Athenes en l'honneur d'Erigone, fille d'Icare, avoient été instituées sur ce que cette fille, qui se pendit de desespoir, avoit prié les Dieux de faire perir de la même sorte les filles des Atheniens, s'ils ne vengeoient pas la mort de son pere. Plusieurs filles en effet se pendirent. Apollon consulté, ordonna l'établissement d'une Fête, pour appaiser les mânes d'Erigone.

Je ne ferai que nommer les *Alées* celebrées en Arcadie en l'honneur de Minerve *Alæa*: les *Aloties* que le même Peuple solemnisoit pour avoir pris beaucoup de prisonniers Lacedemoniens; les *Alies*, Fêtes d'Apollon, ou du Soleil: les *Alcathées*, en l'honneur d'Alcathoüs fils de Pelops: les *Aloes*, ou la Fête des *Aires*, pendant laquelle on offroit à Cerès & à Bacchus les premices de la recolte: les *Ambrosies*, celebrées au temps de la vendange en l'honneur du même Dieu: les *Amphiarées*, Fête du Devin Amphiaraüs: les *Anacées*, en

l'honneur de Castor & Pollux, nommés *Anactes*, ou *Anaces*, qui veut dire Princes, Souverains, &c. Les *Anagogies*, celebrées à Eryx en Sicile, en l'honneur de Venus : les *Androgenies*, que Minos établit à Athenes, où son fils Androgée avoit été assassiné (*a*) : les *Anthesphories* en l'honneur de Proserpine, Fête ainsi nommée parce qu'elle fut enlevée dans le temps qu'elle cueilloit des fleurs : les *Apobomies*, qui prirent ce nom, parce que dans leur Solemnité on sacrifioit, non sur un Autel, mais à terre.

Les *Anthesteries*, ainsi nommées du mois Anthesterion, qui repond en partie au mois de Novembre, avoient cela de particulier, que les Maîtres servoient à table leurs Esclaves, pendant les trois jours qu'elles duroient ; ce que les Romains imiterent dans leurs Saturnales. La Fête finie on faisoit sortir ces Esclaves ; & comme ils étoient presque tous de Carie, de-là le Proverbe : *hors d'ici Cariens, les Anthesteries sont finies*.

Les *Apaturies*, Fête des Atheniens, dont le nom venoit d'Ἀπάτη, *tromperie*, devoient leur origine à l'histoire que je vais raconter. Les Béotiens ayant declaré la guerre aux Atheniens, à l'occasion du territoire de Céléne ou d'Onoé, que ces deux Peuples se disputoient, Xanthe, Chef des Béotiens, offrit de terminer le differend dans un combat singulier. Thymete, Roi d'Athenes, ayant refusé le défi, fut deposé, & Melanthe qui l'accepta, fut mis en sa place. Celui-ci voyant approcher son ennemi, lui dit que ce n'étoit pas agir en galant homme de venir accompagné dans un Duel. Xante tourna la tête pour voir si effectivement il lui venoit un second, & pendant ce temps-là, Melanthe lui passa son épée au travers du corps. Cette Fête duroit trois jours : pendant le premier on celebroit un festin ; on sacrifioit au second, & le troisiéme on inscrivoit dans chaque Tribu les jeunes gens qui devoient y être reçus.

Voici le sujet qui fit établir les *Apollonies* par les Peuples d'Egialée. Apollon après la defaite de Python, se retira à Egialée avec Diane sa sœur : mais en ayant été chassé, il fut obligé d'aller chercher une retraite dans l'Isle de Crete. Ce-

(*a*) Voyez l'histoire de Minos, Tome troisiéme.

pendant la peste faisant de grands ravages dans la ville que ce Dieu venoit d'abandonner, on alla consulter l'Oracle, & on apprit qu'il falloit députer sept jeunes garçons & un pareil nombre de jeunes filles, pour chercher Apollon & Diane, & les ramener chez eux. Cette députation plut aux deux Divinités offensées, & elles revinrent à Egialée, où l'on dedia un Temple à Pytho, Déesse de la persuasion; & en mémoire de cet évenement, on faisoit sortir tous les ans le même nombre de garçons & de filles, comme pour aller chercher Apollon & Diane.

Les *Aphrodisies* étoient celebrées en l'honneur de Venus dans l'Isle de Chypre, & en plusieurs autres endroits. Pour être initié à cette Fête, on donnoit une piece d'argent à Venus, comme à une fille de mauvaise vie, & on en recevoit des présens dignes de la Déesse.

Voici une foule d'autres Fêtes qu'il suffira presque de nommer. Les *Aratées*, dont parle Plutarque (1), étoient celebrées en l'honneur d'Aratus. Les *Ariadnées*, en l'honneur d'Ariadne, fille de Minos. Les *Artemisies*, étoient celebrées en plusieurs lieux de l'Asie mineure & de la Grece, en l'honneur de Diane qu'on nommoit *Artemis*. A Delphes on immoloit à la Déesse un poisson appellé le Mulet. Les *Asclepies*, pour Esculape, étoient celebrées dans toute la Grece, sur-tout à Epidaure, où on les nommoit *Megalasclepia*, les grandes Asclepiades.

(1) Vie d'Aratus.

Les Boédromies, Fête d'Athenes, pendant lesquelles on couroit & on crioit de toute sa force, avoient pris leur nom de *Boé*, *cri*, & de *Dromos*, *course*. Elles se celebroient vers le mois d'Aoust; d'où le mois Athenien qui y répond, a été nommé *Boédromion*. Cette Fête selon Plutarque, fut instituée lorsque les Amazones se rendirent Maîtresses d'Athenes. Les *Boréesines* étoient celebrées aussi à Athenes pour appaiser le vent Borée. Les *Buphonies*, autre Fête d'Athenes, prenoient leur nom du bœuf qu'on y immoloit à Jupiter Polien : les Atheniens celebroient aussi anciennement la Fête nommée *Diipolie*, en l'honneur du même Jupiter.

Les *Cabiries* avoient été instituées dans l'Isle de Samothrace, en l'honneur des Cabires, & se celebroient encore

en d'autres endroits de la Grece. Les *Callistes*, ainsi nommées parce que les femmes s'y disputoient le prix de la beauté, étoient particulieres à l'Isle de Lesbos. Les *Carnées*, dont parlent Herodote (1) & Thucydide (2), se celebroient sur- (1) Liv. 7.
tout chez les Lacedemoniens, en l'honneur d'Apollon Car- (2) Liv. 5.
néen ; & les *Caries* en l'honneur de Diane, surnommée *Cariatis*. Les *Charities* étoient la Fête des Graces. Les *Cissotonies*, ainsi nommées du lierre qu'on portoit à cette Fête, instituée en l'honneur d'Hebé, Déesse de la jeunesse. Les *Corées* étoient la Fête de Proserpine, nommée *Coré*. Les *Corybantiques* étoient celebrées dans l'Isle de Crete, en l'honneur des Corybantes, dont nous parlerons en son lieu. Les *Chronies*, celebrées à Athenes à l'honneur de Saturne, étoient à peu près les mêmes que les Saturnales des Romains. *Cynophoris* étoit une Fête d'Argos celebrée aux jours caniculaires, pendant laquelle on tuoit tous les chiens ; ce qui donna le nom à cette Solemnité.

Dades, Fête qui prenoit son nom des torches (3) qu'on y (3) Δᾳδες.
allumoit, durant trois jours : le premier étoit en memoire des douleurs de Latone lorsqu'elle accoucha d'Apollon ; le second étoit pour honorer la naissance de Glycon, & des Dieux ; & le troisiéme en faveur des noces de Podalirius & de la mere d'Alexandre. Les *Dedales* dont parle au long Pausanias (4), étoient de deux sortes : les petites, que les Pla- (1) In Beot.
téens celebroient tous les ans ; & les grandes, qui n'étoient celebrées que tous les soixante ans, en memoire de l'exil des Platéens, qui avoit duré un pareil nombre d'années. Les Argiens avoient une Fête nommée *Daulis*, pour renouveller le souvenir du combat de Prœtus contre Acrisius. A Egine étoit la Fête nommée *Delphinie*, en l'honneur d'Apollon de Delphes. Les *Delies* devoient leur origine à Thesée, lorsqu'à son retour de Crete, il plaça dans un Temple la Statue de Venus, qu'Ariadne lui avoit donnée.

Les *Ephesties* étoient des Fêtes de Vulcain, où trois jeunes garçons portant des torches allumées, couroient de toute leur force, & celui qui atteignoit le but le premier sans avoir éteint sa torche, gagnoit le prix destiné à cette course. Les *Ephestries*, qu'on celebroit à Thebes, avoient quelque chose

de bien ſingulier. On habilloit le Devin Tireſias en femme; puis on le deshabilloit, & on lui donnoit un autre habit, pour marquer qu'il avoit changé de ſexe, comme nous le dirons dans ſon hiſtoire; & comme *Epheſtrie* ſignifie une ſorte d'habit, une eſpece de ſurtout, ce mot devint celui de la Fête.

Il arrivoit ſouvent auſſi que les Fêtes des Grecs tiroient leur nom du lieu où elles étoient celebrées. Les *Gereſties*, Fêtes de Neptune, étoient ainſi nommées de Gereſte, bourg de l'Eubée. Les *Ithomées*, pendant leſquels les Muſiciens jouoient à l'envi de leurs inſtrumens en l'honneur de Jupiter, tiroient leur nom d'un lieu nommé *Ithome*. Les *Geronthées*, Fêtes du Dieu Mars, du lieu appellé *Geronthé*, ainſi de pluſieurs autres.

Quelquefois elles prenoient leur nom de la choſe qu'on y offroit aux Dieux. Les *Hecatombées*, étoient ainſi appellées, parce qu'on y immoloit cent bœufs. Les *Galexies*, Fêtes d'Apollon, parce qu'on offroit à ce Dieu une bouillie d'orge & de lait. Les *Hecatonphonies*, marquoient chez les Lacedemoniens qu'ils avoient tué cent de leurs ennemis. Les *Elaphobolies*, dans laquelle on immoloit à Athenes des cerfs à Diane, parce que ce mot ſignifie que cette Déeſſe les tuoit à la chaſſe.

Plus ſouvent encore des Dieux ou des Heros en l'honneur deſquels elles étoient inſtituées; ainſi on voit bien, ſans qu'il ſoit beſoin de s'étendre ſur ce ſujet, que les *Heraclées* étoient les Fêtes d'Hercule, les *Hermées*, les Fêtes de Mercure; les *Hyacinthinées*, la ſolemnité ou le deuil que les Lacedemoniens celebroient en l'honneur d'Hyacinthe. Les *Eumenides*, les Fêtes des Furies: les *Erotides*, celles de l'Amour, ou de Cupidon; c'étoient les Theſpiens qui celebroient cette Fête: les *Iolées*, celles d'Iolaüs, compagnon d'Hercule: les *Iſées*, celles d'Iſis. Les *Leonidées*, celles de Leonidas. Les *Inoées*, celles d'Ino. Les *Limnatides*; celles de Diane ſurnommée *Limnatis*. Les *Linies*, celles de *Linus*. Les *Lycurgies*, celles de Lycurgue. Les *Muſées*, celles des Muſes. Les *Pelopies*, étoient les Fêtes de Pelops; les *Pauſanies*, celles de Pauſanias, Roi de Sparte: les *Promethées*, celles de Promethée. Les *Proteſilées*, celles de ce Proteſilas qui fut tué ſur le rivage de Troye,

Les *Posidonies*, celle de Neptune, surnommé par les Grecs *Poseidon.* Les *Titanies*, celles des Titans; les *Trophonies*, celles de Trophonius. Les *Theséides*, celles de Thesée; les *Dioclédes*, celles du Heros Dioclès, sans parler d'une infinité d'autres.

Enfin elles prenoient leur dénomination des surnoms des Dieux; comme les *Eleutheries*, de Jupiter Eleutherien, ou Liberateur; les *Dyctinnies*, de Diane *Dyctinne*, & plusieurs autres.

Voici deux Fêtes qui demandent un peu plus de détail. La premiere étoit les *Daphnephories*, qui se celebroient tous les neufs ans. On mettoit un Globe de cuivre sur une branche d'Olivier, duquel pendoient plusieurs autres petits Globes: le premier designoit le Soleil, ou Apollon; le second, un peu plus petit, designoit la Lune; & les autres, les Etoiles. Les couronnes qui environnoient ces Globes, marquoient les jours de l'année. Cette branche ainsi ornée étoit portée en pompe par un jeune homme, qui tenoit aussi en main une branche de laurier, & pour cela étoit nommé *Daphnephore.* Ce jeune homme, choisi parmi les meilleures familles, devoit être bien fait, fort & robuste, comme nous l'apprend Pausanias (1). La seconde étoit la Fête de la flagellation, nommée *Diamastigote* par les Grecs. Tertullien qui en parle, dit qu'à Lacedemone, où cette Fête étoit celebrée, les jeunes enfans de la premiere Noblesse, se tenoient devant l'Autel, où en presence de leurs parens ils étoient fouettés avec tant de cruauté, que quelquefois ils en mouroient, & cela sans se plaindre, ni donner la moindre marque d'impatience: ceux qui étoient les victimes de cette barbarie, étoient couronnés avant que d'être mis en terre. Dans la suite on se contentoit de fustiger ces jeunes gens, jusqu'au premier sang. Pendant la ceremonie le Prêtre tenoit à la main une Statue de Diane, très-legere; mais qu'il disoit s'appesantir lorsqu'on se relâchoit durant cette operation.

(1) In Beot.

Les *Dionysiaques* étoient aussi des Fêtes celebres, non seulement à Athenes, mais aussi dans toute la Grece; leur nom marque assez qu'elles étoient instituées en l'honneur de Bacchus, nommé *Dionysus.* Elles se divisoient en grandes, en petites, en anciennes & en nouvelles; & chacune avoit des singularités qui les distinguoient: dans toutes, regnoient la

licence & la debauche. Ce Dieu avoit aussi plusieurs autres Fêtes, comme, les *Triéterides*, ainsi nommées parce qu'on les celebroit tous les trois ans ; on les appelloit à Rome les *Triennales*, pour la même raison.

Le jour de la Dedicace de chaque Temple, étoit celebré par une Fête particuliere, qu'on nommoit les *Encenies*. Les quatre Saisons de l'année avoient aussi leurs Fêtes, qu'on nommoit *Horées*, du nom grec des Saisons, ὧραι ; & dans chacune de ces Fêtes on faisoit un repas solemnel des fruits de la terre. A chaque nouvelle Lune se faisoient les Fêtes nommées *Neomenies*. Les Fêtes des morts, étoient appellées les *Nemisées*, parce qu'on croyoit que la Déesse Nemesis prenoit soin d'eux. Au mois de Janvier, étoit la Fête des noces, celebrée en l'honneur de Junon *Gamelia*, qui presidoit aux mariages. C'est de cette Fête que le mois auquel elle se celebroit, a pris le nom de *Gamelion*.

La Fête des Lampes se celebroit trois fois l'an. La premiere s'appelloit *Athenée*, la seconde *Hephestiée* ou *Vulcanie*, & la troisiéme *Promethée*. La ceremonie consistoit sur-tout à allumer des Lampes pendant la nuit. Celle qu'on celebroit à Pellene en l'honneur de Bacchus, & dans laquelle on allumoit aussi des Lampes, étoit nommée les *Lampteries*. Les Egyptiens du temps des Ptolemées, avoient une Fête qu'on nommoit la *Œnophorie*, parce que ceux qui devoient assister au festin qu'on faisoit dans le temps de cette Fête, portoient à la main des bouteilles de vin. Les *Pelories*, celebrées par les Thessaliens, & instituées par Pelorus, avoient beaucoup de rapport avec les Saturnales : les maîtres y servoient leurs valets à table, comme dans les *Chronies* celebrées à Athenes en l'honneur de *Chronos* ou Saturne. Les *Sabasies* étoient des Fêtes nocturnes en l'honneur de Jupiter Sabasien, ou de Bacchus qui avoit le même surnom ; nous examinerons ce que ce mot signifioit, dans l'histoire des mysteres de Mithras. Les *Thargelies*, Fête qui donna son nom au mois *Thargelion*, qui repond à notre mois d'Avril, étoient distinguées des autres par le Sacrifice de deux hommes, ou d'un homme & d'une femme, qu'on avoit soin d'engraisser auparavant. Les *Plynteries* étoient des jours de Fête de Minerve, qu'on croyoit malheureux, &

pendant lesquels, selon Xenophon, on fermoit les Temples de cette Déesse. Il étoit défendu expressement de travailler à quelqu'ouvrage que ce fût, pendant les jours que devoit durer cette Fête, même en cas de necessité. Il étoit permis alors, par la Loy de Solon, de jurer par les trois noms de Jupiter, propice, expiateur, & défenseur.

Telles étoient les principales Fêtes des Grecs : celles dont je n'ai point fait mention, sont reservées pour l'histoire des Dieux ou des Heros, dont je parlerai dans la suite. Ainsi on trouvera la description des *Panathenées* & des *Pan-Hellenies* dans l'Histoire de Minerve ; les *Olympies* dans la description de ces Jeux ; les *Leontiques* dans les mysteres de Mithras, dont elles faisoient partie ; les *Eléusines*, & *Thesmophories*, dans l'histoire de Cerès ; les fêtes Egyptiennes, à la suite de l'article d'Osiris, &c.

Le Calendrier Romain étoit encore plus chargé de Fêtes, que celui des Grecs (*a*), puisqu'outre celles qu'ils en avoient empruntées, ils en avoient institué plusieurs inconnues aux autres Peuples : commençons par celles qu'ils avoient prises des Grecs. Fêtes des Romains.

Comme ceux-ci celebroient les *Chronies* en l'honneur de Saturne, les Romains avoient leurs Saturnales qui furent celebrées pour la premiere fois, au mois de Decembre, l'an de Rome 157. Pendant cette Fête, si nous en croyons Accius, cité par Macrobe, qui a décrit fort au long cette Fête (1), le Senat ne s'assembloit point & les Ecoles publiques étoient fermées. Tout le monde prenoit le bonnet nommé *Pileus*, pour marque de la liberté, & des habits particuliers à cette Fête. On se régaloit ; on s'envoyoit des presens ; les Maîtres faisoient les valets à table, & les traitoient magnifiquement ; enfin tout respiroit la liberté, & rappelloit le souvenir du siécle d'or, pendant lequel Saturne avoit regné, & où tout étoit commun. Selon Macrobe que nous venons de citer, cette Fête commençoit anciennement le 14. avant les Kalendes de Janvier ; mais lorsque Cesar eut ajoûté deux jours à ce mois, elle fut reculée au 16. (1) L. Sat. c. 7.

La Fête nommée *Jovialia*, étoit la même que celle que

(*a*) Voyez pour cet article Ovide, Rosinus ; Beger, & Demspterus.

lès Grecs appelloient *Diasia*, & elle se celebroit en l'honneur de Jupiter. Les *Megaleses*, chez l'un & l'autre Peuple, étoient instituées en l'honneur de Cybele, ou de la grande Mere. Les Romains qui celebroient cette Solemnité au mont Palatin, près du Temple de cette Déesse, y avoient ajoûté deux jours, nommés *Megalesiens*.

La Fête *Heria*, que les Grecs avoient établie en l'honneur de Junon, se nommoit à Rome, *Junonia*, & étoit la même. Les *Cereales* & les *Ambarvales* des Romains, étoient aussi les mêmes que les *Demetries* & les *Thesmophories* des Grecs, & les unes & les autres, des Fêtes de Cerès; comme les *Mangelies* de ceux-là étoient les *Panathenées* des Grecs en l'honneur de Minerve; les *Mercurialia* des Romains, les mêmes que les *Hermia* des Grecs. Chez l'un & chez l'autre Peuple, les Orgies, les *Triéteries*, les *Nyctilées* & les *Bacchanales*, étoient les Fêtes de Bacchus. Mais parce qu'à l'occasion de ces dernieres Fêtes les Romains firent quelques changemens, il est bon de les indiquer. D'abord ils ne celebroient leurs Bacchanales, que trois fois l'année; ensuite on les solemnisa tous les mois. Voici ce qu'au rapport de Tite-Live (1), Hispala Fecenia, Affranchie, declara sur cela au Consul Posthumius.

(1) Quatriéme Dec. L. 9.

» Dans les premiers temps, lui dit-elle, les Bacchanales » n'étoient celebrées que par des femmes, sans qu'on y admît aucun homme. Il y avoit trois jours de l'année, choisis pour initier à ces mysteres, & la ceremonie s'en faisoit » de jour. Les Matrones choisissoient entre elles les Prêtresses » qui devoient y presider. Paculla Minia changea tout; initia » ses deux fils, fit faire la ceremonie la nuit, & au lieu de » trois jours, elle en établit cinq dans chaque mois de l'année. Ce mêlange d'hommes & de femmes, donna lieu à » des desordres affreux, & s'il se trouvoit quelqu'un dans la » compagnie qui en marquât de l'horreur, on l'immoloit » comme une victime agreable au Dieu qu'on honoroit, ou » on le faisoit disparoître par le moyen de quelque machine, » & on publioit qu'il avoit été enlevé dans le ciel.

» Pendant cette Fête, c'est toujours le recit de l'Affranchie, » les hommes contrefaisant les insensés, & faisant divers

» mouvemens de leur corps, prédisent l'avenir, pendant que
» les femmes vêtues en Bacchantes, & toutes échevelées,
» courent vers le Tybre, des torches allumées à la main,
» qu'elles plongent dans le fleuve, où elles ne s'éteignent
» point, parce qu'elles sont faites avec du souphre & de la
» chaux ». Le Senat, pour remedier à ce desordre, fit un Decret qui supprima la celebration de ces infames mysteres dans Rome, & dans toute l'Italie; mais on conserva les *Liberales*, autre Fête de Bacchus, surnommé *Liber Pater*, qu'on solemnisoit le 17. de Mars, parce qu'elles étoient moins licentieuses. On y offroit une liqueur, composée de miel, qu'on jettoit au feu.

Les Lupercales étoient celebrées également en Grece & à Rome, en l'honneur de Pan. Ce fut Evandre, au rapport de Tite-Live (1), de Plutarque (2), & de Justin (3), qui en apporta les ceremonies d'Arcadie en Italie. Les jeunes gens, pendant cette Fête, couroient tout nuds, tenant des foüets à la main, frappant indifferemment tous ceux qu'ils rencontroient. Les femmes, même celles de qualité, croyant que ces coups de fouët avoient la vertu de les rendre fecondes, ou de les faire accoucher heureusement quand elles étoient enceintes, s'approchoient pour les recevoir. Valere Maxime (4) prétend que cette Fête ne commença que du temps de Romulus, à la persuasion du Berger Faustulus. Dans la premiere celebration on immola des chévres au Dieu Pan. Les Bergers qui y étoient invités, s'étant échauffé la tête dans le festin, se partagerent en deux bandes, & coururent en folâtrant, revêtus des peaux des victimes qu'on venoit d'immoler. Pour rendre cette Fête plus solemnelle, les Romains avoient établi deux Colleges de Luperces, nommés les Fabiens, & les Quintiliens; dans la suite on en créa un troisiéme en l'honneur de Cesar, encore vivant.

(1) Liv. 1. 5.
(2) in Rom.
(3) Liv. 43. 1.
(4) L. 11. c. 2.

Les *Esculapies* des Romains, les *Musées*, les *Anaces*, & quelques-autres, étoient des Fêtes empruntées des Grecs, que les uns & les autres celebroient en l'honneur d'Esculape, des Dioscures, & des Muses. Parlons maintenant de celles qui étoient d'institution Romaine.

Les *Agonales*, ou *Agonies*, instituées par Numa Pompilius,

se celebroient trois fois l'année, le 11. de Janvier, le 21. de Mai, & le 13. Decembre. On croit communément que Janus étoit l'objet de cette Fête; cependant Festus dit que c'étoit le Dieu *Agonius*. Varron nous apprend (1) qu'on y immoloit un Belier. L'étymologie du nom de cette Fête est contestée. Il y en a qui pensent qu'elle étoit tirée de la Formule que prononçoit le Prêtre avant que de sacrifier, *Agone*, ferai-je ? D'autres prétendent que ce nom vient du mont Agon où l'on celebroit cette solemnité; mais l'opinion la plus suivie, & qui est celle d'Ovide, est que cette Fête fut ainsi nommée, à cause des Jeux, ou plûtôt des combats qui l'accompagnoient, que les Grecs nomment ἀγῶνας.

(1) L. 1. de Ling. Lat.

Les *Angeronales*, Fête d'Angerona, Déesse du silence, comme Harpocrate en étoit le Dieu parmi les Grecs, se celebroient le 21. Decembre.

L'*Armilustre*, Fête du dix-neuviéme jour d'Octobre, avoit cela de particulier, qu'on étoit tout armé au Sacrifice qu'on y offroit. On confond souvent cette solemnité avec celle que celebroient les Saliens, Prêtres du Dieu Mars, & pendant laquelle ils portoient les *Anciles*, qui étoient de petits boucliers, dont je parle ailleurs: mais il faut les distinguer, 1°. Parce que cette derniere Fête arrivoit le deux de Mars, 2°. On jouoit de la flûte à la fête de l'*Armilustre*, & de la trompette à celles des Anciles.

Les *Caprotines*, celebrées le neuf Juillet, étoient une Fête de Junon surnommée Caprotine, où il n'y avoit que des femmes pour Ministres des Sacrifices. Les Servantes, pour qui on la celebroit, couroient pendant cette solemnité, & se battoient à coups de poing & de fouët.

Celle des *Carmentales*, celebrée le quinze Janvier, étoit pour les Meres de famille. Je parle ailleurs de la Prophetesse *Carmenta*, mere d'Evandre.

Dans les *Charities*, dont la fête tomboit au onziéme des Calendes de Mars, les parens s'assembloient, & se faisoient des presens les uns aux autres.

Comme les *Caprotines* étoient pour les Esclaves du sexe, les *Compitales*, ou la fête des Carrefours, instituée par le vieux Tarquin, étoit celle des hommes Esclaves, qui seuls pouvoient

y assister, & y offrir les sacrifices aux Genies des carrefours, en l'honneur de qui se faisoit la fête (1).

Les *Consuales*, dediées au Dieu Consus, étoient célebrées dans une Chapelle soûterraine du Cirque, consacrée à cette Divinité. Pendant ce jour-là les chevaux & les mulets ne travailloient point. Cette fête, comme la plupart des autres, avoit des jeux, ainsi que des sacrifices & des libations.

(1) Denys d'Hal. liv. 4.

Dans les *Faunales*, celebrées aux Nones de Decembre en l'honneur de Faunus, on immoloit des boucs, & on faisoit des libations de vin: c'étoit au milieu des bois qu'on s'assembloit pour cela.

Les *Ferales*, qu'Ovide dit avoir été instituées par Enée, étoit une fête des Morts, dans laquelle on portoit aux sepulcres des viandes, pour y célebrer un festin.

Les *Fontinales*, ainsi nommées parce que ce jour-là on jettoient dans les fontaines des couronnes, qu'on mettoit sur la tête des enfans, tomboient le 13. d'Octobre.

Les *Fordicales*, du mot *forda*, qui veut dire, une vache pleine, arrivoient le 15. d'Avril, & on immoloit une vache avant qu'elle eût mis bas.

Les *Fornacales*, qui devoient leur institution à Numa Pompilius, & qu'on célebroit le 12. avant les Kalendes de Mars, étoient une fête au jour de laquelle on mettoit de la farine dans une fournaise, en l'honneur de la Déesse *Fornax*.

Comme Laverna étoit parmi les Grecs la Divinité des voleurs, *Furina* l'étoit chez les Romains, qui avoient institué une Fête en son honneur, nommée *Furinalia*, qu'on célebroit, selon Rosin, le 12. des Kalendes de Juillet. Le Prêtre de cette Déesse étoit appellé Flamen *Furinalis*. Elle avoit aussi un Bois sacré, dans lequel, au rapport de Plutarque, C. Gracchus fut tué.

Les *Hilaries*, dont le nom marque assez que la fête étoit gaye, se célebroient en l'honneur de Cybele, le 8. avant les Kalendes d'Avril. On y portoit ses plus beaux habits; on y changeoit même ceux de sa condition, contre ceux d'une autre, & on faisoit conduire devant soi, ce qu'on avoit de plus beau & de plus singulier dans sa maison.

Les *Laurentales*, instituées en l'honneur d'Acca Lauren-

tia, femme du Berger Faustulus, & nourrice de Romulus & de Remus, tomboient sur le dixiéme avant les Kalendes de Janvier. Les Pontifes y offroient les sacrifices dans le Velabre près du Tybre.

Les Feries Latines ne se celebroient pas à Rome, mais à Albe, où les villes Latines, au nombre de quarante-sept, avec les Magistrats Romains s'assembloient, pour y sacrifier tous de concert, en l'honneur de Jupiter *Latialis*, un Taureau, dont chacun après l'immolation, avoit une partie. On y offroit aussi du lait, du fromage, & d'autres especes de libation, que ceux qui venoient à cette solemnité, y apportoient. D'abord elle ne duroit que deux jours, puis on y en ajouta un troisiéme, & enfin un quatriéme. Macrobe (1) observe qu'il n'étoit pas permis de commencer la guerre pendant les jours de cette Ferie, qu'il nomme, après Varron, *Latiar*.

(1) Sat. liv. 1. ch. 16.

Les *Lemuries* étoient établies pour appaiser les Genies malfaisans, qu'on nommoit *Lemuria*. On croyoit qu'on pouvoit les chasser des maisons, où ils causoient de l'épouvante pendant la nuit, en leur jettant des féves.

Les Fêtes Romaines avoient toujours quelque motif de leur institution; on y demandoit aux Dieux, ou une bonne récolte, ou quelqu'autre bien. On y appaisoit ceux qu'on croyoit avoir offensés; on vouloit détourner les maux dont on étoit menacé, comme on peut l'avoir jugé par l'histoire de celles dont je viens de parler. Souvent c'étoit pour se ressouvenir d'un bienfait reçu, & telle étoit la Fête nommée les *Luceries*, mot tiré de *Lucus*, bois sacré. Cette solemnité se celebroit dans un de ces bois, qui étoit entre la Voye Salarie & le Tybre, en memoire de ce que les Romains poursuivis par les Gaulois, y avoient trouvé une retraite qui les avoit sauvés: ou bien pour conserver la memoire d'un mauvais évenement; telle étoit la Fête des *Populifugies*, établies pour renouveller le souvenir du jour auquel le Peuple, & les Gardes mêmes de Romulus, avoient pris la fuite, lorsqu'on apprit la Conspiration des Fidenates & des autres peuples Latins, contre les Romains. Quelquefois seulement pour s'exciter à la joye; telle étoit la Fête des *Maiames*, ainsi nommée, parce qu'on

la célebroit le premier Mai, jour auquel les principaux de la ville se rendoient à Ostie, où ils prenoient toutes sortes de divertissemens. Comme les solemnités où le plaisir domine, sont celles qu'on a le plus de peine à abolir, celle-ci dura long-temps, même sous les Empereurs Chrétiens.

Nous avons vû qu'il y avoit des Fêtes propres à certains états, comme les *Caprotines* pour les Servantes, & d'autres pour les Valets; en voici encore du même genre. Les Marchands en avoient une, qu'ils célebroient au mois de Mai, en l'honneur de Mercure, le Dieu du Commerce.

Les *Matrales* étoient la Fête des Matrones, en l'honneur de la Déesse *Matuta*, à laquelle on offroit des libations rustiques, cuites dans des pots de terre: ce sont ces libations qu'Ovide (1) nomme *Flava liba*. Mais comme la grandeur veut se soutenir partout, même jusqu'au pied des Autels, les Dames Romaines qui excluoient toutes les Esclaves de cette Fête, en faisoient venir une seule qu'elles souffletoient largement. Ces Matrones avoient encore une autre Fête nommée *Matronalia*, qu'elles célebroient en l'honneur du Dieu Mars, le premier du mois qui porte le nom de ce Dieu. Ovide (2) rapporte cinq raisons de l'institution de cette Fête. La premiere, en memoire de la paix faite entre les Sabins & les Romains, à laquelle les Sabines, femmes de ces derniers, eurent tant de part. La seconde, afin que Mars rendît ces Dames Romaines aussi heureuses, que Romulus son fils. La troisiéme, afin que la fécondité que le mois de Mars procure à la terre, leur fût accordée. La quatriéme, parce que c'étoit à pareil jour qu'on avoit dedié au mont Esquilin un Temple à Lucine, la Déesse des accouchemens. La cinquiéme, qui revient à la même, parce que Mars étoit fils de Junon, laquelle préside aux mariages.

Les Pastres & les Bergers avoient aussi leur Fête; c'étoit celle des *Palilies*, dediée à Palès leur Déesse. Ce jour-là le peuple avoit soin de se purifier avec des parfums, mêlés de sang de cheval, de cendres d'un veau qu'on faisoit brûler au moment qu'on l'avoit tiré du ventre de sa mere (3), & de tiges de féves. Les Bergers, dès le matin du jour de la Fête, purifioient aussi leurs bercails & leurs troupeaux, avec de

(1) Fast. liv. 6.

(2) Fast. liv. 3.

(3) Les Vestales avoient seules le droit de brûler ce veau.

l'eau & du souphre, & faisoient brûler l'herbe nommée Sabine, dont la fumée se repandoit dans tout le bercail. Après cela, ils sacrifioient à la Déesse, du lait, du vin cuit, & du millet; puis suivoit le festin. Le soir ils faisoient brûler de la paille ou du foin, & sautoient pardessus : Ovide décrit fort au long toute cette solemnité. Ces ceremonies étoient accompagnées d'instrumens, tels que des flûtes, des cymbales & des tambours, qui jouoient toute la journée.

Enfin les jeunes gens & les Ecoliers avoient aussi leur Fête, nommée *Quinquatries*, mot dont on peut voir l'étymologie dans Varron & dans Festus. Ce jour-là les Ecoliers faisoient des presens à leurs Maîtres : cette Fête tomboit le 14. avant les Kalendes d'Avril.

Terminons cette Liste par quelques autres Fêtes moins celebres, sur lesquelles nous dirons peu de choses. Les *Meditrinalles*, étoient les jours qu'on goûtoit le vin nouveau. Les Romains avoient une Déesse *Meditrinale*, & c'étoit en son honneur que la Fête étoit instituée.

Les *Opalies*, étoient la fête d'Ops, la même que Cybele. Anciennement on la célebroit le même jour que les Saturnales, mais Cesar, dans la reformation du Kalendrier, la remit à un autre temps.

Les *Quirinales*, étoient la fête de Romulus, surnommé *Quirinus*. Elle étoit nommée la fête des fous, parce que ce jour-là ceux qui avoient oublié de célebrer les *Fornacales*, dont nous avons parlé, étoient obligés pour expier leur faute, de sacrifier à Quirinus.

Le *Regifuge* avoit été institué pour conserver le souvenir de l'expulsion de Tarquin; & ce jour-là le Roi des Sacrificateurs
(1) QQ. Rom. 62. prenoit la fuite dès que le Sacrifice étoit offert. Plutarque (1)
(2) Fast. 2. donne une autre origine à cette fête; mais Ovide (2) & Festus sont en cela plus croyables que lui.

Comme la crainte des maux à venir avoit beaucoup de part dans le culte religieux des Payens, ils avoient établi des fêtes pour en être preservés : celle qu'on appelloit *Robigalia*, du Dieu *Robigus*, qu'on croyoit garantir les bleds de la rouille, étoit de ce nombre. On la célebroit sur la fin d'Avril, & on offroit à cette Divinité une brebis & un chien, avec du vin & de l'encens.

Le *Septimontium* étoit une fête établie à Rome lorsqu'on mit une septiéme montagne dans son enceinte. Cette fête pendant laquelle on offroit sept sacrifices en differens lieux, tomboit au mois de Decembre; & les Empereurs faisoient ce jour-là des liberalités au peuple.

Les *Terminales* étoient ainsi nommées selon Varron (1) parce qu'elles se célebroient au dernier jour de Fevrier, qui terminoit l'année Romaine; ou plutôt, comme le pretend Denys d'Halicarnasse (2) parce qu'elles étoient instituées par Numa en l'honneur du Dieu Terme, lorsque ce Prince établit qu'on mettroit des bornes aux champs, afin que chacun reconnût l'étenduë du sien. Cette fête étoit totalement champêtre, & il n'étoit pas permis d'y rien offrir, qui eût été animé, de peur d'ensanglanter les bornes, auprès desquelles on presentoit des fruits au Dieu qui y présidoit, & on lui faisoit des libations de lait & de vin. Il faut cependant que dans la suite du temps, on ait fait quelque changement là-dessus, puisque nous apprenons de Plutarque (3) que les Paysans s'assembloient ce jour-là auprès des bornes, & y immoloient une truye ou un agneau. Quoi qu'il en soit, il n'y avoit rien de plus sacré parmi les Romains, que les bornes des champs; & ceux qui avoient l'audace de les changer, étoient devoués aux Furies, & il étoit permis de les tuer.

Les *Tubilustres* étoient une fête du mois d'Avril, instituée pour purifier les Trompettes: on sacrifioit pour cela un agneau femelle. On faisoit aussi la même purification aux *Vulcanales*, fête célebrée le 10. avant les Kal. de Mai en l'honneur de Vulcain, le Dieu du feu; & c'est pour cela qu'on jettoit au jour de cette fête des animaux dans le feu.

Vertumne, Pomone, & un grand nombre d'autres Dieux ou demi-Dieux, avoient aussi leurs fêtes, sur lesquelles, comme il n'y a rien de particulier à apprendre, je renvoye à Ovide, & à Rosin qui a donné un Kalendrier Romain avec toutes ses Fêtes & feries (4).

Finissons cette Liste par les *Vinales*, qu'on célebroit deux fois l'année, le 9. avant les Kalendes de Mai, & le 13. avant celles de Septembre. Les premieres, établies selon Pline (5) pour goûter le vin, n'avoient aucun rapport à la conservation

(1) De l. Lat. liv. 5.

(2) Liv. 2.

(3) QQ. Rom. 15.

(4) Ant. Rom. liv. 14. pag. 239.

(5) Liv. 18. ch. 19.

des vignes; les secondes étoient pour obtenir un temps favorable à la vendange.

Telles étoient les Fêtes des Romains, marquées dans leur Kalendrier; & si on en célebroit quelquefois d'extraordinaires, comme les jours destinés aux Supplications publiques, c'étoit le Magistrat qui les indiquoit dans des cas extraordinaires.

CHAPITRE XIV.

Des Supplications publiques, des Lectisternes, *des Evocations & des Devouemens.*

LEs Supplications publiques se faisoient ou dans les occasions pressantes; comme, dans le temps de peste, ou de quelque maladie populaire; ou après quelque victoire inesperée; lorsque celui qui venoit d'être élu General, demandoit au Senat sa confirmation, & en même-temps la Supplication pour se rendre les Dieux favorables; & pour d'autres sujets encore. Ces Supplications étoient des jours solemnels, où il n'étoit pas permis de plaider pour quelque sujet que ce fût, & on les célebroit par des Sacrifices, des prieres, & des festins publics. Quelquefois le Senat bornoit à un jour la durée de cette fête, quelquefois on y en employoit plusieurs, & l'Histoire nous apprend qu'il y en a eu qui ont duré jusqu'à cinquante jours.

On ne dit rien des Supplications particulieres, qui n'étoient autre chose que les prieres que chacun faisoit aux Dieux, ou pour obtenir la santé, une bonne récolte, &c. ou pour les remercier des biens qu'on en avoit reçus. Une seule formule des prieres des Payens, suffira pour en donner quelque idée: en voici une, conservée dans une Inscription (1) que *Camilla Amata* fait à la Fiévre pour son fils malade. *Divinæ Febri, sanctæ Febri, magnæ Febri, Camilla Amata pro filio malè affecto P. Camilla Amata offre ses prieres pour son fils malade à la divine Fiévre, à la sainte Fiévre, à la grande Fiévre.*

(1) Gruter 97. 1.

Lectisternium

Il y avoit une autre espece de Supplication publique, qu'on nommoit le Lectisterne (2). Cette ceremonie consistoit en un festin que l'on preparoit & que l'on donnoit dans un Tem-

(2) Macrob. Sat. 3.

ple; & parce que selon la coutume de ces temps-là, on dressoit des lits autour des tables, & que l'on plaçoit sur ces lits les statues des Dieux en l'honneur desquels la fête se célebroit, de même que les hommes s'y couchoient dans leurs repas, on l'appella Lectisterne (*a*). Les Epulons dont j'ai parlé dans l'article des Prêtres, présidoient à cette céremonie, & en étoient les ordonnateurs. Valere Maxime (1) fait mention d'un Lectisterne célebré en l'honneur de Jupiter. Ce Dieu, c'est-à-dire, sa Statue, y étoit couchée sur un lit, pendant que celles de Junon & de Mercure étoient sur des sieges : *Nam Jovis epulo ipse in Lectulum, Juno & Mercurius in sellas ad cœnam invitantur.*

(1) Liv. 2. ch. 1.

Tite-Live, Ciceron, Lampridius & d'autres encore, parlent souvent de cette ceremonie, & le premier de ces Auteurs en rapporte l'institution à l'an de Rome 354. (2), à l'occasion de la peste qui ravageoit cette ville. Ce Lectisterne dura huit jours, & fut célebré en l'honneur d'Apollon, de Latone, de Diane, d'Hercule, de Mercure & de Neptune. Valere Maxime, à la verité, fait mention d'un autre plus ancien, puisque selon lui, il fut célebré sous le Consulat de Brutus, & de Valerius Poplicola, mais apparemment qu'il fut moins solemnel, ou que Tite-Live ne l'a pas connu.

(2) Liv. 5. ch. 15.

Jusqu'au temps de Casaubon on avoit crû que le Lectisterne étoit d'institution Romaine, & qu'il n'étoit pas connu hors de l'Italie; mais ce sçavant Critique, examinant un endroit du Scholiaste de Pindare (3) & trouvant qu'il y étoit parlé de ces oreillers qu'on mettoit sous les statues des Dieux, en a conclu avec raison que le Lectisterne étoit en usage dans la Grece. Les Auteurs sont venus au secours de cette découverte, & c'est une verité qui n'est plus aujourd'hui contestée. En effet, Pausanias parle en plusieurs endroits de ces sortes de coussins, & rapporte dans son voyage d'Arcadie, qu'on en mettoit sous les statues de la Paix; & dans celui de la Phocide, il parle de ceux sur lesquels on plaçoit celles d'Esculape. Valere Maxime (4) en dit autant des statues d'Harmodius, & d'Aristogiton. « Les statues de ces deux Heros, dit-il, qui » avoient tant travaillé à délivrer Athenes de la tyrannie qui

(3) Od. 1 des *Olymp.*

(4) Liv. 2. ch. 10.

(*a*) Ce mot est composé de ceux de lit, *lectus*, & de *sternere*, dresser, preparer.

» les opprimoit, ayant été enlevées par Xerxes, Seleucus les » rendit dans la suite; & lorsque le Vaisseau qui les portoit arriva à » Rhodes, les chefs de la ville les vinrent prier d'accepter l'hos- » pitalité, & les placerent sur l'oreiller : *Rhodii quoque eas urbi suæ appulsas, cum in hospitium publicè invitassent, sacris etiam pulvinaribus collocaverunt.* Et Suetone met ces oreillers, que les Latins nommoient *pulvinaria*, & les Grecs κλίνας, au nombre des choses qui n'étoient employées que pour les Dieux, lorsque parlant de Cesar, il dit (1), *sed & ampliora humano fastigio decerni sibi passus est.... Templa, aras, simulachra juxta Deos, Pulvinar, Flamen, Lupercos, &c.* « Il souffrit même qu'on lui » décernât des honneurs au-dessus de ceux qu'on rend aux hom- » mes, des temples, des autels, des statues auprès de celles des » Dieux, l'*oreiller*, un Prêtre, des Luperces, &c. Arnobe (2) dit de même en parlant aux Payens de quelques-uns de leurs Dieux. » Il faut bien, dit-il, que vous les ayez reconnus pour tels, » puisque vous leur consacrez des Temples, des oreillers, &c. » Jacques Spon, dans son voyage de la Grece, dit qu'on voyoit encore à Athenes le Lectisterne d'Isis & de Serapis. C'étoit un petit lit de marbre de deux pieds de long, sur un de hauteur, sur lequel ces deux Divinités étoient representées assises. Ce sçavant Voyageur dit qu'on en trouvoit d'autres semblables dans la même ville, comme aussi à Salamine, & encore ailleurs. Nous apprenons par cette Relation la vraie forme des Lectisternes & des coussins. C'étoient de petits lits ou de marbre, ou de pierre, ou de bois, sur lesquels on plaçoit les statues des Dieux en l'honneur desquels on preparoit un festin.

(1) *In Cæs.* ch. 76.

(2) Adv. Gent. l. 4.

Après ce que nous venons de dire, il est évident que le Lectisterne étoit également en usage dans la Grece & dans l'Italie. Ajoutons que les jours destinés à cette fête, étoient des plus solemnels, pendant lesquels il n'étoit pas permis d'envoyer personne au supplice, & qu'on donnoit même la liberté aux coupables. C'étoit le premier Magistrat, ou le souverain Pontife qui les indiquoit, & l'objet étoit d'appaiser les Dieux, ou de leur demander quelques graces. Finissons en disant que la table du festin, & les lits où devoient reposer les Dieux, étoient ornés de rameaux, de fleurs, & d'herbes odoriferantes

odoriferantes. En voilà assez sur ce sujet; disons un mot des Evocations.

Il y en avoit de trois sortes; les premieres étoient des operations magiques qu'on employoit pour évoquer l'ame des morts; & j'en parlerai dans l'Article de la Magie. Les secondes, dont il sera ici question, étoient employées ordinairement, pendant le siege de quelque ville, qu'on ne croyoit pas pouvoir, ni même devoir prendre, sans avoir invoqué les Dieux, sous la protection desquels elle étoit. Macrobe (1) nous a conservé une formule d'Evocation, qui mettra les Lecteurs au fait, mieux que tout ce qu'on pourroit dire sur ce sujet. » Si c'est un Dieu, si c'est une Déesse sous la » garde de laquelle est la ville & le peuple de Carthage, je « vous prie, je vous conjure, & je vous demande en grace, « grands Dieux, qui avez pris cette ville & ce peuple sous vo» tre protection, d'abandonner ce peuple & cette ville, de » quitter toutes ces demeures, Temples, lieux sacrés; de » les délaisser, de leur inspirer la crainte, la terreur & » l'oubli, & de vous retirer à Rome chez notre peuple: que » nos demeures, nos Temples, nos choses sacrées, & notre » ville vous soient agréables. Faites-nous entendre que vous » êtes mon Protecteur, celui du Peuple Romain, & de mes » Soldats. Si vous le faites, je m'engage à fonder des Tem» ples & des Jeux.

Evocations.

(1) Sat. 3.

Enfin, la troisiéme sorte d'Evocation, étoit celle qui étoit employée pour évoquer les Dieux. Pour entendre ce que je vais dire à ce sujet, il faut sçavoir que la Theologie payenne enseignoit que les Dieux présidoient particulierement sur quelques lieux, & que souvent il y avoit plusieurs de ces lieux qui étoient sous la protection du même Dieu; & comme il ne pouvoit être partout en même-temps, il étoit necessaire d'user de la ceremonie de l'évocation, quand on croyoit avoir besoin de sa présence. On avoit pour cela des Hymnes propres à cette operation, qu'on appelloit κλετικοι, comme sont la plûpart de ceux qu'on attribue à Orphée, & ceux du Poëte Proclus. Ces Hymnes étoient composés pour l'ordinaire de deux parties. La premiere étoit employée à louer les Dieux, & à parler des lieux differens qui étoient

ſous leur protection. La ſeconde contenoit la priere par laquelle on s'efforçoit de les attirer, & de les faire venir dans les lieux où leur préſence étoit neceſſaire. Lorſqu'on croyoit que le Dieu Patron étoit arrivé, on célebroit des fêtes qui étoient nommées, ἐπιδημίαι. Telles étoient quelques-unes de celles des Argiens en l'honneur de Junon, & de celles des habitans de Delos & de Milet, pour Apollon.

Lorſque le danger qui avoit fait appeller les Dieux, étoit paſſé, on leur permettoit de s'en aller ailleurs, & on avoit encore d'autres Hymnes pour celebrer leur départ. Jules Scaliger, que l'on peut conſulter ſur ce ſujet (1) obſerve que ces Hymnes qu'on nommoit ἀποπεμπτικοὶ, & dans leſquels excelloit ſur-tout Bacchyllide, Poëte lyrique, étoient plus longs que ceux qu'on employoit pour faire venir les Dieux, afin de retarder autant qu'on pouvoit leur éloignement. Car quand nous deſirons, dit-il, nous voulons que ce qui eſt l'objet de nos ſouhaits, arrive promptement, & que ce ſoit le plus tard qu'il eſt poſſible, que nous en ſoyons privés.

(1) Poët. liv. 3. ch. 112. 113. & 114.

Les Devouemens.

Aux Evocations je dois joindre les Devouemens, que les Romains appelloient *Devotio*. Il y en avoit de particuliers, comme ceux des deux Decius, & de Marcus Curtius, qui ſe devouerent pour le ſalut des Romains; & de publics, faits par le Dictateur ou le Conſul, à la tête des armées. En voici la formule, conſervée par le même Macrobe (2). « Dis le » pere, (Pluton) Jupiter, Manes, ou de quelque nom qu'on » puiſſe vous appeller, je vous prie de remplir cette Ville » de Carthage, & l'armée dont je veux parler, de crainte » & de terreur : Faites que ceux qui portent les armes con» tre nos Legions & contre notre armée, ſoient mis en dé» route; que ceux qui habitent leurs villes, & leurs campa» gnes, avec leurs habitans de tout âge, vous ſoient devoués » ſelon les loix, ſuivant leſquelles les plus grands ennemis » vous ſont devoués. Je les devoue par l'autorité de ma char» ge, pour le Peuple Romain, pour notre Armée, & pour » nos Legions, afin que vous conſerviez & les Comman» dans, & ceux qui ſervent ſous leurs ordres.

(2) Macrob. Sat. l. 3. c. 9.

L'Antiquité ne nous a pas conſervé la formule des Devouemens particuliers, mais il eſt ſûr qu'il y en avoit une; &

lorsque Decius se devoua, il avertit, comme je l'ai dit dans une autre occasion, le Pontife Valere de prononcer la formule du Devouement : *Deorum ope*, dit-il *Valeri, opus est ; agedum, præi verba quibus me pro Legibus devoveam.*

Lorsque la Loi devouoit quelqu'un à la mort, il étoit permis de le tuer. Il y en avoit une de Romulus qui étoit conçue en ces termes : *Si Patronus Clienti fraudem faxit, sacer esto. Si quelque Patron fait tort à son Client, qu'il soit devoué.* C'étoit à Pluton, ou Dis, & aux autres Divinités infernales, que les criminels étoient devoués.

Je ne dirai rien ici des Supplications & des Vœux faits par des particuliers : on voit bien que le détail en seroit infini, & nous apprendroit seulement que les Dieux ayant toujours été regardés par les Payens comme les auteurs de tous les biens & de tous les maux, on ne manquoit pas de leur demander ces biens, & la délivrance des maux ; que dans le danger ou dans les maladies, on leur faisoit des vœux pour en être délivré, & pour obtenir le recouvrement de la santé ; qu'enfin on mettoit dans les Temples, en reconnoissance, les membres de la guérison desquels on croyoit leur être redevables. Les Antiquaires en ont conservé un grand nombre comme on peut le voir dans leurs Ouvrages. Parmi ces vœux, il y en avoit qui portoient des caracteres de differens Dieux, comme celui qu'on nomme la main d'Enée, sur laquelle il y a *Votum Cecropis*, & qui a été expliqué dans un petit Ouvrage de Thomasini. Quelquefois c'étoit une simple main, un bras, une jambe, un œil, sans aucun symbole. Ce qu'on trouve de plus singulier parmi ces vœux, est une Table de cuivre sur laquelle il est fait mention de toutes les guerisons operées par l'intercession d'Esculape.

CHAPITRE XV.

Des Céremonies Religieuſes pratiquées à la fondation des Villes.

J'AI dit il y a un moment que les évocations ſe faiſoient lorſqu'une Ville étoit aſſiegée, pour invoquer les Dieux, ſous la protection deſquels elle étoit ; & comme ces mêmes Dieux en devenoient les Patrons au temps de la fondation de chaque Ville, il eſt neceſſaire de dire un mot des céremonies qui ſe pratiquoient en cette occaſion. Feſtus nous apprend que les Etruriens avoient des Livres qui contenoient les ceremonies uſitées à la fondation des Villes, des Autels, des Temples, des Murailles & des Portes ; & Plutarque dit que Romulus voulant jetter les fondemens de la ville de Rome, fit venir d'Etrurie des hommes qui lui apprirent de point en point toutes les cérémonies qu'il devoit obſerver. Selon Denys d'Halicarnaſſe, on commençoit par offrir un ſacrifice, après lequel on allumoit des feux près des tentes, & ceux qui devoient avoir quelque fonction dans la conſtruction de la Ville, ſautoient pardeſſus ces feux, pour ſe purifier. Enſuite on creuſoit une foſſe, dans laquelle on jettoit les premices de toutes les choſes qui ſervoient à la nourriture de l'homme, & une poignée de terre du pays d'où étoient venus chacun de ceux qui aſſiſtoient à la ceremonie.

On conſultoit en même-temps les Dieux, pour ſçavoir ſi l'entrepriſe leur ſeroit agréable, & s'ils approuvoient le jour qu'on avoit pris pour la commencer. Enſuite on traçoit l'enceinte par une traînée de terre blanche, qu'on appelloit *Terre pure* ; & faute de cette eſpece de craie, on ſe ſervoit de farine, comme fit Alexandre, au rapport de Strabon, lorſqu'il jetta les fondemens d'Alexandrie. Cette premiere operation achevée, on ouvroit un ſillon auſſi profond qu'il étoit poſſible, avec une charrue d'airain, & on attachoit à cette charrue un taureau blanc, & une géniſſe blanche. Tout l'eſpace que la charrue avoit ouvert étoit reputé ſaint. Pendant qu'on formoit

l'enceinte, on s'arrêtoit de temps en temps pour renouveller les sacrifices, & on marquoit les lieux où ils étoient offerts, par un tas de pierres, qu'on nommoit *Cippes.* On invoquoit dans ces sacrifices, les Dieux sous la protection desquels on mettoit la nouvelle Ville, ainsi que les Dieux du pays, nommés *Dii patrii Indigetes;* ce qui se faisoit secretement, parce que les Dieux tutelaires de chaque ville devoient être inconnus au vulgaire. Ovide, dans ses Fastes, nous a conservé la formule de priere que Romulus adressa aux Dieux qu'il vouloit rendre favorables à son entreprise.

Vox fuit hæc Regis: Condenti Jupiter Urbem
Et genitor Mavors, Vestaque mater ades.
Quosque pium est adhibere Deos, advertite cuncti,
Auspicibus vobis hoc mihi surget opus, &c.

Enfin, le jour de la fondation d'une Ville étoit si respectable, qu'on en renouvelloit le souvenir dans une Fête annuelle, & cette fête étoit à Rome celle qu'on nommoit les Palilies, ainsi que nous l'avons dit. M. Blanchard, dans une Dissertation, dont l'extrait est imprimé dans le troisiéme Tome des Memoires de l'Académie des Belles Lettres (1), rend raison de cette céremonie, & de quelques autres qui n'ont pas un rapport essentiel avec la Religion payenne. Ovide a heureusement renfermé toutes ces céremonies dans les vers suivans (2).

Apta dies legitur, quâ mœnia signet aratro.
Sacra Palis suberant: inde movetur opus,
Fossa fit ad solidum, fruges jaciuntur in imâ,
Et de vicino terra petita solo.
Fossa repletur humo, plenæque imponitur aræ;
Et novus accenso finditur igne focus.
Inde premens stivam designat mœnia sulco,
Alba jugum niveo cum bove vacca tulit.

On a vû dans ce Livre l'Histoire de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie. J'ai parlé de ce qui concernoit le culte rendu aux Dieux; des Temples, des Autels, des Sacrifices, des Prêtres, des Fêtes qu'on célebroit en leur honneur, &c. il reste encore à examiner plusieurs articles importans qui regardent l'Idolâtrie, dont je vais parler dans le Livre suivant.

(1) Page 61.

(2) Fast. l. 4.

LIVRE QUATRIÈME,

Où l'on traite des Superſtitions que l'Idolâtrie authoriſoit.

JE mets au nombre de ces Superſtitions, le reſpect qu'on avoit pour les Oracles en general, & en particulier pour les Livres des Sibylles, qui étoient à l'égard des Romains, un Oracle permanent qu'ils conſultoient dans toutes les occaſions; les Préſages, les Prodiges, les Expiations, la Magie, l'Aſtrologie judiciaire, la Divination, les Sorts, les Preſtiges, les Augures, les Auſpices, & quelques autres.

CHAPITRE I.

Des Oracles.

COMME les Oracles, que Seneque définit, la volonté des Dieux annoncée par la bouche des hommes, & que Ciceron nomme ſimplement le diſcours des Dieux, *Deorum oratio*; tenoient à la Religion payenne, & en faiſoient une partie conſiderable, leur hiſtoire doit entrer dans cette Mythologie

Rien n'étoit si fameux que ces Oracles : on les consultoit non-seulement pour les grandes entreprises, mais même pour de simples affaires particulieres. Falloit-il faire la guerre ou la paix, établir des Loix, réformer les Etats, en changer la constitution ; on avoit recours à l'Oracle ; c'étoit alors l'autorité publique qui agissoit. Un particulier vouloit-il se marier, entreprendre un voyage, ou enfin avoit quelqu'autre affaire, ou une maladie dangereuse ; il alloit consulter l'Oracle. L'envie de connoître l'avenir, d'assûrer le succès de ses projets ; la curiosité, si naturelle à l'homme ; tout le portoit à consulter les Dieux qui avoient la réputation de prédire l'avenir ; car tous les Dieux n'avoient pas ce crédit. De-là l'établissement des Oracles, l'empressement à les consulter, & les dons immenses dont on remplissoit leurs Temples ; car rien ne coûte à l'inquiétude & à la curiosité.

Sur ce principe, on ne peut pas douter que tous les Peuples parmi lesquels a regné l'Idolâtrie, n'aient eu leurs Oracles, ou quelqu'autre moyen de chercher à connoître l'avenir. Aucune Nation n'a jamais manqué d'imposteurs, & de gens avides de gain, qui se sont donné la réputation de connoître & de prédire ce mysterieux avenir. On en a trouvé parmi les peuples les plus barbares & les plus grossiers, tels que les Iroquois, & les autres Sauvages de l'Amerique. Les anciens Gaulois avoient leurs Druides, qui étoient leurs Prophetes : parmi les Pheniciens & les Egyptiens, c'étoient les Prêtres qui avoient cet emploi, & il en a été sans doute de même parmi les autres Nations. Mais comme des recherches particulieres sur les Oracles de tous les Peuples idolâtres, nous meneroient trop loin, & que nous manquons de monumens pour en faire l'histoire, nous nous contenterons de parler des Oracles des Egyptiens, & sur-tout de ceux des Grecs, qui ont été en même-temps si celebres & en si grand nombre.

Avant d'entrer dans l'Histoire de ces Orales, il est necessaire d'examiner en peu de mots deux questions importantes. Toutes les prédictions qu'on en rapporte, & dont les Auteurs Payens sont remplis, étoient-elles le fruit de l'imposture des Prêtres, ou venoient-elles du Demon ? Les Orales ont-ils cessé

à la venue de Jesus-Christ ? Van-Dale dans un Traité où l'érudition n'est pas épargnée, a entrepris de prouver que toutes ces prédictions ne venoient que des fourberies de ceux qui avoient soin des Oracles ; & qu'ils n'ont pas cessé quand Jesus-Christ est venu au monde. M. de Fontenelle, l'homme le plus propre à enlever d'un Traité herissé de Grec & de Latin, & qui n'étoit que pour les Sçavans, toute la sécheresse qui le rendoit de peu d'usage, pour y repandre des ornemens que le missent à portée de tout le monde, en a formé un Ouvrage, qui a fait assez de bruit pour me dispenser d'en parler plus au long.

Comme l'opinion de Van-Dale parut contredire le sentiment unanime de tous les Peres, & la Tradition constante de l'Eglise, qui attribuoit du moins une grande partie des reponses des Oracles au Demon, qui n'étoit pas encore enchaîné, avant la venue de Jesus-Christ, le Pere Balthus, Jesuite, entreprit dans un sçavant Traité, de venger la Tradition & les Peres ; & sans nier l'imposture des Prêtres, qui fut souvent mêlée dans les Oracles, il prouve d'une maniere également claire & solide, l'intervention du Demon dans des prédictions, que tous les efforts de l'incredulité ne sçauroient attribuer aux seules fourberies des Prêtres. Et pour le temps de la cessation de ces Oracles, il prouve avec la même érudition, que s'ils ne cesserent pas entierement à la venue de Jesus-Christ, il est sûr qu'ils commencerent à décheoir ; que leur reputation ne fut plus si brillante ; qu'on ne les consultoit plus avec tant d'appareil : quoiqu'il soit incontestable qu'ils ne cesserent entierement que lorsque le Christianisme triompha de l'Idolâtrie.

Il est inutile pour mon dessein, de m'étendre davantage sur ces deux questions, les piéces du procès étant entre les mains de tout le monde. Cependant je ne sçaurois m'empêcher de faire sur la premiere de ces deux questions, quelques reflexions très-propres à renverser le systême de Van-Dale. En effet croira-t'on de bonne foi, que si les Oracles n'étoient que le fruit des fourberies des Prêtres, quelque manége qu'on puisse leur prêter pour s'instruire adroitement du sujet qui amenoit ceux qui venoient les consulter de leurs affaires,

de

de leurs projets; croira-t'on dis-je que ces Oracles euſſent duré ſi long-temps, & ſe fuſſent ſoutenus avec tant d'éclat & de reputation, s'ils n'avoient été que l'effet de la fourberie des Prêtres? l'impoſture ſe dement, le menſonge ne ſe ſoutient pas. D'ailleurs il y avoit trop de temoins, trop de curieux, trop de gens intereſſés à ne point ſe laiſſer ſeduire. On trompe pendant un temps des particuliers trop credules, mais nullement des Peuples entiers pendant pluſieurs ſiécles. Quelques Princes amuſés par des équivoques, quelque ruſe decouverte, quelque libertin trop curieux, cela ſuffiſoit de reſte pour decouvrir le myſtere, & faire tomber tout d'un coup le credit de l'Oracle. Combien de gens trompés par des reponſes odieuſes, avoient interêt de penetrer ſi c'étoient les Prêtres eux-mêmes qui les ſeduiſoient. Mais quoi! aucun de ces mêmes Prêtres, attirés par les promeſſes & les liberalités effectives de ceux qui n'oublierent rien pour s'éclaircir à fond ſur un ſujet ſi intereſſant, ne trahit la cauſe de ſes confreres? Mais il n'y avoit donc point de gens mercenaires en ce temps-là: l'or & les dignités n'étoient donc plus des appas ſeduiſans. Les Prêtres d'un Oracle moins accredité ou entierement déchu, ne reveloient donc pas, ou par deſeſpoir, ou par vengeance, les impoſtures de ceux qui leur enlevoient tout leur gain: eux qui en pratiquant de ſemblables fourberies, pouvoient bien ſe doûter du moins de celles des autres. Quel eſt donc ce concert, inconnu juſqu'à preſent, qui tient contre l'interêt, contre la reputation: qui réunit tant de fourbes dans un ſecret ſi religieuſement obſervé? A ces reflexions le Pere Balthus en ajoute une autre, tirée des Sacrifices humains que les Oracles demandoient; puiſque l'homme, dit-il, quelque maîtriſé qu'il ſoit par ſes paſſions, n'auroit jamais exigé de ſemblables victimes.

J'ai dit que tous les Dieux n'étoient pas des Dieux à Oracles; car anciennement il n'y avoit gueres que Themis, Jupiter, & Apollon qui en rendiſſent; mais dans la ſuite ce privilege fut accordé à preſque tous les Dieux, & à un grand nombre de Heros, comme on le verra dans la ſuite.

Pour conſulter l'Oracle, il falloit choiſir le temps où l'on croyoit que les Dieux en rendoient; car tous les jours n'étoient

pas égaux. A Delphes, il n'y avoit d'abord qu'un mois de l'année, où la Pythie repondît à ceux qui venoient conſulter Apollon. Dans la ſuite, ce fut un jour de chaque mois que ce Dieu rendoit ſes Oracles. Tous ces Oracles ne ſe rendoient pas de la même maniere : ici c'étoit la Prêtreſſe qui repondoit pour le Dieu que l'on conſultoit ; là c'étoit le Dieu lui-même qui rendoit l'Oracle : dans un autre endroit, on recevoit la reponſe du Dieu pendant le ſommeil, & ce ſommeil même étoit préparé par des diſpoſitions particulieres, qui avoient quelque choſe de myſterieux. Quelquefois c'étoit par des billets cachetés ; dans d'autres endroits enfin, on recevoit l'Oracle en jettant des Sorts, comme à Preneſte en Italie. Il falloit quelquefois pour ſe rendre digne de l'Oracle, beaucoup de préparations ; des jeûnes, par exemple, des Sacrifices, des Luſtrations, &c. D'autres fois on cherchoit moins de façons, & le Conſultant recevoit la reponſe en arrivant à l'Oracle ; comme Alexandre, lorſqu'il alla dans la Libye pour conſulter celui de Jupiter Ammon, puiſque le Prêtre en le voyant l'appella fils de Jupiter ; ce qui étoit le but de ſon voyage. Mais il eſt temps de paſſer à l'hiſtoire particuliere des Oracles les plus celebres : & comme ceux de Dodone & de Jupiter Ammon étoient les plus anciens, c'eſt par l'hiſtoire de ces deux Oracles que je dois commencer.

ARTICLE PREMIER.

L'Oracle de Dodone.

AU rapport d'Herodote, l'Oracle de Dodone, le plus ancien de la Grece, & celui de Jupiter Ammon dans la Libye, ont la même origine, & doivent l'un & l'autre leur établiſſement aux Egyptiens, comme toutes les autres Antiquités de la Grece. Voici l'enveloppe ſous laquelle on a caché ce trait d'Hiſtoire. Deux colombes, diſoit-on, s'étant envolées de Thebes en Egypte, il y en eut une qui alla dans la Libye, & l'autre ayant volé juſqu'à la Forêt de Dodone dans la Chaonie, Province de l'Epire, s'y arrêta ; & apprit aux habitans du pays, que l'intention de Jupiter étoit qu'il y eût un Oracle en ce lieu-là. Ce prodige étonna ceux qui en furent les té-

moins, & l'Oracle étant établi, il y eut bien-tôt un grand nombre de Consultans. Servius (1) ajoute que c'étoit Jupiter (1) In 3. Æn. v. 468.
qui avoit donné à sa fille Thebé ces deux colombes, & qu'elles avoient le don de la parole. Herodote (2), qui a bien jugé (2) Liv. 1.
que cette fiction renfermoit l'évenement qui donna lieu à l'établissement de cet Oracle, en a recherché le fondement historique. Deux Prêtresses de Thebes, dit cet Auteur, furent autrefois enlevées par des Marchands Pheniciens : celle qui fut vendue en Grece, établit sa demeure dans la Forêt de Dodone, où l'on alloit alors cueillir le gland qui servoit de nourriture aux anciens Grecs, & elle fit construire une petite Chapelle au pied d'un chêne, en l'honneur de Jupiter, dont elle avoit été Prêtresse à Thebes ; & ce fut là que s'établit cet ancien Oracle, si fameux dans la suite. Ce même Auteur ajoute, qu'on nomma cette femme, la Colombe, parce qu'on n'entendoit pas son langage ; mais comme on vint à le comprendre quelque temps après, on publia que la Colombe avoit parlé.

Souvent pour expliquer les anciennes fables, les Grecs qui n'entendoient pas la langue des Peuples de l'Orient, d'où elles leur étoient venues, en ont debité de nouvelles. Le sçavant Bochart a cru trouver l'origine de celle dont il s'agit, dans l'équivoque de deux mots Pheniciens ou Arabes, dont l'un signifie colombe, & l'autre, Prêtresse. Les Grecs toujours portés au merveilleux, au lieu de dire qu'une Prêtresse de Jupiter avoit declaré la volonté de ce Dieu, dirent que c'étoit une colombe qui avoit parlé. Quelque vrai-semblable que soit la conjecture de ce sçavant homme, M. l'Abbé Sallier en a proposé une qui paroît l'être davantage (*a*), & il prétend que cette fable est fondée sur la double signification du mot πελειαι, lequel signifioit des colombes dans l'Attique & dans plusieurs autres Provinces de la Grece, pendant que dans la Dialecte de l'Epire, il vouloit dire de vieilles femmes. Servius, qui avoit bien compris le sens de cette fable, ne s'est trompé en l'expliquant, que parce qu'il a changé le nom appellatif de *Peleias*, en un nom propre. » Il y avoit, dit-il, dans la Forêt » de Dodone une fontaine qui couloit avec un doux mur-

(*a*) Voyez les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres T. 5. p. 35.

» mure au pied d'un chêne : une vieille femme nommée Pe-
» lias interprétoit ce bruit, & annonçoit sur ce murmure
» l'avenir, à ceux qui venoient la consulter (*a*) ».

C'est par la double signification du même mot, qu'on doit
(1) Liv. 1. repondre à la question que Ptolomée Ephestion (1) dit qu'Alexandre proposa à son maître Aristote : pourquoi il étoit dit dans Homere que des πελειαι fournissoient l'Ambrosie à Jupiter ; car ce Philosophe auroit satisfait à cette question, en disant que, par ce mot, le Poëte avoit voulu parler, non pas des colombes, mais des Prêtresses de ce Dieu, qui préparoient les mets des Sacrifices qu'on lui offroit.

Anciennement l'Oracle de Dodone se rendit sur le murmure de la fontaine dont je viens de parler, mais il paroît que dans la suite on y chercha plus de façons ; & voici l'artifice dont on s'avisa. On avoit suspendu en l'air (*b*) quelques chaudrons de cuivre, auprès d'une Statue de même metal aussi suspendue, & qui tenoit un foüet à la main. Le vent venant à ébranler cette figure, elle frappoit le chaudron qui étoit le plus proche & le mettoit en mouvement ; tous les autres étoient ébranlés & rendoient un son qui duroit assez longtemps ; & c'étoit sur ce bruit qu'on annonçoit l'avenir. C'est de là même que la Forêt de Dodone avoit pris son nom, car *Dodo*, en hebreu, veut dire un chaudron. Que si on me demande pourquoi on publioit que c'étoient les chênes de ce Bois qui rendoient eux-mêmes les Oracles ; je repondrai que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que les Ministres de cet Oracle se tenoient cachés dans le creux des chênes, lorsqu'ils rendoient leurs réponses. C'est encore, pour le dire en passant, de ces chênes parlants que tire son origine la fable de la Poutre de la Navire d'Argo, coupée dans la Forêt de Dodone, laquelle, suivant Onomacrite, Apollonius de Rhodes, & Valerius Flaccus, rendoit des Oracles aux Argonautes, comme on le verra dans l'histoire de l'expedition
(2) Tome. 3. de ces Heros (2).

(a) *Quæ murmura anus, nomine Pelias, interpretata hominibus differebat.* Servius in 3. Æn. v. 466.

(*b*) Suidas sur l'autorité de Strabon, ou plûtôt celui qui en a fait l'Epitome, en cet endroit, qui manque dans l'original.

Suidas (1) parlant des chênes de cette Forêt, dit qu'ils par- (1) au mot Dodone.
loient, & repondoient aux consultans, *Jupiter dit ceci*, &c.
Van-Dale dans son Histoire des Oracles (2), après avoir re- (2) 201. & suiv.
marqué que Suidas n'a fait que copier Eustathe, rapporte le sentiment d'Aristote & de plusieurs autres Auteurs, & ne manque pas d'observer combien il y a de varieté dans ce que les Anciens disent de cet Oracle : varieté qu'on doit attribuer sans doute au soin qu'on prenoit de n'en pas laisser approcher de trop près, ceux qui venoient le consulter, & qui entendoient bien un certain bruit, mais sans pouvoir deviner au juste ce qui le causoit.

Quoiqu'il en soit, lorsque le son des chaudrons étoit fini, des femmes qu'on nommoit *Dodonides*, rendoient leurs Oracles (*a*), ou en vers, comme il paroît par le Recueil qui en a été fait ; ou par les Sorts, comme semble le croire Ciceron dans ses Livres de la Divination.

ARTICLE II.

L'Oracle d'Ammon.

CE que j'ai rapporté d'Herodote au commencement de l'Article précedent, prouve que l'Oracle de Jupiter Ammon dans la Libye, étoit aussi ancien que celui de Dodone, dont on vient de voir l'histoire. Il devint aussi très-celebre, & on venoit le consulter de toutes parts, malgré les incommodités d'un si long voyage, & les sables brûlans de la Libye, qu'il falloit traverser. On ne sçait pas trop que penser de la fidelité des Prêtres qui le servoient. Quelquefois ils étoient incorruptibles, comme il paroît par l'accusation qu'ils vinrent former à Sparte, contre Lysander qui avoit voulu les corrompre, dans la grande affaire qu'il méditoit pour changer l'ordre de la succession Royale ; quelquefois il n'étoient pas si difficiles, comme il paroît par l'histoire d'Alexandre, lequel pour mettre à couvert la reputation de sa mere, ou par pure vanité, vouloit passer pour fils de Jupiter ; puisque le Prêtre de ce Dieu, ainsi qu'on l'a dit, alla au-devant de lui, & le salua comme fils du Maître des Dieux.

(*a*) Voyez Plutarque sur les Oracles qui ont cessé.

Nous apprenons de Quinte-Curce & d'autres Auteurs anciens, que la Statue de Jupiter Ammon avoit la tête d'un be-
(1) Liv. 17. lier, avec ses cornes; & de Diodore de Sicile (1), la maniere dont ce Dieu rendoit ses Oracles, lorsque quelqu'un venoit le consulter. Quatre-vingt Prêtres de ce Dieu portoient sur leurs épaules dans un Navire doré, sa Statue, qui étoit couverte de pierres précieuses; & alloient ainsi, sans tenir de route certaine, où ils croyoient que le Dieu les poussoit. Une troupe de Dames & de filles accompagnoient cette procession, chantant des hymnes en l'honneur de Jupiter. Quinte-Curce, qui
(2) Liv. 4. c. 7. dit la même chose (2), ajoute que le Navire, ou la niche sur laquelle on portoit la Statue de ce Dieu, étoit ornée d'un grand nombre de Pateres d'argent qui pendoient des deux côtés. C'étoit apparemment sur quelque signe ou sur quelque mouvement de la Statue, que les Prêtres annonçoient les deci-
(3) Liv. 17. sions de leur Ammon: car, comme le remarque Strabon (3), sur l'autorité de Callisthene, les reponses de ce Dieu n'étoient point des paroles, comme à Delphes, & chez les Branchides, mais un signe; & il cite à cette occasion, les vers d'Homere où le Poëte dit: *Jupiter donna de ses sourcils un signe de consentement.*

L'Oracle d'Apollon à Heliopolis.

Je mets ici l'Oracle d'Apollon dans la ville d'Heliopolis en Egypte, parce qu'au rapport de Macrobe (4), ce Dieu ren-
(4) Sat. Liv. 1. c. 23. doit ses reponses de même que Jupiter Ammon. » On porte, » dit cet Auteur, la Statue de ce Dieu, de la même maniere » qu'on porte celles des Dieux dans la pompe des Jeux du » Cirque. Les Prêtres accompagnés des principaux du pays, » qui assistent à cette ceremonie, la tête rasée, & après une » longue continence, n'avancent pas selon qu'ils pourroient » le vouloir, mais selon le mouvement que le Dieu qu'ils » portent leur donne, par des mouvemens semblables à ceux » des Sorts ou des Fortunes d'Antium ». C'étoit apparemment

L'Oracle de Jupiter Phlius.

sur les mêmes mouvemens de la Statue de Jupiter Phlius, que les Prêtres annonçoient les Oracles, comme on peut le voir
(5) Histoire Ecclef. L. 9. c. 3. dans Eusebe (5), & dans Ruffin.

Article III.

L'Oracle de Delphes.

Si l'Oracle de Delphes n'a pas été le plus ancien de ceux de la Grece, il a été du moins le plus celebre, & celui qui a duré le plus long-temps. Il faudroit copier presque tous les anciens Auteurs, & un grand nombre des modernes, si on vouloit rapporter tout ce qui a été dit sur cet Oracle : ainsi pour satisfaire ceux qui n'aiment pas les longues discussions, je me contenterai d'en donner ici une histoire abregée.

Le temps auquel cet Oracle fut établi, n'est pas connu; ce qui d'abord prouve une grande antiquité, & Apollon n'est pas le premier qu'on y ait consulté. Mais comme les Anciens ne conviennent pas entre eux au sujet des Dieux qui eurent successivement cet Oracle, il est necessaire de rapporter leurs opinions. Æschile, au commencement de sa Tragedie des Eumenides, dit que la Terre fut la premiere qui y rendit des Oracles, ensuite Themis, puis Phœbé, autre fille de la Terre, (celle-ci, suivant les Mythologues, étoit mere de Latone & grand-mere d'Apollon,) enfin Apollon fut le quatriéme. Ovide nous apprend (1) seulement que Themis rendoit des Oracles au pied du Parnasse, & que Pyrrha & Deucalion allerent la consulter sur les moyens de repeupler la terre, dont le Deluge venoit de detruire les habitans. Pausanias (2) ajoûte qu'avant Themis, la Terre & Neptune y avoient aussi rendu leurs Oracles; & si nous nous en rapportons à l'ancien Scholiaste de Lycophron, Saturne y avoit aussi été consulté avec Neptune & la Terre. Diodore de Sicile qui avoit recherché avec soin l'origine de cet Oracle, rapporte (3) une tradition qu'il avoit puisée dans les monumens les plus anciens. Des chevres, dit-il, qui paissoient dans les vallées du mont Parnasse, donnerent occasion à la découverte de cet Oracle. Il y avoit dans le lieu, qui depuis a été appellé le Sanctuaire, un trou dont l'ouverture étoit fort étroite. Ces chevres en ayant approché la tête, commencerent à faire des sauts si extraordinaires, que le Berger (*a*), qui en fut étonné, vint au même lieu, se pencha

(1) Met. L. 1.

(2) Liv. 9.

(3) Liv. 16.

(*a*) Plutarque nomme ce Berger, *Coretas*.

vers le trou, & fut saisi d'un enthousiasme qui le porta à debiter des extravagances, qui passerent pour des Propheties. Le bruit de cette merveille y attira les habitans du voisinage, qui s'étant aussi approchés de la même crevasse, furent pareillement enthousiasmés. Surpris d'un prodige si étonnant, ils supposerent qu'une Divinité favorable, ou la Terre elle-même le produisoit ; & dès-lors on commença à honorer en ce même endroit cette Divinité, d'un culte particulier, & à regarder ce qu'on débitoit dans l'enthousiasme, comme des prédictions & des Oracles. L'endroit où se voyoit le trou dont je viens de parler, étoit à mi-côte du Parnasse, montagne de la Phocide, en la descendant du côté du midi ; & ce fut là que furent bâtis dans la suite le Temple & la ville de Delphes.

Comme plusieurs Dieux y avoient successivement rendu des Oracles, ainsi qu'on l'a déja remarqué, les Historiens & les Poëtes racontent d'une maniere fort singuliere, comment ils s'étoient démis de leur droit. La Terre & Neptune le possedoient en commun ; avec cette difference que la Terre donnoit ses Oracles elle-même, & Neptune par le ministere d'un Prêtre, nommé *Pyrcon*. De la Terre, l'Oracle passa à Themis sa fille, qui le posseda assez long-temps, & s'en démit en faveur d'Apollon qu'elle cherissoit tendrement. Suivant une ancienne tradition, qu'a suivie Euripide (1), la cession ne fut rien moins que volontaire. Apollon à qui Pan avoit appris l'art de prédire l'avenir, étant arrivé sur le Parnasse, avec l'équipage que décrit Homere, c'est-à-dire, revêtu de ses habits immortels, parfumé d'essences, & tenant à la main une lyre d'or, dont il tiroit des sons charmants, s'empara de force du Sanctuaire, tua le Dragon que la Terre y avoit établi pour le garder, & se rendit maître de l'Oracle. Neptune qui y avoit aussi sa part, & qui ne voulut point la disputer à son neveu, l'échangea avec lui pour l'Isle de Calaurie, vis-à-vis de Trezene. Depuis ce temps-là il n'y eut plus qu'Apollon qui rendit des Oracles à Delphes. On sent bien que cette fiction n'a d'autre fondement que l'interêt des Prêtres, qui voyant refroidir le zele du peuple, tâcherent de le reveiller en presentant de nouveaux objets à son culte.

(1) Iphig.

Quoiqu'il en soit, l'Oracle d'Apollon l'emporta sur tous les autres

autres par sa célébrité & par sa durée. On venoit de toutes parts pour le consulter ; les Grecs & les Etrangers, les particuliers & les Princes, tous pour la moindre entreprise, comme pour les grandes affaires, alloient eux-mêmes à Delphes, ou y envoyoient leurs Députés, pour apprendre la volonté d'Apollon. De-là les presens infinis & les richesses immenses, dont le Temple & la Ville étoient remplis, & qui devinrent si considerables, qu'on les comparoit à celles des Rois de Perse.

Dans les premiers temps de la découverte de l'Oracle dont je parle, il n'y avoit point d'autre mystere pour prédire l'avenir, que de s'approcher de la caverne, & de respirer la vapeur qui en sortoit ; & le Dieu inspiroit alors toutes sortes de personnes indifferemment ; mais enfin plusieurs de ces Phrenetiques dans l'excès de leur fureur, s'étant précipités dans l'abysme, on chercha les moyens de remedier à cet accident, qui arrivoit frequemment. On dressa sur le trou une machine qui fut appellée Trepied, parce qu'elle avoit trois barres, & l'on commit une femme pour monter sur cette espece de chaise, d'où elle pouvoit recevoir l'exhalaison sans aucun risque, parce que les trois pieds de cette machine posoient sur le roc. Cette Prêtresse fut nommée Pythie, à cause du serpent Python qu'avoit tué Apollon, comme nous le dirons dans son Histoire. On éleva d'abord à ce ministere de jeunes filles encore vierges, & on prenoit beaucoup de précautions dans le choix qu'on en faisoit. On choisissoit ordinairement la Pythie dans une maison pauvre, où elle eût vécu dans l'obscurité, sans luxe, sans amour de la parure, & des autres ornemens par lesquels les filles cherchent à briller. Il n'y avoit pas jusqu'à l'ignorance même, qui ne servît à élever à cette dignité, & il suffisoit que celle qui devoit être élue, sçût parler & repeter ce que le Dieu dictoit. La coutume de choisir de jeunes vierges, dura très-long-temps, & se seroit peut-être toujours conservée, sans un accident qui la fit abolir. Un jeune Thessalien, nommé Echecrates (1) étant à Delphes, devint amoureux de la Pythie, qui étoit extrêmement belle, & l'enleva. Pour prévenir de pareils attentats, le peuple de Delphes ordonna par une Loi expresse, qu'à l'avenir on n'éliroit que des femmes au-dessus de cinquante ans. On s'étoit

(1) Diod. liv. 1.

contenté dans les commencemens, d'une seule Pythie, & elle suffisoit pour répondre à ceux qui venoient à Delphes (1); mais dans la suite il y en eut deux & même trois.

(1) Plutarc. loc. cit.

Les Oracles ne se rendoient pas tous les jours : les sacrifices, réiterés jusqu'à ce que le Dieu qui les rendoit fût content, consumoienr souvent une année entiere, & ce n'étoit qu'une fois l'an, dans le mois Βύσιον, qui repondoit au commencement du Printemps, qu'Apollon inspiroit la Pythie. Hors ce jour marqué, il étoit défendu à la Prêtresse sous peine de la vie d'aller dans le Sanctuaire consulter Apollon. Alexandre, qui avant son expedition dans l'Asie vint à Delphes dans un de ces jours de silence, pendant lesquels le Sanctuaire étoit fermé, fit prier la Pythie de monter sur le Trepied : elle le refusa, & allegua la Loi qui l'en empêchoit. Ce Prince étoit vif, & pressé de partir : il arracha de force la Prêtresse de sa cellule, & la conduisoit lui-même au Sanctuaire, lorsqu'elle s'avisa de lui dire; *Mon fils, tu es invincible.* A ces mots il s'écria qu'il étoit content, & qu'il ne vouloit point d'autre Oracle.

Comme rien ne servoit tant à accrediter un Oracle, ou à le maintenir, que l'air de mystere qu'on donnoit à tout ce qui s'y pratiquoit, on peut bien juger qu'on n'avoit rien négligé à Delphes pour le rendre respectable. On prenoit des précautions infinies dans le choix des Victimes, dans l'inspection des entrailles, & dans les augures qu'on en tiroit. Une minutie negligée, engageoit à renouveller les Sacrifices qui devoient préceder la réponse d'Apollon, & on les réiteroit jusqu'à ce que tout fût bien. La Prêtresse elle-même se préparoit à ses fonctions : elle jeûnoit trois jours, & avant que de monter sur le Trepied, elle se baignoit dans la fontaine de Castalie. Elle s'y lavoit ordinairement les pieds & les mains, quelquefois tout le corps; & elle avaloit une certaine quantité d'eau de cette fontaine, parce qu'on croyoit qu'Apollon lui avoit communiqué une partie de sa vertu enthousiastique. Après cela on lui faisoit mâcher des feuilles de laurier, cueillies encore près de cette fontaine : le laurier étoit le symbole de la divination, & n'étoit pas inutile à l'enthousiasme. Après ces preparations, Apollon avertissoit lui-même de son arri-

vée dans le Temple, qui trembloit, je ne sçais par quel artifice, jusques dans ses fondemens, ainsi qu'un laurier qui étoit à l'entrée de ce Temple. Alors les Prêtres, qu'on nommoit aussi les Prophétes, prenoient la Pythie, la conduisoient dans le Sanctuaire, & la plaçoient sur le Trepied. Dès que la vapeur divine commençoit à l'agiter, on voyoit ses cheveux se dresser sur sa tête; son regard devenir farouche, sa bouche écumer, & un tremblement subit & violent s'emparer de tout son corps. Dans cet état elle tâchoit de s'arracher aux Prophétes, qui la retenoient comme par force, & ses cris & ses hurlemens faisoient retentir le Temple, & remplissoient les Assistans d'une sainte frayeur. Enfin, ne pouvant plus resister au Dieu qui l'agitoit, elle s'abandonnoit à lui, & proferoit par intervalles quelques paroles mal articulées, que les Prophétes recueilloient avec soin, les arrangeoient, & leur donnoient avec la forme du vers, une liaison qu'elle n'avoient pas dans la bouche de la Prêtresse (1). L'Oracle prononcé, on la retiroit du Trepied pour la conduire dans sa cellule, où elle étoit plusieurs jours à se remettre de ses fatigues. Souvent, dit Lucain, une mort prompte étoit le prix ou la peine de son enthousiasme (2).

Comme la Pythie n'étoit que l'instrument dont on se servoit pour découvrir la volonté d'Apollon, l'Oracle avoit plusieurs autres Ministres; des Prêtres ou Prophetes, qui avoient soin de tout ce qui le regardoit; qui choisissoient les Victimes, offroient les sacrifices, les réiteroient quand ils n'étoient pas favorables, conduisoient la Prêtresse au Trepied, où ils la plaçoient d'une maniere commode à recevoir toute la vapeur qui sortoit de l'antre, à l'ouverture duquel elle étoit assise; recueilloient ses paroles, & les donnoient aux Poëtes, autre sorte de Ministres qui les mettoient en vers. Il paroît par un passage de Plutarque (3) que ces Poëtes étoient avec les Prophetes autour de la Pythie, lorsqu'elle prononçoit les paroles que le Dieu lui dictoit. Les vers que composoient ces Poëtes, étoient souvent durs, malfaits, & toujours obscurs; ce qui avoit donné lieu à cette raillerie, qu'Apollon, le chef des Muses, faisoit de fort mauvais vers. Quelquefois la Pythie, comme on l'assure du moins de Phemonoé, prononçoit elle-

(1) Herod. Plut. Strabon, &c.

(2) Pharf. liv. [illegible]

(3) Loc. cit.

même ses Oracles en vers ; dans la suite, on se contentoit de les rendre en prose aux Consultans ; ce que Plutarque regarde comme une cause de la décadence de l'Oracle. Il y avoit pour cet Oracle plusieurs autres Ministres, dont on peut voir les noms & les fonctions dans la troisiéme Dissertation de M. Hardion ; ensorte, comme le dit M. de Fontenelle, que toute la ville de Delphes vivoit opulemment de l'Oracle.

Comme le Sanctuaire où étoit la Pythie, étoit caché par des branches de laurier ; que la Prêtresse étoit environnée des Prophetes & des Poëtes, & qu'il y avoit encore deux rangs de femmes qui empêchoient les profanes d'en approcher, il étoit difficile de sçavoir précisément ce qui s'y passoit ; & sans quelques curieux qui avoient pénétré plus avant dans le secret des Prêtres, nous n'aurions pas pu parler si positivement que nous l'avons fait, de la maniere dont cet Oracle se rendoit.

ARTICLE IV.

L'Oracle de Trophonius.

QUOIQUE Trophonius n'ait eté qu'un Heros, & même suivant quelques Auteurs, un brigand & un scelerat, il eut pourtant un Oracle qui devint très-fameux dans la Béotie, & auquel on pratiquoit de grandes céremonies, avant que d'en obtenir la réponse. Comme personne n'en a parlé avec plus de connoissance & plus de détail que Pausanias, qui l'avoit consulté, & en avoit essuyé les fatigantes pratiques, (1) In Beot. on ne sçauroit mieux faire que de rapporter ce qu'il dit (1) de ce personnage, & de son Oracle. Erginus, dit-il, fils de Clymenes Roi d'Orchomene, étant parvenu à un âge fort avancé, & voulant se marier, alla consulter l'Oracle d'Apollon, pour sçavoir s'il auroit des enfans. La Pythie embarrassée, lui répondit en termes énigmatiques, que quoiqu'il s'en avisât bien tard, il pouvoit cependant beaucoup esperer d'une jeune femme. Conformement à cette réponse il épousa une jeune personne, & en eut deux fils, Trophonius & Agamede, qui devinrent l'un & l'autre dans la suite de grands Architectes. Ce furent eux qui bâtirent le Temple d'Apollon à Delphes, & un Edifice pour les trésors d'Hyrieus. En construisant ce der-

nier bâtiment, il y avoient pratiqué un secret, dont eux seuls avoient connoissance : une pierre qu'ils sçavoient ôter & remettre sans qu'il y parût, leur donnoit moyen de voler chaque nuit l'argent d'Hyrieus, lequel le voyant diminuer sans qu'on eût ouvert les portes, s'avisa de tendre un piege autour des vases qui renfermoient son trésor, & Agamede y fut pris. Trophonius ne sçachant comment le dégager, & craignant que s'il étoit mis le lendemain à la question, il ne découvrît le mystere, lui coupa la tête.

Sans entrer dans la critique de cette histoire, qui semble être une copie de celle qu'Herodote raconte au long d'un Roi d'Egypte, & de deux freres qui lui voloient son trésor par un semblable stratagéme, je dois faire observer que Pausanias ne nous apprend rien de la vie de Trophonius, & qu'il dit seulement que la terre s'étant entr'ouverte sous ses pieds, il fut englouti tout vivant dans cette fosse, que l'on nomme encore aujourd'hui la fosse d'Agamede, & qui se voit dans un Bois sacré de Lébadée, avec une colonne que l'on a élevée au-dessus.

La mort de ces deux freres est racontée autrement par Plutarque, qui cite Pindare. Après la construction du Temple de Delphes, dont Apollon avoit jetté lui-même les fondemens, au rapport d'Homere, ils demanderent leur récompense à ce Dieu, lequel leur ordonna d'attendre huit jours, & cependant de faire bonne chere ; mais au bout de ce terme ils furent trouvés morts.

Lébadée, continue Pausanias, est une ville aussi ornée qu'il y en ait dans toute la Grece : le Bois sacré de Trophonius, n'en est que fort peu éloigné, & c'est dans ce Bois qu'est le Temple de Trophonius avec sa Statue, qui est un Ouvrage de Praxitele. Lorsqu'on vient consulter son Oracle, il faut pratiquer certaines ceremonies. Avant que de descendre dans l'antre où l'on reçoit la réponse, il faut passer quelques jours dans une Chapelle dediée au bon Genie & à la Fortune. Ce temps est employé à se purifier, par l'abstinence de toutes les choses illicites, & à faire usage du bain froid, car les bains chauds sont défendus ; ainsi on ne peut se laver que dans l'eau du fleuve Hercine. On sacrifie à Trophonius

& à toute sa famille, à Jupiter surnommé Roi, à Saturne, à une Cerès Europe, qu'on croyoit avoir été nourrice de Trophonius; & on ne vit que de chairs sacrifiées. Il falloit aussi consulter les entrailles de toutes les Victimes, pour sçavoir si Trophonius trouvoit bon qu'on descendît dans son antre; sur-tout celles d'un belier, qu'on immoloit en dernier lieu. Si les auspices étoient favorables, on menoit le Consultant la nuit au fleuve Hercine, où deux enfans de douze ou treize ans lui frottoient tout le corps d'huile. Ensuite on le conduisoit jusqu'à la source du fleuve, & on l'y faisoit boire de deux sortes d'eau; celle de Lethé, qui effaçoit de l'esprit toutes les pensées profanes, & celle de Mnemosyne qui avoit la vertu de faire retenir tout ce qu'on devoit voir dans l'antre sacré. Après tous ces préparatifs, on faisoit voir la Statue de Trophonius, à qui il falloit faire une priere: on étoit revêtu d'une tunique de lin, & orné de bandelettes sacrées; ensuite de quoi on étoit conduit à l'Oracle.

Cet Oracle étoit sur une montagne, dans une enceinte faite de pierres blanches, sur laquelle s'élevoient des Obelisques d'airain. Dans cette enceinte étoit une caverne de la figure d'un four, taillée de main d'homme. Là, s'ouvroit un trou assez étroit, où l'on ne descendoit point par des degrés, mais avec de petites échelles. Lorsqu'on y étoit descendu, on trouvoit encore une petite caverne, dont l'entrée étoit assez étroite: on se couchoit à terre; on prenoit dans chaque main certaines compositions de miel, qu'il falloit necessairement porter; on passoit les pieds dans l'ouverture de cette seconde caverne, & aussi-tôt on se sentoit emporté au-dedans avec beaucoup de force & de vîtesse.

C'étoit là que l'avenir se declaroit; mais non pas à tous de la même maniere: les uns voyoient, les autres entendoient. On sortoit de l'antre couché à terre, comme on y étoit entré, & les pieds les premiers. Aussi-tôt on étoit mis dans la chaise de Mnemosyne, où l'on demandoit au Consultant ce qu'il avoit vû ou entendu: de-là on le ramenoit, encore tout étourdi, dans la Chapelle du bon Genie, & on lui laissoit le temps de reprendre ses sens; après quoi il étoit obligé d'écrire sur un Tableau, tout ce qu'il avoit vû ou entendu; ce

que les Prêtres apparemment interprétoient à leur maniere. Pausanias ajoute qu'il n'y avoit jamais eu qu'un homme qui fût entré dans l'antre de Trophonius, & qui n'en fût pas sorti. C'étoit un espion que Demetrius y avoit envoyé, pour voir s'il n'y avoit pas dans ce lieu saint quelque chose qui fût bon à piller. Son corps fut trouvé loin de-là, & il y a apparence que son dessein, étant découvert, les Prêtres le massacrerent dans l'antre même, & le firent sortir par quelque issue, par laquelle ils entroient eux-mêmes dans la caverne, sans qu'on s'en apperçût. Ce même Auteur dit à la fin : *Ce que j'écris ici, n'est pas fondé sur un oui-dire ; je rapporte ce que j'ai vû arriver aux autres, & ce qui m'est arrivé à moi-même : car pour m'assurer de la verité, j'ai voulu descendre dans l'antre, & consulter l'Oracle.*

Plutarque qui dit que de son temps tous les Oracles de la Beotie avoient cessé, à la reserve de celui de Trophonius, parle dans son Traité du Genie de Socrate, d'un certain Timarque, qui raconte ce qu'il prétendoit avoir vû dans l'antre de Trophonius; mais c'étoit apparemment un imposteur, qui en rapporte des choses fort extraordinaires, & qui mérite beaucoup moins d'être cru que Pausanias.

On ignore en quel temps l'Oracle de Trophonius fut établi : on sçait seulement par Pausanias, qu'il étoit ignoré dans la Beotie même, lorsqu'une grande secheresse affligeant cette contrée, on eut recours à Apollon de Delphes, pour apprendre de ce Dieu le moyen de faire cesser la sterilité. La Pythie répondit que c'étoit à Trophonius qu'il falloit avoir recours, & qu'on devoit l'aller chercher à Lébadée. Les Députés obéirent; mais comme ils ne pouvoient trouver d'Oracle en cette ville, Saon le plus âgé d'eux, apperçût un essain d'abeilles, & observa de quel côté il tournoit. Il vit que ces abeilles voloient vers un antre ; il les suivit, & découvrit ainsi l'Oracle. On dit, c'est toujours Pausanias qui parle, que Trophonius l'instruisit lui-même de toutes les ceremonies de son culte, & & de la maniere dont il vouloit être honoré & consulté ; ce qui me fait croire que c'est ce Saon qui est lui-même le fondateur de cet Oracle, qui fut sans doute établi à l'occasion de la sterilité dont on vient de parler.

Article V.

Des autres Oracles.

Aprés avoir parlé assez au long des principaux Oracles, il est bon de dire quelque chose de ceux qui étoient moins célebres. Apollon étoit celui des Dieux, qui en avoit le plus grand nombre. Celui de Claros, ville d'Ionie, près de Colophon, quoique moins ancien que plusieurs autres, étoit cependant très-fameux, & très-souvent consulté. On croit que la ville de Claros fut fondée par Manto, fille de Tiresias, après la seconde guerre de Thebes, quelques années avant l'époque de la prise de Troye. Cette fille, dont l'Antiquité conte plusieurs merveilles sur le don qu'elle avoit de prédire l'avenir, déplorant les malheurs de sa Patrie, fondit en larmes, & ses pleurs formerent une fontaine & un lac, dont l'eau, lorsqu'on en bûvoit, communiquoit le don de Prophetie: mais comme cette eau n'étoit pas saine, elle causoit aussi des maladies & abregeoit la vie. Pline qui en parle (1) s'exprime ainsi: *Colophone in Apollinis Clarii specu lacus est, cujus potu mira redduntur oracula, bibentium breviore vitâ.*

(1) Liv. 2. ch. 103.

Le même Dieu en avoit grand nombre d'autres, dont je vais, aprèsVan-Dale (1), nommer les principaux. Il y en avoit un, & qui fut très-célebre, dans le fauxbourg de Daphné à Antioche. Selon Lucain, un dans l'Isle de Delos, où l'on croyoit qu'il étoit né. Selon Herodote, un à Didyme chez les Branchides. Un à Argos, comme nous l'apprend Pausanias. Dans la Troade, & dans l'Æolide, suivant Stephanus; à Bayes en Italie, ainsi qu'on l'apprend de Capitolin; dans la Cilicie, en Egypte, dans les Alpes, dans la Thrace, à Corinthe, dans l'Arcadie, dans la Laconie; enfin, dans une infinité d'autres endroits, comme on peut le voir dans l'endroit de l'Auteur moderne que je viens de citer.

(2) De Orac. Ethn. dur. atque interitu. p. 159.

Quoique les autres Dieux fussent moins bien partagés qu'Apollon, le Dieu de la divination, ils avoient pourtant presque tous des Oracles. Jupiter, outre celui de Dodone, & quelques autres dont il partageoit l'honneur avec Apollon, en avoit un dans la Beotie, sous le nom de Jupiter le foudroyant, &

& un autre dans l'Elide (1). Un à Thebes & à Meroé (2); un près d'Antioche, & plusieurs autres. Esculape étoit consulté dans la Cilicie, à Apollonie, dans l'Isle de Cos, à Pergame, à Epidaure, à Rome, & ailleurs. Mercure à Patras, sur l'Hemon, & en d'autres endroits encore. Mars, dans la Thrace, dans l'Egypte & ailleurs. Hercule, à Gadès, à Athenes, en Egypte, à Tivoli, dans la Mesopotamie, où, suivant Tacite, il rendoit ses Oracles par les songes ; ce qui lui avoit fait donner le nom de *Somnialis*, ainsi qu'on le voit dans une Inscription de Spon, & dans une autre rapportée par Reinesius. Isis, Osiris, & Serapis, rendoient de même leurs reponses par les songes, comme nous l'apprennent Pausanias, Tacite, Arrien, & plusieurs autres. Cette maniere de rendre des Oracles, pour le dire en passant, étoit très-ordinaire : de là le sens de ces Inscriptions rapportées par Gruter, dans lesquelles on lit ; *Ex visu Deæ : visu jussa posuit : visu monitus : somnio monitus, &c.* Celui d'Amphilocus dont parle Dion, se rendoit aussi en songe. Le bœuf Apis avoit aussi son Oracle en Egypte ; la maniere dont on le consultoit, étoit singuliere. S'il mangeoit ce que le consultant lui offroit, c'étoit une bonne marque ; & une mauvaise lorsqu'il le refusoit, comme il arriva à Germanicus. C'étoit à peu près ce qui se pratiquoit à Rome pour les Augures bons ou mauvais, par rapport aux Poulets sacrés ; comme si l'avenir avoit dépendu de l'appetit ou de la satieté du bœuf Apis, & des Poulets.

Les Dieux Cabires si nous nous en rapportons à S. Athanase, avoient leur Oracle dans la Béotie. Diane, sœur d'Apollon, n'en manquoit pas : elle en avoit un en Egypte (3), dans la Cilicie, à Ephese, sans parler de plusieurs autres. Virgile fait mention de celui de Faunus en Italie. Ceux de la Fortune à Preneste, & des Sorts à Antium, sont trop connus, pour qu'il soit necessaire de s'étendre sur ce sujet. Les Fontaines, qui avoient, comme on sçait, chacune leur Divinité, rendoient aussi des Oracles : telles étoient en particulier, la Fontaine de Castalie à Delphes, une autre de même nom dans le faubourg d'Antioche, & la Fontaine veridique, près du Temple de Cerès dans l'Achaïe. Ce que dit Pline de celle de Limyre, est fort singulier : elle rendoit ses Oracles par le moyen

(1) Strabon.
(2) Herodote.
(3) Herodote.

des poissons. Les consultans leur presentoient à manger : si les poissons se jettoient dessus, c'étoit un augure favorable pour l'évenement sur lequel on venoit les interroger ; s'ils le refusoient, en le rejettant avec leur queüe, c'étoit la marque d'un mauvais succès (*a*).

Junon avoit plusieurs Oracles : un près de Corinthe, à Nysa, & en d'autres endroits. Latone, selon Herodote, en avoit un à Butès en Egypte. Leucothoé avoit le sien dans la Colchide, suivant Strabon. Memnon, dans l'Egypte, comme Tacite & Lucien nous l'apprennent. Machaon, à Gerania dans la Laconie, suivant Pausanias. Minerve, qui portoit le nom de *Fatidica*, ne manquoit pas par consequent d'Oracles : elle en avoit un en Egypte (1), dans l'Espagne, sur le mont Ethna, à Mycenes, dans la Colchide, & encore ailleurs. Ceux de Neptune étoient à Delphes & à Calaurée, près de Neocesarée, & ailleurs (2). Les Nymphes avoient le leur dans l'Antre de Corycie. Pan en avoit plusieurs, dont le plus celebre étoit celui d'Arcadie. Celui des Palices, selon Macrobe, Virgile, & Stephanus, étoit dans la Sicile (3).

(1) Herodote.

(2) Pausanias.

(3) Voyez leur histoire.

Pluton en avoit un à Nysa, comme on l'apprend de Strabon. Saturne en avoit en plusieurs endroits, mais les plus celebres étoient celui de Cumes en Italie, & celui d'Alexandrie en Egypte. Lucien parle de celui de la Déesse de Syrie ; Gruter, de celui de Sylvain. Ceux de Venus étoient repandus en plusieurs endroits, à Gaze, sur le mont Liban, à Paphos, dans l'Isle de Cypre, &c. Serapis en avoit un à Alexandrie, que Vespasien alla consulter ; le Prêtre qui le desservoit, ne voulut lui reveler qu'en secret les choses qu'il avoit à lui dire, sur les grands desseins qu'il meditoit : surquoi je remarquerai en passant, qu'il étoit très-rare que ceux qui venoient consulter les Oracles, eussent la permission d'entrer dans le Sanctuaire ; & Van-Dale qui a épuisé la matiere, n'en connoît que deux exemples, celui d'Alexandre, qui au rapport de Plutarque après Callisthene, entra seul dans le Sanctuaire d'Ammon ; & celui de Vespasien, lequel suivant Tacite, fut introduit dans celui de Serapis.

(*a*) *Fons Limyræ transire solet in loca vicina, portendens aliquid : nimirum quod cum*

Je ne sçaurois passer sous silence celui de Venus Aphacite, dont parle Zozime, & qui fut consulté par les Palmyreniens, revoltés sous l'Empire d'Aurelien, vers l'an de Jesus-Christ 272. Aphaca étoit un lieu entre Heliopolis & Byblos, où Venus avoit un Temple, près duquel étoit un lac semblable à une citerne. Ceux qui venoient consulter l'Oracle de cette Déesse, jettoient dans le lac des presens, & il n'importoit de quelle espece ils fussent. S'ils étoient agréables à Venus, ils alloient au fond; si elle les rejettoit, ils surnageoient, fust-ce de l'or ou de l'argent. L'Historien que je viens de nommer ajoute, que l'année qui preceda la ruine des Palmyreniens, leurs presens allerent à fond, mais que l'année suivante tout surnagea.

Un Dieu, fort peu connu des Mythologues, nommé *Besa*, avoit suivant Ammian Marcellin, à Abyde dans l'extrêmité de la Thebaïde, un Oracle, qui se rendoit par des billets cachetés. Zozime raconte que l'on envoya à Constantius, de ces billets qui avoient été laissés dans le Temple de ce Dieu. L'Empereur fit faire des informations très-rigoureuses, & jetta en prison, ou envoya en exil un assez grand nombre de personnes : apparemment qu'on avoit consulté cet Oracle sur la destinée de l'Empire, ou sur le succès de quelque dessein que l'on avoit formé contre l'Empereur.

On ne croiroit pas que Geryon, ce monstre à trois têtes qui fut tué par Hercule, eût dû avoir un Oracle : il en avoit un cependant, aussi bien que son vainqueur. Cet Oracle étoit en Italie, près de Padoue, & Tibere même alla le consulter, au rapport de Suetone (1). Là étoit la fontaine d'Apon, laquelle, si on en veut croire Claudien, rendoit la parole aux muets, & guérissoit toutes sortes de maladies. Celui d'Hercule étoit à Tibur, & se rendoit par les Sorts; comme le dit Stace, à peu près comme ceux de la Fortune à Preneste & à Antium, ainsi que je l'expliquerai dans la suite.

(1) in Tiber.

J'ai parlé des Fontaines dont l'eau avoit le don de prédire l'avenir. Les Fleuves ne jouissoient pas de la même prérogative : on en trouve cependant un qui étoit privilegié, & qui,

piscibus transit. Responsa ab his petunt incolæ cibo, quem rapiunt annuentes : si verò eventum negent, caudis abigunt. Plin. Liv. 31. C. 2.

ſelon Pline le jeune, avoit un Oracle. C'étoit Clitumne, fleuve d'Ombrie. Le Temple de ce Dieu, dit cet Auteur, eſt ancien & fort reſpecté : Clitumne eſt là habillé à la Romaine. Les Sorts marquent la preſence & le pouvoir de la Divinité. Il y a auſſi dans le même lieu pluſieurs Chapelles dont quelques unes ont des fontaines & des ſources ; car Clitumne eſt comme le pere de pluſieurs autres petits fleuves, qui viennent ſe joindre à lui.

Ce n'étoient pas ſeulement les Dieux, qui avoient des Oracles : les Demi-Dieux & les Heros en avoient auſſi. Lutatius (1) parle de celui de Caſtor & Pollux, qui étoit à Lacedemone. Barthius (2) fait mention de celui d'Amphiaraüs à Orope dans la Macedoine ; & Mopſus en avoit auſſi un dans la Cilicie, comme les Anciens nous l'apprennent. La tête d'Orphée, ſelon Ovide, en rendoit à Leſbos ; Amphiloque, à Malles, Sarpedon, dans la Troade, Hermione, dans la Macedoine, Paſiphaé, dans la Laconie, ainſi que nous l'apprenons de Tertullien, qui cite dans ſon Livre de l'Ame, l'Ouvrage d'Hermippus : Calchas, dans l'Italie (3) ; Ariſtée, dans la Béotie (4) ; Autolycus, à Sinope (5) ; Phryxus, chez les Colques : celui de Rheſus étoit à Pangée : Ulyſſe, ſi nous en croyons l'ancien Commentateur de Lycophron, avoit auſſi un Oracle ; ainſi que Zamolxis parmi les Gétes, ſi nous nous en rapportons à Strabon, ſans parler d'un grand nombre d'autres. Il n'y eut pas juſqu'à Epheſtion favori d'Alexandre, & Antinoüs, qui n'euſſent des Oracles. Après la mort du premier, Alexandre voulut abſolument, pour ſe conſoler, qu'Epheſtion fût Dieu, & tous les Courtiſans de ce Prince y conſentirent ſans peine. Auſſi-tôt voila des Temples que l'on bâtit en pluſieurs villes ; des Fêtes qu'on inſtitue en ſon honneur, des Sacrifices qu'on lui fait ; des gueriſons qu'on lui attribue : & afin qu'il n'y manquât rien, des Oracles qu'on lui fait rendre.

Hadrien fit les mêmes folies pour Antinoüs : il fit bâtir en memoire de lui la ville d'Antinopolis, lui donna des Temples & des Prophetes, dit S. Jerôme ; or il n'y avoit des Prophetes que dans les Temples à Oracles. Nous avons encore une Inſcription grecque qui porte,

(1) Sur le vers 413. du Liv. 7. de la Thebaid.
(2) Sur le même Auteur. Liv. 9. v. 658.
(3) Strabon.
(4) Greg. de Naziance.
(5) Strabon.

A Antinous, le Compagnon des Dieux d'Egypte; M. Ulpius Apollonius son Prophete.

Après cela on ne sera plus surpris qu'Auguste ait aussi rendu des Oracles à Rome, ainsi que nous l'apprenons de Prudence. Ces nouveaux Oracles ne furent pourtant jamais en aussi grand credit que les anciens, & on ne faisoit rendre à ces Dieux de nouvelle création, qu'autant de reponses qu'il en falloit pour faire sa cour aux Princes qui les avoient divinisés. Du reste, on ne les consultoit pas bien serieusement, & dans les grandes affaires on en revenoit à Delphes, à Claros, ou à l'antre de Trophonius.

Mais je ne finirois pas si je voulois entrer dans le détail de tous les Oracles du Paganisme. Van-Dale après avoir parlé des principaux, se contente de nommer à la fin de son Ouvrage, ceux dont il avoit recueilli la liste dans les Anciens; & dans cette liste, que l'on peut consulter, il en nomme près de trois cens, dont le plus grand nombre étoit dans la Grece: mais il ne les a pas sans doute tous nommés; car il y avoit peu de Temples où il n'y eût quelqu'Oracle, ou quelqu'autre sorte de Divination.

De toutes les parties de la Grece, la Béotie étoit celle où il y en avoit le plus, à cause des montagnes & des cavernes dont elle étoit remplie: car il est bon de remarquer avec M. de Fontenelle, que rien ne convenoit mieux aux Oracles, que les cavernes & les montagnes (a). C'étoit dans ces Antres, dont la vue inspiroit je ne sçais quelle horreur religieuse, que les Prêtres pouvoient ménager des issues, pour y entrer & en sortir sans être apperçus; des machines, des statues creuses où ils se plaçoient, & plusieurs commodités pour donner plus de reputation à leurs Oracles. Car enfin, quoique je sois persuadé, avec les plus sçavans Peres de l'Eglise, que le Demon presidoit aux Oracles, & qu'il avoit rendu lui-même, ou par les Prêtres, des reponses sur l'avenir, puisque,

(a) Plutarque remarque qu'il y en avoit plus de vingt-cinq dans la seule Béotie qui étoit une trés petite Province. On en comptoit autant dans le Peloponnese, & quinze autour de Delphes, ou en même temps, ou successivement.

quoiqu'on en dise, il est impossible d'expliquer autrement tout ce que l'Antiquité nous apprend sur ces reponses ; cependant je suis très-convaincu que les fourberies des Prêtres y ont eu souvent, & le plus souvent, si on veut, beaucoup de part, & que dès-là on doit croire qu'ils n'avoient rien negligé pour soutenir leurs impostures. Ce que Daniel fit pour decouvrir celle des Prêtres de Belus, qui alloient la nuit par des chemins souterrains, enlever les viandes qu'ils disoient que le Dieu lui-même venoit manger, est une preuve convaincante des fourberies qui se pratiquoient dans les Temples des Payens ; preuve qui ne laisse pas lieu de douter que dans les Oracles on n'en pratiquât de semblables. Aussi quand la Religion Chrétienne eut une fois triomphé de l'Idolâtrie, & que les Oracles furent tombés avec elle, on découvrit dans les antres & dans les cavernes où il y avoit eu des Oracles, plusieurs marques de la supercherie & de l'imposture des Ministres qui en avoient eu soin.

Il ne faut pas croire au reste, que tous les Oracles dont nous venons de parler, & ceux dont l'Antiquité ne nous fournit que les noms, ayent subsisté dans le même temps : il y en avoit de toutes sortes de dates, depuis celui de Dodone qui étoit regardé comme le plus ancien, jusqu'à celui d'Antinoüs qu'on peut regarder comme le dernier. Quelquefois même les anciens ne duroient pas toujours. Leur credit se perdoit, ou par la découverte des impostures de leurs Ministres, ou par les guerres qui ravageoient les lieux où ils étoient, ou par d'autres accidens qu'on ignore. On sçait que les immenses richesses qui étoient à Delphes, avoient souvent excité l'envie de les enlever, ce qui arriva plus d'une fois, sans cependant que ces pillages eussent fait cesser cet Oracle (*a*).

A la perte de ceux-là en succedoient de nouveaux qu'on avoit soin d'établir, & ceux-ci de même faisoient place à d'autres; mais le temps de la décadence de plusieurs de ces Oracles, & de l'institution des nouveaux, ne nous est pas connu.

(*a*) Il fut pillé par un Brigand, descendu des Phlégréens, par les Phocéens, par Pyrrhus, par Neron, & enfin par les Chrétiens.

Article VI.

Manieres dont se rendoient les Oracles.

Enfin, avant que de terminer ce qui concerne cette matiere, je dois examiner deux chefs, que je n'ai fait qu'indiquer dans quelques endroits de ce Chapitre. Le premier regarde les differentes manieres dont se rendoient les Oracles : le second, les reponses singulieres dont l'Antiquité nous a conservé le souvenir.

Nous avons vû de quelle maniere se rendoient plusieurs Oracles ; qu'à Delphes, on interprétoit & on mettoit en vers, ce que la Pythie avoit prononcé dans le temps de sa fureur ; qu'à l'Oracle d'Ammon, c'étoient les Prêtres qui annonçoient la reponse de leur Dieu ; qu'à Dodone, la reponse sortoit du creux d'un chêne : qu'à l'Antre de Trophonius, on recueilloit l'Oracle sur ce que disoit le consultant, avant qu'il fût rentré dans son bon sens ; qu'à Memphis, on tiroit un bon ou un mauvais augure, sur ce que le bœuf Apis prenoit, ou rejettoit ce qu'on lui presentoit, & qu'il en étoit de même des poissons de la fontaine de Limyre. Il faut ajouter maintenant que souvent la reponse du Dieu, sortoit du fond de sa Statue, soit que le Demon y rendît ses Oracles, soit que les Prêtres eussent trouvé le moyen de creuser ces Statues, & de s'y introduire par des chemins soûterrains : car, pour le repeter encore, il n'étoit pas permis aux consultans d'entrer dans les Sanctuaires où se rendoient les Oracles, encore moins de paroître trop curieux sur cet article. Aussi en éloignoit-on avec soin les Epicuriens & les Chrétiens, & il n'est pas difficile d'en deviner la raison. Dans plusieurs endroits les Oracles se rendoient par des billets cachetés, comme à celui de Mopsus, & à Malles dans la Cilicie. Celui qui venoit consulter ces Oracles, étoit obligé de remettre son billet aux Prêtres, ou de le laisser sur l'Autel, & de coucher dans le Temple ; & c'étoit pendant le sommeil qu'il recevoit la reponse à son billet, soit que les Prêtres eussent le secret de decacheter ces billets, comme Lucien l'assûre de son faux Prophete Alexandre (1), qui avoit établi son Oracle dans le Pont ; soit qu'il y eût quelque chose de surnaturel.

La maniere dont se rendoit l'Oracle à Claros étoit encore plus singuliere, puisqu'il suffisoit de dire son nom aux Prêtres qui le desservoient; Tacite est mon garant. » Germanicus, dit-» il, alla consulter l'Oracle de Claros. Ce n'est point une » femme qui y rend les reponses du Dieu, comme à Del-» phes; mais un homme qu'on choisit dans de certaines fa-» milles, & qui est presque toujours de Milet: il suffit de lui » dire le nombre, & les noms de ceux qui viennent le con-» sulter. Ensuite il se retire dans une Grotte, & ayant pris de » l'eau d'une source qui y est cachée, il vous repond en vers, » à ce que vous avez dans l'esprit, quoique le plus souvent il » soit très-ignorant ».

Parmi les Oracles qui se rendoient en songe, il y en avoit ausquels il falloit se préparer par des jeûnes, comme nous l'apprend Philostrate de celui d'Amphiaraüs (1) dans l'Attique; & d'autres où l'on étoit obligé de dormir sur des peaux de Victimes.

(1) Vie d'Ap. de Thyane Liv. 2.

Un des Oracles des plus singuliers étoit celui de Mercure, dans l'Achaïe, duquel parle Pausanias (2). Après beaucoup de ceremonies, dont le détail n'est pas ici necessaire, on parloit au Dieu à l'oreille, & on lui demandoit ce qu'on avoit envie de sçavoir: ensuite on se bouchoit les oreilles avec les mains, on sortoit du Temple, & les premieres paroles qu'on entendoit au sortir de là, c'étoit la reponse de Mercure.

(2) in Achai.

Souvent les Oracles se rendoient par le Sort, & c'est ce qu'il faut expliquer. Les Sorts étoient des especes de dez, sur lesquels étoient gravés quelques caracteres, ou quelques mots, dont on alloit chercher l'explication dans des tables faites exprès. L'usage de se servir de ces dez pour connoître l'avenir, étoit different, suivant les lieux où on les employoit. Dans quelques Temples on les jettoit soi-même; dans d'autres on les faisoit sortir d'un cornet, d'où vint cette maniere de proverbe; *le Sort est tombé.* Ce jeu de dez étoit toujours precedé des Sacrifices & des autres ceremonies usitées.

Il y avoit de ces Sorts dans plusieurs Oracles, même à Dodone, comme il paroît par la consultation qu'y allerent faire les Lacedemoniens, ainsi que le rapporte Ciceron (3); mais les Sorts les plus celebres étoient à Antium & à Preneste, deux

(3) de Divin. Liv. 1.

deux villes d'Italie. A Preneste, c'étoit la Fortune, & à Antium les Fortunes ; c'étoient des statues qui représentoient cette Déesse. Celles d'Antium avoient cela de remarquable, qu'elles se remuoient d'elles-mêmes, selon le témoignage de Macrobe (1) ; & leurs mouvemens differents, ou servoient de réponse, ou marquoient si l'on pouvoit consulter les Sorts. Un passage de Ciceron, où il dit (2) que l'on consultoit les Sorts de Preneste par le consentement de la Fortune, pourroit faire croire que la Fortune qui étoit dans cette ville, étoit comme celles d'Antium, une espece d'automate, qui faisoit quelque signe de la tête, à peu près comme celle de Jupiter Ammon, que nous avons dit avoir ainsi averti les Prêtres qui le portoient en procession, du chemin qu'ils devoient tenir. Un évenement raconté par Suetone, mit sans doute les Sorts de Preneste en grand credit, contre l'intention de Tibere, qui vouloit les détruire ; puisqu'ils ne se trouverent point dans un coffre bien scellé, lorsque le coffre fut ouvert à Rome, & qu'ils s'y retrouverent lorsqu'on l'eut reporté à Preneste.

(1) Sat. l. 1. ch. 32.

(2) De Div. lib. 1.

Dans la Grece & dans l'Italie, on tiroit souvent les Sorts, de quelque Poëte celebre, comme d'Homere & d'Euripide ; & ce qui se presentoit à l'ouverture du Livre, étoit l'Arrêt du Ciel ; l'Histoire en fournit mille exemples. Rien n'est plus commun encore que les Sorts Virgiliens, qu'on tiroit des vers de ce Poëte. Lampridius nous apprend qu'Alexandre Severe, étant encore particulier, & dans le temps que l'Empereur Heliogabale ne lui vouloit pas de bien, reçut pour réponse dans le Temple de Preneste, cet endroit de Virgile, dont le sens est, *si tu peus surmonter les Destins contraires, tu seras Marcellus* (1).

(3) En. liv. 6.

Dans l'Orient les Sorts étoient des fléches, & aujourd'hui les Turcs & les Arabes s'en servent de la même maniere que les Anciens. Nous apprenons du Prophete Ezechiel que Nabuchodonosor étant sorti de Babylone avec une grosse armée, s'arrêta dans un carrefour, pour sçavoir par le moyen des flêches, qu'il mêla, *miscuit sagittas*, s'il iroit faire la guerre en Egypte, ou contre les Juifs ; & le Prophete ajoute, que le sort tomba sur Jerusalem. On peut mettre dans ce genre la consultation des Livres Sibyllins, qui étoient regar-

dés à Rome, comme un Oracle continuel; mais j'en parlerai au long dans l'histoire de ces Prophéteſſes.

Enfin les Sorts paſſerent juſques dans le Chriſtianiſme, & on les prenoit dans les Livres ſacrés, dont les premiers mots qui ſe rencontroient, étoient la déciſion de ce qu'on vouloit ſçavoir. Finiſſons en rapportant quelques réponſes ſingulieres des Oracles.

Reponſes ſingulieres de quelques Oracles.

L'ambiguité étoit ordinaire dans les réponſes des Oracles, & le double ſens qu'elles contenoient, ne pouvoit que leur être favorable, puiſqu'en les interprétant d'une certaine maniere, qu'elles pouvoient comporter, l'Oracle avoit preſque toujours raiſon. Ainſi la réponſe donnée à Creſus par la Prêtreſſe de Delphes, ne pouvoit manquer de paroître une vraie prédiction. *Creſus*, avoit dit la Pythie, *en paſſant l'Halis, renverſera un grand Empire*: car ſi ce Roi de Lydie avoit vaincu Cyrus, il renverſoit l'Empire des Aſſyriens; s'il étoit vaincu lui-même, c'étoit le ſien qui étoit renverſé.

Celle qui avoit été donnée à Pyrrhus, & qu'on a renfermée dans ce vers Latin: *Credo equidem Æacidas Romanos vincere poſſe*, avoit le même avantage: car les deux Accuſatifs, par les regles de la Syntaxe, peuvent également regir le verbe, & le vers être expliqué, ou en diſant que les Romains pourront vaincre les Eacides, deſquels deſcendoit Pyrrhus, ou que ceux-ci pourront vaincre les Romains.[a]

Lorſqu'Alexandre tomba malade à Babylone, quelques-uns de ſes Courtiſans qui ſe trouverent en Egypte, ou qui y allerent exprès, paſſerent la nuit dans le Temple de Serapis, pour lui demander s'il ne feroit pas à propos de lui faire apporter le Roi, afin qu'il le guerît. Le Dieu répondit qu'il valoit mieux qu'Alexandre demeurât où il étoit. Il avoit raiſon, quoiqu'il arrivât: ſi le Roi recouvroit la ſanté, quelle gloire pour Serapis de lui avoir épargné la fatigue du voyage! s'il mouroit, c'eſt qu'il lui étoit avantageux de mourir après des conquêtes qu'il ne pouvoit ni augmenter ni conſerver. C'eſt effectivement le ſens qu'on donna à cette réponſe: au lieu que ſi Alexandre fût mort dans le voyage qu'il eût fait, au

(a) Ciceron nie que cette réponſe ait jamais été donnée.

Temple ou dans le chemin, il n'y avoit aucune interprétation favorable pour Serapis.

Lorsque Trajan eut formé le dessein d'aller attaquer les Parthes, on lui conseilla de consulter l'Oracle de la ville d'Heliopolis, auquel il suffisoit d'envoyer un billet cacheté : ce Prince qui ne se fioit guere aux Oracles, y envoya un billet blanc ; & on lui en renvoya un semblable. Voilà Trajan convaincu de la divinité de l'Oracle. Il renvoye au Dieu un second billet, par lequel il lui demandoit, s'il retourneroit à Rome après avoir terminé la guerre qu'il avoit dessein d'entreprendre. Le Dieu, au rapport de Macrobe qui conte cette histoire, ordonna que l'on prît une vigne, qui étoit parmi les offrandes de son Temple, qu'on la mît en morceaux, & & qu'on la portât à Trajan. L'évenement justifia l'Oracle, car cet Empereur étant mort dans cette guerre, on apporta à Rome ses os, qui avoient été representés par cette vigne rompue. Comme les Prêtres de cet Oracle sçavoient avec toute la terre, le dessein de Trajan, ils imaginerent heureusement cette réponse, qui ne pouvoit manquer, quoiqu'il arrivât, de recevoir une interprétation favorable, soit qu'il eût vaincu ou divisé les Parthes ; soit que son armée eût été défaite & séparée, &c.

Mais parmi les réponses des Oracles, il y en avoit quelques-unes de singulieres. Cresus qui n'étoit pas content de celui de Delphes, quoiqu'il l'eût comblé de presens, comme nous l'apprenons d'Herodote, envoya à dessein de le surprendre, demander à la Pythie, ce qu'il faisoit dans le temps même que son Envoyé la consultoit. Elle lui répondit qu'il faisoit cuire alors un agneau avec une tortue ; ce qui étoit vrai. Cresus qui avoit imaginé ce bizarre ragoût, dans l'esperance qu'on ne devineroit jamais ce qu'il n'avoit révelé à personne, & ce qui en même-temps n'étoit pas de nature à être deviné, fut frappé de cette réponse : augmentation de crédulité, & de presens ; mais comme ce fait est très-singulier, & qu'il renferme encore d'autres circonstances, je vais rapporter ce qu'en dit Herodote (1). « Cresus » voyant que la puissance des Perses augmentoit de jour » en jour par la valeur de Cyrus, songea à se mettre en

(1) Herod. liv. I.

» état de la renverser. Avant que de rien entreprendre il
» envoya consulter les Oracles de la Grece, & de l'Afri-
» que. Ainsi il nomma des Députés pour Delphes, pour Do-
» done, d'autres pour l'Oracle d'Amphiaraüs, pour celui de
» Trophonius, & pour celui des Branchides, qui étoit sur
» les frontieres des Milesiens. Il en dépêcha en Afrique pour
» aller à l'Oracle de Jupiter Ammon. Cette premiere démar-
» che n'étoit que pour sonder les Oracles; & supposé qu'ils
» répondissent quelque chose de vrai, il se proposoit d'y en-
» voyer une seconde fois, pour apprendre d'eux s'il s'enga-
» geroit dans l'entreprise qu'il meditoit contre les Perses. Il
» commanda à ces Envoyés d'observer exactement le temps
» qui se seroit écoulé depuis leur départ de Sardes, & de
» demander lorsqu'ils les consulteroient, ce que faisoit Cre-
» sus ce jour-là. On ne dit point ce que répondirent les autres
» Oracles; mais quand ils furent arrivés à Delphes, à peine
» étoient-ils entrés dans le Temple, que la Pythie leur dit en
» vers héroïques, qu'elle connoissoit l'espace immense de la
» mer, qu'elle sçavoit comme les Dieux le nombre des grains
» de sable qu'elle contient, qu'elle entendoit parler celui qui
» ne parle jamais, que rien ne lui étoit caché; & qu'actuel-
» lement elle voyoit que dans un lieu éloigné on faisoit cuire
» dans un pot de cuivre, avec un couvercle de même metal,
» de la chair d'agneau mêlée avec de la chair de tortue. Lors-
» que les Députés envoyés aux autres Oracles, arriverent,
» Cresus examina avec grand soin les réponses qu'ils appor-
» toient, & n'en fit aucun cas, si ce n'est de celle d'Am-
» phiaraüs (sur laquelle notre Auteur ne nous donne aucun
» éclaircissement;) mais lorsque les Députés de Delphes ar-
» riverent, ce Prince fut frappé d'étonnement en apprenant
» la réponse de l'Oracle, & le regarda comme le plus infail-
» lible de tous ».

Un Gouverneur de Cilicie, obsedé d'Epicuriens qui tâchoient de lui inspirer du mepris pour les Oracles, resolut, comme le dit agreablement Plutarque, d'envoyer un Espion chez les Dieux. Il lui donna un billet bien cacheté, pour le porter à Malles, où étoit l'Oracle de Mopsus. Cet Envoyé coucha dans le Temple, & vit un homme fort bien fait, qui lui dit,

Noir. Il porta au Gouverneur cette réponse, qui parut ridicule aux Epicuriens, à qui il la communiqua; mais lui, il en fut frappé d'étonnement, & en ouvrant le billet, il leur montra ces mots qu'il y avoit écrits : *T'immolerai-je un bœuf blanc, ou noir?*

Quelquefois les réponses des Oracles n'étoient qu'une simple plaisanterie; témoin celle qui fut faite à un homme qui venoit demander, par quel moyen il pourroit devenir riche. Le Dieu lui répondit qu'il n'avoit qu'à posseder tout ce qui étoit entre les Villes de Sicyone & de Corinthe. Et celle de ce Gouteux, à qui l'Oracle répondit que pour guerir, il n'avoit qu'à boire de l'eau froide.

Finissons cet article par une réponse, que rapporte Strabon (1), & qui fut bien funeste à la Prêtresse de Dodone qui l'avoit rendue. Pendant la guerre des Thraces contre les Béotiens, ces derniers allerent consulter l'Oracle de Dodone, & la Prêtresse leur répondit qu'ils auroient un heureux succès, s'ils en agissoient en impies. Les Envoyés des Béotiens persuadés que la Prêtresse vouloit les tromper, pour favoriser les Pelasges dont elle descendoit, & qui étoient Alliés des Thraces, prirent cette femme, & la firent brûler vive, disant que de quelque maniere qu'on tournât cette action, elle ne pouvoit qu'être touvée juste. En effet, si la Prêtresse avoit eu dessein de les tromper, elle étoit punie de sa fourberie : si elle avoit parlé sincerement, ils n'avoient fait qu'executer l'Oracle à la Lettre. On ne se paya pas de cette raison, on se saisit des Envoyés; mais comme on n'osoit pas les punir, sans les avoir jugés auparavant, on les conduisit devant les deux Prêtresses qui restoient; car il devoit y en avoir trois alors à cet Oracle, selon le recit de Strabon. Les Deputés ayant reclamé contre cette conduite, on leur accorda deux hommes, pour les juger avec les Prêtresses. Celles-ci ne manquerent pas de les condamner; mais les deux Juges leur furent plus favorables. Ainsi les voix étant partagées, ils furent absous.

(1) Strab. pag. 177.

Remarquons en finissant que comme les Prêtres tournoient en vers ce que la Pythie avoit dit dans sa fureur, ils en faisoient souvent de fort mauvais. Les Epicuriens sur-tout s'en

mocquoient ouvertement, & disoient dans leurs railleries, qu'il étoit bien étonnant qu'Apollon, le Dieu de la Poësie, fût bien plus mauvais Poëte qu'Homere, qu'il avoit inspiré lui-même. Souvent même les Poëtes étoient obligés, n'espe-rant pas faire si bien, de se servir de ce fameux Poëte. Ce furent sans doute les railleries de ces Philosophes, & plus particulierement encore celles des Cyniques, & des Peripateticiens, qui obligerent les Prêtres à ne plus mettre en vers les réponses de la Pythie, ce qui fut, selon Plutarque, une des principales causes de la décadence de l'Oracle de Delphes.

CHAPITRE II.

Histoire des Sibylles.

AU Chapitre des Oracles je dois joindre celui des Sibylles, dont les prédictions étoient, sur-tout pour les Romains, une espece d'Oracle permanent, qu'ils consultoient dans toutes les occasions où la Republique étoit menacée de quelque malheur.

On ne s'attend pas sans doute que je m'étende beaucoup sur un sujet déja traité à fond par plusieurs Sçavans ; mais comme cette Mythologie doit être à l'usage de tout le monde, & que souvent on n'est pas en état de consulter des Livres où l'Hebreu & le Grec se trouvent entassés sans ménagement, je ne sçaurois me dispenser d'en dire du moins ce qu'on ne doit pas ignorer, renvoyant ceux qui voudroient approfondir davantage la matiere, aux sçavantes Dissertations de Gallæus (1) ; au Traité qu'en a fait M. Petit (2), Medecin de Paris ; à Van-Dale, à Thomas Hyde (3) & en particulier à Lactance, qui nous a conservé sur les Sibylles l'ancienne tradition qu'il avoit puisée dans les Ouvrages de Varron.

(1) *Ser. Gallæi Dissert. de Sibyll.* Amst. 1688. *in quarto.*

(2) *Pet. Petit. de Sibylla.* Lip. 1686. *in octavo.*

(3) *De Reli. Vet. Pers.*

Pour rendre plus methodique ce que j'ai à dire dans ce Chapitre, je le divise en plusieurs Articles. J'examinerai, 1°. S'il est vrai qu'il y ait eu des Sibylles. 2°. Combien il y en a eu. 3°. Sur quel fondement les Anciens ont cru qu'elles

avoient le don de prédire l'avenir. 4°. De quelle maniere on avoit eu le Recueil de leurs prédictions. 5°. Comment elles annonçoient leurs Oracles. 6°. Enfin, si on les a regardées comme des Divinités, & quel culte on leur a rendu.

Article Premier.

S'il y a eu des Sibylles.

Les Anciens donnerent le nom de Sibylles à un certain nombre de filles qu'ils croyoient avoir été douées du don de prédire l'avenir : soit que ce nom fût hebreu d'origine, comme l'ont prétendu Delrio, Peucerus, Neander, & quelques autres ; ou latin, ainsi que le dit Suidas ; ou Africain, comme le veut Pausanias (1) ; ou enfin Grec, comme l'assurent la plûpart des Sçavans. C'est ainsi qu'en a pensé Diodore, qui dérive ce nom d'un mot, qui dans la langue Grecque, signifie *inspiré*, *enthousiaste* (*a*), parce qu'effectivement on étoit persuadé que les Sibylles étoient inspirées par les Dieux : mais de tous ceux qni ont cherché l'étymologie de ce nom, Lactance est celui dont le sentiment est le plus generalement suivi. Ce sçavant Auteur dit qu'il signifie *Conseil de Dieu* : *Omnes* (*fœminæ vates*) *Sibyllæ sunt à veteribus nuncupatæ, vel ab unius Delphidis nomine, vel à consiliis Deorum enunciandis ; Σιὺς enim, Deos, non Θεὺς, & consilium, non βουλὴν, sed βυλὴν, appellabant Æolico sermonis genere ; itaque inde Sibyllam dictam esse συβυλὴν, (consilium Dei)*

(1) In Phoc.

Quoiqu'il en soit, toute l'Antiquité conspire à établir l'existence de ces sortes de personnes ; & si l'on ne trouve point de tradition constante sur leur nombre, & qu'au contraire on varie beaucoup sur cet article, ainsi qu'on le verra dans la suite, il n'en est pas moins vrai qu'il y en a eu. On dispute sur leur nombre, sur leur pays, sur le temps auquel elles ont vêcu, &c. mais ces disputes-là même, prouvent qu'on a supposé leur existence ; ainsi on ne sçauroit la nier sans renverser ce que l'Antiquité a de plus certain, & sans contredire en même-temps plusieurs Peres des premiers siécles, qui ont suivi le sentiment unanime des Anciens. Je n'ai pas dessein de

(*a*) Voyez ci-dessous la traduction du passage de cet Auteur.

rapporter tous les témoignages qu'on pourroit rassembler pour prouver cette verité; mais aussi je ne dois pas esperer qu'on m'en croira sur ma parole.

(1) In Phæd. Platon (1), à l'occasion de cette sorte de fureur dont quelques personnes sont saisies, & qui les met en état de connoître l'avenir, après avoir fait mention de la Prêtresse de Delphes, & de celles de Dodone, ajoute: « Si nous voulions parler de » la Sibylle, & des autres personnes qui ont été saisies de la » même fureur, nous perdrions notre temps & nos peines.

(2) Prob. 30. Quæst. 1. Aristote (2) recherche quelle peut avoir été la cause qui rendoit les Sibylles capables de connoître l'avenir; & dès-là il

(3) Liv. 4. suppose leur existence. Diodore de Sicile (3) est entré à ce sujet dans un plus grand d'étail, à l'occasion de Daphné fille de Tiresias, que les Epigones pour satisfaire à leur vœu, envoyerent à Delphes, après la prise de Thebes. « Cette fille, » dit cet Auteur, n'étoit pas moins sçavante que son pere dans » l'art de la divination, & elle y fit de très-grands progrès, » après qu'elle eut été transportée à Delphes. Comme elle » étoit douée d'un esprit merveilleux, elle écrivit un grand » nombre d'Oracles de plusieurs manieres differentes les unes » des autres. On dit que le Poëte Homere s'est approprié plu- » sieurs vers de Daphné, & qu'il s'en étoit servi pour orner » ses Poëmes. Comme cette fille étoit souvent éprise d'une » fureur divine, en rendant ses réponses, on lui donna le nom » de Sibylle; qui dans la langue du pays signifioit enthousiaste.

(4) Liv. 14. Strabon (4) fait mention de la Sibylle Erythrée, & d'une autre qui, selon lui, vivoit du temps d'Alexandre, & qu'on nommoit Athenaïs; & ce même Auteur prétend dans un au-

(5) Liv. 16. tre endroit (5), qu'il y en avoit eu une plus ancienne. Plutarque dans l'Opuscule où il recherche la cause de la cessation des Oracles, parle fort au long des Sibylles; & pour fermer la bouche à ceux qui n'ajoutoient pas foi à leurs Oracles, il rapporte plusieurs exemples de prises de villes, de guerres, d'irruptions de Barbares, de migrations de differens Peuples, & plusieurs autres évenemens remarquables, qui étoient ar-

(6) Histor. Var. liv. 12. rivés de la maniere dont elle les avoient prédits. Elien (6) parle de quatre de ces Sibylles, comme nous le dirons dans

(7) In Phoc. l'Article suivant. Pausanias (7) fait la discription du Rocher où habitoit

habitoit & où rendoit ſes Oracles la Sibylle Erophile, qui vivoit avant le Siege de Troye, quoique, ſelon lui, elle ne fût pas la plus ancienne de toutes. Ce même Auteur parle du Tombeau de cette Sibylle, & rapporte ſon Epitaphe & quelques uns de ſes Oracles (*a*). Stephanus, à l'article de Gergis, ville de la Troade, dit ſur l'autorité de Phlegon, que la Sibylle qui y étoit née, s'appelloit *Gergithie*, & que le peuple de cette ville la repreſentoit ſur ſes monnoyes avec un Sphinx. Ariſtophane, dans ſa Comedie des Oiſeaux, nomme trois Sibylles, dont l'une étoit ſœur d'Apollon, l'autre étoit Erythréenne, & la troiſiéme originaire de Sardes.

A ces temoignages je pourrois joindre celui de Varron, le plus ſçavant des Romains, qui non ſeulement nomme dix Sibylles, mais qui cite en même temps les Auteurs anciens qui en avoient parlé, mais je reſerve ce qu'il en dit pour l'article ſuivant; celui de Ciceron qui fait mention des Sibylles dans ſes Livres de la Divination; celui de Virgile, qui dit des choſes ſi curieuſes ſur la Sibylle de Cumes; ceux de Pline, de Solin, du Philoſophe Hermias, de Procope, d'Agathias, de Jamblique, d'Ammian Marcellin, de Juſtin, & d'une infinité d'autres. J'y ajouterois ce que S. Juſtin, martyr, Lactance, S. Jerôme, S. Auguſtin, & d'autres Peres de l'Egliſe en ont dit; & je terminerois l'Hiſtoire de cette tradition, par l'autorité de tous les Sçavans que j'ai cités au commencement de ce Chapitre. Il eſt donc conſtant, & on ne ſçauroit le nier, qu'il y a eu en differens temps, & dans des lieux differens, des perſonnes auſquelles on a crû que les Dieux avoient accordé le don de connoître & de prédire l'avenir, & qui ont porté le nom de Sibylles.

ARTICLE II.

Le nombre des Sibylles.

SI les Anciens ſont d'accord ſur l'exiſtence des Sibylles, il s'en faut bien qu'ils le ſoient ſur leur nombre. La cauſe de leur incertitude ſur ce ſujet, c'eſt qu'une même Sibylle voya-

(*a*) On rapportera dans le dernier article le Paſſage entier de cet Auteur.

geoit en plusieurs pays, & qu'après avoir demeuré quelque temps dans un lieu, & y avoir rendu des Oracles, elle passoit dans un autre : souvent même on donnoit differens noms à la même, tantôt celui de son pays, quelquefois celui des lieux où elle avoit sejourné. Cependant le sentiment le plus generalement reçu, est celui de Varron, rapporté par Lactance; & voici ce qu'en dit ce sçavant Pere de l'Eglise (1). » Varron, » dans les Livres qu'il composa sur les choses divines, & » qu'il dedia à C. Cesar, Souverain Pontife, lorsqu'il est arri- » vé à l'article des *Quindecimvirs* qui avoient la garde des » Livres Sibyllins, dit que ces Livres n'étoient pas l'Ouvrage » d'une seule Sibylle, mais de dix; car il y en avoit tout » autant. Ensuite il les nomme les unes après les autres, avec » les Auteurs qui en avoient parlé avant lui. La premiere, » dit-il, & la plus ancienne, étoit originaire de Perse, ainsi » qu'on l'apprend de Nicanor, celui-là-même qui avoit écrit » l'Histoire d'Alexandre de Macedoine. La seconde étoit née » dans la Libye, & Euripide en fait mention dans le Pro- » logue de sa Tragedie, intitulée *Lamia*. La troisiéme étoit » de Delphes, comme on l'apprend dans le Livre de la Di- » vination, composé par Chrysippe. La quatriéme avoit pris » naissance chez les Cimmeriens d'Italie; Nævius en parle » dans son Histoire de la guerre Punique, & Pison dans ses » Annales. La cinquiéme étoit d'Erythrée, selon Apollo- » dore qui étoit du même pays : celle-ci prédit aux Grecs » qui alloient assieger Troye, l'heureux succès de leur entre- » prise, & en même temps, qu'Homere débiteroit un jour » bien des mensonges à ce sujet. La sixiéme étoit de Samos, » & son histoire se trouvoit dans les plus anciennes Annales » des Samiens, comme on l'apprend d'Heratosthene. La » septiéme, née à Cumes, se nommoit Amalthée, selon » quelques Auteurs, & selon d'autres, Demophile, ou He- » rophile : ce fut celle-là qui offrit à Tarquin l'ancien, un » Recueil de vers Sibyllins, en neuf Livres. La huitiéme » étoit l'Hellespontine, née à Marpese près de la ville de » Gergis, dans la Troade : Heraclide de Pont disoit que cel- » le-ci avoit vêcu du temps de Cyrus & de Solon. La neu- » viéme, aussi Phrygienne d'origine, rendoit ses Oracles à

(1) De fals. Rel. L. 1. c. 6.

» Ancyre, où elle faisoit son sejour. La dixiéme enfin, nom-
» mée Albunée, étoit de Tibur, ou Tivoli, & étoit honorée
» comme une Divinité aux environs du fleuve Anienus ».

Telles sont les dix Sibylles qu'admettoit Varron : mais pour éclaircir ce quen disoit ce sçavant Romain, il est necessaire de faire ici quelques reflexions. 1°. Il ne dit pas le nom de la Sibylle de Perse, que les Anciens appelloient *Sambethe*. 2°. Euripide parlant de la Sibylle Libyenne, dit qu'elle étoit fille de Jupiter & de Lamia. Elle voyagea en plusieurs endroits, à Samos, à Delphes, à Claros, &c. Ce sont ces voyages, au reste, qui ont porté quelques Auteurs à dire que d'une Sibylle, on en avoit fait trois ou quatre. 3°. Diodore de Sicile nomme *Daphné*, la troisiéme des Sibylles de Varron, & dit qu'elle étoit née à Thebes en Béotie. 4°. Eusebe croit que la Sibylle Erythréenne, la plus celebre de toutes, vivoit, non du temps de la guerre de Troye, comme le croit Varron sur l'autorité d'Apollodore, mais sous le regne de Romulus. 5°. Celle de Samos, dont Varron ne dit pas le nom, s'appelloit selon Suidas, *Pitho*, ou *la Persuasion*, & suivant Eusebe, Eriphile.

Suidas, qui parle des Sibylles en Compilateur peu exact, a fait à leur sujet deux articles qui ne se ressemblent pas ; quoique dans l'un & dans l'autre il en admette dix. Ainsi Gallæus s'est trompé en disant qu'il en reconnoissoit quatorze, comme Rosin en assurant qu'il n'en nommoit que neuf.

Elien au contraire (1), n'en admet que quatre, sçavoir, l'Erythréenne, l'Egyptienne, celle qui étoit née à Samos, & celles de Sardes en Lydie. Solin paroît persuadé que leur nombre doit se reduire à trois, celle de Sardes, celle de Cumes, & l'Erythréenne, en quoi il a été suivi par Ausone (2), qui n'en admet aussi que trois :

(1) Var. Hist. L. 12. c. 35.

(2) Gryph. num. tern.

Et tres fatidicæ nomen commune Sibyllæ
Quarum tergemini fatalia carmina libri.

Martianus Capella en retranche encore une, & ne reconnoît que l'Erythréenne & la Phrygienne. Enfin Pierre Petit, dont j'ai indiqué l'Ouvrage au commencement de ce Chapitre, prétend qu'il n'y a jamais eu qu'une seule Sibylle, qui étoit

l'Erythréenne ; & que si elle a porté d'autres noms, comme celui de Cuméenne, &c. c'est qu'elle avoit voyagé en differens pays, y avoit sejourné, & y avoit rendu ses Oracles. Ainsi on avoit fait à l'égard de cette Sibylle le contraire de ce qu'on faisoit ordinairement par rapport aux autres faits fabuleux. Car lorsque plusieurs personnes avoient porté le même nom, on chargeoit l'histoire de celle qui étoit la plus celebre, de toutes les avantures des autres ; ce qui est vrai en effet à l'égard d'Hercule, par exemple, comme nous le prouverons dans l'Histoire de ce Heros. Ici Varron, & les autres qui ont multiplié les Sibylles, ont partagé entre plusieurs les actions, les voyages, & les prédictions d'une seule. Ce sçavant Auteur employe plusieurs preuves pour établir son sentiment, qu'on peut voir dans l'Ouvrage que j'ai cité ; mais deux de celles qu'il croit les plus fortes, m'ont paru souffrir quelque difficulté. La premiere est, que Platon & Pline parlent de la Sibylle en nombre singulier ; le premier, dans le passage que j'ai déja rapporté ; le second s'exprime ainsi : *Divinitas, & quædam societas Cælitum nobilissima, ex feminis in Sibylla fuit, ex viris in Melampode apud Græcos, apud Romanos in Marcio.* Mais ces deux autorités ne sont rien moins que concluantes : Platon dans cet endroit de son Dialogue, ne parloit des Sibylles qu'en passant, & il lui suffisoit de donner un exemple de la fureur Prophetique dont quelques personnes étoient saisies. On peut donner la même réponse sur ce que dit Pline, qui ne voulant aussi que donner quelques exemples de ceux qui avoient eu un commerce particulier avec les Dieux, a nommé Melampe & Marcion pour les hommes, & pour les femmes la Sibylle, sans pour cela avoir prétendu donner l'exclusion aux autres.

La seconde preuve de M. Petit paroît plus forte. Le Recueil des Vers Sibyllins étoit écrit en Grec ; or comment seroit-il arrivé que toutes les Sibylles eussent sçu cette Langue ? Comment celle de Perse, la Libyenne, l'Hellespontine, la Sardienne, auroient-elles parlé grec dans des pays où les Grecs n'étoient pas connus de leur temps ? Mais, qui est-ce qui prétend que toutes les Sibylles ont parlé grec ? Ne peut-on pas avoir traduit en grec leurs prédictions, qu'on recueilloit avec

le même soin que les Oracles de la Pythie ? D'ailleurs, quoiqu'il soit vrai que les Livres Sibyllins que nous avons aujourd'hui soient en langue & en vers grecs, est-il certain qu'ils l'ayent toujours été ? La Pythie rendoit ses réponses en prose, & c'étoient des gens préposés qui les mettoient en vers, ainsi que nous l'avons dit dans le Chapitre précédent. Je suppose donc, & la supposition est très-vraisemblable, que des Curieux recueilloient toutes les prédictions des Sibylles, du moins autant qu'ils pouvoient en trouver, & qu'ayant fait traduire celles qui étoient dans des langues étrangeres, ils les mirent en vers : c'est ainsi apparemment que furent faits les Recueils differens de ces prédictions.

Thomas Hyde (1), dans son Traité de la Religion des anciens Perses, a sur les Sibylles un sentiment encore plus singulier que celui de Pierre Petit, puisqu'il nie qu'il y en ait jamais eu aucune. Cette fable qui a eu tant de cours dans la Grece & dans l'Italie, tire, selon lui, son origine de la Perse & de la Chaldée ; & ce qui y a donné lieu, c'est le signe de la Vierge, dont l'étoile la plus brillante s'appelloit, & se nomme encore aujourd'hui l'Epi, σίβυλλα, ou Σίββυλα, *Spica*. Or ce mot vient du Persan *Sambula*, ou *Sumbula*, & signifie dans cette langue un Epi de bled. Aussi les Perses avoient-ils accoûtumé de representer dans leurs Planispheres, cette étoile sous la figure d'une jeune fille qui tenoit à la main une poignée d'Epis. Comme les Perses & les Chaldéens, dit ce Sçavant, sont les inventeurs de l'Astrologie, & qu'ils tiroient leurs prédictions de l'inspection des Astres, ils avoient une attention particuliere à ce Signe, comme representant une Vierge.

(1) De Rel. vet. Persarum p. 392.

Les Grecs, dit encore le même Auteur, qui apprirent des Peuples de l'Orient les Sciences & les Arts, & qui sur la moindre équivoque inventoient des fables, ayant trouvé dans l'histoire de l'Astrologie Persanne le mot de *Sambula*, imaginerent la Sibylle *Sambethe*, & puis les autres : mais comme dans les fictions on n'efface pas entierement la tradition qui y a donné lieu, les mêmes Grecs regarderent toujours la Sibylle de Perse, comme la plus ancienne de toutes.

Quelqu'ingenieuse que soit la conjecture du sçavant Anglois, elle ne sçauroit détruire le temoignage constant de toute l'An-

tiquité, qui admet en differens temps & en differens pays de ces personnes extraordinaires qui ont passé pour avoir une connoissance particuliere de l'avenir, & dont les prédictions recueillies avec soin, étoient consultées dans les occasions importantes ; car combien de suppositions ne faudroit-il pas faire pour détruire une tradition si suivie ? Tout ce qu'on peut accorder à cet Auteur, c'est que la Sibylle de Perse, nommée *Sambethe*, doit son origine à l'équivoque du mot *Sambula*; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait point eu d'autres Sibylles.

Ce seroit ici le lieu de rechercher en quel temps ont vêcu les Sibylles ; quels sont les parens qu'on leur donne ; quel fut le lieu de leur naissance, & dans quel ordre on doit les placer ; mais on trouve dans les Anciens comme dans les Modernes, tant d'opinions differentes sur ces quatre articles, qu'après bien des recherches on ne sçait à quoi se determiner. J'ai cru devoir les nommer dans le même ordre que Lactance après Varron les avoit nommées, quoique je n'ignore pas que plusieurs Sçavans ont renversé cet ordre, comme si la chose valoit la peine de s'en inquiéter. Qu'importe en effet que celle de Perse soit la premiere & la plus ancienne de toutes, comme le prétendoit Varron, ou la cinquiéme, ainsi que le dit Boissard, ou la huitiéme seulement, selon Onufrius Panvinus. Gallæus s'est donné la peine de rassembler tout ce qui a été dit sur ce sujet ; les Sçavans pourront le consulter.

ARTICLE III.

Sur quel fondement on a cru que les Sibylles avoient le don de prédire l'avenir.

LES Anciens ont raisonné profondement sur le commerce & sur l'union que la créature pouvoit avoir avec la Divinité, & ils ont cru que cette union & ce commerce pouvoient être si intimes, que quand l'homme étoit parvenu à un certain point de perfection, il n'y avoit plus rien dans l'avenir qui lui fût caché. C'est à ce point que tâchoient d'arriver, & qu'on croyoit qu'arrivoient effectivement quelques personnes, par le moyen de cette sorte de Magie, qu'on nommoit Theurgie, comme nous le dirons dans un des Chapitres suivans.

Ainſi ſuppoſant pour le preſent cet article comme un des points fondamentaux de la Theologie payenne, nous pouvons dire que ſi on a cru que les Sibylles poſſedoient le don de prédire l'avenir, c'eſt qu'on étoit perſuadé qu'elles avoient cette union intime avec les Dieux, ſur-tout avec Apollon, le maître de la Divination. Ce fut encore pour cela qu'on accorda le même privilege à la Pythie de Delphes & aux Prêtreſſes de Dodone, qu'on croyoit intimement unies à la Divinité qui les inſpiroit. Ainſi raiſonnoient les Platoniciens ſur l'union que l'homme peut avoir avec les Dieux : mais d'autres Philoſophes penſoient autrement ſur l'eſprit Prophetique des Sibylles, & l'attribuoient à leur humeur ſombre & melancholique, ou à quelque autre maladie. D'autres ont cru que la fureur à laquelle elles ſe livroient, les mettoit en état de connoître & de prédire l'avenir, comme le prétendent Jamblique (1) & Agathias (2). A cette fureur Ciceron ajoutoit les (1) Ad Porp. (2) Hiſt. L. I. ſonges, qui nous apprenoient quelquefois les choſes futures. Il y a, dit-il, (3) deux manieres de connoître l'avenir, ou par (3) de Div. Lib. I. la fureur, ou par les ſonges : *cùm duobus modis animi, ſine ratione & ſcientia, motu ipſi ſuo ſoluto & libero incitarentur ; uno furente, altero ſomniante. Furoris divinationem Sibyllinis maximè verſibus contineri arbitrati*, &c. Ce ſçavant homme dit dans un autre endroit ; il y a des perſonnes qui ſans aucune ſcience, ſans aucune obſervation, prédiſent l'avenir, par je ne ſçais quelle fureur : *Carent arte ii qui non ratione aut conjecturâ, obſervatis ac notatis ſignis, ſed concitatione quadam animi . . . . ut Sibylla Erythræa.*

On trouve des Auteurs anciens qui ont rapporté cette vertu divinatrice des Sibylles aux vapeurs & aux exhalaiſons des cavernes qu'elles habitoient, ainſi que nous l'avons dit de l'antre de Delphes.

Enfin S. Jerome a ſoutenu que ce don étoit en elles la recompenſe de leur chaſteté : voici comme ce Pere de l'Egliſe, en faiſant l'éloge de cette vertu, s'exprime au ſujet des Sibylles. *Quid referam Sibyllas, Erythræam atque Cumanam, & octo reliquas, nam Varro decem eſſe autumat, quarum inſigne Virginitas, & Virginitatis præmium divinatio* (4). Il eſt vrai (4) Adv. Jovin. que la chaſteté a toujours été regardée, même par les Payens,

comme une vertu necessaire à ceux qui approchoient des Autels ; que les Prêtres avant que d'offrir les Sacrifices, devoient s'y être préparés par la continence, & qu'il y en avoit même parmi eux, qui employoient des remedes pour se la procurer. Il est vrai aussi que pour être plus assûré de la chasteté de la Pythie de Delphes, on la choisissoit anciennement parmi les gens de la campagne, où cette vertu est moins exposée que dans les villes. Cependant je ne sçais sur quel fondement S. Jerome avoit une idée si avantageuse de la chasteté des Sibylles, puisqu'il y en a une d'elles qui se vante d'avoir eu un grand nombre d'Amans, sans avoir été mariée, dans ce vers que je mets ici de la traduction faite en latin (1).

(1) Lib. 6.

Mille mihi lecti, Connubia nulla fuere.

Celle de Perse même, parle de son mari qui étoit avec elle dans l'Arche de Noé, comme on le verra dans la suite.

Disons donc que les Sibylles, d'une humeur sombre & melancholique, vivant dans la retraite, & se livrant à une fureur phrenetique, ainsi que Virgile le dit de celle de Cumes, annonçoient à l'avanture ce qui leur venoit dans l'esprit, & qu'à force de prédire, elles rencontroient quelquefois ; ou plûtôt, qu'à l'aide d'un Commentaire favorable, on se persuada qu'elles avoient deviné. Que ne purent pas en effet ajouter ou retrancher, souvent même après l'évenement, ceux qui recueillirent leurs prédictions, & qui les mirent en vers, comme on le pratiquoit à l'égard de celles de la Prêtresse de Delphes ? On est quelquefois Prophete malgré soi, & le Public se charge souvent du soin d'ajuster des paroles dites au hasard, à des faits ausquels celui qui les a proferées, n'a nullement pensé. N'en fait-on pas tous les jours autant pour un de nos prétendus Prophetes (2) ? & quoique son Ouvrage soit un chef-d'œuvre d'obscurité, n'y a-t'on pas trouvé une partie des évenemens qui sont arrivés après sa mort ? Le bon Ronsard du moins, étoit bien persuadé que cet homme extraordinaire avoit connu & prédit l'avenir, puisqu'après avoir recherché, ce qui pouvoit lui avoir rendu present ce même avenir, il conclut ainsi :

(2) Nostradamus.

Bref,

Bref, il est ce qu'il est : si est-ce toutefois
Que par les mots douteux de sa prophete voix,
Comme un Oracle antique il a de mainte année
Predit la plus grand' part de notre destinée.

Article IV.

Du Recueil des Vers Sibyllins.

On ignore de quelle maniere fut composé le Recueil des Vers des Sibylles. Il n'y a pas d'apparence qu'elles aient prophetisé en vers, encore moins qu'elles aient gardé elles-mêmes & redigé leurs prédictions. D'ailleurs elles ont vêcu dans des temps differents, & dans des Pays éloignés les uns des autres. Comment s'est-il donc trouvé une Collection de ces prédictions, mise en vers Hexametres ? Dans quel temps a-t'elle paru ? Qui en fut l'Auteur ? C'est un fait que l'Antiquité ne nous a point transmis. Tout ce qu'on sçait, c'est qu'une femme vint offrir à Tarquin le Superbe, un Recueil de ces vers, en neuf Livres, & qu'elle lui en demanda trois cens pieces d'or; que ce Prince n'en voulant pas donner cette somme, elle avoit jetté au feu trois de ces Livres, & avoit exigé la même somme pour les six qui restoient; laquelle lui ayant été refusée, elle en fit brûler encore trois autres, & persista toujours à vouloir les trois cens pieces d'or pour ce qui restoit ; & qu'enfin ce Prince craignant qu'elle ne fit brûler les autres trois, lui donna la somme qu'elle demandoit.

Cette Histoire a tout l'air d'un Roman; cependant elle est attestée par un grand nombre d'Auteurs; & peut-être n'est-elle fausse que dans ses circonstances : car il est sûr que les Romains possedoient un Recueil des Vers Sibyllins, & qu'ils le conserverent depuis le regne de Tarquin, jusqu'au temps de Sylla, qu'il perit dans l'incendie du Capitole, où il avoit été deposé. Ainsi pour mettre le Lecteur en état de juger de ce fait, je vais l'éclaircir. Lactance qui le rapporte dans le détail qu'on vient de voir, dit que ce fut la Sibylle de Cumes qui presenta ce Recueil à Tarquin, & il a été suivi par Pline, par Solin & par Isidore. Peut-être Lactance l'avoit-il trouvé

dans les Livres des choses divines de Varron, où il avoit puisé ce qu'il dit des Sibylles; mais d'autres Auteurs assurent seulement qu'une femme offrit ces Livres à Tarquin, sans dire que ce fût la Sibylle elle-même. Servius qui convient de ce fait, & qui paroît l'avoir examiné, dit qu'il n'est pas croyable que la Sibylle de Cumes, quelque longue vie qu'on lui ait donné, ayant été du temps d'Enée qui la consulta, ait encore vêcu du temps de Tarquin; c'est-à-dire, cinq ou six cens ans après. *Multæ Sibyllæ fuerunt*, dit-il, *quas omnes Varro in Libris rerum divinarum commemorat, & requirit à qua sint Romana fata conscripta; & multi sequentes Virgilium, ab hac Cumana dicunt, quæ licet longæva dicatur, non tamen valdè congruit, eam usque ad Tarquinii tempora durasse, cui libros Sibyllinos constat esse oblatos* (1). D'autres Anciens qui conviennent du même fait, disent seulement que ce fut une femme qui presenta à Tarquin les Livres dont il est question.

(1) In 6. Æneid.

Je pourrois citer pour la verité du fond de cette histoire, plusieurs autres Auteurs anciens; mais je me contente du seul témoignage de Pline, qui assure qu'elle est universellement attestée: *Inter omnes verò convenit, Sibyllam ad Tarquinium superbum tres libros attulisse, ex quibus igni duo cremati ab ipsâ, tertius cum Capitolio Syllanis temporibus* (2). On voit seulement dans ce passage, que Pline differe de Lactance, ou si l'on veut, de Varron, sur deux articles: le premier, que ce fut à Tarquin l'ancien, non à Tarquin le Superbe que ces Livres furent presentés; le second, que ce Recueil n'étoit pas composé de neuf Livres, mais seulement de trois, en quoi Solin son copiste est d'accord avec lui; circonstances qui bien loin de détruire le fait, ne servent, selon moi, qu'à le confirmer.

(2) Lib. 13. c. 13.

Quoiqu'il en soit, les Romains conserverent avec soin ce Recueil, depuis Tarquin jusqu'à l'incendie du Capitole, où il fut consumé avec cet édifice. C'étoient dans ce long espace, le Pontifes qui le consultoient, ainsi que nous l'apprenons de Solin (1). *Cujus Librum ad Cornelium usque Syllam Pontifices nostri consulebant.*

(3) Cap. 8.

Après cet accident les Romains pour reparer cette perte, envoyerent, au rapport de Tacite (2), en differens endroits, à Samos, à Troye, en Afrique, en Sicile, & parmi les Co-

(4) Annal. l. 6.

lonies établies en Italie, pour recueillir ce qu'on pourroit rencontrer de vers Sibyllins; & les Députés en rapporterent un grand nombre. Comme il y en avoit sans doute beaucoup d'apocryphes, on commit des Prêtres pour en faire un choix judicieux : *Post exustum civili bello Capitolium, quæsitis Samo, Ilio, Erythris, per Africam etiam, ac Siciliam, & Italicas colonias carminibus Sibyllæ; (una seu plures fuere); datoque Sacerdotibus negotio, quantùm humanâ ope potuissent discernere.* Fenestella, dans Lactance, dit seulement que le Senat après que le Capitole fut rebâti, avoit envoyé à Erythrée P. Gabinius, M. Octacilius, & L. Valerius, pour chercher les vers de la Sibylle de ce nom, & qu'ils en avoient trouvé chez des particuliers, environ cent, qu'ils avoient apportés à Rome.

Ainsi fut composé le second Recueil des vers Sibyllins; mais je ne crois pas qu'on y eût autant de foi qu'au premier. Il paroît même que des particuliers en avoient à eux appartenants, ausquels ils ajoutoient ou retranchoient ce qu'ils vouloient. Il n'y avoit, selon Lactance, que les vers de la Sibylle de Cumes qui étoient conservés avec soin par les Romains, & qu'on ne montroit à personne. Les *Quindecimvirs* étoient les seuls qui eussent la permission de les voir & de les consulter. Pour ceux des autres Sibylles chacun en avoit. *Harum omnium Sibyllarum carmina & formantur & habentur, præter quam Cumeæ, cujus libri à Romanis occuluntur, nec eos ab ullo, nisi à Quindecimviris inspici fas habent.* Il arrivoit de-là qu'à chaque évenement on faisoit courir dans Rome & dans toute l'Italie, des prédictions; & cet abus alla si loin, que Tibere défendit d'avoir de ces Recueils particuliers, & ordonna que ceux qui en avoient, les portassent chez le Préteur : *Simul commonefecit, (Tiberius) quia multa vana sub nomine celebri vulgabantur, sanxisse Augustum, quem intra diem ad Prætorem urbanum deferrentur, neque habere privatim liceret.*

Au reste ces Livres n'étoient pas écrits sur du papier; mais sur du linge, afin qu'ils durassent plus long-temps : c'est à quoi Claudien fait allusion dans ces vers (1) :

(1) de Bell. Ger. l. 8.

Quid meditentur aves? quid carmine poscat
Fatidico custos Romani carbasus ævi?

de même que Symmaque, quand il dit : *Cumanos* (*Versus*) *lintea texta sumpserunt.*

On avoit formé un College de quinze personnes, pour veiller à la conservation de cette Collection, qu'on nommoit les Quindecimvirs des Sibylles(*a*): c'étoient eux à qui étoit commis ce depôt : c'étoient eux qui devoient le consulter ; & on avoit une si grande foi aux prédictions qu'il contenoit, que dès qu'on avoit une guerre à entreprendre ; lorsque la peste, ou la famine, ou quelque maladie épidemique affligeoit ou la ville ou la campagne, on ne manquoit pas d'y avoir recours. C'étoit une espece d'Oracle permanent, aussi souvent consulté par les Romains, que celui de Delphes l'étoit par les Grecs, & par plusieurs autres peuples. Denys d'Halicarnasse nous apprend encore plus particulierement quelles étoient les occasions où l'on avoit recours aux Livres Sibyllins. » Le Senat, dit-il, ordonne qu'on les consulte, lorsqu'il s'éleve quelque sedition, lorsque l'armée a été défaite, « ou quand on a observé quelques prodiges qui menacent d'un » grand malheur, comme il y en a eu plusieurs » ; ce que Varron confirme pour ce dernier article (1) : *Ad cujus* (*Sibyllæ*) *libros tot annis post publicè solemus redire, cum desideramus quid faciendum sit nobis ex aliquo portento* ; & l'Histoire Romaine nous fournit plusieurs exemples qui prouvent qu'on les consultoit en pareilles occasions.

(1) de Re Rust. l. 1. c. 1.

On ne sçait quel fut le sort de cette seconde Collection de vers Sibyllins ; car pour celle que nous avons aujourd'hui, qui contient huit Livres, & sur laquelle Gallæus a fait un sçavant Commentaire, quoiqu'elle contienne peut-être quelques-unes des anciennes prédictions, tous les Critiques la regardent comme un Ouvrage fort apocryphe, & comme le fruit de la pieuse fraude de quelques Chrétiens plus zelés qu'habiles ; & qui crurent en la composant, prêter des armes à la Religion Chrétienne, & mettre ceux qui la défendoient en état de combattre le Paganisme avec plus d'avantage : comme si la verité avoit besoin du mensonge pour triompher de l'erreur. Ce qui rend la chose tout-à-fait hors de doute, c'est

(*a*) Il n'y en avoit eu d'abord que deux, puis dix, ainsi que je l'ai dit en parlant des Oracles.

qu'on trouve dans cette Collection, assez mal digerée, des prédictions plus claires sur les mysteres de la Religion Chrétienne, qu'elles ne le sont dans Isaïe & dans les autres Prophetes. Le nom même de Jesus-Christ, & celui de la Vierge sa mere, s'y rencontrent à chaque page. Il y est parlé du mystere de la Redemption, des miracles du Sauveur, de sa Passion, de sa Mort & de sa Resurrection, de la création du Monde, du Paradis terrestre, de la longue vie des Patriarches, du Deluge. Une des Sibylles se vante même d'avoir été dans l'Arche avec Noé. Il y est parlé de l'invention des Arts ; & ceux qu'on dit y avoir excellé, sont les mêmes que ceux que nomme Moyse ; ainsi que de mille autres particularités qui sont évidemment tirées des Livres de l'Ecriture Sainte : en sorte qu'il est étonnant qu'il se soit trouvé des Auteurs assez entêtés pour soutenir que tout ce que contient cette Collection, est l'Ouvrage des Sibylles. Dieu auroit-il revelé aux Payens les mysteres de notre Religion, d'une maniere plus claire qu'il ne les avoit revelés à son Peuple par la bouche de ses Prophetes ?

J'ai dit qu'il y avoit sans doute dans cette derniere Collection des vers des deux premieres ; mais il n'est pas aisé de distinguer ceux qui en étoient tirés, d'avec ceux que l'Auteur y a inserés de son chef. Pierre Petit avoit à la verité entrepris de le faire, mais il m'a paru que cet Auteur, habile d'ailleurs, montroit dans cette partie de son Ouvrage, plus de credulité que de critique. Il paroît même si entêté de sa Sibylle, & il lui accorde une si grande connoissance de l'avenir, que la Pythie n'étoit en comparaison qu'une Ecoliere (1). Mais pour prouver d'une maniere qui ne souffre point de replique, la difference de cette Collection d'avec l'ancienne, c'est que les vers Sibyllins que l'on consultoit à Rome, ne respiroient que l'Idolâtrie & le culte des faux Dieux, & ne prescrivoient le plus souvent que des sacrifices barbares & de Victimes humaines ; au lieu que ceux qui nous restent, enseignent le culte du vrai Dieu, & sont faits la plûpart pour porter les hommes à la pieté.

(1) Voyez le troisiéme Livre de cet Auteur.

On doit donc distinguer trois Collections de vers Sibyllins ; car je ne parle pas de celles que pouvoient avoir quelques par-

ticuliers. La première, étoit celle qui fut presentée à Tarquin; & qui ne contenoit que trois Livres. La seconde est celle qui fut compilée après l'incendie du Capitole, de plusieurs lambeaux que les Députés dont nous avons parlé, avoient rapportés de leur voyage; & on ignore combien de Livres elle contenoit. La troisiéme enfin est celle que nous avons en huit Livres, dans laquelle il n'est pas douteux que l'Auteur ait inseré plusieurs prédictions de la seconde, soit qu'il en eût une copie, ou qu'il eût recueilli celles de ces prédictions qui étoient devenues publiques, mais qu'il a augmentée d'une infinité d'autres, qui certainement n'étoient pas l'Ouvrage de ces Prophetesses.

Si nous nous en rapportons à Servius, l'ancien Recueil ne contenoit en tout, que cent prédictions. Cet Auteur sur ces vers du sixiéme de l'Enéïde,

> *Excisum Euboicæ latus ingens rupis in antrum;*
> *Quò lati ducunt aditus centum, Ostia centum,*
> *Unde ruunt totidem voces, responsa Sibyllæ,*

fait cette remarque: il n'y avoit que cent réponses ou cent prédictions des Sibylles, ni plus ni moins: *Sane sciendum omnia responsa Sibyllæ, plus minusve centum contineri sermonibus;* (*a*) mais il y a apparence que ce sçavant Commentateur ne vouloit parler en cet endroit que de la Sibylle de Cumes, de laquelle il est question dans le passage de Virgile. Lactance qui admettoit dix Sibylles, comme Varron, attribue à chacune d'elles un Livre de prédictions (1), sans toutefois qu'on pût distinguer à laquelle chacun de ces Livres appartenoit, excepté celui de la Sibylle Erythrée qui avoit mis son nom à la tête du Livre qui les contenoit: *Et sunt singuli Libri, qui quia Sibyllæ nomine inscribuntur, suntque confusi, nec discerni ac suum cuique assignari potest, nisi Erythreæ quæ & nomen suum verum carmini inseruit.* Je ne sçais où Lactance avoit pris ce qu'il dit; mais il est certain que les Romains n'eurent que trois de ces Livres, l'avarice de Tarquin ayant été

(1) Div. Inst. lib. 1. c. 6.

(*a*) J'ai suivi la correction de Pierre Petit, qui supprime la particule *non*, pour accorder Servius avec lui-même. *Petr. Pet. de Sibylla.* Lib. 3. c. 14.

cause que les six autres avoient été brûlés par celle qui les lui presentoit.

Avant que de finir cet article je crois qu'il est à propos d'inserer ici quelques-unes des prédictions des Sibylles : on jugera par-là, quel cas on doit faire du Recueil qui les contient : je me servirai de la traduction Latine. Voici comme parle du Déluge celle de Perse, qui se dit fille de Noé :

. . . . . Siquidem cum dilueretur
Mundus aquis, cum vir solus probus exuperavit
Quidam, quem per aquas vexit domus eruta sylvis,
Et pecudes & aves, rursum impleretur ut orbis.
Ejus ego nurus, ejus item de sanguine nata.

Et elle ajoute dans un autre endroit ;

O ævi sexti stirps prima, ô gaudia magna :
Quod sortita fui, postquam discrimina mortis
Effugi, jactata meo cum conjuge multùm, &c.

Mais comme cette Sibylle n'est pas bien sûre de ce qu'elle dit d'elle-même, ou plûtôt comme le fourbe qui la fait parler s'est oublié lui-même en cet endroit, elle assure dans un autre endroit, qu'elle avoit essuié l'avanture des filles de Lot ; & dans un autre encore, elle se dit Chrétienne :

Nos igitur sanctâ Christi de stirpe creati
Cœlesti, nomen retinemus proximitatis.

comme si veritablement il y avoit eu des Chrétiens du temps de Noé ou de Lot.

Celle qu'on appelloit la Libyenne parle de la naissance miraculeuse de Jesus-Christ, & de ses miracles en ces termes :

Virgo hunc sancta dabit terris, gremioque fovebit.

. . . .

Ille quidem morbis pressos sanabit, & omnes.
Firmos restituet læsos, &c.

Ne croiroit-on pas entendre parler Isaïe & les Evangelistes? Celle de Delphes en dit autant de la naissance du Sauveur.

Non tardè veniet, tacitâ sed mente tenendum
Hoc opus; hoc memori semper qui corde reponet.
Hujus pertentant cor gaudia magna Prophetæ
Eximii, qui Virgineâ conceptus ab alvo
Prodibit, sine contactu maris, &c.

Puis oubliant qu'elle a parlé en veritable Prophete, elle reprend son langage Payen, & fait mention de ses galanteries avec Apollon:

Quod fuerim Phæbo grata, ferens pretium.

Celle de Cumes, aprés avoir parlé de l'Incarnation;

E cœlo veniens mortales induit artus,

débite à l'avanture plusieurs prédictions, que les Romains lui firent l'honneur de croire regarder leur Empire.

On trouve parmi les prédictions de la Sibylle Erythrée, des vers Acrostiches, qui commencent chacun par des lettres qui forment ces mots, *Jesus Christus, Dei Filius, Salvator.* Voici ce qu'en dit saint Augustin (1), « La Sibylle Erythrée a » prophétisé d'une maniere bien claire touchant Jesus-Christ: » j'en avois déja vû une traduction, mais elle étoit très-infi» dele, lorsque Flavianus, Proconsul, homme très-sçavant, » me montra l'original grec, où étoit cette prédiction en » vers Acrostiches, dont chacun commençoit par une des » Lettres qui composent ces quatre mots Ιησοῦς Χριστὸς, Θεοῦ » υἱὸς, Σωτήρ.

(1) De Civ. Dei. l. 18.

La Sibylle de Samos, après avoir parlé de Dieu d'une maniere également sublime & orthodoxe, dit qu'il n'y a que lui qui merite d'être honoré.

Principium, finem, media omnia novit: ab ipso
Omnia sunt: solus Deus est, neque est Deus alter

Illum

Illum igitur ſolum exiſtentem colite opificem mundi,
Qui ſolus è ſæculo, & in ſæculum fuit, eſtque futurus.

Celle de Cumes en Ionie, parle de la Reſurrection de Jeſus-Chriſt, de la fin du monde & du feu qui doit le conſumer; puis elle prédit la deſtruction de l'Empire d'Alexandre, ſur les ruines duquel devoit être formée la puiſſance des Romains.

L'Helleſpontine annonce ſous Jeſus-Chriſt un ſiécle auſſi heureux que le ſiécle d'or tant chanté par les Poëtes, & parle de l'Eclipſe qui devoit arriver à ſa mort.

La Phrygienne prédit l'Annonciation, & la naiſſance de Jeſus-Chriſt, conçu miraculeuſement dans le ſein d'une Vierge, ſa Mort, ſa Paſſion & ſa Reſurrection; & comme ſi elle avoit copié les Evangeliſtes, elle annonce qu'il fera voir ſes pieds & ſes mains à ſes Apôtres:

Tum Dominus linquet manes, lucemque reviſet,
Prima reſurgendi lectis veſtigia monſtrans.
Porrò ſuis primùm Dominus patefiet, eritque
Corporeus, ſicut fuit ante, manuſque pedeſque
Oſtendet, &c.

A ces prédictions ſi claires & ſi nettes, elle en joint d'autres ſur les Idolâtres, qu'elle menace de la colere de Dieu, s'ils n'abandonnent le culte des Idoles. Elle voit le Jugement dernier, & Jeſus-Chriſt ſur un Trône, qui vient juger tous les hommes. Elle n'oublie pas même les ſignes qui doivent préceder ce dernier jour, ni la trompette qui ſe fera entendre aux quatre coins du monde.

Enfin, celle de Tibur, ou Tivoli, parle auſſi de la naiſſance de Jeſus-Chriſt à Bethléem; mais ſi celle de Cumes n'a prédit aux Romains que des proſperités, celle-ci menace Rome des plus grands malheurs; & après avoir fait un portrait odieux de cette Ville, elle annonce ſa ruine prochaine.

Nunc Deus æternus diſperdet teque tuoſque;
Nec ſuper ulla tui in terra monumenta manebunt.

L'Auteur de cette Collection, au lieu d'inſerer tant de prédictions, que Dieu ne revela jamais à des filles Payennes,

auroit bien mieux caché ses fourberies, s'il y avoit mis plusieurs Oracles qu'on trouve d'elles dans les Auteurs profanes; mais il ne paroît pas qu'il les eût lus aussi exactement que Gallæus, Pierre Petit, & quelques autres qui les ont recueillis: un seul exemple que je vais rapporter d'après Pausanias, servira à faire voir comme ils étoient conçus, & en même-temps de quelle maniere on les appliquoit aux évenemens. « Philippe,
» dit cet Auteur (1), ayant voulu donner bataille à Flaminius,
» fut taillé en pieces, & n'obtint la paix qu'à condition qu'il
» évacueroit toutes les places qu'il occupoit dans la Grece;
» encore cette paix, qui lui coûta bien cher, ne fut-elle
» qu'un vain nom, puisqu'au fond il devint l'esclave des Ro-
» mains. Ainsi l'on vit arriver ce que la Sibylle, sans doute
» inspirée d'en haut, avoit prédit long-temps auparavant;
» que l'Empire de Macedoine après être parvenu à un
» haut point de gloire sous Philippe fils d'Amyntas, tom-
» beroit en décadence & en ruine sous un autre Philip-
» pe; car l'Oracle qu'elle rendit étoit conçu en ces termes:
» *Macedoniens, qui vous vantez d'obeir à des Rois issus des an-*
» *ciens Rois d'Argos, apprenez que deux Philippes feront tout*
» *votre bonheur & votre malheur. Le premier donnera des Maî-*
» *tres à de grandes Villes & à des Nations; le second vaincu par*
» *des peuples sortis de l'Occident & de l'Orient, vous perdra sans*
» *ressource, & vous couvrira d'une honte éternelle.* En effet,
» ajoute Pausanias, les Romains par qui le Royaume de
» Macedoine fut renversé, étoient au couchant de l'Europe,
» & ils furent secondés par Attalus Roi de Mysie, & par les
» Mysiens qui étoient à l'Orient.

(1) In Ach.

Il n'est pas difficile de juger sur cet exemple, & sur plusieurs autres que je pourrois rapporter, que la plûpart des prédictions des Sibylles, qu'on trouve encore dans d'anciens Auteurs, avoient été faites après coup.

Les Sibylles avoient prédit encore plusieurs autres renversemens d'Empires, des tremblemens de terre, & d'autres malheurs, que les Payens croyoient être arrivés conformément à leurs prédictions, comme je l'ai déja dit. Apparemment qu'elles avoient parlé en particulier de ce grand tremblement de terre qui ébranla l'Isle de Rhodes jusques dans

ſes fondemens, puiſque l'Auteur que je viens de citer dit à cette occaſion (1), *que la prédiction de la Sibylle ne ſe trouva* (1) In Coriat. *que trop accomplie.*

ARTICLE V.

De quelle maniere les Sibylles rendoient leurs Oracles, & ce qu'on doit penſer de la longue vie qu'on leur attribuoit.

GALLÆUS dans ſa treiziéme Diſſertation ſur les Sibylles, explique dans un grand détail toutes les manieres dont l'avenir peut être revelé aux hommes : il rapporte tous les paſſages de l'Ecriture Sainte, où il en eſt fait mention, & recherche avec ſoin dans quel ſens on peut dire que le Demon peut le connoître & le reveler. Je n'ai pas deſſein de le ſuivre dans des diſcuſſions qui me meneroient trop loin. Il faudroit avant toutes choſes, prouver que les Sibylles ont fait de veritables prédictions, & établir qui les leur avoit revelées ; & l'un & l'autre de ces deux articles ſouffre de grandes difficultés. Rappellons ce que nous avons dit des Oracles, & appliquons-le aux Sibylles. Les Oracles étoient quelquefois rendus de vive voix, comme ceux de la Pythie de Delphes ; la Sibylle de Cumes en Italie, rendoit quelquefois les ſiens de la même maniere, puiſqu'Helenus dit à Enée, en lui conſeillant de la conſulter quand il ſeroit arrivé en Italie, de la prier de ne point écrire ſes prédictions ſur des feuilles d'arbres, comme elle faiſoit ordinairement ; mais de les lui apprendre d'une autre maniere ; ce qu'Enée execute à la lettre, lorſqu'il va la conſulter :

> . . . . . *Foliis tantùm ne carmina manda ;*
> *Ne turbata volent rapidis ludibria ventis ;*
> *Ipſa canas oro* (2). (2) Æn. L. 6.

La Pythie après avoir demeuré quelque temps ſur le Trepied, entroit en fureur, & dans le tranſport qui l'agitoit elle rendoit ſes Oracles ; la Sibylle étoit ſaiſie de la même fureur, lorſqu'elle débitoit ſes prédictions.

> . . . . *Sed pectus anhelum ;*
> *Et rabie fera corda tument, majorque videri,*

> *Nec mortale sonans, afflata est numine quando*
> (1) *Ibid.* *Jam propiore Dei* (1).

Ovide en fait à peu près le même portrait

> . . . *Tandemque Deo furibunda recepto,*
> (2) Met. L. 14. *Magna petis, dixit*, &c (2).

Des Prêtres établis à Delphes avoient soin de recueillir ce que la Pythie prononçoit dans sa fureur, & le mettoient en vers : il y a bien de l'apparence qu'on en faisoit à peu près de même des reponses de la Sibylle, puisque toutes celles que l'Antiquité nous a transmises, sont aussi en vers.

Les Oracles se rendoient de differentes autres manieres, ou en songe, ou dans des billets cachetés, &c. on ne sçait pas de quelle sorte les autres Sibylles rendoient les leurs : Virgile nous apprend seulement la maniere singuliere dont celle de Cumes avoit coutume d'annoncer les siens. Elle les écrivoit sur des feuilles d'arbre, qu'elle arrangeoit à l'entrée de sa caverne ; & il falloit être assez habile & assez prompt, pour prendre ces feuilles dans le même ordre où elle les avoit laissées. Car si le vent, ou quelque autre accident venoit à les déranger, tout étoit perdu, & on étoit obligé de s'en retourner, sans esperer d'autre reponse :

> . . . . *Rupe sub ima*
> *Fata canit, foliisque notas & nomina mandat.*
> *Quæcumque in foliis descripsit carmina Virgo,*
> *Digerit in numerum, atque antro seclusa relinquit.*
> *Illa manent immota locis, neque ab ordine cedunt.*
> *Verùm eadem verso tenuis cum cardine ventus*
> *Impulit, & teneras turbavit janua frondes,*
> *Nunquam deinde cavo volitantia prendere saxo,*
> *Nec revocare situs, aut jungere carmina curat.*
> (3) Æn. L. 6. *Inconsulti abeunt, sedemque odere Sibyllæ* (3).

Virgile, au reste, n'avoit pas imaginé cette maniere dont la Sibylle de Cumes rendoit ses Oracles ; c'étoit une ancienne tradition, qu'on trouve dans Varron. Ce sçavant Romain, au

rapport de Servius (1), dit formellement dans le Livre des choses divines, que cette Sibylle écrivoit ses prédictions sur des feuilles de Palmier. Le même Servius nous apprend aussi que cette Sibylle rendoit ses Oracles de trois manieres, ou de vive voix, ou par écrit, ou par des signes : *Tribus modis futura prædicit ; aut voce, aut scripturâ, aut signis, id est, quibusdam notis, ut in Obelisco Romano videmus ; vel, ut alii dicunt, notis litterarum, ut per aliquam litteram significet aliquid* (2). On pourroit me demander ce que cet Auteur entend par ces signes ; mais comme il dit lui-même que c'étoient des marques semblables à celles qui se trouvent sur l'Obelisque qui étoit à Rome, il est clair qu'il parle de cette écriture hieroglyphique, en usage chez les Egyptiens, & qui étoit sur l'Obelisque qui avoit été porté d'Egypte à Rome : sur quoi on peut consulter Pline (3).

(1) In 3. Æn.

(2) Loco cit.

(3) Liv. 36 c. 8. & 9.

Au reste, rien n'étoit plus celebre en Italie, que l'antre où cette Sibylle avoit rendu ses Oracles. Aristote (4) en parle comme d'un lieu très-curieux, & Virgile en fait une description magnifique. La Religion avoit consacré cette Caverne, & en avoit fait un Temple, comme nous le dirons dans l'article suivant.

(4) Adon.

Je n'ai pas dessein de recueillir tout ce que les Historiens Romains & les Poëtes disent de cette Sibylle ; mais je ne sçaurois passer sous silence, ce qu'Ovide raconte dans ses Metamorphoses, de ses amours avec Apollon. Ce Dieu, dit-il (5), en étant devenu amoureux, elle lui promit de répondre à sa tendresse, s'il vouloit lui accorder autant d'années de vie, qu'elle tenoit de grains de sable dans sa main ; mais après avoir reçu cette faveur, elle ne le paya que d'ingratitude ; & comme elle n'avoit pas pensé à demander qu'elle pût passer ce grand nombre d'années dans l'état de jeunesse où elle étoit alors, elle devint si caduque & si accablée du poids de la vieillesse, qu'il ne resta plus d'elle que la voix

(5) Met l. 14.

. . . . *Nullique videnda*
Voce tamen noscar, vocem mihi fata relinquent.

Il est aisé de voir que cette fable est fondée sur une double tradition ; l'une qu'Apollon étant regardé comme celui des

Dieux qui connoissoit le mieux l'avenir, & qui le communiquoit aux personnes qui lui étoient cheres, il n'est pas étonnant qu'on ait dit qu'il avoit été amoureux de cette Sibylle, qu'on croyoit très-habile dans la connoissance de cet avenir. L'autre, sur ce qu'on étoit persuadé que les Sibylles vivoient fort long-temps. Virgile nomme en deux endroits celle de Cumes, une
(1) Æn. L. 6. vieille Prêtresse, *longæva Sacerdos* (1). Erasme assûre que c'étoit de cette longue vie des Sibylles qu'étoit venu le Proverbe,
(2) Adag. *Sibylla vivacior* (2), & Properce dit dans le second Livre de
(3) Eleg. 2. ses Elegies (3), *quand vous vivriez autant de siecles que la Sibylle :*

Et si Cumeæ sæcula Vatis agas.

On cite encore à ce sujet les vers d'un ancien Poëte, qui rapporte trois exemples de personnes qui ont vêcu long-temps; sçavoir Hecube, femme de Priam, Æthra, mere de Thesée, & la Sibylle.

Ovide raconte qu'au temps qu'Enée la consulta elle avoit déja vécu sept cens ans, & qu'il lui en restoit encore trois cens à vivre :

. . . . . . *Namque mihi jam sæcula septem*
Acta vides : superest, numeros ut pulveris æquem,
Ter centum messes, ter centum musta videre.

Phlegon dit la même chose de la Sibylle Erythrée, & elle-même se vante dans ses prédictions, de cet avantage.

Ces temoignages sur la longue vie des Sibylles, m'engagent à faire deux reflexions. La premiere, qu'il n'est pas difficile de voir que ce sont des exagerations Poëtiques. Que quelques-unes d'elles ayent vécu autant de temps qu'Hecube & Æthra, c'est-à-dire, quatre-vingt ou quatre-vingt dix ans, il n'y a rien là d'extraordinaire; mais c'est tout ce qu'on peut
(4) In Macr. accorder. Lucien même qui a parlé fort au long (4) des personnes qui ont vécu long-temps, ne fait aucune mention des Sibylles ; ce qui est un grand préjugé contre la longue vie qu'on leur donne. Mais comme les fictions Poëtiques ont toujours quelque fondement, de sçavans Auteurs ont préten-

du qu'on n'avoit dit que la Sibylle de Cumes avoit vécu mille ans, que parce qu'elle avoit prédit ce qui devoit arriver aux Romains pendant cet espace de temps. La metamorphose de cette Sibylle en voix, n'est qu'un Emblême dont le sens est que ses Oracles devoient durer toujours.

La seconde reflexion est, qu'il y a toute apparence que la Sibylle de Cumes, étoit la même que celle d'Erythrée, laquelle ayant quitté son pays natal, vint s'établir en Italie. En effet, si nous en croyons Servius, l'avanture que nous venons de rapporter d'après Ovide, regarde la Sibylle Erythrée. Cet Auteur parlant des amours d'Apollon pour cette fille, ajoute à ce que nous en avons dit, que ce Dieu ne lui avoit accordé la longue vie qu'elle demandoit, que supposé qu'elle voulût abandonner l'Isle Erythrée, où elle avoit reçu le jour, pour venir s'établir en Italie : elle y vint en effet & fixa son sejour auprès de Cumes, où elle vécut long-temps, & jusqu'à ce que consumée de vieillesse il ne resta d'elle que la voix. Ses compatriotes, dit le même Auteur, soit par pitié, soit par quelque autre motif, lui écrivirent une lettre ; mais craignant qu'elle ne pût pas lire le caractere qui étoit alors en usage, & qui devoit être bien changé depuis qu'elle avoit abandonné leur Isle, ils s'aviserent de se servir du plus vieux qu'ils connussent, & de cacheter la lettre à l'antique. La Sibylle la reçut, mais elle ne l'eut pas plûtôt lue qu'elle mourut.

On peut ajouter que ce que nous avons dit de la longue vie de la Sibylle de Cumes en Italie, les Anciens l'assûrent aussi de celle d'Erythrée, & de celle de Cumes en Ionie ; ce qui a porté Gallæus à croire que ces trois Sibylles n'en faisoient qu'une, qui avoit passé sa vie dans l'Isle d'Erythrée, en Ionie, & à Cumes en Italie, où elle étoit morte.

Article VI.

Du Culte rendu aux Sibylles.

On ne ne peut rien ajouter au respect que les Payens, surtout les Romains, avoient pour les Oracles des Sibylles, dont ils conservoient la Collection dans le Capitole, sous la garde

de quinze Prêtres, qui les consultoient dans les occasions importantes, ainsi que je l'ai déja dit. Il faut ajouter ici qu'on avoit pour les Sibylles elles-mêmes, autant de respect que pour leurs Oracles; & si on ne les regarda pas toujours comme des Divinités, on les croyoit du moins d'une nature, qui tenoit le milieu entre les Dieux & les hommes. C'est ce qu'une des Sibylles disoit d'elle-même, au rapport de Pausanias (1). Cependant elle reconnoissoit qu'après une vie de plusieurs siécles, elle devoit payer à la mort le tribut que tous les hommes lui doivent; mais elle disoit en même temps qu'elle seroit un jour changée en cette face qui paroît dans la Lune, ainsi qu'on peut le voir dans Plutarque (2); comme si avant qu'il y eût des Sibylles, cette Planete n'avoit pas toujours presenté cette face qu'on croit y appercevoir. Les Mythologues anciens & modernes ont débité bien inutilement de la Physique & de la Morale sur cette metamorphose des Sibylles, & je ne crois pas qu'on s'attende que je les copie. En effet quelles allegories raisonnables peut-on imaginer pour chercher un fondement à une fiction si frivole?

(1) In Phoc.

(2) Opusc. de facie Lunæ.

Telle étoit l'idée qu'on avoit anciennement des Sibylles: dans la suite des temps on leur rendit, du moins à quelques-unes, les honneurs divins. Pierre Petit, dans le Traité dont nous avons parlé, dit qu'on ne trouve rien dans l'Antiquité qui puisse nous persuader qu'on ait honoré les Sibylles comme des Divinités (3); mais il est certain qu'il se trompe. Lactance qui avoit lû l'Ouvrage de Varron, dans lequel il parle des Sibylles, dit positivement que la Tiburtine étoit honorée comme une Déesse, à Tibur: *Tiburi cultam ut Deam, juxta ripas amnis Anienis, cujus in gurgite Simulachrum ejus inventum esse dicitur, tenens in manu librum* (4). Il paroît même que le culte que lui rendoient ses compatriotes, fut porté à Rome, puisque ce sçavant Pere de l'Eglise ajoute immediatement après les paroles que je viens de citer: *cujus sacra Senatus in Capitolium transtulit.* La plus grande marque du culte suprême rendu à quelqu'un, étoit de lui consacrer des Temples; or il est certain que quelques-unes des Sibylles en avoient. S. Justin, martyr, parle de celui de la Sibylle de Cumes en Italie, bâti sur l'antre même où elle avoit rendu ses Oracles: & comme

(3) Liv. 2. c. 14.

(4) Lact. de fals. Rel. Liv. 1. c. 6.

comme il avoit eu la curiosité de le voir lorsqu'il étoit en Italie, il en a fait une description très-détaillée. Virgile fait mention de ce Temple, ou plûtôt il regarde comme un Temple la Grotte où la Sibylle rendoit ses Oracles, parce que veritablement on y en bâtit un dans la suite : *vocat alta in templa Sacerdos* (1). On lit dans le Voyage de M. Spon (2) que près du lieu que les gens du pays disent être l'antre de la Sibylle Tiburtine, on voit les ruines d'un petit Temple, qu'on croit lui avoir été consacré. On peut ajouter encore que les habitans de Gergis, dans la petite Phrygie, avoient coutume de representer sur leurs Medailles, la Sibylle qui étoit née dans cette ville, comme étant leur grande Divinité (3).

(1) Æn. L. 6.
(2) P. I. p. 37.
(3) Alex. ab Alex. Gen. dier. Liv. 4. c. 15.

Une autre preuve du culte rendu aux Sibylles, c'est qu'on leur avoit érigé des Statues, qu'on avoit placées dans les Temples : celles que Gallæus a fait graver, étoient même dans l'Eglise de Sienne, où apparemment on les avoit laissées lorsqu'elle fut consacrée. Or si on veut sçavoir quels honneurs on rendoit aux Statues qui étoient dans les Temples, Arnobe nous l'apprend : *cum per omnia supplices irent Templa, cum Deorum ante ora prostrati, limina ipsa converrerent osculis* (4) ; *on se prosternoit devant les Statues des Dieux, & on baisoit la terre.* On peut ajouter encore, qu'on ne touchoit le Livre qui contenoit leurs Oracles, que les mains couvertes, ce qui se pratiquoit dans toutes les autres ceremonies religieuses (5).

(4) ad Gent. Lib. 1.
(5) Voyez Gall. p. 267.

C'est-là ce qu'on trouve de plus positif sur le culte rendu aux Sibylles. Gallæus à la verité rapporte d'autres preuves pour établir cette verité ; mais on peut dire qu'il y en a plusieurs qui, selon moi, ne sont rien moins que concluantes.

Quoiqu'il en soit, il y a apparence qu'on rendoit dans plusieurs lieux un culte religieux aux Sibylles, sur-tout dans ceux où elles avoient reçu le jour ; mais je ne crois pas qu'on en ait d'autres preuves que celles que je viens d'indiquer.

Enfin pour terminer cette matiere, il ne me reste qu'à dire un mot du Tombeau & de l'Epitaphe de la Sibylle Erythrée, la plus celebre de toutes. Comme l'endroit où Pausanias en parle contient quelques particularités de cette Sibylle, qu'on ne trouve point ailleurs, je vais le copier, en me servant de l'élegante traduction de M. l'Abbé Gedoyn. » La Sibylle

(1) In Phoc. c. 12.

» Herophile, dit Pausanias (1), est posterieure à celle qui » étoit fille de Jupiter & de Lamia, quoiqu'elle ait vécu » avant le siége de Troye; car elle annonça qu'Helene étoit » élevée dans Sparte, pour le malheur de l'Asie, & qu'un » jour elle seroit cause que les Grecs conjureroient la ruine » de Troye. Les habitans de Delos ont des Hymnes en l'hon- » neur d'Apollon, qu'ils attribuent à cette femme. Dans ses » vers elle se donne, non seulement pour Herophile, mais » aussi pour Diane. Elle se fait tantôt femme, tantôt sœur, » & tantôt fille d'Apollon; mais alors elle parle comme ins- » pirée, & comme hors d'elle-même; car en d'autres en- » droits elle se dit née d'une immortelle, d'une des Nym- » phes d'Ida, & d'un pere mortel: *Fille d'une Nymphe im- » mortelle, mais d'un pere mortel, je suis, dit-elle, originaire » d'Ida, ce pays où la terre est si aride & si legere; car la ville » de Marpesse & le fleuve Aidonée, ont donné à ma mere la nais- » sance.* En effet, vers le mont Ida en Phrygie, on voit en- » core aujourd'hui les ruines de Marpesse, où il est même » resté une soixantaine d'habitans . . . . . Marpesse est à » deux cens quarante stades d'Alexandrie, ville de la Troade. » Les habitans d'Alexandrie disent qu'Herophile étoit Sacris- » tine du Temple d'Apollon Smintheus, & qu'elle expliqua le » songe d'Hecube, comme l'évenement a montré qu'il devoit » s'entendre. Cette Sibylle passa une bonne partie de sa vie à Sa- » mos; ensuite elle vint à Claros, ville dépendante de Colo- » phon; puis à Delos, de-là à Delphes, où elle rendoit ses » Oracles sur la roche dont j'ai parlé. Elle finit ses jours dans » la Troade: son Tombeau subsiste encore dans le bois sacré » d'Apollon Smintheus, avec un épitaphe en vers élegia- » ques, gravés sur une colonne, & dont voici le sens. *Je suis » cette fameuse Sibylle qu'Apollon voulut avoir pour interprete de » ses Oracles; autrefois Vierge éloquente, maintenant muette » sous ce marbre, & condamnée à un silence éternel. Cependant » par la faveur du Dieu, toute morte que je suis, je jouis encore » de la douce societé de Mercure, & des Nymphes mes compa- » gnes.* En effet, près de sa sepultute on voit un Mercure, » dont la forme est quadrangulaire; & sur la gauche, une » source d'eau tombe dans un bassin, où il y a des Statues

» de Nymphes. Les Erythréens sont de tous les Grecs ceux
» qui revendiquent cette Sibylle, avec le plus de chaleur. Ils
» vantent leur mont Corycus, & dans cette montagne un
» antre, où ils prétendent qu'Herophile prit naissance. Selon
» eux, un Berger de la contrée nommé Theodore, fut son
» pere, & une Nymphe sa mere. Cette Nymphe étoit sur-
» nommée Idéa, parce qu'alors tout lieu où il y avoit beau-
» coup d'arbres, étoit appellé Ida. Les Erythréens retran-
» chent des Poësies d'Herophile, ces vers où elle parle de
» la ville de Marpesse & du fleuve Aidonée, comme de son
» pays natal ».

Je ne dois pas omettre que le respect qu'on avoit pour les vers Sibyllins dura jusques bien avant sous le regne des Empereurs; mais une partie du Senat ayant embrassé le Christianisme du temps de Theodose, on commença à n'avoir plus tant de veneration pour eux; & enfin Stilicon sous l'Empire d'Honorius les fit brûler.

Mais en voila assez sur ces filles celebres, dont les prédictions ont été en vogue pendant tant de siecles parmi les Payens: passons aux autres moyens qu'on employoit pour connoître la volonté des Dieux, & cet avenir qui a toujours fait l'objet le plus vif de la curiosité des hommes.

CHAPITRE III.

De la Divination.

L'Homme, toujours inquiet sur l'avenir, ne se contenta pas de le chercher dans les Oracles & dans les prédictions des Sibylles; il entreprit de le découvrir de mille autres manieres, & inventa plusieurs sortes de divinations, pour lesquelles même il établit des maximes & des regles, comme si des connoissances aussi frivoles, avoient pu se reduire en regles & en maximes.

On définit la Divination, *Rerum futurarum scientia*, & il y en a de plusieurs sortes, comme nous le dirons dans la suite. Cette science au-reste, est aussi ancienne que l'Idolâtrie, &

elle faisoit une partie considerable de la Theologie Payenne. Elle étoit même autorisée par les Loix, particulierement chez les Romains.

Ciceron, qui a composé deux Livres aussi curieux qu'élegans sur la Divination, examine d'abord s'il est vrai qu'il puisse y en avoir, & dit que les Philosophes avoient à ce sujet trois opinions. Quelques-uns croyoient que dès qu'on admettoit des Dieux, il falloit necessairement admettre une Divination. D'autres soutenoient qu'il pouvoit y avoir des Dieux, sans qu'il y eût de Divination; & les derniers étoient persuadés que quand même il n'y auroit point de Dieux, il pouvoit y en avoir une. Il seroit inutile de raisonner sur ces trois opinions: la Religion nous apprend que non-seulement l'avenir est inconnu à l'homme, à moins que Dieu ne le lui revele; mais encore que c'est un crime de le tenter pour le connoître, & que toutes les pratiques que l'on employe pour cela, sont aussi criminelles qu'inutiles. Ciceron lui-même, quoique plongé dans les tenebres du Paganisme, s'est mocqué dans l'Ouvrage que j'ai cité, de la plûpart de ces pratiques, & les a tournées en ridicules, quoique son frere eût fait tout ce qu'il avoit pu pour les soutenir.

Ce sçavant & ingenieux Auteur divise la Divination, en artificielle & en naturelle. *Je suis donc du sentiment*, dit Quintus son frere, *de ceux qui admettent deux sortes de Divination; l'une où l'art a beaucoup de part, & l'autre où il n'en a aucune. C'est un art dans ceux qui suivent les anciennes Observations; mais ce n'en est point un dans ceux qui sans se servir d'aucune conjecture, fondée sur des Observations précédentes, prédisent les choses futures par une espece d'agitation d'esprit, & par un mouvement libre & degagé de toutes sortes de raisonnémens, comme il arrive souvent à ceux qui font des songes, & quelquefois à ceux qui deviennent épris d'une certaine fureur, ainsi que Bachis Beotien, Epimenide de Crete, & la Sibylle Erythrée.*

Pour prouver l'universalité de la pratique de la Divination, il dit dans un autre endroit: *Or, y a-t'il quelque Peuple qui ne reçoive, ou la Divination par art, comme par exemple, celle qui se tire de l'inspection des entrailles des Victimes, de l'interprétation des prodiges & des foudres, de l'usage des Auspices, de la pratique*

des Sorts, & des prédictions des Astrologues; ou la Divination naturelle, qui est celle qu'on a par les songes, & par la Vaticination (*a*)?

J'ai suffisamment parlé de la Divination naturelle, c'est-à-dire des songes & de la fureur, dans le Chapitre des Oracles, & dans celui des Sibylles : pour l'artificielle, elle se pratiquoit de cent manieres differentes. L'Ecriture Sainte parle de neuf sortes de Divination; la premiere se faisoit par l'inspection des Planetes, des étoiles & des nuées; nous en parlerons dans le Chapitre de l'Astrologie. La seconde, par le moyen des Augures. La troisiéme, par les malefices. La quatriéme, par les enchantemens. La cinquiéme, en consultant les Esprits, ou comme dit Moyse, ceux qui interrogeoient le Python. La sixiéme, par les Devins ou Magiciens, que le même Moyse nomme *Jedeoni.* La septiéme, par la Necromantie, ou par l'évocation des morts. La huitiéme, par le moyen des Baguettes, ainsi qu'on le voit dans le Prophete Osée (1) : on peut appeller cette sorte de Divination, *Rabdomantie*, & *Bolomantie* celle qui se faisoit en mêlant des fléches; le Prophete Ezechiel en parle à l'occasion de Nabuchodonosor, comme nous le dirons ailleurs. Enfin la neuviéme, par l'inspection du foye, & étoit nommée l'*Hepatoscopie.*

(1) Chap. 4. v. 12.

Ces neuf sortes de Divination sont très-anciennes, puisque la plûpart étoient en usage du temps même de Moyse : on en a inventé depuis une infinité d'autres, qu'il suffira de nommer. Nous nous étendrons cependant un peu plus sur celles qui étoient pratiquées par les Grecs & par les Romains, parce qu'elles entrent dans l'Histoire de leur Religion, dont elles faisoient partie.

Les quatres especes de Divination les plus generales, étoient celles dans lesquelles on employoit quelqu'un des quatre Elemens, l'eau, la terre, l'air, & le feu; d'où ces Divinations tiroient leurs noms (*b*).

Pour la premiere, on employoit ou l'eau de la mer, & alors

(*a*) Traduction de Monsieur l'Abbé Regnier des Marets.

(*b*) Les noms de Pyromantie, Hydromantie, Géomantie, sont composés des mots grecs, qui signifient le feu, l'eau, la terre, ainsi des autres, & du mot μαντεια qui dans la même langue signifie Divination.

elle se nommoit Hydromantie; ou l'eau des fontaines, & elle étoit appellée *Pegomantie*. Cette sorte de Divination est très-ancienne, puisqu'on dit qu'elle tire son origine des Perses, qui la communiquerent à d'autres peuples, & en particulier aux Grecs, sur-tout à Pythagore, qui selon Varron, y étoit fort addonné (1). On la pratiquoit de deux manieres; ou en remplissant un bassin d'eau, & suspendant un anneau à un fil qu'on tenoit avec un doigt, pendant que celui qui faisoit cette opération, proferoit quelques paroles, & suivant que cet anneau battoit les bords du bassin, il en tiroit ses prédictions; ou en évoquant les esprits qui paroissoient au fond du bassin; & c'étoit cette seconde espece que pratiquoit Numa Pompilius.

(1) Aug. de Civ. Dei. liv. 7. c. 53.

La Pegomantie, ou la Divination par l'eau des fontaines, se pratiquoit en jettant des Sorts, ou des especes de dez. On tiroit d'heureux presages lorsqu'ils alloient à fond; & lorsqu'ils demeuroient à la surface de l'eau, c'étoit un mauvais augure. Rosæus (2) nous apprend qu'il y avoit encore d'autres manieres de predire l'avenir par le moyen de l'eau; 1°. en bûvant de celle de quelques fontaines, comme celle de Castalie en Béotie, qui avoit la vertu de communiquer ce don. 2°. En jettant dans quelques fontaines, comme dans celle d'Ino en Laconie, des gâteaux; car s'ils alloient à fond, c'étoit un bon augure, & un mauvais s'ils surnageoient, comme nous l'apprenons de Pausanias (3). Il en étoit de même des billets qu'on jettoit dans les deux petits Lacs des Palices, ainsi que nous le dirons dans l'Histoire de ces Dieux. 3°. Quand l'image de la chose qu'on vouloit voir, apparoissoit dans l'eau, comme il arrivoit, dit-on, dans la fontaine d'Apollon Phryxeus, en Achaïe. 4°. En jettant des phioles de verre dans de certaines eaux, pour connoître les suites de quelque maladie; car on pretend qu'en les retirant, on jugeoit si elle étoit mortelle, ou si le malade en reviendroit. 5°. En observant le mouvement de trois pierres qu'on avoit jettées dans l'eau: sur quoi on peut consulter cet Auteur (4).

(2) Arch. Attic.

(3) in Lac.

(4) Arch. Attic. liv. 7. c. 7.

La Pyromantie s'exerçoit par le moyen du feu, ou en observant le petillement de la flamme, ou de la lumiere d'une lampe. C'étoit pour cela qu'à Athenes, il y avoit toujours une

lampe allumée dans le Temple de Minerve Poliade, entretenue par des Vierges qui observoient regulierement les mouvemens de la flamme. Les Aruspices l'observoient de même, comme nous le dirons dans la suite.

Une autre ancienne espece de Pyromantie, étoit de remplir d'urine des vessies, qu'on jettoit dans le feu ; & en observant de quelle maniere cette urine sortoit lorsque la vessie crevoit, on croyoit pouvoir presager l'avenir : de même qu'en jettant de la poix dans le feu, & regardant de quelle maniere elle brûloit, ou faisant attention à la fumée, &c. On a imaginé plusieurs manieres de deviner par le moyen du feu ; mais je ne m'étends que sur celles qui faisoient partie de l'Idolâtrie.

La Géomantie se pratiquoit en employant de la terre, comme son nom le fait assez connoître. Elle consistoit le plus souvent à tracer des lignes ou des cercles, sur lesquels on croyoit pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre ; ou à observer les fentes & les crevasses qui se font naturellement, à la surface de la terre, d'où sortoient, disoit-on, des exhalaisons nous l'avons dit de l'antre de Delphes.

La Divination par le moyen de l'air, s'exerçoit aussi de differentes manieres, ou en observant le vol des oiseaux & les cris de quelques animaux, ou en examinant de quel côté venoit le tonnerre, ou à l'occasion des metéores & des cometes ; mais nous en parlerons dans l'Article des Augures & des Prodiges : enfin sur l'inspection des nuées ; & ce fut une femme, nommée Anthuse, qui inventa, du temps de l'Empereur Leon, cette sorte de Divination, dont personne avant elle, si nous en croyons Photius, ne s'étoit avisé.

Il y avoit encore une infinité d'autres sortes de Divination, que je ne ferai que nommer, pour venir à celles qui étoient autorisées par les Loix & par la Religion. On appelloit *Ornitomantie* celle qu'on tiroit du vol ou du chant des oiseaux, *Cledonismantie* celle qu'on tiroit de la voix. Ciceron remarque à cette occasion (1) que les Pythagoriciens observoient non-seulement la voix des Dieux, mais aussi celle des hommes : *Pythagorici non solùm voces Deorum observabant, sed & hominum.* La Divination par les lignes qui paroissent dans la paulme de la main, étoit nommée *Chiromantie*, & cette sorte de

Divination a été le plus en vogue, & a duré le plus long-temps.

Celle qui se pratiquoit par le moyen des clefs, étoit nommée *Clidomantie ;* par le tamis, *Costinomantie ;* par la farine, *Alphitomantie ;* par le moyen de quelques pierres, *Lithomantie ;* par un ou plusieurs anneaux, *Dactyliomantie ;* par l'évocation des morts, *Psycomantie ;* ou *Sciomantie* ; par la flamme d'une lampe, *Lychnomantie ;* par le moyen d'un miroir, *Catoptromantie ;* lorsqu'on y employoit des figures de cire, elle étoit nommée *Ceromantie*, si on la faisoit avec une hache ou une coignée, *Axinomantie ;* & quand on se servoit des nombres, *Arithmomantie.*

On trouve encore d'autres especes de Divination dans l'Ouvrage de Ciceron ; dans le quatriéme Livre de la Sagesse, par Cardan ; dans Robert Flud, & ailleurs ; mais en voilà trop, peut-être, sur une matiere si vaine & si frivole. Comme la plûpart de ces Divinations faisoient partie de la science des Augures, des Auspices, & des Aruspices, dont les fonctions étoient autorisées par les Loix des Romains, & faisoient partie de leur Religion, on verra dans le Chapitre suivant l'usage qu'ils en faisoient.

CHAPITRE IV.

Des Augures, des Auspices, & des Aruspices.

LE mot d'Augure a une double signification ; car il se prend ou pour le présage même, *Augurium*, ou pour la personne qui l'observoit *Augur.* A parler exactement, l'Augure se prenoit sur les Phenomenes qui paroissoient dans le ciel ; l'Auspice du vol & du chant des oiseaux, & l'Aruspice de l'inspection des entrailles des Victimes ; cependant les Augures observoient aussi le chant des oiseaux ; & on croit même que c'est de-là que se tire le nom d'Augure, *ab avium garritu*

Quoiqu'il en soit, l'art des Augures est très-ancien, puisqu'il étoit en usage du temps de Moyse, qui le défend ainsi que toute autre sorte de Divination : *Cave ne imitari velis abominatione*

nationes illarum gentium, nec inveniatur in te qui lustret filium suum, aut filiam, ducens per ignem ; aut qui ariolos sciscitetur, & observet somnia, atque auguria, &c. (1) On croit qu'il prit son origine chez les Chaldéens, d'où les Grecs & ensuite les Romains en avoient eu connoissance. Ces derniers eurent tant d'estime & de considération pour cette science, qu'il y avoit une Loi des douze Tables, qui défendoit sous peine de la vie de désobeir aux Augures : *Quæ Augur injusta, nefasta, vitiosa, dirave dixerit, irrita infestaque sunto : quique non paruerit, Capitale esto.*

(1) Deut. 18. v. 9. & 10.

Cet art étoit connu en Italie avant Romulus, puisque ce Prince ne bâtit la Ville de Rome qu'après avoir pris les augures. Les Etruriens le pratiquoient dès les temps les plus reculés, & s'y étoient rendus extrêmement habiles depuis que Tagès le leur eut enseigné. Les Rois successeurs de Romulus, pour ne pas laisser perdre une science qu'ils croyoient si utile, & en même-temps pour ne pas trop la divulguer, & la rendre par-là meprisable, firent venir d'Etrurie les Augures les plus habiles, pour la mettre en pratique dans les ceremonies religieuses, & pour l'apprendre à leurs Citoyens ; & dans la suite ils envoierent tous les ans en Toscane de jeunes gens d'entre les meilleures familles de Rome, pour l'y étudier, comme je le prouverai dans la suite (*a*).

Romulus ne composa d'abord ce College que de trois Augures, tirés des trois Tribus qui alors comprenoient tous les habitans de la ville, & Servius en ajouta un quatriéme. Pour entrer dans ce College il falloit être de race Patricienne, & la coutume de n'y en admettre point d'autres, dura jusqu'à l'an de Rome CCCCLIV. sous le Consulat de Q. Apuleius Pansa, & de M. Valerius Corvinus, que les Tribuns du peuple demanderent qu'on élevât des Plebéiens à la dignité d'Augure ; ce qui leur fut accordé après quelques contestations, & on en créa cinq du peuple : ainsi ce College se trouva composé de neuf personnes jusqu'au temps de Sylla, qui y en ajouta six autres, comme on l'apprend de Tite-Live & de Florus ; ou quinze, suivant d'autres Historiens, qui pretendent

(a) Voyez la page 376.

que sous ce Dictateur le College des Augures étoit composé de vingt-quatre personnes. Le Chef de ce College étoit nommé *Magister Augurum*. Le nombre des Augures ne demeura cependant pas fixé à ceux qui composoient ce College, puisqu'entre ceux qui étoient en charge, les Empereurs en avoient de particuliers pour eux qui demeuroient au Palais, & qui les suivoient dans leurs voyages; & qu'il y eut des villes, de celles qui étoient soumises aux Romains, qui en avoient un si grand nombre, que le College des Augures de Lyon, étoit composé de trois cens personnes.

Anciennement c'étoit le peuple assemblé qui élisoit les Augures, mais dans la suite il suffisoit que deux des plus anciens de chaque Curie en proposassent un du nombre de ceux qui avoient étudié cette science; & après un serieux examen, il étoit admis ou refusé par le College assemblé; & cette coutume dura jusqu'à l'an de Rome DCLI. que Marius, picqué qu'on eût élevé un autre que lui à la dignité d'Augure qu'il avoit sollicitée, fit publier une Loi (1) qui attribuoit au peuple le pouvoir d'élire à l'avenir les Augures, les Pontifes, & les autres Prêtres (2); mais peu de temps après Sylla fit abroger cette Loi, & rendit aux Augures le droit d'élection dont la vengeance de Marius les avoit dépouillés. Ils n'en jouirent pas long-temps, car Jules Cesar qui aspiroit à la dignité de Souverain Pontife, & qui ne l'esperoit que par la faction du Peuple, engagea le Tribun Titius Attius Labienus à retablir la Loi Domitia. Il y eut encore d'autres changemens à ce sujet dans les temps de troubles qui agiterent la Republique; mais enfin Auguste après avoir mis fin aux guerres civiles, rendit au College des Augures le droit d'élection; ce qui dura jusqu'au temps où les Empereurs se le reserverent.

(1) La Loi Domitia.

(2) Cic. de Leg. Agr.

On prenoit de grandes précautions dans l'élection des Augures; & il falloit que celui qu'on élevoit à cette place, fût d'une vie irréprochable, & n'eût aucun défaut de corps. Aussi son caractere étoit indélebile, & on ne pouvoit le déposer pour quelque sujet que ce fût. Leurs fonctions étoient très-considerables par rapport à l'Etat & à la Religion. Le Senat ne pouvoit s'assembler qu'en un lieu qu'ils avoient consacré. Si pendant l'assemblée ou du Senat ou du Peuple; ils obser-

voient quelque mauvais presage, ils avoient le pouvoir de la rompre, comme aussi celui de casser les Magistrats dont l'élection avoit été faite sous de mauvais auspices.

Enfin on avoit une si grande consideration pour les Augures & pour les choses qu'ils annonçoient, qu'on prenoit pour des impies ceux qui les meprisoient, ou qui faisoient de leurs prédictions le sujet de leurs railleries. Aussi regarda-t'on comme une punition des Dieux la catastrophe de Claudius Pulcher, qui fit jetter les Poulets sacrés dans la mer, parce qu'ils avoient refusé de manger ce qu'on leur avoit offert, en disant : *S'ils ne veulent pas manger ils boiront.*

On ne faisoit point d'entreprise considerable, point de guerre, point de siege, sans avoir auparavant consulté les Augures. Si les presages qu'ils tiroient dans ces occasions étoient favorables, *prospera*, ils répondoient, *id aves addicunt*, les oiseaux l'approuvoient : s'ils étoient mauvais, *adversa*, *infausta*, *piacularia*, leur réponse étoit, *id aves abdicunt*, les oiseaux le desapprouvent. Quand les presages se presentoient d'eux-mêmes, on les appelloit *oblativa*; & s'ils n'apparoissoient que lors qu'on les cherchoit, *impetrata*.

Les augures se prenoient en differentes manieres, & toujours avec des ceremonies particulieres. On les tiroit du vol des oiseaux, & on observoit trois choses; l'augure, *augurium*; l'auspice, *auspicium*; & le mouvement ou tressaillement, *tripidium*; des entrailles des animaux, & on l'appelloit l'extispice : des Prodiges, ainsi que nous le dirons dans un article separé : des Metéores & des Phenomenes qui apparoissoient dans le ciel; & de toutes les manieres de prendre l'augure, celle-ci étoit la plus authentique & la plus sûre, parce que ces sortes de Phenomenes ne se réïteroient pas ordinairement dans un même jour. Ainsi quand le Chef des Augures vouloit rompre une assemblée, il lui suffisoit de faire afficher qu'il avoit observé des signes dans le Ciel, avec cette formule; *alio die dixerit*, *pour un autre jour.* Mais comme le Senat vit que le pouvoir des Augures pourroit autoriser bien des abus, il ordonna que ces sortes d'affiches ne romproient plus desormais les assemblées qui seroient légitimement convoquées.

Parmi les ſignes du Ciel qu'obſervoient les Augures, il y en avoit qui ne ſignifioient rien, & on les nommoit *bruta*, ou *vana*; ceux qui annonçoient quelque évenement, étoient appellés *fatidica*; de ces derniers on nommoit *conſiliaria ſigna*, ceux qui paroiſſoient pendant qu'on deliberoit ſur une affaire: *auctoritativa*, ou confirmatifs, lorſqu'ils n'arrivoient qu'après qu'elle étoit conſommée. De ceux-ci, il y en avoit encore de deux eſpeces; *poſtularia*, qui obligeoient à renouveller les Sacrifices; & *monitoria*, qui avertiſſoient de ce qu'on devoit éviter.

Tous les jours & toutes les ſaiſons n'étoient pas également propres à prendre les augures; & ce fut pour cela que Metellus, au rapport de Plutarque, défendit de les prendre après le mois d'Août, parce que les oiſeaux muoient en cette ſaiſon. On ne devoit pas les prendre non plus immediatement après les Ides de chaque mois, à cauſe du décours de la Lune, ni après midi quelque jour que ce fût.

Le lieu où l'on prenoit l'augure, devoit être élevé, & on l'appelloit pour cela, ſelon Servius, *Templum*, *Arx*, *Auguraculum*, & le Champ conſacré à cet uſage, *Ager effatus* (1). Lorſque le temps ſe trouvoit calme & ſerein, car il n'étoit pas permis de prendre l'augure dans toute autre diſpoſition de l'air; & que toutes les autres ceremonies étoient faites, l'Augure revêtu de ſa Robe, appellée *Læna*, ou *Trabea*, & tenant à la main droite le Bâton augural, qui étoit à peu près ſemblable à nos Croſſes d'Evêques, s'aſſeioit à l'entrée de ſa Tente, regardoit de tous côtés; & après avoir marqué les quatre parties du ciel avec ſon Bâton augural, & tiré une ligne de l'orient à l'occident, & une autre du midi au ſeptentrion, il offroit le Sacrifice & adreſſoit cette priere à Jupiter: *Jovis pater ſi mihi es auctor, urbi, populoque Romano Quiritium, hæc ſanè ſartéque eſſe, ut tu nunc mihi bene ſponſis, beneque volueris; Jupiter, ſi vous êtes le protecteur de Rome & du Peuple Romain, faites que l'augure me ſoit favorable*; ou, comme le dit Tite-Live à l'occaſion de l'élection de Numa Pompilius: *Jupiter Pater, ſi eſt fas hunc Numam Pompilium, cujus ego caput teneo, Regem Romæ eſſe, ut tua ſigna nobis certa & clara ſint inter eos fines quos feci: Jupiter, ſi nous devons élire pour notre Roi Numa*

(1) Serv. in Virgil.

Pompilius, dont je tiens la tête entre mes mains; faites que les ſignes qui paroîtront dans l'enceinte que je viens de tracer, ſoient clairs & certains. Cette priere faite, le Prêtre obſervoit à droite & à gauche, & vers quel endroit les oiſeaux prenoient leur vol, pour décider enſuite ſi l'augure étoit favorable ou funeſte.

Comme cette ceremonie faiſoit partie de la Religion des Romains, on y aſſiſtoit avec un grand reſpect, & pendant le Sacrifice & la priere on obſervoit un grand ſilence. Si l'augure étoit favorable, celui qui l'avoit pris deſcendoit du lieu où il s'étoit placé, & venoit l'annoncer au Peuple par cette formule que nous avons deja rapportée; *Les Oiſeaux l'approuvent*, ou, *ne l'approuvent pas*. Quoique l'augure fût favorable, on attendoit quelquefois, avant que de rien entreprendre, que les Dieux l'euſſent continué par un nouveau ſigne: c'eſt ce que nous fait entendre Virgile dans ce vers;

Da deinde auxilium, pater, atque hæc omina firma.

Jupiter ſoyez moi favorable, & confirmez le preſage que vous venez de me donner.

De tous les ſignes du ciel qui ſervoient à prendre l'augure, les plus ſûrs étoient le tonnerre & les éclairs, ſur-tout quand il tonnoit dans un temps ſerein: ſi le tonnerre & les éclairs venoient du côté gauche, c'étoit un bon preſage, & un mauvais s'ils venoient du côté droit. Virgile qui a ſçû faire entrer dans ſon Poëme une grande partie des coutumes religieuſes des Romains, dit à cette occaſion (1):

(1) Æneid. Lib. 9. v. 630.

Audiit, & cœli genitor de parte ſerena
Intonuit lævum, &c.

Donat expliquant ce vers, nous apprend qne la raiſon pour laquelle le tonnerre venant du côté gauche étoit favorable, c'eſt parce que ce qui paroiſſoit de ce côté là, partoit de la droite des Dieux: *quia Sacrificantis latus lævum, dextra eſt ejus qui poſtulata largitur.* Les foudres qui paſſoient du ſeptentrion à l'orient, étoient de mauvais augure; ceux au contraire qui alloient de l'orient à l'occident, étoient reputés favorables.

Les vents étoient un autre ſigne du ciel qu'on obſervoit dans les augures, parce qu'on les regardoit comme les meſſagers des Dieux, qui venoient apprendre leurs decrets aux hommes. Lutatius, ancien Commentateur de Stace, expliquant cet endroit où le Poëte dit, que l'inſpection des vents & du vol des oiſeaux faiſoit differer la guerre

> . . . . *Ventiſque, aut alite viſâ*
> *Bellorum proferre diem*, &c.

obſerve que les Augures tiroient leurs preſages, par le moyen des vents : *Solent Augures ventorum flatibus futura cognoſcere*; mais il ne nous apprend rien de plus particulier ſur ce ſujet. Ainſi on ignore quels vents étoient favorables, ou de mauvais préſage.

Au reſte tout ce que je viens de dire des augures qui ſe tiroient des ſignes du ciel, ſe pratiquoit pareillement dans ceux qu'on prenoit par le vol des oiſeaux : la differente maniere dont ils voloient, annonçoit de bons ou de mauvais auſpices. Si elle étoit de mauvais augure, on la nommoit *ſiniſtra*, ou *funeſta*; ou *arcula*, c'eſt-à-dire, qui defendoit quelque entrepriſe ; *devia*, pour montrer que cette même entrepriſe ſeroit de difficile execution ; *remora*, quand elle devoit être retardée ; *inebra*, lorſque l'augure paroiſſoit y devoir mettre quelqu'obſtacle, & enfin *altera*, quand un ſecond preſage detruiſoit le premier.

Les oiſeaux dont on obſervoit le plus exactement le vol & le chant, étoient l'Aigle, le Vautour, le Milan, le Hibou, le Corbeau & la Corneille. Horace (1) dit du Corbeau :

(1) Liv. 3. Od. 27.

> *Oſcinem corvum prece ſuſcitabo*
> *Solis ab ortu.*

Et Virgile, parlant de la corneille

> *Sæpè ſiniſtra cavâ prædixit ab ilice cornix,*

Mais la maniere la plus ordinaire de prendre l'augure, conſiſtoit à examiner de quelle maniere les Poulets ſacrés prenoient le grain qu'on leur preſentoit. On faiſoit venir ordinairement ces Poulets, de l'Iſle du Negrepont, & on les tenoit renfer-

més dans des cages. Celui qui en avoit soin étoit nommé *Pullarius*, comme nous l'apprenons de Ciceron (1). Les Romains avoient tant de foi à la maniere dont ils mangeoient, qu'ils n'entreprenoient rien de considerable, sans avoir pris auparavant cette sorte d'augure. Les Generaux même des armées les faisoient porter dans leurs Camps, & les consultoient avant que de livrer bataille. Le Consul, après avoir averti celui qui prenoit soin de ces Poulets, de préparer tout ce qui étoit necessaire pour prendre l'auspice, jettoit lui-même du grain aux Poulets : s'ils le prenoient avec avidité, en le trépignant & l'écartant çà & là, l'auspice étoit favorable ; si au contraire ils refusoient de manger & de boire, l'auspice étoit mauvais, & on se desistoit de l'entreprise pour laquelle on les consultoit.

(1) De Div.

On est étonné avec raison, de voir qu'un Peuple aussi serieux & aussi sage que le Peuple Romain, ait été addonné pendant plusieurs siecles à une si puerile superstition, & ait fait dépendre les plus grandes entreprises de la satieté ou de l'appetit d'un Poulet ; mais le fait n'en est pas moins certain. Ciceron à la verité, s'en est mocqué ouvertement, sans qu'il paroisse qu'on lui en ait fait une affaire serieuse ; mais apparemment que les temps étoient changés, lorsqu'il écrivoit ses Livres de la Divination : peut-être que dans un autre siecle il n'en auroit pas raillé impunément.

Quoiqu'il en soit, les Romains étoient si attachés aux auspices & aux augures, & ils y avoient tant de foi, qu'ils les prenoient dans toutes les entreprises. Après avoir fait précéder les ceremonies prescrites par la Religion, ils consultoient toujours une personne intelligente dans cette sorte de science. On nous a conservé la maniere dont ils interrogeoient celui à qui ils s'adressoient. *Quintus Fabius, je souhaite que vous me serviez à prendre l'auspice ; dites-moi si toutes les ceremonies usitées en pareil cas, ont été observées exactement, & si l'auspice n'est point defectueux : Quinte Fabi, te volo mihi in auspicio esse : dicito si silentium esse videtur* ; & alors la personne consultée repondoit : *rien n'y manque ; silentium esse videtur.*

Les Aruspices étoient à Rome dans la même consideration que les Augures. Comme leurs fonctions consistoient à exami-

ner les entrailles des Victimes, on les nommoit auſſi Extiſpices, nom compoſé de deux mots latins, *exta*, entrailles, & *inſpicere*, conſiderer, obſerver, ainſi que je l'ai dit en parlant des Sacrifices. Les Etruriens étoient de tous les Peuples d'Italie ceux qui poſſedoient le mieux la ſcience des Aruſpices, que Tagès leur avoit enſeignée; & c'étoit de leur pays que les Romains faiſoient venir ceux dont ils ſe ſervoient, ou les prenoient parmi ceux qu'ils y avoient envoyés pour s'y inſtruire; car ils envoyoient tous les ans en Etrurie, ainſi que le Senat l'avoit ordonné, ſix jeunes perſonnes, ſi nous en croyons Ciceron, ou dix, ſelon Valere Maxime, ou douze, comme l'aſſûrent d'autres Auteurs, pour être inſtruits dans les connoiſſances des Aruſpices & des autres ſortes de Divination. De peur même que cette ſcience ne vint à s'avilir, par la qualité des perſonnes qui l'exerçoient, ils choiſiſſoient ces jeunes gens parmi les meilleures familles de Rome: *Tantum autem ſtudium antiquis, non ſolùm obſervandæ, ſed etiam amplificandæ Religionis fuit, ut è florentiſſima & opulentiſſima Civitate decem principum filii Senatus-Conſulto ſingulis Hetruriæ populis, percipiendæ Sacrorum diſciplinæ gratiâ, traderentur* (1).

(1) Val. Max. Liv. 3. c. 11.

André Glareanus croit que comme les Etruriens étoient diviſés en douze nations, il faut lire dans Valere Maxime & dans le ſecond Livre de la Divination de Ciceron, douze jeunes gens, & non pas dix, comme le dit Valere Maxime, ou ſix, comme le marque Ciceron, perſuadé que le texte de ces deux Auteurs a été alteré par quelque Copiſte.

J'ai dit que Tagès avoit le premier enſeigné aux Etruriens la ſcience des Aruſpices, & cette autre ſorte de Divination que les Latins nomment la Divination Etruſque; je dois maintenant faire connoître ce Tagès. Ciceron raconte ainſi ſon hiſtoire, ou plûtôt ſa fable (2). » Un Payſan, dit-il, labourant » un champ, & le ſoc de ſa charrue étant entré un peu avant » dans la terre, il remua une motte d'où ſortit un enfant qui » lui enſeigna, de même qu'aux autres Toſcans, les principes » de la Divination ».

(2) De Div. Lib. 2.

Ovide raconte la même fable dans le XV^e^. Livre de ſes Metamorphoſes (3).

(3) Verſ. 558.

Indigenæ

Indigenæ dixere Tagen, qui primus Hetruscam
Edocuit gentem casus aperire futuros.

Comme la maniere de raconter un fait, peut bien en alterer les circonstances sans le detruire, je suis persuadé que le fond de la fable que je viens de rapporter, est vrai, & qu'elle signifie, ou que Tagès étoit d'une naissance obscure, ou qu'il étoit originaire du pays, Autoctone ; car c'étoit de ces sortes de gens qu'on disoit communément qu'ils étoient sortis de terre. Quoiqu'il en soit, Tagès devint habile dans la science de la Divination, sur-tout dans celle qui consiste à examiner les entrailles ; & l'enseigna ensuite aux Etruriens, qui y devinrent très-habiles. Il avoit même composé sur cette matiere un Ouvrage que l'on conservoit précieusement, & qui fut expliqué dans la suite par Antistius Labeo, qui le divisa en quinze Livres.

On ne sçait si Tagès avoit lui-même inventé cette sorte de Divination, ou s'il l'avoit apprise des Etrangers qui voyagerent de son temps en Toscane. Il est sûr du moins que, suivant plusieurs Auteurs, elle étoit connue & pratiquée dans d'autres pays. Les Grecs la possedoient du temps de Tiresias & de Carès, lesquels avoient inventé, selon Pline, le premier, l'Auspice, & le second, l'Augure. Clement d'Alexandrie qui nous a conservé de précieux morceaux sur l'Antiquité, prétend que les Phrygiens furent les premiers de tous les Peuples du monde, qui observerent le chant & le vol des oiseaux ; & nous apprend en même temps qu'on nommoit *Præpetes*, ceux qui avoient attention au vol, & *Oscines*, ceux qui s'attachoient au chant ; ce qui peut servir, pour le dire en passant, à faire entendre les vers d'Horace que j'ai cités dans ce Chapitre.

D'autres Auteurs font encore remonter plus haut l'origine de cette science, & soutiennent qu'elle a été en usage dès les temps les plus reculés, dans la Chaldée & dans l'Egypte, d'où les Grecs l'apprirent, & la pratiquerent fort long-temps. Il y avoit même dans la Grece deux familles, celle des Jamides & celle des Clytides, qui étoient specialement destinées aux fonctions qu'elle prescrivoit. De la Grece elle passa

en Etrurie, & les Toscans s'y rendirent si habiles, qu'ils devinrent les plus sçavans de tous les Aruspices, comme je l'ai déja dit. Il falloit même qu'elle se fût repandue dans plusieurs parties de l'Italie avant la fondation de Rome, puisque Romulus établit dans sa nouvelle ville un College de trois Auspices, en prenant un dans chaque Tribu.

L'Aruspice tiroit ses presages des mouvemens de la Victime qu'on menoit au Sacrifice, de ses entrailles, & du feu qui la consumoit. Si la Victime se laissoit conduire sans se débattre; si elle ne jettoit point de cris extraordinaires quand on lui donnoit le coup mortel; si elle ne se déroboit point des mains de celui qui la conduisoit, c'étoit un bon augure, & un mauvais si le contraire arrivoit. La Victime frappée, on lui ouvroit le ventre & on examinoit ses entrailles, sur-tout le foye, le cœur, la rate, les reins, & la langue : on avoit attention à leur couleur, & on observoit soigneusement s'il n'y paroissoit point quelque flêtrissure, & si chacune de ses parties étoit telle qu'elle devoit être.

Avant que d'ouvrir la Victime on assignoit un des lobes du foye à ceux qui offroient le Sacrifice, & l'autre aux ennemis de l'Etat. Celui qui se trouvoit rouge & vermeil, ni plus ni moins gros qu'il ne falloit, sans flêtrissure, sans tache, annonçoit les choses les plus heureuses à ceux à qui il étoit destiné; celui qui étoit maigre, livide, &c. annonçoit le plus mauvais de tous les presages. Lucain, qui a decrit avec beaucoup d'élegance toutes les operations des Aruspices, n'a pas oublié cette circonstance.

Au côté qu'il assigne à la force ennemie,
La couleur est vermeille, & la chair affermie.
L'autre est tout languissant & tout defiguré,
Et, ce qui lui prononce un malheur assûré,
A la tête du foye une autre est attachée, &c (1).

(1) Trad. de Brebœuf.

Après le foye, le cœur étoit la partie qu'on observoit avec le plus de soin. S'il palpitoit, s'il étoit maigre & plus petit qu'à l'ordinaire, tout cela étoit de mauvais augure; mais si on ne trouvoit point de cœur dans la Victime, on en tiroit les présages les plus sinistres. On assûre que le jour que Cesar fut

affaffiné, cette partie ne s'étoit point trouvée dans deux Victimes qu'on avoit immolées. La même chofe arriva, dit-on, à Caius Marius dans un Sacrifice qu'il offrit à Utique en Afrique, & à l'Empereur Pertinax.

On en ufoit de même pour la rate, le fiel, & les poulmons; & pour que l'augure fût bon, il falloit que ces trois parties euffent à peu près les mêmes qualités que celles que devoient avoir le cœur & le foye. Si les entrailles tomboient des mains de celui qui les examinoit; fi elles jettoient une mauvaife odeur; enfin fi elles étoient livides, flêtries, ou trop bouffies, l'Arufpice n'en prefageoit que des malheurs.

Après avoir fcrupuleufement examiné les entrailles de la Victime, on allumoit le feu, & on tiroit plufieurs augures de la maniere dont il brûloit. Si la flamme étoit claire, fi elle s'élevoit fans fe feparer, fi elle ne s'éteignoit qu'après avoir entierement confumé la Victime, c'étoit une marque infaillible que le Sacrifice étoit agréable; fi au-contraire on avoit eu de la peine à allumer le feu, fi la flamme fe feparoit, fi au-lieu de s'attacher à la Victime, elle ne faifoit que rouler autour, fi elle defcendoit en bas, le prefage étoit mauvais.

L'Arufpice tiroit encore fes pronoftiques du vin dont on fe fervoit pour la Libation. S'il perdoit fa couleur & fon goût, l'augure étoit mauvais: c'eft, au rapport de Virgile (1), ce qui arriva à Didon, lorfqu'offrant un Sacrifice elle s'apperçut que le vin s'étoit changé en un fang noir & corrompu,

. . . . . . *Latices nigrefcere facros,*
Fufaque in obfcœnum fe vertere vina cruorem.

De même qu'à Xerxès, qui, felon Valere Maxime, foupant la veille qu'il devoit affieger la ville de Sparte, vit avec étonnement le vin qu'on lui fervoit à boire, fe changer par trois fois en fang: *Infufum namque pateræ ejus vinum, in fanguinem nec femel, fed iterùm & tertiò converfum.*

Tels étoient les prefages que tiroient les Augures, les Aufpices & les Arufpices: mais comme il y en avoit encore plufieurs autres que chaque particulier pouvoit obferver, je vais en parler dans le Chapitre fuivant.

(1) Æneid. L. 4. v. 453.

CHAPITRE V.

Des Presages & des Prodiges.

MONSIEUR Simon, dans une Dissertation dont l'Extrait est imprimé dans le premier Volume des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1), reduit à sept especes les Presages dont il est question dans ce Chapitre. 1°. Les paroles fortuites, qui se divisoient encore en deux classes; celles dont on ignoroit l'auteur, & qu'on appelloit voix divines: telle fut la voix qui avertit, sans qu'on sçût d'où elle venoit, les Romains de l'approche des Gaulois, & à laquelle on bâtit un Temple, sous le nom d'*Aius Loquutius*. Ces mêmes paroles étoient appellées voix humaines, lorsqu'on sçavoit qui les avoit prononcées. On se servoit de cette sorte de Presage, ou en recueillant les premieres paroles qu'on entendoit au sortir de la maison, ou en envoyant un esclave dans la rue, pour rapporter les premiers mots qu'il entendroit. On peut rapporter à ce Présage celui qu'on tiroit des paroles que prononçoient les enfans en jouant, & qu'on prenoit en bonne ou mauvaise part.

(1) Pag. 54.

2°. Les tressaillemens de quelques parties du corps, principalement des yeux, des sourcils, & du cœur, formoient la seconde espece de Presages. Le tressaillement de l'œil droit & des sourcils, étoit un signe heureux; celui du cœur, ou ses palpitations, étoient de mauvais augure, & presageoient, selon Melampus, la trahison d'un ami. L'engourdissement du petit doigt, & le tressaillement du pouce de la main gauche, ne signifioient rien de favorable. 3°. Les tintemens d'oreille, & les bruits qu'on croyoit entendre quelquefois, étoient aussi de mauvais Presages: de là cette ancienne Epigramme,

Garrula quid toties resonas mihi noctibus auris?
Nescio quem dicis nunc meminisse mei.

4°. Les éternuemens du matin n'étoient pas de bon augure; ceux de l'après-midi l'étoient. 5°. Les chutes imprévues étoient

toujours de mauvais presages, même celles des Statues: ainsi celles de Neron s'étant trouvées renversées un premier jour de Janvier, on en augura la mort prochaine de ce Prince. Si en sortant on heurtoit avec le pied contre le seüil de la porte; si l'on rompoit par quelque effort les cordons de ses souliers; ou qu'en se levant de son siége on se sentît retenu par la robe, tout cela étoit pris à mavais augure.

6°. La rencontre de certaines personnes ou de certains animaux, étoient de bons ou de mauvais presages. Si on rencontroit le matin un Ethiopien, un Nain, un Eunuque, un homme contrefait, on ne manquoit pas de rentrer aussi-tôt dans sa maison, & d'y demeurer tout le reste du jour. La rencontre d'un serpent, d'un loup, d'un renard, d'un chien, d'un chat; le cris d'une souris, &c. ne presageoient que des malheurs. Le lion, les fourmis, les abeilles, étoient au-contraire d'un heureux presage. 7°. Il y avoit encore des noms de bon ou de mauvais augure; & on observoit très-scrupuleusement que les premiers soldats qu'on enrolloit, que les enfans qui servoient aux Sacrifices, que ceux qui faisoient la Dedicace d'un Temple, eussent des noms heureux; & on détestoit ceux qui signifioient des choses tristes & desagréables.

On pourroit encore ajouter plusieurs autres presages à ceux que nous venons de rapporter: mais que nous apprendroit ce détail, si-non que la superstition des Payens n'avoit point de bornes, puisqu'il n'y avoit, sur-tout parmi les Romains, presque aucune action de la vie, pour laquelle on n'eût recours aux presages; aucune où l'on crût pouvoir les négliger? mais cette attention avoit lieu sur-tout dans toutes les ceremonies de Religion, dans les Actes publics, qui par cette raison commençoient tous par ce préambule: *Quod felix, faustum, fortunatumque sit*; dans les mariages, à la naissance des enfans, dans les voyages, dans les repas, &c. Mais il ne suffisoit pas d'observer les presages, il falloit les accepter quand ils étoient favorables, en remercier les Dieux, leur en demander l'accomplissement, & même les prier d'en envoyer de nouveaux qui confirmassent les premiers; & lorsqu'ils étoient mauvais, les prier d'en détourner l'effet: *Quod Dî prius omen in ipsum convertant* (1), dit Sinon dans Virgile, en parlant de Calchas.

(1) Virg. Æn. Liv. 2.

Les Romains avoient des Dieux particuliers qu'ils invoquoient, & ausquels ils sacrifioient, lorsqu'il s'agissoit de détourner les mauvais presages, & d'en prévenir l'effet; & ces Dieux étoient nommés *Averrunci*, ou *Averruncani*, du vieux mot latin *averruncare*, qui signifioit, éloigner, détourner. Mais indépendamment du secours de ces Dieux, on croyoit pouvoir remedier aux presages en bien d'autres manieres, puisque pour détourner l'effet d'un discours, ou d'un objet desagréable, il suffisoit de cracher promptement, comme pour rejetter le venin que l'on avoit respiré. On observoit avec une attention scrupuleuse, lorsqu'on ne pouvoit éviter de se servir de mots de mauvaise augure, d'adoucir les termes, & d'éloigner autant qu'il étoit possible, l'idée funeste qu'ils faisoient naître naturellement: ainsi au-lieu de dire qu'un homme étoit mort, on disoit qu'il avoit vêcu, *vixit.* A Athenes on appelloit une prison, la maison; le Boureau, l'homme public; les Furies, les Eumenides ou les Déesses pitoyables, ainsi du reste.

Les Prodiges.

De tous les Presages, les Prodiges étoient les plus mauvais, & ceux pour lesquels la Religion payenne prescrivoit les plus grandes Ceremonies. Lorsque le prodige étoit suivi de quelque évenement funeste, on ne manquoit pas de croire qu'il en étoit la cause, ou qu'il étoit arrivé pour l'annoncer. Tite-Live, Denys d'Halicarnasse & les autres Historiens n'ont pas manqué d'inferer dans leurs Ouvrages les prodiges, que les Annales qu'ils consultoient leur apprenoient être arrivés en differens temps, & de marquer les tristes évenemens qui les avoient suivis. Pline en rapporte aussi un grand nombre, ainsi que Valere Maxime, & *Julius Obsequens* en a fait une compilation. Je n'ai pas dessein de m'étendre beaucoup sur un sujet si connu, & la Dissertation de M. Freret, imprimée dans les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1), est propre à épargner bien des lectures à ce sujet.

(1) T. 4. p. 411.

On peut reduire à deux classes tous les Prodiges dont parlent les Anciens. Dans la premiere, on comprend ces miracles du Paganisme, qu'il semble qu'on peut expliquer sans recourir à une cause surnaturelle. Tel étoit entr'autres celui

qu'on publioit des Dieux Penates que Denys d'H[illegible]arnasse raconte ainsi (1). » Pendant qu'on étoit occupé à p[illegible]onner » les travaux, il arriva un prodige surprenant. L[illegible]ple & » le Sanctuaire étant disposés à recevoir les D[illegible] qu'Enée » avoit apportés de Troye, & qu'il avoit placés [illegible]vinium, » on transporta leurs Statues dans le nouveau Temple; mais » le lendemain elles se trouverent dans le même lieu, & » sur les mêmes bases d'où elles avoient été tirées la veille; » quoique les portes eussent été fermées pendant la nuit, & » qu'il ne parût aucune bréche aux murailles : on les transporta » une seconde fois de Lavinium en ceremonie, & après » avoir offert un Sacrifice pour appaiser les Dieux; mais on » les retrouva encore placées dans le même endroit à La» vinium ».

(1) Liv. 1.

On peut mettre dans la même classe celui de Jupiter Terminalis, qu'il ne fut pas possible d'arracher de sa place lors de la construction du Capitole : l'avanture d'Accius Nævius qui trancha, dit-on, un caillou d'un coup de rasoir, pour convaincre l'incrédulité d'un Roi de Rome qui meprisoit les Augures, & la Divination Etrusque : celle de la Vestale Æmilia qui puisa de l'eau dans un crible : celle d'une autre Vestale, qui tira à bord avec sa ceinture un vaisseau engravé que les plus grandes forces n'avoient pu ébranler : & celle de la Vestale qui alluma avec le pan de sa Robe le Feu sacré, que son imprudence avoit laissé éteindre. On pourroit joindre aux prodiges de cette premiere espece, l'apparition de ces deux jeunes Cavaliers montés sur deux chevaux blancs, qui furent vûs près du lac Rhegille dans le temps que le Dictateur Posthumius étoit sur le point de perdre la bataille, & qui ayant combattu pour les Romains jusqu'à ce qu'ils l'eurent gagnée, disparurent dans le moment, sans que le General, qui les fit chercher avec soin pour recompenser leur valeur, pût en apprendre aucune nouvelle : l'avanture que raconte Julius Obsequens (2) de cette Statue de Junon, laquelle interrogée par un jeune homme si elle vouloit aller à Rome, fit un signe de tête pour marquer qu'elle y consentoit, & repondit qu'elle iroit volontiers, au grand étonnement de tous ceux qui furent presens à ce Prodige : *Visne ire Romam, Juno? Posteaquam capite an-*

(2) C. 19.

nuisset, [illegible]benter ituram, magnâ omnium admiratione respondit : celle [illegible]x bœufs qui parlerent : enfin celle de ce bouclier qui to[illegible]u ciel sous le regne de Numa Pompilius, ainsi que le [illegible] même Auteur ; & plusieurs autres qui paroissent être des [illegible]s au-dessus de la nature.

Les Prodiges de la seconde classe étoient de ces évenemens à la verité purement naturels, mais qui arrivant moins fréquemment, & paroissant contraires au cours ordinaire de la nature, étoient attribués à une cause superieure, par la superstition & la trop grande crédulité des Payens, effrayés à la vûe de ces effets ou rares ou tout-à-fait inconnus. Tels étoient la plûpart des metéores, comme les Parelies, les feux & les lumieres nocturnes, les enfantemens monstrueux, soit d'hommes soit d'animaux, les pluies de sang, de pierres ou de cendres ou de feu, & mille autres choses purement naturelles, dont je vais rapporter quelques exemples tirés des anciens Auteurs, & en particulier de Julius Obsequens.

(1) C. 1. Sous le regne de Romulus, dit ce dernier Auteur (1), & dans le temps que ce Prince assiegeoit la ville de Fidenes, il tomba une pluie de sang, & aussi-tôt après, la peste affligea la ville de
(2) C. 4. Rome. Sous celui de Tullus Hostilius (2), il tomba du ciel une quantité prodigieuse de pierres, à peu près comme quand il grêle. Sous le Consulat de P. Posthumius Tubero, & de Menenius Agrippa, on vit dans le ciel pendant une partie
(3) C. 9. considerable de la nuit, des fléches enflammées (3). Ce même Auteur parle souvent de ces mêmes feux qui apparoissoient dans le ciel, semblables à des armées qui se battoient ; de même que des Spectres, & des voix extraordinaires qu'on avoit entendues la nuit.

Le lac d'Albe, suivant Tite-Live, monta à une hauteur considerable, sans aucune pluie précédente & sans aucune autre cause apparente ; & cet évenement effraya si fort les Romains qui étoient alors occupés au siege de Veïes, qui ne pouvant consulter les Etruriens avec qui ils étoient actuellement en guerre, ils furent obligés d'envoyer à l'Oracle de Delphes. Sous le Consulat de M. Valerius Maximus, & de
(4) C. 27. Q. Manilius Vitulus (4), on vit sortir du sang de terre, pendant qu'il pleuvoit du lait ; & sous celui de C. Quintius Flaminius

Flaminius, & de P. Furio, un fleuve parut couvert de sang.

Les autres prodiges que rapportent les Anciens, sont à peu près les mêmes. En effet, ce sont ou des Statues de Dieux frappées de la foudre, ou couvertes de sang; ou des tremblemens de terre, ou des inondations subites : ici c'est un enfant de deux mois qui crie, *triomphe* (1); là c'est le ciel tout en feu, & des nuits éclairées par le Soleil, ou plutôt par un globe de lumiere qui lui ressemble; ou des tenebres au milieu du jour. Tantôt c'est la naissance d'un monstre, d'un enfant, par exemple, qui n'a qu'une main, qui a deux têtes; ou qui a la figure de quelque animal; une pierre d'une extrême grosseur qui tombe du ciel; une arc-en-ciel sans nuages, &c.

(1) C. 31.

Il ne seroit pas bien difficile, si on vouloit l'entreprendre, d'expliquer par des causes naturelles les prodiges de cette seconde espece. Tous ces feux nocturnes, ces lances enflammées, ces armées qui paroissent dans le Ciel, sont ce que nous appellons aujourd'hui, la Lumiere Boreale, si commune depuis quelques années, & peut-être aussi ancienne que le monde. Ces inondations extraordinaires, & dont on ne voyoit aucune cause sensible, pouvoient être causées par quelque fermentation qui faisoit élever les eaux. Les pluies de pierres, de cendre ou de feu, étoient l'effet de quelque Volcan, semblable à ceux du mont Etna ou du mont Vesuve. Celles de lait, une eau blanchâtre que quelque disposition de l'air avoit épaissie : il n'est pas douteux aujourd'hui que celles de sang, ne soient les taches que laissent sur les pierres, sur la terre, & sur les feuilles des arbres, des papillons qui éclosent dans des temps chauds & orageux. M. de Peyresc l'avoit déja conjecturé, il y a plus de cent ans, à l'occasion d'une de ces pluies; en observant que les mêmes taches se trouvoient dans des lieux couverts; & M. de Reaumur, dans ses Memoires pour l'Histoire des Insectes (1), a mis la chose hors de doute.

(1) [illegible]

Pour les prodiges de la premiere espece, j'avoue qu'ils sont plus difficiles à expliquer : mais sont-ils tous bien averés? Ont-ils été vûs & écrits par des gens habiles, dans les temps-mêmes qu'on dit qu'ils sont arrivés? Ne sont-ils pas fondés

la plûpart sur des traditions populaires ? Ne peuvent-ils pas, du moins quelques-uns, s'expliquer naturellement, sur-tout si on en éloignoit ces circonstances merveilleuses, dont une trop grande crédulité les avoit revêtus ? Disons avec l'Auteur de la Dissertation que j'ai indiquée, qu'on doit regarder ces faits, & tous ceux qui leur ressemblent, comme des Fables inventées par des Prêtres corrompus, & reçues par une populace ignorante & superstitieuse. Le consentement des peuples à tout croire, dit-il, sans avoir jamais rien vû, & qui sont toujours les dupes de ces sortes d'histoires, ne peut gueres avoir plus de force pour nous les faire recevoir, que le témoignage des Prêtres payens, qui ont été en tout pays & en tout temps trop interessés à faire valoir ces sortes de miracles, pour être des garants bien sûrs.

Quoiqu'il en soit, on ne peut rien ajouter à l'étonnement & à la consternation des Payens, à l'apparition de quelques uns de ces prodiges, de ceux même qu'il étoit aisé de juger être de effets purement naturels. Tout l'Empire en étoit troublé, on ne parloit d'autre chose à Rome : le Senat ordonnoit aux Quindecimvirs de consulter les Livres des Sibylles ; car c'étoit principalement dans ces occasions qu'on y avoit recours, comme je l'ai déja remarqué d'après Varron, & prescrivoit les ceremonies de l'expiation, dont nous parlerons dans le Chapitre suivant. S'il arrivoit dans ces entrefaites quelque malheur à la Republique ; si quelque Ennemi lui déclaroit la guerre ; s'il survenoit quelque maladie épidemique, &c. tout étoit mis sur le compte du prodige ; c'étoit lui qui étoit venu annoncer ces calamités.

On est surpris, & avec raison, je le repete encore, de voir les Romains dont on nous donne une si haute idée, qu'on vante comme le peuple du monde le plus sage & le plus éclairé, ce peuple Roi, comme l'appelle Virgile, porter la superstition, au point où nous voyons qu'il l'a portée, principalement à l'occasion des Prodiges ; mais l'étonnement cesse lorsqu'on considere la foiblesse de l'homme, qui n'a d'autre guide que ses propres lumieres. On dira peut-être qu'il n'y avoit que le peuple qui donnât dans ces pueriles superstitions, & que les gens éclairés & les Philosophes n'en étoient pas les du-

pes. Cependant la Religion qui prefcrivoit des ceremonies particulieres à ces fortes d'occafions, étoit la même pour le peuple & pour les Philofophes. Ciceron lui-même, qui dans fes Livres de la Divination s'étoit mocqué de la plûpart des fuperftitions populaires, & qui s'étonne dans un autre endroit comment deux Augures qui fe rencontroient pouvoient s'empêcher de rire, dit dans le même Ouvrage, qu'il faut refpecter l'Arufpice à caufe de la Religion & de la Republique qui l'autorifent : *Arufpicinam ego, Reipublicæ causâ communifque Religionis, colendam cenfeo.* Mais nous examinerons plus à fond ce qu'on doit penfer de la Religion des Sages du Paganifme, dans les Reflexions fur l'Idolâtrie, qu'on trouvera à la fin du Livre fuivant.

CHAPITRE VI.

Des Expiations.

L'Expiation étoit un acte de Religion établi pour purifier les coupables, & les lieux qu'on croyoit fouillés. Quoique cette ceremonie, à parler exactement, ne dût être employée que pour les crimes, cependant on en faifoit ufage dans plufieurs autres occafions (*a*). La crainte des calamités publiques, l'efperance d'appaifer les Dieux irrités, firent établir plufieurs fortes d'Expiations : monftres, prodiges, préfages, augures, tout y fut fujet; & les facrifices expiatoires fe renouvelloient dans mille occafions, en forte qu'il n'y avoit prefque aucune action de la vie, foit privée ou publique, qui n'en eût befoin, ou qui ne fût fuivie ou précedée de la ceremonie de l'Expiation. Qu'un General prît le Commandement d'une armée; qu'on celebrât des Jeux ou des Fêtes; qu'on indiquât une Affemblée; qu'on fe fît initier à quelque myftere, on ne manquoit pas de recourir aux facrifices expiatoires. Pour la vie privée, chaque particulier avoit foin de fe purifier, non-feulement pour les moindres fautes, mais encore à

(*a*) Voyez l'Extrait d'une Differtation fur ce fujet, par M. l'Abbé de Boiffi; Memoires de l'Acad. des Belles Lettres, Tom. I. p. 41.

l'occasion de tous les objets que la superstition faisoit regarder comme de sinistres présages. Ainsi ces mots si souvent employés dans les Ecrits des Anciens, *expiare*, *lustrare*, *purgare*, *februare*, signifioient, faire des actes de Religion, ou pour effacer quelque faute, ou pour éloigner les malheurs dont on étoit menacé.

Quoiqu'en general les Expiations publiques fussent accompagnées de prieres & de sacrifices, il y en avoit cependant de plus ou de moins solemnelles, de plus ou de moins chargées de ceremonies, & ce n'étoient pas toujours les mêmes Dieux qui devoient être invoqués. Ceux que les Latins nommoient *Averrunci*, étoient implorés pour détourner les maux que quelque prodige, ou quelque objet de mauvais augure venoient annoncer. Il étoit libre de s'adresser aux autres, dans les occasions particulieres où l'on croyoit avoir besoin de l'Expiation.

Il y avoit donc plusieurs sortes d'Expiations, & des ceremonies particulieres à chaque espece. Je dirai peu de chose de celles qu'employoit chaque particulier, puisqu'il lui suffisoit de se laver, ou de recevoir l'eau lustrale, lorsqu'il entroit dans quelque Temple; mais je m'étendrai un peu davantage sur celles que la Religion & les Loix avoient prescrites.

Expiations pour les Prodiges.

Une des plus solemnelles étoit celle qu'on employoit à l'apparition de quelque prodige. Le Senat, après avoir ordonné que ceux qui avoient la garde des Livres Sibyllins les consultassent, pour voir ce qu'il y avoit à faire dans ces occasions, indiquoit ordinairement des jours de jeûnes, des Fêtes, surtout celle des Lectisternes, des Jeux, des Prieres publiques, & des Sacrifices. On voyoit alors toute la Ville de Rome, & à son imitation toutes les autres villes de l'Empire, dans le deuil & dans la consternation; les Temples ornés, les Lectisternes préparés dans les places publiques, les Sacrifices expiatoires réiterés. Les Senateurs & les Patriciens, leurs femmes & leurs enfans, avec des couronnes sur la tête; toutes les Tribus, tous les Ordres, précedés du souverain Pontife & des *Duumvirs*, marchoient gravement dans les rues, & cette Procession étoit suivie de toute la jeunesse, qui chantoit des Hymnes ou recitoit des prieres, pendant que les Prêtres offroient les

Sacrifices expiatoires dans les Temples, & invoquoient les Dieux pour détourner les malheurs dont on se croyoit menacé.

Anciennement l'expiation de l'homicide étoit peu chargée de ceremonies ; mais dans la suite on y en joignit beaucoup, & on la rendit même très-difficile. Il suffisoit d'abord pour se purifier d'un meurtre, de se laver dans de l'eau courante ; & c'est ainsi, au rapport d'Athenée (1), qu'Achille fut purifié aprés avoir tué Strambelus, Roi des Leleges. Enée au sortir du sac de Troye, pria son pere de se charger des Dieux Penates, qu'il vouloit emporter avec lui, n'osant lui-même les toucher (*a*), jusqu'à ce qu'il se fût purifié dans quelque fleuve : *donec me flumine vivo abluero* (2) ; punition, si toutefois c'en étoit une, bien legere pour un crime tel que l'homicide. Aussi Ovide, après avoir parlé de plusieurs Heros qui avoient été purifiés de cette maniere, s'écrie qu'il faut être bien credule pour se persuader qu'on peut à si peu de frais être purgé d'un meurtre :

Expiation de l'Homicide.

(1) L. 2. c. 6.

(2) Æn. L. 2.

Ah! nimium faciles, qui tristia crimina cædis
Fluminea tolli posse putatis aquâ (3).

(3) Fast. L. 2.

Cette sorte d'Expiation ne dura pas long-temps, puisque nous voyons dès les siecles Heroiques, qu'elle étoit accompagnée de ceremonies plus gênantes & plus solemnelles : lors même que le coupable étoit homme de distinction, les Rois eux-mêmes ne dédaignoient pas d'en faire la ceremonie. Ainsi dans Apollodore, Copréus qui avoit tué Iphise, est expié par Eurysthée, Roi de Mycenes. Adraste, selon le temoignage d'Herodote, alla se faire expier par Cresus Roi de Lydie. Souvent même le Heros homicide étoit obligé de parcourir plusieurs pays, ne trouvant personne qui voulût l'expier ; ce qui arriva à Hercule, qui le fut enfin par Céyx, Roi de Trachine.

Personne n'a decrit dans un plus grand détail la ceremonie de cette sorte d'expiation, qu'Apollonius de Rhodes, à l'oc-

(a) *Tu, Genitor, cape sacra manu, patriosque Penates ;*
Me bello à tanto digressum, & cæde recenti,
Attrectare nefas. Virg. Æn. liv. 2.

casion du meurtre d'Absyrte, frere de Medée, tué par Jason : ce Prince, dit-il, étant arrivé avec Medée dans l'Isle d'Æa, fit prier Circé de vouloir faire pour eux la ceremonie de l'expiation; & ayant reçû la permission d'aller au Palais de cette Princesse, ils s'avancerent l'un & l'autre les yeux baissés, selon la coûtume des supplians, jusqu'au foyer, où Jason ficha en terre l'épée dont il avoit tué son beau-frere. Leur silence & leur situation firent aisément connoître à Circé qu'ils étoient fugitifs & coupables de quelque homicide, & elle se prépara à les expier. Elle fit d'abord apporter un petit cochon, qui tetoit encore, & l'ayant égorgé, elle frotta de son sang les mains de Jason & de Medée. Elle fit ensuite des Libations en l'honneur de Jupiter Expiateur. Après quoi ayant fait jetter hors de la salle les restes du Sacrifice, elle brûla sur l'Autel des gâteaux paitris de farine, de sel & d'eau, & accompagna ces ceremonies de prieres propres à fléchir la colere des Eumenides qui poursuivent ordinairement les coupables. La ceremonie finie, elle fit asseoir ses hôtes sur des sieges magnifiques, pour les regaler.

Les Romains avoient pour l'Expiation du meurtre, des ceremonies differentes de celles des Grecs. Nous en trouvons un exemple bien autentique dans Denys d'Halicarnasse, qui raconte de quelle maniere fut expié Horace après avoir tué sa sœur. » On se declara, dit-il (1), pour le pere du jeune » Horace, & le fils fut absous du crime de parricide : mais » le Roi qui ne crut pas que dans une ville qui faisoit pro» fession de craindre les Dieux, le jugement des hommes » suffit pour absoudre un criminel, fit venir les Pontifes, & » voulut qu'ils appaisassent les Dieux & les Genies, & que » le coupable passât par toutes les épreuves qui étoient en » usage, pour expier les crimes où la volonté n'avoit point » eu de part. Les Pontifes éleverent donc deux Autels, l'un » à Junon, protectrice des sœurs, l'autre à un certain Dieu » ou Genie du Pays, qui depuis porta le nom des Curiaces, » qu'Horace avoit tués. On offrit sur ces Autels plusieurs Sa» crifices d'expiation, après lesquels on fit passer le coupable » sous le joug; c'est-à-dire, sous une traverse de bois soutenue » par deux autres morceaux de bois ».

(1) Liv. 3. c. 22.

L'Expiation qui se pratiquoit à l'égard des Villes, étoit une des plus solemnelles. Il y avoit dans le Kalendrier Romain, des jours marqués pour cette Ceremonie (1) : elle se faisoit à Rome le 5. de Fevrier. Le Sacrifice qu'on y offroit, se nommoit selon Servius, *Suburbale*, ou *Suburbium*, & les Victimes qu'on y immoloit, étoient appellées, au rapport de Festus, *Amburbiales*. Outre cette Fête, il y en avoit une autre, qui ne revenoit que tous les cinq ans, & dont la solemnité étoit employée à purifier toute une Ville ; & c'est du mot, *lustrare*, expier, qu'on donnoit le nom de *lustre* à un espace de cinq ans.

Expiation des Villes.

(1) Voyez Rosin Kal. Rom.

Des occasions importantes obligeoient quelquefois de celebrer cette solemnité, hors du temps marqué, ainsi qu'il arriva, au rapport de Denys d'Halicarnasse, lorsque les Tarquins furent chassés de Rome. S'il arrivoit que quelque lieu particulier fût souillé, on ne manquoit pas de l'expier ; & ces sortes d'expiations avoient des noms qui les designoient. Celle, par exemple, des Carrefours, se nommoit *Compitalia*; celle des Champs, *Ambarvalia*. Les Grecs avoient des Expiations particulieres pour les Theatres, & pour les lieux des Assemblées du Peuple.

Avant & après les combats, on purifioit les Armées, & cette ceremonie se nommoit *Armilustrium* ; mot qui s'est pris dans la suite, pour exprimer la revûe des Troupes, comme il paroît dans plusieurs endroits des Commentaires de Cesar ; de même que celui de *lustrum*, étoit pris pour le dénombrement du Peuple ; mais l'une & l'autre de ces deux ceremonies, étoit toujours accompagnée de Sacrifices. La Fête de l'*Armilustrium* se celebroit à Rome le 14. des Kalendes de Novembre.

Expiation des Armées.

A ces Expiations publiques, je devrois joindre celles dont on se servoit pour être initié aux grands & aux petits mysteres d'Eléusis, à ceux de Mithras, aux Orgies, &c. mais j'en parlerai dans l'histoire de Cerès, dans celle des Dieux des Perses, & dans celle de Bacchus. Il suffit de dire ici que le jeûne étoit souvent prescrit pour ces sortes d'Expiations, c'est ce que nous fait entendre Clement d'Alexandrie, lorsqu'il dit que ceux qui vouloient être initiés étant interrogés par

les Prêtres, repondoient, *j'ai accompli ce qui est prescrit pour les mysteres, j'ai jeûné.*

Le nombre des Expiations publiques n'égaloit pas à beaucoup près, celui des particulieres, puisqu'on employoit celles-ci dans presque toutes les actions de la vie, comme nous l'avons déja remarqué : ainsi il n'y avoit ni noces ni funerailles, ni presqu'aucune démarche de consequence, qui ne fussent précédées de l'Expiation. Tout ce qui étoit reputé de mauvais augure; la rencontre d'une belette, d'un corbeau ou d'un liévre; un orage imprévu, un songe, & mille autres accidents, obligeoient à recourir à la même ceremonie. Mais il est necessaire d'observer que pour ces sortes d'expiations particulieres, il n'étoit pas toujours necessaire, comme dans les publiques, d'offrir des Sacrifices, & qu'une simple ablution suffisoit. Cependant l'eau de la mer, quand on pouvoit l'employer, étoit preferée à celles des rivieres, & l'eau courante, à celle qui étoit sans mouvement. Quelquefois il étoit necessaire de se laver tout le corps, quelquefois les mains seulement, ou les oreilles. C'est d'Euripide que nous apprenons cette derniere pratique, lorsqu'il fait dire à Hippolyte, que se croyant souillé pour avoir été sollicité à un crime, il doit laver ses oreilles. Procope de Gaze, parlant des expiations si usitées parmi les Juifs, nous apprend qu'en general, on mettoit en usage, l'eau, le sel, l'orge, le laurier, & le feu, par lequel on faisoit passer ceux qui devoient être purifiés; & il n'est pas douteux que les Payens n'ayent imité dans les ceremonies de leurs Expiations, la plûpart de celles que Moyse avoit prescrites aux Juifs, comme le prouvent de sçavans Commentateurs des Livres Saints.

Des Sermens. Je dois joindre ici ce qui regarde les Sermens, acte de Religion des plus anciens, & des plus solemnels, puisqu'il étoit une espece d'expiation; celui qui le prêtoit se purgeant par-là du crime dont on l'accusoit. Mais comme ce sujet a été traité par plusieurs Auteurs, soit Jurisconsultes, soit Theologiens, il suffit d'y renvoyer les Lecteurs, ou plûtôt aux deux sçavantes Dissertations de feû M. l'Abbé Massieu, imprimées dans les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1).

(1) Tome I. & Tome IV.

L'Auteur y recherche, 1°. L'origine des Sermens, qu'il dit

dit être presque aussi anciens que le monde, puisqu'ils ont commencé lorsque les hommes sont devenus trompeurs.

2°. Par quelles Divinités les Anciens juroient ; & il prouve que c'étoit presque par tous les Dieux, sur-tout par les deux qui en étoient regardés comme les garants, sçavoir, la bonne foi, *bona fides*, & *Deus Fidius*. Les Dieux juroient eux-mêmes par le Styx, & ce serment étoit le plus inviolable de tous (1).

3°. Les ceremonies du Serment. Elles étoient d'abord fort simples, & on ne faisoit que lever la main, comme cela se pratique encore aujourd'hui. Les Grands y mirent plus de façon : les Rois levoient leur Sceptre, les Generaux d'Armées, leurs lances ou leurs Pavois ; & les Soldats, leur épée, dont quelques-uns, suivant le temoignage de Marcellin, s'appliquoient la pointe sur la gorge. Dans la suite on exigea que les Sermens se fissent dans les Temples, & qu'on touchât les Autels. Il arriva même que quand on étoit éloigné des Temples, & que quelque circonstance exigeoit le Serment, on élevoit à la hâte un Autel, ou on en avoit de portatifs, qu'on dressoit sur le champ. Il arrivoit souvent aussi que ceux qui juroient, trempoient leurs mains dans le sang des victimes immolées.

4°. Quelle étoit la morale des Anciens, sur les Sermens ; & elle étoit telle, que le parjure étoit regardé comme le plus grand de tous les crimes. Mais on étoit plus indulgent pour les Sermens des Orateurs, des Poëtes, & des Amants, lesquels aussi-bien ne se faisoient pas en Justice reglée. Ces belles paroles de Pythagore : *Honorez les Dieux & respectez le Serment*, renferment, selon les Commentateurs de ce fameux Philosophe, la morale la plus pure & en même temps la plus sublime, sur ce dernier acte de Religion.

5°. L'usage que les Anciens faisoient du Serment dans la Societé civile ; & il étoit à peu près le même que parmi nous, c'est-à-dire, qu'on l'exigeoit de tous ceux qui entroient dans quelque Charge, ou qui alloient se mêler, en quelque maniere que ce fût, du Gouvernement & des Finances. Le General, lorsqu'il prenoit le Commandement d'une Armée ; le Soldat, lorsqu'il s'enrolloit ; ceux qui entroient dans le Sa-

(a) Voyez l'Article des fleuves d'Enfer.

cerdoce, ou dans les autres places qui en dependoient ; les Vestales, les Augures, les Feciaux, ou ceux qui étoient chargés de traiter la paix ; tous étoient obligés de prêter Serment.

6°. Enfin, quelle idée on avoit de ceux qui violoient le Serment. Elle étoit telle qu'on les regardoit comme les plus indignes de tous les hommes, puisqu'ils abusoient de ce qu'il y avoit de plus saint dans la Religion, & qu'ils cherchoient à tromper les Dieux & les hommes.

CHAPITRE VII.

De la Magie.

APRÈS avoir parlé de la Divination, & des autres moyens dont les Payens s'étoient servis pour connoître l'avenir, je dois dire un mot de la Magie, qui a été de tous les excès où une vaine & coupable curiosité a porté les hommes, le plus grand & en même temps le plus dangereux. On est justement étonné, lorsque l'on considere d'un côté l'inutilité d'un art si frivole, de l'autre, les crimes où il a engagé les Nations les plus polies & les plus sçavantes, de même que les plus barbares & les plus grossieres. On ne s'attend pas sans doute, que je traite à fond une matiere, sur laquelle nous n'avons peut-être déja que trop d'Ouvrages. Je n'en parlerai qu'autant qu'elle avoit rapport à la Theologie payenne, & aux pratiques superstitieuses de l'Idolâtrie.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur le temps ni sur le pays où la magie a pris naissance. Mais qu'importe de sçavoir si ce sont les Egyptiens ou les Chaldéens, ou d'autres Peuples qui ont été les inventeurs d'un art aussi funeste qu'il est frivole ? Ce qu'on peut assûrer, c'est qu'il est très-ancien, & peut-être aussi ancien que l'Idolâtrie elle-même. L'Ecriture Sainte nous apprend que les Egyptiens le pratiquoient dès les temps les plus reculés, lorsqu'elle fait mention des Magiciens que Pharaon opposa à Moyse, & qui imiterent par leurs enchantemens, presque tous les prodiges que Dieu operoit par le moyen de ce grand homme. Parmi ces Magi-

ciens il y en avoit deux que S. Paul nomme Jamnès & Mambrès, qui n'ont pas été inconnus à Pline; mais il a mis dans le même rang Moyse leur plus grand adversaire, & a cru qu'ils étoient Juifs comme lui : *Est & alia magices factio, à Mose, à Jamne, à Jopate Judæis pridem, sed multis millibus annorum post Zoroastrem.* C'est le même Zoroastre, au reste, que les Anciens croyoient être le premier inventeur de la magie : *Rex Bactrianorum Zoroaster*, dit Justin après Trogue Pompée, *qui primus dicitur artes magicas invenisse.*

On distingue ordinairement plusieurs especes de magie: la naturelle, qui n'est qu'une connoissance plus grande & plus exacte des causes Physiques, que celle qu'en a le vulgaire ignorant, & qui a coûtume de regarder comme des prodiges, des effets dont il ignore la cause, & comme de veritables prédictions, ce que le Physicien lui a annoncé devoir arriver. On dit que c'étoit dans cette sorte de magie qu'excellerent autrefois Hermès Trismegiste, Zoroastre, & quelques autres. Les Indiens, les Chaldéens, les Egyptiens & les Perses, s'y étoient aussi fort addonnés; & c'étoit dans cette science que Platon assûre qu'on élevoit les enfans des Rois de Perse. La seconde espece de magie est celle qu'on nomme Mathematique, laquelle joignant quelques pratiques subtiles & ingenieuses, au pouvoir prétendu des Astres sur les choses d'ici bas, se vante de produire des effets miraculeux. Comme celle-ci revient à l'Astrologie, dont nous parlerons dans le Chapitre suivant, on ne s'y étendra pas d'avantage : disons seulement que quelques machines bien faites & quelques automates, ont passé dans des temps d'ignorance, pour des effets de cette magie, & ont fait prendre pour magiciens ceux qui les avoient composées. M. Bonami, dans une Dissertation dont l'Extrait est imprimé dans le VII^e. Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, & qui me servira beaucoup dans la suite de ce Chapitre, dit qu'il y a beaucoup d'apparence que la Magie Egyptienne, si celebre dans les Ecrits des Anciens, ne consistoit que dans des connoissances puisées dans les Mathematiques & dans la Physique, puisque tant de Philosophes Grecs qui voyagerent exprès en Egypte pour s'instruire dans les sciences des Egyptiens, tels que Pythagore,

Empedocle, Democrite, Platon, non-seulement n'en rapporterent que des connoissances purement naturelles, mais ne témoignerent pas même qu'il y en eût d'autres.

Mais je suis persuadé que les Magiciens d'Egypte employoient les pratiques les plus superstitieuses, & c'est l'idée qu'en donne Moyse. Je ne nommerai pas même les autres sortes de magie, qui sont fondées sur des usages aussi criminels qu'inutiles, & qui portent ceux qui s'y addonnent, à des excès qui font horreur. Heureusement on abandonne aujourd'hui une science si funeste : on a ouvert enfin les yeux sur la vanité de ces superstitions, & sur la folie de ses promesses ; & si elle est encore pratiquée par quelques gens grossiers & de la lie du peuple, on peut assûrer qu'elle n'eut jamais moins de vogue, qu'elle en a de nos jours. Venons maintenant à la magie qui faisoit un des principaux dogmes de la Theologie payenne, & qui est en même temps celle de toutes, qui a eu les plus illustres partisans, sur-tout parmi les Philosophes qui vivoient dans les premiers siecles du Christianisme.

On peut definir la magie, l'Art de produire dans la nature des choses au dessus du pouvoir de l'homme, par le secours des Dieux, en employant certaines paroles & certaines ceremonies. Comme les Magiciens invoquoient deux sortes de Divinités, les unes bienfaisantes, & les autres malfaisantes & nuisibles, cette difference constitue deux sortes de magie. L'une, & c'étoit celle qui avoit recours aux Dieux bienfaisans, fut nommée *Théurgie ;* l'autre, qui n'avoit pour objet que de faire le mal, & qui pour cela n'invoquoit que des Genies malfaisans, fut appellée *Goétie*. Autant que les plus sages du Paganisme, & les plus grands Philosophes mepriserent la Goétie, autant faisoient-ils de cas de la Théurgie. Elle étoit, selon eux, un art divin qui ne servoit qu'à perfectionner l'esprit, & à rendre l'ame plus pure ; & ceux qui par le moyen de cette magie avoient le bonheur de parvenir à l'*Autopsie*, état où l'on avoit un commerce intime avec les Dieux, se croyoient revêtus de toute leur puissance, & étoient persuadés que rien ne leur étoit impossible.

C'étoit à cet état de perfection que tendoient ceux qui faisoient profession de cette sorte de magie ; mais aussi elle sou-

mettoit à des pratiques difficiles. Il falloit que le Prêtre Théurgique fût irreprochable dans ses mœurs, & que tous ceux qui participoient à ses operations, fussent purs ; qu'ils n'eussent eu aucun commerce avec les femmes ; qu'ils n'eussent point mangé de choses qui eussent eu vie ; & qu'ils ne se fussent point souillés par l'attouchement d'un cadavre. Les Philosophes & les gens les plus vertueux se faisoient honneur d'être initiés dans les mysteres de cette sorte de magie. La Goétie étoit bien differente : tout la rendoit également odieuse & meprisable. Ceux qui en faisoient profession n'avoient commerce qu'avec les mauvais Genies, & n'employoient leurs operations que pour nuire. L'appareil de leurs ceremonies redoubloit encore l'horreur qu'avoient de cette magie les honnêtes gens. Les lieux soûterrains étoient choisis preferablement aux autres : la nuit, les victimes noires qu'ils immoloient ; les ossemens des morts, les cadavres dont ils étoient environnés dans les antres ; les enfans qu'ils égorgeoient pour chercher l'avenir dans leurs entrailles ; tout étoit également funeste & criminel.

Jamblique, dans son Traité des Mysteres, s'étend beaucoup sur cette matiere, & son Ouvrage suppose partout la distinction de la Théurgie & de la Goétie, & c'est de la premiere qu'il paroît faire grand cas. Ce que l'une & l'autre avoient de commun, c'est qu'elles employoient également des paroles, ausquelles on croyoit être attachée une certaine vertu. Quelquefois le charme seul de ces paroles mysterieuses operoit tout l'effet qu'on attendoit, souvent il falloit y ajoûter des compositions d'herbes ; toujours il étoit necessaire d'observer exactement le temps des Sacrifices, les jours, les heures, l'aspect des Astres, le nombre & la qualité des Victimes. Le plus grand embarras étoit de sçavoir quelles Divinités on devoit invoquer, quelles offrandes on devoit leur presenter, quelles plantes, quels parfums leur étoient les plus agréables. En effet, la dose plus ou moins forte rendoit inutile l'operation magique, aussi-bien que l'oubli d'une seule Divinité. Comme une corde rompue derange l'harmonie d'un Instrument, de même, remarque Jamblique, un Dieu dont on avoit oublié le nom, ou en l'honneur duquel on n'avoit pas fait entrer dans la composition des choses qu'on offroit, le

parfum, l'herbe, ou toute autre chose qui lui étoit specialement consacrée, empêchoit l'effet du Sacrifice.

Pline se mocque agréablement de cette sorte de superstition (1), lorsqu'après avoir parlé d'une herbe qu'il suffisoit, disoit-on, de jetter au milieu d'une armée pour la mettre en deroute, il dit: » Où étoit cette herbe lorsque Rome étoit » pressée par les Teutons & par les Cimbres ? Pourquoi les » Perses ne s'en servirent-ils pas lorsque Lucullus tailloit en » pieces leurs Troupes » ? Puis reprenant son serieux, il querelle Scipion d'avoir fait un amas si considerable d'armes & de machines de guerre, puisqu'une seule plante lui suffisoit pour lui ouvrir les portes de Carthage.

(1) Liv. 26. c. 4.

Comme le Paganisme admettoit un grand nombre de Dieux, dont les uns étoient bienfaisants, les autres malfaisants; que chacun avoit son culte particulier & ses ceremonies marquées; si on vouloit obtenir d'eux quelque grace, réussir dans quelqu'entreprise, il falloit être attentif à la maniere dont la Religion enseignoit qu'ils vouloient être honorés. Ce principe posé, il est aisé de voir que la Théurgie & la Goétie avoient un rapport marqué avec la Theologie, & que ceux qui faisoient profession de l'une & de l'autre de ces deux magies, devoient être d'excellens Theologiens. Voila ce qui fait dire à Pline que la magie, née de la Medecine, après s'être fortifiée du secours de l'Astrologie, avoit emprunté de la Religion ce qu'elle avoit de splendeur & d'autorité.

Les Théurgiques n'arrivoient pas tout d'un coup à cet état de perfection où ils tendoient & il falloit passer d'abord par les Expiations; on se faisoit ensuite initier aux petits mysteres, qui étoient comme une préparation à un état plus relevé : il falloit jeûner, prier, vivre dans une exacte continence, se purifier: ensuite venoient les grands mysteres, où il n'étoit plus question que de mediter, & de contempler toute la nature, qui n'avoit plus alors rien de caché pour ceux qui avoient passé par ces épreuves. Neron, dont la folie étoit de vouloir commander aux Dieux, & qui croyoit ne pouvoir y parvenir que par la magie, faisoit si grand cas des Magiciens (2), qu'il en faisoit venir de tous côtés, & les combloit de bienfaits. Le soin de lui en amener valut à Tiridate la Couronne d'Armenie.

(2) Pline L. 30. c. 12.

On étoit si persuadé du pouvoir de la magie, sur-tout de la Théurgique, & de l'efficacité des mysteres, qu'on croyoit que les prodiges de valeur d'Hercule, de Jason, de Castor & de Pollux, & des autres Heros, étoient dûs à leur initiation à ces mysteres. Varron, le plus sçavant des Romains, étoit si convaincu de la force & du pouvoir de cette magie, qu'il ne doutoit point que ce que raconte Homere de la metamorphose des Compagnons d'Ulysse en pourceaux, ne fût l'effet des enchantemens de Circé. Il jugeoit de même de ce qu'on débitoit des Arcadiens, qui, disoit-on, traversant un étang à la nage, étoient changés en loups, & reprenoient au bout des neuf ans leur premiere figure, si après s'être abstenus pendant ce temps-là de manger de la chair humaine, ils repassoient le même étang.

J'ai dit que pour réussir dans les operations de la Théurgie, il falloit ne rien oublier des pratiques & des ceremonies qui avoient été prescrites à ce sujet : il en étoit de même des formules de prieres & des autres paroles qu'il falloit prononcer ; & quoique ces formules fussent souvent composées de mots d'une langue étrangere qu'on n'entendoit pas, il étoit necessaire cependant de les reciter telles qu'elles étoient, sans en omettre une syllabe ; ainsi que nous l'avons dit en parlant des Evocations & des Devouemens (1). On étoit même si persuadé de la necessité de suivre entierement le ceremonial, qu'on disoit que si Tullus Hostilius avoit consulté le Pontife préposé aux pratiques de la Religion, lorsqu'il entreprit de faire descendre Jupiter du ciel selon les pratiques prescrites dans le Rituel de Numa Pompilius, il n'auroit pas été frappé de la foudre, pour avoir manqué à quelque chose dans le Sacrifice qu'il offrit pour cela. Ce trait d'Histoire, pour le dire en passant, nous apprend que Numa, parmi les ceremonies religieuses qu'il avoit enseignées, en avoit prescrit pour les Evocations, qui étoient une suite de la magie Théurgique.

(1) Liv. 3.

Evocations des manes.

Entre ces Evocations, la plus solemnelle, & celle en même temps qui étoit le plus souvent pratiquée, étoit celle des ames des morts. L'usage d'évoquer les manes étoit si ancien, que son origine remonte aux temps les plus reculés ; & tous

les anathémes lancés par les Auteurs ſacrés, contre ceux qui conſultoient l'eſprit de Python, ſont des preuves de l'ancienneté de cette pratique. Parmi les differentes ſortes de magie que Moyſe défend, celle d'évoquer les manes y eſt marquée expreſſément : *Nec ſit . . . . qui quærat à mortuis veritatem.* Perſonne n'ignore l'hiſtoire de Saül, qui alla conſulter la Pythoniſſe d'Endor pour évoquer l'ame de Samuel (1). Je n'entrerai point dans l'effet qu'eut cette Evocation, & je n'examinerai point ſi veritablement Samuel apparut à ce Prince, ou ſi ce fut le Demon qui le trompa ſous une apparence empruntée, ou enfin ſi la Pythoniſſe elle-même le ſeduiſit par quelque illuſion. On ſçait que les ſentimens des Peres & des Ecrivains Eccleſiaſtiques ſont fort partagés là-deſſus, & que la Religion n'a rien établi qui puiſſe nous engager à ſuivre aucune opinion, préferablement à une autre. Je ne parle que de l'uſage, & il eſt certain qu'il étoit auſſi ancien, qu'il étoit univerſellement pratiqué.

(1) Reg. l. 2. c. 28. v. 11. & 12.

Les Auteurs profanes regardent Orphée comme l'inventeur de cet art funeſte, & il eſt vrai en effet que les Hymnes qu'on lui attribue, ſont la plûpart de veritables Evocations : mais il y a apparence que cette pratique étoit venue des Peuples de l'Orient, & qu'elle fut portée dans la Grece avec les autres Ceremonies religieuſes par les Colonies qui vinrent s'y établir. Quoiqu'il en ſoit, il eſt ſûr qu'au temps d'Homere on pratiquoit l'uſage de cette ſorte d'évocation, comme il paroît par quelques endroits de l'Iliade, où il en eſt fait mention. Ce n'étoit pas même alors une choſe odieuſe & criminelle, puiſqu'il y avoit des perſonnes qui faiſoient publiquement profeſſion d'évoquer les ames, & des Temples pour y faire la ceremonie de l'Evocation. Pauſanias parle de celui qui étoit dans la Theſprotie, où Orphée alla pour évoquer l'ame de ſa femme Euridice (2). C'eſt ce voyage même, & le motif qui l'y amena, qui ont fait croire qu'il étoit deſcendu aux Enfers. Le voyage d'Ulyſſe au pays des Cimmeriens, où il alla pour conſulter l'ombre de Tireſias, qu'Homere decrit ſi bien dans l'Odyſſée (3), a tout l'air d'une ſemblable Evocation ; & on pourroit en dire autant de tous les autres prétendus voyages dans le Royaume de Pluton.

(2) In Beot.

(3) Liv. 11.

Mais

Mais ce ne sont pas seulement les Poëtes qui parlent de l'Evocation des Esprits, l'Histoire en fournit aussi des exemples. Periandre, Tyran de Corinthe, alla chez les Thesprotes pour consulter sa femme Melisse, au sujet d'un dépôt : & les Lacedemoniens ayant fait mourir de faim Pausanias dans le Temple de Pallas, & ne pouvant appaiser ses manes qui les tourmentoient sans relâche, firent venir, au rapport des Historiens, les Magiciens de Thessalie, qui ayant évoqué les ames de ses ennemis, elles donnerent si bien la chasse à la sienne, qu'elle fut obligée de vuider le pays.

Je n'ai pas dessein d'étaler les horribles pratiques que mettoient en usage les Necromantiens, en évoquant les ombres des morts : il me suffit d'avoir montré le rapport & la liaison que cet art funeste avoit avec la Religion payenne qui les autorisoit.

Finissons en remarquant que cette maniere de parler, *évoquer les ames*, n'est pas exacte : car ce que les Magiciens, & les Prêtres établis dans les Temples des manes, évoquoient, n'étoit ni le corps ni l'ame, mais quelque chose qui tenoit le milieu entre l'ame & le corps, & que les Grecs appelloient εἴδωλον, les Latins, *simulachrum, imago, umbra.* Quand Patrocle prie Achille de lui accorder les honneurs de la sepulture, c'est afin que les images legeres des morts, ne l'empêchent pas de passer le fleuve fatal : ce n'étoient ni l'ame ni le corps qui descendoient dans les Enfers, mais ces ombres. En effet Ulysse voit l'ombre d'Hercule dans les Champs Elysées, pendant que ce Heros est dans les cieux. Mais j'expliquerai ce point de la Theologie payenne, lorsque je parlerai des Enfers (1).

(1) Tome III.

CHAPITRE VIII.

De l'Aſtrologie.

LES Anciens ne ſont pas d'accord ſur les Peuples à qui on doit attribuer l'invention de l'Aſtrologie. Herodote dit qu'elle prit naiſſance en Egypte ; & on convient qu'elle y étoit cultivée dès les temps les plus reculés ; mais le nom de Science Chaldaïque qu'elle a toujours porté, prouve que c'eſt dans la Chaldée qu'il faut en chercher l'origine ; auſſi eſt-ce le ſentiment de Ciceron (1). » Comme les Aſſyriens, dit-il, habi- » tant de vaſtes plaines, d'où ils découvrent le ciel de toutes » parts, ont les premiers obſervé le cours des Aſtres, ils ont » été auſſi les premiers qui ont appris à la poſterité les effets » qu'ils ont cru devoir leur attribuer ; & ont fait de leurs » Obſervations une ſcience, par laquelle ils prétendent pou- » voir prédire à chacun ce qui lui doit arriver, & quelle deſ- » tinée lui eſt préparée dès ſa naiſſance ». Un paſſage du Prophete Iſaïe nous apprend que cet art de prédire l'avenir par le moyen des Aſtres, étoit très-ancien dans la Chaldée, & en particulier à Babylone qui en étoit la Capitale : *Appelle maintenant à ton ſecours*, dit ce Prophete (2) en apoſtrophant cette ville idolâtre, *les Augures qui obſervoient les Aſtres, & qui ſupputoient les mois pour t'annoncer l'avenir.*

(1) De Divin. Liv. 1.

(2) Cap. 47. v. 15.

Voila donc l'Aſtrologie judiciaire connue en Chaldée dès les temps les plus reculés : c'eſt tout ce qu'on peut dire de certain ſur l'origine de cette ſcience. Car, ſerions-nous plus avancés, quand il ſeroit vrai, comme le dit Suidas, que Zoroaſtre & Oſtanes en furent les inventeurs, puiſqu'il reſteroit toujours beaucoup de difficultés ſur le pays de ces deux perſonnages, & encore plus ſur le temps où ils ont vêcu ? Des témoignages de Beroſe & d'Eupoleme, cités par Euſebe (3), nous apprennent à la verité qu'Abraham étoit fort verſé dans la connoiſſance des Aſtres, & poſſedoit ce qu'on appelloit anciennement la ſcience Chaldaïque ; mais ces deux Auteurs n'ont pas diſtingué l'Aſtronomie, à laquelle peut-être ce ſaint

(3) Preparat. Evang. Liv. 7.

Patriarche s'appliqua, d'avec l'Aftrologie judiciaire : car il eft fouvent arrivé que l'on a confondu ces deux fciences, quoique l'une foit auffi fage & auffi utile, que l'autre eft vaine & frivole.

De la Chaldée cette fcience paffa en Egypte, où elle fut fort cultivée, comme on l'a déja remarqué, & de l'Egypte dans la Grece; c'eft le chemin ordinaire des fciences, des arts, & des fables. Les Grecs vains & curieux s'y appliquerent beaucoup; & Chilon Lacedemonien, l'un des fept Sages de la Grece, fut, dit-on, le premier qui s'y addonna. De la Grece elle fut portée dans les autres pays occidentaux, où elle fit tant de progrès, que jamais aucune fcience ne fut plus univerfellement répandue.

Je n'ai pas deffein de m'étendre fur fes progrès, encore moins fur les pratiques differentes qu'employoient les Aftrologues, pour parvenir par l'infpection des Aftres à la connoiffance de l'avenir: rien de fi frivole que les principes fur lefquels ils fe fondoient. En effet, qu'eft-ce que cet état du ciel que prend l'Aftrologue, & fur quoi appuye-t'il les prédictions qu'il en tire? Les Anciens Aftronomes avoient divifé le Zodiaque en douze portions, & avoient donné des noms aux douze Conftellations qui le formoient; mais elles pouvoient en avoir d'autres, & les avoient en effet dans d'autres Planifpheres. La Sphere barbarique, dit Firmicus, étoit entierement differente de celle des Grecs & des Romains, & celle des Chinois differoit encore des unes & des autres. Dans la Sphere grecque, les Planetes portoient les noms de fept Divinités; les Arabes qui auroient cru commettre une Idolâtrie, s'ils avoient placé des figures humaines dans le ciel, avoient mis à leur place, des animaux ou d'autres chofes; des Paons, par exemple, à la place des Jumeaux; une gerbe, au-lieu de la Vierge; un carquois, pour le Sagittaire, &c. tout cela a été arbitraire. D'où vient donc que les Aftrologues jugeoient du temperament & des actions des hommes nés fous l'afpect de ces Planetes ou de ces Conftellations, eu égard à leurs noms? Pourquoi difoient-ils que celui qui étoit né fous le Signe de la Vierge étoit chafte? Que ceux à la naiffance defquels avoit préfidé Venus, étoient galants & amoureux? Que

Mercure rendoit vif & ingenieux; Saturne ſage & prudent; que la Lune faiſoit les bons navigateurs; Mars, les guerriers, &c ? ces Conſtellations & ces Planetes avoient elles le moindre rapport avec les ſymboles qui les repreſentoient ? Et pourquoi avoient-elles ce même rapport dans les pays où on les repreſentoit differemment ?

D'ailleurs, qui peut ſe vanter de prendre au juſte l'état du ciel, au moment de la naiſſance de quelqu'un; de ce ciel, qui change à chaque inſtant, & qui eſt ſi prodigieuſement éloigné de nous ? Mais pourquoi entreprendre de refuter ces abſurdités ? Tant d'autres l'ont fait avant moi, & il eſt ſi aiſé de triompher ſur ce ſujet, que le ſuccès ne doit guere flatter. N'eſt-il pas évident en effet, je dis d'une évidence à faire revenir les plus opiniâtres & les plus entêtés, que ces corps, qui roulent dans des eſpaces ſi éloignés de nous, ne ſçauroient diriger ſi juſte leurs influences, (c'eſt-à-dire, les petits corpuſcules qui s'en détachent, car je défie que l'on conçoive autrement leur action) qu'elles viennent ſans que rien les détourne, tomber directement ſur notre terre qui n'eſt qu'un point invisible à leur égard, où il leur faudroit pluſieurs années pour y arriver, quand même elles iroient auſſi vîte qu'un boulet de canon; ſur un Royaume, ſur une Province, ſur une Ville, ſur une maiſon, & en particulier ſur un homme, qui n'y occupe qu'un très-petit eſpace ? Comment concevroit-on, quand même ces corpuſcules arriveroient dans l'endroit où naît un enfant, qu'ils puſſent déterminer toutes les actions de ſa vie, avec leſquelles ils n'ont certainement aucune liaiſon; agir ſur ſes penſées, ſur ſa liberté, &c ? Par quel excès d'extravagance a-t'on donc oſé avancer, que ces influences agiſſoient ſi puiſſamment ſur nous, qu'elles déterminoient toutes nos actions; qu'elles nous portoient au bien ou au mal; qu'elles formoient nos temperamens, nos inclinations, nos habitudes ? Comment a-t'on pu dire ſerieuſement que le Signe du Belier preſidoit à la tête; le Taureau, au goſier; les Jumeaux, à la poitrine; le Scorpion, aux entrailles; les Poiſſons, aux pieds : que le Lion donnoit la force; que les aſpects differens de ces Signes étoient cauſe de la bonne ou de la mauvaiſe diſpoſition de nos corps ? Qu'il falloit bien ſe donner de garde, par exem-

ple, de prendre medecine sous l'aspect du Taureau, parce que, comme cet animal rumine, on la vomiroit; ainsi que mille autres extravagances que j'aurois honte de rapporter?

Finissons ce Chapitre & ce Livre par une reflexion. Nous seroit-il avantageux de penetrer dans cet avenir, qu'on s'est tant efforcé de connoître? Non certainement, & c'est avec une sagesse infinie, que Dieu nous l'a caché, comme le dit Horace:

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosâ nocte premit Deus.

Rien n'est si touchant ni si beau que ce que dit Ciceron à cette occasion (1). » Dans quelle tristesse n'auroit pas été plongé » Priam le reste de sa vie, s'il avoit sçu le sort funeste qui lui » étoit reservé? Les trois Consulats de Pompée, ses trois » Triomphes, l'auroient-ils rendu sensible à la moindre joie, » s'il avoit pû prevoir, ce que nous ne sçaurions dire nous-» mêmes sans verser un torrent de larmes, qu'un jour, après » la perte d'une bataille & la deroute entiere de son armée, » il seroit tué dans les deserts de l'Egypte? Et qu'auroit pensé » Cesar, s'il avoit sçu aussi qu'au milieu de ce même Senat, » qu'il avoit rempli de ses amis & de ses créatures, près de » la Statue de Pompée, à la vue de ses Gardes, il seroit » percé de coups par ses meilleurs amis, & son corps aban-» donné, sans que personne osât en approcher? Il est donc » plus utile & plus avantageux pour nous d'ignorer, que de » connoître les maux qui nous sont reservés ». *Certè igitur ignoratio futurorum malorum melior est, quàm scientia*

(1) De Div. Lib. 2.

LIVRE CINQUIE'ME,

De la Nature des Dieux ; de leur division en plusieurs Classes.

TOUT ce qu'on vient de voir dans les deux Livres précédents, regarde l'Idolâtrie en general, son origine, ses progrès. On a parlé dans le troisiéme du culte que le Paganisme rendoit à ses fausses Divinités ; de tout ce qui servoit à ce culte, Temples, Autels, Bois sacrés, Sacrifices, Prêtres, Victimes, &c. dans le quatriéme, on a parcouru toutes les sortes de Divination ; Oracles, Sibylles, Aruspices, Augures, &c. Il me reste maintenant à examiner quelle étoit la nature de ces Dieux, qui ont été pendant tant de siécles l'objet du culte de presque toute la terre ; quels étoient ceux qu'on regardoit comme leurs enfans ; enfin à les diviser en differentes Classes. C'est dans ce Livre qu'après avoir rapporté les sentimens des Philosophes anciens sur la Divinité, je prouverai par tout ce que l'Antiquité a de plus respectable, que malgré leurs raffinemens, on a cru toujours que la plûpart des Dieux avoient été des hommes, sujets à la mort comme ceux qui les adoroient ; & j'espere que cet article de la Theologie payenne sera prouvé d'une maniere qui ne souffrira point de replique.

CHAPITRE I.

De la Nature des Dieux.

IL n'y a rien au monde ſur quoi les anciens Philoloſophes ayent tant raiſonné, que ſur la nature des Dieux; mais nous ne connoiſſons que très-imparfaitement leurs Syſtêmes, & ſans Diogene Laerce & Ciceron qui nous ont conſervé l'hiſtoire de leurs opinions, l'un dans les vies des Philoſophes, l'autre dans ſes trois Livres de la Nature des Dieux, nous les ignorerions entierement. Il eſt vrai qu'on doit mettre une grande difference entre ces deux Auteurs, & que le premier eſt un guide beaucoup moins ſûr que le ſecond, qui paroît parfaitement inſtruit de ſa matiere: mais comme il la traite en Academicien, on a ſouvent de la peine à demêler quel eſt ſon ſentiment. Ce ſçavant Auteur introduit dans ſon Ouvrage trois Philoſophes de Sectes oppoſées, un Epicurien, un Stoïcien, & un Academicien, qui diſputent ſur la Nature des Dieux. Quant aux deux premiers, ils ont chacun leurs dogmes, & ſe croyent à l'excluſion l'un de l'autre en poſſeſſion de la verité; mais l'Academicien, qui ne veut ſe rendre qu'à l'évidence, les arrête tour à tour, leur découvre l'illuſion de leurs préjugés, & ne ſonge lui-même à ſe garantir de l'erreur, qu'en n'affirmant rien de poſitif.

On voit d'abord que ce n'eſt point dans leurs ſyſtêmes qu'il faut eſperer de trouver une idée juſte de la Divinité, & s'ils ſe ſont égarés dans leurs vaines ſpeculations, comme l'Apôtre le leur reproche, c'eſt ſur-tout lorſqu'ils ont voulu parler des Dieux. Ils n'avoient même ſecoué le joug de l'Idolâtrie groſſiere de la Grece & de Rome, que pour la remplacer par de vaines ſubtilités, ou ſouvent même en imaginant des ſyſtêmes pires que le Polytheïſme. En effet, qu'on parcoure tout l'Ouvrage de Ciceron; qu'on examine les ſentimens des Philoſophes qu'il a rapportés avec tant de connoiſſance, on verra que ceux qui ſont les plus orthodoxes; c'eſt-à-dire, ceux qui ſuppoſent un Etre independant de la matiere, une Intelligence

infinie & éternelle, un premier moteur qui donne au monde l'ordre que nous lui voyons, ſuppoſent en même temps l'éternité de cette matiere, & qu'aucun d'eux n'a ni compris, ni admis la création, ainſi que nous l'avons dit dans une autre occaſion. C'eſt, ſi on ne veut point ſe faire illuſion, à quoi ſe rapportent les opinions de tous les Philoſophes.

Il faut obſerver encore que les Philoſophes n'ont étudié la nature des Dieux, que par rapport aux choſes ſenſibles, dont ils cherchoient à connoître l'origine & la formation; & qu'au lieu de ſoumettre la Phyſique à la Theologie, ils ne fondoient leur Theologie que ſur la Phyſique. Ainſi les differentes manieres dont ils concevoient l'arrangement de l'Univers, faiſoient leurs differentes croyances ſur la Divinité. Car que l'on diſe avec Thalès que l'eau eſt le principe de toutes choſes; & que Dieu eſt cette Intelligence par qui tout eſt formé de l'eau; on lui repondra que cette Intelligence n'a pas formé l'eau dont elle ſe ſert. Si quelqu'un prétendoit avec Anaximandre que les Dieux reçoivent l'être, qu'ils naiſſent & meurent de loin à loin, & que ce ſont des mondes innombrables; n'auroit-on pas raiſon de lui dire avec Ciceron (1); Peut-on admettre un Dieu qui ne ſoit pas éternel?

(1) De Nat. Deor. L. 1.

Si un Diſciple d'Anaximene prétendoit que l'air eſt Dieu, qu'il eſt produit, qu'il eſt immenſe & infini, qu'il eſt toujours en mouvement: mais l'air, lui diroit-on, n'ayant point de forme, comment pourroit-il être Dieu, puiſque Dieu en doit avoir une, & même une très-belle? Outre cela, dire qu'il eſt produit, c'eſt dire qu'il eſt periſſable. Anaxagore, Eleve d'Anaximene, étoit ſans doute plus raiſonnable, puiſqu'il ſoutenoit que le ſyſtême & l'arrangement de l'Univers, étoient l'ouvrage de la puiſſance & de la ſageſſe d'un Etre infini; mais cet Etre, ſi ſage & ſi puiſſant, n'avoit pas fait cet Univers auquel il donne l'arrangement.

(2) Loc. cit.

Si Pythagore croyoit, comme le rapporte Ciceron (2), que Dieu étoit cette ame repandue dans tous les Etres de la nature, & dont les ames humaines étoient tirées; outre que ce ſyſtême ne ſera autre choſe que le pur materialiſme de Straton & de quelques autres, il ſera aiſé de triompher avec Ciceron, en lui objectant que ſi cela étoit, Dieu ſeroit déchiré & mis

en piéces, quand ces ames s'en détachent ; qu'il souffriroit : Or un Dieu n'est pas capable de souffrir. Pourquoi d'ailleurs l'esprit de l'homme ignore-t'il quelque chose s'il est Dieu ?

Si Parmenide s'offre sur les rangs pour prouver que Dieu est semblable à une Couronne, à un Cercle lumineux & non interrompu, qui environne le Ciel : on lui demandera avec Ciceron, où il prend dans ce Cercle la figure divine, & comment il se peut faire qu'il y ait du sentiment ? Si le même Philosophe divinise la guerre, la discorde, la cupidité, mille autres choses, qui bien-loin d'être immortelles, sont detruites par la maladie, par le sommeil, par l'oubli, par le temps seul ; on aura raison de traiter de chimeres & de visions, de semblables hypotheses.

Si Democrite donne la qualité de Dieu, & aux images des objets qui nous frappent, & à la nature qui fournit, qui envoye ces images, & aux idées dont elles nous remplissent l'esprit ; qu'après cela il assûre que rien n'est éternel, parce que rien ne demeure éternellement dans le même état : n'est-ce pas, lui dira-t'on avec le même Ciceron, detruire & renverser d'un seul coup l'existence des Dieux, & toutes les opinions qui l'établissent ?

» Pour ce qui regarde Platon, dit le même Auteur (1), il » faudroit un long discours pour exposer ses variations sur » cette matiere. Dans le Timée, il dit que le Pere de ce » monde ne sçauroit être nommé ; & dans ses Livres des » Loix, qu'il ne faut pas être curieux de sçavoir proprement » ce que c'est que Dieu. Quand il prétend que Dieu est in- » corporel, c'est nous parler d'un Etre incompréhensible, & » qui ne pourroit avoir ni sentiment, ni sagesse, ni plaisir ; » attributs essentiels aux Dieux. Il dit aussi, & dans le Timée & » dans les Loix, que le Monde, le Ciel, les Astres, la Terre, » les Ames, les Divinités qui nous enseignent la Religion de » nos Peres, il dit que tout cela est Dieu ; opinions, conti- » nue toujours le même Auteur, qui prises en particulier, » sont évidemment fausses, & prises toutes ensemble, se con- » tredisent prodigieusement ».

(1) Loc. cit.

Xenocrate, dit encore Ciceron (2), qui avoit eu le même Maître qu'Aristote, ne raisonne pas mieux que lui sur cette

(2) *Ibid.*

matiere, puiſqu'il admet huit Dieux, dont les Planetes en font cinq : mais j'ai aſſez parlé ailleurs de cette opinion qui mettoit les Aſtres au nombre des Dieux. Pour celle des Stoïciens qui y ajoutoient les Hommes illuſtres, je la reſerve pour le Chapitre ſuivant. Je ne dirai rien non plus de celles des autres Philoſophes, puiſqu'il ſuffit de ſçavoir qu'elles ſe reduiſent toutes à trois Claſſes. La premiere eſt celle des Philoſophes materialiſtes, qui croyoient que la matiere toute ſeule, privée de ſentiment & de raiſon, avoit pu former le monde ; ſoit que l'un des Elemens produisît tous les autres, comme Thalès l'aſſûroit de l'eau ; ſoit que la matiere étant partagée en une infinités d'Atomes, ces Atomes, à force de voltiger fortuitement dans le vuide, ayent pris enfin des formes regulieres, ainſi que l'a cru Epicure.

La ſeconde eſt celle de ces Philoſophes plus éclairés, qui s'éleverent juſqu'à cette notion, qu'il y a dans le monde un trop bel ordre, pour n'être pas l'effet d'une cauſe intelligente ; mais ne concevant rien qui ne fût materiel, ils crurent que l'Intelligence faiſoit partie de la matiere ; & ils attribuerent cette perfection au feu de l'Æther, ou de la matiere la plus ſubtile & la plus agitée. La troiſiéme enfin, eſt celle de ces Philoſophes qui comprenant que l'Intelligence ne pouvoit être materielle, conclurent qu'il falloit la diſtinguer abſolument de tout ce qui eſt corps : mais en même temps ils crurent, comme on l'a déja dit, que les corps exiſtoient independamment de cette Intelligence, dont le pouvoir ſe bornoit à les mettre en ordre & à les animer.

Je n'ajoute rien ici à ce que j'ai dit ailleurs de ces anciens Philoſophes Egyptiens, qui ſous le nom de Cneph comprenoient un premier Etre, de la bouche duquel ſortoit l'œuf primitif, dont les autres êtres étoient émanés. Je ne m'étendrai pas même davantage ſur cette matiere, qui regarde plus l'Hiſtoire de la Philoſophie, que celle de la Religion. Ceux qui voudroit s'inſtruire plus particuliérement des opinions des Philoſophes ſur la Divinité, pourront conſulter, outre Diogene Laerce & Ciceron, l'Hiſtoire de la Philoſophie, par Stanley, & l'Ouvrage intitulé, Syſtême Intellectuel, par Cudword : venons à quelque choſe de plus particulier à la Mythologie.

CHAPITRE II.

Où l'on examine plus particulierement la Nature des Dieux du Paganiſme.

CE n'étoit point ſur ces vaines ſpeculations, qu'avoit été formée la Theologie Payenne. Au contraire, ce ne fut que pour la réformer & la dégroſſir, que les Philoſophes imaginerent tant de differens ſyſtêmes. C'eſt de la nature des Dieux qui étoient veritablement l'objet du culte établi dans le Paganiſme, que je veux parler, & d'abord il ſe preſente un point important à examiner. Ces Dieux avoient-ils tous été des hommes ? Y en avoit-il du moins qui l'euſſent été ? Je ſuis perſuadé qu'on jugera inutile l'examen de la ſeconde partie de la queſtion. On a toujours oui dire, on a lu dans differens Auteurs, ſoit anciens, ſoit modernes, qu'on avoit élevé au rang des Dieux, qu'on avoit honoré d'un culte public, des hommes illuſtres. Cependant nous voyons qu'il y a quelques Sçavans qui après avoir ſerieuſement examiné des opinions generalement adoptées, ne les trouvent pas toujours appuyées ſur de ſolides fondemens ; j'en connois qui prétendent qu'il n'y eut jamais aucun homme qui ait été adoré comme Dieu. C'eſt donc ſur cette ſeconde partie de la queſtion que je m'étendrai davantage, & j'eſpere le prouver ſans replique ; car pour la premiere, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu d'Auteur, ni ancien ni moderne, qui ait cru que tous les Dieux des Payens ayent été des hommes. Qu'on ſe rappelle ce que j'ai dit en parlant de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie (1) : j'ai fait voir qu'elle n'avoit pas été d'abord auſſi monſtrueuſe qu'elle le fut dans la ſuite ; que l'idée du premier Etre, du Créateur de l'Univers s'étant inſenſiblement effacée, on l'avoit d'abord attachée à des objets ſenſibles ; que les Aſtres, ſurtout le Soleil & la Lune dont l'éclat frappoit le plus vivement, & dont les influences paroiſſoient agir plus immediatement ſur nous, avoient attiré les premiers hommages, & avoient été les premiers Dieux ; que de l'adoration des

(1) Liv. III.

Aſtres, on étoit venu à celle des élemens, des fleuves, des fontaines, &c. enfin à celle de toute la nature. J'ajoute que c'étoit le ſentiment de la plûpart des Philoſophes. Ciceron rapportant celui de Chryſippe (1), dit qu'il penſoit que l'air étoit Jupiter; que la mer étoit Neptune, que la terre étoit Cerès, &c: *Denique diſputat Æthera eſſe eum, quem homines Jovem appellant; quique aer per maria manaret, eum eſſe Neptunum; terramque eam eſſe, quæ Ceres diceretur: ſimilique ratione percurrit vocabula reliquorum Deorum.*

(1) De Nat. Deor. L. 1.

Zenon, au rapport de Diogene Laërce (2), diſoit à peu près la même choſe, puiſque, ſelon ce Chef des Stoïciens, c'étoit l'ame univerſelle du monde, qui prenoit differens noms, ſuivant les differens rapports de ſa puiſſance: qu'elle ſe nommoit *Dios*, parce que c'eſt elle qui opere tout; *Athene*, parce que ſon empire eſt dans les Cieux; *Hera*, à cauſe qu'elle eſt la maîtreſſe de l'Univers; *Vulcain*, comme preſidant au feu; & *Poſéidon*, en tant qu'elle étend ſon pouvoir ſur les eaux.

(2) In Zenon.

Pline parlant de la Divinité, dit que les hommes l'avoient diviſée en pluſieurs parties, pour les honorer ſeparément ſuivant leurs differens beſoins: *Fragilis & laborioſa mortalitas, in partes ita digeſſit, infirmitatis ſuæ memor, ut portionibus coleret quiſque, quo maximè indigeret* (3).

(3) L. 2. c. 7.

Ce que je viens de dire donna lieu à ces diviſions qui partageoient les Dieux en differentes Claſſes, comme on le verra dans la ſuite; ſur-tout en celle des Dieux naturels, qui étoient les Aſtres & les autres parties de l'Univers; & des Dieux animés, c'eſt-à-dire, des hommes qui avoient reçu les honneurs de l'Apotheoſe. Il eſt donc certain que le Paganiſme adoroit d'autres Dieux que les hommes déifiés, que j'ai prouvé même ailleurs n'avoir été que le dernier objet de l'Idolâtrie, & que les Aſtres furent les premiers Dieux du Paganiſme.

Pour venir maintenant à la ſeconde partie de la queſtion que je me ſuis propoſé d'examiner, je ſoutiens qu'il y a eu des hommes auſquels on a veritablement rendu les honneurs divins, & que les Grecs n'avoient gueres d'autres Dieux, que des hommes déifiés. Je commence par le témoignage d'Herodote, parce que c'eſt de cet Auteur là même que les Sçavans dont j'ai parlé, s'appuient pour prouver leur prétention:

voici ce que dit ce celebre Historien en parlant des Perses (1). » Ils n'ont ni Statues ni Temples, ni Autels, & taxent de folie » ceux qui en ont : la raison en est, comme je pense, parce » qu'ils ne croyoient pas comme les Grecs, que les Dieux » soient nés des hommes » : ἀγάλματα μὲν καὶ νηοὺς καὶ βωμοὺς οὐκ ἐν νόμῳ ποιευμένους ἱδρύεσθαι, ἀλλὰ καὶ τοῖσι ποιεῦσι μωρίην ἐπιφέρουσι· ὡς μὲν ἐμοὶ δοκέειν ὅτι οὐκ ἀνθρωποφυέας ἐνόμισαν τοὺς θεοὺς, κατάπερ οἱ Ἕλληνες, εἶναι.

Herodote suppose donc que les Grecs croyoient que les Dieux tiroient leur origine des hommes, ou, ce qui revient au même, qu'ils avoient été des hommes. Je ne rapporte point de passage particulier de Diodore de Sicile, puisqu'il faudroit copier presque tous les premiers Livres de sa Bibliotheque, où il suppose partout que les Dieux avoient été des hommes. On ne dira pas qu'il n'ait regardé Saturne, Atlas, Jupiter, Apollon, Bacchus, & tant d'autres, comme des Dieux, & même comme les premiers Dieux du Paganisme ; cependant il en parle comme d'hommes illustres ; il entre dans le détail de leurs actions & de leurs conquêtes, & n'oublie pas l'histoire de leur naissance & de leur mort. En un mot tous les Historiens, les Mythologues, & les Poëtes, ont pensé sur ce sujet comme Diodore de Sicile. Personne ne doutera que Jupiter n'ait été la grande Divinité des Grecs & des Romains : cependant on nous apprend l'histoire de sa naissance, celle du stratageme dont Rhea sa mere se servit pour le dérober à la cruauté de Saturne. On nous parle de son éducation, de ses conquêtes, de ses amours, de ses enfans ; enfin de sa mort & du lieu où étoit son tombeau. On dit les mêmes choses des autres Dieux.

On pourroit m'objecter que des Poëtes, du moins tels qu'Hesiode & Homere, ne devroient pas entrer dans la liste de ceux que je cite pour prouver cette verité ; mais comme ils n'ont pas inventé ce qu'ils disent des Dieux, ainsi que je l'ai prouvé ailleurs, & qu'ils n'ont fait que suivre les idées établies de leur temps, on doit les regarder comme les premiers & les plus anciens temoins de la tradition, qui portoit que les Dieux avoient été des hommes.

Quoique les Philosophes aient imaginé differens systêmes

sur la Divinité, ainsi qu'on l'a vû dans le Chapitre précédent, il y avoit cependant parmi eux des Sectes considerables qui admettoient des hommes déifiés; comme celles des Stoïciens & des Platoniciens, du moins ceux des derniers temps. Ciceron, qui dans le second Livre de la Nature des Dieux développe avec tant d'art les opinions des premiers, dit qu'ils admettoient une ame universelle, un feu actif, vital, intelligent, qui animoit toute la nature; & que tout être où l'on voyoit quelque efficacité singuliere, & où ce principe actif paroissoit se manifester plus clairement, meritoit le nom de Divinité: & par consequent que ce titre devoit être donné aux grands hommes, dans l'ame desquels ce feu divin étinceloit avec plus d'éclat.

Jamblique qui avoit tant travaillé à épurer le systême dominant du Paganisme, n'a pu cependant s'empêcher d'admettre une Classe de Dieux animés, & d'hommes déifiés, comme on le verra dans un autre Chapitre. Voila donc deux Sectes de Philosophes qui, conformes en cela aux Poëtes & aux Historiens, reconnoissent les deux especes de Dieux dont j'ai parlé, des Dieux naturels, & des Dieux animés.

Si des temoignages des Auteurs Grecs on passe à ceux des Latins, on trouvera qu'ils ont établi encore plus clairement la These que je soutiens. Varron, au rapport de S. Augustin (1), alloit peut-être un peu trop loin, puisqu'il assûroit qu'on auroit de la peine à trouver dans les Ecrits des Anciens, des Dieux qui n'eussent pas été des hommes. Ciceron dit de même, que dans tous les temps on avoit coutume de mettre au rang des Dieux, ceux qui avoient appris aux hommes à se servir d'alimens propres à conserver la vie: *Non solùm hæc ætas, sed tota posteritas, reperti alimenti gratiâ, repertores ut Deos omnium clarissimos honoravit* (2): temoignage decisif, puisqu'il prouve non-seulement que des hommes ont été mis au rang des Dieux, mais encore des grands Dieux.

Il ne serviroit de rien de m'objecter que ce n'est point là le sentiment de Ciceron, qui ne fait qu'exposer dans le premier Livre de la Nature des Dieux, les sentimens des Philosophes, qu'il réfute dans la suite; car outre qu'on ne voit pas qu'il ait rien dit de contraire, on peut du moins conclure de ce paſ-

(1) De Civit. Dei L. 8.

(2) De Nat. Deor. L. 1.

ſage, qu'il y avoit eu des Philoſophes qui avoient ſoutenu que la plûpart des Dieux avoient été des hommes ; & c'eſt tout ce que je veux prouver.

Les Livres de Labeo dont parle Servius (1), ſeroient très-propres s'ils exiſtoient encore, à prouver la même prétention : cet Ouvrage étoit intitulé, des Dieux animés ; *De Diis quibus origo animalis eſt*, & ſuppoſoient la diſtinction dont j'ai parlé plus haut, des Dieux naturels, tels que les Aſtres, & des Dieux animés, ou des hommes qu'une eſpece de conſecration élevoit au rang des Dieux. Servius qui avoit lu cet Ouvrage, le dit poſitivement : *Labeo in Libris qui appellantur, de Diis quibus origo animalis eſt, ait eſſe quædam ſacra, quibus animæ humanæ vertuntur in Deos, qui appellantur animales, quòd de animis fiant.* Servius lui-même parle comme Labeo, puiſqu'entre les differentes étymologies du mot *Indigete*, il rapporte celle-ci : *Vel certè Indigetes ſunt Dii ex hominibus facti.*

(1) Sur le troiſiéme de l'Eneide.

Mais ce n'étoient pas ſeulement les Grecs & les Romains qui penſoient ainſi ſur les Dieux : les Egyptiens & les Pheniciens en avoient la même idée. Sanchoniathon, dont nous avons parlé dans le Livre ſecond, avoit fait dans ſon Ouvrage l'hiſtoire des anciens Princes qui avoient merité d'être élevés au rang des Dieux, & que de très-ſçavans hommes croient avoir été les Patriarches eux-mêmes. Philon de Byblos ſon traducteur, obſerve que Taüt avoit de même écrit l'hiſtoire des anciens Dieux, que des Auteurs des ſiecles ſuivans avoient tournée en allegorie. Il fait enſuite une diſtinction, qui prouve bien ce que j'ai deſſein d'établir. » Les Anciens, dit-il, avoient » de deux ſortes de Dieux ; les uns étoient immortels, comme » le Soleil, la Lune, les Aſtres, & les Elemens ; les autres » mortels ; c'eſt-à-dire, les grands hommes, qui par leurs » belles actions, ou par l'utilité qu'ils avoient procurée au » genre humain, avoient merité d'être mis au rang des Dieux, » & avoient comme ceux qui de leur nature étoient immortels, des Temples, des Colonnes, un culte religieux, &c ».

On peut prouver la même verité par les Livres Saints, qui en nous apprenant que les Sacrifices des Payens n'étoient que des Sacrifices des morts, ſuppoſent en même temps que ceux à qui on les offroit, avoient été des hommes. Je joindrois le

passage du Livre de la Sagesse, où il est fait mention d'un pere qui fait faire la representation d'un fils qu'il a perdu, qu'il honore comme un Dieu, & qui devint dans la suite une Divinité publique, si je ne l'avois déja rapporté en parlant de
(1) Liv. III. p. 157. l'origine & du progrès de l'Idolâtrie (1).

Enfin on peut opposer à ceux qui ne se rendroient pas à toutes ces preuves, l'autorité des premiers Peres de l'Eglise, & des Apologistes de la religion Chrétienne ; Personnages sçavants & mieux instruits sans doute du systême payen qu'ils ont combattu avec tant d'avantage, que nous qui sommes trop éloignés du temps où il a été la Religion dominante, pour pouvoir en juger aussi bien qu'eux.

L'objection la plus forte que les Philosophes leur faisoient, étoit qu'on ne devoit regarder ce que les Poëtes avoient raconté des Dieux, que comme des fictions écloses de leur cerveau ; & que dans le vrai, le culte public se rapportoit à des Etres immortels & à des Intelligences superieures, qui presidoient au gouvernement du monde : ce qui étoit si certain, ajoutoient-ils, que tout le monde avoit regardé comme un Athée, Evhemere, pour avoir prétendu que les Dieux avoient été des hommes mortels (*a*). Mais nos Apologistes ne se laisserent point éblouir par cette objection : ils prouverent à ces Philosophes que l'allegorie étoit venue trop tard, qu'elle étoit de leur invention, & qu'ils ne l'employoient que pour épurer un systême également absurde & monstrueux. Ils leur firent voir par une tradition constante & suivie, que les premiers hommes, gens grossiers & sans étude, n'avoient point tant raffiné en matiere de Religion, & avoient de bonne foi rendu les hommages divins à ceux qui leur avoient ou appris les Arts necessaires à la vie, ou rendu quelqu'autre service important. Et pour le prouver avec plus de succès, ils se servirent des temoignages de Varron, de Ciceron, & de plusieurs autres Anciens que je n'ai pas rapportés ; car cet article du Systême payen est celui sur lequel ils se sont le plus étendu, & qu'ils ont prouvé avec plus de solidité. Il est donc évident, suivant ces differens Auteurs, que parmi les Dieux des Payens, il y

(*a*) Voyez le Chapitre suivant, où il sera parlé de cet Auteur

en

en avoit qui avoient été des hommes : mais comme on fait des objections contre cette opinion, je vais les proposer, & y répondre.

CHAPITRE III.

Où l'on repond aux objections qu'on peut faire contre l'opinion que plusieurs Dieux des Payens ont été des hommes; avec de nouvelles preuves qui la confirment.

LA premiere, & peut-être la plus forte des objections, est que si l'on avoit crû qu'il y eût des Dieux qui avoient été des hommes, on n'auroit pas regardé Evhemere comme un Athée, pour l'avoir soutenu dans l'Histoire qu'il publia à ce sujet, sous le titre d'*Histoire Sacrée*. Avant que de repondre à cette difficulté, il est bon de faire connoître cet Auteur & son Ouvrage.

Les Anciens ne sont point d'accord sur le lieu où nâquit Evhemere; mais sans entrer dans des discussions critiques qui m'éloigneroient de mon sujet, & sur lesquelles on peut consulter la Dissertation de M. l'Abbé Sevin (*a*), je m'en tiens au sentiment de Polybe, qui dit qu'il étoit Messenien d'origine. Cassender, Roi de Macedoine (*b*) auquel il s'attacha, le combla de bienfaits, & lui donna des Emplois considerables. Ce fut par les ordres de ce Prince qu'il entreprit des voyages de long cours, & ce fut dans une Relation d'un de ces voyages, qu'il publia cette Histoire des Dieux, qui lui attira tant de reproches. Cet Ouvrage & la traduction latine qu'en avoit faite Ennius, ne subsistent plus aujourd'hui, & il y a toute apparence qu'on en supprima les exemplaires, autant qu'il fut possible. Diodore de Sicile qui avoit lu cette Relation, en parloit dans le sixiéme Livre de son Histoire; mais, comme on sçait, ce Livre est perdu. Heureusement Eusebe (1) nous (1) Prep. Ev. L. 2. c. 2.

(*a*) Voyez les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, *Tome VIII.*

(*a*) C'est le second des Successeurs d'Alexandre; ainsi il est aisé de sçavoir en quel temps Evhemere a vécu.

en a conservé un fragment, & c'est de-là que nous tenons ce que je vais rapporter.

» Evhemere devenu ami de Cassender, & obligé par cette » raison de remplir des Commissions de confiance jusques » dans les pays éloignés, vint, dit-on, dans les parties me- » ridionales de l'Arabie heureuse. De là s'embarquant sur » l'Ocean même (*a*), il fit une assez longue navigation, & » aborda en plusieurs Isles de cette Mer. Il en rencontra une » entr'autres qui s'appelloit l'Isle Panchaïe. Tous les habitans » de cette Isle vivoient dans les pratiques d'une pieté extraor- » dinaire, offroient sans cesse de grands Sacrifices aux Dieux, » & portoient souvent dans leurs Temples des offrandes d'or » & d'argent: l'Isle entiere sembloit n'être qu'un Temple. » Evhemere admira ce qu'on lui dit de l'ancienneté, & ce » qu'il vit lui-même de la magnificence de leurs Edifices . . » . . . Il y a sur-tout au sommet d'une colline fort élevée, » un Temple de Jupiter Triphilien: on prétend qu'il a été bâti » par le Dieu-même, lorsque n'étant encore qu'homme, il » regnoit sur toute la terre ».

» Dans ce Temple est une colomne d'or, sur laquelle sont » gravées en caracteres Panchaïques les principales actions » d'Uranus, de Saturne, & de Jupiter. Il y est marqué qu'U- » ranus, le plus ancien Roi du monde, avoit été un homme » juste, bienfaisant, très-versé dans la connoissance des As- » tres, & le premier qui ait fait des Sacrifices aux Dieux du » ciel; ce qui même lui fit donner le nom d'Uranus. Il eut » pour fils de sa femme Vesta, Pan & Saturne, & pour » filles, Rhea & Cerès. Saturne regna après Uranus, & ayant » épousé Rhea, il en eut Jupiter, Junon, & Neptune. Ju- » piter succeda au Trône de son pere, épousa Junon, Cerès » & Themis: la premiere lui donna les Curetes, la seconde, » Proserpine, & la troisiéme, Minerve. Etant allé ensuite à » Babylone, il y fut reçu par Belus: de là il passa dans l'Isle » Panchaïe sur l'Ocean, & il y éleva un Autel en l'honneur » de son ayeul Uranus. A son retour de cette Isle, il vint en » Syrie chez Cæsius, qui pour lors en étoit Roi. De là il alla

(*a*) C'est-à-dire, sur l'Ocean Oriental, qui baigne les côtes orientales de l'Afrique.

» dans la Cilicie, où il vainquit en bataille rangée Cilix qui » en étoit le Souverain. Il parcourut encore d'autres lieux, » & par-tout il fut honoré & respecté comme un Dieu ».

Voilà tout ce que contient le fragment cité par Eusebe; mais Diodore avoit déja parlé ailleurs (1) de la même Isle, du Temple de Jupiter Triphilien, & des noms des habitans du pays : voici ce qu'il dit du Temple; car le reste ne regarde point mon sujet.

(1) Liv. 5.

» Ce Temple est superbe, & tout bâti de pierres blanches: » sa longueur est de deux arpens, sur une largeur proportion- » née. Il est soutenu par des colomnes très-massives, mais » que le Sulpteur a extrêmement embellies. Les Statues des » Dieux, remarquables par leur grandeur & par leur poids » énorme, sont autant de Chefs-d'œuvres de l'art ». Après quelques autres détails, Diodore dit que les Panchaïens montrent des caracteres que Jupiter, disent-ils, avoit tracés de sa propre main lorsqu'il jetta les premiers fondemens de leur Temple. Il ajoute que ce Temple, situé à soixante stades de Panara, Capitale de l'Isle, dans un lieu delicieux & arrosé de belles fontaines, étoit rempli d'offrandes d'or & d'argent, que la suite des temps avoit prodigieusement accumulées; que les portes étoient ornées d'ouvrages d'or & d'argent, d'yvoire & du bois qui porte l'encens; que le lit du Dieu avoit six coudées de long, & quatre de large; qu'il étoit d'or massif, & d'un ouvrage très-fini, que la table n'étoit pas moins magnifique & gueres moins grande que le lit, auprès duquel elle étoit placée; qu'auprès de ce lit s'élevoit une haute colomne d'or, dont l'Inscription étoit en caracteres que les Egyptiens nomment sacrés, & qu'elle contenoit l'histoire d'Uranus, de Jupiter, de Diane & d'Apollon; le tout écrit de la propre main de Mercure (*a*). Il dit dans un autre endroit que les Panchaïens étoient originaires de l'Isle de Crete, d'où Jupiter les avoit conduits en Panchaïe, & leur avoit ordonné

(*a*) Diodore avoit dit que les caracteres Panchaïens avoient été tracés par Jupiter lui-même, & c'est aussi le sentiment d'Eusebe & de Lactance, qui apparemment avoient lû ou la Relation même d'Evhemere, ou la traduction d'Ennius : puis notre Auteur assure que c'étoit Mercure qui les avoit écrits. On peut concilier ces trois Ecrivains en disant que comme ce fut par les ordres de Jupiter que Mercure les traça sur la colomne, c'est comme s'il les avoit écrits lui-même

d'entretenir commerce avec les Cretois leurs ancêtres.

Tous les Anciens ont regardé cette Relation d'Evhemere, comme un Roman inventé à plaisir, & l'Auteur comme un Athée. L'Isle Panchaïe, selon Plutarque (1), est une chimere, & nul homme, ni grec ni barbare, ne l'a jamais vûe, non plus que le prétendu Temple de Jupiter Triphilien. Ciceron examinant la question que je traite, n'est gueres plus favorable à Evhemere que Plutarque. » Cette question, dit-il, a été » traitée par Evhemere que notre Ennius a traduit en latin. » Il parle de la mort & des Tombeaux des Dieux : son dessein » étoit-il de confirmer la Religion, ou de la détruire »?

(1) De Isid. & Osir.

Je n'entreprends pas la defense de cet Ecrivain, ni celle de sa Relation qui porte tous les caracteres d'un veritable Roman ; mais pour ce qui regarde le fond du systême, qu'avoit-il donc de si extraordinaire & de si nouveau, pour meriter les reproches qu'on lui fit ? Tous les Poëtes, les plus anciens sur-tout, ne parlent-ils pas des Dieux comme lui ? Hesiode n'en donne-t'il pas les mêmes Genealogies ? Ne les fait-il pas naître & mourir les uns après les autres ? Plus sage qu'Homere & que les autres Poëtes qui l'ont suivi, Evhemere raconta-t'il des Dieux toutes les horreurs qu'on trouve dans leurs Ouvrages ? On a vû dans le Chapitre precedent combien d'Auteurs, même des plus respectables, avoient humanisé les Dieux, ou plûtôt, déifié des hommes. Ciceron lui-même, dont j'ai cité un passage formel, ne pensoit-il pas comme Evhemere ; Ne dit-il pas (& voici encore une nouvelle preuve de son sentiment) que le ciel est presque tout peuplé du genre humain, & que ceux qu'on nomme les grands Dieux avoient été des hommes ? *Quod totum propè cælum, nonne genere humano completum est ? . . . . Illi qui majorum Gentium Dii habentur, hinc à nobis profecti reperiuntur* (2).

(2) De Nat. Deor. L. 1.

Diodore de Sicile ne taxe en aucune maniere Evhemere d'impieté ; au contraire, il se sert de son autorité pour prouver l'opinion que je soutiens. » Les Anciens, dit-il, ont laissé à » la posterité une distinction des Dieux en deux Classes. Les » uns, selon eux, sont éternels & immortels, comme le So- » leil, la Lune, & les autres Astres : ils y joignent les Vents, » & tous les Etres qui tiennent de leur nature. Ils croient que

» ceux-là ont été de tout temps, & qu'ils doivent toujours
» durer. Les Dieux de la seconde Classe sont nés sur la terre,
» & ne sont parvenus aux titres & aux honneurs de la Divi-
» nité, que par les biens qu'ils ont fait aux hommes : tels sont
» Hercule, Bacchus, Aristée, & autres semblables. Les His-
» toriens d'une part, & les Mythologues de l'autre, nous
» font des récits forts differens au sujet de ces Dieux terrestres.
» L'Historien Evhemere, par exemple, &c ».

On ne m'objectera pas que c'étoit l'opinion particuliere de Diodore, puisqu'il dit lui-même que c'étoit celle de tous les Anciens ; & après avoir cité pour le prouver, l'autorité d'Evhemere, comme on vient de le voir, il ajoute : » Nous nous » contenterions de ce passage d'Evhemere, tiré de son His- » toire Sacrée ; mais en faveur de ceux qui sont curieux de » sçavoir ce que les Mythologues Grecs ont pensé de ces » mêmes Dieux, voici ce qu'on en trouve dans Hesiode, » dans Homere, & dans Orphée ». Le reste du Livre où il examinoit ce qu'avoient dit des Dieux ces anciens Poëtes, est perdu ; mais comme nous avons les Ouvrages de deux de ces Poëtes, il est aisé d'y voir ce qu'ils disent des Dieux : certainement ils en parlent avec moins de decence qu'Evhemere.

Mais pourquoi fut-il donc regardé comme un Athée ? On pourroit repondre d'abord, qu'au temps où il fit paroître son Histoire sacrée, la Religion avoit pris une nouvelle face. Les Pythagoriciens & les Platoniciens justement choqués des idées grossieres que les premiers Poëtes de la Grece avoient données des Dieux, s'efforcerent d'y trouver des allegories qui en diminuassent l'absurdité, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. Ne pouvant s'accoutumer à entendre parler de la naissance des Dieux, ils disoient que cette prétendue naissance, n'étoit que l'introduction de leur culte dans le Pays où les Poëtes assûrent qu'ils avoient reçu le jour. L'idée extravagante & ridicule d'un Saturne qui dévore ses enfans, n'étoit, selon eux, que l'emblême du temps qui consume tout. Ils expliquoient à peu près de même les autres fictions poëtiques. Dans cet intervalle paroît un Auteur, qui dit avoir vû dans une Isle une Inscription gravée en caracteres très-anciens, qui contient

l'Histoire des Dieux ; qui parle de leur naissance, de leurs conquêtes, & de leur mort ; & dès-là il semble vouloir renouveller, ou plûtôt confirmer par une preuve si autentique les opinions suranées des Poëtes anciens : est-il étonnant qu'on l'ait regardé comme un impie ? On regardera toujours comme tel, tout homme qui entreprendra de détruire la Religion dominante.

Comme cette reponse, toute specieuse qu'elle est, n'est pas entierement satisfaisante, puisqu'en effet on n'a jamais fait une affaire aussi serieuse à Diodore de Sicile, & aux autres Auteurs que j'ai cités dans le Chapitre precedent, quoiqu'ils soient posterieurs à Evhemere, & qu'ils aient dit au fond la même chose que lui au sujet des hommes divinisés : ainsi je suis persuadé qu'il y avoit quelque venin caché dans la Relation d'Evhemere. Peut-être avoit-il rejetté les Dieux de la premiere espece, les Astres, & ces Intelligences, qui, selon les Philosophes dont on vient de parler, les conduisoient, & étoient censées gouverner le monde ; & ayant reduit tous les Dieux aux hommes illustres, qu'on voyoit bien dans le fond n'être pas de veritables Dieux, puisqu'ils étoient nés & morts comme les autres hommes, au-lieu que les Dieux devoient être éternels & immortels de leur nature, il sappoit par là tous les fondemens de la Religion. Et voilà sans doute ce qui le fit passer pour un Athée : car s'il eût admis ces Divinités de la premiere Classe, & qu'il eût seulement raconté l'histoire de ceux de la seconde, c'est-à-dire, de celle des Dieux animés, telle qu'elle est dans le fragment qui nous reste, il n'auroit rien dit qu'on ne trouvât dans les Poëtes & les Historiens qui ont fait la Genealogie de ces mêmes Dieux, & ont parlé de leur naissance, de leurs actions, de leur mort & de leurs tombeaux.

On pourra m'objecter en second lieu la distinction que fait Herodote (1), entre le culte qu'on rendoit aux Dieux, & celui qu'on rendoit aux Heros, c'est-à-dire, aux hommes déifiés. *On offroit des Sacrifices*, dit cet Auteur, *à Hercule, fils d'Alcmene, comme à un Heros ; & à Hercule Olympien, qui étoit une des grandes Divinités d'Egypte, comme à un Etre de nature immortelle.* On pourroit joindre à cette autorité celle de

(1) Liv. 2.

Pausanias, qui dit (1) qu'on rendoit à Alexenor les honneurs destinés aux Heros, & les honneurs divins à Evemerion, que les Pergameniens, autorisés par un Oracle, surnommoient Telesphore.

(1) In Corint. c. 11.

Je pourrois repondre d'abord, que l'Hercule Egyptien avoit été homme, aussi bien que le fils d'Alcmene : je pourrois dire la même chose d'Alexenor & d'Evemerion ; la difference de leur culte ne venant que, ou de leur plus grande antiquité, ou de ce que les uns avoient été plus illustres & plus recommandables que les autres : mais je vas plus loin, & je prétends que le Heros montoit insensiblement, & comme par degrés, au rang des Dieux, & en recevoit les honneurs ; & que cela étoit arrivé même à l'Hercule Grec, puisqu'après qu'on l'eut honoré pendant quelque-temps comme un Heros, on commença à lui rendre des Sacrifices parfaits ; c'est-à-dire, de ceux où l'on brûloit une partie de la victime en l'honneur du Dieu, & dont on mangeoit l'autre dans le festin qui accompagnoit toujours la ceremonie des Sacrifices. Le fait que raconte Pausanias, ne laisse aucun lieu d'en douter. Phestus, au rapport de cet Auteur (2), étant arrivé à Sicyone, n'apprit qu'avec chagrin, qu'on n'y honoroit point encore Hercule comme un Dieu, mais seulement comme un Heros, & il ordonna qu'on lui rendît les honneurs divins : cependant pour ne pas revolter les Sicyoniens, il leur permit de reserver une petite partie de la victime, pour l'offrir encore au même Hercule, comme Heros. Dès ce temps-là, ajoute cet Auteur, ils égorgent un agneau, & en font rôtir le ventre sur l'Autel, ils mangent une partie de la victime, & offrent l'autre à Hercule, comme à un Heros ; de sorte qu'il est reveré aujourd'hui comme un Dieu & comme un Heros. Les deux jours de fêtes qu'on celebra ensuite en son honneur, furent très-distingués ; le premier s'appelloit l'*Onomate*, & l'autre l'*Herculie*. Ce fait prouve sans replique, & que les Heros montoient au rang des Dieux, & qu'au temps de l'arrivée de Phestus à Sicyone, Hercule étoit déja honoré comme un Dieu dans le reste de la Grece. Car sans cela sur quoi auroient été fondées sa surprise & son indignation ? On peut avancer la même chose d'Esculape, de Thalassius, Dieu de l'Hymenée, & de plusieurs

(1) L. 2. c. 10.

autres que Diodore de Sicile dit avoir été mis au nombre des Dieux, & honorés comme tels.

Il ne faut pas s'imaginer que ces grands Hommes dussent leur Divinité aux Poëtes seuls : ce furent les Peuples, les Pontifes, les Villes entieres qui firent leur Apotheose. L'autorité des Poëtes auroit-elle été assez grande pour faire établir un culte, élever des Temples & des Autels à des hommes qu'ils auroient divinisés ? C'est une erreur que se sont forgée ceux qui regardent Homere & Hesiode comme les peres de la Theologie Payenne, au lieu qu'ils ne faisoient que celebrer dans leurs Poëmes ceux dont le culte étoit établi, & qu'ils en parloient comme le Peuple & les Prêtres. Certainement, ainsi que le remarque saint Augustin (1), les Apotheoses étoient un acte public, fait par autorité du Peuple & du Senat : celles de Jules Cesar, d'Auguste, & des autres Empereurs, en sont une preuve incontestable. Ainsi les Poëtes ne sont pas les auteurs de la Theologie dont ils ont rempli leurs Ouvrages ; ils n'ont fait que nous en conserver la Tradition.

(1) De Civit. Dei. l. 3. c. 3.

Que si on me demande maintenant qui étoient ceux qu'on mettoit au nombre des Dieux ; je repondrai que c'étoient, 1°. Les anciens Rois : & comme, selon Lactance (2), on n'en connoissoit pas avant Urane & Saturne, c'est pour cela qu'on les a regardés comme les plus anciennes Divinités. 2°. Ceux qui avoient rendu des services considerables, ou par l'invention de quelque Art necessaire à la vie, ou par leurs conquêtes & leurs victoires. 3°. Les anciens Fondateurs des Villes. 4°. Ceux qui avoient decouvert quelque pays, ou y avoient conduit des Colonies. 5°. Ceux que la flatterie élevoit à ce rang, & de ce nombre sont les Empereurs Romains, dont le Senat ordonnoit l'Apotheose. Enfin tous ceux qui étoient devenus l'objet de la reconnoissance publique.

(2) Liv. 3. 15.

Mais quoique je prétende, & que j'espere le prouver dans la suite, que les Dieux, non seulement des Grecs, mais encore des Nations d'où ils les avoient reçus, je veux dire les Egyptiens & les Pheniciens, ayent été des hommes, si vous en exceptez les Astres, & les autres parties de l'Univers qui furent déifiées, je n'ai garde de donner dans l'idée d'un

sçavant

sçavant Prelat Italien, qui dans son Histoire Universelle, dont nous n'avons que le premier volume (1), dit que par les differens Dieux, d'Homere par exemple, on doit entendre les Rois de chaque pays, ou le pays lui-même où ils avoient regné : que Jupiter est Sesostris & ses Successeurs ; Junon, la Syrie ; Neptune, l'Asie mineure ; Apollon, Babylone ; Diane, les Amazones ; Mars, l'Armenie ; Mercure, la Phenicie ; Venus, l'Isle de Chipre ; Minerve, l'Egypte, &c. On doit consulter sur cela Perizovius, qui n'a pas de peine à refuter ce sçavant Auteur.

(1) M. Bianchini.

CHAPITRE IV.

Des Enfans des Dieux.

COMME il n'y a rien de plus obscur dans l'Histoire fabuleuse, que ce qui regarde les Enfans des Dieux, il est à propos de bien éclaircir ce point. Herodote distingue, comme nous l'avons dit, trois Classes de Dieux. Il y en avoit huit dans la premiere ; douze dans la seconde ; & ceux de la troisiéme avoient été engendrés par les autres, comme Bacchus, &c. Suivant cette distinction, il est clair qu'on doit regarder comme les Enfans des Dieux, tous ceux qui n'étoient ni de la premiere, ni de la seconde Classe ; mais il est sûr de plus qu'on donnoit souvent le nom d'Enfans des Dieux, 1°. à plusieurs Personnages Poëtiques, comme quand on dit que l'Acheron étoit fils de Cerès ; les Nymphes, filles d'Acheloüs ; l'Amour, fils de la Pauvreté, & une infinité d'autres. 2°. La plûpart des Princes, qui ont été mis au rang des Dieux, en reconnoissoient quelqu'un d'eux pour pere ou pour Ancêtre, comme nous le dirons dans un moment.

3°. Ceux qui étoient nés des commerces des Prêtres avec les femmes qu'ils subornoient dans les Temples. Celui de Belus à Babylone, dont parle Herodote, n'étoit pas le seul où on avoit coutume d'introduire chaque nuit une des plus belles femmes de la ville. On en faisoit autant, suivant le même Historien ; à Thebes en Egypte, à Patare dans la Lycie,

& sans doute encore ailleurs. Ainsi abusoient des Prêtres scelerats, de la crédulité du peuple, faisant passer les enfans qui naissoient de ce commerce incestueux, pour les enfans des Dieux.

4°. Ceux qui furent les imitateurs des belles actions des Dieux, & qui excellerent dans les mêmes Arts, passerent pour leurs fils, comme Esculape, Orphée, Linus, & quelques autres.

5°. Ceux qu'on trouvoit exposés dans les Temples ou dans les Bois Sacrés : ainsi Ericthonius passa pour être fils de Minerve & de Vulcain, comme S. Augustin l'a remarqué.

6°. Ceux qui se rendoient fameux sur la mer, étoient regardés comme les enfans de Neptune.

7°. Ceux dont le caractere ressembloit à celui de quelque Dieu, passoient pour leurs fils. Etoit-on éloquent ? on avoit Apollon pour pere : fin ou rusé ? on passoit pour fils de Mercure. Ainsi on a dit que Chione, fille de Dedalion, avoit été maîtresse d'Apollon & de Mercure, parce qu'elle eut deux enfans, dont l'un (c'étoit Philamon) étoit éloquent ; & l'autre, qui s'appelloit Autolycus, un habile filou. De même, ceux qui étoient braves, reconnoissoient Mars pour leur pere, comme Œnomaüs, Terée, Romulus, &c. On doit dire à peu près la même chose de ceux que les Poëtes disoient être fils ou des Fleuves, ou des Montagnes, comme Daphné, fille du fleuve Penée ; Œnone, du Cebrene, Aventinus, Tyberinus, Inachus, & tant d'autres : ce qu'on doit entendre, ainsi que Lactance l'explique, des enfans de ceux qui ont porté le nom de ces Fleuves, ou de ces Montagnes.

8°. Ceux dont l'origine étoit obscure étoient reputés enfans de la Terre, comme Tagès, ce celebre Etrurien, qui fut regardé comme l'inventeur de la Divination Etrusque, & des ceremonies religieuses pratiquées dans les Augures. Les Geants dans l'Histoire fabuleuse, étoient aussi regardés pour la même raison comme les enfans de la Terre.

9°. Quand quelque Prince avoit interêt de cacher un commerce scandaleux, on ne manquoit pas de donner un Dieu pour pere à l'enfant qui en naissoit. Ainsi Prœtus étant entré dans la tour où Acrise Roi d'Argos, effrayé de la prédiction

d'un Oracle, avoit enfermé sa fille Danaé, on publia que Jupiter s'étoit métamorphosé en pluie d'or, pour seduire cette Princesse, & Persée passa pour être le fils de ce Dieu. De même Amulius ayant trouvé le secret de s'introduire dans la prison où Numitor avoit fait enfermer Rhea Sylvia sa fille, on fit passer pour enfans de Mars, Romulus & Remus, nés du commerce de ce Prince avec sa niece. L'Amant secret d'Alcmene fut pris pour Jupiter, & Hercule fut toujours regardé comme le fils de ce Dieu. Enée fut redevable de sa qualité de fils de Venus, tant vantée par les Romains, au soin que prit son pere Anchise de publier qu'il l'avoit eu de cette Déesse, dans les forêts du mont Ida. On doit penser la même chose de Castor & de Pollux, fils de Leda; ainsi que d'une infinité d'autres, qu'il seroit trop long de nommer. Olympias fit tous ses efforts pour persuader que Jupiter étoit le pere d'Alexandre son fils, mais au temps où vivoit cette Princesse, on n'étoit plus si crédule, & cette défaite ne fit pas taire la medisance.

10°. Enfin, presque tous les Heros de l'Antiquité avoient du moins des Dieux pour ancêtres, & ils passoient pour en être les fils ou les petits-fils, car pour peu qu'on suive leurs Genealogies, elles se terminent ordinairement à quelque Dieu.

Voila ce que j'avois à dire sur la Nature des Dieux que le Paganisme avoit introduits; comme ils n'étoient pas tous égaux, on les divisoit en plusieurs Classes, c'est ce qui fera la matiere du Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Division des Dieux du Paganisme en plusieurs Classes.

COMME le nombre des Dieux adorés par les Payens étoit presque infini, il faut pour en parler avec quelque ordre, les diviser en plusieurs Classes; c'est ce qu'ont fait les Mythologues anciens & modernes, lorsqu'il a été question de reduire en une espece de Systême suivi, une Theologie aussi monstrueuse que l'étoit celle du Paganisme.

(1) Liv. 2. ch. 145. Herodote (1) distingue, d'après les Egyptiens, trois sortes de Classes de Dieux; voici comme il s'exprime à l'occasion d'Hercule. » Parmi les Grecs, dit-il, Hercule, & Pan, sont » les derniers des Dieux, νεώτατοι τῶν θεῶν; mais chez les » Egyptiens, Pan est un Dieu très-ancien, & du nombre de » huit qui sont les premiers de tous: Hercule est dans la Classe » des seconds, qui sont au nombre de douze; & Bacchus » dans celle des troisiémes, qui ont été engendrés des douze » grands Dieux ».

Il est fâcheux que cet Auteur ne nous ait pas appris les noms des Dieux qui composoient ces trois Classes; nous aurions une connoissance exacte de la Mythologie Egyptienne. Les Sçavans, pour suppléer à ce défaut, ont partagé les Dieux en plusieurs Classes.

On les divisoit en Grands Dieux, *Dii majorum Gentium*, ou Dieux du Conseil, *Dii Consuentes* ou *Consulentes*; & en Dieux des moindres Nations, *minorum Gentium*. Les premiers étoient les Grands Dieux, reconnus par-tout, surtout dans la Grece & dans l'Italie. Les seconds étoient ceux qui avoient été ajoutés & associés aux anciens; & ils étoient particuliers à certains Peuples. Tel étoit le Quirinus des Romains, le Semo-Sancus des Etruriens, &c. Les Grecs reconnoissoient douze de ces Grands Dieux, dont Ennius nous a conservé les noms; Junon, Vesta, Minerve, Cerès, Diane, Venus, Mars, Mercure, Jupiter, Neptune, Vulcain, & Apollon.

Juno, Vesta, Minerva, Ceres, Diana, Venus, Mars, Mercurius, Jovis, Neptunus, Vulcanus, Apollo.

Chacun de ces Dieux presidoit à un mois de l'année; Junon au mois de Janvier, Neptune à celui de Fevrier, ainsi des autres: ou bien à chacun des Signes du Zodiaque, comme nous l'apprend Manilius (1); ce qui revient au même. Une des folies d'Alexandre étoit, au rapport d'Arrien, d'être mis au nombre de ces Grands Dieux, & de faire le treiziéme de cette premiere Classe.

(1) Astr. 20.

2. Les Romains y en joignirent huit autres; c'étoient les Dieux choisis, *Selecti*, Janus, Saturne, le Genie, le Soleil, la Lune, Pluton, Bacchus, & l'ancienne Vesta, ou la Terre. Ces Dieux, à l'exclusion des autres, avoient le privilege d'être representés en or, en argent & en yvoire: ce qui doit s'entendre des derniers temps; car dans les commencemens, comme nous l'avons déja remarqué, on n'employoit aux figures des Dieux que du bois, ou quelque pierre informe. *Potius lignea*, dit Pline (2), *aut fictilia Deorum simulachra, in delubris dedicata, usque ad devictam Asiam, unde irrepsit luxuria.*

(2) Liv. 34.

3. Ensuite venoient les Dieux *Semones*, ou *Semi-homines*, ou *Semi-Dii*, qu'on ne croyoit pas assez grands pour habiter dans le ciel, mais qui meritoient quelque chose de plus que la terre; comme Priape, Hyppone, Vertumne, & en particulier tous les Heros.

4. Il y avoit des Dieux communs, qui étoient ceux qui favorisoient tous les partis; comme Mars, Bellone, la Victoire, la Fortune: ou qui étoient adorés dans tous les lieux & parmi toutes les Nations; comme Vesta, ou la grande-mere des Dieux; & c'est ainsi que ceux là étoient differens des Dieux *Topiques*, qui n'étoient adorés qu'en certains lieux (*a*), comme Astarte dans la Syrie, Derceto & Semiramis chez les Assyriens, Quirinus à Rome, Faunus parmi les Latins, Tagès chez les Toscans, & Sancus parmi les Sabins. Ainsi adoroient encore les Egyptiens Isis & Osiris, les Maures Juba, les Carthaginois Uranus, les Siciliens Adramus, les

(*a*) Ce mot vient du grec τόπος.

Atheniens Minerve, le Peuple de Delphes Apollon, celui de Naxe Bacchus, celui de Cos Aristée, celui de Lemnos Vulcain, celui de Paphos Venus. Tel étoit encore dans les Gaules Theutat, chez les Iberiens Endovellicus, Mars chez les Thraces, Adad chez les Assyriens, Taraxippus chez les Eléens, Coronis chez les Sicyoniens, Zamolxis chez les Thraces, sans parler d'une infinité d'autres, dont les noms sont moins connus (*a*).

5. Il y avoit encore en chaque pays les Dieux Indigetes, ainsi nommés, ou parce qu'ils étoient attachés à de certains lieux, *quasi in loco degentes*; ou parce qu'ils étoient prêts à écouter ceux qui avoient besoin de leur secours, *quia faciles invocari*; ou pour marquer qu'ils étoient du pays où on les invoquoit, *quasi indigenæ*; ou parce qu'il n'étoit pas permis de les appeller par leur propre nom, *quia indigetari nefas*; car les Sçavans donnent toutes ces étymologies au nom des Dieux Indigetes (*b*).

6. Il y avoit encore des Dieux Cabires, comme qui diroit associés, tels qu'étoient Proserpine, Pluton, &c. & on plaçoit dans le même rang, les Corybantes, les Curetes, & les Dactyles Idéens.

7. Des Dieux Palices, dont le culte étoit celebre, sur-tout dans la Sicile; & des Pataïques, dont les figures servoient à orner les proües des Vaisseaux, dont ils étoient les Patrons.

8. On adoroit aussi des Dieux Penates & des Dieux Lares; les maisons des particuliers leur servoient de Temple & d'Asyle, comme les Carrefours étoient les lieux où l'on honoroit les Dieux *Compitales*.

9. On reconnoissoit des Dieux des bois, des fontaines, des fleuves & de la mer; tels qu'étoient les Satyres, les Nymphes, les Naïades, les Sirenes, les Neréïdes, &c.

(*a*) Voyez Lylio Geraldi, *Synt.* 10.

(*b*) Servius, sur le douziéme Livre de l'Eneïde parle ainsi du nom de ces Dieux, *Indigetes duplici ratione dicuntur; vel secundùm Lucretium quòd nullius rei egeant:*

> *Ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri.*

Vel quòd nos eorum indigeamus, undè quidam Deos omnes Indigetes appellari volunt. Alii Patrios Deos Indigetes dici debere tradunt, alii ab invocatione dictos volunt, quòd indegito est precor & invoco, vel certè Indigetes sunt Dii ex hominibus facti, & Dii Indigetes, quasi in Diis agentes.

10. Il y a des Auteurs qui divisent les Dieux en trois Classes seulement : ceux que les Poëtes ont inventés, sont dans la premiere ; ceux des Philosophes occupent la seconde ; & ceux des Legislateurs & des Politiques, la troisiéme (*a*).

11. D'autres divisoient le ciel en seize demeures, & plaçoient des Dieux dans chacune (*b*), appellant ἄζωνοι ceux qui n'étoient renfermés dans aucune de ces Spheres.

12. Ciceron (1) distribue tous les Dieux en trois Classes ; la premiere est celle des Dieux Celestes, qu'on peut appeller aussi *Majorum Gentium Dii* : la seconde est celle de ceux que leur merite a élevés à ce rang, & qu'on peut appeller les demi-Dieux & les Indigetes ; la troisiéme est celle des Vertus, qui nous élevent jusqu'au Ciel, & qui ont été elles-mêmes divinisées.

(1) De Legib. Liv. 2.

13. Varron soutenoit qu'il y avoit des Dieux connus, & des Dieux inconnus, & il reduisoit à ces deux Classes tous ceux de la Gentilité. Dans la premiere étoient ceux dont on sçavoit les noms, les fonctions, &c. comme, le Soleil, la Lune, Jupiter, Apollon, & les autres. Dans la seconde étoient placés ceux dont on ne sçavoit rien d'assûré, & ausquels on ne laissoit pas d'élever des Autels, & d'offrir des Sacrifices. Le Philosophe Alboïcus (2) regardoit les sept Planetes, comme les sept premiers Dieux du Paganisme, qu'il arrangeoit dans cet ordre, Saturne, Jupiter, Mars, Apollon, Venus, Mercure & la Lune. Pausanias (*c*), Ciceron, Hesychius, & plusieurs autres Auteurs, parlent des Autels élevés aux Dieux inconnus ; & l'on voit dans les Actes des Apôtres que S. Paul dit aux Atheniens : *Ayant vû en passant un Autel consacré au Dieu inconnu*, ἀγνώστῳ Θεῷ, *je viens vous prêcher celui que vous adorez sans le connoître.* C'étoit Epemenidès, ce grand Prophete des Cretois, qui avoit été l'auteur de cette superstition. Consulté par les Atheniens comment ils pourroient appaiser les Dieux, & faire cesser la peste qui ravageoit leur pays, il repondit qu'il falloit laisser aller dans les champs des brebis noires, & les faire suivre par des Prêtres pour les im-

(2) De Imag. Deor.

(*a*) Varron & Scevola, *apud Aug. de Civitate Dei.* L. 4.
(*b*) Martianus, voyez Lylio Geraldi, *Synt.* 10.
(*c*) Pausanias *in Eliacis*, *ἀγνώστων θεῶν βωμοὺς*, *Deorum ignotorum aras.*

moler dans les lieux où elles s'arrêteroient ; & c'est depuis ce temps-là, comme le remarque Diogene Laerce, que l'on voyoit dans la campagne plusieurs Autels élevés aux Dieux inconnus (*a*) ; c'est-à-dire, depuis la vingt-septiéme Olympiade, selon cet Auteur, ou la quarante-deuxiéme si nous en croyons Suidas.

(1) In Protrept.

14. Clement d'Alexandrie (1) a cru pouvoir renfermer tous les Dieux du Paganisme dans sept Classes. Il met dans la premiere les Astres ; dans la seconde les Fruits de la terre, & les Dieux qui y president, Cerès, Pomone, Vertumne, Bacchus, &c. La troisiéme comprend les Dieux des peines & des châtimens, comme les Furies, & quelques autres. Il plaçoit dans la quatriéme les Dieux des passions & des affections, tels que l'amour, la pudeur, &c. Les Dieux des vertus, comme la Concorde, la Paix, &c. formoient, selon lui, la cinquiéme Classe. Les Grands Dieux, qu'on nommoit *Dii Majorum Gentium*, n'occupoient que la sixiéme. Enfin les Dieux Salutaires, comme Esculape, Hygieia, Telesphore, & quelques autres, étoient ceux de la septiéme.

(2) De Myst. Sect. 2. c. 1.

15. Jamblique Philosophe Platonicien divisoit les Dieux en huit Classes (2). Il mettoit dans la premiere les Grands Dieux, qui invisibles de leur nature, se trouvent dans toutes les parties du monde ; c'est-à-dire sans doute, cet Esprit universel dont nous avons déja parlé. Des Esprits Superieurs, qu'il nommoit Archanges, occupoient la seconde. D'autres Esprits d'un rang inferieur, les Anges, formoient la troisiéme. Dans la quatriéme étoient les Demons. Ceux qu'il appelle Archontes Majeurs, c'est-à-dire, les Genies qui presidoient sur le monde sublunaire & sur les élemens, étoient dans la cinquiéme ; & les Archontes Mineurs, dont le pouvoir ne s'étendoit que sur la matiere grossiere & terrestre, dans la sixiéme. Les Heros formoient la septiéme ; & enfin les ames des hommes mis au rang des Dieux, la huitiéme & la derniere. Voyez là-dessus le Chapitre suivant.

16. D'autres Philosophes de la même Secte renfermoient tous les Dieux du Paganisme, ou si on veut tous les Genies, dans deux Classes. Ceux qu'ils nommoient ἄϋλοι, immate-

(a) *Ex eo tempore per agros Atticæ, aræ sine nomine Dei visebantur.* Diog. Laërt.

riels,

riels, & ὑλαῖοι, ou materiels, occupoient la premiere; & ceux qu'ils appelloient *Mondains*, ou *Supramondains*, la seconde.

17. On assure que Mercure Trismegiste admettoit trois Classes de Dieux. Dans la premiere étoient ceux qu'il nommoit Celestes; dans la seconde les Empyrées, & dans la troisiéme les Etherées. Ce celebre Auteur, dit-on, avoit composé mille volumes sur les Dieux de cette premiere Classe, & cent sur ceux de chacune des deux autres.

18. On divisoit encore les Dieux, en Dieux Publics, & en Dieux Particuliers. Les premiers étoient ceux dont le culte étoit établi, & autorisé par les Loix. Les seconds, ceux que chacun choisissoit pour être l'objet de son culte. Tels étoient les Dieux Lares, les Penates, & les Ames des Ancêtres, qu'il étoit permis à chaque particulier d'honorer comme il vouloit.

19. La division la plus generale, est celle qui partage les Dieux, en Dieux naturels, & en Dieux animés. Par les premiers on entend les Astres & les autres Etres Physiques; par les seconds, les hommes qui par leurs belles actions meriterent les honneurs divins. Cependant elle ne renferme pas encore tous les Dieux, puisque ces Genies de differens ordres dont nous venons de parler après Jamblique, ne s'y trouvent pas.

20. La derniere enfin, & en même temps celle que je suivrai en parlant des Dieux des Grecs & des Romains, est celle qui les divisoit en Dieux du Ciel, en Dieux de la Terre, & en Dieux de l'Enfer.

CHAPITRE VI.

De la Nature des Genies ou des Demons.

NOUS avons rapporté dans le premier Chapitre de ce Livre, les ſentimens des Philoſophes ſur la Nature des Dieux ; dans le ſecond & dans le troiſiéme ce qu'en penſoient les Poëtes & les Hiſtoriens. On a dit dans le quatriéme qui étoient ceux qui paſſoient pour être les Enfans des Dieux. Dans le cinquiéme on a vû la Diviſion des Dieux en pluſieurs Claſſes. Il faut maintenant examiner ce que quelques Philoſophes entendoient par les Genies, ou par les Demons.

Les Philoſophes Platoniciens des derniers temps du Paganiſme, attachés à la Magie Theurgique, qui, ſelon eux, élevoit l'ame à la plus ſublime ſpeculation, & la mettoit en état de contempler la Divinité elle-même, avec laquelle elle l'uniſſoit de la maniere la plus intime, ainſi que nous l'avons dit dans le Livre précédent, donnerent cours à l'opinion qui enſeignoit qu'il y avoit des Genies ou des Demons, dont le pouvoir s'étendoit ſur le bas monde, & en particulier ſur l'homme. Porphyre, le plus celebre de ces Philoſophes, écrivit une longue Lettre à Anebo Prêtre Egyptien, pour lui demander des éclairciſſemens ſur les matieres les plus importantes de la Religion, & en particulier ſur celles de ces Genies. Jamblique ſon diſciple ſous le nom d'Abamon, autre Prêtre Egyptien, & le maître d'Anebo, repondit à cette Lettre ; & c'eſt cette réponſe qui fait la matiere du Livre des Myſteres de cet Auteur.

Comme la Lettre de Porphyre n'eſt qu'une conſultation, ce Philoſophe n'y fait pas toujours entendre ce qu'il penſe ; car voulant ménager la delicateſſe d'Anebo, qui regardoit toutes les queſtions qu'il lui propoſe comme des myſteres de Religion, il ſemble ne les lui faire que pour s'en éclaircir. Je n'ai beſoin pour le preſent que de ce qui regarde les Genies ; ainſi laiſſant les autres ſujets qui ſont traités dans cette Lettre, je dis que Porphyre, ſans trop ſe déclarer, nous y apprend bien des particularités ſur la Nature de ces Eſprits, & ſur les

effets qu'on leur attribue. Dabord, dit-il, on ne doit point établir leur sejour dans l'Æther, ou cet air pur qu'habitent les Dieux, mais dans un air plus grossier, ou dans le globe même de la terre. Il n'ose pas même attribuer aux Demons toutes les impostures & les mauvaises actions qu'on met sur leur compte, & dont ce Philosophe est justement choqué; mais ne voulant pas se declarer ouvertement contre une opinion reçue, il avoue qu'il y a de bons Genies, quoiqu'il soit persuadé en même temps qu'en general tous les Demons ont de l'impudence & de la folie.

Après avoir distingué les Demons & les Dieux, en ce que ceux-là ont des corps, & que ceux-ci n'en ont point, il demande à Anebo si les hommes qui prédisent l'avenir, ou qui produisent quelqu'autre effet merveilleux & extraordinaire, doivent en regarder leur ame, ou ces Intelligences, comme la cause: mais il décide lui-même la question, & paroît persuadé qu'il faut attribuer ces effets à ces Genies; ce qui lui fait dire que quelques personnes croyent qu'il y en a d'un certain ordre qui entendent nos prieres, mais qui après tout ne sont propres qu'à imposer & à seduire; que ces Esprits prennent toutes sortes de formes, se changent en differentes figures, & imitent les Dieux mêmes, les Demons, & les ames des morts: que ce sont ces Esprits qui operent tout ce qu'il y a de mauvais, sans produire rien de bon; qu'ils donnent de mauvais conseils, s'opposent de tout leur pouvoir aux bonnes actions, & ont une haine marquée pour les personnes vertueuses; qu'ils aiment l'odeur de la chair & du sang des animaux, & qu'ils se plaisent à être flattés. Il parle enfin de toutes les autres impostures de ces Esprits malins qui font illusion aux hommes, soit qu'ils veillent ou qu'ils dorment.

Cette Lettre est écrite avec art, & on ne peut pas douter que Porphyre ne s'y declare contre l'existence & le pouvoir de ces Genies dont il parle. Cependant il paroît en quelques endroits qu'il en admet, & que ce n'est pas toujours le sentiment des autres, mais le sien qu'il expose, ainsi que le dit S. Augustin, qui a fait l'analyse de cette Lettre (1). » Que les » hommes fassent des menaces aux Dieux, que ces menaces » les épouvantent, & les reduisent à faire ce qu'on desire,

(1) De Civ. Dei. Lib. 10.

» ce font des choses, dit ce Pere de l'Eglise, qui causent une
» juste admiration à Porphyre; mais sous prétexte de les ad-
» mirer, & d'en rechercher les causes, il fait assez entendre
» que ce sont des operations de ces Esprits, dont il a aupa-
» ravant representé les qualités selon l'opinion des autres;
» Esprits de seduction par leurs vices, & non pas de leur
» nature, comme il le dit & le pense lui-même ».

Quoiqu'il en soit, Jamblique repond à cette Lettre article par article, & parlant dans la neuviéme Section, de ce qui regarde les Genies, il paroît également persuadé de leur existence & de leur pouvoir. D'abord, il commence par avouer que cette matiere est fort embarrassante, & sujette à de grandes difficultés. Car, dit-il, on croit que chaque homme peut avoir son Demon, ou par la vertu & l'aspect des Astres qui president à sa naissance, ou qu'il lui est associé par l'art divin de la Magie Théurgique. Il ajoute que le premier de ces moyens n'a rien que de naturel, & que le second dépend des causes surnaturelles; & il blâme fort l'Auteur de la Lettre, sans toutefois le nommer, de n'avoir parlé que du premier de ces moyens, sur lequel il fait rouler toutes ces difficultés, sans avoir songé à faire mention de celui qui est le seul veritable. Ensuite après avoir prouvé l'incertitude de l'horoscope, & de toutes les autres pratiques de l'Astrologie, il fait voir qu'il n'y a que la Théurgie qui puisse amener à quelque connoissance certaine. » Ce n'est donc point, conclut-il,
» par la position des Astres au moment de notre naissance,
» que le Genie qui doit presider à notre vie nous est envoyé:
» il existoit avant nous, & c'est lui qui au moment de la con-
» ception se rend maître de l'ame, & l'unit au corps. Toutes
» nos pensées viennent de lui, & nous n'agissons que con-
» formement aux idées qu'il nous donne (*a*). Enfin il nous
» gouverne entierement jusqu'à ce que l'ame, élevée & deve-
» nue parfaite par les speculations de la Théurgie, ou de cette
» Magie divine qui nous unit avec Dieu, se degage de
» la servitude de ce Genie, qui alors ou l'abandonne, ou en
» devient lui-même l'esclave. Ce Demon, c'est toujours Jam-
» blique qui parle (1), n'est point nous-mêmes, c'est un être

(*a*) Voyez les Chapitres VI. & VII. de la neuviéme Section.

» independant de nous, d'un ordre ſuperieur à notre ame,
» & n'en fait point partie, ainſi que Porphyre ſembloit le croire.
» Comme il ne nous eſt point envoyé par quelque partie de
» l'univers, tels que les Aſtres, &c. mais par l'univerſalité de
» la nature, il preſide à toutes nos penſées, à toutes nos ac-
» tions, & à toutes nos affections : ainſi nous n'avons pas be-
» ſoin, comme l'Auteur de la Lettre l'inſinue, d'en avoir
» pluſieurs, l'un pour la ſanté, l'autre pour la beauté, &c.
» un ſeul nous ſuffit, & il eſt ridicule d'en admettre un pour
» le corps, & un pour l'ame. C'eſt donc en vain que quelques
» perſonnes ont établi differentes formules de prieres pour
» leurs Genies ; il n'en faut qu'une, puiſque Dieu qui nous
» envoye à chacun notre Genie, eſt un de ſa nature ».

Ainſi raiſonnoit Jamblique contre ſon maître Porphyre, qui ne paroiſſoit pas auſſi perſuadé que lui de l'exiſtence de ces Genies. Comme cette myſterieuſe Philoſophie, puiſée dans l'Ecole de Platon, & ſoutenue de quelques dogmes mal entendus de la Religion Chrétienne, fit beaucoup de progrès dans les deux premiers ſiécles de l'Egliſe, les premiers Peres s'attacherent à la combattre, & n'eurent pas de peine à triompher des vains raiſonnemens des Sophiſtes qui la ſoutenoient.

Apulée dans l'Ouvrage qu'il compoſa ſur le Demon de Socrate, qui étoit ſelon lui, un de ces Genies dont nous venons de parler, après avoir dit que c'étoient des Eſprits qui n'avoient jamais été unis à aucun corps, nous developpe ainſi le ſentiment de Platon ſur ce ſujet. « De ces Demons, dit-il, Platon
» eſtime que chaque homme a le ſien, qui le garde & qui
» eſt le temoin, non ſeulement de ſes actions, mais auſſi de
» ſes penſées ; & que lorſqu'on vient à mourir, ce Genie
» traduit en jugement la perſonne du ſoin de laquelle il étoit
» chargé ; & ſi lorſqu'elle eſt interrogée par ſon Juge, elle
» ne repond pas ſuivant la verité, il la reprend & la blâme
» très-ſeverement, comme il en fait l'éloge, lorſque ce qu'elle
» dit eſt veritable ; & c'eſt ſur l'approbation du Genie que la
» Sentence eſt prononcée ; car ce Demon ſçait tout ce qui
» ſe paſſe dans l'homme, juſqu'à ſes plus ſecrettes penſées ».

Quoique Platon & Jamblique ayent cru que chaque homme n'avoit qu'un ſeul de ces Genies pour le conduire, & preſider

à toutes ses actions, d'autres Philosophes cependant de la même Ecole étoient persuadés que nous en avions deux, l'un bon, l'autre mauvais ; c'est ce que nous apprenons de Servius. Ce sçavant Commentateur, sur cet endroit où Virgile dit

(1) Eneid. l. 6. v. 743.

Quisque suos patimur manes (1), dit : *Volunt unicuique Genium appositum, Dæmonem bonum & malum ; hoc est, rationem quæ ad meliora semper hortatur, & libidinem quæ ad pejora : hic est Larva & Genius malus ; ille bonus Genius & Lar.* « On prétend que chacun a deux Genies, l'un bon, & l'autre mauvais ; c'est-à-dire, la raison qui porte au bien, & la cupidité qui induit au mal : le dernier est ce qu'on appelle *Larva*, l'autre bon Genie, ou *Lar* ».

L'opinion qui enseignoit l'existence de ces Genies est plus ancienne que Platon, & il seroit difficile d'en découvrir l'origine. Peut-être étoit-elle puisée dans la même source où l'Auteur du Livre d'Henoc, dont nous avons parlé (2), avoit pris ce qu'il raconte des Anges ; c'est-à-dire, dans la tradition, mais corrompue & alterée, de la rebellion de ces mêmes Anges. Quoiqu'il en soit, c'étoit un sentiment assez generalement reçu, qu'il y avoit une infinité de ces Esprits, inferieurs à la verité au Souverain Etre, dont ils étoient comme les ministres & les médiateurs, mais superieurs à l'homme dont ils prenoient soin.

(2) L. II. c. 5.

Les Dieux, disoient quelques Philosophes, sont trop élevés au-dessus des hommes, pour qu'il puisse y avoir entr'eux aucun commerce, aucun rapport ; & ce devoit être par le moyen de ces Puissances mitoyennes entre Dieu & l'homme, que devoient être établis & ce rapport & ce commerce. C'étoient eux qui presentoient nos prieres aux Dieux, qui leur portoient nos vœux, & qui en même temps venoient communiquer aux hommes les biens que ces mêmes Dieux daignoient leur départir ; Theologie fausse dans son principe, puisque quelque parfaite que l'on conçoive une créature, il restera toujours entre Dieu & elle une distance infinie ; Theologie pitoyable dans ses consequences, puisqu'elle supposoit des Dieux qui relegués dans le ciel, n'étoient pas presens à tout par leur immensité, & avoient besoin du ministere d'autres Puissances, pour connoître & pour soulager nos besoins ;

Theologie enfin qui abusoit étrangement de ce que dit l'Ecriture, des Anges que Dieu a établis comme ses Ministres : *qui facit Angelos suos spiritus*, &c.

Il faut pourtant convenir qu'on ne voit pas que ces Philosophes aient cru que ces Genies, ou ces Demons, fussent des Dieux ; mais comme l'Idolâtrie ne mettoit point de bornes à la superstition, ces mêmes Genies furent enfin regardés comme des Divinités, & eurent leur part dans le culte qu'on rendoit aux Dieux. De-là les Temples, les Chapelles & les Autels que l'Antiquité nous apprend leur avoir été consacrés : de-là encore ces Inscriptions si communes, *Genio loci, Genio Augusti, Junonibus, &c.* Il est vrai qu'on mettoit ces Genies dans la derniere Classe, & dans ce qu'Ovide appelloit *la Populace des Dieux ;* mais il n'en avoient pas moins pour cela, des Autels & des Sacrifices : car la raison même qu'on avoit de les honorer, étoit fondée sur les raffinemens de quelques Philosophes, qui debitoient, comme nous le dirons dans les Reflexions sur l'Idolâtrie, que Dieu souverainement heureux, ne pouvoit en aucune maniere s'irriter ; mais que ces Etres intermediaires entre l'homme & Dieu, étoient souvent de mauvaise humeur, & qu'ainsi il falloit leur offrir de l'encens & des Victimes pour les appaiser.

Chaque homme, dans les principes de cette Theologie, avoit donc son Genie particulier, ou même deux, suivant quelques Anciens ; & c'est ce qui fait dire à Pline, comme nous l'avons déja rapporté en parlant du progrès de l'Idolâtrie (1), que le nombre des Dieux, car il met positivement dans ce nombre les Genies, & les Junons, qui étoient les Genies des femmes, étoit si grand, qu'il y en avoit plus que d'hommes.

(1) Liv. III.

De ce nombre étoit le Genie de Socrate, au sujet duquel Plutarque & Apulée ont fait chacun un Traité particulier ; Genie qui, selon lui, l'avertissoit lorsque ses amis alloient s'engager dans quelque mauvaise affaire ; qui l'arrêtoit, l'empêchoit d'agir, sans jamais le porter à agir : *Divinum quoddam*, dit Ciceron en parlant de ce Demon, *quod Dæmonium appellat, cui semper paruerit, nunquam impellenti, sæpè revocanti.* Mais, quelques raisonnemens qu'on ait fait sur ce pré-

tendu Demon, j'adopte le ſentiment de feu M. l'Abbé Fraguier, qui dans une Diſſertation imprimée dans le quatriéme volume de l'Academie des Belles-Lettres (1), rapporte tout ce qu'on en a dit, à la ſageſſe & à la prudence de ce Philoſophe, qui lui faiſoient prévoir pluſieurs choſes, auſquelles un homme moins éclairé que lui n'auroit pas penſé; car la prudence, dit Ciceron, eſt une eſpece de divination. » Le Demon de Socrate, conclut le ſçavant Academicien que je viens de nommer (2), Demon dont on a parlé ſi diverſement, juſqu'à mettre en queſtion ſi c'étoit un bon ou un mauvais Ange, ſe trouve donc avec beaucoup de vraiſemblance, réduit à n'être plus deſormais que la prudence & la ſageſſe de Socrate à percer dans l'avenir; que Socrate, par un tour ironique, ramenoit au pur inſtinct, qui dans les Poëtes & dans les Rapſodiſtes eſt la fureur poëtique, dans les Devins, la fureur prophetique; & qui les rempliſſant les uns & les autres d'une illumination qui tient le milieu entre la ſcience & l'ignorance, les fait quelquefois rencontrer juſte ».

(1) Pag. 360.

(2) Pag. 372.

CHAPITRE VII.

Reflexions generales ſur l'Idolâtrie.

ON a vû quels étoient les Dieux que le monde inſenſé adoroit. Quel ſpectacle mortifiant pour l'humanité! de voir pendant plus de deux mille ans la terre toute remplie de Temples élevés à de vaines Idoles, dans leſquels des Victimes innocentes étoient immolées à des Dieux criminels; les parfums les plus précieux repandus pour des Idoles qui ne les ſentoient pas. On prioit des Dieux qui n'entendoient pas les prieres qu'on leur adreſſoit (*a*). On s'efforçoit à les appaiſer, eux qui ne ſçavoient pas s'ils étoient irrités; & on imploroit leur aſſiſtance, lorſqu'ils ne connoiſſoient pas nos beſoins. En verité, l'homme abandonné à ſes propres lumieres, eſt un étrange viſionaire!

Tel étoit le triſte état du monde, lorſque Dieu touché de nos

(*a*) *Aures habent & non audiunt, nares habent, & non odorabunt.* Pſalm. 113.

nos miseres, envoya son propre fils sur la terre. Dès-que ce nouveau Soleil parut, les tenebres de l'Idolâtrie commencerent peu à peu à se dissiper. On vit bien-tôt l'Agneau sans tache en possession des droits que le Demon avoit usurpés; & Jesus-Christ crucifié parut au milieu du Capitole, à la place de l'infâme Jupiter.

Mais peut-on penser que les habiles gens aient ajouté foi à une Théologie si grossiere? Ne se mocquoient-ils pas des fables populaires? Et les Philosophes n'avoient-ils pas des idées plus saines de la Divinité? Une question très difficile à decider, est de sçavoir quelle idée avoient de Dieu les Philosophes & les Poëtes. Il est sûr que la plûpart étoient Athées, & ne reconnoissoient d'autre Dieu que la nature: ils croyoient tous la matiere increée, & ne donnoient d'autre part à Dieu dans la formation du monde, que d'avoir débrouillé le Chaos. Encore n'osoient-ils décider si c'étoit Dieu qui avoit présidé à cette operation, ou la nature elle-même:

Hanc Deus, vel melior litem natura diremit,

comme le dit Ovide (1).

(1) Met. L. 1.

Car enfin qu'on examine les opinions des Philosophes, on verra qu'elles se reduisent à trois Classes, ainsi que je l'ai dit dans le premier Chapitre de ce Livre. Je place dans la premiere ceux qui n'admettoient qu'une nature, infinie à la verité & éternelle, mais inanimée; comme Epicure, Straton, & quelques autres. Dans la seconde, ceux qui reconnoissoient un principe intelligent, mais materiel; tels que Zenon, & les Stoïciens ses Disciples. Dans la troisiéme enfin, ceux qui soutenoient, comme Anaxagore & Platon, qu'il y avoit une Intelligence immaterielle & infinie. Ceux des deux premieres Classes étoient incontestablement Athées; ceux de la troisiéme plus éclairés & plus raisonnables sans doute, erroient du moins en ce qu'ils ne croyoient pas la création, & étoient obligés d'admettre l'existence d'une matiere independante & éternelle, comme l'Intelligence qui en forma le monde.

Un passage de Seneque cité par S. Augustin (2), explique en deux mots toutes ces opinions. *Ego feram*, disoit ce Phi-

(2) De Civ. Dei, Liv. 1. c. 10.

losophe, *aut Platonem, aut Peripateticum Stratonem; quorum alter fecit Deum sine corpore, alter sine animo;* puisque voila le Dieu de Platon & d'Anaxagore incorporel, *sine corpore*; le Dieu de Straton, matiere inanimée, *sine animo*; & le Dieu par conséquent des Stoïciens, qui étoit aussi celui de Seneque, mitoyen entre les deux autres, matiere & Intelligence toute ensemble, ou, ce qui revient au même, Intelligence materielle.

Pour ce qui regarde les Poëtes, j'ai fait voir à la fin du second Livre, ce qu'on doit penser de leur Théologie. Ajoutons encore avec le celebre M. Bossuet, que rien n'est plus indigne, & plus choquant en même temps, que la maniere dont ils parlent des Dieux. Ils en font des monstres; ils en representent de ronds, de carrés, de triangulaires, de boiteux, d'aveugles: ils parlent d'une maniere bouffonne des amours d'Anubis avec la Lune; ils disent que Diane eut le foüet; ils font faire à Jupiter son Testament sur le point de mourir; ils font battre les Dieux, & les font blesser par des hommes; ils les font fuir en Egypte, où ils sont obligés pour se cacher, de se revêtir de la peau des Crocodiles & des Lezards: Apollon pleure Esculape, Cybele Athis: l'un chassé du Ciel, est obligé de garder les troupeaux; l'autre reduit à travailler à des Ouvrages de maçonnerie, n'a pas le credit de se faire payer: l'un est Musicien, l'autre Forgeron, l'autre Sage-femme. En un mot, on leur donne des emplois indignes; ce qui sent plûtôt la bouffonnerie du Theâtre, que la majesté des Dieux.

Que penser en effet des Grecs & des Romains en general; de ces deux Peuples, qui regardoient tous les autres comme des Barbares, eux qui avoient adopté le culte de tous les Dieux des Peuples qu'ils avoient vaincus? Quel systême monstrueux que leur Théologie! Quels Théologiens qu'Hesiode & Homere! Ogygès, Danaüs, Cadmus, Cecrops, & en general tous les Chefs de Colonies qui étoient venus d'Egypte & de Phenicie, avoient apporté dans la Grece les Dieux de leur pays, & les ceremonies de leur culte. Quel mêlange bizarre dans leur Théologie! Car enfin quelle peut être une Religion apportée par des gens de mer, qui venoient chercher des établissemens?

On dira peut-être, ainsi que je l'ai déja remarqué, qu'il n'y avoit que le Peuple d'idolâtre. Tout le monde l'étoit, & ceux qui meprisoient la Religion établie, étoient pour l'ordinaire Athées, & le remede étoit pire que le mal. Après tout, si nous en jugeons par la conduite des Sages de l'Antiquité, on ne peut s'empêcher de convenir qu'ils n'ayent donné dans les erreurs les plus grossieres. Que dirions-nous en effet d'un homme d'esprit que nous verrions l'encensoir à la main, prosterné devant une Idole, ou les yeux attentifs sur les entrailles d'une victime, où il cherche sa destinée? Croirions-nous que c'est un hypocrite, qui se mocque dans son cœur des Dieux qu'il invoque par politique? Mais si cela est, quelle regle aurons-nous pour juger des sentimens des autres? Il se peut faire que ces mêmes personnes se mocquoient au sortir du Temple, des ceremonies ausquelles ils venoient d'assister. Ciceron ne raille-t'il pas les Augures? Lucien, & quelques autres, ne se jouent-ils pas de leurs Dieux? Juvenal dit dans une de ses Satyres, qu'il n'y avoit que les enfans qui crussent tout ce qu'on disoit des Enfers, & de Caron:

Esse aliquos Manes, & subterranea regna,
Et Contum, & Stygio ranas in gurgite nigras,
Aque unâ transire vadum tot millia cymbâ,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum ære lavantur (1). (1) Juvenal Sat. 6.

Callimaque & Catulle disent à peu près la même chose: Seneque se mocque des galanteries de Jupiter, comme nous le dirons dans son histoire: Denys le Tyran ne fit-il pas ôter la robe d'or d'Apollon, la barbe d'Esculape, en ajoûtant même une raillerie piquante (*a*)? Tout cela est vrai, mais quelle idée avoit-on de ces gens-là, & ne les regardoit-on pas comme des impies?

En un mot, le systême dont on vient de parler étoit la Religion dominante, & peu de gens l'examinoient assez pour en découvrir les défauts. On ne raisonne pas beaucoup en matiere

(*a*) Il dit que cet habit d'Apollon étoit trop chaud en été, & trop froid en hyver; & d'Esculape, qu'il étoit ridicule que le fils eût de la barbe, pendant que le pere n'en avoit pas.

de Religion ; on suit ordinairement celle de ses Peres, & les raisonnemens convertissent peu de gens. D'ailleurs la Religion Payenne étoit peu incommode : gênante du côté des ceremonies, elle laissoit pour la morale une entiere liberté. On ne s'avise gueres d'examiner une Religion qui favorise les penchans : auroit-on voulu changer des Dieux qui étoient eux-mêmes les modéles des crimes, contre d'autres qui les auroient punis avec severité ? Concluons donc que tout le monde, Peuple & Philosophes, suivoient une Religion dont le systême étoit si grossierement imaginé.

Que les Sçavans se donnent maintenant la torture, dit si élegamment M. Bossuet (*a*), pour deterrer l'origine de l'Idolâtrie, & chercher en quel temps, & par qui elle a commencé. Il est certain que c'est la cupidité & l'ignorance qui l'ont introduite ; & que l'interêt, les passions, & la volupté l'ont maintenue. Ainsi on ne doit pas s'étonner qu'elle ait regné si long-temps sur la terre, où même elle n'est pas detruite, puisqu'il y a des Peuples qui gemissent encore sous la tyrannie du Demon ; & que le temps n'est pas encore arrivé, où toute la terre ne doit reconnoître qu'un seul Dieu par Jesus-Christ. Mais ce qui doit nous étonner, c'est que l'Idolâtrie ait passé chez les Peuples les plus éloignés, & y ait duré jusqu'à present, puisqu'il est sûr que l'Idolâtrie moderne des Indes, de Perse & du Nord, est la même précisément que l'ancienne Idolâtrie Egyptienne. L'humanité aura toujours de quoi rougir des erreurs monstrueuses où les hommes se sont jettés. Qui ne seroit surpris en effet, de voir que le monde que Dieu avoit fait pour manifester sa puissance, soit devenu un Temple d'Idoles (1) ; que l'homme ait été assez aveugle pour adorer l'ouvrage de ses mains, & offrir de l'encens aux bêtes & aux reptiles ; & qu'après avoir élevé ses Idoles, il ait crû qu'il falloit pour les appaiser, repandre son propre sang ? En effet dans tous les Peuples du monde, les hommes ont sacrifié leurs semblables, & il n'y a point d'endroit sur la terre, où cette barbare coutume n'ait été pratiquée.

(1) Id. Ib.

Mais si l'Idolâtrie est un si grand renversement de l'esprit

(*a*) Discours sur l'Histoire Universelle.

humain, ne doit on pas moins s'étonner de l'avoir vue se detruire, que de l'avoir vue durer si long-temps ? Son extravagance au contraire, dit l'éloquent Prelat que je ne fais presque que copier, fait voir la difficulté qu'il y avoit à la vaincre. Le monde avoit vieilli dans cette erreur ; enchanté par ses Idoles, il étoit devenu sourd à la voix de la nature qui crioit contre elles. D'ailleurs tout combattoit en sa faveur, les sens, les passions, la cupidité, l'ignorance, un faux respect pour l'Antiquité, l'interêt des particuliers, & celui de l'Etat. Rien d'un côté de si monstrueux que le systême de l'Idolâtrie; rien en même temps de si seduisant. Quelle douceur en effet pour les passions, d'adorer des Dieux qui y avoient été soumis, & de trouver dans leurs exemples de quoi autoriser & justifier les plus grands dereglemens ? La Religion, bien-loin de reprimer le vice, servoit à le diviniser : la conduite des Dieux, leur Histoire renouvellée dans les Fêtes & les Sacrifices, étoit toute propre à inspirer aux hommes beaucoup d'estime pour leurs passions. Des Dieux vindicatifs, impurs & debauchés, étoient faits pour une nature corrompue, & qui cherche à se satisfaire sans remords, & avec impunité. On peut ajouter avec le même Auteur, que l'Idolâtrie étoit toute faite pour le plaisir : les divertissemens, les spectacles, & enfin la licence même, y faisoient une partie du culte divin. Les Fêtes n'étoient que des Jeux, & il n'y avoit nul endroit de la vie humaine, d'où la pudeur fût bannie avec plus de soin, qu'elle l'étoit des mysteres de la Religion. Quelle puissance ne falloit-il pas pour rappeller dans la memoire des hommes le vrai Dieu si profondément oublié ? Comment accoutumer des esprits si corrompus, à la regularité de la Religion veritable, chaste, ennemie des sens, & uniquement attachée aux biens invisibles ?

Mais si l'Idolâtrie étoit si propre à se soutenir par son caractere, comment la renverser quand tout l'Univers s'étoit ligué en sa faveur ? On sçait ce que firent les Empereurs pour s'opposer au Christianisme naissant ; ces Edits sanglans, ces persecutions inoüies, cette fureur exercée contre les premiers Chrétiens, cette haine du genre humain dont on les chargeoit ; tout cela est connu. Mais ce n'étoient pas là

encore les armes les plus dangereuſes que l'Enfer avoit fourni à l'Idolâtrie, puiſque le ſang des Martyrs étoit la ſemence de nouveaux Chrétiens, comme le dit Tertullien : *ſanguis Martyrum, ſemen Chriſtianorum.* Voici des ennemis plus dangereux que les Empereurs ; je veux dire des Philoſophes, qui employerent toutes les fineſſes d'un eſprit delicat & ſeduiſant, pour donner quelque credit à une ſi mauvaiſe cauſe. Que ne firent-ils pas pour diminuer les abſurdités de leur Religion ? Que de formes differentes ils firent prendre à l'Idolâtrie ? Les uns diſoient par un reſpect affecté envers la Divinité, que tout ce qui étoit divin, étoit inconnu ; qu'il n'appartenoit point à l'homme de diſcourir ſur des choſes ſi hautes ; qu'il falloit croire les Anciens, & ſuivre ſans raiſonner la Religion établie (1). Et quand on leur montroit qu'il ne devoit y avoir qu'un Dieu, ils repondoient que la nature divine étoit ſi étendue, qu'elle ne pouvoit être exprimée ni par un ſeul nom, ni ſous une ſeule forme ; mais qu'après tout, Jupiter & Mars, Apollon & Junon, & les autres Dieux, n'étoient dans le fond qu'un même Dieu, dont les vertus infinies étoient repreſentées par tant de mots differens : que pour ce qui regardoit les Hiſtoires de leurs Dieux, & leurs amours, tout cela n'étoit que des allegories, par où l'on avoit voulu nous apprendre la formation du monde : & que c'étoit pour cela que l'Amour, le plus puiſſant des Dieux, l'avoit formé, parce qu'il avoit uni les Elemens qui le compoſent.

(1) M. Boſſuet. L. cit.

Mais comme cette reſſource de la Philoſophie Stoïcienne menoit à l'Athéiſme, puiſqu'après tout on trouvoit qu'il n'y avoit pas d'autre Dieu que l'Univers, d'autres Philoſophes (2), encore plus ſubtils, prirent un autre tour pour concilier l'unité de l'Etre ſuprême, avec la multiplicité des Dieux vulgaires. Il n'y avoit, diſoient-ils, qu'un Dieu Souverain ; mais il étoit ſi grand, qu'il ne ſe mêloit pas des petites choſes ; & s'étant contenté de faire le Ciel & les Aſtres, il avoit laiſſé à des Subalternes le ſoin de former le bas monde, & de le gouverner : & comme ceux-ci étoient les Mediateurs entre Dieu & les hommes, il falloit les adorer & leur offrir des Sacrifices. Et quand on leur eut fait voir que ce culte n'étoit dû qu'au Souverain Dieu, & que c'étoit une Idolâtrie de l'employer à

(2) Jamblique, Porphyre, Celſe.

l'égard d'autres Dieux, le plus habile d'entr'eux (1), alla jusqu'à dire que le Sacrifice n'étoit pas le culte suprême; que tout ce qui étoit materiel, étoit impur, & ne devoit pas être offert à Dieu; qu'on ne devoit pas même employer la parole à son culte, parce que la voix étoit materielle, & qu'il ne falloit adorer Dieu que par la seule pensée; tout autre culte étant indigne d'une Majesté si haute. Il ajoutoit qu'il falloit offrir l'encens & les victimes à ces Esprits malins qui vouloient passer pour des Dieux, & qu'il étoit necessaire d'appaiser, de peur qu'ils ne nous nuisissent.

(1) Porphyre.

Je n'entreprends pas de refuter ces vaines subtilités, qui se détruisent d'elles mêmes; mais tout cela prouve qu'il n'étoit pas aisé de détruire une erreur si universelle & si seduisante. Car enfin, quoique l'Idolâtrie, à la regarder en elle-même, parût seulement l'effet d'une ignorance brutale; à remonter à sa source, c'étoit un œuvre menée de loin, poussée aux derniers excès par des esprits malicieux, & qui trouvoit sa sûreté dans la protection qu'elle donnoit aux crimes & aux passions. Mais ce qui la rendoit encore plus difficile à deraciner, c'est qu'elle prenoit sa naissance dans le profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est sans doute ce qui avoit fait inventer des Dieux semblables à nous; des Dieux qui n'étoient que des hommes, sujets à nos passions & à nos foiblesses; ensorte que sous le nom de fausses Divinités, c'étoit en effet leurs propres pensées & leurs plaisirs que les hommes adoroient; Divinités respectables & souveraines que la cupidité avoit formées. Ainsi l'homme lui-même étoit devenu le premier Temple des Idoles; & c'étoient les Divinités interieures qui avoient élevé les autres. Car, comme dit l'habile Prelat que j'ai cité déja plusieurs fois, on adoroit Venus, parce qu'on se laissoit dominer par l'amour, & qu'on aimoit sa puissance: Bacchus, le plus enjoué de tous les Dieux, avoit ses Autels, parce qu'on s'abandonnoit & qu'on sacrifioit, pour ainsi dire, à la joye des sens, plus douce & plus enyvrante que le vin. Ainsi avant que de renverser les Idoles, il falloit regler la cupidité, & détruire l'Autel qu'elle leur avoit élevé au milieu du cœur, ouvrage reservé à celui qui devoit éclairer les Nations; prouver par sa doctrine que la veritable joye

étoit celle d'une bonne conſcience ; & qui par ſa mort devoit imprimer dans le cœur de l'homme corrompu par tant de crimes, diſſipé par tant de paſſions, l'amour des ſouffrances & de l'humilité. Auſſi vit-on par un effet également admirable & ſurprenant, que pendant qu'un Philoſophe avec ſes raiſonnemens arrangés n'avoit jamais pu renverſer aucune Idole, de ſimples Pêcheurs, le rebut du monde, qui ne prêchoient que les croix & les mortifications, les virent tomber en poudre, quoique ſoutenuës par la puiſſance des Empereurs, obſtinés à en conſerver le culte.

On ne ſçauroit douter après le témoignage des Peres de l'Egliſe (*a*), que ſous le nom de Jupiter, les Poëtes n'ayent voulu ſouvent parler du Dieu Souverain ; qu'ils lui donnent toujours une ſuperiorité ſur les autres Dieux ; qu'ils le regardent comme leur Maître : *Deûm Sator atque hominum Rex*, dit Virgile : ils ajoutent que tout eſt plein de Jupiter, les chemins, les places publiques, la mer, les étangs, & nous-mêmes : *Plenæ autem Jovis ſunt omnes equidem viæ, plena quoque hominum fora, plenumque mare & ſtagna ; ubique omnes Jove repleti ſumus*, comme dit le Poëte Aratus ; c'eſt même aux paroles de ce Poëte que
(1) Act. 12. S. Paul (1) fait alluſion lorſqu'il dit, *In ipſo vivimus, movemur & ſumus, ut quidam veſtrorum Poëtarum dixit.* Mais il faut avouer auſſi que le plus ſouvent ils n'entendoient par Jupiter, que cet ancien Roi de Crete fils de Saturne, Prince ſouillé de mille crimes, & coupable d'un parricide ; qu'ils ſe faiſoient un plaiſir à tout propos, d'en raconter les avantures ; & que de ce prétendu Dieu Souverain & qui gouvernoit tous les autres, ils en font l'eſclave des paſſions les plus honteuſes, & en toutes choſes ſoumis au Deſtin, dont il lui falloit ſubir les Arrêts irrevocables. Ainſi on ne ſçauroit nullement les excuſer d'une Idolâtrie également groſſiere & ridicule. Auſſi quand le Philoſophe Celſe vouloit inſinuer qu'il importoit peu qu'on donnât à Dieu le nom de Jupiter ou d'Adonis, ou d'Ammon, pourvû qu'on y attachât cette idée de Souveraineté & d'indépendance qui convient au vrai Dieu ; Origene le réfute

(*a*) Clement Alex. Strom. L. 1. Athenag. S. Aug. Euſebe, Origene, Theod. Tertullien, Minuc. *Voyez le Pere Thomaſſin, Lecture des Poëtes,* Tome I. Livre II. Chapitre I. & XII.

ſolidement

solidement (1), & lui fait voir que les Chrétiens avoient horreur de cette maxime deteftable, de donner le nom de Jupiter au vrai Dieu, ou le nom de Dieu à Jupiter; que c'étoit à cette marque qu'on diftinguoit un Chrétien d'un Idolâtre. Lactance & les autres Peres font de même fentiment, & réfutent fur ce fujet les vains fophifmes de ces Apologiftes de l'Idolâtrie.

(1) L. 2. contra Celfum, & L. 5.

Mais quelques entêtés que fuffent les Philofophes, il auroit été plus difficile encore de changer leur cœur que d'éclairer leur efprit, ou pour parler plus jufte, l'efprit & le cœur formoient une égale oppofition à la verité du dogme & à la feverité de la morale. On en voit un exemple bien marqué dans la conduite de Felix Gouverneur de Judée. S. Paul (2) n'a pas plûtôt prononcé le mot refurrection, *Quoniam de refurrectione mortuorum ego hodie judicor à vobis*, qu'on renvoye fes accufateurs, en difant je vous écouterai quand le Tribun Lyfias fera arrivé. Le même Apôtre veut-il dans un autre converfation parler au même Félix, *de la juftice, de la chafteté, & du jugement à venir*, cet homme effrayé lui dit; *retirez-vous quant à prefent, je vous manderai quand il faudra. Quod nunc attinet, vade: tempore autem opportuno accerfam te* (3).

(2) Act. 24. v. 15.

(3) Ib. v. 15.

LIVRE SIXIE'ME,

Des Dieux adorés dans les Pays de l'Orient.

AVANT PROPOS.

COMME les Pays les plus voiſins de la plaine de Sennaar, où ſe fit la premiere diſperſion des peuples, après le Deluge, ont été les premiers peuplés, & que ce fut dans ces mêmes Pays que commença l'Idolâtrie, pour garder quelque ordre dans l'Hiſtoire des Dieux, que je vais commencer, il eſt neceſſaire de parler des Divinités des Peuples de l'Orient, avant que de paſſer à celles de la Grece, de l'Italie, & des autres parties de l'Occidnt.

Malheureuſement il ne nous reſte aucune Hiſtoire ſuivie de la Religion de ces anciens Peuples. Quelques fragmens de leurs Hiſtoriens, repandus dans divers Auteurs, & quelques paſſages de l'Ecriture Sainte, où il eſt fait mention des Dieux qu'adoroient les Peuples voiſins de la Paleſtine, ſont tout le ſecours que nous avons pour la connoître. Il eſt vrai que pluſieurs Sçavans du dernier ſiecle & de celui-ci, ont cherché à débrouiller le chaos des anciennes Divinités de l'Orient, parmi

lesquels Selden, Bochart, Vossius, & en dernier lieu Monsieur Fourmont, peuvent être consultés avec fruit ; mais malgré leurs conjectures, souvent très-ingenieuses, sur-tout pour ce qui concerne les noms de ces Dieux, il restera toujours dans cette matiere une obscurité impenetrable. Profitons du travail de ces sçavans Hommes, & tâchons de donner des Divinités dont je dois traiter dans ce Livre, l'idée la plus nette qu'il nous sera possible.

Les Peuples de l'Orient, generalement parlant, n'avoient gueres d'autres Dieux que le Soleil, la Lune, & les Planetes : c'est par le culte des Astres que l'Idolâtrie a commencé, comme nous l'avons déja dit. Cette Religion dura long-temps chez les Peuples dont je parle, & si on excepte l'Egypte, on ne trouve gueres ailleurs d'autres Dieux que le Soleil & la Lune. On verra en effet, par tout ce que je dirai dans la suite, que c'étoit à ces deux Astres, qu'on honoroit sous differens noms, que se rapportoit tout le culte des Peuples de l'Orient. Le Soleil étoit l'Osiris des Egyptiens, l'Ammon des Libyens, le Saturne des Carthaginois (1), l'Adonis des Pheniciens, le Bal ou Belus des Assyriens, le Moloch des Ammonites, le Dionysus ou l'*Urotal* des Arabes, le Mithras des Perses, le Belenus des Gaulois. On sçait que parmi les Grecs, Apollon, Bacchus, Liber ou Dionysus, étoient la même chose que le Soleil ; Macrobe (2) le prouve d'une maniere qui ne laisse point de replique. Que dirai-je enfin ? Cet Astre a été la Divinité de presque toutes les Nations, tant du vieux que du nouveau Monde.

(1) Servius, in 2. Æneid.

(2) Sat. L. 1. c. 10.

De même la Lune étoit Isis en Egypte, Astarté en Phenicie, Alilat chez les Arabes, Mylitta chez les Perses ; Artemis, Diane, Dictynne, &c. en Grece, dans l'Isle de Crete, dans celle de Delos, & ailleurs. Macrobe va encore plus loin (3) puisqu'il prétend, comme on l'a déja dit, que tous les Dieux que le Paganisme adoroit, devoient rapporter leur origine au Soleil & à la Lune.

(3) Loc. cit.

Lorsqu'Alexandre fit la conquête de l'Asie, c'étoient-là les Dieux principaux qu'on y adoroit, & on n'y connoissoit point encore ceux de la Grece ; mais les Grecs qui vouloient passer pour un Peuple très-ancien, après y avoir introduit le culte

de leurs Dieux, prétendirent qu'ils étoient la plûpart les mêmes que ceux des Peuples qu'ils venoient de conquerir. Deux exemples, parmi plusieurs qu'on pourroit rapporter, rendront la chose sensible. Ayant remarqué quelque conformité dans ce qu'on disoit du Baal des Pheniciens, & ce qu'eux-mêmes ils publioient de leur Saturne, ils ne balancerent pas à dire que la grande Divinité de Phenicie étoit Saturne. Ayant remarqué de même les infamies & les prostitutions qui se commettoient dans le culte de quelqu'une des Divinités de ces Peuples, ils conclurent que ce ne pouvoit être que leur Venus.

Après ces Préliminaires il faut entrer en matiere, je commence par les Dieux d'Egypte.

CHAPITRE I.

Des Dieux des Egyptiens.

LES Hebreux ayant demeuré long-temps en Egypte, & s'étant quelquefois laissés seduire par les superstitions de ce Peuple idolâtre, comme le leur reproche le Prophete Ezechiel, & comme il paroît par le Veau d'or qu'ils adorerent dans le desert, on croiroit pouvoir trouver dans les Livres de Moyse, l'Histoire de la Religion des Egyptiens; mais quoique le Pentateuque paroisse principalement écrit pour l'extirpation de l'Idolâtrie, & que l'Auteur de ce Livre employe à tous momens les exhortations, les prieres & les menaces; qu'il y nomme avec indignation les Dieux des Peuples que les Israëlites devoient conquerir, il n'y entre cependant dans aucun détail sur les Divinités Egyptiennes, se contentant dans les préceptes qu'il prescrivoit aux Juifs, de les indiquer en general, de leur en inspirer toute l'horreur que meritoient ces fausses Divinités, & d'envelopper toute l'histoire de l'Idolâtrie de cet ancien Peuple, sous le nom general des *abominations* de l'Egypte. Peut-être évitoit-il de renouveller un souvenir trop funeste, & en même temps trop dangereux pour une Nation foible & inquiéte. Il parle cependant de ces

Dieux, quoique d'une maniere generale ; & de ce qu'il en dit, Selden a bien sçu tirer le rapport qui se trouve entre les paroles de Moyse, & ce que l'Antiquité nous apprend des Dieux des Egyptiens. En effet lorsque ce saint Legislateur dit (1) aux Juifs, qu'ils n'avoient vû aucune figure, aucune image, lorsque Dieu leur parla à Horeb, de peur que seduits par-là ils ne fussent portés à faire des representations d'homme ou de femme ; *Non vidistis aliquam similitudinem in die quâ locutus est vobis Dominus in Horeb, de medio ignis, ne fortè decepti, faciatis vobis sculptam similitudinem aut imaginem masculi vel fœminæ ;* il paroît que cela regarde les figures des Dieux representés par les Egyptiens sous une forme humaine. Lorsqu'il ajoute ensuite, *ni la ressemblance d'aucun animal qui soit sur la terre : similitudinem omnium jumentorum quæ sunt super terram*, il semble faire allusion aux bœufs Apis & Mnevis, au bouc adoré à Mendès ; aux chats & aux chiens, c'est-à-dire, à la Déesse de Bubaste & au Dieu Anubis, representés sous les figures de ces animaux. Par ces mots, *vel avium sub cœlo volantium, ou des oiseaux qui volent dans le ciel ;* on voit bien qu'il fait allusion aux oiseaux adorés dans le même Pays, tels que l'Ibis, l'Ichneumon & quelques autres : & par ceux-ci, *ou des reptiles qui se meuvent sur la terre, ou des poissons qui sont dans les eaux ; atque reptilium qui moventur in terrâ ; sive piscium qui sub terra moventur in aquis*, il entend l'Oxyrinchus, le Crocodile, en un mot, les poissons & les insectes qui furent l'objet du culte de ce Peuple superstitieux. Enfin lorsqu'il dit à son Peuple, » de peur qu'élevant vos yeux au ciel, » & y voyant le Soleil, la Lune & les autres Astres, trompés & deçus vous ne les adoriez & vous n'addressiez vos » vœux vers des créatures que le Seigneur a formées pour » l'utilité de toutes les Nations qui sont sous le ciel » ; *ne fortè elevatis oculis ad cœlum, videas Solem & Lunam, & omnia Astra cœli, & errore deceptus adores ea, & colas quæ creavit Dominus tuus in ministerium cunctis gentibus quæ sub cœlo sunt* (2) ; il paroît qu'il a voulu indiquer & détruire le Sabisme, qu'il met le dernier, quoique vraisemblablement il ait été la plus ancienne Religion des Egyptiens, qui, comme je l'ai remarqué, & cela regarde aussi toutes les Nations idolâtres, ado-

(1) Deut. c. 4. v. 16. & seq.

(2) Ibid.

rerent les Astres avant que d'en venir aux autres parties de la nature, & enfin aux hommes déifiés, qui fut, selon moi, le dernier excès de l'Idolâtrie.

Quoiqu'il en soit, le plus ancien des Historiens profanes, & celui qui parle d'une maniere plus sçavante de la Religion des Egyptiens, est Herodote; ainsi avant que d'entrer dans le détail des Divinités de cet ancien Peuple, je dois rapporter tout ce qu'il en dit. Les Egyptiens, selon lui (1), sont les premiers de tous les Peuples qui ont sçu le nom des douze grands Dieux; & c'est d'eux que les Grecs les avoient appris. Ils sont aussi les premiers qui ayent élevé des Autels aux Dieux, qui en ont fait des representations, qui leur ont élevé des Temples, & qui ont eu des Prêtres pour les servir, excluant totalement le sexe du Sacerdoce. Jamais aucun Peuple, continue-t'il, ne fut plus religieux. Il y a en Egypte deux sortes d'Ecriture; l'une commune, & l'autre sacrée, & celle-ci est uniquement destinée aux mysteres de la Religion. Les Prêtres de ce pays, se rasent tous le corps de trois jours en trois jours. Vétus de lin, avec des souliers faits de la plante nommée Papyrus, il ne leur est pas permis de porter d'autres habits, ni d'autre chaussure. Ils sont obligés de se laver dans de l'eau froide deux fois le jour, & deux fois la nuit. Obligés de faire un choix scrupuleux des Victimes qu'ils doivent offrir à leurs Dieux, ils seroient punis de mort s'ils en immoloient quelqu'une qui n'eût pas les qualités requises. La Victime conduite à l'Autel, ils allument un bûcher, & après avoir fait une libation avec du vin, ils l'immolent, lui coupent la tête, & écorchent le reste du corps: pour la tête, après l'avoir comblée de maledictions, ils la portent au marché, & la vendent aux Marchands Grecs; & s'il ne s'y en trouve point de cette Nation, ils la jettent dans le fleuve. La malediction qu'ils lancent contre cette partie de la Victime est telle: *S'il doit arriver quelque mal dans toute l'Egypte, qu'il retombe sur cette tête.* C'est ainsi, continue notre Auteur, qu'on sacrifie dans toute l'étendue du Royaume, & qu'on a en si grande abomination les têtes des Victimes, qu'on s'abstient même de manger celle d'aucun animal. La Victime étant écorchée, & les Prêtres ayant fait quelques prieres, ils en tirent le ventre,

(1) Herodote. Liv. 2.

& y laiſſent le reſte des entrailles & la graiſſe, coupent les jambes de la bête, le rein & les épaules ; & mettent dans ſon corps des pains purs, du miel, des raiſins, des figues, de l'encens, de la myrrhe & d'autres odeurs ; & après y avoir repandu de l'huile, ils diſtribuent le reſte de la Victime pour le feſtin. Les Prêtres n'offrent le Sacrifice qu'à jeun, & toutes les Victimes doivent être des mâles, les femelles étant conſacrées à Iſis.

Au reſte ; (c'eſt toujours Herodote que je copie,) les Egyptiens n'adorent pas tous les mêmes Dieux, ſi ce n'eſt Iſis & Oſiris, leurs grandes Divinités. Ils penſent qu'Oſiris eſt le même que Bacchus ou Dionyſus. Ceux qui habitent la Thebaïde, ont un grand reſpect pour les brebis, & n'immolent que des chevres ; pendant que ceux de Mendès reverent les chevres, & n'offrent à leur Dieu que des brebis. Les premiers rendent cette raiſon de la veneration qu'ils ont pour les brebis. Hercule, diſent-ils, ayant une grande paſſion de voir Jupiter, ce Dieu prit la depouille d'un Belier, & lui apparut ſous ce déguiſement. Voilà, ajoute cet Hiſtorien, la raiſon pour laquelle les Thebains repreſentent Jupiter avec une tête de Belier, qu'ils regardent cet animal comme ſacré, & s'abſtiennent d'en offrir en Sacrifice, ſi ce n'eſt une fois l'an, au jour de la fête de Jupiter ; dans laquelle pour éterniſer la memoire de ſon apparition à Hercule, ils en immolent un, couvrent de ſa depouille la Statue de ce Dieu, & placent auprès d'elle celle de ſon fils, comme s'il lui apparoiſſoit de nouveau.

» J'ai appris, dit toujours Herodote, que les Egyptiens » mettoient leur Hercule au nombre de leurs douze grands » Dieux : car pour l'Hercule Grec, ajoute-t'il, je n'en ai rien » pu apprendre dans le Pays. D'où l'on doit conclure que ce » n'étoit pas des Grecs que les Egyptiens avoient reçû le » nom de ce Dieu ; mais qu'au contraire les Grecs l'avoient » appris des Egyptiens : & ce qui le perſuade, c'eſt qu'Amphitryon & Alcmene, que les Grecs diſent être le pere & » la mere d'Hercule, étoient originaires d'Egypte. D'ailleurs » les Egyptiens n'ont aucune connoiſſance ni de Neptune, » ni des Dioſcures : comment donc auroient-ils appris des

» Grecs le nom ſeul d'Hercule, ſans jamais avoir rien oui dire
» des autres Dieux des Grecs » ?

Herodote qui paroît avoir été particulierement curieux de ce qui regarde ce Dieu, dit que pour mieux s'en éclaircir il étoit allé à Tyr, ville de Phenicie, parce qu'il avoit appris qu'Hercule avoit un Temple celebre dans cette ville; qu'il trouva en effet ce Temple orné de magnifiques preſens, & qu'il y avoit deux Statues de ce Dieu, une d'or, & l'autre d'une pierre precieuſe, qui jettoit pendant la nuit un grand éclat; qu'il avoit demandé aux Prêtres ſi ce Temple étoit ancien; & qu'ils lui avoient repondu, qu'il l'étoit autant que la ville, qui avoit été bâtie depuis deux mille trois cens ans; époque plus ancienne que les Grecs. Il ajoute qu'il y avoit dans la même ville un autre Temple, dedié à Hercule Thaſius, & que s'étant tranſporté à Thaſe, il y avoit vû un Temple bâti en l'honneur de ce Dieu, par ceux qui enleverent Europe, évenement qui précéde de cinq generations la naiſſance de l'Hercule Grec : d'où il conclut qu'Hercule eſt une ancienne Divinité, & que les Grecs font bien d'en honorer deux, l'un comme un Dieu immortel (*a*), l'autre comme un Heros (*b*).

Ce même Hiſtorien ajoute encore pluſieurs choſes concernant la Religion des Egyptiens, leurs Fêtes & leurs Sacrifices, que je rapporterai dans la ſuite.

Je ſuis très perſuadé, comme je l'ai dit ailleurs, que l'Idolâtrie fut moins groſſiere & moins chargée de ceremonies dans ſes commencemens qu'elle ne le fut dans la ſuite, & que le Peuple dont je parle, n'admit d'abord qu'un petit nombre de Dieux, c'eſt-à-dire, les Aſtres & les Elemens. Si nous en croyons même Plutarque, il ne faut pas confondre avec le reſte de l'Egypte, les Thebains, dont la Religion étoit beaucoup plus pure que celle des autres Egyptiens. *Les habitans de la Thebaïde*, dit cet Auteur, ſuivant la correction de Voſſius, *ſont exempts de ces ſuperſtitions, puiſqu'ils ne reconnoiſſent aucun Dieu mortel, n'admettant pour premier principe que le Dieu Cneph, qui n'a point de commencement, & qui n'eſt*

(*a*) Surnommé l'Olympien.
(*b*) Voyez Tome III. l'Article des Heros.

point sujet à la mort (*a*). On ne doit pas même douter que tant de figures monstrueuses sous lesquelles les Egyptiens representoient leurs Dieux, ne fussent l'ouvrage, ou de l'imposture des Prêtres, ou des rêveries de ceux de leurs Philosophes qui admettoient la Metempsycose, ou le fruit de l'imagination des Peintres & des Sculpteurs. Ciceron le disoit des Dieux Romains: *les Dieux presentent les figures qu'il a plu aux Peintres & aux Sculpteurs de leur donner*; *Nos Deos omnes eâ facie novimus, quâ pictores fictoresque voluerunt* (1). Cette licence ne regarde pas les premiers temps, où peut-être même les Egyptiens n'avoient pas encore songé à representer leurs Dieux sous les figures des hommes ou des animaux. J'ajoute que cette derniere sorte de representation doit son origine à l'opinion de la Metempsycose, qui enseignoit que l'ame passoit après la mort dans le corps des animaux. De-là ces figures monstrueuses de tant de Divinités Egyptiennes, dont les unes paroissoient avec des têtes de chat, de singe, d'épervier, d'ibis, de chien, &c. telles qu'on les voit dans les Cabinets des curieux: mais j'expliquerai dans un Chapitre de ce Livre, cette partie de la Mythologie des Egyptiens.

(1) De Nat. Deor.

Herodote parle en plusieurs endroits, tantôt des huit grands Dieux, puis de douze autres adorés des Egyptiens; mais il ne les nomme pas exactement.

Quoique Isis & Osiris fussent, suivant cet Auteur & tous les Anciens, les Dieux les plus respectables de l'Egypte, & qu'ils fussent honorés dans tout le pays, au lieu que les autres ne l'étoient que dans des *Nomes* (*b*) particuliers, cependant je crois qu'ils n'ont pas été les premiers ni les plus anciens: voici l'ordre dans lequel les placent les Mythologues. Ils mettent à la tête de leur liste Vulcain & Vesta, c'est-à-dire le feu; puis viennent Saturne, Rhea, Cerès, Neith ou Minerve, le Nil, ou plûtôt l'Ocean; car ce fleuve anciennement s'appelloit ainsi; Jupiter, Junon, Mars, Hammon, confondu dans la suite avec Jupiter, & enfin un troisiéme Jupiter surnommé Uranius, ou le celeste. Après ces douze grands Dieux

(*a*) Voyez ce qu'on dira de ce Dieu dans la suite.
(*b*) Ce mot signifie les differentes Préfectures, ou les differens Gouverneurs de l'Egypte.

venoient Osiris, Isis, Typhon, qu'ils nommoient aussi *Seth*, *Bebon* ou *Smyt*, suivant Plutarque, Nephté sa femme, Venus, Orus fils d'Isis, Arueris, plus ancien qu'Orus & le modele de l'Apollon des Grecs, Canopus, Bubastis ou Diane, Harpocrote, Anubis, d'où est venu le Mercure Grec. Macedo fils d'Osiris, Pan ou Mendès, Maro, Triptoleme, Hercule, Mercure Trismegiste, Antée, Busiris, & Promethée, enfin Serapis, que quelques Auteurs confondent avec Osiris.

Je devois mettre à la tête de ce Catalogue, *Cneph*, le Dieu des Thebains, Etre éternel & immortel, qu'on regardoit comme l'auteur de toutes choses. C'est ce premier Principe qu'on representoit à Diospolis sous la figure d'un homme, qui avoit une plume sur la tête, & qui tenoit de la main un Sceptre & une Ceinture. De sa bouche sortoit un œuf d'où émanoit *Phta* ou le monde, comme nous l'avons expliqué plus au long dans l'Article de la Theogonie Egyptienne.

(1) Recher. Crit.

La grande Chronique, citée par M. Fourmont (1), donne une Liste differente, & semble n'admettre en Egypte que huit Dieux & neuf Demi-Dieux. Les premiers sont Memnon, Vulcain, le Soleil, Agathodæmon, Chronos, Isis, Osiris, un autre qu'elle ne nomme pas, enfin Typhon. Les Demi-Dieux sont Orus, Mars, Anubis, Hercule, Apollon, Ammon, Tithois, Sosus, Jupiter : sur quoi je ferai trois remarques. La premiere, qu'il faut que cette Chronique ne soit pas de la premiere Antiquité; car Herodote, parlant des Dieux adorés en Egypte, ne fait aucune mention de leurs Demi-Dieux. Il dit même positivement que les Egyptiens ne connoissoient aucun Heros, c'est-à-dire, aucuns Demi-Dieux. La seconde, est que cette Chronique contredit la plus saine Antiquité, puisqu'elle met au rang des Demi-Dieux Jupiter, Apollon, &c. qui certainement étoient au nombre des Grands Dieux parmi les Egyptiens. Mais 3°. il est necessaire pour entendre l'Histoire de toutes les Religions que le Paganisme enfanta, d'observer qu'il leur arrivoit bien des changemens ; qu'on y ajoutoit de nouveaux Dieux ; & que le culte des anciens s'abolissoit même quelquefois entierement. Ainsi il n'est pas étonnant que les Listes qu'on donne des Dieux de quelques Peuples, & le rang qu'ils y tiennent, soient si differens.

On ne finiroit pas si on vouloit ajouter à ces deux Listes, un nombre infini d'autres Dieux que chacun choisissoit à son gré, pour être l'objet de son culte ; ou ceux que l'opinion de la Metempsycose avoit enfantés, en enseignant que l'ame des grands Hommes passoit dans les Astres, quelquefois même dans les Animaux, ou dans de simples plantes. C'étoit sur ce fondement qu'on publioit que celle d'Isis habitoit dans l'étoile de la Canicule, qu'on nommoit Sothis ; celle d'Orus, dans Orion ; celle d'Osiris, dans les bœufs Apis & Mnevis ; celle de Typhon, dans la Constellation de l'Ourse ; celles de Mercure, de Diane, d'Apollon, de Venus, & de Saturne ou Chronos, dans les Planetes de leur nom.

Après avoir ainsi exposé le fond de l'ancienne Religion des Egyptiens, il faut entrer dans quelque détail sur les Dieux que nous venons de nommer, & expliquer ensuite de quelle nature étoit le culte qu'on leur rendoit. Mais je dois avertir auparavant, que je ne parlerai dans ce Livre, que de ceux dont le culte fut toujours renfermé dans l'Egypte, ou qui ne fut admis que fort tard dans la Grece & dans l'Italie : l'Histoire des autres, dont la connoissance fut portée chez les Grecs par les anciennes Colonies, & qui formerent la Religion de ce Peuple, fera la matiere du second Volume, où j'aurai soin d'avertir du temps de leur transport.

Article Premier

Histoire d'Osiris & d'Isis.

Suivant Herodote & tous les Anciens, Osiris & Isis étoient les deux grandes Divinités des Egyptiens, & les plus generalement honorées dans tout le pays ; & presque toute la Mythologie de cet ancien Peuple se trouve renfermée dans ce que leurs Prêtres debitoient à leur sujet. Ce qui jette une grande obscurité sur leur histoire, c'est que quelquefois ils les regardoient comme des personnes qui avoient autrefois gouverné l'Egypte avec beaucoup de sagesse & de prudence ; quelquefois comme des Etres immortels de leur nature, qui avoient formé le monde, & arrangé la matiere dans la forme qu'elle conserve encore aujourd'hui.

Ceux qui humanisent Osiris & Isis, conviennent tous qu'ils étoient frere & sœur ; mais ils ne sont pas d'accord sur leurs parents. L'opinion la plus commune est celle que rapporte Diodore de Sicile (1). Le Soleil, selon cet Historien, fut le premier qui regna en Egypte, Vulcain lui succeda, puis Saturne, qui ayant épousé Rhea sa sœur, en eut Isis & Osiris.

(1) Liv. 1.

Pour jetter quelque lumiere sur un sujet si embrouillé, je dois, 1°. rapporter la Mythologie Egyptienne d'Isis, d'Osiris, & de Typhon, 2°. expliquer les fables que les Grecs y ont mêlées, 3°. rechercher ce qu'il peut y avoir d'historique dans ce sujet, 4°. enfin parler du culte qu'on rendoit à ces Divinités.

Mythologie Egyptienne au sujet d'Isis & d'Osiris.

Les Egyptiens qui voyoient le bien & le mal regner également dans le monde, & qui ne pouvoient concevoir qu'un Etre essentiellement bon eût pu permettre le mal, encore moins en être l'auteur, furent les premiers qui inventerent deux Principes, l'un bon, & l'autre mauvais ; & qui introduisirent cette erreur, qui dans la suite a fait tant de progrès (*a*). Ils designerent le bon Principe sous le nom d'Osiris, & le mauvais sous celui de Typhon. De là les guerres & les persecutions de ce dernier contre son frere, à qui enfin il ôta la vie. Comme ils attribuoient tous les maux qui regnoient dans le monde à Typhon, ils regardoient Osiris comme l'auteur de tous les biens. La création du monde, long-temps disputée & reculée par les intrigues du mauvais Principe ; l'ordre & l'arrangement qui y regnent, étoient l'ouvrage d'Osiris : le trouble, l'horreur, les guerres, en un mot tous les maux qui desolent l'univers, venoient de Typhon.

Plutarque, qui dans son Traité d'Isis & d'Osiris, nous a conservé d'anciennes traditions qu'on chercheroit vainement ailleurs, dit qu'on reconnoissoit dans le bon Principe trois qualités, dont l'une faisoit l'office de pere, & c'étoit Osiris ; l'autre celui de mere, c'étoit Isis ; enfin celui de fils, & voilà leur Orus, premiere production du pere & de la mere. Les Egyptiens, suivant ce même Auteur, debitoient mille autres fables sur ce même sujet, que l'on peut voir dans le Traité

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans le Traité de l'Idolâtrie.

que je viens d'indiquer ; mais la plus extravagante de toutes, à mon avis, eſt celle qui portoit qu'Iſis & Oſiris, conçus dans le même ſein, s'étoient mariés dans le ventre de leur mere, & qu'Iſis en naiſſant étoit déja groſſe d'Arueris. Leurs Prêtres racontoient de mille manieres differentes les guerres & les perſecutions de Typhon contre Oſiris ſon frere, & Iſis ſa belle-ſœur ; & ſi j'en ſupprime le détail, c'eſt pour épargner au Lecteur la peine de ne voir que, ou des choſes qui ſe contredisent, ou une Phyſique extrêment groſſiere.

Toute la Theologie Egyptienne étoit donc cachée ſous les ſymboles de ces deux Divinités. Oſiris parmi eux étoit le Soleil, le premier objet de leur Idolâtrie, & Iſis, la Lune ; & leurs noms même ſe rapportent à ces deux Planetes, puiſque dans leur langue, Oſiris vouloit dire, *celui qui voit clair* ; & Iſis, *l'ancienne*, expreſſion qui parmi eux deſignoit la Lune. Tous les Sçavans conviennent que les bœufs *Apis* & *Mnevis*, conſacrés à Oſiris après ſon Apotheoſe, étoient les ſymboles du Soleil. Ainſi, ſoit que les Prêtres Egyptiens, pour derober au Peuple la connoiſſance de l'Hiſtoire de ce Prince, publiaſſent qu'il étoit veritablement le Soleil, ou que reconnoiſſant qu'Oſiris avoit été un homme mortel qui avoit gouverné l'Egypte, & l'avoit comblée de ſes bienfaits, ils vouluſſent faire croire que ſon ame étoit allée habiter dans cet Aſtre, ils convenoient toujours qu'il étoit devenu l'Aſtre qui nous éclaire, & qui par ſa chaleur bienfaiſante, repand partout la fecondité & l'abondance, & que c'étoit à lui que doivent s'adreſſer les vœux, les prieres & les Sacrifices. Ainſi fut confondu le culte d'Oſiris avec celui du Soleil, & celui d'Iſis avec celui qu'on rendoit à la Lune. C'eſt ainſi que ces Prêtres avoient trouvé l'art de rendre l'Idolâtrie moins groſſiere, en diſant que c'étoit, non un homme mortel, mais un Aſtre éternel qui étoit l'objet de l'adoration publique.

Les Auteurs Grecs & Latins étendoient encore davantage cette Mythologie Egyptienne d'Iſis & d'Oſiris, puiſque ſelon eux, ils renfermoient toute la nature, & tous les Dieux de cet ancien Peuple. Nous avons dans les Antiquaires un monument élevé autrefois par Arrius Balbinus, où ſe lit cette Inſcription : *Déeſſe Iſis, qui êtes une & toutes choſes.* Plutarque (1)

(1) De Iſid.

dit qu'à Saïs dans le Temple de Minerve, qu'il croit être la même qu'Isis, il y en avoit une qui portoit : *Je suis tout ce qui a été, ce qui est, & qui sera ; & nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile.* Apulée (1) fait parler ainsi cette Déesse : *Je suis la Nature, mere de toutes choses, maîtresse des Elemens, le commencement des siecles, la Souveraine des Dieux, la Reine des Manes . . . . ma Divinité uniforme en elle-même, est honorée sous differens noms & par differentes ceremonies : les Phrygiens me nomment Pessinuntiene, mere des Dieux ; les Atheniens, Minerve Cecropienne ; ceux de Chypre, Venus ; ceux de Crete, Diane Dyctinne ; les Siciliens, Proserpine ; les Eleusiniens, l'ancienne Cerès ; d'autres, Junon, Bellone, Hecate, Rhamnusie ; enfin les Egyptiens & leurs Voisins, Isis, qui est mon veritable nom.*

(1) Met.

Selon Herodote les Egyptiens prenoient Isis pour Cerès, & croyoient qu'Apollon & Diane étoient ses enfans, & que Latone n'avoit été que leur Nourrice, contre l'opinion des Grecs, qui la regardoient comme leur mere. Suivant le même Auteur, Apollon & Orus, Diane ou Bubastis, & Cerès, ne sont pas differentes d'Isis : de là vient, continue-t'il, qu'Eschyle fait Diane fille de Cerès.

Enfin les Mythologues assûrent qu'Isis & Osiris renfermoient sous differens noms presque tous les Dieux du Paganisme, puisque, selon eux, Isis est la Terre, Cerès, Junon, la Lune, Minerve, Cybele, Venus, Diane, toute la nature en un mot ; & que c'est de là que cette Déesse étoit appellée *Myrionyme*, c'est-à-dire, qui a mille noms. De même, dans leur opinion Osiris est Bacchus, ou Dionysus, le Soleil, Serapis, Pluton, Jupiter, Ammon, Pan, Apis, Adonis, &c. Mais il est temps de passer à ce qu'il peut y avoir d'historique dans cette ancienne Mythologie. Commençons par rapporter ce que les Grecs nous en apprennent.

Histoire d'Isis & d'Osiris.

Ce que les Grecs ont pensé d'Isis.

Comme ils vouloient ramener toute l'Antiquité à leur Histoire, ils n'ont pas manqué de publier que la fable d'Isis étoit originaire de la Grece ; & pour cela ils ont confondu cette Déesse avec Io, fille d'Inachus Roi d'Argos. Ovide qui avoit

recueilli dans ses Metamorphoses la plûpart des anciennes traditions des Grecs, raconte ainsi cette fable (1).

(1) Met. L. 5.

Fable d'Io.

Jupiter devint amoureux d'Io; & pour éviter la fureur de Junon, jalouse de cette intrigue, il la changea en vache. Junon qui parut touchée de la beauté de cette vache, la lui ayant demandée, & Jupiter n'ayant osé la lui refuser, de peur d'augmenter ses soupçons, elle la donna en garde à Argus qui avoit cent yeux, lui ordonnant d'employer tous ses soins, pour empêcher qu'elle ne lui fût enlevée. Mais Jupiter envoya Mercure, qui ayant endormi le vigilant gardien par les doux accents de sa flûte, lui coupa la tête, & delivra Io. Junon irritée envoya une Furie pour persecuter cette malheureuse Princesse, qui fut si agitée des remords qu'elle lui inspira, qu'ayant traversé la mer, elle alla d'abord dans l'Illyrie, passa le mont Hemus, arriva en Scythie, & dans le pays des Cimmeriens, & après avoir erré dans differens autres pays, elle s'arrêta enfin sur les bords du Nil, où Jupiter ayant appaisé Junon, lui rendit sa premiere figure. Ce fut là qu'elle accoucha d'Epaphus; & étant morte quelque temps après, les Egyptiens l'honorerent sous le nom d'Isis.

Il est aisé de voir que c'est-là une veritable histoire, defigurée par les fictions qu'on y a mêlées; mais il est très-difficile d'en bien découvrir la verité. Il y a trois opinions sur la fameuse Io.

La premiere est celle de presque tous les Grecs (*a*), qui pour se faire honneur d'une Déesse si renommée, ont publié qu'elle étoit fille d'Inachus, premier Roi d'Argos; que Jupiter l'enleva, & l'emmena dans l'Isle de Crete; qu'il en eut un fils, nommé Epaphus, Roi d'Egypte, pere de Libye (2); qu'elle passa ensuite en Egypte, où elle épousa Osiris. Les mêmes Auteurs disent que cet Osiris (3) étoit le même qu'Apis, fils de Phoronée, second Roi d'Argos, qui ayant laissé le Royaume à Egialée son frere, alla s'établir en Egypte, où il se rendit si fameux pendant son regne, qu'il merita d'être mis après sa mort au rang des Dieux, sous le nom de Serapis.

(2) Voyez le Tome II.

(3) Voyez Diodore.

Suivant cette idée, on explique fort bien la fable d'Ovide, en disant que Io Prêtresse de Junon, fut aimée de Jupiter

(*a*) Apollodore, *Liv. I. Chap. VI.* Pausanias, Strabon, Diodore, &c.

(1) Vossius De Idol. L. 1.

Apis, Roi d'Argos (1); que Niobé sa femme, qui s'appelloit aussi Junon, en ayant conçu de la jalousie, la mit sous la garde de son oncle Argus, homme très-vigilant, ce qui lui a fait donner par les Poëtes ce grand nombre d'yeux; qu'Apis le fit mourir pour ravoir sa maîtresse; que celle-ci pour éviter la vengeance de Niobé, s'embarqua sur un vaisseau qui portoit la figure d'une vache sur sa proue, ce qui donna lieu à sa metamorphose; & qu'elle accoucha d'Epaphus dont elle étoit grosse. Mais il ne faut pas s'imaginer, comme quelques Auteurs l'ont cru, qu'elle passa en Egypte, & qu'après avoir changé de nom, les Egyptiens l'honorerent comme une Déesse, qu'en un mot, elle soit la même qu'Isis. Il ne faut pas croire non plus, que Serapis soit le même qu'Osiris. Je sçais que S. Augustin après Varron, fait venir le nom de Serapis, de celui d'Apis Roi d'Argos, & du mot *Soros*, qui veut dire un cercueil, parce qu'avant qu'on lui eût bâti un Temple, on lui rendit les honneurs divins dans le tombeau où il avoit été mis après sa mort (*a*): car il y a bien de l'apparence que saint Augustin s'est trompé, pour avoir suivi sur cet article les traditions des Grecs, adoptées long-temps avant lui par les Romains. Jamais Apis Roi d'Argos n'alla s'établir en Egypte, & il n'y eut jamais parmi ce Peuple d'autre Apis, que le bœuf qui portoit ce nom, comme le docte Marsham (2) le prouve sans replique. C'est la ressemblance des noms, & l'équivoque du mot *Soros*, qui ont porté les Grecs à publier qu'il étoit le même qu'Osiris, parce qu'en effet le bœuf lui étoit consacré.

(2) In Can. Chron.

La seconde opinion au sujet d'Io, est celle de Pausanias, qui a cru que cette Princesse étoit veritablement originaire de Grece, mais qu'elle étoit moins ancienne que celle dont nous venons de parler. Elle n'étoit pas fille d'Inachus, mais d'Iasus, fils de Triopas, septiéme Roi d'Argos; & certes si Danaüs & Egyptus ses petits fils, ne vêcurent que vers l'an 1420. avant Jesus-Christ, qui est le temps auquel le premier de ces deux Princes passa en Grece, Io n'a dû vivre que long-temps après Inachus (*b*). On peut ajouter, pour confirmer ce

(*a*) Vossius, *De Idol. Lib.* 6. derive le nom de Serapis, de *Sara Nepos*, & croit que Serapis est le même que Joseph. M. le Clerc le fait venir de *sur abbir*, qui veut dire, Prince.

(*b*) Voyez le commencement du Tome troisiéme.

sentiment, ce que dit Herodote (1), qu'Io fut enlevée par des Marchands Pheniciens, à Argos ville florissante ; car outre que cette ville ne prit ce nom que d'Argus son quatriéme Roi, pouvoit-elle être florissante du temps d'Inachus son fondateur ?

(1) Liv. 1.

On convient qu'il y eut dans la Grece une Princesse nommée Io, soit qu'elle fût fille d'Inachus, ou d'Iasus ; qu'elle fut aimée d'un Prince qui portoit le nom de Jupiter, & que c'est celui-là même que l'ancienne Mythologie a appellé le Jupiter d'Argos (*a*). On est d'accord même avec Herodote, qui dit au commencement de son Histoire, que cette Princesse fut enlevée par des Marchands Pheniciens, en represailles de ce qu'on avoit autrefois enlevé Europe, fille d'Agenor Roi de Phenicie ; mais elle ne passa jamais en Egypte, & on ne peut pas la confondre avec Isis, plus ancienne qu'elle de plusieurs siecles, sans renverser toutes les traditions des Egyptiens. Io fut persecutée par Junon, qui lui fit parcourir toute la terre ; Isis qui le fut par son beau-frere Typhon, ne sortit jamais d'Egypte. L'une après avoir été la maîtresse d'un Roi d'Argos, fut ensuite enlevée par des Etrangers ; l'autre eut pour époux son frere Osiris, & vêcut avec lui dans une grande union. Isis apprit aux Egyptiens plusieurs arts utiles à la vie ; on ne raconte rien de pareil d'Io. Qu'est-ce qui peut donc avoir donné lieu aux Grecs de confondre ces deux personnes ? Je reponds que ce fut l'introduction du culte d'Isis dans la Grece, sur tout dans la ville d'Argos. Car, comme le remarque judicieusement Herodote, l'introduction du culte de quelque Dieu dans un pays étranger, étoit regardée comme la naissance de ce même Dieu dans le lieu où ce culte étoit établi. Inachus apprit aux Grecs à honorer Isis ; les Grecs la regarderent comme sa fille. Cecrops dans la suite porta dans l'Attique le culte de Minerve, honorée à Saïs sa patrie, on publia de même que cette Déesse, que les Grecs nommoient Athené, étoit la fille de ce Prince. Dés-là on voit combien est juste la reflexion d'Herodote ; & en même temps qu'il ne faut pas chercher d'autre origine à cette fable.

Pour ce qui regarde les persecutions de Junon, qu'Ovide

(*a*) Voyez l'Histoire de Jupiter T. 2.

raconte dans un si grand détail, on peut dire avec beaucoup de vraisemblance, que ce Poëte a fait allusion à la jalousie de la femme du Roi d'Argos, qui peut-être fit souffrir bien des maux à sa rivale; & que si le mari portoit le nom de Jupiter, la femme pouvoit fort bien se faire appeller Junon. Mais il est temps de rapporter la veritable Histoire d'Isis & d'Osiris.

(1) Liv. 1. (2) Traité d'Isis & d'Osiris. Les Egyptiens, au rapport de Diodore de Sicile (1), & de Plutarque (2), assûroient que cette Princesse étoit née dans leur pays, qu'elle épousa Osiris, que celui-ci vivoit avec elle dans une parfaite union, & qu'ils s'appliquoient l'un & l'autre à polir leurs Sujets, à leur enseigner l'agriculture, & plusieurs autres arts necessaires à la vie. Diodore ajoute qu'Osiris ayant formé le dessein d'aller jusques dans les Indes pour les conquerir, moins par la force des armes que par la douceur, il leva une armée composée d'hommes & de femmes; & après avoir établi Isis Regente de son Royaume, & laissé près d'elle Mercure & Hercule, dont le premier étoit Chef de son Conseil, & le second Intendant des Provinces, il partit pour son expedition, où il fut si heureux, que tous les Pays où il alla se soumirent à son empire. Son voyage fut un triomphe perpetuel. Le même Auteur dit qu'il parcourut d'abord l'Ethiopie, où il fit élever des digues contre les inondations du Nil; que de là il traversa l'Arabie, les Indes, & vint ensuite en Europe, parcourut la Thrace & les Contrées voisines, laissa partout des marques de ses bienfaits, ramena les hommes, alors entierement sauvages, aux douceurs de la societé civile; leur apprit l'agriculture, à bâtir des villes & des bourgs; & revint comblé de gloire après avoir fait élever dans les lieux où il avoit passé, des Colomnes & d'autres Monumens sur lesquels étoient gravés ses exploits. Voilà, pour le dire en passant, les conquêtes, tant chantées par les Poëtes, du fameux Dionysus ou Bacchus, comme nous le prouverons ailleurs.

(3) *De error. prof. Relig.* Ce Prince étant de retour en Egypte, trouva que son frere Typhon avoit fait des brigues contre le Gouvernement, & s'étoit rendu redoutable: Julius Firmicus (3) ajoute même qu'il avoit suborné sa belle-sœur Isis. Osiris qui étoit un Prince pacifique, entreprit de calmer cet esprit ambitieux; mais Typhon,

bien-loin de se soumettre à son frere, ne songea qu'à le persecuter & à lui dresser des embûches. Plutarque (1) nous apprend de quelle maniere enfin il lui fit perdre la vie. Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa après le repas aux Conviés, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui seroit de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les Conjurés se leverent de table, fermerent le coffre & le jetterent dans la Nil.

(1) *De If. & Of.*

Isis informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps; & ayant appris qu'il étoit dans la Phenicie, caché sous un tamarin où les flots l'avoient jetté, elle alla à la Cour de Byblos, où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Enfin après des peines infinies elle le trouva, & fit de si grandes lamentations, que le fils du Roi de Byblos en mourut de regret; ce qui toucha si fort le Roi son pere, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps, & de se retirer en Egypte. Typhon informé du deüil de sa belle-sœur, ouvrit le coffre, mit en pieces le corps d'Osiris, & en fit porter les membres en differens endroits de l'Egypte. Isis ramassa avec soin ses membres épars, les enferma dans des cercueils, & consacra les representations des parties qu'elle n'avoit pu trouver: de-là l'usage du Phallus devenu si celebre dans toutes les ceremonies religieuses des Egyptiens. Enfin après avoir repandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. Que si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari, dans le lieu même où elle l'avoit trouvée.

Cependant Typhon songeoit à affermir son nouvel Empire; mais Isis ayant donné quelque relâche à son affliction, fit promptement assembler ses Troupes, & les ayant mises sous la conduite d'Orus son fils, ce jeune Prince poursuivit le Tyran, & le vainquit dans deux batailles rangées.

ARTICLE II.

Histoire de Typhon.

LA fable de Typhon est un des mysteres des plus obscurs de la Mythologie. Les Grecs & les Latins qui n'en sçavoient pas l'origine, n'ont fait que l'obscurcir encore davantage, en voulant la transporter selon leur coutume, dans leur Histoire. Fondés sur les traditions, qu'ils avoient apprises par leur commerce avec les Egyptiens, ils firent de Typhon un monstre également horrible & bizarre, que la jalouse Junon avoit, disoient-ils, fait sortir de terre, pour se venger de Latone sa rivale. Cette Déesse, au rapport de l'Auteur d'un Hymne qu'on attribue ordinairement à Homere, piquée de ce que Jupiter étoit devenu pere de Minerve sans sa participation, voulut de son côté être mere sans son mari. Pour y réussir, elle alla à l'assemblée des Dieux, & s'y plaignit de ce qu'aya seule été jugée digne de partager le lit de Jupiter, ce Di avoit pour elle tant de mepris, qu'il avoit mis au monde s son secours, la plus belle & la plus sage Déesse de l'Olympe pendant qu'ils n'avoient eu de leur union qu'un Dieu si dif forme, qu'on fut obligé de le chasser du ciel. Après ce dis cours elle descendit sur la terre, d'où elle fit sortir des vapeur qui formerent le redoutable Typhon. Hesiode, sans avoi recours au ressentiment de Junon, dit (1) seulement que c Géant étoit fils du Tartare & de la Terre. La plûpart des Poë tes Latins, ont copié les Grecs. Manilius s'exprime ainsi :

(1) Theog.

. . . . merito Typhonis habentur
Horrendæ sedes, quem Tellus sæva profudit
Cùm bellum cœlo peperit (2).

(2) Liv. 2.

Ovide ne s'éloigne gueres de cette opinion, lorsqu'il fait sorti le Serpent Python, qui est le même que Typhon, comm nous le prouverons dans la suite, des exhalaisons de la bou que le Déluge avoit laissée sur la terre. » La boue que le Dé » luge laissa sur la terre, échauffée par l'ardeur du Soleil, for » ma non-seulement des animaux qu'on connoissoit avant

» mais encore des monstres qui jusques-là avoient été inconnus.
» Elle forma contre son gré le monstrueux Python, serpent
» d'une espece nouvelle, qui devint par la masse énorme de
» son corps, la terreur des hommes ».

E[illegible] Diluvio tellus lutulenta recenti
Solibus æthereis, altoque recanduit æstu,
Edidit innumeras species, partimque figuras
Rettulit antiquas, partim nova monstra creavit;
Illa quidem nollet, sed te quoque, maxime Python,
Tum genuit (1). (1) Met. L. 1.

Apollodore fait de Typhon le monstre le plus horrible (2). (2) Liv. 1.
Il avoit, dit-il, cent têtes, & de ses cent bouches sortoient des flammes devorantes, & des hurlemens si horribles, qu'il effrayoit également les hommes & les Dieux. Son corps, dont la partie superieure étoit couverte de plumes, & l'extrêmité entortillée de serpens, étoit si grand qu'il touchoit le ciel de sa tête. Il eut, ajoute cet Auteur, pour femme Echidne, & pour enfans, la Gorgone, Geryon, le Cerbere, l'Hydre de Lerne, le Sphinx, & l'Aigle qui devoroit le malheureux Promethée; en un mot, tout ce qu'il y avoit de plus monstrueux dans le pays des Fables (*a*). Typhon, ajoute Hygin (3), ne (3) Fab. 152.
fut pas plûtôt sorti de terre, qu'il resolut de declarer la guerre aux Dieux, & de venger les Géants terrassés: car il faut bien distinguer la guerre des Géants, de celle de Typhon, que quelques Auteurs confondent, contre l'opinion d'Apollodore, qui ne fait naître Typhon qu'après leur defaite (4). Pour cela (4) Apollod. Hesiode, Ovide, &c.
il s'avança contre le ciel, & épouvanta si fort les Dieux par son horrible figure, qu'ils prirent tous la fuite. L'Egypte leur parut propre pour se derober aux poursuites de ce redoutable ennemi; mais comme il ne leur donnoit aucun relâche, ils furent obligés de prendre la figure de differens animaux. Jupiter se changea en belier, Apollon en corbeau, Bacchus en

(*a*) Hesiode, qui dans sa Theogonie distingue Typhoé d'avec Typhon, fait du premier à peu près le même portrait, & dit que de lui sortirent les Orages. Puis parlant de Typhon, il dit qu'il fut marié avec Echidne, dans les antres de la Syrie, & qu'il en eut les enfans que je viens de nommer.

bouc, Diane en chatte, Junon en vache, Venus en poiſſon, & Mercure en cygne.

. . . Duxque gregis fit Jupiter, &c.
Delius in corvo, proles Semeleia capro,
Fele ſoror Phœbi, niveâ Saturnia vaccâ,
(1) Met. L. 5. *Piſce Venus latuit, Cyllenius Ibidis alis* (1).

Manilius confirme la même choſe à l'égard de Venus & d'Adonis :

Scilicet in piſcem ſeſe Cytherea novavit,
Anguipedem alatis humeris Typhona furentem,
Cum Babylonias ſubmerſa profugit in undas,
(2) Liv. 4. *Inſeruitque ſuos ſquammoſis piſcibus ignes* (2).

Jupiter, continue Apollodore, ayant repris courage, lança un coup de foudre contre Typhon, & il l'effraya ſi fort avec une faulx de diamant qu'il avoit à la main, qu'il l'obligea de ſe retirer. Ce Dieu le pourſuivit juſqu'au mont Caſius, aux extrêmités de la Syrie; mais Typhon l'ayant ſaiſi au milieu du corps, lui arracha ſa faulx; & lui en ayant coupé les bras & les jambes, il le porta dans la Cilicie, le cacha dans un antre, & le mit ſous la garde d'un monſtre moitié fille moitié ſerpent. Mercure & Pan ayant trouvé moyen de ſurprendre la vigilance de ce gardien, rendirent à Jupiter ſes jambes & ſes mains, & ce Dieu étant monté ſur un chariot tiré par des chevaux ailés, pourſuivit Typhon à coups de foudre juſques au fond de l'Arabie. De-là il le ramena en Thrace, où ce Geant ayant deraciné une montagne, la lança contre Jupiter, qui la repouſſa ſur lui d'un coup de foudre : le ſang dont elle fut couverte, lui fit donner le nom de mont Hæmus. Typhon s'étant enfin retiré en Sicile, y fut accablé ſous le mont Etna.

Telles ſont les fables que les Poëtes & les Hiſtoriens ont publiées à l'envi les uns des autres au ſujet de Typhon. Ce
(3) In Iſide. que Plutarque (3) & Diodore (4) nous apprennent ſur ce fait,
(4) Liv. 1. eſt ſans doute plus hiſtorique; mais ces deux Auteurs n'ont pas laiſſé, ſelon le genie de leur Nation, de mêler encore dans ce qu'ils rapportent pluſieurs fictions ridicules; & d'ail-

leurs peu exacts dans la Chronologie, & ne sachant que fort confusément les premieres Histoires du monde renouvellé après le Deluge, au nombre desquelles est sans doute celle que j'explique, ce sont des guides qu'il ne faut suivre qu'avec de grands ménagemens.

Les Auteurs modernes ont debité à ce sujet des conjectures qui ne paroissent pas s'accorder avec la veritable tradition. Quelques-uns, au nombre desquels est Gerard Vossius (1), ont cru que Typhon étoit le même que Og, Roi de Basan, pays que l'Ecriture Sainte appelle, la terre des Géants (2). Og leur Roi, dont il est dit (3) qu'il étoit seul de la race des Géants, *solus quippe Og rex Basan remansit, ex reliquis Gigantibus*, étoit si grand que son lit avoit neuf coudées de longueur & quatre de large. Les Rabbins ont publié des choses si extravagantes de la taille de ce Prince, que j'aurois honte de les rapporter.

(1) *De Idol.* L. 1. 26.

(2) Deut. 3. 13.

(3) Num. 4. 5.

Vossius appuie son sentiment, 1°. sur la ressemblance des les nomsdeux Géants ; car, dit-il, celui de Typhon vient de τύφω, *uro, accendo*, & celui de Og, signifie *ussit, ustulavit.* 2° sur ce que les Poëtes ont connu ce lit du Roi de Basan, & ont dit que c'étoit celui de Typhon, à quoi Virgile semble faire allusion dans le neuviéme Livre de l'Eneïde, dans ces mots, *durumque cubile* ; mais il est évident que ce Poëte ne parle en cet endroit que de la maniere dont cet infortuné Géant est accablé sous une montagne, conformement aux idées des autres Poëtes. Ovide s'exprime ainsi (4) :

(4) Met. L. 5.

Vasta Giganteis ingesta est insula membris
Trinacris, & magnis subjectum molibus urget
Æthereas ausum sperare Typhoea sedes.

Sa troisiéme raison est tirée du lieu de la défaite de ces deux Géants, puisqu'Homere dit que ce fut εἰς Ἀρίμοις ; ce qu'il faut sans doute entendre de la Syrie où regnoit le Roi de Basan. Mais cette raison ne prouve rien, comme on le verra dans la suite.

Bochart (5) s'est imaginé que Typhon étoit le même qu'Encelade, fondé sur ce que les Poëtes les nomment indifferemment l'un pour l'autre, & les font perir tous deux de la même

(5) Chan.

maniere dans l'Isle de Sicile; mais il restera toujours à sçavoir quel étoit cet Encelade. Il y a des Auteurs qui ont dit que Typhon étoit Roi de Sicile; sur quoi on peut consulter Bocace (1), qui cite pour cela Theodontius dont les Ecrits sont perdus. Il y en a eu aussi qui ont cru qu'il étoit le même qu'Esaü, & ils ne manquent pas de trouver de la conformité entr'eux.

(1) Gen. des Dieux.

M. Huet, toujours porté à croire que Moyse étoit le seul objet de toutes les fables des Poëtes, n'a pas manqué de prouver fort au long (2), que Typhon étoit le même que le Legislateur des Hebreux, devenu extrêmement odieux aux Egyptiens, par la perte de leurs fils aînés; mais sans entrer dans la discussion d'un parallele dont la plûpart des chefs semblent peu naturels, il suffit de faire remarquer que Typhon & Osiris sont beaucoup plus anciens que Moyse; & que l'Idolâtrie des bœufs Apis & Mnevis, consacrés à ce dernier, étoit répandue en Egypte avant que les Israelites y entrassent, puisque ce fut sur ce modele, au rapport de Selden, qu'Aaron fit le Veau d'or que les Juifs adorerent dans le desert.

(3) Demonst. Ev. Prop. 4.

Pour établir maintenant mon opinion au sujet de Typhon, il est sûr d'abord par ce qui nous reste de plus incontestable de l'Antiquité profane, comme on peut le voir surtout dans Diodore & dans Plutarque, que la fable que j'explique est Egyptienne, & je suis fort du sentiment de M. l'Abbé Sevin, au sujet d'Osiris, que je crois avec lui, être le même que Menès ou Mesraïm. Comme les solides raisons qu'il employe pour prouver cet article, sont connues de tous ceux qui ont lû sa Dissertation, je suis dispensé de les rapporter ici: j'en ajoute seulement une qui lui a échappé. C'est que le bœuf Mnevis, consacré au Soleil dont Osiris étoit le symbole, semble faire allusion au nom de cet ancien Roi, appellé ou Menès, ou Menas, ou Mneus; Ælien même (3) nomme ce bœuf, μενες, ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'il portoit le nom du Roi auquel il étoit consacré; & ce Roi étant Osiris, comme tout le monde en convient, il est évident qu'Osiris & Menès, ne sont qu'une même personne.

(3) De Anim.

Mais je ne suis pas de son avis au sujet de Typhon, qu'il dit être le même que Chus, & je croirois plus volontiers qu'il

étoit

étoit ce frere d'Osiris que Plutarque, sur l'autorité de Manethon, appelle Sebon. Ce Prince peu content d'Osiris qui l'avoit confiné dans la basse Egypte, aux environs de Peluse, vers les extrêmités du Delta, conçut contre lui une haîne qui dura jusqu'à ce qu'il lui eût ôté la vie, de la maniere que Plutarque le raconte.

On ne sçait pas trop de quelle sorte mourut Typhon, mais soit qu'il se fût noyé dans le marais du Lac Serbonide, où Herodote dit que les Egyptiens publioient qu'il se tenoit caché (1), ou qu'il mourut dans le combat que lui avoit livré Orus son neveu, ainsi que je l'ai dit, les Prêtres Egyptiens publierent dans la suite que les Dieux eux-mêmes avoient eu soin de la vengeance d'Osiris, & avoient fait perir d'un coup de foudre son cruel persecuteur. C'est pour cela que la ville d'Heropolis, près du Lac Serbonide, s'appelloit, si nous en croyons Stephanus, dont je citerai les paroles plus bas, *la Ville du sang*, parce que c'étoit-là que le Tyran avoit été frappé de la foudre : de-là la fable mysterieuse de Typhon englouti dans un tourbillon de feu. Il y a bien de l'apparence que, Typhon, n'étoit que le surnom du Prince dont je parle, & qu'il ne lui fut donné dans la suite, que pour faire allusion à la tradition qui portoit qu'il avoit été consumé par le feu, comme je le ferai voir, en tirant de ce nom les étymologies les plus naturelles.

(1) Liv. 3.

Ainsi perit le cruel Tyran de l'Egypte, qu'il laissa par sa mort au jeune Orus, sous la Regence d'Isis sa mere. Sans entrer ici dans les causes de la haine irreconciliable des deux freres, dont les Egyptiens racontent tant de circonstances, ainsi qu'on peut le voir dans le Pere Kirker (2), il y a bien de l'apparence que l'ambition d'un Prince fier & turbulent y eut beaucoup de part ; mais il est bon de sçavoir aussi que l'amour se mêla de la partie. On prétend qu'Osiris vivoit trop familierement avec Nepthé, femme de Typhon, ce qui lui donna beaucoup de jalousie ; mais Julius Firmicus assûre que c'étoit Typhon lui-même qui étoit amoureux d'Isis ; & si l'autorité de Plutarque, qui nous represente cette Reine comme le modele de l'amour conjugal qu'elle poussa enfin jusqu'à l'idolâtrie la plus extravagante & la plus outrée, doit l'emporter de

beaucoup sur Julius Firmicus, qui sans doute n'a pas le même credit dans les affaires de l'Antiquité ; je trouve d'un autre côté que l'Historien Grec peut fournir à Firmicus deux preuves assez fortes de son sentiment. La premiere, est qu'il assûre que pendant l'absence d'Osiris, qui fut très-longue, Typhon n'excita aucun trouble dans l'Etat. Ambitieux comme il étoit, n'auroit-il pas profité d'une circonstance si favorable, si l'amour ne l'avoit retenu ? La deuxiéme, c'est que le même Plutarque dit que Typhon ayant été fait prisonnier de guerre dans une bataille (1), & qu'Orus l'ayant livré à sa mere chargé de chaînes, elle lui rendit la liberté ; ce qui irrita si fort le jeune Prince, qu'il lui arracha son Diadéme, au lieu duquel Mercure son confident lui en mit un autre : circonstances qui prouvent deux choses ; la premiere, qu'Isis aimoit certainement Typhon. Peut-on concevoir qu'elle eût redonné la liberté au meurtrier de son époux, si elle n'eût eu pour lui un violent amour ? La seconde, que la qualité de confident, pour ne pas dire quelque chose de pis, que les Poëtes ont dans la suite donnée à Mercure, fils de Maïa, convenoit à ce premier Mercure Egyptien, qui étoit, selon Diodore, le confident de cette Reine.

(1) Loc. cit.

Quoiqu'il en soit, il est aisé d'abord de decouvrir les principaux fondemens des fables qu'on a jointes à cette Histoire. Comme Typhon avoit persecuté Osiris, dont le regne avoit fait fleurir les beaux Arts, & étoit un modele de justice & de clemence ; & que celui de Typhon n'avoit été qu'un tissu de crimes & de cruautés, les Egyptiens n'oublierent rien pour rendre odieuse la memoire de ce dernier, dont ils ne parloient que comme d'un monstre. Mais c'est vainement qu'ils ont obscurci leur ancienne tradition ; la verité perce à travers les fables qu'ils y ont mêlées. En effet, par les cent têtes qu'ils donnoient à Typhon, ils nous apprennent de quelle sorte il avoit sçu conduire ses pernicieux desseins, & combien il avoit sçu attirer dans son parti de grands & de puissans Personnages ; c'est-à-dire, les premieres & les meilleures têtes de toute l'Egypte. Le nombre de ses mains exprimoit sans doute sa force & celle de ses Troupes : les Serpens qui étoient au bout de ses doigts & de ses cuisses, faisoient connoître sa

souplesse & son adresse. Son corps couvert de plumes & d'écailles, marquoit également & la rapidité de ses conquêtes, & sa force invincible. Par l'énormité de sa taille, & la longueur de ses bras, qui s'étendoient, disoit-on, aux deux bouts du monde, on vouloit apprendre à la posterité qu'il avoit poussé ses conquêtes jusques aux extrêmités de l'Egypte, & que son pouvoir n'avoit point de bornes : par les nuages qui environnoient sa tête, qu'il n'avoit cherché pendant toute sa vie qu'à brouiller l'Etat; & par le feu qui sortoit de sa bouche, qu'il portoit le ravage partout où il passoit. C'est pour cela qu'à Cynopolis on le representoit quelquefois sous la figure d'un loup : & quoique Strabon, qui parle du culte que cette ville rendoit à cet animal, n'en dise pas la raison, il y a bien de l'apparence que c'étoit pour appaiser Typhon, que Plutarque dit (1) avoir été changé en loup ; mais il étoit plus (1) In Isid.
souvent representé sous la figure d'un Crocodile, à cause de sa ressemblance avec cet animal, également redoutable par ses artifices & par sa cruauté; ou sous celle d'un Hippopotame; Ce qui fait dire à Plutarque (2), que les Egyptiens consacroient (2) In Isid.
à Typhon le plus stupide des animaux, qui est l'âne; & les deux plus feroces, le Crocodile & l'Hippopotame (*a*).

Cette tradition des Egyptiens n'a pas été ignorée des Grecs, & je prétends que toutes les fables qu'ils ont publiées de leur Typhon ou de Python, doivent s'y rapporter. Car, premierement, qu'a voulu dire Ovide par le Serpent Python, sorti des boües du Deluge & tué par Apollon, qui épuisa presque son carquois sur ce monstre ?

> *Hunc Deus arcitenens*, &c.
> *Mille gravem telis, exhaustâ penè pharetrâ,*
> *Perdidit effuso per vulnera nigra veneno* (3). (3) Met. L. 1.

Ne fait-il pas une allusion visible à Typhon, dont le nom est le même par une simple transposition ? S'il en fait un Serpent monstrueux, Typhon n'étoit-il representé sous cette figure ?

(*a*) Elien nous apprend que Typhon s'étoit metamorphosé en Crocodile; & que c'étoit sur cette tradition que les habitans d'Heliopolis avoient en horreur cet animal. *de Anim.* L. 10. *c.* 21.

ſans avoir recoûrs, avec Bochart, au mot *Pethen*, qui dans la Langue Hebraïque veut dire un Serpent. Si le même Poëte le fait ſortir des boües du Deluge, ne marque-t'il pas par-là les mauvaiſes exhalaiſons qui s'éleverent en Egypte lorſque les eaux du Nil ſe ſont retirées? Enfin s'il dit qu'Apollon le tua à coups de fléches, ne cache-t'il pas ſous cet emblême la victoire d'Orus ſur Typhon, ou du moins le triomphe des rayons du Soleil ſur les mauvaiſes exhalaiſons de l'Egypte?

Secondement, ſi les Poëtes Grecs mettent Typhon à la tête des Geants dans la guerre qu'ils declarerent aux Dieux, ne font-ils pas une alluſion manifeſte aux perſecutions de ce Prince contre ſon frere, qui a toujours été regardé comme la grande Divinité de l'Egypte? S'ils font fuir tous les Dieux dans ce Royaume, où pour ſe dérober aux pourſuites de ce monſtrueux Geant, ils ſont obligés de ſe cacher ſous la figure de pluſieurs animaux, ne veulent-ils pas dire que les Grands, & les Satrapes d'Egypte, qui étoient du parti d'Oſiris, voyant ce Prince mort, ſe cacherent dans les antres les plus reculés où perirent la plûpart par les armes des conjurés? Les figures que les Poëtes leur font prendre, marquent peut-être qu'Oſiris ayant partagé ſon armée en differens corps, leur avoit donné pour Enſeignes les figures de ces animaux, ainſi que nous l'apprenons de Plutarque (1).

Troiſiémement, que veut dire Apollodore (2), lorſqu'il raconte ſi myſterieuſement que Mercure & Pan redonnerent à Jupiter les mains & les pieds que Typhon lui avoit coupés? ſi non que ces deux Princes, que Diodore (3) reconnoît avoir vécu ſous le regne d'Oſiris, & dont il parle comme de deux perſonnes extrêmement ſages, retablirent par leur prudence, ſes affaires qui étoient en très-mauvais état; lui regagnerent les Troupes que ſon frere lui avoit débauchées, & raffermirent en lui trouvant de l'argent, qui eſt le nerf de la guerre, ſon parti chancelant.

Quatriémement, quoique les Poëtes & les Hiſtoriens Grecs faſſent perir Typhon en differens lieux, & hors de l'Egypte où il eſt ſûr qu'il eſt mort, on voit par les circonſtances qu'ils y joignent, qu'ils ſuivent la tradition de ce Peuple, par laquelle on apprend qu'il fut tué d'un coup de foudre, ou, ce

(1) De Iſ. & Oſ.
(2) Liv. 1.
(3) Liv. 2.

qui revient au même, qu'il fut englouti dans un tourbillon de feu. Homere (1) dit que ce Geant perit ἐν Ἀρίμοις : *la terre*, (1) Iliad. 6. dit ce Poëte, *retentissoit sous leurs pieds, comme lorsque Jupiter irrité lance ses foudres sur le mont qui couvre Typhoeus dans le pays des Arimes, où l'on dit qu'est le tombeau de ce Geant.* Madame Dacier (2) prétend que par ce mot ἐν Ἀρίμοις, Homere (2) Note, sur cet endroit. a voulu parler de l'Isle Ænaria, ou Pithecuse, dans la mer de Toscane ; & c'est, selon elle, ce que veut dire aussi Virgile dans ces vers :

> . . . . *Durumque cubile*
> *Inarime, Jovis imperiis imposta Typhoeo* (3). (3) Æn. L. 9.

Mais ce Poëte s'est certainement trompé en voulant imiter trop servilement Homere, & ne faisant qu'un seul mot d'*Inarime*. Les Sçavans sont partagés sur la situation du pays des Arimééns ; il y en a qui, au rapport de Strabon (4), les placent dans la Phrygie, d'autres dans la Cilicie ; mais il est cer- (4) Liv. 12. tain que ce mot ne doit s'entendre que de la Syrie ; & Strabon qui est de ce sentiment rapporte un fragment de Possidonius (5) qui dit que ce n'est ni de la Cilicie, ni d'aucun (5) Liv. 16. autre Pays, qu'Homere veut parler en cet endroit, mais de la Syrie même, habitée par les Arimééns que les Grecs appellent, ou Arimens, ou Arimiens, Ἀριμαίους, Ἀρίμους. Ce même Auteur ajoute (6) que Typhon fut frappé de la foudre (6) Liv. 5. près d'Antioche, & qu'étant entré dans la terre il en fit sortir le fleuve Oronte, qui portoit autrefois le nom de ce monstre. Enfin Joseph ne laisse aucun lieu de douter de ce que dit Strabon, puisqu'il assûre qu'Aramus fut pere des Araméens, que les Grecs, dit-il, appellent Syriens.

Les autres Poëtes ne s'accordent pas sur le lieu où perit Typhon, mais ils font tous allusion à sa triste Catastrophe. En effet, Pindare nous apprend que Jupiter le tenoit enfermé dans les antres du mont Etna (7), où selon Ovide, il vomissoit (7) Pyth. 1. ces torrens de flammes qui sortent des gouffres de cette montagne.

> *Degravat Ætna caput, sub quâ resupinus arenas*
> *Ejectat, flammamque fero vomit ore Typhoeus* (8). (8) Met. L. 5.

Ce même Poëte dit à peu près la même chose dans ses Fastes (1).

(1) Liv. 4.

> *Alta jacet vasti super ora Typhoeos Ætna,*
> *Cujus anhelantis ignibus ardet humus.*

Silius Italicus donne au mont Etna le nom même de Typhon :

(2) Liv. 14.

> *Tum Catane ardenti nimiùm vicina Typhoeo* (2).

(3) Æn. L. 3.
(4) Theb. 3.
(5) Vita Apol.

Ce que les autres Poëtes, tels que Virgile (3), Stace (4), Claudien, Cornelius Severus, &c. disent d'Encelade, doit s'entendre de Typhon, puisque selon Philostrate (5) & les plus sçavans Mythologues, Typhon & Encelade designent la même personne.

(6) Fab. 151.

On peut joindre aux Poëtes les Mythologues, comme Hygin (6) & plusieurs autres, qui ont tous dit de concert que c'étoit sous le mont Etna que Typhon avoit été précipité.

(7) Liv. 4.
(8) Liv. 5.
(9) In Arc.

Ceux des Anciens qui n'ont pas regardé la Sicile & le mont Etna comme le tombeau de Typhon, ne s'éloignent pas de moins de la même tradition, puisqu'ils ont toujours choisi pour cela des lieux sulphureux, & connus par les feux souterrains & les tremblemens de terre, comme dans la Campanie, ou plûtôt, près du mont Vesuve, ainsi que le prétend Diodore (7), ou dans les champs Phlegréens, comme le raconte Strabon (8), on dans un lieu de l'Asie, d'où il sort de terre quelquefois de l'eau, & d'autres fois du feu, au rapport de Pausanias (9). En un mot dans toutes les montagnes & tous les autres lieux où il y avoit des exhalaisons, comme l'a fort bien remarqué l'ancien Scholiaste de Pindare, sur la premiere Pythique, après l'Historien Artemon qui dit que, *toute montagne qui jette du feu, accable le malheureux Typhon, qui y est devoré par les flammes ;* circonstances qui faisant allusion au nom de Typhon, à la maniere dont les Egyptiens racontoient qu'il étoit mort, & aux allegories qu'ils en tiroient, nous apprennent que les Poëtes & les Historiens Grecs & Latins, nous ont conservé parmi leurs fables les plus absurdes, les traditions de cet ancien Peuple.

Cinquiémement, l'opinion où étoient les Poëtes anciens, qui croyoient que la foudre étoit l'instrument le plus redoutable

de la vengeance des Dieux, & qui regardoient comme des impies ceux qui en étoient frappés, venoit aussi d'Egypte, où nous voyons qu'on avoit publié pour rendre Typhon plus odieux, que c'étoit ainsi que les Dieux l'avoient puni; quoiqu'on sçût bien qu'il avoit perdu la vie dans la derniere bataille que lui livra Orus son neveu. Virgile nous a conservé cette tradition au sujet de ceux qui avoient été touchés de la foudre, en faisant dire à Anchise : » objet de la haine des im-» mortels, depuis que le Pere des hommes & des Dieux me » frappa de sa foudre, je prolonge des jours inutiles » (1) :

Jam pridem invisus Divis & inutilis annos
Demoror, ex quo me Divûm pater atque hominum Rex
Fulminis afflavit ventis & contigit igni.

Sur quoi il est bon de consulter Servius & Lacerda.

Sixiémement, Plurarque nous apprend que non seulement les opinions des Philosophes Grecs, tels qu'Heraclite, Empedocle, Pythagore, Platon, Aristote & les autres, sur la formation du monde, mais aussi celles des Poëtes, sont tirées des traditions des Egyptiens au sujet de Typhon & d'Osiris; car, sur quoi se fondoit Hesiode lorsqu'il a parlé du Chaos, de la Terre, de l'Erebe, & de l'Amour, que sur ces mêmes traditions, puisqu'il entend par la Terre, Isis; par l'Amour, Osiris, & par le Tartare, Typhon, au rapport du même Plutarque.

Septiémement, Typhon étoit devenu si odieux aux Egyptiens, qu'on avoit horreur même pour tout ce qui pouvoit avoir quelque ressemblance avec lui; & c'est pour cela qu'ils précipitoient tous les ans du haut d'un Rocher, les Asnes qui par leur poil imitoient la couleur rousse des cheveux de ce Tyran. La Mer leur étoit aussi en abomination, parce qu'ils croyoient qu'elle étoit elle-même Typhon : mais autant qu'il étoit odieux à cet ancien Peuple, autant il honoroit la mémoire d'Isis & d'Osiris.

(1) Æn. L. 2.

ARTICLE III.

Histoire du culte rendu à Isis & Osiris.

Isis étant morte quelque temps après la victoire de son fils sur Typhon, les Egyptiens l'adorerent, avec son mari Osiris, comme des Divinités ; & parce qu'ils s'étoient appliqués pendant leur regne à enseigner l'Agriculture, le bœuf & la vache devinrent leurs symboles. On institua des fêtes en leur honneur, où il se mêla dans la suite plusieurs infamies. On portoit dans les Processions l'image infame du *Phallus* qu'Isis avoit consacré, & qui devint le symbole de la fecondité, quoique dans son institution il n'eût été que la marque de la passion d'Isis pour Osiris son mari.

Une des principales ceremonies des fêtes d'Osiris, étoit l'apparition du bœuf Apis, qui devoit succeder à celui que les Prêtres avoient noyé dans la fontaine sacrée, ou qui étoi[t] mort naturellement. Ce bœuf que les Prêtres nourrissoie[nt] avec tant de soin, & pour lequel toute l'Egypte avoit ta[nt] de veneration, étoit regardé comme un Dieu. Pour donner quelque croyance à cette superstition, on disoit qu'il representoit l'ame d'Osiris, qui après la mort de ce Prince s'y étoit retirée, & qu'elle avoit choisi préferablement à tous les autres animaux, parce qu'il étoit le symbole de l'Agriculture, que ce Prince avoit pris tant de soin de perfectionner.

Herodote dit qu'il falloit que ce bœuf fût noir par tout le corps, avec une marque blanche & quarrée sur le front : il devoit avoir sur le dos la figure d'un Aigle, un nœud sous la langue de la figure de l'Escarbot, les poils de la queüe doubles ; & selon Pline, une marque blanche sur le côté droit, laquelle, suivant Ammian Marcellin & Ælien, devoit ressembler au croissant de la Lune. Enfin la Genisse qui le portoit devoit
(1) De Abst. l'avoir conçu d'un coup de tonnerre (*a*). Porphyre (1) dont le dessein étoit de tourner en allegories l'ancienne Theologie des Egyptiens, & des autres Peuples, dit que toutes ces marques avoient rapport au Soleil & à la Lune, ausquels le bœuf

(*a*) Voyez Pline, Plutarque, Diodore, &c.

Apis étoit consacré : que le poil noir qui étoit dominant en lui, representoit le Soleil, dont les rayons brûlent les corps ; & que la tache blanche qu'il avoit au front, & le croissant qu'il portoit sur le côté, marquoit la Lune. Cet Auteur pouvoit ajouter que l'Aigle, & l'Escarbot étoient aussi les symboles du Soleil.

Sans y chercher tant de mysteres, je crois que les Prêtres imprimoient les marques dont je viens de parler, à quelques jeunes veaux qu'ils faisoient nourrir secretement : & s'ils demeuroient quelquefois long-temps à faire paroître leur Dieu Apis, c'étoit pour ôter le soupçon de cette supercherie (*a*).

La fête d'Apis duroit sept jours : on alloit en foule le prendre dans le lieu où on l'avoit trouvé ; les Prêtres menoient la pompe, & chacun s'empressoit à le recevoir dans sa maison. On croyoit que les enfans qui avoient senti son haleine, devenoient capables de prédire l'avenir, ainsi que Pline, Solin, & Lucien le rapportent.

Pline (1) nous apprend que ce Dieu avoit deux Etables, ou plûtôt deux Temples, *Delubra*, au lieu qu'Herodote (2) dit seulement que c'étoit une Salle, Ouvrage de Psammeticus, laquelle au lieu de colomnes, étoit soutenue de Statues colossales de douze coudées, ou de dix-huit pieds de hauteur (*b*).

(1) Liv. 8.
(2) L. 2. c. 46.

Quoiqu'il en soit, le jour de la fête d'Osiris, les Prêtres conduisoient le bœuf Apis sur le bord du Nil, & le noyoient avec beaucoup de ceremonie, & cela précisément au jour, au-delà duquel, selon leurs Livres sacrés, il ne lui étoit plus permis de vivre (*c*). On l'embaumoit & on l'enterroit à Memphis, & après cela il étoit permis aux Prêtres d'aller dans le Temple de Serapis, dont l'entrée leur avoit été interdite pendant toute la fête. Après la mort du bœuf Apis le peuple pleuroit & se lamentoit, comme si Osiris venoit de mourir : les Prêtres se coupoient les cheveux ; ce qui étoit en Egypte la marque de plus grand deuil ; & ce deuil duroit jusqu'à ce

(*a*) Saint Augustin a cru que les Demons presentant aux Vaches dans le temps de la conception, les marques dont il est ici question, elles s'imprimoient sur leurs Veaux.

(*b*) Voyez Strabon, L. 7.

(*c*) *Stato die, ultra quem vivere fas non erat, aquis mergebant.* Pline, Liv. 8.

qu'on eût fait paroître un autre bœuf semblable au premier par les mêmes marques. Alors on commençoit à se rejouir, comme si le Prince fût ressuscité lui-même. Cette fête duroit encore au temps de Cambyse, lequel étant arrivé à Memphis à son retour d'Ethiopie, dont le voyage lui avoit été si funeste, trouva le Peuple occupé à celebrer la Fête d'Osi-
(1) Herod. Liv. 2. ris (1), & s'étant imaginé qu'on se réjouissoit de sa disgrace, il fit appeller les Prêtres pour leur demander le sujet de leur joye. Ceux-ci ayant répondu que l'on celebroit l'apparition d'Apis qui avoit été long-temps sans se faire voir, Cambyse peu satisfait de cette reponse, fit amener devant lui ce prétendu Dieu, à qui il donna un coup d'épée dont il mourut, fit fustiger les Prêtres, & ordonna à ses Soldats de massacrer tous ceux qu'on trouveroit celebrant cette Fête.

J'ai oublié de dire qu'après qu'on avoit découvert un Taureau propre à representer Apis, on le laissoit, avant que de le conduire à Memphis, dans la ville du Nil, où il étoit nourri pendant quarante jours. Les femmes seules avoient liberté de le voir durant ce temps-là, & elles se presentoient devant lui d'une maniere très-indecente. La quarantaine expirée, on le mettoit dans une barque, où il y avoit une niche dorée pour le recevoir; & c'est ainsi qu'il descendoit le Nil jusqu'à Memphis.

Il est bon, avant de passer outre, de faire remarquer, qu'outre le bœuf Apis adoré à Memphis, il y en avoit un autre à Heliopolis, nommé Mnevis, qui étoit aussi le symbole d'O-
(2) Liv. 2. siris, si nous en croyons Diodore (2); quoique plusieurs Auteurs prétendent que le premier étoit consacré à Osiris, & le second à Isis. Ce qui est sûr, c'est que la superstition des Egyptiens au sujet du bœuf Apis, étoit poussée jusqu'au dernier excès. Ils l'honoroient comme un Dieu, & le consultoient comme un Oracle. Lorsqu'il prenoit ce qu'on lui presentoit
(3) Plin. L. 8. c. 48. à manger (3), c'étoit une reponse favorable, & on regardoit comme un mauvais presage, le refus qu'il en faisoit. Pline observe qu'il n'avoit pas voulu manger ce que l'infortuné Germanicus lui avoit offert, & ce Prince mourut en effet bientôt après, de la maniere que chacun sçait. Il en étoit de même des deux Loges qu'on lui avoit bâties; lorsqu'il entroit

dans une, c'étoit un bon augure pour l'Egypte, & un mauvais quand la fantaisie le conduisoit dans l'autre ; tant ce Peuple si vanté par sa politesse, étoit extrême dans ses superstitions.

Pausanias (1) dit que ceux qui devoient le consulter brûloient auparavant de l'encens sur un Autel, remplissoient d'huile les lampes qui y étoient allumées, & mettoient sur cet Autel une piece de monnoye, à la droite de la Statue d'Apis. Ensuite ayant approché l'oreille de la bouche du Dieu, pour l'interroger, ils se retiroient, fermoient les deux oreilles jusqu'à ce qu'ils fussent sortis de l'enceinte du Temple, & prenoient pour la reponse du Dieu la premiere chose qu'ils entendoient.

(1) Liv. 8.

Ce Taureau étoit presque toujours renfermé dans une de ses Loges, & ne sortoit que rarement, si ce n'est dans un preau, qui étoit aussi enfermé, & où on le laissoit quelque temps ; c'étoit-là que les étrangers venoient le voir. Dans les occasions où on le promenoit par la ville, il étoit escorté d'Officiers, qui éloignoient la foule, & précédé d'enfans qui chantoient des Hymnes à sa louange.

Nous avons vû de quelle maniere les Prêtres le noyoient dans une fontaine sacrée, lorsqu'ils ne jugeoient pas qu'il dût vivre plus long-temps ; mais lorsqu'il mouroit d'une mort naturelle, on lui faisoit des obseques magnifiques, où la dépense étoit si peu épargnée, que ceux qui étoient commis à sa garde, s'y ruinoient. Il arriva même une fois, du temps de Ptolemée fils de Lagus, qu'on emprunta cinquante talens pour les frais de ses obseques.

Telle est, selon l'ancienne tradition, l'histoire d'Isis & d'Osiris, & celle des ceremonies de ces deux Divinités, que les Grecs adopterent long-temps après dans l'Histoire de leur Bacchus, qui n'étoit qu'une copie de ces anciennes Divinités des Egyptiens, comme nous le ferons voir dans une autre occasion.

De sçavoir maintenant quel a été cet Osiris, & en quel temps il a vêcu, c'est ce qui n'est pas aisé à décider. Quelques Auteurs prétendent que c'est Joseph (2), cet ancien Patriarche si fameux en Egypte, pour l'avoir sauvée de la famine, &

(2) Vossius De Idol. L. 2.

l'avoit gouvernée avec tant de sagesse. Selon d'autres c'est Moyse; mais quelques beaux que soient les paralleles que l'on fait de ces deux grands Hommes avec Osiris, il suffit de faire remarquer que ce Roi d'Egypte étoit plus ancien qu'eux, & que son culte étoit établi de leur temps dans toute l'Egypte, puisque les Israëlites en imiterent les ceremonies dans l'adoration du Veau d'or.

Ainsi je crois qu'Osiris est le même que Mesraïm fils de Cham, qui peupla l'Egypte quelque temps après le Deluge, & qui fut mis après sa mort au nombre des Dieux, suivant la coutume d'élever à ce rang ceux qui fondoient les Empires: & si les Anciens ont dit qu'il étoit fils de Jupiter, c'est qu'il étoit fils de Cham ou Ammon, qu'il avoit lui-même reconnu comme un Dieu.

Le Chevalier Marsham croit qu'Osiris est Cham lui-même, connu sous le nom de Menès à la tête des Dynasties, qui succederent aux Dieux & au Demi-Dieux, & il confirme son opinion, par la remarque qu'Africanus avoit tirée de Manethon touchant le premier Roi d'Egypte, qu'un Crocodile avoit devoré; ce qui convient parfaitement à Osiris, tué par Typhon, que l'on representoit sous la figure de ce cruel animal.

Malgré l'obscurité qui regne dans l'histoire d'Osiris, les Sçavans sont obligés de convenir, qu'il a été un des premiers descendants de Noé par Cham, & qu'il gouverna l'Egypte, où son pere s'étoit retiré & y avoit fondé un petit Royaume, peu d'années après la dispersion arrivée au temps de Phaleg. C'est incontestablement de cette branche des enfans de Noé que l'Egypte reçut ses premiers habitans. Ce pays est souvent nommé dans les Livres Saints, la terre de Mesraïm, ou Mestraïm; & il y est fait mention de la ville d'Ammon. Or on ne sçauroit douter qu'Ammon ne soit le même que Cham, dont le nom a été adouci par la suppression de la premiere consone.

Les Egyptiens qui croyoient que les Dieux, & depuis les Demi-Dieux avoient regné chez eux pendant plusieurs siecles, conviennent que les hommes succederent dans la Royauté aux Demi-Dieux, & que celui qu'ils mettent à la tête des Dynasties des hommes, s'appelloit Menès, ou Mnevis: cependant on ne trouve point le nom d'Osiris dans ces Dynasties;

mais Diodore de Sicile, qui nous a conservé avec beaucoup de soin les plus anciennes traditions des Egyptiens, assûre que ce Prince est le même que Menès, le premier Roi d'Egypte, & c'est-là qu'il faut s'en tenir. Peut-être que dans son Apotheose on changea son nom en celui d'Osiris : car nous sçavons à n'en pas douter, que les Grecs en usoient souvent de même à l'égard de ceux qu'ils élevoient au rang des Dieux, comme le prouvent les exemples que j'en ai rapportés au commencement de cet Ouvrage.

Enfin, je dois terminer l'article d'Osiris & d'Isis par quelques Inscriptions trouvées sur d'anciens Monumens, qui font voir en peu de mots ce que pensoient de ces deux Divinités les Peuples qui en avoient adopté le culte.

Pour Osiris.

SATURNE, LE PLUS JEUNE DE TOUS LES DIEUX, ETOIT MON PERE. JE SUIS OSIRIS.

Ensuite est cette autre Legende.

CE ROI CONDUISIT UNE ARME'E JUSQU'AUX DESERTS DE L'INDE, ET DE LA VERS LE SEPTENTRION, JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER, ET ENSUITE JUSQU'A L'OCEAN.

JE SUIS LE FILS AINE' DE SATURNE, SORTI D'UNE TIGE ILLUSTRE, ET D'UN SANG GENEREUX; COUSIN DU JOUR : IL N'EST POINT DE LIEU OU JE N'AYE E'TE', ET J'AY LIBERALEMENT REPANDU MES BIENFAITS SUR TOUT LE GENRE HUMAIN.

Quoiqu'il y ait un grand nombre de ces Inscriptions pour Isis, je me contenterai d'en rapporter trois; la première qu'on trouve dans Diodore de Sicile (1) est conçue en ces termes :

(1) Liv. 1.

MOI ISIS, SUIS LA REINE DE CE PAYS, ET J'AY EU MERCURE POUR PREMIER MINISTRE. PERSONNE N'A PU EMPESCHER

L'EXECUTION DE CE QUE J'AI ORDONNE'.
JE SUIS LA FILLE AINE'E DE SATURNE, LE PLUS JEUNE DES DIEUX.
JE SUIS LA SŒUR ET LA FEMME DU ROI OSIRIS.
JE SUIS LA MERE DU ROI ORUS.
JE SUIS CELLE QUI SE LEVE DANS LA CANICULE.
LA VILLE DE BUBASTE FUT BATIE EN MON HONNEUR.
REJOUIS-TOI O EGYPTE, QUI M'AS TENU LIEU DE NOURRICE, ET DE MERE.

La seconde, qui étoit sur un marbre trouvé à Capouë, portoit ces mots, ainsi que nous l'avons dit :

DEESSE ISIS, QUI ETES UNE ET TOUTES CHOSES,
ARRIUS BABINUS VOUS FAIT CE VŒU.

(1) De If. & Ol.

La troisiéme étoit, selon Plutarque (1), à Saïs, gravée sur le pavé du Temple de Minerve.

JE SUIS TOUT CE QUI A ETE', CE QUI EST ET QUI SERA, ET NUL D'ENTRE LES MORTELS N'A ENCORE LEVE' MON VOILE.

Quoique nous mettions ces Inscriptions en lettres capitales, comme sont ordinairement écrits ces sortes de Monumens, on comprend bien que nous ne prétendons pas insinuer que ces Legendes soient effectivement dans la forme que nous les donnons ici, avec les mêmes caracteres & en notre Langue; mais seulement une traduction litterale. Il est très-vraisemblable que celles qu'on lit dans Diodore & dans Plutarque, n'étoient pareillement que des traductions qu'ils avoient faites, au lieu de les rapporter dans le propre idiome des Originaux. Au regard du Marbre trouvé à Capoue, on entend bien que l'Inscription est originairement Latine.

CHAPITRE II.

Des autres Dieux d'Egypte.

JE n'ai pas dessein de parler dans ce Chapitre de tous les Dieux qu'honoroit l'Egypte, parce que la plûpart ayant été connus des Grecs & des Romains, qui ont mêlé dans l'Histoire qu'ils nous en ont laissée, plusieurs fables que les Egyptiens ne connoissoient pas, je reserve ce que j'ai à en dire pour le Tome second. Ainsi quoique Pluton, Hercule, Apollon, Mercure & plusieurs autres, aient réellement une origine Egyptienne, ils n'auront point de Place dans ce Chapitre.

Article Premier.

Serapis, ou Sarapis.

Les Sçavans sont fort partagés au sujet de Serapis ou Sarapis, car on écrit son nom de ces deux manieres. Quelques-uns croient que c'étoit un Dieu étranger, dont le culte ne fut connu en Egypte que du temps de Ptolemée, fils de Lagus ; d'autres, parmi lesquels est M. Cuper (*a*), soutiennent qu'il y étoit connu & honoré dès les temps les plus anciens, que les Egyptiens le regardoient comme un de leurs plus grands Dieux, & qu'il étoit le même qu'Osiris. Une courte exposition des raisons des uns & des autres, mettra le Lecteur en état de se determiner.

Celles des premiers paroissent très-plausibles. Herodote qui s'est si fort étendu (1) sur les Dieux Egyptiens, ne fait aucune mention de Serapis : l'auroit-il oublié, s'il avoit été, comme le prétendent quelques Sçavans, une des grandes Divinités de ce Peuple ? La Table Isiaque (*b*), sur laquelle paroissent tant de Dieux Egyptiens, ne laisse rien appercevoir qui ressemble à Serapis. On conserve dans les Cabinets des Curieux, & on trouve dans les Livres des Antiquaires, plusieurs figures d'O-

(*a*) Dans son Harpocrate, p. 83, &c.
(*b*) Voyez le Chapitre sixiéme.

ſiris & de Serapis, & il eſt aiſé de voir que celles du premier, avec lequel on prétend le confondre, ſont auſſi differentes que le ſont leurs noms. Enfin ce que raconte Tacite (1), doit entierement decider la queſtion. Serapis, dit cet Hiſtorien, apparut en ſonge à Ptolemée (*a*), ſous la figure d'un jeune homme d'une extrême beauté, & lui ordonna d'envoyer ſes plus fideles amis à Sinope, ville du Pont, où il étoit honoré, & d'en rapporter ſa Statue. Ptolemée ayant communiqué cette viſion, deputa une celebre Ambaſſade à Sinope, & on en rapporta la Statue de ce Dieu : d'où il eſt aiſé de conclure qu'il étoit inconnu en Egypte avant cet événement.

(1) Hiſt. L. 4. c. 81.

L'illuſtre M. Cuper ne s'eſt point rendu à ces raiſons, & a ſoutenu que Serapis étoit un des grands Dieux d'Egypte, où il avoit été honoré long-temps avant les Ptolemées. Les preuves de ſes adverſaires ne l'ont point ébranlé, & celle qu'ils tirent de la relation de Tacite, lui paroît foible ; car pour qu'elle eût quelque force, il faudroit prouver que c'étoit Serapis qui étoit honoré à Sinope ; ce qui eſt faux : c'étoit Pluton qu'on honoroit dans cette ville, & ce ne fut qu'après que ſa Statue fut portée en Egypte, qu'on lui donna le nom de Serapis. » Lorſque ce Dieu fut arrivé en Egypte, dit l'Hiſtorien que je viens de nommer, Timothée, Maître des Ceremonies, & Manethon Sebennite, voyant ſa Statue, & y remarquant le Cerbere & un Dragon, jugerent que c'étoit *Dis*, ou Pluton, & perſuaderent à Ptolemée qu'il étoit le même que Serapis ». Plutarque dit la même choſe (2) : » Il ne portoit pas ce nom quand il vint en Egypte ; mais quand il fut arrivé à Alexandrie, il prit celui que les Egyptiens donnoient à Pluton, qui étoit Serapis ».

(2) De Iſid. & Oſir.

Lorſque Pauſanias (3) rapporte que les Alexandrins reçurent de Ptolemée le culte de Serapis, il dit en même temps qu'il y avoit deja à Alexandrie un Temple très-magnifique de ce Dieu ; & un autre moins grand, mais très-ancien, dans la ville de Memphis. Tacite lui-même, en diſant que Ptolemée, après la tranſlation dont nous venons de parler, fit conſtruire en l'honneur de Serapis un Temple ſuperbe, dans le lieu

(3) In Att.

(*a*) Tacite ne dit point quel fut le Ptolemée qui eut cette viſion ; mais Macrobe dit que c'étoit le fils de Lagus.

nommé

nommé Racotis, assûre aussi qu'il y en avoit un autre, mais plus petit, qui étoit consacré au même Dieu, & à Isis; ce qui prouve, non que Serapis ne fut honoré en Egypte qu'au temps de l'Ambassade de Sinope, mais seulement que le culte de ce Dieu, peut-être negligé depuis long-temps, y fut rétabli avec solemnité.

Comme M. Cuper ne s'est point fait ces deux objections, dont l'une est tirée du silence d'Herodote, l'autre de la Table Isiaque, je vais y repondre pour lui. 1°. Quoiqu'il soit vrai que cet Historien ait destiné son second Livre à l'Histoire de la Religion des Egyptiens, on ne peut pas assûrer qu'il n'a oublié aucun de leurs Dieux. D'ailleurs ayant parlé au long d'Osiris, qui étoit peut-être le même que Serapis, il n'a pas cru qu'il fût necessaire de rien dire de particulier de ce dernier. 2°. On peut penser la même chose de la Table Isiaque: quoiqu'on y trouve un grand nombre de Dieux Egyptiens, je ne crois pas qu'on puisse assûrer qu'ils y soient tous, encore moins qu'on puisse les y distinguer toujours par leurs symboles particuliers.

La preuve qu'on tire de la diversité des representations, est encore moins concluante. Les Egyptiens varioient beaucoup au sujet des figures de leurs Dieux, & des symboles qu'ils y joignoient. Souvent même les figures étoient chargées d'un grand nombre d'attributs qui ne pouvoient pas convenir à une seule Divinité: c'étoient ce que l'on appelle des figures *Panthées*, qui representoient plusieurs Dieux, ainsi qu'on peut s'en convaincre à l'inspection de quelques-unes de celles d'Isis, d'Harpocrate, & de plusieurs autres.

M. Cuper refute ensuite le sentiment de Macrobe, qui dit que les Egyptiens furent forcés par les Ptolemées de recevoir le culte de Serapis, venu de Sinope; car il faudroit prouver que ce Dieu portoit ce nom dans cette ville du Pont; ce qui est faux, comme on l'a prouvé.

Il est donc très-probable, quoiqu'en disent plusieurs sçavans Antiquaires, que Serapis étoit un Dieu Egyptien, connu & honoré par ce Peuple long-temps avant les Ptolemées. J'ajoute qu'il étoit le même que Pluton; & quand les temoignages de Tacite & de Plutarque que nous avons rapportés,

ne feroient pas aussi concluants qu'ils le sont, une des plus belles Statues de ce Dieu, donnée par Fabretti à M. Cuper, au pied de laquelle on voit le Cerbere avec ses trois têtes, ne laisseroit aucun lieu d'en douter (*a*).

Nous avons dans les Antiquaires plusieurs autres figures, toujours reconnoissables pour être celles de Serapis, par le boisseau, ou une espece de bonnet qu'il portoit sur la tête. Quelquefois il est joint avec Isis, & representé comme un jeune homme, & alors il est pris pour Osiris ou pour le Soleil; souvent comme un vieillard barbu & fort ressemblant à Jupiter, dont il portoit aussi le nom; du moins depuis le temps que les Grecs furent maîtres de l'Egypte.

ARTICLE II.

Orus.

(1) Liv. 2. c. 144. ORUS, selon Herodote (1), étoit fils d'Osiris & d'Isis; & le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte. Ce fut après avoir tué Typhon qu'il monta sur Thrône. Diodore, qui a suivi en cela Herodote (2), raconte que les Titans l'ayant fait mourir, sa mere, qui possedoit les secrets les plus rares de la Medecine, celui même de rendre immortel, ayant trouvé son corps dans le Nil où les Titans l'avoient jetté, lui rendit la vie, & lui procura l'immortalité. Ensuite elle lui apprit la Medecine, & l'art de la Divination. Avec ces talens, continue Diodore, Orus se rendit celebre, & combla l'univers de ses bienfaits.

(2) L. 21.

Nous avons déja rapporté dans l'histoire de Typhon de quelle maniere Orus, par le conseil d'Isis, vengea la mort de son pere en ôtant la vie à ce Tyran, qu'il fit perir dans la basse Egypte; c'est-là tout ce qu'on sçait de ce dernier Dieu d'Egypte, après lequel les Demi-Dieux commencerent à regner. On ne s'étend pas ici sur le prodigieux nombre d'années que les Egyptiens donnoient aux regnes de leurs Dieux, qui, ainsi que le rapporte Diodore (3), enfermoient un espace de vingt-trois mille ans, depuis le regne du Soleil jusqu'au temps

(3) Loc. cit.

(*a*) Cette figure est gravée à la page 298. du Tome II. de l'Antiquité expliquée.

où Alexandre fit la conquête des Indes. Car soit qu'on prenne ces années pour des années Lunaires, ou seulement pour les Saisons, chaque année en comprenant quatre, le nombre de vingt-trois mille ans est toujours visiblement fabuleux, & Diodore fait de vains efforts pour excuser en cela les Egyptiens.

Les Grecs prétendoient, comme le dit l'Auteur que je viens de citer, que leur Apollon étoit le même que l'Orus des Egyptiens. Apollon étoit en effet, comme Orus, habile dans la Medecine & dans l'art de prédire l'avenir, & ce Dieu étoit parmi eux le Soleil, comme Orus l'étoit en Egypte. Ainsi on le trouve souvent nommé dans les Anciens, *Orus Apollo*. Il seroit inutile de m'objecter que c'étoit Osiris qui en Egypte representoit le Soleil, puisqu'il est aisé de repondre que cet Astre, le premier & le plus grand des Dieux, portoit plusieurs noms, non seulement dans les differens pays où il étoit honoré, mais souvent aussi dans le même. On objecteroit aussi vainement, que les symboles d'Osiris étoient differens de ceux d'Orus; car on sçait que la Mythologie Egyptienne confond des Dieux très-differens entr'eux, & que quelquefois elle les distingue par des attributs particuliers. Il est constant, par exemple, ainsi que le soutiennent les plus sçavans Antiquaires, qu'Harpocrate, dont nous parlerons dans l'Article suivant, representoit le Soleil chez les Egyptiens, aussi bien qu'Osiris & Orus, quoique les figures sous lesquelles on representoit ces Dieux ne se ressemblassent nullement.

Quoiqu'il en soit, Orus se trouve dans la Table Isiaque, sous la figure d'un enfant emmaillotté, & couvert depuis les pieds jusqu'à la tête d'un habit bigarré en losanges. Il tient avec ses deux mains un bâton, dont le bout est terminé par la tête d'un oiseau, & un fouet (*a*), semblable à celui qu'on voit dans quelques figures d'Osiris. Dans un Manuscript de M. de Peiresc, conservé dans la Bibliotheque de S. Victor, le même Orus se voit sur une figure groupée entre Isis & Osiris : il y est representé comme un jeune enfant, vétu d'une tunique. Quoique la tête d'Osiris manque, celle d'Isis y est recon-

(*a*) Ce fouet qu'on remarque souvent dans les figures qui representent Osiris, Orus, & Harpocrate, étoit le symbole du Dieu du Soleil.

noissable à sa coëffure, sur laquelle est la feuille de Lotus en Croissant. Observons avant que de finir cet Article, que dans toutes les figures qui nous restent d'Orus, il est toujours representé comme un enfant, pour nous marquer sans doute qu'il étoit encore fort jeune, lorsque Typhon fit mourir son pere, & qu'Isis sa mere fut obligée de differer la punition du Tyran, jusqu'à ce que son fils fût en état de servir sa vengeance.

Article III.

Harpocrate.

A l'inspection des figures d'Harpocrate que le temps nous a conservées en assez grand nombre, on juge aisément qu'il étoit le Dieu du silence, puisque dans toutes, son attitude est de porter le doigt sur la bouche; les Egyptiens, dont la Theologie étoit extrêmement mysterieuse, voulant marquer par-là qu'il falloit honorer les Dieux dans un silence respectueux; ou, comme dit Plutarque (1), que les hommes qui connoissoient ces Dieux, n'en devoient pas parler temerairement. Il y avoit même, au rapport de Varron (2), une Loi, qui défendoit sous peine de la vie de dire que Serapis eût été un homme mortel: & comme dans les Temples d'Isis & de Serapis il y avoit une Idole, c'est-à-dire, un Harpocrate qui mettoit le doigt sur la bouche, le même Varron disoit qu'il étoit-là pour recommander le silence sur cet article.

(1) De If. & Osir.

(2) Apud Aug. de Civ. Dei, Liv. 18. c. 5.

Les Anciens conviennent qu'Harpocrate étoit fils d'Isis (3); & que sa mere l'ayant perdu dans le temps qu'il étoit encore fort jeune, elle prit la resolution de le chercher par mer & par terre, jusqu'à ce qu'elle l'eût trouvé. On assûre que ce fut en cette occasion qu'elle inventa les voiles des Navires, au lieu des rames dont on se servoit auparavant; c'est ce que nous apprend Hygin (*a*). Cassiodore dit la même chose (4), & semble avoir copié Hygin; avec cette difference, qu'au lieu d'Harpocrate il met Harpocras: voilà, pour le dire en passant, ce qui fit donner à cette Déesse l'épithete de *Pela-*

(3) Voyez Plat. De If. & Of.

(4) Var. l. 5. c. 17.

(*a*) *Velificia primum invenit Isis: nam dum invenit Harpocratem filium suum, rat* *velificavit*. Fab. ult.

gia, qu'on voit dans une ancienne Inscription rapportée par Gruter.

Cette circonstance de la recherche d'Harpocrate ressemble trop à ce que nous avons rapporté d'Orus, d'après Diodore de Sicile, pour ne pas croire qu'Orus & Harpocrate étoient la même personne; & c'est le sentiment des plus sçavans Mythologues. Dans Diodore à la verité, Orus est tué par les Titans, & Isis lui rend la vie; au lieu que dans Hygin, Harpocrate n'étoit qu'égaré : mais vû la varieté surprenante qui regne dans les Auteurs au sujet de ces anciennes Histoires, Diodore aura bien pu nous dire qu'Orus avoit été tué, & que sa mere ayant trouvé son cadavre, lui avoit redonné la vie, quoique veritablement il ne fût qu'égaré.

L'Illustre M. Cuper qui a fait sur Harpocrate un Traité rempli de sçavantes recherches, ne doute nullement que ce ne soit la même avanture racontée differemment par les Anciens, & ne fait qu'une même personne d'Orus & d'Harpocrate : & comme le premier étoit parmi les Egyptiens le symbole du Soleil, il conclut que le second representoit aussi le même Astre. On le voit en effet sur quelques Antiques, sous la figure d'un enfant, sortant de la fleur du Lotus, la tête environnée de rayons, & tenant un fouet à la main, pour marquer le Soleil levant : & si on refusoit de se rendre à cette preuve, cet Astre & la Lune qui sont peints dans la même Antique, ne laisseroient aucun lieu d'en douter. L'attitude du doigt sur la bouche, prouve évidemment que c'est un Harpocrate. Ce Dieu est à peu près dans la même fleur de Lotus, sur une Medaille d'Antonin. Quoique ces deux monumens, dont l'un est un Abraxas des Basilidiens, l'autre une Medaille de l'Empereur que je viens de nommer, ne soient pas d'une assez grande antiquité pour prouver qu'ils étoient une expression du sentiment des Egyptiens, Plutarque, dans le sçavant Traité que nous avons cité si souvent, assûre qu'on le representoit ainsi en Egypte ; non qu'on y crût qu'il étoit né de la fleur du Lotus, comme l'a pensé Tristan (1); mais pour nous apprendre que le Soleil se nourrissoit de vapeurs. Le doigt que ce Dieu porte à la bouche, dans les deux figures, étoit toujours pour marquer que les mysteres de la

(1) Tome I. p. 604.

Religion & de la Philosophie devoient être cachés au peuple.

Le sçavant Auteur d'où je viens de tirer cet article, ajoute une infinité d'autres raisons, pour prouver qu'Harpocrate étoit le Soleil, que les Sçavans pourront voir dans l'Ouvrage même. Je me contenterai avant que de finir, d'observer qu'il y a des figures de ce Dieu, veritablement Egyptiennes, où il paroît avoir sa tête couverte de rayons, ou avec des cornes : quelques-unes où il a des ailes ; qu'on en trouve où il tient un foüet à la main ; d'autres enfin où il porte une Corne d'abondance ; symboles qui marquent tous, qu'on le prenoit pour le Soleil, & qu'il étoit le même qu'Orus ou Apollon. La Choüette même qui l'accompagne dans quelques-unes de ces Antiques, & qui est derriere la figure, signifie, selon M. Cuper, que le Soleil tourne le dos à la nuit, marquée par cet oiseau. Le Pavot qui l'accompagne quelquefois, étoit selon Porphyre (1), le symbole de la fecondité que procure le Soleil. La Corne d'abondance signifie la même chose : son carquois & ses fleches designent les rayons du Soleil ; & le Serpent, qui à replis tortueux embrasse un cippe, qui est au bas de quelques-unes de ces figures, designe l'obliquité de l'Ecliptique. On peut voir tous les Monumens qui nous restent de ce Dieu, dans l'Ouvrage de M. Cuper, & dans le second Tome de l'Antiquité expliquée.

(1) Apud. Euf. Præp. L. 3. c. 11.

ARTICLE IV.

Macedo, Anubis.

OSIRIS dans le voyage des Indes, avoit pris avec lui les plus grands Personnages de l'Egypte, & en avoit laissé d'autres pour servir de conseil à Isis pendant sa Regence. Diodore de Sicile (2), qui nous apprend cette partie de l'histoire d'Osiris, dit que Macedo, Anubis, & Pan l'accompagnerent dans son expedition. Le même Auteur ajoute qu'il établit Busiris Gouverneur des Provinces qui étoient du côté de la Phenicie, & Antée, de celles qui étoient vers l'Ethiopie & la Libye.

(2) Liv. 1.

Il y a des Auteurs qui prétendent que Macedo étoit fils d'Osiris ; mais Diodore de Sicile dit seulement, qu'il étoit

un de ses Generaux, & qu'il portoit pour habillement de guerre, une peau de loup, & Anubis celle d'un chien, & que c'est pour cette raison que les Egyptiens avoient une si grande veneration pour ces animaux. C'est-là tout ce qu'on sçait de Macedo ; mais la Mythologie nous apprend plusieurs particularités au sujet d'Anubis, que je ne dois pas omettre.

Ce Dieu, dont le culte passa dans la Grece, dans l'Italie, & même dans tout l'Empire Romain, étoit dans ces differens pays, le même que Mercure, & il paroît en effet avec le caducée à la main, dans une des figures que Boissard nous en a conservées. Plutarque (1) l'a pensé ainsi, lorsqu'il a dit qu'il s'appelloit *Herm-Anubis*, c'est-à-dire, Mercure Anubis. Servius interprétant les vers où Virgile appelle ce Dieu, *Latrator Anubis* (2), dit que ce Prince se nommoit ainsi parce qu'on le represente avec une tête de chien, & qu'il passoit pour Mercure, parce que le chien est celui de tous les animaux, qui a le plus de sagacité (*a*).

(1) De If. & Of.

(2) Æn. L. 8. v. 688.

Apulée appelle Anubis » l'Interprete des Dieux du ciel, » & de ceux de l'enfer. Il a, continue cet Auteur, la face » tantôt noire, tantôt de couleur d'or. Il tient élevée sa grande » tête de chien, portant de la main gauche un caducée, & » de la droite une palme verte, qu'il semble agiter ». *Ille Superum commentor & Inferûm, nunc atrâ, nunc aureâ facie sublimis, attollens canis facies arduas Anubis, lævâ caduceum gerens, dextrâ palmam virentem quatiens.*

C'est ainsi que la Mythologie Grecque a souvent tout confondu. Jamais Anubis ne fut le Mercure d'Egypte, le fameux Trismegiste, si celebre dans l'Histoire de ce Pays par ses belles découvertes, par l'invention des caracteres, & par le nombre prodigieux de Livres qu'il composa sur toutes sortes de sciences ; ce que nous aurons lieu d'examiner plus à fond, dans l'Histoire de Mercure (3). On ne doit pas appuyer l'opinion des Auteurs Grecs & Romains sur les figures de ce Dieu qui portent le caducée ; elles sont incontestablement Grecques ou Romaines, de même que les Medailles de Gorlay, où Anubis paroît avec le symbole de Mercure ; les autres

(3) Tome II.

(a) *Latrator Anubis, quia canino capite pingitur. Hunc volunt esse Mercurium ideo, quia nihil est cane sagacior.*

representations qui sont Egyptiennes, ne le lui donnent pas. Au reste si Anubis est toujours peint avec une tête de chien, c'est ou parce qu'il avoit porté la dépouille de cet animal dans la guerre des Indes, ou pour marquer par le symbole de cet animal, qu'ayant été, comme le dit Diodore (1), Capitaine des Gardes d'Isis & d'Osiris, il s'étoit acquité de cet employ, avec une grande fidelité.

(1) Loc. cit.

Plutarque (2), qui nous a conservé d'anciennes traditions sur la famille d'Osiris, dit qu'on croyoit qu'Anubis étoit fils de Nephté, qui en accoucha avant terme, par la terreur qu'elle eut de Typhon son mari; & que ce fut lui qui, quoiqu'encore fort jeune, apprit à Isis sa tante, la premiere nouvelle de la mort d'Osiris.

(2) De Is. & Os.

Quoiqu'il en soit, Anubis étoit au nombre des grands Dieux d'Egypte; c'est l'idée qu'en avoit Isias, qui lui dedia la belle Statue que nous avons dit être dans Boissard. Cet Isias n'étoit pas apparemment du sentiment de Plutarque, puisqu'il croyoit qu'Anubis étoit frere d'Osiris. En effet on lit dans l'Inscription qui est au haut de cette Statue, θεοὶ ἀδελφοί, *les Dieux freres*, & on remarque à la gauche d'Anubis, qui a la tête d'un chien, celle d'Osiris; & à sa droite celle du Taureau Apis avec ses cornes, l'un & l'autre avec le boisseau de Serapis: voilà donc les trois Dieux freres, Serapis ou Osiris, Apis, & Anubis. L'Inscription qui est au bas de sa figure, avec le nom du Grand Prêtre Isias, appelle ces Dieux, *les Dieux Synthrones en Egypte*; c'est-à-dire, qu'ils participoient au même Thrône, ou aux mêmes honneurs.

Avertissons en passant que quelques Mythologues prennent pour des Anubis toutes les figures Cynocephales, c'est-à-dire, à tête de chien; en quoi ils se trompent, car le Cynocephale dont parlent Herodote (3) & quelques Naturalistes, étoit une espece d'animal farouche, qu'on croyoit avoir les yeux sur la poitrine.

(3) Liv. 4. c. 191.

Article V.

Canope.

Canope avoit été le Pilote, ou plûtôt l'Amiral de la Flotte d'Osiris, pendant son expedition des Indes ; & comme après sa mort il fut mis au rang des Dieux, on publia au rapport de Plutarque (1), que son ame étoit passée dans l'Etoile qui porte son nom (*a*) : c'est qu'il arrivoit, comme nous l'avons remarqué plus d'une fois, que le même Dieu étoit un Dieu animé, c'est-à-dire, un homme déifié, & un Dieu naturel, soit un Astre, soit quelqu'autre partie de l'univers ; & c'est ce qu'il faut penser surtout de presque tous les Dieux d'Egypte. Les Mythologues sont persuadés que Canope étoit en Egypte le Dieu des eaux, du moins de celles du Nil ; les figures seules de ce Dieu en font foi. En effet il est toujours representé, dans les monumens Egyptiens qui nous restent, sous la forme d'un de ces Vases dans lesquels les Egyptiens conservoient & laissoient purifier l'eau de ce fleuve. De ces Vases, dont la surface est remplie de figures hieroglyphiques, sort une tête d'homme ou de femme, quelquefois avec deux mains, souvent sans qu'il paroisse rien que la tête. Telles sont les representations que nous avons de Canope, ainsi qu'on peut le voir dans Boissard, & dans le Cabinet de M. de la Chausse.

(1) De If. & Osi.

Rufin, dans son Histoire Ecclesiastique (2), raconte une Histoire qui prouveroit bien la prétention des Mythologues, s'il nous en avoit donné quelque garant. Les Chaldéens, dit-il, qui adoroient le feu, porterent leur Dieu dans plusieurs Pays, pour éprouver sa puissance sur les Dieux des autres Peuples. Il gagna la victoire sur les Simulacres de bronze, d'or, d'argent, de bois, ou de quelqu'autre matiere qu'ils fussent, en les reduisant en poudre ; & son culte s'établit presque partout ; mais le Prêtre de Canope s'avisa d'un stratagéme, qui rendit le Dieu qu'il servoit, superieur à celui des Chaldéens. Comme les cruches dans lesquelles les Egyptiens faisoient purifier l'eau du Nil, étoient percées de toutes parts

(2) Liv. 2. c. 26.

(*a*) C'est l'Etoile nommée Canopus.

de petits trous imperceptibles, il en prit une, & boucha avec de la cire tous ces petits trous, la peignit de differentes couleurs; & l'ayant remplie d'eau, il ajusta à l'ouverture la tête d'une Idole. Les Chaldéens étant arrivés en Egypte, allumerent du feu auprès de ce Vase, dont l'ardeur ayant fondu la cire, l'eau en sortit & l'éteignit. Ainsi Canope fut vainqueur du Dieu de Chaldée. Parmi les Abraxas rapportés par Chifflet, se trouve un Vase percé de differens trous, par lesquels s'écoule l'eau dont il est rempli : c'est un Canope dont la tête & les pieds sortent des deux extrêmités du Vase; ce qui pourroit confirmer l'Histoire que nous venons de rapporter. Que les Egyptiens ayent rendu un culte religieux à l'eau en general, ou du moins à celle du Nil, c'est ce qui paroît hors de doute. Dans leur Philosophie l'eau étoit le principe de tous les Etres, comme ils l'enseignerent à Thalès, qui en fit le fondement de son systême. Mais j'examinerai plus à fond cette matiere, dans l'Histoire des Dieux de la mer.

Nous venons de voir dans les Articles precedens, que parmi les Egyptiens Osiris, Orus, & Harpocrate étoient le Soleil, Isis la Lune, & Canope l'élement de l'eau; nous allons prouver presentement qu'ils honoroient la nature & sa fecondité, sous le nom de Pan.

ARTICLE VI.

Pan.

Si jamais les Grecs ont corrompu l'Histoire ancienne, c'est sur-tout dans la fable de Pan. A les entendre, remarque judicieusement Herodote (1), Hercule, Liber ou Bacchus, & Pan, étoient les derniers de tous les Dieux : cependant parmi les Egyptiens, Pan étoit regardé comme un des huit Grands Dieux, qui dans leur Theologie formoient la premiere Classe, & étoient les plus puissans & les plus anciens de tous. Hercule n'étoit que dans la seconde, qui étoit composée de douze Dieux, qui ne vinrent qu'après les huit dont on vient de parler, & engendrerent ceux de la troisiéme, dans laquelle ils plaçoient Bacchus. Depuis Bacchus jusqu'à Amasis, continue Herodote, les Egyptiens comptoient quinze mille ans, &

ſoutenoient ce calcul par une ſuite d'années bien marquées. Ils croyoient qu'il y en avoit un bien plus grand nombre entre Hercule & ce Prince ; & dès-là un bien plus conſiderable encore depuis Pan, qui étoit beaucoup plus ancien que les deux que je viens de nommer. Au lieu que ſuivant l'Hiſtoire Grecque, il n'y avoit depuis le Bacchus, fils de Semelé, & le temps où vivoit Herodote, qu'environ ſeize cens ans ; depuis Hercule fils d'Alcmene, que neuf cens ; & depuis Pan fils de Penelope & de Mercure, qu'environ huit cens.

Après un temoignage ſi poſitif, on ne doit pas faire beaucoup de fond ſur ce que les Grecs racontoient du Dieu Pan, & c'eſt en Egypte qu'il faut chercher ſon origine.

» Les Egyptiens, dit l'Auteur que je viens de citer, n'immolent ni chevres ni boucs, parce qu'ils repreſentent le » Dieu Pan, & le peignent avec la face & les jambes de » bouc ; en quoi les Grecs les ont auſſi imités : non qu'on » crût en Egypte qu'il en avoit la reſſemblance, mais pour » des raiſons qu'il ne ſeroit pas agreable de rapporter. Ceux » de Mendès, continue le même Hiſtorien, ont les chevres » & les boucs, ces derniers ſurtout, en une ſinguliere veneration, ainſi que les Chevriers qui les gardent ; parmi leſquels il y en a un, qui eſt plus honoré que les autres, & » ſa mort cauſe un grand deuil dans toute la contrée. Pan & » le bouc, en langue Egyptienne, s'appellent Mendès ».

Diodore de Sicile (1) dit que Pan étoit ſi honoré par les Egyptiens, qu'on voyoit ſes Statues dans tous les Temples, & qu'on avoit bâti en ſon honneur dans la Thebaïde, la ville de Chemmis, c'eſt-à-dire, la ville de Pan. Cet Auteur qui ne parle pas de Mendès dans la Baſſe-Egypte, où ce Dieu étoit en grande veneration, ajoute qu'il avoit accompagné Oſiris dans ſon expedition des Indes, avec Anubis & Macedo, ce que ne dit point Herodote.

Il n'eſt pas douteux, quoiqu'en diſent les Grecs, que le Pan d'Egypte ne ſoit le plus ancien de tous, & que ce ne fût par les Colonies qu'ils en reçurent la connoiſſance & le culte. Cependant ils publierent qu'il étoit fils de Mercure & de Penelope, pour laquelle ce Dieu ſe metamorphoſa en bouc, ſur le mont Taygete, où elle gardoit les troupeaux de ſon pere

Icarius ; & d'un Dieu qui dans son origine representoit la nature & la fecondité, ils en firent un Dieu des bois & des campagnes, uniquement occupé des plaisirs de la vie champêtre, dansant continuellement avec les Faunes & les Satyres, & courant après les Nymphes, dont il étoit l'effroi.

Il étoit selon eux l'inventeur de la flûte à sept tuyaux (*a*), & à cette occasion ils debiterent la fable que je vais raconter (*b*). Ce Dieu poursuivant un jour une Nymphe nommée Syrinx, fille du fleuve Ladon, dont il étoit amoureux, les Nymphes de ce fleuve la changerent en roseau. Pan soupiroit auprès de ces roseaux, & l'air poussé par les Zephirs, repetoit ses plaintes ; ce qui lui fit prendre la resolution d'en arracher quelques-uns, dont il fit cette flûte à sept tuyaux, qui porta le nom de la Nymphe (1). Mais ce n'est qu'une fable, inventée par les Grecs, qui peut signifier que quelqu'un de ceux à qui ils donnoient le nom de Pan, s'étoit servi des roseaux du fleuve Ladon, pour faire cette sorte de flûte. Je dis de ceux à qui ils donnoient le nom de Pan, car effectivement il y en avoit plusieurs, & Nonnus en compte jusqu'à douze.

(1) Met. L. 4.

Herodote n'a pas osé rapporter la raison pour laquelle les Egyptiens representoient le Dieu Pan sous la figure d'un bouc, cependant d'anciens Mythologues assûrent que ce qui les y engagea, c'est parce que Pan ayant trouvé en Egypte les Dieux échappés des mains des Geants, leur conseilla pour n'être pas reconnus, de se revêtir de la figure de differens animaux ; & que pour leur donner l'exemple, il prit celle d'une chevre. Il combattit même, dit-on, avec beaucoup de vigueur en leur faveur contre Typhon ; & pour le recompenser, ces mêmes Dieux qu'il avoit si bien défendus, le placerent dans le ciel, où il forme le Signe du Capricorne (2).

(2) Hygin, Cœl. Poet. Astr.

Quoiqu'il en soit, il n'y eut point d'endroit dans toute la Grece, où la Divinité de Pan fût plus honorée que dans l'Arcadie. On croit même que c'est-là, qu'il rendoit ses Ora-

(a) *Pan primus calamos cerâ conjungere plures*
Instituit. Virg. Egl. 2.

(b) *Est mihi disparibus septem compacta cicutis*
Fistula. Id. Ib.

cles. On lui offroit en sacrifice du miel & du lait de chevre, & on celebroit en son honneur les Lupercales. Cette fête dans la suite devint très-celebre en Italie, où Evandre Arcadien avoit porté le culte de Pan. Les Grecs, outre la fable de Syrinx, dont j'ai parlé, en debitoient plusieurs autres au sujet de ce Dieu, comme d'avoir decouvert à Jupiter le lieu où Cerès s'étoit cachée, après l'enlevement de Proserpine. Jupiter sur cet avis envoya, dit-on, les Parques à cette Déesse pour la consoler, & l'obliger par leurs prieres à faire cesser la sterilité que son absence avoit causée sur la terre (1).

(1) Pausf. in Arcad.

Ce sont aussi les Grecs qui ont attribué à leur Dieu Pan, l'origine de cette sorte de terreur subite qui saisit, sans qu'on en connoisse la cause; ce fut par une semblable crainte que l'Armée de Brennus, Chef des Gaulois, prit la fuite; mais Plutarque & Polyenus en rapportent l'origine au Dieu Pan des Egyptiens. Le premier de ces deux Auteurs dit que les Pans & les Satyres, effrayez de la mort d'Osiris que Typhon avoit massacré inhumainement, firent retentir les rivages du Nil de leurs hurlemens & de leurs plaintes, & que depuis on appella *terreur Panique*, cette crainte vaine & subite qui surprend. Polyenus (2) rapporte l'origine de ces terreurs au stratagéme dont Pan, Lieutenant General d'Osiris, se servit pour degager l'armée de ce Prince, surprise la nuit par les Barbares dans une vallée; il leur ordonna de jetter des cris & des hurlemens épouvantables, dont les ennemis furent si effrayés, qu'ils prirent la fuite. Mais Bochart (3) prétend que Pan n'a passé pour être cause de ces terreurs, que parce qu'on exprime en Hebreu un homme épouvanté, par le mot de *Pan* ou *Phan*.

(2) Dans ses Stratag.

(3) Chan. l. 1. c. 18.

Il est bon de remarquer ici en passant, que plusieurs Sçavans confondent Pan avec Faunus & Sylvanus, & croient que ce n'étoit qu'une même Divinité, adorée sous ces differens noms. Le Pere Thomassin le prouve par plusieurs autorités tirées des Anciens, ausquelles il pouvoit joindre celle de Probus dans ses Commentaires sur Virgile, de Fenestella, & de plusieurs autres. Les Lupercales mêmes étoient également celebrées en l'honneur de ces trois Divinités, qui étoient à la

verité differentes dans leur origine, mais qui furent confondues dans la suite.

Il faut avouer pourtant qu'on a fort allegorisé la fable de Pan dans la suite, & que ce Dieu a été regardé comme le symbole de la nature. Son nom même en Grec (*a*), signifie *tout*; aussi lui met-on des cornes à la tête, pour marquer, disent les Mythologues, les rayons du Soleil, comme la vivacité & le rouge de son tein marquent l'éclat du ciel : l'étoile qu'il porte sur son estomac, est le symbole du Firmament ; & ses pieds & ses jambes couvertes de poil, designent la partie inferieure du monde, la terre, les arbres, & les plantes.

Les Egyptiens après avoir adoré le Soleil sous le nom d'Osiris, la Lune sous celui d'Isis, adorerent toute la nature sous le symbole de Pan, qui doit être regardé comme une des plus anciennes Divinités du Paganisme. On le trouve en Egypte du temps que les Dieux attaqués par les Geants s'y refugierent; & selon Plutarque (*b*), les Pans & les Satyres
(1) Liv. 1. furent les premiers qui pleurerent la mort d'Osiris. Diodore (1) ajoute que Pan accompagna Bacchus dans sa conquête des Indes, comme nous l'avons dit : or le Bacchus qui fit cette conquête étoit Egyptien, puisque c'étoit Osiris lui-même.

J'ai été obligé de rapporter les fables Grecques au sujet de Pan ; mais dans le fonds tout se reduit à dire qu'il étoit un des plus grands Dieux de l'Egypte, qu'il étoit honoré surtout à Mendès, que son culte fut porté dans la Grece par les Colonies Egyptiennes, qu'il devint surtout celebre dans l'Arcadie, qu'Evandre le fit connoître en Italie, où il alla s'établir avec sa Colonie quelques années avant la guerre de Troye; & qu'enfin le culte de ce Dieu fut reçu à Rome, avec les fêtes qu'on celebroit en son honneur.

Finissons en disant un mot de cette voix qui selon Plutarque fut entendue vers les Isles Echinades dans la mer d'Ionie, & qui prononça ces mots, *le Grand Pan est mort*. Les Astrologues de ce temps-là consultés par Tibere, sur la foi d'un Pilote, nommé Thamus, qui assûra l'avoir entendue, dirent à ce Prince qu'elle vouloit parler de Pan, fils de Penelope. Il

(*a*) Πᾶν, *omne*, selon Platon *verbum*, la parole.
(*b*) Traité d'Isis & d'Osiris.

y a apparence que Thamus avoit été suborné pour épouvanter l'Empereur ; si l'on n'aime mieux dire avec Eusebe que cette voix étoit surnaturelle, & que Dieu vouloit par-là apprendre à l'Univers la mort du Messie, arrivée sous le Regne de cet Empereur Romain.

Le culte rendu au bouc, comme representant le Dieu Pan, nous conduit naturellement à un article important de la Religion des Egyptiens au sujet de celui qu'ils rendoient aux animaux. Nous avons deux choses à examiner : 1°. Quels étoient les animaux pour lesquels les Egyptiens avoient une veneration particuliere ; 2°. Quelle étoit la nature du culte qu'ils leur rendoient.

CHAPITRE III.

Du Culte rendu aux animaux par les Egyptiens.

QUE les Egyptiens ayent honoré les animaux d'un culte public, & autorisé par les Loix du pays, c'est un fait qu'on ne sçauroit revoquer en doute, & qui leur a été tant reproché, que les invectives que leur ont fait à ce sujet les Grecs & les Romains, sont connues de tout le monde

Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat (1) ?

Ce même Poëte les insulte sur ce qu'ils n'osoient manger ni porreaux ni oignons.

Porrum & cepe nefas violare, & frangere morsu (a).
O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis
Numina (2) !

Lucien s'est souvent mocqué dans ses Dialogues, de cette folle superstition. Encore s'il n'y avoit que des Poëtes & des Auteurs satyriques qui les eussent raillé sur ce sujet, on pourroit

(a) Pline pense comme Juvenal. *Allium cepasque*, dit-il, *inter Deos jurejurando habet Ægyptus.* Liv. 19.

croire qu'ils avoient moins consulté la verité, que le penchant qu'ils avoient à medire; mais les Historiens les plus graves & les plus judicieux leur ont fait les mêmes reproches. Herodote, Diodore de Sicile, & plusieurs autres, parlent des differens animaux qu'honoroient les Egyptiens; comme nous le dirons dans la suite. Elien (1) n'est entré sur ce sujet dans quelque détail, que pour se mocquer de cette folle superstition. Plutarque (2), qui a cherché à excuser les Egyptiens, convient cependant qu'un culte qui a les animaux pour objet, paroît ridicule au premier coup d'œil. Que penser en effet d'un Peuple dont les Temples étoient remplis des figures de presque tous les animaux que produisoit leur pays? Quelle autre idée que celle d'un culte veritablement religieux, pouvoit on se former en voyant ces animaux nourris & logés avec un soin particulier, ainsi que l'étoient le bœuf Apis à Memphis, le Crocodile à Arsinoé, le Chat à Bubaste, le Bouc à Mendès, &c. Ajoutez qu'on embaumoit après leur mort les Oyseaux & les animaux sacrés, pour les mettre dans les Catacombes qui leur étoient destinées; & on sera contraint de dire avec Ciceron que les Egyptiens avoient plus de respect & de veneration pour les animaux, que les Romains pour leurs Temples & pour les Statues de leurs Dieux.

(1) De Anim. L. 12. c. 5.

(2) De Is. &

Enfin quand on sçait qu'ils punissoient de mort ceux qui tuoient quelqu'un des animaux sacrés, il est bien difficile de ne pas croire qu'ils pousserent cette superstition jusqu'au dernier excès. Cependant le fait est certain, & quand nous n'aurions pas l'histoire de ce Soldat Romain qui avoit tué un chat, & qu'il fut impossible d'arracher à la fureur du Peuple qui le massacra, malgré l'interêt qu'avoit Ptolemée à ménager le Senat, ainsi que le raconte Diodore de Sicile, le temoignage de Moyse suffiroit pour le prouver. Ce saint Legislateur, demandant à Pharaon la permission d'aller sacrifier dans le Desert, lui dit que s'il immoloit dans l'Egypte même des animaux qui y sont honorés, on le lapideroit (*b*).

(a) *Firmiores apud Ægyptios opiniones esse de bestiis quibusdam, quàm apud Romanos de sanctissimis Templis & Simulachris Deorum.* De Nat. Deor. L. 1.

(b) *Quod si mactaverimus ea quæ colunt Ægyptii, coram eis, lapidibus nos obruent.* Exod. 8.

Ainsi

Ainsi Joseph, disputant contre Apion (1), avoit raison de lui dire, que si l'Univers avoit embrassé la Religion Egyptienne, *il auroit bien tôt été sans hommes, & tout peuplé d'animaux.* Mais pour faire mieux connoître cet article de la Theologie Egyptienne, il faut entrer dans quelque détail. (1) Liv. 2.

Nous avons déja vû de quelle maniere les Egyptiens honoroient les Bœufs Apis & Mnevis, symboles de leur Osiris; Anubis avec une tête de chien, & Pan sous la figure d'un bouc. On sçait aussi qu'à Arsinoé, ville située près du Lac Mœris, on avoit un grand respect pour les Crocodiles, qu'on les nourrissoit avec soin, & qu'après leur mort on les embaumoit, & on les enterroit dans les chambres soûterraines du Labyrinthe : qu'à Bubaste, dans la Basse-Egypte, les Chats étoient en telle veneration, qu'il étoit défendu sous peine de la vie, de les tuer. Herodote (2) observe à cette occasion que quand il arrive quelque incendie, les chats sont agités d'un mouvement divin, & que les Egyptiens qui les gardent, negligent l'incendie pour observer ce que font alors ces animaux; & il ajoute, que malgré les soins qu'on se donne pour les retenir, ils s'échapent & vont se jetter dans le feu. Alors, continue cet Auteur, les Egyptiens prennent le deuil, & pleurent la perte qu'ils viennent de faire. Le même Historien remarque encore, que quand un chat meurt de sa mort naturelle, tous ceux de la maison où cet accident est arrivé, se rasent les sourcils en signe de tristesse; & si c'est un chien qui meurt, ils se rasent tout le corps & la tête. Le deuil fini, on embaume les chats, & on va les ensevelir à Bubaste. (2) Liv. 2. c. 66.

Le Chien, le Lion, l'Ichneumon, l'Epervier, le Singe, & d'autres animaux encore, étoient l'objet de la veneration du même Peuple; ce qui fait dire à Herodote, que les Egyptiens regardoient comme sacrés, tous les animaux qui naissoient dans leur Pays; dont le nombre cependant n'étoit pas bien considerable, quoiqu'ils fussent voisins de la Libye, qui en produit en si grande abondance. De-là tant de figures monstrueuses de Divinités Egyptiennes, qu'on trouve dans les Antiquaires, avec des têtes de chat (*a*), de chien, de loup, de lion, de singe, &c.

(*a*) Voilà quel étoit en Egypte le Dieu Chat ou *Ælurus*, dont on trouve plusieurs

Une preuve bien certaine du respect & de la veneration qu'on avoit pour les animaux, est que les villes qui les honoroient, en portoient les noms. Telles étoient Bubaste, Mendès, Crocodilopolis (*a*), Leontopolis, & plusieurs autres, qui étoient ainsi appellées parce qu'elles avoient en singuliere veneration, les Chats, les Boucs, les Crocodiles, les Lions, &c. Plusieurs Nomes portoient dans le même pays les noms des animaux qu'on y honoroit. L'Oxyrinchien étoit ainsi appellé à cause du Poisson Oxyrinchus; le Lycopolitain, du Loup; le Cynocephale, du Chien, &c. Je ne m'étends pas davantage sur un sujet si connu; mais je ne sçaurois me dispenser de remarquer avec Herodote (1), que pendant qu'une ville mettoit quelques animaux au rang de ses Dieux, une autre les avoit en abomination : ainsi les Mendesiens qui honoroient le bouc, lui immoloient des brebis, qui étoient l'objet de la veneration des Saïtes, lesquels à leur tour offroient en sacrifice des boucs à leur Jupiter Ammon. Les Crocodiles de même si honorés à Arsinoé, étoient regardés avec horreur dans le reste de l'Egypte, où l'on croyoit que l'ame de Typhon étoit passée dans cet amphibie. De-là ces guerres de Religion, dont parle Plutarque, d'une Province contre l'autre; effet de la politique d'un ancien Roi d'Egypte, qui comme nous l'apprend Diodore de Sicile, voyant son Peuple peu docile & porté à la revolte, le distribua en differentes Préfectures, dans chacune desquelles il établit le culte de quelque animal, & en défendit l'usage pour la nourriture, afin que chacune de ces Provinces entêtée de son culte, meprisât celui de son voisin, & vînt insensiblement à le haïr; ce qui fut la source d'une infinité de guerres.

(1) Liv. 2.

On ne peut rien ajouter au soin que prenoient les Egyptiens des animaux sacrés. Ils avoient des Parcs publics, où on les entretenoit à grands frais. Ceux qui en avoient soin

representations dans les Antiquaires, tantôt sous la figure de cet animal, ainsi qu'on en voit une dans Frabetti; plus souvent sous celle d'un homme avec la tête de cet animal, & l'ornement qui accompagne ordinairement celle d'Osiris; quelquefois avec un sceptre à la main, qui étoit le symbole d'Isis.

(*a*) Cette ville s'appelloit Arsinoé. Parmi les Crocodiles qu'on y honoroit, les Prêtres en avoient toujours un apprivoisé, qu'ils nommoient *Suchus*. On l'ornoit d'or & de pierreries; & ceux qui venoient le voir, lui presentoient du pain & du vin.

les nourriſſoient de pâtes fines, delayées dans du lait mêlé avec le miel, de la chair de canard qu'on avoit fait cuire, ou de quelqu'autre mets qui leur étoit propre. On les baignoit, & on les parfumoit. Les Loges où ils ſe retiroient, étoient également propres & ornées. Lorſque quelqu'un de ces animaux venoit à mourir, après le deüil que preſcrivoit la Loi, on l'embaumoit & on l'enterroit dans les Catacombes. Il arrivoit même ſouvent que les funerailles de ces animaux excedoient les facultés de ceux que leur emploi deſtinoit à les ſervir. Diodore de Sicile obſerve que ceux qui avoient ce ſoin, avoient depenſé cent talens en une ſeule année. Au reſte ces Gardiens des animaux ſacrés, étoient bien reçus partout; & bien-loin de rougir de leur emploi, ils portoient des marques qui caracteriſoient les ſortes d'animaux qui leur étoient confiés. Quelquefois même on ſe mettoit à genoux, lorſqu'on les voyoit paſſer.

Ceux qui étoient engagés dans une guerre étrangere, rapportoient à leur retour les chats & d'autres animaux qui étoient morts, pour leur procurer une ſepulture honorable; mais ce qui prouve encore mieux le grand reſpect pour les animaux ſacrés, c'eſt que dans une extrême famine dont l'Egypte fut affligée, le peuple s'étant porté juſqu'à manger de la chair humaine, perſonne n'oſa toucher à celle de ces animaux.

Mais eſt-il poſſible qu'un Peuple auſſi éclairé & auſſi poli que l'étoient les Egyptiens, chez leſquels les plus ſçavans hommes de la Grece alloient pour s'inſtruire dans la Philoſophie & dans les matieres de la Religion; dont les Loix étoient ſi ſages & ſi bien obſervées; qu'un tel Peuple, dis-je, ait porté la ſuperſtition juſqu'à adorer les animaux, les inſectes, & les plantes de leurs jardins? Ne doit-on pas ſe défier des Auteurs qui les ont inſultés à cette occaſion? Des Etrangers ſont-ils propres à nous apprendre la Religion d'un Pays, où les Prêtres avoient tant de ſoin d'en cacher les myſteres? Si les Egyptiens ont eu des Critiques qui les ont tournés en ridicules, ils ont trouvé auſſi des Apologiſtes qui les ont défendus. Examinons le fond de cette queſtion: voyons de quelle nature étoit le culte que l'Egypte rendoit aux animaux, & peſons les raiſons qui l'ont portée à les honorer.

CHAPITRE IV.

De quelle nature étoit le culte que les Egyptiens rendoient aux Animaux.

QUOIQUE mon dessein ne soit pas de faire l'Apologie des Egyptiens, j'espere qu'en recherchant l'origine & les causes de leur superstition au sujet des animaux, faire voir qu'elle n'étoit pas si extravagante qu'on l'a cru ; qu'elle étoit une suite naturelle de leurs principes, & que leur aveuglement sur cet article, devoit être plûtôt un objet de compassion, qu'un sujet de raillerie.

(1) Liv. 1. Diodore de Sicile (1) qui ne s'est pas contenté de rapporter l'histoire d'un culte si singulier, a tâché d'en rendre plusieurs raisons, dont la premiere est celle de l'utilité qu'on retire des animaux. Herodote l'avoit touchée avant lui (2), lorsqu'en parlant de la veneration que les Egyptiens avoient pour l'Ibis, il a dit que c'étoit à cause qu'au printemps il sortoit d'Arabie une infinité de Serpens ailés, qui venoient fondre en Egypte, où ils auroient commis des ravages infinis, sans ces Oiseaux qui les chassoient & les detruisoient entierement. Ciceron est de même avis qu'Herodote (3). » Les Egyptiens, dit-il, dont » on se mocque tant, n'ont cependant rendu des honneurs » aux animaux, qu'à proportion de l'utilité qu'ils en retiroient, » & s'ils ont adoré l'Ibis, c'est parce qu'il detruisoit les Serpens. » Je pourrois m'étendre, continue-t'il, sur les avantages qu'ils » recevoient de l'Ichneumon, des Crocodiles & des Chats ; » mais je ne veux pas être trop long sur ce sujet » : *Ipsi qui irridentur Ægyptii nullam belluam, nisi ob aliquam utilitatem quam ex ea caperent, consecrarunt ; velut, quòd Ibes maximam vim serpentium conficiunt : possum de Ichneumonum utilitate, de Crocodilorum, de felium dicere ; sed nolo esse longior.*

(2) Liv. 2.

(3) De Nat. Deor. Lib. 1.

Je croirois volontiers que cette raison a été la cause du progrès que fit en Egypte le culte des animaux, mais je ne crois pas qu'elle en soit le fondement. Je sçais à la verité que la reconnoissance & la crainte ont introduit des Dieux dans

le monde : je ne disconviens pas même des grandes utilités qu'on retire de plusieurs animaux, & je n'ignore pas ce que Vossius, dans son excellent Traité de l'Idolâtrie, dit à ce sujet : mais cette seule consideration auroit-elle suffi pour ériger des monstres & des insectes en Divinités ? Défions-nous des Auteurs Grecs & Latins, qui n'étoient pas toujours assez bien instruits des mysteres Egyptiens, que les Prêtres leur cachoient comme à des profanes que la seule curiosité conduisoit dans leur Pays : ils ne sont peut-être pas plus croyables sur ce sujet, que sur les calomnies qu'ils publioient des Juifs, qu'ils accusoient d'adorer le Pourceau dont ils s'abstenoient de manger de la chair ; & de rendre leurs respects à la tête d'un Asne, dont ils conservoient, selon eux, dans le Temple de Jerusalem la figure en or massif (*a*).

Judæus licet & porcinum numen adoret
Et celli summas advocet auriculas (1).

(1) Petr. Sat.

Tâchons de penetrer les mysteres Egyptiens, & voyons si les figures bizarres de leurs Divinités, qui exciterent les railleries & les mepris de Cambyse, ne nous laisseront pas entrevoir les veritables raisons du culte qu'ils leur rendoient. Je suppose d'abord, que tout culte n'est pas un culte religieux, & que tout culte religieux n'est pas un culte de latrie ; & je ne crois pas qu'il soit necessaire d'établir ici cette distinction, dont on convient assez. Cela étant, je crois que le culte que les Prêtres Egyptiens rendoient aux animaux, étoit purement relatif, & qu'il se rapportoit aux Divinités dont ils étoient les symboles. Mais pour faire voir que je n'avance pas cette proposition sans fondement, il faut la prouver par des temoignages incontestables. On sçait que le bœuf Apis étoit parmi les Egyptiens le symbole d'Osiris, & qu'Osiris lui-même étoit le Soleil : de-là l'adoration des Bœufs Mnevis & Apis, dont le premier étoit consacré au Soleil, & l'autre à la Lune (*b*), qui étoient les grandes Divinités de ce Pays-là (2). Herodote recherchant la raison pourquoi les Egyptiens representoient Jupiter

(2) C'est-à-dire d'Isis & d'Osiris.

(*a*) Voyez Joseph contre Apion, Tacite, Plutarque, Suidas, &c.
(*b*) Porphyre, Ælien, Amm. Marcell. & autres.

avec une tête de Belier, prétend que c'est parce que ce Dieu apparut sous cette forme à Hercule, qui avoit envie de le voir. Le même Auteur parlant du culte que les habitans de Mendès rendoient à Pan, dit qu'ils le representoient sous la figure d'un Bouc, pour des raisons mysterieuses, quoiqu'ils sçussent bien qu'il étoit semblable aux autres Dieux. Diodore de Sicile decouvre ce mystere, qu'Herodote n'avoit pas apparemment voulu developper : c'est que par le symbole de cet animal le peuple adoroit le principe de la fecondité de toute la nature, qui étoit representé par le Dieu Pan. Voilà donc Osiris & Isis, Jupiter & Pan, & non pas les Bœufs, les Beliers & les Boucs qui étoient les veritables objets du culte des habitans de Memphis, d'Heliopolis, de Thebes & de Mendès.

(1) De Iside. Plutarque (1) remarque judicieusement que la vigilance ordinaire aux chiens, porta les Egyptiens à les consacrer au plus rusé & au plus vigilant de tous les Dieux ; ou, ce qui revient au même, on ne peignoit Mercure, avec une tête de chien, comme le dit Servius, que parce qu'il n'est point d'animal plus vigilant (*a*). On voit par cet exemple la veritable raison du dogme de la consecration des animaux, & que ce n'étoit pas à eux, mais aux Dieux qu'ils representoient, que se terminoit le culte religieux dont nous parlons. Herodote decide la question, lorsqu'il dit (2), » que les Egyptiens offroient leurs » vœux à ces animaux, en adressant leurs prieres aux Dieux à » qui ils étoient consacrés » ; & si l'on veut sçavoir quels étoient ces vœux qui s'adressoient aux animaux, ce judicieux Auteur nous l'apprend, en disant que c'étoit une offrande d'argent qu'on leur donnoit pour leur nourriture. Diodore de Sicile dit la même chose, & explique plus nettement ce mystere (3). » Les Egyptiens, dit-il, offroient aux Dieux » des vœux pour la guerison de leurs enfans malades ; & lorsqu'ils étoient hors de danger, ils les conduisoient dans le » Temple, & leur ayant coupé les cheveux, ils les mettoient » dans une balance avec une somme d'argent de même poids, » qu'ils donnoient à ceux qui avoient soin de nourrir les ani- » maux sacrés ».

(2) Liv. 2.

(3) Liv. 1.

(a) *Ait Servius in octavum Æneidos.*

Lucain, après s'être mocqué des Egyptiens qui servirent, dit-il, plusieurs de leurs Dieux sur la table de Cesar (*a*), ajoute cependant que les Prêtres interrogés par ce Prince sur le culte qu'ils rendoient à ces animaux, lui firent entendre qu'ils honoroient en eux la Divinité dont ils étoient les symboles. Aussi quand nous apprenons qu'ils plaçoient dans leurs Temples parmi toutes leurs Idoles celle d'Harpocrate, avec le doigt sur la bouche, nous voyons évidemment qu'ils y renfermoient des mysteres qu'il n'étoit pas permis à tout le monde de pénetrer, & qu'il falloit les mediter en silence.

Mais pourquoi avoir choisi des animaux pour representer les Dieux ? Quelles furent les raisons de la preference qu'on donna à quelques-uns d'eux ? Plutarque repond en general (1), » que c'est à cause du rapport qu'ont ces animaux avec la » Divinité qu'ils representent : car, pour me servir de sa com- » paraison, l'image de Dieu éclate dans quelques-uns, com- » me celle du Soleil dans les gouttes d'eau qui sont frappées » de ses rayons : ainsi le Crocodile n'ayant point de langue, » est consideré comme le symbole de la Divinité, qui sans » proferer une seule parole, imprime les Loix de l'équité » & de la sagesse dans le silence de nos cœurs. En effet, » ajoute ce sçavant Auteur, si on a trouvé bon que des nom- » bres, qui n'ont ni corps ni ame, ayent été regardés par les » Pythagoriciens, comme les types de la Divinité, n'est-il » pas plus raisonnable que des Etres qui en sont doués, soient » considerés comme des images dans lesquelles elle a voulu » se faire voir à nos yeux ? Et si toute la nature n'est elle-mê- » me qu'un miroir, dans lequel le Soleil de la Divinité se » peint avec ses differens attributs, cela n'est-il pas encore » plus vrai des creatures animées ; & y eut-il de Statue, quel- » que excellente qu'elle soit, qui represente mieux l'Être Sou- » verain, que le moindre corps organisé » ?

(1) De Iside.

A cette excellente raison de Plutarque, j'en joindrai quatre autres, que je tire de l'Astrologie, de l'Histoire, de la Theologie des Egyptiens, & de l'utilité que l'Egypte tiroit de quelques animaux.

Non mandante fame, multos volucresque ferasque
Ægypti posuere Deos. Pharf. Liv. 10.

» Lucien (*a*), après avoir dit que les Egyptiens avoient » mesuré le cours de chaque Astre, & divisé l'année en mois, » & en saisons, la reglant sur le cours du Soleil, & les mois » sur celui de la Lune, ajoute qu'ayant partagé le ciel en » douze parties, ils avoient representé chaque Constellation » par la figure de quelque animal ». Voilà donc d'abord les douze signes du Zodiaque representés par autant d'animaux, substitués à la place des Astres, qui étoient, comme je l'ai dit, les premieres Divinités du monde idolâtre. Ce même Auteur dit ensuite, » Que les Egyptiens reveroient le Bœuf » Apis en memoire du Taureau celeste, & que dans l'Ora- » cle qui lui étoit consacré, on tiroit les prédictions de la » nature de ce Signe, comme les Afriquains de celle du » Belier, en memoire de Jupiter Ammon qu'ils adoroient » sous cette figure ». C'étoient donc les Astres qu'on adoroit réellement, & si on rendoit un culte religieux aux animaux qui les representoient, ce n'étoit qu'un culte relatif.

Il est vrai que le Peuple ne portoit pas toujours sa vûe jusques dans le ciel, pour y adorer ces premiers Dieux, & que son culte se terminoit souvent aux symboles; mais ce n'est pas de la Religion du Peuple qu'il est question, c'est de celle des Prêtres & des Sages d'Egypte : & je ne crois pas qu'il y eût de Religion dans le monde qui fût exempte de reproche, si l'on n'avoit égard qu'aux pratiques populaires, qui ne sont souvent qu'une superstition peu éclairée. La seconde raison est tirée de l'Histoire ancienne d'Egypte, qui nous apprend, comme nous l'avons déja dit, que les Dieux poursuivis autrefois par Typhon, s'étoient cachés sous les figures de differens animaux, ainsi que nous le lisons dans Ovide, dans Manilius & dans Diodore de Sicile. Rien n'étoit plus propre à fonder le culte dont nous parlons, que cette Histoire ; car soit qu'on crût que veritablement les Grands & les Princes du parti d'Osiris que Typhon son frere persecutoit, avoient été dans la suite mis au rang des Dieux, ou plûtôt que ce passage mysterieux des Dieux dans le corps des animaux, étoit une allegorie ingenieuse, par laquelle on enseignoit que les Dieux celestes venoient quelquefois habiter dans ces symboles qui

(*a*) Traité de l'Astrologie Judiciaire.

les

les repreſentoient, on étoit toujours obligé d'avoir pour les animaux un grand reſpect, crainte de violer l'aſyle ſacré de la Divinité même.

La ſeule objection raiſonnable qu'on puiſſe faire contre cette conjecture, eſt que cette fable eſt Grecque d'origine, & que ce n'eſt que des Auteurs Grecs & Latins que nous l'avons appriſe : mais ſans dire ici que la plûpart des fables de ces deux Peuples venoient d'Egypte, comme je l'ai prouvé, & qu'en particulier celle du combat des Geants, n'eſt qu'une tradition defigurée de l'Hiſtoire de Typhon & d'Oſiris, ne voit-on pas en Egypte des monumens plus anciens que les fables des Grecs ; des villes fondées, un culte public, établi à l'honneur des mêmes animaux dont on nous dit que ces Dieux avoient pris les figures ? Car enfin, ſi Ovide publie que Jupiter avoit emprunté celle d'un Belier (1) : (1) Met. L. 5.

. . . Duxque gregis fit Jupiter, unde recurvis.
Nunc quoque formatur Libys & cum cornibus Ammon,

Ne l'adoroit-on pas ſous cette forme dans le Temple fameux qu'il avoit dans la Libye ? Que Diane s'étoit revêtue de celle d'une chatte, *Fele ſoror Phœbi*, la ville de Bubaſte, dont le nom, ſelon Stephanus étoit celui de cette Déeſſe, & dans laquelle on adoroit les chats, n'étoit-elle pas un monument autentique de cette tradition ? Que Bacchus, ou ſelon d'autres, Pan, prit la figure d'un Bouc ; *Proles Semeleia Capro.* La ville de Mendès n'en rend-t'elle pas un temoignage aſſûré ? que Junon, ou Iſis, avoit pris la forme d'une Vache ; *niveâ Saturnia vaccâ :* n'étoit-elle pas honorée à Memphis ſous le ſymbole de cet animal ? Que Venus s'étoit cachée ſous les écailles d'un Poiſſon ; *Piſce Venus latuit*, ou comme dit Manilius (2), (2) Aſtr. L. 4.

Inſeruitque ſuos ſquammoſis piſcibus ignes.

Les Syriens ne s'abſtinrent-ils pas pour cette raiſon de manger du Poiſſon ? Enfin, que Mercure avoit pris la figure d'un Ibis ; *Cyllenius Ibidis alis* : ignore-t'on le culte que les Egyptiens rendoient à cet Oiſeau ? Croira-t'on que les Egyptiens

apprirent & cette fable, & le culte dont elle étoit le fondement, des Grecs & des Romains ? Qu'ils formerent sur leurs idées le systême de leur Religion, & donnerent à leurs villes des noms conformes au culte qui y étoit pratiqué ? Ou plûtôt n'est-ce pas de ces anciennes villes que les Auteurs dont je parle rapporterent leur Religion & leur Fables ?

La troisiéme raison, qui est encore une suite de l'autre, est tirée de la doctrine de la Metempsycose, ou de cette circulation éternelle des ames dans differens corps.

Morte carent animæ, semperque priore relictâ
Sede, novis domibus habitant, vivuntque receptæ (1).

(1) Ovi. Met. Liv. 5.

Il n'est pas necessaire de s'étendre sur l'origine de ce dogme. Il suffit de dire que Pythagore l'enseignoit dans la Grece & l'Italie vers la LXI^e^. Olympiade & les suivantes ; mais soit qu'il le debitât dans le sens naturel, ou comme l'a ingenieusement pensé M. Dacier, dans un sens moral & allegorique, il est sûr qu'il n'en étoit pas l'inventeur. Il l'avoit lui-même appris des Prêtres Egyptiens, parmi lesquels, si nous en croyons Diogene Laerce (2), il demeura long-temps pour s'instruire de leurs mysteres, ausquels il fut initié. Herodote (3) ne laisse aucun lieu de douter de ce que je viens d'avancer. » Les » Egyptiens, dit-il, sont les premiers qui ont soutenu que » l'ame de l'homme est immortelle ; qu'après la mort elle » passe successivement dans les corps des animaux, terrestres, » aquatiques & aëriens, d'où elle revient animer le corps » d'un homme, & qu'elle acheve ce circuit en trois mille » ans. Il y a, ajoute-t'il, des Grecs qui ont debité ce dogme, » comme s'il eût été à eux en propre, les uns plûtôt, les autres plus tard ; j'en sçais les noms, & je ne veux pas les » nommer ». De-là sans doute le soin d'embaumer les corps après la mort, & de leur destiner des monumens durables pour leur servir de sepulture.

(3) Vie de Pythagore.
(2) Liv. 1.

Il est donc constant que cette doctrine étoit originaire d'Egypte ; & il est certain qu'elle avoit deux grands avantages. Le premier, de servir de fondement au dogme de l'immortalité de l'ame ; le second, qu'en enseignant que les

ames passoient en d'autres corps, nobles ou meprisables, suivant le merite de leurs actions, ils rendoient le vice odieux, & la vertu aimable; mais aussi elle conduisoit naturellement au culte & au respect qu'on rendit dans la suite aux animaux, puisqu'elle enseignoit à les regarder comme les domiciles non seulement des plus grands hommes, mais des Dieux mêmes. Aussi Diodore de Sicile assûre (1) qu'on étoit persuadé en Egypte que l'ame d'Osiris étoit passée dans celle d'un boeuf; & nous apprenons d'Ælien (2) que la haine que les habitans d'Heliopolis avoient pour le Crocodile, étoit fondée sur ce qu'ils croyoient que Typhon s'étoit revêtu de sa figure.

(1) Loc. cit.

(2) Liv. 10 Hist. des an. c. 21.

Enfin, la quatriéme raison est tirée de l'utilité que recevoient les Egypriens de certains animaux. Ainsi on avoit de la veneration pour l'Ibis parce qu'il detruisoit les Serpens ailés, qui dans certaine saison se retiroient en Egypte : l'Ichneumon, parce qu'il cherchoit les œufs des Crocodiles, qu'il cassoit, sans les manger, comme si son instinct l'avoit porté à delivrer l'Egypte d'un animal qui y causoit du ravage, &c.

Après avoir developpé les raisons qui porterent les Egyptiens à rendre aux animaux un culte religieux, ce seroit ici le lieu de rechercher en quel temps commença cette sorte d'idolâtrie; mais il suffit de dire qu'elle étoit en vogue dans toute l'Egypte du temps de Moyse, comme le prouvent, 1°. la permission qu'il demanda d'aller sacrifier dans le Desert, de peur qu'immolant des Victimes pour lesquelles les Egyptiens avoient de la veneration, on ne le lapidât. 2°. L'idolâtrie du Veau d'or, qui étoit, comme nous l'avons dit, une imitation de celle du Bœuf Apis. Ce qui précéde le sejour des Israëlites en Egypte est trop peu connu, pour étendre plus loin nos recherches sur ce sujet.

CHAPITRE V.

De quelques autres Dieux Egyptiens.

ON ne doit pas s'imaginer que j'aye renfermé dans ce Traité tous les Dieux qu'adoroit l'Egypte; la chose n'est pas possible : il suffit d'avoir parlé des principaux, & des plus connus. Les autres, dont le culte penetra dans la Grece & dans l'Italie, feront la matiere du second Volume, puisqu'à l'exception de Neptune & de quelques autres, tous les Dieux des Grecs & des Romains leur étoient venus de l'Egypte. Je dois cependant, avant que de finir cette matiere, dire qu'on a decouvert, & qu'on decouvre encore tous les jours, en ouvrant les puits des Momies, une infinité d'Idoles, qui representent les Dieux Egyptiens. Quelques-unes de ces Idoles ont une tête ou de chien, ou de lion, ou de loup, ou de chat, & alors il est aisé de voir que ce sont, ou des Anubis, ou des Dianes Bubastes, &c. Mais quelquefois aussi elles presentent des figures si bizarres, & si extraordinaires, qu'elles paroissent plûtôt des monstres que des Dieux, ainsi qu'on peut le voir dans les Antiquaires qui en ont fait dessiner quelques-unes.

Le Pere Kirker qui a parlé de ces Idoles, dans son Œdipe, dit qu'on les enterroit avec les cadavres pour être des preservatifs contre les mauvais Genies, qu'on croioit inquieter les manes des morts; & je ne crois pas qu'on puisse rien dire de plus vraisemblable.

Enfin, pour qu'il ne manquât rien à l'Idolâtrie des Egyptiens, ils avoient plusieurs Oracles, qu'ils consultoient dans toutes les occasions. Herodote (1) parle de ceux de Jupiter, de Minerve, de Latone, d'Apollon, de Diane, de Mars, & d'Hercule : d'autres Auteurs nomment ceux d'Apis, du Lion, de la Chevre, & du Crocodile.

(1) Liv. 2.

CHAPITRE VI.

Des Pompes & des Ceremonies publiques des Egyptiens, & de quelques autres Peuples.

JAMAIS Religion ne fut plus chargée de Ceremonies, que celle des Egyptiens, & il n'y eut jamais rien de plus brillant que leurs Fêtes & leurs Proceſſions. Un concours infini de monde, la licence, la joie, tout ſe rencontroit dans la celebration de leurs Fêtes ; & ſi les Prêtres s'y préparoient par le jeûne, par la continence, & par d'autres ceremonies gênantes, le Peuple les attendoit comme les jours de leur vie les plus propres au plaiſir & à la debauche.

Parmi ces Fêtes on en comptoit ſix principales. La premiere étoit celebrée à Bubaſte, en l'honneur de Diane ; la ſeconde à Buſiris pour la Déeſſe Iſis ; la troiſiéme à Saïs pour Minerve ; la quatriéme à Heliopolis en l'honneur du Soleil : la cinquiéme à Butès, étoit la Fête de Latone ; la ſixiéme étoit celebrée à Papremis en l'honneur de Mars.

J'ai déja dit que la fête du Dieu Apis avoit cela de ſingulier qu'après que le Peuple avoit paſſé quelques jours dans le deuil & dans la triſteſſe pour pleurer la perte de ce Dieu qu'on avoit noyé dans le Nil, il ſe livroit à la joie dès que les Prêtres avoient publié qu'il en avoit paru un autre, diſtingué par les mêmes marques, avec d'autant moins de moderation, qu'il avoit paru plus affligé. Les feſtins, la danſe, & toutes les autres demonſtrations d'une allegreſſe publique, ſuccedoient aux larmes qu'on avoit repandues, & toute l'Egypte prenoit part à cette ſolemnité.

Il n'y avoit rien de ſi brillant, rien de ſi pompeux que les Proceſſions qu'on faiſoit en l'honneur d'Iſis & d'Oſiris : on y portoit ſolemnellement les Statues de ces deux Divinités avec leurs ſymboles. Les Prêtres, pour y aſſiſter, ſe faiſoient raſer la tête, pendant que les Prêtreſſes conſervoient leur chevelure. Des habits blancs, faits du lin le plus fin, des couronnes & des guirlandes diſtinguoient ces Prêtres & ces Prêtreſſes

du nombre infini de peuple qui assistoit à ces Processions ; & le bruit des Sistres, des Tambours & des Cymbales, remplissoit les Assistans d'un trouble mêlé de joie, qu'il est difficile d'exprimer. Herodote (1) parle d'une Fête d'Isis, où l'on portoit sa Statue sur un chariot à quatre roues, tiré par les Prêtres de cette Déesse ; & Clement d'Alexandrie (2) décrit une autre Procession Egyptienne, où l'on portoit deux chiens d'or, un Epervier & un Ibis. Le même Auteur rapporte dans un autre endroit (3), les paroles de Menandre qui railloit ces Divinités coureuses, qui ne pouvoient demeurer en place.

(1) Liv. 4.

(2) Strom. Liv. 5.

(3) Idem. Protrep.

La Fête de Bubaste, dans la Basse-Egypte, étoit encore plus solemnelle. On y venoit de toutes parts, & le Nil étoit durant plusieurs jours chargé de Barques, que ceux qui les remplissoient avoient ornées de tout ce qui leur avoit paru propre à les embellir : & comme chaque Barque avoit ses Musiciens & sa symphonie, l'air retentissoit partout du bruit de leurs instrumens. On accouroit de tous côtés sur les bords du fleuve pour voir passer ces Barques : ceux qui étoient dedans, suivant un usage fort ancien & qui dure encore aujourd'hui presque partout, apostrophoient avec des railleries piquantes, & souvent avec des injures grossieres, ceux qui venoient les voir ; lesquels de leur côté les leur rendoient avec usure. Les femmes qui étoient dans les Bateaux se presentoient à ces curieux d'une maniere trop immodeste pour la décrire ici. On avoit soin de préparer sur les bords du fleuve une infinités d'Hotelleries, où l'on venoit se rafraîchir, & on y trouvoit en abondance tout ce qui pouvoit contribuer à la bonne chere. On comptoit jusqu'à sept cens mille personnes qui assistoient à cette fête, sans parler des enfans qui accompagnoient leurs parens. Lorsqu'on étoit arrivé à Bubaste, on se livroit entierement à la joie & à la debauche, & il se consumoit plus de vin dans cette ville pendant le sejour qu'on y faisoit à l'occasion de cette solemnité, que dans tout le reste de l'année.

Comme il n'y a rien qui s'abolisse plus difficilement que les Ceremonies où se mêle la debauche, cette fête dure encore aujourd'hui, quoique l'objet en soit changé ; & tous les ans les Egyptiens, & les Turcs qui les gouvernent, descendent

le Nil dans une certaine saison de l'année, depuis le Caire jusqu'à Rosette, avec une si grande affluence de monde, que le fleuve ressemble à une ville flotante (*a*). Les Instrumens de musique, les Hôtelleries, & les injures qu'on dit à ceux qui sont sur les bords du Nil, tout y ressemble à l'ancienne Fête de Bubaste. Mais rien ne fut jamais si magnifique, si pompeux, que la Procession solemnelle faite par l'ordre de Ptolemée, dont on trouve la description dans Theocrite, & dans Athenée, qui l'a tirée d'un ancien Auteur.

A la Fête de Busiris qu'on celebroit à l'honneur d'Isis, les Sacrifices étoient suivis d'une flagellation dont les hommes & les femmes ne s'exemptoient pas; mais c'étoient sur-tout les Cariens qui habitoient en Egypte, qui se donnoient le fouet avec plus de courage, & ils ajoutoient même à cette ceremonie, celle de se percer le front avec la pointe d'une épée.

Ce qui distinguoit la fête de Minerve à Saïs, étoit le grand nombre de lampes qu'on y allumoit pendant la nuit; & ceux qui ne pouvoient assister à cette fête, en allumoient chez eux. La Fête d'Heliopolis & celle de Butès, n'avoient pour toutes Ceremonies que les Sacrifices qu'on y offroit au Soleil & à Latone.

Mais celle qu'on celebroit à Pampremis en l'honneur de Mars, étoit accompagnée d'une singularité remarquable. Les Prêtres portoient sur un char à quatre roues la Statue de ce Dieu, qui étoit enfermée dans une petite chapelle de bois doré; & dans le temps qu'ils s'efforçoient de faire entrer le char & la Statue dans le Temple de cette Divinité, des hommes armés de massues se presentoient pour l'empêcher: & comme les Prêtres qui accompagnoient la Procession avoient aussi leurs armes, il se livroit un combat, où naturellement il devoit perir beaucoup de monde. Les Egyptiens assûroient cependant que personne ne mouroit des coups qu'on recevoit en cette occasion.

Les Egyptiens avoient encore plusieurs sortes de Processions, mais moins solemnelles que celles que je viens de décrire. Macrobe (1) nous apprend qu'on promenoit sur un (1) Sat. L.

(*a*) Voyez le troisiéme Voyage de Paul Lucas.

brancard, le Jupiter d'Heliopolis, porté sur les épaules des hommes, à peu près comme les Romains portoient leurs Dieux dans la pompe des Jeux du Cirque, & comme nous portons dans de pareilles occasions les Chasses de nos Saints.

Les Hebreux qui prirent des Egyptiens le funeste penchant qu'ils avoient pour l'Idolâtrie, ne les imiterent que trop souvent, non seulement dans la solemnité du Veau d'or, ainsi que nous l'avons dit, mais encore dans l'usage de leurs Processions. Le Prophete Amos leur reproche d'avoir porté dans le Desert la Tente du Dieu Moloch, l'Image de leur Idole, & l'Etoile du Dieu Rempham (*a*). Saint Etienne, dans les
(1) Chap. 7. v. 43. Actes des Apotres (1), leur fait à peu près le même reproche.

Voilà des Dieux portés en ceremonie, logés dans une tente; des figures d'Astre, & une Divinité reconnue pour le Roi de ceux qui l'adoroient; c'est-à-dire, les Dieux d'Egypte, le Soleil ou Osiris, & les autres que ce Peuple superstitieux croyoit les avoir delivrés de la servitude, & qui disoit : *Voilà tes*
(2) Ex. 32. *Dieux, qui t'ont tiré d'Egypte* (2).

Plusieurs autres Peuples pratiquoient les mêmes Ceremonies, soit qu'ils les eussent apprises des Egyptiens, comme il y a beaucoup de vraisemblance, soit qu'ils les eussent inventées eux-mêmes. Philon de Byblos, en parlant d'Agrotès fameuse Divinité des Pheniciens, raconte au rapport d'Eu-
(3) Apud. Euf. Præp. L. 1. n. 10. sebe (3), qu'on la portoit en Procession dans une Niche couverte, sur un chariot trainé par des animaux. Servius (4) nous ap-
(4) Ad 6. Æn. prend que les Carthaginois avoient des Dieux representés par des Simulacres fort petits, qu'ils portoient dans des chariots couverts, & qui rendoient des Oracles par le mouvement
(5) Liv. 4. qu'ils imprimoient à leur voiture. Quinte-Curce (5) assûre,
(6) Chap. des Oracles. ainsi que nous l'avons dit ailleurs (6), que l'Oracle de Jupiter Hammon se rendoit à peu près de la même maniere. Les an-
(7) De Mor. German. ciens Germains, au rapport de Tacite (7), avoient une Déesse qui residoit dans un bois sacré d'une Isle de l'Ocean, & cet Auteur ajoute qu'il y avoit dans ce même bois un chariot couvert, dont personne n'osoit approcher que son Sacrifica-

(*a*) Le texte Hebreux dit, » Vous avez porté les Tentes de votre Roi, & la baze » de vos figures, l'étoile de vos Dieux : ou, suivant un autre Leçon, Chium votre » image, & l'Astre votre Dieu, que vous vous êtes faits. *Amos. Ch.* 26.

teur.

teur. Ce Prêtre obſervoit le temps que la Déeſſe y entroit, & alors il accompagnoit avec un grand reſpect cette Litiere, tirée par deux Geniſſes, dans la Proceſſion qui ſe faiſoit à cette occaſion. Tacite dit encore que partout où paſſoit le chariot, la Déeſſe étoit reçue avec des fêtes & des rejouiſſances publiques; qu'après la Proceſſion la Déeſſe rentroit dans ſon bois, comme fatiguée du commerce des mortels; & qu'alors le chariot, le voile qui le couvroit, & la Déeſſe elle-même, étoient plongés dans un lac, & lavés par des Eſclaves qu'on noyoit après cette Ceremonie.

Sulpice Severe dit que les Payſans Gaulois avoient coutume de porter leurs Dieux par la campagne, couverts d'un voile blanc. *Simulachra Dæmonum candido tuta velamine, miſerâ per agros ſuos circumferre dementiâ.*

CHAPITRE VII.

Explication de la Table Iſiaque

QUOIQUE ce Monument ſoit plus du reſſort des Antiquaires que des Mythologues, je crois devoir le faire connoître en peu de mots, parce qu'on y trouve Iſis & Oſiris, & preſque tous les autres Dieux d'Egypte avec leurs ſymboles. Ainſi l'explication que je vais en donner ſervira à faire entendre ce que nous en avons dit. La Table Iſiaque, ainſi nommée parce qu'elle paroît renfermer les myſteres d'Iſis, étoit une grande plaque de cuivre, gravée au premier burin & aſſez groſſierement, ſur laquelle étoient repreſentés preſque tous les Dieux de l'Egypte; mais ſurtout Iſis & Oſiris, qui y ſont repetés pluſieurs fois avec tous leurs ſymboles.

Sur ce fond de cuivre, ou de bronze, étoit un émail noir, entremêlé avec art de petites bandes d'argent. Lorſqu'en 1525. le Connétable de Bourbon prit la ville de Rome, un Serrurier l'acheta de quelque ſoldat, & la vendit enſuite au Cardinal Bembo, après la mort duquel elle paſſa au Duc de Mantoue; & fut perdue enfin, ſans qu'on ait jamais pu en apprendre aucune nouvelle, lorſqu'en 1630. les Imperiaux ſe

rendirent maîtres de cette ville. Heureusement elle avoit été gravée dans toute sa grandeur, & avec toute l'exactitude possible par Enée Vico de Parme. Cette espece de Tableau, étoit divisé en trois bandes horisontales, dans chacune desquelles étoient differentes separations, qui contenoient differentes actions. Ces compartimens sont comme differens cartouches, distingués quelquefois par de simples traits seulement, mais plus souvent par une bande assez large, qui est remplie d'hieroglyphes, c'est-à-dire, de cette écriture mysterieuse, consacrée par les anciens Egyptiens aux mysteres de la Religion. Les quatre côtés de la Table étoient fermés par une bordure remplie comme le fond, de plusieurs figures de Dieux Egyptiens, & d'un grand nombre d'hieroglyphes.

Cette Table represente-t'elle seulement les mysteres d'Isis, dont la figure posée dans une espece de niche, en occupe le milieu? ou contient-elle les principaux points de la Theologie des Egyptiens, puisque tous leurs Dieux y sont representés? c'est ce qu'on ne sçauroit decider. Tout y paroît mysterieux & énigmatique, suivant le genie de cette Nation. Pignorius fut prié d'expliquer ce Monument, & ne parut ceder qu'à regret aux empressemens de ses amis. Aussi voit-on toujours un air de timidité dans les conjectures qu'il propose. Son Ouvrage, intitulé *Mensa Isiaca*, fut imprimé *in* 4°. à Amsterdam, l'an *1669*. Le Pere Kirker le suivit de près, & traita le même sujet dans son Œdipe, avec cet air de confiance que lui donnoient la superiorité de son esprit & la grande connoissance qu'il avoit de la Religion des Egyptiens. Enfin Chifflet ajouta de nouvelles conjectures à celles du sçavant Jesuite (1). Une Analyse abregée de ce qu'ont rapporté au sujet de ce Monument les trois Antiquaires que je viens de nommer, servira de supplément à ce que j'ai dit des Dieux d'Egypte, & fera connoître plus particulierement leurs symboles.

(1) In Notis ad Mallarium.

Dans la bande superieure, en commençant par la gauche, on voit Osiris qui tient d'une main un anneau, où paroît une croix bien formée; & de l'autre, un bâton, ou plûtôt un Sceptre, terminé par une tête d'oiseau. Que la croix se trouve parmi les symboles des Divinités Egyptiennes, c'est ce qui

paroît, quoiqu'en dise Juste Lypse (1), non seulement dans les figures qui nous restent, mais encore sur les Obelisques que le temps nous a conservés. L'Oiseau est sans doute l'Epervier, consacré à Isis. On voit après cela un Prêtre qui immole un chevreuil à cette Déesse, qui est vis-à-vis de lui, l'Autel au milieu. Isis y est representée tenant d'une main un anneau avec sa croix, & de l'autre son sceptre, terminé par la fleur du Lotus, qui étoit son symbole ordinaire. Son ornement de tête est un peu different de ceux qu'elle porte dans d'autres figures ; nous en parlerons dans la suite. Vient après Osiris le Sceptre à la main, qui presente un Oiseau à Isis, laquelle de son côté lui presente un Vase en forme de gobelet. Derriere la Déesse est un homme, qui tient d'une main un vase semblable à celui que tient Isis, & de l'autre un couteau recourbé comme une serpe. Entre Isis & Osiris, dans la partie superieure du cartouche, est un bouc, & dans l'inferieure le Singe, que l'on nommoit *Cercopitheque.* Le personnage qui vient ensuite, & qui porte sur la tête un serpent à tête d'oiseau, pendant qu'il tient d'une main un rameau, & de l'autre un bâton recourbé par le haut en forme de crosse, est encore une Isis. Osiris avec les symboles qu'il porte dans les autres figures, vient après, & se trouve en regard avec une autre Isis, qui tient une fleur à la main : le Griffon, animal consacré au Soleil, est au milieu. La bande est terminée par trois figures, dont l'une est encore un Osiris, l'autre une Isis, & la troisiéme, qui est au milieu, un Prêtre qui tient un bâton d'une main, & de l'autre quelque espece d'offrande, qu'on ne sçauroit distinguer.

La bande du milieu, qui paroît la principale, represente des scenes differentes : celle qui occupe le fond est la principale. C'est d'abord une Isis sur un Thrône, dont la corniche est soutenue par deux colomnes. L'ornement de tête de la Déesse est singulier : c'est un oiseau couché, dont les ailes éployées, vont jusques sur ses épaules. Cet oiseau, qui paroît tout moucheté, est selon Pignorius, la poule de Numidie, que Martial appelle, *Numidica guttata* (2). Au dessus sont deux tiges, apparemment du Lotus, qui au lieu de fleurs, n'ont encore que des boutons : le tout surmonté de deux

(1) De Cruce.

(2) Lib. 3. Epig. 58.

grandes cornes, fermées par un trait ; avec un disque dans l'espace qu'elles laissent entr'elles. Les ornemens de tête que porte cette Déesse dans les Statues que nous en avons, sont toujours fort elevés & fort extraordinaires. Elle paroît même quelquefois avec une tête de bœuf & de grandes cornes ; mais plus souvent avec la fleur de Lotus, formant un croissant, avec un globe au milieu. Comme elle representoit la Lune, il est aisé de voir qu'on a voulu, soit par les cornes de bœuf, soit par le Lotus, posé comme nous venons de le dire, marquer le Croissant de cette Planete ; & par le globe, figurer le monde dont elle fait le tour.

Dans la même scene sont six figures, trois de chaque côté du Thrône, qui ont le visage tourné vers la Déesse. Deux debout avec de grands bâtons, qu'on peut regarder comme ses deux Gardes-du-Corps ; deux assises, ce sont deux Osiris, l'un avec le pennache ordinaire, l'autre avec une tête d'Ibis. Dans le bas du siege de celui qui est à droite, est le bœuf Apis, & sous celui qui est à gauche, est un crocodile.

Les deux dernieres figures de ce cartouche, qu'on a placées aux deux extrêmités, sont assez singulieres. Ce sont deux femmes qui se ressemblent entierement, soit dans leur habillement, soit dans les symboles qu'elles portent. Leur ornement de tête est composé d'un grand pennache, avec des cornes & un disque ; elles ont de grands cheveux, & des ailes sur les hanches. Comme elles tiennent une espece de couteau, tourné vers deux vases qui sont sur deux gueridons, il paroît qu'elles offrent un sacrifice à Isis, & que ce sont deux de ses Prêtresses, & non la Déesse elle-même, comme le croit Pignorius.

Aux deux extremités de cette bande, sont deux cartouches, separés aussi en deux, & entierement semblables. Dans le haut, est le bœuf Apis, avec deux Prêtres qui le regardent attentivement. Pignorius veut qu'ils observent s'il a les marques qu'il devoit avoir, pour representer Osiris ; mais comme le Prêtre qui est devant le bœuf, tient d'une main un vase, & de l'autre quelque viande qu'il lui presente, il est évident qu'ils regardent l'un & l'autre, s'il prend ce qu'on lui offre à manger : car, comme nous l'avons dit, on tiroit un bon augure s'il mangeoit

ce qu'on lui offroit ; & un mauvais, s'il le rejettoit : ensorte qu'on est étonné que Pignorius, & après lui de très-habiles Antiquaires, se soient trompés sur cet article. La partie inferieure de ces deux petits cartouches, represente deux Isis, ou plûtôt deux de ses Prêtresses qui lui offrent un Sacrifice.

La bande d'en bas contient treize personnages, & peut être divisée en plusieurs actions. La premiere, en commençant par la gauche, est composée de trois figures. Celle du milieu est un Orus, emmailloté, de maniere cependant qu'il a les mains libres, & qu'il tient un long bâton, terminé par une tête d'Epervier, semblable à celui d'Osiris ; & un autre plus petit, qui pourroit bien être un fouet. Ce Dieu representoit le Soleil, de même que son pere, comme nous l'avons dit dans son Article ; ainsi il en avoit les symboles. Aux deux côtés d'Orus sont deux figures, qu'on croit être deux Isis ; mais je suis persuadé que ce sont deux Prêtresses, avec l'habillement de cette Déesse, qui offrent un sacrifice. En effet, une d'elles presente une coupe au jeune Dieu, & l'autre une petite table sur laquelle sont cinq vases.

La seconde action de cette bande represente Isis assise entre deux Osiris, dont l'une lui presente un oiseau. La troisiéme montre un Osiris avec une tête d'Epervier, & deux Isis, dont l'une paroît lui offrir un vase. La quatriéme renferme cinq figures, dont la principale est une Isis, avec une tête de lion. Près d'elle est un Anubis, ensuite un Osiris, qui tient son bâton d'une main, & de l'autre les marques de sa mutilation. Vient ensuite un autre Orus emmaillotté, qui a près de lui un chat, ou le Dieu Ælurus, avec un sistre. Enfin on voit encore un Osiris, avec une pique terminée en crosse, ayant sur la tête un serpent surmonté d'un Soleil ; ce qui marque sans doute l'obliquité du cours de cet Astre.

Comme la bordure est remplie des mêmes figures, quoique avec quelque varieté, nous nous contenterons de renvoyer à Pignorius qui l'a expliquée.

Telle est la description de cette Table, sur laquelle j'ai cru devoir m'étendre, à cause des symboles singuliers qu'y portent les Dieux d'Egypte. Mais quel a été le dessein de celui

qui l'a fait graver ? c'eſt ce qu'il n'eſt pas aiſé de deviner. Le
(1) In Oedip. Synt. 1. p. 89. Pere Kirker (1) a cru y appercevoir les myſteres les plus cachés de la Theologie Egyptienne, & eſt entré dans un détail que je n'ai pas deſſein de copier. Pignorius ſemble ne s'être attaché qu'à la deſcription mecanique de cette Table, ſans entreprendre d'en penetrer le deſſein. Pour moi je penſe que c'étoit une Table votive, que quelque Prince, ou quelque particulier avoit conſacrée à Iſis en reconnoiſſance de quelque bienfait qu'il croyoit en avoir reçu. Cette Déeſſe y occupe la principale place, & on a voulu en variant ſes attitudes & ſes ſymboles, montrer de combien de manieres differentes on la repreſentoit, comme auſſi les differens ſacrifices qu'on lui offroit. On y en remarque en effet de trois ſortes, celui des animaux, celui des plantes, & les libations : peut-être que celui qui conſacroit cette Table à Iſis, lui avoit offert toutes ces ſortes de ſacrifices, ſoit pour avoir été gueri de quelque maladie conſiderable, ou pour avoir été delivré de quelque grand danger qu'il avoit couru ſur la mer : car on invoquoit également cette Déeſſe dans les maladies, & lorſqu'on s'embarquoit pour un voyage de long cours, ce qui fit ajouter à ſon nom les épithetes de *Salutaris*, & de *Pelagia*.

Rien au reſte, n'étoit plus commun que les Tables votives conſacrées à Iſis. Tous les Temples de cette Déeſſe en étoient remplis, & cette ſorte d'Ouvrages faiſoit vivre une infinité de Peintres, comme le dit Juvenal :

Et quùm votivâ teſtantur fana tabellâ
(2) Juv. Sat. 18. *Plurima, Pictores quis neſcit ab Iſide paſci* (2).

CHAPITRE VIII.

Des Dieux des Arabes.

L'Histoire des Dieux Egyptiens nous conduit naturellement à celle des Arabes, leurs voisins. Ce Peuple toujours errant & vagabond, a souvent changé d'état & de Religion. Comme il descendoit d'Ismael, fils d'Abraham, on peut raisonnablement croire qu'il n'eut d'abord d'autre croyance que celle du fils de ce S. Patriarche; mais l'Idolâtrie qui se repandit dans ce temps-là sur toute la terre, eut sans doute bien-tôt penetré dans l'Arabie. Cependant on ignore le temps où les Arabes commencerent à embrasser le culte des faux Dieux : ce qu'on sçait c'est que comme le Sabisme étoit la Religion dominante de ces premiers temps, ce fut vraisemblablement celle-là qu'ils suivirent. Il n'est pas douteux même que c'est de cette sorte de culte, que les Sabéens, Nation Arabe, avoient pris leur nom. Quoiqu'il en soit, voici ce qu'Herodote dit de cet ancien Peuple (1). » Il n'y a point de Peuple au monde qui » garde mieux la foi promise, que les Arabes; & ils s'engagent en cette sorte. Quelqu'un d'eux se met entre les deux » Parties qui veulent traiter ensemble, tenant une pierre aiguë avec laquelle il fait quelques incisions dans la paume » de leurs mains : puis prenant un morceau de leurs habits, » il le trempe dans le sang qui sort de ces blessures. Il en » frotte sept pierres qu'il a placées entr'eux, invoquant pendant cette operation Dionysius, ou Bacchus, & Uranie; » les Arabes, continue cet Auteur, croyent qu'il n'y a » point d'autres Dieux que ces deux-là. Ils se rasent les temples, & se coupent les cheveux en rond, parce qu'ils » croyent que Bacchus les portoit ainsi. Ils appellent Dionysius, Urotal (*a*), & Uranie, Alilat »; sur quoi il est bon de faire deux remarques. La premiere, que cet Auteur, qui nomme ici cette Déesse *Alilat*, l'avoit appellée dans le Livre

(*a*) Voyez dans Vossius, *de Idol. Liv.* 1. *Chap.* 8. l'étymologie de ce nom.

fecond, *Mylitta*. La feconde, que quoiqu'il donne dans un endroit le nom d'*Aphrodite* à cette Venus, & dans un autre celui d'*Uranie*, il eft évident qu'il ne les diftingue pas l'une de l'autre.

(1) Liv. 10. Strabon qui parle auffi des Dieux des Arabes, dit (1) qu'ils n'adoroient que Jupiter & Bacchus, fans faire aucune mention d'Uranie; & Arrien, qui ne leur donne pour Divinités que le Ciel & Bacchus, femble favorifer le fentiment de cet Auteur: mais il y a apparence que ces deux Ecrivains étoient moins inftruits qu'Herodote, de la Religion de cet ancien Peuple, ou il faut convenir qu'elle avoit reçu quelque changement; peut-être que dans le fond ils ne fe contredifent point les uns les autres. Bacchus étoit inconteftablement le Soleil; & Uranie, ou la Celefte, nommée par les Arabes & par quelques autres Peuples, *Alilat*, étoit la Lune; & c'étoient en effet ces deux Aftres qu'ils adoroient.

Comme l'Idolâtrie, qui ne connoiffoit dans fes commencemens que ces deux Aftres, ne demeura pas long-temps dans cette premiere fimplicité, on ne doit pas trouver étrange que d'autres Auteurs moins anciens que ceux que je viens de citer, ayent donné aux Arabes un plus grand nombre de Dieux. Ainfi Etienne de Byfance dit que leur Dieu s'appelloit *Dufarès*, & que ce fut lui qui donna fon nom à une haute montagne, & à ceux qui l'habitoient, qu'on nomma Dufareniens. Il raconte auffi un fait qui en nous faifant connoître la vanité d'Alexandre, prouve en même temps ce que dit Herodote de la Religion des Arabes: car ce Conquerant ayant appris qu'ils n'adoroient que deux Dieux, leur propofa d'être le troifiéme; puifqu'il étoit comparable à Bacchus, dont il avoit égalé les Conquêtes & les Voyages.

Il eft vrai que cet Auteur dit que les deux Divinités adorées par les Arabes, étoient Uranus, ou le Ciel, & Dionyfius, ou Bacchus; mais les Sçavans donnent à jufte titre la preference à Herodote. Tertullien dans fon Apologetique, & dans le Livre XI. contre les Nations, nomme ce Dufarès, & le met au nombre des Dieux des Arabes, avec Obodan qui étoit un Roi du pays, dont on voyoit le Tombeau dans le pays des Arabes Nabathéens.

Philoftorge,

Philoſtorge, dans Photius, aſſûre que les Homerites, Nation celebre parmi les Arabes, ſacrifioient au Soleil, à la Lune, & aux Demons. Maxime de Tyr dit qu'ils rendoient un culte divin à une pierre quarrée ; & quand quelqu'un d'eux embraſſoit la Religion Chrétienne, on l'obligeoit à anathématiſer cette pierre qui avoit été l'objet de ſon culte. D'autres Auteurs prétendent que la Tour, nommée *Acara*, ou *Alquibila*, bâtie autrefois par leur Patriarche Iſmaël, étoit devenue parmi eux un objet de Religion. S. Jerome, dans ſon Commentaire ſur le Prophete Oſée, nous apprend qu'ils adoroient auſſi Baal-Peor, dont parlent les Livres Saints, & croit que ce Dieu étoit le même que Priape ; mais comme dans les meilleures Mythologues Priape eſt le Soleil, comme nous le diſons ailleurs, il faut toujours en revenir au ſentiment d'Herodote.

A ces Auteurs anciens, il ne ſera pas inutile d'ajouter l'autorité de quelques modernes, qui avoient puiſé ce qu'ils rapportent de la Religion des Arabes, dans leurs Livres mêmes ; je veux dire, d'Herbelot, qui en parle dans pluſieurs endroits de ſon Dictionnaire, & Pocock, dans ſon Hiſtoire d'Arabie. Ce dernier nomme ſept de ces Dieux Celeſtes ; *Dzohl*, qu'il croit être Saturne ; *Dzohara*, ou Venus ; *Moſchtara*, ou Jupiter ; *Atharid*, ou Mercure ; *Abdabaram*, ou l'Œil du Taureau ; *Sohail*, ou Canopus, & *Aïcheera*, ou Sirius. On peut conſulter les ſçavantes Diſſertations de cet Auteur, & on y verra qu'il y fait monter le nombre des Dieux adorés par les Arabes, à plus de quarante.

Beger en nomme cinq, qu'il dit avoir tenu le premier rang parmi les Dieux de ce Peuple ; *Vuodd*, chez les Kelibites ; *Scuvac*, parmi les Hadéilites ; *Neſv*, chez les Duikelaïtes ; *Jagout* ou *Jaug*. On ſçait encore qu'autour de la Kaaba (*a*), il y avoit trois cens ſoixante Statues. Repreſentoient-elles des Dieux, ou ſeulement les grands Hommes de la nation ? c'eſt ce qu'on ne ſçauroit decider ; mais il eſt du moins certain que pluſieurs de ces Statues étoient reſpectées, ou plûtôt adorées : le témoignage des Auteurs Arabes, comme le dit M. Fourmont (*b*),

(*a*) Temple de la Meque.
(*b*) Reflexions ſur les anciens Peuples.

ne nous permet pas d'en douter. Selon les mêmes Auteurs, ajoute cet Academicien, l'Idolâtrie des Arabes est plus ancienne que le Deluge. Les cinq derniers Dieux que nous avons nommés après Beger, étoient selon Budauvi, des hommes vertueux qui avoient vécu avant le Deluge, & dont le culte avoit été, après cet évenement, rétabli chez les Arabes.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les Dieux de ce Peuple; on en peut voir la Liste dans Pocock & dans M. Fourmont, & je supprime ce Catalogue d'autant plus volontiers, qu'il est peu instructif. Je me contente d'observer que ceux de ces Dieux qui n'avoient aucun rapport aux Astres & aux Planetes, étoient quelques Hommes illustres, qui avoient merité un culte religieux, parmi lesquels étoient sans doute Abraham & Ismaël, desquels descendoient les Arabes. Quoiqu'il en soit, il paroît que les Arabes n'avoient d'abord que deux Dieux naturels, Dionysius & Alilat, c'est-à-dire, le Soleil & la Lune, comme le prouve très-bien Gerad Vossius; mais que dans la suite ils joignirent à ces deux Divinités, les Dieux animés, leurs Rois & leurs Hommes illustres; & qu'ensuite ils reçurent les Dieux de leurs voisins.

Au reste, aucun des Auteurs que j'ai cités, ne parle de la forme des Sacrifices des Arabes, ni des Victimes qu'ils immoloient. Strabon nous apprend seulement qu'ils offroient chaque jour au Soleil, ou à Dionysius de l'encens sur un Autel qui étoit dans un lieu couvert; & Theophraste avoit dit longtemps avant lui, que les Sabéens ramassoient avec grand soin la myrrhe & l'encens, pour l'offrir dans le Temple de ce Dieu: ce qui leur étoit commun avec les Ethiopiens, ainsi que nous le dirons dans le Chapitre suivant.

On ne s'étend pas davantage sur la Venus Uranie, ni sur Dionysius, qui étoit l'ancien Bacchus, ou plûtôt Osiris, dont le culte avoit passé d'Egypte en Arabie, parce qu'on aura occasion d'en parler ailleurs.

Les Arabes demeurerent Idolâtres jusqu'au temps de Mahomet, sous lequel ils abandonnerent le culte des Idoles, & ont toujours été depuis ses plus fideles Disciples.

CHAPITRE IX.

Des Dieux des Ethiopiens.

DES Dieux des Egyptiens & des Arabes, il eſt naturel de paſſer à ceux des Ethiopiens : voici d'abord ce que Strabon nous en apprend (1). » Les Ethiopiens, *dit ce ſçavant* (1) Liv. 17.
» *Geographe*, reconnoiſſent un Dieu immortel qui eſt le principe de toutes choſes, & un Dieu mortel, qui n'a point » de nom ; mais communément ils regardent comme des » Dieux leurs bienfaiteurs, & ceux qui ſont diſtingués par » leur naiſſance. Parmi ceux qui habitent la Zone torride, il » y en a qui paſſent pour être Athées, parce qu'effectivement » ils haïſſent le Soleil, & le maudiſſent à ſon lever, par la » raiſon qu'il les brûle par ſa chaleur, au point qu'ils ſont » obligés d'aller ſe cacher dans les lieux humides & maré- » cageux ».

» Ceux de Meroé adorent Hercule, Pan, & Iſis, avec un » autre Dieu étranger. Quelques-uns d'entr'eux jettent leurs » morts dans le fleuve, pendant que d'autres les gardent » chez eux dans de grands Vaſes de verre ; d'autres enfin les » mettent dans des Cerceuils de terre cuite, & les enterrent » autour des Temples ».

On voit par ce paſſage que les Ethiopiens, à l'exemple des autres Peuples, avoient des Dieux naturels, & des Dieux animés : qu'ils prenoient les derniers parmi leurs grands Hommes, qu'ils élevoient au rang des Dieux ; & qu'ils avoient emprunté les premiers des Egyptiens leurs voiſins, puiſqu'ils adoroient comme eux la Lune ſous le nom d'Iſis, & toute la nature ſous celui de Pan.

Pour le Soleil, il eſt certain qu'ils l'honoroient au point qu'on regardoit comme Athées ceux qui ne le reconnoiſſoient pas pour un Dieu, ainſi que nous venons de le dire après Strabon : cependant ils ne le nommoient pas Oſiris comme les Egyptiens, mais *Aſſabinus* ; & parce qu'il étoit leur grande Divinité, les Grecs & les Romains lui donnoient le nom de

Jupiter Ethiopien, & cela avec d'autant plus de raison, remarque le sçavant Vossius, que dans tout l'Orient & parmi les Peuples d'Afrique, Jupiter ne representoit pas seulement le Ciel, mais aussi le Soleil.

Quoiqu'il en soit, les Ethiopiens consacroient au Soleil le cinnamome, plante odoriferante qui croissoit dans leur pays. La maniere singuliere dont ils le cueilloient, est rapportée, quoiqu'avec quelque difference, par Theophraste, par Pline, & par Solin; elle se reduit à ceci. C'étoit aux seuls Prêtres qu'il étoit permis de faire cette recolte, qui étoit toujours précédée de Sacrifices; & il falloit qu'ils ne commençassent cet ouvrage qu'après le lever du Soleil, & qu'ils le finissent avant son coucher. La recolte faite, on la separoit en trois parts avec une fleche, qui n'étoit employée que pour cet effet. On en emportoit deux portions, & on laissoit sur le lieu même celle qui étoit échue au Soleil, & d'abord, dit-on, si le partage avoit été fait avec équité, la portion du Soleil s'allumoit d'elle-même, & étoit consumée. Theophraste a bien jugé que cette derniere circonstance n'étoit qu'une fable (1); mais Pline & Solin ne joignent aucune reflexion à leur recit, comme on le voit dans les deux passages de ces Auteurs, dont voici les propres termes :

(1) ὗτος μὲν οὖν τῷ ὄντι μυθῶδες.

Metitur non nisi permiserit Deus; Jovem hunc intelligunt aliqui, Assabinum illi vocant. Quadraginta quatuor boum caprarumque & arietum cæsis, impetratur venia cædendi: non tamen aut ante ortum Solis, aut post occasum, licet. Sarmenta hastâ dividit Sacerdos, Deoque partem ponit; reliquum mercator in nassas condit. Est & alia fama, cum Sole dividi, ternasque partes fieri: dein sorte cremia discerni; quodque Soli cesserit, relinqui, ac spontè conflagrare (2).

(2) Plin. Liv. 12. c. 19.

Æthiopes legunt Cinnamum; verùm legitur per Sacerdotes, hostiis priùs cæsis: quæ cum litaverint, observatur ut messis nec ortum Solis anticipet, nec egrediatur occasum. Quisquis principatum tenet Sacerdotum, acervos hastâ dividit, quæ sacrata est in hoc ministerium: atque ita portio manipulorum Soli dicatur; quæ si justè divisa est, spontè incenditur (3).

(3) Solin. 31.

Pour moi je croirois volontiers que les Prêtres mettoient secrettement quelques charbons sous le tas qui étoit pour le

Soleil, & que ces charbons s'allumoient quelques momens après, dans le temps précisément qu'on se retiroit.

Voilà en peu de mots tout ce qu'on connoît par les Anciens de la Religion des Ethiopiens, encore ne sçait-on pas précisément desquels Ethiopiens ils parlent; & il y a toute sorte d'apparence que c'étoit des Orientaux, & non de ceux d'Afrique. En effet, ce que Theophraste dit du soin qu'avoient les Sabbéens, Nation Arabe, de recueillir l'encens & le cinnamome, pour l'offrir au Soleil, Strabon le dit des Ethiopiens.

Comme les Anciens ne connoissoient pas l'interieur de l'Afrique, je ne dirai rien de l'Idolâtrie de ces Peuples. Il n'en étoit pas de même des Côtes de ce continent, elles leurs étoient fort connues, & ils parlent souvent de la Religion des Peuples qui les habitoient: ce qui fera la matiere du Chapitre suivant.

CHAPITRE X.

Des Dieux des Carthaginois, & de quelques autres Peuples d'Afrique.

QUE les Carthaginois fussent une Colonie sortie de Phenicie sous la conduite d'Elise, surnommée Didon, c'est un fait dont tout le monde convient; & dès-là on ne sçauroit nier que les premiers Dieux de Carthage n'ayent été les mêmes que ceux qu'on adoroit à Tyr & à Sidon. Didon établit sans doute dans sa nouvelle Colonie le culte des Dieux de ses ancêtres: un changement subit en fait de Religion auroit revolté ses Sujets; on est naturellement attaché à celle qu'on a, pour ainsi dire, succée avec le lait. Malheureusement le peu que nous sçavons de la Religion des Carthaginois, nous vient des Grecs & des Romains, qui ont donné les noms de leurs Dieux à ceux de ce Peuple; ainsi nous trouvons à Carthage Saturne, Jupiter, Neptune, Apollon, Venus, Mars, Mercure, Hercule, Cerès, Proserpine, Junon & Esculape; tous Dieux adorés dans la Grece & dans l'Italie. On ne doit pas

cependant penser que ces deux Pays les ayent reçus eux-mêmes des Carthaginois, puisque les Colonies Egyptiennes & Pheniciennes qui en porterent la connoissance dans la Grece, étoient anterieures de plusieurs siecles à celle de Didon : on devroit croire plûtôt que les Grecs, & ensuite les Romains au temps des guerres Puniques, communiquerent leurs Dieux aux Carthaginois, ce qui n'est pas sans vraisemblance. Mais il s'agit des premiers Dieux de ce Peuple, qui étoient incontestablement les mêmes que ceux des Pheniciens.

Voici donc ce qui a pu tromper les Grecs & les Romains. Dans le commerce qu'ils eurent avec les Carthaginois, ils apprirent qu'ils immoloient des enfans à un de leurs Dieux, & dès-là ils ne douterent pas que ce ne fût Saturne ; au lieu que s'ils avoient sçu eux-mêmes l'origine de leurs Dieux, ils auroient vû que leur Saturne, ainsi que celui des Carthaginois, étoit Moloch, la grande Divinité des Ammonites. Ils apprirent de même que les Carthaginois avoient un Dieu auquel ils adressoient leurs serments ; & comme ils juroient eux-mêmes par Jupiter, ils ne douterent pas que ce ne fût le même Dieu, au lieu qu'à Carthage c'étoit le Baal-Berith de Phenicie, dont nous parlerons dans le Livre suivant. On pourroit dire la même chose de presque tous les autres Dieux adorés à Carthage. Entrons maintenant dans quelque détail.

Toute l'Antiquité convient que les Carthaginois adoroient Saturne, qui étoit, comme nous venons de le dire, le même que Moloch, & qu'ils lui immoloient des enfans. Si je voulois m'étendre sur cet article, je rapporterois les passages de Diodore de Sicile (1), de Plutarque (2), de Denys d'Halicarnasse (3), de Quinte-Curce (4), & de plusieurs autres Anciens. La detestable coutume d'immoler tous les ans des victimes humaines à ce Dieu, dura même après la defaite de ce Peuple, malgré les efforts que firent leurs vainqueurs pour la faire cesser.

(1) Liv. 10.
(2) Traité de la Superst.
(3) Antiqui. Romaines.
(4) Liv. 3. c. 3.

Urna reducebat miserandos annua casus,
Sacra Thoanteæ ritusque imitata Dianæ. (5).

(5) Sil. Ital.

(6) Liv. 19.

Justin raconte (6) que Darius fils d'Hystaspès leur avoit ordonné de faire cesser ces Sacrifices barbares ; mais ses ordres

furent mal executés. Plutarque ajoute (1) que Gelon, Tyran de Syracuse, ne fit la paix avec eux, qu'en mettant la même défense comme la premiere condition du Traité ; & selon Tertullien (2) Tibere ordonna de pendre tous les Prêtres qui exigeoient ces barbares Sacrifices. (1) De sera. Num. vind. (2) In Apol.

Nous avons déja dit que ce Dieu adoré à Carthage, étoit le même que Moloch ; tous les Sçavans, parmi lesquels on peut consulter Bochart, Vossius, & Selden, en conviennent, & M. Fourmont a mis le fait hors de doute (*a*) : le vers de Silius Italicus, où il est parlé de *Milicus*, ne sçauroit, selon lui, être entendu que de Moloch. Il s'agit en effet dans ce vers, & dans les deux autres que nous venons de citer, des Carthaginois & de leur Religion. Les noms d'Amilcar, de Bomilcar, & d'Imilco, suivant le même Auteur, sont des allusions visibles à ceux de Moloch, de Milkom, & de Melech, Divinités Pheniciennes : mais je ne sçaurois être de son avis sur le dernier article. Ces trois noms sont ceux de trois Personnes Illustres que les Carthaginois mirent au nombre de leurs Dieux ; Herodote l'assûre formellement du premier. » Amilcar, dit-il (3), ayant été vaincu par Gelon, disparut » & ne put être trouvé ni vif ni mort, quelque soin que prît » son Vainqueur de le faire chercher. Les Carthaginois qui ont » une grande veneration pour lui, disent que durant le com» bat des Barbares & des Grecs Siciliens, Amilcar étant de» meuré dans le Camp, y faisoit des Sacrifices de toutes sor» tes d'animaux, & que voyant la deroute de son Armée il » se jetta dans le feu ; mais soit qu'il fût mort de cette sorte, » comme le disent les Pheniciens, ou de l'autre, comme » l'assûrent les Carthaginois & les Syracusains, ceux-là lui » offrent des Sacrifices, & ont dressé des monumens en son » honneur, partout où il y a quelqu'une de leurs Colonies, » & principalement dans Carthage ». (3) Liv. 7.

On doit penser la même chose de Bomilcar & d'Imilco, quoique les anciens ne nous en disent rien. Car enfin, on ne sçauroit nier après ce que nous venons de rapporter d'Herodote, que les Carthaginois, à l'exemple des autres Peuples, n'ayent mis leurs grands Hommes au nombre des Dieux, &

(*a*) Reflexions Critiques sur les anciens Peuples, *Tome I. pag.* 144. *& suiv.*

qu'ils n'ayent joint les Dieux animés, à ceux qu'on appelle naturels : l'exemple des deux Philenes en est une preuve. Ces deux freres, au rapport de Sallufte (1), de Pomponius Mela (2), & de Valere Maxime (3), ayant été envoyés par les Carthaginois pour faire la paix avec les Cyrenéens qui leur faisoient la guerre, se sacrifierent pour leur Patrie, qui en reconnoissance leur éleva des Autels, & leur rendit les honneurs divins.

(1) De Bell. Jug. c. 79.
(2) L. 1. c. 8.
(3) L. 5. c. 6.

Pour Neptune, les Carthaginois en avoient reçu le culte des Libyens, aussi bien que les Grecs & les Romains ; car ce Dieu, ainsi que nous l'apprenons d'Herodote (4) dont nous avons rapporté ailleurs le passage, étoit originaire d'Afrique. Appien dit (5) que le même Peuple adoroit Apollon, qui avoit un Temple à Carthage, & Plutarque ajoute (6) que la Statue de ce Dieu fut portée à Rome.

(4) Liv. 2.
(5) De Bell. Punic.
(6) Vie de Flav.

Junon & Venus étoient deux des plus grandes Divinités des Carthaginois. S. Augustin (7) parlant de la derniere de ces deux Déesses, dit que Carthage étoit le lieu où elle avoit établi son Regne, & Virgile nous apprend que Junon préferoit cette ville à toutes les autres, & à Samos même :

(7) Apud Aug. de Civ. Dei, Liv. 4. c. 10.

Quam Juno fertur terris magis omnibus unam
Posthabitâ coluisse Samo (8).

(8) Æn. L. 1.

Pour ce qui regarde Mars, nous avons le temoignage de Silius Italicus (9), qui dit qu'Annibal l'invoquoit. On sçait aussi que les Carthaginois honoroient Mercure sous le nom de *Sumes*. Ce Peuple dont le commerce étoit la plus grande ressource, auroit-il negligé le culte du Dieu des Marchands & des Voleurs ? Nous avons deux autorités qui prouvent qu'ils honoroient aussi Cerès & Proserpine. Le Poëte que je viens de citer (10) dit que les Statues de ces deux Déesses étoient dans le Temple de Didon, & Virgile assûre que cette Princesse sacrifioit à Cerès (11).

(9) Pun. L. 1.
(10) Ibidem.
(11) Æneid. Liv. 2.

Rien n'est plus celebre dans l'Histoire ancienne que l'Hercule de Tyr, dont le culte fut porté à Carthage par Didon, & se repandit ensuite sur toutes les Côtes d'Afrique, & jusqu'à Gadès, ou Cadis, où il avoit un Temple magnifique (12) : mais

(12) Diod. de Sic. Liv. 4.

mais comme je dois parler au long de ce Dieu dans le Tome III. je n'en dirai rien ici.

Silius Italicus (1) met aussi *Dis*, ou Pluton, ou l'Erebe, parmi les Dieux des Carthaginois, & Polybe nous apprend (2) qu'ils l'invoquoient comme le Dieu des Enfers. Esculape, au rapport de Strabon (3), d'Apulée (4), & d'Appien (5), étoit aussi en grande veneration à Carthage; & y avoit un Temple magnifique. Vossius (6) prouve par de bonnes autorités que le culte de ce Dieu leur venoit de Tyr; mais je ne garantirois pas qu'ils n'eussent aussi connu l'Esculape Grec, ou le Messenien.

(1) Loc. cit.
(2) Liv. 7.
(3) Liv. 17.
(4) In Flor.
(5) In Libycis.
(6) De Idol. L. 1. c. 32.

Tels étoient les Dieux dont les Carthaginois avoient reçu le culte, d'abord des Pheniciens, ensuite des Grecs & des Romains. Peu contents de la Religion de leurs Peres, ils voulurent imiter les autres Peuples, en faisant l'Apotheose de leurs grands Hommes. Didon leur fondatrice reçut cet honneur, qu'elle avoit elle-même rendu, selon Ovide (7), à Sichée son mari, & devint une des grandes Divinités de Carthage (8). Anne, selon le même Poëte, partagea les honneurs divins avec sa sœur (9), ainsi qu'Amilcar, comme nous venons de le dire après Herodote (10) : car si cet Auteur ne dit pas positivement qu'il fut mis au rang des Dieux, du moins fut-il, selon lui, honoré comme un Heros, puisqu'il rapporte qu'on établit des Sacrifices en son honneur, & de ces sortes de monumens qu'il nomme μνήματα, consacrés aux Heros, comme nous le dirons au commencement du troisiéme Tome.

(7) Heroid. 7.
(8) V. Son Hist. T. III.
(9) Fast. L. 3.
(10) Liv. 7.

Dieux des Libyens.

Si après avoir parlé des Dieux des Carthaginois nous passons aux autres parties de l'Afrique, nous trouverons qu'Ammon étoit honoré par les Libyens, dans le lieu où étoit ce fameux Oracle, dont nous avons parlé au Livre IV. Les Sçavans ont recherché quel étoit cet Ammon, & ils conviennent tous que c'étoit Cham lui-même, dont le nom adouci par le retranchement de la premiere lettre, se prononçoit Ham, ou Ammon, sur quoi on peut consulter Vossius (11).

(11) De Idol. L. 1. c. 32.

En effet, il est certain que Cham, ou du moins Misraïm son fils, alla s'établir en Egypte; & si l'Ecriture Sainte l'appelle presque toujours la terre de Mesraïm, elle fait quelquefois mention du nom de Cham ou Ammon, comme on peut

le voir dans ces paroles du Prophete Nahum, qui apostrophe ainsi la ville de Ninive : *serez-vous mieux traitée que la ville*
(1) C. 3. v. 8. *d'Ammon* (1) ? Je sçais que la Vulgate a entendu ce passage, de la ville d'Alexandrie : *Etes-vous meilleure que la ville d'Ale-*
(2) In 3. Cap. Nahum. *xandrie ?* & que S. Jerôme (2) rapporte que celui qui lui avoit appris l'Hebreu, lui avoit dit que ce passage pouvoit s'interpreter ainsi ; mais toujours est-il sûr, que dans le texte original, il y a *no-Amon.*

(3) Liv. 2. Les Egyptiens, selon Herodote (3), avoient donné à Ammon le nom de Jupiter : Ἀμμοῦν Αἰγύπτιοι καλέουσι τὸν Δία ; ce qui ne doit point nous étonner, puisque la plûpart des anciens Princes, ou des Dieux, ont porté le même nom. Si
(4) Liv. 2. nous nous en rapportons à Diodore de Sicile (4), Ammon avoit été Roi d'une partie de la Libye, & il avoit épousé Rhea, fille d'Uranus & sœur de Chronos, ou Saturne ; mais
(5) Loc. cit. comme le remarque judicieusement Vossius (5), tout cela convient à Cham : car si le jeune Saturne est le même que Noé, on peut dire que ses brus étoient ses sœurs puisqu'elles descendoient comme lui du vieux Saturne, qui est le même qu'Adam. Que si l'Historien Grec ne fait regner Ammon que dans la Libye, quoique son Empire ait compris le pays de Chanaan, l'Arabie, l'Egypte, l'Ethiopie, & une partie de la Libye, c'est qu'il a cru qu'il n'avoit regné que dans la contrée où fut établi son Oracle.

Concluons donc avec Vossius, qu'Ammon étoit le même que Cham, qui fut mis après sa mort au nombre des Dieux, & adoré sous le nom de Jupiter Ammon.

Dieux des Augilites. Les Augiles, ou plûtôt les Augilites, peuples situés entre les Garamantes & les Troglodytes, n'avoient au rapport de
(6) L. 1. c. 8. Pomponius Mela (6), point d'autres Dieux que les Manes. C'étoit par eux qu'ils juroient ; ils les consultoient comme leurs Oracles, & recevoient leurs reponses en dormant près de leurs tombeaux : *Augilæ Manes tantùm Deos putant ; per eos dejerant ; eos ut Oracula consulunt ; precatique quæ volunt, ubi tumulis incubuere, pro responsis ferunt somnia.*

(7) L. 5. c. 8. Pline (7) ne differe de Mela qu'en ce qu'il nomme Dieux infernaux, ceux que le Geographe avoit appellés dieux Manes : *Augilæ inferos tantùm colunt ;* & l'un & l'autre n'ont fait

que copier Herodote ; avec cette difference, qu'ils attribuent aux Augilites ce que l'Historien Grec avoit dit des Nasamones ; mais ces Peuples étoient si voisins les uns des autres, qu'il a été aisé de les confondre (*a*) ; ou peut-être que les uns & les autres avoient les mêmes Dieux, c'est-à-dire, les Ames de leurs ancêtres. Pomponius Mela parle dans le même Chapitre de la Religion des Catabathmes, petite Nation située entre la Libye & l'Egypte ; mais comme il dit seulement que ce Peuple adoroit les Dieux de son pays à la maniere de ses Peres, *Et cultu Deûm quos patrios servant ex patrio more venerantur* (1), il n'est pas possible de deviner si ces Dieux étoient les Dieux naturels, tels que les Astres, & les autres parties de l'Univers, ou les Ames de leurs ancêtres, comme nous venons de le dire des Augilites & des Nasamones.

Dieux des Nasamones & des Catabathmes.

(1) Edit. de Gronovius.

Nous apprenons d'Herodote que les habitans de la Cyrenaïque rendoient les honneurs divins à Battus, à qui on avoit bâti des Temples. On sçait que Battus sorti de l'Isle de Thera, avoit emmené une Colonie dans cette partie de l'Afrique, & y avoit fondé le Royaume de Cyrene. Ce fut Demonax qui à l'occasion d'un Oracle de Delphes avoit été envoyé à Cyrene par les Mantinéens ses Compatriotes, qui y établit le culte de Battus.

Dieux des Habitans de la Cyrenaïque.

Le Devin Mopsus étoit aussi honoré comme un Dieu, dans l'Afrique proprement dite, ou dans cette partie de ce Continent qui s'étend du côté du couchant, depuis la Cyrenaïque jusqu'à la Mauritanie. Il y a eu deux personnes de ce nom, l'un fils de Manto, & petit-fils de Tiresias, l'autre fils d'Ampycus. Le premier avoit un Oracle, & étoit honoré dans la Cilicie ; le second étoit un celebre Argonaute qui mourut en Afrique, & y reçut les honneurs divins, comme nous l'apprenons d'Apulée qui étoit né en Afrique : *Pro numine posteà ab hominibus proditi, fanis & ceremoniis vulgò advertuntur ; ut in Bœotiâ Amphiaraus, in Africa Mopsus, &c.* Mais comme j'aurai occasion de parler de ce Mopsus dans l'Histoire des Argonautes, Tome III. je n'en dirai rien ici davantage.

Dieux de quelques autres Peuples d'Afrique.

(*a*) Ceux qui seront curieux de voir l'erreur de Pomponius Mela & de Pline dans tout son jour, pourront consulter la sçavante Remarque d'Abraham Gronovius, sur le Chapitre VIII. du premier Livre de Pomponius Mela.

L'Empereur Severe, si nous en croyons Spartien, reçut aussi les honneurs divins dans cette même partie de l'Afrique, où il avoit reçu le jour : *Horum igitur tantorum, & tam illustrium virorum interfector, ab Afris ut Deus habetur.*

Les Afriquains avoient encore Neptune, dont le culte, selon Herodote, avoit passé de la Libye dans la Grece; Minerve Tritonienne; Hercule qui se rendit si fameux dans la Mauritanie Tingitane, & fut si honoré à Gadès; sans parler des Princes Titans, mis au rang des Dieux par les mêmes Peuples; mais nous avons assez parlé de ces derniers dans la
(1) Liv. 2. Theogonie des Atlantides (1); pour les trois premiers, j'en donnerai l'histoire dans le second Volume.

Les Maures, si nous en croyons les Anciens, n'avoient point d'autres Dieux que leurs Rois; c'est ce que nous apprennent Lactance, Tertullien, & S. Cyprien : & comme ces deux derniers étoient Afriquains, leur temoignage doit être d'un grand poids. Voici comme le premier s'exprime à ce sujet : *C'est pour cette raison*, dit il, *que les Maures mirent leurs Rois au rang des Dieux; Hac scilicet ratione consecrave-*
(2) Lactance, L. 1. c. 15. *runt, ut Mauri, Reges suos* (2). Tertullien soutenoit aux Payens que chaque Pays & chaque Ville avoit ses Dieux particuliers : la Syrie, leur dit-il, a son Astarté; l'Arabie, son Disarès; les Peuples de la Norique, leur Belenus; les Africains, leur Celeste; & les Maures, leurs Rois (*a*). Parmi ces Rois mis au nombre des Dieux, étoit le celebre Juba, ainsi que nous l'apprend Minutius Felix (*b*).

Tertullien met aussi au nombre des Divinités des Maures, la Déesse *Versotina*; qui est totalement inconnue : c'étoit apparemment une de leurs Reines, ou quelqu'autre femme devenue celebre par ses belles actions. Pour ce qui regarde cette *Celeste*, dont parle cet Auteur, c'étoit la Venus Uranie, si connue en Syrie; c'est-à-dire, la Planette de ce nom : car il est certain que presque tous les Peuples ont adorés les Astres, & ont eu des Dieux naturels & des Dieux animés.

(a) *Unicuique etiam Provinciæ & Civitati, suus Deus est; ut Syriæ Astartes, ut Arabiæ Disares, ut Noricis Belenus, ut Africæ Cœlestis, ut Mauritaniæ Reguli sui.* Apolog. C. 24.

(b) *Nisi fortè post mortem Deos fingitis, & pejerante populo Deus Romulus, & Juba Mauris volentibus Deus est.* In Octav.

Au reste, si je ne dis rien dans ce Chapitre de la Religion de plusieurs autres* Peuples d'Afrique, c'est qu'ils n'ont pas été connus des Anciens, & que ce n'est que des anciennes Religions qu'il est question dans cette Mythologie. Les Voyageurs modernes qui parlent de l'Idolâttie presente de quelques-uns de ces Peuples, le font d'une maniere si peu instructive, qu'on n'apprend par leurs Relations, rien de certain touchant l'origine & le veritable objet du culte religieux de chacun des Peuples dont ils parlent. On voit en general que dans cette partie du monde il y a encore beaucoup de Nations qui rendent un culte religieux à de vaines Idoles de differentes especes : mais ces Idoles representent-elles des Etres animés, ou les Ancêtres de ces Idolâtres, comme chez quelques autres Peuples d'Afrique ? C'est ce que les Voyageurs ne disent pas. Ainsi après avoir examiné ce que les Anciens nous ont laissé sur les Dieux des Egyptiens, & des Africains connus de leur temps, voyons dans le Livre suivant ce qu'ils disent de ceux des Peuples d'Asie.

LIVRE SEPTIE'ME,

Des Dieux des Chaldéens, des Syriens, & des Pheniciens.

AVANT PROPOS.

LES Prophetes reprochoient ſouvent aux Iſraëlites d'avoir adoré les Dieux des Nations qui les environnoient, & c'eſt par ces reproches-là même, que nous connoiſſons pluſieurs de ces Dieux, & que nous ſommes en état de nommer ceux des differens Peuples qui occupoient la Syrie & les Pays voiſins. En effet, nous apprenons
(1) C. 31. par la Geneſe (1) que les *Theraphims* étoient honorés par les
(2) 46. Chaldéens. Iſaïe (2) met *Bel* parmi les Dieux des Babyloniens:
(3) 57. Jeremie (3) y ajoute *Nebo* & *Seſak*; le quatriéme Livre des
(4) 4. 17. Rois (4) y joint encore *Neſrok* & *Succot-Benoth*. Le même Livre nous apprend qu'*Aſima* étoit le Dieu des Hemathiens; *Adramelek* & *Anamelek*, ceux de Sepharvaïm; *Nergel*, celui des Chutéens; *Nibechan* & *Tartaq*, ceux des Hivéens. Les
(5) 2. Reg. 5. (6) Joſ. 2. Syriens en general adoroient *Remmon* (5), *Baal-Gad* (6) &
(7) 3. Reg. 5. les Dieux des Montagnes (7), *Dii montium ſunt Dii eorum*. Beel-Phegor étoit la grande Divinité des Madianites & des

Moabites (1) : ces derniers adoroient encore *Pheor*, ou *Chamos*. (1) Num. 25.
Les Ammonites réconnoissoient pour leur Souverain Dieu *Molok* (2), & les Sidoniens *Astaroth*, ou *Astarté* (3). (2) 3. Reg. (3) 1. Reg. 2.

L'Idolâtrie des Philistins n'étoit pas uniforme dans les differens cantons qu'ils habitoient, & quoiqu'Astaroth fût leur premiere Divinité, ils en avoient cependant d'autres qui étoient particuliers à chaque ville. En effet ceux d'Asoth adoroient *Dagon* (4) ; ceux d'Ascalon, *Derceto*, ou *Atergatis* (5) ; ceux d'Accaron, *Beelzebut* (6) ; ceux de Gaza, *Marnach*, ainsi que nous l'apprenons de Bochart (7) ; enfin ceux de Byblos & leurs voisins, *Adonis* ou *Thammus*, dont le Prophete Ezechiel fait mention (8).

(4) 1. Reg.
(5) Diod. de Sic.
(6) 4. Reg. 1. 2.
(7) Chan. L. 1. c. 16.
(8) Chap. 8. v. 4.

L'Ecriture Sainte parle encore de plusieurs autres Dieux des Peuples voisins de la Judée, tels que Kium (9), Beel-Sephon (10), Baal-Berith (11), de ceux des habitans du Mont Séir (12) ; en general de toutes les abominations qui causerent la ruine des Amorrhéens. Tous ces Dieux, & d'autres encore que je n'ai pas nommés, feront la matiere de ce Livre : commençons par ceux des Chaldéens.

(9) Amos 5.
(10) Ex 14.
(11) Judic. 8.
(12) 2. Paral. c. 25.

CHAPITRE I.

Des Dieux des Chaldéens, & des Babyloniens.

Si l'on ne peut pas determiner précisément où, & en quel pays commença l'Idolâtrie, il est sûr du moins que la Chaldée en fut infectée dès les premiers temps. Ce pays fut habité lors même de la separation qui se fit à la confusion de Babel ; & Nemrot, le premier Roi du monde, y établit sa Monarchie. Nous avons prouvé ailleurs que l'Idolâtrie commença par le culte des Astres (13) : or il est certain que les Chaldéens ont été les premiers à en observer les mouvemens ; & dès-là il y a bien de l'apparence qu'ils leur ont les premiers rendu un culte religieux. C'est aussi dans le même pays que fut établi le culte du feu, & que prit naissance le Sabisme, la premiere Religion du monde Payen : la ville d'Ur, ou Our, en étoit infectée du temps même d'Abraham, qui fut obligé

(13) Voyez le Livre III.

(1) Ibidem. d'en sortir, comme nous l'avons déja dit (1). On doit mettre aussi au nombre de leurs plus anciennes Divinités les Theraphims, dont je parlerai dans la suite.

Telle fut la premiere Idolâtrie des Chaldéens : mais ils n'en demeurerent pas là. L'observation des Astres les porta à inventer l'Astrologie judiciaire, & en consequence cette fatale necessité qui determine tout ce qui arrive dans le monde, ou cette espece de *Fatum*, qui porta le nom du pays même où il avoit été inventé; *Fatum Chaldaïcum*, ou, *Mathematicum.* De-là leur crédulité pour les Astrologues & pour les Devins qui les amusoient par leurs vaines prédictions, comme le leur reprochent les Prophetes (*a*).

Outre les Dieux naturels, tels que les Astres, le feu, &c. les Chaldéens avoient des Dieux animés, c'est-à-dire, leurs premiers Rois, & leurs grands Hommes. Babylone, capitale de la Chaldée, étoit la plus Idolâtre de toutes les Villes du monde : c'est l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte. Le Prophete Jeremie la depeint d'un seul trait, en l'appellant une terre

(2) Ch. 50. d'Idoles, *terra Sculptilium* (2); & il y a beaucoup d'apparence qu'elle avoit adopté la plûpart des Dieux de ses voisins, & jusqu'aux monstres de l'Egypte; *& in portentis gloriantur* : ainsi ce que je dis dans ce Livre, des Dieux de l'Orient, devroit suffire pour l'intelligence du culte idolâtre de cette ville; mais comme elle avoit aussi quelques Dieux qui lui étoient particuliers, je dois en parler en peu de mots.

Belus étoit sa grande Divinité, & rien n'étoit si magnifique ni si riche, que le Temple qu'il avoit à Babylone, comme nous l'avons dit. Mais ce Belus, étoit-il le même que Bel,

(3) Æn. L. 2. ou Baal ? Etoit-il celui dont Virgile fait mention (3); *quam Belus, & omnes à Belo soliti ?* Etoit-il le fondateur & le premier Roi de Babylone ? C'est ce que j'examinerai dans le Tome II. à l'Article de Jupiter Belus.

Jeremie met au nombre des Dieux de cette Ville, *Merodach.* » Annoncez ceci parmi les Nations, publiez-le : dites, Babylone est prise, Bel est confondu, Merodach est vaincu; » leurs Statues sont brisées, leurs Idoles vaincues » : *Annunciate in Gentibus . . . . dicite, confusus est Bel, victus est Me-*

(*a*) Voyez ce qu'on a dit là-dessus d'après le Prophete Isaïe, p. 402.

rodach;

rodach ; confusa sunt Sculptilia ejus, superata sunt Idola eorum (1). (1) Jer. 50. v. 2.
Voilà une prédiction qui annonce à Babylone les plus grands malheurs, & une desolation entiere. S'agit-il de la prise de cette ville, & Merodach est-il le Roi sous lequel elle fut prise ? mais il n'y a aucune apparence, puisque les Historiens ne donnent pas ce nom au Prince qui fut vaincu par Cyrus, lorsque ce Conquerant se rendit maître de cette ville.

Il y a des Interprétes qui prétendent que ce nom étoit commun aux Rois de Babylone (a) ; & en effet on en remarque quelques-uns dont les noms sont composés de Merodach ; comme Merodach-Baladan, dont parle le Prophete Isaie (2) ; (2) C. 39. 1.
Evilmerodach, dont il est fait mention dans le quatriéme Livre des Rois (3). Dans le Canon de Ptolemée on trouve un (3) C. 25. 27.
Mardo-Campanus, & Messi-Mordachus ; mais de la maniere dont s'exprime le Prophete, on ne peut pas douter qu'il ne s'agisse dans l'endroit que nous venons de citer, d'une Divinité adorée à Babylone, comme l'étoit Belus : *leurs Statues sont brisées, leurs Idoles vaincues.* Selden qui a parlé des Dieux de Syrie avec tant d'érudition, avoue qu'il n'a rien trouvé dans l'Antiquité qui puisse faire connoître Merodach ; car apparemment il comptoit pour rien ce qu'en disent les Rabbins.

Pour concilier les opinions differentes des Sçavans, je suivrai celle de Theodoret, qui dit que Merodach avoit été un ancien Roi de Chaldée, qui avoit merité d'être mis au rang des Dieux, ainsi que Belus. Dès-là on voit la raison pourquoi son nom étoit joint ordinairement à celui des Princes qui regnerent dans la suite ; comme celui de *Nebo*, ou *Nabo*, autre Dieu des Babyloniens, entroit dans ceux de Nabu-Chodonosor, de Nabo-Polassar, &c.

Je dis que Nebo, ou Nabo étoit aussi un Dieu adoré par les Babyloniens, & je me fonde sur le verset premier du Chapitre XLVI. d'Isaïe ; *Confractus est Bel, contritus Nabo, Bel est brisé, Nabo est reduit en poudre, &c.* Car il est évident, quoiqu'en disent quelques Interpretes, que le Prophete parle en cet endroit, de deux Divinités, dont le culte devoit être un jour entierement abandonné, & les Idoles renversées. Je

(a) Voyez Calmet. sur le Ch. 50. de ce Prophete.

ſçais qu'il y avoit dans le pays des Moabites, près de Jericho, une montagne & une ville qui portoient le nom de Nabo; mais ce n'eſt ni de la ville, ni de la montagne, qu'il s'agit dans le paſſage que je viens de citer. D'ailleurs il y a apparence que le culte de cette fauſſe Divinité, ayant été porté dans le pays des Moabites, ils donnerent ſon nom à une de leurs villes, & à la montagne ſur laquelle ils l'adoroient. Car c'étoit ordinairement ſur les lieux élevés qu'étoient les Temples & les Bois-Sacrés, comme il paroît par cent paſſages de l'Ecriture Sainte, & des Auteurs profanes.

CHAPITRE II.

Aſtarté ou Aſtaroth, Thammus ou Adonis.

ASTARTE' étoit la grande Divinité des Peuples de Syrie, & on voit par pluſieurs endroits de l'Ecriture Sainte, qu'elle étoit honorée également par les Pheniciens & par les Philiſtins. Tous les Sçavans conviennent qu'elle eſt la même que Venus, comme nous le dirons dans l'Hiſtoire des Dieux de la Grece. Ciceron qui parle des differentes Venus que la Theologie Payenne reconnoiſſoit, dit (1) que la quatriéme, qu'on appelloit Aſtarté, étoit née à Tyr dans la Syrie, & mariée à Adonis : *Quarta Venus Syria, Tyroque concepta, quæ Aſtarte vocatur, quam Adonidi nupſiſſe tradunt.* Il auroit parlé plus juſte s'il l'avoit confondue avec la premiere, qu'il dit avoir été fille du Ciel & de la Lumiere ; car comme Aſtarté étoit parmi les Syriens la même que la Lune, ainſi que nous le dirons, cette origine lui convenoit parfaitement. On oſe même aſſûrer que les quatre Venus dont il parle, ſe reduiſent à la ſeule Aſtarté. On vient de le voir de la premiere, & il n'eſt pas difficile de le prouver de la ſeconde, qu'on croyoit auſſi être née dans la mer, du ſang qui coula de la playe de Cœlus ; mais je reſerve cette diſcution pour le ſecond Volume (2).

Quoiqu'il en ſoit l'Ecriture Sainte qui parle ſouvent de cette Déeſſe, la nomme ſouvent *Aſtaroth* (3), & quelquefois le

(1) De Nat. Deor. L. 3.

(2) Hiſtoire de Venus.

(3) Reg. 31. v. 10.

Dieu (1), ou l'abomination des Sidoniens (2) : sur quoi il est bon de remarquer ; 1°. Que quoique le mot *Astaroth* soit au pluriel, il ne signifie pas pour cela plusieurs Divinités. 2°. Que le nom masculin de Dieu des Sidoniens, n'est pas non plus une preuve qu'Astaroth soit un Dieu ; car outre que les Hebreux n'ont point de mot qui marque une Déesse, il est sûr que la Déesse des Sidoniens étoit adorée sous les deux sexes, ainsi que plusieurs autres Dieux. Les Anciens en effet font mention du Dieu Lunus, qui étoit la Lune elle-même, & Virgile parlant de Venus, l'appelle un Dieu puissant ; *Pollentemque Deum Venerem.* 3°. Qu'Astaroth, signifie proprement des troupeaux de brebis & de chevres (3). Le Prophete Jeremie (4) appelle cette Déesse *la Reine du Ciel : les enfans*, dit-il, *amassent le bois, les peres allument le feu, & les femmes mêlent de la graisse avec de la farine, pour faire des gâteaux à la Reine du Ciel.* Sur quoi je fais encore deux remarques : la premiere, que le titre de Reine du Ciel est celui qui convient le mieux à Astarté, qui parmi les Syriens étoit la même que la Lune. La seconde, qu'on voit dans ce Passage une partie du culte qu'on rendoit à cette Déesse, & l'empressement qu'avoit tout le monde à préparer les Sacrifices qu'on lui offroit. Dans d'autres endroits des Livres Saints, elle est designée seulement par les mots d'*Asera*, ou *Asero*, ou *Aserim* ; ce qui veut dire, les *Bois*, ou l'Idole du bocage, parce qu'en effet on l'honoroit dans les bois sacrés, qui lui servoient de Temple. Les Septante n'ont pas fait difficulté de mettre quelquefois Astarté, au lieu d'Aserot (5), puisque ces deux termes designent veritablement la même Divinité.

(1) 3. Reg. 11. 5.
(2) 4. Reg. 23. 13.
(3) Deut. 17. 14.
(4) Cap. 7. v. 18.
(5) Paral. 15. v. 16. & 24.

Lorsque je dis qu'Astarté representoit la Lune chez les Syriens, je veux dire qu'elle en étoit devenue le symbole, & à ne la considerer que comme une Divinité physique. Car on doit faire ici au sujet de cette Déesse & de son époux Adonis, la même distinction que j'ai déja faite pour Isis & Osiris. Astarté & Adonis regnerent dans la Syrie, & s'y firent tant aimer par les biens dont ils comblerent leurs Sujets, qu'après leur mort ils furent mis au rang des Dieux. Comme on croyoit dans ces premiers temps que les ames des grands hommes, & de ceux surtout qui avoient enseigné les Arts necessaires à

la vie, alloient après la mort habiter dans les Astres, on voulut bien croire que celles de ce Prince & de son Epouse avoient pris le Soleil & la Lune pour leur demeure, & on les honora comme ces Astres mêmes, dont le culte étoit déja établi : car il faut toujours se ressouvenir que les Astres & les Planetes furent les premiers Dieux du Paganisme, & que la même Divinité pouvoit être un Dieu naturel, ou physique, & un Dieu animé.

Ce n'est pas que l'Histoire nous ait conservé le détail des actions de ces anciens Princes, qui meriterent après leur mort d'être mis au rang des Dieux, les monumens qui la contenoient s'étant perdus; mais il est aisé de juger que les fables qui sont parvenues jusqu'à nous, sont allusion à l'Histoire de ces hommes celelebres. Celles que les Grecs & les Latins ont publiées de Venus & d'Adonis, étoient fondées sans doute sur quelques anciennes traditions que les Pheniciens leur avoient apprises : le fond de ces traditions étoit historique; mais ces peuples l'avoient embelli de plusieurs fictions, pour rendre leurs Dieux plus respectables.

(1) Met. l. 10. Selon Ovide (1), Adonis étoit le fruit du commerce de Cinyras avec sa fille Myrrha. Cette Princesse obligée de se derober à la colere de son pere, qui s'en étoit approché sans la connoître, dans le temps qu'une fête que celebroit la Reine, la separoit de son mari, se retira en Arabie, où les Dieux touchés de ses malheurs & de son repentir, la changerent en l'arbre qui porte le parfum précieux auquel elle a donné son nom. Ce fut en cet état qu'elle mit au monde le jeune Adonis, que les Nymphes du voisinage reçurent en naissant, & nourrirent dans les antres de l'Arabie. Adonis devenu grand, alla à la Cour de Byblos dans la Phenicie, dont il fit tout l'ornement. Ici les Poëtes se sont donné une libre carriere. Venus, disent-ils (*a*), en devint éperduement amoureuse, préfera sa conquête à celle des Dieux-mêmes, & abandonna le sejour de Cythere, d'Amathonte & de Paphos, pour le suivre dans les forêts du mont Liban, où il alloit chasser. Mars jaloux de la préference que cette Déesse donnoit à ce jeune Prince, employa pour se venger le secours de Diane, qui

(*a*) Voyez Theoc. Hygin, Ovide, &c.

suscita un Sanglier qui ôta la vie à Adonis (*a*). Venus ayant appris ce triste accident, donna toutes les marques de la plus vive douleur;

> . . . . *Pariterque sinus, pariterque capillos*
> *Rupit, & indignis percussit pectora palmis* (1).

(1) Ovi. Met. Liv. 10.

Cependant le jeune Prince descendit dans le Royaume de Pluton, & inspira de tendres sentimens à Proserpine. Venus monta au ciel pour obtenir son retour de Jupiter son pere, & la Déesse des Enfers refusa de le rendre. Le pere des Dieux embarrassé d'une affaire si difficile, s'en remit à la décision de la Muse Calliope, laquelle crut contenter les deux Déesses en le leur rendant alternativement: on députa les Heures chez Pluton qui ramenerent Adonis, & depuis ce temps-là il demeura chaque année six mois sur la terre auprès de sa chere Venus, & six mois dans les Enfers.

Voilà sans doute une fable bien mysterieuse, & une énigme qu'on seroit bien embarrassé d'expliquer dans tous ses points: mais il est aisé de juger qu'elle est mêlée d'Histoire & de Physique, & c'est ce que nous tâcherons de développer dans la suite.

M. le Clerc, après Selden & Marsham, ayant mieux aimé prendre cette fable dans Phurnutus & dans d'autres Mythologues que dans Ovide, la rapporte & l'explique ainsi (2). Cinnyr, ou Cinyras, grand-pere d'Adonis, ayant bû un jour avec excès, s'endormit d'une maniere indecente. Mor ou Myrrha sa bru, femme d'Ammon, accompagnée de son fils Adonis, l'ayant vû en cet état, en avertit son mari: celui-ci après que l'yvresse de Cinyras fut passée lui apprit cette avanture, dont il fut si piqué qu'il combla de malédictions sa fille & son petit-fils. Voilà d'abord, dit M. le Clerc, le fondement du prétendu inceste de Myrrha, dont parle Ovide; ce Poëte ayant representé l'indiscrete curiosité de cette Princesse, comme un veritable inceste. Myrrha chargée des malédictions de

(2) Bib. Uni. T. 3.

(*a*) Il y a une autre tradition qui porte que c'étoit Apollon qui avoit suscité le Sanglier pour se venger de Venus, qui avoit aveuglé Erimanthe fils de ce Dieu, pour s'être mocqué de ses galanteries.

son pere, se retira en Arabie, où elle demeura quelque temps; & c'est encore ce qui a donné lieu au même Poëte de dire, que ce fut dans ce pays qu'elle accoucha d'Adonis, parce qu'en effet ce jeune Prince y fut élevé. Quelque temps après, continue M. le Clerc, Adonis avec Ammon son pere & Myrrha sa mere, alla en Egypte, où Ammon étant mort, ce jeune Prince s'appliqua entierement à cultiver l'esprit de ce Peuple, lui enseigna l'Agriculture, & fit plusieurs belles Loix touchant la proprieté des terres. Astarté ou Isis sa femme l'aimoit avec passion, & ils vivoient ensemble comme un amant & une maîtresse. Adonis étant allé en Syrie fut blessé à l'aine par un sanglier dans les bois du mont Liban, où il chassoit. Astarté qui crut que sa blessure étoit mortelle, fit paroître tant de douleur qu'on le crut mort, & il fut pleuré dans l'Egypte & dans la Phenicie. Cependant il guerit, & la joye succeda à la tristesse. Pour perpétuer la memoire de cet évenement on institua une fête annuelle, pendant laquelle, après avoir pleuré Adonis comme mort, on se réjouissoit ensuite comme s'il étoit ressuscité. Adonis fut tué, suivant le même Auteur, dans une bataille; & sa femme le fit mettre au rang des Dieux. Après la mort d'Adonis, Astarté gouverna paisiblement l'Egypte, & merita les honneurs divins. Les Egyptiens, dont la Theologie étoit toute symbolique, les representerent dans la suite l'un & l'autre sous la figure d'un boeuf & d'une vache, pour apprendre à la posterité qu'ils avoient enseigné l'Agriculture.

Pour ce qui regarde la fuite de Myrrha, dont parle *Ovide*, elle ne signifie, dit M. le Clerc, que la malediction qu'elle s'attira, & sa retraite en Egypte avec son mari; & sa metamorphose en arbre n'a été inventée que sur l'équivoque du nom de *Mor* qu'elle portoit, & qui parmi les Arabes vouloit dire de la myrrhe.

On voit par cette explication, que le sçavant Auteur que je viens d'abreger, étoit persuadé qu'Adonis & Astarté étoient les mêmes qu'Osiris & Isis, & il n'est pas le seul qui soit de ce sentiment, qui ne manque pas de vraisemblance. Lucien, & Plutarque, parmi les Anciens; Selden, Marsham & plusieurs autres, parmi les Modernes, l'avoient dit avant lui. M. le

Clerc, pour prouver cette opinion rapporte plusieurs raisons qu'on peut voir dans le troisiéme Tome de sa Bibliotheque Universelle. Les principales sont, que pendant qu'on celebroit en Egypte la fête d'Osiris, on en celebroit une semblable dans la Phenicie pour Adonis. On pleuroit l'un & l'autre, comme morts, & on se rejouissoit ensuite comme s'ils étoient ressuscités : mais ce qui est encore plus décisif, d'anciens Auteurs assûrent que les Egyptiens pendant la celebration de leur fête, mettoient sur le Nil dans un panier d'osier une Lettre que les flots de la mer portoient en Phenicie, près de Byblos, où dès qu'elle étoit arrivée on cessoit de pleurer Adonis, & on commençoit à se réjouir de son retour. C'étoit donc la même fête ; & comme il n'est pas douteux qu'elle ne fût celebrée en Egypte en l'honneur d'Isis & d'Osiris, on en doit conclure que c'étoit pour eux-mêmes que les Syriens la celebroient.

On pourroit ajouter à ces preuves, qu'Adonis & Astarté étoient parmi les Pheniciens le symbole du Soleil & de la Lune, comme Osiris & Isis l'étoient en Egypte, & qu'Astarté étoit representée sur les monumens, avec une tête de vache ; ou du moins avec sa dépouille, comme Isis l'étoit parmi les Egyptiens. Enfin que dans les fêtes d'Adonis & d'Astarté, on portoit des representations infames, ainsi que dans celles d'Isis & d'Osiris. Voilà les preuves de ceux qui soutiennent ce sentiment exposées dans toute leur force. Cependant je suis persuadé qu'il faut distinguer ces quatre personnages, dont deux ont regné en Egypte, & les deux autres en *Phenicie*; quoiqu'après leur mort ils soient devenus les uns & les autres, par les biens dont ils avoient comblé leurs Peuples, le symbole du Soleil & de la Lune. Je ne nie pas qu'il n'y ait pû avoir un grand commerce de Religion entre deux Peuples aussi voisins que l'étoient les Egyptiens & les Pheniciens ; mais ce commerce ne prouve pas l'identité de leurs Rois & de leurs Dieux ; & si l'on trouve quelques traits de leur histoire qui se ressemblent, il y en a un plus grand nombre encore qui ne peuvent pas convenir aux uns & aux autres. Car enfin, que peut avoir de commun avec l'histoire d'Isis ce qu'on raconte de Cinyras & de son inceste ; trait d'histoire évidemment imité de ce que l'Ecriture Sainte

raconte de Noé & de son fils ? Voit-on dans l'histoire d'Isis qu'elle ait été obligée de fuir la colere de son pere, & de se retirer en Arabie, comme Myrrha & Adonis ? D'ailleurs toute l'Antiquité (*a*) convient qu'Osiris étoit le frere & le mari d'Isis, & M. le Clerc est obligé de dire qu'Adonis n'étoit que le fils d'Astarté. Osiris est tué par Typhon son frere, de la maniere que je l'ai dit : Adonis est tué, ou par un sanglier, ou dans une bataille. Isis rassemble les membres épars de son époux, & leur éleve des tombeaux dans tous les lieux où elle les trouve ; raconte-t'on rien de pareil d'Astarté ? Le retour d'Adonis qui revient des Enfers, etoit une marque symbolique de sa guérison, comme je le dirai dans la suite ; celui d'Osiris n'étoit que l'apparition d'un bœuf semblable à celui qu'on venoit de noyer. En Egypte on se rejouit lorsqu'on a retrouvé un jeune Taureau distingué par de certaines marques ; en Phénicie on s'abandonne à la joye, lorsqu'Adonis, qu'on croyoit mort, est veritablement gueri par les soins du Medecin Cocytus (*b*). Adonis, suivant l'Arrêt de Jupiter, demeure six mois aux Enfers avec Proserpine, & six mois sur la terre avec Venus ; les Egyptiens ne disent rien de semblable de leur Osiris. Venus ne pouvoit être un moment separée de son cher Adonis ; Osiris quitta Isis pour aller aux Indes & dans differens autres pays. Isis & Osiris regnoient en Egypte, comme tout le monde en convient ; Astarté, Adonis, & son grand-pere Cinyras étoient Rois de Phenicie, dont la ville capitale, selon Strabon & Lucien, étoit Byblos, où ces deux Auteurs disent que se passerent les évenemens qui font le sujet de cette Histoire. Enfin, l'un étoit un Prince conquerant, l'autre un Roi pacifique qui n'aimoit que la chasse. Mais ce que je vais dire du culte rendu à Adonis & à Astarté, comparé à celui d'Isis & d'Osiris, prouvera encore mieux qu'ils étoient differens les uns des autres.

Quoique j'aye traité ce sujet dans une Dissertation particuliere (*c*), je crois qu'on ne sera pas faché d'en trouver ici l'abregé.

(*a*) Ciceron dans le passage qu'on a cité ; Theocrite Id. 3. & Bion dans l'Epitaphe d'Adonis : sans parler des autres Auteurs anciens qui disent la même chose.

(*b*) Voyez la suite de cette Histoire.

(*c*) Voyez les Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, *Tome III.*

Adonis

Adonis aimoit passionnément la chasse ; & un jour qu'il étoit dans les forêts du mont Liban, un sanglier le blessa à l'aine : on vint aussi-tôt porter à Astarté la nouvelle de la mort de ce Prince. Rien ne peut égaler l'affliction qu'elle en conçut, ainsi que je viens de le dire. Elle fit retentir toute la ville de ses gemissemens, & tout le Royaume prit le deuil. Pour rendre immortelle la memoire de ce jeune Prince, & adoucir en quelque sorte l'affliction de la Reine, on établit en l'honneur d'Adonis un culte, & des fêtes solemnelles : c'étoit la ressource ordinaire des flateurs, & l'Antiquité doit presque tous ses Dieux, au soin qu'on a eu d'honorer les morts pour plaire aux vivans.

Il y avoit, au rapport de Lucien, un fleuve près de Byblos, qui portoit le nom d'Adonis ; ce fut-là sans doute qu'on lava la playe de ce Prince, & comme l'eau en devenoit rouge, par les sables que le vent y poussoit du mont Liban dans certaine saison de l'année, comme Lucien l'apprit d'un habitant du pays, on voulut bien croire que c'étoit le sang d'Adonis qui causoit ce changement, & on prit même ce temps-là pour celebrer ses fêtes. Toute la ville commençoit d'abord à prendre le deuil, & à donner des marques publiques de douleur & d'affliction. On n'entendoit de tous côtés que pleurs & que gemissemens : les femmes, qui étoient les Ministres de ce culte, étoient obligées de se raser la tête, & de se battre la poitrine, en courant par les rues ; & l'impie superstition obligeoit celles qui refusoient d'assister à cette ceremonie, à se prostituer pendant un jour (1), pour employer au culte du nouveau Dieu, l'argent qu'elles gagnoient à cet infame commerce. Au dernier jour de la fête, le deuil se changeoit en joye, & chacun se réjouissoit comme si Adonis étoit ressuscité. La premiere partie de cette solemnité s'appelloit Ἀφανισμὸς, pendant laquelle on pleuroit le Prince mort, & la seconde, Εὕρεσις, la découverte, où la joye succedoit à la tristesse.

(1) Lucien, l. cit.

Cette ceremonie étoit continuée pendant huit jours, & elle étoit celebrée en même temps dans la Basse-Egypte. Lucien (2) remarque à ce sujet une chose fort singuliere, & dont il a été lui-même le témoin. Les Egyptiens exposoient sur la mer

(2) Loc. cit.

un panier d'osier (a), qui étant poussé par un vent favorable, arrivoit de lui-même sur les côtes de Phênicie, où les femmes de Byblos qui l'attendoient avec impatience, l'emportoient dans la ville ; & c'étoit alors que l'affliction publique finissoit, & la fête se terminoit par les transports de joye qu'on faisoit éclater de tous côtés. *Simulatione luctûs peractâ*, dit
(1) Sat. L. 1. ch. 2. Macrobe, *celebratur lætitiæ exordium* (1).

Cette circonstance n'a pas été oubliée par les Ecrivains sacrés, & c'est au rapport de Procope de Gaze (2) & de S.
(2) In Isai. c. 18. Cyrille (3), le sens qu'il faut donner à ce passage du Prophete
(3) In Isai. c. 18. Isaïe, où il est dit : *Mittens per mare legatos, & in vasis junceis per superficiem aquarum.* Les Septante, qui étoient eux-mêmes à Alexandrie, & qui devoient par consequent être bien informés de ce fait, ne laissent aucun lieu d'en douter ; ils ajoutent même, comme le remarque saint Cyrille, qu'il devoit y avoir dans ce petit vaisseau des Lettres, qu'ils appellent Ἐπιστολὰς βυβλίνας.

Le culte d'Adonis ne fut pas renfermé dans la Syrie, & il
(4) Id. 15. penetra bien-tôt dans les pays voisins. Theocrite (4) raconte que les Dames de Syracuse s'embarquoient pour aller à Alexandrie, où la fête celebrée en son honneur les appelloit. Rien n'étoit si superbe que l'appareil de cette ceremonie. Arsinoé, sœur & femme de Ptolemée Philadelphe, portoit elle-même la Statue d'Adonis. Elle étoit accompagnée des femmes les plus considerables de la ville, qui tenoient à la main des corbeilles pleines de gâteaux, des boëtes de parfums, des fleurs, des branches d'arbres, & toutes sortes de fruits. La pompe étoit fermée par d'autres Dames qui portoient de riches Tapis, sur lesquels étoient deux Lits en broderie d'or & d'argent, l'un pour Venus, & l'autre pour Adonis. On y voyoit la Statue de ce jeune Prince avec une paleur mortelle sur le visage, qui n'effaçoit pas les charmes qui l'avoient rendu si aimable. Cette Procession marchoit ainsi du côté de la mer, au bruit des trompettes & de toutes sortes d'instrumens qui accompagnoient la voix des Musiciens. Ce même culte s'éten-
(5) Sat. L. 1. cap. 21. dit dans toute l'Assyrie, comme Macrobe nous l'apprend (5) :

(a) Lucien croit qu'il étoit fait de ce bois dont on se servoit pour faire le papier, & il l'appelle κεφαλὴν βυβλίνην.

Inspectâ religione Assyriorum, apud quos Veneris Architidis & Adonidis maxima olim veneratio viguit.

C'est sans doute à la même fête, celebrée à Babylone, que fait allusion le Prophete Baruch (1), lorsqu'il dit que les Prêtres de cette ville étoient assis dans leurs Temples la tête nue & rasée, avec des habits déchirés, *pleurants comme dans un festin pour un mort.* Les Interpretes de l'Ecriture Sainte sont persuadés que lorsque Moyse défend aux Israëlites (2) de se raser la tête pour *le mort*, il fait allusion au deuil & aux fêtes d'Adonis; & que dans le conseil que Balaam donna à Balac, Roi des Moabites, d'attirer les Hebreux aux fêtes de ses Dieux, dans lesquelles après le festin on s'abandonnoit à toutes sortes de desordres, il s'agit de celles du même Dieu, dont le culte avoit penetré dans les Etats de ce Prince. Ammian Marcellin (3) le dit en particulier de la ville d'Antioche. *Evenerat autem iisdem diebus annuo cursu Adonia ritu veteri celebrari*; & cet Auteur fait voir en même temps que les ceremonies qu'on pratiquoit dans cette ville, étoient les mêmes que celles des funerailles des personnes de consideration, comparant la pompe funebre d'un jeune Prince tué dans un combat, à celle de la fête d'Adonis, que les femmes celebroient avec tant de pleurs & de gemissemens.

(1) Chap. 6. v. 30. & 31.

(2) Levit. 16.

(3) Liv. 19. & 22.

La Judée étoit trop voisine de l'Assyrie & de l'Egypte, & les Juifs avoient trop de penchant pour les superstitions étrangeres, pour n'avoir pas à leur tour celebré les Fêtes de cette fausse Divinité. Le Prophete Ezechiel (4), dans l'un de ces divins transports, où Dieu lui reveloit les abominations d'Israël, vit près de la Porte du Temple, qui regardoit du côté du Septentrion, des femmes assises qui pleuroient Thammus (*a*). Les Interpretes sont partagés sur la signification de ce nom, & les Rabbins ont debité à cette occasion plusieurs fables ridicules; mais il faut nous arrêter à l'autorité de Saint Jerôme & de quelques autres Peres de l'Eglise, qui ont traduit le mot *Thammus* par celui d'Adonis; *& ecce sedebant ibi mulieres, plangentes Adonidem*, & ont cru avec beaucoup de raison, que ces femmes de Judée pleuroient la mort de ce Prince, & en célébroient la fête, à peu près comme les Peu-

(4) Chap. 8. v. 15.

(*a*) Les Septante le nomment Thammos.

ples voisins ; dont nous venons de parler. L'Auteur de la Chronique d'Alexandrie confirme ce sentiment, en traduisant le même mot par celui d'Adonis.

De sçavoir maintenant pourquoi le Prophete nomme Adonis, Thammus ; c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner : je vais cependant en apporter deux raisons. La premiere, est que Adonis ayant été pris pour le Soleil, comme je le ferai voir plus bas, le texte sacré lui a donné le nom du mois, où cet Astre entrant dans le signe du Cancer, porte sur notre hemisphere la chaleur avec la fecondité ; ce qui arrive au mois de Juin, appellé *Thammus* par les Hebreux ; & ce qui prouve que cette conjecture n'est pas sans fondement, c'est que les Astronomes Juifs nommoient l'entrée du Soleil dans ce signe, *Tecupha Thammus, Periodus Tammus.* La seconde est tirée de la tradition, qui portoit qu'Adonis ayant été tué au mois de Juin, ainsi que nous l'apprenons de S. Jerôme (1), c'est selon ce sçavant Pere de l'Eglise, ce qui fit donner ce nom au Prince dont nous parlons : *Quia tamen mense Junio amasius Veneris pulcherrimus juvenis occisus, eumdem Junium mensem eodem appellant nomine, & anniversariam ei celebrant solemnitatem.* Cette raison me paroît la meilleure, parce que je suis persuadé que le fond des Fables, & des ceremonies de la Religion payenne, étoit presque toûjours historique, & que les allegories ne sont venues que dans la suite au secours de l'ignorance ou de l'avarice des Prêtres.

(1) Comm. in Ezechiel.

De la Syrie & de la Palestine, le culte d'Adonis passa dans la Perse, dans l'Isle de Chypre, & enfin dans la Grece, surtout à Athenes, où la fête d'Adonis étoit celebrée avec beaucoup de magnificence ; sur quoi on peut consulter ma Dissertation.

Quand le temps de la fête d'Adonis étoit arrivé, on avoit soin, comme le remarque Plutarque, de placer dans plusieurs quartiers de la Ville des representations de Cadavres ressemblants à un jeune homme, mort à la fleur de son âge. Les femmes vétues d'habits de deuil, venoient ensuite les enlever pour en celebrer les funerailles, pleurant & chantant des Cantiques, qui exprimoient leur affliction. Les larmes de ces femmes étoient accompagnées de cris & de gemissemens, au

rapport d'Ariſtophane & de Bion; ce qu'Ovide exprime très-heureuſement (1).

(1) Met. l. 10.

. . . . . . Luctus monumenta manebunt
Semper, Adoni, mei; repetitaque mortis imago
Annua plangoris peraget ſimulamina noſtri.

Plutarque ajoute encore, que les jours pendant leſquels on celebroit cette fête, étoient reputés malheureux, & qu'on prit pour un mauvais augure le départ de la Flote des Atheniens, qui mit à la voile en ce temps-là, pour aller en Sicile; & Ammian Marcellin, fait la même remarque au ſujet de l'entrée de l'Empereur Julien dans la ville d'Antioche. *Et viſum eſt triſte, quod amplam Urbem, Principum domicilium, introeunte Imperatore nunc primùm, ululabiles undique planctus & lugubres ſonitus audiebantur.*

Nous voyons auſſi parmi les autres ceremonies de la fête d'Adonis, qu'on portoit dans des vaſes de terre, du bled qu'on y avoit ſemé, des fleurs, de l'herbe naiſſante, des fruits, de jeunes arbres, & des laitues. Suidas, Heſychius (2) & Theophraſte (3), nous apprennent ces circonſtances, & ils ajoutent, qu'à la fin de la ceremonie, on alloit jetter ces Jardins portatifs, ou dans quelque fontaine, ou dans la mer, lors qu'on en étoit voiſin, comme le remarquent Euſthathe (4), & le Scholiaſte de Theocrite (5). C'étoit une eſpece de Sacrifice qu'on faiſoit à Adonis, comme nous l'apprenons d'Heſychius.

(2) In Ἀδώνιδος κῆποι.
(3) Hiſt. plant. L. 6. c. 7.
(4) Snr le dixiéme de l'Iliade.
(5) Loc. cit.

Il eſt aiſé, au reſte, de rendre raiſon de ces ceremonies: on faiſoit alluſion par là, aux circonſtances de la vie & de la mort d'Adonis, & je ne ſçais pourquoi on y a cherché du myſtere. Cette herbe tendre, ce bled nouvellement germé, qui ſechoit peu de temps après, marquoient que ce Prince étoit mort à la fleur de ſon âge, & avoit été moiſſonné comme une jeune plante.

J'ai dit qu'on portoit des laitues dans cette même fête; & les Anciens ont rendu differentes raiſons de cet uſage. Ils ont cru que c'étoit à cauſe de la tradition qui apprenoit que Venus avoit caché parmi les laitues ſon cher Adonis, après ſa

blessure, comme le rapporte Hesychius. Nous avons même un Fragment d'Eubulus, qu'Athenée nous a conservé (1), qui en rend la même raison. » Ne me servez pas des laitues, dit » un Interlocuteur à une femme, car on dit que c'est parmi » des laitues que Venus cacha son cher Amant après sa mort »; & ce même Auteur appelle ce legume, *la viande des morts.* Nicandre de Colophon, comme on peut le voir dans le même Athenée (2), étoit dans ce sentiment, puisqu'en racontant de quelle maniere Adonis pour éviter le sanglier qui le poursuivoit, s'étoit caché derriere une plante que les Cypriens nommoient *brentim;* il a traduit ce mot barbare par celui de laitue. M. le Clerc corrige heureusement cet Auteur, en disant (3) qu'il faut lire, βέρατιν, mot qui dans la langue Phenicienne, signifie un sapin, asyle plus sûr pour mettre à couvert Adonis, que des laitues; ce qu'Ovide semble insinuer dans ces vers :

(1) Liv. 2.

(2) Loc. cit.

(3) Bib. univ. T. 3.

. . . . trepidumque & tuta petentem
Trux aper insequitur (4).

(4) Loc. cit.

Il ne me reste enfin pour finir l'explication de toutes les circonstances du culte d'Adonis, qu'à rechercher la raison pourquoi dans ses fêtes on faisoit succeder la joye à la tristesse. Phurnutus, Lactance (5), Macrobe (6), & quelques autres, se sont efforcés à prouver qu'Adonis n'étant autre chose que le Soleil, les mysteres qu'on celebroit en son honneur, devoient s'y rapporter; & qu'ainsi la mort d'Adonis marquoit l'éloignement du Soleil pendant l'hyver; comme la joye de le voir ressuscité, figuroit le retour de cet Astre, qui après avoir parcouru les Signes meridionaux, & être descendu, pour ainsi dire, dans le Royaume de Pluton, marqué par le Pole qui nous est opposé, revenoit au bout de six mois vers ceux du Septentrion, & ramenoit avec les beaux jours, la joye & l'allegresse. Ces Auteurs ajoutent que c'étoit pour cela qu'on avoit heureusement imaginé que Proserpine avoit voulu retenir Adonis dont elle étoit amoureuse (7), & que Venus voulant aussi le posseder, Jupiter avoit remis la decision de ce differend entre les mains de Calliope, comme

(5) De Diis & Mundo.

(6) Sat. L. 1. c. 2.

(7) Hyg. poet. Astron.

nous l'avons dit. On ajoutoit qu'un ſanglier avoit cauſé la mort d'Adonis, parce que cet animal eſt le ſymbole de l'hyver, comme le dit Macrobe (1) : *Hyems veluti vulnus eſt ſolis, quæ & lucem ejus nobis minuit & calorem, quod utrumque animantibus accidit morte.*

(1) Loc. cit.

D'autres prétendent qu'Adonis marquoit le grain, qui eſt renfermé pendant ſix mois dans les entrailles de la terre, comme s'il étoit entre les bras de Proſerpine, qui en eſt la Déeſſe; d'où il venoit voir ſa chere Venus, lorſqu'il commençoit à croître.

Mais ne prêtons-nous pas trop d'eſprit aux premiers inventeurs des ceremonies & des fêtes, qui n'avoient d'autre but que de rappeller le ſouvenir des évenemens qui y avoient donné lieu? Le Soleil, pour s'éloigner pendant l'hyver, deſcend-il aux Enfers? Abandonne-t'il les hommes, ſurtout dans la Syrie & la Phenicie, où les hyvers ſont ſi courts, & quelquefois plus ſupportables que les étés? Si c'étoient des Lappons ou des Siberiens qui euſſent inſtitué cette fête, on pourroit croire que l'abſence totale du Soleil les y auroit portés; mais on ne ſçauroit ſe le perſuader des habitans de la Syrie, qui jouiſſent toujours d'un ciel ſi ſerein, & où l'inégalité des jours n'eſt pas même fort conſiderable. D'ailleurs, ſi ce ſyſtême étoit vrai, il auroit fallu celebrer la fête d'Adonis dans des temps differens de l'année, & à ſix mois l'une de l'autre; au lieu qu'on ne la celebroit qu'une fois l'an, & dans un mois éloigné des deux Equinoxes, qui auroient mieux marqué le moment où le Soleil commence à s'éloigner ou s'approcher de notre Pole.

J'aime donc mieux croire que le fondement de cette double ceremonie, étoit tiré de la tradition qui portoit, qu'Adonis ne mourut point de la bleſſure qu'il avoit reçue ſur le mont Liban, & que le Medecin Cocytus le guerit contre toute ſorte d'apparence. Car c'eſt en ce ſens que Ptolemée, fils d'Epheſtion, prend un vers grec de l'Hyacinthe d'Euphorion, où il eſt dit que *ce Medecin, Diſciple de Chiron, lava ſeul la playe d'Adonis*; c'eſt-à-dire, qu'il fut le ſeul qui fut employé à une cure ſi difficile : autrement ce vers n'auroit aucun ſens raiſonnable. On regarda cette guériſon comme une eſpece de

miracle, & dans les transports d'allegresse, on disoit sans doute que ce Prince étoit ressuscité, qu'il étoit sorti des Enfers; expressions metaphoriques assez ordinaires dans ces sortes d'occasions.

Il est vrai que la plûpart des Anciens, surtout des Latins, ont cru qu'Adonis étoit mort de sa blessure (1); mais quelques Auteurs Grecs nous apprennent qu'il n'en mourut pas, ce qu'ils ont toutefois exprimé d'une maniere poëtique, en disant, comme on peut le voir dans Theocrite (2), que les Heures ramenerent Adonis de l'Acheron, après qu'il y eut demeuré douze mois; ce qui veut dire sans doute, que ce Prince ne guerit qu'au bout d'un an, & que les Heures, c'est-à-dire, le temps & les saisons, car c'est la propre signification du nom que les Grecs donnent à ces Déesses (3), le rendirent enfin à sa chere Venus: & si on ne prend point en ce sens là le vers de Theocrite, il faudra toujours que le systême des Mythologues tombe, puisqu'il detruit l'idée du partage que le Soleil fait des deux hemispheres, en faisant demeurer Adonis un an chez Proserpine, c'est-à-dire, sans tant de façons, entre les bras de la mort. Ainsi on peut croire avec beaucoup de raison, que le deuil de Venus, à la premiere nouvelle de la blessure d'Adonis, fut si grand que le bruit se repandit dans toute la Phenicie, que ce Prince étoit mort. On le pleura comme tel, tant qu'il fut en danger, & l'on ne commença à se rejouir que lorsqu'il fut entierement gueri: double circonstance, dont on conserva le souvenir dans les deux parties de la ceremonie qu'on institua à ce sujet: car on sçait que les grands évenemens donnoient lieu à l'établissement des fêtes, comme l'Histoire sainte & profane nous l'apprennent.

(1) Ovide, Hygin, &c.

(2) Idill. 15.

(3) ὧραι.

Que si l'on s'obstine à croire qu'Adonis mourut de sa blessure, je dirai pour rendre raison de cette joye qui succedoit à la tristesse au dernier jour de la fête, que l'on vouloit signifier par là, que ce Prince ayant été mis au rang des Dieux, ne laissoit plus aucun sujet de s'affliger, & qu'après avoir pleuré sa mort, on devoit se rejouir de son Apothéose. Les Prêtres, qui n'auroient pas trouvé leur compte à une tradition qui portoit que le Dieu qu'ils servoient avoit été sujet à la mort,

tâcherent

tâcherent dans la suite d'en cacher l'origine au peuple, & inventerent les explications allegoriques que je viens de réfuter.

Je conviens qu'il y a des Auteurs qui prétendent que le culte d'Adonis avoit rapport au Soleil, dont il étoit devenu le symbole; mais comme mon dessein est de remonter à la source de la fable, je n'y trouve que les monumens que l'amour & la reconnoissance avoient consacrés en l'honneur d'un Prince cheri.

Ovide parle élegamment de cette fête d'Adonis (1) & de sa metamorphose en fleur. « Venus desesperée de la mort de » son Amant, s'adresse au destin & dit : non mon cher Adonis ne sera pas entierement soumis à ta puissance, & la » posterité du moins conservera un monument éternel de son » malheur, & de mon affliction. La fête qui sera celebrée » tous les ans en memoire d'un accident si funeste, rappellera » sans cesse le souvenir de la douleur qu'il me cause, & du » sang d'un Amant si cheri, naîtra une fleur . . . Après » ce discours, elle repandit du Nectar sur le sang qui couloit » de la playe d'Adonis . . . En moins d'une heure, il » en sortit une fleur rouge, comme celle de la grenade. » Cette fleur dure peu, puisque les mêmes vents qui la font » éclorre, la font aussi tomber ».

(1) Met. l. 10. v. 125.

On juge bien que la naissance de cette fleur, est un épisode, inventé pour orner cette histoire. Cette fleur au reste étoit, selon Pline, l'Anémone, & on la nommoit ainsi, parce que c'est le vent ἀνέμας, qui la fait éclorre : ce que le Poëte Latin exprime heureusement dans ce seul vers :

Excutiunt iidem, qui præstant nomina venti.

Comme après la mort d'Adonis, Astarté gouverna son Royaume avec beaucoup de douceur & d'équité, elle fut, comme lui, mise au rang des Dieux, & honorée d'un culte particulier. Ce culte fut assez pur d'abord ; mais il s'y mêla dans la suite, des infamies que je n'ai pas dessein de décrire. Cette Déesse étoit honorée principalement dans ces Bois sacrés, que l'Ecriture Sainte nomme *Aserim*, ainsi que nous

l'avons dit; & S. Jerôme traduit toujours ce mot, par celui de Priape, pour marquer les desordres qui s'y commettoient. Outre les Bois sacrés, cette Déesse avoit des Temples. Herodote (1) parle de celui d'Ascalon, qui lui étoit dedié, & qui, selon cet Auteur, étoit le plus ancien de ses Temples. Elle en avoit aussi dans les Isles de Chypre & de Cythere, & sans doute dans plusieurs autres endroits.

Comme Astarté étoit devenue le symbole de la Lune, ainsi qu'Adonis celui du Soleil, les Livres Saints joignent toujours le culte de Baal, qui representoit cet Astre, avec celui d'Astaroth, ou Astarté.

Pour faire voir en peu de mots à quel excès étoit portée la superstition pour ces deux Idoles, il suffit de dire qu'Achaz avoit quatre cens cinquante Prophetes, ou Prêtres de Baal, & que Jezabel son épouse, qui avoit introduit dans Israël le culte d'Asera, ou d'Astarté, en avoit quatre cens de cette Déesse (2), dont Itobal Roi de Tyr son pere étoit Grand Prêtre, comme nous l'apprenons de Menandre d'Ephese, cité par Joseph (3).

Remarquons encore que les Bois consacrés à cette Divinité, étoient toujours proche des Temples de Baal, & que pendant qu'on offroit à celui-ci des Sacrifices sanglans, & même des Victimes humaines, on ne presentoit à celle-là que des gâteaux, des liqueurs & des parfums; mais on s'abandonnoit en son honneur, aux prostitutions les plus honteuses, dans des tentes faites exprès, ou dans des cavernes qui se trouvoient dans les Bois qui lui étoient consacrés. Les adorateurs de cette fausse Divinité, se faisoient imprimer sur la chair la figure d'un arbre, & on les appelloit pour cela, *Dendrophori*, *porte-arbres*; ce qui revient merveilleusement à ce que dit l'Ecriture Sainte d'Astaroth, dont le nom d'*Asera* qui lui est donné par les Prophetes, signifie des arbres, ou un bocage.

On lui dressoit aussi des tables sur les toits des maisons, auprès des portes, ou dans les vestibules, comme aussi dans les carrefours; & au premier jour de chaque Lune, on préparoit un souper pour la Déesse; & c'est, pour le dire en passant, ce que les Grecs nommoient *le souper d'Hecate*: on préparoit les mêmes repas pour Adonis.

La maniere de representer ces deux Divinités étoit differente, suivant les lieux qui avoient adopté leur culte; & quelquefois Baal ou le Soleil, étoit vêtu en femme, pendant qu'Astarté ou la Lune paroissoit armée & avec de la barbe; mais plus souvent sous la figure d'une femme, ayant pour coëffure une tête de bœuf avec ses cornes, ou pour marquer sa Royauté, comme le dit Porphyre dans Eusebe (1), ou pour representer le Croissant de la Lune, comme Isis, qui étoit en Egypte (2) le Symbole de cette Planete, l'annonçoit par les cornes.

(1) Prep. l. 1. c. ult.

(2) Herod. L. 2. c. 41.

Macrobe (3) fait la description de la Venus Architis, qu'on adoroit sur le mont Liban. Elle étoit, selon lui, en posture d'une femme triste & affligée, ayant la tête couverte & appuyée sur sa main gauche, ensorte qu'on croyoit voir couler ses larmes; image vive & parlante de l'affliction que fit paroître Astarté, à la premiere nouvelle de la blessure d'Adonis. Enfin les Medailles de la ville de Tyr (*a*), frappées en l'honneur de Demetrius, second Roi de Syrie, representent Astarté, ou la Venus Tyrienne, vétue d'un habit long avec un manteau retroussé sur le bras gauche. Elle a une main avancée, comme commandant avec autorité, pendant que de l'autre elle tient un bâton recourbé, & fait en forme de croix. Parmi les fleurs, la rose lui étoit consacrée, parce qu'elle avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit piqué. On ajoutoit que cette fleur, blanche auparavant, étoit devenuë rouge depuis ce moment, ainsi qu'on le voit dans Ovide (4).

(3) Sat. L. 1. c. 41.

(4) Metam. l. 10.

Finissons cet Article, en remarquant, 1° que la Déesse Celeste que Sanchoniathon, & après lui Porphyre, nomment *Baltis* (5), *la Maitresse ou la Reine*; que la Venus d'Ascalon; l'Alilat des Arabes; l'Isis des Egyptiens, representoient toutes la Lune, chez les differens Peuples qui adoroient cette Planete, dont le culte étoit fort répandu dans l'Orient. 2°. Qu'il se pouvoit faire encore qu'Astarté, ou Venus, la même que les Grecs nommoient Venus Uranie, ou la Celeste, representoit la Planete de ce nom : mais il est constant par Herodote, & par les autres Anciens, qu'elle étoit le plus sou-

(5) Ap. Eus. Prep. Liv. 1. c. 10.

(*a*) Voyez Vaillant, *Historia Seleucidarum* p. 272. & 273. *venit Parisiis apud Briasson.*

vent prise pour la Lune, ou ce qui est la même chose, pour la Reine du Ciel. 3°. Que le nom d'Adonis, qui est à peu près le même que celui d'Adonaï ou celui de Κύριος, le *Seigneur* qu'on a donné à ce même Prince, sont tous convenables au Soleil, qui est comme le Maître & le Seigneur du ciel. 4°. Que dans ce qui regarde Adonis & Astarté, ainsi qu'Isis & Osiris, il faut toujours distinguer deux sortes de Divinités, des Dieux animés, & des Dieux naturels. Dans le premier cas ce sont des Rois d'Egypte & de Phenicie, qui par leurs belles actions ont merité d'être mis au rang des Dieux : dans le second, c'est le Soleil, la Lune & les autres Astres, dont le culte, anterieur à celui des grands Personnages, a été confondu avec celui qu'on leur a rendu; soit qu'on crût que leurs ames après leur mort eussent choisi ces Astres pour leur demeure; soit pour quelque autre raison, que nous ne connoissons pas. Cette distinction si nécessaire dans la matiere que je traite, fait le fond de la Mythologie, & sans elle il seroit impossible d'y rien entendre; car je ne crois pas qu'on puisse nier que les quatre personnes, dont je parle, n'ayent veritablement existé, puisque l'Histoire parle de leur naissance, de leurs actions, de leur mort, & qu'elle fixe le lieu de leur demeure; ni qu'ils ayent été mis au rang des Dieux, & honorés d'un culte particulier; encore moins, que dans ce culte il ne se rencontre des choses qui ne peuvent se rapporter qu'au Soleil, à la Lune, & aux autres Planetes.

Astarté dans la suite des temps fut nommée Junon l'Assyrienne, comme l'assûre Lucien (1); mais selon cet Auteur, ce n'étoit pas son nom, & elle ne le prit qu'au temps où l'on commença de celebrer en son honneur les grands mysteres. Ce même Auteur assûre que de toutes les Villes de Syrie, Hierapolis, ou la Ville sacrée, étoit celle où Astarté étoit le plus honorée : & comme il étoit Syrien d'origine, & qu'il n'avance rien, comme il le dit lui même au commencement de son curieux & sçavant Traité de la Déesse de Syrie, qu'il n'ait vû, ou appris de ses Prêtres, son autorité doit être ici d'un grand poids. « De tous les Temples de la Syrie, dit-il ; » le plus celebre & le plus auguste est celui qui est dans cette » Ville : car outre les ouvrages de grand prix, & les offrandes

(1) De Dea

qui

» qui y sont en très-grand nombre, il y a des marques d'une » Divinité qui y preside. On y voit les Statues suer, se mou- » voir, rendre des Oracles; & on y entend souvent du bruit, » les portes étant fermées : aussi est-il le plus riche de tous » ceux qui sont venus à ma connoissance ».

Après avoir rapporté les differentes opinions au sujet de celui qu'avoit fait bâtir ce superbe Temple, il en fait la description. » Il est tourné, dit-il, vers l'orient, & élevé de » deux toises au dessus du rez de chaussée, & on y monte » par un degré de pierre. D'abord on trouve un grand Portique » d'une structure admirable. Les portes de ce Temple sont » d'or, aussi bien que la couverture, sans parler de l'interieur » qui brille partout du même metal. Cet Edifice est separé » en deux parties, dont l'une est comme le Sanctuaire, & » est plus élevée que l'autre; mais il n'est permis qu'aux Prê- » tres d'y entrer, & seulement aux principaux. C'est dans ce » Sanctuaire que sont deux Statues d'or; l'une de Jupiter » portée sur des boeufs, l'autre de Junon, soutenue sur des » lions. Cette derniere est une espece de Panthée, qui porte » les symboles de plusieurs autres Déesses (1), & tient d'une » main un Sceptre & de l'autre une Quenouille, & a la tête » environnée de rayons, & couronnée de tours. On voit aussi » dans le même Temple plusieurs autres Statues, d'Apollon, » d'Atlas, de Mercure, de Lucine, &c.

(1) De Minerve, de Venus, de la Lune, de Rhea, de Diane, de Nemesis; & des Parques.

Tel étoit, selon Lucien, l'interieur du Temple. » Au de- » hors étoit un grand Autel d'airain, accompagné de plusieurs » Statues, faites par les meilleurs Maîtres. Il y avoit plus de » trois cens Prêtres, employés seulement au soin des Sacri- » fices, sans parler d'une infinité d'autres Ministres subalter- » nes. Les Prêtres étoient vêtus de blanc, & le Souverain » Pontife, de pourpre, avec une Tiare d'or. On sacrifioit » dans ce Temple deux fois le jour; & il y avoit des fêtes » où ces Sacrifices s'offroient avec plus de solemnité qu'aux » jours ordinaires ».

A ce que je viens de rapporter d'après Lucien, je dois joindre deux reflexions. La premiere, que le Temple dont il parle, n'étoit pas l'ancien, que le temps avoit ruiné, ainsi qu'il le dit lui-même; mais celui qui avoit été bâti par Stra-

tonice ; celle-là même qu'Antiochus céda à son fils, qui en étoit amoureux : aussi portoit-il toutes les marques d'un Temple construit par les Grecs, puisqu'on y voyoit les Statues de Jupiter, de Junon, & des autres Dieux de la Grece.

La seconde, qu'il est évident que, soit pour la construction de ce Temple, soit pour le service de la Déesse qui y étoit honorée, on avoit emprunté beaucoup de choses, de celui de Salomon. Car, 1°. celui de Syrie étoit divisé en deux parties, dont l'une étoit le Temple, proprement dit ; l'autre le Sanctuaire, où il n'étoit permis qu'aux principaux Prêtres d'entrer ; & on sçait que le seul Souverain Pontife avoit la permission d'entrer une fois l'an dans ce qu'on appelloit le *Sancta Sanctorum*. 2°. L'un & l'autre de ces deux Temples étoit environné de deux Parvis. 3°. Il y avoit à la porte de l'un & de l'autre un Autel d'airain. 4°. Les Sacrificateurs de la Déesse de Syrie étoient divisés en deux ordres, sçavoir, le Pontife & les Prêtres ; il en étoit de même à Jerusalem. Les Prêtres d'Hierapolis étoient vétus de blanc, & le Pontife de pourpre avec une Tiare d'or ; tel étoit l'habit des Sacrificateurs des Juifs. 5°. Lucien ajoute qu'outre les Prêtres, il y avoit dans le Temple de la Déesse de Syrie une multitude d'autres Ministres qui servoient dans les ceremonies, & un grand nombre d'autres qui jouoient de la flûte & de plusieurs autres instrumens ; c'étoient les fonctions des Levites, qui servoient les Sacrificateurs, chantoient, & sonnoient de la trompette pendant les Sacrifices. 6°. On sacrifioit deux fois le jour à Hierapolis, le soir & le matin ; il en étoit de même à Jerusalem. 7°. Si dans la ceremonie d'une des fêtes d'Hierapolis on alloit puiser de l'eau dans la mer, pour la repandre dans le Temple en l'honneur de la Déesse ; c'étoit une imitation de cette effusion d'eau qui se faisoit à Jerusalem, à la fête des Tabernacles. 8°. Selon Lucien, les animaux qu'on immoloit dans le Temple d'Hierapolis, étoient le bœuf, la brebis, & la chevre, & on n'y offroit point de pourceaux ; il est clair que cet usage étoit pris des Juifs, qui des animaux à quatre pieds ne sacrifioient que ceux que je viens de nommer. 9°. La plus grande fête d'Hierapolis, suivant le même Auteur, arrivoit au printemps, & ceux qui y assistoient sacrifioient une

brebis, l'apprêtoient & la mangeoient. On ne l'immoloit pas dans le Temple, mais après l'avoir presentée à l'Autel & fait les libations, on la rapportoit chez soi, où après quelques prieres on l'offroit en Sacrifice : rien certainement ne ressemble plus à la fête de Pâques, qui se celebroit aussi au printemps. 10°. Il y avoit à Hierapolis, dit le même Auteur, une autre sorte de Sacrifice, où on couronnoit la Victime, puis on la lâchoit, & elle se précipitoit du haut du rocher où étoit bâti le Temple : c'est-là, sans doute, une imitation de la fête des Propitiations, au jour de laquelle on amenoit le bouc Azael dans le desert, couronné d'une bande d'écarlate, & on le précipitoit du haut d'un rocher.

On pourroit pousser encore plus loin ce parallele, mais en voilà assez pour juger que les Syriens, du moins pour le temps dont parle Lucien, car il ne dit rien de l'ancien Temple de leur Déesse, avoient emprunté des Juifs plusieurs des ceremonies qui se pratiquoient à Jerusalem.

CHAPITRE III.

Derceto, ou Atergatis, & Semiramis.

QUOIQUE de très-sçavans hommes, fondés sur de solides raisons, croyent que Derceto ou Astergatis est la même qu'Astarté, dont je viens de parler, cependant entraîné par l'autorité de Lucien, qui paroît très-instruit de la Religion des Syriens, je crois qu'il faut les distinguer l'une de l'autre. Cet Auteur, après avoir rapporté l'opinion de ceux qui disoient que le Temple d'Hierapolis, dont je viens de parler, avoit été construit par Semiramis en l'honneur de Derceto sa mere, dit qu'il étoit bien persuadé que cette Princesse l'avoit bâti ; mais qu'il ne croyoit pas que ce fût pour sa mere. » J'ai vû, dit-il, en Phenicie la figure de Derceto, » qui represente une femme de la ceinture en haut, & dont » la partie inferieure se termine en queue de poisson ; mais » la Statue qui est dans le Temple d'Hierapolis, porte la » ressemblance d'une femme entiere ». Rien n'est plus précis

que ce passage, & il est clair que cet Auteur étoit persuadé de la distinction qu'il faut mettre entre ces deux Déesses.

A l'autorité de Lucien, je joins celle de Diodore de Sicile, qui raconte ainsi l'histoire de cette Déesse (1). » Il y » a dans la Syrie une ville nommée Ascalon, auprès de laquelle est un grand & profond Lac, abondant en poissons, » & un Temple dedié à une fameuse Déesse, que les Syriens » appellent Derceto. Elle a la tête & le visage d'une femme, » mais tout le reste du corps est d'un poisson : voici la cause » qu'on allegue de cette forme. Les plus habiles de la Nation disent que Venus ayant été offensée par Derceto, lui » inspira un amour violent pour un jeune Sacrificateur fort » bien fait. Derceto ayant eu de lui une fille, conçut une si » grande honte de sa foiblesse, qu'elle fit disparoître le jeune » homme ; & ayant emporté l'enfant dans un lieu desert & » plein de rochers, elle se jetta dans le Lac, où son corps » fut metamorphosé en poisson : de-là vient que les Syriens » encore aujourd'hui s'abstiennent de cette nourriture, & reverent les poissons comme des Dieux ».

(1) L. 2. c. 5.

On voit par ces deux autorités qu'Astarté, de laquelle on ne raconte rien de pareil, étoit totalement differente de Derceto, qui étoit un corps de Neréide, & devoit ressembler à la Déesse Eurynomé fille de l'Ocean, qui étoit adorée en Arcadie, & avoit un Temple dans la ville de Phigale (2), qu'on n'ouvroit qu'une fois l'année. Cette Déesse, qui y étoit attachée avec des chaînes d'or, étoit representée moitié femme, moitié poisson.

(2) Pausanias in Arc.

Mais il faut approfondir davantage la Mythologie des Syriens au sujet de Derceto, & rechercher les raisons pourquoi ils avoient tant de veneration pour les poissons.

Tous les Anciens conviennent unanimement qu'ils s'abstenoient d'en manger : cependant ils ne sont pas d'accord sur les motifs de cette abstinence. Xenophon (3), Diodore (4), Clement d'Alexandrie (5), & quelques autres, croient que c'est parce qu'ils les adoroient comme des Dieux. Antipater, & Mnaseus cité par Athenée (6), raconte qu'une Reine de Syrie, nommée Atergatis, aimoit le poisson avec tant de passion, qu'elle défendit à ses Sujets d'en manger ; comme je

(3) Cyrop.
(4) Loc. cit.
(5) Proscript.
(6) L. 8. c. 8.

l'ai déja dit. De-là, dit Athenée, l'usage de consacrer dans les Temples de cette Déesse, des poissons d'or & d'argent, & de lui en presenter tous les jours de veritables. D'autres Auteurs croient que cette veneration pour les poissons venoit de ce qu'ils avoient sauvé Derceto, lorsqu'elle tomba dans le Lac dont nous avons parlé. Enfin il y en a, qui sur l'autorité de Menandre cité par Porphyre (1), disent que les Syriens ne s'abstiennent de manger du poisson, que par la crainte de contracter certaines incommodités du foye & des entrailles, dont ils croyoient que la Déesse, à qui cet animal étoit consacré, punissoit ceux qui en mangeoient.

(1) De Abst. Liv. 4.

Quoiqu'il en soit, je pense que cette coutume prit son origine dans la persuasion où l'on étoit, qu'autrefois les Dieux, pour éviter la persecution des Geants, avoient emprunté la figure de plusieurs animaux, comme nous l'avons dit dans l'Histoire des Dieux d'Egypte. Or on apprenoit par cette fable que Venus, qui étoit la même qu'Atergatis ou Derceto, s'étoit metamorphosée en poisson : *Pisce Venus latuit*, comme le dit Ovide (2) : ce même Poëte assûre que c'étoit l'opinion des Peuples de Babylone & de la Palestine. « Les habitans de » Babylone, *dit-il*, racontent comment Derceto, couverte » d'écailles, habite les étangs de la Palestine » :

(2) Met. L. 5.

. . . . . & dubia est de te Babylonia narret,
Derceto, quam versâ, squammis velantibus artus
Stagna Palæstini credunt coluisse figurâ (3).

(3) Met. L. 4. v. 43.

On vient de voir que Derceto avoit exposé sa fille ; c'étoit la fameuse Semiramis. Quelques Bergers l'ayant trouvée, la porterent (4) chez Simma, femme d'un maître des troupeaux du Roi du pays, qui lui donna le nom de Semiramis, qui en langue Syriaque signifie une colombe. De-là apparemment est venue la fable qui dit qu'elle avoit été nourrie par des colombes, & qu'elle fut metamorphosée en cet oiseau, qui fut depuis en grande veneration parmi les Assyriens (*a*).

Semiramis.

(4) Dio. L. 2.

(*a*) Luther sur ces paroles de Jeremie, *facta est terra eorum in desolationem à facie columbæ*, dit que le Prophete fait ici allusion à l'Histoire de Semiramis, & des colombes qui étoient en grande veneration parmi les Assyriens : ainsi que dans cet autre passage du même Prophete, qui voulant prédire aux Juifs que les Assyriens viendroient desoler leur pays, leur dit : *fugite à facie gladii columbæ.*

Je ne m'étends pas au reste, sur l'Histoire de cette fameuse Heroïne, qui après la mort de son mari Ninus qui avoit fondé le premier Empire des Assyriens, fit tant de belles conquêtes, & éleva ces fameux Jardins, qui ont passé pour une des sept merveilles du monde ; ainsi que les murailles de Babylone, dont tant d'Historiens ont fait la description. Comme je n'en dois parler qu'autant que son histoire a rapport à la Mythologie, je me contente de dire ici, pour expliquer les fables qu'on a mêlées à son sujet, que son fils Ninias voulant la faire mourir, elle ne fit aucune resistance, s'étant ressouvenue de l'Oracle qui lui avoit prédit, que lorsque ce Prince lui dresseroit des embûches, elle disparoîtroit, & seroit ensuite adorée comme une Déesse. En effet, soit que Ninias pour favoriser cette erreur, eût fait cacher le corps de sa mere; ou que pendant qu'on l'assassinoit, on eût vû sortir du Palais quelques colombes, on publia que c'étoit elle qui s'étoit envolée sous cette figure, & dès lors les colombes furent consacrées parmi les Assyriens, qui les porterent dans leurs Enseignes. C'est à ce respect pour ces oiseaux, peints dans les Etendars des Assyriens, que fait allusion l'Ecriture Sainte dans l'endroit où il est dit : *Fugite à facie gladii Columbæ*.

Les habitans d'Ascalon avoient un souverain respect pour les colombes. Ils n'osoient ni en tuer, ni en manger, de peur de se nourrir de leurs Dieux mêmes. Philon assûre qu'il avoit vû dans cette ville un nombre infini de pigeons qu'on nourrissoit, & pour lesquels on avoit une veneration particuliere. Tibulle a très-heureusement exprimé ce respect des Syriens pour les pigeons, dans ces deux vers :

Quid referam, ut volitet crebras intacta per urbes
Alba Palæstino sancta columba Syro.

Semiramis mourut âgée de soixante ans, après en avoir regné quarante-deux. Lucien (4) parlant d'une Statue de cette Princesse qui étoit dans le parvis du Temple de la Déesse de Syrie à Hierapolis, dit qu'elle y étoit representée dans l'attitude d'une personne qui étendoit la main & montroit le Temple, dont la raison étoit, dit-il, qu'ayant ordonné un jour

(1) De Dea Syria.

qu'on n'adorât qu'elle dans tous ſes Etats, elle tomba dans de grandes calamités, qui lui ayant fait faire de ſages reflexions, elle commanda à ſes Sujets d'honorer Junon au lieu d'elle; & que c'eſt pour cela qu'elle fait ſigne de la main qu'on ne doit rendre un culte religieux qu'à la Déeſſe qui eſt dans le Temple. Il ne faut pas oublier au reſte, que Voſſius croit qu'il y a eu trois Semiramis; la femme de Ninus, la fille de Belochus, & une autre: & que ce qui a porté tant de confuſion dans cette Hiſtoire, c'eſt qu'on les a confondues dans la ſuite.

J'ai dit que de ſçavans hommes étoient perſuadés que Derceto ou Atergatis étoit la même qu'Aſtarté; & voici les raiſons ſur leſquelles ils ſe fondent. Stabon (1) parlant des changemens qui ſont arrivés dans les noms, obſerve que d'Atergatis ou Atergata, on a fait *Athera*, & que cette Déeſſe eſt la même que celle que Cteſias appelle Derceto: or Cteſias ayant demeuré long-temps en Perſe, devoit connoître les Dieux de la Syrie. Artemidore aſſûre que les Syriens mangent du poiſſon, à l'exception de ceux qui adorent Aſtarté; ce qui prouve que cet Auteur confond cette Déeſſe avec Derceto, puiſqu'il dit des adorateurs d'Aſtarté, ce qui ne conviendroit qu'à ceux de Derceto, ſi l'une étoit differente de l'autre. L'Auteur du ſecond Livre des Machabées ſemble ſuppoſer ce que je dis ici, puiſque parlant d'Aſtaroth-Carnain, il dit qu'il y avoit dans cette ville un Temple d'Atergata. Pline paroît être du même ſentiment, lorſqu'il dit qu'on croyoit qu'Atergatis étoit la même Déeſſe que les Grecs nommoient Derceto: *ibi prodigioſa Atergatis, Græcis autem Derceto dicta, videtur* (2). Enfin Selden, qui a traité à fond l'Hiſtoire de ces Divinités de Syrie, ajoute encore de nouvelles preuves à celles que je viens de rapporter, comme on peut le voir dans ſon Ouvrage. Cet Auteur prouve auſſi que la fable de Derceto, ou Atergatis, eſt la même que celle de Dagon, Dieu des Philiſtins, qui étoit repreſenté ſous la figure d'un poiſſon, puiſque ſelon lui (3), le nom d'Atergatis, eſt composé d'*Adir-dagon*, *grand poiſſon*, ou *poiſſon magnifique*. S. Jerôme ſemble favoriſer l'opinion du ſçavant Anglois, lorſqu'il dit que Dagon ſignifie *piſcis mœroris*, *poiſſon de deuil* ou *de triſteſſe*; mais pour ce dernier article, je prefere le ſentiment

(1) De Dea Syria.

(2) Liv. 16.

(3) Synt. 2, c. 2.

de Vossius, qui croit que le nom d'Atergatis veut dire, *quasi sine piscibus*, *sans poissons*, parce que ceux qui honoroient cette Déesse, s'abstenoient d'en manger, comme nous venons de le dire; & dès là nous la distinguons de Dagon, comme on va le voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE IV.

Dagon.

DAGON étoit une des plus celebres Divinités des Philistins, & une de celles dont l'Ecriture Sainte parle le plus souvent. Si nous nous en rapportons à Sanchoniathon, l'origine de ce Dieu est fort ancienne. Le Ciel, dit cet Auteur (*a*), eut plusieurs enfans, & entr'autres Dagon, ainsi nommé du mot *Dagan*, qui en Phenicien veut dire du froment. Comme il fut l'inventeur de la charue, & qu'il apprit aux hommes à se servir de bled pour faire du pain, il fut après sa mort surnommé Jupiter *Agrotès*, ou *le Laboureur*. Saturne, continue cet Auteur, dans le temps qu'il faisoit la guerre à Cœlus, ou Ouranos, ayant fait prisonniere une de ses femmes, il la fit épouser à Dagon. Suivant cette opinion, Dagon n'est plus un Dieu moitié homme, moitié poisson, comme l'ont imaginé les Rabbins : ce n'est plus l'Atergatis ou la Derceto, dont je viens de parler ; c'est le Dieu du bled, l'inventeur du labourage, qui merita après sa mort les honneurs divins. Son nom ne vient point du mot Hebreu *Dag*, *un poisson*, mais c'est un nom Phenicien, *Dagan*, qui dans cette langue veut dire *du froment*.

Bochart persuadé que c'est à l'Auteur Phenicien qu'il faut s'en rapporter pour l'origine des Dieux de son pays, a donc raison de ne regarder que comme des fables Rabbiniques, tout ce qui a été debité sur la figure de Dagon. En effet, quelques-uns de ces Docteurs de la Loy, confondant ce Dieu avec Atergatis ou Derceto, disent qu'on le representoit comme

(*a*) Voyez le Fragment de cet Auteur que nous avons rapporté dans l'Article des Theogonies.

un homme, dans la partie superieure de son corps, & comme un poisson de la ceinture en bas (1); pendant que d'autres veulent au contraire qu'il ait eu la forme de poisson dans le haut du corps, & la figure humaine des cuisses en bas (2). Quelques-uns prétendent (3) qu'il étoit tout poisson; quelques autres que sa figure étoit celle d'un homme, depuis la tête jusqu'aux pieds; & ceux-là ont sans doute plus de raison. C'est l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte, lorsqu'elle raconte (4) qu'à la presence de l'Arche du Seigneur, que les Philistins avoient mise dans le Temple de ce Dieu, après la défaite des Israëlites, son Idole fut renversée, & qu'on trouva sa tête & ses mains sur le seuil de la porte de ce Temple, pendant que le reste du corps étoit demeuré sur le pied-d'estal. *Caput Dagon, & duæ palmæ manuum ejus abscissæ erant super limen. Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.* Voilà donc une tête, des mains, & un tronc; & si on ajoute des pieds, comme ont fait les Septante, en disant que la tête, les mains & les pieds de l'Idole s'étoient trouvés ensemble, separés du tronc, ce sera une figure humaine dans toutes ses parties.

(1) Rabbi Kimchi.

(2) Aburbanel.

(3) Rabbi Silom.

(4) 1. Reg.

Quoiqu'il en soit, les Philistins avoient une grande veneration pour Dagon, & ses Temples étoient magnifiques. Il falloit que celui qu'il avoit à Gaza fût très-vaste, puisque Samson qu'on y avoit conduit en le retirant de la prison où il étoit, pour insulter à ce redoutable ennemi, qu'ils croyoient avoir perdu toutes ses forces par la trahison de Dalila; ayant renversé les colomnes qui le soutenoient, il écrasa sous ses ruines plus de trois mille hommes. Le Temple que ce Dieu avoit à Azoth, n'étoit pas moins celebre, & ce fut dans celui-ci que fut mise en depôt l'Arche du Seigneur, où arriva le miracle que je viens de rapporter. La tête de Saül fut aussi deposée dans un des Temples de ce même Dieu, comme on le voit dans le Livre des Juges (5), & ses armes dans celui d'Astaroth; nouvelle preuve, pour le dire en passant, que Dagon & Astaroth ou Astarté, étoient deux Divinités differentes.

(5) Chap. 6. v. 23. & 24.

CHAPITRE V.

Marnas.

LES Philiſtins avoient encore une autre Divinité, dont S. Jerôme (1) ne donne pas une grande idée, puiſqu'il dit que ce Dieu enfermé dans ſon Temple, en craignoit continuellement la ruine. *Marnas Gaſæ luget incluſus, & everſionem Templi pertimeſcit* ; mais il y a apparence que ce ſaint Docteur a voulu en cet endroit, comme en pluſieurs autres, railler les Payens ſur leurs faux Dieux. Car dans le fond, Marnas étoit regardé par les habitans de Gaza, comme un de leurs grands Dieux, puiſque c'étoit parmi eux Jupiter lui-même. Son nom dans la langue Syriaque, veut dire *Seigneur* ; ce qui convient à ce pere des Dieux & des hommes (*a*). Mais quel étoit le Jupiter qui portoit le ſurnom de Marnas ? C'eſt ce qu'il eſt difficile de decider. Cependant les Sçavans croient que c'étoit le Jupiter de Crete, celui-là même qui enleva Europe, & c'eſt le ſentiment de Stephanus, c'eſt-à dire Minos premier du nom. Il y a des Auteurs qui prétendent que Marnas étoit le Secretaire de ce Prince, qui s'en ſervit pour rediger le Code de ſes Loix, comme nous le dirons dans ſon Hiſtoire (2). Ceux qui enleverent Europe pour la conduire en Crete, emmenerent apparemment Marnas avec eux ; car certainement il devoit être né dans la Syrie, ſon nom en eſt une preuve. Ce même nom devint celebre dans l'Iſle de Crete, & on le donna aux filles, qu'on appelloit *Marna*, comme qui diroit *Madame*.

(1) Ep. ad Lætam.

(2) [illegible]

Quoiqu'il en ſoit, Marnas étoit fort honoré dans la ville de Gaza : il y avoit un Temple, & on celebroit en ſon honneur des Jeux & des Courſes de chariots. La ville même de Gaza, joignoit quelquefois dans ſes Medailles le nom de ce Dieu avec le ſien, ΓΑΖΑ ΜΑΡΝΑ.

(*a*) Voyez Bochart, Chan. Liv. 1. c. 15.

CHAPITRE VI.

De quelques autres Dieux Syriens & Pheniciens, qu'on ne connoît que par l'Ecriture Sainte.

ON trouve dans l'Ecriture Sainte les noms de quelques Dieux dont les Auteurs profanes ne nous donnent aucune connoissance. Selden dans le Traité curieux qu'il a composé sur les Dieux des Syriens, les divise en deux Classes (1). Il met dans la premiere ceux dont il est parlé dans le Pentateuque, tels que sont Gad, ou la bonne fortune, les Teraphims, Baalszephon, le Veau d'or, Baalpeor & Moloch; & dans la seconde, ceux dont il est fait mention dans les Prophetes, comme Baal, ou Bel, Astarté ou Astaroth, Dagon, Miphlotzeth, Beel-zebut, Succot Benoth, Nergel & Thammus; c'est, ajoute cet Auteur, dans les Dieux de ces deux Classes que sont renfermés le Soleil, la Reine du Ciel, la Milice du Ciel, & les Planetes, dont le culte est si souvent reproché aux Payens, par les Ecrivains sacrés.

(1) Synt. 2. c. 1.

Je vais tâcher de donner une idée exacte de ceux de ces Dieux dont je n'ai pas encore parlé. Je devrois commencer par la Fortune, ou Gad, la premiere des Divinités payennes que nomme Moyse; mais j'en ai parlé suffisamment lorsque j'ai tâché de decouvrir l'origine de l'Idolâtrie.

Article Premier.

Des Teraphims.

Les Hebreux nommoient Teraphims les Idoles que Rachel avoit derobées à son pere Laban (2), & il n'est pas douteux que ce ne fussent ses Dieux, puisqu'en se plaignant à Jacob, il lui dit: *Cur furatus es Deos meos? Pourquoi m'avez-vous derobé mes Dieux* (3)? Les Interpretes de l'Ecriture sainte & les Rabbins, ont debité beaucoup de conjectures, pour sçavoir ce que c'étoit que ces Teraphims, & Selden laisse peu de choses à desirer sur ce sujet. Mes Lecteurs n'attendent pas

(2) Genese, c. 31. v. 10. 20.

(3) Vers. 30.

que je charge cet Article de toute l'érudition Orientale qu'on trouve dans cet Auteur; mais ils se plaindroient avec justice, si je ne leur apprenois pas en peu de mots ce qu'on doit penser de ces Dieux (*a*). Je dis donc premierement que les Teraphims étoient des Dieux très-anciens, puisque leur culte étoit établi du temps de Jacob & de Laban. 2°. Que leurs Idoles étoient de figure humaine, & qu'il devoit y en avoir de grandes & de petites; de petites, puisque quoique Rachel en eût derobé plusieurs, *Deos meos*, elle les cachoit aux yeux de son pere, sous le bast d'un chameau en se tenant assise dessus; de grandes, puisque Michol en mit une dans le lit de David, afin que ceux qui le gardoient pussent croire que c'étoit David lui-même qui dormoit. Aben Esra, le plus celebre Theologien des Juifs, & en même temps un grand Astrologue, dit que ces Idoles étoient representées sous une figure humaine, afin qu'elles fussent capables de recevoir les influences celestes; comme si, supposé que ces prétendues influences agissent sur les corps, les animaux & les autres êtres n'étoient pas aussi capables de les recevoir que les hommes. Quoiqu'il en soit, comme ces Idoles, dans le sentiment des Rabbins, servoient à la Divination, Rachel ne les deroba, selon eux, qu'afin que Laban ne pût pas par leur moyen sçavoir le chemin qu'ils auroient pris en sortant de sa maison, & fût par-là hors d'état de les poursuivre. S. Augustin semble favoriser le sentiment de ces Rabbins lorsqu'il dit (1): *Quod Laban dicit, quare furatus es Deos meos; hinc est illud fortasse quod & augurari se dixerat.* En effet Laban avoit déja dit à Jacob; *j'ai auguré que Dieu m'a beni pour l'amour de vous: Auguratus sum quod benedixerit mihi Deus propter te.* Quelques Interpretes croyent que Rachel, quoiqu'instruite par son mari du culte du vrai Dieu, avoit encore quelque penchant à l'Idolâtrie; mais il s'en trouve d'autres & en plus grand nombre, qui jugeant plus favorablement de la pieté de Rachel, disent qu'elle n'enleva les Idoles de son pere, que pour lui ôter l'objet d'un culte criminel.

(1) Quæst. in Gen. 94.

(*a*) On ne parle point des differentes étymologies que les Sçavans donnent du mot Teraphim; la varieté & l'incertitude qui regnent dans leurs conjectures à ce sujet, m'en dispensent; on peut consulter M. Fourmont, Ref. Critiques, T. I. p. 318.

3°. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'idée qu'on avoit des Teraphims. Il y en a parmi eux qui disent qu'on leur rendoit un culte religieux, pendant que les autres assûrent qu'on ne les regardoit que comme des especes de Talismans, dont on se servoit pour la divination ; mais comme l'Ecriture Sainte les appelle des Dieux ; il y a apparence qu'on les honoroit comme tels.

4°. Mais de quelle maniere se servoit-on des Teraphims pour decouvrir l'avenir ? Les consultoit-on comme des Oracles ? D'où venoient les reponses aux demandes qu'on leur faisoit ? Ce sont autant de questions que je ne trouve point decidées dans les Auteurs qui ont parlé de ces Idoles. Je ne rapporterai point ici les conjectures des Interpretes & des Rabbins. Ezechiel dit seulement qu'on les interrogeoit. Ce Prophete (1) racontant de quelle maniere Nabuchodonosor s'étant arrêté dans un endroit qui aboutissoit à deux chemins, voulut apprendre par le sort de quel côté il tourneroit ses armes, dit qu'il avoit interrogé ses Teraphims. *Stetit Rex Nabuchodonosor in bivio, capite scilicet duarum viarum, divinationem quærens, commiscuit sagittas & interrogavit Teraphim* (2). Mais il ne nous apprend pas de quelle maniere ces Idoles lui avoient répondu; & comme il ajoute qu'après cette operation des fleches & des Teraphims, le sort étoit tombé sur Jerusalem, ce qui l'avoit determiné à aller attaquer cette ville ; & qu'on sçait d'ailleurs que le sort par les fleches (*a*) consistoit à les mêler d'une certaine maniere, il paroît que les Teraphims étant des especes de Talismans, sur lesquels étoient peut-être gravés les Signes & les Constellations du ciel, on croyoit en les appliquant d'une certaine maniere aux aspects de ces Constellations & de ces Signes, pouvoir deviner ce qu'on avoit envie d'apprendre. On trouve aussi dans le dix-huitiéme Chapitre du Livre des Juges, que l'on consultoit les Teraphims

(1) Chap. 21. v. 21.

(2) La Vulgate dit seulement *Idola.*

(*a*) Cette sorte de divination étoit fort ancienne dans la Chaldée ; & elle consistoit en ce qu'on écrivoit sur ces fleches les noms des lieux où l'on vouloit aller, ou quelques mots qui marquoient le dessein qu'on avoit dans l'esprit. On méloit ces fleches, on en tiroit une, & on prenoit pour une declaration de la volonté du Dieu qu'on adoroit, ce qui étoit écrit dessus. Ainsi Nabuchodonosor ayant trouvé le nom de Jerusalem dans celle qu'il tira la premiere, il alla assiéger cette ville, au lieu de porter ses armes contre les Ammonites dont le nom étoit écrit sur une autre fleche.

pour connoître l'avenir, puisque les Députés qu'avoient envoyés ceux de la Tribu de Dan, pour découvrir le pays, étant arrivés chez Micha qui avoit des Teraphims & un Levite pour leur servir de Prêtre, le prierent de les consulter pour sçavoir si leur voyage seroit heureux.

Onkelos, le Syriaque, les Rabbins, & après eux Grotius & plusieurs autres Interpretes, ont donc cru avec beaucoup de raison, que les Teraphims étoient des Talismans, c'est-à-dire, des figures de metal, fondues & gravées sous certain aspect des Planetes, ausquels on attribuoit plusieurs vertus, & par le moyen desquels on croyoit pouvoir deviner l'avenir. Maimonide (1) dit qu'on en fondoit anciennement d'or & d'argent; que les premiers étoient consacrés au Soleil, & les seconds à la Lune : & qu'on leur attribuoit la vertu d'éloigner les maux & de prédire l'avenir. On assûre que les Anciens avoient de ces figures magiques, qui avoient du mouvement & qui rendoient des Oracles ; ce qui étoit assez commun chez les Egyptiens & parmi les Arabes, qui se vantoient d'avoir le secret d'enfermer dans ces figures les Demons & les Dieux, & de les obliger de leur repondre lorsqu'ils les consultoient : c'est sans doute à cet usage que fait allusion le Prophete Zacharie, lorsqu'il dit, suivant le texte Hebreu (2); *Teraphim locuta sunt vanitatem, & divini viderunt mendacium.* Enfin l'Auteur du second Livre des Rois dit que Josias détruisit entierement dans son Royaume, *l'esprit de Python, les diseurs de bonne avanture, & les Teraphims :* ce qui ne laisse aucun lieu de douter qu'ils ne servissent à la divination.

(1) More rub. Liv. 2.

(2) C. 10. v. 2.

Tout l'Orient est encore entêté de cette vaine superstition; & si elle est une des plus anciennes, puisqu'elle subsistoit du temps de Laban, elle est aussi une des plus generales. On ne voit point d'hommes dans la Perse & dans les Pays voisins, qui ne portent sur eux des Talismans, & quelquefois ils en ont un très-grand nombre. Ces Amuletes, ou preservatifs, consistent en quelques mots mysterieux, écrits sur du papier, ou gravés sur du bois ou sur des pierres précieuses, avec quelques Signes ou Constellations celestes, sous lesquels ils ont été faits. Les Basilidiens en faisoient grand usage; & les Mahometans qui n'ont point de Statues, portent de ces

Talismans gravés sur des pierres, ou écrits sur du parchemin : mais je n'ai pas dessein de m'étendre sur ce sujet, qui a été traité par plusieurs Auteurs (*a*).

Si l'on pouvoit ajouter foi aux Rabbins, il faudroit convenir que la maniere de faire les Teraphims étoit également impie & cruelle, puisqu'ils disent que quand on vouloit fondre une de ces figures, on tuoit un homme, & après lui avoir coupé la tête, on l'embaumoit & on l'enfermoit dans le fond d'une muraille. On mettoit sous sa langue un lame d'or, sur laquelle étoit écrit le nom de quelque Dieu ; & ces mêmes Auteurs ajoutent que quand on vouloit la faire parler, on allumoit des cierges devant elle, & on se prosternoit, & qu'alors elle rendoit ses Oracles. Mais en quoi ressemblent ces sortes de Teraphims, à ceux que Rachel deroba à son pere Laban ? enfin, de quelle maniere les Teraphims repondoient ils à ceux qui les consultoient, puisqu'il est sûr par le passage du Prophete Zacharie que nous venons de rapporter, qu'ils rendoient des Oracles ? On doit se rappeller ici ce qui a été dit sur les differentes manieres dont les Oracles faisoient connoître leurs reponses (1), & il y a apparence que c'étoit de quelqu'une de ces manieres que les Teraphims instruisoient ceux qui les consultoient ; car je ne suis pas du sentiment du Cardinal Bellarmin, qui étoit persuadé que ces Idoles prenoient une voix humaine pour annoncer l'avenir. Il est vrai qu'on trouve dans la Fable, & même dans l'Histoire, qu'il est arrivé quelquefois que des Statues ayent parlé. On dit en effet que dans le temps qu'on saccagea la ville de Veies, on interrogea une Statue de Junon, pour sçavoir si elle vouloit venir à Rome, & qu'elle repondit, *je le veux* ; que celle de la Fortune, qui fut consacrée aux femmes, & sur-tout à la mere de Coriolan, avoit prononcé ces paroles, *ritè me dicastis, il ne manque rien à ma dédicace* ; que celle de Cybele qu'Attalus avoit refusée aux Romains, déclara qu'elle vouloit être transportée à Rome, ainsi que le raconte Ovide :

(1) Liv. 4. p. 327.

Mira canam ; longo tremuit cum murmure tellus,
Et sic est adytis dicta locuta suis :

(*a*) Voyez Scaliger. Gaffarel, Selden, &c.

Ipſa peti volui, ne ſit mora, mitte volentem;
Dignus Roma locus, quò Deus omnis eat (1).

(1) Faſt. L. 4. v. 265.

Mais la plûpart de ces faits ſont reconnus comme fabuleux par ceux mêmes qui les rapportent : en effet Tite Live traite de pure fiction le premier des exemples que je viens de rapporter. Plutarque, dans la Vie de Coriolan, détruit par de judicieuſes reflexions l'article de la Fortune des femmes, qu'on diſoit avoir parlé ; & on ne peut tirer aucune induction de celui qui eſt rapporté par Ovide, puiſqu'il dit ſeulement que la voix qui ſe fit entendre, pour dire que la Déeſſe approuvoit ſon tranſport à Rome, ſortit du fond du Temple ; ce qui ne prouve pas que la Statue elle-même l'eût formée. Le temoignage du Prophete que j'ai cité ſembleroit favoriſer l'opinion que je combats, puiſqu'il dit nettement que les Teraphims avoient parlé ; mais pourvû que l'on convienne qu'ils reveloient l'avenir de quelque maniere que ce fuſt, ce paſſage aura toujours toute ſa force.

L'Auteur de l'Hiſtoire Critique des Cultes anciens, croit que dans chaque maiſon où il y avoit des Teraphims, on les plaçoit aux deux extrêmités d'un Cenotaphe, à peu près comme les Cherubins étoient poſés ſur les deux bouts de l'Arche d'Alliance, & que c'étoit près de cette eſpece de tombeau qu'on ſe proſternoit, & qu'on offroit des Sacrifices & des prieres à ces Idoles ; mais où a-t'il appris cette circonſtance ? Les Teraphims étoient connus long-temps avant la conſtruction de l'Arche & du Tabernacle, puiſqu'il en eſt parlé dans l'hiſtoire de Jacob & de Laban, anterieurs de quelques ſiecles à Moyſe : & il ne ſert de rien à cet Auteur de dire que les Idoles honorées dès les temps les plus reculés, ne devinrent des Oracles qu'après l'entrée des Iſraëlites dans la terre promiſe ; car ſur quelle autorité peut-on appuyer cette opinion ſinguliere ?

Concluons de ce que nous venons de dire, que les Teraphims tiroient leur origine de Chaldée, & qu'ils étoient d'une grande antiquité. Qu'il y en avoit de bois & de metal (*a*);

(*a*) Cette circonſtance eſt rapportée dans le Livre des Juges à l'occaſion des Teraphims de Micha.

que les Payens les consultoient, pour en apprendre l'avenir: que ces figures étoient d'une forme humaine, puisque l'Ecriture Sainte rapporte que Michol en mit une dans le lit de David, pour faire croire qu'il dormoit encore: autrement il auroit été ridicule de mettre dans le lit de ce Prince toute autre figure que celle d'un homme, pour pouvoir tromper les Gardes; car il falloit bien qu'ils crussent voir de loin quelque chose qui ressemblât à un homme qui dort. J'ai eu raison aussi de conclure de cette histoire, qu'il devoit y avoir des Teraphims d'une grandeur approchante de la taille ordinaire de l'homme. En effet s'ils n'avoient été que de petits marmousets, les Gardes de David n'auroient pas pû y être trompés: enfin que quelquefois le terme de Teraphim se prend dans l'Ecriture en bonne part; comme dans le Prophete Osée (1), (1) C. 3. v. 4.
où il semble qu'on les regardoit comme des Oracles, & qu'on nommoit de ce nom l'image de la verité, que portoit le Grand-Prêtre lorsqu'il consultoit le Seigneur: *Quia dies multos sedebunt filii Israël sine Rege & sine Principe, & sine Sacrificio, & sine Altari, & sine Ephod, & sine Teraphim; sans Autel, sans Ephod, & sans Teraphim.* On peut remarquer d'abord que ce Passage est fort obscur, comme toute la Prophetie d'Osée. Car enfin, si les Teraphims étoient des Idoles des Payens, est-ce une menace aux Juifs, de leur prédire qu'ils seront long-temps sans en avoir?

Les Interpretes, embarrassés d'un endroit si difficile, l'expliquent differemment, ainsi qu'on peut le voir dans leurs Commentaires; mais S. Jerome (2), sur l'autorité de la version des Septante, semble l'avoir ramené à son veritable sens. L'Ephod étoit l'habit de ceremonie du Grand-Prêtre, avec les pierres du Rational, & le Urim & Tummim, par le moyen desquels il rendoit des Oracles à ceux qui le consultoient; & comme les Septante ont entendu par le mot de Teraphim, cet Oracle du Seigneur, & par l'Ephod, le Sacerdoce, il est clair que le Prophete a voulu prédire aux Israëlites, que s'ils continuoient d'être prévaricateurs de la Loi de Dieu, il arriveroit un jour qu'ils seroient sans Sacrifice, sans Autel, sans Sacerdoce & sans Oracle. Mais il faut convenir en même temps avec le même S. Docteur, que hors

(2) In Osee. C. 3. v. 4.

cet endroit du Prophete Osée, le mot de Teraphim est toujours pris dans l'Ecriture Sainte en mauvaise part ; & que s'il signifie dans le passage que nous venons de rapporter l'Urim & le Tummim du Grand-Prêtre, il n'est employé par-tout ailleurs que pour marquer de vaines Idoles, objet de la veneration des Payens (*a*).

Il paroît par ce que nous venons dire que les Teraphims étoient des Dieux particuliers, semblables à ceux qu'on a nommés depuis *Lares* ou *Penates*, & que chacun en avoit dans sa maison pour sa conservation & pour celle de sa famille. S'ils avoient été des Dieux publics, Laban n'auroit pas dit *pourquoi avez vous derobé mes Dieux?* Et il n'auroit pas été le seul à poursuivre Jacob ; tout le Peuple interessé à ce vol, l'auroit secondé. L'exemple de Nabuchodonosor prouve qu'on les portoit dans les voyages & dans les expeditions militaires, puisque ce fut en chemin qu'il les consulta. Enfin, on peut prouver la même verité par celui de Micha qui avoit des Teraphims dans sa maison pour les interroger dans le besoin. Mais étoient-ils des Dieux naturels, tels que les Astres, ou des Dieux animés, c'est-à-dire, les Ames des ancêtres? C'est ce qu'on ne sçauroit decider. Quelques Sçavans sont persuadés qu'ils étoient des Dieux animés ; & l'Auteur de l'Histoire Critique des Dogmes & des Cultes, en est si convaincu, qu'il prétend que les Teraphims de Laban étoient Noé & Sem : mais sur quelles preuves peut-on établir une pareille prétention ? Sur ce fondement le même Auteur est obligé de dire qu'il n'y avoit dans chaque maison que deux Teraphims, pour representer ces deux Patriarches ; mais comme l'Ecriture parle de ces Dieux sans en specifier le nombre, je ne crois pas qu'on puisse le restraindre à deux seulement. On sçait du moins que si les Dieux Penates tirent leur origine de ces anciens Teraphims, comme il est très-vraisemblable, il étoit libre à chacun d'en avoir autant qu'il en vouloit.

(*a*) L'exemple de Micha est peut-être une exception à la Regle établie par saint Jerôme. Car on croit communément qu'il avoit fait ses Teraphims pour consulter le vrai Dieu ; & que s'il étoit prévaricateur, il n'étoit pas idolâtre.

Article II.

Moloch, Dieu des Ammonites

Moloch, un des principaux Dieux de l'Orient, étoit honoré par les Ammonites, qui le representoient sous la figure monstrueuse d'un homme & d'un veau. On avoit ménagé vers les pieds de la Statue plusieurs fourneaux, dans lesquels on jettoit les enfans qu'on immoloit à ce Dieu ; & tandis que ces Victimes infortunées qui brûloient dans ces fourneaux, jettoient des cris qui attendrissoient les assistans, les Prêtres battoient du tambour, pour empêcher qu'on n'entendît leurs plaintes. C'étoit de ce bruit que la Vallée où se commettoient ces abominations étoit nommée la Vallée du *Tophet*, comme qui diroit, la Vallée du *Charivari*.

Les Interpretes de l'Ecriture Sainte, & quelques autres Sçavans ont cherché à découvrir quel pouvoit être ce Moloch. Quelques-uns ont cru, avec Antoine Fonseca, qu'il étoit le même que Priape : Gerard Vossius s'est efforcé de prouver qu'il étoit le Soleil ; mais l'opinion la plus commune est que ce Dieu étoit le même que Saturne : & on appuye cette prétention, par la conformité des Sacrifices humains, qu'on offroit également à Moloch & à Saturne ; & comme ce dernier est Abraham, il n'est pas douteux que le premier n'ait été formé sur ce que les Payens avoient appris de l'Histoire de ce saint Patriarche. C'est ainsi qu'en ont raisonné Selden (1), le Pere Kirker (2), Beyer & plusieurs autres ; mais personne n'a prouvé cette opinion avec plus de force que M. Fourmont (3). Moloch, dit-il, étoit une fournaise, ainsi que l'ont toujours cru les Orientaux. Or cette idée étoit prise de la Fournaise qu'on disoit avoir été allumée dans Ur, ville des Chaldéens, pour y faire perir Abraham, ainsi que le racontent les Rabbins ; & comme le nom de cette ville est le même que celui du feu, au lieu de dire que ce saint Patriarche étoit sorti de *Ur* des Chaldéens, on publia qu'il avoit été tiré du feu, ou de la fournaise.

(1) De Diis Syr.
(2) Oed. Æg.
(3) Refl. Crit. T. I. p. 357.

Dans les Sacrifices de Moloch on offroit des enfans ; n'est-ce pas là une imitation du Sacrifice d'Isaac, que les Payens

ont toujours crû avoir été executé à la lettre ? Aux Victimes humaines on en mêloit d'autres dans les Sacrifices de Moloch, sçavoir des tourterelles ou des colombes, une brebis ou un agneau, un belier ou des chevres, un veau, un taureau, & on y ajoutoit de la farine, *simila* : d'où cela peut-il être pris, demande le même Auteur ? C'est, dit-il, que l'Histoire du Patriarche presentoit tout cet appareil. *Prenez*, dit Abraham, *une genisse de trois ans, un belier aussi de trois ans, une tourterelle & une colombe* (1) ; *sumite mihi vaccam triennem, & arietem annorum trium, turturem quoque* & *columbam.* Qu'on ajoute à cela le belier qui fut immolé à la place d'Isaac, la farine, ou plûtôt les pains cuits sous la cendre, dont il est parlé dans l'Histoire de ce même Patriarche, & le veau qu'il fit tuer dans le festin qu'il donna aux Anges ; & il sera bien difficile de ne pas convenir que toutes les circonstances des Sacrifices qu'on offroit à Moloch, étoient une expression des avantures d'Abraham.

(1) Gen. 15. 9.

A toutes ces preuves on pourroit en ajouter une autre. Les noms de *Moloch* & de *Melchon*, qui étoient donnés au même Dieu, signifient le *Roi*. Or les Auteurs profanes ont cru qu'Abraham avoit été Roi (2) : disons encore que le nom de *Baal* ou *Bel*, qui étoit, selon l'Ecriture Sainte, le même que Moloch, comme nous le prouverons dans l'Article suivant, signifioit le *Seigneur*, titre qu'on donne aux Souverains.

(2) Strabon

Pour comprendre ce que je viens de rapporter des differentes sortes de Victimes qu'on immoloit à Moloch, il est bon d'avertir que c'est sur l'autorité des Rabbins que les modernes l'ont crû : voici, selon Paul-Fage, ce qu'ils ont debité sur ce sujet. La Statue de Moloch étoit une figure creuse, dans laquelle on avoit ménagé sept especes d'armoires. On en ouvroit une pour y offrir de la farine, une autre pour des tourterelles, une troisiéme pour y immoler une brebis, une quatriéme pour y sacrifier un belier, la cinquiéme pour un veau, la sixiéme pour un bœuf, & la septiéme enfin pour y enfermer un enfant qu'on y faisoit brûler.

Ces sept especes de chambres renfermées dans la Statue de Moloch, ont un rapport trop sensible à ce qu'on disoit des sept portes de Mithras, par lesquelles il falloit passer pour

être

être initié à ses mysteres, pour ne pas croire que c'est sur le modéle de ce Dieu, que les Docteurs Hebreux ont formé la description de la Statue de Moloch ; soit que ce Dieu fût réellement le Soleil parmi les Ammonites, comme Mithras l'étoit chez les Perses, ce qui est très-vraisemblable, ainsi que nous le dirons de Baal, le même Dieu que Moloch ; soit qu'il representât Saturne, comme le veulent les Sçavans que j'ai nommés ; c'est à dire, la Planete qui porte ce nom. Car il ne faut jamais oublier que c'est par le culte des Astres que l'Idolâtrie commença parmi les Peuples de l'Orient.

Quoiqu'il en soit, ceux qui prétendent que Moloch étoit le même que Saturne, ne manquent pas de preuves pour appuyer leur sentiment. En effet le Saturne adoré par les Carthaginois, avoit beaucoup de ressemblance avec le Dieu des Ammonites, puisque selon Diodore de Sicile (1), il étoit representé par une figure de bronze, dont les mains étoient renversées & penchées vers la terre, de maniere que quand on mettoit un enfant entre ses bras, pour le lui consacrer, il tomboit dans le moment sur un brasier allumé aux pieds de l'Idole, où il étoit bien-tôt consumé.

(1) Apud Euf. Præp. Ev. Liv. 4.

Rien n'est plus celebre dans l'Antiquité que les Sacrifices de Victimes humaines offertes à Saturne, non seulement à Carthage, & dans plusieurs autres endroits de l'Afrique, comme le remarque Minatius Felix (2), mais aussi dans la Phenicie, quoique ce Dieu y fût representé d'une maniere differente de celle dont nous venons de parler, puisqu'on mettoit à sa Statue des yeux & des ailes, comme nous l'avons dit en rapportant le fragment de Sanchoniathon (*a*) ; & cette barbare coutume d'offrir à ce Dieu ces sortes de Victimes, dura jusqu'au temps de Tibere, ainsi que le rapporte Tertullien (3).

(2) In Octavio.

(3) Apolog.

Ceux qui veulent que Moloch soit le Soleil, ont pour leur opinion des preuves encore plus fortes, ainsi qu'on peut le voir dans le Livre second, de l'origine & du progrès de l'Idolâtrie (4), de Gerard Vossius. Le Pere Calmet prétend que Moloch representoit également le Soleil & la Lune.

(4) Chap. 3.

Je crois avoir trouvé le moyen d'accorder ces differens

(*a*) Voyez le Chapitre des Theogonies.

sentimens, en disant que Moloch étoit une de ces Divinités que les Grecs ont nommées Panthées, & qu'il representoit parmi les Ammonites les sept Planetes. La preuve de mon opinion est tirée des sept Cellules qu'on avoit mênagées dans sa Statue, & des sept sortes de Sacrifices qu'on lui offroit. En effet s'il n'avoit été que le Soleil ou Saturne, à quel dessein auroit-on pratiqué ces sept petites chambres, & pourquoi lui auroit-on offert tant de sortes de Victimes? C'étoit donc les sept Planetes qu'on honoroit parmi les Ammonites, dans la seule Idole de Moloch, & on offroit à chacune les victimes que la superstition lui avoit consacrées.

Le culte impie de Moloch se repandit dans plusieurs pays, & les Hebreux mêmes l'adopterent dès le temps de Moyse, puisque ce saint Legislateur leur défend de consacrer leurs enfans à cette Divinité : *De semine tuo non dabis ut consecretur Idolo Moloch* (1); & que Dieu menace d'exterminer toute la race de ceux qui auroient commis cette abomination (2). Il falloit que les Israëlites fussent adonnés à cette cruelle superstition avant leur sortie d'Egypte, puisque le Prophete Amos (3), & après lui saint Etienne (4) leur reprochent d'avoir porté dans le desert le tabernacle de ce Dieu, comme nous l'avons déja dit.

(1) Levit. c. 18. v. 12.
(2) Ibid. c. 20.
(3) Vers 26.
(4) Act. 7. 43.

ARTICLE III.

Baal ou Bel, Baal-pehor ou Baal-phegor.

J'AI avancé dans l'Article precedent, que l'Ecriture Sainte semble confondre Bel ou Baal, avec Moloch, & il s'agit maintenant de le prouver. Jeremie reproche à la Tribu de Juda & aux habitans de Jerusalem, d'avoir bâti un Temple à Baal pour y brûler leurs enfans dans le feu ; & ce Prophete ajoute ensuite : *C'est pourquoi le temps vient que ce lieu ne sera plus appellé Tophet, ni la Vallée des fils d'Ennon, mais la Vallée du Carnage.* C'étoit à Moloch qu'on offroit ces innocentes Victimes, & c'étoit dans la Vallée des fils d'Ennon que se commettoit cette abomination : donc Bel ou Baal, étoit le même Dieu que Moloch. On peut tirer la même conclusion de la ressemblance de leurs noms, qui signifient l'un & l'autre,

le Roi, *le Seigneur*, comme je l'ai déjà dit; titres qui conviennent au Soleil, adoré également sous le nom de Baal, ou de Moloch.

Pour bien comprendre cette ancienne Mythologie, il est necessaire d'observer, 1°. Que le même Dieu étoit souvent honoré par differens Peuples, mais presque toujours sous des noms differens & avec des ceremonies differentes; & c'est ce qui a jetté une grande obscurité sur la matiere que je traite. Il est sûr, par exemple, que la grande Divinité des Peuples d'Orient, étoit le Soleil: cependant sous combien de noms ne l'a-t'on pas adoré?

2°. Que comme plusieurs Princes ont porté le nom de Belus, les Mythologues sont embarrassés à déterminer quel a été le premier de tous qui a reçû les honneurs divins. Si on vouloit suivre le sentiment de Berose, que le Syncelle, sur l'autorité de Polyhistor, nous a conservé, nous trouverions des Princes & des Dieux de ce nom, même avant le Deluge; mais sans nous arrêter à cette opinion, que je crois n'avoir aucun fondement, il est sûr que la plûpart des Peuples de Syrie & de Phenicie reconnurent une Divinité de ce nom. Les Syriens l'adoroient sous le nom de Baal-Peor; les Moabites sous celui de Baal-Phegor, c'est-à-dire, Baal adoré sur le mont Phegor, comme le remarque Theodoret (*a*); les Assyriens sous celui de Baal-Gad. Le culte de ce Dieu passa même jusqu'en Afrique, apparemment avec la Colonie de Didon, & les Carthaginois le nommoient Bal ou Bel, comme nous l'apprenons de Servius (*b*): c'est de-là sans doute que leur étoit venue la coutume d'ajouter par honneur le titre de *Bal* aux noms de leurs grands hommes, comme dans ceux d'Anni-Bal, d'Asdru-Bal, & de quelques autres.

Le culte de cette fausse Divinité a été souvent défendu au Peuple Juif par les Prophetes. L'impie Achab lui fit élever un

(a) *Phegor quidem simulachi locus vocabatur, Beel verò Idolum.* Theodoret. In Psalm. 105.

(b) *Linguâ Punicâ Bal, Deus dicitur; apud Assyrios autem Bel dicitur*, dit Servius sur ces Vers de Virgile:

> *Implevitque mero pateram, quam Belus & omnes*
> *A Belo soliti; &c.* Æneid. Lib. I.

Temple à Samarie, & le Prophete Elie fit mourir quatre cens cinquante de ses Prêtres ; ce qui fait voir la magnificence du culte de cette fausse Divinité, devant laquelle presque toute la terre avoit fléchi le genouil, comme il est dit dans l'Ecriture Sainte. Parmi les Ceremonies du culte de ce Dieu, on remarque celle de servir tous les jours des viandes devant son Idole, que les Prêtres avoient soin d'enlever, en entrant dans le Temple par des chemins soûterrains, comme le Prophete Daniel le découvrit au Roi de Babylone, à la confusion de ces scelerats (1).

(1) Dan. c. 2.

Ceux qui ont voulu rechercher l'origine de cette Divinité, se sont jettés dans differentes opinions. Servius, Eusebe, Theophile d'Antioche, & quelques autres ont cru que c'étoit Saturne. Vossius & Selden, comme on l'a dit, ont pensé que c'étoit le Soleil ; & ce dernier confirme son sentiment par plusieurs raisons très-plausibles, entre lesquelles celle qu'il tire du nom d'Heliogabal, Prêtre du Soleil, n'est pas la moindre, puisque cet Empereur sembloit avoir joint les deux noms que les Grecs & les Syriens donnoient à cet Astre, appellé par les Grecs Ἥλιος, & *Bel* ou *Belus* par les Syriens. D'autres se sont imaginé que Baal étoit le même que Jupiter-Stygien, ou Pluton ; & ils appuyent leur sentiment d'un passage de l'Ecriture, où l'Esprit saint appelle les Sacrifices de Beel Phegor, des Sacrifices des morts (*a*). Car, comme le remarque S. Augustin (2), par les Sacrifices des morts on doit entendre ceux qui étoient offerts aux Dieux Manes, ou des Enfers.

(2) In Psl. 106.

On trouve des Auteurs, & Eusebe est de ce nombre, qui confondent Baal avec Belus, premier Roi des Assyriens, qui fut mis au rang des Dieux après sa mort : mais il y a apparence que le culte de cette Divinité étoit plus ancien que ce Prince, à qui on donna aussi par honneur le nom de Belus, qui veut dire, *Seigneur* ; nom que les Juifs, comme le remarque judicieusement Grotius, ne voulurent jamais donner au Dieu d'Israël, parce qu'il étoit profané par l'application qu'en faisoient les Idolâtres à leurs fausses Divinités.

(a) *Et copulati sunt Beel-Phegor, & comederunt sacrificia mortuorum.* Psalm. 106.

Comme S. Jerôme, Rufin, & quelques autres, ont cru que Beel-Phegor veut dire un *Dieu nud*, ou une *Idole de dure pierre*, ce qui a un rapport essentiel avec Priape ; ils ont confondu ces deux Divinités, pour les raisons que je vais rapporter. La fornication, comme on le voit dans le Livre des Nombres, étoit consacrée à Beel-Phegor ; n'est-ce pas le caractere de l'infame Divinité de Lampsaque ? La Vulgate traduit le mot de *Mipheletzeth*, qui est le même que celui de Beel-Phegor, par celui de Priape ; & comme ce mot Hebreu signifie, *terreur*, rien ne convient mieux à ce Dieu, dont la figure étoit mise dans les Jardins pour servir d'épouvantail, comme nous l'apprenons d'Horace & de Tibulle. Ces Auteurs ajoutent plusieurs autres raisons pour confirmer ce sentiment, qu'on peut voir dans Vossius (1) ; mais il vaudroit mieux dire, pour parler avec justesse, que le Priape des Grecs & des Romains étoit une copie de cette ancienne Divinité de Syrie, dont le culte abominable fut adopté par les Grecs. Car je dois avertir une fois pour toutes, que lorsque dans la suite on dira que les Auteurs confondent un tel Dieu de Phenicie ou d'Egypte, avec Jupiter ou avec quelqu'autre Divinité Grecque, cela veut dire que ce Dieu des Grecs a été formé sur le modele du Dieu des Egyptiens ou des Pheniciens.

J'ai dit que la Vulgate traduit le mot *Mipheletzeth*, qui est dans le texte Hebreu, par celui de Priape. C'est au sujet de Maaca, mere d'Asa, qui honoroit d'un culte particulier ce Dieu dont elle étoit Prêtresse, & à laquelle ce sage Prince ôta l'autorité dont elle jouissoit. *Sed & Maacham matrem Asa Regis ex augusto imperio deposuit, eo quod fecisset in luco simulachrum Priapi : quod omne contrivit, & in frusta comminuens, combussit in torrente Cedron* (2). Le même fait est rapporté dans les Livres des Rois.

(1) De orig. & progr. Idol. L. 1.

(2) Paral. 11. c. 15. & 16.

ARTICLE IV.

Chamos.

(1) Sur le Ch. 51. d'Isaïe. SELON saint Jerôme (1) Chamos, dont le nom vient de la racine d'un mot Arabe qui signifie, *se hâter, aller vîte*, étoit le même que Beel-Phegor ; & les Moabites l'honoroient quelquefois sous ce nom, comme on peut le voir dans le
(2) Reg. 3. c. 11. Livre des Rois (2), où cette Idole dont Salomon établit le culte, est appellée l'abomination des Moabites, que l'Ecriture nomme le Peuple de Chamos : *Malheur à toi, Moab, tu es perdu, peuple de Chamos ; Chamos a mis ses enfans en fuite ;* dit le Seigneur par la bouche de Moyse (*a*).

Je dis que Salomon établit le culte de ce Dieu, *Tunc ædificavit Salomon Fanum Chamos Idolo Moab, in monte qui est*
(3) 3. Reg. 11. 7. *contra Jerusalem* (3). Ce Temple que ce Prince avoit fait construire pour plaire à une de ses femmes, fut détruit dans la suite.

Les Ammonites adoroient aussi cette Divinité, comme il paroît par les paroles de Jephté au Roi de ce Peuple : *ce que votre Dieu Chamos*, dit ce Juge d'Israël, *vous a donné, vous appartient : pourquoi ne voulez-vous pas que nous possédions ce*
(4) Judic. c. 11. *que notre Dieu nous a donné* (4) ?

De sçavoir maintenant quel étoit ce Dieu des Moabites, c'est ce qu'il n'est pas aisé de deviner. La ressemblance de son nom avec celui d'Ammon, a porté plusieurs Sçavans à croire qu'ils étoient le même ; & comme ce dernier, selon
(5) Sat. L. 1. c. 21. Macrobe (5), étoit le Soleil, Chamos doit avoir aussi représenté cet Astre, puisque son culte s'étoit répandu de l'Egypte & de la Libye, dans l'Arabie où habitoient les Moabites (*b*). Certainement le nom de Chamos, qui signifie, comme je viens de le dire, *se hâter, aller vîte*, convient parfaitement au Soleil, duquel l'Ecriture dit : *Exultavit ut Gigas ad currendam viam.* J'adopte l'opinion de S. Jerôme qui dit, comme on vient

(a) *Væ tibi, Moab, periisti popule Chamos ; dedit filios ejus in fugam, & filias in captivitatem Regi Amorrheorum Sehon.* Num. Cap. 21. v. 29.

(b) *Quamvis Æthiopum populis, Arabumque beatis*
Gentibus, atque Indis unus sit Jupiter Ammon. Pharf. L. 9.

de le voir, que ce Dieu est le même que Beel-Phegor, & qu'il étoit honoré sous ces deux noms par les Moabites. J'adopte encore la conjecture de Vossius, qui prétend que le Chamos des Moabites est le même que le Comus, Καῖμος, des Grecs & des Romains, ou le Dieu des Festins (1).

(1) De Idol. L. 2. c. 8.

Article V.

Beel-Zebut.

Beel-Zebut, le Dieu des Accaronites, est un de ceux dont l'Ecriture Sainte parle le plus souvent. Son nom signifie, ou le *Dieu-Moûche*, ou, comme prétend S. Augustin (2), *le Prince des moûches* : mais on ne sçait pas, comme le remarquent Selden & Grotius (3), si c'étoit le nom que le peuple d'Accaron donnoit à cette Idole, ou si les Juifs le nommoient ainsi par derision, à peu près comme les Prophetes changerent le nom de *Bethel*, qui veut dire *la maison du Seigneur*, en celui de Bethaven, qui signifie *la maison d'iniquité*, parce que Jeroboam y avoit fait adorer un de ses Veaux d'or. Cependant il y a apparence que ce peuple nommoit ainsi ce faux Dieu, ou parce que son Temple étoit exempt de moûches, ou parce qu'il avoit le pouvoir de les chasser des lieux qu'elles frequentoient. Aussi voyons-nous que ceux de Cyrene, au rapport de Pline, immoloient des Victimes au Dieu *Achor*, pour être delivrés de ces insectes, qui causoient quelquefois dans leur pays des maladies contagieuses. Cet Auteur remarque (4) qu'elles mouroient lorsqu'on avoit sacrifié à cette Idole : *quæ protinùs intereunt, postquam libatum est illi Deo.* Ces deux Peuples n'étoient pas les seuls qui reconnussent un Dieu Chasse-moûches, puisque les Grecs, les plus superstitieux de tous les hommes, avoient aussi leur Jupiter & leur Hercule Myode, ou Myagron, Chasse-moûches. Si nous en croyons Pausanias (5), l'origine du culte qu'ils rendoient à cette Divinité, venoit de ce qu'Hercule se trouvant incommodé de ces insectes, dans le temps qu'il vouloit sacrifier dans le Temple de Jupiter Olympien, offrit une Victime à ce Dieu sous le nom de Myagron, & toutes les moûches s'envolerent au-delà du fleuve Alphée. Pline assûre même

(2) Tract. in Joan.

(3) De Diis Syr.

(4) Liv. 10. c. 18.

(5) In Eliacis.

qu'on ne manquoit pas toutes les fois qu'on celebroit les Jeux Olympiques, de sacrifier au Dieu Myode, de peur que les moûches ne troublassent la solemnité.

Quoiqu'il en soit, Beel-Zebut est appellé dans l'Ecriture, le Prince des Demons, ce qui fait voir que c'étoit une des principales Divinités des Syriens. Lorsqu'Ochosias envoya le consulter, le Prophete Elie fit ce reproche à ses domestiques: N'y a-t'il pas un Dieu dans Israël? Et pourquoi aller consulter Beel-Zebut Dieu des Accaronites (1)?

(1) 4. Reg. C. 1.

Article VI.

Berit, ou Baal-Berith.

Ce Dieu seroit totalement inconnu sans un passage du Livre des Juges (2), où il est dit, qu'après la mort de Gedeon les Israëlites abandonnerent le Seigneur, *& firent alliance avec Baal; afin qu'il fût leur Dieu: Percusseruntque cum Baal fœdus, ut esset eis in Deum;* le texte Hebreu porte, *& ils établirent Baal-Berit sur eux, afin qu'il fût leur Dieu.* Il est dit aussi dans le même Livre (3), que ce Dieu avoit un Temple à Sichem, d'où les habitans de cette ville tirerent soixante & dix livres d'argent, pour les donner à Abimelec, fils de Gedeon. Les Interpretes de l'Ecriture Sainte ont debité plusieurs conjectures pour nous apprendre quel étoit ce Dieu. Le Pere Calmet (*a*) croit qu'il étoit le même que Derceto, ou Dagon, ou Diane-Britomaris, & que son culte étoit passé de l'Isle de Crete chez les Philistins, & de-là avoit penetré à Sichem: mais ce n'est pas là le chemin qu'ont fait les fables. Le culte des Dieux du Paganisme, comme nous l'avons dit tant de fois, originaire des Pays de l'Orient, a passé dans les Isles de la Mediterranée, & de-là dans la Grece & dans les Pays voisins. Ainsi nous aurons encore recours à Sanchoniathon: cet Auteur, ou plûtôt Philon de Byblos son Interprete, dit qu'Elion & Berith sont deux Divinités de Phenicie. Le premier de ces deux noms signifie, *le Très-haut*, & il est donné quelquefois au vrai Dieu, par les Ecrivains sacrés: Bel ou Baal, signifie *le Seigneur*. Beruth qui a un rapport

(2) Chap. 8. v. 9.

(3) Chap. 9.

(*a*) Voyez sa Dissertation sur les Dieux des Philistins.

fort visible avec Berit, signifie l'*alliance*; ainsi Elion-Beruth, ou Baal-Berit, sera le vrai Dieu ou la Déesse de l'alliance: l'Ecriture dit en effet que les Israëlites firent alliance avec ce Dieu, comme on vient de le voir dans le passage que j'ai rapporté.

On sçait que les Anciens avoient plusieurs Dieux qui presidoient aux alliances, & il semble que chacun étoit maître de choisir celui qu'il vouloit, pour être le garant de ce qu'il alloit promettre. Cependant on choisissoit ordinairement, parmi les Grecs & les Romains, Jupiter, qui pour cela étoit surnommé Jupiter au Serment (1). Pausanias (2) nous apprend que dans la ville d'Olympie on voyoit ce Jupiter tenant la foudre dans ses mains, prêt à la lancer contre ceux qui violeroient leurs sermens. Il n'y avoit rien de plus celebre chez les Romains, que la formule du jurement par Jupiter-Pierre: *Quid igitur jurabo?* dit Apulée (3); *per Deum Lapidem, Romano vetustissimo more.*

Mais quel étoit donc ce Dieu de l'alliance? C'est ce qu'il est impossible de deviner: car Bochart ne nous satisfait point lorsqu'il dit (4) que Berit est le même que la Déesse Beroé, dont parle Nonnus, & que ce Poëte dit être fille de Venus & d'Adonis, ou selon d'autres Auteurs, de Tethys & de l'Ocean. On ne sera pas plus avancé quand on sçaura que ce Dieu, ou cette Déesse, avoit donné son nom à la ville de Berith, où elle étoit adorée.

(1) Denys d'Halic. L. 4.
(2) In Eliacis.
(3) De Deo Jove.
(4) Chan. I. 2. c. 17.

Article VII.

Kiun, ou Rempham.

Nous ne connoissons encore Kiun, ou Rempham, que par un passage du Prophete Amos, dans lequel il est dit: *Vous avez porté le Tabernacle de votre Dieu Moloch, & Kiun vos images & l'étoille de vos Dieux que vous vous êtes faits* (5). Saint Luc en rapportant un discours de S. Etienne, appelle ce Dieu, après les Septante, *l'étoille de votre Dieu Rempham.* Ce passage a donné la torture aux Interpretes, au sujet de la difference qui se trouve entre le texte Hebreu, & celui des Septante. Je n'entre pas ici dans la discution de leurs raisons,

(5) Amos c. 5. v. 26.

on peut les consulter : il suffit d'examiner si cette *étoille de Rempham* étoit la même que celle de Venus, dont le Prophete reproche le culte aux Moabites ; comme S. Jerôme le prétend (*a*), sur ce que les Sarrasins ont toujours honoré la Planete de cette Divinité, qu'ils nommoient *Cobar* ; ou si c'étoit la Lune, comme le soutiennent quelques Auteurs ; ou enfin Saturne, ce qui est plus vraisemblable, puisque *Kaivan*, qui est le même mot à peu près que *Kiun*, signifie Saturne chez les Persans ; & *Ram*, dont on a fait Rempham, vouloit dire chez les Pheniciens, *haut*, *élevé* ; ce qui convient à Saturne qui est la plus élevée des Planetes (*b*). Sur quoi il est bon de remarquer en passant, que lorsque je prétends que le Prophete Amos parle ici de Saturne, je veux dire, entant qu'il étoit une Divinité naturelle, qui representoit l'Astre qui a depuis pris son nom, & dont le culte étoit très-ancien.

(*a*) *Sidus Dei vestri, quod hebraicè dicitur Cobab, id est Lucifer, Saraceni nunc usque venerantur.* S. Jerôme sur le ch. 5. d'Amos.

(*b*) Voyez Selden, Grotius, & les autres Interpretes ; & Thomassin, Lect. des Poëtes, Tome second Liv. 1. C. 13.

ARTICLE VIII.

Des autres Dieux moins connus dont il est aussi parlé dans l'Ecriture Sainte.

POUR bien entendre ce que j'ai à dire dans cet Article, il est bon de sçavoir que les Cuthéens, que Salmanazar envoya pour repeupler Samarie après en avoir dispersé les Tribus, y porterent plusieurs de leurs Idoles, dont les Israëlites embrasserent souvent le culte, comme les Prophetes le leur reprochent dans plusieurs occasions. Un passage du quatriéme Livre des Rois (1), nous en fait connoître un grand nombre ; les voici. » Chacun de ces Peuples » (qu'Assaradon avoit envoyés pour peupler les villes de Samarie) » se forgea son » Dieu, & ils les mirent dans les Temples & dans les saints » lieux que les Samaritains avoient bâtis. Chaque Nation mit » le sien dans la ville où il habitoit : les Babyloniens firent » des Sucots-Benoths ; les Cuthéens, Nergel ; ceux d'Emath,

(1) Chap. 17.

» Asima ; les Hevéens firent Nabahas & Tartac ; mais ceux » de Sepharvaïm faisoient brûler leurs enfans en l'honneur » d'Adramelech & d'Anamelech ». Un petit Commentaire sur cet endroit, va faire connoître toutes ces Divinités.

1°. Les termes du Sucot-Benoth, signifient *les Tentes des filles* ; ce qui a fait croire à Selden (1) que l'Ecriture avoit voulu parler dans ce Chapitre, des Temples de Venus, ou d'Astarté, qui étoient à Babylone, & dans lesquels les filles, au rapport d'Herodote & de Strabon, se prostituoient aux Etrangers (*a*). Le Prophete Jeremie parle de cette détestable coutume, dans la Lettre qu'il écrivit à Babylone, & il nous apprend que ces jeunes filles s'y rendoient avec des couronnes sur la tête, & s'enfermoient dans de petites chambres, ou demeuroient sur le grand chemin, faisant des reproches piquants à celles dont la beauté n'attiroit pas les caresses des passans (*b*).

(1) De Diis Syriis.

2°. Le Nergel des Cuthéens étoit apparemment le feu sacré adoré par les anciens Perses ; ce qui est conforme à son nom, qui signifie *une fontaine de feu*.

3°. Chamanin étoit aussi une Idole qui representoit le Soleil, dont Josias, comme nous l'avons dit, abolit le culte.

4°. L'Asima des Peuples d'Emath, étoit representé sous la figure d'un Bouc, & il étoit apparemment le même que le Dieu Pan des Egyptiens.

5°. Le Nabahas des Hevéens étoit Nebo, cette grande Divinité de Babylone, qui selon Grotius (2), avoit été quelque Prophete du Pays ; ce qui est conforme à l'étymologie de son nom qui, comme nous l'apprend S. Jerôme, signifie *celui qui preside à la Prophetie*. Les Chaldéens, peuple entierement addonné à l'Astrologie, pouvoient-ils manquer de mettre au rang de leurs Dieux celui qui avoit excellé dans cet art ? La plûpart des Rois de Babylone portoient le nom de ce Dieu, joint avec le leur propre, Nabo-Nassar, Nabo-Polassar, Nabu-Chodonosor, &c.

(2) Sur le ch. 48. d'Isaïe.

6°. Le Tartac, selon quelques Auteurs, étoit le même que

(*a*) Les Syriens representoient cette Déesse sous la figure d'une Poule avec ses petits.

(*b*) Cette Lettre est à la fin de la Prophetie de Baruch.

le Typhon des Egyptiens : les Syriens l'honoroient d'un culte particulier, & sa fête portoit le nom de *Sacrée*.

7°. Pour ce qui regarde Adramelech & Anamelech, s'ils n'étoient pas d'anciens Rois du pays, comme leurs noms me portent à le croire, puisque celui du premier signifie (1) *un Roi puissant*, & celui du second, *un Roi magnifique*, je croirois volontiers que c'étoit le Soleil & la Lune ; car je ne sçaurois être du sentiment de ceux qui pensent qu'Adramelech étoit Junon, fondés sur ce que ce Dieu étoit representé sous la figure d'un Paon, oiseau consacré à l'épouse de Jupiter : car, encore un coup, les Syriens n'ont reçu que fort tard les Divinités des Peuples d'Occident, & long-temps après que ces derniers avoient adopté celles de l'Orient.

(1) Grotius in Lib. 4. Reg. c. 17.

8°. Enfin les Syriens & leurs voisins adoroient encore plusieurs autres Divinités, dont on ne sçait presque rien d'assûré; car il ne faut pas écouter les Rabbins qui ont debité à ce sujet une infinité de conjectures aussi frivoles que ridicules. Tels étoient un *Nibbas*, qu'on croit être le même que le Dieu Anubis. L'Empereur Julien après avoir renoncé au Christianisme, affecta de retablir le culte presque oublié de cette ancienne Divinité : il en fit même graver l'image sur sa monnoye, tenant un caducée d'une main, & un sceptre Egyptien de l'autre.

Tel étoit encore un *Moazim*, dont l'impie Antiochus rétablit le culte. Daniel est le seul qui parle de ce Dieu, & ce qu'il en dit est fort obscur. Ce Prophete dans une de ses revelations où il prédit ce qui doit arriver un jour aux Rois de Syrie, parle d'un Prince qu'on croit être Antiochus Epiphanès, qui abandonnera le Dieu de ses peres & qui substituera à sa place un Dieu qu'ils ne connoissoient pas : *Deum autem Moazim in loco suo venerabitur, & Deum quem ignoraverunt patres ejus colet auro & argento, & lapide pretioso . . . Et faciet ut maneat Moazim cum Deo alieno quem cognovit* (2). La version de Theodontion a conservé le même nom que la Vulgate donne à ce Dieu, mais d'autres versions portent seulement *le Dieu des forces ou des fortifications*, ce qui a fait croire à plusieurs Interpretes que *Moazim* étoit le même que le Dieu Mars, puisque son nom est composé de celui de *Dazas*, qui

(2) C. 11. v. 37. 38, &

veut dire, *fort*, ce qui convient parfaitement au Dieu de la guerre, que les Juifs appelloient *Modin*, par un changement de lettres qui leur est assez ordinaire.

L'Auteur de l'Histoire Critique des Cultes, après avoir rapporté l'opinion des Interpretes sur ce passage, croit que par *Moazim* on doit entendre les Romains, qu'Antiochus appaisa par des presens, & en leur abandonnant les Provinces qu'il possedoit en deçà du mont Taurus; & que les Aigles Romaines étoient ce Dieu inconnu à ses peres, qu'il adora, c'est-à-dire, auquel il fut obligé de se soumettre par un Traité de paix, dont l'avantage étoit tout du côté des Romains. Ce sentiment que cet Auteur établit par de solides raisons, ne manque pas de vraisemblance (1).

(1) P. 4. c. 3. p. 705.

Enfin l'Ecriture Sainte fait mention de plusieurs autres Dieux, qui ne sont connus que par les noms des Villes qui les honoroient; comme les Dieux d'Emath, d'Arphad, de Sepharvaïm, d'Avia, de Séir, d'Eva, & plusieurs autres dont le culte faisoit une partie de ces abominations si souvent reprochées aux Nations, & quelquefois même aux Juifs, surtout aux Israëlites qui suivirent les superstitions de Jeroboam, & adopterent dans la suite presque toutes les Divinités de leurs voisins. M. Fourmont n'a oublié aucun de tous ces Dieux, au sujet desquels je ne m'étendrai pas davantage, pour ne pas remplir cet Ouvrage d'étymologies, souvent contestées, & toujours assez inutiles. L'Auteur que je viens de citer en a cependant de fort heureuses, que l'on peut voir dans son Ouvrage (2).

(2) T. 1. L. 2. Sect. 4.

CHAPITRE VII.

Des Dieux de Tadmor ou de Palmyre.

COMME la celebre Ville de Palmyre étoit dans la Syrie, je dois joindre ici l'Histoire des Dieux qu'on y adoroit. La ville de Tamor ou Tadmor, ainsi nommée à cause des Palmiers que produit le terroir (1), fut bâtie, au rapport de Joseph, par Salomon dans la partie la plus septentrionale de la Syrie (*a*). Les Grecs & les Romains qui ne connoissoient pas son ancien nom, l'ont toujours appellée Palmyre. Je n'ai pas dessein de faire l'histoire de cette Ville, qui changea souvent de Maîtres, & qui fut enfin entierement soumise aux Romains par l'Empereur Aurelien, du temps de la fameuse Zenobie. Aujourd'hui on n'en trouve que les ruines; mais ces ruines-là même font juger quelle avoit du être sa magnificence; & l'on peut assûrer qu'il n'y a point de Ville au monde où l'on voye tout ensemble & plus de restes d'une ancienne grandeur, & une plus affreuse desolation. Comme Guillaume Halifax, Seigneur Anglois, avoit examiné avec soin toutes ces ruines, on peut voir ce qu'il en dit dans ses Transactions Philosophes de l'année 1695. & dans la Lettre qu'il écrivit à Edmond Bernard, que Camille le Brun a inserée dans ses Voyages (*b*).

(1) Thamar, en Hebreu, Palme.

Tadmor, qui suivit sans doute au temps de sa fondation la Religion Juive, se laissa enfin entraîner dans les superstitions du Paganisme; mais on ne sçauroit marquer le temps auquel elle devint idolâtre: on peut dire seulement qu'elle adora d'abord les Dieux des Syriens, surtout Belus ou le Soleil, pour lequel elle avoit un Temple magnifique, duquel M. Halifax fait la description en ces termes: » Tout l'enclos de » cet Edifice est un espace quarré de 660. pieds, dont cha- » que côté est environné d'une haute & belle muraille ornée

(*a*) L'Ecriture qui dit que Salomon bâtit une ville, ne la nomme pas.

(*b*) Tome II. de l'Edition de Rouen, p. 281. On peut aussi consulter la Dissertation de M. l'Abbé Renaudot, imprimée dans le second Volume des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, p. 509.

» de Pilastres par dehors & par dedans, au nombre de 62.
» de chaque côté, ainsi qu'on peut le juger par ce qui en
» reste, car les Turcs, maîtres de ce pays depuis long-temps,
» ont presque tout detruit ou mutilé, Sculpture, Bas-reliefs,
» Inscriptions, &c ».

L'Auteur que je viens de citer dit que ce Temple fut détruit par Jehu, & converti en latrines, ainsi qu'il est rapporté au quatriéme Livre des Rois (1), & si toute cette place ajoute-t'il encore, a été le Temple de Jupiter-Belus, la comparaison qu'employe l'Ecriture Sainte est fort juste.

(1) V. 10. & 27.

Mais le Voyageur Anglois n'est pas exact dans ce qu'il dit là-dessus, comme je le remarquerai en faisant imprimer le Voyage de Corneille le Brun. L'Ecriture Sainte ne se sert à cette occasion d'aucune comparaison; il y est dit seulement: *Et protulerunt Statuam de fano Baal, & combusserunt, & comminuerunt eam. Destruxerunt quoque ædem Baal, & fecerunt pro ea latrinas usque in diem hunc.* D'ailleurs il n'est rien dit dans ce Chapitre, de la Ville de Tadmor, & il y est rapporté seulement que Jehu poursuivant les restes de la Maison d'Achab, alla à Samarie, où après avoir feint de vouloir adorer Baal, il fit assembler tous les Prêtres pour en celebrer la fête, & les fit égorger dans le Temple même de ce Dieu. Il est vrai que le Texte sacré ajoute qu'après cette expedition ses Soldats allerent dans la Ville du Temple de Baal: *Et ierunt in Civitatem Templi Baal*, d'où ils tirerent la Statue de ce Dieu qu'ils brûlerent, & firent des latrines de son Temple; mais il faudroit prouver que cette Ville étoit Tadmor; car Baal étoit adoré dans plusieurs autres Ville de Syrie. Et quelle apparence que Jehu eût envoyé ses Troupes à plus de soixante lieuës, & dans un pays qui ne lui appartenoit pas, pour détruire un Temple que les habitans auroient défendu au peril de leur vie? Vatable soutient même que la Ville où Jehu envoya des Troupes, n'étoit pas éloignée de Samarie; ce qui est très-vraisemblable, & il y a beaucoup d'apparence que cette Ville étoit celle de Balba, qui est, selon Herbelot, l'Heliopolis de Syrie, ou Belus, c'est-à-dire, le Soleil, avoit un Temple magnifique (*a*).

(*a*) Voyez le Voyage de M. de la Roque, & le Dictionnaire de M. Bruzen de la Martiniere, au mot Balba.

Quoiqu'il en soit, les Palmyreniens adoroient Belus, ou le Soleil & la Lune, à la maniere des autres Syriens, mais ils donnoient des noms particuliers à ces deux Divinités, comme il paroît par un beau Monument qui étoit autrefois dans les Jardins qu'on appelloit *Horti Carpenses*, & aujourd'hui dans ceux des Princes Justiniani, près de S. Jean de Latran.

(1) Miscell. Erud. Ant. p. 1.

Ce Bas-relief a été publié en 1685. par M. Spon (1) avec l'Inscription qui l'accompagne, & qui est en Palmyrenien, qu'on n'entend pas, & en Grec, qui contient apparemment la même chose. Gruter avoit déja rapporté l'Inscription (2), sans y joindre les figures ; mais comme le R. P. Dom Bernard de Montfaucon en reçut une copie plus exacte, & mieux figurée que celles qui sont dans ces autres Antiquaires, c'est de celle-là que nous nous servirons, quoiqu'elle differe un peu de celle de Spon : en voici la Traduction :

(2) Pag. 86.

Titus Aurelius Heliodorus Adrianus Palmyrenien fils d'Antiochus a offert & consacré à ses depens à Aglibolus & à Malachbelus, Dieux de la Patrie, ce Marbre, & un Signe ou une petite Statue d'argent, pour sa conservation, & pour celle de sa femme & de ses enfans, en l'année cinq cens quarante-sept, au mois Peritius.

Ce Bas-relief, qui est ce qu'on appelle un *Ex Voto*, represente le frontispice d'un Temple, soutenu de deux Colomnes, sur lequel sont deux figures de jeunes personnes, au milieu desquelles est un arbre que quelques Antiquaires croyent être un Pin ; mais je suis persuadé que c'est plûtôt un Palmier, ce qui convient mieux à la Ville de Palmyre, qui en avoit pris son nom. Au côté droit de cet arbre est le Dieu Aglibolus, sous la figure d'un jeune homme vêtu d'une tunique relevée par la ceinture, ensorte qu'elle ne descend que jusqu'au dessus du genou ; & qui a par dessus une espece de manteau ; tenant de la main gauche un petit bâton fait en forme de rouleau. Le bras droit, dont il tenoit peut-être quelqu'autre chose, est cassé. A l'autre côté, est le Dieu Malachbelus, qui represente aussi un jeune homme vêtu d'un habillement militaire, avec le manteau sur les épaules, une Couronne radiale à la tête, & ayant derriere lui un Croissant, dont les deux cornes débordent des deux côtés.

L'Inscription

L'Inscription nous apprend bien à la verité qu'Aglibolus & Malachbelus étoient deux Divinités Syriennes, puisqu'ils sont appellés Dieux du Pays de celui qui leur a consacré ce Monument, πατρώοις θεοῖς, & que Palmyre étoit dans la Syrie; mais quels Dieux representoient-ils? Ecoutons le sçavant Spon, dont l'opinion n'a pas été contredite. Quelques Auteurs, dit-il, prétendent que ces deux figures representoient le Soleil d'hyver & d'été; mais comme un des deux a derriere lui un Croissant, il vaut mieux croire que c'est le Soleil & la Lune. Qu'on ne soit pas étonné au reste, de trouver la Lune representée en jeune homme, puisqu'il est certain que souvent on donnoit les deux sexes aux Dieux, & qu'il y avoit le Dieu Lunus, comme nous l'avons déja dit, après Spartien & d'autres Auteurs encore (a).

Pour Aglibolus, il n'est pas douteux que ce ne fût le Soleil, ou Belus, car les Syriens peuvent fort bien avoir prononcé ainsi ce nom, que d'autres appelloient Baal, Belenus, Bel ou Belus; le changement de l'e, en o, est peu de chose dans les differens dialectes d'une Lange; mais le mot Agli, sera inintelligible, à moins qu'on n'admette la conjecture du sçavant Malaval, qui prétend que ce nom signifie *la lumiere qu'envoye le Soleil;* ce qu'il confirme par l'autorité d'Hesichius, qui met parmi les épithetes du Soleil, celle d'Αἰγλήτης: or il n'est pas étonnant que les Grecs ayent prononcé Aglibolos, au lieu d'Egletes-Belos.

Au reste, que les Palmyreniens ayent adoré le Soleil, ce n'est pas un fait qui soit douteux. Herodien après avoir raconté l'heureux succès d'Aurelien, qui se rendit maître de Palmyre, dit qu'il fit construire à Rome en memoire de cette victoire, un Temple superbe où il mit les depouilles des Palmyreniens, & entr'autres choses les Statues du Soleil & de Belus.

Pour ce qui regarde Malachbelus, comme ce mot est composé de deux autres, sçavoir, *Malach* qui veut dire Roi, & Baal qui signifie *Seigneur*, & que ce Dieu est representé avec un croissant & une couronne, il est certain qu'il repre-

(a) Parmi les Medailles de Seguin, il y en a une qui represente le Dieu Lunus, avec le bonnet Armenien.

sente la Lune, ou le Dieu Lunus. L'Ecriture sainte design[e] souvent la Lune par l'épithete de Reine du Ciel ; le Pro phete Jeremie qui condamne l'usage d'offrir à cette Déess[e] des Gâteaux, s'exprime ainsi : *Placentas offert Reginæ Cœli* ou comme il dit dans un autre endroit : *sacrificemus Regin[æ] Cœli, & libemus ei libamina ; sacrifions à la Reine du Ciel, & offrons lui des libations.*

On peut voir dans le même Auteur que la date de l'Ins cription, étant suivant l'Ere des Seleucides, elle tombe su[r] la fin de l'Empire de Severe, l'an de Jesus-Christ 254. & que le mois Macedonien nommé *Peritius*, répond à notr[e] mois de Fevrier : mais ces discussions ne regardent point l[a] Mythologie.

Suivant M. l'Abbé Renaudot, on trouve dans les Inscrip tions de Palmyre, le nom de *Jupiter foudroyant* ; mais elle[s] ne sont peut-être que du temps où les Romains en furen[t] les maîtres. Enfin ce Peuple supestitieux jusqu'à l'excès, reçu[t] sans doute tous les Dieux qu'adoroient leurs Conquerants & poussa la flaterie jusqu'à rendre les honneurs divins à Ale xandre & à Hadrien, lorsqu'ils allerent à Palmyre.

CHAPITRE VIII.

Des Dieux Cabires.

QUOIQUE ces Dieux ayent été connus dans la Grece de les temps les plus reculés, comme leur origine est cer tainement Phenicienne, j'ai cru que je devois les mettre dan[s] la Classe des Dieux des Syriens & des Pheniciens.

Rien n'est plus celebre dans l'Antiquité, que les Cabires & leurs mysteres ; mais rien en même temps de plus incertai[n] que l'origine de ces Dieux. Si nous en croyons Herodote (1) c'étoient les Pelasges, qui étant allés s'établir dans l'Isle d[e] Samothrace, y avoient porté le culte des Cab[ires] & leu[rs] mysteres, qu'ils apprirent ensuite aux Atheniens, parmi le[s]quels ils allerent demeurer lorsqu'ils sortirent de cette Isl[e]. Mais cet Auteur ne nous apprend pas, de qui ces mêm[es]

(1) Liv. 2.

Pelasges avoient reçu la connoissance de ces Dieux & de leurs mysteres ; il y a même quelque chose d'inintelligible dans ce qu'il rapporte (*a*). Car, selon lui, ces Pelasges étant dans la Grece, ignoroient encore les noms des Dieux, sur lesquels ils allerent consulter l'Oracle de Dodone, qui leur repondit qu'ils devoient apprendre ces noms de ces Barbares, c'est-à-dire, des Egyptiens. Cependant il dit au même endroit, qu'ils avoient appris aux Samothraces, & ensuite aux Atheniens, à honorer les Cabires & à celebrer leurs mysteres ; & il parle à cette occasion, de la maniere obscéne dont les Atheniens, conformement aux Samothraces, representoient Mercure.

Quoiqu'il en soit, les Pelasges, peuple errant & vagabond, avoient appris des Etrangers le culte des Dieux dont nous parlons : mais étoit-ce des Egyptiens ou des Pheniciens, que leur en venoit la connoissance ? Quels Dieux étoient les Cabires ; quel étoit leur nombre ; qu'étoit-ce que ces mysteres, si celebres dans l'Antiquité ? Les Cabires étoient-ils les mêmes que les Corybantes, les Dactyles, &c ? Ce sont autant de questions, qu'il faut examiner. Si nous en croyons Sanchoniathon, les Cabires étoient originaires de Phenicie : cet Auteur en parle dans deux endroits du fragment que nous avons rapporté ; il les fait descendre de Sydik, & les confond avec les Dioscures, les Corybantes & les Samothraces. *De Sydik*, dit-il, *venoient les Dioscures, appellés aussi Cabires, Corybantes, Samothraces.* Dans le second endroit où il parle des mêmes Dieux, il rapporte que Chronos donna deux de ses villes, sçavoir Byblos à la Déesse Baaltis, & Beryte, à Neptune & aux Cabires, &c. Il paroît donc par cet ancien Auteur, que les Cabires étoient fils de Sydik (*b*), & qu'ils habiterent à Beryte dans la Phenicie ; & comme les descendans de ce Sydik, quel qu'il soit, furent mis au rang des Dieux, il y a toute apparence que les Cabires reçurent les mêmes honneurs, & que ce fut dans la ville que je viens de nommer, qu'on commença à leur rendre un culte religieux. Il est donc certain que les Cabires étoient des Dieux Pheniciens ; leur nom

(*a*) Voyez le commencement du Livre VI. où je rapporte ce passage.
(*b*) Voyez le fragment, Livre II. Art. des Theogonies.

même le prouve, comme je le dirai dans un moment. Damafcius (1), parlant d'Efculape, un des fils du même Sydik, dit formellement : *Efculape, qui étoit à Beryte, n'eft point Egyptien, mais Phenicien d'origine ; car parmi les enfans de Sydik, qui furent nommés Diofcures ou Cabires, le huitiéme s'appelloit, Efmunus ou Efculape.*

(1) Dans Photius.

Cependant quelque vraifemblable que foit cette opinion, je crois devoir mettre ici ce que d'anciens Auteurs ont penfé fur l'origine de ces Dieux. Si nous en croyons Herodote (2), les Cabires étoient fils de Vulcain, le plus ancien des Dieux d'Egypte. Comme l'endroit où cet Auteur le dit, a été mal traduit par Laurent Valla, M. Altori, d'ailleurs habile Antiquaire, s'eft trompé dans la Differtation qu'il a compofée fur les Cabires, prétendant détruire par le temoignage de cet Hiftorien, l'opinion de Pherecyde & de Nonnus, qui donnoient Vulcain pour pere aux Cabires. Cambyfe, dit Herodote, étant entré dans le Temple de Vulcain, fit plufieurs railleries au fujet des Statues qu'il y trouva, & ordonna qu'on les brûlât ; puis il ajoute, felon la traduction de Valla ; *Sunt enim & hæc illis Vulcani fimilia, à quo fe hi homines aiunt effe oriundos :* au lieu qu'il falloit traduire ; *Cujus ipfos* (*id eft Cabiros*) *effe filios dicunt ; duquel,* (Vulcain) difent-ils, *les Cabires font defcendus.* M. Du Ryer s'eft auffi mépris en cet endroit, en traduifant fur la verfion latine de Valla.

(2) Liv. 3.

Voilà donc trois anciens Auteurs, Herodote, Pherecyde & Nonnus qui donnent Vulcain pour pere aux Cabires : avec cette difference cependant, que les deux derniers l'affûrent, pendant que le premier dit feulement, que c'étoit l'opinion des Egyptiens. Acefilaüs Argien, dont le fentiment eft rapporté par Strabon (3), prétendoit que les Cabires n'étoient pas les fils, mais les petits-fils du Vulcain, & que Camillus, que d'autres mettent au nombre des Cabires mêmes, étoit leur pere. Les Auteurs que je viens de citer difent auffi, que leur mere s'appelloit, Cabire, & Pherecyde ajoute qu'elle étoit fille de Protée.

Strabon, qui a recueilli dans un grand détail le fentiment des Anciens au fujet des Dieux dont il eft queftion, n'en adopte aucun ; & l'article où il en parle, curieux d'ailleurs,

manque de cette critique qui sçait donner le prix aux matieres que l'on traite. Quoiqu'il en soit, il est certain que les Cabires étoient des Dieux venus de l'Orient ; & comme Herodote rapporte l'opinion des Egyptiens sans paroître l'adopter, on peut s'en tenir à ce qu'en dit Sanchoniathon, & dès-là il est incontestable que c'est dans la Phenicie, & à Beryte en particulier, qu'il faut chercher l'origine de ces Dieux, & du culte qu'on leur rendoit. Les Pheniciens qui s'établirent dans plusieurs Isles de la Mediterranée & de l'Archipel, porterent les mysteres de ces Dieux sur-tout en Samothrace ; où ils devinrent très-celebres dans la suite ; & les Pelasges qui y habitoient alors, étant venus dans la Grece, les firent connoître aux Atheniens. Le nom de ces Dieux n'est point Grec d'origine, il vient de l'Hebreu & de l'Arabe, puisque dans ces deux Langues, comme le remarque le sçavant Bochart (1), *Cabir*, veut dire, *grand*, *puissant*. Varron (2), & après lui Tertullien (3), ont sans doute connu cette étymologie ; puisqu'ils nomment les Cabires, *des Dieux puissants* ; *Deos potentes* : ce qui convient aussi à l'épithete que leur donne Orphée dans son Hymne aux Curetes (4), & à celle de Grands Dieux, comme on les appelle communément (*a*).

(1) Chan. L. 1. c. 12.
(2) De Ling. Lat. L. 4.
(3) De Spect.
(4) ἐν δυνάτους.

Si nous voulions maintenant rechercher combien il y avoit de Cabires, & quels étoient leurs noms, nous trouverions dans les Anciens une grande diversité de sentimens. Comme, suivant Sanchoniathon, les enfans de Sydik furent nommés Cabires, il faut, si on suit son opinion, en admettre huit, puisqu'Esculape étoit son huitiéme fils. Strabon ne compte que trois Cabires, & s'il y ajoute trois Nymphes Cabirides, cela n'augmente pas le nombre de ces Dieux, puisqu'on leur donnoit indifferemment les deux sexes. Tertullien en fixe aussi le nombre à trois : *Tres aræ trinis Diis parent magis potentibus ; eosdem Samothraces existimant.* Quelques Auteurs n'admettent que deux Cabires, encore les nomment-ils differemment ; car les uns les appellent Jupiter & Bacchus, & d'autres le Ciel & la Terre. L'ancien Scholiaste d'Apollo-

(*a*) Selden, Synt. 2. c. 4. tire l'origine de leur nom, de *Cubar*, Dieu Arabe, dont le culte, selon Hornius, d'après Nonnus, passa d'Arabie dans la Samothrace. Voyez Hornius, Hist. Phil. L. 2. c. 4.

nius (1), assûre que Mnaseas comptoit trois Cabires, qu'il nommoit Ἀχιερὸς, Ἀχιοχερσὰ, & Ἀχιοχερσὸς. Enfin Dionysiodorus y en ajoute un quatriéme, sçavoir, *Camillus* ou Mercure, en quoi il est d'accord avec Herodote.

(1) Sur le premier Livre des Arg.

Bochart, qui est celui de tous les modernes qui a le plus heureusement interpreté ces noms, les tire de la langue Phenicienne, & croit que le premier marque Cerès, le second, Proserpine, le troisiéme, Pluton, & le quatriéme enfin, Mercure : on peut voir les preuves qu'il en donne, dans le Chapitre XII. du premier Livre de son Chanaan. Reland, qui a fait une sçavante Dissertation sur les Cabires (2), admettant les noms de ces quatre Cabires, tels que je viens de les rapporter, conclut qu'ils étoient les Dieux des morts. Que Cerès étoit la terre, qui les recevoit; que Pluton & Proserpine marquoient les Enfers, où ils alloient habiter; & que Camillus ou Mercure, étoit le Dieu qui les y conduisoit.

(2) Differt. miscell.

Que si les Grecs se contentent ordinairement de nommer les Cabires, les Dieux Samothraces, c'est que leur culte qui avoit passé d'Orient en Occident, s'étoit sur-tout établi dans l'Isle qui porte ce nom, & dans celle d'Imbros qui n'en est pas éloignée, comme Stephanus nous l'apprend, & comme on peut le prouver par le soin qu'avoient la plûpart des Princes de ce temps-là d'y voyager, & de s'y faire initier aux mysteres redoutables de ces grandes Divinités. En effet Diodore nous apprend (3), que Cadmus alla dans ce pays, & qu'il y épousa Harmione, ou Hermione, après avoir participé à ces mysteres. Orphée, Hercule, Castor & Pollux, & quelques Argonautes ne manquerent pas aussi d'y aller, pour satisfaire à un vœu qu'ils avoient fait dans une grande tempête, comme nous le dirons dans un autre endroit (4). Agamemnon, Ulysse, & les autres Heros de la guerre de Troye, voulurent recevoir le même honneur, comme les Historiens le rapportent (*a*). Macrobe nous apprend (5), que Tarquinius, fils de Demarate Corynthien, fut aussi initié à ces mysteres, ainsi que Philippe, pere d'Alexandre le Grand, & plusieurs autres. Les Atheniens, qui selon Herodote reçurent les

(3) Liv. 5.

(4) T. III. Hist. des Argonautes.

(5) Sat. L. 3.

(*a*) Voyez Diodore, Apollonius, Plutarque *in Alexand.* Suidas, &c.

premiers les mysteres de Samothrace, y envoyoient leurs enfans pour participer à ces mysteres ; en quoi ils furent imités par les autres peuples de la Grece. Terence, dans son Phormion (1), fait allusion à cette coutume. » Quand l'enfant (1) Act. 1. Sc. 1. v. 15.
» sera né, dit-il, combien de presents ne faudra-t'il pas faire, » que la mere s'appropriera ! Il faudra donner au moment » qu'il viendra au monde ; le jour qu'on celebrera celui de sa » naissance ; lorsqu'on l'initiera, &c. » Donat en interpretant cet endroit du Poëte, dit qu'il fait allusion à la coutume qu'on avoit d'envoyer les enfans d'un certain âge en Samothrace, pour y être initiés, ainsi que le dit Apollodore.

Ce qui engageoit à cette démarche, c'est qu'outre qu'on croyoit recevoir des Dieux Cabires de grands secours dans les expeditions les plus dangereuses, principalement lorsqu'on étoit exposé à quelque tempête, comme le dit le Scholiaste d'Apollonius, on voyoit qu'on avoit un grand respect pour ceux qui avoient participé à ces mysteres, comme l'assûre Diodore de Sicile.

Les Anciens nous apprennent les ceremonies qui se pratiquoient dans cette occassion. On plaçoit sur un trône celui qui devoit être initié, on lui mettoit une couronne d'Olivier sur la tête, on lui lioit le ventre d'un ruban pourpre, & les autres initiés dansoient autour de lui (*a*).

Les mysteres des Dieux Cabires & des Samothraces étoient très-respectables ; & il y a bien de l'apparence que puisque ces Insulaires en avoient appris le culte des Pheniciens & des Egyptiens (*b*), l'entrée de leur Temple, du moins du Sanctuaire, devoit en être interdite à tout le monde, excepté aux Prêtres, comme Herodote le dit de celui des Cabires d'Egypte (2) ; & ils avoient apparemment grand soin (2) Liv. 3.
de ne pas exposer les Simulacres de ces Divinités à l'impie mépris des spectateurs, comme firent les Egyptiens à Cambyse. Aussi Pausanias ayant nommé les Cabires de la Grece, s'excuse sur le silence qu'il est obligé de garder à l'égard de

(*a*) Voyez Platon, Dial. d'Euthedeme ; Dion Chrys. Orat. 12. Proclus Livre 6. c. 13. &c.

(*b*) Comme les Grecs n'en sçavoient point l'origine, ils disoient que c'étoit Jupiter qui les avoit institués à l'honneur d'un de ses fils ; ou un certain Etion, comme le dit S. Clement d'Alexandrie, *Admonit. ad Gentes*.

leurs mysteres. Stephanus (*a*) nous apprend qu'il y avoit dans l'Isle de Samothrace un antre, nommé Zerinthe, consacré aux Cabires, dans lequel, si nous en croyons Lycophron (*b*) & Suidas, on immoloit des chiens à Hecate. Cette Déesse que l'on confondoit souvent avec Proserpine, Cerès ou la Terre, étoit au nombre des Dieux Cabires, comme nous l'avons dit. Mais ce qui rendoit ces mysteres encore plus respectables, c'est que les Prêtres dans leurs ceremonies se servoient d'une langue étrangere, comme nous l'apprend Diodore (*c*); & l'on ne sçauroit douter que ce ne fût celle des anciens Pheniciens qui s'étoient établis dans cette Isle, & y avoient apporté le culte des Cabires. Aussi lisons-nous dans Hesichius, que le Prêtre de ces Dieux s'appelloit *Coes*, mot dérivé de l'Hebreu *Cohen*, qui veut dire *un Prêtre*.

Voilà sans doute quels étoient les vrais Dieux Cabires & leur culte; & je ne sçaurois être du sentiment de Vossius (1), qui croit que par ce nom on ne devoit entendre que les Ministres des Dieux, comme les Curetes & les Dactyles de l'Isle de Crete, & les Corybantes de Phrygie. Cependant ce n'est pas sans fondement que ce sçavant homme parle ainsi: car, 1°. les Cabires étoient souvent nommés *Camilles*, qui veut dire, *Ministres*. 2°. Les Prêtres de Cybele, ou les Corybantes, étoient aussi nommés Cabires, d'une montagne de ce nom qui est en Phrygie: mais il devoit se rendre au temoignage de toute l'Antiquité, qui met les Cabires au nombre des Dieux les plus respectables, & qui les distingue très-nettement des Ministres qui avoient soin de leur culte; & il ne devoit pas, selon moi, s'en rapporter à ce que Strabon dit (2),

(1) De Idol. L. 1. c. 57.

(2) Liv. 10.

(*a*) Stephanus, *de Urbibus*. Le Scholiaste de Nicandre dit la même chose, ainsi que Nonnus dans la description de la Samothrace, Liv. 13. *des Dionysiaques*. Ovide s'exprime ainsi Livre 1. *des Fastes*

Inde levi vento Zerinthia littora nacta,
Threïciam tetigit fessa Carina Samon.

(*b*) *Zerinthon antrum immane Canicidæ Deæ*. Lycophron, *in Cass. versu 77. ex correctione Bocharti, loc. cit.* Voyez le Scholiaste de ce Poëte, qui prouve que *Canicida Dea* étoit Hecate.

(*c*) *Habuerunt autem Indigenæ linguam veterem sibi propriam, cuius in sacrificiis hodieque multa servantur*. Diod. Lib. 5.

que quelques Auteurs confondent les Curetes, les Corybantes & les Cabires.

Il faut remarquer aussi que ceux qui mettent au nombre des Cabires Castor & Pollux, Jason & Dardanus, se sont certainement trompés; & ce qui peut les avoir induit en erreur, c'est que ces Heros s'étoient fait initier aux mysteres de ces anciennes Divinités; & que ce dernier en avoit peut-être apporté le culte dans la Phrygie, avec celui de Cybele, qui étoit la même que la Terre, ou Proserpine, & la principale des Cabires, comme on l'apprend de Varron (1). Le culte & les ceremonies de cette Déesse passerent ensuite dans l'Italie où Enée les porta avec les Penates, qui selon Macrobe & Varron, n'étoient pas differens des Dieux Cabires (2); & cette opinion n'est pas sans vraisemblance, puisque, comme nous le dirons en parlant des Pataïques, les figures de toutes ces Divinités ressembloient fort à celles des Penates.

(1) Liv. 10.

(2) Voyez Macrobe Sat. L. 3.

L'Antiquité n'avoit rien d'aussi celebre que les mysteres de Samothrace, ou des Cabires, comme il paroît par le soin qu'on avoit de s'y faire initier; mais les Auteurs qui auroient pu nous instruire des ceremonies qui s'y pratiquoient, retenus par je ne sçais quel respect religieux, n'osent entrer en cela dans aucun détail. Heureusement ils ne nous ont derobé que la connoissance des infamies qui accompagnoient ces mysteres, sur lesquelles nous tirerions volontiers le rideau, s'ils nous les avoient dévoilées. Herodote nous fait assez entendre de quoi il s'agissoit, puisqu'en assûrant que les Pelasges avoient porté à Athenes les mysteres de ces Dieux, il dit que c'étoient eux qui avoient appris aux Atheniens la maniere de representer Mercure, un des Cabires, d'une maniere obscéne & tout-à-fait indecente. Aussi prenoit-on la nuit pour celebrer ces mysteres, comme le dit Ciceron : *Prætereo Samothraciam, eaque quæ Lemni nocturno aditu occultè coluntur* (3).

(3) De Nat. Deor. L. 1.

Les Anciens connoissoient encore d'autres Cabires, dont les uns, comme nous le dirons dans un moment, étoient fils de Vulcain, & les autres fils de Mercure. Mercure lui-même, selon Herodote (4), étoit au nombre de ces Dieux, ainsi que Cerès qui étoit surnommée Cabiria, Proserpine, Cybele, Promethée, &c. Car les Grecs qui ramenoient tout à

(4) Voyez cy-dessous.

leur Religion, pensoient des Cabires bien autrement que les Egyptiens qui leur en avoient donné la connoissance. La tradition des Thebains portoit, ainsi que le dit Pausanias (1), « qu'il y avoit autrefois une ville en ce lieu, & des hommes » appellés Cabires; que Promethée l'un d'eux, & son fils » Etneus, ayant eu l'honneur de recevoir Cerès, la Déesse » leur confia un dépôt, & l'usage qu'on en fait: voilà ce que » je ne puis divulguer. Mais du moins peut-on tenir pour » certain que les mysteres des Cabires sont fondés sur un pre- » sent que Cerès leur fit ».

» Lorsque les Epigones eurent pris Thebes, dit le même Au- » teur, les Cabires ayant été chassés par les Argiens, le culte de » Cerès Cabiria demeura interrompu pendant quelque temps. » Dans la suite Pelargé, fille de Potneus, & Istmias son mari le » retablirent, mais en même temps ils le transfererent dans » un lieu nommé Alexiarès, hors des anciennes limites où » il avoit été institué. Aussi-tôt Telondès & les autres Cabi- » res que la guerre avoit dispersés, se rassemblerent en ce » lieu . . . . . Au reste la Religion des Cabires & la sain- » teté de leurs ceremonies n'ont jamais été violées impu- » nément ».

Ainsi parle Pausanias, qui paroît confondre les Ministres des Cabires avec les Dieux-mêmes qui portoient ce nom: mais ce n'est pas dans la Grece qu'il faut chercher la veritable origine de ces Dieux. C'est dans l'Egypte, puisque nous trouvons dans Herodote (2) qu'ils étoient fils de Vulcain, le plus ancien de leurs Dieux, & qu'ils avoient un Temple à Memphis. En effet, cet Auteur ayant raconté de quelle maniere Cambyse s'étoit comporté dans le Temple de Vulcain, ajoute qu'il entra aussi dans celui des Cabires, dans lequel le Prêtre seul avoit permission d'entrer; & qu'après s'être moqué des Statues de ces Dieux, il avoit ordonné qu'on les fît brûler.

Les Pelasges qui connoissoient sans doute ces Dieux par le moyen des Egyptiens, ou, ce qui revient au même, par les Prêtresses de Dodone, en établirent le culte en Samothrace, & de-là chez les Atheniens; mais sans doute qu'ils ajouterent aux mysteres de ces Dieux, plusieurs infamies inconnues aux

(1) In Beot. c. 25.

(2) Liv. 3.

Egyptiens, puisque le même Herodote, dans l'endroit où il dit que les Grecs avoient reçu des Egyptiens la plûpart des ceremonies de leur Religion (1), avertit qu'il falloit en excepter la maniere infame dont ils representoient Mercure, qui leur venoit des Pelasges, lesquels après l'avoir mise en usage dans la Samothrace, l'apprirent aux Atheniens, d'où elle passa ensuite dans le reste de la Grece. « Ceux qui sont ini-» tiés, dit cet Auteur, dans les mysteres des Cabires, que ce-» lebrent les Samothraces, & qu'ils ont appris des Pelasges, » sçavent bien que ce que je dis est veritable. »

(1) Liv. 2. c. 51.

Il n'y eut point de lieu au monde où le culte des Cabires devint plus celebre qu'en Samothrace, où les Pelasges l'avoient établi. C'étoit-là qu'on celebroit ces affreux mysteres, qui avoient pris le nom de l'Isle même, & qu'on appelloit aussi les Orgies. Il falloit que les infamies qui accompagnoient ces mysteres, fussent bien abominables, ainsi qu'on l'a déja vû, puisque les Anciens qui se trouvoient engagés à parler des Cabires & du culte qu'on leur rendoit, protestent qu'ils n'oseroient les reveler. Pausanias (2) après avoir dit que le Temple que les Cabires avoient dans la Beotie, n'étoit qu'à sept stades du Bois sacré de Cerès Cabiria & de Proserpine, ajoute, *le Lecteur me pardonnera si je ne satisfais pas sa curiosité sur les Cabires, ni sur les ceremonies de leur culte & de celui de Cybele, &c.* Saint Clement d'Alexandrie, pour combattre avec plus d'avantage le Paganisme, a cru devoir reveler une partie de ces horreurs; mais ce qu'il en dit ne pouvant desormais servir au même dessein, on ne trouvera pas mauvais que je le supprime.

(2) In Beot. c. 25.

Arnobe nous apprend (3) que dans la celebration de ces mysteres, on tuoit un des initiés; apparemment pour l'offrir en sacrifice aux Cabires: *Oblivioni etiam Corybantia sacra donentur, in quibus sanctum illud mysterium traditur; frater trucidatus à fratribus.* Firmicus semble avoir copié Arnobe, lorsqu'il dit que dans les mysteres des Corybantes on honoroit l'homicide, puisqu'il arriva une fois qu'un initié y fut tué par deux de ses freres. *Celui*, continue-t'il dans un autre endroit, *qui veut verser le sang de son frere, n'a qu'à participer aux mysteres des Corybantes* (a). Mais sans prétendre justifier ces mys-

(3) Lib. 5.

(a) *In sacris Corybantium parricidium colitur; nam unus frater à duobus interemptus*

teres, je crois que le fait que rapporte Arnobe, & après lui Firmicus, regarde quelque accident arrivé dans la fureur de quelques initiés qui tuerent leur frere. Les Anciens en effet ne nous apprennent rien de semblable. Ce qu'il y a de certain, c'est que ceux qui avoient commis quelque homicide, alloient à Lemnos pour en être expiés, comme nous l'apprend Hesichius (1). Quoiqu'il en soit, la fête des Cabires, instituée d'abord à Lemnos, fut adoptée par les habitans de l'Isle d'Imbros, & passa ensuite dans la Grece, sur-tout à Thebes, où elle devint celebre (*a*).

(1) Au mot Κόης.

Enfin la derniere question que nous devons examiner, est si l'on doit confondre les Cabires avec les Corybantes, les Curetes, les Dactyles Idéens, & les Telchiniens: & il faut avouer d'abord que plusieurs Anciens ne les distinguent pas les uns des autres. Strabon dans l'endroit que j'ai cité, rapporte le sentiment de Scepsius & de quelques autres Auteurs qui le soutiennent; & parmi les Modernes, Vossius & M. Altori ont suivi la même opinion. Pour moi, je crois qu'il faut les distinguer, & voici les raisons sur lesquelles je me fonde. D'abord, Sanchoniathon, Herodote, Pherecyde & Nonnus, qui parlent des Cabires & qui donnent leur genéalogie, ne font mention ni des Corybantes, ni des Dactyles, ni des Curetes. Selon tous les Anciens, les Cabires étoient au nombre des grands Dieux, des Dieux puissants: or, on n'a jamais rien dit de pareil des Corybantes, ni des autres que je viens de nommer. L'idée que donnent des Dactyles les meilleurs Auteurs, est qu'ils étoient originaires de l'Isle de Crete; qu'ils furent les premiers qui trouverent l'art de forger le fer, après l'embrasement du mont Ida: évenement qui fait une des époques des Marbres de Paros; enfin qu'ils étoient cinq, comme leur nom, tiré des doigts de la main, le prouve sans replique. Certainement cette idée n'est point celle que donnent des Dieux Cabires Sanchoniathon, Herodote, & les autres Aciens que j'ai cités.

Ce qu'on a dit des Curetes, qu'ils eurent soin de l'enfance

est . . . . *Qui fraternum desiderat sanguinem, Corybantium sequatur institutum.* Firmicus, de Cor. prof. Relig.

(*a*) Voyez Meursius, *Græcia fer.* L. 4. au mot ΚΑΒΕΙΡΙΑ.

de Jupiter, & qu'ils s'étudioient à empêcher qu'on ne l'entendît crier, en faisant du bruit avec leurs lances, & dansant autour de lui, ne s'accorde nullement avec ce que l'Antiquité rapporte des Cabires. Pour les Corybantes, c'étoient des Prêtres de Cybele, qui dans les Mysteres de cette Déesse sautoient aussi en dansant, & faisoient un grand bruit avec leurs armes. Les Telchiniens étoient pareillement regardés comme des Enchanteurs, qui couroient le pays pour dire la bonne-avanture, & s'attirer l'admiration du peuple, toujours prêt à admirer ce qui lui paroît merveilleux.

Mais, dira-t'on, les mysteres de Samothrace, ou des Cabires, sont souvent appellés les mysteres des Corybantes, ainsi qu'on l'a vû dans les autorités mêmes dont je me suis servi. C'est-là précisément ce qui peut avoir trompé les Auteurs que je refute. Les Corybantes étoient les Ministres de ces mysteres, non seulement à Lemnos & à Imbros, mais aussi dans toute la Phrygie & ailleurs : est-il étonnant qu'on ait nommé indifferemment ces mysteres, les mysteres des Corybantes, ou les mysteres des Cabires ? Il est donc certain qu'il ne faut pas confondre les Cabires avec les Corybantes, les Dactyles, &c. ni prendre pour ces Dieux si respectés dans l'antiquité, les Ministres de leur Culte ; Ministres qui par leur conduite se rendirent extrémement méprisables. On parlera encore des Corybantes dans l'Histoire de Cybele, dont ils étoient les Ministres.

Mais que penserons-nous d'une ancienne Inscription que rapporte M. Altori, par laquelle il paroît que les Cabires sont confondus avec les Dioscures ? *Caïus, fils de Caïus Acharnanien, qui a été fait Prêtre des grands Dieux Dioscures Cabires, a posé ce Monument en l'année où Dionysius fut Archonte après Liciscus.* Je dis, & c'est encore une autre question à examiner, qu'on a quelquefois confondu les Cabires avec les Dioscures, & les Anaces ou Anactes ; sentiment adopté par l'Antiquaire que je viens de nommer, & qu'il tâche de prouver par le passage de Ciceron que j'ai rapporté dans ce Chapitre : mais je crois qu'il faut les distinguer les uns des autres, comme le prouvent leurs Génealogies. Selon Ciceron, les Anaces & les

Dioscures étoient fils de Jupiter l'ancien : les Egyptiens donnoient pour Pere à ces Dieux, Vulcain ; & les Pheniciens, Sydik. Je sçais que, suivant plusieurs Sçavants modernes, ce Sydik étoit le même que cet ancien Jupiter ; mais sur quel fondement le croient-ils ? C'est ce que j'ignore. D'ailleurs l'Auteur que je viens de citer, nomme ces trois Anaces, Tritopatreus, Eubuleus, & Dionysius, & nous avons vû que les Anciens donnent des noms bien differents aux Cabires ; ce que nous allons voir plus en détail en rapportant ce qu'en ont dit ces Anciens.

Des Dieux Anaces ou Anactes

(1) *In Theseo.* (2) *Græcarum Affect. l. 8.* (3) Διόσκουροι.

Plusieurs Auteurs, parmi lesquels sont Plutarque (1), Theodoret (2), & quelques autres, ne mettent au rang de ces Dieux que Castor & Pollux, les deux Dioscures, ou fils de Jupiter (3), dont je raconterai l'Histoire en parlant des Argonautes, qu'ils accompagnerent à la conquête de la Toison d'or ; mais Ciceron, plus exact en cela, parle de trois sortes d'Anaces : les premiers étoient fils d'un ancien Jupiter, Roi d'Athenes, & de Proserpine, & ils se nommoient Titopatreus, Eubuleus, & Dionysius ; les seconds étoient fils de Jupiter troisiéme & de Leda ; c'étoient Castor & Pollux. Les derniers enfin étoient Aleo & Melampus Emolus, fils d'Atrée (*a*). Quelques Anciens en mettent un plus grand nombre, puisqu'ils les confondent avec les douze grands Dieux. En effet Pausanias raconte qu'Hercule, après avoir saccagé Elis, pour se venger d'Augias, éleva six Autels aux douze grands Dieux ou Anactes, ensorte qu'il y avoit deux de ces Dieux pour chacun de ces Autels. L'Ancien Scholiaste de Pindare nomme quelques-uns de ces Anactes ; mais le passage où il en parle, est trop corrompu pour qu'on en puisse tirer rien de certain.

(a) Διόσκουροι *etiam apud Græcos multis modis numerantur. Primi tres qui appelantur Anaces, Athenis ex Jove Rege antiquissimo & Proserpinâ nati, Tritopatreus, Eubuleus, Dionysius. Secundi Jove tertio nati & Leda, Castor & Pollux. Tertii dicuntur à nonnullis Aleo & Melampus Emolus, Atrei filii, qui Pelope natus fuit.* Cic. de Nat. Deor. l. 3.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur l'étymologie du nom que portoient ces Dieux. Plutarque croit qu'il fut donné aux Tyndarides, ou à cause qu'ils avoient procuré la Paix (*a*), ou parce qu'on les avoit placés parmi les astres; ce qui fait dire à Horace, *Sic fratres Helenæ lucida sidera* (1), ou pour d'autres raisons qui ne sont pas meilleures (*b*).

(1) Lib. 1. Ode 3.

Voici le passage de Plutarque, suivant la traduction de Mr. Dacier. « Castor & Pollux étant maîtres dans Athenes, ne » demanderent qu'à être initiés. . . . Ils furent donc reçus dans » la Confrérie des grands Mystères, après avoir été adoptés » auparavant par Aphidnès, comme Hercule l'avoit été par » Pylius. On leur rendit des honneurs divins, & on les » appella *Anaces*, soit parce qu'ils avoient fait cesser la guerre, » ou qu'ils avoient eu si grand soin des Atheniens, que, » quoique la Ville fût pleine de Troupes, personne n'y avoit » reçu le moindre déplaisir; car ce mot est tiré d'un terme » qui signifie *proteger*, *avoir soin*, & peut-être que de là les » Rois ont été appellés *Anactes*, comme Protecteurs, ou » Peres des peuples. Il y en a pourtant qui disent, que ce » nom fut donné aux Tyndarides à cause de leurs étoiles qui » paroissent dans le Ciel; car les Atheniens disent *Anecas* » & *Anecathen*, ce que les autres disent *Ano* & *Anothen*, » *en haut* (*c*). » Quoiqu'il en soit, Castor & Pollux furent bien mis, à la verité, au nombre des Dieux Anactes pour la raison que je rapporterai dans la suite; mais ils n'étoient pas les seuls, ni les plus anciens Dieux de ce nom, qui ne fut connu des Grecs qu'à l'arrivée des Pheniciens, parmi lesquels les Descendans d'Enac qui avoient regné à Arbé, ou Hebron, comme on le voit dans Josué (*d*), étoient fameux, ainsi que

(a) *Sed hic*, Plutarchus, *arbitratur posse etiam ex eo nomen videri, quia procurâint* ἀνοχὰς, *sive inducias; vel ab* ἄνω, *hoc est* supra, *quia in cælis inspiciuntur*. Vossius de Idol. l. 1. c. 13.

(b) *Putabat Eusthatius in Odyss.* l. ε, ἀνακὰς *vocatos, quia Græcè* ἀνακῶς *dicunt pro* φροντιστικῶς, *curiosè*. Vossius, loco cit.

(c) Mr. Dacier dans la Note qu'il a faite sur cet endroit de Plutaque, adopte l'étymologie qui fait venir le mot d'*Anactes*, d'*Anassein*, *avoir soin*, & le prouve par quelques autorités; mais il y a plus d'apparence, qu'il étoit étranger à la Grece.

(d) *Deditque eis Josue urbem Arbe Patris Enac, ea est Hebron.* Josué 15. v. 15. Et ailleurs il dit: *Nomen autem Hebronis olim fuerat Cariatharbe: hic fuerat homo inter Enacinos maximus.* Josué 11. v. 11.

nous le dirons dans l'Histoire des Geants. Inachus étoit de cette race. Il y a bien de l'apparence même que le nom d'Inachus n'étoit pas le nom propre de celui qui conduisit la premiere colonie dans la Grece, & qu'il ne lui fut donné que par allusion à Enac ; mais nous discuterons ce point plus particulierement dans le 3e. Volume. Au reste je suis persuadé qu'on ne donna pas le nom d'Anactes à tous les Rois en général (quoique ce nom dans la Langue Grecque veuille dire proprement *un Roi*) (a); mais à ceux des Descendans d'Inachus, qui se rendirent célébres par leurs belles actions.

Vossius est bien persuadé aussi que le nom des Dieux Anactes étoit originaire de Phenicie; mais il croit qu'il avoit été apporté dans l'Occident par Cadmus, ou par les Chananéens, que Josué avoit obligés par ses conquêtes de sortir de Phenicie, & qui s'étoient retirés dans la Grece; & il ajoûte que les Spartiates qui se disoient Alliés des Israëlites, comme nous l'apprend Joseph (1), étoient une colonie de ces Chananéens, dont la plûpart descendoient d'Abraham par Agar & Cethura: & c'est pour cela que les plus fameux des Anactes Grecs, étoient Castor & Pollux, originaires de Sparte; les Lacédemoniens leur ayant donné ce nom pour honorer la memoire des Descendans d'Enac, dont ils avoient oüi raconter tant de merveilles. Il est sûr que les Grecs connoissoient cet Enac, dont il est fait mention dans les Livres sacrés, & qu'ils sçavoient que c'étoit un Homme d'une taille extraordinaire, & le Pere des Geants. Ce que raconte Pausanias du Geant Asterius, en est une preuve. *Vis-à-vis de Milet*, dit cet Auteur (2), *il y a l'isle Ladé, qui se sépare en deux autres petites isles, dont l'une porte le nom d'Asterius, parce qu'Asterius y a son tombeau. Il étoit fils d'Anax que l'on dit avoir été fils de la Terre. Le corps d'Asterius n'a pas moins de dix coudées de long.* Il n'est pas étonnant au reste que les Grecs ayent publié que cet Enac, ou comme ils l'appellent Anax, étoit fils de la Terre; c'étoit l'origine qu'ils donnoient à ceux qu'ils ne connoissoient qu'imparfaitement. Voilà, je crois ce qu'on peut dire de plus

(1) Ant. l. 12.

(2) In Att. c. 35.

(a) *Anaces, Reges.* Homere donne ce nom à la plûpart des Dieux & des Rois, pour marquer le soin qu'ils prenoient de leurs peuples; & on le trouve sur plusieurs Médailles: il vient du Verbe ἀνάσσω, *Regno.*

vraisemblable

vraisemblable sur les Dieux Anactes, si connus dans les Poëtes Grecs. Passons maintenant aux Dieux Pataïques, qui ont une même origine.

CHAPITRE IX

Des Dieux Pataïques.

Les Pataïques ou Patæques, car ce nom se prononçoit de ces deux manieres, étoient, selon Hesichius (*a*), des Dieux Pheniciens, dont on mettoit les Statuës sur la Poupe des Vaisseaux. Si nous en croyons Herodote, ils avoient beaucoup de ressemblance, au moins quant à leurs figures, à de petits Pygmées; & ils étoient si mal faits qu'ils attirerent le mépris de Cambyse, lorsqu'il entra dans le Temple de Vulcain en Egypte : Voici ce qu'en rapporte cet ancien Historien. » Cambyse étant entré un jour dans le Temple » de Vulcain, fit à l'image de ce Dieu une infinité d'in- » jures & d'ignominies, parce qu'elle ressembloit à ces Dieux » que les Pheniciens appellent *Pataïques*, & qu'ils mettent » à la prouë de leurs Vaisseaux. J'avertirai en passant ceux qui » ne les ont pas vûs, qu'ils sont faits comme des Pygmées. » Il entra aussi dans le Temple des Cabires, où il n'est per- » mis à personne d'entrer, si ce n'est au Prêtre, & fit brûler » toutes les Statuës qui y étoient, après s'en être moqué; » car elles sont semblables à celles de Vulcain, dont ces » Peuples disent que les Cabires sont descendus ». Surquoi il est bon de remarquer 1°. que les Statuës des Dieux Pataïques & des Cabires, étoient fort ressemblantes, & que parmi les Egyptiens Vulcain, le plus ancien de leurs Dieux, étoit représenté comme eux, ainsi que le furent dans la suite, chez les Grecs & les Romains, les Dieux Penates; 2°. qu'Herodote se trompe, lorsqu'il dit que les Pheniciens mettoient leurs Dieux Pataïques sur la prouë de leurs Vaisseaux, au lieu que c'étoit sur la Pouppe, comme Hesichius, Suidas (*b*),

(a) Παταίκοι : *Dii Phenices, quos statuunt ad Puppes Navium.* Hesichius, verbo Παταίκοι. Suidas, Harpocration, & Phavorin disent la même chose.

(b) Παταίκοι *Phenicii in Puppibus collocati.*

& après eux Scaliger & Bochart (*a*) en conviennent ; & ni les Pheniciens ni les Grecs, chez qui cette coûtume étoit passée, ne renverserent jamais cet ordre. Aussi l'on mettoit toûjours sur la Pouppe l'image d'un de ces Dieux, qui étoit regardé comme le Patron & le Protecteur du Vaisseau ; ce qui fait dire à Perse (1) : *Ingentes de Puppe Dei.* & à Ovide

(1) Sat. 6.

Accipit & pictos Puppis adunca Deos. (2)

(2) Epist. Paridis.

Au lieu qu'on ne mettoit sur la prouë que la figure de quelque animal ou de quelque monstre, qui donnoit son nom au Navire ; ce qu'Ovide exprime par ce vers :

Navis & à picta Casside nomen habet.

C'est pour cette raison qu'on avoit coutume d'orner de fleurs & de couronnes la Pouppe des Vaisseaux, comme le lieu consacré à la Divinité qui le protegoit, ainsi que nous l'apprend Virgile :

Puppibus & læti Nautæ imposuere coronas (3) ;

(3) Georg. l. 1.

ce que l'on n'observoit pas à l'égard de la prouë, où l'on ne voyoit que la figure de quelque animal qui ne meritoit pas les mêmes hommages.

Que si on demande l'origine de ce nom, je répondrai que nos plus sçavans Auteurs le tirent ou de l'Hebreu ou du Phenicien ; soit comme le prétend Scaliger, du mot Hebreu *Patach*, *insculpere*, graver ; ou selon Bochart (*b*), de *Batach*, *considere*, avoir confiance : étymologies qui conviennent parfaitement l'une & l'autre à l'usage que faisoient les Pheniciens, & après eux les Grecs, des Dieux Pataïques.

Au reste, l'usage de donner aux Vaisseaux le nom des animaux qui étoient représentés sur la prouë, est très-ancien ; nous voyons en effet que Virgile nomme ceux qui composoient la Flotte d'Enée, le Centaure, la Baleine, &c.

(a) *Aliud Tutela, aliud παράσημον insigne Navis ; illius locus perpetuus in Puppe, hujus in prora fuit.* Bochart Chan. l. 2. c. 3. Scaliger dit la même chose, *Can. Chron.*

(b) Bochart, *Chan.* l. 2. c. 3. prouve que les Pheniciens & les Hebreux changoient souvent le *P*, en *B*, & prononçoient *Balach* au lieu de *Palach*, & *Bataïque* au lieu de *Pataïques*.

Consultez sur cet article Selden, *de Diis Syriis*, Synt. 2. c. 16.

CHAPITRE X.

Des Dieux Palices.

MACROBE (1), dans l'endroit de ses Saturnales, où il fait l'éloge de l'érudition de Virgile, qui avoit sçu employer dans ses ouvrages plusieurs morceaux tirés de l'Histoire Grecque, cite, entre autres passages de ce grand Poëte, les vers du 9e. Livre de l'Eneïde: (1) Saturn. l. 5. c. 19.

> . . . . *Symetia circum*
> *Flumina, ubi placabilis ara Palici,*

& dit qu'aucun Auteur Latin n'a parlé de ces Dieux, si connus en Sicile, & qu'Æschile, Poëte Sicilien, dans sa Tragedie intitulée *Ætna*, est le premier qui en ait rapporté l'origine de cette sorte (*a*). Ce fut près du Fleuve Symete, qui coule dans la Sicile, que Jupiter devint amoureux d'une Nymphe nommée Ætna, d'autres la nomment Thalie, laquelle pour derober à Junon la connoissance de sa foiblesse & éviter sa vengeance, pria son Amant de la cacher dans les entrailles de la terre; ce qu'elle obtint: & lorsque le terme où elle devoit accoucher, fut arrivé, il sortit de la terre deux enfans, qui furent appellés *Palices*, comme qui diroit, *sortis de la terre où ils étoient entrés* (*b*). Ces deux enfans furent mis dans la suite au rang des Dieux.

Mais ce n'est-là qu'une fable, inventée sur l'équivoque du nom de ces Divinités. C'étoit une ressource ordinaire aux Grecs, quand ils vouloient rechercher l'origine de leurs Dieux, d'inventer des Histoires sur le frivole fondement des étymologies d'une Langue qu'ils n'entendoient pas: & la fable que nous expliquons ici, en est une preuve manifeste, puisque le culte des Dieux Palices étoit venu de Phemicie, comme leur nom ne laisse aucun lieu d'en douter. Il est très-proba-

(*a*) Macrobe confirme en ce Chapitre tout ce qu'il dit des Palices, par les témoignages non seulement d'Æschile, mais aussi de Callias, de Palemon & de Xenagore.

(b) *Palici*, *ἀπὸ τοῦ πάλιν ἱκέσθαι.* Macrob. loco cit.

ble qu'il vient du mot Hebreu *Palichin*, qui signifie *venerable*, *respectable*, comme Bochart le prouve (*a*); ce que le Poëte Æschile, d'où Macrobe a emprunté la fable, semble insinuer, lorsqu'il dit que Jupiter avoit ordonné qu'on donnât aux Dieux Palices, le titre de *respectables*. Hesichius confirme aussi l'heureuse conjecture de Bochart, puisqu'il dit qu'Adranus, dont le nom est aussi Phenicien, étoit pere des Palices: car apparemment on ne donnera pas dans l'erreur ridicule de quelques Sçavans, qui ont crû qu'il falloit lire dans Hesichius, *Adrien*, au lieu d'*Adranus*, comme si cet Empereur Romain qui ne fut mis au rang des Dieux, que cent quarante ans après la venuë de Jesus-Christ, pouvoit avoir été le pere de ces anciennes Divinités, dont le culte étoit célebre dans la Sicile plusieurs siécles avant qu'il fût au monde; & avoir donné son nom au fleuve Adranus, qui le portoit long-tems auparavant.

Cet Adranus, au reste, qu'Hesichius dit avoir été le pere des Palices; contre l'opinion d'Æschile, qui assûre qu'ils étoient fils de Jupiter, est un Dieu inconnu hors de la Sicile; ainsi il y a bien de l'apparence qu'il étoit le même que l'Adramelech, dont il est parlé dans le second Livre des Rois (1), & dont le nom veut dire, *un Roi magnifique*, & que son culte, de même que celui des Palices, fut porté dans cette Isle par les Colonies Syriennes ou Pheniciennes, qui vinrent s'y établir; c'est ce que nous apprend Bochart (2); & sa conjecture paroît tout à fait vraisemblable. Car enfin on doit préferer au sentiment d'Hesichius, qui donne Jupiter pour pere aux Palices, celui d'Æschile, qui prétend qu'ils étoient fils d'Adranus, & qui comme Sicilien d'origine, devoit mieux connoître les antiquités de son Pays, que le Lexicographe Grec que je viens de citer.

(1) Cap. 17.

(2) Loc. cit.

Quoiqu'il en soit, les Palices étoient fort honorés dans la Sicile, & Diodore assûre (*b*) qu'ils avoient un Temple près de la Ville d'Erice (*c*), également respectable par son antiquité & par les choses admirables qui y arrivoient. En effet il y avoit près de ce Temple, si nous en croyons Macrobe (3),

(3) Loc. cit.

(a) *Chan.* l. 1. c. 28. Ce mot vient de *Pelach; colere, venerari.*

(b) *Fanum hoc tum antiquitate, tum religiosâ veneratione; quod in eis multa rara & stupenda eveniant.* Diod. Lib. 11.

(c) Elle étoit sur une montagne de ce nom: c'est aujourd'hui Trajano Vecchio.

après Æſchile & Diodore, deux petits Lacs d'eau bouillante & enſouffrée, toûjours pleins ſans jamais deborder, que l'on appelloit *Delli*, & que le peuple crédule honoroit avec beaucoup de reſpect, s'imaginant qu'ils étoient les freres des Palices, ou plûtôt que c'étoit de cet endroit-là qu'ils étoient eux-mêmes ſortis, lorſque leur mere en accoucha. *Nec longè inde lacus breves ſunt, ſed immenſum profundi, aquarum ſcaturigine ſemper ebullientes, quos incolæ* Crateras *vocant, & nomine* Dellos *appellant, fratreſque eos Palicorum æſtimant, & habentur in cultu maximo* (1). Ovide les décrit auſſi. C'étoit près de ces deux baſſins que l'on faiſoit les ſermens ſolemnels, & c'étoit-là qu'étoient déterminées les affaires, dont la déciſion étoit la plus difficile. Ceux qui étoient appellés à ce ſerment, ſe purifioient ; & après avoir donné caution de payer, ſi les Dieux les y condamnoient, ils s'approchoient de ces baſſins, & juroient par la Divinité qui y préſidoit. Si leur ſerment étoit ſincere, ils ſe retiroient ; mais les parjures étoient punis ſur le champ, comme tous les Auteurs qui en ont parlé, en conviennent, (1) Loc. cit.

Perque lacus altos, & olentia ſulphure fertur
Stagna Palicorum, ruptâ ferventia terrâ (2). (2) Ovide.

Et qui præſenti domitant perjura Palici
Pectora ſupplicio (3). (3) Sil. Ital. lib. 14.

quoiqu'ils ne ſoient pas d'accord ſur le genre de punition. Macrobe prétend qu'ils tomboient dans un de ces Lacs, où ils ſe noyoient. *Quod ſi fideliter faceret, diſcedebat illæſus ; ſi verò ſubeſſet jurejurando mala conſcientia, mox in lacu amittebat vitam falſus jurator* (4). Polemon aſſûre qu'ils mouroient ſubitement ; Ariſtote & Stephanus diſent qu'ils étoient devorés par un feu ſecret ; & ſelon Diodore, il y en avoit qui perdoient la vie (*a*). (4) Macrob. *ibid.*

Que ces differens châtimens ſoient vrais, ou qu'ils n'ayent été inventés que pour épouvanter les parjures, comme il paroît par la diverſité de ces opinions, il eſt ſûr qu'on ne s'appro-

(*a*) Solin, Priſcian & Iſidore diſent la même choſe d'une fontaine de Sardaigne ; mais ils ont confondu cette Iſle avec la Sicile, qui n'en eſt pas éloignée, comme Saumaiſe l'a judicieuſement remarqué.

choit de ces Bassins & des Autels de ces Dieux implacables (a) qu'avec beaucoup de frayeur, & ce lieu étoit un asyle assûré pour les Esclaves maltraités ; leurs maîtres étant obligés pour les retenir, de les traiter avec plus d'humanité ; ce qu'ils observoient religieusement de crainte de s'attirer quelque châtiment redoutable. N'oublions pas de dire que les anciens habitans de Sicile avoient appellé ces deux Lacs, *Delli* (1), d'un mot Arabe, qui veut dire *indiquer* ; parce que les fermens qu'on y faisoit, découvroient la verité ; ou, ce qui est encore plus vraisemblable, du mot d'Hebreu *Daal*, *puiser*. J'adopte volontiers cette étymologie, parce qu'elle semble s'accorder mieux avec ce qu'Aristote dit au sujet des fermens, dont nous avons parlé. Selon ce Philosophe, on écrivoit le ferment qu'on faisoit à ces Dieux, sur des billets qui surnageoient, si celui qui le faisoit, juroit pour une chose vraie ; & qui tomboient au fond de l'eau, lorsqu'on se parjuroit. Comme la coûtume de ces fermens venoit d'Orient, ainsi que le culte des Dieux Palices, il y a bien de l'apparence que c'étoit une imitation de ce qui est écrit dans le Livre des Nombres, touchant les épreuves de l'eau qu'on faisoit boire aux femmes adulteres ; & les châtimens, dont parlent les Auteurs que j'ai cités, n'étoient peut-être qu'une tradition de ce qui arrivoit à celles qui étoient coupables du crime dont on les accusoit (b).

(1) Voyez Macrobe après Callias.

Mais il faut ajoûter ici que le Temple des Palices n'étoit pas seulement respectable par tout ce que je viens de dire, mais encore par les Propheties qui s'y rendoient de temps en temps. Macrobe, après Xenagore, raconte que la Sicile étant affligée par la famine, on consulta l'Oracle des Palices, & qu'il répondit que si on sacrifioit un certain Heros, que ces Auteurs ne nomment point, la sterilité cesseroit ; ce qui arriva. Les Siciliens, pour reconnoître ce bienfait, chargerent de fruits & de présens les Autels de ces Divinités favorables ; & c'est selon Macrobe, ce qui a fait dire à Virgile :

. . . . . . *Pinguis ara Palici.*

Quâ gratiâ Siculi omne genus frugum congesserunt in aram Pali-

(a) C'est ainsi que Macrobe les appelle.

(b) Les épreuves par le feu & l'eau on été long-temps en usage, surtout en France, même après l'introduction du Christianisme

corum. Ex qua ubertate ara ipsa pinguis vocata est (1). On porta dans la suite la superstition, jusqu'à immoler à ces Dieux des victmes humaines. Mais cette barbare coutume fut enfin abolie, & les Palices se contenterent des offrandes ordinaires : c'est à cela que l'ingénieux Poëte, que je viens de citer, fait allusion, lorsqu'il dit :

(1) Mac. l. cit.

. . . . . *Placabilis ara Palici.*

Stephanus parle de la Ville & de la Fontaine des Palices, & Forestus célébre Historien de Sicile, nous apprend que les deux Bassins, dont je viens de parler, portent aujourd'hui le nom de *Nephti.*

Je me suis principalement attaché dans cet article, à Macrobe, qui paroît avoir puisé ce qu'il dit des Palices, dans les Auteurs Siciliens; car outre le Poëte Æschile, il cite encore Xenagore & Callias qui avoient écrit l'Histoire de Sicile.

CHAPITRE XI.

Des Dieux des Perses.

SI l'on s'en rapporte à Thomas Hyde, sçavant Anglois, qui a fait un Traité de la Religion des anciens Perses (2), Ouvrage rempli de l'érudition la plus profonde, ce Peuple, dont on trouve encore, selon lui, quelques restes en Asie, sous le nom de Pharsis ou de Guebres, avoit une Religion beaucoup moins grossiere que celles de leurs voisins, & n'adoroit point, comme eux, de vaines Idoles. Il ne reconnoissoit qu'un Souverain Etre, dont le feu étoit le Symbole; & s'il rendoit un Culte religieux à cet Element, ce n'étoit qu'un Culte relatif à la Divinité qu'il représentoit. Cette Religion, qu'on appelle le Magisme, subsiste encore dans la Nation que je viens de nommer (3).

(2) De Rel. veter. Pers. eorumque Magorum. Oxoniæ 1700. in 4.

(3) Voyez ce qui a été dit là-dessus dans le Liv. III.

Mais quelques sçavantes que soient les recherches de cet Auteur, il est sûr que l'Antiquité a toûjours regardé les Perses comme un Peuple, qui adoroit non seulement le feu & le soleil, mais encore d'autres Divinités. Herodote (4) sou-

(4) L. 3. c. 16.

tient que les Perses croyoient que le Feu étoit un Dieu, & que la raison pour laquelle ils ne faisoient pas brûler leurs Morts, étoit parce qu'ils auroient cru commettre un sacrilége, si un Cadavre avoit été consumé par un Dieu. Plutarque (1), parlant des deux principes, Oromase & Arimanius, l'un bon, l'autre mauvais, ajoûte que les Perses, suivant la Loy de Zoroastre, honoroient Mithras, & l'invoquoient comme le médiateur entre ces deux Divinités. D'ailleurs si ce Mithras étoit le Soleil, comme nous le prouverons dans la suite, il est certain qu'ils adoroient cet Astre, à qui ils offroient des Chevaux en Sacrifice, ainsi que le dit Justin après Trogue Pompée : *Solem unum Deum esse credunt, & Equos ei Deo sacratos ferunt* (2). Le même Auteur raconte de quelle maniere Artaxerxès Mnemon obligea Aspasie, dont lui & son Fils étoient amoureux, à se faire Prêtresse du Soleil. Herodote, que nous venons de citer, dit la même chose des Massagetes, voisins des Perses. Il n'est donc pas douteux que le Feu, ou le Soleil, n'ait été adoré comme un Dieu par cet ancien Peuple. Ce qu'on invoque comme une Divinité ; l'objet d'un culte religieux, des vœux, des demandes, & des prieres, est un Dieu : or les Perses invoquoient le Soleil, lui offroient des Sacrifices, lui adressoient leurs prieres, & avoient des Prêtres destinés à son culte. Si les autorités, que je viens de rapporter, ne suffisoient pas pour le prouver, j'y joindrois Quinte-Curce, qui raconte que Darius, sur le point de combattre avec Alexandre, pour inspirer du courage à ses Troupes, invoqua le Soleil, Mithras, & le Feu. *Solem, Mithrem, sacrumque & divinum invocavit ignem* (3).

Les Perses honoroient donc le Feu, comme représentant le Soliel qui étoit leur grande Divinité : mais pour donner un Abregé de leur ancienne Religion, il faut rapporter tout ce qu'en disent Herodote & Strabon, les deux Anciens qui paroissent avoir le mieux connu cet ancien Peuple. « Voici, dit le premier de ces deux Auteurs (4), ce que j'ai appris des Ceremonies Religieuses des Perses. « Ils ne croyent » pas qu'il soit permis d'avoir ni Statuës, ni Temples, ni » Autels, & regardent, comme des insensés, ceux qui en » ont ; & cela, parce qu'ils ne pensent pas, comme font

(1) De Isid. & Osir.

(2) L. 1. c. 10.

(3) Q. Curt. l. 4. c. 13.

(4) L. c. 131.

» les Grecs, que les Dieux aient une figure humaine. Ils ont coutume de sacrifier à Jupiter sur les montagnes les plus élevées, appellant Jupiter, la vaste étenduë du Ciel. Ils sacrifient au Soleil, à la Lune, à la Terre, au Feu, & aux Vents; & c'est à ces Dieux seuls qu'ils offrent des Sacrifices, de toute antiquité. Outre cela, ils ont appris des Assyriens & des Arabes, l'usage de sacrifier aussi à Uranie: les premiers de ces deux Peuples nomment cette Venus, *Mylitta*, les seconds, *Alitta*, & les Perses l'appellent *Mitra* (1). Dans leurs Sacrifices, ils n'élevent point d'Autels, n'allument point de feu, & ne se servent ni de libations, ni de gâteaux; mais lorsque quelqu'un veut offrir un Sacrifice, il conduit sa Victime dans un lieu pur & net, & implore le Dieu auquel il veut l'offrir, ayant sur sa tête sa Tiare, environnée de Myrte. Il n'est pas permis à personne d'offrir le Sacrifice pour lui seul; il faut qu'il prie pour tous les Perses & pour le Roi. Lorsque le Sacrificateur a offert la Victime, & qu'il l'a coupée en piéces, il la couche sur l'herbe la plus tendre, sur tout sur celle qu'on nomme le treffle. Les chairs de la Victime étant ainsi disposées, le Mage qui assiste au Sacrifice, chante la Theogonie, que les Perses regardent comme une espece d'enchantement; & il ne leur est pas permis de sacrifier sans Mage. Quelques instans après, celui qui a offert la Victime, en enleve les chairs, & les employe à tels usages qu'il lui plaît. De tous les jours de l'année, celui qu'ils observent avec le plus de solemnité, est le jour de leur naissance. Les plus riches font rôtir un Bœuf ou un Cheval, ou un Chameau ou un Asne, pour en faire un festin public; les pauvres se contentent de donner quelques méchantes Brebis ».

(1) Herodote écrit ce nom sans aspiration.

Le même Auteur ajoûte dans le Chapitre 138. du même Livre, que les Perses ont encore une grande veneration pour les Fleuves, dans lesquels ils n'oseroient ni cracher, ni laisser couler leur urine. C'est pour cette même raison sans doute qu'il leur étoit défendu d'éteindre le feu avec de l'eau, n'employant pour cela que de la terre, ainsi qu'on peut le voir dans le Traité de Mr. Hyde, que j'ai cité au commencement de ce Chapitre.

Strabon, qui avoit fait un voyage en Cappadoce, Pays assez voisin de la Perse, s'est fort étendu sur la Religion de cet ancien Peuple (1), & ce qu'il en dit, doit être pour nous d'une autorité d'autant plus grande, qu'il convient presqu'en tout avec l'Auteur que je viens de traduire. « Les Perses, dit-il, n'ont ni Statues, ni Autels, & ils sacrifient dans des lieux élevés. Ils croyent que Jupiter est le Ciel : ils honorent le Soleil qu'ils appellent Mithras (2), la Lune, Venus, le Feu, la Terre, les Vents, & l'Eau. Ils sacrifient dans un lieu pur, & font des prieres (*a*) sur la Victime, qui est couronnée (3). Lorsque le Mage l'a découpée, chacun des Assistans en prend sa part, & on n'en laisse aucune pour les Dieux, croyant qu'ils n'exigent pour eux, que l'ame de la Victime : on dit pourtant, ajoûte-t'il, que quelquefois on jette dans le feu une partie de la graisse. Ils sacrifient surtout, au feu & à l'eau ; au feu du bois sec, dont ils enlevent l'écorce, après l'avoir couvert du gras du lard, & avoir répandu de l'huile dessus. Ils l'allument, non pas en soufflant, mais en faisant du vent avec une espece d'éventail. Si quelqu'un y souffloit, ou qu'il jettât dedans quelque ordure, il seroit puni de mort. Voici de quelle maniere ils sacrifient à l'eau ; c'est toûjours Strabon qui parle. Lorsqu'ils sont arrivés près d'un Lac ou d'un Fleuve, ou d'une Fontaine, ils font une fosse, & y étranglent la Victime, prenant bien garde que le sang ne rejaillisse pas jusqu'à l'eau ; car alors tout seroit souillé. Ensuite mêlant les chairs avec du myrte & du laurier, les Prêtres les font brûler ; & après quelques prieres ils répandent de l'huile & du lait, mêlés avec du miel, non pas dans le feu ni dans l'eau, mais sur la terre. Pendant que les Prêtres font les prieres, qui durent long-tems, ils tiennent à la main un faisceau de Tamarin. Dans la Cappadoce où l'on trouve un grand nombre de Mages Persans, qu'on nomme *Pyrethes*, ce n'est point avec un couteau qu'on frappe la Victime, mais on l'assomme avec un bâton ». Cet Auteur, comme on voit, confond la Religion des Perses,

(1) L. 15. p. 732.

(2) Herodote donne ce nom autrement écrit à Venus Uranie.

(3) Ce que ne dit pas Herodote.

(*a*) Casaubon a retabli la veritable leçon, en substituant des prieres, *precationes*, au mot d'imprecations, dont s'étoit servi Xilander dans sa Traduction.

dont il avoit oüi parler, avec celle des Mages de Cappadoce qu'il avoit vûs, & avec lesquels il s'étoit entretenu. Ce que je vais rapporter de lui au sujet des Pyrées, regarde uniquement ces derniers.

Les Pyrées, qu'il nomme πυραθεια, étoient, selon lui, de grandes enceintes, au milieu desquels étoit un Autel. Les Mages y conservoient le feu avec de la cendre, & y alloient tous les jours pour offrir leurs prieres, tenant à la main le faisceau dont j'ai parlé, & ayant la tête couverte de leurs Mitres, dont les bandelettes tomboient sur leurs visages & sur leurs lévres. C'est ce qui se pratiquoit surtout dans les Temples d'Anaïtis & d'Omanus ; car ces deux Divinités avoient leurs Temples, & on portoit la Statue du dernier avec beaucoup de pompe & de ceremonie ; c'est, poursuit Strabon, ce que j'ai vû moi-même (1). Ce qu'il ajoûte ensuite sur le respect que cet ancien Peuple avoit pour l'eau, dans laquelle on n'osoit même laver ses mains, encore moins les corps morts, ni jetter aucune ordure, il avouë qu'il l'avoit appris des autres.

(1) Voyez ce que je dis d'Omanus & d'Anaïtis, dans le Chap. suivant.

Quoiqu'il en soit, il est bon d'observer en passant, qu'il semble que Strabon se contredise dans le passage que nous venons de rapporter ; car après avoir dit au commencement, que les Perses n'avoient ni Temples, ni Statues, il parle dans la suite & du Temple, & des Statues d'Omanus & d'Anaïtis ; mais on peut le justifier, en disant que la premiere partie de sa narration, doit s'entendre de l'ancienne & primitive Religion des Perses, qui n'avoient alors ni Temples, ni Statues ; & que la derniere regarde les temps, où l'on avoit alteré la pureté de l'ancien culte. La première partie semble être copiée d'Herodote ; dans la derniere l'Auteur rapporte ce qu'il avoit vû lui-même quatre cens ans après : or il n'est pas étonnant que dans cet intervalle l'ancienne Religion de ce Peuple ait souffert quelque changement. Le fait même n'est pas douteux, puisque Clement d'Alexandrie (2) avance sur l'autorité de Berose (3), que les Perses, après une longue suite d'années, avoient commencé à rendre un culte divin à des Statues humaines ; usage qui fut introduit par Artaxerxès fils de Darius, & pere d'Ochus. Ce fut lui, con-

(2) In Protrep.

(3) L. 3. de ses Chald.

tinue cet Auteur, qui érigea le premier à Babylone, à Ecbatanes, & à Suse, la Statue de Venus Tanaïde, & qui apprit par son exemple aux Perses, aux Bactres, & aux Peuples de Damas & de Sardes, qu'il falloit l'honorer comme une Déesse.

Il est vrai que cet Auteur semble contredire Herodote, qui rapporte, comme nous l'avons vû ci-dessus, que le culte de cette Déesse étoit connu de son temps dans la Perse, & en même temps qu'il n'y avoit point de Statues des Dieux dans ce Pays; mais il se peut faire que ce culte ait précedé, & que le Prince que nomme Clement d'Alexandrie, y a ajoûté des Statues de la Déesse, comme Strabon l'a dit de celles d'Omanus & d'Anaïtis. Quoiqu'il en soit, je crois que les Perses n'eurent que fort tard des Temples & des Autels: de là sans doute la fureur que Xerxès exerça contre les Temples d'Athenes, qu'il fit brûler: on pouvoit bien croire à la verité qu'il voulut se venger des Atheniens, en détruisant ce qu'ils avoient de plus sacré; mais ne voulut-il pas aussi venger les Dieux, qu'il croyoit outragés par la nature du culte qu'on leur rendoit dans la Grece?

Les Philosophes Grecs ont beaucoup raisonné sur cette ancienne Religion des Perses; & quoique je ne veuille pas garantir leurs Allegories, je ne puis cependant m'empêcher de les rapporter. Voici comme en parloit Celse, au rapport d'Origene (1). On voit, dit-il, dans la doctrine des Perses & dans les mysteres de leur Mithras, le Symbole de deux Periodes célestes; de celle des étoiles fixes, de celle des Planétes, & du passage que fait l'ame par celles-ci. Ce Symbole est un Escalier élevé, qui mene jusqu'à une huitiéme Porte. La premiere de ces Portes est de plomb, la 2e. d'étain, la 3e. d'airain, la 4e. de fer, la 5e. de bronze mixte, la 6e. d'argent, la 7e. d'or. Les Perses attribuent la premiere à Saturne, le plomb marquant la lenteur de cette Planéte à parcourir son orbite: la 2e. à Venus, à laquelle ils comparent la mollesse & l'éclat de l'étain: la 3e. qui est ferme & solide, à Jupiter: la 4e. à Mercure, parce que le fer & le mercure sont bons à mettre en œuvre en toutes choses, & d'un grand usage dans le monde: la 5e. qui est d'une nature mê-

(1) Lib. 6. contra Cel-

lée & inégale, à Mars ; la 6e. qui est d'argent, à la Lune : la 7e. qui est d'or, au Soleil. N'est-ce pas prêter trop d'esprit & trop de raffinement aux anciens Perses ?

Suivant la doctrine que Zoroastre avoit enseignée, Plutarque (1) expliquant l'ancienne opinion des deux principes, l'un bon, qui étoit la lumiere ; l'autre mauvais, principe des tenebres, dit que les anciens Perses y en ajoûtoient un 3e. qu'ils nommoient Mithras. Ils invoquent, continuë cet Auteur, le Dieu Pluton & les tenebres, en cette maniere. Après avoir pilé dans un Mortier la plante nommée *Omomi*, ils la mêlent avec le sang d'un loup qu'on vient d'immoler, & emportent cette composition dans un lieu obscur, où le Soleil ne luit jamais. Ils croyent outre cela, que parmi les arbres & les plantes, les unes appartiennent au bon principe ; & les autres au mauvais ; & qu'entre les animaux, les chiens, les oiseaux & les herissons de terre, sont soumis au domaine du premier de ces deux principes ; & que tous ceux de ces animaux qui vivent dans l'eau, appartiennent au second. Oromase, selon eux, c'est toûjours Plutarque qui parle, est né de la plus pure lumiere, & Arimanius des tenebres ; & ces deux principes ont toûjours été en guerre l'un contre l'autre.

Tels sont les témoignages des Anciens au sujet de la Religion des Perses. On pourroit encore y en ajoûter d'autres ; mais ceux-là sont suffisans. Il faut remarquer seulement, que malgré les variétés qui s'y rencontrent, tous conviennent du moins que cet ancien Peuple adoroit le Soleil & le feu. Le sçavant Anglois, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, en convient aussi, mais il assûre en même-temps, que tous ces Auteurs se trompent, lorsqu'ils disent que les anciens Perses avoient des Temples & des Statues ; mais ce sçavant Homme n'a pas voulu faire attention lui-même, que quand il seroit vrai que les Guebres d'aujourd'hui ont un culte aussi épuré qu'il le prétend, il peut être arrivé que la Religion primitive de cet ancien Peuple ait reçu plusieurs changemens, comme on l'a prouvé, & qu'elle aura été épurée dans la suite par quelque Mage. Les changemens qui étoient arrivés dans cette même Religion depuis Herodote jusqu'au temps où vivoit Strabon, prouvent qu'il

peut bien y en être arrivé d'autres. Mais toute cette Mythologie Persane se développera mieux dans l'Histoire du Dieu Mithras, duquel je vais parler un peu au long.

ARTICLE I.

Mithras.

MITHRAS, ancien Dieu des Perses, n'a été bien connu en Europe, que depuis que son culte fut porté à Rome; translation qui se fit, selon Plutarque (1), du temps de la guerre des Pirates, l'an de Rome 687. C'est depuis cette Epoque, & surtout dans le temps du second & du troisiéme siécle de l'Ere Chrétienne, que le culte & les mysteres de cette Divinité furent célebres à Rome. Van-Dale qui prétend que le culte de Mithras n'a été connu en Grece & à Rome que depuis la venuë de Jesus-Christ, n'avoit pas sans doute fait attention à cet endroit de la vie de Pompée, écrite par Plutarque.

On ne sçauroit douter, que les Romains n'aient regardé Mithras & ne l'aient honoré comme le Soleil: les Inscriptions qui sont sur les Monumens qui représentent cette Divinité; *Deo Soli invicto Mithræ: au Dieu Soleil l'invincible Mithras*, en font foi. Cette Epithete, d'invincible, est souvent donnée au Soleil sur d'autres Monumens, & elle marque que cet Astre est le premier, & comme le Maître de tous les autres. Il est inutile de citer les Auteurs Grecs & Latins, qui assûrent que ce Dieu représentoit le Soleil: ils en conviennent tous; & leur sentiment étant conforme, à ce que nous apprennent à ce sujet les Inscriptions que l'Antiquité nous a transmises, il n'y a nul lieu d'en douter. Cependant Herodote que nous avons cité plus haut, prétend que parmi les Perses, Mithras, dont il écrit le nom sans aspiration, étoit Venus Uranie, & ajoûte qu'ils en avoient reçu le culte des Assyriens & des Arabes, qui la nommoient, les premiers Mylitta, & les seconds Alitta. Mais nous suivons l'opinion commune, selon laquelle ce Dieu étoit le Soleil; ce qui est incontestable, du moins à l'égard des Grecs & des Romains.

Malheureusement les Monumens qui nous restent de Mi-

(1) Vie de Pompée.

thras, & qui ſont en très-grand nombre, ont tous été faits en Italie, & nous n'avons aucune figure Perſane de ce Dieu: car je ne crois pas qu'on le trouve dans celles que Chardin, & après lui Corneille le Brun ont copiées à Chilminear, qu'on croit avoir été l'ancienne Perſepolis. Cependant quelques Antiquaires ont cru le voir dans trois de ces Figures, qui repréſentent trois hommes de bout avec de longues barbes, ayant ſur la tête une eſpece de bonnet, ſemblable à un Turban applati par le haut. Ces trois Prêtres enfoncent un poignard dans le ventre de trois animaux, qu'on croit être un lion, un griffon & un cheval; le fait eſt inconteſtable pour les deux premiers: pour le troiſiéme, il paroît bien par la tête & par les pieds que c'eſt un cheval, mais la queuë eſt differente de celle de cet animal.

Si le Dieu Mithras étoit ainſi repréſenté par les Perſes, il faut que les Romains qui en reçurent le culte & les myſteres, euſſent bien changé la maniere de le peindre; car il nous reſte pluſieurs Monumens de cette Divinité, qui ne reſſemblent guéres à celui que nous venons de décrire. Ces Monumens ont été pour la plûpart deterrés à Antium, aujourd'hui Nettuno, & expliqués ſçavamment par Mr. della Torré, depuis Evêque d'Hadria (1). On en trouve quelques autres dans la Galerie Juſtinienne & dans d'autres Antiquaires; avec cela quelques Inſcriptions dans Gruter. Toutes ces images ſe reſſemblent, à cette difference près, que les unes ſont plus chargées de figures que les autres.

(1) Monum. vet. Antii. Romæ 1700. in 4

La premiere, & en même-temps celle qui paroît la plus composée, étoit dans la maiſon d'Octavio Zeno. Elle repréſente un jeune-homme avec un bonnet Phrygien, une tunique, & un manteau qui ſort en voltigeant de l'épaule gauche. Ce jeune-homme tient le genou ſur un Taureau atterré, & pendant qu'il lui tient le muffle de la main gauche, il lui plonge de la droite un poignard dans le cou (*a*). Au côté droit de ce Monument ſont deux jeunes garçons, dont les habits & les bonnets ſont ſemblables à celui de Mithras, qui eſt ſur le Taureau. Chacun de ces deux jeunes hommes tient un

(*a*) Voyez cette figure & les autres dans l'Antiquité Expliquée du Pere de Montfaucon. Tome I. p. 373. & dans l'ouvrage de M. della Torré.

flambeau, l'un élevé, l'autre baissé en terre par le bout allumé. Un chien s'avance vers le cou du Taureau, comme pour lécher le sang qui sort de la playe. Auprès du chien est un serpent étendu & sans action. Un lion couché auprès du serpent, y paroît aussi sans aucune action marquée. Sous le ventre du Taureau est un Scorpion qui de ses deux pinces tient les parties du Taureau. Devant la tête de cet animal est un arbre, où est attachée une torche allumée, & d'où pend une tête de bœuf. Derriere Mithras est un arbre avec un Scorpion, & un flambeau, dont le bout allumé est tourné en bas. Plus haut, vis-à-vis la tête de Mithras, est un corbeau.

Le couronnement de ce Bas-relief, est encore fort singulier. C'est une suite de figures sur la même ligne, dont la premiere est un Soleil rayonnant, avec des ailes, & monté sur un char tiré par quatre chevaux, qui paroissent extrémement agités, & regardent les quatre parties du monde. Près du char est un homme nud, qu'un serpent entortille à quatre replis depuis les pieds jusqu'à la tête. On voit après, trois Autels flamboyants, & entre ces Autels trois grandes phioles quarrées; puis un autre homme nud, entortillé, comme le premier, d'un serpent : ce dernier a des ailes, & une Pique à la main gauche. On trouve ensuite quatre Autels, avec autant de phioles. La Lune sur son char trainé par deux chevaux, qui paroissent extrémement fatigués, termine ces figures. Elle est debout sur son char, avec des ailes, & ayant sur sa tête la figure d'un croissant.

J'ai décrit dans le dernier détail ce Bas-relief, parce qu'il contient presque tout ce qui est sur les autres. C'est toûjours un jeune-homme, qui égorge un Taureau, toûjours les mêmes Symboles, quoique en moindre quantité ; à la seule difference près, que sur l'un des autres Bas-reliefs, qui est celui de la Vigne-Borghese, on lit sur la cuisse de l'animal l'Inscription de *Soli Deo invicto Mithræ*, & près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard, ces mots barbares *Nama Sebezio*. Ainsi, en expliquant cette figure, nous aurons une connoissance exacte de ce qui est représenté sur les autres ; que l'on peut voir dans les Antiquaires.

La simple description des figures, qui représentent Mithras, annonce évidemment qu'il s'agit du Soleil, de sa puissance, & de ses influences. Stace, dans une invocation qu'il fait à cet Astre, & son sçavant Commentateur, ont bien compris cette Mythologie.

Adsis, ô memor officii, Junoniaque arva
Dexter ames; seu te roseum Titana vocari,
Gentis Achemeniæ ritu, seu præstat Osirim
Frugiferum; seu Persei sub rupibus antri,
Indignata sequi torquentem cornua Mithram (1).

(1) Theb. l. 1. in fine.

» Soleil, soyez-moi favorable . . . . soit que je vous invoque
» sous le nom de Titan, ou sous celui d'Osiris, ou sous ce-
» lui de Mithras, lorsque dans les antres de la Perse, vous
» pressez les cornes d'un Taureau rebelle, & qui fait tous
» ses efforts pour ne pas vous suivre ».

Luctatius (2) interprétant ce passage, dit que ce sont les Perses qui les premiers ont honoré le Soleil dans des cavernes & dans des antres, & cela pour marquer que cet Astre s'éclipse quelquefois : que le Taureau dont Mithras tient les cornes avec une main (ce qui est aussi dans quelques Monumens, non dans celui que nous venons de décrire) marque la Lune, laquelle, indignée de suivre son frere, va au-devant de lui & cache sa lumiere; mais le Soleil par cette action violente fait voir sa superiorité sur cette Planete. Quelques Anciens ont cru que le Taureau signifioit la terre, & que le poignard que Mithras lui enfonce dans le cou, marquoit que le Soleil par ses rayons perçoit la superficie de la terre, & la rendroit feconde. Que le Soleil ait été regardé par les Anciens comme le maître & le dominateur de tous les Astres, & qu'on ait cru qu'il en regloit le cours, c'est une chose incontestable, comme nous le prouverons dans la suite, par les témoignages de Ciceron & de Macrobe, si toutefois il est necessaire de le prouver. Mais que la Lune, à cause de son Croissant, ait été representée par les cornes du Taureau, c'est ce qu'on ne sçauroit prouver; encore moins que le Taureau ait figuré la terre, & que l'action du Soleil, qui lui enfonce le poignard, soit le Symbole de ces rayons qui por-

(2) In lib. 1. Th.

tent partout la fécondité. Ce font des Allegories trop forcées ; & qui n'ont nul fondement. Je fçais tout ce que Thomas Hyde, M. della Torré, & quelques Antiquaires ont dit fur ce fujet, & on me difpenfera de les copier ; mais tout bien confideré, voici ce que je penfe de tous ces Monumens de Mithras, lequel inconteftablement étoit le même que le Soleil, non feulement chez les Perfes, mais auffi chez les Grecs & chez les Romains.

Ces derniers, qui porterent plus loin que les autres le culte de ce Dieu, avoient établi des myfteres en fon honneur, comme nous le dirons dans la fuite ; & c'étoit dans la célebration de ces myfteres, que Mithras étoit honoré fous les differens Symboles que les Monumens reprefentent. Il n'eft pas douteux qu'ils n'ayent voulu y marquer le cours de cet Aftre, fa puiffance & fes autres operations. Je regarde donc les Monumens qui nous reftent de ce Dieu, non comme les reprefentations du Sacrifice réel d'un Taureau qu'on lui avoit immolé, mais comme une efpece de Planifphere célefte, par lequel on vouloit marquer la force du Soleil, en le peignant dans l'attitude d'un jeune-homme, qui enfonce un poignard dans le cou d'un des plus forts & des plus fiers animaux. Voilà, fans doute, la raifon pour laquelle on a gravé fur les Bas-reliefs les fignes & les conftellations. On voit dans l'Ouvrage de Mr. Hyde fur un de ces Monumens, le Cancer, le Scorpion, le Serpent, le Chien, le Dauphin, la Fléche, & le Dragon, plufieurs étoiles très-bien marquées, & encore le Lion, & plufieurs autres fignes du Zodiaque, comme auffi les Planetes, du moins leurs Symboles.

En effet, la Fléche y peut repréfenter Mars ; le Caducée, Mercure ; la foudre & l'Aigle, Jupiter ; la faulx, quoiqu'un peu moins reconnoiffable, Saturne ; & l'oifeau qui reffemble à une colombe, Venus. Ces cinq Planetes, jointes au Soleil & à la Lune, qui font au haut du Bas-relief, forment les fept Planetes ; & il eft évident en effet, qu'on a voulu les reprefenter fur ce Planifphere, avec les Signes du Zodiaque & quelques-unes des conftellations. C'étoit donc le Ciel, fur lequel le Soleil domine, par rapport à nous, qu'on a voulu reprefenter, dans les Bas-reliefs que j'explique.

Mais que signifie l'action de Mithras, lequel, sous la figure d'un jeune-homme fort & robuste, égorge le Taureau, comme il paroît dans tous ces Monumens; ou qui, dans un autre rapporté par Mr. Hyde (1), est debout sur cet animal tenant un poignard de la main droite, & un globe de l'autre ? Voici ce que j'en pense. Le Soleil, après avoir parcouru presque sans force & sans chaleur les Signes meridionaux, pendant l'hiver, reprend une nouvelle vigueur lorsqu'il approche de notre Tropique, au commencement du Printemps, parcourt le Belier; & entrant dans le Signe du Taureau, il marque sa force en l'égorgeant. C'est alors en effet que la nature prend une nouvelle vigueur; car, selon Macrobe, le veritable Printemps est lorsque, comme le rapporte Virgile, le Soleil entre dans le Signe du Taureau : *Vernum tempus jam obtinet, cùm dicente Virgilio,*

Candidus auratis aperit cum cornibus annum
Taurus, &c.

Voilà, pour le dire en passant, ce qui fit mettre sur la jambe de ce même Taureau, l'Inscription, *Deo Soli, invicto Mithræ*; Inscription repettée sur les Autels de ce Dieu, & sur d'autres Monumens qui le representent, avec peu de changemens, comme, *Soli invicto Mithræ, Numini invicto Soli Mithræ*, *&c.* Tout cela marquoit que le Soleil vainqueur de ce Signe, alloit desormais porter partout la chaleur & la fécondité, & faisoit esperer une abondante recolte, comme le dit Jacques Gronovius en expliquant ces mêmes figures. Cette fécondité est designée encore plus clairement sur un de ces marbres, où la queuë du Taureau a à son extrémité des épics de bled. Les autres figures qui accompagnent ces Monumens de Mithras, sont aisées à expliquer. Le Cancre qui ronge les parties du Taureau, marque son empressement à chasser ce Signe, le Soleil devant le parcourir bien tôt après. Le Serpent étendu au bas de la figure du Lion, est le Serpentaire, qui occupe une si grande partie dans le Ciel. Les autres Signes du Zodiaque sont là pour marquer que le Soleil doit les parcourir pendant l'Eté. Le Lion qui étoit un des Symboles particuliers de Mithras, comme il paroît

(1) De Rel. vet. Pers. 113.

par une Antique, sur laquelle il est représenté sous la figure d'un Lion, avec son étoille & cette Inscription, *Leo Mithriacus*, doit surtout y être, comme il y est en effet, le Soleil étant dans sa plus grand force, lorsqu'il entre dans ce Signe; & il se trouve dans le marbre que nous expliquons, au-dessus du Cancer, parce qu'effectivement le Soleil y entre en sortant de ce Signe. Les autres étoilles & les constellations y sont aussi, comme devant être dans un Planisphere celeste (*a*).

Les deux jeunes-hommes, vétus & coëffés comme Mithras, dont l'un tient élevé son flambeau allumé, pendant que l'autre le tourne contre la terre pour l'éteindre, sont certainement, comme les Antiquaires l'ont dit de concert, des Symboles du Soleil-Levant, & du Soleil-Couchant, & il est inutile de s'y arrêter davantage. On doit penser la même chose des deux flambeaux, l'un élevé, & l'autre baissé vers la terre, qui dans un des Monumens de Mithras, sont attachés à deux arbres, l'un devant, & l'autre derrier le Taureau égorgé. On ne doit pas douter non plus que les deux étoilles qui sont sur la tête des jeunes-hommes, dont nous venons de parler, dans un marbre, expliqué par Gruter (1), ne soient l'étoille du matin & celle du soir, comme le dit ce sçavant Antiquaire dans un de ces marbres rapportés par Thomas Hyde (2). Le jeune-homme qui tient le flambeau élevé, est debout; & il doit être dans cette attitude, comme devant porter la lumiere sur la terre. Celui qui éteint son flambeau, est assis, & paroît accablé de tristesse, pour marquer que sa lumiere va disparoître; & que la terre étant dans les tenebres & dans l'obscurité*, les hommes vont être livrés au chagrin & à l'inquiétude.

(1) P. 24.

(2) Rel. vet. Perf. p. [illegible]

Des deux arbres, ausquels sont attachés les flambeaux; l'un (& c'est celui qui est du côté du Soleil-Levant) n'a que des feuilles, pendant que celui qui est au Couchant, est char-

(*a*) Outre le Lion de Mithras, dont on vient de parler, on trouve d'autres figures de ce Dieu avec le Symbole de cet animal, & une fort singuliere, que le R. P. de Monfaucon a rapportée dans son voyage d'Italie, & qui représente Mithras sous une forme humaine, avec une tête de Lion, ayant quatre ailes aux épaules, & tenant des deux mains deux flambeaux, dont l'un paroît plus élevé que l'autre. Le Lion au reste, étoit si ordinaire dans les mysteres de ce Dieu, qu'on les nomme quelquefois *Leontia*.

gé de fruits ; ce qui marque le Printemps & l'Automne.

Le Soleil sur son char, au haut du marbre, dont les chevaux paroissent agités, marque le Soleil à midi, & dans toute sa force ; comme la Lune aussi sur son char, & dont les chevaux semblent si fatigués, qu'il y en a même un qui est couché, signifie que le Soleil l'éclipse & l'oblige de se cacher.

Les deux figures entortillées de Serpens, marquent l'obliquité de l'Ecliptique ; ce qu'on peut confirmer par un Monument singulier, que le Pere de Monfaucon a fait dessiner, sur lequel on voit les Signes du Zodiaque coupés par un Serpent, qui en fait le tour à plusieurs replis (1).

Les Autels & les Phioles, qui forment une espece de corniche au haut de ce marbre, nous apprennent l'usage dont ils étoient dans les mysteres de Mithras, qui étoient toujours accompagnés de Sacrifices.

Le Corbeau qu'on voit dans ce même marbre, doit être regardé comme un Oiseau consacré au Soleil, ou à Mithras, comme il est sûr par tous les Anciens, qu'il l'étoit. Les Prêtres même de Mithras, étoient appellés *Coraces*, qui veut dire, des Corbeaux, & *Hierocoraces*, ou Corbeaux sacrés, à cause de cet Oiseau qui étoit consacré à ce Dieu ; comme ils sont aussi appellés *Leontiques*, parce que le Lion étoit, comme nous venons de le dire, son Symbole particulier.

Les autres figures de Mithras, rapportées par les Antiquaires, peuvent s'expliquer aisément. Il y en a deux fort singulieres dans le voyage d'Italie du Pere de Montfaucon. L'une, & c'est celle dont nous avons parlé dans la Note précedente, represente un Homme avec une tête de Lion, qu'un Serpent, après avoir entortillé son cou & ses épaules, surpasse de toute sa tête : *Superat capite & cervicibus altis* (2). Cette figure a quatre ailes, dont deux sont baissées vers la terre, & les deux autres élevées vers le ciel. De la gueulle du Lion sort une longue bandelette, qui flotte au gré du vent. L'autre figure est montée sur un Globe ; le Serpent l'entortille depuis le bas du Globe jusqu'au dessus de la tête, & se repliant sur le devant, il met la sienne dans sa gueule. Cette figure a aussi quatre ailes disposées de même, c'est-à-dire, deux baissées & deux élevées ; mais au lieu de flambeau

(1) Antiq. Expl T. 1. p. 378.

(2) Virg. Æneid. l. 2.

elle tient deux clefs des deux mains : ces deux figures sont incontestablement le Dieu Mithras. Plusieurs Auteurs assûrent qu'on le représentoit avec la tête d'un Lion, ainsi que nous l'apprenons de Tertullien (1) & de S. Jerôme (2). Luctatius même, dont nous avons parlé ci-devant, dit que Mithras en habit Persan, avoit la tête d'un Lion, ornée d'une Tiare, & qu'il tenoit des deux mains les cornes d'un Taureau ; sur quoi il est bon de remarquer en passant, que quoiqu'on trouve des figures de ce Dieu avec la tête d'un Lion, comme sont les deux que j'explique, il n'est pas représenté ainsi sur les Monumens où il égorge le Taureau.

(1) Apolog.
(2) Ep. ad Lætam.

Quoiqu'il en soit les autres Symboles de ces deux figures peuvent s'expliquer ainsi. Les quatre ailes montrent la rapidité du cours du Soleil : les deux qui sont élevées vers le Ciel, marquent le lever de cet Astre, & les deux qui sont baissées, son coucher : le Serpent qui entortille ces figures, l'obliquité du cours du Soleil qui est la même que celle de l'Ecliptique, d'où cet Astre ne sort jamais : les clefs qui sont dans les mains de l'un de ces deux, signifient que le Soleil ouvre & ferme le jour, & qu'il est le maître de la nature : enfin le Globe qu'elle tient sous ses pieds, nous apprend que cet Astre en fait le tour, & répand sa lumiere & ses influences favorables sur tout l'univers.

Remarquons avant que de passer outre, que sur un marbre de la Gallerie Justinienne, & sur deux autres, dont l'un est rapporté dans l'ouvrage de Mr. della Torré, & l'autre dans Beger, les figures de Mithras qui égorge le Taureau, sont ailées, ainsi que la figure du jeune-homme qui porte une torche allumée ; ce qui ne fait que confirmer ce que nous avons avancé, qu'on vouloit marquer par-là, avec quelle rapidité le Soleil faisoit le tour du monde. Il y a aussi quelques autres variétés sur ces anciens Monumens, qui ne sont peut-être que l'effet du caprice de l'Ouvrier. Ainsi quelquefois les deux jeunes-hommes qui portent les flambeaux allumés, les tiennent tous deux tournés en haut, quelquefois tous deux tournés vers la terre : quelquefois aussi celui de ces jeunes-hommes que nous avons dit marquer le jour naissant, se trouve derriere le Taureau, pendant que celui qui représente le coucher du Soleil, est devant.

Voilà, à ce que je crois, l'explication la plus vraisemblable de tous les Symboles qui accompagnent la figure de Mithras (*a*); si toutefois on n'aime mieux dire, que ce Dieu paroît au milieu de ces figures, monté sur un Taureau qu'il égorge, pendant que deux jeunes autres Mithras sont, l'un devant, l'autre derriere, pour marquer le lever, le coucher, & le midi, temps auquel le Soleil est dans sa plus grande force: ce qui est très-bien exprimé par son action sur le Taureau, l'un des plus forts & des plus courageux des animaux.

Je ne dissimulerai pas cependant qu'il y a des Mythologues qui prétendent que le Taureau designe la Lune, & que le Soleil en tenant l'animal par les cornes, semble forcer cette Planete à le suivre; ainsi qu'il paroît que Stace a voulu le faire entendre dans ce Vers:

Indignata sequi torquentem cornua Mithram;

ou, ce qui revient à peu près à la même idée, qu'on a voulu par ce Symbole nous apprendre, que le Soleil est le moderateur de tous les Astres, & le maître de leurs mouvemens. Martianus Capella, en parlant du Soleil, dit:

Nam medium tu curris iter, dans solus amicam
Temperiem superis, compellens atque coërcens
Sydera sacra Deûm, cùm legem cursibus addis (1).

(1) De nupt. Phil. l. 2.

Ciceron parlant du même Astre, dit qu'il est le chef & le conducteur de tous les autres: *Dux, Princeps & moderator luminum reliquorum* (2): ce que Macrobe explique ainsi *Sat.* ch. 20. « Le Soleil, dit-il, est appellé le moderateur des autres, » parce que c'est lui qui regle leurs cours; de sorte que quand » ils s'en sont éloignés à une certaine distance, il les force » de revenir sur leur route, & de s'en raprocher ».

(2) Somn. Scip.

De tous les marbres qui représentent Mithras, il n'y en a qu'un (c'est celui qui est tiré de la Vigne Borghese) sur lequel il y ait l'Inscription de *Deo Soli invicto Mithræ*, qui n'a rien de difficile; mais il y a au-dessus, sur le cou du Tau-

(*a*) On peut consulter l'Ouvrage de M. della Torré, qui explique d'une maniere très-sçavante tous ces Symboles de Mithras.

reau, près de l'endroit où Mithras lui enfonce le poignard; ces deux mots, *Nama Sebesio*, qui ont donné la torture à tous les Antiquaires. Les plus raisonnables sont ceux qui ont dit qu'ils étoient inintelligibles; cependant pour ne pas priver mes Lecteurs des conjectures des Sçavans, je vais rapporter ce qu'ils ont imaginé sur ce sujet. Gruter a remarqué seulement que c'étoit deux mots Persans, & ne les a pas expliqués. Boulanger prétend (1) qu'il faut lire *Nannæ Sebesio*, & tout de suite *Deo Mithræ*: & delà il conclut que le mot *Nanna*, est un nom Persan de Mithras.

(1) De Mag. l. 1. c. 4.

Que si on vouloit soutenir qu'on a fort bien pû former de deux *n n*, une *m*, & qu'ainsi on aura mis *nama* pour *nanna*, alors ce mot sera une Epithete de Diane, qui étoit surnommée *Nannea*, & qui porte même ce nom dans le Livre des Machabées, & non celui de Mithras: & comme plusieurs Mythologues, ainsi que nous venons de le dire, prétendent que le Taureau sur les Bas-reliefs que j'explique, designe la Lune, qui étoit la même que Diane, il faudroit lire ainsi l'Inscription, *A Nannea, & au Soleil l'invincible Mithras*; mais que deviendra le mot de *Sebesio*, qui ne fut jamais donné à Diane, mais seulement à Jupiter, & surtout à Bacchus ou Dionysius, qui étoit le Soleil?

Le sçavant Evêque d'Hadria que j'ai si souvent nommé dans cet article, & qui le premier a publié cette Inscription, après avoir avoué que c'est une Enigme impenetrable, l'a pourtant expliquée très-sçavamment. S. Epiphane, dit-il (2), observe (3) que les Pharisiens avoient exprimé en Hebreu les noms des Dieux de la Grece, & il en rapporte pour exemples celui du Soleil, qu'ils appelloient *Hamma* & *Semes*, en quoi le Pere Petau est d'accord avec lui. Or il est aisé de voir la ressemblance de *Hamma*, ou plûtôt *Chamma* avec *Nama*, & celle de *Semes* avec *Sebes*, d'où a été formé le *Sebasius*, ou *Sebesius*: ainsi ces deux mots ne sont que le nom du Soleil, avec son épithete *Sebasius*, écrits à la maniere des Persans, & repettés en Latin sur la cuisse du Taureau, *Deo Soli*, &c. Le sçavant Prélat confirme sa conjecture sur ce que les Basilidiens avoient introduit dans leurs mysteres, dont ceux de Mithras faisoient partie, plusieurs mots barbares & étrangers:

(2) C. 4. p. 194.
(3) L. 1.

gers : & il est vrai en effet comme nous le dirons dans la suite, que les mysteres de Mithras ne furent jamais plus celebres, qu'au temps de ces Heretiques.

L'Auteur d'un Traité sur les Cistophores (1), après avoir rapporté les differentes opinions des Sçavans sur ces mots mysterieux, s'en tient à ceux qui ont cru qu'on doit entendre le mot de *Sebesius*, comme celui de *Sabasius*, qui est une épithete donnée au Soleil; mais il n'explique par-là que la moitié de l'Inscription.

(1) Le P. Paniel Jesuite.

Je ne parlerois pas de l'opinion d'Olaüs Rudbek, qui est totalement destituée de vraisemblance, si je n'avertissois en même-temps, qu'il faut toûjours se défier de ceux qui, ayant embrassé un systeme, s'efforcent d'y tout ramener. Ce sçavant Homme qui vouloit rapporter à la Suede, sa Patrie, & aux Pays voisins, toutes les Antiquités de la Grece, a cru trouver dans l'ancienne Langue des Scythes, l'explication des mots barbares de l'Inscription, & selon lui ils signifient, *le nom du bœuf est Terre Deesse* (2). Peut-être que ceux qui se sont imaginé que ces deux mots étoient le nom de celui qui consacra à Mithras le marbre sur lequel ils se trouvent, ne sont gueres plus raisonnables que l'Auteur Suédois que je viens de nommer.

(2) Atl. 3. part.

Quelques Sçavans ont cru que ces deux mots étoient Persans; & s'ils avoient pû les expliquer, ils auroient épargné bien de la peine aux Antiquaires; car rien ne convient mieux que des mots de cette Langue, sur un Bas-relief qui représente le Dieu des Perses; mais Mr. Thomas Hyde, qui a fait un Traité plein d'érudition sur la Religion de cet ancien Peuple, & qui étoit si habile dans la connoissance des Langues, n'a cependant osé hasarder aucune explication sur ce sujet.

Mr. le Marquis Maffei peu content de ces conjectures, en proposa une nouvelle dans l'Academie des Belles-Lettres. Il remarque d'abord la place qu'occupent les deux mots en question : ils ne sont pas à la suite de l'Inscription *Deo Soli invicto Mithræ*, où cependant il y avoit assez de place pour les mettre ; ils ne doivent donc pas être lûs de suite, comme s'ils étoient de nouvelles épithetes données au Soleil,

avec celle d'*invincible*. Ils sont sur le cou du Taureau, & précisément à l'endroit où le sang coule en abondance de la playe que lui faisoit Mithras : le dessein de ceux qui les ont écrits en cet endroit, a donc été de marquer, ou le nom, ou la proprieté de la chose auprès de laquelle ils sont gravés. Que veulent-ils donc dire ? *Nama Sebezion*, en bon Grec signifie *Source Auguste, Liqueur nouvelle, Fluide sacré*. Pouvoit-on y mettre rien de plus convenable pour marquer l'action de Mithras qui égorge le Taureau ? On pourroit objecter, dit M. Maffei, que la derniere lettre manque, dans le mot *Sebesion* : mais c'est qu'il n'y avoit pas assez d'espace pour la mettre, ou qu'elle est effacée, ou enfin qu'elle étoit écrite sur le couteau même, près duquel est l'avant derniere lettre, mais d'un caractere si menu, qu'on ne sçauroit le lire. Car enfin, ajoûte-t'il, si elle y étoit, le mot seroit inconteſtablement Grec. Mais, dit-il encore, quoiqu'il soit vrai que le mot *Nama* est Grec, & signifie *une liqueur qui coule*, peut-on s'assûrer de même que *Sebesion* qu'on ne trouve dans aucun lexique, soit aussi de la même Langue, & signifie *sacré, auguste* ? Ne peut-on pas dire, répond-il, que ce mot est formé des Verbes Σέβω, *veneror, adoro, colo* ? De ce Verbe ont été formés σεβάσμιος, σεβασιος. On trouve dans Suidas, le mot Σεβισας *colere*, peut-être devroit-on dire Σεβησας, d'où il est aisé de tirer le *Sebesion*. Admettre ces Verbes, & ne pas admettre le nom qui en derive, ce seroit admettre *veneror* & rejetter *venerable*.

Tel est le sentiment de M. Maffei au sujet de cette Inscription. Pour moi, je suis persuadé que ces deux mots, *Nama Sebesio*, n'appartiennent point à la Langue Grecque ; le dernier surtout est visiblement l'épithete, *Sabasius*, donnée à Bacchus, ou Dionysius, qui dans l'ancienne Mythologie étoit le Soleil, que les Perses nommoient Mithras. Que ce nom ait été donné à ce Dieu, c'est un fait dont on ne sçauroit disconvenir. On n'a qu'à lire pour s'en convaincre, Aristophane, dans ses Guepes ; Diodore de Sicile, liv. 3. Lucien dans le Dialogue intitulé, *le Conseil des Dieux*, Suidas au mot Ζαβοὶ, Ciceron, & une infinité d'autres Auteurs. La même épithete est aussi quelquefois donnée à Jupiter, parce

que ce Dieu, suivant Macrobe, representoit aussi le Soleil. Ce n'est donc point de la Langue Grecque que ce mot est tiré : il en faut chercher la racine dans les Langues étrangeres, & on le trouve dans le *Sabaoth* des Hebreux, qui signifie *militia*, *exercitus*. Cette épithete est souvent donnée à Dieu, qui prenoit lui même le nom de *Dieu des Armées* : *κύριος σαβαὼθ Dominus Sabaoth, le Dieu des Armées*, parce qu'effectivement il étoit le maître de toute armée, celeste & terrestre, & de toute créature. Les Peuples de l'Orient qui honoroient Bacchus comme un grand Conquerant, ou plûtôt qui regardoient ce Dieu comme le Soleil, qui domine sur tous les Astres & sur tout le monde entier, lui donnoient cette même épithete, qui n'appartient qu'au Souverain Dieu : & c'est de là qu'elle passa dans la Grece & dans l'Italie, soit, comme le prétend Gerard Vossius (1), par les Thraces & par Orphée qui l'avoit apprise lui-même des Egyptiens ou des Syriens ; soit par les Colonies qui allerent de ces deux Pays dans la Grece & dans l'Italie.

(1) De ort. & progr. Idol. l. 2. p. 140.

Que ce mot fût entierement barbare pour les Grecs & pour les Romains, c'est dequoi on ne sçauroit douter, après le témoignage d'Aristophane, qui dans une de ses Comedies, disoit qu'il falloit chasser de la Ville les Dieux étrangers, & entre autres *Sebasius*. Cette Comedie à la verité est perdue ; mais l'autorité de Ciceron qui l'avoit lûe, supplée à cette perte ; voici ce qu'en dit cet Orateur (2) : *Aristophane le plus enjoué de tous les Poëtes de l'ancienne Comedie, raille agréablement les nouveaux Dieux, & le culte qu'on leur rendoit la nuit, & dit qu'il faut bannir pour jamais de la Ville Sabasius, & les autres Dieux étrangers. Novos verò Deos, & in his colendis nocturnas pervigilationes, sic Aristophanes, facetissimus Poëta veteris Comœdiæ, vexat, ut apud eum Sabasius, & quidam alii Dii, peregrini judicati, è civitate ejiciantur.* Voilà sans doute la veritable signification de l'épithéte (*a*) *Sabasius*. Les Perses la donnoient à leur Mithras qui étoit le Soleil, comme les Grecs à Dionysius ou à Bacchus, qui parmi eux representoit le même

(2) De Leg.

(*a*) On donnoit aussi le même nom à Jupiter, ainsi qu'il paroît par cette Inscription :

Q. Nunnius Alexander donum dedit Jovi Sabasio.

Aſtre ; & les Romains qui avoient reçu des Perſes le culte de ce Dieu, & les noms qu'ils lui donnoient, ſe ſervirent de celui de *Sabaſius* ou *Sebeſius* qu'on trouve ſur le marbre en queſtion. Et qu'importe qu'on trouve ce nom prononcé differemment dans les Anciens, puiſqu'il étoit tiré d'une Langue qu'ils n'entendoient pas. Que ſi on aime mieux avec le ſçavant Bochart (1), chercher la racine de *Sabaſius* dans *Saboé*, mot Hebreu qui ſignifie s'enyvrer, & qui dès là appartenoit à juſte titre au Dieu Bacchus, je ne m'y oppoſerai point : cette épithete aura alors la même ſignification que celle de *Methymnius*, qu'on donne auſſi à Bacchus, & l'explication de M. Maffei n'y gagnera rien. Pour le mot *Nama* c'eſt certainement un des noms de Diane ou de la Lune, qui, ſelon Herodote, étoit adorée par les Perſes, & que d'anciens Auteurs nomment ou *Nana*, ou *Anaïtis*. On ne doit pas s'embaraſſer de la faute du Graveur, qui a mis *Nama* pour *Nana*. Ces fautes ſont ordinaires aux Ouvriers, & M. Maffei a beſoin auſſi de cette reſſource, pour ſon *Sebeſion*, où la derniere lettre manque.

(1) Chan. I. 1. & 18.

Ce qui l'a porté ſans doute à imaginer cette explication, c'eſt qu'effectivement ces deux mots ſe trouvent immédiatement à côté du ſang qui coule de la playe qu'a reçue le Taureau ; mais il faudroit, pour lui donner quelque vraiſemblance, que le marbre fût l'expreſſion d'un veritable ſacrifice, au lieu qu'il n'eſt que l'emblême du pouvoir du Soleil ſur toute la nature ; un Planiſphere celeſte, où ſe trouvent en partie les Aſtres, les Conſtellations, & les Signes du Zodiaque, au milieu deſquels préſide le Soleil, comme le plus puiſſant & le maître des autres, ainſi que nous l'avons déja dit. C'eſt ce que penſoit de ces repreſentations le ſçavant M. Hyde. C'étoit, dit-il, le ſyſteme du monde, tel que Zoroaſtre l'avoit imaginé, & que les Grecs & les Romains, de qui nous avons reçu ces Bas-reliefs, avoient eux-mêmes pris des Perſes : *Mithræ figuræ quas exhibemus, videntur eſſe tales, quas mathematicè effinxerat olim Zoroaſtres, quæ non fuerunt cultûs ergo, ſed ut per eos philoſophicè & myſticè repræſentaretur ſyſtema hujus mundi* (2).

(2) Hyde, p. 115.

Je ſçais que Cœlius Rhodiginus, à l'occaſion de ces Vers de Stace que nous avons rapportés, & qui finiſſent par ces

mots, *torquentem cornua Mithram*, semble dire que le Poëte fait allusion au Sacrifice du Taureau qu'on immoloit à Mithras, *Mithræ simulachrum*, dit-il, *Leonis rictum præ se ferebat cum Tiara, utrâque manu bubula premens cornua, qui bos mox immolandus.* Mais cet Auteur se trompe, puisqu'il est certain, par le témoignage de tous les Anciens qui ont parlé de Mithras, qu'on lui immoloit des chevaux, & non des bœufs ou des taureaux (1). Le seul exemple qu'on pourroit citer en sa faveur, est tiré de Stobée (2), d'après Agatharcide de Samos, qui rapportoit dans ses Persiques, qu'Agesilas, espion des Grecs, ayant tué Mardonius au lieu de Xerxès; & ayant été pris & amené devant ce Prince, dans le temps qu'il immoloit un Taureau au Soleil, il l'obligea à mettre sa main dans le feu qui étoit sur l'Autel: après qu'elle fut brûlée, Agesilas presenta l'autre; mais Xerxès, touché de cette marque de courage & de fermeté, ne voulut pas pousser plus loin sa vengeance, & le renvoya. Mais outre qu'on peut assûrer que la Religion des anciens Perses étoit bien changée au temps où regnoit ce Prince, cet exemple ne détruit pas l'usage general, de n'immoler à Mithras que des Chevaux, & prouve encore moins que l'action de ce Dieu, qui enfonce un poignard dans le cou du Taureau, fût l'expression d'un veritable Sacrifice, où le sang de la Victime auroit été répandu. Les Dieux sont-ils representés comme immolant eux-mêmes les Victimes qu'on leur offroit? ces marques expriment donc, non un veritable Sacrifice, mais la force du Soleil qui dompte le plus fier des animaux.

(1) Philost. in vita Apoll. Thya.

(2) Pag. 7.

Nous avons aussi dans la Gallerie Justinienne un Mithras Bachique, fort singulier, & très-different des autres. C'est un jeune-homme nud, sans armes, avec le bonnet Persan, qui tient de la main droite des grapes de raisin, vers lesquelles il tourne la vûe. Il est accompagné de deux jeunes Mithras, dont l'un tient le flambeau élevé, l'autre le baisse vers la terre. Il a près de lui un arc, une fléche, un carquois, & à côté est le poignard, avec lequel dans les autres Bas-reliefs il égorge le Taureau, avec le mot *Nama*. Or en cet endroit il ne peut certainement pas signifier du sang, ni aucune autre sorte de liqueur.

Sur ce principe, je crois qu'on pourroit expliquer le *Nama Sebesio*, en suposant 1°. que les Ouvriers en transcrivant le premier, ont mis une *m*, au lieu de deux *n n*. Ce qui peut bien être arrivé pour un mot barbare, que ceux qui commandoient l'ouvrage sur lequel il se trouve, n'entendoient pas eux-mêmes, puisque les Ouvriers ont souvent mal écrit des mots de la Langue, qui étoit en usage de leur temps. 2°. Que pour mieux honorer les Dieux, on croyoit qu'il falloit leur donner le même nom qu'on leur donnoit dans les Pays d'où ils étoient venus. 3°. Qu'on trouve dans les Anciens que Diane, qui étoit la même que la Lune, avoit plusieurs autres noms, ainsi qu'on le dira dans l'article où l'on parlera de cette Déesse, entr'autres celui d'*Anaïtis* & de *Nanna*. 4°. Qu'on voit, comme on vient de le dire, sur les Bas-reliefs également la figure d'un homme, qui est Mithras ou le Soleil, & celle d'une femme, qui est la Venus celeste ou Diane, qui l'un & l'autre enfoncent le poignard dans le cou du Taureau. Cela supposé, rien n'empêche de croire qu'on a voulu mettre sur le marbre dont j'ai parlé, les noms barbares du Soleil & de la Lune, & qu'on doit lire ainsi l'Inscription: A *Nanna* & à *Sebasius*, ou Mithras, l'invincible Soleil, c'est-à-dire, *à la Lune & au Soleil*. Que d'Anaïtis, ou de Nannea, on ait fait *Nanna*, ou même *Nama*, la chose n'est pas difficile à croire. Il est arrivé de plus grands changemens encore dans l'épithete *Sabasius* donnée à Bacchus ou au Soleil, puisque ce nom se trouve écrit dans les Anciens, tantôt *Sebesius*, *Sebasius*, & même dans Macrobe, *Sebedius*.

Cette explication au reste, est differente de celle de Boulenger que j'ai rapportée, en ce que cet Auteur suppose que le mot *Nama* étoit un nom de Mithras, au lieu qu'il est incontestablement celui de la Venus celeste, dont parle Herodote, ou de la Lune, que Strabon dit avoir été honorée par les anciens Perses, sous le nom d'*Anaïtis*.

Quoiqu'il en soit, il est bon d'observer, que parmi les Bas-reliefs de Mithras, il s'en trouve trois; l'un tiré de la Gallerie Justinienne, l'autre de Beger, & le troisiéme rapporté par M. della Torré, où au lieu du jeune-homme qui égorge le Taureau, c'est une femme avec des ailes qui fait cette

operation. Dans deux de ces marbres, sont les deux jeunes-hommes qui portent les flambeaux, pour designer le matin & le soir; dans celui de Beger, il n'y a qu'un Autel. Ces trois Monumens ne representent point Mithras, & je n'y vois ni les Signes, ni les Constellations qui sont sur les autres. Il faut donc en revenir au sentiment d'Herodote, qui dit que les Perses honoroient sous le nom de Mithras, la Venus celeste, dont le culte leur étoit venu des Assyriens: car c'est elle sans doute, & non une Victoire, comme l'a cru Beger, qui est representée sur ces trois Bas-reliefs. De-là on peut conclure que les Romains qui avoient reçu des Perses la connoissance & le culte de Mithras, employoient aussi dans leurs mysteres les types & les representations de la Venus celeste, honorée par cet ancien Peuple.

Nous devons observer en premier lieu, que les Bas-reliefs qu'on vient d'expliquer, representent des antres & des cavernes, qui sont très-reconnoissables sur la pluspart; parce que c'étoit dans des cavernes & dans des antres qu'on celebroit les mysteres de Mithras, dont nous parlerons dans un moment.

2° Que le culte de Mithras, avant que de venir en Grece & à Rome, avoit passé des Perses dans la Cappadoce, où Strabon qui y avoit voyagé, dit qu'il avoit vû un grand nombre de Mages.

3°. Que le même culte avoit aussi penetré dans la Medie, puisque Lucien dans son Dialogue du Conseil des Dieux, dit que Mithras étoit un Dieu Mede: *ce Mithras*, dit-il, *qui porte un Candys* (a) *& une Tiare, qui ne sçait pas parler Grec, & qui n'entend pas même quand on boit à sa santé.*

4°. Que quand les Perses disoient que Mithras étoit né d'une pierre, cela signifioit, ou le feu qui sort de deux cailloux qu'on frape l'un contre l'autre; *semina flammæ abstrusa in venis silicis*, ou que c'étoit de cette maniere qu'on avoit eu le premier usage du feu: ce qui revient à la Fable rapportée par Plutarque (1), qui dit que Mithras, né lui-même d'une pierre, & souhaitant avoir un fils sans le commerce des fem-

(1) De flumin.

(*a*) Lucien désigne par ce mot le manteau que Mithras porte quelquefois sur ses épaules, dans les marbres que nous avons expliqués.

mes, avoit couché avec une pierre, de laquelle il avoit eu un fils nommé *Diorphus*, ou la lumiere.

5°. La Fable par laquelle on apprenoit que Mithras étoit un Voleur de bœufs qu'il conduisoit dans des antres, signifioit, comme le dit Porphyre (1), que le Soleil qu'on regardoit comme l'Auteur de la fecondité de toute la nature, operoit cette fecondité d'une maniere cachée. Car comme les Voleurs, dit cet Auteur, cachent avec soin les choses qu'ils ont derobées; de même la chaleur du Soleil, source de la fecondité, ne la procure que d'une maniere cachée & invisible. Mais il est temps de parler des mysteres de ce Dieu.

(1) De Antro Nymp.

Mysteres de Mithras.

Quoique son culte eût été porté à Rome dès le temps de Pompée, ce ne fut que vers le second siécle de l'Ere vulgaire que les mysteres de ce Dieu furent bien connus. Comme les Perses n'avoient point de Temples, & qu'ils celebroient les fêtes de Mithras dans des cavernes, ainsi qu'ils l'avoient appris de leur Legislateur Zoroastre, qui le premier, selon le témoignage de Porphyre, avoit choisi pour cela un antre arrosé de fontaines & couvert de verdure, les Romains à leur exemple celebroient les mêmes mysteres de ce Dieu, dans des antres & dans des cavernes; & quand cela ne paroîtroit pas par les marbres mêmes qui nous restent, & qui representent Mithras dans un antre, avec les Symboles que j'ai expliqués; & que toute l'Antiquité ne seroit pas, comme elle l'est, d'accord sur ce sujet (*a*), les Inscriptions qui nous restent, ne laisseroient aucun lieu d'en douter. On voit en effet encore les noms de quelques-uns de ceux qui avoient consacré des antres à ce Dieu: *Deo Soli invicto Mithræ Sosimus speleum constituit. Speleum Tib. Claudius voti compos dedit.*

Les Prêtres qui étoient initiés aux mysteres de ce Dieu, prenoient plusieurs noms. Nous trouvons en effet dans les Ecrits des Anciens (2), qu'ils étoient appellés *Coraces*, ou Corbeaux, *Hierocoraces*, Corbeaux sacrés, *Leones* ou *Leontini*, Lions; & les Prêtresses *Leænæ*, Lionnes; car Mithras avoit aussi des Prêtresses, comme il paroît par cet endroit du

(2) Voyez Porphyre de Abst. c. 16. S. Jerôme, *Epist. ad Lætam.*

(*a*) Consultez le Livre de M. della Torré, qui cite à ce sujet plusieurs autorités, parmi lesquelles on trouve celles de Tertullien, de *S. Justin*, de Jul. Firmicus, de S. Paulin, de S. Jerôme, &c.

Livre second de Juſtin, où il eſt dit qu'Artaxerxès conſacra Aſpaſie au culte de ce Dieu. Tous ces Prêtres ſe revêtoient des figures des animaux, dont ils portoient les noms : les ſeuls Leontins, ainſi que ſemble l'inſinuer Porphyre, avoient le droit de prendre les figures de tous les animaux qu'ils vouloient. De-là les myſteres eux-mêmes furent appellés *Coracia*, *Leontica*, *Gryphia*, *Perſia*, *Heliaca*, *&c.*

La celebration de ces myſteres avoit des jours marqués comme les autres fêtes, ainſi qu'il paroît par une Inſcription rapportée par Chifflet (1), où il eſt dit « que Nonius & Victor » celebrerent les Perſiques le jour avant les Nones d'Avril; » les Eliaques le 16. des Kalendes de May; & les Gryphes » le 8. des Kalendes du même mois ». Une autre Inſcription nous apprend que les Leontiques étoient celebrés le 16. des Kalendes d'Avril, & le 5. des Ides de Mars; & les Coraciques le 6. des Ides d'Avril : d'où l'on doit conclure, non ſeulement que ces fêtes avoient leurs jours marqués, mais auſſi que les ceremonies en étoient differentes. Car pourquoi auroient-elles porté differens noms, dans les jours differens où elles étoient celebrées ? En ſecond lieu, que c'étoient les Prêtres nommés *Coraces*, qui préſidoient aux Coraciques; les *Leontins*, aux Leontiques, ainſi des autres. Ces Prêtres celebroient ces differens myſteres, avec les habits qui diſtinguoient leur Sacerdoce; c'eſt-à-dire, ſur leſquels étoient peints les animaux dont ils prenoient le nom, ou qui étoient faits de leurs peaux : ce qui devoit preſenter un ſpectacle ridicule, & tout-à-fait digne de l'extravagance des myſteres du Paganiſme; comme le fait entendre Archelaüs, Evêque de Meſopotamie, en reprochant à Manès, qui avoit celebré lui-même les myſteres de Mithras, qu'il y avoit joué le rolle d'un Bouffon (2).

(1) De Gemm. Abra.

(2) Voyez M. della Torré, d'où j'ai tiré tous ces détails.

Rien n'étoit égal aux peines, aux tourmens, aux fatigues qu'il falloit eſſuyer pour être initié aux myſteres de ce Dieu. On éprouvoit celui qui demandoit cette initiation, en lui impoſant des choſes ſi difficiles, que ſouvent il y ſuccomboit, & mouroit dans l'exécution. Nonnus dit qu'il falloit paſſer par quatre-vingt ſortes d'épreuves. Pour ne pas effaroucher ceux qui ſe préſentoient pour être initiés, on commençoit, dit

cet Auteur, par les épreuves les moins difficiles. D'abord on les faisoit baigner, puis on les obligeoit à se jetter dans le feu; ensuite on les releguoit dans un lieu desert, où ils étoient soumis à un jeûne rigoureux, lequel, selon Nicetas, duroit cinquante jours. Après cela, continue le dernier Auteur que je viens de citer, on les fustigeoit pendant deux jours entiers, & on les mettoit pendant vingt autres dans la neige. Lorsqu'on avoit passé par toutes ces épreuves, on étoit admis aux mysteres de Mithras. Parmi les autres cerémonies de l'initiation, on mettoit un Serpent dans le sein de celui qui vouloit participer aux mysteres de ce Dieu; & Arnobe dit que ce Serpent étoit d'or. On sçait que cet insecte, qui reprend tous les ans une nouvelle vigueur, en changeant de peau, étoit un des Symboles du Soleil, dont la chaleur se renouvelle au Printemps, lorsqu'il commence à parcourir les Signes Septentrionaux.

Ces mysteres au reste étoient également abominables & impies; abominables, puisqu'on y immoloit des Victimes humaines, comme l'insinue Porphyre (1). Il est vrai que l'Empereur Adrien abolit la coûtume d'y immoler des hommes, mais Commode la rétablit, puisque, selon Lampridius (2), il souilla par l'homicide les mysteres de ce Dieu : *Sacra Mithriaca homicidio vero polluit.* Il est vrai qu'on ne peut pas conclure de ce passage que cet homicide fût un veritable Sacrifice (*a*); mais le fait que raconte Socrate dans son Histoire Ecclesiastique (3), ne laisse aucun lieu de douter qu'on n'immolât des Victimes humaines à Mithras, puisque cet Auteur rapporte que les Chrétiens d'Alexandrie ayant decouvert un antre fermé depuis long-temps, dans lequel la tradition portoit qu'on avoit autrefois celebré les mysteres dont nous parlons, ce que prouvoit encore le mot de *Mithrius*, que portoit ce

(1) L. 2. de Abst.

(2) In ejus vita.

(2) L. 2. ch. 2.

(*a*) Je dis qu'on ne peut pas conclure de ce passage, que Commode ait immolé un homme à Mithras : comme parmi les autres épreuves des initiés il y en avoit une, dont je n'ai pas parlé, & de laquelle Tertullien fait mention, & qui consistoit à effrayer celui qui vouloit être admis aux mysteres, en lui présentant la pointe d'un glaive, comme si on avoit voulu veritablement le percer, il peut être arrivé que Commode le tua veritablement. C'est sans doute ce qui arriva à cette occasion, & ce qui fait ajouter à Lampridius immédiatement après les paroles que j'ai citées : *cum illic*, c'est-à-dire, dans ces mysteres, *aliquid ad speciem timoris vel dici, vel fingi soleat.*

lieu, on y trouva des os & des cranes d'hommes, qu'on en retira, pour les faire voir au Peuple de cette grande Ville.

J'ai dit que ces mysteres étoient aussi impies qu'abominables. En effet pour leur donner plus de credit dans les premiers siecles du Christianisme, temps auquel ils furent le plus en vogue, on voulut y imiter les saintes pratiques des Chrétiens, principalement le Baptême, & le mystere de l'Eucharistie; & pour cela on jettoit de l'eau sur les initiés, & on leur présentoit du pain & du vin, afin, disoit-on, de les regenerer, & de leur donner une nouvelle vie. Je ne citerai pour le prouver que le seul Tertullien, quoique bien d'autres Auteurs aient dit la même chose: *Per lavacrum*, dit-il, *Mithra signat illic in frontibus milites suos, celebrat panis oblationem, & imaginem resurrectionis induit, &c.* (1).

(1) de Baptismo, ch..

Remarquons avant que de finir cet article, sur lequel je me suis un peu étendu, que la principale fête de Mithras étoit celle de sa naissance, qu'un Kalendrier Romain plaçoit au 8. des Kalendes de Janvier, c'est-à-dire au 25. Decembre, jour auquel, outre les mysteres qu'on celebroit avec la plus grande solemnité, on donnoit aussi les Jeux du Cirque, qui étoient consacrés au Soleil, ou à Mithras. Il est vrai que le Kalendrier ne nomme pas ce Dieu; & qu'il dit simplement, 8°. *Kal. Jan. n. Invicti*, c'est-à-dire, le jour de la naissance de l'Invincible; mais les Sçavans ont fort bien jugé par l'épitete d'*Invicti*, qui lui est si souvent donnée dans les Inscriptions & sur les marbres, qu'il s'agissoit de Mithras.

Il ne faut pas cependant sur cette particularité s'imaginer ni qu'on ait affecté de celebrer cette fête le jour où l'Eglise celebre celle de la naissance de Jesus-Christ; encore moins dire avec le Pere Hardouin que les Chrétiens d'Occident aient, à cause de cette fête, transferé à ce même jour celle de Noël, qu'ils celebroient, dit-il, auparavant dans le mois de Septembre. Car le sçavant Evêque que j'ai si souvent cité dans ce Chapitre, demontre que la fête de Jesus-Christ a toûjours été fixée par l'Eglise Latine, au 25. Dacembre. La seule raison qu'eurent les Romains pour fixer le jour de la naissance de Mithras au même jour, étoit tirée de la Physique & de l'Astronomie. Ils vouloient marquer par-là que le

Soleil, après s'être éloigné de notre Hemiſpere depuis l'Equinoxe d'Automne, alloit après le Solſtice d'Hyver ſe rapprocher, & porter partout la chaleur & la fecondité. Car il n'eſt nullement douteux, après ce que j'ai dit en expliquant les Bas-reliefs de Mithras, qu'on n'eût mêlé dans les attributs de ce Dieu beaucoup d'idées Phyſiques & Aſtronomiques.

Enfin il eſt bon d'obſerver que le culte de Mithras fit de grands progrès dans la ſuite, & paſſa dans pluſieurs Pays. Strabon l'aſſûre de la Cappadoce, comme nous l'avons déja dit. Il fut auſſi connu dans la Grece, & Pompée en porta la connoiſſance à Rome, d'où après s'être répandu dans l'Italie, il paſſa dans les autres Provinces de ce vaſte Empire. Les marbres & les Inſcriptions qu'on a trouvés en tant d'endroits differents, le prouvent ſans replique. Car ſans parler de ceux qu'on a decouverts à Antium, à Naples, à Milan, & dans pluſieurs autres Villes d'Italie, ainſi qu'on peut le voir dans Gruter; ni de celui qui, ſelon M. Spon (1), a été deterré à Lion, on en a trouvé d'autres chez les Daces (2), dans la Pannonie, où Aurelius Juſtinianus rétablit un Temple de ce Dieu; chez les Noriques, Peuples voiſins de la Carinthie. Ce que nous avons dit, il y a un moment, d'après Socrate & Sozomene, prouve que les Egyptiens, & en particulier les Peuples d'Alexandrie, honoroient la même Divinité. S. Epiphane parle d'un Prêtre de Mithras dans l'Iſle de Crete (3); ainſi on ne peut pas douter que le culte de ce Dieu n'ait été très-étendu. Il dura auſſi très-long-temps, & il ne fut pas détruit, lorſque les Empereurs embraſſerent le Chriſtianiſme, puiſque nous avons des Inſcriptions, où il eſt fait mention de ceux qui celebrerent ces myſteres du temps de Valens, & du jeune Valentinien, l'an 376. comme il paroît par les Conſulats qui y ſont deſignés. (4) Enfin ce culte fut totalement aboli par les ſoins de Gracchus, Préfet de la Ville de Rome, l'an de Jeſus-Chriſt 378. comme le prouve le ſçavant Evêque d'Hadria.

(1) Recherch. d'Ant. Diff. 3.

(2) Gruter p. 34.

(3) Hær. 42.

(4) Voyez M. della Torré, p. 244.

ARTICLE II.

De quelques autres Dieux des Perses, de ceux des Parthes, des Cappadociens, & des Armeniens.

LES Dieux des Peuples que je viens de nommer, si on excepte ceux des Perses, nous sont très-peu connus, & ce n'est que par occasion que les Anciens en parlent : il y a même beaucoup d'apparence que ces Peuples avoient reçu leur Religion des Perses, à laquelle chacun d'eux avoit fait quelque changement. En effet, la Déesse Anaïtis, & les Dieux Ananus & Anandratus, dont il sera parlé dans ce Chapitre, & qui étoient honorés par les Medes, par les Lydiens, & par les Armeniens, venoient originairement de Perse, ainsi que l'assûre Strabon.

Mais avant que d'entrer dans l'Histoire de ces Dieux, je dois dire quelque chose de la Déesse Sakea, parce que je crois, qu'elle étoit la même qu'Anaïtis. Parmi les Divinités des Payens, il n'y en a point qui soit si peu connue que cette Déesse. Les Anciens n'en font aucune mention, mais comme ils parlent d'une fête, nommée Σακέα, *Sacea*, celebrée également par les Perses & par les Babyloniens, ainsi que nous le dirons dans la suite, les Interprétes de l'Ecriture Sainte ont cru trouver dans Jeremie (1), le nom de cette Déesse : voici ce que dit ce Prophete. *Ainsi a dit le Seigneur. Prends de ma main la Coupe du vin de ma fureur, & fais-en boire à toutes les Nations.... & le Roi Sesac en boira avec eux.* Puis dans un autre endroit, il ajoûte : *Comment a été prise Sesac ?... Comment Babylone est-elle devenue l'étonnement de toutes les Nations?*

(1) Cap. 25. verf. 15.

Tous les Interprétes, qui conviennent que dans ces deux passages *Sesac* designe également le Roi & la Ville de Babylone, sont persuadés que ce Sesac étoit une des Divinités des Babyloniens, & que Jeremie a pretendu designer la Ville même par le nom de cette Divinité ; ce qui est assez ordinaire aux Prophetes, ainsi que nous l'avons prouvé par ce passage d'Isaïe où il est dit (1) ; *Bel est tombé sur ses genoux*

(1) C. 46. v. 1.

Nebo est tombé sur le nez : car il n'est pas douteux que ce Prophete n'ait voulu marquer par ces expressions, la chute de Babylone, & celle des Moabites. Grotius croit même que le nom de Mizac, ou Meschak, que portoit un des Compagnons de Daniel, étoit composé de celui de cette Divinité ; ce qui paroît assez vraisemblable, puisqu'il étoit assez ordinaire, ainsi que nous l'avons déja dit, qu'on joignoit les noms des Dieux à ceux des Rois, & même des particuliers. Cette coutume même étoit en usage parmi les Hebreux, comme il paroît par les noms de Jehonatas, de Jehosaphat, d'Ezechiel, & de quelques autres.

Voilà tout ce qu'on peut dire pour prouver l'existence de cette Divinité : pour la fête *Sacea* ou *Sakea*, elle est plus connue. Cette fête duroit cinq jours, & pendant tout le temps qu'on la celebroit, les Maîtres servoient leurs Valets, comme dans les Saturnales. Berose & Ctesias qui avoit demeuré long-temps en Perse, parlent de cette fête, ainsi que nous l'apprenons d'Athenée. « Berose, dit cet Auteur (2), rapporte » dans le premier Livre de son Histoire de Babylone, que » le sixiéme du mois Loüs, on celebre dans cette Ville la » fête Sakea, qui dure cinq jours, pendant lesquels les » Maîtres obéissent à leurs Valets, dont l'un qu'ils appellent » Zoganès, est revêtu d'un habit Royal, & agit comme » s'il étoit veriblablement le Maître de la maison ». Ctesias parle aussi de cette fête, dans le second Livre de l'Histoire de Perse. Dion Chrysostome (3) fait sans doute mention de la même fête, qu'il appelle la fête des Sacs. *Ne vous souvenez-vous pas*, dit-il, *de la fête des Sacs que les Perses celebrent, & dans laquelle ils prennent un homme condamné à mort, le mettent sur le Throne du Roi, & après lui avoir fait goûter toutes sortes de plaisirs, le dépouillent de ses habits Royaux, lui font donner le fouet, & le pendent ?*

(2) Liv. 4.

(3) Orat. 4. de Reg.

Strabon est celui de tous les Anciens qui paroît nous ramener à la veritable origine de cette fête, & nous apprendre en même-temps à quelle Divinité elle étoit consacrée : & comme il devoit être très-instruit des coutumes & de la Religion des Peuples qui celebroient cette solemnité, étant

né en Cappadoce, je vais rapporter ce qu'il en dit (1). « Parmi les Scythes qui occupoient les environs de la Mer Caspienne, il y en avoit que l'on nommoit Sakes ou Saques. » Ces Saques faisoient des courses dans la Perse, & penetroient quelquefois si avant dans le Pays, qu'ils allerent » jusques dans la Bactriane & dans l'Armenie, & se rendirent » maîtres d'une partie de cette Province, qu'ils appellerent » de leur nom Sakasene, d'où ensuite ils s'avancerent dans » la Cappadoce, qui confine le Pont-Euxin. Un jour qu'ils » celebroient une fête, le Roi de Perse les ayant attaqués, » les défit à platte couture. Pour éterniser la memoire de » cette Victoire, les Perses éleverent un monceau de terre » sur une pierre, dont ils formerent une petite montagne » qu'ils environnerent de murailles, & bâtirent dans l'enceinte un Temple qu'ils consacrerent à la Déesse Anaïtis, & aux Dieux Amanus & Anandratus, qui sont » les Genies des Perses; & établirent en leur honneur une » fête appellée *Saca*, qui se celebre encore par ceux qui habitent le Pays de Zela; car c'est ainsi qu'ils nomment ce » lieu ».

(1) Liv. 11.

Ce même Auteur qui compiloit differentes Relations, en rapporte, peu de lignes après, une autre qui attribue à Cyrus cette Victoire, & l'établissement de cette fête. Ceux qui soutiennent que cette fête étoit celebrée par les Babyloniens du temps de Jeremie, & avant Cyrus, prétendent que cette seconde Relation rapportée par Strabon, ne sçauroit se soutenir; mais n'est-ce pas là ce qu'on appelle petition de principe? Disons plûtôt qu'on ignore par quelle raison le Prophete donne au Roi de Babylone, & à cette Ville, le nom de Sesac; qu'il n'y eut jamais de Divinité de ce nom; & que celle en l'honneur de qui on celebroit la fête *Sakea*, étoit la Déesse Anaïtis, dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre. En effet, les Perses ayant été presque inconnus avant Cyrus, c'est à ce Heros qu'il faut attribuer la Victoire sur les Saques, dont parle Strabon.

Mais dans quel genre de Divinités devons-nous mettre Anaïtis, Amanus ou Omanus, & Anandratus, dont l'Auteur que je viens de citer, fait mention en plusieurs endroits de son

Ouvrage, & qu'il met au nombre des Dieux des Perses & des Cappadociens ? Il n'est pas douteux qu'ils n'ayent été des Dieux naturels, car nous ne voyons pas que les Perses en ayent d'abord admis d'autres. Nous venons de voir que leurs premieres Divinités étoient le Feu, le Soleil, la Lune, l'Eau & la Terre, & qu'ils ne connoissoient point anciennement les Dieux animés. Ainsi les plus sçavants Mythologues ont cru qu'Omanus étoit le Soleil, & Anaïtis, la Lune. Cependant Gerard Vossius n'est pas de leur avis. Omanus, dit-il (1), est toujours joint par Strabon avec Anaïtis, qui est indubitablement Venus, ou Diane; ainsi ce Dieu n'est pas le Soleil que les Perses honoroient sous le nom de Mithras; mais le Symbole de ce Dieu; c'est-à-dire, le feu perpetuel, que les Perses entretenoient avec tant de soin dans leurs Pyrées, comme la veritable representation du Soleil, qui est le feu par excellence.

(1) De Idol. l. 2. c. 9.

Mais, n'en déplaise à ce Sçavant, sa remarque n'est pas juste : elle prouve au contraire que si Anaïtis est Diane, ou la Lune, comme elle l'est en effet, Omanus doit être le Soleil, qui peut-être portoit ce nom, ainsi que celui de Mithras, chez les anciens Perses, ou plutôt chez les Cappadociens, qui en avoient tiré presque tous les dogmes de leur Religion. J'ajoute chez les Cappadociens, car Strabon confond, comme nous l'avons déja remarqué (*a*), les Dieux de ces Peuples. Plutarque ne laisse aucun lieu de douter qu'Anaïtis n'ait été la même que la Lune, puisqu'il dit dans la vie d'Artaxerxès Mnemon, que ce Prince établit Aspasie, sa Concubine, Prêtresse de la Diane que les habitans d'Ecbatane, appellent Anaïtis, afin qu'elle passât le reste de ses jours dans la continence & dans la retraite. Si pour confirmer cette verité on avoit besoin de nouvelles preuves, je citerois Pausanias, qui nous apprend (2), que les Lydiens avoient un Temple de Diane sous le nom d'Anaïtis

Il est vrai que Strabon dit de cette Déesse des choses qui conviennent mieux à Venus qu'à Diane, ou la Lune; puisqu'il en parle ainsi. « Les Medes & les Armeniens ont une grande dé-

(*a*) Voyez le commencement de ce Chapitre.

» votion pour les Dieux des Perses ; & ces derniers surtout » honorent très-particulierement Anaïtis, à laquelle ils ont » bâti un Temple dans l'Acilisene, & en d'autres lieux. Ils » consacrent à cette Déesse leurs Esclaves, tant hommes que » femmes ; ce qui n'est pas étonnant : mais ce qui l'est beau- » coup, c'est que les premiers de la Nation lui consacrent » leurs filles ; & après qu'elles se sont prostituées en l'hon- » neur de la Déesse, on les marie, & il n'y a personne qui » fasse difficulté de les épouser.

Cet usage a certainement un grand rapport avec ce qui se pratiquoit dans les Temples de Venus ; mais il n'est pas surprenant que les Armeniens & les Cappadociens ayent fait quelque changement dans le culte d'une Déesse, dont la connoissance leur étoit venue de Perse ; encore moins qu'ils ayent confondu le culte de Diane & de Venus, c'est-à-dire, des deux Planetes qui portoient ces noms. Toûjours est-il certain qu'Omanus & Anaïtis étoient des Dieux naturels, tels qu'étoient tous ceux des premiers Idolatres.

Mais je ne dois pas finir cet article, sans rapporter un trait d'Histoire qui regarde la Déesse dont il est question : c'est de Pline que je l'emprunte (1). « Dans une expédition que fit » Antoine contre l'Armenie, le Temple d'Anaïtis fut sac- » cagé, & sa Statue qui étoit d'or, mise en pieces par les » Soldats, ce qui en enrichit plusieurs. Un d'eux qui s'étoit » établi à Boulogne en Italie, eut le bonheur de recevoir » un jour Auguste dans sa maison, & de lui donner à sou- » per. Est-il vrai, lui dit ce Prince pendant le repas, que » celui qui porta les premiers coups à la Déesse, perdit aussi- » tôt la vûe, fut perclus de tous ses membres, & expira sur » le champ ? Si cela étoit, répondit le Soldat, je n'aurois pas » le bonheur de voir aujourd'hui Auguste chez moi, étant » moi-même celui qui lui donnai le premier coup, dont bien » m'en a pris ; car si je possede quelque chose, j'en ai toute » l'obligation à la bonne Déesse ; & c'est d'une de ses jambes, » Seigneur, que vous soupez aujourd'hui ».

(1) Liv. 32. ch. 23.

Toutes reflexions faites, comme nous ne connoissons Amanus & Anandratus que par Strabon, & que cet Auteur dit seulement qu'ils étoient des Genies chez les Perses, Περσικῶν

Δαιμόνας, il est inutile de faire à ce sujet des recherches, & de debiter des conjectures qui ne seroient appuyées d'aucun fondement.

La Déesse Bellone étoit aussi fort honorée en Cappadoce, surtout à Comane. Il y avoit deux Villes principales de ce nom; l'une dans la Cappadoce, & l'autre dans le Royaume de Pont: elles étoient l'une & l'autre consacrées à cette Déesse, & observoient à peu près les mêmes cerémonies dans le culte qu'elles lui rendoient. Le Temple qu'elle avoit à Comane de Cappadoce, doté de beaucoup de terres, étoit desservi par un grand nombre de Ministres, sous l'autorité d'un Pontife, Homme d'un grand crédit, & d'une telle consideration, qu'il ne voyoit que le Roi au-dessus de lui, & on le prenoit pour l'ordinaire dans la Famille Royale: sa dignité étoit à vie. Strabon qui parle du culte que les Cappadociens rendoient à cette Déesse (1), dit qu'au temps qu'il voyagea dans ce Pays, il y avoit plus de six mille personnes, tant hommes que femmes, consacrées au service du Temple de Comane.

Comme l'Auteur que je viens de nommer, ajoûte (2) qu'on croyoit que c'étoient Oreste & Iphigenie qui avoient porté dans la Cappadoce le culte qu'on rendoit à Diane dans la Tauride, d'où ils venoient, il y a apparence que la Bellone dont il s'agit, étoit la même que Diane. Ce qui confirme ma conjecture, c'est que le même Auteur parlant de la Ville de Castaballe dans la Cilicie, dit (3), qu'il y avoit un Temple de Diane *Perasie*, où les Prêtresses, disoit-on, marchoient impunément nuds pieds sur des charbons, & qu'on croyoit que c'étoit en cet endroit que se passa ce que l'on raconte d'Oreste & de Diane, surnommée Tauropole, & qu'elle fut appellée Perasie, parce qu'elle avoit passé la Mer en cet endroit (4). Je n'entreprends pas presentement d'examiner quelle route prirent Oreste & Iphigenie, lorsqu'ils sortirent de la Tauride, pour retourner dans la Grece; mais je crois qu'on pourroit penser qu'ils aborderent dans le Pont, où ils établirent le culte de Diane, principalement dans la Vile de Comane, d'où il passa dans l'autre Ville de ce nom qui étoit dans la Cappadoce, & de-là dans la Cilicie & dans les Provinces voisines.

(1) Liv. 12. p. 135. & 137.

(2) P. 525.

(3) P. 537.

(4) Voyez cette Histoire, Tome. III.

Ce qui confirme cette conjecture, c'est que le même Strabon assûre (1), qu'Apollon étoit honoré dans toute la Cappadoce, & que Jupiter l'étoit particulierement par les Peuples qu'il nomme Venasins (*a*), où il y avoit un Temple magnifique, trois mille Prêtres, & un Souverain Pontife, dont l'autorité étoit presque aussi grande que celle du Pontife de Comane: mais comme les Peuples que je viens de nommer, avoient reçu des Grecs le culte de ces Dieux, je reserve ce que j'ai à en dire, pour le Tome II.

On ignore si les Parthes, qui succederent aux Perses, eurent la même Religion qu'eux. Il y a apparence qu'ils en prirent plusieurs dogmes, & qu'ils y en ajouterent de nouveaux. Nous sçavons seulement qu'ils mirent quelquefois leurs Rois au nombre des Dieux, & Ammian Marcellin nous apprend (2) qu'Arsacès après sa mort fut placé parmi les Astres, c'est-à-dire, qu'à l'exemple des autres Nations de l'Orient, ils avoient des Dieux naturels & des Dieux animés.

La grande Divinité des Armeniens étoit, comme parmi les Perses, le Soleil, auquel ils immoloient comme eux, un Cheval, ainsi que nous l'apprenons de Strabon (3).

(*a*) Ces Venasins étoient, selon Strabon, dans la Morimene. Pomponius Mela parle apparemment de ces Peuples, sous le nom de Morranes; & Isaac Vossius croit que c'étoit les Mariandinyens. Voyez les Remarques sur le Chap. 2. du premier Livre de ce Geographe.

CHAPITRE XII.

Des Dieux des Scythes, & de quelques autres Peuples du Nord

QUOIQUE les Pays du Nord fussent occupés par un grand nombre de Peuples differents, les Grecs qui ne les connoissoient gueres, les comprenoient tous sous le nom general de Scythes, ou de Celto-Scythes. Par les premiers, ils entendoient tous ceux qui occupoient les Parties septentrionales de l'Asie; & par les seconds, ceux qui étoient au Nord de l'Europe. Rien ne seroit plus inconnu que la Religion de ces Peuples, la pluspart errants & vagabonds, sans

Herodote qui nous en apprend quelques particularités : encore ne sçait-on ausquels des Scythes en particulier, on doit attribuer ce qu'il en dit.

Cet Historien, après avoir parlé dans quelque détail de ces Peuples & de leurs Conquêtes, vient à ce qui regarde leurs Coutumes & leurs Cerémonies religieuses (1). « Ils ne » font, dit-il, de Sacrifices, qu'aux Dieux que je vais nom- » mer. Premierement, à Vesta; ensuite à Jupiter, & à la » Terre qu'ils regardent comme la femme de ce Dieu : après » ceux-là, ils adorent Apollon, Venus Uranie, Mars, & » Hercule, que tous les Scythes croyent être au nombre des » Dieux. Ceux qu'on nomme les Scythes Royaux, sacri- » fient aussi à Neptune. Ils appellent en leur langue Vesta, » Tabiti; Jupiter, Papée; la Terre, Api; Apollon, Etosy- » rus; Venus Uranie, Artimpesa; & Neptune, Thamimasadès. » Ils n'ont ni Idoles, ni Autels, ni Temples, excepté pour » le Dieu Mars. Ils font tous leurs Sacrifices de la même » maniere, & avec les mêmes Cerémonies. On presente la » Victime ayant les deux pieds de derriere liés ensemble : » celui qui doit l'immoler se tient derriere, & après avoir » ôté sa Tiare, il la frappe; & dans le temps qu'elle tombe, » il commence à invoquer le Dieu auquel elle est immolée. » Après cela il lui met une corde au col, qu'il serre avec un » bâton, & la traine jusqu'à ce qu'elle soit étranglée : le feu » n'est point encore allumé, & il n'a fait aucune Libation. » Après avoir dépouillé la Victime, il se dispose à la faire » cuire; mais comme le bois est très-rare chez les Scythes, pour » faire cuire l'animal qui vient d'être immolé, ils separent les » os de la chair, la mettent dans des chaudieres qui ressem- » blent aux Coupes des Lesbiens, excepté qu'elles sont plus » grandes, & avec les os ils la font bouillir jusqu'à ce qu'elle » soit cuite. Quand ils n'ont point de chaudieres, ils mettent » la chair dans le ventre de la bête, & la font cuire avec les » os. Ensuite le Sacrificateur jette à terre une partie des chairs » des entrailles, comme les premices du Sacrifice. Les Vi- » ctimes au reste sont des boeufs & d'autres animaux, mais » principalement des Chevaux.

» Ces sortes de Sacrifices étoient destinés aux Dieux qu'on

(1) Liv. 3.

» vient de nommer ; mais il y avoit des Cerémonies particu-
» lieres pour Mars. Comme ce Dieu étoit le seul qui eût
» des Temples, voici de quelle maniere ils étoient construits :
» Ils mettoient des fagots de sarment les uns sur les autres.
» Ces Temples avoient trois stades de longueur, & autant
» de largeur ; mais ils n'étoient pas fort élevés. Le toit en
» étoit plat, & formoit un quarré parfait. Dans trois côtés
» du Temple ces murs de fagots étoient perpendiculaires,
» & de l'autre côté le mur étoit en talus, ensorte qu'on pou-
» voit y monter par là. Au faîte de cet édifice étoit placée
» une vieille Epée de fer, qui étoit comme la Statue de
» Mars, & on immoloit tous les ans à cette Epée des Mou-
» tons, & des Chevaux en plus grand nombre qu'à aucun des
» autres Dieux. Après cela on lui sacrifioit un centiéme de
» tous les Prisonniers de guerre : mais cette sorte de Sa-
» crifice étoit differente des autres. Après avoir versé du vin
» sur la tête de ceux qui devoient être immolés, ils les met-
» toient dans un grand Vaisseau, où ils les égorgeoient, &
» les portoient ensuite au haut du Temple, & versoient leur
» sang sur l'Epée dont nous avons parlé : Voilà ce qui se
» passoit en cet endroit. En bas devant le Temple, on coupoit
» l'épaule droite avec le bras & la main de ces Victimes in-
» fortunées, & on les jettoit en l'air. Ensuite chacun se re-
» tiroit, laissant les membres dont nous venons de parler,
» dans l'endroit où ils étoient tombés ».

Tels étoient, selon Herodote, les Dieux des Scythes, & la forme de leurs Sacrifices. Clement d'Alexandrie convient avec cet Historien, que ces Peuples rendoient à une Epée un culte religieux (1), & Lucien, sans nommer les autres Dieux dont parle Herodote, dit seulement (2) qu'ils adoroient cette Epée & Zamolxis ; c'étoit leur Legislateur. Mais pour éclaircir ce que nous venons de rapporter, il est nécessaire d'y joindre quelques Reflexions.

(1) In Protrept.
(2) In Conc. Deor.

Les Grecs qui connoissoient peu la Religion des Peuples étrangers, s'imaginoient que les Dieux qu'ils adoroient étoient les mêmes que les leurs ; & la moindre ressemblance ou dans le nom ou dans le culte, suffisoit pour le leur persuader. Ils apprirent que les Scythes, Nation guerriere, avoient un

respect religieux pour une Epée, ils ne douterent pas que sous ceSymbole ils n'adorassent leur Dieu Mars : Ils sçavoient, qu'ils rendoient un culte religieux au feu, en falloit-il davantage pour les porter à croire qu'ils honoroient leur Vesta ? Ils trouverent apparemment quelque ressemblance entre le culte que cet ancien Peuple rendoit à un Dieu qu'ils nommoient Papæus, avec leur Jupiter ; entre celui d'Apia, & leur Déesse Tellus ; Etosyrus, & Apollon ; entre Artimpasa, & Venus ; entre Thamimasadès, & Neptune : il ne leur en fallut point davantage, pour croire que c'étoient les mêmes Dieux.

On pourroit dire avec beaucoup plus de vraisemblance, que les Scythes, à l'exemple de tous les autres Peuples, avoient pour leurs premiers Dieux, les Astres, la Terre, l'Eau, & les autres Elemens : car encore une fois, tels ont été les premiers Dieux du monde Payen. Ils ont donné à ces Dieux des noms barbares ; mais ces noms sont indifferens, & chaque Nation leur donnoit ceux qu'elle vouloit. Concluons donc qu'ils honoroient le Feu, le Soleil, la Terre, l'Air & l'Eau ; Divinités, que les Grecs nommoient Vesta, Apollon, Tellus, Jupiter, Neptune. Peut-être même qu'anciennement cette Nation guerriere n'avoit d'autre Dieu que l'Epée ; mais que dans la suite elle adopta ceux de ses voisins. Car en parlant de la Religion des anciens Peuples, il faut toujours distinguer les temps. On ne sçait pas trop d'où les Scythes tiroient leur origine ; car on ne sera pas satisfait sans doute de celle que leur donne Diodore de Sicile (1). « Les Fables des » Scythes, dit-il, racontent qu'ils avoient parmi eux une fille, » née de la Terre, qui avoit la tête & la moitié du corps » d'une femme, & qui de la ceinture en bas avoit la forme » d'un Serpent. Jupiter en devint amoureux, & eut d'elle » un fils appellé Scythés, qui s'étant rendu fameux, avoit » donné son nom à toute la Nation des Scythes ». Mais il est toujours certain que ce Peuple étoit très-ancien. Il ne demeura pas toujours renfermé dans le fond du Nord : il en sortit, se jetta sur la haute Asie, & ayant vaincu les Medes dans une bataille rangée, il devint Maître de leur Empire, qu'il conserva vingt-huit ans, comme nous l'apprenons d'He-

(1) Liv. 2.

rodote (1). Pendant ce sejour dans la Medie, les Scythes sans doute honorerent les Dieux des Medes ; car ce qu'on respecte le plus des Peuples vaincus, c'est leur Religion, à laquelle la Politique défend de toucher. Le culte du Feu, sur tout, étoit fort répandu : c'étoit la grande Divinité des Perses & des Cappadociens, & pouvoit bien l'être aussi des Medes ; ainsi il n'est pas étonnant qu'Herodote ait assûré qu'ils honoroient Vesta.

(1) Liv. 1. c. 104.

Il est vrai que ce sçavant Historien dit (2) que les Scythes avoient un grand éloignement pour les Coutumes & les Cerémonies étrangeres, & qu'il en coûta la vie à Anacharsis, qui fut tué par le Roi Saulie son frere, dans le temps qu'il celebroit la fête de la Mere des Dieux, avec les mêmes Cerémonies qu'employoient les Cysiceniens, pour accomplir un vœu qu'il avoit fait, lorsqu'il passa à Cysique. Il est vrai encore qu'il en coûta la Couronne à Scylès Roi des Scythes, pour avoir voulu celebrer les Bacchanales à la maniere des Grecs, comme le rapporte le même Historien (3) ; mais ils ne furent peut-être pas toujours si difficiles, & ces entreprises-là même, prouvent qu'on tâchoit d'introduire dans la Scythie, & les Coutumes, & les Cerémonies des Peuples voisins.

(2) Liv. 4.

(3) Ibidem.

Comme l'Idolatrie étoit toûjours accompagnée de plusieurs pratiques superstitieuses, il n'est pas douteux que les Scythes n'en eussent un grand nombre, ainsi que les autres Idolatres ; mais l'Histoire ne nous a conservé que ce qui regardoit leurs Devins. Au reste, dit Herodote, « il se rencontre parmi ces Peuples quantité de Devins, qui font leurs Divinations avec des Baguettes de saule, dont ils portent en un endroit des faisceaux, qu'ils delient ; puis separant ces Baguettes ils prononcent leurs Oracles, & ensuite les remettent ensemble. Pour les Enariens & les Androgynes qui se mêlent du même métier, ils disent, continue cet Historien, que c'est Venus qui leur a appris l'art de la Divination, qu'ils exercent en mêlant entre leurs doigts des feuilles de Tilleul qu'ils coupent en trois. Lorsque le Roi des Scythes est malade, il fait venir plusieurs de ces Devins, qui lui disent que quelque Scythe, qu'ils nomment, a juré par

» le Thrône Royal, & s'est parjuré. Aussi-tôt on amene » l'accusé qu'on pretend être cause de la maladie du Roi » pour avoir fait un faux serment. S'il nie le fait, on appelle » d'autres Devins, & s'il est convaincu, on lui coupe la tête » & on partage son bien entre les Accusateurs; mais s'il est » declaré innocent, on les fait mourir eux-mêmes de cette » sorte. On remplit de fagots un chariot, & on y attache » les Devins avec une chaîne de fer; puis après avoir allumé » ces fagots, on laisse aller les bœufs qui sont attachés au chariot, ainsi perissent ces Calomniateurs ».

On n'aura pas de peine sans doute, à se persuader qu'il ne nous reste aucun Monument de la Religion des Scythes, qui n'avoient pour toutes Statues, que l'Epée qui representoit Mars, & que des Temples faits avec des fagots. Cependant quelques Antiquaires ont cru découvrir trois Statues des Dieux de ce Peuple, dans les trois Bustes que portent trois Chameaux, sur la Colomne de Theodose qui est à Constantinople. Que s'il étoit vrai, ce qui n'est pas sans difficulté, que cette Colomne representât le Triomphe de cet Empereur sur les Scythes, il faudroit dire que leur Religion avoit reçu quelque changement depuis Herodote; ce qui n'est pas sans exemple pour celle de plusieurs autres Peuples, ainsi que nous l'avons remarqué par rapport aux anciens Perses.

Religion des Peuples de la Tauride.

Les Scythes formoient, comme je l'ai dit, une infinité de Nations differentes; mais si vous exceptez ceux qui habitoient la Chersonese Taurique, c'est-à-dire la presqu'Isle, qui est entre le Pont-Euxin & les Palus-Meotides, qu'on appelle aujourd'hui la Crimée, on ignore entierement leur Religion. Pour ceux-là on sçait qu'ils honoroient Diane, dont le culte étoit desservi par une Prêtresse, & qu'on lui immoloit tous les Etrangers qui arrivoient dans le Pays; circonstances qu'on apprend d'Herodote, d'Euripide, & de plusieurs autres Anciens: mais je me reserve à en parler plus particulierement dans l'histoire d'Iphigenie, qui fut Prêtresse de la Diane Taurique, sous le regne de Thoas. Comme les Anciens ne parlent de la Religion de ces Scythes qu'à l'occasion d'Iphigenie, & d'Oreste qui alla dans la Tauride en-

lever la Statue de Diane, on ne sçait point s'ils adoroient d'autres Divinités.

Il y avoit encore dans les Pays du Nord un autre Peuple qu'on nommoit les Hyperboréens, dont les Grecs connoissoient la Religion par la relation d'Hecatée, un des plus anciens Historiens; mais comme je me borne autant qu'il est possible, à ne rien dire qui ne regarde la Mythologie, je ne m'étendrai point sur l'Histoire de ce Peuple. On peut consulter les deux Dissertations, l'une de M. l'Abbé Gedouyn, l'autre de moi, qui se trouvent dans le Tome VII. des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres (1). (1) P. 113. & 127.

Religion des Hyperboréens.

Les Hyperboréens passoient pour être le Peuple du monde le plus religieux. Ils honoroient d'un culte particulier Apollon, qui pour cela avoit pris le surnom d'Hyperboréen, & ils envoyoient tous les ans à Delos, Isle de la Mer Egée, les Offrandes qu'ils lui faisoient des premices de leurs fruits. Au commencement c'étoient deux ou trois Vierges choisies, accompagnées par cent jeunes gens d'un courage & d'une vertu éprouvée, qui portoient ces Offrandes. Herodote & Callimaque nous sont garants de l'une & de l'autre de ces circonstances. Cette coutume dura jusqu'à ce que les droits de l'hospitalité ayant été violés dans la personne de ces Pelerines, les Hyperboréens prirent le parti de faire passer ces Offrandes comme de main en main jusqu'à Delos, par l'entremise des Peuples qui se trouvoient sur le chemin qu'il falloit tenir depuis leur Pays jusqu'à cette Isle, ainsi que nous l'apprenons de Pline (a) qui parle de ces jeunes filles sans les nommer; mais d'autres Auteurs nous ont appris leurs noms. Herodote parle de quatre de ces Vierges, Opis & Ergé, ou plutôt Heca-Ergé, comme la nomme Callimaque, Hiperoché, & Laodicé: Callimaque en ajoute une cinquiéme, qu'il appelle Loto

Depuis l'accident arrivé à ces jeunes filles, dont aucune n'eut le bonheur de retourner dans sa Patrie, comme le dit le Poëte que je viens de nommer, les Hyperboréens prirent le

(a) *Virgines ferebant eas frugum primitias, hospitiis gentium per annos aliquot venerabiles, donec violatâ fide, in proximis accolarum finibus deponere sacra ea instituere, hique ad conterminos deferre, atque ita Delon usque.* Plin. Lib. 4. c. 12.

parti de remettre leurs Offrandes de la maniere qu'il vient de se dire. On prenoit deux routes pour aller de leur Pays à Delos ; & ces deux routes se trouvent bien marquées dans les Anciens. Pausanias (1) dit qu'ils donnoient leurs Offrandes aux Arimaspes, que ceux-ci les mettoient entre les mains des Issedons, que les Issedons les remettoient aux Scythes qui les portoient à Sinope, où il se trouvoit toujours des Grecs qui les envoyoient à Prasies, d'où les Atheniens avoient soin de les faire porter à Delos.

(1) In Att. 31.

L'autre route se trouve dans Callimaque, lequel s'adressant à Delos dans un de ses Hymnes, dit : *Les Hyperboréens vous envoyent les premices de leurs fruits : ces premices qui viennent de si loin, sont premierement reçues par les Pelasges de Dodone, qui les portent à travers les montagnes dans la Melide, d'où elles passent par Me[illegible] en Eubée, & de-là elles arrivent sans peine dans vos Ports.*

Ces Offrandes au reste, que les Anciens appellent les premices des fruits, étoient des gerbes de bled, ou des javelles, & toute l'Antiquité en convient : cependant Saumaise (2) pretend que c'étoit ce qu'on appelle en Latin *partes præcisiæ*, les parties les premieres coupées, comme les prémices d'une Victime ; surquoi on peut consulter Crenius qui le réfute.

(2) Animad. in Sol.

Quoiqu'il en soit, il paroît que les Hyperboréens avoient pour Apollon une veneration toute particuliere, & même si nous en croyons Diodore de Sicile, c'étoient les Boreades, descendants de Borée, qui étoient parmi eux en possession du Sacerdoce, qui étoit uni à la Royauté. Surquoi il est bon de remarquer que les filles qu'on envoya d'abord à Delos, étoient du Sang Royal & Sacerdotal, puisque Callimaque qui en nomme trois, Heca-Ergé, Opis & Loto, dit qu'elles étoient filles de Borée. Si l'on demande maintenant pourquoi les Hyperboréens étoient si devots à Apollon, je répondrai avec Diodore de Sicile (3), que Latone étoit née dans leur Pays, & que dès-là il n'est pas étonnant qu'ils ayent honoré son fils d'un culte particulier. Aussi, continue l'Historien, non seulement ils avoient institué des fêtes en son honneur, mais lui avoient aussi consacré une Ville entiere. « Apollon » de son côté, comme le dit M. l'Abbé Gedouyn (4), se re- » gardant comme originaire de leur Pays, les honoroit vo-

(3) Liv. 2.

(4) Dans sa Disser. p. 129.

» lontiers de sa présence, & se plaisoit chez eux plus que » partout ailleurs. Ce fut même-là qu'il se retira lorsqu'il fut banni du Ciel, pour s'être emporté contre Jupiter qui avoit foudroyé son fils Esculape, ainsi que nous l'apprenons d'Apollonius de Rhodes, qui pour cette raison appelle les Hyperboréens *un Peuple sacré*. L'opinion même du sejour d'Apollon au » Pays des Hyperboréens étoit si repandue parmi les Grecs, » qu'au rapport d'Elien, ou plûtôt d'Aristote, cité par cet » Auteur (1), Pythagore dont les Crotoniates admiroient la » sagesse & la vertu, fut pris par eux pour Apollon Hy- » perboréen ».

(1) Var. Hist. l. 2. c. 26.

Les Grecs qui publioient plusieurs autres Fables à l'occasion de cet Apollon, disoient qu'il étoit venu de leur Pays au secours de Delphes, dans le temps que cette Ville fut assiegée par les Gaulois, comme le rapporte Pausanias. Ciceron qui n'explique pas le motif qui fit venir ce Dieu à Delphes, assûre cependant qu'il y vint, lors qu'en donnant à son ordinaire la Genealogie des Dieux, il dit: « Le troisiéme » Apollon étoit fils du troisiéme Jupiter; & c'est celui que » l'on dit être venu à Delphes » : *Tertius Jove tertio natus & Latonâ, quem ex Hyperboreis Delphos ferunt advenisse* (2).

(2) De Nat. Deor. l. 2. c. 23.

Comme ces voyages prétendus des Dieux, de même que leur naissance dans quelque Pays, marquoient selon Herodote, l'institution de leur culte dans ce même Pays, on pourroit dire que celui d'Apollon passa des Hyperboréens dans la Grece, peut-être même avant les Colonies qui y vinrent d'Egypte & de Phenicie. Mais d'où les Hyperboréens avoient-ils reçu eux-mêmes la connoissance de ce Dieu? Je reponds, comme je crois l'avoir prouvé dans la Dissertation que j'ai indiquée au commencement de cet article, que les Hyperboréens qui, selon moi, habitoient aux environs du Phase, étoient originairement sortis de la Colonie qu'y laissa Sesostris, selon Herodote; & qu'ainsi il n'est pas étonnant qu'ils ayent honoré Apollon, l'un des Dieux d'Egypte, ni qu'ils en ayent communiqué la connoissance aux Grecs, dont ils n'étoient pas fort éloignés. Mais comme ce n'est qu'une conjecture, qui n'est pas cependant sans quelque fondement, je la soumets volontiers au jugement des Sçavans.

Les Iſſedons, voiſins des Hyperboréens, n'avoient apparemment d'autres Dieux que leurs Ancêtres, puis qu'Herodote, qui parle de leurs Coutumes & de leur Religion, dit que quand quelqu'un a perdu ſon Pere, tous ſes Parens lui amenent beaucoup de bétail; & que lorſqu'ils ont coupé en morceaux le cadavre, ils tuent auſſi & coupent en pieces le Pere de celui qui les reçoit chez lui, & qu'ayant mêlé enſemble toutes ces chairs, ils les ſervent dans le feſtin; reſervant ſeulement la tête du Mort qu'ils enchaſſent dans de l'or, & s'en font une Idole à qui ils offrent tous les ans des Sacrifices ſolemnels (1).

(1) Herod. l. 4.

Dieux des Sarmates.

Les Sarmates, à l'exemple de preſque tous les autres Peuples Idolatres, avoient des Dieux naturels & des Dieux animés. Les premiers étoient le Soleil & la Lune; Pogwid, ou l'Air; Teſſa, ou Jupiter; Lacton, ou Pluton; Nia ou Cerès; Marzane, ou Venus; & Zicuonia, ou Diane. Mais il eſt bon de remarquer que ce ſont les Hiſtoriens Polonois (2), qui nous apprennent que ces Dieux étoient Jupiter, Pluton, Diane, &c. & il ne faut pas ſe fier à leur témoignage, puis qu'ils peuvent s'être trompés ſur quelque legere reſſemblance de ces Dieux avec ceux des Grecs. C'eſt ce qu'ont fait la plûpart des Anciens, lors qu'ils ont voulu parler des Dieux des autres Peuples, leur ayant, ſur le moindre rapport, donné les noms de ceux de leur Pays.

(2) Alexand. Guaguinus. Sart. Evr. Paul. Oderb. Vide Voſſ. de Idol. l. 1. c. 29.

Quoiqu'il en ſoit; outre ces Dieux naturels, les Sarmates en avoient auſſi d'animés, parmi leſquels étoient Lelus & Politus, que ces mêmes Hiſtoriens diſent être Caſtor & Pollux: & quoique le culte que les Sarmates rendoient à ces deux Heros, ait été entierement aboli, lorſque les Polonois qui poſſedent en partie le Pays qu'occupoient les Sarmates, embraſſerent le Chriſtianiſme, ils en ont encore conſervé les noms, qu'ils prononcent en ſigne de joie dans leurs feſtins (3).

(3) Voſſ. loc. cit.

Que ſi on me demande pourquoi on a confondu ces deux Divinités avec Caſtor & Pollux, je répondrai avec *Voſſius*, que les Sarmates pouvoient les avoir connus par le commerce des gens établis ſur les bords du Danube; & puiſque les Grecs avoient élevé un Autel en l'honneur d'Alexandre, & les Romains un autre à Auguſte, près du Boriſthene, comme nous

l'apprenons d'Ammian Marcellin, ils avoient bien pû les uns & les autres faire connoître aux Sarmates les deux Heros que je viens de nommer. Ainsi raisonne ce sçavant Auteur : il est vrai que peu content de cette conjecture, il veut insinuer que Lelus & Politus pouvoient representer chez les Sarmates, le Ciel & la Terre ; mais comme il n'en rapporte aucune preuve, je crois qu'il faut s'en tenir à la premiere idée.

Le même Auteur dit, sur l'autorité de Paul Oderborne (1), que les Peuples qui habitoient près du fleuve Obi, adoroient une Déesse sous le nom de *la Vieille d'Or*, & il n'ose décider si c'étoit Eve elle-même, ou la Terre, qui étoit l'objet de leur culte. Quoiqu'il en soit, l'Historien que je viens de citer, dit que cette Déesse rendoit des Oracles. Clement Adam (2) nous apprend la maniere dont on consultoit cette Déesse. « Lors que le Pays, dit-il, est attaqué de quelque fleau, » comme la guerre, la peste, ou la famine, ces Idolâtres » ne manquent pas d'aller consulter cette Déesse : ils se prosternent devant son Idole, & mettant un tambour au milieu de » l'Assemblée, & un crapaut d'argent au dessus, on frappe sur le » tambour ; & celui des assistans duquel s'approche le plus le » crapaut que les coups donnés sur le tambour font sauter à » terre, est mis à mort : puis on lui redonne la vie par je ne » sçais quel prestige, & alors il developpe la cause du mal, » dont le Pays est affligé ».

(1) In vita Joann. Basilidis, Mosc. Ducis.

(2) In Anglorum Navig.

Dieux des Getes des Daces & des Thraces.

On ne sçait si les Daces & les Getes avoient des Dieux naturels ; mais il est sûr qu'ils rendoient les honneurs divins à leur Legislateur Zamolxis, comme on peut le voir dans le Dialogue de Platon, intitulé *Charmidès*, dans Diogene Laerce (3), dans Strabon (4), & dans Lucien (5).

(3) In Pyth.

(4) Liv. 7. & 16.

(5) In Deor. Conc.

Dieux des Thraces.

Les Thraces, outre le même Zamolxis qu'ils adoroient comme un Dieu, au rapport de Lucien (6), avoient mis au même rang Orphée & Linus, comme nous l'apprenons de Tertullien (7). J'entends par Orphée ce celebre Argonaute, dont je parlerai plus en detail dans l'Histoire de la Conquête de la Toison d'or *. Qu'on ne dise pas qu'Orphée ne fut honoré que comme un demi-Dieu, puis que Conon (8) assûre positivement qu'après qu'on lui eut rendu, près du Tombeau qui

(6) In Jove Trag.

(7) de anima, c. 2.

* Tome III.

(8) Narr. 45.

enfermoit ſa tête, les honneurs dûs aux Heros (*a*), ce lieu devint inſenſiblement un Temple, où on mit en uſage toutes les Cerémonies du culte des Dieux; nouvelle preuve de ce
(1) Liv. 5. que nous avons déja dit (1), que les Heros devenoient quelquefois de veritables Dieux.

Temeſius de Clazomene peut être mis auſſi au nombre des
(2) Liv. 1. Demi-Dieux des Thraces, puiſque Herodote nous apprend (2) que les Teïens ayant conduit une Colonie à Abdere, dont il étoit regardé comme le Fondateur, lui rendirent les honneurs dûs aux Heros. On doit penſer la même choſe d'Or-
(3) Liv. 1. dryſus, duquel les Thraces, ſelon S. Epiphane (3), tiroient leur origine; & de Pleſtorus, auquel ſuivant le témoignage d'He-
(4) Liv. 5. rodote (4), ils immolerent le Perſe Œbazus qui s'étoit refugié
(5) De Idol. L. 1. 49. parmi eux. Voſſius (5) qui convient que ce Pleſtorus étoit au nombre des Divinités adorées par les Thraces, dit qu'il ignore ſi c'étoit un Dieu animé ou un Dieu naturel; mais je crois pour moi que c'étoit quelqu'un de leurs grands Hommes, dont cependant l'Hiſtoire ne nous apprend rien de particulier.

Enfin les Maſſagettes regardoient le Soleil comme leur grande Divinité, & peut-être même comme la ſeule, & lui immoloient des Chevaux, ainſi que nous l'apprenons de Stra-
(6) P. 553. bon. (6).

(*a*) Voyez dans le commencement du Tome III. ce qu'on dit ſur les tombeaux des Heros.

Fin du premier Tome.

PRIVILEGE EN FAVEUR DE L'ACADEMIE *Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, pendant 30. ans pour l'Impression, Vente & Débit de ses Ouvrages.*

LOUIS, par la grace de Dieu Roi de France & de Navarre, à nos amés & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Baillifs, Sénéchaux, Prevots, Juges, leurs Lieutenans, & à tous autres nos Justiciers & Officiers qu'il appartiendra, SALUT: Notre Academie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, Nous a très-humblement fait remontrer, qu'en conformité du Reglement ordonné par le feu Roi notre Bisayeul, pour la forme de ses Exercices, & pour l'impression des divers Ouvrages, Remarques & Observations journalieres; Relations annuelles, Memoires, Livres & Traités faits par les Académiciens qui la composent, elle en a donné un grand nombre au Public, en vertu des Lettres de Privilege qui lui furent expediées en Commandement au mois de Decembre 1701. mais que ces Lettres étant devenues caduques, elle Nous supplie très-humblement de vouloir bien lui en accorder de nouvelles. A ces causes, & notre intention étant de procurer à l'Academie en Corps, & à chaque Academicien en particulier, toutes les facilités & moyens qui peuvent de plus en plus rendre leur travail utile au Public, Nous lui avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Présentes signées de notre main, de faire imprimer, vendre & debiter en tous les lieux de notre Royaume, par tel Libraire qu'elle jugera à propos de choisir, les Remarques ou Observations journalieres, & les Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Academie, & generalement tout ce qu'elle voudra faire paroître en son nom: comme aussi les Ouvrages, Memoires, Traités ou Livres des Particuliers qui la composent, lorsqu'après les avoir examinés & approuvés aux termes de l'article 44. dudit Reglement, elle les jugera dignes d'être imprimés; pour jouir de ladite Permission par le Libraire que l'Academie aura choisi pendant le tems & espace de trente ans, à compter du jour de la date des Presentes, Faisons très-expresses inhibitions & défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, & nommément à tous autres Libraires & Imprimeurs que celui ou ceux que l'Academie aura choisi, d'imprimer, vendre & débiter aucun desdits Ouvrages, en tout ou en partie, & sous quelque prétexte que ce puisse être, à peine contre les contrevenans de confiscation au profit dudit Libraire, & de trois mille livres d'amende, applicable un tiers à Nous, l'autre tiers à l'Hôpital du lieu où la contravention aura été faite, & l'autre tiers au dénonciateur: à la charge qu'il sera mis deux exemplaires de chacun desdits Ouvrages dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, avant que de les exposer en vente; & à la charge aussi que lesdits Ouvrages seront imprimés sur de beau & bon papier & en beaux characteres, suivant les derniers Reglemens de la Librairie & Imprimerie, & de faire registrer ces Presentes sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris; le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons faire jouir & user ladite Academie & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, cessant & faisant cesser tous troubles & empêchemens. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conseillers Secretaires, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution des Présentes tous exploits, saisies & autres actes nécessaires, sans autre permission; Car tel est notre plaisir. Donné à Marli le quinziéme jour de Fevrier, l'an de grace mil sept

cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. *Signé*, LOUIS: Et *plus bas*; Par le Roy, PHELYPEAUX.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 66. fol. 57. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 5. *Mars* 1735. Signé, G. MARTIN Syndic, avec Paraphe.

EXTRAIT DES REGISTRES DE L'ACADEMIE ROYALE des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Du Mardi 28. *Août* 1736.

CE jourd'hui M. de Boze & M. l'Abbé Sevin, Commiſſaires nommés par l'Academie pour l'examen de l'Ouvrage de M. l'Abbé Banier, intitulé: *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Hiſtoire, &c.* en ont fait leur Rapport, & dit qu'ils n'y ont rien trouvé qui pût l'empêcher d'être imprimé; en conſéquence duquel Rapport & de leur Approbation par écrit livrée aux Regiſtres, l'Academie a cedé & tranſporté audit Sieur Abbé Banier ſon droit de Privilege, pour ſervir à l'impreſſion dudit Ouvrage. FAIT à Paris au Louvre ledit jour Mardi 28. Août 1736. *Signé*, GROS DE BOZE, Secretaire perpetuel de l'Academie.

J'ai cedé à Monſieur Briaſſon, Libraire à Paris, le Privilege que l'Academie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres m'a accordé pour mon Ouvrage, intitulé: *Mythologie, &c.* ſuivant les Conventions faites entre nous. A Paris ce premier Septembre 1736. *Signé* BANIER.

Regiſtré les deux Ceſſions ci-deſſus ſur le Regiſtre IX. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 311. *conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du* 13. *Août* 1703. *A Paris ce premier Octobre mil ſept cens trente-ſix.*

Signé, G. MARTIN, Syndic.

00081497

Digitized with financial assistance from
Bharat Shantaram Dahanukar
on 29 July, 2018